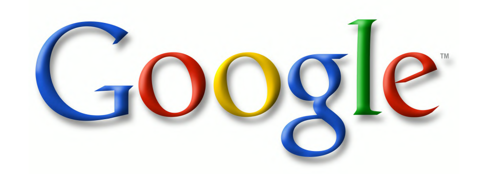


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

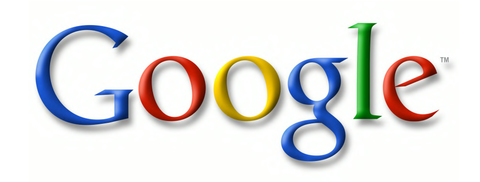
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. III B. 831

NS 49 a 8



[redacted]

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

TOME I.

[redacted]

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

LETTRES

DE MADAME

DE SÉVIGNÉ

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

TOME PREMIER.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1844.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
-1 DEC 1943
OF OXFORD

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les Lettres de madame de Sévigné sont à la fois un modèle de style et un monument historique ; elles présentent le tableau presque complet du siècle de Louis XIV. Aucun mémoire ne les a effacées, pas même les Mémoires de Saint-Simon, le plus incisif, le plus nerveux des historiens de cette grande époque.

En 1696, les Mémoires de Bussy, sa correspondance, en 1698, firent connaître au public un assez grand nombre de Lettres de madame de Sévigné ; mais ce ne fut qu'en 1726 que ces Lettres, recueillies pour la première fois en corps d'ouvrage, furent publiées en même temps à Rouen et à La Haye. Les deux éditions étaient identiques ; mais celle de La Haye avait été imprimée sur un manuscrit de Bussy, auteur de l'avertissement qui la précède.

[redacted]

Les libraires reproduisirent cette édition en 1733, sans aucune amelioration.

En 1734, une troisième édition, plus complète, fut publiée par les soins de la famille; elle formait déja quatre volumes. Trois ans après, on y ajouta encore deux volumes; mais ce ne fut qu'en 1754 que l'éditeur de ces six volumes, le chevalier Marius de Perrin, publia enfin une édition plus ample, et où les Lettres étaient rangées par ordre de dates, avec des notes explicatives très importantes qu'il avait recueillies dans la famille même de madame de Sévigné.

A dater de cette époque, les éditions se multiplient à l'infini. On fait des recherches, des lettres isolées sont recueillies, des correspondances entières sont retrouvées, et la collection qui, dans l'origine, se composait de deux petits volumes in-12, en quelques années se trouva augmentée jusqu'au point de former dix volumes in-8°.

Il est inutile de signaler ici toutes ces éditions successives, ces détails seraient sans intérêt. Nous arrivons de suite au travail des trois derniers éditeurs : l'abbé de Vauxelles, Grouvelle, et M. de Monmerqué.

L'édition de l'abbé de Vauxelles est de 1801 ; elle est terminée par des observations sur madame de Sévigné et sut le siècle de Louis XIV, observations qui, aujourd'hui, onr beaucoup perdu de leur intérêt.

L'édition de Grouvelle parut en 1806; elle était plus ample et plus correcte que les éditions précédentes. Aux notes du chevalier de Perrin, Grouvelle avait ajouté des

notes supplémentaires, quelquefois d'un assez mauvais esprit, quelquefois utiles à l'intelligence de certains passages des Lettres.

Mais la meilleure édition et la plus complète, publiée jusqu'à ce jour, est celle de M. de Monmerqué. Jamais éditeur plus intelligent et plus consciencieux ne s'est chargé d'un travail plus ingrat, et ne l'a accompli avec plus de bonheur. Jusqu'à lui on avait négligé de rétablir le texte d'une multitude de lettres altérées, soit par des influences de famille, soit par la négligence des libraires ou des éditeurs. Ainsi, madame de Coligny, fille de Bussy, supprimait tout ce qui pouvait blesser la mémoire de son père, et madame de Simiane tout ce qui rappelait les discussions plus ou moins orageuses de la mère et de la fille, et qui pouvait faire douter de la tendresse de cette dernière; enfin, d'autres retranchements assez considérables avaient été commandés par la crainte de blesser quelques personnes encore vivantes.

Le rétablissement du texte exigeait un travail long et pénible; il fallait retrouver les lettres originales, consulter les mémoires du temps, fouiller les collections, et se faire pour ainsi dire de la société intime de madame de Sévigné. M. de Monmerqué a fait tout cela. Possesseur d'une bibliothèque précieuse et qui lui fournissait des matériaux abondants, il a pu en outre consulter les manuscrits de Bussy Rabutin, et une multitude de lettres autographes de madame de Sévigné et de ses amis les plus intimes. Quelques passages sans doute ont pu échapper à ses investiga-

tions laborieuses; mais, enfin, il n'était pas tenu à l'impossible, et, grâce à lui, nous possédons aujourd'hui, à de rares exceptions près, le texte véritable de madame de Sévigné.

C'est ce texte que nous reproduisons dans cette édition.

Quant aux notes explicatives et historiques, nécessaires à l'intelligence de ces Lettres, elles appartiennent presque toutes à MM. de Perrin, de Vauxelles et Grouvelle. Les notes de M. de Monmerqué sont plus rares; lui-même a consacré les divers travaux de ses prédécesseurs en les adoptant. Que pouvons-nous faire de mieux que de suivre cet exemple?

[redacted]

NOTICE

SUR MADAME DE SÉVIGNÉ.

Marie de Rabutin-Chantal naquit le 5 février 1627 de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, de la branche aînée de la maison de Rabutin, et de Marie de Coulanges, d'une famille de robe qui n'était guère moins illustre. Elle n'avait qu'un an et demi, lorsque les Anglais, pour secourir La Rochelle et les protestants de France, firent une descente dans l'île de Rhé. M. de Chantal s'y opposait, à la tête d'un corps de gentilshommes volontaires. L'artillerie de la flotte ennemie qui protégeait le débarquement foudroya les Français. Leur chef resta sur la place avec une grande partie des siens [1]. On a écrit qu'il fut tué de la main même de Cromwell [2]. Les historiens ont loué la vaillance de Chantal; mais ses exploits lui avaient valu plus de gloire que de faveur. Ce qu'on en lira dans les lettres de sa fille, montre assez qu'il fut moins courtisan que guerrier, et que son langage fier et caustique n'avait pu descendre au ton que les grands seigneurs français commençaient à prendre devant le terrible et habile Richelieu.

Il paraît que peu de temps après, mademoiselle de Rabutin perdit sa mère; car, dès l'année 1636, l'orpheline avait pour tuteur son grand-père maternel, M. de Coulanges [3]; il mourut dans cette même année. De ce moment, son oncle Chris-

[1] *Histoire de Louis XIII*, par Levassor, liv. XXIV.
[2] *Gregorio Leti.*
[3] *Mémoires de Bussy*, tome I, page 16, édition in-4°. Paris, 1696.

[redacted]

tophe de Coulanges, abbé de Livry, lui servit de père, et l'on ne doute pas que ce n'ait été un bonheur pour elle, lorsqu'on la voit, dans la suite, remettre d'elle-même son veuvage sous la protection de ce bon oncle, lorsqu'on l'entend en quelque sorte déplorer, cinquante ans après, sa mort, avec les expressions les plus filiales.

Le nom de Chantal rappelle une femme célèbre dans un genre très différent; c'est celle que les papes ont placée sur les autels. La jeune Rabutin était petite-fille d'une sainte; mais on ne voit pas que cette sainte ait pris aucun souci de l'orpheline. Madame de Sévigné ne tint d'elle qu'une sorte de fraternité héréditaire avec les sœurs de Sainte-Marie, qu'elle visite partout où elle s'arrête, à Paris, à Moulins, à Valence, en Bretagne, en Provence.

L'enfance, ainsi que la première jeunesse de madame de Sévigné, ne sont point connues. Nous savons assez bien quels étaient ses principes sur l'éducation des jeunes filles; mais nous n'avons point de détails sur la sienne. Si on jugeait de la manière dont les femmes de son ordre étaient alors élevées, par l'influence qu'elles prirent sur les affaires et sur la société, il faudrait croire que rien ne manquait à leur *bonne nourriture*, pour parler comme on faisait alors. Mademoiselle de Rabutin quitta peu ses parents, et ceux-ci étaient des personnes instruites. Elle nous dit qu'elle fut élevée avec son cousin Coulanges; et ce cousin l'avait été très bien. Elle dit encore qu'elle avait été élevée à la cour; or, cette cour était moins celle de Louis XIII que celle de Richelieu, qui, tout tyran qu'il était, avait de l'esprit et aimait à en trouver chez les femmes. Je ne dirai point que les connaissances qui brillent dans ses Lettres donnent la mesure de son éducation; car j'entrevois qu'elle sut la continuer elle-même, comme il arrive aux esprits bien faits. Ségrais nous apprend que madame de La Fayette s'était assez tard avisée d'étudier la langue latine : son amie apparemment ne s'y était pas prise plus tôt. Ce qu'elle dit de l'italien indique qu'elle l'apprit d'elle-même, aidée par Ménage ou par Chapelain, tous deux très assidus chez elle. Sans doute ce fut assez tard qu'elle acquit plusieurs sortes d'instructions; car s'il y eut une époque où l'enthousiasme du savoir s'était em-

paré des femmes, ce n'était pas le temps de son entrée dans le monde. Quoi qu'il en soit, son éducation soignée se voit par ses premières Lettres ; il y règne un goût de style qu'on n'atteint pas sans beaucoup d'exercice et de culture.

On peut se représenter la jeune Rabutin comme une femme vraiment jolie, ayant plus de physionomie que de beauté, et des traits plus expressifs qu'imposants, une taille aisée, une stature plus grande que petite, une riche chevelure blonde, une santé brillante, une rare fraîcheur, un teint éclatant, des yeux dont la vivacité animait encore son langage et la prestesse de tous ses mouvements; une jolie voix, autant de musique qu'on en savait alors, enfin une danse brillante pour le temps. Voilà l'idée qu'en donnent ou ses portraits, ou ses amis, ou elle-même. Et sans doute son nez un peu carré, dont elle se moque, et ses paupières bigarrées, dont Bussy parle trop, ne pouvaient gâter un tel ensemble, autant que ses dix-huit ans l'embellissaient, lorsqu'en 1644 elle épousa Henri, marquis DE SÉVIGNÉ, d'une ancienne maison de la Bretagne. Avec cet apanage de mérite et d'attraits, elle joignit une dot de cent mille écus, qui, à cette époque, ne valaient guère moins de sept cent mille francs [1]. M. de Sévigné, qui était riche aussi, tenait de plus à la maison de Retz. L'archevêque et le coadjuteur de Paris étaient ses proches parents, tandis que sa femme était la nièce du grand-prieur du Temple, le commandeur de Rabutin, jouissant de plus de cent mille livres de rente, dont il faisait meilleure part au monde qu'à l'Église [2]. M. de Sévigné ou Sévigny (car il paraît qu'alors on prononçait [3] ce nom ainsi) aimait le plaisir et la dépense. Il avait, sinon le goût et l'esprit qui distinguèrent son fils, du moins toute la gaieté, la légèreté et l'insouciance qui marquèrent la jeunesse de ce dernier. Bussy n'est pas seul à le peindre ainsi. Un pamphlet curieux du poëte Charleval nous le donne comme un rieur

[1] Le marc d'argent valait alors 26 livres 10 sous; et l'on sait qu'outre cette différence, celle du prix des denrées doit y être en partie ajoutée.

[2] *Mémoires de Bussy*, in-4°.

[3] On le trouve écrit ainsi dans les *Mémoires de Joly*, dans les *Amours des Gaules*, dans le *Ménagiana*, le *Segraisiana*. C'est ainsi que madame de Maintenon signait souvent *d'Aubigny*.

et un homme à quolibets [1]. On voit que la belle héritière bourguignonne n'eut point à dissimuler son enjouement devant cet enjoué Breton, et qu'il ne tint qu'à elle d'avoir une maison très agréable.

Dire que les premières années de ce mariage furent heureuses, ce n'est point abuser des conjectures, c'est seulement saisir l'esprit des premières lettres de ce recueil. Au surplus, les fruits en furent tardifs. Le premier fut un fils, Charles de Sévigné, né en mars 1647. Sa sœur le suivit de près. Il paraît que Madame de Sévigné n'eut point d'autre enfant, et ne connut pas le chagrin d'une perte qu'elle eût sentie plus vivement que toute autre.

La parenté de Sévigné avec le fameux coadjuteur de Retz les liait à la Fronde. Le marquis ne paraît pas pourtant y avoir joué un rôle aussi actif que son oncle Renaud, chevalier de Sévigné. Quoique celui-ci soit mort en odeur de sainteté à Port-Royal, on le voit, en 1649, pendant le siége de Paris, négocier avec la cour, au nom du coadjuteur [2], et, qui plus est, se faire battre à la tête d'un régiment levé aux frais du prélat, sous le nom de *régiment de Corinthe*, mésaventure qui fut appelée, comme on sait, *la première aux Corinthiens*.

Madame de Sévigné fut elle-même une frondeuse assez zélée, qui s'égayait contre le Mazarin d'aussi bon cœur qu'un autre. Je l'infère d'un mot de Bussy, d'autant moins suspect qu'il s'adresse à elle-même. L'esprit de parti germe aisément dans une imagination comme la sienne; et l'esprit de famille entraîne volontiers les personnes de son ordre.

Mais elle-même alors ne manquait pas de motifs personnels de mauvaise humeur. S'il est vrai, comme on le soutenait dans ces thèses d'amour, mises en vogue par la galanterie pédantesque du cardinal de Richelieu, qu'une belle préfère de voir celui qu'elle aime mort à le voir infidèle, M. de Sévigné [3] ne

[1] Ce pamphlet a pour titre: *Retraite du duc de Longueville*. C'est une satire des Frondeurs, où règne le meilleur goût de plaisanterie. On le trouve dans le recueil A.

[2] *Mémoires de Retz*, Amsterdam, 1718, tome I, page 195. *Mémoires de Joly*, Rotterdam, 1718, tome I, page 52.

[3] *Voyez* les *Amours des Gaules*, tome I. Dans quelques éditions, le nom

[redacted]

négligeait rien pour faire desirer sa mort. C'est vers ce temps, qu'après nombre d'infidélités obscures et passagères, il finit par la sacrifier avec plus d'éclat à une femme indigne de cette rivalité, la célèbre Ninon de l'Enclos, qui sembla destinée à tourmenter madame de Sévigné pendant presque toute sa vie. Qu'à côté d'une épouse sacrifiée, il se trouve un séducteur qui l'excite aux représailles, rien de plus simple. Il n'est pas si commun de la voir repousser ce genre de séduction : c'est cependant ce qui arriva cette fois. Bussy, cousin de madame de Sévigné, beau, brave, plein de talents, confident de son mari, s'était fait le sien; et c'était lui-même qui, en dénonçant l'injure, offrait la vengeance. Il fut écarté avec une fermeté calme et sans le fracas de la pruderie. De quelque agrément malin qu'il assaisonne son récit, ses épigrammes ne nuisent pas plus à sa cousine, que ses vanteries ne le servent lui-même. Il a beau faire une plaisanterie de son double abus de confiance, de l'indiscrétion qui couronna sa manœuvre, et de toute la suite de cette aventure, ses malices sentent trop le dépit de la fatuité humiliée; le rôle de sa cousine est trop beau, le sien trop indélicat. Un mauvais procédé ne peut fournir un bon conte qu'entre personnages du même caractère.

Madame de Sévigné avait alors vingt-quatre ans, car ceci se passa (la date est certaine) dans la première moitié de l'année 1650. Quelques mois après, elle fut mise à une épreuve bien plus pénible. Elle perdit son mari, et par une mort sanglante. Il fut tué dans un duel. La cause de ce combat est ignorée : nulle apparence que la jalousie eût mis l'épée à la main de M. de Sévigné; Bussy n'eût pas manqué d'en parler. Un élève de Ninon avait plutôt le défaut contraire, celui de l'indifférence, toujours douloureuse pour une femme sensible. Mais à quoi bon s'inquiéter des motifs d'un duel, dans ces temps-là? Souvent les combattants eux-mêmes pouvaient à peine le dire [1].

de *Sévigné* ou *Sévigny* est déguisé sous celui de *Chenneville* ou *Senneville*.

[1] Les circonstances de ce duel, inconnues à Grouvelle, se trouvent racontées avec détails dans les *Mémoires manuscrits de Conrard*, conservés à la bibliothèque de l'Arsenal :

« Le chevalier d'Albret, y est-il dit, cadet de Miossens, étant amoureux

[redacted]

Quiconque a lu madame de Sévigné, croira sans peine ce qu'on rapporte de sa violente douleur. Mais comme elle dit elle-même, en parlant de l'abbé de Coulanges, *il m'a tirée de l'abîme où j'étais à la mort de M. de Sévigné*, on comprend qu'il lui fallut se priver bientôt du soulagement des larmes pour remplir ses devoirs nouveaux, celui de suivre l'éducation de deux enfants en bas âge, et celui de réparer l'affreux délabrement de leur fortune. Le succès avec lequel cette veuve de vingt-cinq ans satisfit à cette double tâche, se montre dans mille détails intéressants de ses Lettres.

Son bon sens, sa droiture naturelle, et une fierté bien entendue, lui donnaient le goût de l'économie : les conseils de son oncle lui en donnèrent l'intelligence. Son esprit, malgré l'habitude de sacrifier aux Graces, ne répugnait point aux affaires. Elle savait fort bien vendre ou louer des terres, presser des fermiers, diriger des ouvriers, etc. Elle ne laissait pas à sa beauté seule le soin de solliciter ses procès. Ménage raconte qu'un jour, tout en recommandant avec beaucoup d'aisance

« de la femme de Galland, fils de l'avocat célèbre de ce nom, qu'on appe-
« lait madame de Gondran, sut que le marquis de Sévigné de Bretagne,
« qui, selon le bruit commun, n'était pas mal avec elle, lui avait tenu des
« discours à son désavantage, depuis lesquels elle lui avait fait dire trois
« ou quatre fois qu'elle n'était pas chez elle, lorsqu'il y était allé cher-
« cher Pour s'en éclaircir, il pria Saucourt, qui est de ses amis, de savoir
« du marquis de Sévigné, si ce qu'on lui avait dit était vrai, parcequ'il
« ne lui avait jamais donné sujet de lui rendre de mauvais offices.

« Sévigné dit à Saucourt qu'il n'avait jamais parlé au désavantage du
« chevalier d'Albret; mais qu'il ne le lui disait que pour rendre témoignage
« à la vérité, et non pour se justifier, parcequ'il ne le faisait jamais que
« l'épée à la main. Saucourt lia la partie avec lui pour vendredi, après
« midi, 4 février 1651, et s'obligea de faire trouver le chevalier d'Albret
« derrière Pique-Puce (*Picpus*).

« Ce dernier s'y rendit à l'heure qui avait été dite, et Sévigné aussi, qui
« avait fait porter des épées. Il dit d'abord au chevalier d'Albret qu'il n'a-
« vait jamais parlé de ce qu'on lui avait rapporté, et qu'il était son servi-
« teur. En disant cela, ils s'embrassèrent, et ensuite le chevalier dit qu'il
« ne fallait pas laisser de se battre ; Sévigné répondit qu'il l'entendait bien
« ainsi, et qu'il n'eût point voulu ne se point battre. Aussitôt ils se mirent
« en présence, et Sévigné porta trois ou quatre bottes au chevalier,
« qui eut ses chausses percées, mais ne fut point blessé. Sévigné, con-
« tinuant à lui porter, se découvrit; et l'autre, ayant pris son temps, lui
« présenta l'épée pour parer, dans laquelle Sévigné s'enferra lui-même, et

[redacted]

une affaire au président de Bellièvre, elle s'aperçut qu'elle s'embarrassait dans les termes : *Au moins, monsieur,* dit-elle, *je sais bien l'air, mais j'oublie les paroles.*

A l'égard de l'éducation, non-seulement le mérite de son fils et de sa fille, ainsi que leurs vertus, donnent la mesure de sa capacité en ce genre; mais il serait facile de tirer de ses Lettres une suite de maximes sur ce sujet, et l'on verrait que, loin de tenir aux fausses méthodes accréditées dans son temps, elle avait deviné plusieurs des perfectionnements dont le nôtre s'enorgueillit avec assez de justice.

Je ne vois guère d'autres indices de ce qu'elle devint durant les trois premières années de son veuvage. Mais, dans l'hiver de 1654, je la retrouve dans la plus brillante société de Paris et de la cour, avec tous les succès de l'esprit et de la beauté. Je la vois fréquenter assidûment les cercles de madame de Montausier. Depuis son mariage, celle-ci attirait chez elle cette foule d'hommes à talents et de connaisseurs, ou au moins prétendant à ce renom, qui faisait de l'hôtel de Rambouillet une maison, à quelques ridicules près, très agréable, et même très

« reçut un coup au travers du corps, de biais, mais qui ne perçait pas « d'outre en outre.

« Le combat finit par-là, car Sévigné tomba de ce coup ; et ayant été ra- « mené à Paris, les chirurgiens le jugèrent mort dès qu'ils eurent vu sa « blessure. Il en reçut la nouvelle avec chagrin, et ne se pouvait résoudre « à mourir, à l'âge de vingt-sept ans; il ne dura que jusqu'au lendemain « matin....

« Sevigné avait épousé la fille unique du baron de Chantal, et de la fille « de Coulanges, qui avait été autrefois fermier des gabelles, avec Jacquet, « Figers et Bazin. Quoiqu'elle soit fort jolie et fort aimable, il ne vivait pas « bien avec elle, et avait toujours des galanteries à Paris..... Il l'avait me- « née depuis peu en Bretagne, où est son bien, et faisait état de l'y laisser « longtemps. Pour lui, il était revenu à Paris, il y avait fort peu, lorsque « cette querelle lui fut faite par le chevalier d'Albret.

« Il disait quelquefois à sa femme qu'il croyait qu'elle eût été très agréa- « ble pour un autre; mais que pour lui elle ne lui pouvait plaire. On disait « aussi qu'il y avait cette différence entre son mari et elle, qu'il l'estimait et « ne l'aimait point, au lieu qu'elle l'aimait et ne l'estimait point. En effet, « elle lui témoignait de l'affection ; et comme elle a l'esprit vif et délicat, « elle ne l'estimait pas beaucoup, et elle avait cela de commun avec la plu- « part des honnêtes gens; car bien qu'il eût quelque esprit, et qu'il fût assez « bien fait de sa personne, on ne s'accommodait point de lui, et il passait pres- « que partout pour fâcheux ; de sorte que peu de gens l'ont regretté.... »,

utile, puisqu'on lui doit d'avoir appris aux gens du monde à estimer les lettres, tandis que les gens de lettres y puisaient la connaissance du monde, et cette partie du bon goût que la nature et la lecture même ne donnent pas.

C'est là que, parmi ceux qui prétendirent plaire à celle qui plaisait à tous, on distingue le prince de Conti, frère du grand Condé. Il avait dans l'esprit les graces insinuantes qui manquaient à son aîné. Il annonça un dessein prémédité d'attaquer le cœur de madame de Sévigné; mais, sans doute, le mariage de ce prince, qui se fit l'hiver suivant, ne permit pas qu'il donnât suite à ses galants projets.

Dans ce même temps, une semblable entreprise fut tentée beaucoup plus sérieusement par un personnage qui n'était guère moins redoutable, le célèbre et malheureux Fouquet. Il y avait à peine un an qu'il était surintendant des finances, et ses galanteries, moins publiques et moins multipliées qu'elles ne le furent par la suite, n'avaient rien encore de trop alarmant pour une femme délicate et jalouse de sa réputation. On sait de plus que l'esprit ne lui manquait pas plus que le crédit et la magnificence pour réussir. Il échoua pourtant, non sans regret, ni faute de persévérance; car il lui fallut plus d'un an pour perdre l'espoir et se résigner à cette innocente amitié, qui pouvait seule plaire à la sage veuve. Rarement les refus finissent par-là avec un homme gâté par toutes les sortes de faveurs: l'ascendant de la vertu ne rend pas tout-à-fait raison de ce triomphe. On aimerait à savoir les expédients mis en œuvre par madame de Sévigné pour consoler l'orgueil qu'elle avait rebuté. Il semble que son grand art fut sa gaieté et sa candeur. Le peu d'importance qu'elle mettait à ses rigueurs instruisit celui qui en souffrait à les traiter plus légèrement. Ne paraissant pas voir ses prétentions, elle les lui faisait oublier. L'amour-propre est comme les enfants qui tombent sans pleurer, pourvu qu'on ne les regarde pas.

Au nombre de ses adorateurs, on remarque encore un homme de lettres, un homme de cour, et un autre homme qui était l'un et l'autre.

L'abbé Ménage est le premier. Ce n'était pas simple galanterie poétique, comme on pourrait le supposer sur le madrigal

italien qu'il composa pour elle. Ce qu'il répondit aux reproches qu'elle lui faisait de ne lui avoir point écrit, annonce un penchant sérieux. *J'avais fait une lettre*, dit-il, *mais je l'ai trouvée trop passionnée pour vous l'envoyer*. Il alla la voir en Bretagne. Il raconte lui-même que, faisant ce voyage avec madame de Lavardin, il lui disait des douceurs et lui prenait les mains pour les baiser, sur quoi cette dame lui dit : « Je vois bien « que vous recordez pour madame de Sévigné. » Ménage souffrait impatiemment les badinages qu'elle se permettait sur cette belle passion. Un jour qu'il faisait quelques façons pour aller avec elle dans son carrosse, elle le menaça plaisamment de le reconduire jusque dans sa chambre. Il montra beaucoup d'humeur de se voir traité comme sans conséquence ; et quand Bussy publia cette anecdote, Ménage décocha contre lui une épigramme latine.

Le courtisan auteur qui fut son rival est moins connu par ses écrits que par sa longue intimité avec madame de Maintenon, dont il avait fait en quelque sorte l'éducation, et qu'il voulut épouser à deux époques bien différentes, celle de sa grande misère et celle de sa grande fortune ; celle où elle devint veuve d'un poëte nécessiteux et paralytique, et celle où un puissant monarque lui offrait sa main. Cet homme était le chevalier de Méré. Ménage, en lui dédiant un livre, parle ainsi de leur ancienne concurrence près de madame de Sévigné : « Je souffrais volontiers qu'elle vous aimât plus que moi, parce« que je vous aimais aussi plus que moi-même. » Mais on sent bien ce qu'il faut rabattre de ce style de dédicace. De plus, le mélange de la galanterie chevaleresque avec le goût du bel-esprit avait établi dans la société l'usage de certains amours avoués, dont quelques assiduités et beaucoup d'écritures faisaient tous les frais : commerce purement spirituel, qui valait mieux que le sigisbéat italien, mais qui lui ressemblait. Il ne faut pas voir autre chose dans la liaison de madame de Sévigné avec le chevalier de Méré. C'était d'ailleurs l'esprit le plus opposé au sien qu'elle eût pu rencontrer, même dans la société des *Précieuses*. Ce Méré a beaucoup écrit sur l'éloquence : on lui attribue l'invention du mot de *bonne compagnie*, dans le sens abusif qu'on lui donne si souvent. Mais sa prétention

aux tournures et aux phrases du bel air ne lui inspire guère qu'un langage guindé et des affectations du plus mauvais goût. Madame de Sévigné ne le rappelle dans ses Lettres qu'avec une sorte de rancune contre son *chien* de style, ce qui rend plus que douteux le succès des hommages qu'il lui avait consacrés.

Enfin, le comte du Lude passa aussi pour lui avoir parlé d'amour. Mais avec toute l'envie qu'avait Bussy de mettre sa cousine sur sa liste des femmes galantes, il ne trouve rien à dire sur cette liaison. Les Lettres de madame de Sévigné ne montrent dans ce prétendu amant qu'un ami agréable et solide.

Madame de Sévigné, si étrangère à la coquetterie, ne connut-elle jamais l'amour? Dans ces Lettres, écrites avec tant d'abandon, et, comme elle dit elle-même, d'*impétuosité*, ne laisse-t-elle rien échapper de l'histoire secrète de son cœur? Voilà ce que demande un lecteur sentimental, tandis que le scrutateur malin des vertus des femmes voudra savoir à quel point la sienne eut à combattre, et si la nature n'en avait pas tout l'honneur. Ces recherches ne seraient pas plus oiseuses que celles qui ont coûté tant de veilles à des biographes érudits. Mais laissons quelque chose à deviner au lecteur. Ce qu'il y a de constant, c'est que la médisance même n'a pu prêter la moindre faiblesse à madame de Sévigné.

Mais, de même qu'il s'offrit des amants, des maris se proposèrent aussi pour madame de Sévigné, et ce fut en vain. Elle n'avait pas été une épouse heureuse; elle était veuve, riche, et de plus mère passionnée : cultivant avec succès l'estime publique, son esprit, ses amis et ses enfants, elle ne voulut point d'autre bonheur. Le sien pourtant ne fut pas sans mélange. Elle souffrit dans ses amitiés; elle vit sa réputation attaquée.

La prison, le bannissement et généralement les disgraces bien méritées du cardinal de Retz, furent son premier chagrin. Elle ne vit jamais en lui que son génie, un homme très



aimable, qui l'appréciait mieux que tout autre, et sur l'élévation duquel elle avait fondé le sort d'une partie de sa famille et les espérances de l'autre. Les *Mémoires* du cardinal nous

[redacted]

apprennent que son évasion du château de Nantes fut favorisée principalement par le chevalier de Sévigné. Elle rappelle, dans une de ses Lettres, la situation pénible où la mirent ces événements, dans le cours de l'année 1653 et des suivantes.

Cependant un autre ami lui causa des peines plus sensibles. Les hommes les plus vains sont aussi les plus exigeants. Le refus de je ne sais quel service, qui, sans doute, ne dépendait point d'elle, la brouilla tout à coup avec son cousin Bussy. Souvent il lui avait reproché de se *trop amuser après la vertu*. *Pourquoi*, disait-il, *vous donner tant de peines pour une réputation qu'un médisant peut vous enlever?* Il fut lui-même ce dangereux médisant. Dans son ressentiment, il composa contre elle un article des *Amours des Gaules*, où il ne respecte la vraisemblance que pour mieux nuire, où, à défaut de vices, il lui suppose des ridicules, où il fait de son caractère une sorte de paradoxe moral, prétendant qu'une conduite intacte ait caché un cœur assez impur, et qu'elle ait eu au moins le goût de toutes les sottises qu'elle n'a point faites. Quoique le faux de ce portrait perce dans ses contradictions, nul doute que, grace à la malignité ordinaire du public, il n'ait fait alors plus d'impression qu'aujourd'hui, et qu'il n'ait cruellement blessé un cœur né pour aimer tout de la vertu, même la gloire qui la suit. La plaie saigna longtemps; les cœurs sensibles gardent l'impression du mal comme celle du bien; c'est le sens de ce mot ingénieux : *la vengeance est la reconnaissance des injures*. Madame de Sévigné ne se vengea point; elle pardonna même à Bussy, mais avec peine, et non peut-être sans restriction. De fréquentes réminiscences de l'injure s'échappent dans ce qu'elle lui écrit. Il y manque au moins cette fleur de confiance qu'on respire en quelque sorte dans tout ce qu'elle dit à ses autres amis.

A cette affliction succéda le revers qui précipita l'infortuné Fouquet du faîte de la puissance dans une prison perpétuelle. Ici elle dépeint elle-même ses anxiétés dans ses Lettres, où elle se place à côté de La Fontaine par son cœur comme par son style. Que pourrait-on y ajouter? Cependant ses Lettres ne parlent que du procès, et le procès ne commença que trois ans après que Fouquet eut été arrêté. La foudre qui le frappa avait

surpris ses amis, comme lui-même, dans toutes les illusions de sa fortune. Madame de Sévigné en fut presque atteinte, et elle eut sujet de craindre pour elle-même. L'aimable veuve s'était engagée dans une correspondance d'esprit et de badinage amical ; confiance innocente et bien naturelle envers celui qui lui avait donné la meilleure preuve d'une sorte d'estime que d'ordinaire l'homme puissant et libéral ne garde pas plus pour un sexe que pour l'autre. On sut bientôt que dans les papiers de Fouquet se trouvaient des lettres qui compromettaient beaucoup de femmes connues à la cour. Celles de madame de Sévigné ne pouvaient lui faire tort. Le secrétaire d'état Le Tellier les avait, dans ce même temps, déclarées *les plus honnêtes du monde;* mais il se pouvait que sa franche gaieté eût traité, selon leur mérite, certaines choses et certaines personnes; et il y a des temps où des railleries passent pour des complots. Une lettre de Bussy fait voir que ses appréhensions furent assez fortes pour qu'elle crût devoir quelque temps se retirer dans une campagne éloignée [1]. La cabale qui avait renversé Fouquet voulait qu'on le crût soutenu par un parti puissant. Dans ces cas-là, on fait porter les premiers coups sur tout ce qui se présente : c'est la marche ordinaire dans les révolutions des cours comme dans les autres. On y connaît également l'usage des vengeances particulières : deux réflexions qu'il faut mettre à côté des alarmes et des précautions de madame de Sévigné, pour expliquer ce qu'elles semblaient avoir d'excessif.

Il faut bien, en effet, qu'elle n'ait point été réellement compromise, puisque bientôt nous la voyons paraître avec éclat au milieu de cette cour que Louis XIV commençait à rendre si brillante. Les fêtes de Versailles, des années 1664 et 1665, ne périront point dans la mémoire des hommes, leur composition ingénieuse et leur élégante magnificence les ayant rendues dignes de ce pinceau historique dont Voltaire immortalise tout ce qu'il touche [2]. Madame de Sévigné, quoique faite pour orner ce grand théâtre de ses propres charmes, ne s'y produisait plus que pour jouir des succès de sa fille, qui, dans la

[1] *Mémoires de Bussy*, in-4°, tome II, page 207.
[2] *Siècle de Louis XIV*, chap. 25.

première fleur de sa beauté, pleine d'esprit et de talents, fut présentée en 1663. Mademoiselle de Sévigné eut un rôle dans ces ballets où le roi lui-même dansait devant une cour nombreuse. Elle y représentait une bergère. Voici les vers que fit pour elle Benserade « qui avait (dit Voltaire) un talent singu-« lier pour ces pièces galantes, dans lesquelles il faisait tou-« jours des allusions délicates et piquantes aux caractères des « personnes, aux personnages de l'antiquité ou de la Fable « qu'on représentait, ou aux passions qui animaient la « cour. »

Déja cette beauté fait craindre sa puissance,
Et pour nous mettre en butte à d'extrêmes dangers,
Elle entre justement dans l'âge où l'on commence
A distinguer les loups d'avecque les bergers.

Dans le ballet de 1664, mademoiselle de Sévigné figurait un Amour déguisé en nymphe maritime, et le poëte lui disait :

Vous travestir ainsi, c'est bien être ingénu
Amour, c'est comme si, pour n'être pas connu,
Avec une innocence extrême
Vous vous déguisiez en vous-même.
Elle a vos traits, vos yeux et votre air engageant,
Et de même que vous, sourit en égorgeant ;
Enfin, qui fit l'un a fait l'autre,
Et jusques à sa mère, elle est comme la vôtre.

Enfin, sous le personnage d'Omphale, elle inspira ce madrigal, où sa mère est encore célébrée avec elle :

Blondins accoutumés à faire des conquêtes,
Devant ce jeune objet si charmant et si doux,
Tout grands héros que vous êtes,
Il ne faut pas laisser pourtant de filer doux.
L'ingrate foule aux pieds Hercule et sa massue.
Quelle que soit l'offrande, elle n'est point reçue.
Elle verrait mourir le plus fidèle amant,
Faute de l'assister d'un regard seulement,
Injuste procédé, sotte façon de faire
Que la pucelle tient de madame sa mère,
Et que la bonne dame au courage inhumain,
Se lassant aussi peu d'être belle que sage,
Encore tous les jours applique à son usage,
Au détriment du genre humain.

Il n'est pas, je crois, superflu d'observer que c'est dans ce même temps que madame de Sévigné agissait et s'intéressait avec tant de chaleur pour Fouquet. L'air et les succès de la cour ne faisaient point sur elle leur ordinaire effet, celui d'inspirer l'oubli des malheureux.

Dans le même temps, d'autres amis en disgrace éprouvaient aussi sa fidélité. Les jansénistes résistaient alors à la cour, au clergé, aux parlements, au pape même. Quelques lignes, condamnées par celui-ci, étaient-elles ou n'étaient-elles pas dans Jansénius? En les lui imputant, personne ne s'était avisé de citer l'endroit du livre. Voltaire s'en étonne, comme si cela seul eût tranché la question. Mais la bulle du pape était sous les yeux de tout le monde, et on n'en était pas plus d'accord sur cette autre question : si la bulle faisait Jansénius auteur de ces lignes. Apparemment Jansénius même n'en eût pas été cru. Madame de Sévigné ne s'intéressait guère à ces choses qu'à cause des personnes. Mais ses rapports avec Port-Royal étaient intimes. C'est une particularité peu importante, il est vrai, mais encore moins connue, qu'elle avait posé la première pierre d'une aile de cette maison, construite aux dépens de son oncle, le chevalier de Sévigné, qui s'y était retiré. Celui-ci fut sans doute tourmenté par les suites du formulaire. D'ailleurs, ce qu'il y avait de plus illustre parmi ces illustres solitaires, la famille Arnauld était alors en exil. On verra combien son amitié était affectée de leurs chagrins.

Bientôt l'établissement de ses enfants, et surtout le mariage de sa fille, devinrent son unique sollicitude. Celle-ci avait à peine vingt ans; et un événement qui devait troubler son bonheur, semblait trop tardif à cette mère désintéressée. Elle-même pourtant avait repoussé plus d'une occasion. Elle voyait bien peu de gendres pour une telle fille. Elle peint agréablement son industrie à faire naître les difficultés pour écarter tel aspirant, dont elle augurait mal. L'affaire très avancée manqua deux fois. Deux Provençaux très distingués, MM. de Caderousse et de Merinville, recherchèrent mademoiselle de Sévigné. Le mauvais succès du premier fut pour elle une bonne fortune, à en juger par les Mémoires du temps. Enfin, le 29 janvier 1669, elle fut mariée à un autre Provençal, au comte de Grignan. La

[redacted]

suite des Lettres fait assez connaître le caractère de cet époux et le succès de cette union.

Madame de Sévigné commença peu après l'établissement de son fils, en lui achetant une charge militaire. C'était pour elle deux grands sacrifices de fortune à la fois ; mais elle paraît si peu s'en apercevoir, qu'on se ferait scrupule d'en relever le léger mérite.

« Madame de Sévigné s'était flattée qu'en faisant le mariage « de sa fille avec un homme de la cour, elle passerait sa vie « avec elle. Mais à quelque temps de là, M. de Grignan, qui « était lieutenant-général au gouvernement de Provence, reçut « l'ordre de s'y rendre ; et dans la suite, il y commanda pres- « que toujours dans l'absence du duc de Vendôme, qui en « était gouverneur [1]. » Alors commença pour madame de Sévigné un second veuvage, plus pénible peut-être que le premier ; je parle des absences de sa fille, auxquelles nous devons les Lettres de la mère. Ces intervalles, qu'elle regardait comme son mauvais temps, sont devenus les bons moments de la postérité : nous jouissons de ses privations, et dès qu'elle rentre en jouissance, nous sommes privés à notre tour : tellement qu'on se surprend à regretter que, pour nos plaisirs, elle n'ait pas été plus souvent et plus longtemps affligée par cette séparation.

Quoi qu'il en soit, depuis cette époque, la vie de madame de Sévigné est dans les Lettres qu'on va lire. Quelques voyages, la perte de plusieurs amis, les campagnes, les dangers, les espérances, les légers écarts et le mariage de son fils, surtout les diverses fortunes de sa fille, enfin quelques accidents de sa propre santé, forment les seuls événements de cette vie. Aussi pauvre de faits que riche de sentiments, elle ne fournirait qu'un récit aride, au lieu que sa plume sait en vivifier les plus petits détails. Il me suffit d'avoir éclairé l'avant-scène jusqu'ici inconnue de ce drame intéressant ; que l'héroïne parle désormais elle-même.

Il reste pourtant quelques particularités que ses Lettres seules ne fournissent pas, ou qui ne s'y laissent qu'à peine deviner par des rapprochements minutieux.

[1] Tiré de l'ancienne préface de Perrin.

Le mariage de M. de Sévigné, en 1684, par les sacrifices que fit cette généreuse mère, la mit dans une sorte de gêne et de malaise. On entrevoit qu'alors, soit pour améliorer sa fortune, soit pour d'autres motifs, ses amis et sa fille même formèrent sur elle divers projets; qu'il fut question de lui procurer une place à la cour, et même qu'on lui parla de se remarier, ce qu'elle repoussa comme une folie peu attrayante.

Quand la mort l'enleva, à l'âge de soixante-neuf ans, sa maladie, fruit des inquiétudes et des fatigues que lui causait depuis six mois celle de sa fille, la surprit, et ne s'était annoncée par aucun symptôme. Elle fut courte. Madame de Sévigné, dans ses derniers moments, montra une tête aussi forte que son cœur était irréprochable. Plusieurs lettres nous représentent la douleur de ses amis. On ne voit point, sans être ému, quelles furent l'amertume de leurs plaintes et la durée de leurs regrets. Madame de Sévigné eut sa sépulture dans l'église collégiale de Grignan.

On a dit que, dans le temps de la Révolution, sa tombe avait été violée; c'est une erreur. On voit encore aujourd'hui, à l'entrée du chœur de l'église collégiale, à gauche, une tombe de marbre blanc sur laquelle est gravée l'épitaphe suivante :

Ci-gît
Marie de Rabutin-Chantal,
Marquise de Sévigné,
décédée le 18 avril 1696.

Sans prétendre empiéter sur le droit des panégyristes, toute observation capable de faire sentir ce qu'avait de plus rare le mérite de madame de Sévigné semble appartenir à cette notice. J'insisterai d'abord sur cette remarque, qu'elle n'avait reçu aucune teinte des travers de son temps ni de sa société, à quoi se reconnaissent surtout un esprit juste et une ame ferme et délicate.

Pendant la minorité de Louis XIV, jetée au milieu des intrigues politiques de tant d'hommes et de femmes illustres, vous ne lui voyez pas une lueur de coquetterie, pas une velléité d'ambition.

Qu'importe qu'on l'inscrive au nombre des dames *précieuses*,

que sa *ruelle* ait été l'une des plus vantées, qu'elle ait vécu parmi les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, qu'elle les ait admirés peut-être, elle n'eut garde de les imiter. Les romans des La Calprenède et des Scudery l'avaient charmée; mais son style ne se ressent point de ce goût étrange. A tout âge, elle écrivit avec le même naturel. Plus instruite que la plupart des femmes de son cercle, aucune ne fut moins pédante; et, chose remarquable, quoique alors toute femme d'esprit ne manquât pas de s'essayer dans quelques compositions littéraires, madame de Sévigné n'a pas laissé une page qu'elle eût écrite à dessein, écrite pour le public, écrite par l'envie de bien écrire. Si elle parle des livres qu'elle veut faire sur l'*ingratitude* ou sur l'*amitié*, ce sont de purs badinages. Elle n'affecta rien, elle n'aima rien par imitation.

La Harpe, dans son *Cours de Littérature*, l'abbé Sabatier, dans ses *Trois Siècles de Littérature*, ont répété ce mot attribué à madame de Sévigné : *Racine passera comme le café*. Or, ce mot n'a jamais été prononcé par madame de Sévigné, et il ne se trouve dans aucune de ses lettres. Voltaire, le premier, donna lieu à ce rapprochement dans quelques lignes ainsi conçues : « Elle croit toujours que Racine n'ira pas loin; mais « elle en juge comme du café, dont elle dit qu'on se désabusera « bientôt. » Le mot est de Voltaire, et on voit que lui-même s'est bien gardé de l'attribuer à madame de Sévigné.



[redacted]

NOTICE

SUR MADAME DE GRIGNAN.

Les portraits de madame de Grignan donnent l'idée d'une beauté remarquable et surtout intéressante, et l'empressement de ses amis pour en tirer des copies montre qu'ils n'étaient point flattés. Des vers prouvent peu; mais ceux de Benserade, comme hommage public, sont un témoignage assez fort. *Cette beauté brûlera le monde* : ce fut, quand elle parut à la cour, l'expression du marquis de Tréville, si distingué par la justesse et l'énergie de son langage. « Rien de si aimable et de si assorti que son esprit et sa personne : » c'était la louange exquise que lui donnait madame Scarron. Aussi voit-on qu'elle aima elle-même sa propre beauté, au point de lui sacrifier une partie de sa santé; elle craignit un moment que trop d'embonpoint ne lui ôtât ces graces sveltes qui en avaient fait une danseuse brillante; elle eut recours à des moyens peu salubres pour conserver sa taille aux dépens de sa poitrine.

Comme les lettres de sa mère sont semées de traits brillants cités des siennes même, on ne s'avisera pas de nier qu'elle ne fût très spirituelle; mais on trouve du moins à mordre sur son genre d'esprit; car les billets qui restent d'elle, quoique d'un tour élégant et noble, étant adressés à des indifférents, ne peignent ni son esprit ni son caractère.

A l'égard de son instruction, peu de femmes en eurent une plus solide et plus variée. Mais c'est de ce mérite même qu'on lui fait un crime. Elle savait un peu le latin; elle écrivait et parlait bien la langue italienne; surtout elle avait appris la philosophie de Descartes. Tout ce qu'avaient d'inaccessible sa physique et sa métaphysique, alors nouvelles, avait été franchi par sa pénétration. Elle en comprenait ce qui pouvait se comprendre, et croyait en saisir l'ensemble. De tout cela on a

conclu qu'elle devait être pédante. Par sa position, par les lettres de sa mère, on voit clairement qu'elle ne fit du cartésianisme que l'amusement de quelques entretiens avec des amis, qui l'étudiaient aussi, sans nulle prétention. Du reste, où trouverait-on en elle les allures et l'affiche du bel esprit? Ce n'est pas dans des bouts-rimés, des chansons de société, dans quelques vers imités de Pétrarque, dont on badine avec elle. Outre ses correspondances, plus multipliées encore que celles de sa mère, les devoirs de sa place, les soins domestiques, même certaines habitudes paresseuses, remplissaient toute sa vie. Je ne lui vois guère le temps de jouer ce rôle de femme savante qu'on lui attribue, et je ne pense pas, quoi qu'on en dise, qu'elle ait fourni un seul trait à Molière.

Personne n'a nié qu'elle ne fût très-sage; il fallait dire plus : elle mérita le nom de femme vertueuse. M. de Grignan eut des torts avec elle; il se ruinait par ostentation, pour jouer en Provence le grand seigneur et le vice-roi. Son épouse déploya une force d'esprit et une habileté singulières à soutenir ses dépenses, à mettre un peu d'ordre dans ses excès, à retarder la chute de l'édifice qu'il ne cessait d'ébranler, à fournir *aux fantaisies ruineuses qui*, comme le dit madame de Sévigné, *servaient chez lui par quartier*; elle s'immola pour lui quand il eut consommé ses propres moyens; elle donnait sa signature, et s'obligeait partout, et cela contre l'avis de ses plus solides amis. Elle se condamna à la retraite et à toute sorte de privations pour réparer un mal qui ne venait point d'elle; et pourtant cet époux n'était ni beau, ni jeune, ni très aimable; il n'était pas même fidèle. On voit qu'il lui donna de fréquents motifs de jalousie, et qu'elle en souffrit d'autant plus qu'elle se cachait à elle-même la cause de ses peines.

Parlons de son cœur. Nombre de personnes n'y voient qu'indifférence, sécheresse, froideur. Mais tout ce qu'on en dit montre le contraire. *Elle serait parfaite si elle n'était trop sensible* : ce sont les propres termes de madame de La Fayette, aussi éloignée de l'enthousiasme que de la flatterie. Elle se passionnait, s'inquiétait, se tourmentait, se livrait à la mélancolie. Il n'est bruit que des *Dragons* dont elle s'environnait. Sa mère revient sans cesse à lui prouver qu'elle n'est point

[redacted]

malheureuse, à la réconcilier avec la vie. Comme elle peint à cette mère le besoin qu'elle a de son amitié! « Vous êtes pour moi comme la santé, le plaisir des autres plaisirs, » expression dont madame de Sévigné aurait pu lui envier l'heureuse énergie. Comment reconnaître cette aridité de cœur qu'on lui suppose, dans la confiance sans borne avec laquelle elle épanchait tous ses soucis dans le sein maternel? « Voyez, lui « dit son frère, comme vous avez voulu agir pour moi contre « vos intérêts [1]. » Il y eut une époque où sa mère éprouva une sorte de pénurie. Madame de Grignan fut la première à venir à son secours. Que lui manque-t-il donc pour rentrer en grace avec ceux aux yeux desquels le mérite de la sensibilité tient lieu de tous les autres?

Quant au préjugé assez répandu, que ces deux femmes intéressantes ne pouvaient vivre ensemble, il faut d'abord répondre par un fait: c'est que sur les vingt-sept années qui s'écoulèrent du mariage de madame de Grignan à la mort de madame de Sévigné, elles ne furent séparées que pendant moins de sept ans; encore voit-on que d'un côté la vieillesse de l'abbé de Coulanges, et de l'autre les refus de M. de Grignan, empêchèrent plusieurs fois la mère et la fille de se réunir.

— Mais, dites-vous, il s'éleva des nuages dans cette amitié. Madame de Sévigné souffrit et se plaignit souvent. — Au lieu d'explications toujours contestables, je répondrai par des citations; je rapprocherai les passages qui montrent le mieux la différence des deux caractères, et les causes de ces désharmonies momentanées. Ces textes parlent; que le lecteur les commente.

Lettre du 9 Février 1671. — Vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire...

Du 18. — Méchante, pourquoi me cachez-vous de si précieux trésors? Vous avez peur que je meure de joie. Mais ne craignez-vous pas aussi que je meure du déplaisir de croire voir le contraire?.

Du 11 *Mars*. — Vous êtes bien plaisante de montrer mes lettres. Où est donc ce principe de cachoterie pour ce que vous aimez?

Du 15 *Avril*. — Je vous avoue une autre chose; c'est que je crois que vous m'aimez.

[redacted]

Du 26 *Mai*. — N'allons point faire une séparation de votre aimable vue et de votre amitié; il y aurait trop de cruauté à séparer ces deux choses, et je veux croire plutôt que le temps est venu qu'elles marcheront ensemble, que j'aurai le plaisir de vous voir sans mélange d'aucun nuage, et que je réparerai toutes mes injustices passées, puisque *vous voulez bien* les nommer ainsi ....

Ailleurs. — Je vous prie, ne donnons point à l'absence l'honneur d'avoir rétabli une parfaite intelligence entre nous, et de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi.....

Du 12 *Juillet*. — Je songe au temps où je vous voyais à toute heure..... Je regrette de ne vous avoir pas assez vue et d'avoir eu dans certains moments des *politiques* qui m'ont ôté ce plaisir....

Du 30 *Octobre* 1673, *au retour de Grignan*. — Si mes délicatesses et les mesures injustes que je prends sur moi ont donné quelques désagréments à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuser en faveur de leur cause.....

Du 11 *Juin* 1677. — Je saute aux nues quand on vient me dire : Vous vous faites mourir toutes deux ; il faut vous séparer. Vraiment, voilà un beau remède..... Je n'ai jamais vu tant d'injustices qu'on m'en a fait dans ces derniers temps : ce n'est pas pour vous; au contraire, je ne suis que trop contente de votre cœur ; vous n'avez point caché votre amitié, comme vous le pensez.....

Du 30 *Juin suivant*. — Vous étiez disposée d'une manière si extraordinaire que les mêmes pensées qui vous ont déterminée à partir m'ont fait consentir à cette douleur. C'était un crime pour moi que d'être en peine de votre santé. Je vous voyais périr devant mes yeux, et il ne m'était pas permis de répandre une larme..... (Et la suite.)

Du 18 *Septembre* 1679.—Ah ! ma très chère, que voulez-vous me dire de pénitence et de pardon? Je ne vois plus rien que tout ce que vous avez d'aimable ; et mon cœur est fait d'une manière pour vous qu'encore que je sois sensible jusqu'à l'excès à tout ce qui vient de vous, une douceur, un retour, une caresse, une tendresse me désarme et me guérit en un moment..... Si votre cœur était un peu plus ouvert, vous ne seriez pas si injuste.....

Janvier 1680. — Je vous prie de ne plus dire de mal de votre humeur; votre cœur et votre ame sont trop parfaits pour laisser voir ces légères ombres.

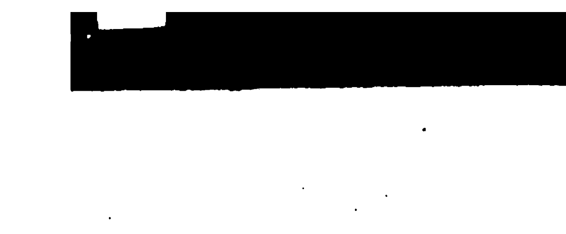
On citerait bien d'autres passages semblables : ils nous montreraient ces deux belles ames également empressées à s'accuser, et chacune animée du soin délicat d'atténuer les torts de l'autre en exagérant les siens propres. Ajoutons ici ce petit

[redacted]

reproche de madame de La Fayette à son amie : « Vos défiances composent votre unique défaut. » Nous voilà en état de prononcer sur cette amitié célèbre. Il est évident que le sentiment prenait dans ces deux ames des nuances différentes, soit de leurs qualités de mère et de fille, soit de leur caractère propre. Si l'une était trop peu expansive, l'autre, peut-être, l'était beaucoup trop. Les réticences de celle-là avaient l'air de la froideur, tandis que l'impétuosité ombrageuse et les empressements inquiets de celle-ci ressemblaient quelquefois à une espèce de tyrannie. Madame de Grignan devint malade; ce qu'il y avait d'opposé entre son humeur et la passion de sa mère en parut plus sensible. Mais ces principes d'irritation se calmèrent; l'une perdit ses défiances, l'autre se montra plus confiante; en sorte que, dans les seize dernières années de la vie de madame de Sévigné, on n'aperçoit entre elles aucune trace des premiers malentendus. Après tout, ceux qui ont cru qu'elles ne s'aimaient pas, parcequ'elles se plaignaient quelquefois l'une de l'autre, ne connaissent rien en amour ni même en amitié.

Apparemment aussi, les lettres de madame de Grignan à sa mère la justifieraient encore mieux; par malheur, elles sont perdues, et, à ce qu'il paraît, sans retour. L'éditeur de 1754 nous apprend qu'elles furent brûlées en 1734, et sacrifiées à *un scrupule de dévotion*. Ces termes remarquables m'ont fait faire quelques recherches. Je trouve en effet des raisons de présumer qu'elle pensait sur certaines matières plus librement qu'il n'était alors permis de le faire ou d'usage de l'avouer. *Son père* Descartes lui avait appris à douter, et à ne recevoir pour vrai que ce qu'elle avait reconnu pour tel par un usage bien entendu de sa raison. Sa mère lui parle souvent de sa *conversion* comme d'une chose difficile et éloignée. Elle lui écrit en 1680 : « Vous parlez si sagement des plaisirs, que la philosophie chrétienne n'en sait pas davantage. » Il faut croire que l'autre philosophie dominait dans sa correspondance.

Madame de Grignan mourut le 13 août 1705, âgée d'environ cinquante-sept ans, peut-être de douleur d'avoir perdu, l'année précédente, son fils, que la petite-vérole lui enleva, et en qui s'éteignit le nom et la maison de Grignan.





LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

DE Mlle MARIE DE RABUTIN-CHANTAL A MÉNAGE [1].

Paris. . . . .

Je vous dis encore une fois que nous ne nous entendons point, et vous êtes bien heureux d'être éloquent, car sans cela tout ce que vous m'avez mandé ne vaudrait guère, quoique cela soit merveilleusement bien arrangé; je n'en suis pourtant pas effrayée, et je sens ma conscience si nette de ce que vous me dites, que je ne perds pas espérance de vous faire connaître sa pureté. C'est pourtant une chose impossible, si vous ne m'accordez une visite d'une demi-heure; et je ne comprends pas par quel motif vous me la refusez si opiniâtrément. Je vous conjure, encore une fois, de venir ici; et, puisque vous ne voulez pas que ce soit aujour-

[1] Mademoiselle de Rabutin-Chantal épousa le marquis de Sévigné le 1er août 1644. Cette lettre paraît avoir été écrite peu de temps avant son mariage.

[redacted]

d'hui, je vous supplie que ce soit demain. Si vous n'y venez pas, peut-être ne me fermerez-vous pas votre porte, et je vous poursuivrai de si près, que vous serez contraint d'avouer que vous avez un peu de tort. Vous me voulez cependant faire passer pour ridicule, en me disant que vous n'êtes brouillé avec moi qu'à cause que vous êtes fâché de mon départ ; si cela était ainsi, je mériterais les Petites-Maisons et non pas votre haine ; mais il y a toute différence, et j'ai seulement peine à comprendre que, quand on aime une personne et qu'on la regrette, il faille, à cause de cela, lui faire froid au dernier point les dernières fois qu'on la voit. Cela est une façon d'agir tout extraordinaire, et, comme je n'y étais pas accoutumée, vous devez excuser ma surprise. Cependant je vous conjure de croire qu'il n'y a pas un de ces anciens et nouveaux amis dont vous me parlez, que j'estime ni que j'aime tant que vous ; c'est pourquoi, devant que de vous perdre, donnez-moi la consolation de vous mettre dans votre tort, et de dire que c'est vous qui ne m'aimez plus.

CHANTAL.

2. — DE LA MÊME AU MÊME [1].

Paris, jeudi. . . . . . .

C'est vous qui m'avez appris à parler de votre amitié comme d'une pauvre défunte, car pour moi je ne m'en serais jamais avisée, en vous aimant comme je fais. Prenez-vous-en donc à vous de cette vilaine parole qui vous a déplu ; et croyez que je ne puis avoir plus de joie que de savoir que vous conservez pour moi l'amitié que vous m'avez promise, et qu'elle est ressuscitée glorieusement. Adieu.

Marie CHANTAL.

[1] Ménage était devenu amoureux de mademoiselle de Chantal, à laquelle il donnait des leçons de latin, d'italien et d'espagnol. En apprenant son mariage, il voulut se retirer. Là cesse leur correspondance ; mais on la verra reprendre en 1650.

« Et que l'on s'assemble à midi ;
« Or, disons tous *de profundi*
« Pour tous Messeigneurs ses ancêtres. »
(Quoiqu'ils soient en enfer peut-être.)
Certes, ce sont là des honneurs
Que l'on ne reçoit point ailleurs :
Sans compter l'octroi de la fête,
De lever tant sur chaque bête ;
De donner des permissions ;
D'être chef aux processions ;
De commander que l'on s'amasse
Ou pour la pêche ou pour la chasse ;
Rouer de coups qui ne fait pas
Corvée de charrue *ou* de bras ;
Donner à filer la *poupée* [1],
Où Madame n'est point trompée ;
Car on rend *ribaine-ribon*,
Plus qu'elle ne donne, dit-on.
L'ordre voulait *ribon-ribaine*,
Mais d'ordre se rit notre veine ;
Et pour rimer à ce *dit-on*,
Elle renverse le dicton.

4. — DE MADAME LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

Ce 15 mars 1647.

Je vous trouve un plaisant mignon de ne m'avoir pas écrit depuis deux mois ; avez-vous oublié qui je suis, et le rang que je tiens dans la famille? Ah! vraiment, petit cadet, je vous en ferai bien ressouvenir : si vous me fâchez, je vous réduirai au *lambel* [2]. Vous savez que je suis sur la fin d'une grossesse, et je ne trouve en vous non plus d'inquiétude de ma santé que si j'étais encore fille. Eh bien ! je vous apprends, quand vous en devriez enrager, que je suis accouchée d'un garçon, à qui je vais faire sucer la haine contre

[1] La quenouille.
[2] Terme de blason. Ce signe se plaçait dans les armoiries pour distinguer les branches cadettes de la branche aînée.

[redacted]

louable, et je vous avoue que je n'ai pas eu l'esprit d'en faire autant; aussi enviai-je ce bonheur à M. de Sévigné plus que chose du monde.

J'ai fort souhaité que vous vinssiez tous deux à Paris quand j'y étais; mais, maintenant que j'en suis parti, je serais bien fâché que vous y allassiez; c'est-à-dire, que vous eussiez des plaisirs sans moi : vous n'en avez déja que trop en Bretagne.

Je m'accommode fort de M. de Launay-Lyais [1]; il recevra de moi toutes les assistances et tous les bons offices que je puis rendre à un de mes amis auprès de M. le Prince. Il est honnête homme, et ma chère cousine me l'a recommandé; je vous laisse à penser si je le servirai !

6.[2] — DU MÊME A M. ET MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 15 novembre 1648.

J'ai pensé d'abord écrire à chacun de vous en particulier, mais j'ai cru ensuite que cela me donnerait trop de peine, de faire ainsi des baisemains à l'un, dans la lettre de l'autre; j'ai appréhendé que l'apostille ne l'offensât, de sorte que j'ai pris le parti de vous écrire à tous deux, l'un portant l'autre.

La plus sûre nouvelle que j'aie à vous apprendre, c'est que je me suis fort ennuyé depuis que je ne vous ai vus. Il faut dire la vérité, je ne le prévoyais pas, quand je sortis d'auprès de vous. Au contraire, allant voir cette petite

[1] Launay-Lyais, volontaire breton, s'était attaché à Bussy-Rabutin. Celui-ci en parle dans ses mémoires comme d'un homme plein de vanité. (M.)

[2] Vers la fin de l'année 1648, Bussy-Rabutin accompagna M. et Madame de Sévigné à l'abbaye de Ferrières, chez M. de Neuchèzes, évêque de Châlons, oncle de Madame de Sévigné et de Bussy. Il y passa quelques jours avec eux, et revint à Paris, d'où il leur écrivit cette lettre. (*Manuscrit de Bussy-Rabutin.*)

[redacted]

brune pour qui vous m'avez vu le cœur un peu tendre, je croyais que je ne songerais plus que vous fussiez au monde : cependant je m'étais trompé ; la petite brune m'avait, ce qu'on appelle, sauté aux yeux ; et je ne lui avais point encore parlé : c'est une beauté surprenante, de qui la conversation guérit : on peut dire que pour l'aimer, il ne la faut voir qu'un moment ; car, si on la voit davantage, on ne l'aime plus. Voilà où j'en suis réduit ;

> Ainsi, c'est vous aujourd'hui
> Qui causez tout mon ennui.

Mais j'oubliais de vous demander des nouvelles de la santé de notre cher oncle : je vous prie de l'entretenir toujours de propos joyeux ; si vous ne le faites rire à gorge déployée, quand même il devrait tousser un peu, vous me désobligeriez fort. Dites-lui de ma part qu'il se conserve plus qu'il ne fait, et que, s'il ne se veut aimer pour lui, il s'aime pour nous autres neveux, qui l'aimons plus que nous-mêmes. Je n'en dirai pas davantage, de peur de perdre mes peines, et que cela ne servit de rien. Vous avez bien la mine, fripons que vous êtes, de lui cacher toutes les marques de mon bon naturel ; de l'humeur dont je vous connais, vous enrageriez qu'on m'aimât autant ou plus que vous.

Si vous ne revenez bientôt ici, je vous irai retrouver ; aussi bien mes affaires ne se termineront qu'après les fêtes de Noël ; mais gardez-vous de revenir l'un sans l'autre, car je ne serais pas homme à me payer de raison.

Depuis que je vous ai quittés, je ne mange presque plus. Vous, qui présumez de votre mérite, vous ne manquerez point de croire que le regret de votre absence me réduit à cette extrémité : point du tout ; ce sont les soupes de messire Crochet[1] qui me donnent du dégoût pour toutes les autres.

[1] Le cuisinier de M. de Neuchèzes, évêque de Châlons, oncle de Madame de Sévigné.

[redacted]

7. — DU MÊME A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Saint-Denis[1], le 15 février 1649.

J'ai longtemps balancé à vous écrire, ne sachant si vous étiez devenue mon ennemie, ou si vous étiez toujours ma bonne cousine, et si je devais vous envoyer un laquais ou un trompette. Enfin, me ressouvenant de vous avoir ouïe blâmer la brutalité d'Horace pour avoir dit à son beau-frère qu'il ne le connaissait plus, depuis la guerre déclarée entre leurs républiques, j'ai cru que l'intérêt de votre parti ne vous empêcherait pas de lire mes lettres ; et pour moi, je vous assure que, hors le service du roi mon maître, je suis votre très humble serviteur.

Ne croyez pas, ma chère cousine, que ce soit ici la fin de ma lettre ; je vous veux dire encore deux mots de notre guerre. Je trouve qu'il fait bien froid pour faire garde. Il est vrai que le bois ne nous coûte rien ici, et que nous y faisons *grande chère* à bon marché : avec tout cela il m'y ennuie fort ; et, sans l'espérance de vous faire quelque plaisir au sac de Paris, et que vous ne passerez que par mes mains, je crois que je déserterais. Mais cette vue me fait prendre patience.

J'envoie ce laquais pour me rapporter de vos nouvelles, et pour me faire venir mes chevaux de carrosse, sous le nom de notre oncle le Grand-Prieur[2]. Adieu, ma chère cousine.

8. — DU MÊME A LA MÊME.

A Saint-Denis, le 25 mars 1649.

C'est à ce coup que je vous traite en ennemie, Madame,

[1] C'était le temps des guerres de la Fronde. Bussy servait dans l'armée du prince de Condé, qui assiégeait Paris.

[2] Hugues de Rabutin, grand-prieur de l'ordre de Malte.

[redacted]

en vous écrivant par mon trompette. La vérité est que c'est au maréchal de La Mothe que je l'envoie, pour le prier de me renvoyer les chevaux de carrosse du grand-prieur de France notre oncle, que ses domestiques ont pris, comme on me les amenait. Je ne vous prie pas de vous y employer, car c'est votre affaire aussi bien que la mienne : mais nous jugerons, par le succès de votre entremise, quelle considération on a pour vous dans votre parti ; c'est-à-dire, que nous aurons bonne opinion de vos généraux, s'ils font le cas qu'ils doivent de vos recommandations.

J'arrive présentement de notre expédition de Brie-Comte-Robert, las comme un chien. Il y a huit jours que je ne me suis déshabillé ; nous sommes vos maîtres, mais il faut avouer que ce n'est pas sans peine. La guerre de Paris commence fort à m'ennuyer. Si vous ne mourez bientôt de faim, nous mourrons bientôt de fatigue ; rendez-vous, ou nous allons nous rendre. Pour moi, avec tous mes autres maux, j'ai encore une extrême impatience de vous voir. Si M. le cardinal *(Mazarin)* avait à Paris une cousine faite comme vous, je me trompe fort, ou la paix se ferait à quelque prix que ce fût ; tant y a que je la ferais, moi, si j'étais à sa place, car, sur ma foi, je vous aime fort.

9. — DU MÊME A LA MÊME.

A Saint-Denis, le 26 mars 1649.

Tant pis pour ceux qui vous ont refusé mes chevaux, ma belle cousine ; je ne sais pas si cela leur fera grand profit, mais je sais bien que cela ne leur fait pas grand honneur. Pour moi, je suis tout consolé de cette perte, par les marques d'amitié que j'ai reçues de vous en cette rencontre. Pour M. de La Mothe, *maréchal* de la Ligue, si jamais il avait besoin de moi, il trouverait un chevalier peu courtois.

Mais, parlons un peu de la paix ; qu'en croit-on à Paris? L'on en a ici fort méchante opinion : cela est étrange que

[redacted]

les deux partis la souhaitent, et qu'on n'en puisse venir à bout.

Vous m'appelez insolent de vous avoir mandé que nous avions pris Brie. Est-ce que l'on dit à Paris que cela n'est pas vrai? Si nous en avions levé le siége, nous aurions été bien inquiets; car pour vos généraux, ils ont eu toute la patience imaginable : nous aurions tort de nous en plaindre.

Voulez-vous que je vous parle franchement, ma belle cousine? comme il n'y a point de péril pour nous à courre avec vos gens, il n'y a point aussi d'honneur à gagner; ils ne disputent pas assez la partie; nous n'y avons point de plaisir; qu'ils se rendent, ou qu'ils se battent bien. Il n'y a, je crois, jamais eu que cette guerre où la fortune n'ait point eu de part. Quand nous pouvons tant faire que de vous trouver, c'est un coup sûr à nous que de vous battre, et le nombre ni l'avantage du lieu ne peuvent pas seulement faire balancer la victoire.

Ah! que vous m'allez haïr, ma belle cousine! toutes les fleurettes du monde ne pourront pas vous apaiser.

10. — DU MÊME A LA MÊME.

Au camp de Montrond [1], ce 2 juillet 1650.

Je me suis enfin déclaré pour M. le prince, ma belle cousine; ce n'a pas été sans de grandes répugnances; car je sers contre mon roi un prince qui ne m'aime pas [2]. Il est vrai que l'état où il est me fait pitié; je le servirai donc, pendant sa prison, comme s'il m'aimait, et, s'il en sort jamais, je lui remettrai sa lieutenance, et je le quitterai aussitôt, pour rentrer dans mon devoir.

[1] Château-fort situé dans le Berry, près de Saint-Amand, et qui appartenait au prince de Condé. Cette place, une des plus fortes du royaume à cette époque, n'existe plus.

[2] Après l'arrestation du prince de Condé, Bussy se déclara pour lui contre la cour; mais il ne tarda pas à abandonner ce parti, et ce fut Corbinelli qui négocia son *accommodement*, comme on disait alors.

[redacted]

Que dites-vous de ces sentiments-là, Madame ? Mandez-moi, je vous prie, si vous ne les trouvez pas grands et nobles. Au reste, écrivons-nous souvent ; le cardinal n'en saura rien ; et, s'il venait à le découvrir et à vous faire donner une lettre de cachet, il est beau, à une femme de vingt ans, d'être mêlée dans les affaires d'État. La célèbre madame de Chevreuse n'a pas commencé de meilleure heure. Pour moi, je vous l'avoue, ma belle cousine, j'aimerais assez à vous faire faire un crime, de quelque nature qu'il fût. Quand je songe que nous étions déja, l'année passée, dans des partis différents, et que nous y sommes encore aujourd'hui, quoique nous en ayons changé, je crois que nous jouons aux barres : cependant votre parti est toujours le meilleur, car vous ne sortez point de Paris, et moi je vais de Saint-Denis à Montrond, et j'ai peur qu'à la fin je n'aille de Montrond au diable.

Pour nouvelles, je vous dirai que je viens de défaire le régiment de Saint-Aignan ; si le mestre-de-camp y avait été en personne, je n'en aurais pas eu si bon marché.

Le S. de Launay-Lyais vous dira la vie que nous faisons ; c'est un garçon qui a du mérite, et que par cette considération je servirai volontiers ; mais la plus forte sera parceque vous l'aimez, et que je croirai vous faire plaisir. Adieu, ma belle cousine.

11. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Paris, dimanche 12 janvier (1654).

Je suis agréablement surprise de votre souvenir, Monsieur ; il y a longtemps que vous aviez retranché les démonstrations de l'amitié que je suis persuadée que vous avez toujours pour moi. Je vous rends mille graces, Monsieur, de vouloir bien les remettre à leur place, et de me témoigner l'intérêt que vous prenez à mon retour et à ma

[redacted]

santé. Mon grand voyage[1], dans une si rude saison, ne m'a point du tout fatiguée, et ma santé est d'une perfection que je souhaiterais à la vôtre. J'irai vous en rendre compte, Monsieur, et vous assurer qu'il y a des sortes d'amitiés que l'absence et le temps ne finissent jamais.

La Marquise DE SÉVIGNÉ.

12. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Montpellier, le 16 juin 1654.

J'ai bien appris de vos nouvelles, Madame; ne vous souvenez-vous point de la conversation que vous eûtes chez madame de Montausier[2], avec M. le prince de Conti, l'hiver dernier? Il m'a conté qu'il vous avait dit quelques douceurs, qu'il vous avait trouvée fort aimable, et qu'il vous en dirait deux mots cet hiver. Tenez-vous bien, ma belle cousine; telle dame qui n'est pas intéressée, est quelquefois ambitieuse, et qui peut résister aux finances du roi[3], ne résiste pas toujours aux cousins de Sa Majesté. De la manière dont le Prince m'a parlé de son dessein, je vois bien que je suis désigné confident; je crois que vous ne vous y opposerez pas, sachant, comme vous faites, avec quelle capacité je me suis acquitté de cette charge en d'autres rencontres. Pour moi, j'en suis ravi dans l'espérance de la succession; vous m'entendez bien, ma belle cousine. Si, après tout ce que la fortune veut vous mettre en main, je n'en suis pas plus heureux, ce ne sera que votre faute; mais vous en aurez soin assurément; car enfin, il faut bien que vous me serviez à quelque chose. Tout ce qui m'inquiète, c'est que vous serez

1 Madame de Sévigné arrivait de Bretagne.

2 Julie d'Angennes, première dame d'honneur d'Anne d'Autriche, mariée en juillet 1645 à Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier. (M.)

3 Allusion au surintendant Fouquet, qui trouvait peu de cruelles à la cour.

[redacted]

un peu embarrassée entre ces deux rivaux ; et il me semble déja vous entendre dire :

Des deux côtés j'ai beaucoup de chagrin ;
O Dieu, l'étrange peine !
Dois-je chasser l'ami de mon cousin ?
Dois-je chasser le cousin de la reine ?

Peut-être craindrez-vous de vous attacher au service des princes, et que mon exemple vous en rebutera ; peut-être la taille de l'un [1] ne vous plaira-t-elle pas ; peut-être aussi la figure de l'autre : mandez-moi des nouvelles de celui-ci, et les progrès qu'il a faits depuis mon départ ; à combien d'*acquits patents* il a mis votre liberté. La fortune vous fait de belles avances, ma chère cousine, n'en soyez point ingrate. Vous vous amusez après la vertu, comme si c'était une chose solide, et vous méprisez le bien, comme si vous ne pouviez jamais en manquer ; ne savez-vous pas ce que disait le vieux Senectaire, homme d'une grande expérience et du meilleur sens du monde : que les gens d'honneur n'avaient point de chausses. Nous vous verrons un jour regretter le temps que vous aurez perdu : nous vous verrons *repentir* d'avoir mal employé votre jeunesse, et d'avoir voulu avec tant de peine acquérir et conserver une réputation, qu'un médisant vous peut ôter, et qui dépend plus de la fortune que de votre conduite.

J'ai joint M. le prince de Conti à Auxerre ; il n'a point passé à Chaseu [2], parcequ'il apprit qu'il se détournerait de six lieues, de sorte que mes préparatifs ont été perdus ; je ne l'ai point quitté depuis, et je suis avec lui aussi bien qu'on y peut être. Nous nous allons réjouir ici deux jours dans le jeu, les promenades et la bonne chère, en attendant que les troupes soient assemblées pour entrer en Ca-

[1] Le prince de Conti, frère cadet du grand Condé, était petit et bossu.

[2] Terre de Bussy-Rabutin, située en Bourgogne, et d'où il date un grand nombre de ses lettres.

[redacted]

talogne. Je vous réponds, ma belle cousine, que vous entendrez parler de moi cette campagne.

Adieu, ma belle cousine, songez quelquefois à moi, et que vous n'avez ni parent ni ami qui vous aime tant que je fais; je voudrais..... non, je n'achèverai pas, de peur de vous déplaire, mais vous pouvez bien savoir ce que je voudrais.

13. — DU MÊME A LA MÊME.

A Figuières, le 30 juillet 1654.

Mon Dieu, que vous avez d'esprit, ma belle cousine, que vous écrivez bien, que vous êtes aimable! Il faut avouer qu'étant aussi prude que vous l'êtes, vous m'avez grande obligation de ce que je ne vous aime pas plus que je fais. Ma foi, j'ai bien de la peine à me retenir; tantôt je condamne votre insensibilité, tantôt je l'excuse; mais je vous estime toujours : j'ai des raisons de ne vous pas déplaire en cette rencontre; mais j'en ai de si fortes de vous désobéir! Quoi! vous me flattez, ma belle cousine, vous me dites des douceurs, et vous ne voulez pas que j'aie les dernières tendresses pour vous! eh bien, je ne les aurai pas : il faut bien vouloir ce que vous voulez, et vous aimer à votre mode; mais vous me répondrez un jour devant Dieu de la violence que je me fais, et des maux qui s'ensuivront.

Au reste, Madame, vous me mandez qu'après que vous êtes demeurée d'accord avec Chapelain que j'étais un honnête homme, et que même vous l'avez remercié du bien qu'il vous disait de moi, je ne puis plus vous dire que vous êtes du parti du dernier venu. Je ne vois pas que cela vous justifie beaucoup; vous m'entendez louer, et vous faites de même. Que sais-je, s'il vous avait dit : — C'est un galant homme que M. de Bussy, il ne peut pas manquer de faire son chemin, il est seulement à craindre qu'il ne s'attache

[redacted]

un peu trop à ses plaisirs quand il est à Paris ;— que sais-je, dis-je, si vous n'auriez pas cru qu'il eût eu raison, et si, dans votre cœur, au moins, vous n'auriez pas condamné ma conduite ; car enfin je vous ai vue dans des alarmes mal fondées après de semblables conversations. C'est une marque que les bonnes impressions que vous avez de moi ne sont pas encore bien fortes. Bien m'en prend que vous voyiez souvent de mes amis ; sans cela mademoiselle de Biais m'aurait bientôt ruiné dans votre esprit. Je ne vous traiterais pas de même si l'occasion s'en présentait ; je ne rejetterais pas seulement la médisance la plus outrée qu'on me ferait de vous, mais la plus légère même, précédée de vos louanges. Adieu, ma belle cousine, donnez-moi de vos nouvelles.

14. — DU MÊME A LA MÊME.

Du camp de Verges, le 17 août 1654.

Vous me dites si souvent, ma belle cousine, que vous me regretteriez beaucoup si j'étais mort, et je trouve si beau pour moi d'être regretté de vous, que cela me ferait souhaiter d'être en cet état, sans quelques petites raisons qui m'en empêchent encore ; outre que ne vous ayant jamais surprise en mensonge, j'aime autant vous croire en cette rencontre que d'y aller voir ; et puis, il y a grande apparence qu'une personne qui a la larme à l'œil en parlant seulement de la perte d'un de ses bons amis, le pleurerait tout-à-fait, si elle l'avait effectivement perdu. Je crois donc, ma belle cousine, que vous m'aimez, et je vous assure que je suis pour vous comme vous êtes pour moi, c'est-à-dire, content au dernier point de vous et de votre amitié : ce n'est pas que je demeure d'accord avec vous que votre lettre, toute franche et toute signée, comme vous dites, fasse honte à tous les poulets : ces deux choses n'ont rien de commun entre elles : il vous doit suffire que l'on

dame, on ne ferait pas tant de cas de vos le

Il est vrai, Madame, que vous êtes étrang
contre les coquettes; je ne sais pas si cel
jusqu'à cinquante ans, mais, à tout hasard,
en haleine de beaux sentiments, pour les
vous, si vous venez à les aimer : en attend
pour vous que la plus belle amitié du monde
ne voulez autre chose.

Je suis bien aise que vous soyez satisfait
dant; c'est une marque qu'il se met à la rais
prend plus tant les choses à cœur qu'il faisai
ne voulez pas ce qu'on veut, Madame, il fau
ce que vous voulez; on est encore trop h
meurer de vos amis : il n'y a guère que
royaume, qui puissiez réduire un amant à
d'amitié; nous n'en voyons presque point
éconduit, ne devienne ennemi; et je suis
faut qu'une femme ait un mérite extraordina
en sorte que le dépit d'un amant maltraité n
à rompre avec elle.

mais je ne savais pas encore qu'il enrhumât. Que sert à madame d'Elbeuf d'être revenue si belle de Bourbon, si elle ne peut étaler ses charmes dans le monde, et s'il faut qu'elle s'aille enfermer dans Montreuil? En vérité, c'est une tyrannie épouvantable que celle qu'elle souffre, et je crois qu'après cela on la devrait excuser si elle se vengeait de son tyran. Il est vrai que je pense qu'elle s'est vengée, il y a longtemps, du mal qu'on devait lui faire; comme c'est une personne de grande prévoyance, elle a bien jugé qu'on lui donnerait des sujets de plainte quelque jour, elle n'a pas voulu qu'on la primât, et, entre nous, je crois que son mari est sur la défensive.

Nous avons ici Vardes, un de ses amants, qui m'a dit qu'il était de vos amis, et qu'il voulait vous écrire. Je sais, par M. le prince de Conti, qu'il a dessein d'être amoureux de madame de Roquelaure cet hiver, et sur cela, Madame, ne plaignez-vous pas les pauvres femmes qui bien souvent récompensent par une véritable passion un amour de dessein, c'est-à-dire donnent du bon argent pour de la fausse monnaie? Je crois que Vardes aura de la peine à sa conquête, non pas tant par la force de la place que par les soins et la vigilance du gouverneur. Au reste, il m'a fait des avances d'amitié extraordinaires, et si grandes, qu'il m'a obligé, contre la résolution que j'avais faite de n'être jamais son ami, de me dédire; la réputation qu'il a d'être infidèle me faisait peur; mais il est des amis de toutes sortes. Si j'ai un secret, celui-là ne le saura pas, et surtout si c'est un dessein pour ma fortune, à quoi il puisse prétendre. *Guarda la gamba;* voilà qui est de mon cru, Madame; Corbinelli est à dix lieues d'ici; il faut avouer que j'ai un beau naturel, de savoir cela sans avoir jamais eu de maître.

Vous ne me mandez rien de la marquise d'Uxelles [1],

[1] Épouse de Louis Châlons du Blé, marquis d'Uxelles, lieutenant-général des armées du roi.

sonne de parfait en ce monde ; s'ils n'étaie
raient peut-être quelque chose de pis. Ave
les crains pas trop, et savez-vous bien pou
c'est que je vous crains beaucoup, et qu
fois plus jalouse de vous qu'eux-mêmes.

Toujours quelques douceurs, Madame,
rais tenir, mais il n'y a point de danger à
dame de La Trousse voit mes lettres.

J'oubliais de vous dire que j'écris à M. d
la mort de madame sa femme ; madame de I
que je lui ai bien de l'obligation de ce qu'il
la chambre des comptes. Ce qui redouble
j'ai de la perte qu'il a faite, c'est que j'a
n'aille devenir mon quatrième rival, car i
disposition du vivant de sa femme, mais la
retenait toujours.

Adieu, ma belle cousine, c'est assez ba
fois. Voici le sérieux de ma lettre, je vou
mon cœur.

[redacted]

lu mes lettres toute seule, je lui aurais peut-être écrit des choses que je ne voudrais pas que d'autres qu'elle vissent, et Dieu sait quelle vie vous m'auriez faite à mon retour, et quelle honte vous et moi en aurions eue. Votre prudence a détourné ce malheur en m'apprenant que vous lisez tout ce que je lui écris, et a mis les choses en état que je vous donnerai toujours du plaisir, et jamais de chagrin; mais, Madame, en vous rassurant sur les lettres trop tendres, j'ai honte d'en écrire de si folles, sachant que vous les devez lire, vous qui êtes si sage, et devant qui les *précieuses* ne font que blanchir; il n'importe, votre vertu n'est point farouche, et jamais personne n'a mieux accordé Dieu et le monde que vous ne faites.

15. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Aux Rochers, ce 1er d'octobre 1654.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée de M. le Coadjuteur[1], et je ne doute pas qu'elle ne fasse un très grand effet. Je l'envoyai dès hier à Nantes, à M. le maréchal de La Meilleraie, et je ne vous puis dire à quel point je vous suis obligée de la diligence avec laquelle vous m'avez rendu ce bon office: en cela, j'ai bien reconnu votre manière ordinaire, et en vérité je vous en remercie d'aussi bon cœur, que de bon cœur vous avez pris cette peine. Je crois que vous en serez content. Je n'écris point à M. le Coadjuteur pour lui en faire un compliment, je crois qu'il suffira que vous lui en fassiez un pour moi; je vous conjure de n'y pas manquer, et de me mander si le vôtre suffira. Mais voici qui est admirable de vous voir si bien avec toute ma famille; il y a six mois que cela n'était pas du tout si bien. Je trouve que les changements si prompts res-

[1] Le cardinal de Retz, alors réfugié en Espagne, après sa détention au château de Nantes, d'où il était parvenu à s'échapper par le secours du marquis de Sévigné.

. — avoir à faire ensemble, aussi bien qu'av
Bussy; j'ai une curiosité étrange que vous m
affaire, comme vous me l'avez promis; mais,
une autre, c'est que notre abbé [2] qui entend
côtés que l'on vous aime, se va mettre dans la
aimer aussi, tellement qu'il m'a déja priée de
quelques paroles par-ci par-là. Je lui ai pro
mes efforts, et s'il est vrai que vous aimiez c
ne, et à qui j'ai d'extrêmes obligations, je
beaucoup de peine à obtenir cette grace de vou
donne le temps d'y penser, et en attendant je
que vous devez être aussi content de moi, que l
vous écrivis une lettre de dix mille écus.

Marie de Rabutin-Ch

P. S. Un compliment à M. Girault [3]; je n'ai
n livre. Mandez-moi si c'est tout de bon que
s [4] soit mort, car je ne le saurais encore croi

16. — AU COMTE DE BUSSY.

[redacted]

et que si ce n'était chez moi, ce serait du camp devant Landrecy. Comme je ne suis pas une femme de cérémonie, je me contente de celui-ci, et je n'ai pas songé à me fâcher que vous eussiez manqué à l'autre. Je m'étais déja dit vos raisons, avant que vous me les eussiez écrites, et je suis trop raisonnable pour trouver étrange que la veille d'un départ on couche chez le baigneur [1]. Je suis d'une grande commodité pour la liberté publique, et pourvu que les bains ne soient pas chez moi, je suis contente; mon zèle ne me porte pas à trouver mauvais qu'il y en ait dans la ville.

Depuis que vous êtes parti, je n'ai bougé de ce beau désert, ici, où, pour vous parler franchement, je ne m'afflige point trop de vous savoir à l'armée. Je serais une indigne cousine d'un si brave cousin, si j'étais fâchée de vous voir, cette campagne, à la tête du plus beau corps qui soit en France, et dans un poste aussi glorieux que celui que vous tenez. Je crois que vous désavoueriez des sentiments moins nobles que ceux-là; je laisse aux *baigneurs* d'en avoir de plus tendres et de plus faibles; chacun aime à sa mode; pour moi je fais profession d'être brave, aussi bien que vous : voilà les sentiments dont je veux faire parade. Il y aurait peut-être quelques dames qui trouveraient ceci un peu romain, *et rendraient grace aux Dieux de n'être pas Romaines.*

Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Mais là-dessus j'ai à leur répondre que je ne suis pas aussi tout-à-fait inhumaine, et qu'avec toute ma bravoure, je ne laisse pas de souhaiter, avee autant de passion qu'elles, que votre retour soit heureux. Je crois, mon cher cousin,

[1] Au moment de partir pour l'armée, Bussy oublie de voir sa cousine; et, pour se justifier, il lui écrit qu'il a passé la nuit chez un baigneur. C'est à cette lettre que Madame de Sévigné fait allusion, et la lettre suivante de Bussy explique le véritable motif de son absence.

[redacted]

que vous n'en doutez pas, et que je demande à Dieu de tout mon cœur qu'il vous conserve. Voilà l'adieu que je vous aurais fait, et que je vous prie de recevoir d'ici, comme j'ai reçu le vôtre de Landrecy.

17. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Au camp devant Landrecy, le 3 juillet 1655.

D'où vient que je ne reçois pas de vos lettres, Madame? Me croyez-vous encore en Catalogne cette campagne, ou me grondez-vous de ne vous avoir point dit adieu? Pour le premier, je vous ai promis de venir en Flandre; et pour l'autre, je vous ai dit de si bonnes raisons, que vous seriez de fort méchante humeur si vous n'en étiez satisfaite.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de l'amour du surintendant, vous n'obligerez pas un ingrat; je vais vous dire à la pareille, des nouvelles du mien pour ma Chimène; il me semble que je vous fais un honnête parti, quand je vous offre de vous dire un secret pour des bagatelles.

Vous saurez donc que la veille de mon départ de Paris fut employée aux adieux, aux protestations de s'aimer toute la vie, et à toutes les marques les plus tendres que deux personnes qui s'aiment fort peuvent se donner de leur amour.

> Ici je te permets, trop fidèle mémoire,
> De cacher à mes sens le comble de ma gloire[1].

On se promit de s'écrire souvent, et le malheur des lettres d'amour qui tombent tous les jours entre les mains du tiers et du quart, ne nous rebutant point d'en écrire, on résolut de s'écrire, sans chiffres, toutes les choses par leur nom. L'on convint seulement que les lettres seraient

[1] Vers de Philippe Habert, dans son *Temple de la Mort*.

[redacted]

brûlées aussitôt qu'elles auraient été lues. Après cela l'on recommença de se prouver par de bons effets que l'on s'aimait éperdument. Ensuite, l'amour étant un vrai *recommenceur*, l'on se redit les mêmes choses qu'auparavant en d'autres termes, et quelques-unes en mêmes mots; on y ajouta seulement des assurances de ne jamais rien croire au désavantage de chacun: quelques larmes suivirent ces assurances; elles furent encore mêlées d'un moment de plaisir, et puis on ne fit autre chose que de pleurer en se quittant.

Voilà, Madame, mon histoire amoureuse; je pense que celle du surintendant n'est pas si gaie, ni si lamentable; je vous supplie de me la mander, quelle qu'elle soit. Adieu, ma belle cousine.

18. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, le 14 juillet 1655.

Voulez-vous toujours faire honte à vos parents? Ne vous lasserez-vous jamais de faire parler de vous toutes les campagnes? Pensez-vous que nous soyons bien aises d'entendre dire que M. de Turenne mande à la cour que vous n'avez rien fait qui vaille à Landrecy? En vérité, c'est avec un grand chagrin que nous entendons dire ces choses-là, et vous comprenez bien de quelle sorte je m'intéresse aux affronts que vous faites à notre maison. Mais je ne sais, mon cousin, pourquoi je m'amuse à plaisanter, car je n'en ai pas le loisir, et, si peu que j'aie à vous dire, je le devrais dire sérieusement; je vous dis donc que je suis ravie du bonheur que vous avez eu à tout ce que vous avez entrepris. Je vous ai écrit une grande lettre de Livry, que je crains bien que vous n'ayez pas reçue; j'aurais quelque regret qu'elle fût perdue, car elle me semblait assez badine.

[redacted]

Je me trouvai hier chez madame de Montglas [1], qui avait reçu une de vos lettres, et madame de Gouville [2] aussi : je croyais en avoir une chez moi ; mais je fus trompée dans mon attente, et je jugeai que vous n'aviez pas voulu confondre tant de rares merveilles. J'en suis bien aise, et je prétends avoir un de ces jours une *voiture* [3] à part. Adieu, mon cousin ; le gazetier parle de vous légèrement : bien des gens en ont été scandalisés, et moi plus que les autres ; car je prends plus d'intérêt que personne à tout ce qui vous touche. Ce n'est pas que je ne vous conseille de quitter Renaudot de ses éloges, pourvu que M. de Turenne et M. le Cardinal soient toujours bien informés de vos actions.

19. — AU MÊME.

A Paris, le 19 juillet 1655.

Voici la troisième fois que je vous écris depuis que vous êtes parti ; c'est assez pour vous faire voir que je n'ai rien sur le cœur contre vous. J'ai reçu l'adieu que vous m'avez fait de Landrecy, pendant que j'étais à Livry, et je vous ai fait réponse en même temps : je vois bien que vous ne l'avez pas reçue, et j'en suis au désespoir ; car, outre qu'elle était honnêtement tendre, c'est qu'elle était assez jolie, à ce qu'il me semblait ; et comme elle vous était destinée, je suis bien en colère qu'un autre en ait eu le plaisir. Depuis cela je vous ai encore écrit par un laquais que vous avez envoyé ici, lequel était chargé de plusieurs lettres pour de belles dames [4]. Je ne me suis point amusée à vous chicaner sur ce qu'il n'y en avait point pour moi, et je vous fis une pe-

[1] Maîtresse de Bussy ; elle était en son nom Hurault de Chiverny, et petite-fille du chancelier.

[2] Lucie de Cottentin de Tourville, femme de Michel d'Argouges, marquis de Gouville.

[3] Allusion aux lettres alors si célèbres de Voiture, et qui sont aujourd'hui tombées dans un juste oubli.

[4] Mesdames de Montglas et de Gouville.

[redacted]

tite lettre en galopant, qui a dû vous faire connaître, quoique assez mal arrangée, la sensible joie que j'ai eue de votre bonheur à vos gardes de Landrecy, dont la nouvelle nous est venue ici le plus agréablement du monde par des gens de la cour, qui nous ont assuré que M. le cardinal de Mazarin avait dit beaucoup de bien de vous devant le roi, lequel en avait dit lui-même, et ensuite toute la cour, qui avait fort loué cette dernière action. Vous pouvez croire que ma joie n'a pas été médiocre d'entendre dire tout cela de vous; mais, pour en revenir à mon conte, ce fut donc sur cela que je vous écrivis ma seconde lettre, et cinq ou six jours après, j'ai reçu celle où je vois que vous vous plaignez de moi. Cependant, mon pauvre cousin, vous voyez bien que vous n'en avez aucun sujet; et là-dessus on peut tirer une belle moralité : c'est qu'il ne faut jamais condamner personne sans l'entendre. Voilà ce que j'avais à vous dire pour ma justification : peut-être qu'une autre aurait pu réduire les mêmes choses en moins de paroles; mais il faut que vous supportiez mes défauts en faveur de mon amitié; chacun a son style; le mien, comme vous voyez, n'est pas laconique.

Je ne crois pas avoir jamais rien lu de plus agréable que la description que vous me faites de l'adieu de votre maîtresse. Ce que vous dites que l'amour est un vrai *recommenceur* est tellement joli, et tellement vrai, que je suis étonnée que, l'ayant pensé mille fois, je n'aie jamais eu l'esprit de le dire. Je me suis même quelquefois aperçue que l'amitié se voulait mêler en cela de contrefaire l'amour, et qu'en sa manière elle était aussi une vraie *recommenceuse*. Cependant, quoiqu'il n'y ait rien de plus galant que ce que vous me dites, sur toute votre affaire, je ne me sens point tentée de vous faire une pareille confidence sur ce qui se passe entre le surintendant et moi, et je serais au désespoir de pouvoir vous mander quelque chose d'approchant. J'ai toujours avec lui les mêmes précautions et les mêmes craintes;

qu'on vous l'aura mandée, et qu'elle vous a
pour moi, je l'ai trouvée tout-à-fait bien i
une dame qu'on accuse d'avoir été les pre
mander si c'était un affront que cela, pa
ouï dire à l'intéressé que ce n'était qu'une
dit que présentement il commence à sentir
trouver qu'il eût été mieux qu'il n'eût p
Adieu, mon pauvre cousin; ce n'est point
lettre, ni une réponse digne de la vôtre, mai
toujours en belle humeur. Il y a huit jours q
lade, cela fait tort à ma vivacité. Aimez-moi
car pour moi, je fais mon devoir sur votre su
souhaite un heureux retour.

20. — A MÉNAGE.

Paris. . .

Je vous rends grace de votre Malherbe, j
profit admirablement, et veux parer mon es
sortes de belles choses, afin qu'il ne vous e

[redacted]

demeurer. Celui qui me vint voir hier se contenterait d'être placé plus bas, c'est-à-dire au cœur; mais il est persuadé que ce n'est pas une chose facile. C'est pourquoi, quelque envie qu'il ait de se mettre à la mode, je vois bien que nous en demeurerons à l'estime et au respect. Je lui suis très obligée de la chaleur qu'il me témoigne pour vos intérêts; il me promet de faire des merveilles, et moi je vous conjure de vous guérir, et d'être persuadé que je vous aime et vous estime d'une façon tout extraordinaire. Dites toujours du bien de moi, cela me fait un honneur étrange.

21. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bavay, ce 13 août 1655.

J'ai reçu vos trois lettres, Madame, celle de Livry est effectivement très plaisante; mais, comme vous dites aussi, elle n'est pas la plus tendre du monde. Vous me parlez de désespoir et de larmes, tout exprès, ce me semble, pour me dire que ce n'est pas pour moi; je sais bien que je n'y dois pas prétendre, mais vous n'aviez que faire de m'exagérer si fort vos faiblesses pour un autre, et votre fermeté pour moi; quand on aime bien les gens qui vont à l'armée, on a plus de crainte pour le danger de leurs personnes que de joie dans l'espérance de l'honneur qu'ils vont acquérir. Je jurerais qu'il y a des mouvements de dépit dans ce que vous m'écrivez. Sur la fin, pourtant, vous vous radoucissez un peu, et, craignant que ce que vous me mandez sur mon départ ne sente trop la rudesse de *Rome naissante*, vous vous radoucissez sur mon retour.

Pour votre lettre du 14 juillet, il n'y a rien de si obligeant ni de si flatteur que ce que vous me dites sur mes gardes de Landrecy; j'ai bien ri en lisant vos contre-vérités, et la honte que vous me mandez avoir eue des mauvaises actions que j'ai faites.

Pour votre troisième lettre, je vous dirai que, pour n'être

pas d'un style laconique, elle ne laisse pas d'être fort agréable; je serais bien fâché qu'elle fût plus courte, et vous avez tort de dire que vous écririez mieux si vous n'étiez malade; vous vous portez mieux que vous ne pensez, et moi, ma chère cousine, je suis à vous mille fois plus tendrement que je ne saurais l'exprimer.

Je vous écris fort à la hâte, parcequ'il y a une heure que l'armée est en marche; je ne vous écris pas en galopant, comme vous me mandiez l'autre jour que vous faisiez, mais je vais galoper dans un moment pour vous avoir écrit.

22. — DU MÊME A LA MÊME.

Du camp d'Angres, le 7 octobre 1655.

Je suis fort aise, Madame, que vous m'assuriez que M. le surintendant souhaite de trouver que j'ai raison dans l'affaire qu'on a voulu me susciter avec lui. Cela ne laisse pas de me surprendre, et je trouve fort extraordinaire qu'il aime mieux avoir sujet de se plaindre de madame de Martel que de moi.

M. le cardinal de Mazarin a été une seconde fois à l'armée pour voir Condé et Saint-Guilain, et pour laisser ces places en état de ne rien craindre en hiver, et de se passer de nous jusqu'au printemps. Son Éminence m'a fort bien traité, et m'a fait donner mille écus pour achever ma campagne.

Il y a deux ou trois jours qu'en causant avec M. de Turenne je vins à vous nommer; il me demanda si je vous voyais; je lui dis qu'oui, et qu'étant cousins-germains, et de même maison, je ne voyais pas une femme plus souvent que vous; il me dit qu'il vous connaissait, et qu'il avait été vingt fois chez vous sans vous rencontrer; qu'il vous estimait fort, et qu'une marque de cela était l'envie qu'il avait de vous voir, lui qui ne voyait aucune femme; je lui dis

[redacted]

que vous m'aviez parlé de lui; que vous aviez su l'honneur qu'il vous avait fait, et que vous m'aviez témoigné lui en être très obligée.

A propos de cela, Madame, il faut que je vous dise que je ne pense pas qu'il y ait au monde une personne si généralement estimée que vous; vous êtes les délices du genre humain : l'antiquité vous aurait dressé des autels, et vous auriez assurément été déesse de quelque chose. Dans notre siècle, où l'on n'est pas si prodigue d'encens, et surtout pour le mérite vivant, on se contente de dire qu'il n'y a point de femme à votre âge plus vertueuse ni plus aimable que vous. Je connais des princes du sang, des princes étrangers, de grands seigneurs façon de princes, de grands capitaines, des gentilshommes, des ministres d'État, des magistrats et des philosophes, qui fileraient pour vous si vous les laissiez faire. En pouvez-vous demander davantage? A moins que d'en vouloir à la liberté des cloîtres, vous ne sauriez aller plus loin.

J'oubliais de vous dire qu'il y a deux mois que Humières[1] disant à Nogent[2] quelque chose qui lui déplut, celui-ci donna du bout de ses gants sur le chapeau de l'autre. M. le cardinal et M. de Turenne défendirent à Humières, de la part du roi, d'en avoir aucun ressentiment; mais La Châtre, son beau-frère, fit appeler Nogent par un gentilhomme de ses parents nommé Sainte-Fère, lieutenant d'Humières. Nogent ne voulut point se battre, et il dit depuis qu'il n'avait tenu qu'à Sainte-Fère qu'il n'eût satisfait La Châtre. Il y a huit jours que Sainte-Fère lui faisant un éclaircissement là-dessus, Nogent le traita de petit mignon, et ne lui voulut donner aucune satisfaction. Sainte-Fère, qui tenait un fouet de postillon à la main, lui en donna quelques coups. Nogent dit qu'il n'avait point été frappé, et que Humières a voulu le faire assassiner. Humières dit

[1] Louis de Crevant d'Humières, maréchal de France en 1668.

[2] Armand de Beautru, comte de Nogent.

qu'il n'a aucune part à cela, que véritablement, s'il avait cru être offensé, il aurait fait donner cent coups de bâton à Nogent par un de ses domestiques, et même il veut bien que Nogent croie que c'est lui qui lui a fait faire cette insulte.

23. — DU MÊME A LA MÊME.

A Noyon, le 7 novembre 1655.

J'attends ici la venue du Messie, Madame, c'est-à-dire les ordres du quartier d'hiver, avec une fort grande impatience. Je ne m'ennuie pas trop, vu la saison. Cela soit dit sans vous offenser, ma chère cousine; il me semble que je devrais m'ennuyer partout où vous n'êtes pas. Je me lève tard, je me couche de bonne heure; je vais, je viens, j'entre en colère, j'en sors, je prie Dieu, je l'offense, et comme cela les journées d'hiver ne durent rien.

Aussitôt que j'aurai mon congé, j'irai à Compiègne faire ma cour; et si je dois servir cet hiver sur la frontière, comme je l'ai demandé, je serai bien pressé de partir si je ne vais pas vous dire adieu; en tout cas je vous écrirai, Madame, et partout je vous aimerai de tout mon cœur.

Mes amitiés, je vous prie, à tous mes rivaux, fussent-ils quatre fois autant qu'ils ne sont.

24. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 25 novembre 1655.

Vous faites bien l'entendu, monsieur le Comte; sous ombre que vous écrivez comme un petit Cicéron, vous croyez qu'il vous est permis de vous moquer des gens; à la vérité, l'endroit que vous avez remarqué m'a fait rire de tout mon cœur; mais je suis étonnée qu'il n'y eût que cet endroit de ridicule, car, de la manière dont je vous écrivis, c'est un miracle que vous ayez pu comprendre ce que je voulais vous dire, et je vois bien qu'en effet vous

[redacted]

avez de l'esprit, ou que ma lettre est meilleure que je ne pensais. Quoi qu'il en soit, je suis bien aise que vous ayez profité de l'avis que je vous donnais.

On m'a dit que vous sollicitiez de demeurer sur la frontière cet hiver : comme vous savez, mon pauvre Comte, que je vous aime un peu rustaudement, je voudrais qu'on vous l'accordât, car on dit qu'il n'y a rien qui avance tant les gens, et vous ne doutez pas de la passion que j'ai pour votre fortune ; ainsi, quoi qu'il puisse arriver, je serai contente. Si vous demeurez sur la frontière, l'amitié solide y trouvera son compte, si vous revenez, l'amitié tendre sera satisfaite.

On dit que madame de Châtillon[1] est chez l'abbé Fouquet[2]; cela paraît fort plaisant à tout le monde.

Madame de Roquelaure[3] est revenue tellement belle, qu'elle défit hier le Louvre à plate couture ; ce qui donne une si terrible jalousie aux belles qui y sont, que par dépit on a résolu qu'elle ne serait pas des après-soupers, qui sont gais et galants comme vous savez. Madame de Fiennes voulut l'y faire demeurer hier ; mais on comprit par la réponse de la reine qu'elle pouvait s'en retourner.

Le prince d'Harcourt[4] et La Feuillade[5] eurent querelle avant-hier chez Jeannin ; le prince disant que le chevalier de Grammont avait l'autre jour ses poches pleines d'argent, il en prit à témoin La Feuillade, qui dit que cela n'était point, et qu'il n'avait pas un sou. — Je vous dis que si. — Je vous dis que non. — Taisez-vous, La Feuillade. — Je n'en ferai rien. Là-dessus le prince lui jette une as-

1 Élisabeth-Angélique de Montmorency, sœur du maréchal de Luxembourg, alors veuve de Gaspard de Coligni.

2 Basile Fouquet, frère du surintendant.

3 Charlotte-Marie de Daillon, fille du comte du Lude ; elle avait alors vingt-un ans.

4 Charles de Lorraine III du nom, du vivant de son père, prince d'Harcourt.

5 François, vicomte d'Aubusson, duc de La Feuillade, pair, et depuis maréchal de France.

— [redacted]

siette à la tête; l'autre lui jette un couteau; ni l'un ni l'autre ne porte : on se met entre deux, on les fait embrasser; le soir ils se parlent au Louvre, comme si de rien n'était. Si vous avez jamais vu le procédé des académistes[1] qui ont *campo*, vous trouverez que cette querelle y ressemble fort.

Adieu, mon cher cousin; mandez-moi s'il est vrai que vouliez passer l'hiver sur la frontière, et croyez bien que je suis la plus fidèle amie que vous ayez au monde.

25. — A MÉNAGE.

Paris, ... (vers 1656.)

Si Montreuil[2] n'était point douze fois plus étourdi qu'un hanneton, vous verriez bien que je ne vous ai fait aucune malice, car il se chargea de vous faire savoir que je ne pouvais vous aller prendre, et me le promit si sérieusement, que, croyant ce qu'il me disait, qu'il n'était plus si fou qu'il avait été, je m'en fiai à lui, et c'est la faute que je fis. Outre cela, le temps épouvantable qu'il fit vous devait assez dire que je n'irais point au cours. Tout cela vous fait voir que je n'ai aucun tort; c'est pourquoi je vous conseille, puisque vous êtes revenu de Pontoise, de n'y point retourner pour vous pendre; cela n'en vaut pas la peine, et vous y serez toujours reçu quand vous voudrez bien. Mon cher, croyez que je ne suis point irrégulière pour vous, et que je vous aime très fort.

26. — DU COMTE DE BUSSY-RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Au camp devant Valenciennes, ce 9 juillet 1656.

Il y a six jours que je suis ici, Madame; vous avez pu

[1] C'est le nom qu'on donnait alors aux jeunes élèves de l'école royale d'équitation. Académistes et écoliers étaient synonymes.

[2] Matthieu de Montereul, ou Montreuil, poëte aujourd'hui oublié. Il mourut en 1692.

voir une lettre que j'écrivis à notre ami Corbinelli du jour que j'arrivai. Les choses sont presque dans le même état; nous n'avons guère avancé depuis. Vous avez déja pu savoir la mort de trois capitaines aux gardes; la blessure du chevalier de Créquy [1] à la tête, du marquis de Sillery [2] à la mâchoire, du marquis de Lauresse au bras, et de Molondin [3] à la jambe.

La nuit du 7 au 8, les ennemis vinrent sur les onze heures à nos lignes, d'abord du côté des Lorrains, et peu de temps après au quartier de Picardie; et cela pour reconnaître notre contenance, et pour nous fatiguer par de petites alarmes, car il ne parut point d'infanterie. Le matin du 8, il sortit trois escadrons de la ville sur les Lorrains, et comme tout le monde y courait, un cavalier des nôtres se détacha, et tira de quatre pas un coup de mousqueton à La Feuillade, et puis lui demanda : Qui vive? La Feuillade répondit : Vive La Feuillade! Si vous me demandez pourquoi ce cavalier lui en voulait, je n'en sais point d'autre raison, si ce n'est qu'il fallait que ce jour-là La Feuillade ressemblât à un Espagnol.

La même nuit du 7 au 8, la contrescarpe fut prise; ce qui coûta beaucoup de braves gens au régiment de Turenne.

Voici une des plus grandes entreprises que nous ayons faites depuis la guerre; nous attaquons la plus grande ville des Pays-Bas, où sont les magasins d'Espagne; il y a plus de quinze ou seize cents hommes de guerre dedans, et plus de dix mille habitants portant les armes, qui servent comme des troupes réglées. Nous avons à la portée du fauconneau de nos lignes une armée ennemie de vingt mille hommes, dans laquelle est le prince de Condé, qui observe tous nos

[1] Alors lieutenant-général des armées du roi, et depuis maréchal de France.

[2] Louis Roger Brulart, marquis de Sillery, mestre de camp d'infanterie.

[3] Mestre de camp des gardes suisses.

... nouvelles sûres et d'importance et

J'oubliais de vous dire que j'ai vu M. de L
se porte fort bien, aux enseignes qu'il me d
gement pour un cavalier qu'il répétait et que
Adieu, ma belle cousine.

27. — DU MÊME A LA MÊME.

Au camp du Quesnoy, 1

Je vous aurais plus tôt tirée de peine, Mad
eu plus tôt le loisir et la commodité de vous
mes nouvelles; mais, depuis notre retraite de
jusqu'à présent, j'ai toujours été à cheval
lasse, et je n'ai point su qu'il partît de courr
qu'aujourd'hui.

Vous saurez donc, Madame, que le 16 de c
heures du matin, les lignes du maréchal de L
attaquées par l'armée des ennemis, et forcé
tance, hormis du côté des gardes françaises
rine, qui en firent beaucoup; mais ils furen
rière. Nous ne pûmes secourir cette armée

[redacted]

l'Escaut et les prairies que ceux de Bouchain avaient inondées, par laquelle nous pussions nous communiquer; et cette inondation fit aussi que fort peu de gens se purent sauver. Le maréchal de La Ferté fut pris; le comte d'Estrées, le comte de Grand-Pré et Gadagne, lieutenants-généraux, pris; Moret, Riberpré, le marquis de Renel, Vervin, Thianges, La Trousse, Pradel, Poillac, La Luserne, et plus de quatre cents officiers, cavalerie ou infanterie, pris. Le marquis d'Etrées, volontaire, tué; La Roque-Saint-Chamarant, mestre de camp de cavalerie, pris; Belsunce, mestre de camp d'infanterie, tué; et bien d'autres que nous ne savons pas encore.

Le marquis d'Uxelles se sauva par la digue, Bellefonds à la nage. Le débris de cette armée, qui pouvait être de deux mille hommes, cavalerie ou infanterie, se retira à Condé. Notre armée marcha au Quesnoy sans ordre de bataille : nous y trouvâmes deux mille hommes qui venaient de France pour nous joindre.

Le lendemain, 17, ayant fait revue, nous trouvâmes huit mille hommes de pied et huit mille chevaux dans l'armée de Turenne, cinq cents chevaux et trois cents hommes de pied dans celle de La Ferté.

Le mardi 18, les ennemis se vinrent poster à notre vue de l'autre côté du Quesnoy, un petit ruisseau entre deux. Leur dessein était, à ce que nous croyons, d'assiéger le Quesnoy, si nous en eussions déjà été éloignés, ou de nous attaquer si nous eussions fait devant eux une méchante démarche; mais, malheureusement pour eux, ils nous ont trouvés bien postés, fiers et témoignant ne respirer que la vengeance de la défaite de nos camarades.

Ce matin ils ont décampé de devant nous, et nous ont laissés douter, deux heures durant, s'ils ne voulaient point nous livrer bataille; mais enfin ils ont repris le chemin de Valenciennes, et nous croyons qu'ils vont faire le siége de Condé, que nous aurons bien de la peine à secourir. Voilà

notre aventure, Madame, que vous ne pouvez apprendre plus véritablement.

Le 17, j'envoyai mon trompette savoir ce qu'était devenu La Trousse ; il revint le lendemain sans avoir pu parler à lui, mais ayant appris qu'il se portait fort bien. J'oubliais de vous dire que toute l'armée de La Ferté a perdu son bagage, hormis Bellefonds, qui a sauvé sa vaisselle d'argent.

28. — DU MÊME A LA MÊME.

Au camp de Blecy, le 4 août 1657.

Votre lettre est fort agréable, ma belle cousine ; elle m'a fort réjoui. Qu'on est heureux d'avoir une bonne amie qui ait autant d'esprit que vous ! Je ne vois rien de si juste que ce que vous écrivez, et l'on ne peut pas vous dire : ce mot-là serait plus à propos que celui que vous avez mis. Quelque complaisance que je vous doive, Madame, vous savez que je vous parle assez franchement pour ne pas vous dire ceci, si je ne le pensais ; et vous ne doutez pas que je ne m'y connaisse un peu, puisque j'ose bien juger des ouvrages de Chapelain, et que je censure quelquefois assez justement ses pensées et ses paroles. Je vous envoie copie de la lettre que j'ai écrite à la marquise d'Uxelles. Elle me mande que si j'aime les grands yeux et les dents blanches, elle aime de son côté les gens tendres et les amoureux transis, et que, ne me trouvant pas comme cela, je me tienne pour éconduit : elle revient après ; et sur ce que je lui mande que je la quitterai si elle me rebute, et qu'à moins de se déguiser en maréchale pour me surprendre, elle ne m'y rattrapera plus, elle me répond que je ne me désespère point, et qu'elle me promet de se donner à moi quand elle sera parvenue à la dignité pour laquelle, à ce qu'elle dit, on la mange jusqu'aux os ; que mon poulet ne pouvait lui être rendu plus mal à propos, et que, n'ayant pas un de-

[redacted]

nier, elle était dans la plus méchante humeur du monde.

J'écris à Corbinelli de vous dire ce qui s'est passé entre M. de Turenne et moi depuis que je suis à l'armée, et qu'enfin nous avons fait une réconciliation qui me paraît assez sincère ; je ne sais si cette paix durera.

J'ai gagné huit cents louis d'or depuis quatre ou cinq jours ; si je n'en gagne pas davantage, c'est qu'on appréhende ma fortune : je ne trouve plus personne qui veuille jouer contre moi.

Voulez-vous savoir la vie que nous faisons, Madame ? je m'en vais vous la dire. Quand l'armée marche, nous travaillons comme des chiens ; quand elle séjourne, il n'y a pas de fainéantise égale à la nôtre. Nous poussons toujours les choses aux extrémités. On ne ferme pas l'œil trois ou quatre jours durant, ou bien on est trois ou quatre jours sans sortir du lit ; on fait bonne chère, ou l'on meurt de faim.

Les ennemis sont campés entre Béthune et la Bassée, attendant tranquillement la prise de Montmédy, qu'ils ne jugent pas d'assez grande importance pour hasarder un combat en voulant la secourir. Adieu, ma belle cousine [1].

« Un peu avant la campagne de 1658, je me brouillai « avec madame de Sévigné. J'eus tort dans le sujet de ma « brouillerie, mais le ressentiment que j'en eus fut le com- « ble de mon injustice : je ne saurais jamais assez me con- « damner en cette rencontre, ni avoir assez de regret d'a- « voir offensé la plus jolie femme de France, ma proche « parente, que j'avais toujours fort aimée, et de l'amitié « de laquelle je ne pouvais pas douter. C'est une tache à « ma vie que j'essayai véritablement de laver quand on « arrêta le surintendant Fouquet, en prenant hautement « à la cour le parti de la marquise, contre des gens qui la

[1] La correspondance de Bussy-Rabutin éprouvant ici une interruption de sept années, nous croyons devoir citer le passage suivant, tiré des manuscrits de Bussy, et qui explique les motifs de cette interruption.

[redacted]

« voulaient confondre avec les maîtresses de ce ministre.
« Ce ne fut pas seulement la générosité qui m'obligea d'en
« user ainsi, ce fut encore la justice. Avant que de m'em-
« barquer à la défense de la marquise, je consultai Le
« Tellier, qui seul avait vu avec le roi les lettres qui
« étaient dans la cassette de Fouquet. Il me dit que celles
« de la marquise étaient des lettres d'une amie qui avait
« bien de l'esprit, et qu'elles avaient bien plus réjoui le
« roi que les douceurs fades des autres lettres; mais que
« le surintendant avait mal-à-propos mêlé l'amour avec
« l'amitié. La marquise me sut bon gré de l'avoir défen-
« due; son bon cœur et le sang l'obligèrent de me pardon-
« ner; depuis ce temps-là, qui a été celui de ma disgrace,
« elle s'est réchauffée pour moi; et, hors quelques éclair-
« cissements, et quelques petits reproches, qu'un fâcheux
« souvenir lui a arrachés, il n'y a point de marques d'a-
« mitié que je n'en aie reçues, ni aussi de reconnaissance
« que je ne lui en aie données, et que je ne lui en donne le
« reste de ma vie. »

29. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

Vers 1658.

Vous me dites des choses si obligeantes de l'estime que vous avez donnée de moi à M. Servien[1], qu'encore que de moi j'y aie peu contribué, et que je craigne même de la détruire, si jamais j'ai l'honneur de le voir, je ne laisse pourtant pas d'en sentir une certaine gloire, que toute autre personne ne m'aurait pu donner; et je ne sais si je ne serai point obligée, pour reconnaître en quelque façon les civilités que vous me faites de sa part, de m'informer plus soigneusement de sa santé, ayant appris qu'il était malade. En attendant que vous m'en ayez dit votre avis, j'espère

[1] Surintendant des finances sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV; il était membre de l'Académie Française, et mourut en 1659.

[redacted]

que, lorsque vous avez été si ponctuel à me mander ses sentiments, vous le serez de même à lui en témoigner ma reconnaissance, et que vous voudrez bien l'assurer pour moi que je suis sa très obéissante servante.

M. DE RABUTIN-CHANTAL.

30. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE POMPONNE[1].

Aux Rochers, ce 11 octobre 1661.

Il n'y a rien de plus vrai que l'amitié se réchauffe quand on est dans les mêmes intérêts : vous m'avez écrit si obligeamment là-dessus, que je ne puis y répondre plus juste qu'en vous assurant que j'ai les mêmes sentiments pour vous que vous avez pour moi, et qu'en un mot je vous honore et vous estime d'une façon toute particulière. Mais que dites-vous de tout ce qu'on a trouvé dans ces cassettes? Eussiez-vous jamais cru que mes pauvres lettres, pleines du mariage de M. de La Trousse et de toutes les affaires de sa maison, se trouvassent placées si mystérieusement? Je vous assure que, quelque gloire que je puisse tirer par ceux qui me feront justice, de n'avoir jamais eu avec lui d'autre commerce que celui-là, je ne laisse pas d'être sensiblement touchée de me voir obligée de me justifier, et peut-être fort inutilement à l'égard de mille personnes qui ne comprendront jamais cette vérité. Je pense que vous comprenez bien aisément la douleur que cela fait à un cœur comme le mien. Je vous conjure de dire sur cela ce que vous en savez ; je ne puis avoir assez d'amis en cette occasion. J'attends avec impatience monsieur votre frère[2] pour me consoler un peu avec lui de cette bizarre aventure ; cependant je ne laisse pas de souhaiter de tout mon

[1] Simon Arnauld, marquis de Pomponne, était l'ami de Fouquet. Après la disgrace de ce ministre, il fut relégué à Verdun.

[2] Antoine Arnauld, abbé de Chaumes. Il était l'aîné des enfants d'Arnauld-d'Andilly.

[redacted]

cœur du soulagement aux malheureux, et je vous demande toujours, Monsieur, la continuation de l'honneur de votre amitié. RABUTIN-CHANTAL.

31. — A MÉNAGE.

Aux Rochers, le 22 octobre 1664.

Je me doutais bien que vous auriez prévenu ma prière, et qu'il ne fallait rien dire à un ami aussi généreux que vous. Je suis au désespoir de ce qu'au lieu de vous écrire comme je fis, je ne vous envoyai point tout d'un train une lettre de remerciement : vous la méritiez dès-lors, et je suis honteuse d'avoir tant perdu de temps avant de vous la faire. Je m'en acquitte présentement, et vous supplie de croire que j'ai toute la reconnaissance que je dois de vos bontés. Je vous demande un compliment à mademoiselle de Scudéri sur le même sujet. Je crois que vous n'aurez pas manqué de faire ceux dont je vous chargeais dans ma dernière. Vous m'avez fait un extrême plaisir de me mander le détail de la grande nouvelle dont il est présentement question [1] ; il n'en fallait pas une moindre pour faire oublier celles que l'on découvre tous les jours dans les cassettes de monsieur le surintendant. Je voudrais de tout mon cœur que cela le fît oublier tout-à-fait lui-même.

Je suis avec sincérité votre très humble servante.

RABUTIN-CHANTAL.

32. — A M. DE POMPONNE.

Aujourd'hui lundi 17 novembre 1664, M. Fouquet a été pour la seconde fois sur la sellette ; il s'est assis sans

[1] Il s'agit du démêlé entre les ambassadeurs de France et d'Espagne à Londres pour la préséance. Le comte d'Estrades ayant été insulté par le baron de Batteville, une réparation publique fut exigée par Louis XIV.

[redacted]

façon comme l'autre fois[1]. M. le chancelier a recommencé à lui dire de lever la main : il a répondu qu'il avait déja dit les raisons qui l'empêchaient de prêter le serment. Là-dessus M. le chancelier s'est jeté dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la chambre ; que le roi l'avait établie, et que les commissions avaient été vérifiées par les compagnies souveraines.

M. Fouquet a répondu que souvent on faisait des choses par autorité, que quelquefois on ne trouvait pas justes, quand on y avait fait réflexion.

M. le chancelier a interrompu : Comment ! vous dites donc que le roi abuse de sa puissance ? M. Fouquet a répondu : C'est vous qui le dites, Monsieur, et non pas moi ; ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis, vous me vouliez faire une affaire avec le roi ; mais, Monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste ; le lendemain vous le cassez : vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion.

Mais cependant, a dit M. le chancelier, quoique vous ne reconnaissiez pas la chambre, vous lui répondez, vous lui présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette. Il est vrai, Monsieur, a-t-il répondu, j'y suis ; mais je n'y suis pas par ma volonté ; on m'y mène ; il y a une puissance à laquelle il faut obéir, et c'est une mortification que Dieu me fait souffrir, et que je reçois de sa main ; peut-être pouvait-on bien me l'épargner après les services que j'ai rendus, et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer.

Après cela, M. le chancelier a continué l'interrogatoire de la pension des gabelles, où M. Fouquet a très bien répondu. Les interrogations continueront, et je continuerai

[1] Fouquet comparut, pour la première fois, devant la chambre de justice de l'Arsenal, le 14 novembre 1664. Il se plaça de lui-même sur la sellette, quoiqu'on lui eût préparé un siége à côté. (*Procès de Fouquet*, tome XII, page 333.)

de vous les mander fidèlement; je voudrais seulement savoir si mes lettres vous sont rendues sûrement.

Madame votre sœur [1], qui est à nos Dames du faubourg, a signé (*le formulaire*); elle voit à cette heure la communauté, et paraît fort contente.

Madame votre tante ne paraît pas en colère contre elle; je ne croyais point que ce fût celle-là qui eût fait le saut, il y en a encore une autre. Vous savez sans doute notre déroute de Gigeri [2], et comme ceux qui ont donné les conseils veulent jeter la faute sur ceux qui ont exécuté; on prétend faire le procès à Gadagne. Il y a des gens qui en veulent à sa tête : tout le public est persuadé pourtant qu'il ne pouvait pas faire autrement. On parle fort ici de M. d'Alet, qui a excommunié les officiers subalternes du roi qui ont voulu contraindre les ecclésiastiques à signer. Voilà qui le brouillera avec M. votre père, comme cela le réunira avec le P. Annat [3].

Adieu, je sens l'envie de causer qui me prend, je ne veux pas m'y abandonner : il faut que le style des relations soit court.

33. — AU MÊME.

Mardi au soir (18 novembre 1664).

J'ai reçu votre lettre qui m'a fait bien voir que je n'oblige pas un ingrat; jamais je n'ai rien vu de si agréable, ni de si obligeant : il faudrait être bien exempte d'amour-propre pour n'être pas sensible à des louanges comme les vôtres.

[1] Angélique-Thérèse Arnauld-d'Andilly.

[2] Gigeri, petite place auprès d'Alger. Cette expédition était commandée par le duc de Beaufort. La ville de Gigeri fut prise; mais les troupes, décimées par la maladie, abandonnèrent la conquête, et la France perdit l'espoir d'un établissement que Louis XIV avait voulu fonder en Afrique pour mettre un terme aux brigandages des corsaires.

[3] Il faut prendre ici le sens inverse des paroles de Madame de Sévigné, car l'évêque d'Alet fut un des plus zélés défenseurs des écrits de Jansénius, et le père Annat un des plus fanatiques adversaires du jansénisme.

Je vous assure donc que je suis ravie que vous ayez bonne opinion de mon cœur, et je vous assure de plus, sans vouloir vous rendre douceurs pour douceurs, que j'ai une estime pour vous infiniment au-dessus des paroles dont on se sert ordinairement pour expliquer ce que l'on pense, et que j'ai une joie et une consolation sensibles de vous pouvoir entretenir d'une affaire où nous prenons tous deux tant d'intérêt. Je suis bien aise que votre cher solitaire en ait sa part. Je croyais bien aussi que vous instruiriez votre incomparable voisine[1]. Vous me mandez une agréable nouvelle, en m'apprenant que je fais un peu de progrès dans son cœur; il n'y en a point où je sois plus aise d'avancer: quand je veux avoir un peu de joie, je pense à elle et à son palais enchanté. Mais je reviens à nos affaires; insensiblement je m'amusais à vous parler des sentiments que j'ai pour vous et pour votre aimable amie.

Aujourd'hui notre cher ami est encore allé sur la sellette. L'abbé d'Effiat l'a salué en passant; il lui a dit en lui rendant le salut : « Monsieur, je suis votre très humble serviteur, » avec cette mine riante et fixe que nous connaissons. L'abbé d'Effiat a été si saisi de tendresse, qu'il n'en pouvait plus.

Aussitôt que M. Fouquet a été dans la chambre, M. le chancelier lui a dit de s'asseoir. Il a répondu : « Monsieur, « vous prîtes hier avantage de ce que je m'étais assis; vous « croyez que c'est reconnaître la chambre : puisque cela « est, je vous prie de trouver bon que je ne me mette pas « sur la sellette. » Sur cela M. le chancelier a dit qu'il pouvait donc se retirer. M. Fouquet a répondu : « Je ne pré- « tends point par-là faire un incident nouveau; je veux seu- « lement, si vous le trouvez bon, faire ma protestation or- « dinaire, et en prendre acte, après quoi je répondrai. »

Il a été fait comme il a souhaité; il s'est assis, et on a

[1] Élisabeth (ou Isabelle) de Choiseul, femme de Henri de Guénégaud, ancien secrétaire d'État.

continué la pension des gabelles, à quoi il a parfaitement bien répondu. S'il continue, ses interrogations lui seront bien avantageuses. On parle fort à Paris de son admirable esprit et de sa fermeté. Il a mandé une chose qui me fait frissonner. Il conjure une de ses amies de lui faire savoir son arrêt par une voie enchantée, bon ou mauvais, comme Dieu le lui enverra, sans préambule, afin qu'il ait le temps de recevoir la nouvelle par ceux qui viendront la lui dire; ajoutant que, pourvu qu'il ait une demi-heure pour se préparer, il est capable de recevoir sans émotion tout le pis qu'on lui puisse apprendre. Cet endroit-là me fait pleurer, et je suis assurée qu'il vous serre le cœur.

(Mercredi.) On n'est point entré aujourd'hui en la chambre, à cause de la maladie de la reine, qui a été à l'extrémité [1]; elle est un peu mieux. Elle reçut hier au soir Notre Seigneur comme viatique. Ce fut la plus magnifique et la plus triste chose du monde, de voir le roi et toute la cour, avec des cierges et mille flambeaux, aller conduire et requérir le S. Sacrement. Il fut reçu avec une infinité de lumières. La reine fit un effort pour se soulever, et le reçut avec une dévotion qui fit fondre en larmes tout le monde. Ce n'était pas sans peine qu'on l'avait mise en cet état; il n'y avait eu que le roi capable de lui faire entendre raison; à tous les autres elle avait dit qu'elle voulait bien communier, mais non pas pour mourir : on avait été deux heures à la résoudre.

L'extrême approbation que l'on donne aux réponses de M. Fouquet déplaît infiniment à Petit [2]; on croit même qu'il engagera Puis... à faire le malade pour interrompre le cours des admirations, et avoir le loisir de prendre un peu haleine des autres mauvais succès. Je suis très humble

[1] La reine était accouchée le 16 novembre d'une princesse, nommée Marie-Anne, qui ne vécut qu'un mois; et le lendemain, 17, elle eut des convulsions qui la mirent à l'extrémité.

[2] M. de Montmerqué pense que *Petit* est un nom convenu avec M. de Pomponne, pour désigner Colbert.

servante du cher solitaire, de madame votre femme et de l'adorable Amalthée [1].

34. — AU MÊME.

Le jeudi 20 novembre 1664.

M. Fouquet a été interrogé ce matin sur le marc d'or ; il a très bien répondu. Plusieurs juges l'ont salué; M. le chancelier en a fait reproche, et a dit que ce n'était point la coutume, étant conseiller breton. « C'est à cause que vous « êtes de Bretagne que vous saluez si bas M. Fouquet. » En repassant par l'Arsenal, à pied pour se promener, M. Fouquet a demandé quels ouvriers il voyait : on lui a dit que c'étaient des gens qui travaillaient à un bassin de fontaine; il y est allé, et a dit son avis, et puis s'est retourné en riant vers Artagnan, et lui a dit : « N'admirez-vous point de quoi « je me mêle? Mais c'est que j'ai été autrefois assez habile « sur ces sortes de choses-là. » Ceux qui aiment M. Fouquet trouvent cette tranquillité admirable; je suis de ce nombre; les autres disent que c'est une affectation : voilà le monde. Madame Fouquet, sa mère, a donné un emplâtre à la reine, qui l'a guérie de ses convulsions, qui étaient, à proprement parler, des vapeurs.

La plupart, suivant leurs desirs, se vont imaginant que la reine prendra cette occasion pour demander au roi la grace de ce pauvre prisonnier; mais, pour moi, qui entends un peu parler des tendresses de ce pays-là, je n'en crois rien du tout. Ce qui est admirable, c'est le bruit que tout le monde fait de cet emplâtre, disant que c'est une sainte que madame Fouquet, et qu'elle peut faire des miracles [2].

Aujourd'hui (*vendredi*) 21, on a interrogé M. Fouquet

[1] Madame de Sévigné désigne par ce nom madame Duplessis-Guénégaud.

[2] Marie de Maupeou, veuve de François Fouquet, vicomte de Vaux, conseiller d'État. C'était une femme justement renommée pour sa piété et sa charité.

[redacted]

sur les cires et sucres : il s'est impatienté sur certaines objections qu'on lui faisait, et qui lui ont paru ridicules. Il l'a un peu trop témoigné, et a répondu avec un air et une hauteur qui ont déplu. Il se corrigera, car cette manière n'est pas bonne ; mais, en vérité, la patience échappe : il me semble que je ferais tout comme lui.

J'ai été à Sainte-Marie, où j'ai vu madame votre tante qui m'a paru abîmée en Dieu ; elle était à la messe comme en extase. Mademoiselle votre sœur m'a paru jolie, de beaux yeux, une mine spirituelle : la pauvre enfant s'est évanouie ce matin ; elle est très incommodée ; sa tante a toujours pour elle la même douceur. M. de Paris *(M. de Péréfixe)* lui a donné une certaine manière de contre-lettre qui lui a gagné le cœur ; c'est cela qui l'a obligée de signer ce diantre de Formulaire[1] : je ne leur ai parlé ni à l'une ni à l'autre ; M. de Paris l'avait défendu. Mais voici encore une image de la prévention : nos sœurs de Sainte-Marie m'ont dit : « Enfin Dieu soit loué ! Dieu a touché le cœur de cette « pauvre enfant ; elle s'est mise dans le chemin de l'obéis- « sance et du salut. » De là je vais à Port-Royal : j'y trouve un certain grand solitaire (*Arnauld-d'Andilly*) que vous connaissez, qui commença par me dire : « Eh bien ! ce « pauvre oison a signé ; enfin Dieu l'a abandonnée, elle a fait « le saut. » Pour moi, j'ai pensé mourir de rire, faisant réflexion sur ce que fait la préoccupation. Voilà bien le monde en son naturel. Je crois que le milieu de ces extrémités est toujours le meilleur.

Samedi au soir... M. Fouquet est entré ce matin à la chambre ; on l'a interrogé sur les octrois ; il a été très mal attaqué et s'est très bien défendu. Ce n'est pas, entre nous, que ce ne soit un endroit des plus glissants de son af-

[1] Il s'agit de la condamnation des cinq propositions de Jansénius, pour laquelle le clergé de France avait dressé un formulaire que les religieuses de Port-Royal refusèrent de signer, refus qui, dans la suite, fut cause de leur perte.

faire. Je ne sais quel bon ange l'a averti qu'il avait été trop fier; il s'en est corrigé aujourd'hui, comme on s'est corrigé de le saluer. On ne rentrera que mercredi à la chambre; je ne vous écrirai aussi que ce jour-là. Au reste, si vous continuez à me tant plaindre de la peine que je prends à vous écrire, et à me prier de ne point continuer, je croirai que c'est vous qui vous ennuyez de lire mes lettres, et que vous vous trouvez fatigué d'y faire réponse; mais sur cela je vous promets encore de faire mes lettres plus courtes, si je puis; et je vous quitte de la peine de me répondre, quoique j'aime encore vos lettres. Après ces déclarations, je ne pense pas que vous espériez d'empêcher le cours de mes gazettes. Quand je songe que je vous fais un peu de plaisir, j'en ai beaucoup. Il se présente si peu d'occasions de témoigner son estime et son amitié, qu'il ne faut pas les perdre quand elles viennent s'offrir. Je vous supplie de faire tous mes compliments chez vous et dans votre voisinage. La reine est bien mieux.

35. — AU MÊME.

Le lundi 24 novembre 1664.

Si j'en croyais mon cœur, c'est moi qui vous suis véritablement obligée de recevoir si bien le soin que je prends de vous instruire. Croyez-vous que je ne trouve point de consolation en vous écrivant? Je vous assure que j'y en trouve beaucoup, et que je n'ai pas moins de plaisir à vous entretenir que vous en avez à lire mes lettres. Tous les sentiments que vous avez sur ce que je vous mande sont bien naturels; celui de l'espérance est commun à tout le monde, sans que l'on puisse dire pourquoi; mais enfin cela soutient le cœur. Je fus dîner à Sainte-Marie de Saint-Antoine, il y a deux jours; la mère supérieure me conta en détail quatre visites que Puis.... lui a faites depuis trois mois, et dont je suis infiniment étonnée. Il lui vint dire que le bien-

heureux évêque de Genève (*saint François de Sales*) lui avait obtenu des graces si particulières pendant la maladie qu'il a eue cet été, qu'il ne pouvait douter de l'obligation qu'il lui avait ; qu'il la suppliait de faire prier pour lui toute la communauté. Il lui donna mille écus pour accomplir son vœu ; il la pria de lui faire voir le cœur du bienheureux. Quand il fut à la grille il se jeta à genoux, et fut plus d'un quart d'heure fondu en larmes, apostrophant ce cœur, lui demandant une étincelle du feu dont l'amour de Dieu l'avait consumé. La mère supérieure pleurait de son côté : elle lui donna des reliques du bienheureux. Il les porte incessamment. Il parut pendant ces quatre visites si touché du desir de son salut, si rebuté de la cour, si transporté de l'envie de se convertir, qu'une plus fine que la supérieure y aurait été trompée. Elle lui parla adroitement de l'affaire de M. Fouquet; il lui répondit, comme un homme qui ne regardait que Dieu seul, qu'on ne le connaissait point, qu'on verrait, et qu'on lui ferait justice, selon Dieu, sans rien considérer que lui. Je ne fus jamais plus surprise que d'entendre tout ce discours. Si vous me demandez maintenant ce que j'en pense, je vous dirai que je n'en sais rien, que je n'y comprends rien, et que d'un côté je ne conçois pas à quoi peut servir cette comédie, et si ce n'en est pas une, comment il accommode tous les pas qu'il a faits depuis ce temps avec de si belles paroles.

Voilà de ces choses qu'il faut que le temps explique, car d'elles-mêmes elles sont obscures : cependant n'en parlez pas ; car la mère supérieure m'a priée de ne pas faire courir cette petite histoire.

J'ai vu la mère de M. Fouquet : elle me conta de quelle façon elle avait fait donner cet emplâtre par madame de Charost[1] à la reine. Il est certain que l'effet en fut prodigieux ; en moins d'une heure, la reine sentit sa tête déga-

[1] Marie Fouquet, fille du surintendant, duchesse de Charost.

gée, et il se fit une évacuation si extraordinaire, et de quelque chose de si corrompu, et de si propre à la faire mourir la nuit suivante dans son accès, qu'elle-même dit tout haut que c'était madame Fouquet qui l'avait guérie ; que c'était ce qu'elle avait vidé qui lui avait donné les convulsions dont elle avait pensé mourir la nuit d'auparavant. La reine-mère en fut persuadée, et le dit au roi, qui ne l'écouta pas. Les médecins, sans qui on avait mis l'emplâtre, ne dirent point ce qu'ils en pensaient, et firent leur cour aux dépens de la vérité. Le même jour le roi ne regarda pas ces pauvres femmes qui furent se jeter à ses pieds ; cependant cette vérité est dans le cœur de tout le monde. Voilà encore une de ces choses dont il faut attendre la suite.

Mercredi 26 novembre.

Ce matin M. le chancelier a interrogé M. Fouquet ; mais sa manière a été différente ; il semble qu'il soit honteux de recevoir tous les jours sa leçon par B...... [1]. Il a dit au rapporteur [2] de lire l'article sur quoi on voulait interroger l'accusé ; le rapporteur a lu, et cette lecture a duré si longtemps qu'il était dix heures et demie quand on eut fini. Il a dit : Qu'on fasse entrer Fouquet, et puis s'est repris, M. Fouquet ; mais il s'est trouvé qu'il n'avait point dit qu'on le fît venir ; de sorte qu'il était encore à la Bastille. On l'est donc allé quérir ; il est venu à onze heures. On l'a interrogé sur les octrois : il a fort bien répondu ; pourtant il s'est allé embrouiller sur certaines dates, sur lesquelles on l'aurait bien embarrassé, si on avait été bien habile et bien éveillé ; mais, au lieu d'être alerte, M. le chancelier sommeillait doucement : on se regardait, et je pense que

[1] Boucherat, alors maître des requêtes, et depuis chancelier, avait été chargé de mettre les scellés chez le surintendant. Il était de la commission chargée de la poursuite du procès. (A. G.)

[2] Ce rapporteur était Olivier Lefèvre d'Ormesson, magistrat intègre, et dont la noble conduite dans ce procès fut remarquée par Louis XIV.

[redacted]

notre ami en aurait ri, s'il avait osé. Enfin il s'est remis, et a continué d'interroger; et, quoique M. Fouquet ait trop appuyé sur cet endroit où on le pouvait pousser, il s'est trouvé pourtant que par l'événement il aura bien dit; car dans son malheur, il a de certains petits bonheurs qui n'appartiennent qu'à lui. Si l'on travaille tous les jours aussi doucement qu'aujourd'hui, le procès durera encore un temps infini.

Je vous écrirai tous les soirs; mais je n'enverrai ma lettre que le samedi au soir ou le dimanche; elle vous rendra compte de jeudi, vendredi et samedi; et il faudrait que l'on pût vous en faire tenir encore une le jeudi qui vous apprendrait le lundi, mardi et mercredi; ainsi les lettres n'attendraient pas longtemps chez vous. Je vous conjure de faire mes compliments à votre solitaire [1] et à votre chère moitié. Je ne vous dis rien de votre chère voisine [2], ce sera bientôt à moi à vous en donner des nouvelles.

36. — AU MÊME.

Du jeudi 27 novembre 1664.

On a continué aujourd'hui les interrogatoires sur les octrois. M. le chancelier avait bonne intention de pousser M. Fouquet aux extrémités, et de l'embarrasser; mais il n'en est pas venu à bout. M. Fouquet s'est fort bien tiré d'affaire, et n'est entré qu'à onze heures, parceque M. le chancelier a fait lire le rapporteur, comme je vous l'ai mandé; et, malgré toute cette belle dévotion [3], il disait tout le pis contre notre pauvre ami. Le rapporteur prenait toujours son parti, parceque le chancelier ne parlait que pour un côté; enfin il a dit: Voici un endroit sur quoi l'accusé

[1] Arnauld-d'Andilly, obligé de quitter Port-Royal, était alors à Pomponne.

[2] Madame Duplessis-Guénégaud.

[3] Celui qui voulait perdre Fouquet, et *disait le pis* contre lui, malgré sa belle dévotion, c'était le chancelier Séguier.

[redacted]

ne pourra pas répondre. Le rapporteur a dit : Ah! Monsieur, pour cet endroit-là, voici l'emplâtre qui le guérit; et a dit une très forte raison, et puis il a ajouté : Monsieur, dans la place où je suis, je dirai toujours la vérité, de quelque manière qu'elle se rencontre.

On a souri de l'emplâtre, qui a fait souvenir de celui qui a fait tant de bruit. Sur cela on a fait entrer l'accusé, qui n'a pas été une heure dans la chambre; et en sortant, plusieurs ont fait compliment à d'Ormesson de sa fermeté.

Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'Arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étais masquée [1], je l'ai vu venir d'assez loin. M. d'Artagnan était auprès de lui; cinquante mousquetaires, à trente ou quarante pas derrière. Il paraissait assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvais plus. En s'approchant de nous pour rentrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé, et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées, et a pris cette mine riante que vous lui connaissez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue; mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie quand je l'ai vu entrer dans cette petite porte. Si vous saviez combien on est malheureux quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi; mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché, de la manière dont je vous connais. J'ai été voir votre chère voisine; je vous plains autant de ne l'avoir plus, que nous nous trouvons heureux de l'avoir. Nous avons bien parlé de notre cher ami; elle a vu Sapho (*mademoiselle de Scudéri*), qui lui a redonné du courage. Pour moi, j'irai demain en re-

[1] Les femmes alors sortaient en masque, usage qu'on retrouve dans les vieilles comédies de Corneille, et qui avait été apporté d'Italie par les Médicis. Ces masques de velours noir, auxquels succédèrent les *loups*, étaient destinés à conserver le teint.

prendre chez elle ; car de temps en temps je sens que j'ai besoin de réconfort ; ce n'est pas que l'on ne dise mille choses qui doivent donner de l'espérance ; mais, mon Dieu ! j'ai l'imagination si vive, que tout ce qui est incertain me fait mourir.

Vendredi 28 novembre.

Dès le matin, on est entré à la chambre. M. le chancelier a dit qu'il fallait parler des quatre prêts ; sur quoi d'Ormesson a dit que c'était une affaire de rien, et sur laquelle on ne douvait rien reprocher à M. Fouquet ; qu'il l'avait dit dès le commencement du procès. On a voulu le contredire : il a prié qu'il pût expliquer la chose comme il la concevait, et a prié son camarade de l'écouter. On la fait, et il a persuadé la cour que cet article n'était pas considérable. Sur cela on a dit de faire entrer l'accusé : il était onze heures. Vous remarquerez qu'il n'est pas plus d'une heure sur la sellette. M. le chancelier a voulu parler de ces quatre prêts. M. Fouquet a prié qu'on voulût lui laisser dire ce qu'il n'avait pas dit la veille sur les octrois ; on l'a écouté, il a dit des merveilles ; et comme le chancelier lui disait : « Avez-vous eu votre décharge de l'emploi de cette « somme ? » Il a dit : « Oui, Monsieur, mais ç'a été conjoin- « tement avec d'autres affaires », qu'il a marquées, et qui viendront en leur temps. Mais, a dit M. le chancelier, quand vous avez eu vos décharges, vous n'aviez pas encore fait la dépense ? Il est vrai, a-t-il dit, mais les sommes étaient destinées. Ce n'est pas assez, a dit M. le chancelier. Mais, Monsieur, par exemple, a dit M. Fouquet, quand je vous donnais vos appointements, quelquefois j'en avais la décharge un mois auparavant ; et comme cette somme était destinée, c'était comme si elle eût été donnée. M. le chancelier a dit : Il est vrai, je vous en avais l'obligation. M. Fouquet a dit que ce n'était pas pour le lui reprocher, qu'il se trouvait heureux de le pouvoir servir dans ce

[redacted]

temps-là ; mais que les exemples lui revenaient, selon qu'il en avait besoin.

On ne rentrera que lundi. Il est certain qu'il semble qu'on veuille traîner l'affaire en longueur. Puis... a promis de faire parler l'accusé le moins qu'il pourrait. On trouve qu'il dit trop bien. On voudrait donc l'interroger légèrement, et ne pas parler sur tous les articles. Mais lui, il veut parler sur tous, et ne veut pas qu'on juge son procès sur des chefs sur lesquels il n'aura pas dit ses raisons. Puis... est toujours en crainte de déplaire à Petit. Il lui fit excuse l'autre jour de ce que M. Fouquet avait parlé trop longtemps, mais qu'il n'avait pu l'interrompre. Ch...[1] est derrière le paravent quand on interroge ; il écoute ce que l'on dit, et offre d'aller chez les juges leur rendre compte des raisons qu'il a eues de faire ses conclusions si extrêmes. Tout ce procédé est contre l'ordre, et marque une grande rage pour ce pauvre malheureux. Pour moi, je vous avoue que je n'ai plus aucun repos. Adieu, Monsieur, jusqu'à lundi : je voudrais que vous puissiez connaître les sentiments que j'ai pour vous, vous seriez persuadé de cette amitié que vous dites que vous estimez un peu.

37. — AU MÊME.

Lundi 1er décembre 1664.

Il y a deux jours que tout le monde croyait que l'on voulait tirer l'affaire de M. Fouquet en longueur; présentement ce n'est plus la même chose, c'est tout le contraire : on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin M. le chancelier a pris son papier, et a lu, comme une liste, dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnait pas le temps de répondre. M. Fouquet a dit : « Monsieur, je ne prétends

[1] Chamillart, accusateur public. Il mourut intendant de Caen. Son fils fut ministre sur la fin du règne de Louis XIV.

« pas tirer les choses en longueur; mais je vous supplie « de me donner le loisir de vous répondre; vous m'interrogez, et il semble que vous ne vouliez pas écouter ma « réponse; il m'est important que je parle. Il y a plusieurs « articles qu'il faut que j'éclaircisse, et il est juste que je « réponde sur tous ceux qui sont dans mon procès. » Il a donc fallu l'entendre, contre le gré des mal intentionnés; car il est certain qu'ils ne sauraient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs : on continuera de suite, et la chose ira si vite, que je compte que les interrogations finiront cette semaine. Je viens de souper à l'hôtel de Nevers; nous avons bien causé, la maîtresse du logis [1] et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre, car je viens de recevoir votre lettre; elle vaut mieux que tout ce que je puis écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle manière je suis avec vous et avec votre cher solitaire. Il me semble que je le vois et que je l'entends dire ce que vous me mandez; je suis au désespoir que ce ne soit pas moi qui ait dit : *La métamorphose de Pierrot* [2] *en Tartufe*. Cela est si naturellement dit, que si j'avais autant d'esprit que vous m'en croyez, je l'aurais trouvé au bout de ma plume.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; messieurs de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parcequ'on sait

[1] Anne de Gonzague habitait alors l'hôtel de Nevers. Sa fille épousa le fils du grand Condé.

[2] Le chancelier Séguier s'appelait Pierre, et les gens qui ne l'aimaient pas lui avaient donné ce sobriquet. (M.)

[redacted]

que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le roi se mit à rire, et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh bien ! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement. Non, M. le maréchal ; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par-là combien il est loin de connaître jamais la vérité. Nous sommes sur le point d'en avoir une bien cruelle, qui est le rachat de nos rentes sur un pied qui nous envoie à l'hôpital. L'émotion est grande, mais la dureté l'est encore plus. Ne trouvez-vous point que c'est entreprendre bien des choses à la fois ? Celle qui me touche le plus n'est pas celle qui me fait perdre une partie de mon bien.

Mardi 2 décembre.

Notre cher et malheureux ami a parlé deux heures ce matin, mais si admirablement, que plusieurs n'ont pu s'empêcher de l'admirer. M. Renard[1] a dit entre autres : « Il faut « avouer que cet homme est incomparable ; il n'a jamais si « bien parlé dans le parlement. Il se possède mieux qu'il « n'a jamais fait. » C'était encore sur les six millions et sur ses dépenses. Il n'y a rien de comparable à ce qu'il a dit là-dessus. Je vous écrirai jeudi et vendredi, qui seront les

[1] Conseiller de grand'chambre, membre de la commission. Il fut d'un avis favorable à Fouquet.

deux derniers jours de l'interrogation, et je continuerai encore jusqu'au bout.

Dieu veuille que ma dernière lettre vous apprenne ce que je souhaite le plus ardemment. Adieu, mon très cher Monsieur; priez notre solitaire (*Arnauld-d'Andilly*) de prier Dieu pour notre pauvre ami. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur, et, par modestie, j'y joins madame votre femme.

Pour toute la famille du malheureux, la tranquillité y règne. On dit que M. de Nesmond [1] a témoigné en mourant que son plus grand déplaisir était de n'avoir pas été d'avis de la récusation de ces deux juges; que s'il eût été à la fin du procès, il aurait réparé cette faute; qu'il priait Dieu qu'il lui pardonnât celle qu'il avait faite.

Mardi 2 décembre.

M. Fouquet a parlé aujourd'hui deux heures entières sur les six millions; il s'est fait donner audience, il a dit des merveilles; tout le monde en était touché, chacun selon son sentiment. Pussort [2] faisait des mines d'improbation et de négative, qui scandalisaient les gens de bien.

Quand M. Fouquet a eu cessé de parler, M. Pussort s'est levé impétueusement, et a dit : « Dieu merci, on ne se « plaindra pas qu'on ne l'ait laissé parler tout son soûl. » Que dites-vous de ces paroles? Ne sont-elles pas d'un bon juge? On dit que le chancelier est fort effrayé de l'érysipèle de M. de Nesmond, qui l'a fait mourir; il craint que ce ne soit une répétition pour lui. Si cela pouvait lui donner les sentiments d'un homme qui va paraître devant Dieu, encore serait-ce quelque chose; mais il faut craindre qu'on ne dise de lui comme d'Argant : *e mori come visse*.

[1] Président au parlement de Paris, membre de la commission. Il mourut pendant le procès. Son testament fit grand bruit, parcequ'il y manifestait le repentir d'avoir, par sa conduite, favorisé la haine des juges contre Fouquet. Cette anecdote est rapportée par Conrad dans ses Mémoires.

[2] Henri Pussort, conseiller d'état, oncle maternel de Colbert, et l'un des juges les plus acharnés contre Fouquet.

[redacted]

38. — AU MÊME.

Jeudi 4 décembre 1664.

Enfin les interrogations sont finies ce matin. M. Fouquet est entré dans la chambre; M. le chancelier a fait lire le projet [1] tout du long. M. Fouquet a repris la parole le premier, et a dit : Monsieur, je crois que vous ne pouvez tirer autre chose de ce papier que l'effet qu'il vient de faire, qui est de me donner beaucoup de confusion.

M. le chancelier a dit : Cependant vous venez d'entendre, et vous avez pu voir par-là que cette grande passion pour l'État, dont vous nous avez parlé tant de fois, n'a pas été si considérable que vous n'ayez pensé à le brouiller d'un bout à l'autre. Monsieur, a dit M. Fouquet, ce sont des pensées qui me sont venues dans le fort du désespoir où me mettait quelquefois M. le cardinal, principalement lorsqu'après avoir contribué plus que personne du monde à son retour en France, je me vis payé d'une si noire ingratitude. J'ai une lettre de lui, et une de la reine-mère, qui font foi de ce que je dis; mais on les a prises dans mes papiers, avec plusieurs autres. Mon malheur est de n'avoir pas brûlé ce misérable papier, qui était tellement hors de ma mémoire et de mon esprit, que j'ai été près de deux ans sans y penser, et sans croire l'avoir. Quoi qu'il en soit, je le désavoue de tout mon cœur, et je vous supplie de croire, Monsieur, que ma passion pour la personne et pour le service du roi n'en a pas été diminuée. M. le chancelier a dit : Il est bien difficile de le croire, quand on voit une pensée opiniâtre exprimée en différents temps. M. Fouquet a répondu : Monsieur, dans tous les temps, et même au péril

[1] Madame de Motteville, dans le tome VI de ses Mémoires, page 94, donne de grands détails sur ce projet, que Fouquet avait écrit quinze ans auparavant, sous le ministère du cardinal Mazarin, et dont le but était de s'opposer à la puissance de ce ministre.

[redacted]

de ma vie, je n'ai jamais abandonné la personne du roi ; et dans ce temps-là vous étiez, Monsieur, le chef du conseil de ses ennemis, et vos proches donnaient passage à l'armée qui était contre lui.

M. le chancelier a senti ce coup ; mais notre pauvre ami était échauffé, et n'était pas tout-à-fait le maître de son émotion. Ensuite on lui a parlé de ses dépenses ; il a dit : Je m'offre à faire voir que je n'en ai fait aucune que je n'aie pu faire, soit par mes revenus, dont M. le cardinal avait connaissance, soit par mes appointements, soit par le bien de ma femme ; et si je ne prouve ce que je dis, je consens d'être traité aussi mal qu'on le peut imaginer. Enfin cet interrogatoire a duré deux heures, où M. Fouquet a très bien dit, mais avec chaleur et colère, parceque la lecture de ce projet l'avait extrêmement touché.

Quand il a été parti, M. le chancelier a dit : Voici la dernière fois que nous l'interrogerons. M. Poncet s'est approché de M. le chancelier, et lui a dit : Monsieur, vous ne lui avez pas parlé des preuves qu'il y a, comme il a commencé à exécuter le projet. M. le chancelier a répondu : Monsieur, elles ne sont pas assez fortes, il y aurait répondu trop facilement. Là-dessus Sainte-Hélène et Pussort ont dit : Tout le monde n'est pas de ce sentiment. Voilà de quoi rêver et faire des réflexions. A demain le reste.

Vendredi 5 décembre.

On a parlé ce matin des requêtes qui sont de peu d'importance ; sinon autant que les gens de bien y voudront avoir égard en jugement. Voilà qui est donc fait ; c'est à M. d'Ormesson à parler ; il doit récapituler toute l'affaire : cela durera encore toute la semaine prochaine, c'est-à-dire, qu'entre-ci et là, ce n'est pas vivre que la vie que nous passerons. Pour moi, je ne suis pas reconnaissable, et je ne crois pas que je puisse aller jusque-là. M. d'Ormesson m'a

[redacted]

priée de ne le plus voir que l'affaire ne soit jugée; il est dans le conclave, et ne veut plus avoir de commerce avec le monde. Il affecte une grande réserve; il ne parle point, mais il écoute; et j'ai eu le plaisir, en lui disant adieu, de lui dire tout ce que je pense. Je vous manderai tout ce que j'apprendrai, et Dieu veuille que ma dernière nouvelle soit bonne! Je le desire. Je vous assure que nous sommes tous à plaindre, j'entends vous et moi, et ceux qui en font leur affaire comme nous. Adieu, mon cher Monsieur, je suis si triste et si accablée ce soir, que je n'en puis plus.

39. — AU MÊME.

Mardi 9 décembre 1664.

Je vous assure que ces jours sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable chose : c'est un mal que toute la famille du pauvre prisonnier ne connaît point. Je les ai vus, je les ai admirés. Il semble qu'ils n'aient jamais su ni lu ce qui est arrivé dans les temps passés; ce qui m'étonne encore plus, c'est que Sapho (*mademoiselle de Scudery*) est tout de même, elle dont l'esprit et la pénétration n'ont point de bornes. Quand je médite là-dessus, je me flatte, et je suis persuadée, ou du moins je me veux persuader qu'elles en savent plus que moi. D'un autre côté, quand je raisonne avec d'autres gens moins prévenus, et dont le sens est admirable, je trouve nos mesures si justes, que ce sera un vrai miracle si la chose ne va pas comme nous la souhaitons. On ne perd souvent que d'une voix, et cette voix fait tout. Je me souviens de ces récusations, dont ces pauvres femmes pensaient être assurées; il est vrai que nous les perdîmes de cinq à dix-sept; depuis cela, leur assurance m'a donné de la défiance. Cependant, au fond de mon cœur, j'ai un petit brin d'espérance. Je ne sais d'où il vient, ni où il va, et même il n'est pas assez grand pour faire que je puisse dormir en repos. Je causai hier de toute

[redacted]

cette affaire avec madame du Plessis; je ne puis voir que les gens avec qui j'en puis parler, et qui sont dans les mêmes sentiments que moi. Elle espère, comme je fais, sans en savoir la raison. Mais pourquoi espérez-vous? Parceque j'espère : voilà nos réponses; ne sont-elles pas bien raisonnables? Je lui disais avec la plus grande vérité du monde que, si nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, le comble de ma joie était de penser que je vous enverrais un homme à cheval, à toute bride, qui vous apprendrait cette agréable nouvelle, et que le plaisir d'imaginer celui que je vous ferais rendrait le mien entièrement complet. Elle comprit cela comme moi; et notre imagination nous donna dans cette pensée plus d'un quart d'heure de *campos*. Cependant je veux rajuster la dernière journée de l'interrogatoire sur le crime d'état. Je vous l'avais mandée comme on me l'avait dite, mais la même personne s'en est mieux souvenue, et me l'a redite à moi. Tout le monde en a été instruit par plusieurs juges. Après que M. Fouquet eut dit que les seuls effets que l'on pouvait tirer du projet, c'était de lui avoir donné la confusion de l'entendre, M. le chancelier lui dit : Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit là un crime d'état. Il répondit : Je confesse, Monsieur, que c'est une folie et une extravagance, mais non pas un crime d'état. Je supplie ces messieurs, dit-il en se tournant vers les juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'état : ce n'est pas qu'ils ne soient plus habiles que nous, mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner. Un crime d'état, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du prince, et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis; qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts; qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on les ferme à son véritable maître; qu'on porte dans le parti tous les secrets de l'état : voilà, Messieurs, ce qui s'appelle un crime d'état. M. le chancelier ne savait où se mettre, et tous

[redacted]

les juges avaient fort envie de rire. Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, et même de plus plaisant.

Toute la France a su et admiré cette réponse. Ensuite il se défendit en détail, et a dit ce que je vous ai mandé. J'aurais eu sur le cœur que vous n'eussiez point su cet endroit; notre cher ami y aurait beaucoup perdu. Ce matin, M. d'Ormesson a commencé à récapituler toute l'affaire; il a fort bien parlé et fort nettement. Il dira jeudi son avis. Son camarade parlera deux jours : on prend quelques jours encore pour les autres opinions. Il y a des juges qui prétendent bien s'étendre; de sorte que nous avons encore bien à languir jusqu'à la semaine qui vient. En vérité, ce n'est pas vivre que d'être en l'état où nous sommes.

Mercredi 10 décembre.

M. d'Ormesson a continué la récapitulation du procès; il a fait des merveilles, c'est-à-dire, il a parlé avec une netteté, une intelligence et une capacité extraordinaires. Pussort l'a interrompu cinq ou six fois, sans autre dessein que de l'empêcher de si bien dire; il lui a dit sur un endroit qui paraissait fort pour M. Fouquet : Monsieur, nous parlerons après vous, nous parlerons après vous.

10. — AU MÊME.

Jeudi 11 décembre 1664.

M. d'Ormesson a continué encore; quand il est venu sur un certain article du marc d'or, Pussort a dit : Voilà qui est contre l'accusé. Il est vrai, a dit M. d'Ormesson, mais il n'y a pas de preuves. Quoi! a dit Pussort, on n'a pas fait interroger ces deux officiers-là? Non, a dit M. d'Ormesson. Ha! cela ne se peut pas, a répondu Pussort. Je n'en ai rien trouvé dans le procès, a dit M. d'Ormesson. Là-dessus, Pussort a dit avec emportement : Ha! Monsieur, vous deviez le

dire plus tôt, voilà une lourde faute. M. d'Ormesson n'a rien répondu ; mais si Pussort lui eût dit encore un mot, il lui eût répondu : Monsieur, je suis juge, et non pas dénonciateur. Ne vous souvient-il plus de ce que je vous contai une fois à Fresne? Voilà ce que c'est : M. d'Ormesson n'a découvert cela que lorsqu'il n'y a point eu de remède. M. le chancelier a interrompu plusieurs fois encore M. d'Ormesson; il lui a dit qu'il ne fallait point parler du projet, et c'est par malice; car plusieurs jugeront que c'est un grand crime, et le chancelier voudrait bien que M. d'Ormesson n'en fît point voir les preuves, qui sont ridicules, afin de ne pas affaiblir l'idée qu'on a voulu donner.

Mais M. d'Ormesson en parlera, puisque c'est un des articles qui composent le procès. Il achèvera demain. Sainte-Hélène parlera samedi. Lundi, les deux rapporteurs diront leur avis, et mardi ils s'assembleront tous dès le matin, et ne se sépareront point qu'après avoir donné un arrêt. Je suis transie quand je pense à ce jour-là. Cependant la famille a de grandes espérances. Foucault [1] va solliciter partout, et fait voir un écrit du roi, où on lui fait dire qu'il trouverait fort mauvais qu'il y eût des juges qui appuyassent leur avis sur la soustraction des papiers; que c'est lui qui les a fait prendre; qu'il n'y en a aucun qui serve à la défense de l'accusé; que ce sont des papiers qui touchent son état, et qu'il le déclare, afin qu'on ne pense pas juger là-dessus. Que dites-vous de tout ce beau procédé? N'êtes-vous point désespéré qu'on fasse la chose de cette façon à un prince qui aimerait la justice et la vérité, s'il les connaissait? Il disait, l'autre jour à son lever, que Fouquet était un homme dangereux ; voilà ce qu'on lui met dans la tête. Enfin nos ennemis ne gardent plus aucune mesure : ils vont à présent à bride abattue; les menaces, les promesses, tout est en usage ; si nous avons Dieu pour nous, nous serons les plus

[1] Ce Foucault était le greffier de la chambre de l'Arsenal ; il lut à M. Fouquet son arrêt.

[redacted]

forts ; vous aurez peut-être encore une de mes lettres, et si nous avons de bonnes nouvelles, je vous les manderai par un homme exprès à toute bride. Je ne saurais dire ce que je ferai si cela n'est pas ; je ne comprends pas moi-même ce que je deviendrai. Mille compliments à notre solitaire et à votre chère moitié. Faites bien prier Dieu.

Samedi 13 décembre.

On a voulu, après avoir bien changé et rechangé, que M. d'Ormesson dît son avis aujourd'hui, afin que le dimanche passât par-dessus, et que Sainte-Hélène, recommençant lundi sur nouveaux frais, fît plus d'impression. M. d'Ormesson a donc opiné au bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens au roi. M. d'Ormesson a couronné par-là sa réputation. L'avis est un peu sévère ; mais prions Dieu qu'il soit suivi. Il est toujours beau d'aller à l'assaut le premier.

41. — AU MÊME.

Mercredi 17 décembre 1664.

Vous languissez, mon pauvre Monsieur, mais nous languissons bien aussi. J'ai été fâchée de vous avoir mandé que l'on aurait mardi un arrêt ; car, n'ayant point eu de mes nouvelles, vous avez cru que tout était perdu ; cependant nous avons encore toutes nos espérances. Je vous mandai samedi comme M. d'Ormesson avait rapporté l'affaire et opiné ; mais je ne vous parlai point assez de l'estime extraordinaire qu'il s'est acquise par cette action. J'ai ouï dire à des gens du métier que c'est un chef-d'œuvre que ce qu'il a fait, pour s'être expliqué si nettement, et avoir appuyé son avis sur des raisons si solides et si fortes ; il y mêla de l'éloquence, et même de l'agrément. Enfin jamais homme de sa profession n'a eu une plus belle occasion de

[redacted]

paraitre, et ne s'en est mieux servi. S'il avait voulu ouvrir la porte aux louanges, sa maison n'aurait pas désempli; mais il a voulu être modeste, et s'est caché avec soin. Son camarade très indigne, Sainte-Hélène, parla lundi et mardi : il reprit l'affaire pauvrement et misérablement, lisant ce qu'il disait, et sans rien augmenter, ni donner un autre tour à l'affaire : il opina, sans s'appuyer sur rien, que M. Fouquet aurait la tête tranchée, à cause du crime d'état. Et pour attirer plus de monde à lui, et faire un trait de Normand, il dit qu'il fallait croire que le roi donnerait grace, et pardonnerait; que c'était lui seul qui le pourrait faire. Ce fut hier qu'il fit cette belle action, dont tout le monde fut touché, autant qu'on avait été aise de l'avis de M. d'Ormesson.

Ce matin, Pussort a parlé quatre heures, mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, que plusieurs juges en furent scandalisés, et on croit que cette furie peut faire plus de bien que de mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit, sur ce crime d'état, qu'un certain Espagnol nous devait faire bien de la honte, qui avait eu tant d'horreur d'un rebelle, qu'il avait brûlé sa maison, parceque Charles de Bourbon [1] y avait passé; qu'à plus forte raison nous devions avoir en abomination le crime de M. Fouquet; que, pour le punir, il n'y avait que la corde et les gibets; mais qu'à cause des charges qu'il avait possédées, et qu'il avait plusieurs parents considérables, il se relâchait à prendre l'avis de M. de Sainte-Hélène.

Que dites-vous de cette modération? C'est à cause qu'il est oncle de M. Colbert et qu'il a été récusé, qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues quand je pense à cette infamie. Je ne sais si on jugera demain, ou si l'on trainera l'affaire toute la semaine. Nous avons

1 Le connétable de Bourbon, qui, sous François Ier, alla mourir sous les murs de Rome, en servant Charles Quint contre la France.

[redacted]

encore de grandes salves à essuyer; mais peut-être que quelqu'un reprendra l'avis de ce pauvre M. d'Ormesson, qui jusqu'ici a été si mal suivi. Mais écoutez, je vous prie, trois ou quatre petites choses qui sont très véritables, et qui sont assez extraordinaires. Premièrement, il y a une comète qui paraît depuis quatre jours: au commencement, elle n'a été annoncée que par des femmes, on s'en est moqué; mais à présent tout le monde l'a vue. M. d'Artagnan veilla la nuit passée, et la vit fort à son aise. M. de Neuré, grand astrologue, dit qu'elle est d'une grandeur considérable. J'ai vu M. Dufoin qui l'a vue avec trois ou quatre savants. Moi, qui vous parle, je fais veiller cette nuit pour la voir aussi: elle paraît sur les trois heures; je vous en avertis, vous pouvez en avoir le plaisir ou le déplaisir.

Berrier est devenu fou, mais au pied de la lettre; c'est-à-dire, qu'après avoir été saigné excessivement, il ne laisse pas d'être en fureur; il parle de potences, de roues, il choisit des arbres exprès; il dit qu'on le veut pendre, et fait un bruit si épouvantable qu'il le faut tenir et lier. Voilà une punition de Dieu assez visible et assez à point nommé. Il y a eu un nommé Lamothe qui a dit, sur le point de recevoir son arrêt, que MM. de Bezemaux, gouverneur de la Bastille, et Chamillard (on y met Poncet, mais je n'en suis pas si assurée), l'avaient pressé plusieurs fois de parler contre M. Fouquet et contre de Lorme; que moyennant cela ils le feraient sauver, et qu'il ne l'a pas voulu, et le déclare avant que d'être jugé. Il a été condamné aux galères. Mesdames Fouquet ont obtenu une copie de cette déposition, qu'elles présenteront demain à la chambre. Peut-être qu'on ne la recevra pas, parceque l'on est aux opinions; mais elles peuvent le dire; et comme ce bruit est répandu, il doit faire un grand effet dans l'esprit des juges. N'est-il pas vrai que tout ceci est bien extraordinaire?

Il faut que je vous raconte encore une action héroïque de Masnau: il était malade à mourir, il y a huit jours,

d'une colique néphrétique; il prit plusieurs remèdes, et se fit saigner à minuit. Le lendemain, à sept heures, il se fit traîner à la chambre de justice, il y souffrit des douleurs inconcevables. M. le chancelier le vit pâlir, il lui dit : Monsieur, vous n'en pouvez plus, retirez-vous. Il lui répondit : Monsieur, il est vrai, mais il faut mourir ici. M. le chancelier, le voyant quasi s'évanouir, lui dit, le voyant s'opiniâtrer : Hé bien, Monsieur, nous vous attendrons. Sur cela il sortit un quart d'heure, et dans ce temps il fit deux pierres d'une grosseur si considérable, qu'en vérité cela pourrait passer pour un miracle, si les hommes étaient dignes que Dieu en voulût faire. Ce bon homme rentra gai et gaillard, et chacun fut surpris de cette aventure.

Voilà tout ce que je sais. Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre chose; on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est triste, on est accablé; enfin, mon pauvre Monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudrait faire des volumes à sa louange. Je vous conjure de bien remercier monsieur votre père de l'aimable billet qu'il m'a écrit, et des belles choses qu'il m'a envoyées. Hélas! je les ai lues, quoique j'aie la tête en quatre. Dites-lui que je suis ravie qu'il m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup, et que pour moi je l'aime encore davantage. J'ai reçu votre dernière lettre. Hé! mon Dieu! vous me payez au-delà de tout ce que je fais pour vous; je vous dois du reste.

12. — AU MÊME.

Vendredi 19 décembre 1664.

Voici un jour qui nous donne de grandes espérances; mais

[redacted]

il faut reprendre de plus loin. Je vous ai mandé comme M. Pussort opina mercredi à la mort; jeudi, Nogués, Gisaucourt, Fériol, Héraut, à la mort encore. Roquesante finit la matinée; et, après avoir parlé une heure admirablement bien, il reprit l'avis de M. d'Ormesson. Ce matin nous avons été au-dessus du vent, car deux ou trois incertains ont été fixés, et tout d'un article, nous avons eu la Toison, Masnau, Verdier, La Baume et Catinat de l'avis de M. d'Ormesson. C'était à Poncet à parler; mais, jugeant que ceux qui restent sont quasi tous à la vie, il n'a pas voulu parler, quoiqu'il ne fût qu'onze heures. On croit que c'est pour consulter ce qu'on veut qu'il dise, et qu'il n'a pas voulu se décrier et aller à la mort sans nécessité. Voilà où nous en sommes, qui est un état si avantageux que la joie n'en est pas entière; car il faut que vous sachiez que M. Colbert est tellement enragé, qu'on attend quelque chose d'atroce et d'injuste qui nous remettra au désespoir. Sans cela, mon pauvre Monsieur, nous aurions la joie de voir notre ami, quoique bien malheureux, au moins avec la vie sauve, qui est une grande affaire. Nous verrons demain ce qui arrivera. Nous en avons sept, ils en ont six. Voici ceux qui restent : Le Feron, Moussy, Brillac, Bernard, Renard, Voisin, Pontchartrain et le chancelier. Il y en a plus qu'il ne nous en faut de bons à ce reste-là.

Samedi.

Louez Dieu, Monsieur, et le remerciez; notre pauvre ami est sauvé : il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormesson, et neuf à celui de Sainte-Hélène. Je suis si aise, que je suis hors de moi [1].

[1] Bureau de la commission qui jugea Fouquet :

BONS.		CONTRAIRES.	
D'Ormesson.	La Toison.	Sainte-Helène.	Héraut.
Le Feron.	La Baume.	Pussort.	Poncet.
Moussy.	Verdier.	Gisaucourt.	Voisin.

d'un coup le cœur et l'esprit d'une
sentir un inconcevable plaisir! De loi
mise de la joie que j'eus hier ; tout de l
plète ; j'avais peine à la contenir. Le
cette nouvelle par l'air [1], peu de mo
doute pas qu'il ne l'ait sentie dans t
matin le roi a envoyé son chevalier
Fouquet, leur recommander de s'en
Montluçon en Auvergne ; le marquis
rost à Ancenis, et le jeune Fouquet
pagne. La bonne femme a mandé au roi
et douze ans, qu'elle suppliait Sa Maje
dernier fils, pour l'assister sur la fin de
ment ne serait pas longue. Pour le p
encore su son arrêt. On dit que demain
Pignerol, car le roi change l'exil en u
fuse sa femme, contre toutes les règl
bien de rien rabattre de votre joie pour
mienne est augmentée, s'il se peut, et
voir la grandeur de notre victoire. Je
ment la suite de cette histoire : elle est

[redacted]

Lundi au soir.

Ce matin à dix heures on a mené M. Fouquet à la chapelle de la Bastille. Foucault tenait son arrêt à la main. Il lui a dit : Monsieur, il faut me dire votre nom, afin que je sache à qui je parle. M. Fouquet a répondu : Vous savez bien qui je suis, et pour mon nom, je ne le dirai pas plus ici que je ne l'ai dit à la chambre; et pour suivre le même ordre, je fais mes protestations contre l'arrêt que vous m'allez lire. On a écrit ce qu'il disait, et en même temps Foucault s'est couvert et a lu l'arrêt. M. Fouquet l'a entendu découvert. Ensuite on a séparé de lui Pecquet[1] et Lavalée, et les cris et les pleurs de ces pauvres gens ont pensé fendre le cœur de ceux qui ne l'ont pas de fer; ils faisaient un bruit si étrange, que M. d'Artagnan a été obligé de les aller consoler; car il semblait que c'était un arrêt de mort qu'on vînt de lire à leur maître. On les a mis tous deux dans une chambre à la Bastille; on ne sait ce qu'on en fera.

Cependant M. Fouquet est allé dans la chambre de M. d'Artagnan; pendant qu'il y était, il a vu par la fenêtre passer M. d'Ormesson, qui venait de reprendre quelques papiers qui étaient entre les mains de M. d'Artagnan. M. Fouquet l'a aperçu; il l'a salué avec un visage ouvert et plein de joie et de reconnaissance; il lui a même crié qu'il était son très humble serviteur. M. d'Ormesson lui a rendu son salut avec une très grande civilité, et s'en est venu, le cœur tout serré, me conter ce qu'il avait vu.

A onze heures, il y avait un carrosse prêt, où M. Fouquet est entré avec quatre hommes, M. d'Artagnan à cheval avec cinquante mousquetaires; il le conduira jusqu'à Pignerol, où il le laissera en prison sous la conduite d'un nommé Saint-Mars, qui est fort honnête homme, et qui prendra cinquante soldats pour le garder. Je ne sais si on

[1] Jean Pecquet, anatomiste célèbre, et médecin de Fouquet, et qui lui resta fidèle.

sa fille, qui en est abbesse [1]. L'É
sœur; il a déclaré qu'il n'avait pas
leurs. M. et Madame de Charost vo
M. Bailly, avocat-général, a été ch
Gisaucourt, avant le jugement du pr
remettre la compagnie du grand-co
qu'elle serait déshonorée, si Chami
allaient le même train. Cela me fâc
voilà une grande rigueur. *Tantæn
iræ* [2] *!*

Mais non, ce n'est point de si hau
telles vengeances rudes et basses ne s
cœur comme celui de notre maître. O
et on le profane, comme vous voyez
suite : il y aurait bien à causer sur tou
possible par lettres. Adieu, mon pau
suis pas si modeste que vous; et san
foule, je vous assure que je vous aim
fort. J'ai vu aujourd'hui la comète, sa
longueur; j'y mets une partie de

[redacted]

48. — AU MÊME.

Jeudi au soir, janvier 1665.

Enfin, la mère, la belle-fille et le frère ont obtenu d'être ensemble ; ils s'en vont à Montluçon, au fond de l'Auvergne [1]. La mère avait permission d'aller au Parc-aux-Dames avec sa fille ; mais sa belle-fille l'entraîne. Pour M. et Madame de Charost, ils sont partis pour Ancenis. Pecquet et Lavalée sont encore à la Bastille. Y a-t-il rien au monde de si horrible que cette injustice? On a donné un autre valet-de-chambre au malheureux. M. d'Artagnan est sa seule consolation dans le voyage. On dit que celui qui le gardera à Pignerol est un fort honnête homme. Dieu le veuille! ou, pour mieux dire, Dieu le garde! Il l'a protégé si visiblement, qu'il faut croire qu'il en a un soin tout particulier. La Forêt, son défunt écuyer, l'aborda comme il s'en allait; il lui dit : Je suis ravi de vous voir; je sais votre fidélité et votre affection : dites à nos femmes qu'elles ne s'abattent point, que j'ai du courage de reste, et que je me porte bien. En vérité, cela est admirable. Adieu, mon cher Monsieur; soyons comme lui, ayons du courage, et ne nous accoutumons pas à la joie que nous donna l'admirable arrêt de samedi.

Madame de Grignan (*Angélique-Claire d'Angennes, première femme de M. de Grignan*) est morte.

Vendredi au soir.

Il me semble, par vos beaux remerciements, que vous me donniez mon congé, mais je ne le prends pas encore. Je prétends vous écrire quand il me plaira ; et dès qu'il y aura des vers du Pont-Neuf et autres, je vous les enverrai fort bien. Notre cher ami est par les chemins. Il a couru un

[1] Ceci est une erreur. Montluçon est une ville du Bourbonnais, et n'est point au fond de l'Auvergne.

bruit qu'il était bien malade ; tout le monde disait : Quoi ! déja.... On disait encore que M. d'Artagnan avait envoyé demander à la cour ce qu'il ferait de son prisonnier malade, et qu'on lui avait répondu durement, qu'il le menât toujours, en quelque état qu'il fût. Tout cela est faux ; mais on voit par-là ce qu'on a dans le cœur, et combien il est dangereux de donner des fondements sur quoi on augmente tout ce qu'on veut. Pecquet et Lavalée sont toujours à la Bastille : en vérité, cette conduite est admirable. On recommencera la chambre après les Rois.

Je crois que les pauvres exilés sont arrivés présentement à leur gite. Quand notre ami sera au sien, je vous le manderai ; car il le faut mettre jusqu'à Pignerol ; et plût à Dieu que de Pignerol nous le puissions faire venir où nous voudrions bien [1]. Et vous, mon pauvre Monsieur, combien durera encore votre exil ? J'y pense bien souvent. Mille compliments à monsieur votre père. On m'a dit que madame votre femme est ici ; je l'irai voir. J'ai soupé hier avec une de nos amies ; nous parlâmes de vous aller voir.

Mardi.

Voilà de quoi vous amuser quelques moments ; assurément vous trouverez quelque chose de beau et d'agréable à ce que je vous envoie. C'est une vraie charité de vous divertir tous deux dans votre solitude. Si l'amitié que j'ai pour le père et le fils vous était un remède contre l'ennui, vous ne seriez pas à plaindre. Je viens d'un lieu où je l'ai renoulée, ce me semble, en parlant de vous à cinq ou six personnes qui se mêlent comme moi d'être de vos amis et amies ; c'est à l'hôtel de Nevers, en un mot. Madame votre femme y était ; elle vous mandera les admirables petits comédiens que nous y avons vus. Je crois que notre cher ami est arrivé ; je n'en ai pas de nouvelles certaines. On a su seule-

[1] Fouquet mourut prisonnier le 23 mars 1680.

[redacted]

ment que M. d'Artagnan, continuant ses manières obligeantes, lui a donné toutes les fourrures ordinaires pour passer les montagnes sans incommodité. J'ai su aussi qu'il avait reçu des lettres du roi, et qu'il avait dit à M. Fouquet qu'il fallait se réjouir et avoir toujours bon courage, que tout allait bien. On espère toujours des adoucissements; je les espère aussi; l'espérance m'a trop bien servie pour l'abandonner. Ce n'est pas que, toutes les fois qu'à nos ballets je regarde notre maître, ces deux vers du Tasse ne me reviennent à la tête :

Goffredo ascolta, e in rigida sembianza
Porge più di timor che di speranza [1].

Cependant je me garde bien de me décourager ; il faut suivre l'exemple de notre pauvre prisonnier; il est gai et tranquille, soyons-le aussi. J'aurai une sensible joie de vous revoir ici. Je ne crois pas que votre exil puisse être long. Assurez bien M. votre père de ma tendresse; voilà comme il faut parler, et me mander un peu votre avis des stances. Il y en a qui sont admirées, aussi bien que des couplets.

44. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Forléans, ce 21 novembre 1666.

Je fus hier à Bourbilly. Jamais je n'ai été si surpris, ma belle cousine. Je trouvai cette maison belle ; et quand j'en cherchai la raison, après le mépris que j'en avais fait il y a deux ans, il me sembla que cela venait de votre absence. En effet, vous et mademoiselle de Sévigné enlaidissez ce qui vous environne, et vous fîtes ce tour-là, il y a deux ans, à votre maison. Il n'y a rien de si vrai ; et je vous donne avis que si vous la vendez jamais, vous fassiez ce marché par

[1] GERUSALEMME LIBERATA, cant. V. st. 35.

connaissant par-là le cas que les Rab
leur maison. Mais l'éclat de rire nous
vîmes le bon Christophle à genoux, q
armes en mille endroits et en mille
s'en était fait faire un habit. Il est vr
mour de son nom aussi loin qu'il p
bien, ma belle cousine, que Christop
que ses armes etaient sur sa vaissel
ses chevaux, et sur son carrosse. Po
mes mains dans le feu.

45. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU

Je reçus une lettre de vous en Bre
sin, où vous me parliez de nos Rabu
de Bourbilly. Mais comme on m'a
vous y attendait, et que je croyais
tôt, j'ai toujours différé à vous faire
sent, que j'ai appris que vous ne vie

[redacted]

désert; et, désert pour désert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de Livry, où je passerai l'été,

En attendant que nos guerriers
Reviennent couverts de lauriers.

Voilà deux vers. Cependant je ne sais si je les savais déjà, ou si je les viens de faire. Comme la chose n'est pas d'une fort grande conséquence, je reprendrai le fil de ma prose. J'ai bien senti mon cœur pour vous, depuis que j'ai vu tant de gens empressés à commencer ou à recommencer un métier que vous avez fait avec tant d'honneur, dans le temps que vous avez pu vous en mêler. C'est une chose douloureuse à un homme de courage, d'être chez soi quand il y a tant de bruit en Flandre. Comme je ne doute point que vous ne sentiez sur cela tout ce qu'un homme d'esprit, et qui a de la valeur, peut sentir, il y a de l'imprudence à moi de repasser sur un endroit si sensible. J'espère que vous me pardonnerez par le grand intérêt que j'y prends. On dit que vous avez écrit au roi; envoyez-moi la copie de votre lettre, et me mandez un peu des nouvelles de votre vie, quelles sortes de choses vous peuvent amuser, et si l'ajustement de votre maison n'y contribue pas beaucoup. Pour moi, j'ai passé l'hiver en Bretagne, où j'ai fait planter une infinité de petits arbres, et un labyrinthe d'où l'on ne sortira pas sans le fil d'Ariane. J'ai encore acheté plusieurs terres, à qui j'ai dit, à la manière accoutumée : *Je vous fais parc*. De sorte que j'ai étendu mes promenoirs sans qu'il m'en ait coûté beaucoup. Ma fille vous fait mille amitiés; j'en fais autant à toute votre famille.

46. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 23 mai 1667.

Pour vous parler franchement, j'étais un peu surpris de ne recevoir aucune réponse à la lettre que je vous écrivis il

naient de mes fermiers. Quoique je n
le métier d'un homme qui fait valo
ne m'en acquitte pas trop mal, et j
nible que je me l'étais figuré; je pe
les épines.

Pour la guerre où vous me souh
même sentiment que vous. Je vou
graces, ma chère cousine, de la part
méchante fortune; mais je vous en
disant les raisons que j'ai d'avoir là-
Il faut donc que vous sachiez que,
j'étais tellement fatigué des injustic
puis huit ou dix ans, que j'étais à
point de me défaire de ma charge; la
empêchait était la crainte des repro
faire de m'être dégradé moi-même; r
de me démettre, j'en fus ravi, croya
rait pas prendre à moi, et qu'on n'e
la fortune. Si d'un état agréable j'éta
à un état malheureux, je sentirais to

[redacted]

que j'entends parler aujourd'hui du voyage de Flandre avec la même tranquillité dont j'entendais ces jours passés parler des revues de la plaine d'Ouilles. Ce n'est pas que je n'aie écrit au roi; mais j'ai donné cela à M. de Noailles, qui m'y avait engagé, comme vous verrez par la copie de sa lettre que je vous envoie, et non pas à l'envie que j'ai eue de refaire un métier où j'ai reçu tant de dégoûts. Je vous envoie aussi la copie de ma lettre au roi. Si l'on me donnait un grand emploi et de quoi le soutenir, je serais ravi de recommencer; à moins que cela, je serais fort embarrassé si le roi recevait mes offres. Ainsi, Madame, cessez de me plaindre sur les chagrins que vous croyez que j'ai. Il y a bien des gens en France qui ont de plus grands plaisirs que moi, mais il n'y en a point au monde qui aient moins de peines. Cependant j'ai autant de courage et d'ambition que j'en ai jamais eu; mais il est vrai que je ne suis pas assez fou pour me tourmenter pour des maux inévitables. Après les contrariétés de la fortune, je suis aussi peu fâché de n'être pas maréchal de France, que de n'être pas roi. Un honnête homme fait tout ce qu'il peut pour s'avancer, et se met au-dessus des mauvais succès quand il n'a pas réussi.

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Je fais des vers aussi bien que vous, Madame; mais je suis assuré que je savais les miens, et je crois que vous avez fait les vôtres.

Mademoiselle de Sévigné a raison de me faire des amitiés; après vous, je n'aime ni n'estime rien tant qu'elle : je suis pour ses intérêts, comme vous êtes pour les miens; je suis assuré qu'elle n'est pas si mal satisfaite de sa fortune que moi; et sa vertu lui fera attendre sans impatience un établissement avantageux, que l'estime extraordinaire que j'ai pour elle me persuade être trop lent à venir. Voilà de

cœur, que vous seriez tout aussi ais
que d'être à Stockolm à ne regarder l
l'œil. Il faut que je vous dise comme
J'ai M. d'Andilly à ma main gauche
de mon cœur; j'ai madame de La F
madame du Plessis[3] devant moi, qui
de petites images; madame de Mottevi
qui rêve profondément; notre oncle de
parceque je ne le connais guère.; mad
mademoiselle sa sœur[7] qui est un fruit
connaissez pas, et mademoiselle de
allant et venant par le cabinet comm
suis assurée, Monsieur, que toute c
plairait fort, et surtout si vous voyiez
se souvient de vous, combien l'on vou
que nous commencions d'avoir contre
pour mieux dire contre votre mérite,
temps à quatre ou cinq cents lieues de

[1] Françoise de Brancas, mariée à Charles de Lo
Son père, le comte de Bran...

[redacted]

que je vous écrivis, j'avais toute ma tristesse et toute celle de mes amis. Présentement, sans que rien soit changé, nous avons toutes repris courage : ou l'on s'est accoutumé à son malheur, ou l'espérance nous soutient le cœur. Enfin nous revoilà tous ensemble avec assez de joie pour parler avec plaisir des Bayards et des comtesses de Chivérgny, et même pour souhaiter encore quelque nouvel enchantement. Mais les magies d'Amalthée[1] ne sont pas encore en train, de sorte que nous remettons l'ouverture du théâtre pour la Saint-Martin. Cependant le roi s'amuse à prendre la Flandre, et Castel-Rodrigue à se retirer de toutes les villes que Sa Majesté veut avoir. Presque tout le monde est en inquiétude ou de son fils, ou de son frère, ou de son mari, car, malgré toutes nos prospérités, il y a toujours quelque blessé ou quelque tué. Pour moi, qui espère y avoir quelque gendre, je souhaite en général la conservation de toute la chevalerie.

48. — AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 6 juin 1668.

Je vous ai écrit la dernière, pourquoi ne m'avez-vous point fait de réponse ? Je l'attendais, et j'ai compris à la fin que le proverbe italien disait vrai :

Chi offende, non perdona.

Cependant je reviens la première, parceque je suis de bon naturel, et que cela même fait que je vous aime et que j'ai toujours eu une pente et une inclination pour vous qui m'ont mise à deux doigts d'être ridicule à l'égard de ceux qui savaient mieux que moi comme j'étais avec vous.

Madame d'Epoisses m'a dit qu'il vous était tombé une

[1] C'était le nom romanesque de madame Duplessis-Guénégaud, et les magies d'Amalthée ne sont autre chose que les petites pièces de société qu'on jouait au château de Fresne.

... été saigné, j'ai senti de la dou
avez eue à la tête. Je ne pense pas q
loin la force du sang.

Ma fille a pensé être mariée. Cela
pourquoi. Elle vous baise les mains,
mille. Ne faites-vous rien du côté de
où vous en êtes.

49. — DU COMTE DE BUSSY A MA

La dernière lettre que vous m'av
que je reçus hier de vous, ma bell
mai de l'année passée, à quoi je ré
est-ce que vous n'avez pas reçu
n'est plus ponctuel avec tout le mon
avec vous, à qui j'aime à écrire, et je
votre lettre du 6 de ce mois, dans la
pas vous empêcher de m'agacer san

Pourquoi me dire que je ne vous
que je vous ai faite, puisque je vo

[redacted]

Tout ce que je puis croire en votre faveur, ma chère cousine, c'est que ces changements-là sont étrangers en vous, et que la douceur et l'amitié pour moi y est naturelle ; vous n'avez pas la force de résister à la mode ; je n'y suis pas aujourd'hui ; si j'y reviens jamais, je crois que vous ferez bien moins de violence pour battre des mains quand on dira du bien de moi, que vous ne vous en faites quand on vous en dit du mal. Vous voyez par-là que je crois ce que vous me mandez, que vous avez de la pente à m'aimer ; mais je ne demeure pas d'accord que cela vous ait mise à deux doigts d'être ridicule. Quoi qu'il se fût passé entre nous, nous étions raccommodés ; après cela, étant si proches que nous sommes, il était naturel que vous parussiez de mes amies, et je suis même persuadé que, lorsque je fus arrêté, il eût été honnête et généreux à vous de prendre mon parti envers et contre tous, quand même vous ne m'auriez pas pardonné avant que j'entrasse à la Bastille ; au moins en usai-je ainsi pour vous quand le surintendant Fouquet fut arrêté ; véritablement vous n'étiez pas en prison, mais vous étiez en Bretagne ; nous étions brouillés, je pouvais, sans passer pour emporté, mêler mon prétendu ressentiment avec le déchaînement de vos envieux ; je ne sais pas même si vous ne vous y attendiez point ; cependant je fis le contraire, et, bien loin de craindre d'en être ridicule, je me trouvai le cœur bien fait en cette rencontre.

Cela vous soit dit sans aigreur et sans reproche, ma belle cousine, car je vous ai presque toujours aimée, quoi que vous aient dit ceux que vous me mandez, qui savaient mieux que vous comment vous étiez avec moi. Si je ne vous avais pas aimée avant notre brouillerie, et même depuis notre réconciliation, je n'en aurais fait confidence qu'à une certaine personne que vous savez [1] ; cependant,

[1] Probablement à sa maîtresse madame de Montglas, dont le mari est désigné à la fin de cette lettre comme un homme gros, gras, bien nourri, et portant des cornes sur la tête.

Et, retenu par mon respect extr
Ma bouche au moins ne fit point

Vous comprenez bien, ma belle qu'on avait de craindre que je ne v mable; et si vous voulez savoir celle tenant de me brouiller avec vous, peut-être quelques petits reproches d bien qu'on mérite, et qui pourraien serait bien aise de m'attirer des enne choses en état que les rieurs ne fusse Mais on a tort de m'appréhender, r d'honneur, et je suis trop glorieux po

Au reste, Madame, je ne sais d'où d'Epoisses la nouvelle de ma blessure

A Bussy, d'où je n'ai bougé,
Pour vous dire la chose en homme
Il ne m'est, sur mon Dieu, rien du

De sorte que, quand vous avez eu venait d'autre chose que de la fem

latif. Je voudrais bien vous faire connaître le personnage sans vous le nommer. Il n'est pas si beau qu'Astolfe ni que Joconde ; mais, en récompense, il est quatre fois plus malheureux. Ne le connaissez-vous pas à cela? C'est un mari tout-à-fait insensible. Il ne ressemble pas au pauvre Sganarelle, qui était un mari *très marri*. On ne comprend pas celui-ci, car, quoiqu'il porte des cornes sur la tête, il les tient fort au-dessous de lui. Si vous n'y êtes pas encore, vous n'en êtes pas loin. Attendez : c'est un mari gros et gras et bien nourri. Y êtes-vous? C'est un mari dont le malheur m'est particulièrement connu. Oh! pour celui-là, vous y êtes. Je défie Baubrun de le peindre plus au naturel.

Je ne sais si j'oserais vous parler du mariage de mademoiselle de Sévigné, si près du chapitre des corniches? Oui, cela ne tire pas à conséquence, et puis vous lui choisirez un honnête homme; autrement, vous savez bien la prédiction que j'ai faite. J'ai ouï parler du mari qu'elle a failli d'épouser. Je ne sais pas, s'il l'eût épousée, s'il eût été quelque jour *très marri*; mais je sais bien que, dans les commencements, il eût été bien aise. Je suis le serviteur de la belle, et je l'aime fort; mais pourtant encore moins que vous.

50. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MÉNAGE.

23 juin 1668.

Votre souvenir m'a donné une joie sensible, et m'a réveillé tout l'agrément de notre ancienne amitié. Vos vers m'ont fait souvenir de ma jeunesse, et je voudrais bien savoir pourquoi le souvenir de la perte d'un bien aussi irréparable ne donne point de tristesse. Au lieu du plaisir que j'ai senti, il me semble qu'on devrait pleurer; mais, sans examiner d'où peut venir ce sentiment, je veux m'attacher à celui que me donne la reconnaissance que j'ai de votre

51. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME

A Bussy

Je ne vous entretiendrai pas long-ten ma belle cousine, parceque j'ai été saigné faire de vous le dire, vous le savez bien. J savez aussi qu'on m'a tiré du sang de poule j'en avais tant que j'en étouffais. Si j'étais saignerait pas si souvent ; c'est un air qui d'esprits.

Mais j'oublie de vous parler du sujet de une recommandation que je vous demand seiller au grand conseil, pour une affaire qu port ; je ne doute pas que vous ne le conn qu'un qui le connait, car il est Breton. De j'ai entendu parler de lui, je n'appréhend exilé lui fasse trouver ma cause moins bon été saigné, je lui écrirais ; et si je pouva j'irais lui rendre mes devoirs ; il n'y a que

[redacted]

52. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

Paris, ce 26 juillet 1668.

Je veux commencer à répondre en deux mots à votre lettre, et puis notre procès sera fini.

Vous m'attaquez doucement, monsieur le Comte, et me reprochez finement que je ne fais pas grand cas des malheureux, mais qu'en récompense je battrai des mains pour votre retour ; en un mot, que je hurle avec les loups, et que je suis d'assez bonne compagnie pour ne pas dédire ceux qui blâment les absents.

Je vois bien que vous êtes mal instruit des nouvelles de ce pays-ci, mon cousin : apprenez donc de moi que ce n'est pas la mode de m'accuser de faiblesse pour mes amis. J'en ai beaucoup d'autres, comme dit madame de Bouillon [1], mais je n'ai pas celle-là ; cette pensée n'est que dans votre tête, et j'ai fait ici mes preuves de générosité sur le sujet des disgraciés [2], qui m'ont mise en honneur dans beaucoup de bons lieux, que je vous dirais bien si je voulais. Je ne crois donc pas mériter ce reproche, et il faut que vous rayiez cet article sur le mémoire de mes défauts. Mais venons à vous.

Nous sommes proches et de même sang ; nous nous plaisons, nous nous aimons, nous prenons intérêt dans nos fortunes. Vous me parlez de vous avancer de l'argent sur les dix mille écus que vous aurez à toucher dans la succession de M. de Châlons [3] : vous dites que je vous l'ai refusé, et moi je dis que je vous l'ai prêté ; car vous savez fort bien, et notre ami Corbinelli en est témoin, que mon cœur le vou-

[1] Marie-Anne Mancini, femme du duc de Bouillon.

[2] Le cardinal de Retz, le surintendant Fouquet.

[3] Jacques de Neuchèse, évêque de Châlons, grand-oncle de madame de Sévigné.

lut d'abord, et que lorsque nous cherchions quelques formalités pour avoir le consentement de Neuchèse, afin d'entrer en votre place pour être payé, l'impatience vous prit ; et m'étant trouvée par malheur assez imparfaite de corps et d'esprit pour vous donner sujet de faire un fort joli portrait de moi, vous le fîtes, et vous préférâtes à notre ancienne amitié, à notre nom et à la justice même, le plaisir d'être loué de votre ouvrage. Vous savez qu'une dame de vos amies vous obligea généreusement de le brûler ; elle crut que vous l'aviez fait, je le crus aussi ; et quelque temps après, ayant su que vous aviez fait des merveilles sur le sujet de M. Fouquet et le mien, cette conduite acheva de me faire revenir ; je me raccommodai avec vous à mon retour de Bretagne ; mais avec quelle sincérité ? Vous le savez. Vous savez encore notre voyage de Bourgogne, et avec quelle franchise je vous redonnai toute la part que vous aviez jamais eue dans mon amitié : je revins entêtée de votre société. Il y eut des gens qui me dirent en ce temps-là : « J'ai vu votre portrait entre les mains de madame de « La Baume [1], je l'ai vu. » Je ne répondis que par un sourire dédaigneux, ayant pitié de ceux qui s'amusaient à croire à leurs yeux. « Je l'ai vu, » me dit-on encore au bout de huit jours ; et moi, de sourire encore. Je le dis en riant à Corbinelli ; il reprit le même souris moqueur qui m'avait déja servi en deux occasions, et je demeurai cinq ou six mois de cette sorte, faisant pitié à ceux dont je m'étais moquée. Enfin le jour malheureux arriva où je vis moi-même, et de mes propres yeux *bigarrés*, ce que je n'avais pas voulu croire. Si les cornes me fussent venues à la tête, j'au-

[1] Il s'agit ici de la marquise de La Baume, qui, s'étant procuré une copie manuscrite des *Amours des Gaules*, les fit imprimer à l'insu de Bussy. Voici le passage dont se plaint madame de Sévigné : « Madame de Sévi- « gné est inégale jusques aux prunelles des yeux et jusques aux paupières ; « elle a les yeux de différentes couleurs, et les yeux étant les miroirs de « l'ame, ces inégalités sont comme un avis que donne la nature à ceux qui « l'approchent, de ne pas faire un grand fondement sur son amitié. »

[redacted]

rais été bien moins étonnée. Je le lus et je le relus ce cruel portrait ; je l'aurais trouvé très joli, s'il eût été d'une autre que de moi et d'un autre que de vous : je le trouvai même si bien enchâssé, et tenant si bien sa place dans le livre, que je n'eus pas la consolation de me pouvoir flatter qu'il fût d'un autre que de vous. Je le reconnus à plusieurs choses que j'en avais ouï dire, plutôt qu'à la peinture de mes sentiments, que je méconnus entièrement. Enfin je vous vis au Palais-Royal, où je vous dis que ce livre courait. Vous voulûtes me conter qu'il fallait qu'on eût fait ce portrait de mémoire, et qu'on l'avait mis là : je ne vous crus point du tout. Je me ressouvins alors des avis qu'on m'avait donnés, et dont je m'étais moquée. Je trouvai que la place où était ce portrait était si juste, que l'amour paternel vous avait empêché de vouloir défigurer cet ouvrage en l'ôtant d'un lieu où il tenait si bien son coin. Je vis que vous vous étiez moqué et de madame de Monglas et de moi, que j'avais été votre dupe, que vous aviez abusé de ma simplicité, et que vous aviez eu sujet de me trouver bien innocente, en voyant le retour de mon cœur pour vous, et sachant que le vôtre me trahissait : vous savez la suite.

Être dans les mains de tout le monde ; se trouver imprimée ; être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable ; se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui ? Je ne veux point vous étaler davantage toutes mes raisons ; vous avez bien de l'esprit ; je suis assurée que si vous voulez faire un quart d'heure de réflexions, vous les verrez et vous les sentirez comme moi. Cependant que fais-je, quand vous êtes arrêté ? Avec la douleur dans l'ame, je vous fais faire des compliments, je plains votre malheur, j'en parle même dans le monde, et je dis assez librement mon avis sur le procédé de madame de La Baume pour en être brouillée avec elle. Vous sortez de prison, je vous vais voir plusieurs fois, je vous dis adieu quand je partis pour la Bretagne ; je

sus, comme si vous jugiez d'une ch
entre deux autres personnes ; que vo
fasse pas voir ce qui n'est pas, av
cruellement offensé l'amitié qui était
désarmée. Mais, de croire que, si
puisse jamais me taire, vous auriez t
chose impossible. Je verbaliserai to
erire en deux mots, comme je vous
crirai en deux mille ; et enfin j'en fe
tres d'une longueur cruelle et d'un
vous obligerai, malgré vous, à me
c'est-à-dire à me demander la vie. Fai
grace.

Au reste, j'ai senti votre saigné
17 de ce mois ? justement : elle me
monde, et je vous en remercie. Je s
gner, que c'est charité à vous de don
du mien.

Pour cette sollicitation, envoyez
d'affaires avec un placet, et je le f
amie à M. Didé : car, pour moi, je

[redacted]

causé des afflictions tristes et amères, en voyant ces trois nouveaux maréchaux de France[1]. Madame de Villars, qu'on allait voir, me mettait devant les yeux les visites qu'on m'aurait rendues en pareille occasion, si vous aviez voulu.

Je vous remercie de vos lettres au roi, mon cousin; elles me feraient plaisir à lire d'un inconnu, elles m'attendrissent; il me semble qu'elles devraient faire cet effet-là sur notre maître : il est vrai qu'il ne s'appelle pas *Rabutin* comme moi.

La plus jolie fille de France vous fait des compliments; ce nom me paraît assez agréable; je suis pourtant lasse d'en faire les honneurs.

53. — DU COMTE DE BUSSY-RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 29 juillet 1668.

Je ne croyais pas, Madame, avoir jamais lieu de vous parler de nos démêlés, après ce que je vous en écrivis dernièrement; mais, puisque vous jugez à propos d'éclaircir cette affaire, et de la traiter à fond, je m'en vais vous dire tout ce que j'en pense, avec cette sincérité dont vous m'avez reproché quelquefois que je traitais trop franchement les choses qui me regardaient, et avec la protestation que, quoiqu'il vous paraisse que je croie que vous avez eu plus de torts, en de certaines rencontres, que vous ne pensez, il ne m'en reste rien sur le cœur contre vous, et qu'au contraire j'en ai si mal usé à votre égard, que vous me faites trop de grace de me pardonner, et de ne laisser pas de me promettre votre amitié. Ceci n'est donc pas pour me justifier tout-à-fait, mais seulement pour vous faire voir que je n'ai pas tant de tort que vous croyez.

[1] MM. de Créqui, de Bellefonds et d'Humières.

[redacted]

Je demeure d'accord avec vous, ma belle cousine, que votre premier mouvement fut de m'assister, lorsque notre ami Corbinelli vous en alla prier de ma part; et je ne doute pas que, si vous n'eussiez consulté que votre cœur, je n'eusse reçu le secours que je vous demandais; mais vous prîtes conseil de gens qui ne m'aimaient pas tant que vous faisiez, qui vous portèrent à prolonger les affaires par des formalités inutiles; car je sais aussi bien que M. Auzanet[1] que vous n'aviez pas besoin du consentement de M. de Neuchèse, et qu'avec la cession que je vous eusse faite, il eût bien fallu qu'il vous eût payée, comme il me paya l'hiver d'après; mais enfin, en une autre rencontre, j'aurais eu patience et j'aurais donné à votre conseil tout le temps qu'il eût souhaité. Ce qui me fit croire qu'on ne cherchait qu'un prétexte à m'éconduire, ce fut que la campagne étant commencée par le siége de Dunkerque, vos gens d'affaires parlaient d'envoyer en Bourgogne et d'en avoir réponse, et cela sans nécessité; et ce qui vous peut faire voir que j'avais raison de m'impatienter, c'est que j'arrivai à l'armée la veille de la bataille[2]. Je partis donc de Paris avec le déplaisir de voir que la seule personne de mon sang que j'aimais au monde, m'abandonnât dans une affaire d'honneur où elle ne courait aucun hasard, et je vis, le lendemain du combat, qu'il n'avait pas tenu à cette cousine, qui m'avait été jusque-là si chère, que je n'eusse eu le chagrin de ne m'y pas trouver. Je vous avoue que j'eus pour vous alors autant de haine que j'avais eu d'amitié; vous savez bien que cela est toujours ainsi; et, si j'en fusse demeuré là, vous ne vous seriez jamais lavée de la tache d'avoir abandonné votre parent et votre ami au besoin. Mais le procédé que j'eus dans la suite effaça bien votre faute; et, vous déchargeant du blâme que vous mé-

[1] Barthélemi Auzanet, célèbre avocat du dix-septième siècle.

[2] La bataille des Dunes, gagnée le 14 juin 1658 par M. de Turenne, contre le grand Condé et don Juan d'Autriche. L'armée espagnole fut détruite.

ritiez, je m'en chargeai tout seul, et je vous rendis par-là, sans y penser, le meilleur office du monde.

Je passe donc condamnation sur le portrait, Madame, et personne ne m'en saurait blâmer plus que je fais moi-même ; mais il faut que je vous apprenne là-dessus quelque chose que vous ne savez pas. Cette amie si généreuse, que vous dites qui m'obligea de brûler ce portrait, vous obligea à bon marché : premièrement, après avoir goûté le plaisir de l'entendre lire, je ne dis pas plaisir à cause de lui, mais plaisir à cause de vous, elle me pria de le déchirer, ce que je fis en mille pièces devant elle : à la vérité, je ne fus pas sorti de sa chambre, que son mari, qui était présent à la rupture, ramassa jusqu'aux moindres morceaux, et les rajusta si bien, qu'il le copia et me le montra trois jours après. Je vous avoue que l'envie de le ravoir me prit, et que, me trouvant quelque temps après en commerce d'amitié avec madame de La Baume, elle eut de moi cette ridicule pièce, qu'elle rendit publique, comme vous savez.

Je ne vous dis point ce que je fis sur votre sujet, après la prison du surintendant Fouquet ; vous ne l'ignorez pas, et vous en avez plus de reconnaissance que l'action ne mérite; mais la vérité est que, depuis ce temps-là jusqu'à ma prison, je vous ai aimée de tout mon cœur, et qu'il n'y avait qu'une passion plus forte que la tendresse que je sentais pour vous.

Lorsque vous me dites, un peu avant que je fusse arrêté, que ce portrait courait dans le monde, il ne me souvient pas bien de ce que je vous répondis pour m'excuser ; mais ce que je sais, c'est que j'en eus une douleur mortelle, et que je fis, pour étouffer cela dans sa naissance, tout ce qu'humainement on peut faire; et pour vous, soit que vous me fissiez justice, en croyant bien que j'en étais au désespoir moi-même, et que je ne vous avais fait le mal que vous ressentiez alors que dans le temps que j'étais

[redacted]

brouillé avec vous, soit que vous eussiez trop de répugnance à me haïr, après quelques petits reproches moins aigres qu'obligeants, vous me pardonnâtes, et je fus arrêté après.

Vous me mandez que vous me fîtes faire des compliments, que vous plaignîtes mon malheur, que vous en parlâtes dans le monde, et que vous en fûtes brouillée avec madame de La Baume. Si vos compliments fussent venus jusqu'à moi, je vous en aurais su bon gré, et j'aurais cru facilement tout le reste; mais, bien loin de cela, il me revint de plusieurs endroits que vous vous plaigniez de moi; et ce qui me le persuada encore plus, c'est que toutes mes amies, hormis vous, me vinrent voir sur le fossé aux fenêtres de la Bastille. Cependant la première visite que je reçus chez Dalancé [1], ce fut la vôtre : je vous avoue qu'elle me fit plaisir, quoique je ne m'y attendisse pas ; il me sembla que je ne la méritais, non plus que la dureté que vous m'aviez témoignée pendant ma prison ; mais enfin je revins de bonne foi pour vous, et il me parut que nous étions bien ensemble, quand nous nous quittâmes à Paris. Aussitôt que je fus chez moi, je vous écrivis une lettre, où je badinais avec vous, et où vous pûtes voir bien de la tendresse ; vous fûtes sept ou huit mois sans me faire réponse, et par-là je crus que vous ne vous souciez pas trop d'avoir commerce avec moi. Je suis assez glorieux naturellement, et, dans la conjoncture présente, quatre fois plus que si j'étais ce que je devrais être; de sorte que je rengainai les amitiés que je voulais vous faire tant que j'eusse été absent. Madame d'Epoisses vous dit que j'étais blessé à la tête, et sur cela vous me fîtes un compliment : vous savez combien agréablement je le reçus, et avec quelle douceur je répondis à la petite attaque que vous me donniez, en me disant que je vous haïssais parceque je

[1] Chirurgien chez lequel le roi permit que le comte de Bussy fût conduit pour rétablir sa santé.

[redacted]

vous avais offensée; sur cela vous me faites une espèce d'éclaircissement, par lequel vous prétendez que j'ai tout le tort, ma chère cousine, et que vous n'en avez point du tout; et moi je vous réponds aujourd'hui que nous en avons tous deux; que cependant j'en ai bien plus que vous, et que c'est pour cela que je vous en demande mille pardons.

Au reste, ma chère cousine, ne pensez pas que la peur de vos procès-verbaux m'oblige de vous crier merci; je suis plus en état de vous faire craindre sur cela, que vous, moi; je n'ai rien à faire, et, pour une lettre que vous m'écrirez, je vous en écrirai quatre. Mais je vous avoue que j'ai mille fois plus de tort que vous, parceque ma représaille a été plus forte que l'offense que vous m'aviez faite, et que je ne devais pas m'emporter si fort contre une jolie femme comme vous, ma proche parente, et que j'avais toujours bien aimée. Pardonnez-moi donc, ma cousine, et oublions le passé au point de ne nous en ressouvenir jamais. Quand je serai persuadé de votre bonne foi dans votre retour pour moi, je vous aimerai mille fois plus que je n'ai jamais fait; car, après avoir bien, ce qu'on appelle, tourné et viré, je vous trouve la plus agréable femme de France.

Je mande à un gentilhomme qui vous rendra celle-ci de vous donner un placet pour M. Didé.

Mais vous ne me répondez rien sur la plaisanterie des corniches; cependant vous n'êtes pas personne à vous laisser donner votre reste sur ces matières-là. Est-ce que vous êtes fatiguée de la longueur de votre lettre? ou si vous ne voulez pas traiter avec moi ce chapitre, craignant ma rechute, et qu'après cela je ne vous fasse une affaire? Ne vous contraignez pas une autre fois, ma chère cousine; vous pouvez sûrement vous ouvrir à moi sur ce sujet, sans appréhender ni que je retombe, ni que je vous trahisse, si j'étais assez maudit pour retomber.

[redacted]

Au reste, Madame, je vous suis trop obligé de la peine que vous ont donnée pour moi les réflexions que vous avez faites sur ces nouveaux maréchaux; mais il faut que je vous console une fois pour toutes sur ces matières, en vous disant que moi, qui suis l'intéressé, et qui ne suis ni fou ni insensible, je regarde cela avec un mépris digne d'un galant homme persécuté. Si on ne donnait ces honneurs-là qu'à des gens qui eussent autant servi que moi, et je puis dire, aussi utilement pour l'État, et aussi glorieusement pour leur réputation, je serais chagrin de la préférence de mes rivaux; mais quand je verrai faire trois maréchaux de France à la fois, qui n'ont jamais fait une action d'éclat à la guerre, à deux desquels il est arrivé des malheurs sur la réputation, et tous trop jeunes pour une dignité comme celle-là, à moins que d'avoir fait des actions extraordinaires; quand je verrai, dis-je, des caprices de la fortune aussi ridicules que celui-là, bien loin de m'affliger, je me réjouirai de ce qu'une pareille promotion honore ma disgrace; et voilà les sentiments que doivent avoir mes amis en de pareilles rencontres.

Voulez-vous savoir, ma belle cousine, la raison qui a fait ces messieurs maréchaux de France? elle est assez plaisante.

D'ordinaire, les gens qui sont en passe de s'élever à de grandes dignités sont tellement tourmentés et traversés par les envieux, que souvent on les fait échouer; pour ceux-ci, ils étaient si peu en passe d'être maréchaux, que l'envie ne daignait songer à eux; et ainsi, le roi prenant tout d'un coup cette pensée en leur faveur, personne n'a eu le loisir de traverser leur élévation, et de faire connaître à Sa Majesté leur peu de mérite. Vous me mandez que si j'avais voulu on vous aurait fait les mêmes honneurs qu'à madame de Villars. Vous croyez donc, Madame, que, sans ma disgrace, c'est-à-dire, si je n'avais été arrêté, j'aurais été maréchal de France. Je crois que non, moi. J'étais, il y a

longtemps, dans une disgrace sourde, inconnue au public, mais qui m'eût empêché de m'avancer, à moins que d'un changement dans le ministère, et je n'étais pas assez jeune pour espérer de voir ce changement. Mais je m'étonne que vous regardiez madame de Villars au-dessus de vous, parcequ'elle est tante de Bellefonds, qu'on vient de faire maréchal ; j'ai peur que l'éclat de cette nouvelle fortune ne vous éblouisse, parceque vous la regardez de près ; mais croyez-moi, ma belle cousine, moi, qui la regarde d'un peu loin, et qui dès là en juge plus sainement, ce n'est pas ce que vous pensez ; on peut bien donner un rang dans le monde à Charles Gigault au-dessus de Roger de Rabutin, mais il changera fort, ou il marchera toujours bien après lui dans l'estime des honnêtes gens.

La plus jolie fille de France sait bien ce que je lui suis ; il me tarde, autant qu'à vous, qu'un autre vous aide à en faire les honneurs ; c'est sur son sujet que je reconnais bien la bizarrerie du destin, aussi bien que sur mes affaires.

54. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

Paris, ce 14 août 1668.

J'ai reçu votre dernière lettre, j'y ferai réponse l'un de ces jours ; j'ai bien des choses à y répondre. Bon Dieu ! quelles apostilles n'y ferai-je point ! mais je n'ai pas le loisir aujourd'hui.

Je donnerai votre placet quand on me l'apportera.

.... Il met en ordre tous les titres de la noblesse de Champagne ; les Coligni, les Étanges et plusieurs autres ont paru à l'envi. Il en est à nos Rabutins ; il me parait de conséquence qu'ils aient de quoi se parer aussi bien que les autres. M. de Caumartin a dit qu'il était persuadé qu'il y avait des titres pour deux noblesses : cette exagération prétendue m'a paru une médisance ; il me semble que nous avons de quoi faire quatre ou cinq gentilshommes les uns sur les

[redacted]

autres. Je vous prie, mon cousin, de m'envoyer les copies de tout ce que vous avez ; et, pour qu'elles soient plus authentiques, faites-les copier par-devant l'intendant de votre province ; ne manquez pas à cela, il y va de l'honneur de notre maison. On ne peut pas être plus vive sur cela que je le suis. Adieu ; faites réponse à ceci, je vous écrirai plus à loisir.

55. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 19 août 1668.

J'ai beaucoup d'impatience, Madame, de recevoir le commentaire que vous me voulez envoyer de la dernière lettre que je vous ai écrite.

Cependant, pour répondre à l'envie que vous avez d'avoir ce que j'ai de titres de notre maison, je vous envoie d'abord quatre chartres que M. du Bouchet m'a données, qui partent de loin.

Je vous envoie encore la droite ligne de notre maison, ainsi que je l'ai fait peindre sur la frise d'une de mes galeries de Bussy, en dedans de la cour. Je vous aime et je vous estime encore plus que je ne faisais, d'être un peu entêtée de cela.

Je ferai collationner par un notaire ce que je vous enverrai. Pour l'intendant Bouchu, je n'ai point de commerce avec lui.

56. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 18 août 1668.

Encore un petit mot, et puis plus ; c'est pour commencer une manière de duplique à votre réplique.

Où diantre vouliez-vous que je trouvasse douze ou quinze mille francs ? Les avais-je dans ma cassette ? Les trouve-t-on dans la bourse de ses amis ? Ne m'allez-vous

pas dire qu'ils étaient dans celle du surintendant? Je n'y ai jamais rien voulu chercher, ni trouver; et à moins donc que l'abbé de Coulanges ne m'eût cautionnée, je n'aurais pas trouvé un quart d'écu, et lui ne le voulait pas, sans cette sûreté de Bourgogne, ou nécessaire ou inutile; tant y a qu'il la voulait, et pour moi, je fus au désespoir de n'avoir pu vous faire ce plaisir. Mais enfin voilà ce *chien de portrait* fait et parfait; la joie d'avoir si bien réussi, et d'être approuvé, vous fit trouver que j'avais tous les torts du monde, et vous les augmentâtes beaucoup par l'envie de vous ôter tous les remords. Madame de Montglas vous oblige donc de le rompre, et puis son mari rejoint tous les morceaux ensemble, et il le ressuscite. Quelle niaiserie me contez-vous là? Est-ce lui qui est cause que vous le placez dans un des principaux endroits de votre histoire? Eh bien! s'il vous l'avait rendu, vous n'aviez qu'à le remettre dans votre cassette, et ne le point mettre en œuvre comme vous avez fait; il n'aurait pas été entre les mains de madame de La Baume, ni traduit en toutes les langues. Ne me dites pas que c'est la faute d'un autre, cela n'est point vrai, c'est la vôtre purement; c'est sur cela que je vous donnerais un beau soufflet, si j'avais l'honneur d'être auprès de vous, et que vous me vinssiez conter ces lanternes; c'est ma grande douleur; c'est de m'être remise avec vous de bonne foi, pendant que vous m'aviez livrée entre les mains des brigands, c'est-à-dire de madame de La Baume; et vous savez bien même qu'après notre paix vous eûtes besoin d'argent; je vous donnai une procuration pour en emprunter, et, n'en ayant pu trouver, je vous fis prêter sur mon billet deux cents pistoles de M. Le Maigre, que vous lui avez bien rendues. Quant à ce que vous dites, que d'abord que j'eus vu mon portrait, je vous revis et ne parus point en colère, ne vous y trompez pas, M. le Comte, j'étais outrée; j'en passais les nuits entières sans dormir. Il est vrai que, soit que je vous visse accablé d'affaires plus

[redacted]

importantes que celle-là, soit que j'espérasse que la chose ne deviendrait pas publique, je n'éclatai point en reproches contre vous ; mais quand je me vis donnée au public, et répandue dans les provinces, je vous avoue que je fus au désespoir, et que, ne vous voyant plus pour réveiller mes faiblesses et mes anciennes tendresses pour vous, je m'abandonnai à une sécheresse de cœur qui ne me permit pas de faire autre chose pendant votre prison que ce que je fis ; je trouvais encore que c'était beaucoup. Quand vous sortîtes, vous me l'envoyâtes dire avec confiance ; cela me toucha : bon sang ne peut mentir ; le temps avait un peu adouci ma première douleur ; vous savez le reste. Je ne vous dis point maintenant comment vous êtes avec moi ; le monde me jetterait des pierres, si je faisais de plus grandes démonstrations. Je voudrais qu'à cela près vous fussiez en état, par votre présence, de me redonner encore la qualité de votre dupe. Mais, sans pousser cet endroit plus loin, je vous dirai, pour la dernière fois, que je ne vous donne pour pénitence, c'est-à-dire, pour supplice, que de méditer sur toute l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, sur mon innocence à l'égard de cette première offense prétendue, sur toute ma confiance après notre raccommodement, qui me faisait rire de ceux qui me donnaient de bons avis, et sur les crapauds et les couleuvres que vous nourrissiez contre moi pendant ce temps-là, et qui sont éclos heureusement par madame de La Baume. *Basta*. je finis ici le procès.

Pour la plaisanterie des corniches, je n'y veux pas entrer ; je crois qu'on me doit être obligé de cette retenue, et encore plus de vouloir bien traiter de diminutif une chose qui pourrait l'être de superlatif.

J'ai reçu ce que vous m'avez envoyé touchant notre maison ; je suis entêtée de cette folie. M. de Caumartin [1] est très curieux de ces recherches ; il y a plaisir en ces oc-

[1] Louis Lefèvre de Caumartin, conseiller d'État et intendant de justice en Champagne.

casions de ne rien oublier, elles ne se rencontrent pas tous les jours. M. l'abbé de Coulanges verra M. du Bouchet, et moi j'écrirai aux Rabutins de Champagne, afin de rassembler tous nos papiers ; écrivez-lui aussi qu'il m'envoie l'inventaire de ce qu'il a ; mon oncle l'abbé en a aussi quelques-uns ; il y a plaisir d'étaler une bonne chevalerie, quand on y est obligé.

La plus jolie fille de France est plus digne que jamais de votre estime et de votre amitié ; elle vous fait des compliments ; sa destinée est si difficile à comprendre, que pour moi je m'y perds.

Je crois que vous ne savez pas que mon fils est allé en Candie avec M. de Roannes et le comte de Saint-Paul [1] ; cette fantaisie lui est entrée fortement dans la tête ; il l'a dit à M. de Turenne, au cardinal de Retz, à M. de La Rochefoucauld : voyez quels personnages ! Tous ces messieurs l'ont tellement approuvé, que la chose a été résolue et répandue avant que j'en susse rien. Enfin il est parti, j'en ai pleuré amèrement ; j'en suis sensiblement affligée ; je n'aurai pas un moment de repos pendant tout ce voyage ; j'en vois tous les périls, j'en suis morte ; mais enfin je n'en ai pas été la maîtresse ; et, dans ces occasions-là, les mères n'ont pas beaucoup de voix au chapitre. Adieu, Comte, je suis lasse d'écrire, et non pas de lire tous les endroits tendres et obligeants que vous avez semés dans votre lettre ; rien n'est perdu avec moi.

57. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce dernier août 1668.

On ne peut pas être moins capable de la triplique que je le suis, ma belle cousine ; pourquoi m'y voulez-vous obliger ? Je me suis rendu dans la réplique que je vous ai faite ;

[1] Depuis duc de Longueville.

[redacted]

je vous ai demandé la vie, vous me voulez tuer à terre, et cela est un peu inhumain. Je ne pensais pas que vous vous mêlassiez, vous autres belles, d'avoir de la cruauté sur d'autres chapitres que sur celui de l'amour. Cessez donc, petite brutale, de vouloir souffleter un homme qui se jette à vos pieds, qui vous avoue sa faute, et qui vous prie de la lui pardonner ; si vous n'êtes pas encore contente des termes dont je me sers en cette rencontre, envoyez-moi un modèle de la satisfaction que vous souhaitez, et je vous la renverrai écrite et signée de ma main, contresignée d'un secrétaire, et scellée du sceau de mes armes. Que vous faut-il davantage ?

Vous ne voulez point, dites-vous, entrer dans les plaisanteries des corniches ; il est vrai que vous en parlez avec bien de la réserve. Hé ! bon Dieu ! qu'en diriez-vous donc si vous étiez aussi mal satisfaite de la dame que moi ? Mais ne craignez-vous point que je lui fasse voir un jour quels égards vous avez pour elle ? car enfin que ne fait-on, et que ne doit-on pas faire pour rattraper un cœur aussi honnête que celui que j'ai perdu ?

Tremblez, Philis, et prenez garde à vous.

Quoique la fortune soit bien folle, je ne pense pas qu'elle le soit assez pour pousser son injustice jusqu'au bout contre la plus jolie fille de France. Donnez-vous un peu de patience, ma belle cousine, et vous découvrirez peut-être les raisons qu'elle a eues de faire ce qu'elle a fait.

Adieu, ma chère cousine. La fin de votre lettre m'attendrit furieusement pour vous, et je vous dirai sur cela, en deux mots, que je n'aime ni n'estime au monde personne tant que vous.

58. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 4 septembre 1668.

Levez-vous, Comte : je ne veux point vous tuer à terre, ou reprenez votre épée pour recommencer notre combat. Mais il vaut mieux que je vous donne la vie, et que nous vivions en paix. Vous avouerez seulement la chose comme elle s'est passée, c'est tout ce que je veux. Voilà un procédé assez honnête : vous ne me pouvez plus appeler justement une petite brutale.

Je ne trouve pas que vous ayez conservé une grande tendresse pour la belle qui vous captivait autrefois ; il en faut revenir à ce que vous avez dit :

A la cour,
Quand on a perdu l'estime,
On perd l'amour.

M. de Montausier vient d'être fait gouverneur de M. le dauphin.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

Adieu, Comte. Présentement que je vous ai battu, je dirai partout que vous êtes le plus brave homme de France, et je conterai notre combat le jour que je parlerai des combats singuliers. Ma fille vous fait ses compliments. L'opinion que vous avez de sa fortune nous console un peu.

59. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 7 septembre 1668.

Rien n'est plus généreux que l'action que vous venez de faire, Madame. Oui, je le dirai partout : mais je ne comprends pas que vous parliez si bien d'un procès. Pour moi, je crois que vous avez eu quelque affaire en Bretagne, qui

Il n'est pas difficile de savoir mes sen
jet de feu mon Iris : je ne cache guère
ma haine ; mais il faudrait se parler pour
un jour la matière de quelques unes de n
qui ne sera pas la moins agréable.

Cependant je vous envoie une imitation
mour d'Ovide, qui ne vous déplaira pas
muser et se divertir.

Je suis fort aise que M. de Montausier
de M. le dauphin ; il n'y a que moi en Fra
mieux en cette place que lui. Il est vrai
le Roi s'excite tous les jours à faire de
maison.

Je suis tellement persuadé que mademo
sera bien et bientôt mariée, que cette o
d'un pressentiment. Vous m'en direz des
qu'il soit un an. Je suis son très humble a

60. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COM

[redacted]

Il faut que je vous apprenne une nouvelle qui, sans doute, vous donnera de la joie; c'est qu'enfin la plus jolie fille de France épouse, non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume: c'est M. de Grignan, que vous connaissez il y a long-temps. Toutes ses femmes sont mortes pour faire place à votre cousine, et même son père et son fils, par une bonté extraordinaire; de sorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, et se trouvant d'ailleurs, et par sa naissance, et par ses établissements, et par ses bonnes qualités, tel que nous le pouvions souhaiter, nous ne le marchandons point, comme on a accoutumé de faire: nous nous en fions bien aux deux familles qui ont passé devant nous. Il paraît fort content de notre alliance, et aussitôt que nous aurons des nouvelles de l'archevêque d'Arles, son oncle, son autre oncle l'évêque d'Uzès étant ici, ce sera une affaire qui s'achèvera avant la fin de l'année. Comme je suis une dame assez régulière, je n'ai pas voulu manquer à vous en demander votre avis et votre approbation. Le public paraît content, c'est beaucoup: car on est si sot, que c'est quasi sur cela qu'on se règle.

Voici encore un autre article sur quoi je veux que vous me contentiez, s'il vous reste un brin d'amitié pour moi; je sais que vous avez mis au bas du portrait que vous avez de moi que j'ai été mariée à un gentilhomme breton, *honoré* des alliances de Vassé et de Rabutin. Cela n'est pas juste, mon cher cousin; je suis depuis peu si bien instruite de la maison de Sévigné, que j'aurais sur ma conscience de vous laisser dans cette erreur. Il a fallu montrer notre noblesse en Bretagne, et ceux qui en ont le plus ont pris plaisir de se servir de cette occasion pour étaler leur marchandise; voici la nôtre.

Quatorze contrats de mariage de père en fils; trois cent cinquante ans de chevalerie; les pères quelquefois considérables dans les guerres de Bretagne, et bien marqués

[redacted]

dans l'histoire; quelquefois retirés chez eux comme des Bretons, quelquefois de grands biens, quelquefois de médiocres, mais toujours de bonnes et de grandes alliances; celles de 350 ans, au bout desquels on ne voit que des noms de bâptême, sont du Quelnec, Montmorency, Baraton et Châteaugiron. Ces noms sont grands; ces femmes avaient pour maris des Rohan et des Clisson. Depuis ces quatre, ce sont des Guesclin, des Coaquin, des Rosmadec, des Clindon, des Sévigné de leur même maison, des du Bellay, des Rieux, des Bodegal, des Plessis-Ireul et d'autres qui ne me reviennent pas présentement, jusqu'à Vassé et jusqu'à Rabutin. Tout cela est vrai, il faut m'en croire... Je vous conjure donc, mon cousin, si vous me voulez obliger, de changer votre écriteau, et si vous n'y voulez point mettre de bien, n'y mettez point de rabaissement; j'attends cette marque de votre justice et du reste d'amitié que vous avez pour moi.

61. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 8 décembre 1668.

J'ai reçu la lettre où vous me mandiez que vous ne vouliez pas me tuer à terre, ma belle cousine, et j'y ai répondu.

Vous avez raison de croire que la nouvelle du mariage de mademoiselle de Sévigné me donnera de la joie; l'aimant et l'estimant comme je fais, peu de choses m'en peuvent donner davantage, et d'autant plus que M. de Grignan est un homme de qualité et de mérite, et qu'il a une charge considérable; il n'y a qu'une chose qui me fait peur pour la plus jolie fille de France : c'est que Grignan, qui n'est pas vieux, est déja à sa troisième femme; il en use presque autant que d'habits, ou du moins que de carrosses; à cela près, je trouve ma cousine bien heureuse; mais pour lui, il ne manque rien à sa bonne fortune. Au reste, Ma-

[redacted]

dame, je vous suis trop obligé des égards que vous avez pour moi en cette rencontre. Mademoiselle de Sévigné ne pouvait épouser personne à qui je donnasse de meilleur cœur mon approbation.

Pour l'autre article de votre lettre, où vous me mandez que vous savez que j'ai fait mettre au bas du portrait que j'ai de vous, que vous avez été mariée à un gentilhomme breton, *honoré* des alliances de Vassé et de Rabutin, je vous dirai que je ne doute pas qu'on ne vous l'ait dit, mais que vous ne devez pas douter aussi qu'on n'ait menti. S'il vous reste un brin d'amitié pour moi, ma chère cousine, vous montrerez à ceux qui vous ont si mal informée ce que je dis d'eux; vous leur devez cette récompense de leur fausse nouvelle, car peut-être vous veulent-ils aigrir mal-à-propos contre moi; peut-être aussi veulent-ils mettre sous mon nom l'injure qu'ils ont dessein de faire à la maison de Sévigné.

Voici, mot pour mot, ce qu'il y a au-dessous du portrait que j'ai de vous dans mon salon :

Marie de Rabutin, fille du baron de Chantal, marquise de Sévigné, femme d'un génie extraordinaire, et d'une vertu compatible avec la joie et les agréments.

Si j'y avais mis ce que vous me mandez, je vous l'avouerais ingénument, et je changerais l'écriteau si j'étais persuadé; car il se fait tant de friponneries en contrats, que je m'en rapporte plus aux histoires approuvées et à la voix publique, qu'aux faiseurs de généalogies.

Pour les maisons que vous me mandez qui sont meilleures que la nôtre, je n'en demeure pas d'accord; je le cède à Montmorency pour les honneurs, et non pour l'ancienneté; mais pour les autres, je ne les connais pas, je n'y entends non plus qu'au bas-breton; je ne suis pas cependant sans quelque connaissance en cette matière : je tiens les Guesclin, les Rosmadec, les Coaquin et les Rieux, meilleurs que les Quelnec, les Baraton et les Châteaugiron.

Benigne de Rabutin et de Marie de Coula
Henri de Sévigné.

Dans notre généalogie que j'ai fait met
galerie de Bussy, voici ce qui est écrit p

*Marie de Rabutin, une des plus jolies
épousa Henri de Sévigné, gentilhomme de
fut une bonne fortune pour lui, à cause
fortune de la demoiselle.*

Il n'y a pas un endroit dans toutes
dont la maison de Sévigné se pût plaindre
de celui où je dis que vous avez été une bo
monsieur votre mari, je ne sais pas s'il a
rité d'en convenir; mais je sais bien que
d'un plus grand seigneur que lui et d'u
grand mérite; j'ai cela tellement dans la
me le saurait ôter.

Je croyais qu'après notre dernier comb
mais d'affaire avec vous, et particulièren
traits; mais je vois bien qu'il faut que v
ou que j'aie la vôtre.

maréchal d'Albret vous sont indifférents, Madame, je solliciterai pour le cavalier, parceque je l'aime quatre fois plus que la dame ; si vous voulez que je sollicite pour la dame, je le ferai de très bon cœur, parceque je vous aime quatre millions de fois mieux que le cavalier ; si vous m'ordonnez la neutralité, je la garderai : enfin, parlez, et vous serez ponctuellement obéie. Je ne suis point surpris des frayeurs de ma nièce ; il y a longtemps que je me suis aperçu qu'elle dégénère ; mais, quelque grand que vous me dépeigniez son transissement sur le jour de la conclusion, je doute qu'il puisse être égal au mien sur les suites, depuis que j'ai vu, par une de vos lettres, que vous n'avez ni n'espérez guère d'éclaircissements, et que vous vous abandonnez, en quelque sorte, au destin, qui est souvent très ingrat, et reconnait assez mal la confiance que l'on a placée en lui. Je me trouve en vérité, sans comparaison, plus sensible à ce qui vous regarde, vous et la petite, qu'à ce qui m'a jamais touché moi-même le plus sensiblement. Au reste, Madame, ne vous en prenez ni au cardinal dataire, ni a moi, de ce que l'on n'a rien fait encore pour Corbinelli. Un homme de la daterie, en qui je me fiais, a pris mon nom pour obtenir mille graces pour lui, et m'a trompé dans trois ou quatre chefs ; s'il en a usé pour Corbinelli comme il a fait pour d'autres, je doute que le nom de Corbinelli ait été seulement prononcé depuis ma première lettre. Il n'y a pas quinze jours que ce même homme m'écrivit une longue histoire sur cette affaire, et sur quelques autres que je lui avais recommandées, et j'ai découvert deux faussetés dans les détails qu'il me fait ; ce n'est pas au sujet de Corbinelli, mais comme je vois qu'il ment sur le reste, je juge qu'il a pu encore mentir à cet égard ; j'y remédierai par le premier ordinaire, et avec toute la force qu'il me sera pos-

duc de Châtillon, et remariée en février 1664 à Christian-Louis, duc de Meckelbourg. Elle est célèbre par ses galanteries, qui occupent une large place dans les *Amours des Gaules*.

[redacted]

sible; vous ne pouvez vous imaginer le chagrin que cela m'a donné.

63. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 7 janvier 1669.

Il est tellement vrai que je n'ai point reçu votre réponse sur la lettre où je vous donnais la vie, que j'étais en peine de vous, et je craignais qu'avec la meilleure intention du monde de vous pardonner (comme je ne suis pas accoutumée à manier une épée), je ne vous eusse tué sans y penser. Cette raison seule me paraissait bonne à vous pour ne m'avoir point fait de réponse. Cependant vous me l'aviez faite, et l'on ne peut pas avoir été mieux perdue qu'elle ne l'a été. Vous voulez bien que je la regrette encore. Tout ce que vous écrivez est agréable; et si j'eusse souhaité la perte de quelque chose, ce n'eût jamais été pour cette lettre-là. Vous me dites très naïvement tous les écriteaux qui sont au bas de mes portraits; je suis persuadée que ceux qui en ont parlé autrement ont menti; mais celui où vous me louez sur l'amitié, qu'en dites-vous? J'entends votre ton, et je comprends que c'est une satire selon votre pensée; mais comme vous serez peut-être le seul qui la preniez pour une contre-vérité, et qu'en plusieurs endroits cette louange m'est acquise par des raisons assez fortes, je consens que ce que vous avez écrit demeure écrit à l'éternité; et pour vous, monsieur le Comte, sans recommencer notre procès ni notre combat, je vous dirai que je n'ai pas manqué un moment à l'amitié que je vous devais; mais n'en parlons plus, je crois que dans votre cœur vous en êtes présentement persuadé.

Pour notre chevalerie de Bretagne, vous ne la connaissez point. Le Bouchet, qui connaît les maisons dont je vous ai parlé, et qui vous paraissent barbares, vous dirait qu'il faut baisser le pavillon devant elles.

[redacted]

Je ne vous dis pas cela pour dénigrer nos Rabutins, hélas! je ne les aime que trop, et je ne suis que trop sensiblement touchée de ne pas voir celui qui s'appelle Roger, briller ici avec tous les ornements qui lui étaient dus : mais il se faut consoler, dans la pensée que l'histoire lui fera la justice que la fortune lui a si injustement refusée. Il ne faut donc pas que vous me querelliez sur le cas que je fais de quelques maisons, au préjudice de la nôtre : je dis seulement des Sévigné ce qui en est et ce que j'en ai vu.

Je suis fort aise que vous approuviez le mariage de M. de Grignan : il est vrai que c'est un très bon et un très honnête homme, qui a du bien, de la qualité, une charge, de l'estime et de la considération dans le monde. Que faut-il davantage ? je trouve que nous sommes fort bien sortis d'intrigue. Puisque vous êtes de cette opinion, signez la procuration que je vous envoie, mon cher cousin, et soyez persuadé que, par mon goût, vous seriez tout le beau premier à la fête. Bon Dieu ! que vous y tiendriez bien votre place ! Depuis que vous êtes parti de ce pays-ci, je ne trouve plus d'esprit qui me contente pleinement, et mille fois je me dis en moi-même : Bon Dieu ! quelle différence ! On parle de guerre, et que le roi fera la campagne.

64. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 22 janvier 1669.

Je vous fais justice comme vous me la faites, ma belle cousine. Je vous ai écrit, et vous n'avez pas reçu ma lettre, tout cela est vrai. Au reste, je vous suis fort obligé de l'inquiétude que vous avez eue de m'avoir tué sans y songer, et je vous apprends que vous êtes plus adroite que vous ne pensez. Quand vous m'eûtes donné la vie, vous baissâtes la pointe de votre épée, et je me relevai le plus content du monde de votre générosité. Ce n'est pas que,

... qu'il me soit fort agréable de m
vilain endroit de ma vie? Non, ass
cousine; mais il m'est encore bien pl
vous vous en ressouveniez si souvent.

Pour vous répondre sur les souscripti
je vous dirai, avec ma sincérité ordina
temps où je n'eusse cru parler qu'en co
tendresse pour vos amis; mais je ne l'
au bas de votre portrait; car, comme c
dent plus l'avenir que le présent, la p
tout au pied de la lettre, aurait eu de l'
et ce n'eût pas été alors mon intention
ainsi vous pouvez juger de quel esprit j
vous. Je vous assure, ma chère cousin
lasserai jamais, et que je n'y entendrai
Je voudrais bien aussi que toute l'estim
moignez vînt de votre cœur; mais pourq
elle pas? Il faut que je le croie malgré n
vous estime aussi, et puis l'état de ma f
met pas de douter que mes flatteurs
donné.

de moi des vérités qui, après les maux qu'ils m'ont faits, les feraient accuser d'injustice; et par la même raison aussi, quand on y verra les éloges de beaucoup de héros indignes, ce seront des louanges que ces ministres auront fait donner à leur choix.

65. — DU MÊME A LA MÊME.

A Bussy, ce 16 mai 1669.

J'ai tort, ma belle cousine, non pas de ne vous avoir point écrit sur le mariage de madame de Grignán, car je vous en avais assez témoigné ma joie, mais de n'avoir pas continué notre commerce de lettres; je vous en demande pardon. Si vous saviez combien je me veux de mal d'avoir si souvent tort avec vous, vous ne m'en voudriez point, car vous connaîtriez par-là que je ne pèche point contre les principes, et que mon cœur est pour vous comme il doit être. En effet, je suis bien maudit que, vous ayant toujours aimée et estimée assez pour faire la plus grande passion du monde, j'aie passé une partie de ma vie à vous offenser. J'en ai tant de repentir, ma chère cousine, que je ne doute pas que je ne vous aille aimer éperdument: nous verrons si vous me gronderez pour cela comme vous faites pour le contraire.

Madame de Grignan a raison aussi de se plaindre de moi: c'est à elle à qui je devais, de nécessité, écrire après son mariage, et je lui en vais crier merci; j'avoue franchement la dette. Il faut aussi que vous soyez sincère sur le sujet de M. de Grignan: de quelque côté qu'on nous regarde tous deux, et particulièrement quand il épouse la fille de ma cousine-germaine, il me doit écrire le premier, car je ne m'imagine pas que d'être persécuté, ce me doive être une exclusion à cette grace: il y a mille gens qui m'en écriraient plus volontiers, et cela n'est pas de la politesse de l'hôtel de Rambouillet. Je sais bien que les amitiés sont

Pour vous dire le vrai, je ne me plai
car nous nous étions rendu tous les dev
dans le mariage de ma fille; mais je v
pèce de querelle d'Allemand pour avoi
ont toujours le bonheur de me plaire. N
vous mettre à m'aimer *éperdument*, (
menacez : que voudriez-vous que je fiss
ment, sur le point d'être grand'mère ? .
état je m'accommoderais mieux de votre
extrême tendresse. Vous êtes un hom
n'est-ce pas une chose étrange, que vous
de milieu entre m'offenser outrageuse
plus que votre vie? Des mouvements si
le fagot, je vous le dis franchement : vo
lieues de l'indifférence est un état qui n
brouiller avec moi, si j'étais une femme
mais je suis si unie, si tranquille et s

mademoiselle de Sévigné : il prétend que, pour un tel sujet, il n'y a point de règle générale. Comme il dit tout cela fort plaisamment et d'un bon ton, et qu'il vous aime et vous estime avant ce jour, je vous prie, Comte, de lui écrire une lettre badine, comme vous savez si bien faire ; vous me ferez plaisir, à moi que vous aimez, et à lui qui, entre nous, est le plus souhaitable mari, et le plus divin pour le société, qui soit au monde. Je ne sais pas ce que j'aurais fait d'un *Jobelin* qui eût sorti de l'Académie, qui ne saurait ni la langue ni le pays, qu'il faudrait produire et expliquer partout, et qui ne ferait pas une sottise qui ne nous fît rougir.

67. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 6 juin 1669.

Vous me mandez que je vous menace de vous aimer *éperdument*, que vous vous accommoderiez encore mieux de ma haine que de mon extrême tendresse, que je suis un homme bien excessif, que c'est une chose étrange que je ne puisse trouver de milieu entre vous offenser outrageusement ou vous aimer plus que ma vie, et que des mouvements si impétueux sentent le fagot; voilà bien de l'aigreur, ma belle cousine, et je ne sais si je la mériterais quand je voudrais m'excuser du tort que j'ai eu autrefois avec vous ; mais, assurément, je n'en suis pas digne aujourd'hui, et vous avez tort, à votre tour, quand vous insultez un homme qui se condamne, et qui, après vous avoir fait une espèce d'amende honorable, badine avec vous.

Je vous estime assez pour ne pas croire que vous en eussiez usé de la sorte, si l'on ne vous avait échauffée ; mais je vois bien que vous avez montré ma lettre à M. et à madame de Grignan, et que vous avez concerté avec eux la réponse que vous m'avez faite ; elle est trop pleine d'injures contre moi et de louanges pour lui, pour que vous n'ayez

amour, si vous le prenez pour une m
que je ne fasse pour vous rassurer, et j
tôt que de ne vous pas mettre sur cel
mais je ne vous entends pas quand v
mouvements si impétueux sentent le f
mais ouï dire que pour se brouiller av
pour l'aimer plus que la vie, on méritât

Madame de Grignan me mande, comn
son mari, bien loin de comprendre qu'il
m'écrire, trouve assez mauvais que je n'a
un compliment, parcequ'il s'est trouvé
croyait tout le monde obligé de le félicite
lui répondrais que son mari, bien loin
qu'il se tient aussi heureux qu'elle me
témoigne, en ne suivant pas l'usage reçu
nêtes gens, qu'il n'a pas trouvé les graces qu

Mais je ne veux lui répondre autre ch
une aussi bonne fortune que la sienne lui
tête, pour moi, qui ne suis pas si heure
toute ma raison, et que j'essaierai de m'e

[redacted]

viens de recevoir? J'étais si fort étonnée en la lisant, que j'en paraissais éperdue; je ne pouvais croire ce que je voyais. Est-il possible que la plus folle lettre du monde puisse être prise de cette manière par un homme qui entend aussi bien raillerie que vous, et qui saurait même donner de bonnes explications à une lettre, si elle en avait besoin? mais je soutiens que la mienne parle toute seule. Vous m'écriviez des folies, et je vous en répondais; je badinais assez bien, ce me semble, sur les extrémités dont vous êtes capable sur mon sujet; je les exagérais pour mieux badiner; je trouvais que votre cœur était si loin de l'indifférence et si fort accoutumé à n'avoir que de la passion, ou de haine, ou de tendresse pour moi, que c'était justement à dire qu'il était né pour avoir de l'amour. Dit-on ces choses-là sérieusement? Et pour l'expression de *sentir le fagot*, que vous avez prise dans toute sa force, je vous le pardonne: vous avez été autrefois dans une cabale où il n'en fallait rien diminuer; mais je pensais que vous sussiez qu'on l'avait rendue un peu moins terrible, et qu'on s'en servait moins communément pour expliquer des choses extraordinaires. *Cela sent bien le fagot*, c'était à dire cela sent bien son homme qui aurait été amoureux de moi, si je l'avais laissé faire, et qui le serait encore, pour peu que je l'en priasse. Et tout cela, bon Dieu! peut-il être autre chose qu'un jeu? Cependant vous me rassurez en me disant qu'il est aisé de me tirer de peine là-dessus; vous trouvez que je vous dis des injures; vous trouvez qu'un cousin qui aimerait sa cousine ne mériterait pas d'être brûlé; vous trouvez que je suis entêtée de Grignan; vous tenez votre gravité. Comte, est-ce vous, encore une fois? Gardez ma lettre, je vous prie; relisez-la, démontez votre sérieux, représentez-vous combien nous aurions ri de tout cela; mais ce n'est plus vous. J'étais vive et gaie en écrivant ma lettre, et je ne doutais point qu'elle ne vous divertît dans votre solitude, puisqu'elle me réjouissait ici; j'y attendais une ré-

de nous. On voulait badiner avec vo cent lieues loin. Est-ce vous, Comte, q ma dernière lettre? est-ce vous qui m' voilà? N'espérez pas que je vous parl de ma lettre; je garderai la vôtre, et que jour vous reviendrez dans ce b agréable et si droit. Non-seulement j mon sang dans votre style, mais je n' vôtre; si cela durait, nous pourrions tant qu'il nous plairait, sans crainte de l'autre.

N'avez-vous point écrit au roi au cette guerre? ne me supprimez pas le que vous lui mandez.

69. — DU COMTE DE BUSSY A MADA

A

Avant que de répondre à votre derni cousine, je vous déclare que je suis

[redacted]

qu'il ne m'entrât point dans la tête qu'on pût plaisanter sur cela, je n'en disais mot, espérant un jour vous en faire mes plaintes, lorsque madame de Bussy me manda que vous lui aviez témoigné trouver étrange que je ne vous eusse point écrit après ce mariage, et particulièrement que je n'en eusse point fait de compliment à madame de Grignan; et sur cela je vous écrivis une lettre que vous me mandez qui était fort badine : en effet, tout ce qui vous regardait l'était extrêmement; mais vous ne sauriez disconvenir que l'article de M. de Grignan ne fût sérieux ; vous pourriez le voir encore si vous aviez gardé ma lettre, et pour moi, je m'en souviens mot pour mot. Cela étant, vous savez trop bien vivre pour répondre en badinant à un endroit où on a parlé tout de bon ; aussi ne l'avez-vous pas fait, et quoique vous ayez affecté un air de raillerie, vous l'avez mêlé de choses sérieuses ; comme, par exemple, quand vous me priez d'écrire à M. de Grignan pour l'amour de vous, que j'aime, peut-on prendre cela comme une plaisanterie ? Non, il n'est pas possible ; du reste, il ne faut pas que vous prétendiez me persuader que je n'entends point raillerie : je ne l'ai jamais si bien entendue que je fais, et je ne me suis jamais si peu laissé aller au chagrin que la fortune m'a voulu donner ; mais surtout je n'ai jamais eu tant de disposition à vous aimer que j'en ai, je n'oserais plus dire ce terrible mot d'*éperdument*, mais, à vous bien aimer. Au nom de Dieu, ma chère cousine, ne me donnez pas sujet de la vouloir changer.

70. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 8 août 1669.

Puisque vous m'assurez que vous avez autant d'esprit qu'à l'ordinaire, je m'en vais vous écrire, avec promesse que si je suis jamais assez heureuse pour vous voir, et que vous soyez d'assez bonne humeur pour vous laisser battre,

moins badin et moins intelligent qu'
cette guerre jusqu'à ce que nous s
cependant souvenez-vous que je vo
naturellement, et que je ne vous ai
accident.

71. — DU COMTE DE BUSSY A MADA

A

Il n'est pas nécessaire que nous soyo
chère cousine, pour que je vous rende
enverrai de cinquante lieues mon épée,
faire ce que la crainte fait faire aux autr
dez un peu vos priviléges, et vous avez
de la même chose où tout le monde au
moi cela, il en vaut bien la peine, et vo
vous-même si c'est un petit sacrifice
opinion : nous en dirons sur cela qu
tage ; cependant croyez bien que je v
vous estime plus que tout ce que je

si sa chere moitié l'avait assez aimé pour s'enfermer dans un même tombeau, ma joie aurait été entière ; elle devrait avoir honte de survivre à un si honnête homme que celui-là. Cependant, comme vous mandez à madame de Toulongeon, vous êtes toutes deux en état d'attendre ; il ne vous faut que de la patience, et pour moi je la compte pour rien, dont bien me prend.

73. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 16 avril 1670.

Je reçois votre lettre, mon cousin ; vous êtes toujours honnête et très aimable ; je ne vais guère loin chercher dans mon cœur, pour y trouver de la douceur pour vous.

Enfin n'abusez pas, Bussy, de mon secret ;
Au milieu de Paris il m'échappe à regret,
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus contenir la lettre que j'ai lue.

Je vous remercie de m'avoir rouvert la porte de notre commerce qui était tout démanché. Il nous arrive toujours des incidents, mais le fonds est bon ; nous en rirons peut-être quelque jour. Revenons à M. Frémiot, notre cousin ; n'est-il pas trop bon, ce président, d'avoir pensé en mourant à me donner son bien, lorsque j'y pensais le moins ? Je l'aimais fort, et j'y joins présentement une grande reconnaissance ; de sorte que ma douleur est véritable. Cela est honteux, comme vous dites, que la présidente survive à un si admirable mari. C'est tout ce que je puis faire, moi qui vous parle. Adieu, je vous souhaite une patience qui triomphe de vos malheurs. Vous ne voulez pas que je vous parle de ma fille, et moi j'en veux parler. Elle est grosse, et demeure ici pour y faire ses couches ; son mari est en Provence, c'est-à-dire, il s'y en va dans trois jours.

ginaire; mais la fortune me tua le pauvr
nommé. S'il ne m'a laissé du bien en
vous, au moins lui ai-je l'obligation de
prétexte de recommencer notre comm
bien qu'il m'a fait, que j'estime fort, ma
après le fonds de terre, je ne trouve rien

Il est vrai qu'il est surprenant de voi
grément l'un pour l'autre, et un bon
temps en temps des riottes [1] entre nous
j'y fais un peu de réflexion, je ne trouve
en devions plaindre; au contraire, je croi
saupiquets en amitié [2], laquelle, dans u
serait trop fade sans de petites brouilleri
bien quelque jour.

Je ne sais pas si ma patience triomp
heurs, comme vous le souhaitez; mais el
quoique je fasse toujours des pas du côté
sur le succès, d'une tranquillité qui n'e
Je ne doute pas que, si mes ennemis l'
disent que je suis insensible, et que les

m'estimeraient davantage, si je prenais les affaires assez à cœur pour me perdre ou en mourir.

Voulez-vous que je vous fasse un des petits raisonnements dont je me console quelquefois, ma chère cousine ? Écoutez : il y a des disgraces sourdes, il y en a d'éclatantes. J'ai été sept ou huit ans à la cour avec une de ces premières, et, de l'heure qu'il est, mille gens que l'on croit heureux en souffrent de pareilles. Pour moi, j'aimais mieux alors être mal à la cour que d'être chassé, parceque j'espérais toujours de me raccommoder ; mais je vois bien maintenant qu'avec les ennemis que j'avais la chose était impossible ; et cela étant ainsi, une demi-disgrace qui dure longtemps est insupportable; c'est une mort de langueur qui fait plus de peine qu'une démission de charge, qui, après cent mille dégoûts, est une espèce de coup de grace. Voilà, entre autres, les réflexions qui me mettent l'esprit en repos ; je ne sais si elles feraient le même effet à tout le monde, mais enfin mon bonheur, c'est que j'en suis persuadé.

Vous avez deviné ; je ne voulais point vous parler de madame de Grignan, parceque je n'étais point content d'elle, et ma raison est que je n'ai jamais aimé les femmes qui aimaient si fort leurs maris : encore me mandez-vous une chose qui ne la raccommodera pas avec moi, c'est sa grossesse ; il faut que ces choses-là me choquent étrangement, pour altérer l'inclination naturelle que j'ai toujours eue pour mademoiselle de Sévigné.

75. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 7 mai 1670.

J'ai sur le cœur de n'avoir rien dit à ma nièce de Bussy, cette pauvre enfant que j'ai vue pas plus haute que cela : réparez donc mes torts. J'ai reçu votre lettre, et je suis fort aise que les cendres du pauvre président aient réchauffé notre commerce ; nous avons ici M. de Corbinelli ; j'en ai

À

J'ai fait votre paix avec votre nièce
sommes aussi étonnés de ce qui vous
lorsqu'on ne vous en parlait pas, que
oublier; j attends ici M. de Corbinelli
extrême. Nous en dirons de bonnes.
tiers; j'entends ici avec nous deux, car
rions pas si à l'aise. Vous êtes trop d
gens du monde; vous n'appuyez pas su
nous autres ermites; vous ne les pren
cela fait qu'on n'en a pas tant avec
huit jours de séjour, nous vous laisse
votre chaos, car nous savons que la na
diversité.

Le voyage de M. de Grignan en Pro
raccommoder madame de Grignan av
clare que je ferai toujours la moitié du
aisément toutes les amitiés qu'elle a

[redacted]

77. — DE M. DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 17 mai 1670

Madame de Sévigné et moi avons chacun une réponse a vous faire, et nous avons résolu de la mettre en une seule. Je vous dirai donc, pour ma part, qu'une de mes plus grandes joies ici a été de songer que je m'en retournerais par chez vous. Je serai huit jours à Châtillon[1], et je me laisserai gouverner par M....... J'ai une violente envie de vous raccommoder tous deux, et de faire des reproches à celui qui aura tort.

Oui, oui, nous ferons des réflexions morales et politiques: nous poserons en fait les deux espèces de disgraces dont vous parlez à madame de Sévigné. Je suis venu ici examiner cette vérité, et je l'ai trouvée telle que vous nous la faites voir. Les uns s'imaginent être agréablement à la cour, et sont près d'être comme nous; les autres croient être comme nous, et sont près d'être favoris; d'autres ne sont rien, et se ruinent courageusement à attendre un malheur décidé. Je vous conterai toute l'histoire des Petites-Maisons, et je vous ferai voir démonstrativement que ceux qu'on croit vous devoir plaindre vous doivent envier. Fiez-vous en moi; nous comptons là-dessus en Languedoc[2].

Après cela, je vous dirai mille autres choses qui vous pourront rendre supportable un séjour de quelques heures. Préparez-vous donc à savoir gré au roi de votre éloignement de la cour, ou vous êtes le premier de tous les ingrats du monde.

[1] Auprès de sa sœur, qui était religieuse à Châtillon.
[2] M. de Vardes y était exilé dans son gouvernement d'Aigues-Mortes.

....acie que nos fonds soient bons, s
dehors fort réguliers. Au reste, je
les gens, je fais un grand secret du m
ou trois fois de le dire sans choix! j'a
d'admirations, de signes de croix, et
cheux de moi, dans mon chemin, que
sir les gens à qui je fais cette confide
nombre, car je m'imagine qu'en votre
bien excuser les retours de mon cœu
même vous auriez vu des lettres que j
peu, où vous me remerciez avec chale
de la véritable envie que j'avais de v
gent sur notre oncle de Châlons; e
d'Allemand se forma sur ce que vous
vait faire sur moi une fort jolie satire
du nombre de ceux qui veulent bie
Corbinelli en est aussi; il a des tend
rallumeraient les miennes quand je n'
Je vous trouve heureux d'avoir deva
le voir. Pour moi, j'ai derrière celui d
suis au désespoir ; car ...

nous, et prenons courage contre nos ennemis. Pensez-vous que je n'en aie pas, moi qui vous parle ? Je fais mes compliments à toutes vos dames. Madame de Grignan vous fait les siens de très bonne grace. Je ne suis pas accoutumée à la voir grosse ; j'en suis scandalisée aussi bien que vous.

DE M. DE CORBINELLI.

Vous êtes deux vrais Rabutins, nés l'un pour l'autre. Dieu vous maintienne en parfaite intelligence ! Mais où vous irai-je prendre à Chaseu, moi qui n'irais pas chercher à cheval une couronne à une demi-lieue ? Nous verrons pourtant. Quand je serai à Châtillon, je vous manderai mon arrivée. Cependant croyez qu'il est impossible d'être plus votre serviteur que je le suis.

79. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 25 juin 1670.

Je ne sais pas, ma belle cousine, quelle idée vous vous êtes faite de ma régularité ; mais ceux qui en ont eu avec moi se sont toujours loués de la mienne ; et pour nos conduites, je ne vois pas qu'elles soient si dégingandées que vous mandez ; pour moi, je suis très satisfait de la vôtre, et je crois bien que vous ne l'avez condamnée que pour avoir prétexte de dauber la mienne. Il est vrai que celle-ci est détestable, si vous en jugez par le succès ; mais moi, qui ne suis pas de ceux qui croient aveuglément qu'on a tort dès qu'on est malheureux, je ne trouve pas ma conduite si dégingandée que vous croyez.

Vous voulez bien que je vous dise franchement que votre lettre me paraît venir d'une personne intriguée, et à qui ses ennemis (comme vous dites que vous en avez) ont donné du chagrin. Ils vous ont même donné un peu d'aigreur

[redacted]

contre moi, qui n'en puis mais ; car, à quel propos, je vous prie, me venir reprocher l'argent que vous m'avez voulu avancer, et la satire que j'ai faite ? Est-il question de cela ? Vous ai-je obligée, par mes lettres, à me dire la moindre chose approchante de ces rudesses ? Vous avez peut-être reparlé avec M. de Corbinelli de ces affaires, et, toute pleine de la chaleur qu'elles vous ont donnée, vous m'écrivez des choses désagréables, à moi qui ne songe à rien de vous qu'à recevoir quelque lettre enjouée pour réponse à celle que je vous avais écrite sur ce ton. Je voudrais bien que vous me dissiez combien de temps ces *recommencements-là* doivent encore durer, afin que je m'y attende.

Je ne pense pas que vous vouliez dire que j'aie tort de me plaindre, puisque vous avez dit à Breban de me mander que je ne me fâchasse point de ce que vous m'écriviez ; il valait mieux ne me pas offenser que de me faire satisfaction ; vous deviez jeter cette lettre au feu, et attendre à me faire réponse que vous eussiez été en meilleure humeur ; mais vous avez mieux aimé hasarder de perdre votre ami que de perdre vos peines ; cela n'est pas d'une bonne conscience ; si je cherchais noise, vous m'auriez fourni en cet endroit un beau sujet de garder contre vous quelque chose sur mon cœur ; mais, après vous avoir dit mon grief, je vous déclare que je ne vous aime pas moins que je faisais ; je vous prie aussi de prendre un peu plus garde une autre fois à ne pas blesser l'amitié que vous me devez.

M. de Corbinelli a raison de m'aimer, car il sait bien que je l'aime extrêmement. Je me réjouis fort de le voir, et je vous plains de ce que vous ne le verrez de longtemps. Je ne doute pas que vous n'ayez des ennemis, je le sais par d'autres que par vous ; mais quoi qu'on m'ait mandé, je ne crois pas votre conduite si dégingandée qu'on dit, et je ne condamne pas les gens sans les entendre.

Je rends mille graces à madame de Grignan de son souvenir ; je ne saurais bonnement dire le sujet que j'ai de me

[redacted]

pour elle; mais elle me paraît plus aimable de ur, et je sens que je l'aime beaucoup plus que je il y a trois mois.

A M. DE CORBINELLI.

:z un peu notre amie, afin de m'épargner la peine ıindre jamais d'elle à elle-même. Un tiers a meil- :e de le faire que l'intéressé; je vous promets, à e, de lui laver la tête quand elle vous offensera; : pas en être à couvert, car, quoique vous n'ayez me moi, de péché originel à son égard, défiez- l'avenir; *toute femme varie*, comme disait Fran- :t puis, si elle vous écrivait en méchante humeur, rait vous dire quelque rudesse, et alors je ferais de la redresser. Si je ne suis pas encore à Bussy ıus arriverez à Châtillon, écrivez-moi un mot par je vous enverrai une chaise, car je ne présume rt du plaisir que vous aurez de me voir, que je ous le faire acheter par la moindre incommodité e; pour moi, je meurs d'impatience de vous voir.

: MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN [1].

A Paris, mercredi 25 juin 1670.

n'avez écrit la plus aimable lettre du monde; j'y it plus tôt réponse, si je n'avais su que vous cou- 'otre Provence. Je voulais d'ailleurs vous envoyer s que vous m'aviez demandés : je n'ai pu encore : de sorte qu'en attendant, je veux vous dire que ime toujours très tendrement, et que si cela peut ner quelque joie, comme vous me le dites, vous

ırignan était depuis peu en Provence, où le service du roi l'a- de se rendre. Madame de Grignan était demeurée à Paris, à grossesse. (G.)

devez être l'homme du monde le plus content. Vous le serez sans doute beaucoup du commerce que vous avez avec ma fille : il me paraît très vif de sa part; je ne crois point qu'on puisse plus aimer qu'elle vous aime. Pour moi, j'espère que je vous la rendrai saine et entière, avec un petit enfant de même, ou j'y brûlerai mes livres. Il est vrai que je ne suis pas habile, mais je sais bien demander conseil, et le suivre; et ma fille, de son côté, contribue fort à sa conservation.

J'ai mille compliments à vous faire de M. de la Rochefoucauld et de son fils; ils ont reçu tous les vôtres. Madame de La Fayette vous rend mille graces de votre souvenir, aussi bien que ma tante[1], et mon abbé[2], qui aime votre femme de tout son cœur : ce n'est pas peu, car si elle n'était pas bien raisonnable, il la haïrait le plus franchement du monde.

Si l'occasion vous vient de rendre quelque service à un gentilhomme de votre pays, qui s'appelle ***, je vous conjure de le faire : vous ne me sauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un canonicat pour son frère; vous connaissez toute sa famille. Ce pauvre garçon était attaché à M. Fouquet; il a été convaincu d'avoir servi à faire tenir à madame Fouquet une lettre de son mari; sur cela il a été condamné aux galères pour cinq ans : c'est une chose un peu extraordinaire; vous savez que c'est un des plus honnêtes garçons qu'on puisse voir, et propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents.

Brancas est fort content de vous, et ne prétend pas vous épargner quand il aura besoin de votre service : il est persuadé qu'il vous a donné une si jolie femme, et qui vous aime si tendrement, que vous ne pouvez jamais en faire

[1] Henriette de Coulanges, sœur de la mère de madame de Sévigné. (G.)
[2] Christophe de Coulanges, oncle de madame de Sévigné, abbé de Notre-Dame-de-Livry. (G.)

[redacted]

assez pour vous acquitter envers lui. Adieu, mon très cher Comte; je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

81. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 6 juillet 1670.

Je me presse de vous écrire, afin d'effacer promptement de votre esprit le chagrin que ma dernière y a mis. Je ne l'eus pas plutôt écrite que je m'en repentis. M. de Corbinelli me voulut empêcher de vous l'envoyer, mais je ne voulus pas perdre ma lettre, toute méchante qu'elle était, et je crus que je ne vous perdrais pas pour cela, puisque vous ne m'aviez pas perdue pour quelque chose de plus. Nous ne nous perdons point, de notre race : nos liens s'allongent quelquefois, mais ils ne se rompent jamais. Je sais ce qu'en vaut l'aune : après mon expérience, je pouvais bien hasarder le paquet. Il est vrai que j'étais de méchante humeur d'avoir retrouvé dans mes paperasses ces lettres que je vous dis. Je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire; je trempai ma plume dans mon fiel, et cela composa une sotte lettre amère, dont je vous fais mille excuses. Je le dis à notre homme (*à Corbinelli*); si vous fussiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fussions moqués de moi ensemble. Nous voilà donc raccommodés. Vous seriez bien heureux si nous étions quittes : mais, bon Dieu! que je vous en dois encore de reste, que je ne vous paierai jamais! Vous me donnez un trait en me disant que j'ai des ennemis et qu'on vous a mandé que ma conduite était dégingandée. Vous feignez qu'on vous l'a écrit; je parie que cela n'est pas vrai. Hélas! mon cousin, je n'ai point d'ennemis, ma vie est tout unie, ma conduite n'est point dégingandée (puisque *dégingandée* y a). Il n'est point question de moi : j'ai une bonne réputation, mes amis m'aiment, les autres ne songent pas

[redacted]

que je sois au monde ; je ne suis plus ni jeune ni jolie, on ne m'envie point ; je suis quasi grand'mère, c'est un état où l'on n'est guère l'objet de la médisance : quand on a été jusque-là sans se décrier, on se peut vanter d'avoir achevé sa carrière.

M. de Corbinelli vous dira comme je suis, et, malgré mes cheveux blancs [1], il vous redonnera peut-être du goût pour moi. Il m'aime de tout son cœur, et je vous jure aussi que je n'aime personne plus que lui. Son esprit, son cœur et ses sentiments me plaisent au dernier point. C'est un bien que je vous dois ; sans vous je ne l'aurais jamais vu. Vous l'aurez bientôt ; vous serez bien aise de causer avec lui. Il vous dira la mort de MADAME, c'est-à-dire, l'étonnement où l'on a été en apprenant qu'elle a été malade et morte en huit heures [2], et qu'on perdait avec elle toute la joie, tout l'agrément et tous les plaisirs de la cour. Je crois que vous aurez été aussi surpris que les autres. Adieu, Comte ; point de rancune, ne nous tracassons plus. J'ai un peu de tort ; mais qui n'en a point en ce monde ? Je suis bien aise que vous reveniez pour ma fille. Demandez à M. de Corbinelli combien elle est jolie. Montrez-lui ma lettre, afin qu'il voie que si je fais les maux je fais les médecines.

82. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 10 juillet 1670.

Je suis bien aise, ma belle cousine, que vous confessiez

1 Madame de Sévigné avait alors quarante-quatre ans.

2 « Henriette, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre, petite-fille de Henri « le Grand, princesse chère à la France par son esprit et par ses graces, « morte à la fleur de l'âge. » Ainsi s'exprime Voltaire. Il a toujours cru sa mort naturelle, contre l'opinion de presque tous les contemporains, contre la prévention même que cette princesse manifesta au lit de mort, contre l'autorité de Saint-Simon et de madame de Bavière, seconde femme de Monsieur. On peut voir à la bibliothèque de l'Arsenal une pièce manuscrite de *Valot*, médecin du roi, et qui appuie le sentiment de Voltaire.

[redacted]

que vous avez eu tort. Cela me marque un bon cœur, et m'oblige de trouver que vous n'en avez pas tant que j'avais d'abord pensé. La lettre que je viens de recevoir de vous est aussi agréable que la précédente l'était peu. Votre retour me paraît si plaisant, que je vous permets encore de m'offenser, pourvu que vous me promettiez une pareille satisfaction : aussi bien me mandez-vous que vous m'en devez encore de reste. Hâtez-vous donc de me payer, afin que nous soyons bientôt quittes. Je meurs d'impatience d'être assuré que je n'essuierai jamais de mauvaise humeur de vous. Je ne vous ai point menti quand je vous ai dit que je savais que vous aviez des ennemis ; premièrement, vous me l'aviez écrit dans votre *Epître chagrine ;* mais, outre cela, on me l'a mandé d'ailleurs. Quoique votre modestie vous fasse dire que vous n'êtes ni jeune ni belle, et quoique vous ne vous puissiez sauver par-là si vous donniez lieu de parler, ce n'est pas sur cela qu'on a parlé de vous ; mais je suis bien ridicule de vouloir vous apprendre ce qu'assurément vous savez avant moi : on ne manque pas de gens, au pays où vous êtes, qui avertissent les amis des calomnies aussi bien que des vérités qu'on dit d'eux. Je ne vous en dirai donc pas davantage, sinon qu'à quelques petits reproches près, dont vous m'avez un peu trop souvent fatigué, je vous trouve une dame sans reproche, et que j'ai la meilleure opinion du monde de vous.

Cependant je vous assure que la mort de Madame m'a surpris et affligé au dernier point. Vous savez combien agréablement j'étais autrefois avec elle. Toutes mes persécutions m'avaient encore attiré de sa part mille amitiés extraordinaires, que je vous conterai un jour. Si quelque chose est capable de détacher du monde les gens qui y sont les plus attachés, ce sont les réflexions que fait faire cette mort. Pour moi, elle me console fort de l'état de ma fortune, quand je vois que ceux qui peuvent faire enrager les autres, et qui par leur grandeur sont à couvert des repré-

[redacted]

sailles, ne le sont pas des coups du ciel. Vivons seulement, ma belle cousine, et nous en verrons bien d'autres. Je suis tout revenu pour madame de Grignan, et ce que m'en dira M. de Corbinelli ne peut augmenter la tendresse que j'ai pour elle, à moins qu'il ne m'assurât qu'elle est brouillée avec son mari ; car, en ce cas-là, je l'aimerais mieux que ma vie. Adieu, ma belle cousine ; ne nous tracassons plus. Quoique vous m'assuriez que nos liens s'allongent de notre race, et qu'ils ne se rompent point, ne vous y fiez pas trop : il arrive en une heure ce qui n'arrive pas en cent. Pour moi, j'aime la douceur : je suis comme le frère d'Arnolphe, *tout sucre et tout miel* [1].

83. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 6 août 1670.

Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde? Peut-on être plus honnête, plus régulière? Peut-on vous aimer plus tendrement? Peut-on avoir des sentiments plus chrétiens? Peut-on souhaiter plus passionnément d'être avec vous? Et peut-on avoir plus d'attachement à tous ses devoirs? Cela est assez ridicule que je dise tant de bien de ma fille ; mais c'est que j'admire sa conduite comme les autres, et d'autant plus que je la vois de plus près ; et qu'à vous dire vrai, quelque bonne opinion que j'eusse d'elle sur les choses principales, je ne croyais point du tout qu'elle dût être exacte sur toutes les autres au point qu'elle l'est. Je vous assure que le monde aussi lui rend bien justice, et qu'elle ne perd aucune des louanges qui lui sont dues. Voilà mon ancienne thèse qui me fera lapider un jour, c'est que le public n'est ni fou ni injuste : madame de Grignan doit être trop contente de lui

[1] Ce n'est pas l'Arnolphe de *l'École des Femmes*, c'est le Sganarelle de *l'École des Maris* qui dit :

Eh ! qu'il est doucereux ! c'est tout sucre et tout miel !

[redacted]

pour disputer contre moi présentement. Elle a été dans des peines de votre santé qui ne sont pas concevables; je me réjouis que vous soyez guéri, pour l'amour de vous et pour l'amour d'elle. Je vous prie que, si vous avez encore quelque bourrasque à essuyer de votre bile, vous en obteniez d'attendre que ma fille soit accouchée. Elle se plaint encore tous les jours de ce qu'on l'a retenue ici, et dit tout sérieusement que cela est bien cruel de l'avoir séparée de vous. Il semble que ce soit par plaisir que nous vous ayons mis à deux cents lieues d'elle. Je vous prie sur cela de calmer son esprit, et de lui témoigner la joie que vous avez d'espérer qu'elle accouchera heureusement ici. Rien n'était plus impossible que de l'emmener dans l'état où elle était; et rien ne sera si bon pour sa santé, ni même pour sa réputation, que d'y accoucher au milieu de ce qu'il y a de plus habile, et d'y être demeurée avec la conduite qu'elle a. Si elle voulait, après cela, devenir folle et coquette, elle le serait plus d'un an avant qu'on pût le croire, tant elle a donné bonne opinion de sa sagesse. Je prends à témoin tous les Grignans qui sont ici de la vérité de tout ce que je dis. La joie que j'en ai a bien du rapport à vous, car je vous aime de tout mon cœur, et suis ravie que la suite ait si bien justifié votre goût. Je ne vous dis aucune nouvelle; ce serait aller sur les droits de ma fille. Je vous conjure seulement de croire qu'on ne peut s'intéresser plus tendrement que je fais à ce qui vous touche.

84. — AU MÊME.

A Paris, vendredi 15 août 1670.

Si je vous écris souvent, vous n'avez pas oublié que c'est à condition que vous ne me ferez point de réponse; et, dans cette confiance, je vous dirai que je me réjouis de tous les honneurs dont vous êtes accablé. Il me paraît que M. le commandant n'y a pas plus de part que M. de Grignan; et

[redacted]

je vois, ce me semble, un fonds pour vous qui ne serait point pour un autre. Je vois un commerce si vif entre vous et une certaine dame, qu'il serait ridicule de prétendre vous rien mander. Il n'y a pas seulement la moindre espérance de vous apprendre qu'elle vous aime : toutes ses actions, toute sa conduite, tous ses soins, toute sa tristesse, vous le disent assez. Je suis fort délicate en amitié, et ne m'y connais pas trop mal. Je vous avoue que je suis contente de celle que je vois, et que je n'en souhaiterais pas davantage. Jouissez de ce plaisir, et n'en soyez pas ingrat. S'il y a une petite place de reste dans votre cœur, vous me ferez un plaisir extrême de me la donner, car vous en avez une très grande dans le mien. Je ne vous dis point si j'ai soin de votre chère moitié, si j'ai la dernière application pour sa santé, et si je souhaite que toute la barque arrive à bon port : si vous savez aimer, vous jugerez aisément de tous mes sentiments. Plût à Dieu que votre pauvre femme fût aussi heureuse que la petite Deville [1] ! elle vient d'accoucher d'un garçon qui paraît avoir trois mois. Ma fille disait tout à l'heure : Ah ! que je suis fâchée ! la petite Deville a pris mon garçon ; il n'en vient point deux dans une même maison. Je lui ai donné, c'est-à-dire à ma fille, un livre pour vous ; vous le trouverez d'une extrême beauté ; il est de l'ami intime [2] de Pascal ; il ne vient rien de là que de parfait : lisez-le avec attention. Voilà aussi de très beaux airs, en attendant des motets. N'abandonnez point votre voix, n'abandonnez point votre taille ; enfin ne cessez point d'être aimable, puisque vous êtes aimé.

85. — AU MÊME.

A Paris, vendredi 12 septembre 1670.

Ce n'est point pour entretenir un commerce avec vous,

[1] Femme du maître d'hôtel de M. de Grignan.

[2] M. Nicole.

[redacted]

j'en ferais scrupule, sachant de quelle sorte vous êtes accablé de celui de madame de Grignan. Je vous plains d'avoir à lire de si grandes lettres : je n'ai jamais rien vu de si vif, et je crois que, pour en être délivré, vous voudriez qu'elle fût avec vous; voilà où vous réduit son importunité. Elle est présentement séparée de nous au coin de sa chambre, avec une petite table et une écritoire à part, ne trouvant pas que M. de Coulanges, ni moi, nous soyons dignes d'approcher d'elle. Elle a été au désespoir que vous m'ayez écrit : je n'ai jamais vu une femme si jalouse ni si envieuse. Elle a beau faire, je la défie d'empêcher notre amitié. Vous avez une grande part aux soins que j'ai de sa santé ; et quand je songe au plaisir que vous aurez d'avoir une femme et un enfant gais et gaillards, je redouble toute l'application que j'ai à vous donner cette joie. J'espère que tout ira bien ; il nous semble même que depuis quelques jours cet enfant est devenu un garçon. Adieu, mon très cher. Je vous défends de m'écrire, mais je vous conjure de m'aimer. Pour moi, je vous aime ; il y a si longtemps, que je ne crois plus qu'il soit besoin de vous le dire.

M. DE COULANGES AU MÊME.

Vous avez beau dire et beau faire, si faut-il que je vous dise ici, Monsieur, que je suis très aise que vous soyez content de l'intendant et de l'intendante de Lyon [1]. Ils sont charmés de vous l'un et l'autre ; il n'est pas jusqu'à ma petite belle-sœur [2] qui ne nous écrive mille belles choses de vous. Ne vous mettez jamais en peine de me faire réponse : souffrez seulement que, me trouvant ici quand on vous écrit, je vous assure toujours que vous n'avez point de serviteur qui vous soit plus acquis que moi.

[1] M. et madame du Gué-Bagnols, dont la fille aînée était femme de M. de Coulanges (G.)

[2] Mademoiselle du Gué-Bagnols, qui fut mariée depuis à M. du Gué-Bagnols, intendant de Flandre, son cousin. (G.)

[redacted]

Madame votre femme est belle comme un ange. Madame votre femme vit comme un ange ; et, s'il plait à Dieu, elle accouchera heureusement d'un ange. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui. Puisque vous êtes content de ma belle-sœur, trouvez-lui un peu quelque bon parti dans votre province : elle est nièce de M. Le Tellier, et cousine-germaine de M. de Louvois.

86. — AU MÊME.

A Paris, mercredi 19 novembre 1670.

Madame de Puizieux [2] dit que, si vous aviez envie d'avoir un fils, vous preniez la peine de le faire : je trouve ce discours le plus juste et le meilleur du monde. Vous nous avez laissé une petite fille, nous vous la rendons. Jamais il n'y eut un accouchement si heureux. Vous saurez que ma fille et moi nous allâmes samedi dernier nous promener à l'Arsenal : elle sentit de petites douleurs. Je voulus, au retour, envoyer querir madame Robinet ; elle ne le voulut jamais. On soupa ; elle mangea très bien. M. le coadjuteur[1] et moi nous voulûmes donner à cette chambre un air d'accouchement ; elle s'y opposa encore d'une façon qui nous persuadait qu'elle n'avait qu'une colique de fille. Enfin, comme j'allais envoyer, malgré elle, querir la Robinette, voilà des douleurs si vives, si extrêmes, si redoublées, si continuelles, des cris si violents, si perçants, que nous comprimes très bien qu'elle allait accoucher. La difficulté, c'est qu'il n'y avait point de sage-femme ; nous ne savions tous où nous en étions ; j'étais au désespoir. Ma fille demandait du secours et une sage-femme ; c'était alors qu'elle la souhaitait : ce n'était pas sans raison ; car, comme nous eûmes fait venir en diligence la sage-femme de la Deville,

1 Charlotte d'Estampes-Valançay, marquise de Puisieux. (G.)

2 Jean-Baptiste Adhémar de Monteil, coadjuteur d'Arles, frère de M. de Grignan. (G.)

elle reçut l'enfant un quart d'heure après. Dans ce moment, Pequet[1] arriva, qui aida à la délivrer. Quand tout fut fait, la Robinette arriva un peu étonnée ; c'est qu'elle s'était amusée à accommoder madame la duchesse, pensant en avoir pour toute la nuit. D'abord *Hélène*[2] me dit : Madame, c'est un petit garçon. Je le dis au coadjuteur ; et puis quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'était une petite fille. Nous en sommes un peu honteuses quand nous songeons que tout l'été nous avons fait *des béguins au Saint-Père*[3], et qu'après de si belles espérances, *la signora met au monde une fille.* Je vous assure que cela rabaisse le caquet. Rien ne console que la parfaite santé de ma fille ; elle n'a pas eu la fièvre de son lait. Sa fille a été baptisée et nommée *Marie-Blanche*[4]; M. le coadjuteur pour M. d'Arles[5] ; et moi pour moi. Voilà un détail qu'on haïrait bien pour des choses indifférentes ; mais on l'aime fort pour celles qui tiennent au cœur. M. le premier président de Provence[6] est revenu exprès de Saint-Germain pour faire son compliment ici. Jamais je n'ai vu de si grandes apparences d'une véritable amitié. Que vous dirai-je encore ? Oserai-je le dire ? Je crois que la santé de votre chère épouse vous en consolera : c'est que notre aimable duchesse de Saint-Simon[7] a la petite-vérole si dangereusement que l'on craint pour sa vie. Adieu, mon cher ; je laisse à votre pauvre cœur à démêler tous ces divers sentiments : vous savez les miens il y a longtemps sur votre sujet. Des médisants disent que Blanche d'Adhémar ne sera pas d'une beauté surprenante ; et les mêmes gens ajou-

[1] Médecin de M. Fouquet.

[2] Une des femmes de madame de Sévigne.

[3] *Voyez* le conte de *l'Hermite*, par La Fontaine.

[4] La même qui, dans la suite, fut religieuse aux Dames de Sainte-Marie d'Aix, et mourut âgée de soixante-deux ans.

[5] François Adhémar de Monteil, archevêque d'Arles, commandeur des ordres du roi, oncle de M. de Grignan.

[6] M. de Forbin d'Oppède.

[7] Diane-Henriette de Budos, duchesse de Saint-Simon.

tent qu'elle vous ressemble. Si cela est, vous ne doutez pas que je ne l'aime fort.

87. — AU MÊME.

A Paris, mercredi 26 novembre 1670.

Vous avez une lettre de votre chère femme ; n'est-ce pas une folie de se mêler de vous écrire? ce n'est aussi que pour vous dire que madame la duchesse de Saint-Simon est hors de tout danger. Le jour que je vous écrivis, elle avait reçu tous ses sacrements, et l'on ne croyait pas qu'elle dût vivre deux jours. Présentement, vous pouvez sentir toute la joie que vous donne la bonne santé de ma fille. Elle a reçu tantôt une nouvelle qui lui donne beaucoup de déplaisir ; elle croyait que le petit de Noirmoutier[1] dût être aveugle ; elle avait fait là-dessus toutes ses réflexions morales et chrétiennes ; elle en avait eu toute la pitié que méritait un tel accident : tout d'un coup on lui vient dire qu'il verra clair, et que ses pauvres yeux, que la fluxion avait mis hors de la tête, y étaient rentrés heureusement comme si de rien n'était : là-dessus, elle demande ce qu'on veut qu'elle fasse de ses réflexions, et dit qu'on vient lui déranger ses pensées ; qu'on a bien peu de considération pour elle de lui dire cette nouvelle avant que les neuf jours soient passés. Enfin nous avons tant ri de cette folie, que nous avions peur qu'elle n'en fût malade.

M. le Grand[2] et le maréchal de Bellefond courent lundi dans le bois de Boulogne, sur des chevaux vites comme des éclairs : il y a trois mille pistoles de pari pour cette course.

[1] Antoine-François de La Trémoille, duc de Noirmoutier. Il était alors âgé de dix-huit ans.

[2] Le grand-écuyer de France, Louis de Lorraine, comte d'Armagnac.

[redacted]

88. — AU MÊME.

A Paris, vendredi 28 novembre 1670.

Ne parlons plus de cette femme, nous l'aimons au-delà de toute raison ; elle se porte très bien, et je vous écris en mon propre et privé nom. Je veux vous parler de M. de Marseille [1], et vous conjurer, par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de suivre mes conseils sur votre conduite avec lui. Je connais les manières des provinces, et je sais le plaisir qu'on y prend à nourrir les divisions ; en sorte qu'à moins que d'être toujours en garde contre les discours de ces messieurs, on prend insensiblement leurs sentiments, et très souvent c'est une injustice. Je vous assure que le temps ou d'autres raisons ont changé l'esprit de M. de Marseille : depuis quelques jours il est fort adouci, et, pourvu que vous ne vouliez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'est pas. Prenons-le sur ses paroles, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose de contraire ; rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentiments que de marquer de la défiance ; il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi pour le devenir : la dépense en est toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire ; on est touché de la bonne opinion des autres, et on ne se résout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu, desserrez votre cœur, et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans son cœur, avec toutes les démonstrations qu'il nous fait, et dont il serait honnête d'être la dupe, plutôt que d'être capable de le soupçonner injustement. Suivez mes avis, ils ne sont pas de moi seule : plusieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite, et vous assurent que

[1] Toussaint de Forbin-Janson, évêque de Marseille, depuis évêque et comte de Beauvais, cardinal et grand-aumônier de France.

[redacted]

vous n'y serez pas trompé. Votre famille en est persuadée : nous voyons les choses de plus près que vous ; tant de personnes qui vous aiment, et qui ont un peu de bon sens, ne peuvent guère s'y méprendre.

Je vous mandai l'autre jour que M. le premier président de Provence[1] était venu de Saint-Germain exprès, aussitôt que ma fille fut accouchée, pour lui faire son compliment : on ne peut témoigner plus d'honnêteté, ni prendre plus d'intérêt à ce qui vous touche. Nous l'avons revu aujourd'hui ; il nous a parlé le plus franchement et le mieux du monde sur l'affaire que vous ferez proposer à l'assemblée (*des États de Provence*) : il nous a dit qu'on vous avait envoyé des ordres pour la convoquer, et qu'il vous écrivait pour vous faire part de ses conseils, que nous avons trouvés très bons. Comme on ne connaît d'abord les hommes que par les paroles, il faut les croire jusqu'à ce que les actions les détruisent ; on trouve quelquefois que les gens qu'on croit ennemis ne le sont point ; on est alors fort honteux de s'être trompé ; il suffit qu'on soit toujours reçu à se haïr, quand on y est autorisé. Adieu, mon cher Comte ; je me fonde en raison, et je vous importune.

Madame de Coulanges[2] m'a mandé que vous m'aimiez ; quoique ce ne me soit pas une nouvelle, je dois être fort aise que cette amitié résiste à l'absence et à la Provence, et qu'elle se fasse sentir dans les occasions.

J'ai bien à vous remercier des bontés que vous avez eues pour ***; il m'en est revenu de grands compliments. Le roi a eu pitié de lui ; il n'est plus sur les galères, il n'a plus de chaîne, et demeure à Marseille en liberté. On ne peut trop louer le roi de cette justice et de cette bonté.

[1] M. de Forbin d'Oppède.

[2] Madame de Coulanges était à Lyon dans ce temps-là.

[redacted]

89. — AU MÊME.

A Paris, mercredi 3 décembre 1670.

Hélas! c'est donc à moi à vous mander la mort de madame la duchesse de Saint-Simon, après dix-huit jours de petite-vérole, tantôt sauvée, tantôt à l'extrémité? Enfin, elle mourut hier, et sa mort laisse presque tout le monde affligé de la perte d'une si aimable personne. Pour moi, j'en suis touchée au dernier point. Vous savez l'inclination naturelle que j'avais pour elle; si vous en avez conservé autant, vous serez fâché d'apprendre une si triste nouvelle.

Au reste, le père Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries. Nous nous trompions dans la pensée qu'il ne jouerait bien que dans son tripot; il passe infiniment tout ce que nous avons ouï.

Adieu, mon très cher Comte; votre frère a prêché tantôt avec une approbation générale et sincère.

90. — AU MÊME.

A Paris, mercredi 10 décembre 1670.

Madame de Coulanges m'a mandé plus de quatre fois que vous m'aimiez de tout votre cœur, que vous parliez de moi, que vous me souhaitiez. Comme j'ai fait toutes les avances de cette amitié, et que je vous ai aimé la première, vous pouvez juger à quel point mon cœur est content d'apprendre que vous répondez à cette inclination que j'ai pour vous depuis si longtemps. Tout ce que vous écrivez de votre fille est admirable; je n'ai point douté que la bonne santé de la mienne ne vous consolât de tout. J'aurais eu trop de joie de vous apprendre la naissance d'un petit garçon; mais c'eût été trop de biens tout à la fois, et ce plaisir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles,

soin de consolation en vous écrivant.

Ma fille me prie de vous mander l
Nevers[1] : ce M. de Nevers si difficil
Nevers si extraordinaire, qui glisse d
y pense le moins ; il épouse enfin, de
point mademoiselle d'Houdancourt, n
Grancei ; c'est mademoiselle de Thia
modeste, élevée à l'Abbaye-aux-Bois.
tespan en fait les noces dimanche ; ell
mère, et en reçoit tous les honneurs. I
Nevers toutes ses charges ; de sorte que
pas un sou, lui vaut mieux que la plus
France. Madame de Montespan fait de
Je vous défends de m'écrire : écrivez à n
la liberté de vous écrire, sans vous e
réponses qui m'ôteraient le plaisir d
bagatelles. Aimez-moi toujours, mon
quitte d'honorer ma grand'maternité ;
mer, et vous assurer que vous n'êtes
monde si chèrement qu'ici.

vue aujourd'hui ; elle est très affligée : elle m'a parlé du déplaisir qu'elle croit que vous aurez en apprenant la mort de sa mère.

M. de Foix [1] est quelquefois à l'extrémité, quelquefois mieux ; je ne répondrai point cette année de la vie de ceux qui ont la petite-vérole.

Il y a ici un jeune fils du Landgrave de Hesse [2], qui est mort de la fièvre continue sans avoir été saigné : sa mère lui avait recommandé en partant de ne point se faire saigner à Paris ; il ne s'est point fait saigner, il est mort.

Noirmoutier est aveugle sans ressource ; madame de Grignan peut reprendre toutes les vieilles réflexions qu'elle avait faites là-dessus. La cour est ici, et le roi s'y ennuie à tel point, qu'il ira toutes les semaines trois ou quatre jours à Versailles.

Le maréchal de La Ferté dit ici des choses non pareilles ; il a présenté à sa femme le comte de Saint-Paul [3] et le *petit Bon* [4] en qualité de jeunes gens qu'il faut présenter aux dames. Il fit des reproches au comte de Saint-Paul d'avoir été si longtemps sans l'être venu voir. Le comte a répondu qu'il était venu plusieurs fois chez lui, qu'il fallait donc qu'on ne lui eût pas dit.

91. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE COULANGES.

A Paris, lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la

[1] Henri-Charles de Foix, abbé de Rebais.
[2] Guillaume VII, né le 21 janvier 1651, mort à Paris le 21 novembre 1670.
[3] Depuis duc de Longueville.
[4] Le comte de Fiesque.

[redacted]

plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste [1]; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue;* une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la, je vous le donne en trois; *jetez-vous votre langue aux chiens?* Hé bien! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun [2] épouse dimanche au Louvre, devenez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est madame de la Valière : point du tout, Madame; c'est donc mademoiselle de Retz? Point du tout, vous êtes bien provinciale. Ah! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créqui, vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche au Louvre, avec la permission du roi, Mademoiselle, Mademoiselle de.... Mademoiselle, devinez le nom; il épouse Mademoiselle, ma foi! par ma foi! ma foi jurée! MADEMOISELLE, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu MONSIEUR, Mademoiselle, petite-fille de HENRI IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, mademoi-

1 Madame de Sévigné veut sans doute parler de Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui, trois mois après la mort de Louis XII, son mari, épousa le duc de Suffolk.

2 Antoine Nompar de Caumont, marquis de Puiguilhem, depuis duc de Lauzun.

[redacted]

selle, cousine-germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

92. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 19 décembre 1670.

Voilà M. de P...... à qui je parlais de vous avec plaisir et déplaisir. Je ne vous fais pas valoir la douleur que j'ai de l'état de votre fortune : ce serait vouloir escroquer des reconnaissances. Quand je vois des gens fort heureux, je suis au désespoir ; cela n'est pas d'une belle ame ; mais le moyen aussi de souffrir des coups de tonnerre de bonheur, comme il y en a, dit-on, pour les inclinations ? Je vous remercie de votre compliment sur l'accouchement de ma fille, c'en est trop pour une troisième fille de Grignan ; mais que dites-vous de la charge de grand-maréchal des logis qu'on vient de donner à notre cousin de Thianges ?

Rodrigue, qui l'eût cru ? Chimène, qui l'eût dit ?

Je me tais tout court : j'irais trop loin si je ne me retenais ; je dirai encore pourtant que je suis au désespoir quand je vois des gens heureux sans raison, et vous en l'état où vous êtes. Je trouve mon intérêt si mêlé avec le vôtre, et l'amour-propre si confondu avec l'amitié, qu'il est impossible de les démêler.

La lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire pour

haine. N'en parlons plus; vous réparez et d'une manière si noble et si naturell présentement vous en devoir le reste. grand dommage que nos étoiles nous étions bien propres à vivre dans une nous entendons, ce me semble, à demi jouis pas bien sans vous; et si je ris, c nœud de la gorge. M. de Plombières n pour vous. Je voudrais bien, comme Grammont, que ce qu'il a dans la tête dans une autre tête que je dirais bien.

93. — DU COMTE DE BUSSY A MADA

A Chaseu

De la manière que je vois que ma ma touche, Madame, c'est à moi à vous mon particulier, je vous assure que j'e et plus je vois de choses extraordinaire tune des autres, plus j'ai l'esprit en re

[redacted]

Je vous conseille, ma chère cousine, d'en user de même, et je vous supplie de croire que la manière dont je soutiens les persécutions qu'on me fait depuis cinq ans, me doit faire autant d'honneur que les plus belles campagnes que j'aie jamais faites. Mon cousin de Thianges a bien du mérite; mais il faut dire le vrai, il est bien heureux.

Il est vrai, ma chère cousine, que nous étions assez faits l'un pour l'autre : mais je ne désespère pas encore que nous ne passions une bonne partie de notre vie ensemble; songeons seulement à vivre, et nous verrons bien des choses. Pour moi, j'ai une santé que je n'ai point eue depuis trente ans; je vous veux seulement surprendre quand je retournerai à Paris : je m'en irai un beau matin chez vous sans livrées, je vous ferai dire que c'est un gentilhomme breton dont vous ne connaissez pas le nom seulement; il se terminera en *ec*. J'entrerai dans votre chambre, je déguiserai ma voix; je suis assuré que vous ne me reconnaîtrez pas, et que, quand je me découvrirai, vous serez surprise de mon air jeune et de ma fraîcheur. On dirait, à me voir, que Dieu me veut remplacer en une longue vie ce qu'il m'ôte de fortune : ce n'est pas tout perdre au moins. Je crois que, si ce qui est dans la tête de Plombières pour moi était dans celle que vous diriez bien, je serais un exemple de grande fortune aux siècles présents et à venir.

94. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE COULANGES.

A Paris, vendredi 19 décembre 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse et de son bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à complimenter; le mercredi, Mademoiselle fit une do-

[redacted]

nation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommé dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés : le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France et qui donne le premier rang; le duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée; le duché de Saint-Fargeau, le duché de Châtellerault : tout cela estimé vingt-deux millions. Le contrat fut dressé ensuite, où il prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui était hier, Mademoiselle espéra que le roi signerait le contrat, comme il l'avait dit; mais, sur les sept heures du soir, la reine, Monsieur et plusieurs barbons firent entendre à Sa Majesté que cette affaire faisait tort à sa réputation; en sorte qu'après avoir fait venir Mademoiselle et M. de Lauzun, le roi leur déclara, devant M. le prince [1], qu'il leur défendait absolument de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté et tout le désespoir que méritait une si grande chute. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives; et tout le jour elle a gardé son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe, voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement : c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse; nous espérons que vous en ferez autant : *E frà tanto vi bacio le mani.*

1 On m'a communiqué un manuscrit des Mémoires de La Fare, dont l'écriture est du temps de Louis XIV; j'y ai trouvé l'anecdote suivante, qui a été retranchée à l'impression. « La reine même, qui ne se mêlait de rien, « parla au roi fortement; Monsieur encore davantage, et monsieur le « prince dit au roi, quoique respectueusement, *qu'il irait au mariage du « cadet Lauzun, et qu'il lui casserait la tête, en sortant, d'un coup de « pistolet.* » (M.)

95. — AU MÊME.

A Paris, mercredi 24 décembre 1670.

Vous savez présentement l'histoire romanesque de Mademoiselle et de M. de Lauzun. C'est le juste sujet d'une tragédie dans toutes les règles du théâtre ; nous en disposions les actes et les scènes l'autre jour ; nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, et c'était une pièce parfaite. Jamais il ne s'est vu de si grands changements en si peu de temps ; jamais vous n'avez vu une émotion si générale ; jamais vous n'avez ouï une si extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué son personnage en perfection, il a soutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, et pourtant une douleur mêlée d'un profond respect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu est sans prix : mais les bonnes graces du roi, qu'il a conservées, sont sans prix aussi, et sa fortune ne paraît pas déplorée. Mademoiselle a fort bien fait aussi ; elle a bien pleuré ; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ses devoirs au Louvre, dont elle avait reçu toutes les visites. Voilà qui est fini. Adieu.

96. — AU MÊME.

A Paris, mercredi 31 décembre 1670.

J'ai reçu vos réponses à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passé depuis le 15 jusqu'au 20 de ce mois : le sujet le méritait bien. J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourrait pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parceque j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi : Jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche ; et je voulus parier, quoique tout respirât la

à genoux dans sa ruelle; elle me dit à
pourquoi, et les beaux présents qu'elle
et le nom qu'elle avait donné; qu'il
parti pour elle en Europe, et qu'elle
Elle me conta une conversation mot
eue avec le roi; elle me parut transport
un homme bien heureux; elle me parla
mérite et de la reconnaissance de M.
tout cela je lui dis : « Mon Dieu, Made
« bien contente; mais que n'avez-vous
« ment cette affaire dès lundi? Savez
« grand retardement donne le temps à
« parler, et que c'est tenter Dieu et le
« conduire si loin une affaire si extraor
dit que j'avais raison; mais elle était si
que ce discours ne lui fit alors qu'une
Elle retourna sur les bonnes qualités et
de Lauzun. Je lui dis ces vers de Sév

Je ne la puis du moins blâmer d'un r
Polyeucte a du nom, et sort du sang

[redacted]

son cœur était trop plein. A dix heures, elle se donna au reste de la France, qui venait lui faire sur cela son compliment. Elle attendit tout le matin des nouvelles, et n'en eut point. L'après-dînée, elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. de Montpensier. Le soir, vous savez ce qui arriva. Le lendemain, qui était vendredi, j'allai chez elle ; je la trouvai dans son lit ; elle redoubla ses cris en me voyant ; elle m'appela, m'embrassa, me mouilla toute de ses larmes. Elle me dit : Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dites hier ? Ah ! quelle cruelle prudence ! ah ! la prudence ! Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois ; elle est fort affligée, et m'a toujours traitée comme une personne qui sentait ses douleurs ; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé, dans cette occasion, des sentiments qu'on n'a guère pour des personnes d'un tel rang [1]. Ceci entre nous deux et madame de Coulanges ; car vous jugez bien que cette causerie serait entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.

97. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 16 janvier 1671.

Hélas ! je l'ai encore cette pauvre enfant, et quoi qu'elle ait pu faire, il n'a pas été en son pouvoir de partir le 10 de ce mois, comme elle en avait le dessein. Les pluies ont été et sont encore si excessives, qu'il y aurait eu de la folie à se hasarder. Toutes les rivières sont débordées ; tous les grands chemins sont noyés ; toutes les ornières cachées ; on peut fort bien verser dans tous les gués. Enfin la chose est au point que madame de Rochefort [2], qui est chez elle

[1] On croit que Mademoiselle épousa secrètement Lauzun. Plusieurs lettres de madame de Sévigné donnent la suite de cette histoire. La Bruyère a peint le caractère du duc de Lauzun sous le nom de *Straton*, chap. VIII de la cour.

[2] Madeleine de Laval, épouse du marquis de Rochefort, depuis maréchal de France

avoue que l'excès d'un si mauvais temp
opposée à son départ pendant quelque
tends pas qu'elle évite le froid, ni les b
du voyage; mais je ne veux pas qu'elle s
son, quoique très forte, ne la retiendrai
sans le coadjuteur qui part avec elle, e
marier sa cousine d'Harcourt [1]. Cette
Louvre; M. de Lionne est le procureur
je dis à M. le coadjuteur, sur ce sujet. (
tardée d'un jour à l'autre, et ne se fera
huit jours. Cependant je vois ma fille e
tience de partir, que ce n'est pas vivre
passe ici présentement; et si le coadjute
noce, je la vois disposée à faire une fo
sans lui. Ce serait une chose si étran
c'est une chose si heureuse pour elle d'
frère, que je ferai tous mes efforts pour
pas. Cependant les eaux s'écouleront u
dire, de plus, que je ne sens point le p
sentement; je sais qu'il faut qu'elle p
ici ne consiste qu'en devoirs et en affai

[redacted]

mot, quoique je l'aime, comme vous savez, l'état où nous sommes à présent nous pèse et nous ennuie. Ces derniers jours-ci n'ont aucun agrément. Je vous suis très obligée, mon cher Comte, de toutes vos amitiés pour moi, et de toute la pitié que je vous fais. Vous pouvez mieux que nul autre comprendre ce que je souffre et ce que je souffrirai. Je suis fâchée pourtant que la joie que vous aurez de la voir puisse être troublée par cette pensée. Voilà les changements et les chagrins dont la vie est mêlée. Adieu, mon très cher Comte, je vous tue par la longueur de mes lettres, j'espère que vous verrez le fond qui me les fait écrire.

98. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 23 janvier 1671.

Voilà, mon cousin, tout ce que l'abbé de Coulanges sait de notre maison, dont vous avez dessein de faire une petite histoire. Je voudrais que vous n'eussiez jamais fait que celle-là. Nous sommes très obligés à M. du Bouchet : il nous démêle fort et nous fait valoir en des occasions qui font plaisir. En vérité, c'est peu de n'avoir que moi pour représenter ici le corps des Rabutins. Je suis transplantée, et ce que l'on dit soi-même, outre qu'on ne voudrait guère souvent parler sur ce chapitre, ne fait pas un grand effet. On me vient de conter une aventure extraordinaire qui s'est passée à l'hôtel de Condé, et qui mériterait de vous être mandée, quand nous n'y aurions pas l'intérêt que nous y avons. La voici : Madame la princesse [1] ayant pris il y a quelque temps de l'affection pour un de ses valets de pied nommé Duval, celui-ci fut assez fou pour souffrir impatiemment la bonne volonté qu'elle témoignait aussi pour le jeune Rabutin qui avait été son page. Un jour qu'ils se trouvaient tous deux dans sa chambre, Duval ayant dit

[1] Claire-Clémence de Maillé-Brezé, princesse de Condé.

ce qui était en vos mains. Adieu, m
non pas celui qui s'est battu contre I
qui eût bien fait de l'honneur à ses p
à la destinée. Je vous souhaite la cc
philosophie, et à moi celle de votre an
périr, quoi que nous puissions faire :
trempe, et le fond en tient à nos os. M
compliments et mille adieux ; elle s'e
Provence; je suis inconsolable de cet
brasse mes chères nièces.

99. — DU COMTE DE BUSSY A MAD

A Cha

Je viens de recevoir votre lettre et
maison, dont je vous rends mille g
l'abbé. Les pièces que vous avez, ave
toutes les preuves que nous pouvons s
que votre cadet, j'en ai bien plus que
Je suis bien aise, ma chère cousine

[redacted]

mais fait d'autre histoire que celle de notre maison, et ensuite du chagrin que vous témoignez du mélange des noms de Rabutin et de Duval, vous me dites que vous auriez eu une grande joie si j'avais voulu faire de mon nom tout ce qui était en mon pouvoir. Je n'ai que deux mots à vous dire là-dessus, sans entrer avec vous dans le détail de ma justification : ou je suis coupable et me suis attiré ma mauvaise fortune, ou seulement malheureux. Si c'est celui-ci, vous êtes injuste de me rien reprocher, et si je suis coupable, il est malhonnête à vous, dans tous les temps, de me le dire, mais particulièrement quand je suis accablé de persécutions. Personne que vous ne me parle ainsi, et si mes ennemis le disent quelquefois, je suis assuré qu'ils ne le pensent pas.

Je vois bien que c'est le départ de madame de Grignan qui vous met en méchante humeur; mais je remarque que vous avez, à point nommé, quand vous m'écrivez, des occasions de *picotterie* dont je me passerais fort bien. Regardez s'il vous serait agréable que je vous redisse souvent que, si vous aviez voulu, on n'aurait pas dit de vous et du surintendant Fouquet les sottises qui s'en dirent après qu'il fut arrêté; je ne les ai jamais crues, mais aussi je ne vous ai pas donné le chagrin de les entendre. Je vous prie donc, ma chère cousine, d'avoir les mêmes égards pour moi que j'ai pour vous; car, quoique je ne puisse jamais m'empêcher de vous aimer, je n'aimerais pas que toute notre vie se passât en reproches et en éclaircissements; c'est tout ce que nous pourrions faire, s'il y avait de l'amour sur le jeu.

L'aventure de notre cousin n'est ni belle ni laide : la maîtresse lui fait honneur, et le rival de la honte.

100. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6 février 1671.

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la

[redacted]

dépeindre ; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'ame ; et en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de madame du Housset, on me fit du feu ; *Agnès* me regardait sans me parler ; c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir. J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton ; j'allai ensuite chez madame de La Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit : elle était seule, et malade et triste de la mort d'une sœur religieuse ; elle était comme je la pouvais desirer. M. de La Rochefoucauld y vint ; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être touchée, et du dessein de parler comme il faut à *Mellusine* [1]. Je vous réponds qu'elle sera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez madame de La Fayette ; mais en entrant ici, bon Dieu ! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré ? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes ; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris ? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec madame de La Troche [2] à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre

1 Françoise de Montalais, veuve de Jean de Beuil, comte de Marans grand-échanson. Madame de Sévigné et sa fille lui avaient donné le nom de Mellusine, fée célèbre en Poitou par sa queue de poisson, et par le cris qu'elle poussait sur les ruines du château de Lusignan chaque fois qu cette famille était menacée de quelque malheur.

2 Marie Godde de Varennes, veuve du marquis de La Troche, conseille au parlement de Rennes, de la maison de Savonière, en Anjou. Elle avai

[redacted]

qui me remit dans les premiers transports, et ce soir j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car, pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre serait pleine de compliments, si je voulais.

Vendredi au soir.

J'ai appris chez madame de Lavardin les nouvelles que je vous mande; et j'ai su, par madame de La Fayette, qu'elle et M. de La Rochefoucauld eurent hier une conversation avec *Mellusine*, dont le détail n'est pas aisé à écrire : mais songez qu'elle fut confondue et poussée à bout par l'horreur de son procédé, qui lui fut reproché sans aucun ménagement. Elle est fort heureuse du parti qu'on lui offre, et dont elle est demeurée d'accord; c'est de se taire très religieusement : moyennant quoi on ne la poussera pas à bout. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur. Je ne vois que des gens qui vous aiment et vous estiment beaucoup, et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je n'ai voulu aller encore que chez madame de La Fayette. On s'empresse fort de me chercher et de me vouloir prendre, et je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chère fille, d'avoir soin de votre santé; conservez-la pour l'amour de moi, et ne vous abandonnez pas à ces cruelles négligences, dont il ne me semble pas qu'on puisse jamais revenir. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne saurait avoir d'égale, n'en déplaise à toutes les autres.

Le mariage de mademoiselle d'Houdancourt [1] et de M. de Ventadour a été signé ce matin. L'abbé de Chambonnas a été nommé aussi ce matin à l'évêché de Lodève.

un fils qui devint maréchal-de-camp, et qui fut tué le 18 septembre 1691 au combat de Leuze : c'était un officier d'un très grand mérite. (G.)

[1] Fille du maréchal de ce nom. Elle était dame d'honneur de la reine : c'est elle que la comtesse de Soissons essaya de rendre agréable au roi pour le détacher de madame de La Vallière.

chai d'Albret a convaincu madame
seulement d'une bonne galanterie av
dont il avait toujours voulu douter; ma
et de madame Scarron [3] tous les maux
ner. Il n'y a point de mauvais offices q
rendre à l'un et à l'autre, et cela est t
madame Scarron ne la voit plus, ni to
lieu. Voilà une femme bien abîmée : m
solation de n'y avoir pas peu contribué.

101. — A LA MÊME.

A Paris

Je reçois vos lettres, comme vous av
je fonds en larmes en les lisant; il sem
veuille se fendre par la moitié; on croi
crivez des injures ou que vous êtes ma
est arrivé quelque accident, et c'est tou
m'aimez, ma chère enfant, et vous me
nière que je ne puis soutenir sans des pl
Vous continuez votre voyage sans ...

[redacted]

tout ce qui me peut être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire. De quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir. Rien ne me donne de distraction; je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi : je suis toujours dans les grands chemins, il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carrosse ne verse; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir ; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux ; je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers; vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par madame de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres ; peut-être que la troisième viendra ; c'est la seule consolation que je souhaite ; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble; cela viendra peut-être, mais il n'en est pas question encore. Les duchesses de Verneuil [1] et d'Arpajon me veulent réjouir ; je les en ai remerciées : je n'ai jamais vu de si belles ames qu'il y en a dans ce pays-ci. Je fus samedi tout le jour chez madame de Villars [2] à parler de vous et à pleurer ; elle entre bien dans mes sentiments. Hier je fus au sermon de M. d'Agen [3] et au salut, et chez madame de

[1] La duchesse de Verneuil était fille du chancelier Séguier.

[2] Marie Gigault de Bellefonds, marquise de Villars, mère du maréchal duc de ce nom.

[3] Claude Joli, célèbre prédicateur, depuis évêque d'Agen, mort à l'âge de 68 ans, en 1678.

[redacted]

Puisieux, et chez madame du Pui-du-Fou, qui vous fait mille amitiés. Si vous aviez un petit manteau fourré, elle aurait l'esprit en repos. Aujourd'hui je m'en vais souper au faubourg, tête à tête [1]. Voilà les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une messe pour vous : c'est une dévotion qui n'est pas chimérique. Je n'ai vu Adhémar [2] qu'un moment ; je m'en vais lui écrire pour le remercier de son lit; je lui en suis plus obligée que vous. Si vous voulez me faire un véritable plaisir, ayez soin de votre santé; dormez dans ce joli petit lit, mangez du potage, et servez-vous de tout le courage qui me manque. Continuez à m'écrire. Tout ce que vous avez laissé d'amitiés ici est augmenté : je ne finirais point à vous faire des compliments, et à vous dire l'inquiétude où l'on est de votre santé.

Mademoiselle d'Harcourt fut mariée avant-hier; il y eut un grand souper maigre à toute la famille; hier un grand bal et un grand souper au roi, à la reine, à toutes les dames parées : c'était une des plus belles fêtes qu'on puisse voir.

Madame d'Heudicourt est partie avec un désespoir inconcevable, ayant perdu toutes ses amies, convaincue de tout ce que madame Scarron avait toujours défendu, et de toutes les trahisons du monde. Mandez-moi quand vous aurez reçu mes lettres. Je fermerai tantôt celle-ci.

Lundi au soir.

Avant que d'aller au faubourg, je fais mon paquet, et je

[1] Avec madame de La Fayette.

[2] Joseph Adhémar de Monteil, frère de M. de Grignan, connu d'abord sous le nom d'*Adhémar*, fut appelé *le chevalier de Grignan*, après la mort de Charles-Philippe d'Adhémar son frère, arrivée le 6 février 1672; et s'étant marié dans la suite avec N... d'Oraison, il reprit le nom de *comte d'Adhémar*. Il était, en 1673, mestre de camp d'un régiment de cavalerie, à la tête duquel il se signala en plusieurs occasions, et surtout au combat d'Altenheim. Il fut fait maréchal de camp en 1688, et mourut sans postérité le 19 novembre 1713, âgé de 69 ans. (G

[redacted]

l'adresse à M. l'intendant à Lyon. La distinction de vos lettres m'a charmée : hélas ! je la méritais bien par la distinction de mon amitié pour vous.

Madame de Fontevraud [1] fut bénite hier ; MM. les prélats furent un peu fâchés de n'y avoir que des tabourets.

Voici ce que j'ai su de la fête d'hier : toutes les cours de l'hôtel de Guise étaient éclairées de deux mille lanternes. La reine entra d'abord dans l'appartement de mademoiselle de Guise [2] fort éclairé, fort paré ; toutes les dames se mirent à genoux autour de la reine, sans distinction de tabourets ; on soupa dans cet appartement. Il y avait quarante dames à table. Le souper fut magnifique. Le roi vint, et fort gravement regarda tout sans se mettre à table ; on monta plus haut, où tout était préparé pour le bal. Le roi mena la reine, et honora l'assemblée de trois ou quatre courantes, et puis s'en alla au Louvre avec sa compagnie ordinaire. Mademoiselle ne voulut point venir à l'hôtel de Guise. Voilà tout ce que je sais.

Je veux voir le paysan de Sully, qui m'apporta hier votre lettre ; je lui donnerai de quoi boire : je le trouve bien heureux de vous avoir vue. Hélas ! comme un moment me paraîtrait, et que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus ! Je me fais des *dragons* [3] aussi bien que les autres. Dirval [4] a ouï parler de *Mellusine* : il dit que c'est bien employé, qu'il vous avait avertie de toutes les plaisanteries qu'elle avait faites à votre première couche ; que vous ne daignâtes pas l'écouter ; que depuis ce temps-là

[1] Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart, célèbre par son esprit et par ses vertus. Elle était sœur du duc de Vivonne, et de mesdames de Thianges et de Montespan. « Ces quatre personnes, dit Voltaire, dans le « *Siècle de Louis XIV*, plaisaient universellement par un tour singulier de « conversation, mêlé de plaisanterie, de naïveté et de finesse, qu'on ap- « pelait *l'esprit des Mortemar*. » (G)

[2] Marie de Lorraine, qui mourut en 1688, à 93 ans.

[3] Expression familière entre la mère et la fille, pour dire *des chagrins*, *des inquiétudes*.

[4] Le comte d'Avaux, frère du célèbre négociateur.

cela est comme madame Robinet. Adi
l'unique passion de mon cœur, le pla
ma vie. Aimez-moi toujours, c'est la
peut donner de la consolation.

102. — A LA MÊME

A Paris, n

Je n'en ai reçu que trois de ces ain
pénètrent le cœur; il y en a une qu
sans que je les aime toutes, et que je n
ce qui me vient de vous, je croirais n'
trouve qu'on ne peut rien souhaiter qu
que j'ai reçues : elles sont, premièreme
et de plus, si tendres et si naturelles,
de ne les pas croire; la défiance mêm
cue : elles ont ce caractère de vérité q
jours, qui se fait voir avec autorité, p
seté et la menterie demeurent accabl
sans pouvoir persuader; plus leurs se

[redacted]

persuadée de la vérité que je souhaite le plus. Vous pourrez juger par-là de ce que m'ont fait les choses qui m'ont donné autrefois des sentiments contraires. Si mes paroles ont la même puissance que les vôtres, il ne faut pas vous en dire davantage; je suis assurée que mes vérités ont fait en vous leur effet ordinaire; mais je ne veux pas que vous disiez que j'étais un rideau qui vous cachait: tant pis si je vous cachais, vous êtes encore plus aimable quand on a tiré le rideau; il faut que vous soyez à découvert pour être dans votre perfection; nous l'avons dit mille fois. Pour moi, il me semble que je suis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendait aimable; je n'ose plus voir le monde, et, quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai passé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement. Peu de gens sont dignes de comprendre ce que je sens; j'ai cherché ceux qui sont de ce petit nombre, et j'ai évité les autres. J'ai vu Guitaud et sa femme; ils vous aiment, mandez-moi un petit mot pour eux. Deux ou trois Grignan me vinrent voir hier matin. J'ai remercié mille fois Adhémar de vous avoir prêté son lit: nous ne voulûmes point examiner s'il n'eût pas été meilleur pour lui de troubler votre repos, que d'en être cause; nous n'eûmes pas la force de pousser cette folie, et nous fûmes ravis de ce que le lit était bon. Il nous semble que vous êtes à Moulins aujourd'hui; vous y recevrez une de mes lettres: je ne vous ai point écrit à Briare; c'était ce cruel mercredi qu'il fallait écrire; c'était le propre jour de votre départ: j'étais si affligée et si accablée, que j'étais même incapable de chercher de la consolation en vous écrivant. Voici donc ma troisième et ma seconde à Lyon; ayez soin de me mander si vous les avez reçues. Quand on est fort éloigné, on ne se moque plus des lettres qui commencent par *j'ai reçu la vôtre*, etc. La pensée que vous avez de vous éloigner toujours, et de voir que ce carrosse va toujours en-delà, est une de celles qui me tourmentent

le plus. Vous allez toujours, et enfin, comme vous dites, vous vous trouverez à deux cents lieues de moi : alors ne pouvant plus souffrir les injustices sans en faire à mon tour, je me mettrai à m'éloigner aussi de mon côté, et j'en ferai tant, que je me trouverai à trois cents : ce sera une belle distance, et ce sera aussi une chose digne de mon amitié, que d'entreprendre de traverser la France pour vous aller trouver. Je suis touchée du retour de vos cœurs entre le coadjuteur et vous : vous savez combien j'ai toujours trouvé que cela était nécessaire au bonheur de votre vie ; conservez bien ce trésor ; vous êtes vous-même charmée de sa bonté, faites-lui voir que vous n'êtes pas ingrate. Je finirai tantôt ma lettre. Peut-être qu'à Lyon vous serez si étourdie de tous les honneurs qu'on vous y fera, que vous n'aurez pas le temps de lire tout ceci ; ayez au moins celui de me mander toujours de vos nouvelles, comme vous vous portez, et votre aimable visage que j'aime tant, et si vous vous embarquez sur ce diable de Rhône. Je crois que vous aurez M. de Marseille [1] à Lyon.

Mercredi au soir.

Je viens de recevoir tout présentement votre lettre de Nogent ; elle m'a été donnée par un fort honnête homme que j'ai questionné tant que j'ai pu ; mais votre lettre vaut mieux que tout ce qui se peut dire. Il était bien juste, ma fille, que ce fût vous la première qui me fissiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous me mandez de M. Busche est original ; cela s'appelle des traits dans le style de l'éloquence ; j'en ai donc ri, je vous l'avoue, et j'en serais honteuse si, depuis huit jours, j'avais fait autre chose que pleurer. Hélas ! je le rencontrai dans la rue de M. Busche, qui amenait vos chevaux. Je l'arrêtai, et, tout

[1] M. de Forbin de Janson, depuis cardinal.

en pleurs, je lui demandai son nom ; il me le dit ; je lui dis en sanglotant : Monsieur Busche, je vous recommande ma fille, ne la versez point ; et, quand vous l'aurez menée heureusement à Lyon, venez me voir pour me dire de ses nouvelles ; je vous donnerai de quoi boire ; je le ferai assurément : ce que vous me mandez sur son sujet augmente beaucoup le respect que j'avais déja pour lui. Mais vous ne vous portez point bien, vous n'avez point dormi ; le chocolat vous remettra. Mais vous n'avez point de chocolatière ; j'y ai pensé mille fois ; comment ferez-vous ? Hélas ! mon enfant, vous ne vous trompez point quand vous croyez que je suis occupée de vous encore plus que vous ne l'êtes de moi, quoique vous me le paraissiez plus que je ne vaux. Si vous me voyez, vous me voyez chercher ceux qui en veulent bien parler ; si vous m'écoutez, vous entendez bien que j'en parle. C'est assez vous dire que j'ai fait une visite à l'abbé Guêton, pour parler des chemins et de la route de Lyon. Je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me divertir ; en paroles couvertes, c'est qu'ils veulent m'empêcher de penser à vous, et cela m'offense. Adieu, ma très aimable ; continuez à m'écrire et à m'aimer : pour moi, je suis tout entière à vous ; j'ai des soins extrêmes de votre enfant. Je n'ai point de lettres de M. de Grignan, et je ne laisse pas de lui écrire.

103. — A LA MÊME.

A Paris, jeudi 12 février 1671.

Ceci est un peu de provision, car je ne vous écrirai que demain ; mais je veux vous écrire présentement ce que je viens d'apprendre.

Le président Amelot [1], après avoir fait hier mille visites, se trouva un peu embarrassé sur le soir, et tomba dans une

[1] Charles Amelot de Gournay, président au grand conseil.

« d'en faire un sacrifice à Dieu ; qu'
« que le reste de la passion qu'elle a
« sa pénitence, et qu'après lui avoir
« nesse, ce n'était pas trop encore du
« le soin de son salut. » Le roi pleura f
bert à Chaillot, la prier instamment
et qu'il pût lui parler encore. M. Colb
roi a causé une heure avec elle, et a
de Montespan fut au-devant d'elle, l
larmes aux yeux. Tout cela ne se com
disent qu'elle demeurera à Versailles
tres qu'elle reviendra à Chaillot ; nou

104. — A LA MÊMI

Vendredi, 13 février 167

Monsieur de Coulanges veut que j
à Lyon. Je vous conjure, ma chère
embarquez, de descendre au Pont-Sa

[redacted]

ment! J'ai ouï dire qu'il y avait eu un dimanche gras, mais ce n'est que par ouï-dire, et je ne l'ai point vu. J'ai été farouche au point de ne pouvoir pas souffrir quatre personnes ensemble. J'étais au coin du feu de madame de La Fayette. L'affaire de *Mellusine* est entre les mains de Langlade, après avoir passé par celles de M. de Larochefoucauld et de d'Hacqueville. Je vous assure qu'elle est bien confondue et bien méprisée par ceux qui ont l'honneur de la connaître. Je n'ai pas encore vu madame d'Arpajon ; elle a une mine satisfaite qui m'importune. Le bal du mardi gras pensa être renvoyé ; jamais il ne fut une telle tristesse; je crois que c'était votre absence qui en était cause. Bon Dieu! que de compliments j'ai à vous faire ! que d'amitiés! que de soins de savoir de vos nouvelles ! que de louanges l'on vous donne ! Je n'aurais jamais fait, si je voulais nommer tous ceux et celles dont vous êtes aimée, estimée, adorée ; mais quand vous aurez mis tout cela ensemble, soyez assurée, ma fille, que ce n'est rien en comparaison de ce que je suis pour vous. Je ne vous quitte pas un moment ; je pense à vous sans relâche, et de quelle façon ! J'ai embrassé votre fille, et elle m'a baisée, et très bien baisée de votre part. Savez-vous bien que je l'aime, cette petite, quand je songe de qui elle vient?

105. — AU COMTE DE BUSSY.

Paris, le 16 février 1671.

Mon Dieu, mon cousin, que votre lettre est raisonnable, et que je suis impertinente de vous attaquer toujours ! Vous me faites voir si clairement que j'ai tort, que je n'ai pas le mot à dire ; mais je suis tellement résolue de m'en corriger, que, quand nos lettres désormais devraient être aussi froides qu'elles sont vives, il est certain que je ne vous donnerais jamais sujet de m'écrire sur ce ton-là. Au milieu de mon repentir, à l'heure que je vous parle, il vient

travailler à nos Rabutin ; écrivez-lı
puisse embellir son histoire. Je ne tro
que d'être d'une même maison ; il ne
l'on s'y intéresse, cela tient dans la m
à moi. C'est fort bien fait à vous d'av
suis hors de la famille, et c'est vous qu

Adieu, mon cher cousin ; écrivoı
nous gronder, pour voir comment n
rons. Si cela nous ennuie, nous ser
pieds pour nous faire quelque petite
sur d'autres sujets, cela s'entend. Ce
ceci, c'est que nous éprouvons la bon
est inépuisable.

106. — DU COMTE DE BUSSY A MA

A Ch

Si votre lettre du mois de janvier
contre vous, ma chère cousine, celle
voir m'a donné bien de l'estime et d

[redacted]

Au reste, ma chère cousine, ne craignez pas que mes lettres soient moins vives, quand vous ne serez pas aigre; je ne laisse pas d'être assez animé avec ceux dont je suis content; mais si enfin vous me trouviez un peu fade, nous trouverons assez de gens qui méritent des coups de patte, sans nous en donner l'un à l'autre.

L'approbation que vous donnez à l'histoire de notre maison, mon ouvrage et l'éloge que vous faites de ma lettre dédicatoire, m'obligent de vous faire confidence de quelque chose de plus important à quoi je m'amuse; mais je vous demande le secret.

Pendant que j'étais dans la Bastille, je me mis dans la tête d'écrire mes campagnes; il y a trois ans que je trouvai ce travail assez beau pour me convier à l'étendre davantage, et faire ce qu'on appelle des mémoires.

Le roi sait ceci, et que je retourne à la cour, ou non, il le verra infailliblement; peut-être que les actions de guerre qui sont diversifiées d'autres événements, et tout cela conté avec des tours assez singuliers, divertiront ce grand prince; tant y a qu'en l'amusant je lui apprendrai, à n'en pouvoir douter, ce que j'ai fait pour son service; et c'est là mon principal dessein.

107. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 18 février 1671.

Je vous conjure, ma fille, de conserver vos yeux; pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service. Vous comprenez bien, ma belle, que, de la manière dont vous m'écrivez, il faut bien que je pleure en lisant vos lettres. Pour comprendre quelque chose de l'état où je suis, joignez, ma bonne, à la tendresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour votre personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes sentiments. Méchante! pourquoi me cachez-

vous a vue pour moi : je vous conjure (
mais plus de larmes, je vous en prie
pas si saines qu'à moi. Je suis présent
nable; je me soutiens au besoin, et
quatre ou cinq heures tout comme une
chose me remet à mon premier état : u
une parole, une pensée un peu trop
surtout, les miennes même en les écriv
me parle de vous, voilà des écueils à n
écueils se rencontrent souvent. J'ai vı
comtesse du Lude; elle me chanta un
ballet; mais si vous voulez qu'on le ch
vois madame de Villars, je me plais av
entre dans mes sentiments; elle vous
Madame de La Fayette comprend fort
dresses que j'ai pour vous; elle est touc
vous me témoignez. Je suis assez souve
quelquefois ici le soir par lassitude, ma
cette pauvre madame Amelot; elle p
connais. Faites quelque mention de c
vos lettres, afin que je le leur puisse di

[redacted]

sais votre route, et où vous avez couché tous les jours : vous étiez dimanche à Lyon ; vous auriez bien fait de vous y reposer quelques jours. Vous m'avez donné envie de m'informer de la mascarade du mardi gras : j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avait fait faire un habit admirable ; il ne voulut point le mettre, et il se trouva par hasard qu'une dame qu'il ne connaît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'était point à l'assemblée [1] ; du reste, il faut que je dise, comme Voiture : personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi ; ce n'est pas que le carnaval n'ait été d'une tristesse excessive, vous pouvez vous en faire honneur ; pour moi, j'ai cru que c'était à cause de vous ; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence ; j'embrasse M. de Grignan, et je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrais tout à l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir.

Vous me dites des merveilles du tombeau de M. de Montmorency, et de la beauté de mesdemoiselles de Valençai. Vous écrivez extrêmement bien, personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. J'ai fait vos compliments à madame de La Fayette et à M. de La Rochefoucauld et à Langlade ; tout cela vous aime, vous estime et vous sert en toute occasion. Vos chansons m'ont paru jolies ; j'en ai reconnu les styles. Ah ! mon enfant, que je voudrais bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop demander que le reste ! Hé bien, par exemple, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne vous plus avoir : cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'ame, que je sens comme un mal du corps. Je ne vous puis assez remer-

[1] Il s'agit ici du roi et de madame de Montespan.

vous quelquefois de si précieux trésors? Vous avez peur que je ne meure de joie; mais ne craignez-vous pas aussi que je ne meure du déplaisir de croire voir le contraire? Je prends d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois; mais quittons ces tristes souvenirs, et laissez-moi jouir d'un bien sans lequel la vie m'est dure et fâcheuse. Ce ne sont point des paroles, ce sont des vérités. Madame de Guénégaud m'a mandé de quelle manière elle vous a vue pour moi : je vous conjure d'en garder le fond; mais plus de larmes, je vous en prie : elles ne vous sont pas si saines qu'à moi. Je suis présentement assez raisonnable; je me soutiens au besoin, et quelquefois je suis quatre ou cinq heures tout comme une autre; mais peu de chose me remet à mon premier état : un souvenir, un lieu, une parole, une pensée un peu trop arrêtée, vos lettres surtout, les miennes même en les'écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. J'ai vu Raymond chez la comtesse du Lude; elle me chanta un nouveau récit du ballet; mais si vous voulez qu'on le chante, chantez-le. Je vois madame de Villars, je me plais avec elle, parcequ'elle entre dans mes sentiments; elle vous dit mille amitiés. Madame de La Fayette comprend fort bien aussi les tendresses que j'ai pour vous; elle est touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je suis assez souvent dans ma famille, quelquefois ici le soir par lassitude, mais rarement. J'ai vu cette pauvre madame Amelot; elle pleure bien, je m'y connais. Faites quelque mention de certaines gens dans vos lettres, afin que je le leur puisse dire. Je vais aux sermons des Mascaron [1] et des Bourdaloue; ils se surpassent à l'envi. Voilà bien de mes nouvelles; j'ai fort envie de savoir des vôtres, et comment vous vous serez trouvée à Lyon; pour vous dire le vrai, je ne pense à nulle autre chose. Je

[1] Jules Mascaron, prêtre de l'Oratoire, nommé en 1671 à l'évêché de Tulle.

[redacted]

sais votre route, et où vous avez couché tous les jours : vous étiez dimanche à Lyon ; vous auriez bien fait de vous y reposer quelques jours. Vous m'avez donné envie de m'informer de la mascarade du mardi gras : j'ai su qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avait fait faire un habit admirable ; il ne voulut point le mettre, et il se trouva par hasard qu'une dame qu'il ne connaît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'était point à l'assemblée [1] ; du reste, il faut que je dise, comme Voiture : personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi ; ce n'est pas que le carnaval n'ait été d'une tristesse excessive, vous pouvez vous en faire honneur ; pour moi, j'ai cru que c'était à cause de vous ; mais ce n'est point assez pour une absence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence ; j'embrasse M. de Grignan, et je meurs d'envie de savoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrais tout à l'heure une autre, je ne respire que d'en recevoir.

Vous me dites des merveilles du tombeau de M. de Montmorency, et de la beauté de mesdemoiselles de Valençai. Vous écrivez extrêmement bien, personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. J'ai fait vos compliments à madame de La Fayette et à M. de La Rochefoucauld et à Langlade ; tout cela vous aime, vous estime et vous sert en toute occasion. Vos chansons m'ont paru jolies ; j'en ai reconnu les styles. Ah ! mon enfant, que je voudrais bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop demander que le reste ! Hé bien, par exemple, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne vous plus avoir : cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'ame, que je sens comme un mal du corps. Je ne vous puis assez remer-

[1] Il s'agit ici du roi et de madame de Montespan.

cier de toutes les lettres que vous m'avez écrites sur le chemin : ces soins sont trop aimables, et font bien leur effet aussi ; rien n'est perdu avec moi ; vous m'avez écrit de partout : j'ai admiré votre bonté ; cela ne se fait point sans beaucoup d'amitié ; autrement on serait plus aise de se reposer et de se coucher. L'impatience que j'ai d'avoir encore de vos nouvelles et de Rouane et de Lyon n'est pas médiocre ; je suis en peine de votre embarquement, et de savoir ce que vous a paru ce furieux Rhône en comparaison de notre pauvre Loire, à laquelle vous avez fait tant de civilités. Que vous êtes honnête de vous en être souvenue comme d'une de vos anciennes amies ! Hélas ! de quoi ne me souviens-je point ? Les moindres choses me sont chères ; j'ai mille *dragons*. Quelle différence ! je ne revenais jamais ici sans impatience et sans plaisir : présentement j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus ; et comment peut-on vivre quand on sait que, quoi qu'on fasse, on ne trouvera plus une si chère enfant ? Je vous ferai bien voir si je la souhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher. J'ai reçu une lettre de M. de Grignan ; il n'y en a point pour vous. Il me mande qu'il reviendra cet hiver ; vous quittera-t-il ? ou le suivrez-vous ? Faites-moi réponse.

M. le dauphin était malade, il se porte mieux. On sera à Versailles jusqu'à lundi. Madame de La Vallière est toute rétablie à la cour. Le roi la reçut avec des larmes de joie ; elle a eu plusieurs conversations tendres : tout cela est difficile à comprendre ; il faut se taire. Les nouvelles de cette année ne tiennent pas d'un ordinaire à l'autre. J'ai une infinité de compliments à vous faire. Je vois tous les jours votre petite ; je veux qu'elle soit droite, voilà mon soin : cela serait plaisant d'être votre fille et de M. de Grignan, et qu'elle ne fût pas bien faite ; je suis habile, j'ai même des précautions inutiles. J'ai vu hier madame du Puy-du-Fou, qui vous salue ; j'ai vu aussi madame de Janson et madame Le Blanc. Tout ce qui a rapport à vous de cent lieues loin

[redacted]

m'est plus agréable qu'autre chose. Mon Dieu! le Rhône! vous y êtes présentement. Quelle idée pour moi, et quelle inquiétude jusqu'à ce que je vous en sache dehors!

108. — A LA MÊME.

Vendredi 20 février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles; songez, ma chère fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice; je ne sais rien, du reste, de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence; je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit; mais je les attends, et je ne les ai pas: il faut se consoler, et s'amuser en vous écrivant. Vous saurez, ma petite, qu'avant-hier au soir, mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire je songeai à me coucher; cela n'est pas extraordinaire mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au voleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici; je crus même entendre qu'on parlait de ma pauvre petite-fille; je ne doutai point qu'elle ne fût brûlée: je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement qui m'empêchait quasi de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre; je trouvai tout dans une grande tranquillité; mais je vis la maison de Guitaud toute en feu; les flammes passaient par-dessus la maison de madame de Vauvineux: on voyait dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaud, une clarté qui faisait horreur: c'étaient des cris, c'était une confusion, c'était un bruit épouvantable des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours: M. de Guitaud m'envoya une cassette de ce qu'il a

très bons conseils ; nous étions dans
feu était si allumé qu'on n'osait en a
pérait la fin de cet embrasement qu'
son de ce pauvre Guitaud. Il faisait
sauver sa mère qui brûlait au troisiè
s'attachait à lui, et le retenait avec v
la douleur de ne pas secourir sa mère
ser sa femme, grosse de cinq mois ;
tenir sa femme, je le fis : il trouva qu
au travers de la flamme, et qu'elle ét
aller retirer quelques papiers ; il ne p
où ils étaient : enfin il revint à nous
vais fait asseoir sa femme : des capuci
et d'adresse, travaillèrent si bien, qu
On jeta de l'eau sur le reste de l'emb
combat finit faute de combattants, c
le premier et le second étage de l'a
petite chambre et du cabinet, qui so
salon, eurent été entièrement consu
heur ce qui restait de la maison, quo

[redacted] [redacted]

tures, meubles, tapisseries. Ils ont un grand regret à des lettres; je me suis imaginé que c'étaient des lettres de M. le prince. Cependant, vers les cinq heures du matin, il fallut songer à madame de Guitaud; je lui offris mon lit; mais madame Guéton la mit dans le sien, parcequ'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fîmes saigner; nous envoyâmes querir *Bouchet* : il craint bien que cette grande émotion ne la fasse accoucher devant les neuf jours. Elle est donc chez cette pauvre madame Guéton; tout le monde la vient voir, et moi je continue mes soins, parceque j'ai trop bien commencé pour ne pas achever. Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison; on n'en sait rien, il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris : mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on pas faits de l'état où nous étions tous? Guitaud était nu en chemise, avec des chausses; madame de Guitaud était nu-jambes, et avait perdu une de ses mules de chambre; madame de Vauvineux était en petite jupe sans robe-de-chambre; tous les valets, tous les voisins, en bonnets de nuit; l'ambassadeur était en robe-de-chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la *sérénissime*; mais son secrétaire était admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule; vraiment celle-ci était bien autre chose, on la voyait tout entière : elle est blanche, grasse, potelée, et surtout sans aucune chemise, car le cordon qui la devait attacher avait été perdu à la bataille. Voilà les tristes nouvelles de notre quartier. Je prie *Deville* [1] de faire tous les soirs une ronde pour voir si le feu est éteint partout; on ne saurait trop avoir de précautions pour éviter ce malheur. Je souhaite que l'eau vous ait été favorable; en un mot, je vous souhaite tous les biens, et je prie Dieu qu'il vous garantisse de tous les maux.

M. de Ventadour devait être marié jeudi, c'est-à-dire

[1] Maître-d'hôtel de M de Grignan.

[redacted]

hier; il a la fièvre : la maréchale de La Mothe [1] a perdu pour cinq cents écus de poisson. L'autre jour, à table chez M. du Mans, Courcelles dit qu'il avait deux bosses à la tête, qui l'empêchaient de mettre une perruque : cette sottise nous fit tous sortir de table, avant qu'on eût achevé de manger du fruit, de peur d'éclater à son nez : un peu après, d'Olonne arriva; M. de La Rochefoucauld me dit : Madame, ils ne peuvent pas tenir tous deux dans cette chambre; et en effet, Courcelles sortit [2].

Voilà bien des lanternes, ma chère enfant; mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chèrement que vous, cette répétition vous ennuierait. J'embrasse mon cher Grignan et mon coadjuteur.

109. — A LA MÊME.

Mercredi 25 février 1671.

Je n'ai point encore reçu une lettre que je suis persuadée que vous m'avez écrite de Lyon avant que d'en partir : je croirai difficilement qu'ayant pu m'écrire, et ayant écrit à M. de Coulanges, vous m'ayez oubliée : je fais un grand bruit pour retrouver ce paquet. J'ai reçu la première lettre que vous m'écrivites le lendemain que vous y fûtes arrivée. Je ne suis pas encore à l'épreuve de tout ce que vous me mandez; j'ai transi de vous voir passer de nuit cette montagne que l'on ne passe jamais qu'entre deux soleils et en

1 Mademoiselle de La Mothe-Houdancourt, fille du maréchal, ne fut mariée au duc de Ventadour que le 14 mars.

2 Madame d'Olonne était la femme la plus galante de la cour. M. d'Olonne étant près de mourir, on lui annonça un prêtre nommé Cornouaille, il dit : *Serai-je encornaillé jusqu'à la mort?* Il était très gourmand. C'est lui que La Bruyère a peint sous le nom de *Cliton*. Quant à M. de Courcelles, c'était un officier aux gardes, dont la femme marchait sans aucun désavantage sur les traces de madame d'Olonne.

litière; je ne m'étonne pas si vos parties nobles ont été si culbutées. M. de Coulanges avait mandé au secrétaire de M. du Gué qu'on envoyât une litière à Rouane; si vous aviez écrit un mot du jour que vous croyiez arriver, vous l'auriez trouvée infailliblement. Jamais personne comme vous ne s'est conduite comme vous avez fait, et jamais aussi on n'a laissé mourir de faim une pauvre femme : la prévoyance de la fourmi nous apprend qu'il faut faire des provisions où l'on en trouve, pour quand on n'en trouve point. Ma chère enfant, comme vous avez été traitée! Si j'avais été là, il n'en eût pas été de même, et je n'aurais pas pris votre courage pour de la force, comme on a fait. L'aventure de madame Robinet m'aurait bien appris à ne pas vous consulter sur ce qui regarde votre personne. En un mot, vos fatigues ont été grandes; il n'en est plus question présentement; mais tout ce qui vous touche ne me passe pas légèrement dans l'esprit. J'écris au coadjuteur sur sa bonne tête; qu'il vous montre ma lettre : en voilà une de Guitaud, qui vous réjouira. J'ai fait vos compliments à mesdames de Villars et de Saint-Géran : la première vous aime tendrement; elle vous écrira. Faites mention, dans vos lettres, de ma tante, de la Troche, de la Vauvinette [1] et de la d'Escars; tout cela ne parle que de vous. Madame du Gué a mandé à M. de Coulanges que vous êtes belle comme un ange; elle est charmée de vous et contente de vos politesses : elle mande qu'elle vous a mise dans votre bateau par un temps et par un calme admirables; tout cela me donne de l'espérance; mais je ne serai tranquille qu'en apprenant que vous êtes arrivée à Arles. J'espère que Ripert vous aura fait descendre aux endroits périlleux; pour seigneur Corbeau [2], je ne m'y fie plus. Je n'ai point sur le cœur de m'être divertie ni même de m'être distraite pendant votre voyage; je vous ai suivie pas à pas, et quand vous étiez

[1] Madame de Vauvineux, veuve du comte de Vauvineux.
[2] M. le coadjuteur d'Arles.

mal, je n'ai point été en repos; je vous suis aussi fidèle sur l'eau que sur la terre. Nous avons compté vos journées; il nous semble que vous arrivâtes dimanche à Arles. M. de La Rochefoucauld dit que je contente son idée sur l'amitié, avec toutes ses circonstances et dépendances. Il a eu encore des conversations avec *Mellusine*, qui sont incomparables; on ne peut les écrire, mais en gros elles sont comme vous les souhaitez. Votre enfant embellit tous les jours; elle rit, elle connaît; j'en prends beaucoup de soin. *Pecquet* vient voir la nourrice très souvent; je ne suis point si sotte sur cela que vous pensez; je fais comme vous, quand je ne me fie à personne, je fais des merveilles. Votre frère revint avant-hier, je ne l'ai quasi pas vu; il est à Saint-Germain; ses yeux se portent bien; il nous faisait peur de sa santé, parcequ'il s'ennuyait à Nancy depuis le départ de madame *Madruche*.

Je reçois donc votre lettre du mercredi, que vous m'écrivîtes de Lyon un peu à la hâte; mais cela fait plaisir; il en coûte des renouvellements de tendresse dont on est fort aise: je ne comprends point ceux qui veulent les éviter. Vous alliez vous embarquer, ma chère fille; je recevrai de vos lettres de tous les endroits d'où vous pourrez m'écrire, j'en suis persuadée. Mon Dieu! que j'ai envie de savoir de vos nouvelles, et que vous m'êtes chère! Il me semble que je fais tort à mes sentiments, de vouloir les expliquer avec des paroles: il faudrait voir ce qui se passe dans mon cœur sur votre sujet.

Le comte de Saint-Paul est présentement M. de Longueville; son frère lui fit la donation de tout son bien lundi au soir: c'est environ trois cent mille livres de rente; tous ses meubles, toutes ses pierreries, l'hôtel de Longueville; en un mot, c'est le plus grand parti de France: si madame de Marans le peut épouser, elle fera une très bonne affaire. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan; je ne fais point de réponse à sa dernière lettre: a-t-il besoin

de quelque chose, puisque vous êtes avec lui? Je vous aime, mon enfant, et vous embrasse avec la dernière tendresse. M. Vallot[1] est mort ce matin.

110. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 27 février 1671.

Rien ne dure cette année, pas même la mort de M. Vallot, que je vous reprends; il se porte bien, et au lieu de mourir, comme on me l'avait dit, il a pris une pilule qui l'a ressuscité. Il a dit au roi que le plus habile homme qu'il connût pour la médecine, c'était M. du Chesnai du Mans. Madame de Mazarin partit il y a deux jours pour Rome. M. de Nevers n'y doit aller que cet été avec sa femme. M. de Mazarin[2] se plaignit au roi qu'on envoyât sa femme à Rome sans son consentement; que c'était une chose inouïe qu'on ôtât ainsi une femme de la domination de son mari, et qu'on lui fît donner vingt-quatre mille livres de pension par an, et douze mille francs présentement, pour un voyage qu'il n'approuvait point, et qui le déshonorait. Sa Majesté l'écouta; mais tout étant réglé, et le voyage résolu, il n'en fut autre chose. Pour madame de Mazarin, sur tout ce qu'on lui disait ici pour l'obliger de se remettre avec son mari, elle répondait toujours en riant, comme pendant la guerre civile : *Point de Mazarin, point de Mazarin.*

A l'égard de madame de La Vallière, nous sommes au désespoir de ne pouvoir vous la remettre à Chaillot; mais elle est à la cour beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis

[1] Premier médecin du roi.

[2] C'était le fils du maréchal de La Meilleraye. Le cardinal l'avait choisi pour en faire son héritier en lui donnant sa nièce et son nom. La dévotion le rendit fou. On peut lire dans les Mémoires de Saint-Simon les détails curieux de ses extravagances. Sa femme était cette fameuse Hortense de Mancini, qui, après tant de courses pour fuir son mari, alla mourir en Angleterre, ainsi que Saint-Evremont, qui l'a chantée.

longtemps ; il faut vous résoudre à l'y laisser. On appelle le duc de Longueville, l'abbé d'Orléans, et le comte de Saint-Paul, duc de Longueville. M. de Ventadour a la fièvre double, tierce, de sorte que son mariage est retardé. On dit mille belles choses là-dessus. Cette petite d'Houdancourt est bien jolie. L'abbé de La Victoire[1] lui disait l'autre jour : « Mademoiselle, il n'y a pas d'appa-« rence que vous refusiez à d'autres ce que vous accor-« derez à M. de Ventadour. » Et Benserade disait : « Je « voudrais bien qu'une mère, une tante, une amie voulût « se mêler de gronder une femme comme celle-là, parce-« qu'elle haïrait son mari et qu'elle aurait un galant ; ma « foi, elle aurait bonne grace. » M. de Duras a, cette année, pendant le voyage de Flandre, le même commandement général qu'avait M. de Lauzun l'année passée, et d'autant plus beau, qu'il y aura une fois plus de troupes. Le roi a donné à mademoiselle de La Mothe[2], fille de la reine, deux cent mille francs : elle trouvera bientôt parti. M. de Lauzun a refusé le bâton de maréchal de France, que le roi voulait lui donner ; il a dit qu'il ne le méritait pas ; et que, s'il avait assez servi, ce serait un honneur qu'il tiendrait fort cher, mais qu'il ne voulait l'avoir que par le bon chemin[3]. D'Hacqueville, par ses soins, a fait avoir à M. le cardinal de Retz six mille livres de rente sur le

1 Il se nommait Lenet; c'était le frère du procureur-général au parlement de Dijon.

2 Mademoiselle de La Mothe-d'Argencourt. Louis XIV l'aimait. Persécutée par Mazarin, qui n'avait pu s'en faire un espion auprès du jeune roi, elle se retira au couvent des religieuses de Sainte-Marie à Chaillot, où elle resta jusqu'à la fin de sa vie, mais sans prononcer de vœux.

3 Le roi dit à M. de Lauzun : « Je vous ferai si grand que vous n'aurez « pas sujet de regretter la fortune que je vous ôte ; je vous fais, en atten-« dant, duc et pair, et maréchal de France. — Sire, interrompit Lauzun, « vous avez fait tant de ducs qu'on n'est plus honoré de l'être, et pour le « bâton de maréchal de France, Votre Majesté pourra me le donner quand « je l'aurai mérité par mes services. »

(*Mémoires inédits de l'abbé de Choisy.*)

même fonds qu'on a donné au cardinal de Bouillon, hormis qu'il n'en a pas l'obligation à messieurs du clergé.

111. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi au soir, 27 fevrier 1671.

Le Rhône, ma chère fille, me tient fort au cœur; je crois que vous êtes arrivée heureusement; mais j'aimerais bien à le savoir par vous : j'attends cette nouvelle avec une impatience digne de tout le reste. Il nous semble que vous arrivâtes samedi à Arles; il nous semble que M. de Grignan est venu au-devant de vous au Saint-Esprit; il nous semble qu'il a été ravi de vous revoir et de vous ravoir; il nous semble que vous avez fait comme mercredi votre entrée à Aix; et puis, il nous semble que vous êtes bien lasse. Ma chère enfant, reposez-vous, au nom de Dieu; tenez-vous au lit, restaurez-vous, et contez-moi bien l'état où vous êtes. Savez-vous que votre souvenir fait ici la fortune de ceux que vous en favorisez? Les autres languissent après. Le petit mot pour ma tante ne se peut payer; on est encore fort loin de vous oublier. On m'a tantôt dit mille horreurs de cette montagne de Tarare; que je la hais! Il y a un autre certain chemin où la roue est en l'air, et l'on tient le carrosse par l'impériale; je ne soutiens pas cette idée; mais il n'est plus question de tout cela.

RÉPONSE A LA LETTRE DE VIENNE.

Je la reçois présentement cette aimable lettre; ne voyez-vous point comme je la reçois et avec quelle tendresse je la lis? Je crois que vous ne me demandez pas que je puisse être de sang froid en cette occasion. Il est vrai que la dignité de *beauté* où vous avez été élevée n'est pas d'une petite fatigue; si vous n'étiez point belle, vous vous reposeriez il faut choisir. Votre paresse me fait peur, ne la croyez

[redacted]

pas sur ce choix ; il n'y a rien de si aimable que d'être belle ; c'est un présent de Dieu qu'il faut conserver. Vous savez comme j'aime votre beauté ; mon amour-propre m'y fait prendre intérêt : je vous la recommande pour l'amour de moi. Il me semble qu'on me va trouver bien habile en Provence d'avoir fait un si joli visage, si doux et si régulier. Vous êtes fâchée que votre nez ne soit pas de travers ; et moi, qui suis rangée, j'en suis ravie : je ne comprends pas ce que peuvent faire avec moi mes paupières bigarrées. Mais ne croyez-vous point que M. de Coulanges et moi nous sommes sorciers de deviner tout ce que vous faites ? Vous n'êtes point surprise des bords de votre Rhône ; vous les trouvez beaux, et ce fleuve n'est composé que d'eau comme les autres. Pour moi, j'en ai une idée extraordinaire ; il me semble qu'on devrait dire :

Mille sources de sang forment cette rivière,
Qui, traînant des corps morts et de vieux ossements,
Au lieu de murmurer, fait des gémissements[1].

Langlade vous rendra compte de sa visite chez *Mellusine ;* en attendant, je puis vous dire que ce qu'il avait à faire n'était autre chose que d'avoir le plaisir de lui laver sa cornette ; il l'a fait plus volontiers qu'un autre. Elle est, je vous assure, bien mortifiée et bien décontenancée : je la vis l'autre jour, elle n'a pas le mot à dire. Votre absence a renouvelé la tendresse de tous vos amis ; mais il faut que cette absence ne soit pas infinie, et quelque aversion que vous ayez pour les fatigues d'un long voyage, vous ne devez songer qu'à vous mettre en état de les recommencer. J'ai dit à M. de La Rochefoucauld ce que vous trouvez des fatigues des autres, et l'application que vous en faites : il m'a chargée de mille amitiés pour vous, mais d'un si bon ton, et accompagnées de si agréables louanges, qu'il mérite d'être aimé de vous.

[1] Vers du *Temple de la Mort*, poëme de Habert.

[redacted] [redacted]

Je ferai vos compliments à madame de Villars. Il y a presse à être nommé dans mes lettres : je vous remercie d'avoir fait mention de Brancas. Vous aurez vu votre tante[1] au Saint-Esprit, et vous aurez été reçue comme une reine. Ma fille, je vous conjure de me bien mander tout cela, et de me parler de M. de Grignan, et de M. d'Arles[2]. Vous savez que nous avons réglé que l'on hait autant les détails des personnes qui sont indifférentes, qu'on les aime de celles qui ne le sont pas; c'est à vous à deviner de quel nombre vous êtes auprès de moi. Mascaron, Bourdaloue, me donnent tour-à-tour des plaisirs et des satisfactions qui doivent, pour le moins, me rendre sainte : dès que j'entends quelque chose de beau, je vous souhaite; vous avez part à tout ce que je pense : j'admire en moi, tous les jours, les effets naturels d'une extrême amitié. Je vous embrasse tendrement, embrassez-moi aussi. Une petite amitié à mon coadjuteur; pour M. de Grignan, il me semble qu'il est si glorieux de vous avoir, qu'il n'écoute plus personne.

112. — A LA MÊME.

A Paris, mardi 3 mars 1671.

Si vous étiez ici, ma chère enfant, vous vous moqueriez de moi; j'écris de provision, mais c'est par une raison bien différente de celle que je vous donnais un jour, pour m'excuser d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devait partir que dans deux jours; c'était parceque je ne me souciais guère de lui, et que dans deux jours je n'aurais pas autre chose à lui dire. Voici tout le contraire : c'est que je me soucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, et que c'est la seule consolation que je puisse

[1] Anne d'Ornano, femme de François de Lorraine, comte d'Harcourt, et sœur de Marguerite d'Ornano, mère de M. de Grignan.

[2] François Adhémar de Monteil, archevêque d'Arles, commandeur des ordres du roi, oncle de M. de Grignan.

[redacted]

avoir présentement. Je suis aujourd'hui toute seule dans ma chambre, par l'excès de ma mauvaise humeur. Je suis lasse de tout; je me suis fait un plaisir de dîner ici, et je m'en fais un de vous écrire hors de propos : mais, hélas; vous n'avez pas de ces sortes de loisirs. J'écris tranquillement, et je ne comprends pas que vous puissiez lire de même : je ne vois pas un moment où vous soyez à vous; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut se lasser d'être auprès de vous, et qui peut à peine comprendre son bonheur. Je vois des harangues, des infinités de compliments, de civilités, de visites; on vous fait des honneurs extrêmes, il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée; moi-même, sur ma petite boule, je n'y suffirais pas. Que fait votre paresse pendant tout ce fracas? Elle souffre, elle se retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver sa place; elle vous attend dans quelque moment perdu pour vous faire au moins souvenir d'elle, et vous dire un mot en passant. Hélas! dit-elle, m'avez-vous oubliée? Songez que je suis votre plus ancienne amie, celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidèle compagne de vos plus beaux jours; que c'est moi qui vous consolais de tous les plaisirs, et qui même quelquefois vous les faisais haïr; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, et en Bretagne et dans votre grossesse : quelquefois votre mère troublait nos plaisirs, mais je savais bien où vous reprendre; présentement je ne sais plus où j'en suis; les honneurs et les représentations me feront périr, si vous n'avez soin de moi. Il me semble que vous lui dites en passant un petit mot d'amitié, vous lui donnez quelque espérance de vous posséder à Grignan; mais vous passez vite, et vous n'avez pas le loisir d'en dire davantage. Le devoir et la raison sont autour de vous, et ne vous donnent pas un moment de repos; moi-même, qui les ai toujours tant honorés, je leur suis contraire, et ils me le sont; le moyen qu'ils vous laissent le temps de lire de telles lanterneries? Je vous assure, ma chère enfant, que

[redacted] [redacted]

onge à vous continuellement, et je sens tous les jours ue vous me dites une fois, qu'il ne fallait point appuyer certaines pensées; si l'on ne glissait pas dessus, on it toujours en larmes, c'est-à-dire, moi. Il n'y a lieu cette maison qui ne me blesse le cœur; toute votre ıbre me tue; j'y ai fait mettre un paravent tout au :u, pour rompre un peu la vue; une fenêtre de ce de- par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hac- ille, et par où je vous rappelai, me fait peur à moi- e, quand je pense combien alors j'étais capable de me par la fenêtre; car je suis folle quelquefois; ce cabinet, : vous embrassai sans savoir ce que je faisais; ces ca- ıs [1], où j'allai entendre la messe; ces larmes qui tom- ıt de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau n eût répandue; Sainte-Marie, madame de La Fayette, retour dans cette maison, votre appartement, la nuit, ıdemain; et votre première lettre, et toutes les autres, ıcore tous les jours, et tous les entretiens de ceux qui :nt dans mes sentiments; ce pauvre d'Hacqueville est emier; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. à donc où j'en reviens, il faut glisser sur tout cela, et ien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mou- ents de son cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie vous faites maintenant; cela me fait une diversion, m'éloigner pourtant de mon sujet et de mon objet, qui :e qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je songe : à vous, et je souhaite toujours de vos lettres; quand ens d'en recevoir, j'en voudrois bien encore. J'en at- s présentement, et je reprendrai ma lettre quand j'au- eçu de vos nouvelles. J'abuse de vous, ma très chère, voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance; cœur en avait besoin, je n'en ferai pas une coutume.

es Capucins de la rue d'Orléans au Marais.

113. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 4 mars 1671.

Ah ! ma fille, quelle lettre ! quelle peinture de l'état oì vous avez été ! et que je vous aurais mal tenu ma parole, s je vous avais promis de n'être point effrayée d'un si granc péril. Je sais bien qu'il est passé : mais il est impossible de s représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir d'hor reur; et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant u orage; et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant d l'être encore plus que vous ; au lieu de vous faire attendr que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer : ah ! mo Dieu ! qu'il eût été bien mieux d'être timide, et de vou dire que, si vous n'aviez point de peur, il en avait, lui, e ne souffrirait point que vous traversassiez le Rhône par u temps comme celui qu'il faisait ! Que j'ai de peine à com prendre sa tendresse en cette occasion ! ce Rhône, qui fai peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on aurait tor de passer en prenant de loin toutes ses mesures, un tour billon de vent vous jette violemment sous une arche ; e quel miracle que vous n'ayez pas été brisés et noyés dan un moment ! Je ne soutiens pas cette pensée, j'en frissonne et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne sui pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône n soit que de l'eau ? De bonne foi, n'avez-vous point été ef frayée d'une mort si proche et si inévitable ? Une autre foi ne serez-vous point un peu moins hasardeuse ? Une aven ture comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dan gers aussi terribles qu'ils le sont ? Je vous prie de m'avoue ce qui vous en est resté ; je crois du moins que vous ave rendu graces à Dieu de vous avoir sauvée ; pour moi, j suis persuadée que les messes que j'ai fait dire tous le jours pour vous ont fait ce miracle, et je suis plus obligé à Dieu de vous avoir conservée dans cette occasion, qu

de m'avoir fait naître; c'est à M. de Grignan que je m'en prends. Le coadjuteur a bon temps : il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare; elle me paraît présentement comme les pentes de Nemours. M. *Busche*[1] m'est venu voir tantôt; j'ai pensé l'embrasser en songeant comme il vous a bien menée; je l'ai fort entretenu de vos faits et gestes, et puis je lui ai donné de quoi boire un peu à ma santé. Cette lettre vous paraîtra bien ridicule; vous la recevrez dans un temps où vous ne songerez plus au pont d'Avignon. Faut-il que j'y pense, moi, présentement? c'est le malheur des commerces si éloignés; il faut s'y résoudre, et ne pas même se révolter contre cet inconvénient : cela est naturel, et la contrainte serait trop grande d'étouffer toutes ses pensées; il faut entrer dans l'état naturel où l'on est, en répondant à une chose qui tient au cœur : vous serez donc obligée de m'excuser souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles; je sais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'italien? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce vice-légat : ce que vous dites de cette scène est excellent; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre! Je vous épargne mes éternels *recommencements*[2] sur ce pont d'Avignon, je ne l'oublierai de ma vie.

114. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 6 mars 1671.

Il est aujourd'hui le 6 de mars; je vous conjure de me mander comment vous vous portez : si vous vous portez bien, vous êtes malade; mais si vous êtes malade, vous vous portez bien. Je souhaite, ma fille, que vous soyez malade afin que vous ayez de la santé au moins pour quelque temps : voilà une énigme bien difficile à comprendre et à

[1] Le conducteur de madame de Grignan.
[2] Mot de Bussy-Rabutin

deviner ; j'espère que vous me l'expliquerez. Vous me faites une relation divine de votre entrée dans Arles ; mais il me semble que vous auriez grand besoin de vous reposer un peu : vous avez toute la fatigue de votre voyage à digérer ; quel temps prendrez-vous pour cela ? Vous êtes là comme la reine ; elle ne se repose jamais, elle est toujours comme vous êtes depuis quelque temps ; il faut donc prendre son esprit, et avoir patience au milieu de toutes vos cérémonies. Je suis persuadée que M. de Grignan est bien charmé de la réception qu'on vous fait : vous ne me parlez guère de lui, et c'est de ce détail que je serais curieuse. Je crois que le coadjuteur a été noyé sous le pont d'Avignon. Ah ! mon Dieu ! cet endroit est encore bien noir dans ma tête. Dites-moi si cette expérience ne vous fera point un peu moins hardie ; il faut qu'il vous en coûte toujours, témoin votre première grossesse [1] ; il a pensé m'en coûter bien cher cette fois, aussi bien qu'à vous. Voilà le Rhône passé ; mais j'ai peur que vous ne vouliez tâter de quelque précipice, et que personne ne vous en empêche : ma chère fille, ayez pitié de moi, si vous n'avez pitié de vous. Le cocher de madame de Caderousse [2] fait assez souvenir de celui du cardinal de Retz. Ah ! M. *Busche*, que vous êtes divin ! Je vous ai conté comme je l'avais bien reçu. Je suis persuadée que cette pauvre Caderousse mourra bientôt ; à peine sait-on ici si elle est morte ou vive : j'en dirai des nouvelles, si on veut les écouter. Corbinelli m'écrit des merveilles de vous ; mais ce qui le charme, c'est qu'il croit et qu'il voit que vous m'aimez : il a tant d'amitié pour moi, qu'il est ravi que l'on soit dans son goût. Mais que je le trouve heureux de vous voir, de vous toucher, d'écrire auprès de vous ! Je crois que vous aurez eu aussi quelque joie de voir un de mes amis, et qui est le vôtre si véritablement.

[1] La fausse-couche de Livry.
[2] Fille de madame Duplessis-Guénégaud.

[redacted] [redacted]

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Dans l'intervalle des deux reprises, je vous dirai que je sors d'une symphonie charmante, composée des deux Camus et d'Ytier. Vous savez que l'effet ordinaire de la musique est d'attendrir ; quoique je n'aie pas besoin de l'éprouver sur votre sujet, elle n'a pas laissé de renouveler mille choses, que le temps qu'il y a que nous sommes séparés devrait avoir amorties. Mais savez-vous en quelle compagnie j'étais ? C'étaient mademoiselle de Lenclos, madame de La Sablière, madame de Salins, mademoiselle de Fiennes, madame de Montsoreau, et le tout chez mademoiselle de Raymond [1]. Après cela, si vous ne me trouvez pas joli garçon, vous aurez tort, car vous n'avez pas les mêmes raisons qu'elles, et vous ne voyez pas, d'où vous êtes, ma perruque noire, qui me rend effroyable ; j'en aurai demain une autre qui les rassurera, et qui me rendra un *Cavaliero Garbato*. Adieu ; vous, soyez la bien échappée des périls du Rhône, et la bien reçue dans votre royaume d'Arles. A propos, j'ai fait transir M. de Condom sur le récit de votre aventure ; il vous aime toujours de tout son cœur.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Nous sommes en peine de savoir si vous riez quand on vous harangue : c'est une incommodité à quoi je craignais que vous ne fussiez sujette. Si vous faites aussi bien que vous dites, ils font fort bien de vous adorer. Le nombre de ceux qui me font des compliments, et qui me prient de vous en faire, et qui me demandent de vos nouvelles, est infini ; j'aurais le visage aussi las que vous, si je les

[1] Mademoiselle de Raymond était une célèbre cantatrice. Madame de Sévigné la désigne ainsi dans sa 107e lettre. Elle se retira dans un couvent quelques années plus tard, et sa retraite fit alors beaucoup de bruit.

[redacted]

embrassais tous. Je ferai part à Brancas de vos relations. Le père Bourdaloue a prêché ce matin au-delà de tous les plus beaux sermons qu'il ait jamais faits. La cour va et vient à Versailles ; M. le Dauphin et M. d'Anjou se portent mieux : voilà de belles nouvelles. Madame de La Fayette, et tout ce qui est ordinairement chez elle, vous font souvenir de l'amitié qu'ils ont pour vous, et vous prient d'en avoir un peu pour eux. Madame de La Fayette dit qu'elle aimerait fort à jouer le rôle que vous jouez, quand ce ne serait que pour changer : vous savez comme elle est quelquefois lasse de la même chose. M. d'Uzès [1] est ravi des honneurs qu'on vous rend ; il est persuadé, comme les autres, que, depuis saint Trophime [2], il n'y a point eu de nièce pareille à vous. Madame de Tourville [3] est morte. La Gouville pleure fort bien. Madame la princesse [4] est à Châteauroux *ad multos annos*. Votre fille est jolie, je l'aime et j'en ai beaucoup de soin. Je suis à vous, ma très chère, avec une tendresse qu'il n'est pas aisé d'expliquer, et j'embrasse M. de Grignan malgré le pont d'Avignon.

115. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 11 mars 1671.

Je n'ai point encore reçu vos lettres ; j'en aurai peut-être avant que de fermer celle-ci : songez, ma chère enfant, qu'il y a huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles ; c'est un siècle pour moi. Vous étiez à Arles ; mais je ne sais rien par vous de votre arrivée à Aix. Il me vint hier un gentilhomme [5] de ce pays-là, qui était présent à cette ar-

[1] Jacques-Adhémar de Monteil, évêque d'Uzès, oncle de M. de Grignan.

[2] Premier évêque d'Arles.

[3] Lucie de La Rochefoucauld-Montendre, veuve de César de Cottentin, comte de Tourville.

[4] Claire-Clémence de Maillé-Brézé, femme de Louis de Bourbon, prince de Condé.

[5] M. de Julianis.

[redacted]

rivée, et qui vous a vue jouer à petite prime avec Vardes[1], Bandol et un autre ; je voudrais pouvoir vous dire comme je l'ai reçu, et ce qu'il m'a paru, de vous avoir vue jeudi dernier. Vous admiriez tant l'abbé de Vins d'avoir pu quitter M. de Grignan, j'admire bien plus celui-ci de vous avoir quittée ; il m'a trouvée avec le père Mascaron, à qui je donnais un très beau dîner ; comme il prêche à ma paroisse, et qu'il vint me voir l'autre jour, j'ai pensé que cela était d'une vraie petite dévote de lui donner un repas ; il est de Marseille, et a trouvé fort bon d'entendre parler de Provence. J'ai su encore, par d'autres voies, que vous avez eu trois ou quatre démêlés à votre avénement : ma fille, on ne parvient point à ne pas avoir de ces malheurs en province ; mais, comme il n'y a peut-être rien de vrai dans ce qu'on m'a conté, j'attendrai que vous m'en parliez, avant que de vous dire mon avis sur ce sujet. J'ai demandé à ce gentilhomme si vous n'étiez point bien fatiguée ; il m'a dit que vous étiez très belle ; mais vous savez que mes yeux pour vous sont plus justes que ceux des autres : je pourrais bien vous trouver abattue et fatiguée au travers de leurs approbations. J'ai été enrhumée ces jours-ci, et j'ai gardé ma chambre ; presque tous vos amis ont pris ce temps-là pour me venir voir ; l'abbé Têtu[2] m'a fort priée de le distinguer en vous écrivant. Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les cœurs ; c'était à vous qu'était réservé ce miracle : vous savez comme nous avons toujours trouvé qu'on se passait bien des gens ; on ne se passe point de vous : ma vie est em-

[1] Le marquis de Vardes, d'abord mis à la Bastille, exilé pour ses intrigues ; ce fut lui qui informa Marie-Thérèse de l'amour du roi pour mademoiselle de La Vallière.

[2] Jacques Têtu, abbé de Belval, auteur des *Stances chrétiennes sur divers passages de l'Écriture sainte et des Pères*. Il était de l'Académie française. Il ne faut pas le confondre avec un autre abbé Têtu, qui était aussi de l'Académie française, et dont il n'est jamais question dans les *Lettres de madame de Sévigné*.

[redacted]

ployée à parler de vous; ceux qui m'écoutent le mieux sont ceux que je cherche le plus. N'allez point craindre que je sois ridicule; car, outre que le sujet ne l'est pas, c'est que je connais parfaitement bien et les gens et le lieu, et ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. Je dis un peu de bien de moi en passant, j'en demande pardon au Bourdaloue et au Mascaron : j'entends tous les matins l'un ou l'autre; un demi-quart des merveilles qu'ils disent devrait faire une sainte.

Je vous avoue, de bonne foi, ma petite, que je ne puis du tout m'accoutumer à vous savoir à deux cents lieues de moi; je suis plus touchée que je ne l'étais lorsque vous étiez en chemin, je repleure sur nouveaux frais, je ne vois goutte dans votre cœur, je me représente cent choses désagréables que je ne vous puis dire, je ne vois pas même ce que pense M. de Grignan; et tout est brouillé, je ne sais comment, dans ma tête. Je vous vois accablée d'honneurs, et d'honneurs qui tiennent fort au nom que vous portez; rien n'est plus grand ni plus considéré; nulle famille ne peut être plus aimable : vous y êtes adorée, à ce que je crois, car le coadjuteur ne m'écrit plus; mais j'ignore comment vous vous portez dans tout ce tracas; c'est une sorte de vie étrange que celle des provinces : on fait des affaires de tout. Je m'imagine que vous faites des merveilles, et je voudrais bien savoir ce que ces merveilles vous coûtent, soit pour vous plaindre, soit pour ne vous plaindre pas.

Je reçois votre lettre, ma chère enfant, et j'y fais réponse avec précipitation parcequ'il est tard : celà me fait approuver les avances de provision. Je vois bien que tout ce qu'on m'a dit de vos aventures à votre arrivée n'est pas vrai; j'en suis très aise; ces sortes de petits procès dans les villes de province, où l'on n'a rien autre chose dans la tête, font une éternité d'éclaircissements, et c'est assez pour mourir d'ennui. Mais vous êtes bien plaisante, ma-

dame la comtesse, de montrer mes lettres; où est donc ce principe de cachoterie pour ce que vous aimez ? Vous souvient-il avec quelle peine nous attrapions les dates de celles de M. de Grignan ? Vous pensez m'apaiser par vos louanges, et me traiter toujours comme la gazette de Hollande; je m'en vengerai. Vous cachez les tendresses que je vous mande, friponne; et moi je montre quelquefois, et à certaines gens, celles que vous m'écrivez. Je ne veux pas qu'on croie que j'ai pensé mourir, et que je pleure tous les jours, *pour qui? pour une ingrate.* Je veux qu'on voie que vous m'aimez, et que, si vous avez mon cœur tout entier, j'ai une place dans le vôtre. Je ferai tous vos compliments. Chacun me demande : Ne suis-je point nommé? Et je dis, Non, pas encore; mais vous le serez. Par exemple, nommez-moi un peu M. d'Ormesson, et les Mêmes [1]. Il y a presse à votre souvenir; ce que vous envoyez ici est tout aussitôt enlevé : ils ont raison, ma fille, vous êtes aimable, et rien n'est comme vous. Voilà, du moins, ce que vous cacherez, car, depuis Niobé, jamais une mère n'a parlé comme je fais. Pour M. de Grignan, il peut bien s'assurer que, si je puis quelque jour avoir sa femme, je ne la lui rendrai pas. Comment! ne me pas remercier d'un tel présent! ne me point dire qu'il est transporté! Il m'écrit pour me la demander, et ne me remercie point quand je la lui donne. Je comprends pourtant qu'il peut fort bien être accablé ainsi que vous; ma colère ne tient à guère, et ma tendresse pour vous deux tient à beaucoup. Tout ce que vous me mandez est très plaisant; c'est dommage que vous n'ayez eu le temps d'en dire davantage. Mon Dieu, que j'ai d'envie de recevoir de vos lettres! Il y a déja près d'une demi-heure que je n'en ai reçu. Je ne sais aucune nouvelle : le roi se porte fort bien; il va de Versailles à Saint-Germain, de Saint-Germain à Versailles; tout est

[1] Jean-Antoine de Mesmes, président à mortier, et son fils Jean-Jacques, comte d'Avaux.

comme il était. La reine fait souvent ses dévotions, et va au salut du Saint-Sacrement. Le père Bourdaloue prêche : bon Dieu ! tout est au-dessous des louanges qu'il mérite. L'autre jour notre abbé eut un démêlé, avant le sermon, avec M. de Noyon [1], qui lui fit entendre qu'il devait bien quitter sa place à un homme de la maison de Clermont : on a fort ri de ce titre, pour avoir la place d'un abbé à l'Église ; on a bien raconté là-dessus toutes les clefs de la maison de Tonnerre, et toute la science du prélat sur la *pairie*. Je dîne tous les vendredis chez le Mans [2] avec M. de La Rochefoucauld, madame de Brissac et Benserade, qui toujours y fait la joie de la compagnie. Si la Provence m'aime, je suis fort sa servante aussi ; conservez-moi l'honneur de ses bonnes graces ; je lui ferai mes compliments quand vous voudrez. Je vous ai donné un voyage, c'est à vous de le placer. Je ne dis rien à M. de Vardes ni à mon ami Corbinelli ; je les crois retournés en Languedoc. J'aime votre fille à cause de vous ; mes entrailles n'ont point encore pris le train des tendresses d'une grand'mère.

116. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 13 mars 1671.

Me voici à la joie de mon cœur, toute seule dans ma chambre à vous écrire paisiblement ; rien ne m'est si agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez madame de Lavardin, après avoir été en Bourdaloue, où étaient les mères de l'Église : c'est ainsi que j'appelle les princesses de Conti et de Longueville. Tout ce qui était au monde était

1 François de Clermont-Tonnerre, évêque et comte de Noyon, pair de France, commandeur des ordres du roi. Ce prélat était connu pour porter à l'excès toutes les vanités dont un courtisan peut être susceptible. On a *un mémoire pour servir à son propre éloge*, dicté par lui-même à son secrétaire.

2 Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, évêque du Mans, commandeur des ordres du roi.

rmon, et ce sermon était digne de tout ce qui l'é-
. J'ai songé vingt fois à vous, et vous ai souhaitée
de fois auprès de moi ; vous auriez été ravie de l'en-
, et moi encore plus ravie de vous le voir entendre.
La Rochefoucauld a reçu très plaisamment, chez
ie de Lavardin, le compliment que vous lui faites ; on
parlé de vous. M. d'Ambres y était avec sa cousine
ssac ; il a paru s'intéresser beaucoup à votre pré-
naufrage ; on a parlé de votre hardiesse ; M. de La
oucault a dit que vous aviez voulu paraître brave,
espérance que quelque charitable personne vous en
nerait ; et que, n'en ayant pas trouvé, vous aviez dû
ns le même embarras que Scaramouche. Nous avons
ir à la foire une grande diablesse de femme, plus
que Riberpré de toute la tête ; elle accoucha l'autre
: deux gros enfants qui vinrent de front, les bras aux
c'est une grande femme tout-à-fait. J'ai été faire des
ments pour vous à l'hôtel de Rambouillet ; on vous
l mille. Madame de Montausier est au désespoir de
s point voir. J'ai été chez madame du Pui-du-Fou ;
, pour la troisième fois, chez madame de Mail-
je me fais rire moi-même en observant le plaisir
i de faire toutes ces choses. Au reste, si vous croyez
s de la reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit
ue madame de Ludres[1], Coëtlogon et la petite de
i furent mordues d'une petite chienne qui était à
n ; cette petite chienne est morte enragée ; de
ue Ludres, Coëtlogon et Rouvroi, sont parties ce ma-
r aller à Dieppe, et se faire jeter trois fois dans la
e voyage est triste ; Benserade en était au déses-
Théobon n'a pas voulu y aller, quoiqu'elle ait été
lée. La reine ne veut pas qu'elle la serve, qu'on ne
e qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-

e-Elisabeth de Ludres, chanoinesse de Poussay, qui fut aimée du

[redacted]

vous point que Ludres ressemble à Andromède? Pour moi, je la vois attachée au rocher, et Tréville [1] sur un cheval ailé qui tue le monstre. *Ah! Zésu, matame te Grignan, l'étranze sose t'être zettée toute nue tans la mer* [2]. En voici une, à mon sens, encore plus étrange : c'est de coucher demain avec M. de Ventadour, comme fera mademoiselle d'Houdancourt : je craindrais plus ce monstre que celui d'Andromède, *contra il qual non vale elmo ne scudo*.

Voilà bien des lanternes, et je ne sais rien de vous : vous croyez que je devine ce que vous faites; mais j'y prends trop d'intérêt, et à votre santé, et à l'état de votre esprit, pour vouloir me borner à ce que j'en imagine : les moindres circonstances sont chères de ceux qu'on aime parfaitement, autant qu'elles sont ennuyeuses des autres : nous l'avons dit mille fois, et cela est vrai. La Vauvineux vous fait cent compliments; sa fille a été bien malade; madame d'Arpajon l'a été aussi : nommez-moi tout cela avec madame de Verneuil [3], à votre loisir. Voilà une lettre de M. de Condom, qu'il m'a envoyée avec un billet fort joli. Votre frère entre sous les lois de Ninon; je doute qu'elles lui soient bonnes; il y a des esprits à qui elles ne valent rien; elle avait gâté son père; il faut le recommander à Dieu : quand on est chrétienne, ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les déréglements sans chagrin. Ah! Bourdaloue, quelles divines vérités vous nous avez dites aujourd'hui sur la mort! madame de La Fayette y était pour la première fois de sa vie; elle était transportée d'admiration; elle est ravie de votre souvenir et vous embrasse de tout son cœur. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait; il pare sa chambre, où vous n'êtes

[1] Henri-Joseph de Peyre, comte de Tréville.
[2] Manière de prononcer de madame de Ludres.
[3] Charlotte Séguier, veuve du duc de Sully, et mariée en secondes noces au duc de Verneuil.

jamais oubliée. Si vous êtes encore de l'humeur dont vous étiez à Sainte-Marie, et que vous gardiez mes lettres, voyez si vous n'avez pas reçu celle du 18 février. Adieu, ma très aimable enfant ; vous dirai-je que je vous aime ? c'est se moquer d'en être encore là ; cependant, comme je suis ravie quand vous m'assurez de votre tendresse, je vous assure de la mienne, afin de vous donner de la joie, si vous êtes de mon humeur : et ce Grignan mérite-t-il que je lui dise un mot ?

Je crois que M. d'Hacqueville vous mande toutes les nouvelles : pour moi, je n'en sais point ; je serais toute propre à vous dire que le chancelier [1] a pris un lavement.

Je vis hier une chose chez Mademoiselle qui me fit plaisir. Madame de Gèvres arrive, belle, charmante et de bonne grace ; madame d'Arpajon était au-dessus de moi ; je pense que la duchesse s'attendait que je lui dusse offrir ma place ; ma foi, je lui devais une incivilité de l'autre jour, je la lui payai comptant, et ne branlai pas. Mademoiselle était au lit ; madame de Gèvres a donc été contrainte de se mettre au-dessous de l'estrade ; cela est fâcheux. On apporte à boire à Mademoiselle, il faut donner la serviette ; je vois madame de Gèvres qui dégante sa main maigre ; je pousse madame d'Arpajon : elle m'entend, et se dégante ; et, d'une très bonne grace, avance un pas, coupe la duchesse, et prend, et donne la serviette. La duchesse de Gèvres en a eu toute la honte ; elle était montée sur l'estrade et elle avait ôté ses gants, et tout cela, pour voir donner la serviette de plus près par madame d'Arpajon. Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie ; c'est bien employé : a-t-on jamais vu accourir pour ôter à madame d'Arpajon, qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement ? Madame de Puisieux[2] s'en est épanoui la rate. Mademoiselle n'osait lever les yeux ; et moi, j'avais une mine

[1] Le chancelier Séguier n'allait jamais au conseil sans avoir pris cette précaution. (*Note de l'éditeur de 1734.*)

donnerai les deux livres de La Fontain
vriez être en colère; il y a des endroit
ennuyeux : on ne veut jamais se cont
fait, et en voulant mieux faire, on fait pl

117. — A LA MÊME.

A Paris, din

Monsieur de La Brosse veut que ma
auprès de vous : n'est-ce pas se moquer d
vez l'estime et l'amitié que j'ai pour lui.
son père est l'un de mes plus anciens
vous-même le mérite de l'un et de l'aut
pour eux tous les sentiments que je voudr
vous voyez donc bien que ma lettre ne p
C'est à moi qu'elle est très bonne ; car
vous écrire. C'est une chose plaisante
plaisir qu'on prend à parler, quoique de
sonne que l'on aime, et l'étrange pesant
écrire aux autres.

rade : je me faisais un plaisir de ne point coucher avec M. de Ventadour, comme cette pauvre fille qui eut cet honneur. Vous savez que Benserade ne se consolait de n'être pas M. d'Armagnac, que parcequ'il n'était point M. de Saint-Hérem. Mais qui me consolera de ne point recevoir de vos lettres? Je ne comprends rien aux postes; elles sont déréglées, et ces gens si obligeants, qui partent à minuit pour porter mes lettres, n'ont pas assez de soin de me rapporter vos réponses. Nous parlons sans cesse de vos affaires, l'abbé et moi ; il vous rend compte de tout, c'est pourquoi je ne vous dis rien. Votre santé, votre repos, vos affaires, ce sont les trois points de mon esprit, d'où je tire une conclusion que je vous laisse à méditer.

118. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 18 mars 1671

Je reçois deux paquets ensemble qui ont été retardés considérablement. J'apprends enfin par vous-même votre entrée à Aix : mais vous ne me dites pas si votre mari était avec vous, ni de quelle manière Vardes honorait votre triomphe ; du reste, vous me le représentez très plaisamment, aussi bien que votre embarras et vos civilités déplacées. Bon Dieu ! que n'étais-je avec vous ! ce n'est pas que j'eusse mieux fait que vous, car je n'ai pas le don de placer si juste les noms sur les visages : au contraire, je fais tous les jours mille sottises là-dessus : mais il me semble que je vous aurais aidée, et que j'aurais fait du moins bien des révérences. Il est vrai que c'est un métier tuant que cet excès de cérémonies et de civilités ; cependant ne vous relâchez sur rien ; tâchez, mon enfant, de vous ajuster aux mœurs et aux manières des gens avec qui vous avez à vivre ; accommodez-vous un peu de ce qui n'est pas mauvais ; ne vous dégoûtez point de ce qui n'est que mé-

se répandra plus loin, car il y a plusie
nissait de ces bonnes cartes rangées.
de peine à se résoudre à déshonorer
lité de S....; mais voyant que depui
qui jouaient avec lui étaient ruinés,
y allait de sa conscience à faire écl
S.... savait si bien le jeu des autres,
va-tout sur la dame de pique, parcequ
dans les autres jeux. Le roi perdait t
trèfle, et disait : Le trèfle ne gagne p
ce pays-ci. S.... avait donné trente
chambre de madame de La Vallière,
dans la rivière toutes les cartes qu'ils
qu'elles n'étaient point bonnes, et av
tier. Celui qui le conduisait dans ce
Pradier, et s'est éclipsé aussitôt que l
se trouver devant lui. S.... aurait dû,
se mettre en prison et demander qu
mais il n'a pas pris ce chemin, et a
guedoc plus sûr : bien des gens lui

il leur a cédé le fonds de son bien, et donné plus de la moitié du revenu de sa charge, pour achever de payer les arrérages. Cette exécution est belle, et fait bien voir que ses voyages à la Trappe ne sont pas inutiles. J'allai voir l'autre jour cette duchesse de Ventadour; elle était belle comme un ange. Madame la duchesse de Nevers y vint coiffée à faire rire : il faut m'en croire, car vous savez comme j'aime la mode excessive. La Martin [1] l'avait *brétaudée* par plaisir comme un patron de mode : elle avait donc tous les cheveux coupés sur la tête, et frisés *naturellement* par cent papillotes qui lui font souffrir mort et passion toute la nuit. Cela fait une petite tête de chou ronde, sans que rien accompagne les côtés. Ma fille, c'était la plus ridicule chose que l'on pût imaginer : elle n'avait point de coiffe; mais encore passe, elle est jeune et jolie; mais toutes ces femmes de Saint-Germain, et cette La Mothe surtout, se font *testonner* par la Martin; cela est au point que le roi et toutes les dames sensées en pâment de rire : elles en sont encore à cette jolie coiffure que Mongobert [2] sait si bien; je veux dire ces boucles renversées. Voilà tout; on se divertit extrêmement à voir outrer cette nouvelle mode jusqu'à la folie.

Votre frère est à Saint-Germain; il est entre Ninon et une comédienne [3], et Despréaux sur le tout : nous lui faisons une vie enragée.

119. — A LA MÊME.

Du même jour 18 mars 1671.

Avant que d'envoyer mon paquet, je fais réponse à votre lettre du 11, que je reçois. Je suis plus désespérée que vous des retardements de la poste.

[1] Fameuse coiffeuse de ce temps-là.
[2] Demoiselle de compagnie de madame de Grignan, et son amie.
[3] La Champmêlé.

les peuples que Dieu a soumis à vo
je quitte Paris sans regret.

MADAME DE SÉV

C'est ce pauvre Barillon qui m'a
me trouve guère avancée de ne pou
de vos lettres sans pleurer. Je ne
ne souhaitez point que je le puisse;
aimez mes faiblesses; pour moi, je
bien. Je les aime bien mieux que
nèque et d'Épictète. Je suis douce
fant, jusques à la folie; vous m'êt
connais que vous. Hélas! je suis bi
vous pensez, c'est-à-dire, d'aimer
et qui se souviennent de vous; je
Quand je trouvai *Mellusine*, le cœu
d'émotion; elle s'approcha, comm
dit: Hé bien! Madame, êtes-vous
Madame, lui dis-je; on ne peut pas
je le crois, il faudra vous aller cons

je veux revenir à mes lettres qu'on ne vous envoie point ; j'en suis au désespoir. Croyez-vous qu'on les ouvre ? croyez-vous qu'on les garde ? Hélas ! je conjure ceux qui prennent cette peine de considérer le peu de plaisir qu'ils ont à cette lecture, et le chagrin qu'ils nous donnent. Messieurs, du moins ayez soin de les faire recacheter, afin qu'elles arrivent tôt ou tard. Vous parlez de peinture : vraiment vous m'en faites une de l'habit de vos dames, qui vaut tout ce qu'une description peut valoir. Vous dites que vous voudriez bien me voir entrer dans votre chambre, et m'entendre discourir. Hélas ! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre ; je me dévore de cette envie et du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée : il me semble pourtant que je n'en perdais guère les moments ; mais enfin, je n'en suis pas contente, je suis folle ; il n'y a rien de plus vrai ; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne ; n'aurai-je jamais tout pensé ? Non, que quand je ne penserai plus. Le billet de M. de Grignan est très joli. Je lui ferai réponse, et je le prie de m'aimer toujours ; pour votre fille, je l'aime ; vous savez pourquoi et pour qui.

120. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 mars 1671.

Monsieur le coadjuteur de Rheims[1] était l'autre jour avec nous chez madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du désordre de la poste ; il me dit qu'elle lui faisait des tours aussi bien qu'à moi ; qu'il vous avait écrit deux fois, et qu'il n'avait point eu de réponse. Mettez la main sur la conscience, ma bonne, et payez vos dettes. Il s'en est allé à Rheims, et madame de Coulanges lui disait : Quelle folie d'aller à Rheims ! et qu'allez-vous faire là ? Vous vous y

[1] Charles-Maurice Le Tellier.

[redacted]

ennuierez comme un chien : demeurez ici, nous nous pro
mènerons. Ce discours à un archevêque nous fit rire, e
elle aussi ; nous ne le trouvâmes nullement canonique, e
nous comprimes pourtant que, si plusieurs dames le te
naient à des prélats, elles ne perdraient peut-être pas leur
paroles. M. de La Rochefoucauld m'a demandé plus de di
fois si vous n'aviez point reçu ses dragées, et je lui ai di
toutes vos douceurs là-dessus. Voici une histoire qu'il vou
envoie cette fois au lieu de dragées. Le comte d'Estrées lu
a conté qu'en son voyage de Guinée, il se trouva parmi de
chrétiens ; qu'étant entré dans une église, il y trouv
vingt chanoines nègres tout nus avec des bonnets carrés
et une aumusse au bras gauche, qui chantaient les louange
de Dieu. Il vous prie de faire réflexion sur cette rencontre
et de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, ca
ils étaient comme quand on sort du ventre de sa mère, e
noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Madame de Guise a fait un faux pas à Versailles ; ell
n'en a rien dit : elle est accouchée, à quatre mois, d'u
pauvre petit garçon, qui n'a point été baptisé. Voilà u
bel exemple pour se conserver, et pour ne point cache
ses fausses démarches. D'Hacqueville vous a envoyé un
assez plaisante chanson sur M. de Longueville : c'est à l'i
mitation d'un certain récit de ballet que vous ne connais
sez point, et que je vous ai dit qui était le plus beau d
monde. Je le sais, et je le chante bien. La lettre que vou
avez écrite à Guitaud est fort jolie ; j'aime passionnémen
vos lettres. Si les miennes vous peignent bien ce que j
vous dis, et que vous croyiez le voir, vous vous souvien-
drez des chanoines de Guinée. On donna l'autre jour a
père Desmares un billet en montant en chaire ; il le lut ave
ses lunettes ; c'était :

De par monseigneur de Paris,
On déclare à tous les maris
Que leurs femmes on baisera, *alleluia*.

[redacted]

Il en lut plus de la moitié : on pensa mourir de rire. Il y a des gens de bonne humeur, comme vous voyez. Je crois que vous savez que MADEMOISELLE a chassé Guilloire : le pauvre Segrais ne tient à guère ; c'est qu'ils ont témoigné trop librement leurs sentiments sur M. de Lauzun. Dites un petit mot de madame de Lavardin dans une de vos lettres ; elle est toujours enthousiasmée de votre mérite, et moi de la tendresse que j'ai pour vous : si je ne vous en parle pas assez à mon gré, c'est par discrétion ; mais, en un mot, vous m'occupez tout entière ; et, sans vous donner aucun rendez-vous d'esprit, comme mademoiselle de Scuderi, soyez assurée que vous ne sauriez penser à moi en aucun temps que je ne pense à vous. Regardez un peu la lune, cette lune que je regarde aussi ; nous voyons la même chose, quoiqu'à deux cents lieues l'une de l'autre.

121. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 23 mars 1671.

Cela n'est-il pas cruel de n'avoir pas encore reçu vos lettres ? Voilà M. de Coulanges qui a reçu les siennes, et qui me vient insulter. Il m'a montré votre réponse à l'*ex voto*, qui est tellement à mon gré, que je l'ai lue deux fois avec plaisir. Ah ! que vous écrivez à ma fantaisie ! Cet *ex voto*, qui fut fait au bout de la table où je vous écrivais, me réjouit fort, et me fit souvenir du jour que je fus si malheureusement pendue. Vous souvient-il combien vous me fûtes cruelle ce jour-là ? Vous me condamnâtes sans miséricorde, et toute la sollicitation de d'Hacqueville ne put pas même vous obliger à revoir mon procès. Il est vrai que je fis une grande faute, mais aussi d'être pendue haut et court, comme je le fus, c'était une grande punition. La chanson de M. de Coulanges était bonne aussi ; il y a plaisir de vous envoyer des folies, vous y répondez délicieusement. Vous savez que rien n'attrape tant que quand on croit avoir

écrit pour divertir ses amis, et qu'il arrive qu'ils n'y prennent pas garde, ou qu'ils n'en disent pas un mot. Vous n'avez pas cette cruauté : vous êtes aimable en tout et partout; hélas ! combien vous êtes aimée aussi ! combien de cœurs où vous êtes la première ! Il y a peu de gens qui puissent se vanter d'une telle chose. M. de Coulanges vous écrit la plus folle lettre du monde, et d'après le naturel ; elle m'a fort divertie. Enfin les femmes sont folles ; il semble qu'elles aient toutes la tête cassée : on leur met le premier appareil, et elles se reposent comme d'une opération ; cette folie vous réjouirait fort, si vous étiez ici. Je fus hier chez M. de La Rochefoucauld, je le trouvai criant les hauts cris : ses douleurs étaient à un tel point que toute sa constance était vaincue, sans qu'il en restât un seul brin ; l'excès de ces douleurs l'agitait de telle sorte qu'il était en l'air dans sa chaise avec une fièvre violente. Il me fit une pitié extrême ; je ne l'avais jamais vu en cet état ; il me pria de vous le mander, et de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment ce qu'il souffre la moitié de sa vie, et qu'aussi il souhaite la mort comme le coup de grace. Sa nuit n'a pas été meilleure.

Je reçois présentement votre lettre, et me voilà toute seule dans ma chambre pour vous écrire et vous faire réponse. Au sortir d'un lieu où j'ai dîné, je reviens fort bien chez moi, et quand j'y trouve une de vos lettres, j'entre et j'écris : rien n'est préféré à ce plaisir, et je languis après les jours de poste. Ah ! ma fille, qu'il y a de différence de ce que j'ai pour vous, et de ce que l'on a pour quelqu'un qu'on n'aime point ! Vous voulez que je lise de sang froid le récit du péril que vous avez couru ; j'en ai été encore plus effrayée par les lettres qu'on m'a montrées d'Avignon et d'ailleurs, que par les vôtres. Je comprends bien le dépit qui fit dire à M. de Grignan : *vogue la galère*. En vérité, vous êtes quelquefois capable de mettre au désespoir ; si vous m'aviez caché cette aventure, je l'aurois apprise d'ail-

leurs, et je vous en aurais su très mauvais gré. Je vous avoue que je serai très mal contente de M. de Marseille, s'il ne fait ce que nous souhaitons. Il a beau dire, je ne tâte point de son amour pour la Provence ; quand je vois qu'il ne dit rien pour empêcher les quatre cent cinquante mille francs, et qu'il ne s'écrie que sur une bagatelle, je suis sa très humble servante. J'ai une extrême impatience de savoir ce qui sera enfin résolu. Madame d'Angoulême m'a dit qu'on lui avait mandé que vous étiez la personne du monde la plus polie ; elle vous fait mille compliments. Vous ne voulez point du tout me dire la date des lettres que vous recevez de moi ; j'ai un billet, mais je ne trouve pas ce que vous vouliez. Au moins, mandez-moi quand vous aurez reçu deux éventails que je vous donne et que je vous envoie par cette poste. Je crains plus que vous mon voyage de Bretagne ; il me semble que ce sera encore une autre séparation, une douleur sur une douleur, et une absence sur une absence ; enfin je commence à m'affliger tout de bon : ce sera vers le commencement de mai. Pour mon autre voyage, dont vous m'assurez que le chemin est libre, vous savez qu'il dépend de vous ; je vous l'ai donné : vous manderez à d'Hacqueville en quel temps vous voulez qu'il soit placé. M. de Vivonne a bonne mémoire de me faire un compliment si vieux ; faites-lui mes compliments, je lui écrirai dans deux ans. N'êtes-vous pas à merveille avec Bandol[1] ? dites-lui mille amitiés pour moi : il a écrit une lettre à M. de Coulanges, une lettre qui lui ressemble, et qui est aimable. Prenez garde, au reste, que votre paresse ne vous fasse perdre votre argent au jeu : ces petites pertes fréquentes sont comme les petites pluies, qui gâtent bien les chemins. Je vous embrasse, ma chère fille ; si vous pouvez, aimez-moi toujours, puisque c'est la seule chose que je souhaite en ce monde, pour la tranquillité de mon ame ;

[1] Le président de Bandol.

Hélène, Hébert et *Marphise*¹, dans le
du monde et du bruit pour jusqu'à j
tends être en solitude ; je fais de ceci
veux y prier Dieu, y faire mille réflex
jeûner beaucoup pour toutes sortes d
cher pour tout le temps que j'ai été d
surtout de m'ennuyer pour l'amour de
ferai beaucoup mieux que tout cela, c'
ma fille ; je n'ai pas encore cessé depui
et ne pouvant contenir tous mes sentim
à vous écrire au bout de cette petite all
aimez, assise sur ce siége de mousse où
quefois couchée. Mais, mon Dieu, où
vue ici ? et de quelle façon toutes ces
sent-elles le cœur ? Il n'y a point d'endr
dans la maison, ni dans l'église, ni dan
jardin, où je ne vous aie vue ; il n'y e
fasse souvenir de quelque chose ; de q
ce soit, cela me perce le cœur : je vou
présente ; je pense et repense à tout ;
prit se creusent : mais j'ai beau tou

[redacted]

être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre; le hasard fera qu'elle viendra mal à propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite; à cela je ne sais point de remède : elle sert toujours à me soulager présentement ; c'est au moins ce que je lui demande : l'état où ce lieu m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes faiblesses ; mais vous devez les aimer et respecter mes larmes, puisqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

123. — A LA MÊME.

A Livry, jeudi saint 26 mars 1671.

Si j'avais autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serais très bien disposée pour faire mes pâques et mon jubilé. J'ai passé ici le temps que j'avais résolu, de la manière dont je l'avais imaginé, à la réserve de votre souvenir, qui m'a plus tourmenté que je ne l'avais prévu. C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étaient encore : sur cela on songe au présent, et, quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt. Je ne sais où me sauver de vous : notre maison de Paris m'assomme encore tous les jours, et Livry m'achève. Pour vous, c'est par un effort de mémoire que vous pensez à moi : la Provence n'est point obligée de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans la tristesse que j'ai eue ici ; une grande solitude, un grand silence, un office triste, des Ténèbres chantées avec dévotion, un jeûne canonique, et une beauté dans ces jardins, dont vous seriez charmée : tout cela m'a plu. Je n'avais jamais été à Livry la semaine sainte ; hélas ! que je vous y ai souhaitée ! Quelque difficile que vous soyez sur la solitude, vous auriez été contente de celle-ci ; mais je m'en retourne

à Paris par nécessité ; j'y trouverai de vos lettres, et je veux demain aller à la Passion du père Bourdaloue ou du père Mascaron ; j'ai toujours honoré les belles Passions. Adieu, ma chère petite, j'achèverai cette lettre à Paris : voilà ce que vous aurez de Livry : si j'avais eu la force de ne vous y point écrire et de faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, cela vaudrait mieux que toutes les pénitences du monde ; mais, au lieu d'en faire un bon usage, j'ai cherché de la consolation à vous en parler : ah ! ma fille, que cela est faible et misérable !

124. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi saint 27 mars 1671.

J'ai trouvé ici un gros paquet de vos lettres ; je ferai réponse aux Messieurs quand je ne serai pas si dévote : en attendant, embrassez votre cher mari pour moi ; je suis touchée de son amitié et de sa lettre. Je suis bien aise de savoir que le pont d'Avignon est encore sur le dos du coadjuteur ; c'est donc lui qui vous y a fait passer, car, pour le pauvre Grignan, il se noyait par dépit contre vous ; il aimait autant mourir que d'être avec des gens si déraisonnables : le coadjuteur est perdu d'avoir ce crime avec tant d'autres. Je suis très obligée à Bandol de m'avoir fait une si agréable relation. Mais d'où vient, mon enfant, que vous craignez qu'une autre lettre n'efface la vôtre ? vous ne l'avez donc pas relue ? car, pour moi, qui l'ai lue avec attention, elle m'a fait un plaisir sensible, un plaisir à n'être effacé par rien, un plaisir trop agréable pour un jour comme aujourd'hui. Vous contentez ma curiosité sur mille choses que je voulais savoir : je me doutais bien que les prophéties auraient été entièrement fausses à l'égard de Vardes ; je me doutais bien aussi que vous n'auriez fait aucune incivilité ; je me doutais bien encore de l'ennui que vous avez, et ce qui vous surprendra, c'est que, quel-

que aversion que je vous aie toujours vue pour les narrations, j'ai cru que vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir qu'elles sont quelquefois agréables et nécessaires. Je crois qu'il n'y a rien qu'il faille entièrement bannir de la conversation, et que le jugement et les occasions doivent y faire entrer tour à tour tout ce qui est le plus à propos. Je ne sais pourquoi vous dites que vous ne contez pas bien ; je ne connais personne qui attache plus que vous : ce ne serait pas une sorte de chose à souhaiter uniquement ; mais quand cela tient à l'esprit et à la nécessité de ne rien dire qui ne soit agréable, je pense qu'on doit être bien aise de s'en acquitter comme vous faites.

J'ai entendu la passion du Mascaron, qui en vérité a été très belle et très touchante. J'avais grande envie de me jeter dans le Bourdaloue ; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étaient dès mercredi, et la presse était à mourir. Je savais qu'il devait redire celle que M. de Grignan et moi nous entendîmes l'année passée aux Jésuites ; et c'était pour cela que j'en avais envie : elle était parfaitement belle, et je ne m'en souviens que comme d'un songe. Que je vous plains d'avoir eu un méchant prédicateur ! Mais pourquoi cela vous fait-il rire? J'ai envie de vous dire encore ce que je vous dis une fois : *Ennuyez-vous, cela est si méchant*. Je n'ai jamais pensé que vous ne fussiez pas très bien avec M. de Grignan ; je ne crois pas avoir témoigné que j'en doutasse ; tout au plus, je souhaiterais en entendre un mot de lui ou de vous, non point par manière de nouvelle, mais pour me confirmer une chose que je desire avec tant de passion. La Provence ne serait pas supportable sans cela, et je comprends bien aisément tous les soins de M. de Grignan pour vous empêcher d'y mourir d'ennui ; nous avons, lui et moi, les mêmes symptômes.

Le maréchal d'Albret [1] a gagné un procès de quarante

[1] César-Phébus d'Albret, comte de Miossens.

[redacted]

mille livres de rente en fonds de terre ; il rentre dans tout le bien de ses grands-pères ; il ruine tout le Béarn : vingt familles avaient acheté et revendu ; il faut rendre tout cela avec les fruits depuis cent ans : c'est une épouvantable affaire pour les conséquences. Adieu, ma très chère ; je voudrais bien savoir quand je ne penserai plus tant à vous ; il faut répondre :

> Comment pourrais-je vous le dire ?
> Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort [1].

Mon cher Grignan, je vous embrasse. Je ferai réponse à votre jolie lettre. Adieu, petit démon qui me détournez ; je devrais être à ténèbres, il y a plus d'une heure.

135. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 1er avril 1671.

Je revins hier de Saint-Germain ; j'étais avec madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la reine, qui fit un pas vers moi, et me demanda des nouvelles de ma fille, sur son aventure du Rhône : je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisait de se souvenir de vous. Elle reprit la parole, et me dit : Contez-moi comme elle a pensé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, et que ce vent vous avait jetée rapidement sous une arche à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous l'aviez touché. La reine me dit : Et son mari était-il avec elle ? — Oui, madame, et M. le coadjuteur aussi. — Vraiment, ils ont grand tort, reprit-elle, et fit des hélas, et dit des choses très obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des duches-

1 Vers de Montreuil.

ses, entre autres la jeune Ventadour, très belle et très jolie. On fut quelques moments sans lui apporter ce divin tabouret; je me tournai vers le grand-maître [1], et je dis : Hélas! qu'on le lui donne, il lui coûte assez cher [2]; il fut de mon avis. Au milieu du silence du cercle, la reine se tourne, et me dit : A qui ressemble votre petite-fille ? Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. S. M. fit un cri, J'en suis fâchée, et me dit doucement : Elle aurait mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand'mère. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour. Le maréchal de Bellefonds m'a fait promettre de le tirer de la presse; M. et madame de Duras, à qui j'ai fait vos compliments, MM. de Charost et de Montausier, et *tutti quanti*, vous les rendent au centuple. J'ai donné votre lettre à M. de Condom. Je ne dois pas oublier M. le dauphin et Mademoiselle, qui m'ont fort parlé de vous. J'ai vu madame de Ludres; elle vint m'aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit; elle me parla de vous sur le même ton ; et puis tout d'un coup, comme je pensais lui répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutait plus, et que ses beaux yeux trottaient par la chambre : je le vis promptement, et ceux qui virent que je le voyais me surent bon gré de l'avoir vu, et se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer, la mer l'a vue toute nue, et sa fierté en est augmentée ; j'entends la fierté de la mer, car pour la belle, elle en est fort humiliée.

Les coiffures *hurluberlu* m'ont fort divertie ; il y en a que l'on voudrait souffleter. La Choiseul ressemblait, comme dit Ninon, à un *printemps d'hôtellerie* [3] comme deux gouttes d'eau : cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. Son zèle

[1] Henri de Daillon, comte, puis duc du Lude.

[2] M. de Ventadour était non-seulement laid et contrefait, mais encore très libertin.

[3] Allusion aux mauvaises peintures qu'on trouve dans les cabarets.

[redacted]

pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe ; il ressemble à sa mère ; c'est madame de Grignan qui a tout le sel de la maison, et qui n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre parti, et voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous ; elle le fit taire, et dit qu'elle en savait plus que lui. Quelle corruption ! Quoi ! parcequ'elle vous trouve belle et spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on ne peut être parfaite ! Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre. Ne lui en mandez rien ; nous faisons nos efforts, madame de La Fayette et moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux. Il a de plus une petite comédienne [1], et tous les Despréaux et les Racine, et paie les soupers : enfin c'est une vraie diablerie. Il se moque des Mascaron, comme vous avez vu : vraiment il lui faudrait votre minime [2]. Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus ; je l'ai lu à M. de La Rochefoucauld ; il en a ri de tout son cœur. Il vous mande qu'il y a un certain apôtre qui court après *sa côte*, et qui voudrait bien se l'approprier comme son bien ; mais il n'a pas l'art de suivre les grandes entreprises. Je pense que *Mellusine* est dans un trou ; nous n'en entendons pas dire un seul mot. M. de La Rochefoucauld vous dit encore que, s'il avait seulement trente ans de moins, il en voudrait fort à la *troisième côte* [3] de M. de Grignan. L'endroit où vous dites qu'il a deux côtes rompues le fit éclater. Nous vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse ; mais nous craignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. Après tout, nous vous plaignons bien de n'enten-

[1] La Champmélé.

[2] Le minime qui prêchait à Grignan.

[3] C'est-à-dire, à madame de Grignan, qui était la troisième femme de M. de Grignan. (G.)

dre parler de Dieu que de cette sorte. Ah! Bourdaloue! il fit, à ce qu'on m'a dit, une Passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer : c'était celle de l'année passée qu'il avait rajustée, selon ce que ses amis lui avaient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'entend jamais bien parler de lui? Il vous faut des graces plus particulières qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre jour l'abbé de Montmort [1]; je n'ai jamais ouï un si beau jeune sermon; je vous en souhaiterais autant à la place de votre minime. Il fit le signe de la croix, il dit son texte; il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures; il nous pria de ne point craindre la mort, puisqu'elle était le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui accordâmes; nous fûmes tous contents. Il n'a rien qui choque : il imite M. d'Agen [2] sans le copier; il est hardi, il est modeste, il est savant, il est dévot, enfin j'en fus contente au dernier point.

Madame de Vauvineux vous rend mille graces; sa fille a été très mal. Madame d'Arpajon vous embrasse mille fois, et surtout M. Le Camus vous adore; et moi, ma chère enfant, que pensez-vous que je fasse? Vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrais, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez, sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il était possible, écumer votre cœur, comme j'écumais votre chambre des fâcheux dont je la voyais remplie; en un mot, comprendre vivement ce que c'est que d'aimer quelqu'un plus que soi-même, voilà comme je suis : c'est une chose qu'on dit souvent en l'air; on abuse de cette expression; moi, je la répète, et, sans la profaner jamais, je la sens tout entière en moi, et cela est vrai. Il n'y a point de raison à toutes les louanges que vous me

[1] Cet abbé fut nommé évêque de Perpignan en 1680. Il mourut à Montpellier à l'âge de 51 ans, le 23 janvier 1695.

[2] Claude Joly, à qui Mascaron succéda en 1679.

donnez; il n'y en a point aussi à la longueur de cette l
il faut la finir, et mettre des bornes à ce qui n'en a
point, si je me croyais. Adieu, ma très aimable; co
sur ma tendresse, qui ne finira jamais.

126. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 3 avril

Voilà une infinité de lettres que je vous conjure d
tribuer. Je souhaite que les deux qui sont ouvertes
plaisent; elles sont écrites d'un trait : vous savez q
ne reprends guère que pour faire plus mal · si nous
plus près, je pourrais les raccommoder à votre fant
dont je fais grand cas; mais de si loin, que faire?
m'avez ravie d'écrire à M. Le Camus; votre bon sens
comme si Castor et Pollux vous avaient porté ma pe
voilà sa réponse. Nous rimes hier chez M. de La Roch
cauld de la lettre que votre frère vous écrit. Je vis
duc [1] chez madame de La Fayette; il me demanda d
nouvelles avec empressement; il me pria de vous dire
s'en va aux états de Bourgogne, et qu'il jugera, par
nui qu'il aura dans son triomphe, de celui que vous
eu dans le vôtre. Madame de Brissac arriva; il y a
eux un air de guerre ou de mauvaise paix qui nous ré
Nous trouvâmes qu'ils jouaient aux petits-soufflets, co
vous y jouïez autrefois avec lui. Il y a un air d'aga
au travers de tout cela, qui divertit ceux qui observen
Marans arriva là-dessus; elle sentait la chair fraîche [2].
ce que, sans nous être concertées, madame de La Fa
et moi lui répondîmes, quand elle nous pria qu'ell
venir avec nous passer la soirée chez son *fils* [3]. Elle me

1 Henri-Jules de Bourbon-Condé, fils du grand Condé.

2 Madame de Marans avait été maîtresse de M. le duc; plus ta
se fit dévote quand le monde ne voulut plus d'elle.

3 C'est-à-dire, chez M. de La Rochefoucauld, qu'elle appelait *son*

Madame, vous pourrez bien me ramener, n'est-il pas vrai? —Pardonnez-moi, Madame, car il faut que je passe chez madame du Pui-du-Fou : menterie, j'y avais déja été. Elle s'en va à madame de La Fayette : Madame, lui dit-elle, mon fils me renverra bien. — Non, Madame, il ne le pourra pas, il vendit hier ses chevaux au marquis de Ragni : menterie, c'était un marché en l'air. Un moment après, madame de Schomberg [1], la vint *reprendre, quoiqu'elle ne la puisse pas vendre* [2], et elle fut contrainte de s'en aller, et de quitter une représentation d'amour, et l'espérance de voir son fils avec nous. Elle emporta tout cela sur son cœur avec la rage pêle-mêle; et puis, madame de La Fayette et moi, nous vous consacrâmes nos deux réponses, ne voulant perdre aucune occasion d'offrir à votre vengeance nos brutalités pour elle : je me suis chargée de vous rendre compte de celle-ci; nous souhaitons qu'elle vous réjouisse autant que nous. Je m'en vais dîner en Lavardin. Je fermerai ma lettre ce soir; je ne veux pas la faire longue, vous me paraissez accablée.

Vendredi au soir.

J'ai dîné en lavardinage, c'est-à-dire en *bavardinage* : je n'ai jamais rien vu de pareil. Madame de Brissac ne nous a pas consolés de M. de La Rochefoucauld ni de Benserade, quoiqu'elle fût dans ses belles humeurs.

Le roi a voulu que madame de Longueville se raccommodât avec Mademoiselle. Elles se sont trouvées aux Carmélites, et cette réconciliation s'est faite. Mademoiselle a donné cinquante mille francs à Guilloire : nous voudrions bien qu'elle en donnât autant à Segrais. M. le marquis d'Ambres est enfin reçu à l'autre lieutenance de roi de Guienne, moyennant deux cent mille francs : je ne sais si

[1] Marie de Hautefort, veuve du maréchal Charles de Schomberg.

[2] Trait d'une comédie de Poisson, intitulée le *Sot vengé*. (G.)

son régiment (*de Champagne*) entre en paiemen le manderai. Adieu, ma très aimable, je ne v vous fatiguer, il y a raison partout.

127. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE

A Paris, samedi 4 a

Je vous mandai l'autre jour la coiffure de m Nevers, et dans quel excès la Martin avait pou mode; mais il y a une certaine médiocrité qui n mée, et qu'il faut vous apprendre, afin que vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, sont non plus à la mode présentement, que la co la reine Catherine de Médicis. Je vis hier la du Sully et la comtesse de Guiche; leurs têtes sont cha je suis rendue; cette coiffure est faite justement p visage; vous serez comme un ange, et cela est fi moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est mode, qui laisse la tête découverte, me fait crain les dents. Voici ce que *Trochanire* [1], qui vient d Germain, et moi, nous allons vous faire entendr pouvons. Imaginez-vous une tête partagée à la j jusqu'à deux doigts du bourrelet; on coupe les ch chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de gros cles rondes et négligées, qui ne viennent pas plus b doigt au-dessous de l'oreille; cela fait quelque fort jeune et de fort joli, et comme deux gros bou cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les trop courts; car, comme il faut les friser *natur* les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé dames, dont l'exemple doit faire trembler les au met les rubans comme à l'ordinaire, et une gross nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquef

[1] Madame de La Troche.

[redacted]

laisse traîner jusque sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette mode ; je ferai coiffer une poupée pour vous l'envoyer ; et puis, au bout de tout cela, je meurs de peur que vous ne vouliez point prendre toute cette peine. Ce qui est vrai, c'est que la coiffure que fait Montgobert n'est plus supportable. Du reste, consultez votre paresse et vos dents ; mais ne m'empêchez pas de souhaiter que je puisse vous voir coiffée ici comme les autres. Je vous vois, vous m'apparaissez, et cette coiffure est faite pour vous : mais qu'elle est ridicule à certaines dames, dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas !

MADAME DE LA TROCHE.

Madame de Sévigné a voulu avoir l'avantage de vous décrire cette coiffure ; mais, ma belle, c'est moi qui lui dictais. Madame, vous serez ravissante ; tout ce que je crains, c'est que vous n'ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprends que la reine, et tout ce qu'il y a de filles et de femmes qui se coiffent à Saint-Germain, achevèrent hier de les faire couper par la Vienne [1] ; car c'est lui et mademoiselle de La Borde qui ont fait toutes les exécutions. Madame de Crussol [2] vint lundi à Saint-Germain, coiffée à la mode ; elle alla au coucher de la reine, et lui dit : Ah ! Madame, Votre Majesté a donc pris notre coiffure ? Votre coiffure ? lui répondit la reine ; je vous assure que je n'ai point voulu prendre votre coiffure ; je me suis fait couper les cheveux, parceque le roi les trouve mieux ainsi, mais ce n'est point pour prendre votre coiffure. On fut un peu surpris du ton avec lequel la reine lui parla.

[1] Coiffeur à la mode ; plus tard il devint le coiffeur du roi, puis son valet de chambre. Louis XIV se plaisait à l'écouter, et savait par lui des choses que d'autres n'auraient osé lui dire. Saint-Simon en parle dans ses Mémoires, t. III, pag. 38.

[2] Fille du duc de Montausier.

[redacted]

Mais voyez un peu aussi où madame de Crussol alla dre que c'était sa coiffure, parceque c'est celle de n de Montespan, de madame de Nevers, de la pe Thianges, et de deux ou trois autres beautés charmar l'ont hasardée les premières. Je vous ai vue vingt fo à l'inventer; cela me fait croire que vous n'aurez p peine à comprendre ce que nous vous en écrivons. M de Soubise, qui craint pour ses dents, parcequ'elle été une fois attrapée aux coiffures à la paysanne, point fait couper les cheveux; et mademoiselle de La lui a fait une coiffure qui est tout aussi bien que les par les côtés : mais le dessus de sa tête n'a gard galant, comme celles dont on voit la racine des ch Enfin, Madame, il n'est question d'autre chose à Germain; et moi, qui ne veux point me faire cou cheveux, je suis ennuyée à la mort d'en entendre

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Cette lettre est écrite hors d'œuvre chez *Trochan* comtesse (*de Fiesque*) vous embrasse mille fois; le que j'ai vu tantôt, voudrait bien en faire autant : dit votre souvenir, et le dirai à tous ceux que je tr en chemin.

Après tout, nous ne vous conseillons point de fa per vos beaux cheveux; et pour qui? bon Dieu mode durera peu; elle est mortelle pour les dents nez-vous seulement par grosses boucles, comme v siez quelquefois; car les petites boucles rangées de gobert sont justement du temps du roi Guillemot.

128. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 8 av

Mon Dieu, ma fille, que vos lettres sont aimabl

des endroits dignes de l'impression : un de ces jours vous trouverez qu'un de vos amis vous aura trahie. Vous étiez en dévotion, vous y avez trouvé nos pauvres sœurs (*de Sainte-Marie*), vous y avez votre cellule : mais ne vous y creusez point trop l'esprit ; les rêveries sont quelquefois si noires, qu'elles font mourir : vous savez qu'il faut un peu glisser sur les pensées : vous trouverez de la douceur dans cette maison, dont vous êtes la maîtresse.

J'admire la manière de vos dames de Provence : la description que vous me faites des cérémonies est une pièce achevée : mais savez-vous bien qu'elles m'échauffent le sang, et que je ne comprends pas comment vous y pouvez résister ? Vous croyez que je serais admirable en Provence, et que je ferais des merveilles sur ma petite boule ; point du tout, je serais brutale ; la déraison me pique, et le manque de bonne foi m'offense. Je leur dirais : Mesdames, voyons donc à quoi nous en sommes ; faut-il vous reconduire ? Ne m'en empêchez donc pas, et ne perdons point notre temps et notre poumon : si vous ne le voulez point, trouvez bon que je n'en fasse point les façons. Je ne m'étonne pas si cette sorte de manége vous impatiente, j'y ferais moins bien que vous.

Parlons un peu de votre frère : il a eu son congé de Ninon ; elle s'est lassée d'aimer sans être aimée ; elle a redemandé ses lettres, on les a rendues : j'ai été fort aise de cette séparation. Je lui disais toujours un petit mot de Dieu ; je le faisais souvenir de ses bons sentiments passés, et le priais de ne point étouffer le Saint-Esprit dans son cœur : sans cette liberté de lui dire en passant quelque mot, je n'aurais pas souffert cette confidence dont je n'avais que faire. Mais ce n'est pas tout : quand on rompt d'un côté, on croit se raccquitter de l'autre, on se trompe. La jeune Merveille [1] n'a pas rompu ; mais je crois qu'elle rompra. Voici pour-

[1] Mademoiselle Champmêlé.

quoi mon fils vint hier me chercher du bout de Paris, voulait m'apprendre un accident qui lui était arrivé. avait trouvé une occasion favorable, et cependant il.... fut une chose étrange ; la demoiselle ne s'était jamais tr vée à telle fête : le cavalier en désordre sortit en dérou croyant être ensorcelé; et ce qui vous paraîtra plaisan c'est qu'il mourait d'envie de me conter sa déconvenu nous rîmes fort; je lui dis que j'étais ravie qu'il fût pu par où il avait péché : il s'en prit à moi, et me dit que lui avais donné de ma glace, qu'il se passerait fort bien cette ressemblance, que j'aurais bien mieux fait de la do ner à ma fille. Il voulait que *Pecquet* le restaurât; il dis les plus folles choses du monde, et moi aussi : c'était u scène digne de Molière. Ce qui est vrai, c'est qu'il a l'im gination tellement bridée, que je crois qu'il n'en revienc pas sitôt. J'ai beau l'assurer que tout l'empire amoure est rempli d'histoires tragiques, il n'entend point de rais là-dessus. La petite *Chimène* dit qu'elle voit bien qu'il l'aime plus, et se console ailleurs. Enfin c'est un désord qui me fait rire, et je voudrais de tout mon cœur qu'il pût retirer d'un état si malheureux à l'égard de Dieu. N non lui disait l'autre jour qu'il était *une vraie citrouille f cassée dans de la neige*. Voyez ce que c'est que de v bonne compagnie, on apprend mille gentillesses.

Votre frère me contait l'autre jour qu'un comédien vo lait se marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu da gereux ; et son camarade lui dit : « Hé, morbleu! atten « que tu sois guéri, tu nous perdras tous : » cela me par une jolie épigramme.

J'ai changé de nourrice pour votre enfant; celle qu'e avait était à souhait pour sa personne ; il ne lui manqu que du lait : je lui ai donné une bonne paysanne, sa façon, de belles dents, des cheveux noirs, un teint hâl vingt-quatre ans; son lait a quatre mois, son enfant e beau comme un ange; vous ne me connaîtriez plus :

[redacted]

suis devenue une vraie commère, et cela m'a acquis une grande réputation, car la petite profite à vue d'œil, et je m'en vais régenter dans mon quartier.

Madame de Marans disait il y a quelques jours, chez madame de La Fayette : « Ah, mon Dieu ! il faut que je « me fasse couper les cheveux. » Madame de La Fayette lui répondit *bonnement* : « Ah, mon Dieu ! Madame, ne « le faites point ; cela ne sied bien qu'aux jeunes per- « sonnes. » Si vous n'aimez ce trait-là, dites mieux.

Voilà une lettre que j'ai reçue de M. de Marseille ; je crois que ma réponse sera de votre goût, puisque vous la voulez si franche et si sincère, *et conforme à cette amitié que vous vous êtes jurée, dont la dissimulation est le lien, et votre intérêt le fondement.* Cette période est de Tacite ; jamais je n'ai rien vu de si beau. J'entre donc dans ce sentiment, et je l'approuve. Il faut lui faire croire qu'il est de nos amis, malgré qu'il en ait. Adieu, ma très aimable enfant, je ne pense qu'à vous : si, par un miracle que je n'espère, ni ne veux, vous étiez hors de ma pensée, il me semble que je serais vide de tout, comme une figure de Benoit [1].

M. d'Ambres donne son régiment au roi pour quatre-vingt mille francs et cent vingt mille livres : voilà les deux cent mille francs [2]. Il est fort content d'être hors de l'infanterie, c'est-à-dire, de l'hôpital.

129. — A LA MÊME.

A Paris, jeudi 9 avril 1671.

Voilà M. de Magalotti qui s'en va en Provence, je voudrais bien aller avec lui. Je ne sais s'il sentira bien le plaisir de vous voir, ce qui est certain, c'est que j'y

[1] Fameux artiste pour les figures en cire. Ayant exécuté les portraits des principaux seigneurs de la cour, il en fit un salon d'exposition.

[2] Prix de sa charge de lieutenant-général.

[redacted]

serais fort sensible. Le voilà qui se joue avec ma petit fille ; il vous trouve fort honnête femme en la regardan pour moi, qui trouve les Grignan fort beaux, je la trou fort à mon gré. Je crois que vous serez aise de voir u homme de mérite, un homme du monde, un homme av qui vous parlerez français et italien, si vous voulez ; u homme dont les perfections sont connues de toute la cou un homme enfin.... qui vous porte deux paires de soulie de *Georget ;* que puis-je vous dire encore ? Il s'en va vo madame de Monaco, et je parie que vous lui écrirez p lui. Il dit que sans ma lettre il ne serait jamais reçu vous comme il veut l'être ; enfin il se moque de moi ; moi, je l'envie, et je vous embrasse de tout mon cœu mais sincèrement, et point du tout pour finir ma lettre.

130. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 10 avril 1671

Je vous écrivis mercredi par la poste, hier matin p Magalotti, aujourd'hui encore par la poste ; mais hier soir je perdis une belle occasion. J'allai me promener Vincennes, en famille et en *Troche* [1] ; je rencontrai chaîne des galériens qui partait pour Marseille ; ils ar veront dans un mois. Rien n'eût été plus sûr que ce voie ; mais j'eus une autre pensée, c'était de m'en all avec eux. Il y a un certain *Duval* [2], qui me parut hom de bonne conversation ; vous les verrez arriver, et vo auriez été fort agréablement surprise de me voir pêle-m avec une troupe de femmes qui vont avec eux. Je voudr que vous sussiez ce que m'est devenu le mot de Provenc de Marseille, d'Aix ; le Rhône seulement, ce diantre

[1] C'est-à-dire avec madame de La Troche.

[2] Ce Duval était un valet de pied de la princesse de Condé ; il fut co damné aux galères pour s'être battu en duel avec un jeune Rabutin, p de la même princesse.

Rhône, et Lyon, me sont de quelque chose. La Bretagne et la Bourgogne me paraissent des pays sous le pôle, où je ne prends aucun intérêt ; il faut dire comme Coulanges : *O grande puissance de mon orviétan!* Vous êtes admirable, ma fille, de mander à l'abbé (*de Coulanges*) de m'empêcher de vous faire des présents : quelle folie! hélas! vous en fais-je? Un pouvoir au-dessus du sien m'empêche de vous en faire comme je voudrais. Vous appelez des présents les gazettes que je vous envoie; vous ne m'ôterez jamais de l'esprit l'envie de vous donner; c'est un plaisir qui m'est sensible, et dont vous feriez très bien de vous réjouir avec moi, si je me donnais souvent cette joie : cette manière de me remercier m'a extrêmement plu.

Vos lettres sont admirables, on jurerait qu'elles ne vous sont pas dictées par les dames du pays où vous êtes. Je trouve que M. de Grignan, avec tout ce qu'il vous est déja, est encore votre vraie bonne compagnie; c'est lui, ce me semble, qui vous entend; conservez bien la joie de son cœur par la tendresse du vôtre, et faites votre compte que si vous ne m'aimiez pas tous deux, chacun selon votre degré de gloire, en vérité, vous seriez des ingrats. La nouvelle opinion, qu'il n'y a point d'ingratitude dans le monde, par les raisons que nous avons tant discutées, me paraît la philosophie de Descartes, et l'autre est celle d'Aristote : vous savez l'autorité que je donne à cette dernière; j'en suis de même pour l'opinion de l'ingratitude : ceux qui disputent qu'il n'y en a pas voudraient être juges et parties. Vous seriez donc une petite ingrate, ma fille; mais, par un bonheur qui fait ma joie, je vous en trouve éloignée, et cela fait aussi que, sans aucune retenue, je m'abandonne d'une étrange façon à m'approuver dans les sentiments que j'ai pour vous. Adieu, ma très aimable, je m'en vais fermer cette lettre; je vous en écrirai encore une ce soir, où je vous rendrai compte de ma journée. Nous espérons tous les jours louer votre maison; vous

croyez bien que je n'oublie rien de ce qui vous touche : suis, sur cela, comme les gens les plus intéressés sont po eux-mêmes.

131. — A LA MÊME.

Vendredi au soir, 10 avril 1671

Je fais mon paquet chez M. de La Rochefoucauld, q vous embrasse de tout son cœur. Il est ravi de la répon que vous faites aux chanoines et au père Desmares : il y plaisir à vous mander des bagatelles, vous y répondez tı bien. Il vous prie de croire que vous êtes encore toute vi dans son souvenir ; s'il apprend quelques nouvelles digı de vous, il vous les fera savoir. Il est dans son hôtel de Rochefoucauld, n'ayant plus d'espérance de marcher ; s château en Espagne, c'est de se faire porter dans les ma sons, ou dans son carrosse pour prendre l'air ; il paı d'aller aux eaux : je tâche de l'envoyer à Digne ; et d'aı tres à Bourbon. J'ai été chez Mademoiselle, qui est to jours malade ; j'ai dîné en *bavardin* [1], mais si pureme que j'en ai pensé mourir : tous nos commensaux nous o fait faux bond ; nous n'avons fait que *bavardiner*, et no n'avons point causé comme les autres jours.

Brancas versa, il y a trois ou quatre jours, dans un foss il s'y établit si bien, qu'il demandait à ceux qui allèrent secourir ce qu'ils desiraient de son service : toutes ses gl ces étaient cassées, et sa tête l'aurait été, s'il n'était pl heureux que sage : toute cette aventure n'a fait aucune d traction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui a prenais qu'il avait versé, qu'il avait pensé se rompre le co qu'il était le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvell et que je lui en voulais marquer mon inquiétude : j'attends réponse. Voilà madame la comtesse (*de Fiesque*) et Briole, q

[1] Chez madame de Lavardin, qui aimait extrêmement les nouvelles.

[redacted]

vous font trois cents compliments. Adieu, ma très chère enfant, je m'en vais fermer mon paquet. Comme je suis assurée que vous ne doutez point de mon amitié, je ne vous en dirai rien ce soir.

MADAME DE FIESQUE.

Madame la Comtesse[1] ne peut pas voir une lettre qui vous va trouver sans y mettre quelque chose du sien, quand ce ne serait qu'un compliment sur les cinq mille francs d'augmentation. De l'humeur dont vous la connaissez, vous jugez aisément qu'elle trouve un compliment mieux fondé sur les cinq mille francs, que sur cinq cent mille admirations et autant de harangues que vos perfections et vos dignités vous ont attirées.

132. — A LA MÊME.

A Paris, dimanche 12 avril 1671.

Je vous écris tous les jours; c'est une joie qui me rend très favorable à tous ceux qui me demandent des lettres : ils veulent en avoir pour paraître devant vous ; et moi, je ne demande pas mieux. Celle-ci vous sera rendue par M. de..... ; je veux mourir si je sais son nom ; mais enfin c'est un fort honnête homme qui me paraît avoir de l'esprit, que nous avons vu ici ensemble : son visage vous est connu ; pour moi, je n'ai pas eu l'esprit d'appliquer son nom dessus. N'allez pas prendre patron sur mes lettres : elles sont infinies, je n'ai que ce plaisir ; les vôtres sont d'une grandeur qui m'étonne déjà assez ; je ne sais quand je m'ennuierai en les lisant. Si M. de Grignan, qui dit qu'on ne peut aimer les longues lettres, avait jamais eu cette pensée quand il recevait les vôtres, je présenterais requête

[1] On désignait ainsi dans le monde madame Gillonne d'Harcourt, qui avait épousé le comte de Fiesque.

pour vous séparer, et j'irais vous ôter à lui, au lie
en Bretagne. Je fus hier au soir brouillée avec Bran
avoir dit, à ce qu'il prétend, une grossièreté sur
que personne n'entendit et que je n'entendis pas mo
c'était le couronnement du crime; il sortit dans u
colère. Ce sont des délicatesses incommodes, je i
pas pour lui, et je ne les ai que trop pour une
beauté que j'aime plus que ma vie, et que j'emb
tout mon cœur.

133. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 15 av

J'achèverai cette lettre quand il plaira à Dieu : je
mence trois jours avant qu'elle parte, parceque je
recevoir la lettre que vous m'avez écrite par Gacé [1]
gants dont je vous remercie mille fois. Je les trou
Votre souvenir me charme ; ils ne vous coûtent
les en trouve meilleurs; je crois même qu'ils sero
grands; enfin, ma bonne, vous êtes trop aimabl
me parlez de la Provence comme de la Norwège; je
qu'il y fait chaud, et je le pensais si bien, que l'au
que nous eûmes ici une bouffée d'été, je mourais de
et j'étais triste : on devina que c'était parceque je
que vous aviez encore plus chaud que moi, et je ne p
en effet, me l'imaginer sans chagrin. Je veux vous
chère enfant, que le chocolat n'est plus avec moi
il était; la mode m'a entraînée, comme elle fait to
tous ceux qui m'en disaient du bien m'en disent
on le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on
la source des vapeurs et des palpitations; il vou
pour un temps, et puis vous allume tout d'un coup
vre continue qui vous conduit à la mort; enfin, ma

[1] Charles-Auguste de Matignon, comte de Gacé, qui fut ma
France en 1708.

[redacted]

grand-maître [1] qui en vivait, est son ennemi déclaré : vous pouvez penser si je puis être d'un autre sentiment [2]. Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le soutenir, et songez que ce n'est plus la mode du bel air. Tous les grands et moins grands en disent autant de mal qu'ils disent de bien de vous : les compliments qu'on vous fait sont infinis. Je n'ai point encore vu Gacé ; je crois que je l'embrasserai : bon Dieu ! un homme qui vous a vue, qui vient de vous quitter, qui vous a parlé, comme cela me paraît ! J'ai été tantôt chez Itier, j'avais besoin de musique ; je n'ai jamais pu m'empêcher de pleurer à une sarabande que vous aimez.

Je suis bien aise que vous ayez compris la coiffure, c'est justement ce que vous aviez toujours envie de faire ; ce taponage vous est naturel, il est au bout de vos doigts ; vous avez cent fois pensé l'inventer, mais vous avez bien fait de ne point prendre cette mode à la rigueur. Je vous conseille de conserver vos dents. C'est une chose étrange que votre serein, et la sujétion que vous avez de vous renfermer à quatre heures, au lieu de prendre l'air. Quelle tristesse ! Mais il vaut mieux rapporter ici vos belles dents, que de les perdre en Provence par le serein, ou par une mode qui sera passée dans six mois. Le bel air est de se peigner pour contrefaire la tête naissante ; cela est fait dans un moment. Vos dames sont bien loin de là, avec leur coiffures glissantes de pommades, et leurs cheveux de deux paroisses ; cela est bien vieux. Votre peinture du cardinal Grimaldi est excellente ; *cela mord-il ?* est plaisant au dernier point et m'a bien fait rire ; je vous souhaite de pareilles visions pour vous divertir. Enfin Montgobert sait rire ; elle entend votre langage : qu'elle est heureuse d'a-

[1] Henri de Daillon, comte du Lude.

[2] On avait dit que le comte du Lude aimait madame de Sévigné ; mais, comme c'était un de ces hommes dont l'attachement ne nuit point à la réputation des dames, madame de Sévigné en plaisantait la première. *Voy. les Amours des Gaules.* (A. G.)

voir de l'esprit, et d'être auprès de vous ! Les esprits où il n'y a point de remède font bouillir le sang. Je vous remercie de vous souvenir du reversis, et de jouer au mail ; c'est un aimable jeu pour les personnes bien faites et adroites comme vous ; je m'en vais y jouer dans mon désert. A propos de désert, je crois qu'Adhémar vous aura mandé comme le laquais du coadjuteur, qui était à la Trappe, en est revenu à demi fou, n'ayant pu supporter ces austérités : on cherche un couvent de coton pour l'y mettre et le remettre de l'état où il est. Je crains que cette Trappe [1], qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les Petites-Maisons. Écrivez quelque amitié à Pecquet [2] ; il a eu des soins extrêmes de ma petite-fille ; elle est jolie, cette pauvre petite : elle vient le matin dans ma chambre, elle rit, elle regarde, elle baise toujours un peu malhonnêtement, mais peut-être que le temps la corrigera.

Je pleurais amèrement en vous écrivant à Livry, et je pleure encore en voyant de quelle manière tendre vous avez reçu ma lettre, et l'effet qu'elle a produit dans votre cœur. Les petits esprits se sont bien communiqués, et sont passés bien fidèlement de Livry en Provence : si vous avez les mêmes sentiments toutes les fois que je suis sensiblement touchée de vous, je vous plains, et vous conseille de renoncer à la sympathie. Je n'ai jamais rien vu de si aisé à trouver que la tendresse que j'ai pour vous : mille choses, mille pensées, mille souvenirs me traversent le cœur ; mais c'est toujours de la manière que vous pouvez le souhaiter : ma mémoire ne me représente rien que de doux et d'aimable ; j'espère que la vôtre fait de même. La lettre que vous écrivez à votre frère est admirable. Vous avez très bien deviné ; il est dans le bel air par-dessus les yeux : point de pâques, point de jubilé. Je n'ai rien trouvé de bon en lui, que la crainte de faire un sacrilége ; c'était

[1] Il n'y avait guère que six ans que l'abbé de Rancé l'avait réformée.
[2] Médecin de M. Fouquet.

mon soin aussi que de lui en donner de l'horreur : mais la maladie de son ame est tombée sur son corps, et ses maîtresses sont d'une manière à ne pas supporter cette incommodité avec patience : Dieu fait tout pour le mieux. J'espère qu'un voyage en Lorraine rompra toutes ces vilaines chaînes-là. Il est plaisant, il dit qu'il est comme le bon homme Éson ; il veut se faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines pour se *ravigoter* un peu ; il me conte toutes ses folies ; je le gronde, et je fais scrupule de les écouter ; et pourtant je les écoute. Il me réjouit, il cherche à me plaire ; je connais la sorte d'amitié qu'il a pour moi ; il est ravi, à ce qu'il dit, de celle que vous me témoignez ; il me donne mille attaques en riant sur l'attachement que j'ai pour vous : je vous avoue, ma fille, qu'il est grand, lors même que je le cache. Je vous avoue encore une autre chose, c'est que je crois que vous m'aimez : vous me paraissez solide ; il me semble qu'on se peut fier à vos paroles, et cela fait aussi que je vous estime fort. Vos messieurs commencent à s'accoutumer à vous ; les pauvres gens ! Et les dames ne vous ont pas encore bien goûtée. J'embrasse ce comte, qui est si adroit, qui joue si bien à la paume et au mail : j'aime ces choses-là. Conservez bien la joie de son cœur par la tendresse du vôtre.

134. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 avril 1671.

Cette lettre du vendredi est sur la pointe d'une aiguille, car il n'y a point de réponse à faire, et d'ailleurs je ne sais point de nouvelles. D'Hacqueville me contait l'autre jour les sortes de choses qu'il vous mande, et qu'il appelle des nouvelles ; je me moquai de lui, et je lui promis de ne jamais charger mon papier de ce verbiage. Par exemple, il vous mande qu'on dit que M. de Verneuil donne son gouvernement à M. de Lauzun, et qu'il prend celui du

Berry, avec la survivance pour M. de Sully : tout cel faux et ridicule, et ne se dit point dans les bons lieu vous apprend que le roi partira le 25 : voilà qui est b Je vous déclare, ma fille, que je ne vous manderai que de vrai : quand il ne vient rien à ma connaissance de ces lanternes-là, je les laisse passer, et je vous c autre chose. Je suis fort contente de d'Hacqueville, bien que de vous : il a grand soin de votre mère en absence ; et, dès qu'il y a un brin de dispute entre l' et moi, c'est toujours lui que je prends pour juge. fait plaisir au cœur, de songer qu'on a un ami comme et à qui rien de bon ni de solide ne manque, qui ne peut jamais manquer lui-même. Si vous nous aviez fendu de parler de vous ensemble, et que cela vous fût désagréable, nous serions extrêmement embarrassés cette conversation nous est si naturelle, que nous y t bons insensiblement : c'est un penchant si doux qu'o revient sans peine ; et quand par hasard, après en a bien parlé, nous nous détournons un moment, je repr la parole d'un bon ton, et je lui dis : Mais disons don pauvre mot de ma fille ; vraiment nous sommes bien grats ; et là-dessus nous recommençons sur nouveaux f Je lui jurerais plus de vingt fois à lui-même que je ne aime point, qu'il ne me croirait pas ; je l'aime comm confident qui entre dans mes sentiments, je ne sa mieux dire.

Hélène et *Marphise* [1] vous sont très obligées ; mais Hébert, hélas ! je ne l'ai plus. J'eus l'esprit, l'autre j en riant, de le donner à Gourville [2], et de lui dire

[1] Petite chienne de madame de Sévigné.

[2] Gourville, valet-de-chambre du duc de La Rochefoucauld, deven ami, et même celui du grand Condé ; dans le même temps, pendu à en effigie, et envoyé du roi en Allemagne ; ensuite proposé pour suc au grand Colbert dans le ministère. Nous avons de lui des Mémoires vie, écrits avec naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance et de sa tune avec indifférence. Ces mémoires sont très curieux. (A. G.)

fallait qu'il le plaçât dans cet hôtel de Condé, qu'il s'en trouverait bien, qu'il m'en remercierait, que je répondais de lui. M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette se mirent sur les perfections d'Hébert : cela demeura là, il y a trois semaines. Je fus tout étonnée quand Gourville l'envoya quérir hier ; Hébert s'habilla en gentilhomme, il y alla : Gourville lui dit qu'il lui donnerait une place à l'hôtel de Condé, qui lui vaudrait 250 livres de rente, logé, nourri, et tout cela en attendant mieux ; mais que présentement il l'envoyait à Chantilly pour distribuer tout le linge par compte pendant que le roi y sera. Il prit donc dix coffres de linge sur son soin, et partit pour Chantilly. Le roi y doit aller le 25 de ce mois ; il y sera un jour entier ; jamais il ne s'est fait tant de dépenses au triomphe des empereurs qu'il y en aura là ; rien ne coûte ; on reçoit toutes les belles imaginations sans regarder à l'argent. On croit que M. le prince n'en sera pas quitte pour quarante mille écus ; il faut quatre repas ; il y aura vingt-cinq tables servies à cinq services, sans compter une infinité d'autres qui surviendront : nourrir tout, c'est nourrir la France et la loger ; tout est meublé : de petits endroits qui ne servaient qu'à mettre des arrosoirs deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles : jugez à proportion. Voyez un peu où le discours d'Hébert m'a jetée : voilà donc comme j'ai fait sa fortune en badinant ; car je la compte faite, dans la pensée qu'il s'acquittera fort bien de ces commencements-ci. Nous ne dînons point aujourd'hui en *bavardin* ; ils sont embarrassés pour faire partir l'équipage du marquis (*de Lavardin*). Je mange donc ici mes petits œufs frais à l'oseille ; après dîner, j'irai un peu au faubourg [1], et je joindrai à cette lettre ce que j'aurai appris, afin de vous en divertir.

J'ai reçu une fort jolie lettre du coadjuteur ; il est seu-

[1] Chez madame de La Fayette.

[redacted]

lement fâché que je l'appelle *Monseigneur;* il veut que j l'appelle *Pierrot* ou *seigneur Corbeau*. Je vous recommand toujours bien, ma fille, d'entretenir l'amitié qui est entr vous : je le trouve fort touché de votre mérite, prenan grand intérêt à toutes vos affaires ; en un mot, d'une ap plication et d'une solidité qui vous sera d'un grand se cours. Mon fils n'est pas encore guéri de ce mal qui fai douter ses précieuses maîtresses de sa passion : il me disai hier au soir que, pendant la semaine sainte, il avait été s épouvantablement dévergondé, qu'il lui avait pris un dé goût de tout cela, qui lui faisait bondir le cœur ; il n'osai y penser, il avait envie de vomir ; il lui semblait toujour voir autour de lui des *panerées* de baisers, des *panerées* d toutes sortes de choses en telle abondance, qu'il en avai l'imagination frappée et ne pouvait pas regarder un femme. Ce mal n'a pas été d'un moment ; j'ai pris mo temps pour faire un petit sermon là-dessus : nous avon fait ensemble des réflexions chrétiennes ; il entre dans me sentiments [1], et particulièrement pendant que son dégoû dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées d cette comédienne ; je n'en ai jamais vu de si chaudes ni d si passionnées : il pleurait, il mourait ; il croit tout cel quand il écrit, et s'en moque un moment après : je vou dis qu'il vaut son pesant d'or. Adieu, mon aimable enfant comment vous êtes-vous portée le 6 de ce mois ? Je sou haite, ma petite, que vous m'aimiez toujours ; c'est m vie, c'est l'air que je respire. Je ne vous dis point si je sui à vous, cela est au-dessous du mérite de votre amitié. Vou voulez bien que j'embrasse ce pauvre comte ; mais ne vou aimons-nous point trop tous deux ?

Vendredi au soir 17 avril.

Je fais mon paquet chez madame de La Fayette, à qu

1 M. de Sévigné vécut dans une grande piété après son mariage.

[redacted]

j'ai donné votre lettre; nous l'avons lue ensemble avec plaisir; nous trouvons que personne n'écrit mieux que vous; vous la flattez très agréablement, et moi en passant j'y trouve un petit endroit qui me va droit au cœur, c'est un lieu que vous possédez d'une étrange manière. Madame de La Fayette fut hier à Versailles, madame de Thianges lui avait mandé d'y aller; elle y fut reçue très bien, mais très bien, c'est-à-dire que le roi la fit mettre dans sa calèche avec les dames, et prit plaisir à lui montrer toutes les beautés de Versailles, comme ferait un particulier que l'on va voir dans sa maison de campagne; il ne parla qu'à elle, et reçut avec beaucoup de plaisir et de politesse toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuses beautés qu'il lui montrait : vous pouvez penser si l'on est contente d'un tel voyage. M. de La Rochefoucauld, que voilà, vous embrasse sans autre forme de procès, et vous prie de croire qu'il est plus loin de vous oublier qu'il n'est prêt à danser la bourrée; il a un petit agrément de goutte à la main qui l'empêche de vous écrire dans cette lettre. Madame de La Fayette vous estime et vous aime, et ne vous croit pas si dépourvue de vertus que le jour que vous étiez couchée au coin de son feu, et dont vous vous souvenez si bien.

135. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 22 avril 1671.

Avez-vous bien peur que je n'aime mieux madame de Brissac que vous? craignez-vous, de la manière dont vous me connaissez, que ses façons ne me plaisent plus que les vôtres? croyez-vous que son esprit ait retrouvé le chemin de me plaire? avez-vous opinion que sa beauté efface vos charmes? enfin pensez-vous qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse, à mon goût, surpasser madame de Grignan, en me supposant même dépouillée de tout l'intérêt que j'y

[redacted]

prends? Songez à tout cela un peu à loisir, et puis soye assurée qu'il en est justement ce que vous en croyez. Voil toute ma réponse, que vous connaîtrez par la vôtre, si vou répondez sincèrement.

Parlons un peu de votre frère, ma fille : il est d'une fai blesse à faire mal au cœur; il est tout ce qu'il plaît au autres; il plut hier à trois de ses amis de le mener soupe dans un lieu d'honneur, il y fut. Ces messieurs sont tro habiles pour vouloir courir la fortune; ils disent à Sévign de payer, je dis payer, de sa personne; tout misérable qu'i est encore, il paie, et puis me vient tout conter, en disan qu'il se fait mal au cœur à lui-même : je lui dis qu'il m fait mal au cœur aussi, je lui fais honte; j'ajoute que c n'est point là la vie d'un honnête homme, qu'il trouver quelque chape-chute, et qu'à force de s'exposer il aura so fait. Je prêche un peu ensuite; il demeure d'accord de tout et n'en fait ni plus ni moins. Il a quitté la comédienne (*l Champmêlé*), après l'avoir aimée par-ci par-là : quand il l voyait, quand il lui écrivait, c'était de bonne foi; un mo ment après il s'en moquait à bride abattue. Ninon l'a quitté il était malheureux quand elle l'aimait; il est au désespoi de n'en être plus aimé, et d'autant plus qu'elle n'en parl pas avec beaucoup d'estime : *C'est une ame de bouillie*, dit elle, *c'est un corps de papier mouillé, c'est un cœur de ci trouille fricassé dans de la neige :* je vous l'ai déja dit. Ell voulut l'autre jour lui faire donner les lettres de la comé dienne; il les lui donna; elle en a été jalouse; elle voulai les donner à un amant de la princesse, afin de lui faire don ner quelques petits coups de baudrier : il me le vint dire je lui dis que c'était une infamie que de couper ainsi l gorge à cette petite créature pour l'avoir aimé; qu'elle n'a vait point sacrifié ses lettres, comme on voulait le lui fair croire pour l'animer; qu'elle les lui avait rendues; que c'é tait une trahison basse et indigne d'un homme de qualité et que, même dans les choses malhonnêtes, il y avait d

[redacted]

l'honnêteté à observer : il entra dans mes raisons, il courut chez Ninon, et moitié par adresse, et moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diablesse : je les ai fait brûler. Vous voyez par là combien le nom de comédienne m'est de quelque chose ; cela est un peu de la *visionnaire* de la comédie [1] ; elle en eût fait autant, et je fais comme elle. Mon fils a conté ses folies à M. de La Rochefoucauld, qui aime les originaux. Je lui disais l'autre jour que Sévigné n'est point fou par la tête, c'est par le cœur : ses sentiments sont tout vrais, sont tout faux, sont tout froids, sont tout brûlants, sont tout fripons, sont tout sincères ; enfin son cœur est fou. Nous rîmes fort de tout cela, et avec mon fils même, car il est de bonne compagnie, et dit tope à tout. Nous sommes très bien ensemble, je suis sa confidente, et je conserve cette vilaine qualité qui m'attire de si vilaines confessions, pour être en droit de lui dire mes sentiments sur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie de le redresser ; je le fais comme une amie : il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou six semaines ; s'il n'y a point de camp en Lorraine, je l'emmènerai. Voilà bien des folies ; mais comme vous y prenez intérêt, il m'a semblé qu'elles ne vous ennuieraient pas.

Tout ce que vous me mandez de la Marans est divin, et des punitions qu'elle aura dans l'enfer ; mais savez-vous bien que vous irez avec elle, si vous continuez à la haïr ? Songez que vous serez toute l'éternité ensemble ; il n'en faut pas davantage pour vous mettre dans le dessein de faire votre salut : je me suis avisée bien heureusement de vous donner cette pensée, c'est une inspiration de Dieu. Elle vint l'autre jour chez madame de La Fayette ; M. de La Rochefoucauld y était, et moi aussi : la voilà qui entre sans coiffe ; elle venait d'être coupée, mais coupée en vrai fanfan : elle était poudrée, bouclée ; le premier appareil

[1] Allusion au rôle de *Sestiane* dans *les Visionnaires* de Desmarets.

avait été levé, il n'y avait pas un quart d'heure; elle était décontenancée, sentant bien qu'elle allait être improuvée. Madame de La Fayette lui dit : « Mais vraiment il faut « que vous soyez folle; mais savez-vous bien, Madame, « que vous êtes complètement ridicule? » M. de La Rochefoucauld dit : « Ma mère, ah! par ma foi, mère, nous n'en « demeurerons pas là; approchez un peu, ma mère, que « je voie si vous êtes comme votre sœur [1] que je viens de « voir. » Sa sœur venait aussi d'être coupée. « Ma mère, « vous voilà bien. » Vous entendez ces tons-là; et pour les paroles, elles sont d'après le naturel; pour moi, je riais sous ma coiffe. Elle se décontenança si fort, qu'elle ne put soutenir cette attaque; elle remit sa coiffe, et bouda jusqu'à ce que madame de Schomberg la vînt reprendre, car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira.

Nous passâmes, il y a quelques jours, une après-dînée à l'Arsenal fort agréablement: il y avait des hommes de toutes grandeurs; mesdames de La Fayette, de Coulanges, de La Troche, mademoiselle de Méri et moi. On se promena, on parla fort de vous à plusieurs reprises et en très bons termes. Nous allons aussi quelquefois au Luxembourg; M. de Longueville y était hier, il me pria de vous assurer de ses très humbles services. Pour M. de La Rochefoucauld, il vous aime très tendrement. Je suis ravie que vous ayez approuvé mes lettres; vos approbations et vos louanges sincères me font un plaisir qui surpasse tout ce qui me vient d'ailleurs; et pourquoi les filles comme vous n'oseraient-elles louer une mère comme moi? Quelle sorte de respect! Vous savez si j'estime fort votre goût. J'approuve votre loterie; vous me manderez ce que vous aurez gagné. Vos comédies doivent aussi vous divertir. Laissez-vous amuser, suivez le courant des plaisirs qu'on peut avoir en

[1] Mademoiselle de Montalais.

[redacted] [redacted]

Provence Je vous loue fort que vous ne reconduisiez point: c'était pour mourir; que les dames s'en vengent, qu'elles ne vous reconduisent point aussi, et voilà une maudite coutume abolie.

Je viens de Saint-Germain; je n'ai que le loisir de vous dire que mille personnes m'ont priée de vous faire des baisemains, M. de Montausier, le maréchal de Bellefonds, etc.... Monseigneur le dauphin m'a donné un baiser pour vous. Adieu, ma très chère, il est tard; je fais de la prose avec une facilité qui vous tue.

136. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 avril 1671.

Voilà le plus beau temps du monde; il commença dès hier après des pluies épouvantables : c'est le bonheur du roi, il y a longtemps que nous l'avons observé; et c'est pour cette fois aussi le bonheur de M. le prince, qui a pris ses mesures à Chantilly pour le printemps et pour l'été; la pluie d'avant-hier aurait rendu toutes ses dépenses ridicules. Sa Majesté y arriva hier au soir; elle y est aujourd'hui. D'Hacqueville y est allé, il vous fera une relation à son retour; pour moi, j'en attends ce soir une petite que je vous enverrai avec cette lettre, que j'écris le matin avant que d'aller en *bavardin;* je ferai mon paquet au faubourg. Si l'on dit que nous parlons dans nos lettres de la pluie et du beau temps, on aura raison; j'en ai fait d'abord un assez grand chapitre. Vous ne me parlez point assez de vous. J'en suis nécessiteuse, comme vous l'êtes de folies; je vous souhaite toutes celles que j'entends; pour celles que je dis, elles ne valent plus rien depuis que vous ne m'aidez plus : vous m'en inspirez, et quelquefois aussi je vous en inspire. C'est une longue tristesse, et qui se renouvelle souvent, que d'être loin d'une personne comme vous. J'ai dit des adieux depuis quelques jours; ce qui est plaisant, c'est

qu'en partant d'ici pour la Bretagne, je prévois que
serez mon adieu sensible, dont je pourrais, si j'étai
friponne, faire un grand honneur à mes amies; ma
voit clair à travers mes paroles, et je ne veux pas
en mettre aucune au-devant des sentiments que j'ai
vous. Je serai donc touchée de voir que ce n'est pas
d'être à deux cents lieues de vous, il faut que j'en
trois cents; et tous les pas que je ferai, ce sera sur
troisième centaine : c'est trop, cela me serre le cœur.

L'abbé Têtu entra hier chez madame de Richelieu co
j'y étais : il était d'une gaillardise qui faisait honte
amis éloignés; je lui parlai de mon voyage; il ne cha
point de ton, et, d'un visage riant : *Hé bien! Madam*
dit-il, *nous nous reverrons*. Cela n'est point plaisant à é
mais il n'y eut pas moyen de l'entendre sans rire; en
fut là son unique pensée : il passa légèrement sur
mon absence, et ne trouva que ce mot à me dire.
nous en servons présentement dans nos adieux, et je
sers moi-même intérieurement en songeant à vous; m
n'est pas si gaiement, et la longueur de l'absence n'e
une circonstance que j'oublie.

J'ai acheté pour me faire une robe-de-chambre une
comme votre dernière jupe; elle est admirable : il y
peu de vert, et c'est le violet qui domine; en un mo
succombé. On voulait me la faire doubler de coule
feu, mais j'ai trouvé que cela avait l'air d'une impéni
finale : le dessus est la pure fragilité, mais le dessou
été une volonté déterminée qui m'a paru contre les b
mœurs; je me suis jetée dans le taffetas blanc; ma dé
est petite; je méprise la Bretagne, et n'en veux fair
pour la Provence, afin de soutenir la dignité d'une
veille d'entre deux âges, où vous m'avez élevée.

Madame de Ludres me fit l'autre jour des merveil
Saint-Germain; il n'y avait nulle distraction; elle vo
mait aussi : *Ah! pour matame te Grignan, elle est ator*

[redacted]

Brancas me conta une affaire que M. de Grignan eut cet hiver avec M. Le Premier. *Je suis pour Grignan, j'ai vu leurs lettres.* Ce Brancas vous a écrit une grand'diablesse de lettre, plaisante, mais inlisible : il m'en a dit des morceaux ; nous devons prendre un jour pour la lire tout entière. M. de Salins [1] a chassé un portier : je ne sais ce qu'on dit ; on parle de manteau gris, de quatre heures du matin, de coups de plat d'épée, et l'*on se tait, du reste* [2] ; on parle d'un certain apôtre qui en fait d'autres ; enfin je ne dis rien : on ne m'accusera pas de parler ; pour moi, je sais me taire. Si cette fin vous paraît un peu galimatias, vous ne l'en aimerez que mieux. Adieu, ma chère enfant ; je vous manderai ce soir des nouvelles en fermant mon paquet.

137 — A LA MÊME.

Vendredi au soir, 24 avril 1671, chez M. DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je fais donc ici mon paquet. J'avais dessein de vous conter que le roi arriva hier au soir à Chantilly ; il courut un cerf au clair de la lune ; les lanternes firent des merveilles, le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie ; mais enfin, le soir, le souper, le jeu, tout alla à merveille. Le temps qu'il a fait aujourd'hui nous faisait espérer une suite digne d'un si agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, et qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande ; c'est qu'enfin Vatel, le grand Vatel, maître-d'hôtel de M. Fouquet, qui l'était présentement de M. le prince, cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres, dont la bonne tête était capable de contenir tout le soin d'un état ; cet homme donc que je connaissais, voyant que ce matin à huit heures la marée

[1] Garnier-de-Salins, trésorier des parties casuelles.
[2] Allusion à un vers de *Cinna*, acte IV, scène 5.

[redacted]

n'était pas arrivée, n'a pu soutenir l'affront dont il a cr qu'il allait être accablé, et, en un mot, il s'est poignardé Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si terribl accident a causé dans cette fête. Songez que la marée es peut-être arrivée comme il expirait. Je n'en sais pas davan tage présentement : je pense que vous trouvez que c'es assez. Je ne doute pas que la confusion n'ait été grande c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus

M. de Menars[1] épouse mademoiselle de La Grange-Neuville[2]; je ne sais comme j'ai le courage de vous parle d'autre chose que de Vatel.

138. — A LA MÊME.

A Paris, dimanche 26 avril 1671.

Il est dimanche 26 avril; cette lettre ne partira qu mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relatio que Moreuil vient de me faire, à votre intention, de c qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivi vendredi qu'il s'était poignardé; voici l'affaire en détail Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collatio dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne s'était point attendu; cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois : Je sui perdu d'honneur; voici un affront que je ne supportera pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne, il y a douz nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avai manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambr de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'était s

[1] Surintendant de la maison de la reine.
[2] Marie, fille de Charles de La Grange-Neuville, maître des comptes.

« beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monsei-« gneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a man-« qué à deux tables. » « Point du tout, dit M. le prince, « ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui demande : Est-ce là tout ? Oui, Monsieur. Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point ; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci ; Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels ; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang ; on court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura ; c'étoit sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; on le loua fort, on loua et l'on blâma son courage. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parcequ'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à M. le prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne point se charger de tout ; il jura qu'il ne souffrirait plus que M. le prince en usât ainsi ; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel ; elle fut réparée : on dîna très bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse ; tout était parfumé de jonquilles, tout était en-

[redacted]

chanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même; et le soir, le roi alla à Liancourt, où il avait commandé *media noche;* il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion.

139. — A LA MÊME.

Commencée à Paris, le lundi 27 avril 1671.

J'ai très mauvaise opinion de vos langueurs; je suis du nombre des méchantes langues, et je crois tout le pis. Voilà ce que je craignais; mais, ma chère enfant, si ce malheur se confirme, ayez soin de vous; ne vous ébranlez point dans ces commencements par votre voyage de Marseille; laissez un peu établir les choses; songez à votre délicatesse, et que ce n'est qu'à force de vous être conservée que vous avez été jusqu'au bout. Je suis déja bien en peine du dérangement que le voyage de Bretagne apportera à notre commerce: si vous êtes grosse, comptez que je n'ai plus aucun dessein que de faire ce que vous voudrez; je ferai ma règle de vos desirs, et laisserai tout autre arrangement et toute autre considération à mille lieues de moi. Je crois que le chapitre de votre frère vous a divertie; il est présentement en quelque repos; il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'est un ami: il entra l'autre jour avec elle dans un lieu où il y avait cinq ou six hommes; ils firent tous une mine qui la persuada qu'ils le croyaient possesseur; elle connut leurs pensées, et leur dit: « Messieurs, vous vous damnez, si vous croyez qu'il « y ait du mal entre nous; je vous assure que nous som-

[redacted] [redacted]

« mes comme frère et sœur. » Il est vrai qu'il est comme fricassé ; je l'emmène en Bretagne, où j'espère que je lui ferai retrouver la santé de son corps et de son ame : nous ménageons, La Mousse[1] et moi, de lui faire faire une bonne confession.

Monsieur, madame de Villars et la petite Saint-Gerand sortent d'ici, et vous font mille et mille amitiés ; ils veulent la copie de votre portrait qui est sur ma cheminée, pour la porter en Espagne[2]. Ma petite enfant a été tout le jour dans ma chambre, parée de ses belles dentelles, et faisant l'honneur du logis ; ce logis, qui me fait tant songer à vous, où vous étiez il y a un an comme prisonnière ; ce logis, que tout le monde vient voir, que tout le monde admire, et que personne ne veut *louer*. Je soupai l'autre jour chez la marquise d'Uxelles, avec madame la maréchale d'Humières, mesdames d'Arpajon, de Beringhen, de Frontenac, d'Outrelaise, Raimond et Martin ; vous n'y fûtes point oubliée. Je vous conjure, ma fille, de me mander sincèrement des nouvelles de votre santé, de vos desseins, de ce que vous souhaitez de moi. Je suis triste de votre état, je crains que vous ne le soyez aussi ; je vois mille chagrins, et j'ai une suite de pensées dans ma tête, qui ne sont bonnes ni pour la nuit ni pour le jour.

A Livry, mercredi 29 avril.

Depuis que j'ai écrit ce commencement de lettre, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier assez matin de Paris : j'allai dîner à Pomponne ; j'y trouvai notre bon homme[3] qui m'attendait, je n'aurais pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna : plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il

[1] L'abbé de la Mousse, parent de madame de Sévigné.
[2] Le marquis de Villars était nommé ambassadeur en Espagne.
[3] M. Arnauld-d'Andilly.

[redacted]

me gronda très sérieusement, et, transporté de zèle et d' mitié pour moi, il me dit que j'étais folle de ne point so ger à me convertir; que j'étais une jolie païenne ; que faisais de vous une idole dans mon cœur ; que cette soı d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, qu qu'elle me parût moins criminelle ; qu'enfin je songeass moi : il me dit tout cela si fortement que je n'avais pas le m à dire. Enfin, après six heures de conversation très agréab quoique tres sérieuse, je le quittai, et vins ici, où je trou tout le triomphe du mois de mai : le rossignol, le coucou, fauvette, ont ouvert le printemps dans nos forêts ; je m suis promenée tout le soir toute seule ; j'y ai trouvé tout mes tristes pensées : mais je ne veux plus vous en p ler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vo écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quat rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en retourn Paris pour faire mon paquet et vous l'envoyer.

Il est vrai, ma fille, qu'il manqua un degré de chale à mon amitié, quand je rencontrai la chaîne des galérien je devais aller avec eux, au lieu de ne songer qu'à vo écrire. Que vous eussiez été agréablement surprise à M seille de me trouver en si bonne compagnie ! Mais vous allez donc en litière ? quelle fantaisie ! J'ai vu que vo n'aimiez les litières que quand elles étaient arrêtées : vo êtes bien changée. Je suis entièrement du parti des mé sants : tout l'honneur que je vous puis faire, c'est de croi que jamais vous ne vous seriez servie de cette voiture vous ne m'aviez point quittée, et que M. de Grignan í resté dans sa Provence. Que je suis fâchée de ce malheu mais que je l'ai bien prévu ! Conservez-vous, ma très chèr songez que la *Guisarde* beauté, ayant voulu se préval d'une heureuse couche, s'est blessée rudement, et qu'ell été trois jours prête à mourir : voilà un bel exemple. M dame de La Fayette craint toujours pour votre vie : elle vo cède sans difficulté la première place auprès de moi à cau

[redacted]

de vos perfections; et, quand elle est douce, elle dit que ce n'est pas sans peine; mais enfin cela est réglé et approuvé : cette justice la rend digne de la seconde, elle l'a aussi; La Troche s'en meurt. Je vais toujours mon train, et mon train aussi pour la Bretagne; il est vrai que nous ferons des vies bien différentes : je serai troublée dans la mienne par les états, qui me viendront tourmenter à Vitré sur la fin du mois de juillet; cela me déplait fort. Votre frère n'y sera plus en ce temps-là. Ma fille, vous souhaitez que le temps marche pour nous revoir; vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée : il vous obéira trop exactement, et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie; et, quoique le temps ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il ne laisse pas de m'avoir ôté mille petits agréments, qui ne laissent que trop de marques de son passage. Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille. En vérité, il y en a de bien transportants; j'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld; nous apprîmes par cœur celle du *Singe et du Chat*.

D'animaux malfaisants c'était un très bon plat.
Ils n'y craignaient tous deux aucun, tel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout; Raton, de son côté,
Etait moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint; et la *Citrouille*, et le *Rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles, c'est le loisir de Livry qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas; il vous écrivit l'autre jour une main tout entière de papier : c'était

[redacted]

une rapsodie assez bonne; il nous la lut à madame de Cou langes et à moi. Je lui dis : Envoyez-la-moi donc tou achevée pour mercredi; il me dit qu'il n'en ferait rien qu'il ne voulait pas que vous la vissiez; que cela étai trop sot et trop misérable. — Pour qui nous prenez vous? vous nous l'avez bien lue. — Tant y a que j ne veux pas qu'elle la lise : voilà toute la raison que j'e ai eue; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour u procès à la seconde des enquêtes; c'était à la premier qu'on le jugeait : cette folie a fort réjoui les sénateurs; j crois qu'elle lui a fait gagner son procès. Que dites-vous mon enfant, de l'infinité de cette lettre? si je voulais, j'é crirais jusqu'à demain. Conservez-vous, c'est ma ritournell continuelle; ne tombez point, gardez quelquefois le lit Depuis que j'ai donné à ma petite une nourrice comm celle du temps de François I[er], je crois que vous devez ho norer tous mes conseils. Pensez-vous que je n'aille poin vous voir cette année? J'avais rangé tout cela d'une autr façon, et même pour l'amour de vous; mais votre litièr me redérange tout : le moyen de ne pas courir cette année si vous le souhaitez un peu! Hélas! c'est bien moi qui doi dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui o vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée; vou êtes adorée maintenant en Provence, et à Paris, et à l cour, et à Livry; enfin, ma fille, il faut bien que vou soyez ingrate : le moyen de rendre tout cela? Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parcequ c'est toujours la même chose. J'embrasserais ce fripon d Grignan, si je n'étais fâchée contre lui.

Maître Paul[1] mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste.

[1] Jardinier de Livry.

[redacted]

140. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 1er mai 1671.

Je gardais votre secret comme si vous aviez dérobé votre enfant; mais je n'en réponds plus depuis que Valcroissant l'a mandé à mademoiselle de Scuderi, en se louant de vos honnêtetés, et disant que l'on vous adore en Provence. Comment vous portez-vous du voyage que vous avez fait à Marseille ? N'êtes-vous pas résolue de vous bien conserver? Vous voulez bien, ma fille, que je sois un peu en peine de vous; il est impossible que cela ne soit pas.

Je dînai hier chez madame de Villars avec M. de Vindisgras, deux autres de son pays, M. et madame de Schomberg, M. et madame de Béthune [1]; *la plupart des amants sont des Allemands* [2], comme vous voyez. M. de Schomberg me paraît un des plus aimables maris du monde : sans compter que c'est un héros, il a l'esprit aisé et une intelligence dont on lui sait un gré non pareil; sa femme l'adore; mais, parcequ'il ne faut pas être contente en ce monde, elle n'a pas un moment de santé. On parla fort de vous, on vous loua jusqu'au ciel, et ce qui me parut plaisant, c'est que Vindisgras se souvint d'avoir ouï dire ce que vous disiez, il y a six ans, d'un comte de Dietrichstein, qu'il ressemblait à M. de Beaufort [3], hormis qu'il parlait mieux français : nous trouvâmes plaisant qu'il eût retenu ce bon mot; cela nous donna lieu de parler de votre esprit : il vous a vue chez la reine quand vous prîtes congé; il a une grande idée de toute votre personne. Cette pauvre madame de Béthune est encore grosse, elle me fait grand'pitié. On craint que la princesse d'Harcourt ne soit grosse aussi. Je trouve tous les

[1] M. de Schomberg, qui fut maréchal de France en 1675. M. de Béthune, qui fut ambassadeur en Pologne, puis en Suède, où il mourut. (M)

[2] Allusion à une chanson de Sarrasin ; *Tircis, la plupart des amants sont des Allemands*, etc. (A. G.)

[3] Le duc de Beaufort parlait assez mal sa langue naturelle. (A. G.)

jours ici de quoi exercer mes beaux sentiments. M
de Coulanges vint le soir, nous allâmes aux Tuilerie
y vîmes ce qui reste d'hommes à Paris, et qui n'y s
encore longtemps, et de plus M. de Saint-Ruthy
homme, bon Dieu! et que le désagrément de sa
nomie donne de grandes idées des qualités qu'on
nait pas! Mais comment pourrais-je vous dire les t
ses, les amitiés, les remerciements de M. de La Ro
cauld, de Segrais, de madame de La Fayette, ave
passai le reste de la soirée, et à qui je fis voir un
de votre lettre? Il y avait tant de choses pour eux,
vous aurais fait tort en toute manière de la leur cac
leur cachai pourtant votre grossesse, pour la dire un
fois tout bas à madame de La Fayette; car notre co
tion d'hier roula sur d'autres discours plus agréabl
vous. Langlade [2] survint; comme il s'en va à Bo
nous voulons qu'il aille vous voir. Segrais nous mo
recueil qu'il a fait des chansons de Blot [3]; elles ont l
au corps, mais je n'ai jamais vu tant d'esprit. Il no
aussi qu'il venait de voir une mère de Normandie,
parlant d'un fils abbé qu'elle a, lui avait dit que le
de son fils était de bien étudier, et qu'il commenç
jours à prêcher en attendant : cet arrangement
rire. Vous souvient-il du bon mot du comédien que
ai mandé? Segrais l'a mis dans un recueil qu'il
tout ce qui a jamais été dit de plus fin. On parle de
nouvelles en Angleterre; mais cela n'est point enc
mêlé. On ne sait rien de l'arrivée du roi à Dun
Madame de Richelieu a gagné un grand procès con
dame d'Aiguillon. M. le duc est parti pour la Bou

1 On a dit que la maréchale de la Meilleraie, quoique très glori
leurs, l'avait épousé secrètement. (A. G.)

2 Jacques de Langlade, secrétaire du duc de Bouillon.

3 Gentilhomme attaché à Gaston, et qui, ainsi que Marigny, s
naître dans le temps de la Fronde par des vaudevilles et des sa
quels l'esprit de parti donnait une grande vogue.

[redacted] [redacted]

le maréchal d'Albret pour son gouvernement. M. le prince a suivi le roi. Vous voyez bien, par ces lanterneries, qu'il n'y a point aujourd'hui de nouvelles. Nous n'avons point diné en *Lavardin* ; ils sont allés se promener à Versailles.

Madame de Verneuil a été très malade à Verneuil. La d'Escars a eu une manière d'apoplexie, qui a fait grand'peur à elle et à celles qui se portent un peu trop bien. J'ai donné votre billet à Brancas ; *il fera réponse à la Grignan*. Père Ytier vous salue très révérencieusement. Je suis en colère contre M. de Grignan, sans cela je l'aimerais. Ninon dit que votre frère est au-dessous de la définition ; il est vrai qu'il ne se connait pas lui-même, et que les autres le connaissent encore moins. Adieu, ma très aimable; jamais il ne s'est vu un attachement si naturel et si tendre que celui que j'ai pour vous.

141. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 mai 1671.

Je vous prie, ma fille, ne donnons point désormais à l'absence l'honneur d'avoir remis entre nous une parfaite intelligence, et de mon côté, la persuasion de votre tendresse pour moi : quand l'absence aurait part à cette dernière, puisqu'elle l'a établie pour jamais, regrettons un temps où je vous voyais tous les jours, vous qui êtes le charme de ma vie et de mes yeux ; où je vous entendais, vous dont l'esprit touche mon goût plus que tout ce qui m'a jamais plu. N'allons point faire une séparation de votre aimable vue et de votre amitié : il y aurait trop de cruauté à séparer ces deux choses, et je veux plutôt croire que le temps est venu qu'elles marcheront ensemble, que j'aurai le plaisir de vous voir sans mélange d'aucun nuage, et que je réparerai toutes mes injustices passées, puisque vous voulez bien les nommer ainsi.

[redacted]

Je vis hier madame de Guise; elle m'a chargée de vo faire mille amitiés, et de vous dire comme elle a été tro jours à l'extrémité, madame Robinet n'y voyant pl goutte, et tout cela pour s'être agitée sur la foi de sa pr mière couche, sans se donner aucun repos. L'agitation co tinuelle, qui ne donne pas le temps à un enfant de pouvo se remettre à sa place, quand il a été ébranlé, fait une co che avancée, qui est très souvent mortelle. Je lui promis vous donner toutes ces instructions pour quand vous auriez besoin, et de vous dire tous les repentirs qu'el avait d'avoir perdu l'ame et le corps de son enfant. Je m'a quitte exactement de sa commission, dans l'espéran qu'elle vous sera utile; je vous conjure, mon enfant, d'av un soin extrême de votre santé : vous n'avez que cela faire.

Votre Monsieur, qui dépeint mon esprit juste et carr composé, étudié, l'a très bien *dévidé*, comme disait cet diablesse. J'ai fort ri de ce que vous m'en écrivez, et vo ai plainte de n'avoir personne à regarder pendant qu'il m louait si bien ; je voudrais au moins avoir été derrière la t pisserie. Je vous remercie, ma fille, de toutes les honnêt tés que vous avez faites à La Brosse : c'est une belle chos qu'une vieille lettre ; il y a longtemps que je les trouve en core pires que les vieilles gens : tout ce qui est dedans e une vraie radoterie. Madame de Verneuil a été très mal Verneuil de la néphrétique ; elle est accouchée d'un enfa qu'on a nommé Pierre, car ce n'était pas Pierrot[1], tant était gros.

Mon royaume commence à n'être plus de ce mond Nous trouvâmes l'autre jour aux Tuileries mesdames de. La première nous parut d'une incivilité parfaite en répo dant comme une reine aux compliments que nous lui fa sions sur sa couche, et lui disant que nous avions été à

[1] Allusion maligne au prénom du chancelier Séguier.

[redacted] [redacted]

porte; pour l'autre, elle nous parut d'une sottise si complète, que je plaignis son mari, tout contrefait qu'il est, et que je trouvais que c'était lui qui était mal marié. Que toutes les jeunes femmes sont sottes, plus ou moins, ma chère fille !

Mais pourquoi avez-vous été à Marseille? M. de Marseille mande ici qu'il y a de la petite-vérole; de plus, on vous aura tiré du canon qui vous aura émue; cela est très dangereux. On dit que de Biez accoucha l'autre jour, d'un coup de pistolet qu'on tira dans la rue. Vous aurez été dans les galères, vous aurez passé sur de petits ponts, le pied peut vous avoir glissé, vous serez tombée : voilà les horreurs de la séparation; on est à la merci de toutes ces pensées; on peut croire sans folie que tout ce qui est possible peut arriver : toutes les tristesses de tempérament sont des pressentiments, tous les songes sont des présages, toutes les précautions sont des avertissements, enfin c'est une douleur sans fin.

Il est vrai que j'aime votre fille; mais vous êtes une friponne de me parler de jalousie; il n'y a, ni en vous, ni en moi, de quoi la pouvoir composer; c'est une imperfection dont vous n'êtes point capable, et je ne vous en donne non plus de sujet que M. de Grignan : hélas! quand on trouve dans son cœur toutes les préférences, et que rien n'est en comparaison, de quoi pourrait-on donner de la jalousie à la jalousie même? Ne parlons point de cette passion, je la déteste, quoiqu'elle vienne d'un fonds adorable : les effets en sont trop cruels et trop haïssables. Je vous prie, au reste, de ne point faire des songes si tristes de moi : cela vous émeut et vous trouble. Je suis persuadée que vous n'êtes que trop vive et trop sensible sur ma vie et sur ma santé; vous l'avez toujours été, et je vous conjure aussi, comme j'ai toujours fait, de n'en être point en peine : j'ai une santé au-dessus de toutes les craintes ordinaires; je vivrai pour vous aimer, et j'abandonne ma vie à cette unique occupa-

[redacted]

tion, c'est-à-dire à toute la joie, à toute la douleur, à tou les agréments, à toutes les mortelles inquiétudes, enfin tous les sentiments que cette passion pourra me donner.

Je partirai entre-ci et la Pentecôte ; je la passerai, ou Chartres, ou à Malicorne ; mais sûrement point à Paris Vous êtes trop aimable d'entrer comme vous faites dans l tristesse de mon voyage : vous pouvez imaginer combie de souvenirs de vous entre La Mousse et moi, sans compte cette pensée habituelle qui ne me quitte jamais. Il est vra que je n'aurai point *Hébert*, j'en suis fâchée, mais il fau se résoudre à tout : il est revenu de Chantilly, il est déses péré de la mort de Vatel, il y perd beaucoup ; Gourville l' mis à l'hôtel de Condé pour faire cette petite charge do je vous ai parlé. M. de La Rochefoucauld dit qu'il pren des liaisons avec *Hébert*, dans la pensée que c'est un homm qui commence une grande fortune : à cela je lui répond que mes laquais ne sont pas si heureux que les siens [1]. C duc vous aime, et m'a assurée qu'il ne vous renverrait poin votre lettre toute cachetée. Madame de La Fayette me pri toujours de vous dire mille choses pour elle, je ne sais s je m'en acquitte bien.

Ne rejetez point si loin ces derniers livres de La Fontaine ; il y a des fables qui vous raviront, et des contes qu vous charmeront : la fin *des Oies de frère Philippe, les Rémois, le petit Chien*, tout cela est très joli ; il n'y a que c qui n'est point de ce style qui est plat. Je voudrais fair une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable d forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la foli de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvais musique. Il ne faut point qu'il sorte du talent qu'il a d conter.

M. de Marseille a mandé à l'abbé de Pontcarré qu vous étiez grosse : j'ai fait assez longtemps mon devoir d

[1] Allusion à Gourville, qui avait été valet-de-chambre de M. de La Roche oucauld.

[redacted]

cacher ce malheur ; mais enfin l'on se moque de moi. Je l'embrasse mille fois, ce Grignan, malgré toutes ses iniquités ; je le conjure au moins que, puisqu'il fait les maux, il fasse les médecines, c'est-à-dire qu'il ait un soin extrême de votre santé, qu'il soit le maître là-dessus, comme vous devez être la maîtresse sur tout le reste. Adieu, ma chère enfant, je vous baise et vous embrasse. Ne m'écrivez qu'autant que cela ne fera point de mal à votre santé, et qu'il soit toujours question de l'état où vous êtes ; répondez moins à mes lettres, et me parlez de vous : plus je serai en Bretagne, et plus j'aurai besoin de cette consolation ; ne m'expédiez point là-dessus. Si vous ne pouvez m'écrire, chargez-en la petite Deville, et empêchez-la de donner dans la justice de croire, et dans le respectueux attachement ; qu'elle me parle de vous ; et quoi encore ? de vous, et toujours de vous.

142. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 mai 1671.

Me voilà encore, et je ne puis partir que dans huit jours. L'incertitude du camp de Lorraine, pour mener ou pour ne pas mener mon fils, fait toute la mienne, et me donne de l'ennui. J'en ai beaucoup plus encore de votre santé : votre voyage de Marseille me trouble ; l'air de la petite-vérole et le bruit des canons me donnent une inquiétude qui n'est que trop juste. Si je ne vais point m'en soulager par être auprès de vous, vous me serez bien plus obligée que si je traversais la France. L'état où je suis, et où je vais être, est dur à soutenir ; et rien ne serait capable de m'arrêter que les raisons que vous savez, et dont nous sommes en confidence, mon cher ami [1] et moi. Je sens quelque consolation de l'avoir pour témoin de tous mes sentiments ;

[1] M. d'Hacqueville.

[redacted]

ce n'est pas que j'en aie besoin auprès de vous, mais j'ai à mettre mes sentiments les plus chers en dépôt entre mains d'un homme comme lui.

Je fus hier longtemps chez madame du Pui-du-Fou ; rieusement elle vous aime, et vous lui êtes obligée soins et des prévoyances qu'elle a pour vous : son cc n'en sait pas davantage ; mais dans cette étendue elle parfaitement bien. L'abbé est ravi de vous voir appliq à vos affaires ; il vous trouve digne de tous ses soins, le moment que vous songez à mettre la règle dans vc maison ; ajoutez cette perfection à toutes les autres ; vous relâchez point : il n'est point question de suivre t jours les beaux sentiments ; il faut avoir pitié de soi, avoir de la générosité pour soi-même comme on en pour les autres. En un mot, continuez tous vos b commencements, et amusez-vous à vous conserver, e bien conduire vos affaires. J'espère que le voyage de l'ab en quelque temps que ce soit, ne vous sera pas inut Adieu, ma très chère ; j'attends avec des impatiences vi des nouvelles de votre santé et de votre voyage.

143. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 mai 167

Je reçois votre lettre de Marseille ; jamais relation m'a tant amusée. Je lisais avec plaisir et avec attenti je suis fâchée de vous le dire, car vous n'aimez pas ce mais vous narrez très agréablement ; je lisais donc v lettre vite par impatience, et puis je m'arrêtais tout cou pour ne pas la dévorer si promptement : je la voyais f avec douleur, et douleur de toute manière ; car je ne que de l'impossibilité à votre retour, moi qui ne fais qu souhaiter. Ah ! ma fille, ne m'en ôtez pas, ni à vous-mê l'espérance ; pour moi, j'irai vous voir très assuréme avant que vous ne preniez aucune résolution là-dessus :

[redacted] [redacted]

voyage est nécessaire à ma vie. Je tremble pour votre santé : vous avez été étourdie du bruit de tant de canons et du *hou* des galériens ; vous y avez reçu des honneurs comme la reine, et moi, plus que je ne vaux ; je n'ai jamais vu une telle galanterie que de donner mon nom pour le mot *de guerre*. Je vois bien, ma fille, que vous pensez à moi très souvent, et que cette *maman mignonne* de M. de Vivonne n'est pas de contrebande avec vous. Je crois que Marseille vous aura paru beau ; vous m'en faites une peinture extraordinaire et qui ne déplaît pas. Cette nouveauté, à quoi rien ne ressemble, touche ma curiosité ; je serai fort aise de voir cette sorte d'enfer. Comment ! des hommes gémir jour et nuit sous la pesanteur de leurs chaînes ! Voilà ce qu'on ne voit point ici : on en parle assez ; elles font même quelquefois du bruit ; mais il n'y a rien d'effectif qu'à Marseille : j'ai cette image dans la tête.

E' di mezzo l'orrore esce il diletto

Vous étiez belle, à ce que vous dites ; et où est donc votre grossesse ? Comment s'accommode-t-elle avec votre beauté et avec tant de fatigue ? Il m'est venu de deux endroits que vous aviez un esprit si bon, si juste, si droit et si solide, qu'on vous a fait seule arbitre des plus grandes affaires. Vous avez accommodé les différends infinis de M. de Monaco avec un monsieur dont j'ai oublié le nom : vous avez un sens si net et si fort au-dessus des autres, qu'on laisse le soin de parler de votre personne, pour louer votre esprit ; voilà ce qu'on dit de vous ici. Si vous trouvez quelque prince Alamir, vous avez du fond de reste pour faire le premier tome du roman, sans qu'on ose en parler. Je n'ai pas voulu faire ce tort à la Provence, de vous cacher la manière dont vous y êtes honorée, et dont on y parle de vous. Je voudrais savoir si vous êtes entièrement insensible à tous les honneurs qu'on vous fait ; pour moi, je vous avoue grossièrement qu'ils ne me déplairaient

[redacted]

pas ; mais je ferais l'impossible pour tâcher de reven quelque temps me dépouiller de ma splendeur ; ce qui vo en reste ici est trop bon pour être négligé. Madame d Pennes[1] a été aimable comme un ange ; mademoiselle d Scuderi l'adorait : c'était la princesse Cléobuline ; el avait un prince Trasibule en ce temps-là ; c'est la plus jol histoire de Cyrus[2]. Si vous étiez encore à Marseille, j vous prierais de bien faire des compliments pour moi M. le général des galères[3] ; mais vous n'y êtes plus. Po moi, je suis encore ici ; j'en suis en furie : je voulais part vendredi ; l'abbé se met à genoux pour que ce ne soit qu lundi : on ne peut tirer les prêtres de Paris ; il n'y a qu les dames qui en veuillent partir. Je m'en irai donc lundi il me semble que vous voulez savoir mon équipage, afi de me voir passer comme j'ai vu passer M. *Busche*. J vais à deux calèches, j'ai sept chevaux de carrosse, u cheval de bât qui porte mon lit, et trois ou quatre hom mes à cheval ; je serai dans ma calèche tirée par mes deu beaux chevaux ; l'abbé sera quelquefois avec moi. Da l'autre, mon fils, La Mousse et Hélène[4] ; celle-ci au quatre chevaux avec un postillon ; quelquefois le brévia assemblera le second ordre, et laissera place à un certai bréviaire de Corneille, que nous avons envie de dire, Sé vigné et moi. Voilà de beaux détails, mais on ne les ha pas des personnes que l'on aime. Vous écrivez une lett à votre frère qui est très plaisante ; j'en ai bien ri ; j'eus juré que sa... eût été ridicule ; en effet, j'ai trouvé qu'el ressemble à une amande lissée. Voilà de ces physionomi qui ne se raccommoderont jamais avec moi.

J'ai fait moi-même déménager et mettre en sûreté tou

[1] Renée de Forbin, sœur de M. de Marseille, depuis cardinal de Janso (A. G.)

[2] Roman de mademoiselle de Scuderi. (A. G.)

[3] M. de Vivonne, frère de madame de Montespan, renommé par ses bo mots. Il fut un des magnifiques tenants du cercle de Ninon de l'Enclos.

[4] Femme-de-chambre de madame de Sévigné.

vos meubles dans une chambre que j'ai réservée ; j'ai été présente à tout : pourvu que vous ayez intérêt à quelque chose, elle est digne de mes soins ; je n'ai pas tant d'amitié pour moi, Dieu m'en garde.

Je n'ai garde de dire à notre océan la préférence que vous lui donnez ; il en serait trop glorieux ; il n'est pas besoin de lui donner plus d'orgueil qu'il n'en a. Bien du monde s'en va lundi comme moi. Brancas est parti ; je ne sais si cela est bien vrai, car il ne m'a point dit adieu ; il croit peut-être l'avoir fait. Il était l'autre jour debout devant la table de madame de Coulanges ; je lui dis : Asseyez-vous donc, ne voulez-vous pas souper? Il se tenait toujours debout. Madame de Coulanges lui dit : Asseyez-vous donc. Parbleu ! dit-il, madame de Sanzei [1] se fait bien attendre ; je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a servi : c'était elle qu'il attendait, et il y a environ cinq semaines qu'elle est à Autry ; cette civilité, faite fort naïvement, nous fit rire. Madame de Soubise [2] est grosse ; elle s'en plaint à sa mère, mais inutilement. Pour madame de Louvigny [3], vous le savez. Si je pouvais trouver quelque honnête veuve ou quelque honnête fille qui le fût aussi, je vous le manderais pour votre consolation. L'abbé Testu est parti, disant que Paris lui pèse sur les épaules ; il est allé droit à Fontevraud, c'est le chemin, cela est heureux ; de là il va à Richelieu, qui n'est qu'à cinq lieues ; il y demeurera. Ce voyage paraît ridicule à bien des gens, et semble l'éloigner encore de l'épiscopat ; pour moi, je dis qu'il l'en approchera [1]. Vous voyez qu'il ne s'accommode pas si bien de l'absence de

[1] Anne-Marie de Coulanges, femme de Louis Turpin-de-Crissé, comte de Sanzay.

[2] Anne de Rohan-Chabot, femme de François de Rohan, prince de Soubise. Elle fut aimée de Louis XIV, mais en secret. Ce crédit caché fit la fortune de sa maison. (A. G.)

[3] Marie-Charlotte de Castelnau, femme d'Antoine-Charles de Louvigny.

[4] Jacques Testu, prédicateur du roi, et de l'Académie française, eut l'ambition de devenir évêque, mais Louis XIV déclara qu'il ne le trouvait pas assez homme de bien pour conduire les autres.

[redacted]

madame de Fontevraud que de la vôtre. Si j'étais désormai en lieu de vous parler du prochain, je prendrais votre maniè re ; elle est mille fois plus nette et plus facile que le galima tias dont je m'étais servie, et que vous avez pourtant for bien deviné ; il n'y en a guère d'impénétrable pour vous Vous trouvez que mon fils me console de Paris, que le états me consoleront de mon fils ; mais de vous, ma bell qui m'en consolera? Je n'ai point encore trouvé qu'il ait rien dans le monde qui puisse s'en vanter. Je vo embrasse mille et mille fois. Aimez-moi toujours, c'est seule joie et la seule consolation de ma vie.

144. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 15 mai 1671.

Me voici encore, ma chère fille, avec tous les chagrir qui accompagnent les départs retardés, et les départs qu m'éloignent de vous encore plus que nous ne sommes : ma quelle rage de prendre un chemin opposé à celui de so cœur! Si jamais je ne vois plus rien entre la Provence moi, je serai transportée de joie. L'envie continuelle qu j'ai de recevoir de vos lettres, et d'apprendre l'état de vot santé, est une chose si dévorante pour moi, que je ne sa comme je pourrai la supporter. J'attends dimanche de v nouvelles, et je partirai lundi matin. Je suis occupée à do ner tous les ordres nécessaires pour en avoir souvent, je pense y avoir réussi autant qu'il se peut. J'ai trouvé u petite lanterne que vous a donnée M. de Grignan, à q nous disions si bien :

Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux....

Madame de Crussol[1] est grosse, et mille autres ; j'all hier lui dire adieu, et à l'effigie de madame de Montausie

[1] Fille du duc de Montausier.

[redacted] [redacted]

si j'avais le temps, je vous conterais les gentillesses qu'elle me dit; mais j'ai été accablée ce matin d'adieux et d'affaires. Je m'en vais dire les miens en Lavardin. Je ferai mon paquet ce soir, j'aurai plus de loisir. Je finis donc cette feuille en vous embrassant mille fois, avec une si vive et si extrême tendresse, que je ne pense pas qu'il y en ait au monde une pareille.

Vendredi au soir, 15 mai, chez M. DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je suis auprès d'un homme qui vous aime, et qui vous conjure de le croire. Il a pris un fort grand plaisir à entendre la peinture de vos galériens de Marseille. Madame de La Fayette me dicte beaucoup de belles choses que je ne vous dirai point. Nous avons été nous promener chez Faverole, à Issy, où les rossignols, l'épine blanche, les lilas, les fontaines et le beau temps nous ont donné tous les plaisirs innocents qu'on peut avoir; c'est un lieu où je vous ai vue, cela nourrit fort la tendresse. Nous y vîmes une fois un chat qui voulut arracher les deux yeux de madame de La Fayette, et pensa bien en passer son envie, si vous vous en souvenez. J'ai dit adieu à toutes les beautés de ce pays: je m'en vais dans un autre bien rude: il n'y en a point, ma fille, où je ne trouve le moyen de penser uniquement à vous. J'ai recommandé ma petite enfant à madame Amelot, à madame d'Ormesson, et surtout à madame du Pui-du-Fou, avec qui je fus hier deux heures; elle en aura soin comme de son enfant. J'ai pris congé des Usez et de mille autres. Enfin voilà qui est fait. M. de Rambures est mort: pouvez-vous vous représenter sa femme [1] affligée avec un bandeau? L'abbé de Foix se meurt; il a reçu tous

[1] Les veuves portaient en ce temps-là un bandeau de crêpe sur le front, comme les religieuses en portent un de toile. Madame la marquise de Rambures était fille du comte de Nogent. L'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules* la représente passionnée pour le jeu, tenant tripot, et se jetant à la tête de tous les hommes.

[redacted]

ses sacrements ; il agonise, cela est pitoyable. J'ai ı une lettre de Corbinelli, qui me paraît excessivement « tent de M. Vardes et de sa libéralité. vous écrivez q quefois à Vardes, je vous prie de lui mander ce que je v dis, afin qu'il voie qu'il n'y a rien de moins ingrat que ami. Bonsoir, ma petite ; nous sommes tristes, nous ı vons rien de gaillard à vous mander. Si vous aimez à parfaitement aimée, vous devez aimer mon amitié.

145. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSS

A Paris, ce 17 mai 16

Je vous écris dans la cellule de notre petite sœur Sainte-Marie[1]. J'aime cette nièce, je lui trouve de l'esp et une piété qui me charme et qui me donne de l'env car, après tout, mon pauvre cousin, rien n'est si bon ı solide que la pensée de son salut. Voici une créature en est uniquement occupée. Cela fait que je l'honore, co l'inclination naturelle que j'aurais de ne la pas trop pecter. Je la quitte pour vous dire que je loue fort l'oc pation que vous vous donnez présentement. Elle est di de votre esprit, et je m'en réjouis par avance pour l'int de nos neveux, qui trouveront un grand goût à ces *moires.* Je pars demain pour aller en Bretagne. J'y s jusqu'à la Toussaint. La pauvre Grignan est sous son s de Provence. Si les honneurs qu'on lui fait pouvaie rafraîchir un peu, elle serait bien heureuse : mais je d que rien la puisse consoler entièrement de nous avoir q tés. Écrivez, monsieur le Comte, écrivez-moi dans ma vince, et croyez que vous n'êtes guère moins bien au de moi qu'auprès de notre petite sœur, à la réserve qu' vous respecte comme son père, et que je vous hor comme mon cousin.

[1] Diane-Charlotte, fille aînée du comte de Bussy, religieuse au cou des Filles de la Visitation de Paris.

146. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 24 mai 1671.

Lorsque j'ai voulu faire réponse à votre lettre, ma chère cousine, j'ai été tout prêt à m'aller enfermer dans la chambre du père gardien des Capucins d'Autun ; car je ne suis pas homme à me laisser donner mon reste sur les bons exemples, non plus que sur autre chose. Mais, pour revenir à notre petite sœur de Sainte-Marie, je vous avouerai qu'elle a de l'esprit, et que je la crois une bonne religieuse ; et, sur les pensées que vous avez avec elle de votre salut, je remarque que les bons et les mauvais exemples font souvent le bien et le mal de votre conduite. Avec les religieuses vous songez à vous sauver, et vous vous damnez souvent avec les gens du monde. Je suis fait tout comme vous, et cent mille gens nous ressemblent.

Ce que vous me dites sur mes *Mémoires* m'encourage fort à les continuer. Je vous écrirai en Bretagne ; mais, quelque soin que nous prenions de nous entretenir, à peine pourrons-nous, en cinq mois, moi, vous écrire une fois, et vous, me faire réponse. Cependant faisons toujours tout ce qui dépendra de nous sur cela. Si madame de Grignan est assurée de retourner cet hiver à Paris, je vous assure que les honneurs qu'elle recevra en Provence la consoleront fort de n'être pas auprès de vous ; mais, si elle ne doit point revenir, elle aura mille chagrins pires que les excessives chaleurs. Je ne veux de vous, ma chère cousine, ni des respects ni des honneurs ; je veux seulement de l'amitié et de l'estime, et vous ne me les devez pas refuser, car j'en ai infiniment pour vous.

[redacted]

147. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Lundi matin, en partant, 18 mai 1671.

Enfin, ma fille, me voilà prête à monter dans ma calèche; voilà qui est fait, je vous dis adieu : jamais je ne vous dirai cette parole sans une douleur sensible. Je m'en vais donc en Bretagne : est-il possible qu'il y ait encore quelque chose à faire à un éloignement, quand on est à deux cents lieues l'une de l'autre? Cependant, j'ai trouvé encore à le perfectionner; et comme vous avez trouvé que votre ville d'Aix n'était pas encore assez loin, je trouve aussi que Paris est dans votre voisinage : vous êtes allée à Marseille pour me fuir; et moi, pour le renvier sur vous, je m'en vais à Vitré. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à notre commerce, il m'était d'une grande consolation et d'un grand amusement; il sera présentement d'une étrange façon. Hélas! que vais-je vous dire du milieu de mes bois? Je vous parlerai à cœur ouvert de mademoiselle du Plessis et de *Jacquine :* les jolies peintures! Je suis fort contente de ce que vous me dites de votre santé; mais, au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous, ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, et surtout prenez vos mesures pour accoucher à Aix au milieu de tous les prompts secours. Vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plus tôt que plus tard. Bon Dieu! que ne souffrirai-je point en ce temps-là!

Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne; il me paraît que tout le tort est de son côté; vous le menâtes beau train à la manière dont vous l'aviez pris : son décontenancement me fait suer, et lui aussi, j'en suis assurée : conclusion, vous l'embrassâtes, c'est un grand effort[1] en l'état où vous êtes;

[1] M. de Vivonne était d'une extrême grosseur.

faut toujours faire en sorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemis sur les bras.

Ce pauvre abbé de Foix est mort : cela fait pitié. Qui pourrait croire qu'une mère, qui a trois garçons, dont l'aîné est marié, fût sur le point de voir finir sa maison? Cependant, il est vrai, ce petit duc de Foix ne vaut pas un coup de poing [1]; il est à Bordeaux avec sa mère pour un procès : quelle nouvelle pour eux! L'Armentière beauté [2] fait la guerre à ses beaux cheveux, et se déchire le sein, à ce qu'on dit; je vois que cela vous console. Savez-vous que notre petite Senneterre est accouchée à Grenoble? Je ne sais qui ne part point aujourd'hui; nous comptâmes hier jusqu'à vingt personnes de qualité qui font comme moi. M. de Coulanges me donna un grand souper, où tout le monde s'assembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très chère et très aimable; je m'en vais coucher à Bonnelle : j'espère que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laissâtes une fois; je la prendrai; hélas! j'en ai assez de besoin pour me faire supporter avec patience l'éloignement d'une aimable enfant que j'aime si passionnément, et toutes les justes craintes que je puis avoir pour sa santé : songez un peu à ce que je dois souffrir, n'étant soutenue d'aucune distraction. J'emmène votre frère, et le dérobe à toute la honte de ses mauvais procédés : vous jugez bien que ses maîtresses ne seront pas inconsolables; pour moi, je m'en accommoderai fort bien. Je suis persuadée de ce que dit M. de Grignan. Ah! mon cher Comte, je le crois assurément; il n'y a personne qui n'en eût fait autant que vous, s'il eût été à votre place : vous me payez de raison, et vous le prenez sur un ton qui mérite qu'on vous pardonne; mais songez pourtant que la jeunesse, la beauté, la santé, la gaieté et la vie d'une femme que vous aimez, toutes ces choses

[1] Il vécut cependant jusqu'à l'âge de 74 ans.

[2] Elle était Longueval, et mère de madame de Florensac, qui a laissé M. de Crussol et madame la duchesse d'Aiguillon. (A. G.)

sont détruites par les rechutes fréquentes du mal ‹
faites souffrir. Ma fille, je reviens à vous, après ‹
adieu à votre mari. Il nous revient ici que vous pe
ce que vous jouez l'un et l'autre : hé, mon Dieu ! ‹
tant de malheur, et pourquoi cette petite pluie con
que j'ai toujours trouvée si incommode ? Je devien
elle, je ne finis point. Adieu donc pour la centième
chère enfant; remerciez bien d'Hacqueville de t
amitiés que j'en reçois tous les jours : il entre dans
timents; voilà de quoi il est question en ce mond
bliez pas de faire savoir à Vardes que Corbinelli
fort de lui.

148. — A LA MÊME.

A Malicorne, samedi 23 n

J'arrive ici, où je trouve une lettre de vous, ta
donner un bon ordre à notre commerce. Je vou
lundi en partant de Paris ; depuis cela, mon enfan
fait que m'éloigner de vous avec une telle triste
souvenir de vous si pressant, qu'en vérité la noi
mes pensées m'a rendue quelquefois insupportabl
partie avec votre portrait dans ma poche ; je le reg
souvent : il serait difficile de me le dérober prés
sans que je m'en aperçusse ; il est parfaitement aim
votre idée dans l'esprit ; j'ai dans le milieu de m
une tendresse infinie pour vous ; voilà mon équi
voilà avec quoi je vais à trois cents lieues de vo
avons été fort incommodés de la chaleur : un de m
chevaux demeura dès Palaiseaux ; les autres six
bon jusqu'ici : nous partons dès deux heures ‹
pour éviter l'extrême chaleur ; encore aujourd'l
avons prévenu l'aurore dans ces bois pour vo
c'est-à-dire Malicorne [1], où je me reposerai dema

[1] Château à six lieues du Mans, qui appartenait au marquis d

trouvé les deux petites filles, *rechignées, un air triste, une voix de Mégère ;* j'ai dit : *ces petits sont sans doute à notre ami, fuyons-les ;* du reste, *nos repas ne sont point repas à la légère* [1]. Jamais je n'ai vu une meilleure chère, ni une plus agréable maison : il me fallait toute l'eau que j'ai trouvée, pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis six jours. Notre abbé se porte bien ; mon fils et La Mousse me sont d'une grande consolation. Nous avons relu des pièces de Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons aussi un livre nouveau de Nicole ; c'est de la même étoffe que Pascal, et que l'*Education d'un Prince* ; mais cette étoffe est merveilleuse : on ne s'en ennuie point. Nous serons le 27 aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres : hélas ! c'est mon unique joie. Vous pouvez ne me plus écrire qu'une fois la semaine, parce qu'aussi bien elles ne partiront de Paris que le mercredi, et j'en recevrais deux à la fois. Il me semble que je m'ôte la moitié de mon bien ; cependant j'en suis aise, parceque c'est autant de fatigue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je sois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela sur moi : mais, ma fille, au nom de Dieu, conservez-vous, si vous m'aimez. Ah ! que j'ai de regret à votre aimable personne ! N'aurez-vous jamais un moment de repos ? Faut-il user sa vie à cette continuelle fatigue ? Je comprends les raisons de M. de Grignan ; mais, en vérité, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié.

Mon éventail est donc venu bien à propos ; ne l'avez-vous pas trouvé joli ? Hélas ! quelle bagatelle ! ne m'ôtez pas ce petit plaisir quand l'occasion s'en présente, et remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles ; c'est là de quoi il est question : songez que j'aurai une de

[1] Voyez la fable de La Fontaine, qui a pour titre l'*Aigle et le Hibou*, dont madame de Sévigné cite ici quelques expressions.

[redacted]

vos lettres tous les vendredis; mais songez aussi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes grosse, que vous êtes malade; songez.... non, ne songez à rien, laissez-moi tout songer dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne: j'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avais la dernière fois que j'y fus. Adieu, ma très chère enfant; vous ne me parlez point assez de vous; marquez toujours bien la date de mes lettres: hélas! que diront-elles présentement? Mon fils vous embrasse mille fois; il me désennuie extrêmement, et songe fort à me plaire: nous lisons, nous causons, comme vous le devinez fort bien. La Mousse tient bien sa partie, et, par-dessus tout, notre abbé, qui se fait adorer parcequ'il vous adore. Il m'a enfin donné tout son bien[1]; il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait; n'en parlez à personne, la famille le dévorerait; mais aimez-le bien sur ma parole, et sur ma parole aussi aimez-moi. J'embrasse ce fripon de Grignan, malgré ses forfaits.

149. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 31 mai 1671.

Enfin, ma fille, me voici dans ces pauvres Rochers: peut-on revoir ces allées, ces devises, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse? Il y a des souvenirs agréables; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter; ceux que j'ai de vous sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chère enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient. La Bretagne et la Provence ne sont pas compatibles: c'est une chose étrange que les grands voyages: si l'on était toujours dans

[1] L'abbé de Coulanges, oncle de madame de Sévigné.

[redacted]

le sentiment qu'on a quand on arrive, on ne sortirait jamais du lieu où l'on est; mais la Providence fait qu'on oublie; c'est la même qui sert aux femmes qui sont accouchées: Dieu permet cet oubli, afin que le monde ne finisse pas, et que l'on fasse des voyages en Provence. Celui que j'y ferai me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans ma vie: mais quelles pensées tristes de ne point voir de fin à votre séjour! J'admire et je loue de plus en plus votre sagesse; quoiqu'à vous dire le vrai, je sois fortement touchée de cette impossibilité; j'espère qu'en ce temps-là nous verrons les choses d'une autre manière; il faut bien l'espérer, car, sans cette consolation, il n'y aurait qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre. Il me paraît que vous ne vous êtes point trop ennuyée à Marseille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avaient fait ici une manière d'entrée à mon fils; Vaillant avait mis plus de quinze cents hommes sous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate; ils vont en très bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident: M. l'abbé avait mandé que nous arriverions le mardi, et puis tout d'un coup il l'oublie; ces pauvres gens attendent le mardi jusqu'à dix heures du soir; et, quand ils sont tous retournés chacun chez eux, bien tristes et bien confus, nous arrivons paisiblement le mercredi, sans songer qu'on eût mis une armée en campagne pour nous recevoir: ce contre-temps nous a fâchés; mais quel remède? Voilà par où nous avons débuté. Mademoiselle du Plessis[1] est tout justement comme vous l'avez laissée; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle se pare, parceque c'est un bel-esprit qui a lu tous les romans, et qui a reçu deux lettres de la princesse de Ta-

[1] Mademoiselle du Plessis-d'Argentré. Le château d'Argentré est à une lieue des Rochers.

rente [1]. J'ai fait dire méchamment par Vaillant que j'étais jalouse de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerais rien ; mais que mon cœur était saisi : tout ce qu'elle dit là-dessus est digne de Molière ; c'est une plaisante chose de voir avec quel soin elle me ménage, et comme elle détourne adroitement la conversation pour ne point parler de ma rivale devant moi : je fais aussi fort bien mon personnage. Mes petits arbres sont d'une beauté surprenante ; Pilois [2] les élève jusqu'aux nues avec une probité admirable : tout de bon, rien n'est si beau que ces allées que vous avez vues naître. Vous savez que je vous donnai une manière de devise qui vous convenait : voici un mot que j'ai écrit sur un arbre pour mon fils qui est revenu de Candie, *vago di fama ;* n'est-il point joli pour n'être qu'un mot? Je fis écrire encore hier, en l'honneur des paresseux, *bella cosa far niente.* Hélas! ma fille, que mes lettres sont sauvages! Où est le temps que je parlais de Paris comme les autres? C'est purement de mes nouvelles que vous aurez ; et voyez ma confiance, je suis persuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort ; notre abbé est toujours admirable ; mon fils et La Mousse s'accommodent fort bien de moi, et moi d'eux ; nous nous cherchons toujours ; et quand les affaires me séparent d'eux, ils sont au désespoir et me trouvent ridicule de préférer un compte de fermier aux contes de La Fontaine. Ils vous aiment tous passionnément ; je crois qu'ils vous écriront : pour moi, je prends les devants, et n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours : c'est ma vie, c'est mon ame que votre amitié : je vous le disais l'autre jour ; elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse, quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous.

[1] Fille de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel.
[2] Jardinier des Rochers.

[redacted] [redacted]

150. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 7 juin 1671.

J'ai reçu vos deux lettres avec une sorte de joie qu'il n'est pas aisé d'expliquer dans une lettre. Enfin, ma bonne, je les reçois deux jours après qu'elles sont arrivées à Paris, cela me rapproche de vous. Celle que vous avez écrite à mon fils n'est pas fricassée dans de la neige; vraiment elle est fricassée dans du sel à pleines mains : depuis le premier mot jusques au dernier, elle est parfaite ; je laisse à mon fils le soin de vous répondre, et de vous dire comme il a réussi dans sa paroisse et dans un bal de Vitré. Nous avons lu *Bertrand du Guesclin*[1] en quatre jours ; cette lecture nous a divertis. Au reste, vous n'avez pas bien vu ; ma calèche n'est pas rompue par les chemins ; mes arcs sont forgés de la propre main de Vulcain : à moins que de venir de cette fournaise, ils n'auraient pas résisté à un troisième voyage de Bretagne. Ce que vous voulez dire, c'est que l'un de mes chevaux, le plus beau de France, est resté à Nogent, et y mourra, selon ce qu'on m'en écrit ; c'est cela qui vous a trompée. Il est vrai, ma fille, que j'eus, il y a quelque temps, une colique très fâcheuse ; mais j'admire d'Hacqueville de vous avoir mandé que je ne le lui avais pas fait savoir; ce qui est plaisant, c'est qu'il a eu tort en cette occasion; et comme il a gagé d'être parfait, il n'a point poussé sa justification avec moi, et se veut racquitter auprès de vous en disant que j'ai eu tort; mais je n'en puis jamais avoir avec lui sur le chapitre de l'amitié : je l'aime tendrement, et son amitié m'est un trésor inestimable. Voici comme la chose se passa, il vaut autant dire cela qu'autre chose. J'allais à la messe en calèche avec ma tante ; à moitié che-

[1] Probablement la vie de Du Guesclin, par Paul Hay-du-Chastelet, de l'Académie française.

[redacted]

min j'eus un grand mal de cœur ; je craignis les suites, j
revins sur mes pas, je vomis beaucoup ; voilà de grande
douleurs dans le côté droit, de grands vomissements encore, des douleurs redoublées et une suppression qui m
tenait dès la nuit : l'alarme se met au camp ; on envoi
chez *Pecquet*, qui eut de moi des soins extrêmes ; on envoie chez l'apothicaire, on envoie querir un demi-bain, o
envoie chercher de certaines herbes : si j'avais eu dix laquais, ils auraient tous été employés. Je ne songeai poin
du tout à madame de La Fayette ; notre petit tapissier,
qui allait chez elle pour travailler, lui dit l'état où j'étais.
Je vis arriver madame de La Fayette, comme j'étais dan
le bain ; elle me dit ce qui l'avait fait venir, et qu'elle avai
rencontré un laquais de d'Hacqueville, à qui elle avait di
mon mal, persuadée qu'il me viendrait voir dès qu'il l'aurait appris. Cependant le jour se passe, mais non pas m
colique : je fus encore assez mal la nuit ; je n'entendai
point parler de d'Hacqueville ; je sentis son oubli ; j'y pensai, j'en parlai : le matin je me portai mieux, et mieux à
ces maux-là, c'est être guéri. M. d'Ormesson vint à mo
tout effrayé, et me dit que M. d'Hacqueville venait de lu
apprendre au palais que j'étais fort mal ; il le savait donc
Le soir, je lui écrivis une petite plainte amoureuse ; il fu
embarrassé, et voulut me donner de méchantes raisons ; j
lui fis voir clair que je n'avais pas envoyé chez madame d
La Fayette : il ne poussa pas ce qu'il avait dit à M. d'Ormesson, qui le rendait coupable ; et moi, qui suis honnête
je ne voulus pas le pousser aussi, et lui laissai dire qu'i
n'avait appris mon mal que par mon billet. Voilà une bell
narration bien divertissante et bien nécessaire ; mais ell
est vraie, mon enfant. Si vous n'êtes fatiguée de ce récit,
vous avez une bonne santé ; je fais vœu de n'en jamais fair
de si long.

Vous avez donc vu un pauvre vieux homme qu'on allait
rouer, et qui a soutenu avec courage ce cruel genre d

mort; il s'est mieux comporté qu'un certain comte de Frangipani, qui fut exécuté il y a deux mois à Vienne, pour avoir conspiré contre l'empereur. Ce Frangipani se trouva si incapable de supporter la mort en public, qu'il le fallut traîner au supplice, et le tenir à quatre [1] : voilà justement tout comme je ferais. Mais, à propos de supplice, en voici un petit qui vous fera frissonner : M. du Plessis avait aux deux pieds un petit mal comme vous en avez eu ; au lieu du traitement que vous a fait Charon, il a trouvé ici un fort habile homme, *un homme admirable*, dit mademoiselle du Plessis, qui lui a proposé et a exécuté un petit remède anodin ; c'est de lui arracher de vive force les deux ongles des orteils tout entiers, et toute la racine, afin, dit-il, que cette incommodité ne revienne plus : il en était au lit quand nous sommes arrivés ; il marche présentement, mais c'est comme un château branlant ; je crois qu'on lui dira toute sa vie : *Je crains que vous tombiez, vous n'êtes pas trop bien assuré sur vos jambes* [2]. Du reste, mademoiselle du Plessis est toujours adorable : elle assure qu'elle a toujours ouï dire que M. de Grignan *était le plus beau garçon, le plus beau garçon qu'on eût su voir ;* prenez son ton, vous lui auriez donné un second soufflet. Je suis quelquefois assez malencontreuse pour dire quelque chose qui lui plaise ; je voudrais que vous l'entendissiez me louer et me copier. Elle a retenu aussi certaines choses que vous disiez ici, qu'elle nous redonne avec la même grace : hélas ! si rien ne me faisait mieux souvenir de vous, que je serais heureuse !

Pomenars [3] est toujours accablé de procès criminels, où il ne va jamais moins que de sa vie. Il sollicitait l'autre

[1] Madame de Sévigné était mal informée des circonstances de la mort du comte de Frangipani. Exécuté publiquement à Neustadt le 30 avril 1671, il ne montra aucune faiblesse.

[2] Trait du *Roman comique.*

[3] Gentilhomme breton, dont on a dit qu'il avait eu un procès pour fausse monnaie, et qu'ayant été justifié, il paya les épices de son arrêt en fausses espèces. (A. G.)

[redacted]

jour à Rennes avec une grande barbe; quelqu'un lui d
manda pourquoi il ne se faisait point raser. « Moi, dit-i
« je serais bien fou de prendre de la peine après ma têt
« sans savoir à qui elle doit être : le roi me la disput
« quand on saura à qui elle doit demeurer, si c'est à m
« j'en aurai soin. » Voilà de quelle manière triste il sol
cite ses juges.

Vous verrez par cette lettre de l'évêque de Marseill
que nous sommes toujours amis : il me semble que j'
reçu plus de dix fois cette même lettre; ce sont toujou
les mêmes phrases, il ne donne point dans la *justice*
croire; il me prie d'être persuadée qu'*il est, avec une vé*
ration extraordinaire, l'évêque de Marseille; et je le cro
Continuez l'amitié sincère qui est entre vous, ne lev
point le masque, et ne vous chargez point d'avoir u
haine à soutenir : c'est un plus grand fardeau que vous
pensez.

Quelle audace de vous faire peindre! Je m'en réjoui
c'est signe que vous êtes belle. Mandez-moi comme vo
avez trouvé votre beau château; je vous souhaite quelq
fois une de mes allées parmi vos grandeurs, vous qui
trouvez sur la pointe d'une aiguille. Votre frère est
trésor de folie qui tient bien sa place ici. Nous avons qu
quefois encore de bonnes conversations dont il pourr
faire son profit; mais son esprit est un peu fricassé da
de la crème fouettée; il est aimable à cela près. Et l'it
lien, l'oubliez-vous? J'en lis toujours un peu pour ent
tenir noblesse. Vous dites donc que M. de Grignan m'er
brasse. Vous perdez le respect, mon pauvre Grignan; vie
donc un peu jouer dans mon mail, je t'en conjure; il
fait si beau; j'ai tant d'envie de vous voir jouer, vous av
si bonne grace, vous faites de si beaux coups. Vous ét
bien cruel de me refuser une promenade d'une heure se
lement. Et vous, ma petite, venez, nous causerons. A
mon Dieu, j'ai bien envie de pleurer.

[redacted] [redacted]

151. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 10 juin 1671.

Je ne vous écris aujourd'hui, ma chère enfant, que pour vous écrire; car je n'ai vos lettres que le vendredi, et j'y fais réponse le dimanche. Je vais donc vous entretenir, ce qui s'appelle de la pluie et du beau temps. Je commence par la pluie; car pour le beau temps je n'ai rien à vous en dire, il y a huit jours qu'il pleut ici continuellement; je dis continuellement, parceque la pluie n'est interrompue que par des orages. Je ne puis sortir; mes ouvriers sont dispersés; je suis dans une tristesse épouvantable; La Mousse est tout chagrin aussi : nous lisons, cela nous soutient la vie. Mon fils est à Rennes, où nous avons cru qu'il fallait l'envoyer pour y voir le premier président, et beaucoup d'amis que j'y ai conservés : s'il a du temps, je lui conseillerai aussi d'aller voir M. de Coëtquen[1]; il est en âge de rendre ces sortes de devoirs. Il y eut encore dimanche un bal à Vitré. J'ai peur que mon fils ne trouve de bonne compagnie dix ou douze hommes qui soupèrent avec lui à la tour de Sévigné[2]; il faut les souffrir, mais il faut bien se garder de les trouver bons. Il y eut dans ce repas une jolie querelle sur un rien : un démenti se fit entendre, on se jeta entre deux; on parla beaucoup, on raisonna peu; M. le marquis eut l'honneur d'accommoder cette affaire et partit ensuite pour Rennes. Il y a de grandes cabales à Vitré : mademoiselle de Croqueoison se plaint de mademoiselle du Cernet, parceque l'autre jour, à un bal, il y eut des oranges douces dont on ne lui fit point de part; il faudrait entendre là-dessus mademoiselle du Plessis et la Launay, comme elles possèdent bien les détails

[1] Le marquis de Coëtquen était gouverneur de Saint-Malo.

[2] C'est l'hôtel de madame de Sévigné à Vitré. Cette tour faisait partie des fortifications de la ville.

[redacted]

de cette affaire. Mademoiselle du Plessis laisse périr tou tes les affaires qu'elle a à Vitré, et ne veut pas y mettr les pieds de peur de me donner de la jalousie de cett nouvelle amie ; et même l'autre jour, afin de me donne un entier repos, elle m'en dit beaucoup de mal ; quan il fait beau, cela me fait rire ; mais quand il pleut, je l donnerais bien un soufflet, comme vous fîtes un jo Madame de Coulanges me mande qu'elle n'a point nouvelles de Brancas, sinon que de ses six chevau carrosse il ne lui en est resté qu'un, et qu'il a été le d nier à s'en apercevoir. On ne me mande rien de nouve Notre petite d'Alègre est chez sa mère ; on croit M. de Seignelai[1] l'épousera. Je m'imagine que vous manquez pas de gens qui vous mandent tout ; pour m je méprise tous les petits événements, j'en voudrais q pussent me donner de grands étonnements. J'en ai eu u ce matin dans le cabinet de l'abbé : nous avons trouvé avec ces jetons qui sont si bons, que j'aurai eu *cinq cen trente mille livres de bien*, en comptant toutes mes petites successions. Savez-vous bien que ce que m'a donné notre cher abbé ne sera pas moins de *quatre-vingt mille francs*? Hélas ! vous croyez bien que je n'ai pas d'impatience de l'avoir ; et *cent mille francs* de Bourgogne[2] : voilà qui est venu depuis que vous êtes mariée ; le reste, c'est *cent mille écus* en me mariant, *dix mille écus* depuis de M. de Châlons[3], et *vingt mille francs*[4] des petits partages de certains oncles. Mais n'admirez-vous pas où l'ennui me jette, ma chère enfant ? Je ferais bien mieux de vous dire combien je vous aime tendrement, combien vous êtes les

[1] Le marquis de Seignelai, secrétaire d'état de la marine, fils aîné d Colbert ; c'était un esprit étendu et cultivé. Boileau lui a adressé son épîtr sur l'*Amour du vrai*.

[2] Il s'agit de la succession du président Fremiot, cousin de madame d Sévigné.

[3] Jacques de Neuchèse, grand-oncle de madame de Sévigné.

[4] Le marc d'argent monnaie comptait alors pour 28 liv. 13 s. 8 d.

s, afin que le retour de Paris ne soit retardé que
s devoirs de votre charge, et point par nécessité.
qui est bien aisé à dire, je voudrais qu'il le fût en-
lus à faire ; les souhaits n'ont jamais été défendus.
e mande que madame de Valavoire [1] est à Paris, et
ne peut se taire de votre beauté, de votre politesse,
re esprit, de votre capacité, et même de votre coif-
ie vous avez devinée, et que vous exécutez comme
ieu de la cour. Madame de La Troche et moi nous
l'honneur de vous l'avoir assez bien représentée,
ous mettre à portée de faire ce petit miracle. Elle
core à Paris, cette Troche ; elle ira vers la fin de ce
hez elle ; pour moi, je ne sais encore ce que me
les états ; je crois que je m'enfuirai, de peur d'être
. C'est une belle chose que d'aller dépenser quatre
q cents pistoles en fricassées et en dîners pour l'hon-
'être la maison de plaisance de M. et de madame
iulnes, de madame de Rohan, de M. de Lavardin
oute la Bretagne, qui, sans me connaître, pour le
de contrefaire les autres, ne manquerait pas de
ci : nous verrons. Je regrette seulement de quitter
larrouis, et cette maison où je n'aurai pas encore

[redacted]

trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diab parce qu'on craint Dieu, et qu'au fond on a un princi de religion ; on n'est point à Dieu aussi, parceque sa l paraît dure, et qu'on n'aime point à se détruire soi-mêm cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m' tonne point du tout ; j'entre dans leurs raisons, cependa Dieu les hait : il faut donc sortir de cet état, et voilà difficulté. Mais peut-on jamais être plus insensée que je suis en vous écrivant à l'infini toutes ces rapsodies? M chère enfant, *je vous demande excuse* à la mode du pay je cause avec vous, cela me fait plaisir. Gardez-vous bi de me faire réponse ; mandez-moi seulement des nouvell de votre santé, avec un demi-brin de vos sentiments, po me faire voir si vous êtes contente et si vous vous plais à Grignan : voilà tout. Aimez-moi; quoique nous ayo tourné ce mot en ridicule, il est naturel, il est bon ; et po moi, je ne vous dirai point si je suis à vous, ni de qu cœur, ni avec quelle tendresse véritable. J'embrasse Comte. Notre abbé et La Mousse vous adorent.

152. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 14 juin 1671

Je comptais recevoir vendredi deux de vos lettres à fois; et comment ne se peut-il que je n'en aie seuleme pas une? Ah! ma fille, de quelque endroit que vienne retardement, je ne puis vous dire ce qu'il me fait souffr J'ai mal dormi ces deux nuits passées; j'ai renvoyé de fois à Vitré, pour chercher à m'amuser de quelque esp rance; mais c'est inutilement. Je vois par-là que mon r pos est entièrement attaché à la douceur de recevoir vos nouvelles. Me voilà insensiblement tombée dans la doterie de Chessières : je comprends sa peine si elle comme la mienne; je sens ses douleurs de n'avoir pas re cette lettre du 27 : on n'est pas heureux quand on

[redacted]

comme lui; Dieu me préserve de son état! et vous, ma fille, préservez-m'en sur toutes choses. Adieu, je suis chagrine, je suis de mauvaise compagnie; quand j'aurai reçu de vos lettres, la parole me reviendra. Quand on se couche, on a des pensées qui ne sont que gris-brun, comme dit M. de La Rochefoucauld; et la nuit elles deviennent tout-à-fait noires : je sais qu'en dire.

153. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 21 juin 1671.

Enfin, ma fille, je respire à mon aise, je fais un soupir comme M. de La Souche [1] : mon cœur est soulagé d'une presse qui ne me donnait aucun repos; j'ai été deux ordinaires sans recevoir de vos lettres, et j'étais si fort en peine de votre santé, que j'étais réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde, hormis à moi. Je m'accommodais mieux d'avoir été un peu retardée dans votre souvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avais de votre santé; mais, mon Dieu! je me repens de vous avoir écrit mes douleurs; elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus; voilà le malheur d'être éloignées; hélas! il n'est pas le seul.

Vous me mandez des choses admirables de vos cérémonies de la Fête-Dieu; elles sont tellement profanes, que je ne comprends pas comme votre saint archevêque (*le cardinal Grimaldi*) les veut souffrir : il est vrai qu'il est Italien, et que cette mode vient de son pays. Enfin, ma fille, vous êtes belle; quoi! vous n'êtes point pâle, maigre, abattue comme la princesse Olympie [2]! ah! je suis trop heureuse. Au nom de Dieu, amusez-vous, appliquez-vous à vous bien conserver; je vous remercie de vous habiller : cette négligence que nous vous avons tant reprochée était d'une

[1] Allusion à la scène VI du second acte de l'*École des Femmes*.
[2] Héroïne de l'Arioste.

[redacted]

honnête femme ; votre mari peut vous en remercier ; mais elle était bien ennuyeuse pour les spectateurs. Vous aurez, ma chère bonne, quelque peine à rallonger les jupes courtes ; nos demoiselles de Vitré, dont l'une s'appelle de Bonnefoi-de-Croqueoison, et l'autre de Kerborgne, les portent au-dessus de la cheville du pied. J'appelle la Plessis mademoiselle de Kerlouche ; ces noms me réjouissent. Nous avons eu ici des pluies continuelles ; et, au lieu de dire, après la pluie vient le beau temps, nous disons, après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers ont été dispersés, et au lieu de m'adresser votre lettre au pied d'un arbre, vous auriez pu l'adresser au coin du feu. Nous avons eu depuis mon arrivée beaucoup d'affaires ; nous ne savons encore si nous fuirons les états, ou si nous les affronterons. Ce qui est certain, et dont je crois que vous ne douterez pas, c'est que nous sommes bien loin de vous oublier : nous en parlons très souvent ; mais, quoique j'en parle beaucoup, j'y pense encore davantage, et jour et nuit, et quand il semble que je n'y pense plus, et enfin, comme on devrait penser à Dieu si on était véritablement touché de son amour ; j'y pense, en un mot, d'autant plus que très souvent je ne veux pas parler de vous ; il y a des excès qu'il faut corriger, et pour être polie, et pour être politique ; il me souvient encore comme il faut vivre pour n'être pas pesante : je me sers de mes vieilles leçons.

Nous lisons fort ici ; La Mousse m'a priée qu'il pût lire le Tasse avec moi : je le sais fort bien, parceque j'ai très bien appris l'italien ; cela me divertit : son latin et son bon sens le rendent un bon écolier ; et ma routine et les bons maîtres que j'ai eus me rendent une bonne maîtresse. Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Molière, des vers, des romans, des histoires ; il est fort amusant, il a de l'esprit, il entend bien, il nous entraîne ; il nous a empêchés de prendre aucune lecture sérieuse, comme nous en avions le dessein : quand il sera parti, nous

[redacted] [redacted]

reprendrons quelque belle morale de Nicole ; mais surtout il faut tâcher de passer sa vie avec un peu de joie et de repos ; et le moyen, quand on est à cent mille lieues de vous ? Vous dites fort bien, on se voit et on se parle au travers d'un gros crêpe. Vous connaissez les Rochers, et votre imagination sait un peu où me prendre : pour moi, je ne sais où j'en suis ; je me suis fait une Provence, une maison à Aix peut-être plus belle que celle que vous avez ; je vous y trouve. Poür Grignan, je le vois aussi ; mais vous n'avez point d'arbres, cela me fâche : je ne vois pas bien où vous vous promenez ; j'ai peur que le vent ne vous emporte sur votre terrasse : si je croyais qu'il pût vous apporter ici par un tourbillon, je tiendrais toujours mes fenêtres ouvertes, et je vous recevrais, Dieu sait ! Voilà une folie que je pousserais loin. Mais je reviens, et je trouve que le château de Grignan est parfaitement beau ; il sent bien les anciens Adhémar. Je suis ravie de voir comme le bon abbé vous aime ; son cœur est pour vous comme si je l'avais pétri de mes propres mains ; cela fait justement que je l'adore. Votre fille est plaisante ; elle n'a pas osé aspirer à la perfection du nez de sa mère, elle n'a pas voulu aussi..... je n'en dirai pas davantage ; elle a pris un troisième parti, et s'est avisée d'avoir un petit nez carré : mon enfant, n'en êtes-vous point fâchée ? Mais, pour cette fois, vous ne devez pas avoir cette idée ; mirez-vous, c'est tout ce que vous devez faire pour finir heureusement ce que vous commencez si bien. Adieu, ma très aimable enfant ; embrassez M. de Grignan pour moi. Vous lui pouvez dire les bontés de notre abbé..

[redacted]

154. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 24 juin 1671,
au coin de mon feu.

Je ne vous parlerai plus du temps, je serais aussi ennuyeuse que lui, si je ne finissais ce chapitre.

> Qu'il soit beau, qu'il soit laid, je n'en veux plus rien dire.
> J'en ai fait vœu, etc.

Je n'ai point eu de vos lettres cette semaine, mais je n'en ai point été en peine, parceque vous m'aviez mandé que vous ne m'écririez pas. J'en attends donc de Grignan avec patience; mais pour l'autre semaine, comme je n'y étais point préparée, je vous avoue que le malentendu qui me retint vos lettres me donna une violente inquiétude. J'en ai bien importuné le pauvre d'Hacqueville, et vous-même, ma fille : je m'en repens, et voudrais bien ne l'avoir pas fait; mais je suis naturelle, et quand mon cœur est en presse, je ne puis m'empêcher de me plaindre à ceux que j'aime bien : il faut pardonner ces sortes de faiblesses; comme disait un jour madame de La Fayette, a-t-on gagé d'être parfaite? Non, assurément; et si j'avais fait cette gageure, j'y aurais bien perdu mon argent. J'ai eu ici deux fois M. de Coëtquen, à trois jours l'un de l'autre; il allait affermer une terre à trois lieues d'ici; et, pour la hausser de cinquante francs, il a dépensé cent pistoles dans son voyage. Il m'a fort demandé de vos nouvelles et de celles de M. de Grignan. en parlant des gens adroits et de belle taille, il le nomma le plus naturellement du monde : je vous prie de me mander s'il est toujours digne qu'on le mette au premier rang des gens adroits. Nous trouvâmes votre procession admirable : je ne crois pas qu'il y en ait une en France qui lui ressemble [1]. Mes allées sont

[1] La procession de la Fête-Dieu était à Aix la chose du monde la pl

d'une beauté extrême; je vous les souhaite quelquefois pour servir de promenade aux habitants de votre grand château. Mon fils est encore ici, et ne s'y ennuie point du tout : j'aurais plusieurs choses à vous dire sur son chapitre, mais ce sera pour un autre temps. Nous avons eu de vilains *Bohêmes* qui nous ont fait mal au cœur. *Ils ne danseriont ma foi, Madame, non plus, ne vous déplaise, sauf le respect qui est dû à votre grandeur, non plus que des balles de laine.* Voilà ce que dit une de leurs femmes, qui était en colère contre la moitié de sa compagnie. J'ai retrouvé ici le dialogue que vous fîtes un jour avec Pomenars : nous en avons ri aux larmes. Pomenars peut se faire raser au moins d'un côté, il est hors de l'affaire de son enlèvement; il n'a plus que le courant de sa fausse monnaie, dont il ne se met guère en peine. Que vous dirai-je encore, ma petite? Il y a peu de choses dont on puisse parler à cœur ouvert de trois cents lieues. Une conversation dans le mail me serait bien nécessaire; c'est un lieu admirable pour discourir, quand on a le cœur comme je l'ai; je ne veux point vous parler de la tendresse vive et naturelle que j'ai pour vous, ce chapitre serait ennuyeux. Adieu donc, ma très aimable enfant; notre abbé vous adore toujours; j'attends avec une grande impatience des nouvelles de votre voyage et de vos affaires; j'y prends un extrême intérêt : j'embrasse M. de Grignan.

155. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 28 juin 1671.

Vous me récompensez bien, ma fille, de mes pertes

extravagante. Elle fut instituée par le roi René, comte de Provence, vers le milieu du quinzième siècle. La description de cette mascarade remplit un volume in-12, publié à Aix en 1777; il est intitulé *Explication des Cérémonies de la Fête-Dieu à Aix, en Provence.* Ce volume est orné de figures qui représentent le lieutenant prince d'Amour, les jeux des Diables des Ratzcaffetos, des Apôtres, de la Reine de Saba, etc., etc.

[redacted]

passées ; j'ai reçu deux lettres de vous qui m'ont transportée de joie : ce que je sens en les lisant ne se peut imaginer. Si j'ai contribué de quelque chose à l'agrément de votre style, je croyais ne travailler que pour le plaisir des autres, et non pas pour le mien : mais la Providence, qui a mis tant d'espaces et tant d'absences entre nous, m'en console un peu par les charmes de votre commerce, et encore plus par la satisfaction que vous me témoignez de votre établissement et de la beauté de votre château : vous m'y représentez un air de grandeur et une magnificence dont je suis enchantée. J'avais vu, il y a longtemps, des relations pareilles de la première madame de Grignan[1] ; je ne devinais pas que toutes ces beautés seraient un jour sous l'honneur de vos commandements ; je veux vous remercier d'avoir bien voulu m'en parler en détail. Si votre lettre m'avait ennuyée, outre que j'aurais mauvais goût, il faudrait encore que j'eusse bien peu d'amitié pour vous, et que je fusse bien indifférente pour ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails ; je vous l'ai déja dit, et vous le pouvez sentir ; ils sont aussi chers de ceux que nous aimons, qu'ils nous sont ennuyeux des autres ; et cet ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous en importunent : si cette observation est vraie, jugez de ce que me sont vos relations. En vérité, c'est un grand plaisir que d'être, comme vous êtes, une véritable grande dame : je comprends bien les sentiments de M. de Grignan, en vous voyant admirer son château : une grande insensibilité là-dessus le mettrait dans un chagrin que je m'imagine plus aisément qu'un autre : je prends part à la joie qu'il a de vous voir contente ; il y a des cœurs qui ont tant de sympathie en certaines choses, qu'ils sentent par eux ce que pensent les autres. Vous me parlez

[1] Angélique-Claire d'Angennes.

[redacted] [redacted]

trop peu de Vardes [1] et de ce pauvre Corbinelli : n'avez-vous pas été bien aise de parler leur langage? Comment va la belle passion de Vardes pour la T...[2]? Dites-moi s'il est bien désolé de la longueur infinie de son exil, ou si la philosophie et un peu de *misanthroperie* soutiennent son cœur contre les coups de l'amour et de la fortune. Vos lectures sont bonnes ; Pétrarque vous doit divertir avec le commentaire que vous avez ; celui que nous avait fait mademoiselle de Scuderi sur certains sonnets, les rendait agréables à lire. Pour Tacite, vous savez comme j'en étais charmée ici pendant nos lectures, et comme je vous interrompais souvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvais de l'harmonie : mais si vous en demeurez à la moitié je vous gronde ; vous ferez tort à la majesté du sujet; il faut vous dire, comme ce prélat disait à la reine mère : *ceci est histoire ;* vous savez le conte. Je ne vous pardonne ce manque de courage que pour les romans que vous n'aimez pas. Nous lisons le Tasse avec plaisir : je m'y trouve habile, par l'habileté des maîtres que j'ai eus. Mon fils fait lire Cléopâtre [3] à La Mousse, et, malgré moi, je l'écoute et j'y trouve encore quelques amusements. Mon fils s'en va en Lorraine ; son absence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous savez comme je suis sur le chagrin de voir partir une compagnie agréable ; vous savez aussi mes transports de joie quand je vois partir une chienne de carrossée qui m'a contrainte et ennuyée ; c'est ce qui nous faisait décider nettement qu'une méchante compagnie est plus souhaitable qu'une bonne. Je me souviens de toutes ces folies que nous avons dites ici, et de tout ce que vous y faisiez, et de tout ce que vous y disiez : ce souvenir ne me quitte jamais; et puis tout d'un coup je pense où vous êtes ; mon

[1] Il ne fut rappelé qu'en 1682. C'était un homme infiniment aimable.

[2] Dans l'édition de 1726, on voit que mademoiselle de Toiras était la maîtresse de M. de Vardes.

[3] Roman de La Calprenède.

[redacted]

imagination ne me présente qu'un grand espace fort éloi-gné; votre château m'arrête maintenant les yeux; les mu-railles de votre mail me déplaisent. Le nôtre est d'un beauté surprenante, et tout le jeune plant que vous ave vu est délicieux : c'est une jeunesse que je prends plaisi d'élever jusqu'aux nues; et très souvent, sans considére les conséquences ni mes intérêts, je fais jeter de grand arbres à bas, parcequ'ils font ombrage, ou qu'ils incom-modent mes jeunes enfants : mon fils regarde cette con-duite; mais je ne lui en laisse pas faire l'application. Pi lois (jardinier des Rochers) est toujours mon favori, et j préfère sa conversation à celle de plusieurs qui ont con servé le titre de chevalier au parlement de Rennes. J suis *libertine* plus que vous; je laissai l'autre jour retour ner chez soi un carrosse plein de *Fouesnellerie*[2], par un pluie horrible, faute de les prier de bonne grace de demeu-rer; jamais ma bouche ne put prononcer les paroles qu étaient nécessaires. Ce n'étaient pas les deux jeune femmes, c'était la mère et une guimbarde de Rennes, et le fils. Mademoiselle du Plessis est toute telle que vous l représentez, et encore un peu plus impertinente; c qu'elle dit tous les jours sur la crainte de me donner de l jalousie est une chose originale dont je suis au désespoir quand je n'ai personne pour en rire. Sa belle-sœur est for jolie, sans être ridicule en rien, et parle gascon au milie de la Bretagne : j'en ai la même joie que vous avez de m Laguette, qui parle parisien au milieu de la Provence cette petite Basse-Brette est fort aimable. Je vous trouv fort heureuse d'avoir madame de Simiane[2]; vous ave avec elle un fonds de connaissance qui vous doit ôter toute sortes de contraintes; c'est beaucoup; cela vous fera un

[1] La famille de Fouesnel habitait le château de ce nom, à quelques lieue des Rochers. (M.)

[2] Madeleine Hai-du-Châtelet, femme de Charles-Louis, marquis de Si-miane. Elle fut dans la suite belle-mère de Pauline de Grignan. (A. G.)

[redacted]

compagnie agréable : puisqu'elle se souvient de moi, faites-lui bien mes compliments, je vous en conjure, et à notre cher coadjuteur. Nous ne nous écrivons plus, et nous ne savons pourquoi ; nous nous trouvons trop loin, cependant j'admire la diligence de la poste. La comparaison de Chilly m'a ravie, et de voir ma chambre déja marquée : je ne souhaite rien tant que de l'occuper ; ce sera de bonne heure l'année qui vient, et cette espérance me donne une joie dont vous comprendrez une partie par celle que vous aurez de m'y recevoir. J'admire *Cateau* ; je crois qu'elle est mariée ; mais elle a eu une conduite bien malhonnête et bien scandaleuse ; je lui pardonne moins d'avoir voulu tuer son enfant, étant de son mari, que si elle l'avait eu d'un autre ; et cela vient d'un bien plus mauvais fonds. Son mari, à ce qu'on me mande de Paris, est un certain *Droguet* que vous avez vu laquais de Chesières. L'amour est quelquefois bien inutile de s'amuser à de si sottes gens ; je voudrais qu'il ne fût que pour les gens choisis, aussi bien que tous ses effets, qui me paraissent trop communs et trop répandus. Si vous vous chargez de rougir pour toutes vos voisines, et que votre imagination soit toujours aussi vive qu'avec la B...., vous sortirez toujours belle comme un ange de toutes vos conversations. Vous voulez donc que je mette sur ma conscience le paquet de cette femme? je le veux ; mais avec cette précaution, que je ne vous répondis pas que cela soit vrai ; au contraire, je le crois faux : il ne faut point croire aux méchantes langues ; en un mot, je renonce au pacte. On disait donc que M..... avait un peu avancé les affaires, et qu'il avait eu grand'hâte de la marier : cependant,

Cela ne put être si juste,
Qu'au bout des cinq mois, comme Auguste,
(*M. de C***) ne se trouvât un héritier.

La question fut de faire passer pour une mauvaise cou-

[redacted]

che la meilleure qui fut jamais, et un enfant qui se portait à merveille, pour un petit enfant mort. Ce fut une habileté qui coûta de grands soins à ceux qui s'en mêlèrent, et qui ferait bien une histoire de roman : j'en ai su tout le détail ; mais ce serait une narration infinie. En voilà assez pour faire que vous rougissiez, si on parle de se blesser à cinq mois : l'enfant mourut heureusement. Je reviens encore à vous, c'est-à-dire à cette divine fontaine de Vaucluse ; quelle beauté ! Pétrarque avait bien raison d'en parler souvent ; mais songez que je verrai toutes ces merveilles ; moi, qui honore les antiquités, j'en serai ravie, et de toutes les magnificences de Grignan. L'abbé aura bien des affaires ; après les ordres doriques et les titres de votre maison, il n'y a rien à souhaiter que l'ordre que vous y allez mettre ; car, sans un peu de subsistance, tout est dur, tout est amer. Ceux qui se ruinent me font pitié : c'est la seule affliction dans la vie qui se fasse toujours sentir également, et que le temps augmente au lieu de la diminuer. J'ai souvent des conversations sur ce sujet avec un de nos petits amis (M. de Sévigné) ; s'il veut profiter de toutes celles que nous avons faites, il en a pour longtemps, et sur toutes sortes de chapitres, et d'une manière si peu ennuyeuse, qu'il ne devrait pas les oublier. Je suis aise que vous ayez cet automne une couple de beaux-frères ; je trouve que votre journée est fort bien réglée : on va loin sans mourir d'ennui, pourvu qu'on se donne des occupations, et qu'on ne perde point courage. Le beau temps a remis tous mes ouvriers en campagne, cela me divertit : quand j'ai du monde, je travaille à ce beau parement d'autel, que vous m'avez vu traîner à Paris ; quand je suis seule, je lis, j'écris, je suis en affaires dans le cabinet de notre abbé ; je vous le souhaite quelquefois pour deux ou trois jours seulement.

Je consens au commerce de bel esprit que vous me proposez. Je fis l'autre jour une maxime tout de suite sans y

[redacted]

penser, et je la trouvai si bonne, que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de La Rochefoucauld : je vous prie de me le dire ; en ce cas, il faudrait louer ma mémoire plus que mon jugement : je disais, comme si je n'eusse rien dit, que l'*ingratitude attire les reproches, comme la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits*. Dites-moi donc ce que c'est que cela? l'ai-je lu? l'ai-je rêvé? l'ai-je imaginé? Rien n'est plus vrai que la chose, et rien n'est plus vrai aussi que je ne sais où je l'ai prise, et que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête, et au bout de ma langue. Pour la sentence de *bella cosa, far niente*, vous ne la trouverez plus si fade, quand vous saurez qu'elle est dite pour votre frère; songez à sa déroute de cet hiver. Adieu, ma très aimable enfant, conservez-vous, soyez belle, habillez-vous, amusez-vous, promenez-vous. Je viens d'écrire à Vivonne[1] pour un capitaine bohême, afin qu'il lui relâche un peu ses fers, pourvu que cela ne soit point contre le service du roi. Il y avait parmi nos *Bohêmes*, dont je vous parlais l'autre jour, une jeune fille qui danse très bien, et qui me fit extrêmement souvenir de votre danse : je la pris en amitié ; elle me pria d'écrire en Provence pour son grand-père, *qui est à Marseille*. Et où est-il votre grand-père? *Il est à Marseille*, d'un ton doux, comme si elle disait, *il est à Vincennes*. C'était un capitaine bohême d'un mérite singulier; de sorte que je lui promis d'écrire, et je me suis avisée tout d'un coup d'écrire à Vivonne : voilà ma lettre; si vous n'êtes pas en état que je puisse rire avec lui, vous la brûlerez; si vous la trouvez mauvaise, vous la brûlerez encore; si vous êtes assez bien avec ce *gros crevé*, et que ma lettre vous en épargne une autre, vous la ferez cacheter, et vous la lui ferez tenir. Je n'ai pu refuser cette prière au ton de la petite fille, et au menuet le mieux dansé que j'aie vu depuis ceux de mademoiselle de Sévigné ; c'est

[1] M. de Vivonne était général des galères.

[redacted]

votre même air ; elle est de votre taille, elle a de belles dents et de beaux yeux. Voici une lettre d'une telle longueur, que je vous pardonne de ne la point achever : je le comprendrai plus aisément que de demeurer au septième tome de *Cassandre* et de *Cléopâtre*. Je vous embrasse très tendrement. M. de Grignan est bien loin de se figurer qu'on puisse lire des lettres de cette longueur ; mais, tout de bon, les lisez-vous en un jour ?

156. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 1er juillet 1671.

Voilà donc le mois de juin passé; j'en suis tout étonnée, je ne pensais pas qu'il dût jamais finir. Ne vous souvient-il pas d'un certain mois de septembre que vous trouviez qui ne prenait point le chemin de faire jamais place au mois d'octobre? Celui-ci prenait le même train ; mais je vois bien maintenant que tout finit : m'en voilà persuadée.

C'est une aimable demeure que Fouesnel ; nous y fûmes hier, mon fils et moi, dans une calèche à six chevaux ; il n'y a rien de plus joli, il semble qu'on vole : nous fîmes des chansons que nous vous envoyons ; le cas que nous faisons de votre prose ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Madame de La Fayette est bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui est fait, ma fille, votre frère nous va quitter. Nous allons nous jeter, La Mousse et moi, dans de bonnes lectures. Le Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusqu'ici, à cause de mon fils, qui en est le roi. Je m'en vais faire de grandes promenades *toute seule tête-à-tête*, comme disait Tonquedec[1]. Croyez-vous que je pense à vous? J'ai aussi *mon petit ami* que j'aime tendrement : la plus aimable chose du monde est un portrait bien fait :

[1] René de Quengo, seigneur de Tonquedec ; il était uni d'amitié avec le marquis de Sévigné.

[redacted]

quoi que vous puissiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie et consolée de mes chagrins passés ; j'en attends toujours avec impatience; mais, de bonne foi, j'en écris souvent d'une longueur trop excessive, je veux que celle-ci soit raisonnable ; il n'est pas juste de juger de vous par moi : cette mesure est téméraire ; vous avez moins de loisir que moi.

Voilà mademoiselle du Plessis qui entre ; elle me plante ce baiser que vous connaissez, et me presse de lui montrer l'endroit de vos lettres où vous parlez d'elle. Mon fils a eu l'insolence de lui dire devant moi que vous vous souveniez d'elle fort agréablement, et me dit ensuite : Montrez-lui l'endroit, Madame, afin qu'elle n'en doute pas : me voilà rouge comme vous, quand vous pensez aux péchés des autres ; je suis contrainte de mentir mille fois, et de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voilà les malices de ce guidon [1]. En récompense, je l'assurai l'autre jour que si vous répondiez au-dessus de *la reine d'Aragon*, vous ne mettriez pas *à Guidon le Sauvage*. J'ai reçu une lettre de Guitaud fort douce et fort honnête ; il me mande qu'il a trouvé en moi depuis quelque temps mille bonnes choses, à quoi il n'avait pas pensé ; et moi, de peur de lui répondre sottement que *je crains bien de détruire son opinion*, je lui dis que j'espère qu'il m'aimera encore davantage quand il me connaîtra mieux ; je réponds toutes les extravagances qui se présentent à moi, plutôt que ces selles à tous chevaux dont nous avons tant ri ici. Je suis persuadée que vous vous aiderez fort bien de madame de Simiane : il faut ôter l'air et le ton de compagnie le plus tôt que l'on peut, et faire entrer les gens dans nos plaisirs et dans nos fantaisies ; sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une vilaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir; je me fais une extrême violence pour vous quitter; notre commerce fait l'unique

[1] M. de Sévigné était guidon des gendarmes Dauphins.

[redacted]

plaisir de ma vie; je suis persuadée que vous le croyez. Je vous embrasse, ma chère petite, et je baise vos belles joues.

157. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 5 juillet 1671.

C'est bien une marque de votre amitié, ma chère enfant, que d'aimer toutes les bagatelles que je vous mande d'ici. Vous prenez fort bien l'intérêt de mademoiselle de Croqueoison; en récompense, il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher. Je n'ose les lire, de peur de les avoir lues: et si je n'avais la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferais durer plus longtemps; mais, d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrais bien savoir comme je ferais si votre écriture était comme celle de d'Hacqueville; la force de l'amitié me la déchiffrerait-elle? En vérité, je ne le crois quasi pas : on conte pourtant des histoires là-dessus; mais enfin j'aime fort d'Hacqueville, et cependant je ne puis m'accoutumer à son écriture : je ne vois goutte dans ce qu'il me mande; il me semble qu'il me parle dans un pot cassé; je tiraille, je devine, je dis un mot pour un autre, et puis, quand le sens m'échappe, je me mets en colère, et je jette tout. Je vous dis tout ceci en secret; je ne voudrais pas qu'il sût les peines qu'il me donne; il croit que son écriture est moulée : mais vous qui parlez, mandez-moi comment vous vous en accommodez. Mon fils partit hier, très fâché de nous quitter : il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble que je ne tâche de lui inspirer ou de lui confirmer : il entre avec douceur et approbation dans tout ce qu'on lui dit; mais vous connaissez la faiblesse humaine; ainsi je mets tout entre les mains de la Providence, et me réserve seulement la consolation de n'avoir rien à me reprocher sur son sujet. Comme il a de l'esprit, et qu'il est divertissant, il est impossible que son absence ne nous

donne de l'ennui. Nous allons commencer un traité de morale de M. Nicole; si j'étais à Paris, je vous enverrais ce livre. Vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Tasse avec plaisir, et je n'ose vous dire que je suis revenue à Cléopâtre, et que, par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore; cela est épouvantable : mais vous savez que je ne m'accommode guère bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entièrement arrivée, je me laisse divertir sous le prétexte de mon fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire; en récompense, il a pris beaucoup de plaisir à causer avec moi; et si je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes discours. Je le connais bien, et souvent, au travers de ses petites paroles, je vois ses petits sentiments; s'il peut avoir congé cet automne, il reviendra ici. Je suis fort empêchée pour les états; mon premier dessein était de les fuir, et de ne point faire de dépense : mais vous saurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de sa province, madame sa femme vient l'attendre à Vitré, où elle sera dans douze jours, et plus de quinze avant M. de Chaulnes; et tout franchement, elle m'a fait prier de l'attendre, et de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de se résoudre à renoncer à eux pour jamais. Il est vrai que, pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré; mais je ne suis point contente de passer un mois dans un tel tracas; quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. Je vous jure que je ne suis encore résolue à rien : mandez-moi votre avis et ce que vous faites de *Cateau;* si elle est mariée, ne serait-ce point une nourrice? Il est à craindre cependant qu'avec les beaux desseins qu'elle a eus, son sang ne soit bien échauffé. Je vous conseille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons comme l'année passée.

Je vous ai parlé de La Launay; elle étai comme la chandelle des Rois, et nous trouvâm ressemblait au second tome d'un méchant roma roman de la Rose tout d'un coup. Mademoiselle est toujours à un pas de moi : quand je lis les dou vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'a la *Biglesse* joua *Tartufe* au naturel : après avoir à table *Beuve et Moutonne* à La Mousse, elle to le malheur de mentir sur je ne sais quoi; en mê je la relevai, et lui dis qu'elle était menteuse : el pond en baissant les yeux : « Ah! oui, Madame, plus grande menteuse du monde; je vous remerci avertir. » Nous éclatâmes tous, car c'était du to tufe : *Oui, mon frère, je suis un misérable, un v quité, etc.* Elle veut aussi se mêler quelquefois d' tencieuse et de faire la personne de bon sens; cel encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien des Rochers. Je voudrais pouvoir vous décrire les les cris, et le langage breton de *Jaquine* et de la *sine*, en voyant monter votre frère à cheval; scène; pour moi, j'eusse pleuré :

. . . . Mais les voyant ainsi,
Je me suis mise à rire, et tout le monde aussi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous di pas; il n'y en a point; ce qu'on me mande me fa d'ennui : il y a un mois qu'on me répète que la le dixième du mois à Saint-Germain : on est réd conter des sorcelleries pour m'amuser, et à m'a qu'une fille ayant laissé son paquet dans une cl puis le Marais jusqu'au faubourg, les porteurs que ce fût un petit chien. Pour moi, j'aime enco lire Cléopâtre et les grands coups d'épée de l'i Artaban. Quand cet hiver j'aurai le cœur content couche, je tâcherai de mieux vous divertir qu'

divertit ici ; Dieu sait aussi quelle comparaison j'en fais avec mes lettres de Provence.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Approchez, mon gendre ; vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche ; vous en êtes mal content, vous êtes fâché, vous êtes au désespoir qu'elle admire votre château, vous la trouvez trop familière de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander ; comme vous haïssez ce qui est haïssable, vous ne sauriez la souffrir. J'entre fort bien dans tous vos déplaisirs ; vous ne pouviez vous adresser à personne qui les comprît mieux que moi ; mais savez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choses, vous me faites trembler de vous entendre dire que vous me souhaitez si fort à Grignan ? et sur le même ton, je suis inconsolable, car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que l'espérance de vous aller voir ; et quoi que je dise, je suis persuadée que vous en serez fort aise, et que vous m'aimez ; il est impossible que cela soit autrement ; je vous aime trop pour que les petits esprits[1] ne se communiquent pas de moi à vous, et de vous à moi. Je vous recommande la santé de ma fille ; soyez-y appliqué, soyez-en le maître ; ne faites pas comme au pont d'Avignon ; sur cela seul gardez votre autorité ; pour tout le reste, laissez-la faire, elle est plus habile que vous : elle m'écrit des choses admirables de ses bonnes intentions pour vos affaires. Ah ! que je vous plains de ne plus recevoir de ses lettres ! vous étiez bien plus heureux il y a un an. Plût à Dieu que vous eussiez cette joie, et que j'eusse encore le chagrin de la voir et de l'embrasser ! Adieu, mon très cher Comte ;

[1] On sait que Descartes attribuait l'amour, l'amitié, toutes les passions, aux mouvements des esprits animaux, ou des *petits esprits*, qui sont, suivant lui, les parties vives et subtiles du sang raréfié par la chaleur du cœur. Madame de Sévigné fait allusion à ce système alors très à la mode.

quoique vous soyez l'homme du monde le plus aimé
crois pas qu'aucune de vos belles-mères [1] vous ait
autant aimé que moi.

158. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 8 juille

J'ai bien envie de savoir comment vous vous po
votre saignée : il me semble que, par respect, on
fait l'ouverture assez grande ; votre sang est venu g
goutte, et par conséquent il n'en est ni rafraîchi, ni
et vous n'en êtes point soulagée ; peut-être que to
est faux, et je le souhaite ; mais il faudrait avoir m
bile que je n'en ai pour rêver toujours agréablemen
qu'il en soit, je vous assure que votre santé m'e
chère, et si vous êtes trop accablée d'écritures, je v
horte à m'écrire moins : puis-je vous donner une plus
marque de l'intérêt que je prends à cette santé
dame de La Troche m'a mandé depuis deux jour
si les belles intentions de *Cateau* pendant sa gross
lui ont point trop altéré l'esprit et le corps, c'est une
nourrice : j'ai trouvé plaisant que cette pensée n
venue en même temps ; je vous l'avais déja mandé.
chapelle s'élève à vue d'œil ; cela occupe l'abbé,
divertit un peu : mais mon parc est sans ame, c'est-
sans ouvriers, à cause des foins qu'il faut faire. L
de M. de Montlouet [2] ne vous fait-elle pas grand'p
sa femme aussi ? Encore est-ce quelque chose qu
nouvelle : un homme qui tombe de cheval, qui cr
la place : on peut lire cet endroit d'une lettre ; m
qu'ici je ne prenais pas la peine de lire ce qu'on m
dait. Voilà la différence : on ne se soucie point des

[1] Madame de Sévigné était la troisième.

[2] M. de Montlouet tomba de cheval en lisant une lettre de sa n
Il était Bullion. (A. G.)

[redacted] [redacted]

publiques, et on ne se réveille que pour les grands événements; et des personnes qu'on aime, les moindres circonstances sont chères et touchent le cœur. Madame de La Fayette me mande qu'elle se trouve obligée de vous écrire en mon absence, et qu'elle le fera de temps en temps; cela me paraît honnête : mais, puisque vous lui faites réponse, je ne lui dois guère de reconnaissance : voilà une chose finie, l'entendez-vous bien? Il me semble, ma fille, que je vous fais grand tort de douter de votre intelligence sur ce qui est un peu enveloppé; je pense que c'est à moi que je parle.

J'ai senti ici le bout de l'an de MADAME[1], et je me suis souvenue de l'étonnement où vous étiez, et comme votre esprit en était hors de sa place. Je me souviens aussi de quelle étrange façon vous passâtes tout l'été prisonnière dans votre chambre, et comme le chaud vous faisait disparaître et nourrissait tous vos *dragons*. Je ne sais ce que me font toutes ces pensées, elles me font du bien et du mal : je pense tout, parceque sans cesse je suis occupée de vous; je passe bien plus d'heures à Grignan qu'aux Rochers. J'espère que vous ne vous contraignez point pour ceux que vous voyez souvent : il faut les tourner à sa fantaisie, sans cela on mourrait.

J'ai fait comprendre à la petite Plessis que le bel air de la cour, c'est la liberté; si bien que, quand elle passe des jours ici, je prends fort bien une heure pour lire en italien avec La Mousse; elle est charmée de cette familiarité, et dès-là elle se croit de la cour elle-même. Auriez-vous été assez cruelle pour laisser Germanicus[2] au milieu de ses conquêtes et dans les marais d'Allemagne, sans lui donner la main pour l'en tirer? Ne voulez-vous pas le conduire au moins jusqu'au festin où il fut empoisonné par Pison et

[1] Henriette-Anne d'Angleterre, morte à Saint-Cloud le 29 juin 1670.

[2] Dans Tacite. La traduction de Perrot d'Ablancourt était alors entre les mains de tout le monde.

par sa femme? Je le trouve trop sage et trop politique craint trop Tibère : je vois des héros qui ne sont pa prudents, et dont les grands succès font approuver la mérité. Mon fils, comme je vous ai dit, m'a laissée d le milieu de Cléopâtre; et je l'achève; cela est d'une f dont je vous demande le secret. J'achève tous les livı et vous les commencez; cela s'ajusterait fort bien si n étions ensemble, et fournirait même beaucoup à n conversation. Ah! ma fille, c'est dommage que nous *sommes* quelquefois au moins, par quelque espèce de ı gie, en attendant le printemps qui vient.

Je suis ici avec mes trois prêtres, qui font admirab ment chacun leur personnage, hormis la messe; c'es seule chose dont je manque en leur compagnie. Je promène extrêmement; il fait beau et chaud; on n'e nulle incommodité dans cette maison : quand le sc entre dans ma chambre, j'en sors et m'en vais dans le b où je trouve un frais admirable. Mandez-moi comme v êtes dans votre château.

Vous savez comme Brancas m'aime; il y a trois n que je n'ai appris de ses nouvelles; cela n'est pas vrais blable; mais lui, il n'est pas vraisemblable aussi[1].

159. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 12 juillet 167

Je n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chère fille; j suis un peu fâchée; j'étais dans l'habitude d'en av deux : il est dangereux de s'accoutumer à des soins t dres et précieux comme les vôtres; il n'est pas facile ap cela de s'en passer. Si vous avez vos beaux-frères ce m de septembre, ce vous sera une très bonne compagnie. coadjuteur a été un peu malade, mais il est entièrem

[1] Sans doute à cause de la singularité de ses distractions.

[redacted]

guéri : sa paresse est une chose incroyable, et son tort est d'autant plus grand qu'il écrit très bien quand il s'en veut mêler. Il vous aime toujours, et ira vous voir après la mi-août; il ne le peut qu'en ce temps-là. Il jure, mais je crois qu'il ment, qu'il n'a aucune branche où se reposer, et que cela l'empêche d'écrire et lui fait mal aux yeux. Voilà tout ce que je sais de *Seigneur Corbeau* : mais admirez la bizarrerie de mon savoir; en vous apprenant toutes ces choses, j'ignore comme je suis avec lui : si par hasard vous en savez quelque chose, vous m'obligerez fort de me le mander. Je songe mille fois le jour au temps où je vous voyais à toute heure. Hélas ! ma fille, c'est bien moi qui dis cette chanson que vous me rappelez : *Hélas! quand reviendra-t-il ce temps, bergère?* Je le regrette tous les jours de ma vie, et j'en souhaiterais un pareil au prix de mon sang; ce n'est pas que j'aie sur le cœur de n'avoir pas senti le plaisir d'être avec vous; je vous jure et vous proteste que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude : mes yeux ni mon cœur ne se sont jamais accoutumés à cette vue, et jamais je ne vous ai regardée sans joie et sans tendresse; s'il y a eu quelques moments où elle n'ait pas paru, c'est alors que je la sentais plus vivement : ce n'est donc point cela que je puis me reprocher; mais je regrette de ne vous avoir pas assez vue, et d'avoir eu dans certains moments de cruelles politiques qui m'ont ôté ce plaisir. Ce serait une belle chose, si je remplissais mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Ah ! comme vous dites, il faut glisser sur bien des pensées, et ne pas faire semblant de les voir; je crois que vous en faites de même. Je m'arrête donc à vous conjurer, si je vous suis un peu chère, d'avoir un soin extrême de votre santé : amusez-vous, ne rêvez point creux, ne faites point de bile, conduisez votre grossesse à bon port; et après cela, si M. de Grignan vous aime, et qu'il n'ait pas entrepris de

[redacted]

vous tuer, je sais bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée, et je l'achèverai; c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons le Tasse avec plaisir, nous y trouvons des beautés qu'on ne voit point quand on n'a qu'une demi-science. Nous avons commencé la *morale*[1], c'est de la même étoffe que Pascal.

A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres; enfin, il n'y a jour dans la semaine où ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi; il y en a toujours, et à toutes les heures, par la campagne. Les honnêtes gens! qu'ils sont obligeants, et que c'est une belle invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnaissance, et je crois que je l'aurais déja fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression.

Je reviens donc à nos lectures : c'est sans préjudice de Cléopâtre, que j'ai gagé d'achever; vous savez comme je soutiens les gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir à quel point je suis blessée des méchants styles; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de la Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes pé-

[1] Les *Essais de Morale* de M. Nicole.

[redacted]

riodes de romans, de méchants mots, je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce style, qui était fort plaisante. Je trouve donc que celui de la Calprenède est détestable, et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu : la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraine comme une petite fille : j'entre dans leurs desseins; et si je n'avais M. de La Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse [1]. Vous m'apparaissez pour me faire honte; mais je me dis de mauvaises raisons, et je continue. J'aurai bien de l'honneur au soin que vous me donnez de vous conserver l'amitié de l'abbé. Il vous aime chèrement : nous parlons très souvent de vous, de vos affaires et de vos grandeurs; il voudrait bien ne pas mourir avant que d'avoir été en Provence, et de vous avoir rendu quelque service. On me mande que la pauvre madame de Montlouet est sur le point de perdre l'esprit : elle a extravagué jusqu'à présent sans jeter une larme; elle a une grosse fièvre et commence à pleurer; elle dit qu'elle veut être damnée, puisque son mari doit l'être assurément. Nous continuons notre chapelle : il fait chaud; les soirées et les matinées sont très belles dans ces bois et devant cette porte; mon appartement est frais; j'ai bien peur que vous ne vous accommodiez pas si bien de vos chaleurs de Provence. Je suis toujours tout à vous, ma très chère et très aimable : une amitié à monsieur de Grignan. Ne vous adore-t-il pas toujours?

[1] Ils avaient, comme madame de Sévigné, la passion des vieux romans, ce qui était une grande singularité, au moins dans le triste et peu poétique auteur des *Maximes*.

[redacted]

160. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 15 juillet 1671.

Si je vous écrivais toutes mes rêveries sur votre sujet, je vous écrirais toujours les plus grandes lettres du monde ; mais cela n'est pas bien aisé ; ainsi je me contente de ce qui se peut écrire, et je rêve tout ce qui se peut rêver : j'en ai le temps et le lieu. La Mousse a une petite fluxion sur les dents, et l'abbé a une petite fluxion sur le genou, qui me laissent le champ libre dans mon mail, pour y faire tout ce qu'il me plaît. Il me plaît de m'y promener le soir jusqu'à huit heures ; mon fils n'y est plus ; cela fait un silence, une tranquillité et une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs. Je ne vous dis point, ma fille, à qui je pense, ni avec quelle tendresse ; quand on devine, il n'est pas besoin de parler. Si vous n'étiez point grosse, et que l'*hippogryphe* fût encore au monde, ce serait une chose galante, et à ne jamais oublier, que d'avoir la hardiesse de monter dessus pour me venir voir quelquefois : ce ne serait pas une affaire ; il parcourait la terre en deux jours ; vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, et retourner souper avec M. de Grignan, ou souper ici à cause de la promenade, où je serais bien aise de vous avoir ; et le lendemain, vous arriveriez assez tôt pour être à la messe dans votre tribune.

Mon fils est à Paris ; il y sera peu : la cour est de retour, il ne faut pas qu'il se montre. C'est une perte qui me paraît bien considérable que celle de M. le duc d'Anjou [1]. Madame de Villars[2] m'écrit assez souvent, et me parle tou-

[1] Philippe, second fils de Louis XIV, mort le 10 juillet 1671, à l'âge de 3 ans. (A. G)

[2] Cette madame de Villars était la mère de celui qui sauva la France à Denain. Elle avait l'esprit malin et plaisant. Son mari avait servi de second à M. de Nemours, dans ce duel fameux où M. de Beaufort le tua. (A. G.)

[redacted]

jours de vous : elle est tendre et sait bien aimer ; cela me donne de l'amitié pour elle ; elle me prie de vous dire mille douceurs de sa part : sa lettre est pleine d'estime et de tendresse pour vous ; répondez-y par une petite demi-feuille que je lui puisse envoyer. La petite Saint-Geran m'écrit des pieds de mouche que je ne saurais lire ; je lui réponds des rudesses et des injures qui la divertissent ; cette méchante plaisanterie n'est point encore usée ; quand elle le sera, je ne dirai plus rien, car je m'ennuierais fort d'un autre style avec elle.

Nous lisons toujours le Tasse avec plaisir ; je suis assurée que vous le souffririez, si vous étiez en tiers : il y a une grande différence entre lire un livre toute seule, ou avec des gens qui relèvent les beaux endroits et qui réveillent l'attention. Cette *morale* de Nicole est admirable, et Cléopâtre va son train, mais sans empressement, et aux heures perdues : c'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors ; le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style. Pour les sentiments, j'avoue qu'ils me plaisent, et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur la belle ame. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épée, tellement que voilà qui est bien, pourvu que l'on m'en garde le secret.

Mademoiselle du Plessis nous honore souvent de sa présence ; elle disait hier à table qu'en Basse-Bretagne on faisait une chère admirable, et qu'aux noces de sa belle-sœur on avait mangé pour un jour douze cents pièces de rôti : nous demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris courage, et lui dis : Mademoiselle, pensez-y bien ; n'est-ce point douze pièces de rôti que vous voulez dire ? on se trompe quelquefois. Non, Madame, c'est douze cents pièces ou onze cents ; je ne veux pas vous assurer si c'est onze ou douze, de peur de mentir ; mais enfin je sais bien que c'est l'un ou l'autre ; et le répéta vingt fois, et n'en voulut jamais rabattre un seul poulet. Nous trouvâmes qu'il fallait

[redacted]

qu'ils fussent pour le moins trois cents piqueurs pour p quer menu, et que le lieu fût un grand pré, où l'on eût fa dresser des tentes; et que, s'ils n'eussent été que cinquant il fallait qu'ils eussent commencé un mois auparavant. (propos de table était bon; vous en auriez été contente. N' vez-vous point quelque exagéreuse comme celle-là?

Au reste, ma fille, cette montre que vous m'avez don née, qui allait toujours trop tôt ou trop tard d'une heu ou deux, est devenue si parfaitement juste qu'elle ne quit pas d'un moment notre pendule; j'en suis ravie, et vou en remercie sur nouveaux frais; en un mot, je suis tout vous. L'abbé me dit qu'il vous adore, et qu'il veut vou rendre quelque service : il ne voit pas bien en quelle occa sion; mais enfin il vous aime autant qu'il m'aime.

161. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 19 juillet 1671.

Je ne vois point, ma bonne, que vous ayez reçu me lettres des 17 et 21 juin; je vous écris toujours deux fo la semaine, ce m'est une joie et une consolation; je reço le vendredi deux de vos lettres, qui me soutiennent cœur toute la semaine.

Je vous trouve bien en famille de tous côtés, et je vou vois très bien faire les honneurs de votre maison; je vou assure que cette manière est plus noble et plus aimab qu'une froide insensibilité, qui sied très mal quand on e chez soi. Vous en êtes bien éloignée, ma fille, et l'on n peut rien ajouter à ce que vous faites : je vous souhai seulement des matériaux; car, pour de la bonne volont vous en avez de reste.

Vous aurez sans doute trouvé plaisant que je vous a tant parlé du coadjuteur, dans le temps qu'il est avec vous je n'avais pas bien vu sa goutte en vous écrivant. Ah! *se gneur Corbeau*, si vous n'aviez demandé, pour toute ne

[redacted]

cessité, qu'*un poco di pane, un poco di vino*, vous n'en seriez point où vous en êtes : il faut souffrir la goutte quand on l'a méritée ; mon pauvre seigneur, j'en suis fâchée, mais c'est bien employé.

Je trouve, ma chère bonne, qu'il s'en faut beaucoup que vous soyez en solitude ; je me réjouis de tous ceux qui peuvent vous divertir. Vous aurez bientôt madame de Rochebonne [1]. Mandez-moi toujours ce que vous aurez. Le coadjuteur est bon à garder longtemps : l'offre que vous lui faites d'achever de bâtir votre château est une chose qu'il acceptera sans doute ; que ferait-il de son argent? Cela ne paraîtra pas sur son épargne.

Ce que vous dites de cette maxime que j'ai faite sans y penser est très bien et très juste. Je veux croire, pour ma consolation, que si je l'avais écrite moins vite, et que je l'eusse tournée avec quelque loisir, j'aurais dit comme vous ; en un mot, vous avez raison, et je ne donnerai jamais rien au public, que je ne vous consulte auparavant.

Vous avez écrit une lettre à La Mousse, dont je vous dois remercier pour le moins autant que lui ; elle est toute pleine d'amitié pour moi. D'Hacqueville est bien plaisant de vous avoir envoyé la mienne ; enfin Brancas m'a écrit une lettre si excessivement tendre, qu'elle récompense tout son oubli passé : il me parle de son cœur à toutes les lignes ; si je lui faisais réponse sur le même ton, ce serait une *portugaise* [2].

Il ne faut louer personne avant sa mort : c'est bien dit ; nous en avons tous les jours des exemples ; mais, après tout, mon ami le public ne se trompe guère : il loue quand on fait bien ; et comme il a bon nez, il n'est pas longtemps la dupe, et blâme quand on fait mal. De même, quand on va du mal au bien, il en demeure d'accord ; il ne répond point de l'avenir ; il parle de ce qu'il voit. La comtesse de

[1] Sœur du comte de Grignan.
[2] Allusion aux lettres de la *Religieuse ou Chanoinesse portugaise*.

[redacted]

Gramont [1] et d'autres ont senti les effets de son inconstance ; mais ce n'est pas lui qui change le premier. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui ; ce ne sera point par vous qu'il commencera à faire de grandes injustices.

Notre abbé a pour vous une tendresse qui me le fait adorer ; il vous trouve d'une solidité qui le charme, et qui le fait brûler d'impatience de vous pouvoir soulager et vous être bon à quelque chose ; il a quasi autant d'envie que moi d'aller en Provence. Nous sommes occupés de notre chapelle ; elle sera achevée à la Toussaint. Je me trouve bien de la parfaite solitude où nous sommes. Ce parc est bien plus beau que vous ne l'avez vu, et l'ombre de mes petits arbres est une beauté qui n'était pas bien représentée par les bâtons de ce temps-là. Je crains le bruit qu'on va faire en ce pays. On dit que madame de Chaulnes [2] arrive aujourd'hui ; je l'irai voir demain ; je ne puis pas m'en dispenser, mais j'aimerais bien mieux être dans la *Capucine* [3], ou à lire le Tasse ; j'y suis d'une habileté qui vous surprendrait et qui me surprend moi-même.

Vous me dites trop de bien de mes lettres, ma bonne ; je compte sûrement sur toutes vos tendresses. Il y a longtemps que je dis que vous êtes *vraie* ; cette louange me plaît ; elle est nouvelle et distinguée de toutes les autres ; mais quelquefois aussi elle pourrait faire du mal. Je sens au milieu de mon cœur tout le bien que cette opinion me fait présentement. Ah ! qu'il y a peu de personnes *vraies !* Rêvez un peu sur ce mot ; vous l'aimerez. Je lui trouve, de la façon que je l'entends, une force au delà de sa signification ordinaire.

[1] C'était mademoiselle Hamilton, que font si avantageusement connaître les Mémoires du comte de Gramont, son mari, écrits par le comte Hamilton, son frère. On dit qu'une intrigue tramée pour la faire aimer du roi échoua : depuis elle devint très assidue auprès de madame de Maintenon.

[2] Élisabeth le Féron, veuve du marquis de Saint-Maigrin, et remariée à Charles Dailly, duc de Chaulnes. (M.)

[3] Nom d'une petite chaumière, construite dans le parc des Rochers. (M.)

La divine Plessis est justement et à point toute *fausse ;* je lui fais trop d'honneur de daigner seulement en dire du mal; elle joue toutes sortes de choses : elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde ; mais surtout elle me contrefait, de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyais dans un miroir qui me fît ridicule, ou que je parlasse à un écho qui me répondît des sottises. J'admire où je prends celles que je vous écris. Adieu, ma très aimable ; vous qui voyez tout, ne voyez-vous point comme je suis belle les dimanches, et comme je suis négligée les jours ouvriers? Mandez-moi si vous avez toujours le courage de vous habiller. Mon Dieu! qu'on est heureux de vous voir en Provence! et quelle joie sensible quand je vous embrasserai ! car enfin ce jour viendra ; en attendant, j'en passerai de bien cruels vers le temps de vos couches.

Il a vaqué chez MONSIEUR une charge de vingt mille écus; MONSIEUR l'a donnée à l'*Ange* [1] au grand déplaisir de toute sa maison.

Madame du Broutai [2], après deux ans de mariage avec Fromentau, l'a enfin déclaré son mari ; et elle est logée chez lui. C'est un bon parti que Fromentau!

Vous ai-je dit qu'il y avait deux demoiselles à Vitré, dont l'une s'appelle mademoiselle de *Croquecoison*, et l'autre de *Kerborgne?* J'appelle la Plessis mademoiselle de *Kerlouche :* ces noms me réjouissent.

Je suis tout à vous, ma bonne, et si vous m'aimez, ayez soin de votre santé.

[1] Madame de Grancei, maîtresse du chevalier de Lorraine, favori de MONSIEUR.

[2] Fille du comte de la Vauguyon ; elle épousa secrètement, à 55 ans, le sieur de Fromentau, homme sans naissance et qui fut comte de la Vauguyon et chevalier du Saint-Esprit. (Voy. *les Mémoires de Saint-Simon.*)

[redacted]

162. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 22 juillet 1671, jour de la Madeleine où fut tué, il y a quelques années, un père que j'avais.

Je vous écris, ma fille, avec plaisir, quoique je n'aie rien à vous mander. Madame de Chaulnes arriva dimanche, mais savez-vous comment? A beau pied sans lance, entre onze heures et minuit. On pensait à Vitré que ce fût des Bohêmes. Elle ne voulut aucune cérémonie à son entrée; elle fut servie à souhait, car on ne la regarda pas, et ceux qui la virent comme elle était, la prirent pour ce que je viens de vous dire, et pensèrent tirer sur elle. Elle venait de Nantes par la Guerche : son carrosse et son chariot étaient demeurés entre deux rochers à demi-lieue de Vitré, parceque le contenu était plus grand que le contenant; ainsi il fallut travailler dans le roc, et cet ouvrage ne fut fait qu'à la pointe du jour, que tout arriva à Vitré. Je fus la voir lundi, et vous croyez bien qu'elle fut très aise de me voir. La *Murinette*[3] beauté est avec elle. Elles sont seules à Vitré, en attendant l'arrivée de M. de Chaulnes, qui fait le tour de la Bretagne, et les états qui s'assembleront dans dix jours. Vous pouvez vous imaginer ce que je suis dans une pareille solitude. Madame de Chaulnes ne sait que devenir et n'a recours qu'à moi; vous ne doutez pas que je ne l'emporte hautement sur mademoiselle de *Kerborgne* je crois qu'elle viendra ici après dîner. Toutes mes allées sont propres, et mon parc est en beauté; je la prierai de demeurer ici deux ou trois jours à s'y promener en liberté comme je lui fais valoir d'être demeurée ici pour elle, je veux m'en acquitter d'une manière à n'être pas oubliée, et pourtant sans que je fasse d'autre bonne chère que celle qui se trouvera dans le pays. Ah! mon Dieu! en voilà beau-

[1] Anne-Marie du Pui de Murinais.

[redacted]

coup sur ce sujet. Il faut pourtant que je vous fasse encore *mille* compliments de sa part, et que je vous dise qu'on ne peut estimer plus une personne qu'elle ne vous estime ; elle est instruite par d'Hacqueville de ce que vous valez. Mais vous, ma très belle, où en êtes-vous de vos Grignans? Le pauvre coadjuteur a-t-il toujours la goutte, et l'innocence est-elle toujours persécutée?

Cette madame Quintin[1], que nous disions qui vous ressemblait pour vous faire enrager, est comme paralytique ; elle ne se soutient pas; demandez-lui pourquoi; elle a vingt ans. Elle est passée ce matin devant cette porte, et a demandé à boire un petit coup de vin ; on lui en a porté, elle a bu sa *chopine*, et puis s'en est allée au Pertre consulter une espèce de médecin qu'on estime en ce pays. Que dites-vous de cette manière bretonne, familière et galante? Elle sortait de Vitré ; elle ne pouvait pas avoir soif; de sorte que j'ai compris que tout cela était un air, pour me faire savoir qu'elle a un équipage de *Jean de Paris*[2]. Ma chère enfant, ne sortirai-je point des nouvelles de Bretagne ? Quel chien de commerce avez-vous là avec une femme de Vitré ? La cour s'en va, dit-on, à Fontainebleau ; le voyage de Rochefort et de Chambord est rompu. On croit qu'en dérangeant les desseins qu'on avait pour l'automne, on dérangera aussi la fièvre de M. le dauphin, qui le prend dans cette saison à Saint-Germain : pour cette année, elle y sera attrapée ; elle ne l'y trouvera pas. Vous savez qu'on a donné à M. de Condom[3] l'abbaye de Rebais, qu'avait l'abbé de Foix : *le pauvre homme!* On prend ici le deuil de M. le duc d'Anjou : si je demeure aux états, cela m'embarrassera. Notre abbé ne peut quitter sa chapelle ; ce sera notre plus forte raison ; car, pour le

[1] Suzanne de Montgommery, femme de Henri Goyon-de-La-Moussaie, comte de Quintin. (M.)

[2] On designait ainsi la couleur de chamois.

[3] Jacques-Bénigne Bossuet, précepteur de M. le dauphin, depuis évêque de Meaux.

[redacted]

bruit et le tracas de Vitré, il me sera bien moins agré
que mes bois, ma tranquillité et mes lectures. Quan
quitte Paris et mes amies, ce n'est pas pour paraître
états : mon pauvre mérite, tout médiocre qu'il est, n
pas encore réduit à se sauver en province, comme
mauvais comédiens. Ma fille, je vous embrasse avec
tendresse infinie ; la tendresse que j'ai pour vous occ
mon ame tout entière ; elle va loin et embrasse bien
choses quand elle est au point de la perfection. Je souh
votre santé plus que la mienne ; conservez-vous, ne t
bez point. Assurez M. de Grignan de mon amitié, et r
vez les protestations de notre abbé.

163. — A M. DE COULANGES.

Aux Rochers, le 22 juillet 16

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de v
écrire seulement tous les quinze jours, et pour v
donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bie
l'honneur de voir *Picard;* et comme il est frère du
quais de madame de Coulanges, je suis bien ais
vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que
dame la duchesse de Chaulnes est à Vitré ; elle y atten
duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les état
Bretagne : vous croyez que j'extravague ; elle attend
son mari avec tous les états, et, en attendant, elle
Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne compr
pas que cela puisse jamais revenir à Picard : elle m
donc d'ennui ; je suis sa seule consolation, et vous cr
bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur maden
selle de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand
cuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je
donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle v
dra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et
allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vou

comprenez pas encore où cela peut aller; voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins; je n'avais pas d'ouvriers; j'envoie dans cette prairie, que les poëtes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici : vous n'y voyez encore goutte; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi! la colère m'a monté à la tête; je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite; qu'il n'avait ni cœur, ni affection, en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots; pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite, ni à gauche; où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

164. — A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 26 juillet 1671.

Je veux vous apprendre qu'hier, comme j'étais toute seule dans ma chambre avec un livre précieusement à la main, je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très bonne

mine ; cette femme s'étouffait de rire, et cachait derrière ell un homme qui riait encore plus fort qu'elle : cet homme étai suivi d'une femme fort bien faite qui riait aussi ; moi, je me mis à rire sans les reconnaître et sans savoir ce qui les faisait rire. Quoique j'attendisse aujourd'hui madame de Chaulnes, qui doit passer deux jours ici, j'avais beau la regarder, je ne pouvais comprendre que ce fût elle ; c'était elle pourtant, qui m'amenait Pomenars, qui, en arrivant à Vitré, lui avait mis dans la tête de me venir surprendre. La *Murinette* beauté était de la partie, et la gaiet de Pomenars était si extrême, qu'il aurait réjoui la tristess même : ils jouèrent d'abord au volant ; madame de Chaulnes y joue comme vous ; et puis une légère collation, e puis nos belles promenades, et partout il a été question d vous. J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine d toutes ses affaires, et que vous m'aviez mandé que, pourv qu'il n'y eût que le courant, vous ne seriez point en inquiétude, mais que tant de nouvelles injustices qu'on lu faisait vous donnaient beaucoup de chagrin pour lui : nou avons fort poussé cette plaisanterie, et puis cette grand allée nous a fait souvenir de la chute que vous y fîtes u jour ; la pensée m'en a fait devenir rouge comme du feu. On a parlé longtemps là-dessus, et puis du dialogue bohème et puis enfin de mademoiselle du Plessis, et des sottises qu'elle disait, et qu'un jour vous en ayant dit une, et son vilain visage se trouvant auprès du vôtre, vous n'aviez pas marchandé, et lui aviez donné un soufflet pour la faire reculer ; et que moi, pour adoucir les affaires, j'avais dit : Mais voyez comme ces petites filles se jouent rudement ; et que j'avais dit à sa mère : Madame, ces jeunes créatures étaient si folles ce matin, qu'elles se battaient : mademoiselle du Plessis agaçait ma fille, ma fille la battait ; c'était la plus plaisante chose du monde ; et qu'avec ce tour, j'avais ravi madame du Plessis de voir nos petites filles se réjouir ainsi. Cette *camaraderie* de vous et de mademoi-

[redacted] [redacted]

selle du Plessis, dont je ne faisais qu'une même chose pour faire avaler le soufflet, les a fait rire à mourir. La *Murinette* vous approuve fort, et jure que la première fois qu'elle viendra lui parler dans le nez, comme elle fait toujours, elle vous imitera, et lui donnera sur sa vilaine joue. Je les attends tous présentement. Pomenars tiendra bien sa place; mademoiselle du Plessis viendra aussi; ils me montreront une lettre de Paris faite à plaisir, où l'on mandera cinq ou six soufflets donnés entre femmes, afin d'autoriser ceux qu'on veut lui donner aux états, et même de les lui faire souhaiter pour être à la mode. Enfin je n'ai jamais vu un homme si fou que Pomenars : sa gaieté augmente en même temps que ses affaires criminelles; s'il lui en vient encore une, il mourra de joie. Je suis chargée de mille compliments pour vous; nous vous avons célébrée à tout moment. Madame de Chaulnes dit qu'elle vous souhaiterait une madame de Sévigné en Provence, comme celle qu'elle a trouvée en Bretagne; c'est cela qui rend son gouvernement beau, car quelle autre chose pourrait-ce être? Quand son mari sera venu, je la remettrai entre ses mains, et ne m'embarrasserai plus de son divertissement; mais vous, ma chère fille, que je vous plains avec votre tante d'Harcourt[1] ! quelle contrainte ! quel embarras ! quel ennui! Voilà qui me ferait plus de mal mille fois qu'à personne, et vous seule au monde seriez capable de me faire avaler ce poison. Oui, mon enfant, je vous le jure; et si j'étais à Grignan, j'écumerais votre chambre pour vous faire plaisir, comme j'ai fait mille fois : après cette marque d'amitié, ne m'en demandez plus, car je hais l'ennui plus que la mort, et j'aimerais fort à rire avec vous, Vardes et le *seigneur Corbeau*. Défaites-vous de cette trompette du jugement : il y a vingt ans qu'elle me déplait, et que je lui dois une visite.

[1] Cette dame habitait ordinairement le Pont-Saint-Esprit, et elle était venue à Grignan voir son neveu.

[redacted]

Je trouve votre vie fort réglée et fort bonne. Notre abbé vous aime avec une tendresse et une estime qu'il n'est pas aisé de dire en peu de mots; il attend avec impatience le plan de Grignan et la conversation de M. d'Arles; mais, sur toutes choses, il vous souhaiterait bien cent mille écus, soit pour faire achever votre château, soit pour tout ce qu'il vous plairait. Toutes les heures ne sont pas comme celles qu'on passe avec Pomenars, et même on s'ennuierait bientôt de lui : les réflexions qu'on fait sont bien contraires à la joie. Je vous ai mandé que je croyais que je ne bougerais d'ici ou de Vitré. Notre abbé ne peut quitter sa chapelle : le désert du Buron [1], ou l'ennui de Nantes avec madame de Molac, ne conviennent point à son humeur agissante. Je serai souvent ici, et madame de Chaulnes pour m'ôter les visites, dira toujours qu'elle m'attend Pour mon labyrinthe, il est net, il a des tapis verts, et les palissades sont à hauteur d'appui; c'est un aimable lieu mais, hélas! ma chère enfant, il n'y a guère d'apparence que je vous y voie jamais.

Di memoria nudrirsi, più che di speme.

C'est bien ma vraie devise. Nos sentences ont été trouvées jolies. Ne comprenez-vous pas bien qu'il n'y a jour, ni heure, ni moment que je ne pense à vous, que je n'en parle quand je puis, et qu'il n'y a rien qui ne m'en fasse souvenir? Nous sommes sur la fin du Tasse, *e Goffredo a spiegato il gran vessillo della croce sopra 'l muro*. Nous avons lu ce poëme avec plaisir. La Mousse est bien content de moi, et de vous encore plus, quand il songe à l'honneur que vous faites à sa philosophie. Je crois que vous n'auriez pas eu moins d'esprit quand vous auriez eu la plus sotte mère du monde; mais enfin tout ensemble n'a pas mal fait. Nous avons envie de lire Guichardin, car

[1] Terre de M. de Sévigné, située à quelques lieues de Nantes.

[redacted]

nous ne voulons point quitter l'italien ; La *Murinette* le parle comme le français. J'ai reçu une lettre de notre cardinal (de Retz), qui me dit encore pis que pendre du gros abbé[1] qui est avec lui. Adieu, ma très aimable ; je ne daigne pas vous dire que je vous aime, vous le savez, et je ne trouve point de paroles qui puissent vous faire comprendre comme mon cœur est pour vous. J'achèverai demain cette lettre, et vous manderai à quoi se divertit ma compagnie.

Ma compagnie est couchée, parcequ'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades, et, après souper, nous avons coupé les cheveux à la petite du Cernet, et lui avons mis le premier appareil, que nous lèverons demain. La *Murinette* beauté est habile comme La Vienne. Pomenars ne fait que de sortir de ma chambre ; nous avons parlé assez sérieusement de ses affaires, qui ne sont jamais de moins que de sa tête. Le comte de Créance veut à toute force qu'il ait le cou coupé ; Pomenars ne veut pas : voilà le procès[2]. Madame de Chaulnes me disait tantôt que l'abbé Testu, après avoir été quelque temps à Richelieu, enfin, sans autre façon, s'était établi chez madame de Fontevrauld, où il est depuis deux mois ; ils le virent, en passant, il y a un mois ; le prétexte, c'est qu'il y a de la petite-vérole à Richelieu : si cette conduite ne lui est fort bonne, elle lui sera fort mauvaise. Je ne savais pas que M. de Condom eût rendu son évêché ; madame de Chaulnes m'a assuré que cela était fait[3]. La petite personne a envoyé des chansons à sa sœur ; nous ne les trouvons pas trop bonnes : je suis fort aise que vous ayez approuvé les miennes ; on ne peut pas les élever plus haut que de les mettre sur le

[1] Pierre Camus, abbé de Pontcarré.

[2] Il s'agissait de l'enlèvement de mademoiselle de Bouillé par le marquis de Pomenars. Cette dame, après avoir passé quatorze ans avec lui, s'avisa de le poursuivre pour crime de rapt.

[3] Bossuet se démit de son évêché au moment où il fut nommé précepteur de M. le Dauphin ; mais dix années plus tard, l'éducation du prince étant très avancée, Bossuet accepta l'évêché de Meaux.

devint excellent peintre par amour.

165. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 29 juillet

Il sera le mois de juillet tant qu'il plaira à Dieu : j que le mois d'août sera encore plus long, puisque ce temps des états; car, n'en déplaise à la bonne comp c'est toujours une sujétion pour moi de les aller tro Vitré, ou de craindre qu'ils ne viennent ici : c'est u *barras*, comme dit madame de La Fayette. Mon n'est pas monté présentement sur ce ton-là; mais avaler et passer ce temps comme les autres. Mada Chaulnes fut ravie d'être deux jours ici : ce qui lui sait le plus charmant était mon absence; c'était régal que je lui avais promis : elle se promenait tout dès sept heures du matin dans ces bois. L'après-dîn eut devant cette porte un bal de paysans qui nous extrêmement. Il y avait un homme et une femme aurait empêchés de danser dans une république b glée; c'étaient des postures à pâmer de rire »·Po criait, n'ayant plus la force de parler. Je ne finirais

lettre; faites-lui bien mes baise-mains, s'il m'aime autant qu'à Aix : mandez-moi si sa patience n'est point usée; s'il doit sa constance à la philosophie ou à l'habitude; enfin parlez-moi de lui. J'ai reçu une lettre du marquis de Charôt toute pleine d'amitiés : il me parle de madame de Brissac[1], et me mande qu'il vous a écrit. Je vous prie, cruauté à part, de lui faire réponse : vous savez qu'il n'est bon qu'à ménager, et point du tout à mépriser; il est vieux comme son père, et ne comprendrait point l'honneur qu'on lui ferait en lui refusant une réponse. On me mande que le comte d'Ayen épouse mademoiselle de Bournonville; *matame te Lutres en est enrazée.*

Vous me dites, dans votre lettre, qu'il faudra songer au moyen de vous envoyer votre fille; je vous prie de n'en point charger d'autre que moi, qui vous la mènerai assurément, si la nourrice le veut bien; toute autre voiture me donnerait beaucoup de chagrin. Je regarde comme un amusement tendre et agréable de la voir cet hiver au coin de mon feu : je vous conjure, ma fille, de me laisser prendre ce petit plaisir; j'aurai d'ailleurs de si vives inquiétudes pour vous, qu'il est juste que, dans les jours où j'aurai quelque repos, je trouve cette espèce de consolation. Voilà donc qui est fait; nous parlerons de son voyage quand je serai sur le point de faire le mien. Je viens d'en faire un de mon petit *galimatias*, c'est-à-dire mon labyrinthe, où votre aimable idée m'a tenu fidèle compagnie : je vous avoue que c'est un de mes plaisirs de me promener toute seule; on trouve quelques labyrinthes de pensées dont on a peine à sortir; mais enfin on a du moins la liberté de penser à ce que l'on veut. Adieu, ma chère petite. Ah ! qu'il m'ennuie de ne vous point voir !

[1] Sœur du premier lit du duc de Saint-Simon.

trains! c'est une belle mode dont à présent tout le s'est tiré. Elle est bien pire que les portes basses grandes cheminées. Il vous faut du courage comm guerre, et un Jacquier [1] qui prenne en parti le pain nition. Ma lettre vous trouvera, comme Dulcinée l'agitation du mouvement de cette compagnie : gar je dis ma lettre, et puis vous la lirez à loisir. Vo priez, ma bonne, de me promener dans votre cœu me dites mille douceurs aimables sur cela; je vo donc que je fais quelquefois cette promenade; je la belle et très agréable pour moi : mais, à la pareil bonne, je vous conjure civilement de venir vous pr chez moi; allez partout, et voyez bien s'il y a que qui se promène à côté de vous, et si vous n'y êtes p respectée que dans votre gouvernement : si cela vous quelque joie, vous devez être contente : mais, mon cela ne fait point le bonheur de la vie; il y a de ce *grossièretés solides* dont on ne peut se passer.

Que dites-vous des nouvelles de cette semaine? N demandons que plaie et bosse : mais, en vérité, je que cette fois il y en a trop. La mort de M. du Man

[redacted] [redacted]

assommée; je n'y avais jamais pensé, non plus que lui; et, de la manière dont je le voyais vivre, il ne me tombait pas dans l'imagination qu'il pût mourir : cependant le voilà mort d'une petite fièvre, sans avoir eu le temps de songer ni au ciel, ni à la terre; il a passé ce temps-là à s'étonner; il est mort subitement de la fièvre tierce. La Providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaisent assez, mais il en faudrait profiter. Et ce pauvre Lenet qui est mort aussi; j'en suis fâchée [1]. Ah! que j'aurais été contente si la nouvelle de madame de L...[2] était venue toute seule! c'est bien employé; sa sorte de malhonnêteté était une infamie si scandaleuse, qu'il y a longtemps que je l'avais chassée du nombre des mères : tous les jeunes gens de la cour ont pris part à sa disgrace; elle ne verra point sa fille; on lui a ôté tous ses gens : voilà tous les amants bien écartés.

Vous avez présentement le grand chevalier, embrassez-le pour moi, et le coadjuteur aussi; mais dites à ce dernier que je le prie de ne me point écrire; qu'il garde sa main droite pour jouer au brelan : ce n'est pas que je n'aime ses lettres, mais j'aime encore mieux son amitié : je connais son humeur; il est impossible qu'il écrive sans qu'il en coûte à ceux à qui il écrit, et je trouve que c'est acheter trop cher une lettre, quand c'est au prix d'une partie de sa tendresse. Nous conclurons incessamment que, s'il écrivait deux fois la semaine à quelqu'un, il le haïrait bientôt à la mort. Adieu, ma chère enfant.

[1] Pierre Lenet, auteur de curieux Mémoires sur la Fronde, qui ont ét publiés en deux volumes in-12.

[2] Il s'agit de la femme du secrétaire d'état de Lionne. On peut voir dans l'*Histoire amoureuse des Gaules* les scandales qui la firent mettre au couvent.

167. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercr

Je suis bien aise que M. de Coulanges v
les nouvelles. Vous apprendrez encore la r
Guise, dont je suis accablée quand je pens
de mademoiselle de Guise. Vous jugez bien,
ce ne peut être que par la force de mon im
cette mort m'inquiète; car, du reste, rien
moins le repos de ma vie. Vous savez comn
reproches qu'on se peut faire à soi-même.
de Guise n'a rien à se reprocher que la mort
elle n'a jamais voulu qu'il ait été saigné; la qu
a causé le transport au cerveau : voilà une
stance bien agréable. Je trouve que dès qu'on
à Paris, on tombe mort; je n'ai jamais vu
talité. Je vous conjure, ma chère bonne, de
server; et s'il y avait quelques enfants à Gr
sent la petite-vérole, envoyez-les à Mont
santé est le but de tous mes desirs.

Vous aurez maintenant des nouvelles de
votre peine d'être Bretonne. M. de Chauln
manche au soir, au bruit de tout ce qui p
Vitré[1] : le lundi matin il m'écrivit une lett
ponse par aller dîner avec lui. On mange
dans le même lieu; il y a quatorze couverts à
Monsieur en tient une, et Madame l'autre. I

[redacted] [redacted]

ces pyramides qui font qu'on est obligé de s'écrire d'un bout de la table à l'autre; mais bien loin que cela blesse ici, on est souvent fort aise, au contraire, de ne plus voir ce qu'elles cachent; cette pyramide donc, avec vingt ou trente porcelaines, fut si parfaitement renversée à la porte, que le bruit qu'elle causa fit taire les violons, les hautbois et les trompettes. Après le dîner, MM. de Lomaria et Coëtlogon dansèrent avec deux Bretonnes des passe-pieds merveilleux, et des menuets, d'un air que les courtisans n'ont pas à beaucoup près : ils y font des pas de Bohémiens et de Bas-Bretons avec une délicatesse et une justesse qui charment. Je pensais toujours à vous, et j'avais un souvenir si tendre de votre danse et de ce que je vous avais vue danser, que ce plaisir me devint une douleur. On parla fort de vous. Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Lomaria : les violons et les passe-pieds de la cour font mal au cœur au prix de ceux-là; c'est quelque chose d'extraordinaire que cette quantité de pas différents et cette cadence courte et juste; je n'ai point vu d'homme danser comme Lomaria cette sorte de danse. Après ce petit bal, on vit entrer tous ceux qui arrivaient en foule pour ouvrir les états. Le lendemain, M. le premier président, MM. les procureur et avocats-généraux du parlement, huit évêques, MM. de Molac, La Coste et Coëtlogon le père, M. Boucherat, qui vient de Paris, cinquante Bas-Bretons dorés jusqu'aux yeux, cent communautés. Le soir devaient venir madame de Rohan d'un côté, et son fils de l'autre, et M. de Lavardin, dont je suis étonnée. Je ne vis point ces derniers, car je voulus venir coucher ici, après avoir été à la tour de Sévigné voir M. d'Harouïs et MM. de Fourché et Chesières qui arrivaient. M. d'Harouïs vous écrira; il est comblé de vos honnêtetés : il a reçu deux de vos lettres à Nantes, dont je vous suis encore plus obligée que lui. Sa maison va être le Louvre des états : c'est un jeu, une chère, une liberté jour et nuit qui attirent tout le monde. Je n'a-

[redacted]

vais jamais vu les états; c'est une assez belle chose. Je crois pas qu'il y ait une province rassemblée qui ait aussi grand air que celle-ci; elle doit être bien pleine, moins, car il n'y en a pas un seul à la guerre ni à la cou il n'y a que le petit Guidon (son fils), qui peut-être y r viendra un jour comme les autres. J'irai tantôt voir m. dame de Rohan; il viendrait bien du monde ici, si je n'a lais à Vitré: c'était une grande joie de me voir aux état où je ne fus de ma vie; je n'ai pas voulu en voir l'ouve ture, c'était trop matin. Les états ne doivent pas ê longs; il n'y a qu'à demander ce que veut le roi; on dit pas un mot: voilà qui est fait. Pour le gouverneur, trouve, je ne sais pas comment, plus de quarante mi écus qui lui reviennent. Une infinité de présents, des pe sions, des réparations de chemins et de villes, quinze vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éterne des comédies trois fois la semaine, une grande *braverie* voilà les états. J'oublie trois ou quatre cents pipes de v qu'on y boit: mais, si je ne comptais pas ce petit articl les autres ne l'oublient pas, et c'est le premier. Voilà qui s'appelle des contes à dormir debout; mais cela vie au bout de la plume, quand on est en Bretagne et qu' n'a pas autre chose à dire. J'ai mille compliments à vo faire de M. et de madame de Chaulnes. J'attends le ve dredi, où je reçois vos lettres avec une impatience digne l'extrême amitié que j'ai pour vous.

168. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 9 août 1671

Vous n'êtes point sincère quand vous me louez tant au dépens de ce que vous valez. Il me siérait mal de fai votre panégyrique à vous-même, et vous ne voulez jama

[1] Vieux mot qu'on trouve aussi dans Molière, et qui exprime la magn cence des habits.

[redacted]

que je dise du mal de moi. Je ne veux donc faire ni l'un ni l'autre ; mais enfin, ma fille, si vous avez à vous plaindre de moi, ce n'est point de ne voir pas en vous de bonnes qualités et le fonds de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné ; car, pour moi, je n'ai point assez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en soit, vous mettez très à propos vos réflexions en usage. Ce que vous dites au sujet des inquiétudes que nous avons si souvent et si naturellement sur l'avenir, et comme insensiblement notre inclination se change et s'accommode à la nécessité, est la plus juste matière d'un livre, comme celui de Pascal. Rien n'est si solide, rien n'est si utile que ces sortes de méditations : hé ! qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire ? Je n'en connais point ; vous avez un fonds de raison et de courage que j'honore ; pour moi, je n'en ai pas tant, surtout quand mon cœur prend le soin de m'affliger ; mes paroles sont assez bonnes ; je les range comme ceux qui disent bien : mais la tendresse de mes sentiments me tue ; par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous ; je les ai imaginées comme je les sens ; j'ai compris que rien ne me remplirait votre place, que votre souvenir me serait toujours sensible au cœur : que je m'ennuierais de votre absence, que je serais en peine de votre santé, que jour et nuit je serais occupée de vous. Je sens tout cela comme je l'avais prévu : il y a plusieurs endroits sur lesquels je n'ai pas la force d'appuyer : toute ma pensée glisse sur cela, comme vous dites si bien ; et je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi, d'*avoir la robe selon le froid ;* je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse, et le temps passe toujours ; et ce fait particulier n'empêche pas la règle générale, qui est toujours vraie, et qui le sera toujours. Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il

[redacted]

vous conserve votre bon esprit. Vous me voulez aimer, pour vous, et pour votre enfant : hé ! ma chère fille, n'e treprenez point tant de choses. Quand vous pourriez attein à m'aimer autant que je vous aime, ce qui n'est pas u chose possible, ni même dans l'ordre de Dieu, il faud toujours que ma petite fût par-dessus le marché ; c'est trop-plein de la tendresse que j'ai pour vous.

J'allai dîner mercredi chez M. de Chaulnes, qui fait te les états deux fois le jour, de peur qu'on ne vienne voir. Je n'ose vous dire les honneurs qu'on me fait d ces états ; cela est ridicule : cependant je n'y ai point core couché, et je ne puis quitter mes bois ni mes pron nades, quelque prière que l'on m'en fasse. Il y a qua jours que je suis ici ; il fait un si beau temps que je puis me renfermer dans une petite ville.

Mais, ma fille, qui vous accouchera, si vous accoucl à Grignan? Le secours viendra-t-il de loin ? N'oubliez du moins comme vous accouchâtes en dernier lieu, et n'o bliez pas ce qui vous arriva la première fois, ni le bes que vous eûtes d'un homme habile et hardi. Vous ê quelquefois en peine comment vous pourriez faire pour témoigner votre amitié, voilà justement l'occasion où vous en demande une preuve ; voilà sur quoi je vous vrai du reste, si vous voulez bien, pour l'amour de m avoir beaucoup de soin de vous. Ah ! mon enfant, qu vous sera toujours aisé de vous acquitter avec moi ! L trésors et tous les biens du monde me pourraient-ils do ner autant de joie que votre amitié ? Comme aussi, tourn la médaille, l'enfer n'est pas pis que le contraire.

Votre lettre à madame de Villars est très bonne ; il fa drait être sourde pour ne pas vous entendre. Elle ne par pourtant pas d'un style aussi aisé que d'autres que j vues de vous ; mais madame de Villars en sera très co tente, et personne n'écrit mieux que vous. Quand le coa juteur n'aura plus mal au pied, je le conjure de voul

[redacted] [redacted]

bien faire réponse à M. d'Agen sur cette religieuse, qui met tout son diocèse sens dessus dessous : je prendrai cette lettre pour être à moi, et lui ferai crédit de trois mois. Je ne puis m'imaginer ses allures, comme celles de M. de La Rochefoucauld ; elles sont bien différentes de celles que l'on a, quand on travaille à les mériter : ceci n'est-il point un peu *labyrinthe ?* l'entendez-vous ? cela s'appelle des choses fines.

Mais qu'est-ce que vous me dites d'avoir mal à la hanche? Votre petit garçon serait-il devenu fille? Ne vous en mettez pas en peine, je vous aiderai à l'exposer sur le Rhône dans un petit panier de jonc, et puis elle abordera dans quelque royaume, où sa beauté sera le sujet d'un roman : me voilà comme Don Quichotte. Il y a d'horribles endroits dans Cléopâtre, mais il y en a de beaux, et la droite vertu est bien dans son trône. Nous avons achevé le Tasse avec plaisir et déplaisir, nous ne savons plus où nous attacher ; il faudra attendre que les états soient partis pour entreprendre quelque chose. Était-ce à vous que je mandais l'autre jour qu'il semblait que tous les pavés de Vitré fussent métamorphosés en gentilshommes ? Je n'ai jamais vu tant de monde ; je n'imagine point que les états de Languedoc puissent être plus beaux. Mais vous, ma fille, donnez-moi des nouvelles de ce qui se passe autour de vous. Ne sentez-vous point un peu la pesanteur de votre charge ? J'en suis accablée. N'espérez-vous pas toujours la même grace de votre assemblée ? comment êtes-vous avec le *Marseille ?* (*M. de Forbin-Janson.*) Hé, mon Dieu, que je suis bien de Provence, et que ce pays-là est bien devenu le mien ! Ah ! ma bonne, fallait-il que ma vie fût rangée et marquée si loin de la vôtre !

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Il n'y avait que vous, mon cher Comte, qui pussiez me

[redacted]

résoudre à donner ma fille à un Provençal ; mais, dans vérité, cela est ainsi, j'en prends à témoin Caderousse Mérinville [1], car si j'avais trouvé autant de facilité et disposition dans le cœur de ma fille pour ce dernier q j'en ai trouvé pour vous, et que je n'eusse pas été la re des incidents, par la peur que j'avais de conclure, c était fait. Ne doutez jamais de ma véritable amitié, d'une estime très distinguée ; un moment de réflexi vous fera voir que je dis vrai. Je ne suis point surprise c ma fille ne vous parle point de moi ; elle m'en faisait a tant de vous l'année passée ; croyez donc, sans qu'e vous le dise, que je ne vous oublie jamais : la voilà c gronde, et qui dit que vous prenez ce prétexte pour ex ser votre paresse : je laisse entre vous ce débat, et je v assure que, quoique vous soyez l'homme du monde le p heureux à être aimé, vous ne l'avez jamais été, ni n pouvez être de personne plus sincèrement que de moi vous souhaite tous les jours dans mon mail : mais v êtes glorieux ; je vois bien que vous voulez que je v aille voir la première : vous êtes bien heureux que je sois pas une vieille maman, et que je sois ravie d'emplo le reste de ma santé à faire ce voyage. Notre abbé e plus d'envie que moi ; c'est quelque chose. Adieu, m cher Grignan ; aimez-moi toujours bien ; donnez-moi votre vue, je vous donnerai de mes bois.

A MADAME DE GRIGNAN.

Ma chère enfant, je reviens à vous pour vous dire q M. d'Andilly m'a envoyé le recueil qu'il a fait des lett de M. de Saint-Cyran [2] ; c'est une des plus belles chos

[1] Tous deux avaient inutilement demandé la main de mademoiselle Sévigné.

[2] Verger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, compagnon d'étude et a de Jansénius, évêque d'Ypres. Il fut le fondateur du jansénisme en Fran

[redacted]

du monde : ce sont proprement des maximes et des sentences chrétiennes, mais si bien tournées qu'on les retient par cœur, comme celles de M. de La Rochefoucauld. Quand ce livre se débitera, priez madame de La Fayette ou M. d'Hacqueville d'en demander un exemplaire pour vous à M. d'Andilly ; il vous sera très obligé de cette confiance : si vous faites réflexion qu'il n'a jamais eu un sou d'aucun de ses livres, vous verrez bien que c'est l'obliger que d'en vouloir un de sa main. Je défie M. Nicole de mieux dire que ce que vous avez écrit sur le changement de nos passions ; il n'y a pas un mot de plus ou de moins que ce qu'il faut.

169. — A LA MÊME.

A Vitré, mercredi 12 août 1671.

Enfin, ma chère fille, me voilà en pleins états ; sans cela les états seraient en pleins Rochers. Dimanche dernier, aussitôt que j'eus cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main et plusieurs pages à cheval. C'étaient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, MM. de Coëtlogon, de Lomaria, les barons de Guais, les évêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges, et huit ou dix que je ne connais point ; j'oublie M. d'Harouïs, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je conçois tout cela : on dit et on répondit beaucoup de choses. Enfin, après une promenade dont ils furent fort contents, une collation très bonne et très galante sortit d'un des bouts du mail, et surtout du vin de Bourgogne, qui passa comme de l'eau de Forges ; on fut persuadé que cela s'était fait avec un coup de baguette. M. de

Pascal, Arnauld, Nicole, furent ses disciples ; son influence fut immense, mais passagère : écrivain diffus et obscur, rien ne reste de lui que son nom et les œuvres de ses disciples.

[redacted]

Chaulnes me pria instamment d'aller à Vitré. J'y vins do lundi au soir; madame de Chaulnes me donna à soupe avec la comédie de *Tartufe*, point trop mal jouée, et bal où le passe-pied et le menuet pensèrent me faire ple rer : cela me fait souvenir de vous si vivement que je n puis résister; il faut promptement que je me dissipe. On parle de vous très souvent, et je ne cherche point long temps mes réponses, car j'y pense à l'instant même, et crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées au trave de mon corps-de-jupe. Hier je reçus toute la Bretagne à m tour de Sévigné : je fus encore à la comédie; c'était *A dromaque*, qui me fit pleurer plus de six larmes : c'est ass pour une troupe de campagne. Le soir on soupa, et puis bal. Je voudrais que vous eussiez vu l'air de M. de L maria [1], et de quelle manière il ôte et remet son chapea quelle légèreté! quelle justesse! Il peut défier tous les cou tisans, et les confondre, sur ma parole : il a soixante mi livres de rente, et sort de l'Académie; il ressemble à to ce qu'il y a de plus joli, et voudrait bien vous épous Au reste, ne croyez pas que votre santé ne soit point b ici; cette obligation n'est pas grande, mais telle qu'e est, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne : on com mence par moi, et puis madame de Grignan vient to naturellement. M. de Chaulnes vous fait mille comp ments. Les civilités qu'on me fait sont si ridicules, et femmes de ce pays si sottes, qu'elles laissent croire qu'il a que moi dans la ville, quoiqu'elle soit toute pleine. I a, de votre connaissance, Tonquedec, le comte des Ch pelles, Pomenars, l'abbé de Montigni, qui est évêque Saint-Paul-de-Léon, et mille autres : mais ceux-là me p lent de vous, et nous rions un peu de notre prochain. est plaisant ici le prochain, particulièrement quand on dîné; je n'ai jamais vu tant de bonne chère. Madame

[1] Louis-François Duparc, marquis de Lomaria.

[redacted]

Coëtquen est ici avec la fièvre ; Cheșières se porte mieux ; on a député des états pour lui faire un compliment. Nous sommes polis pour le moins autant que le poli Lavardin : on l'adore ici, c'est un gros mérite qui ressemble au vin de Grave. Mon abbé bâtit, et ne veut pas venir s'établir à Vitré ; il y vient dîner : pour moi, j'y serai encore jusqu'à lundi ; et puis j'irai passer huit jours dans ma pauvre solitude, après quoi je reviendrai dire adieu ; car la fin du mois verra la fin de tout ceci. Notre présent est déja fait, il y a plus de huit jours : on a demandé trois millions ; nous avons offert sans chicaner deux millions cinq cent mille livres, et voilà qui est fait. Du reste, M. le gouverneur aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt mille francs, le reste des officiers à proportion ; le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau sous les ponts, puisque c'est là-dessus qu'on prend l'infinité d'argent qui se donne à tous les états.

Vous voilà bien instruite, Dieu merci, de votre bon pays ; mais je n'ai point de vos lettres, et par conséquent point de réponse à vous faire ; ainsi je vous parle tout naturellement de ce que je vois, et de ce que j'entends. Pomenars est divin ; il n'y a point d'homme à qui je souhaite plus volontiers deux têtes ; jamais la sienne n'ira jusqu'au bout. Pour moi, ma fille, je voudrais déja être au bout de la semaine, afin de quitter généreusement tous les honneurs de ce monde, et de jouir de moi-même aux Rochers. Adieu, ma très chère, j'attends toujours vos lettres avec impatience ; votre santé est un point qui me touche de bien près : je crois que vous en êtes persuadée, et que, sans donner dans *la justice de croire*, je puis finir ma lettre et dormir en repos sur ce que vous pensez de mon amitié pour vous. Ne direz-vous point à M. de Grignan que je l'embrasse de tout mon cœur ?

170. — A LA MÊME.

A Vitré, dimanche 16 aoû

Quoi ! ma chère fille, vous avez pensé brûler, e voulez que je ne m'effraie pas ! Vous voulez acco Grignan, et vous voulez encore que je ne m'en inquiè Priez-moi en même temps de ne vous aimer guère soyez assurée que pendant que vous me serez ce qu êtes à mon cœur, c'est-à-dire, pendant que je vivra puis jamais voir tranquillement tous les maux qu peuvent arriver. Je prie Deville de faire tous les so ronde pour éviter les accidents du feu. Si le hasard fait lever M. de Grignan plus matin que le jour, vo peu où vous en étiez, et ce que vous deveniez ave château. Je crois que vous n'avez pas oublié de re Dieu : pour moi, j'y ai trop d'intérêt pour ne l'av fait.

Avez-vous écrit, ou du moins fait faire un com à madame et à M. de Lavardin [1]? Je serais bien ici e pour le leur faire tout à mon aise ; mais cela n'au l'air assez vraisemblable. Il fait ici l'amoureux d'un *madame ;* j'ai trouvé que c'est une contenance do besoin comme d'un éventail. Je voudrais bien qu eussiez un fils comme madame de Simiane ; d'où sage-femme qui l'a accouchée ? Parlez-moi souven qui touche votre personne. J'ai dit à madame de Ch les compliments que vous lui faites ; elle les a reçu manière, et vous en rend de si bons, que je suis per qu'elle voudrait, au prix des Molac et des Lavardin vous fussiez sa lieutenante-générale : il n'y a que ces de belles ; les lieutenants de roi ne sont pas dig

[1] Sur la mort de M. de Beaumanoir, évêque du Mans. (*Voyez* du 2 août. Il était oncle de M. de Lavardin.)

[2] Lieutenants-généraux de la province de Bretagne.

porter votre robe. Je suis encore ici ; Monsieur et madame de Chaulnes font de leur mieux pour m'y retenir : ce sont sans cesse des distinctions, peut-être peu sensibles pour nous, mais qui me font admirer la bonté des dames de ce pays-ci ; je ne m'en accommoderais pas comme elles, avec toute ma civilité et ma douceur. Vous croyez bien aussi que sans cela je ne demeurerais pas à Vitré, où je n'ai que faire. Les comédiens nous ont amusés, les passe-pieds nous ont divertis, la promenade nous a tenu lieu des Rochers. Nous fîmes hier de grandes dévotions, et demain je m'en vais aux Rochers, où je serai ravie de ne plus voir de festins, et d'être un peu à moi : je meurs de faim au milieu de toutes ces viandes, et je proposais l'autre jour à Pomenars d'envoyer accommoder un gigot de mouton à la tour de Sévigné pour minuit, en revenant de chez madame de Chaulnes : enfin, soit besoin ou dégoût, je meurs d'envie d'être dans mon mail ; j'y serai huit ou dix jours. Notre abbé, La Mousse et *Marphise* ont grand besoin de ma présence ; ces deux premiers viennent pourtant dîner ici quelquefois : il y est très souvent question de madame la gouvernante de Provence, c'est ainsi que M. de Chaulnes vous nomme en commençant votre santé. On contait hier au soir à table qu'Arlequin, l'autre jour à Paris, portait une grosse pierre sous son petit manteau ; on lui demandait ce qu'il voulait faire de cette pierre ; il dit que c'était un échantillon d'une maison qu'il voulait vendre ; cela me fit rire ; je jurai que je vous le manderais : si vous croyez, ma fille, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourriez vous en servir. Que dites-vous du mariage de MONSIEUR ? Ce sont des traits de la Palatine ; c'est sa nièce[3] et celle de la princesse de Tarente. Vous comprenez

[1] La princesse Elisabeth-Charlotte de Bavière. Ses mémoires ont été publiés sous le titre de *Fragments de Lettres originales*. Ils renferment des portraits fort piquants quoique un peu passionnés ; elle haïssait madame de Maintenon, et il faut bien se garder d'ajouter foi à ce qu'elle en dit.

bien la joie qu'aura MONSIEUR d'avoir à se marier en cérémonie : quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entende point le français ! On dit qu'elle est belle ; du reste, elle n'est pas plus riche que mademoiselle de G....[1]. On dit que quand le mariage fut déclaré, les *anges* disparurent pour huit jours, ne pouvant soutenir les premiers jours de cette nouvelle. Hélas ! si cette MADAME pouvait nous bien représenter celle que nous avons perdue !

Madame de La Fayette m'a mandé qu'elle allait vous écrire, mais que la migraine l'en empêche; elle est fort à plaindre d'être si sujette à ce mal : je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux n'avoir pas autant d'esprit que Pascal que d'en avoir les incommodités. La date de votre lettre est admirable : voilà qui est donc bien, je n'ai que vingt ans; puisqu'il est ainsi, vous n'avez pas sujet de craindre pour ma santé; n'en soyez point en peine, songez seulement à la vôtre. Cette émotion que la crainte du feu vous a donnée me déplait beaucoup : ce fut en suite d'une émotion qu'arriva votre accouchement de Livry : tâchez donc, ma chère enfant, d'éviter autant que vous pourrez tout ce qui peut vous émouvoir. J'aime déja ce chamarier[2] de Rochebonne; c'est une *bonne roche* que celle dont vous me dépeignez son ame : c'est à M. de Grignan que j'adresse cette *gentillesse*, comme à celui qui m'y saura bien répondre. Je suis bien aise d'avoir encore une maison assurée à Lyon, outre celle de l'intendant.

Autant qu'un voyage en ce monde peut être sûr, celui de Provence l'est pour l'année qui vient. Ma chère enfant, gouvernez-vous bien entre-ci et là, c'est mon unique soin, et la chose du monde dont je vous serai le plus sensiblement obligée ; c'est là que vous pouvez me témoigner solidement l'amitié que vous avez pour moi. Il me semble que vous voyez bien des Provençaux à Grignan : si vous saviez

[1] Madame de Grancey, qui passait pour être la maîtresse de MONSIEUR
[2] Dignité du chapitre de Saint-Jean de Lyon.

[redacted]

aussi la quantité de Bretons que l'on voit tous les jours ici, cela n'est pas imaginable. Vous me ravissez quand vous me dites que vous aimez le coadjuteur, et qu'il vous aime : j'ai cette union dans la tête ; il me semble qu'elle est entièrement nécessaire à votre bonheur ; conservez-la, et prenez de ses conseils pour vos affaires. Notre abbé vous adore toujours ; la petite Mousse a une dent de moins, et ma petite enfant une dent de plus : ainsi va le monde. Je bénis *Flachère* de vous avoir sauvée du feu, et je vous embrasse mille fois plus tendrement que je ne puis vous dire. Adieu, ma très chère et très aimable. Chesières est guéri au bruit du trictrac de chez M. d'Harouïs.

171. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 19 août 1671.

Vous me dites fort plaisamment l'état où vous met mon papier parfumé : ceux qui vous voient lire mes lettres croient que je vous apprends que je suis morte, et ne se figurent point que ce soit une moindre nouvelle. Il s'en faut peu que je ne me corrige de la manière que vous l'avez imaginé ; j'irai toujours dans les excès pour ce qui vous sera bon, et qui dépendra de moi. J'avais déja pensé que mon papier pourrait vous faire mal, mais ce n'était qu'au mois de novembre que j'avais résolu d'en changer ; je commence dès aujourd'hui, et vous n'avez plus à vous défendre que de la puanteur.

Vous avez une assez bonne quantité de Grignans ; Dieu vous délivre de la tante [1], elle m'incommode d'ici. Les manches du chevalier font un bel effet à table : quoiqu'elles entraînent tout, je doute qu'elles m'entraînent aussi ; quelque faiblesse que j'aie pour les modes, j'ai une grande aversion pour cette saleté. Il y aurait de quoi en faire une

[1] Anne d'Ornano, comtesse d'Harcourt, tante de M. de Grignan.

belle provision à Vitré ; je n'ai jamais vu une si gran
chère ; nulle table à la cour ne peut être comparée à
moindre des douze ou quinze qui y sont, aussi est
pour nourrir trois cents personnes qui n'ont que cette re
source pour manger. Je partis lundi de cette bonne vil
après avoir fait vos compliments à madame de Chauln
et à mademoiselle de Murinais, qui a quelque chose da
l'esprit et dans l'humeur qui vous serait très agréable ;
ne peut jamais ni mieux les recevoir, ni mieux les rend
Toute la Bretagne était ivre ce jour-là ; nous avions dîn
part. Quarante gentilshommes avaient dîné en bas,
avaient bu chacun quarante santés : celle du roi avait
la première, et tous les verres cassés après l'avoir bue ;
prétexte était une joie et une reconnaissance extrême
cent mille écus que le roi a donnés à la province sur
présent qu'on lui a fait, voulant récompenser, par cet ef
de sa libéralité, la bonne grace qu'on a eue à lui obéir.
n'est donc plus que deux millions deux cent mille livre
au lieu de cinq cents. Le roi a écrit de sa propre main d
bontés infinies pour sa bonne province de Bretagne : le go
verneur a lu la lettre aux états, et la copie en a été enre
gistrée : il s'est élevé jusqu'au ciel un cri de *vive le roi*,
tout de suite on s'est mis à boire, mais boire, Dieu sai
M. de Chaulnes n'a pas oublié la gouvernante de Provenc
et un Breton ayant voulu vous nommer, et sachant m
votre nom, s'est levé, et a dit tout haut : C'est donc à
santé de madame de *Carignan* : cette sottise a fait ri
MM. de Chaulnes et d'Harouïs jusqu'aux larmes : les Bre
tons ont continué, croyant bien dire, et vous ne serez d'ic
à plus de huit jours que madame de *Carignan ;* quelque
uns disent la comtesse de *Carignan :* voilà en quel état j'a
laissé les choses.

J'ai fait voir à Pomenars ce que vous dites de lui ; il en
est ravi, il veut vous écrire, et en attendant je vous assur
qu'il est si hardi et si effronté, que tous les jours du mond

[redacted] [redacted]

il fait quitter la place au premier président, dont il est ennemi, aussi bien que du procureur-général. Madame de Coëtquen [1] venait de recevoir la nouvelle de la mort de sa petite fille; elle s'était évanouie; elle en est très affligée, et dit que jamais elle n'en aura une si jolie : mais son mari est inconsolable; il revient de Paris, après s'être accommodé avec Le Bordage; c'était la plus grande affaire du monde; il a donné tous ses ressentiments à M. de Turenne [2] : vous ne vous en souciez guère; mais cela se trouve au bout de ma plume. Il y avait dimanche un bal qui fut joli : nous y vîmes une Basse-Brete qu'on nous avait assuré qui levait la paille : ma foi, elle était ridicule et faisait des hauts-le-corps qui nous faisaient éclater de rire; mais il y avait d'autres danseuses et des danseurs qui nous ravissaient. Si vous me demandez comment je me trouve des Rochers après tout ce bruit, je vous dirai que j'y suis transportée de joie; j'y serai pour le moins huit jours, quelque façon qu'on me fasse pour me faire retourner : j'ai un besoin de repos qui ne se peut dire; j'ai besoin de dormir, j'ai besoin de manger, car je meurs de faim à ces festins; j'ai besoin de me rafraîchir, j'ai besoin de me taire. Tout le monde m'attaquait, et mon poumon était usé. Enfin, ma chère enfant, j'ai retrouvé mon abbé, ma Mousse, ma chienne, mon mail, Pilois, mes maçons; tout cela m'est uniquement bon, en l'état où je suis : quand je commencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. Il y a des gens qui ont de l'esprit dans cette immensité de Bretons, et il y en a qui sont dignes de me parler de vous.

J'ai été blessée, comme vous, de l'*enflure de cœur* [3] : ce

[1] Marguerite de Rohan-Chabot, femme du marquis de Coëtquen, gouverneur de Saint-Malo. (M.)

[2] Turenne aimait madame de Coëtquen, et il avait pour rival heureux le chevalier de Lorraine. Turenne ayant révélé à cette dame le secret du voyage de madame Henriette d'Angleterre, elle en instruisit son amant, et c'est ainsi que MONSIEUR le sut malgré la défense du roi.

[3] Expression de M. Nicole dans ses *Essais de morale*. (A. G.)

[redacted]

mot d'*enflure* me déplait ; et, pour le reste, ne vous a' je pas dit que c'était de la même étoffe que Pascal? l cette étoffe est si belle qu'elle me plait toujours : jama cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces i sieurs-là. Si vous continuez à nous en mander votre a La Mousse vous répondra mieux que moi, car je n'en encore que vingt feuillets. Je suis au désespoir de mes quets perdus : ces chères, ces aimables lettres dont je entourée, que je relis mille fois, que je regarde, que prouve, n'est-ce pas un grand déplaisir pour moi de sa que vous m'en écriviez deux toutes les semaines, et de avoir reçu qu'une plus de quatre semaines de suite c'était pour vous soulager, je l'approuverais, et mên vous le conseillerais; mais vous les avez écrites, et je n ai pas. Si vous aviez le mémoire de vos dates, vous ve bien les lettres qui vous manquent. Vous l'aviez pou fripon de Grignan ; faut-il que je l'embrasse après préférence? Parlez-moi de madame de Rochebonne [1] faites des amitiés à mon cher coadjuteur et au bel ai chevalier. Je défends à ce dernier de monter à ch devant vous [2]. On me mande que *mes petites entraille* portent bien ; elles vont être habillées. Cela est joli de *pe entrailles* avec une robe. Si madame de Simiane [4] vo savoir des nouvelles de son premier sénéchal, vous p riez lui dire qu'il planta là cette maîtresse qu'il a qu'après elle, il a épousé la femme d'un homme qui la lui laissa; et que présentement il l'a laissée pour autre toute mariée aussi, qu'il a enlevée de vive f

[1] Thérèse Adhémar de Monteil, femme de Charles-François de Ch neuf, comte de Rochebonne, et sœur de M. de Grignan. (A. G.)

[2] Madame de Grignan avait eu peur en voyant M. de Grignan sur u val fougueux, et la suite de cette frayeur fut une fausse couche. (A.

[3] C'est ainsi que madame de Sévigné nommait sa petite-fille (*Marie-che*), qu'elle avait laissée à Paris en nourrice. (A. G.)

[4] Madame de Simiane, qui fut dans la suite belle-mère de madame d gnan, habitait Vauréas, près de Grignan.

C'est l'une des plus belles choses du monde ; mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'il a un cadet qui en a fait autant en Basse-Bretagne : on lui a envoyé des gardes pour l'amener ; il y a des gens dont l'étoile fait rire.

M. d'Harouïs est aussi étonné que vous de l'aventure de madame de Lionne. Votre raisonnement est bon ; mais, quoique le mari fût accoutumé à sa propre disgrace, il ne l'était pas à celle de son gendre ; et c'est ce qui l'a fait éclater ; car vous savez bien l'humeur complaisante, et même *serviable* de la mère. Vous avez fait des merveilles d'écrire à madame de Lavardin ; je le souhaitais, vous avez prévenu mes desirs. Voilà tout présentement le laquais de l'abbé, qui, se jouant comme un jeune chien avec l'aimable *Jacquine* [1], l'a jetée par terre, et lui a rompu le bras et démis le poignet ; les cris qu'elle fait sont épouvantables, c'est comme si une furie s'était rompu le bras en enfer. On envoie quérir cet homme qui vint pour Saint-Aubin. J'admire comme les accidents viennent, et vous ne voulez pas que j'aie peur de verser. C'est cela que je crains ; car si quelqu'un m'assurait que je ne me ferais point de mal, je ne hairais pas à rouler quelquefois cinq ou six tours dans un carrosse ; cette nouveauté me divertirait ; mais, après ce que je viens de voir, un bras rompu me fera toujours peur. Adieu, ma très belle ; vous savez comme je suis à vous, et que l'amour maternel y a moins de part que l'inclination.

172. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 23 août 1671.

Vous étiez donc avec votre présidente de Charmes quand vous m'avez écrit ! Son mari était intime ami de M. Fouquet, dis-je bien ? Enfin, ma fille, vous n'êtes point seule, et M. de Grignan avait raison de vous faire quitter

[1] Une des filles de la basse-cour des Rochers.

[redacted]

votre cabinet pour entretenir votre compagnie : ce q aurait pu retrancher, c'est sa barbe de capucin ; il est v qu'elle ne lui fait point de tort, puisqu'à Livry, avec *touffe ébouriffée* [1], vous ne pensiez pas qu'*Adonis* plus beau ; je redis quelquefois ces quatre vers avec ad ration. Je suis surprise comme le souvenir de certa temps fait de l'impression sur l'esprit, soit en bien, soit mal ; je me représente cette automne-là délicieuse, et p j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suér grosses gouttes [2] ; et cependant il faut remercier Dieu bonheur qui vous tira d'affaire. Les réflexions que v faites sur la mort de M. de Guise sont admirables ; el m'ont bien creusé les yeux dans mon mail ; car c'est là je rêve à plaisir. Le pauvre La Mousse a eu mal aux den de sorte que depuis longtemps je me promène toute se jusqu'à la nuit, et Dieu sait à quoi je ne pense point. craignez point pour moi l'ennui que me peut donner la litude ; hors les maux qui viennent de mon cœur, con lesquels je n'ai point de force, je ne suis à plaindre rien : mon humeur est heureuse, elle s'accommode et s muse de tout ; et je me trouve mieux d'être ici toute se que du fracas de Vitré. Il y a huit jours que je suis i dans une paix qui m'a guérie d'un rhume épouvantabl j'ai bu de l'eau, je n'ai point parlé, je n'ai point soup et, quoique je n'en aie point raccourci mes promenad je me suis guérie. Madame de Chaulnes, mademoiselle Murinais, madame Fouché, et une fille de Nantes fort bi faite, vinrent ici jeudi : madame de Chaulnes entra en disant qu'elle ne pouvait être plus longtemps sans me vo que toute la Bretagne lui pesait sur les épaules, et qu'e fin elle se mourait. Là-dessus elle se jette sur mon lit, se met autour d'elle, et en un moment la voilà endorm

[1] Hémistiche d'un bout rimé rempli par madame de Grignan.

[2] A cause de la fausse couche que madame de Grignan fit à Livry, le 4 vembre 1669.

[redacted]

de pure fatigue : nous causons toujours ; elle se réveille enfin, trouvant plaisante et adorant l'aimable liberté des Rochers. Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois ; pendant que les autres jouaient au mail, je lui faisais conter Rome, et par quelle aventure elle avait épousé M. de Chaulnes : car je cherche toujours à ne me point ennuyer ; pendant que nous en étions là, voilà une pluie traîtresse comme une fois à Livry, qui, sans se faire craindre, se met d'abord à nous noyer, mais noyer à faire couler l'eau de partout sur nos habits : les feuilles furent percées dans un moment, et nos habits percés dans un autre moment : nous voilà toutes à courir ; on crie, on tombe, on glisse ; enfin on arrive, on fait grand feu : on change de chemise, de jupe, je fournis à tout ; on se fait essuyer ses souliers ; on pâme de rire : voilà comme fut traitée la gouvernante de Bretagne dans son propre gouvernement ; après cela on fit une jolie collation, et puis cette pauvre femme s'en retourna plus fâchée sans doute du rôle ennuyeux qu'elle allait reprendre, que de l'affront qu'elle avait reçu ici. Elle me fit promettre de vous mander cette aventure, et d'aller demain lui aider à soutenir le reste des états, qui finiront dans huit jours. Je lui promis l'un et l'autre ; je m'acquitte aujourd'hui de l'un, et demain je m'acquitterai de l'autre, ne trouvant pas que je puisse me dispenser de cette complaisance.

Madame de La Fayette vous aura mandé comme M. de La Rochefoucauld a fait duc le prince (*de Marsillac*) [1] son fils, et de quelle façon le roi a donné une nouvelle pension : enfin la manière vaut mieux que la chose, n'est-il pas vrai ? Nous avons quelquefois ri de ce discours commun à tous les courtisans. Vous avez présentement le prince Adhémar [2], dites-lui que j'ai reçu sa dernière lettre, et embras-

[1] Il était loin d'avoir le mérite de son père ; mais il plaisait à Louis XIV. Il devint dans la suite le favori de Monseigneur le Dauphin. (A. G.)

[2] Le chevalier de Grignan, alors âgé de 27 ans.

sez-le pour moi. Vous avez, à mon compte, cinq o
Grignan; c'est un bonheur, comme vous dites, q
soient tous aimables et d'une bonne société, sans cel
feraient l'ennui de votre vie, au lieu qu'ils en font la
ceur et le plaisir. On me mande qu'il y a de la rouge
Sully, et que ma tante va prendre *mes petites entr*
pour les amener chez elle : cela fâchera bien la nour
mais que faire? C'est une nécessité. C'en sera une
dure que de demeurer en Provence pour les gages, q
vous verrez partir d'auprès de vous madame de Senne
pour Paris ; je voudrais bien, ma chère enfant, que
eussiez assez d'amitié pour moi pour ne me pas fai
même tour quand j'irai vous voir l'année qui vien
voudrais qu'entre ci et là vous fissiez l'impossible pou
affaires; c'est ce qui fait que j'y pense, et que je
tourmente tant. Il faut donc que je vous ramène chez
qui est chez vous.

M. de Chesières est ici; il a trouvé mes arbres cr
en est fort étonné, après les avoir vus *pas plus grand*
cela, comme disait M. de Montbazon de ses enfant
suis fort aise que la maladie du pauvre Grignan ait
courte; je l'embrasse et lui souhaite toutes sortes de
et de bonheurs, aussi bien qu'à sa chère moitié, que j'
plus que moi-même; je le sens du moins mille fois da
tage. Notre abbé est à vous; La Mousse attend cette
que vous composez.

173. — A LA MÊME.

A Vitré, mercredi 26 août 1671, dans le ca
de madame DE CHAULNES.

On me prie d'abord de vous faire mille amitiés pl
de tendresse et d'estime. Après un si heureux comm
ment, vous devriez espérer une lettre agréable; m
doute fort que cela puisse être, car vous saurez, ma

fille, que je ne sais rien. Si je vous entretenais de mes pensées, je vous parlerais de vous ; et vous êtes trop près du sujet pour que cela pût vous divertir. Je vins ici dimanche au soir assez tard : M. de Chaulnes fit la plaisanterie de m'envoyer querir par ses gardes, m'écrivant que j'étais nécessaire pour le service du roi, et que madame de Chaulnes m'attendait à souper. J'y vins, j'y fus reçue en perfection, et je trouvai beaucoup de monde d'augmentation; tant pis! Lundi, M. d'Harouïs donna un dîner à M. et à madame de Chaulnes, à tous les magistrats et commissaires ; j'y étais, l'abbé y vint : le prétexte était de voir les réparations que je demande qu'on fasse à la tour de Sévigné [1] ; on n'y regarda point. Ce fut le plus beau repas que j'aie vu depuis que je suis au monde : mais écoutez le malheur. Comme nous montions en carrosse pour y aller, voilà une faiblesse qui prend à M. de Chaulnes, avec le frisson, en un mot, la fièvre : madame de Chaulnes, tout affligée, s'enferme avec lui, et mademoiselle de Murinais et moi nous tenons leur place. M. d'Harouïs fut tout mortifié; tout fut triste, on ne songea qu'à ce contre-temps. Le soir, la fièvre le quitta ; mais je crois qu'il l'a présentement, et c'est la tierce. Voilà comme les maux viennent; conservez-vous : si vous étiez dans un autre état, je vous dirais de marcher; mais je ne le dis pas. Je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur la selle. Pomenars vous fait dix mille compliments ; il conte qu'une femme, l'autre jour à Rennes, ayant ouï parler des *medianoches* [2], dit à quatre heures du soir qu'elle venait de faire *medianoche* chez la première présidente ; cela est bien d'une sotte bête qui veut être à la mode : voilà tout

[1] Cette tour faisait partie des murailles de la ville, et les réparations devaient être faites par l'Etat.

[2] On entend par ce mot, qui vient de l'espagnol, un repas fait à minuit, en gras. En d'autres termes, *medianoche* marque le passage d'un jour maigre à un jour gras.

[redacted]

ce que je vous écrirai d'ici ; peut-être que tantôt je dirai encore quelque chose en fermant mon paquet. Quoi qu'il en soit, ma très aimable, vous savez bien que je suis tout à vous, mais dans la vérité, et nullement par manière de parler. Je veux vous parler d'un bal qu'il y eut hier au soir : hormis les grands bals que nous avons vus, on ne peut en faire un plus joli. Plusieurs beautés de Basse-Bretagne y brillaient, et mademoiselle de Lanion surtout, qui est une très belle fille, et qui danse très bien : elle a un amant qu'elle va épouser ; il était derrière elle : mais M. de Rohan, qui la trouve belle, dès l'année passée, s'est pendu à son oreille d'une si étrange façon, et elle s'est fichée dans ses cheveux, pour lui répondre, d'une si extraordinaire manière, que l'amant a quitté la place. La demoiselle ne s'en est pas émue ; sa mère lui faisait des yeux ; point de nouvelles ; enfin elle a donné dans la seigneurie à bride abattue : cela nous a fort réjouis. Mais sera-t-il possible, ma fille, que M. de Grignan ne me donne jamais le plaisir de vous voir danser un moment ? Quoi ! je ne reverrai jamais cette danse et cette grace parfaite qui m'allait droit au cœur ? J'en vois ici des morceaux séparés, mais je voudrais bien revoir le tout ensemble. Je meurs quelquefois d'envie de pleurer au bal, et quelquefois j'en passe mon envie, sans que personne s'en aperçoive ; certains airs, certaines danses font cet effet très ordinairement. Mon petit Lomaria a toujours un air charmant : il fut un peu hier au soir tout auprès de la cadence ; je ne sais s'il n'était point ivre ; cela se dit ici sans qu'on s'en offense : Adieu, ma très chère enfant.

174. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 30 août 1671.

Vraiment, ma fille, il n'en faut pas douter, je perds toutes les semaines une de vos lettres, ou du moins très

souvent : vous seriez dix jours sans m'écrire, quand je n'en reçois qu'une : je suis assurée que cela n'est pas, et que, par exemple, j'en ai perdu une très bonne cet ordinaire, et n'ai reçu que celle que vous m'écriviez dans l'accablement de vos Provençaux. Je suis triste de ce malentendu ; et vous verriez aisément ce désordre si vous écriviez vos dates : un chagrin que cela me donne encore, c'est que je commence toutes mes lettres par ce sot chapitre ; c'est un beau début et bien agréable !

Parlons un peu de votre sang, que vous dites qui n'est point échauffé : j'en suis bien aise pour une raison, et j'en suis fâchée pour une autre, c'est qu'il y a moins de remède ; et comme c'est l'air, et qu'il faudrait faire changer de place aux brouillards, et mettre au-dessus de votre tête ce qui est au-dessous de vos pieds [1], je ne vois pas trop bien quel remède je pourrais apporter à ce malheur ; j'en sais un pourtant dont j'espère que vous vous servirez quand j'irai en Provence. C'est un grand déplaisir que votre beau teint ne puisse pas soutenir l'air de Provence ; autrefois, dans ma jeunesse, l'air de Nantes, un peu mêlé de celui de la mer, me perdait tout le mien ; mais, ma chère enfant, c'est un bon air que celui de l'Isle-de-France : l'air de Vitré tue tout le monde ; le serein du parc est une chose que je ne soutiens pas, moi qui soutenais, sans trembler, tout celui de Livry. M. de Chaulnes se porte bien mieux ; ils partiront tous avant qu'il soit six jours : la compagnie est belle et bonne ; mais c'est avec une grande joie qu'on se sépare. Je revins ici vendredi voir un peu mon abbé, ma Mousse et mes bois. Aujourd'hui j'attends M. de Rennes et trois autres évêques à dîner ; je leur donnerai une pièce de bœuf salé. Après le dîner, madame de Chaulnes me vient reprendre pour me remener à Vitré dire adieu à la seigneurie. M. Boucherat, M. le premier président et la voi-

[1] Le château de Grignan est situé dans un lieu très élevé.

[redacted]

ture complète des magistrats doivent venir aussi : comm
ils m'emmèneront, et que je n'aurai plus le temps de ferm
mes lettres, je les vais cacheter dès ce matin. Le contr
de notre province avec le roi fut signé vendredi; mais au
paravant on donna deux mille louis d'or à madame d
Chaulnes, et beaucoup d'autres présents : ce n'est pas qu
nous soyons riches; mais c'est que nous avons du courage
c'est que nous sommes honnêtes, et qu'entre midi et un
heure nous ne savons pas refuser nos amis; c'est l'heu
du berger : les vapeurs de vos fleurs d'oranges ne font pa
de si bons effets. J'ignore comment vous vous portez; mai
votre santé est bue tous les jours par plus de cent gentils
hommes qui ne vous ont jamais vue, et qui ne vous verro
jamais; ceux qui vous ont vue ne sont pas ceux qui célè
brent le mieux votre santé. Lavardin et des Chapelles o
rempli des bouts rimés que je leur ai donnés; ils sont joli
je vous les enverrai : vous serez bien aise aussi de savo
que l'autre jour M. de *Bruquenvert* dansa très bien
passe-pied avec mademoiselle *Kerikinili* : voilà de c
choses que vous ne devez pas ignorer; ne m'attaquez p
sur les noms, j'y suis forte présentement. Les grandeu
de province sont ici dans leur lustre; de sorte que l'aut
jour la beauté de la charge de M. de Grignan fut admir
et enviée : être seul est une chose qui charme fort M. d
Molac, qui est accablé par M. de Lavardin; M. de La
vardin par M. de Chaulnes, et les lieutenants de roi p
les lieutenants-généraux. On voulait aussi, dans l'humel
de faire des présents, proposer aux états de donner d
mille écus à M. et à madame de Grignan. M. de Chauln
soutenait qu'ils écouteraient la proposition; d'autre
qu'ils feraient le présent; enfin nous en demeurâmes
l'envie d'en faire courir le bruit sourdement, faire mu
murer quelques Bas-Bretons, et puis les radoucir à tabl
et leur faire promettre de le proposer. Mais que dites-vo
de M. de Coulanges qui s'en va vous voir? Le joli homm

[redacted]

qu'il est heureux ! Je crois, ma fille, que vous serez fort aise de le voir *tourner* dans votre château ; sa gaieté vous en donnera, il vous dira comme votre fille est jolie. Tout ce que je desire, et qui est bien assez pour moi, c'est que vous vous portiez bien, et que pour l'amour de moi vous ayez de l'application à votre santé et à votre conservation. Je trouve votre esprit dans une philosophie et dans une tranquillité qui me paraît bien plus au-dessus des brouillards et des grossières vapeurs, que le château de Grignan. C'est tout de bon que les nuages sont sous vos pieds ; vous êtes élevée dans la moyenne région, et vous ne m'empêcherez pas de croire que ces beaux noms, que vous dites que vous donnez à des qualités naturelles, sont un effet de votre raison et de la force de votre esprit. Dieu vous le conserve si droit, il ne vous sera pas inutile ; mais il faut un peu agir, afin que votre philosophie ne se tourne pas en paresse, et que vous puissiez être en état de revoir un pays où les nues seront au-dessus de vous. Il me semble que je vous vois dans l'indolence que vous donne l'impossibilité ; ne vous y abandonnez qu'autant qu'il est nécessaire pour votre repos, et non pas assez pour vous ôter l'action et le courage. Je vous plains bien d'avoir des femmes ; vous savez comme je les hais. Vos statues d'hommes sur des piédestaux sont bien ennuyeuses : vous me ferez aimer l'amusement de nos Bretons, plutôt que l'indolence parfumée de vos Provençaux ; mais où sont donc ces esprits si vifs, si brillants, ces têtes si près du bonnet, et ces imaginations échauffées par un si beau soleil ? Au moins vous devriez avoir des fous, et dans la quantité vous en trouveriez quelqu'un qui vous pourrait divertir. Je ne comprends pas bien votre Provence ni vos Provençaux : ah ! que je comprends bien mieux mes Bretons ! Si je vous disais tous ceux qui vous font des compliments, il faudrait un volume : M. et madame de Chaulnes, M. de Lavardin, le comte des Chapelles, Tonquedec, l'abbé de Montigni, évêque de

Léon ; d'Harouïs, Fourché, Chesières, etc., sans compt mon abbé, qui n'a point reçu votre dernière lettre, et notr Mousse, qui attend celle que vous composez. Pour moi, m fille, sans en faire à deux fois, je vous conjure d'embrass tous vos aimables Grignan. J'ai vu des manches comm celles du chevalier; ah! qu'elles sont belles dans le potag et sur des salades! Adieu, ma très belle et très infinimen chère ; je ne vous dis rien de mon amitié, c'est que je n vous aime pas.

175. — A LA MÊME.

A Vitré, mercredi 2 septembre 1671.

Voici une lettre qui m'est venue droit de Paris, san passer par les mains de du Bois [1], et de plus, je l'ai reçu selon votre date, cinq jours après qu'elle a été écrite; d sorte que toute cette lettre est miraculeuse : il n'est pa besoin de tant de merveilles pour me rendre vos lettr bien chères. Votre souvenir est au-dessus des distractions c'est lui qui les fait aux autres; nos états ont beau crie danser, boire, votre idée se sait toujours faire place. Il a ici de grandes fronderies, mais cela s'apaise en vingt quatre heures, et j'espère que dans trois jours tout se fini; je le souhaite beaucoup. Je n'ose plus aller aux R chers; on en a trouvé le chemin; il y avait dimanche cin carrosses à six chevaux. Je meurs d'envie d'être retourn dans ma solitude; on l'a trouvée belle; Combourg[2] n'est p si beau. Il ne faut pas que vous croyiez que nos maiso de Bretagne soient comme Grignan, il s'en faut beaucou Pour M. de Lomaria, sans tourner autour du pot, il a to l'air de Termes : sa danse, sa révérence, mettre et ôt

1 Commis de la poste, qui prenait soin des lettres de madame de Sévig pour les lui faire tenir plus promptement en Bretagne. (A. G.)

2 Ancien château, flanqué de grosses tours, qui est sur la route de en Bretagne à Rennes.

son chapeau, sa taille, sa tête; voyez si ce petit *vilain*-là n'est pas assez joli. La *Murinette* beauté le voudrait bien épouser, mais il n'est pas de même pour elle. Le comte des Chapelles est ravi de ce que vous avez mis de lui dans ma lettre. Nous parlons sans cesse de vous, lui et Pomenars; ce dernier vous mande que sa hardiesse est encore augmentée, qu'il ne peut jamais être pendu, puisqu'il ne l'a point été. L'abbé vient quelquefois dîner ici avec La Mousse, qui n'est nullement embarrassé de tout ceci : je l'ai si bien fait valoir partout, et chez madame de Chaulnes, et chez M. Boucherat, et chez l'évêque de Léon, qu'il y est comme chez moi. Il parle des petites parties avec cet évêque, qui est cartésien à brûler; mais, dans le même feu, il soutient aussi que les bêtes pensent [1] : voilà mon homme; il est très savant là-dessus; il a été aussi loin qu'on peut aller dans cette philosophie, et M. le Prince en est demeuré à son avis. Leurs disputes me réjouissent fort. On me mande que notre petite est fort jolie; elle me divertira bien cet hiver chez moi. Adieu, ma très chère, je vous embrasse; mais quelle extrême joie quand j'entendrai le son de votre voix! J'espère que ce jour arrivera comme tant d'autres qu'on ne souhaite point.

176. — A LA MÊME.

A Vitré, dimanche 6 septembre 1671.

Ah! ma fille, que vous veut donc ce feu qui tourne autour de vous, et qui vous fait des frayeurs à toute heure? Pour vous dire le vrai, je doute que cela ne vous fasse point de mal; souvenez-vous de ce que vous fit une fois la peur de voir le chevalier à cheval. Je voudrais que du moins cela vous servît à faire redoubler le soin de tous

[1] Cette question de l'âme des bêtes a beaucoup occupé le grand siècle, et le triste système de Descartes à ce sujet est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici.

[redacted]

vos gens pour empêcher que le malheur du feu n'arriv chez vous; j'exhorte Deville, par l'affection qu'il a pou vous, à faire sa ronde plus exactement que jamais. Au reste, vous croyez qu'un rhume n'est rien en l'état où vous êtes; je vous avertis que c'est beaucoup, et que peut-être vous n'en guérirez qu'en accouchant. Je vous recommande aussi la sagesse dans votre septième. On porte quelquefois les filles heureusement, et les garçons ont des fantaisies de venir plus tôt, et en prennent le chemin au sept: faites réflexion sur ce discours; je défie madame du Pui-du-Fou de mieux dire. Après cette leçon de *matrone*, je vous ferai mille compliments de la part de Chesières. Vous vous êtes souvenue très à propos du vers de M. de Grignan; vous aurez vu, par une de mes lettres, que je suis bien loin d'oublier ce temps-là. Vous avez une tribu de Grignan, mais ils sont tous si aimables qu'on doit se réjouir avec vous de cette bonne compagnie. Je suis étonnée d'apprendre que vous avez M. de Chate [1] : il est vrai que j'ai été trois jours avec lui à Savigni, il me paraissait fort honnête homme; je lui trouvais une ressemblance en détrempe qui ne le brouillait pas avec moi. S'il vous conte ce qui m'arriva à Savigni, il vous dira que j'eus le derrière fort écorché d'avoir couru un cerf avec madame de Sully, qui est présentement madame de Verneuil. Vous croyez ne me rien dire en m'assurant que vous aimez ceux qui vous parlent de moi, c'est une marque d'amitié tellement naturelle, que je veux vous en remercier tout à l'heure, et vous embrasser de tout mon cœur. Il y a encore des marques d'aversion qui font bien mourir : je suis trop habile sur ce chapitre; mais il faut avouer aussi que je ne l'ai pas appris sans mettre beau-

[1] C'est lui dont les lettres écrites de l'armée, et interceptées, firen connaître au roi qu'il avait une intrigue avec la princesse de Conti, e qu'il sacrifiait cette princesse à une demoiselle Choin, femme aussi adroi que laide, qui sut captiver le Dauphin au point qu'on a cru qu'il l'avi épousée.

[redacted]

jeu. Que dites-vous de Marsillac, qui est duc ?
ive fort ce qu'a fait son père ; c'était le seul moyen
re jouir de cette dignité sans une extrême dou-
ût été un honneur bien empoisonné que de l'avoir
int un tel père : il me semble aussi que le nom de
a Rochefoucauld, joint à son mérite, est une di-
t au-dessus de celle qu'il a donnée. La Marans
aller l'autre jour à Livry avec madame de La
on la renvoya sans autre forme de procès. Elle
u'elle avait eu tout le jour M. le Prince chez elle,
fit pas semblant de l'écouter. Oh ! ma fille, cela
et fait bien enrager les folles qui se vantent. En
ma lettre, je vous parlerai des états, et de mon
retour aux Rochers.

it si bonne compagnie qui ne se sépare, dit M. de
s aux Bretons, en les renvoyant chez eux. Les
rent à minuit ; j'y fus avec madame de Chaulnes
es femmes ; c'est une très belle, très grande et très
ue assemblée. M. de Chaulnes a parlé à *tutti*
vec beaucoup de dignité, et en termes fort conve-
ce qu'il avait à dire. Après dîner, chacun s'en va
ôté. Je serai ravie de retrouver mes Rochers. J'ai
ir à plusieurs personnes ; j'ai fait un député, un
aire : j'ai parlé pour des misérables, et de *Caron*
not [1], c'est-à-dire, rien pour moi, car je ne sais
mander sans raison. Voici ce que je fis l'autre jour :
rez comme je suis sujette à me tromper ; je vis
ner, chez M. de Chaulnes, un homme au bout de
ire, que je crus être le maître-d'hôtel ; j'allai à lui,
s : « Mon pauvre monsieur, faites-nous dîner, il
e heure, je meurs de faim. » Cet homme me re-
t me dit : « Madame, je voudrais être assez heu-
our vous donner à dîner chez moi ; je me nomme

on à un dialogue de Lucien, intitulé *Caron ou le Contemplateur.*

[redacted]

« Pécaudière, ma maison n'est qu'à deux lieues de I
« derneau. » Mon enfant, c'était un gentilhomme de B
Bretagne : ce que je devins n'est pas une chose qu'on p
redire ; je ris encore en vous l'écrivant. Voilà une p
que M. de Chaulnes vous envoie ; je la crois de Pélis
d'autres disent de Despréaux [1] ; mandez-m'en votre a
pour moi, je vous avoue que je la trouve parfaite ; lise
avec attention, et voyez combien il y a d'esprit. J'ai n
compliments à vous faire de tout le monde. On a do
cent mille écus de gratifications, deux mille pistol
M. de Lavardin, autant à M. de Molac, à M. Bouche
au premier président, au lieutenant de roi, etc., d
mille écus au comte des Chapelles, autant au petit Coë
gon ; enfin des magnificences. Voilà une province !

Madame de La Fayette est à Livry, d'où elle m'écrit
gaillardises, malgré tous ses maux ; M. de La Roche
cauld m'écrit aussi ; ils me disent qu'ils me souhait
mais c'est moi qui souhaite bien de vous y revoir ; c
espérance me soutient la vie. Au reste, j'ai supputé, v
aurez achevé dans cinquante ans de traduire le Pétrar
à un sonnet par mois ; cet ouvrage est digne de vous
ne sera pas un impromptu. Adieu, ma chère enfant, s
gez quelquefois à moi avec vos Grignan ; je m'en vais
Rochers, si contente d'être hors d'ici, que je suis hont
d'être si aise en votre absence. Quand je relis mes lett
je suis toujours tentée de les brûler, en voyant les b
telles que je mande ; mais dites, ne vous fatiguent-
point ? car je pourrais fort bien les retrancher, sans v
aimer moins pour cela.

[1] C'est un arrêt burlesque en faveur d'Aristote, contre le cartésian
Cette facétie, imitée du Boccalini, est de Boileau. — Voyez la lett
20 septembre.

177. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 9 septembre 1671.

Enfin me voilà toute reposée, toute tranquille, toute contente dans ma solitude; j'ai eu tantôt encore un petit reste des états. M. de Lavardin est demeuré à Vitré pour faire son entrée à Rennes; il est présentement le gouverneur, depuis le départ de M. de Chaulnes, et il n'est plus suffoqué par sa présence, de sorte que les trompettes, les gardes, tout est étalé. Il est venu me voir en cet équipage, avec vingt gentilshommes de cortége; le tout ensemble faisait un véritable escadron : dans ce nombre étaient des Lomaria, des Coëtlogon, des abbés de Feuquières et plusieurs qui ne s'estiment pas moins que les autres. On s'est promené, on a mangé légèrement, et le comte des Chapelles, que j'ai amené de Vitré, m'a aidé à faire les honneurs. Le voilà encore qui a bien la mine de vous dire lui-même combien nous parlons de vous, et combien toutes choses nous en font souvenir. Nous sentons plus que jamais que la mémoire est dans le cœur; car, quand elle ne nous vient pas de cet endroit, nous n'en avons pas plus que des lièvres. Nous avons trouvé un petit bois où, entre plusieurs belles choses que vous avez écrites, nous avons vu: *Dieux! que j'aime la tigrerie!* C'est le métier des beaux esprits : nous vous prions de nous mander si cette vertu n'est point un peu endormie en vous, par le peu d'occupation que vous lui donnez : nous ne voyons pas bien sur qui vous pourriez l'exercer, et cela fait espérer que vous en perdrez l'habitude.

MONSIEUR DES CHAPELLES.

Il serait difficile, madame la comtesse, que cette vertu

[redacted]

eût moins d'occupation où vous êtes, que quand vous éc vites cette belle sentence. Il me souvient, hélas! que j'ét jaune et mourant, et que vous étiez belle et de bon go et qu'ainsi vous n'aviez nulle occasion de vous entrete dans cet exercice. Il vaut bien mieux que je vous pa d'une autre devise que j'ai retrouvée auprès de celle-là qui est écrite du même temps : *Meglio morir in presen. che viver in assenza.* Celle-ci me plaît encore à tel pc que je crois que je la rendrai véritable, et que je ne sorti pas deux fois en ma vie des Rochers sans en mourir regret : peut-être que mourir pour mourir, c'eût été mi fait de mourir dès la première fois; car, toute belle charmante que vous êtes, personne n'est encore mort votre honneur; et si j'avais eu cet esprit-là, c'était quoi nous illustrer tous deux : mais, comme vous sav ce qui ne se fait pas une fois se fait une autre; et je tro même, pourvu qu'on ôte à notre marquise la part qu'el prétend, qu'il sera encore plus extraordinaire de moi dans cette dernière occasion; en sorte qu'on pourra que la mémoire est dans le cœur, ou que le cœur est d la mémoire, choisissez : mais je crains bien que vous sentiez guère ni l'un ni l'autre pour moi, puisque vous prenez pas la peine de me faire réponse; j'en suis affligé qu'offensé, car je me faisais un grand plaisir de voir une écriture pour laquelle je conserve un goût infi quoiqu'elle n'ait jamais servi à me marquer la moin apparence d'amitié; mais des reproches à une *tigre* c'est des marguerites devant des pourceaux. Au re M. de Lavardin vient d'honorer les Rochers de sa p sence, accompagné de beaucoup de noblesse : il a reçu avec toute la politesse imaginable, et une co tion très propre et très galante qu'on a fait trouver d le bois; après quoi nous l'avons vu partir entouré quantité de gardes : ainsi finit l'histoire et la lettre même temps, si vous l'avez agréable; aussi bien ne pui

[redacted] [redacted]

sortir de l'humeur triste et sérieuse où me jette le souvenir de vous avoir vue dans ce même lieu.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je lui ôte la plume, car il ne finirait jamais : il s'est tellement attendri par la pensée de vous avoir vue ici, que M. de Lavardin nous en a trouvés l'un et l'autre tout tristes, et même cela nous donnait un air coupable : il semblait que la compagnie nous embarrassât ; et il était vrai, nous avions affaire en Provence quand ils sont arrivés ; ou, pour mieux dire, nous avions affaire ici ; car c'était en se souvenant de vous y avoir vue, qu'on se plaignait de ne plus vous y voir. Pour moi, je ne m'accoutume point qu'on m'ait ôté ma fille, qu'on me l'ait enlevée et emmenée si loin ; et je crois que je succomberais à tout moment à cette pensée, sans l'estime et sans l'amitié que j'ai pour M. de Grignan et pour tous les Grignan, et j'ajoute, sans la persuasion où je suis de la tendresse qu'ils ont pour vous.

178. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 13 septembre 1671.

La peur que vous avez eue, ma fille, et qui vous oblige à garder le lit, m'en fait bien plus qu'à vous : je suis persuadée que rien ne vous est si contraire que ces sortes d'émotions ; ce fut l'unique sujet du malheur qui vous arriva à Livry ; et si c'était encore le même chevalier sur le même cheval, il ne mourrait que de ma main. Vous deviez bien me mander ce qui vous avait effrayée ; songez qu'il faut que je sois huit jours sans savoir ce qu'aura produit votre sagesse. Notre coadjuteur m'a écrit des merveilles, mais je ne suis pas d'assez bonne humeur pour lui faire réponse ;

[redacted]

faire honte : ah ! ma fille, quelle poussière au prix que je voudrais faire ! Je me réjouis de M. de Pomp quand je songe que je pourrai peut-être vous servi lui : mais vous n'avez besoin que de M. de Grignan vous. Enfin nous ne pouvions pas souhaiter à cette un homme qui fût plus de nos amis. M. de Coulange va vous voir, vous dira de quelle grace le roi a fait action.

179. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 16 septembre 1

Je suis méchante aujourd'hui, ma fille ; je suis co quand vous disiez, *vous êtes méchante.* Je suis trist n'ai point de vos nouvelles ; *la grande amitié n'est ja tranquille.* Maxime. Il pleut, nous sommes seuls ; e mot, je vous souhaite plus de joie que je n'en ai auj d'hui. Ce qui embarrasse fort mon abbé, La Mousse e gens, c'est qu'il n'y a point de remède à mon chagri voudrais qu'il fût vendredi pour avoir une de vos le et il n'est que mercredi : voilà sur quoi on ne sait qu faire, toute leur habileté est à bout ; et si, par l'exc leur amitié, ils m'assuraient, pour me faire plaisir, est vendredi, ce serait encore pis ; car, si je n'avais de vos lettres ce jour-là, il n'y aurait pas un brin de r avec moi ; de sorte que je suis contrainte d'avoir pati quoique la patience soit une vertu, comme vous save n'est guère à mon usage : enfin je serai satisfaite a qu'il soit trois jours. J'ai une extrême envie de savoir ment vous vous portez de cette frayeur : c'est mon ave que les frayeurs ; car, quoique je ne sois point gr elles me le font devenir, c'est-à-dire, elles me me dans un état qui renverse entièrement ma santé. inquiétude présente ne va point jusque-là ; je suis pe dée que la sagesse que vous avez eue de garder le lit

[redacted]

aura entièrement remise. Ne venez point me dire que vous ne me manderez plus rien de votre santé, vous me mettriez au désespoir ; et n'ayant plus de confiance à ce que vous diriez, je serais toujours comme je suis présentement. Il faut avouer que nous sommes à une belle distance l'une de l'autre, et que, si l'on avait quelque chose sur le cœur dont on attendit du soulagement, on aurait un beau loisir pour se pendre.

Je voulus hier prendre une petite dose de *morale*, je m'en trouvai assez bien : mais je me trouvai encore mieux d'une petite critique contre la *Bérénice* de Racine, qui me parut fort plaisante et fort ingénieuse ; c'est de l'auteur [1] des *Sylphides*, des *Gnomes* et des *Salamandres :* il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du tout, et même qui sont d'un homme qui ne sait pas le monde ; cela fait quelque peine ; mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut pas s'en offenser : je regarde tout le reste, et le tour qu'il donne à sa critique, je vous assure que cela est très joli. Comme je crus que cette bagatelle vous aurait divertie, je vous souhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi, sauf à vous en retourner dans votre beau château, quand vous auriez achevé cette lecture. Je vous avoue pourtant que j'aurais quelque peine à vous laisser partir sitôt ; c'est une chose bien dure pour moi que de vous dire adieu ; je sais ce que m'a coûté le dernier : il serait bien de l'humeur où je suis d'en parler ; mais je n'y pense encore qu'en tremblant ; ainsi vous êtes à couvert de ce chapitre. J'espère que cette lettre vous trouvera gaie ; si cela est, je vous prie de la brûler tout à l'heure ; ce serait une chose bien extraordinaire qu'elle fût agréable avec le chien d'esprit que je me sens. Le coadjuteur est bien heureux que je ne lui fasse pas réponse aujourd'hui.

J'ai envie de vous faire vingt-cinq ou trente questions

[1] L'abbé de Montfaucon-de-Villars, auteur du *Comte de Gabalis*. Sa critique de Bérénice parut en 1671.

[redacted]

pour finir dignement cet ouvrage. Avez-vous des muscats vous ne me parlez que des figues ; avez-vous bien chaud vous ne m'en dites rien ; avez-vous de ces aimables bêt que nous avions à Paris ? avez-vous eu longtemps vot tante d'Harçourt ? Vous jugez bien qu'après avoir perd tant de vos lettres, je suis dans une assez grande igno rance, et que j'ai perdu la suite de votre discours. Ah que je voudrais bien battre quelqu'un ! et que je serai obligée à quelque Breton qui me viendrait faire un sotte proposition qui me mît en colère ! Vous me disie l'autre jour que vous étiez bien aise que je fusse dans m solitude, et que j'y penserais à vous : c'est bien rencontré c'est que je n'y pense pas assez dans tous les autres lieux Adieu, ma fille, voici le bel endroit de ma lettre ; je finis parceque je trouve que ceci s'extravague un peu ; encor a-t-on son honneur à garder.

180. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 20 septembre 1671.

Ce n'est pas sans raison, ma chère fille, que vous fût troublée du mal du pauvre chevalier de Buous ; il e étrange : c'est un garçon qui me plaisait dès Paris ; je n' pas de peine à croire tout le bien que vous m'en dites ; qui est plus extraordinaire, c'est cette crainte de la mort c'est un beau sujet de faire des réflexions, que l'état vous le dépeignez. Il est certain qu'en ce temps-là no aurons de la foi de reste : elle fera tous nos désespoirs tous nos troubles ; et ce temps que nous prodiguons, que nous voulons qui coule présentement, nous ma quera ; et nous donnerions toutes choses pour avoir de ces jours que nous perdons avec tant d'insensibilit voilà de quoi je m'entretiens quelquefois dans ce mail q vous connaissez. La morale chrétienne est excellente

tous les maux ; mais je la veux chrétienne ; elle est trop creuse et trop inutile autrement. Ma Mousse me trouve quelquefois assez raisonnable là-dessus ; et puis un souffle, un rayon de soleil emporte toutes les réflexions du soir. Nous parlons quelquefois de l'opinion d'Origène et de la nôtre : vous aurez peine à nous faire entrer une éternité de supplices dans la tête, à moins que d'un ordre du roi et de la sainte écriture, la soumission n'arrive au secours.

Je suis fort aise que vous ayez trouvé cette requête jolie ; sans être aussi habile que vous, je l'ai entendue *per discrezione*, elle m'a paru admirable. La Mousse est fort glorieux d'avoir fait en vous une si merveilleuse écolière [1].

Je vous plains de quitter Grignan, vous êtes en bonne compagnie ; c'est une belle maison, une belle vue, un bel air : vous allez dans une petite ville étouffée [2], où peut-être il y aura des maladies et du mauvais air ; et ce pauvre Coulanges qui ne vous trouvera point ; il me fait pitié. Enfin sa destinée n'est pas de vous voir à Grignan ; peut-être le mènerez-vous à vos états : mais c'est une grande différence, et vous devez bien sentir le désagrément de ce voyage, dans l'état où vous êtes, et dans la saison où nous sommes. Vous y verrez l'effet des protestations de M. de Marseille ; je les trouve bien sophistiquées, et avec de grandes restrictions. Les assurances que je lui donne de mon amitié sont à peu près dans le même style : il vous assure de son service, sous condition ; et moi, je l'assure de mon amitié, sous condition aussi, et lui disant que je ne doute point du tout que vous n'ayez toujours de nouveaux sujets de lui être obligée.

M. de Lavardin vint tout droit de Rennes ici jeudi au soir, et me conta les magnificences de la réception qu'on lui a faite. Il prêta le serment au parlement, et fit une

[1] L'abbé La Mousse était cartésien.

[2] Lambesc, petite ville de Provence où se tient l'assemblée des états de la province. (A. G.)

[redacted]

très agréable harangue. Je le remenai le lendemain
pour reprendre son équipage, et gagner Paris.

L'évêque de Léon a été à la dernière extrémité
avec un transport au cerveau, qui le rendait bien
Marphise[1]; il est hors d'affaire. Je serai ici jusqu
de novembre, et puis j'irai embrasser et mener c
mes *petites entrailles*; et au printemps, si Dieu m
vie, je verrai la Provence : notre abbé le souhai
vous aller voir avec moi, et vous ramener; il y a
longtemps que vous serez en Provence. Il est vrai
faudrait s'attacher à rien, et qu'à tout moment on s
le cœur arraché dans les grandes et petites choses;
moyen? Il faut donc toujours avoir cette *morale*
mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'év
Je vous avoue, ma fille, que mon cœur me fait bi
frir; j'ai bien meilleur marché de mon esprit et de
meur. Je suis très contente de votre amitié. Ne cro
au moins que je sois trop délicate et trop difficile;
dresse me pourrait rendre telle, mais je ne l'ai jama
tée; et quand elle n'est point raisonnable, je la gour
mais croyez-moi de bonne foi, et dans le temps
vous aime le plus, et que je crois que vous m'aimez
que les choses qui m'ont touchée auraient touché
ce soit au monde. Je vous dis tout cela pour vous
l'esprit qu'il y ait aucune peine à vivre avec moi,
faille des observations fatigantes. Non, ma bonne
faire comme vous faites, et comme vous avez su
faire quand vous avez voulu; cette capacité qui est
rendrait le contraire plus douloureux. Mais où
comptez au moins que vous ne perdez aucune de
dresses pour moi : je vois, et je sens tout, et j'ai to
plication qui est inséparable de la grande amitié.

Je vous trouve admirable de faire des portraits

[1] C'est-à-dire, à la petite chienne de madame de Sévigné,
Descartes, n'était qu'une machine. (A. G.)

[redacted]

dont la beauté vous étonne vous-même : savez-vous bien que vous vous jouez à me trouver médiocre, de la dernière médiocrité, quand vous me comparerez à votre idée pleine d'exagération? Voici qui ressemble un peu *à détruire par sa présence ;* mais cela est vrai, il faut que cela passe. J'ai ri de ce *Carpentras* [1] que vous enfermez pendant que vous avez affaire, en l'assurant qu'il veut faire la *siesta.* Vos dames sont bien dépeintes avec leurs habits d'oripeau : mais quels chiens de visages! je ne les ai jamais vus nulle part. Que le vôtre, que je vois avec ce petit habit uni, est agréable et beau! et que je voudrais bien le voir et le baiser de tout mon cœur! Au nom de Dieu, mon enfant, conservez-vous, évitez les occasions d'être effrayée. Je n'approuve guère d'avoir voyagé dans votre septième : je prie Dieu qu'il guérisse ce pauvre chevalier (*de Buous*); j'embrasse les vauriens. Vous ne pouviez pas me donner une plus petite idée de la place que j'ai dans le cœur de M. de Grignan, qu'en me disant que c'est le reste de ce que vous n'y occupez pas : je sais ce que c'est que de tels restes; il faut être bien aisée à contenter pour en être satisfaite. Savez-vous que le roi a reçu M. d'Andilly comme nous aurions pu faire? Vivons, et laissons M. de Pomponne s'établir dans une si belle place.

181. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 23 septembre 1671

Nous voilà, ma chère enfant, retombés dans le plus épouvantable temps qu'on puisse imaginer : il y a quatre jours qu'il fait un orage continuel; toutes nos allées sont noyées, on ne s'y promène plus. Nos maçons, nos charpentiers gardent la chambre; enfin j'en hais ce pays, et souhaite votre soleil à tout moment; peut-être que vous souhaitez ma pluie; nous faisons bien toutes deux.

[1] Evêque de Carpentras, fort ennuyeux. C'était Gaspard de Vintimille.

Nous avons à Vitré ce pauvre petit abbé de Montigni, évêque de Léon, qui part aujourd'hui, comme je crois, pour voir un pays beaucoup plus beau que celui-ci. Enfin, après avoir été ballotté cinq ou six fois de la mort à la vie, les redoublements de la fièvre ont décidé en faveur de la mort : il ne s'en soucie guère, car son cerveau est embarrassé; mais son frère l'avocat-général [1] s'en soucie beaucoup, et pleure très souvent avec moi; car je vais le voir, et suis son unique consolation : c'est dans ces occasions qu'il faut faire des merveilles. Du reste, je suis dans ma chambre à lire, sans oser mettre le nez dehors. Mon cœur est content, parceque je crois que vous vous portez bien; cela me fait supporter les tempêtes, car ce sont des tempêtes continuelles : sans le repos que me donne mon cœur, je ne souffrirais pas impunément l'affront que me fait le mois de septembre; c'est une trahison, dans la saison où nous sommes, au milieu de vingt ouvriers : je ferais un beau bruit, *Quos ego!*

Je poursuis cette *morale* de Nicole, que je trouve délicieuse; elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout; et la conformité à la volonté de Dieu me pourrait suffire, si je ne voulais un remède spécifique. Enfin je trouve ce livre admirable; personne n'a écrit comme ces messieurs, car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau. On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments, que, quoique ce soit en mal, on en est charmé. J'ai même pardonné l'*enflure* du cœur en faveur du reste, et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil, qui sont proprement du vent : cherchez un autre mot; j'achèverai cette lecture avec plaisir. Nous lisons aussi l'histoire de France depuis le roi Jean; je veux la débrouiller dans ma tête, au moins autant que l'histoire romaine, où je n'ai ni parents, ni amis; encore trouve-t-on ici des noms de

[1] Au parlement de Rennes.

connaissance : enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons pas ; vous jugez bien qu'avec cette humeur je ne suis point désagréable à notre Mousse. Nous avons pour la dévotion ce recueil des lettres de M. de Saint-Cyran, que M. d'Andilly vous enverra, et que vous trouverez admirable. Voilà, mon enfant, tout ce que vous peut dire une vraie solitaire.

On me mande que madame de Verneuil est très malade. Le roi causa une heure avec le bon homme d'Andilly [1] aussi plaisamment, aussi bonnement, aussi agréablement qu'il est possible : il était aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard, et d'attirer sa juste admiration ; il témoigna qu'il était plein du plaisir d'avoir choisi M. de Pomponne, qu'il l'attendait avec impatience, qu'il aurait soin de ses affaires, sachant qu'il n'était pas riche. Il dit au bon homme qu'il y avait de la vanité à lui d'avoir mis dans sa préface de Josèphe qu'il avait quatre-vingts ans, que c'était un péché ; enfin on riait, on avait de l'esprit. Le roi ajouta qu'il ne fallait pas croire qu'il le laissât en repos dans son désert, qu'il l'enverrait querir, qu'il voulait le voir comme un homme illustre par toutes sortes de raisons. Comme le bon homme l'assurait de sa fidélité, le roi dit qu'il n'en doutait point, et que quand on servait bien Dieu, on servait bien son roi. Enfin ce furent des merveilles ; il eut soin de l'envoyer dîner, et de le faire promener dans une calèche : il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilly, il est transporté, et dit de moment en moment, sentant qu'il en a besoin, il faut s'humilier. Vous pouvez penser la joie que cela me causa, et la part que j'y prends. Je voudrais bien que mes lettres vous donnassent autant de plaisir que les vôtres m'en don-

[1] Arnauld d'Andilly était l'ami de Saint-Cyran, et avait en quelque sorte partagé sa disgrace. Il reparaissait à la cour après vingt-six ans d'absence, pour remercier le roi qui venait de donner à M. de Pomponne, son fils, la place de M. de Lionne. Balzac a dit d'Arnauld d'Andilly : Il ne rougit point des vertus chrétiennes, et ne tire point vanité des vertus morales.

[redacted]

nent. Ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur.

182. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 27 septembre 1671.

Je le veux, ma chère fille, ne parlons plus de la perte de nos lettres, cela ennuie de toute façon : je n'ai pas trop de peine à m'en taire présentement ; car, Dieu merci, je les reçois depuis un mois comme je le puis souhaiter, et vous pouvez m'écrire un peu plus franchement qu'à celui qui les avait prises, et que vous croyez toujours entretenir quand vous m'écrivez; cependant vous voulez fort bien qu'il sache que vous m'aimez, vous ne lui celez rien là-dessus, et vous en parlez, ce me semble, sans crainte d'être entendue. Ce que vous me dites sur ce sujet me remplit le cœur. Je vous avoue que je vous crois, et que cette confiance fait l'unique douceur de ma vie et le but de tous mes desirs : elle est accompagnée de plusieurs amertumes, mais enfin ce sont des suites nécessaires ; et quand on ne souffre que par la tendresse, on trouve de la patience. Je finis toujours ce chapitre le plus tôt que je puis ; je ne le finirais point, si je n'avais un soin extrême de finir.

Je suis ravie que vous ayez une belle-sœur aimable, et qui vous puisse servir de compagnie et de consolation ; c'est une chose que je vous souhaite à tout moment, et personne n'a plus besoin que vous d'une société agréable ; sans cela, vous vous creusez l'esprit d'une si étrange manière, que vous vous détruisez vous-même : vous ne vous amusez point à des bagatelles ; vous rêvez noir, si vous n'avez de la conversation. On ne peut être plus contente que je le suis de l'approbation que vous donnez à cette aimable belle-sœur ; je compte que c'est madame de Rochebonne qui a de l'air du coadjuteur, et son esprit, et son humeur, et sa

[redacted]

nterie. Si vous voulez lui faire mes compliments par
e, vous me ferez beaucoup de plaisir.

ilà M. de Pomponne en état d'être envié. Vous me
sur cela bien agréablement. Je m'en vais en écrire
n homme [1]; je vous ai dit tout ce que je savais là-
s: il m'a écrit deux fois depuis sa faveur, et moi aussi
fois; il n'a rien de plus sensible que mon amitié, à ce
ne mande, et de voir que mes approbations ont vingt
avance sur toutes celles qu'on va donner à son fils,
gt ans dont il y a eu des années difficiles à soutenir [2].
voici un changement extraordinaire; c'est un plaisir
être spectateur. En voici encore un du comte de Gui-
ii revient; mais je fais la charge de d'Hacqueville,
t depuis vingt jours au chevet du maréchal (*de Gra-*
[3], malade, et qui sans doute vous aura mandé toutes
, et la visite que le roi lui fit il y a cinq ou six jours.
is que Vardes ne sera pas longtemps à recevoir la
grace que le comte de Guiche; il me semble que leurs
urs figurent ensemble [4]; c'est à vous à nous mander
on en espère en votre pays. Voilà une lettre que j'écris
e évêque; lisez-la, vous verrez mieux que moi si elle
ropos ou non; d'ici je ne la crois pas mal, mais ce
as d'ici qu'il en faut juger. Vous savez que je n'ai
trait de plume, ainsi mes lettres sont fort négligées;
'est mon style, et peut-être qu'il fera autant d'effet
autre plus ajusté: si j'étais à portée d'en recevoir
avis, vous savez combien je l'estime, et combien de
m'a réformée; mais nous sommes aux deux bouts de

d'Andilly, père de M. de Pomponne.

a vu que, pendant les discussions relatives au formulaire, les Ar-
vaient subi la disgrace du roi.

e du comte de Guiche.

tait M. de Guiche qui avait écrit la lettre supposée du roi d'Espagne
ne de France, sa fille, par laquelle on l'instruisait du commerce
avec madame de La Vallière. Mais c'était Vardes qui conduisait
trigue, perfidie d'autant plus grande qu'il avait toute la confiance

[redacted]

la France, en sorte qu'il n'y a qu'une chose à faire, qui es de juger si ma lettre convient ou non, et sur cela, de l donner ou de la brûler. Ce n'est pas sans chagrin qu'o sollicite une si petite chose, mais il faut se vaincre dan les sentiments qu'on aurait fort naturellement là-dessus ; j'ai de plus à vous dire que j'ai vu faire ici des pas pour moins, et que tout ce qui vient tous les ans est excellent, et qu'enfin chacun a ses raisons. Pour vos dates, ma chère enfant, je suis de votre avis; c'est une légèreté que de changer tous les jours : quand on se trouve bien du 26 ou du 16, par exemple, pourquoi changer? c'est même une chose désobligeante pour ceux qui vous l'ont dit. Un homme d'honneur, un honnête homme vous dit une chose bonnement et comme elle est, et vous ne le croyez qu'un jour; le lendemain, qu'un autre vous dise autrement, vous le croyez; vous êtes toujours pour le dernier qui parle: c'est le moyen de faire autant d'ennemis qu'il y a de jours en l'an. Ne prenez point cette conduite, tenez-vous au 26 ou au 16, quand vous vous en trouverez bien; ne suivez point mon exemple, ni celui du monde corrompu, qui suit le temps et change comme lui : soyez constante, et croyez qu'au lieu de vouloir vous soumettre à mon calendrier, c'est moi qui approuve le vôtre : je fais juge M. le coadjuteur ou madame de Rochebonne, si je ne dis pas bien. J'ai grande envie de savoir si vous aurez vu ce pauvre Coulanges; cela est bien cruel qu'il ait pris la peine de faire tant de chemin pour vous voir un moment, et peut-être point du tout. Le pauvre Léon a toujours été à l'agonie depuis que je vous ai mandé qu'il se mourait; il y est plus que jamais, et il saura bientôt mieux que vous si la matière raisonne. C'est un dommage extrême que la perte de ce petit évêque; c'était, comme disent nos amis, un esprit *lumineux* [1] sur la philosophie. Le vôtre l'est aussi :

[1] Cette expression était nouvelle, on la devait aux écrivains de Port-Royal. (A. G.)

vos lettres sont ma vie; je ne vous dis pas la moitié ni le quart de l'amitié que j'ai pour vous.

183. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 30 septembre 1671.

Je crois qu'à présent l'opinion *léonique* est la plus assurée; il voit de quoi il est question, et si la matière raisonne ou ne raisonne pas, et quelle sorte de petite intelligence Dieu a donnée aux bêtes, et tout le reste. Vous voyez bien que je le crois dans le ciel, *o che spero!* il mourut lundi matin : je fus à Vitré, je le vis, et je voudrais ne l'avoir point vu. Son frère l'avocat-général me parut inconsolable; je lui offris de venir pleurer en liberté dans mes bois : il me dit qu'il était trop affligé pour chercher cette consolation. Ce pauvre petit évêque avait trente-cinq ans, il était établi; il avait un des plus beaux esprits du monde pour les sciences, c'est ce qui l'a tué : comme Pascal, il s'est épuisé. Vous n'avez pas trop affaire de ce détail, mais c'est la nouvelle du pays, il faut que vous en passiez par là ; et puis il me semble que la mort est l'affaire de tout le monde, et que les conséquences viennent bien droit jusqu'à nous.

Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève ; surtout je suis charmée du troisième traité, des moyens de conserver la paix avec les hommes [1] : lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes, et jansénistes, et molinistes, et tout le monde enfin : ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait; il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler,

[1] C'est l'un des plus beaux traités de Nicole. Voltaire l'appelle un chef-d'œuvre, auquel on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité. *Siècle de Louis XIV*.)

[redacted]

ou la sincérité d'avouer; en un mot, je n'ai jamais écrire comme ces messieurs-là. Sans la consolation de l lecture, nous mourrions d'ennui présentement; il pleu sans cesse; il ne vous en faut pas dire davantage pou vous représenter notre tristesse. Mais vous qui avez u soleil que j'envie, je vous plains d'avoir quitté votre Gri gnan; il y fait beau, vous y étiez en liberté avec une bonn compagnie, et, au milieu de l'automne, vous le quittez pour vous enfermer dans une petite ville; cela me blesse l'imagination. M. de Grignan ne pouvait-il point différer son assemblée? N'en est-il point le maître? Et ce pauvre M. de Coulanges, qu'est-il devenu? Notre solitude nous fait la tête si creuse, que nous nous faisons des affaires de tout; je lis et relis vos lettres avec un plaisir et une tendresse que je souhaite que vous puissiez imaginer, car je ne vous le saurais dire; il y en a une dans vos dernières que j'ai le bonheur de croire, et qui soutient ma vie; les réponses font de l'occupation, mais il y a toujours du temps de reste. Notre abbé est trop glorieux de toutes les douceurs que vous lui mandez; je suis contente de lui sur votre sujet.

Pour La Mousse, il fait des catéchismes les fêtes et le dimanches; il veut aller en paradis; je lui dis que c'es par curiosité, et afin d'être assuré une bonne fois si le so leil est un amas de poussière qui se meut avec violence, o si c'est un globe de feu. L'autre jour il interrogeait de petits enfants; et, après plusieurs questions, ils confondiren le tout ensemble, de sorte que, venant à leur demander q était la vierge, ils répondirent tous l'un après l'autre q c'était le créateur du ciel et de la terre : il ne fut poi ébranlé par les petits enfants; mais voyant que des hor mes, des femmes et même des vieillards disaient la mêr chose, il en fut persuadé, et se rendit à l'opinion con mune. Enfin il ne savait plus où il en était, et si je ne fus arrivée là-dessus, il ne s'en fût jamais tiré : cette nouvel

opinion eût bien fait un autre désordre que le mouvement des petites parties. Adieu, ma très chère enfant; vous voyez bien que ce qui s'appelle se chatouiller pour se faire rire, c'est justement ce que nous faisons. Je vous embrasse très tendrement, et vous prie de me laisser penser à vous et vous aimer de tout mon cœur.

184. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 4 octobre 1671.

Vous voilà donc à votre assemblée : je vous ai mandé combien je trouvais mauvais que M. de Grignan l'eût mise en ce temps, pour vous ôter tout l'agrément de votre séjour de campagne, et tout le plaisir de votre bonne compagnie. Vous avez perdu aussi le pauvre Coulanges, qui m'écrit de Lyon tous ses déplaisirs, et ne songe plus qu'à s'en retourner à Paris, c'est-à-dire à Autry [1], d'où il ne serait pas sorti sans l'espérance de vous voir : toute sa consolation, c'est de parler de vous avec ce chamarier de Rochebonne, qui ne peut se taire de vos perfections. Si je n'avais point trouvé ridicule de vous envoyer toutes mes lettres, je vous aurais envoyé celle-là avec celle du comte des Chapelles; mais voilà sa réponse qui suffira, avec deux autres lettres que je veux que vous ayez, celle de M. Le Camus et celle de M. d'Harouïs. Je pense que, pour vous donner le temps de lire tout ce que je vous envoie, la civilité m'obligerait à finir ici ma lettre; mais je veux savoir auparavant si vous n'avez point ri de la rêverie naturelle que je fis à Vitré, en priant ce gentilhomme de Basse-Bretagne de nous faire vitement dîner. Je crus que cela vous ferait souvenir de cet homme à la Merci [2], que je voulais qui raccommodât mes manches, et qui était le clerc d'un secrétaire du roi. Mais ce que vous me dites du soleil et de la lune,

[1] Terre près de Gien, appartenant alors à la sœur de Coulanges.
[2] A l'église des pères de la Merci, qui était rue du Chaume.

[redacted]

de M. de Chaulnes et de M. de Lavardin, est très bien di| et pour vous, vous êtes toujours sur l'horizon. Cela e| vrai, ma fille, vous ne vous reposez jamais, vous êtes tou|jours dans le mouvement, et je tremble quand je pense| votre état et à votre courage, qui assurément passe d| beaucoup vos forces. Je conclus comme vous que, quand vo| voudrez vous reposer, il ne sera plus temps, et qu'il n'| aura aucune ressource à vos fatigues passées. Cette pens| m'occupe et m'afflige beaucoup, car enfin ce ne sont pl| ici les premiers pas, ce sont les derniers : ce sont des br|ches sur d'autres brèches, et des abîmes sur des abîme| Nous en parlons souvent, notre abbé et moi, quoique pe| instruits ; mais, à vue de pays, on juge bien où tout ce| peut aller : cet endroit est bien digne de votre attentio| car il n'y va pas d'une chute médiocre. On va bien loi| dit-on, quand on est las ; mais quand on a les jambes ron|pues, on ne va plus du tout. Je crois que vous êtes ass| habile pour appuyer sur ces considérations, et pour en pa|ler avec notre coadjuteur, qui a tout ce qui est nécessai| pour vous bien conseiller, car il a un grand sens, un bo| esprit, un courage digne du nom qu'il porte : il faut to| cela pour décider dans une occasion comme celle-ci. Not| abbé s'estime bien heureux que vous comptiez son avis po| quelque chose ; il ne souhaite la vie et la santé que po| vous aller donner ses conseils, et prendre le jeton dont vo| savez qu'il s'aide parfaitement bien [1]. Voici, ma chère enfan| une lettre qui n'est pas délicieuse ; mais encore faut-il parl| quelquefois des choses importantes qui tiennent au cœu| vous savez d'ailleurs, et je vous l'ai dit en chanson, qu'o| *ne rit pas toujours*. Non, assurément, il s'en faut de bea|coup ; cependant soyez en garde pour ne pas faire de l| bile noire : songez uniquement à votre santé, si vou| aimez la mienne, et croyez qu'aussitôt que je serai délo|

[1] M. de Grignan n'avait pas une assez grande fortune pour soutenir l| dépenses énormes qu'il faisait dans son gouvernement. (A. G.)

[redacted]

gée à Pâques, je ne penserai plus qu'à vous aller voir et à vous donner toutes les facilités possibles pour revenir avec moi, dans un degré moins élevé, mais plus commode. Que dit Adhémar du retour du comte de Guiche? Adieu, mon enfant, je suis à vous. J'embrasse M. le lieutenant-général qui n'est plus chasseur.

185. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 7 octobre 1671.

Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt que je lise de beaux livres. Celui dont il s'agit présentement, c'est cette *Morale* de Nicole; il y a un Traité sur les moyens d'entretenir la paix entre les hommes, qui me ravit; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière; si vous ne l'avez pas lu, lisez-le; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention : je crois que tout le monde s'y trouve; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention; j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger; je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire : Je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer, si l'ame et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, et, par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon ame, à mon cœur, à mes sentiments. Voilà de quoi je suis pleine et de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets.

Je vous crois à Lambesc, mais je ne vous vois pas bien d'ici; il y a des ombres dans mon imagination qui vous couvrent à ma vue. Je m'étais fait le château de Grignan,

[redacted]

je voyais votre appartement, je me promenais sur votr terrasse, j'allais à la messe dans votre belle église ; mai je ne sais plus où j'en suis : j'attends avec impatience de nouvelles de ce lieu-là et des manières de l'évêque. Il y avait dans mon dernier paquet une lettre qui me donna beaucoup d'espérance. Quoique vous ayez été deux ordinaires sans m'écrire, j'espère un peu vendredi d'avoir un lettre de vous, et si je n'en ai point, vous avez été si pré voyante, que je ne serai point en peine ; il y a des soins comme, par exemple, celui-là, qui marquent tant d bonté, de tendresse et d'amitié, qu'on est charmé. *Amen* ma très chère et très aimable ; je ne veux point vous écrir davantage aujourd'hui, quoique mon loisir soit grand : j n'ai que des riens à vous mander, c'est abuser d'une lieutenante-générale qui tient les états dans une ville, et qu n'est pas sans affaires ; cela est bon quand vous êtes dan votre palais d'Apollidon. Notre abbé, notre Mousse, son toujours tout à vous ; et pour moi, ma fille, ai-je besoi de vous dire ce que je vous suis et ce que vous m'êtes

Le comte de Guiche est à la cour tout seul de son ai et de sa manière, un héros de roman, qui ne ressembl point au reste des ho[illegible]es : voilà ce qu'on me mande.

186. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 11 octobre 1671.

Vous avez été fâchée de quitter Grignan ; vous avez e raison ; j'en ai été quasi aussi triste que vous, et j'ai sent votre éloignement de vingt lieues, comme je sentirais u changement de climat. Rien ne me console que la sûret où vous serez à Aix pour votre santé ; vous accoucherez au bout de l'an tout juste, j'emploie tous mes jours à son ger à ceux de l'année dernière que je passais avec vous il est vrai qu'on ne peut pas avoir moins perdu de temp que vous avez fait : mais si, après cette couche-ci, M. d

[redacted]

Grignan ne vous donne quelque repos, comme on fait à une bonne terre, bien loin d'être persuadée de son amitié, je croirai qu'il veut se défaire de vous; et le moyen de résister à ces continuelles fatigues? Il n'y a ni jeunesse, ni santé qui n'en soient détruites. Enfin je lui demande pour vous cette marque de sa tendresse et de sa complaisance: je ne veux point vous trouver grosse, je veux que vous veniez vous promener avec moi dans ces prés, que vous me promettez, et que nous mangions de ce divin muscat, sans crainte de la colique. Nous ne pensons qu'à notre voyage; et si notre abbé peut vous être bon à quelque chose, il sera au comble de ses desirs: vous nous souhaitez, il n'en faut pas tant pour nous faire voler vers vous. Nous quitterons les Rochers à la fin du mois qui vient; il me semble que ce sont les premiers pas, et j'en sens de la joie: j'en aurai beaucoup si vous arrivez à Aix en bonne santé.

Je ne trouve pas bien prudent d'avoir fait ce voyage de Lambesc au milieu de votre sept. Mais quelle folie de s'appeler *M. et madame de Grignan, et le chevalier de Grignan*[1], et venir vous faire la révérence! Qu'est-ce que ces Grignan-là? Pourquoi n'êtes-vous pas uniques en votre espèce? Celle de vos scorpions me fait grand peur; vous savez bien au moins que leur piqûre est mortelle: je suis persuadée que, puisque vous avez des bâtiments pour vous garantir du chaud, vous n'êtes point aussi sans de l'huile de scorpion, pour vous servir de contre-poison. Je ne connaissais la Provence que par les grenadiers, les orangers et les jasmins: voilà comme on nous la dépeint. Pour nous, ce sont des châtaignes qui font notre ornement; j'en avais l'autre jour trois ou quatre paniers autour de moi; j'en fis bouillir, j'en fis rôtir, j'en mis dans ma poche: on en sert dans les plats, on marche dessus; c'est la Bretagne dans son triomphe.

[1] Ils étaient d'une maison ancienne établie à Salon, et dont le nom était *Grignan*.

[redacted]

M. d'Usez [1] est à son abbaye près d'Angers : il m' envoyé un exprès; il dit qu'il me viendra voir, mais j n'en crois rien : il dit que vous êtes adorable, et ado rée de tous les Grignan, je le crois : vous l'êtes ici a moins autant, sans offenser personne. Mon oncle e comme je le souhaite sur votre sujet; Dieu nous le con serve ! La Mousse approuve fort que vous laissiez repos votre lettre ; on ne juge jamais bien d'abord de ces sort d'ouvrages ; il vous conseille même de la faire voir à quel qu'un de vos amis, ils en jugent mieux que nous-mêmes en attendant il est tout à vous. Que dirai-je à nos Grignan Vous êtes bien méchante de leur faire voir toutes mes fo lies : pour vous qui les connaissez, il n'est pas possible d vous les cacher ; mais eux avec qui j'ai mon honneur garder... Adieu, ma chère enfant, je vous recommand ma vie ; vous savez ce que vous avez à faire pour la con server.

187. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 14 octobre 1671.

Je m'en vais vous mander un petit secret; n'en parle pas, je vous prie, si personne ne vous l'a mandé. Vou saurez que notre pauvre d'Hacqueville [1] a tant fait, et s'e si fort tourmenté autour de ses amis, qu'il en est tomb malade; on prend même plaisir à dire que c'est de la p tite-vérole, et qu'il a vu tous les jours M. de Chevreus qui l'a; je ne le crois point, mais voici ce qui est. On l a écrit une lettre d'une main inconnue, par laquelle o lui demande une heure du lendemain, pour une consult tion qui doit se faire chez le cardinal de Retz. On marqu ensuite toutes les heures du jour, comme il a accoutum

[1] Jacques Adhémar de Monteil-de-Grignan, évêque d'Usez.

[2] C'est de lui qu'on disait *les d'Hacqueville*, parcequ'il était d'un cara tère si officieux qu'il se reproduisait en quelque sorte pour le service d ses amis. (A. G.)

de les employer ; on le prie de venir voir donner un remède à cinq heures à M. le maréchal de Gramont, et d'aller querir dans son carrosse M. Brayer pour le petit Monaco ; on l'avertit d'envoyer savoir des nouvelles de tous les malades dont on lui fait la liste ; on le conjure de ne pas manquer de se trouver le soir chez mademoiselle de Clisson [1], qui a de grands maux de mère ; on parle du commerce de Provence et de tous les pays de l'Europe, et l'on finit par, *dormez, dormez, vous ne sauriez mieux faire.* Enfin il a montré cette lettre avec un tel chagrin, que je meurs de peur que cela n'augmente sa fièvre. Ne me citez jamais, sur la vie ; on vous le mandera peut-être d'ailleurs.

Je sais que M. de Coulanges a eu le courage de vous aller chercher à Lambesc. Ma fille, que je l'aime d'avoir pris cette peine ! qu'il a bien fait ! qu'il est aimable ! que je l'embrasserai de bon cœur ! et que vous méritez bien qu'on en fasse davantage pour vous ! mais tout le monde n'est pas digne de le comprendre, et c'est un mérite que d'être entré, comme il a fait, dans cette vérité. Aussi vous lui avez écrit des merveilles, et je vous en loue et vous en remercie, car vous savez comme je l'aime. Adhémar sera trop aise de revenir avec lui.

L'abbé Têtu est retourné en Touraine, n'ayant pu durer à Paris ; et pour varier un peu la phrase, il a mené à ce second voyage toute la *case* de Richelieu. Si vous pouviez croire que ce fût pour vous que Paris lui fût insupportable, vous seriez bien glorieuse ; mais vous seriez seule de votre sentiment.

Il y a de la division dans la maison de Gramont entre les deux frères [2] ; notre ami d'Hacqueville est fort mêlé là-dedans. Louvigny n'a pas assez d'argent pour acheter la charge [3] ; je ne sais si l'on vous mande ce détail.

[1] Fille d'honneur de Madame ; elle fut mariée au marquis de Roquelaure.
[2] Le comte de Guiche et le comte de Louvigny, depuis duc de Gramont.
[3] De colonel des gardes françaises.

J'étais hier dans une petite allée à main gauche d
mail très obscure ; je la trouvai belle : je fis écrire sur u
arbre : *E di mezzo l'orrore, esce il diletto.*
Si M. de Coulanges est encore avec vous, embrasse
pour moi, en l'assurant que je suis fort contente de lu
ces pauvres Grignan n'auraient-ils rien ? Et vous
chère petite, quoi ! pas un mot d'amitié ?

188. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 18 octob

L'envie que vous avez d'envoyer ma premièr
quelqu'un, afin qu'elle ne soit pas perdue, m'a
et souvenir d'une Bretonne qui voulait avoir u
qui m'avait fait gagner un procès, comme un
de gagner le sien.
Vous voilà donc à Lambesc, ma fille; mai
grosse jusqu'au menton. La mode de Prove
peur. Quoi ! ce n'est donc rien que de ne fai
fant ? une fille n'oserait s'en plaindre, et les f
ordinairement deux ou trois. Je n'aime poi
seur excessive ; tout au moins cela vous do
incommodités.
Écoutez, monsieur le Comte, c'est à vo
vous n'aurez que des rudesses de moi pour
ceurs : vous vous plaisez dans vos œuvres
pitié de ma fille, vous ne faites qu'en ri
que vous ne savez ce que c'est que d'acco
tez, voici une nouvelle que j'ai à vous
après ce garçon-ci vous ne lui donnez
croirai que vous ne l'aimez point, et q
point aussi; je n'irai point en Prover
auront beau m'appeler, point de n
j'oubliais ceci : c'est que je vous
pensez-vous que je vous l'aie donn

détruire sa santé, sa beauté, sa jeunesse? Il n'y a point de raillerie; je vous demanderai cette grace à genoux en temps et lieu : en attendant, admirez ma confiance de vous faire une menace de ne point aller en Provence. Vous voyez par là que vous ne perdez ni votre amitié, ni vos paroles. Nous sommes persuadés, notre abbé et moi, que vous serez fort aise de nous voir. Nous vous mènerons La Mousse, qui vous rend grace de votre souvenir : et pourvu que je ne trouve point une femme grosse, et toujours grosse, et encore grosse, vous verrez si nous ne sommes pas des gens de parole : en attendant, ayez-en un soin extrême, et prenez garde qu'elle n'accouche à Lambesc. Adieu, mon cher Comte.

Je reviens à vous, ma belle, et vous dis donc que je vous plains fort : songez à ne point accoucher à Lambesc. Quand vous aurez passé le huitième, il n'y a plus d'heure. Vous avez présentement M. de Coulanges : qu'il est heureux de vous voir! qu'il a bien fait d'avoir pris courage, et vous de l'avoir pressé! embrassez-le pour moi, et tous vos Grignan, car on ne saurait s'empêcher de les aimer. Ma tante[1] me mande que votre enfant pince tout comme vous. Elle est méchante; je meurs d'envie de la voir. Hélas! j'aurais grand besoin de cet homme noir pour me faire prendre un chemin dans l'air : celui de terre devient si épouvantable que je crains quelquefois que nous ne soyons assiégés ici par les eaux. Il est vrai qu'après vous avoir vue partir pour la Provence, au milieu des abîmes, il faut croire qu'il n'y a rien d'impossible.

Je reviens à votre histoire. Je m'étais moquée de celle de La Mousse; mais je ne me moque pas de celle-ci : vous me l'avez très bien contée, et si bien que j'en frissonnais en la lisant; le cœur m'en battait : en vérité, c'est la plus étrange chose du monde. Cet *Auger* enfin, c'est un garçon

[1] La marquise de La Trousse, née Coulanges.

[redacted]

que j'ai vu, à qui je parlerai, et qui conte cela tout naïv ment : je crois que rien ne peut être plus positif; c'est ı sylphe assurément. Après la promesse que vous faites, ne doute pas qu'il n'y ait presse à qui vous apportera ic la récompense est digne d'être bien disputée, et si je ı vous vois arriver, je croirai que cela vient de la guer que cette préférence aura émue entre eux ; cette guer sera bien fondée, et si les sylphes pouvaient périr, ils ı pourraient le faire dans une plus belle occasion. Enfi ma fille, je vous remercie mille fois de m'avoir si bi conté cette histoire d'original ; c'est la première de cet nature dont je voudrais répondre.

Je trouvé plaisants les miracles de votre solitaire ; ma s'il les croit, j'en doute fort, et M. de Grignan a gran raison de l'aller prêcher de temps en temps : sa vani pourrait bien le conduire du milieu de son désert dans milieu de l'enfer. Ce serait un beau chemin ; il n'eût p été besoin de prendre tant de peine ; s'il ne va que là, on va fort bien de partout. Je craindrai fort pour son salu jusqu'à ce que vous m'en assuriez. Je vous crois, et je s que vous êtes tout comme il faut pour n'être persuad qu'à bonnes enseignes. Dieu est tout puissant, qui est-qui en doute ? Mais nous ne méritons guère qu'il no montre sa puissance.

Je suis fort aise que M. de Grignan ait bien harangu cela est agréable pour soi ; on ne se soucie pas des autr M. de Chaulnes parla bien aussi, un peu pesamment ; m cela n'était pas mal à un gouverneur. Pour M. de Lava din, il a la langue fort bien pendue. J'ai mandé à Corl nelli qu'assurément son paquet avait été perdu avec t d'autres lettres que je regrette tous les jours. Adieu, ı chère enfant ; je vous aime si passionnément que j'en (che une partie, de peur de vous accabler. Je vous remer de vos soins, de votre amitié, de vos lettres ; ma vie ti à toutes ces choses-là.

189. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 21 octobre 1671.

Que votre ventre me pèse, ma chère petite! Songez que vous n'êtes pas seule à étouffer, et que le grand intérêt que je prends à votre santé me ferait devenir habile, si j'étais auprès de vous. Les avis que je donne à la Deville feraient croire à madame *Moreau*[1] que j'aurais eu des enfants. En vérité, j'en ai beaucoup appris depuis trois ans. J'avoue que d'abord l'honnêteté et la *préciosité* d'un long veuvage m'avaient laissée dans une profonde ignorance; mais je deviens *matrone* à vue d'œil.

Vous avez présentement M. de Coulanges; il vous aura bien réjoui le cœur; mais quand vous recevrez cette lettre, vous ne l'aurez plus. Je l'aimerai toute ma vie du courage qu'il a eu de vous aller trouver jusqu'à Lambesc. J'ai fort envie de savoir des nouvelles de ce pays-là. Je suis accablée de celles de Paris; surtout la répétition du mariage de MONSIEUR me fait sécher sur pied. Je suis en butte à tout le monde, et tel qui ne m'a point écrit, se réveille pour mon malheur afin de me l'apprendre. Je viens d'écrire à l'abbé (*Le Camus*) de Pontcarré: « Que je le conjure de ne m'en plus rompre la tête, ni de la Palatine « qui va querir la Princesse[2], ni du maréchal du Plessis « qui va l'épouser à Metz, ni de MONSIEUR qui va con« sommer à Châlons, ni du roi qui va les voir à Villers« Cotterets; qu'en un mot, je n'en veux plus entendre « parler qu'ils n'aient couché et recouché ensemble; que « je voudrais être à Paris pour n'entendre plus parler de « nouvelles; que du moins si je pouvais me venger sur les « Bretons de la cruauté de mes amis, je prendrais patience;

[1] Madame Moreau avait gardé madame de Grignan pendant sa couche.
[2] Elisabeth-Charlotte de Bavière, fille de Charles-Louis, électeur palatin.

[redacted]

« mais qu'ils sont six mois à tourner sans ennui sur u
« nouvelle de la cour, et à la regarder de tous les côté
« que pour moi j'ai encore un petit reste de bel air qui m
« rend *précieuse*, et qui fait que je me lasse aisément. » E
effet, je me détourne des lettres où je crois qu'on me v
parler encore de nouvelles, et je me jette avidement su
les lettres d'affaires. Je lus hier avec un plaisir extrêm
une lettre du bon homme Lamaison [1], que j'étais bien as-
surée qui ne me dirait pas un mot de ce mariage, mais qu
salue toujours fort humblement madame la comtesse,
comme si elle était encore à mes côtés. Hélas ! il ne me
faudrait guère prier pour me faire pleurer présentement :
un tour de mail sur le soir en ferait l'office.

A propos, il y a des loups dans mon bois ; j'ai deux ou
trois gardes qui me suivent les soirs, le fusil sur l'épaule ;
Beaulieu est le capitaine. Nous avons honoré depuis deux
jours le clair de la lune de notre présence, entre onze
heures et minuit. Avant-hier nous vîmes d'abord un
homme noir ; je songeai à celui d'*Auger*, et je me préparais
déja à refuser sa jarretière. Il s'approcha, et nous trou-
vâmes que c'était M. de La Mousse. Un peu plus loin nous
vîmes un corps blanc tout étendu ; nous approchâmes de
celui-là, c'était un arbre que j'avais fait abattre la semain
passée. Voilà des aventures bien extraordinaires ; je crain
que vous n'en soyez effrayée en l'état où vous êtes ; buve
un verre d'eau, ma fille. Si nous avions des sylphes à notr
commandement, nous pourrions vous conter quelques his
toires dignes de vous divertir ; mais il n'appartient qu'
vous de voir une telle diablerie, sans pouvoir en doute
Quand ce ne serait que pour parler à *Auger*, il faut qu
j'aille en Provence : cette histoire m'a bien occupée et bie
divertie ; j'en ai envoyé la copie à ma tante, croyant q
vous n'auriez pas eu le courage de l'écrire deux fois si bie

[1] Régisseur de la terre de Bourbilly.

[redacted] [redacted]

exactement. Dieu sait quel goût je trouve à ces sortes ioses en comparaison des *Renaudot* [1], qui égaient leur ie à mes dépens. Adieu, ma chère belle, je vous vois, pense à vous sans cesse. Mille amitiés aux Grignan, à rtion de ce que vous croyez qu'ils m'aiment : cette est bonne; je m'en fie à vous.

190. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 25 octobre 1671.

revoilà dans mes lamentations de Jérémie; je n'ai qu'un paquet cette semaine, et je dois croire l'autre : vous n'avez point été sept jours sans m'écrire; il y entre vos lettres; ma fille, c'est un démon qui les e, et qui s'en joue, c'est le sylphe d'*Auger :* quoi n soit, j'en suis inconsolable. Voilà une lettre pour évêque; vous avez très bien fait d'ouvrir la sienne; t toute farcie de tendresse. Je le prends par ses pa- et je compte là-dessus plus qu'il ne voudrait : c'est en fait; pourquoi s'embarque-t-il dans de si extrêmes tations? Je crois que ma réponse n'est point mal : la bien méchante et bien commune; j'ai quasi donné a *justice de croire;* mais voilà justement où je ne oucie pas. Si vous n'avez point jeté mes dernières mandez-moi s'il n'y en a pas une du 30 septembre. n! c'est justement celle où vous me disiez de l'avoir que le diable a emportée : j'en reviens toujours là, ue j'en suis désespérée. On me mande que le roi a un régiment au chevalier de Grignan; je crois que l*dhémar ;* si c'est quelque chose de bon, j'en suis Mais que dirons-nous de Coulanges? N'est-ce point s joli homme du monde? J'ai lu sa lettre, tout comme l'avez imaginé, c'est-à-dire en pâmant de rire : toute

[1] st-à-dire, des faiseurs de gazettes. L'invention des gazettes est due naudot. (A. G.)

sa lettre est excellente, et ses chapitres; mon Dieu! j'ai envie de le voir, de l'embrasser, de parler de vous a lui! Il est ravi de tout ce que vous faites, et en vérité raison ; on ne peut assez vous admirer, je ne saurais f les honneurs de vous; j'en suis touchée comme les aut et j'en demeure d'accord avec mes bons amis, sans f comme la présidente Jeannin : vous souvient-il de ce p conte? Enfin, ma fille, que vous manque-t-il? vou renviez sur M. de Pomponne. Au milieu de mon rire me suis senti des serrements de cœur qui ne paraissai point y devoir tenir une place, et que je trouvais fort l le moyen d'y mettre; tous chemins vont à Rome, c'es dire tout me va droit au cœur. M. de Coulanges écrit cela bien plaisamment, et nous en avons ri, comme v l'avez prévu, et assurément aux mêmes endroits. J'exa nerai bien cet hiver, avec lui, tous les chapitres, et surt celui de la coiffure; il me paraît assez comme celui d'Aris dans son chapitre des chapeaux. Mais le chocolat, qu'en rons-nous? N'avez-vous point peur de vous brûler le sa Tous ces effets si miraculeux ne nous cacheront-ils p quelque embrasement? Dans l'état où vous êtes, ma c enfant, rassurez-moi, car je crains ces mêmes effets. aimé le chocolat, comme vous savez; il me semble m'a brûlée, et depuis, j'en ai bien entendu dire du n mais vous dépeignez et vous dites si bien les merve qu'il fait en vous, que je ne sais plus qu'en penser. endroit de la lettre de Coulanges est très plaisant, mai tout, je vous assure qu'elle est plaisante. Adieu, ma chère et très aimable, je prendrai grand plaisir à li chapitre de la tendresse que vous avez pour moi, je promets de demeurer fixée dans l'opinion que j'en mais, pour plus grande sûreté, soyez fixée aussi à r donner des marques, comme vous faites. Vous savez quelle passion je vous aime, et quelle inclination j'ai toute ma vie pour vous : tout ce qui peut m'avoir re

[redacted]

haïssable venait de ce fonds; il est en vous de me rendre la vie heureuse ou malheureuse. J'embrasse le Comte. La marquise de Coëtlogon prit tant de chocolat, étant grosse l'année passée, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme un diable, qui mourut. Il est vrai que les lettres de notre petit ami [1] ne sont nullement agréables, il y a trop de paroles; il fait bien d'être honnête homme d'ailleurs. Je fais réponse à M. de Coulanges; ma tante ne le croit plus auprès de vous.

191. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 28 octobre 1671.

Des scorpions, ma fille! il me semble que c'était là un vrai chapitre pour le livre de M. de Coulanges. Celui de l'étonnement de vos entrailles sur la glace et sur le chocolat est une matière que je veux traiter à fond avec lui, mais plutôt avec vous, et vous demander de bonne foi si vos entrailles n'en sont point offensées, et si elles ne vous font point de bonnes coliques, pour vous apprendre à leur donner de telles *antipéristases* [2] : voilà un grand mot. J'ai voulu me raccommoder avec le chocolat; j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien souper, et j'en pris hier pour me nourrir, afin de jeûner jusqu'au soir : il m'a fait tous les effets que je voulais; voilà de quoi je le trouve plaisant, c'est qu'il agit selon l'intention. Je ne sais pas ce que vous avez fait ce matin; pour moi, je me suis mise dans la rosée jusqu'à mi-jambes pour prendre des alignements; je fais des allées de retour tout autour de mon parc, qui seront d'une grande beauté; si mon fils aime les bois et les promenades, il bénira bien ma mémoire;

[1] Ce petit ami est, soit d'Hacqueville, soit La Mousse. Ce ne peut-être M. de Sévigné, qui n'était plus aux Rochers.

[2] Terme de philosophie qui vient du grec, et signifie l'action de deux qualités contraires, dont l'une donne de la vigueur et de l'activité à l'autre. (A. G.)

[redacted]

mais, à propos de mère, on accuse celle du marquis d S...... [1] de l'avoir fait assassiner; il a été criblé de cinq o six coups de fusil; on croit qu'il en mourra : voilà un belle scène pour notre petite amie. Je mande à mon fils qu j'approuve le procédé de cette mère, que voilà comme il faut corriger les enfants, et que je veux faire amitié ave elle. Je crois qu'il est à Paris votre petit frère; il aime mieux m'y attendre que de revenir ici; il fait bien. Mais que dites-vous de mon mari, l'abbé d'Effiat? Je suis bien malheureuse en maris : il épouse une jeune nymphe de quinze ans [2], fille de M. et de madame de La Bazinière, façonnière et coquette en perfection; le mariage se fait en Touraine; il a quitté quarante mille livres de rente de bénéfices pour... Dieu veuille qu'il soit content, tout le monde en doute, et trouve qu'il aurait bien mieux fait de s'en tenir à moi.

M. d'Harouïs m'écrit ceci : « Mandez à madame de Cari-« gnan [3] que je l'adore; elle est à ses petits états; ce ne « sont pas des gens comme nous, qui donnons des cent « mille écus; mais au moins qu'ils lui donnent autant « qu'à madame de Chaulnes pour sa bien-venue. » Il aura beau souhaiter, et moi aussi; vos esprits sont secs, et leur cœur s'en ressent; le soleil boit toute leur humidité, et c'est ce qui fait la bonté et la tendresse. Ma fille, je vous embrasse mille fois, je suis toujours dans la douleur d'avoir perdu un de vos paquets la semaine passée : la Provence est devenue mon vrai pays; c'est de là que viennent tous mes biens et tous mes maux. J'attends toujours le

[1] Henri de Senneterre (St.-Nectaire), marquis de Châteauneuf, vicom de Lestranges, fut blessé à Privas le 13 octobre 1671, *à l'occasion d'u grand différend qu'il avait avec sa mère*. et mourut de ses blessures le du même mois. (Moreri.)

[2] Marie-Anne Bertrand de La Bazinière n'épousa point l'abbé d'Effia comme le bruit en courait alors; elle épousa depuis le comte de Nanc (A. G.)

[3] Plaisanterie au sujet de la méprise d'un gentilhomme breton, qui, b vant la santé de madame de Grignan, pendant les états, disait *madas* de Carignan, ce qui fut suivi de plusieurs autres Bretons. (A. G.)

vendredis avec impatience, c'est le jour de vos lettres. Saint-Pavin [1] fit autrefois une épigramme sur les vendredis, qui étaient les jours qu'il me voyait chez l'abbé; il parlait aux Dieux, et finissait :

Multipliez les vendredis,
Je vous quitte de tout le reste.

A l'applicazione, signora. M. d'Angers [2] m'écrit des merveilles de vous; il a fort vu M. d'Usèz [3], qui ne peut se taire de vos perfections; vous lui êtes très obligée de son amitié; il en est plein, et la répand avec mille louanges qui vous font admirer. Mon abbé vous aime très parfaitement, La Mousse vous honore, et moi je vous quitte : ah! marâtre, un mot aux chers Grignan.

192. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 1er novembre 1671.

Si cette première lettre de Coulanges que j'ai perdue était comme les trois autres, il en faut pleurer; car, tout de bon, on ne peut écrire plus agréablement : vous faites un dialogue entre vous autres, qui vaut tout ce qu'on peut dire; chacun y dit son mot très plaisamment. Pour vous, ma fille, je vous reconnais bien à consentir que Coulanges s'en aille demain, plutôt qu'à demeurer avec vous toute sa vie; cette éternité vous fait peur, comme à moi d'aller en litière avec quelqu'un; je ne veux point vous dire la seule personne du monde avec qui j'y voudrais aller. Je

[1] Poëte dont Saint-Marc a recueilli les œuvres, et dont Boileau avait mis la dévotion au rang des choses impossibles. Au reste, son athéisme ne l'empêchait pas d'être crédule. Il se convertit, dit-on, par suite d'une vision. La même nuit que mourut *Théophile*, son médecin et son ami, il s'entendit appeler à plusieurs reprises. Son domestique l'ayant assuré qu'il avait ouï la même voix, Saint-Pavin renonça à ses opinions impies, et se fit dévot.

[2] Henri Arnauld, évêque d'Angers.

[3] Jacques Adhémar de Monteil, évêque d'Usèz, oncle de M. de Grignan.

suis fort aise de connaître *Jacquemart* et *Marguerite*[1]; i me semble que je suis avec vous tous, et il me sembl que je vous vois et M. de Coulanges. Il faut avouer qu vous êtes une honnête femme de vous ajuster comme vou faites en Provence avec votre mari, et d'avoir passé neu mois avec nous à Paris, comme une vraie demoiselle d Lorraine : vous souvient-il de ce manteau noir dont vou nous honoriez tous les jours? J'espère que je renouvellera tous vos ajustements quand j'arriverai à Grignan; mai point de grossesse, mon cher Grignan, je vous en conjur tendrement; ayez pitié de votre aimable femme, laissez-l reposer comme une bonne terre; si vous me le promettez je vous aimerai de tout mon cœur. Je comprends, ma fille la crainte que vous avez de perdre votre premier prési dent[2]; votre imagination va vite, car il n'est point e danger : voilà les tours que me fait la mienne à tout mo ment; il me semble toujours que tout ce que j'aime, tou ce qui m'est bon, va m'échapper; et cela donne de telle tristesses à mon cœur, que si elles étaient continuelle comme elles sont vives, je n'y pourrais pas résister; su cela il faut faire des actes de résignation à l'ordre et à l volonté de Dieu. M. Nicole n'est-il pas encore admirabl là-dessus? J'en suis charmée, je n'ai rien vu de pareil: l est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'hu manité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estim ou l'improbation du monde; je suis moins capable qu personne de la comprendre; mais, quoique dans l'exécu tion on se trouve faible, c'est pourtant un plaisir que d méditer avec lui, et de faire réflexion sur la vanité de l joie, ou de la tristesse, que nous recevons d'une tel fumée; et à force de trouver ses raisonnements vrais,

1 C'est ainsi qu'on nomme à Lambesc les deux figures qui frappent heures à l'horloge du beffroi de cette ville, où se trouvait alors madame Grignan pendant la tenue de l'assemblée des états de Provence.

2 M. Forbin d'Oppède; il mourut le 14 novembre.

rait pas impossible qu'on s'en servît dans certaines ions. En un mot, c'est toujours un trésor, quoi que en puissions faire, d'avoir un si bon miroir des fais de notre cœur. M. d'Andilly est aussi content que le ce beau livre.

de Coulanges vous a gagné votre argent; mais vous bien ri en récompense : rien ne peut égaler ce qu'il a sa femme. Je ne crois pas que je le quitte cet hiver, e serai ravie de parler de vous avec un homme qui vue et admirée de si près. Pour Adhémar, puisqu'il échant, je le chasserai; il est vrai qu'il a un régiment, il entrera par force. On me mande que ce régiment e distinction agréable; mais n'est-ce point aussi une ? Ce que je trouve de bon, c'est que le roi se soit nû du chevalier de Grignan, en absence; plût à Dieu se souvint aussi de son aîné, puisqu'il va bien jus-Suède chercher de fidèles serviteurs! On dit que Pomponne fait sa charge comme s'il n'avait jamais utre chose; personne ne s'y est trompé.

me le coadjuteur de m'aimer encore. Adhémar, che-, approchez-vous, que je vous embrasse; je suis iée à ces Grignan. Il s'en faut bien que le livre de cole fasse en moi d'aussi beaux effets qu'en M. de an; j'ai des liens de tous côtés, mais surtout j'en ai i est dans la moelle de mes os; et que fera là-dessus icole? Mon Dieu! que je sais bien l'admirer; mais e suis loin de cette bienheureuse indifférence qu'il veut inspirer! Adieu, ma très chère petite; ne me iez-vous point de ce que je vais souffrir, présente-que vous êtes dans votre neuvième? M. le Comte, ien de la peine à vous pardonner d'avoir mis encore lle en cet état, et je suis bien aise que vous remar-quand je ne fais point mention de vous dans mes s : voilà justement ce que je voulais. Conservez-vous, lle, si vous m'aimez. Je sens la tristesse de voir tous

[redacted]

vos visages de Paris vous quitter l'un après l'autre ; il est vrai que vous avez votre mari, qui est aussi un visage de Paris. Ma fille, il ne faut point se laisser oublier dans ce pays-là, il faut que je vous ramène, je vous en ferai demeurer d'accord.

Le mariage de l'abbé d'Effiat n'est point fait, comme on me l'avait mandé ; il demande du temps pour y penser, et je crois cette affaire rompue.

193. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 4 novembre 1671.

Ah! ma fille, il y a aujourd'hui deux ans qu'il se passa une étrange scène à Livry[1], et que mon cœur fut dans une terrible presse ; mais il faut passer légèrement sur de tels souvenirs. Il y a de certaines pensées qui égratignent la tête. Parlons un peu de M. Nicole ; il y a longtemps que nous n'en avons rien dit. Je trouve votre réflexion fort bonne et fort juste sur l'indifférence qu'il veut que nous ayons pour l'approbation ou l'improbation du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grace, et que la philosophie seule ne suffit pas. Il nous met à si haut prix la paix et l'union avec le prochain, et nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce que le monde pense de nous. Devinez ce que je fais : je recommence ce traité ; je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil et de l'amour-propre, qui se trouvent dans toutes les disputes, et que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin ce traité est fait pour bien du monde ; mais je crois qu'on n'a eu principalement que moi en vue. Il dit que

[1] Il s'agit encore ici de la fausse couche de madame de Grignan, arrivée à Livry le 4 novembre 1669.

[redacted]

l'éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat aux pensées* ; cette expression m'a paru belle et nouvelle ; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas ? [1] Il faut que nous relisions ce livre à Grignan ; si j'étais votre garde pendant votre couche, ce serait notre fait ; mais que puis-je vous faire de si loin ? Je fais dire tous les jours la messe pour vous ; voilà mon emploi, et d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas. Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élèvent la charpente de ma chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence, que fait la cupidité ; et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui, pour 12 sous, veuillent bien faire ce que d'autres ne feraient pas pour cent mille écus. « O trop heureux ceux qui « plantent des choux ! quand ils ont un pied à terre, l'au- « tre n'en est pas loin. » Je tiens ceci d'un bon auteur [2]. Nous avons aussi des planteurs qui font des allées nouvelles, et dont je tiens moi-même les arbres, quand il ne pleut pas à verse ; mais le temps nous désole, et fait qu'on souhaiterait un sylphe pour nous porter à Paris. Madame de La Fayette me mande que, puisque vous me contez sérieusement l'histoire d'*Auger*, elle est persuadée que rien n'est plus vrai, et que vous ne vous moquez point de moi. Elle croyait d'abord que ce fût une folie de Coulanges, et cela se pouvait très bien penser ; si vous lui en écrivez, que ce soit sur ce ton.

M. de Louvigny, comme vous voyez, n'a pas eu la force

[1] Cette expression, ainsi placée, était en effet nouvelle à cette époque, et elle devait frapper madame de Sévigné, qui elle-même était fertile en expressions de ce genre. Il y a une belle étude à faire sur les expressions ainsi créées par nos grands écrivains et sur les époques où elles furent introduites dans notre langue.

[2] De Rabelais, dans Panurge.

[redacted]

d'acheter la charge[1] de son père. Voilà M. de La Feuillade[2] bien établi ; je ne croyais pas qu'il dût si bien rentrer dans le chemin de la fortune. Ma tante a eu une bouffée de fièvre qui m'a fait peur. Votre petite fille a mal aux dents et pince comme vous, cela est plaisant. Que vous dirai-je de plus ? Songez que je suis dans un désert ; jamais je n'ai vu moins de monde que cette année. La Troche, que j'attendais, est malade. Nous sommes donc seuls, nous lisons beaucoup, et l'on trouve le soir et le lendemain comme ailleurs. Adieu, ma chère enfant, je suis à vous sans aucune exagération, ni fin de lettre, *hasta la muerte* (jusqu'à la mort) inclusivement ; j'embrasse M. de Claudiopolis[3], et le colonel Adhémar et le beau chevalier. Pour M. de Grignan, il a son fait à part.

194. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 11 novembre 1671

Plût à Dieu, ma fille, que de penser continuellement à vous avec toutes les tendresses et les inquiétudes possibles vous pût être bon à quelque chose ! Il me semble que l'état où je suis ne devrait point vous être entièrement inutile ; cependant il ne vous sert de rien : et de quoi pourrait-il vous servir à deux cents lieues de vous ? Je crois que l'on songe à tout où vous êtes, qu'on a toutes les prévoyances, qu'on a pris le bon parti, entre aller à Aix ou retourner à Grignan, qu'on a fait venir de bonne heure une sage-femme pour vous y accoutumer un peu, et vous épargner au moins ce qu'on peut vous épargner, je veux dire le chagrin et l'impatience que donne un visage entièrement i

1 De colonel des gardes françaises.

2 François d'Aubusson, duc de La Feuillade, succéda au maréchal Gramont dans la charge de colonel des gardes françaises.

3 M le coadjuteur d'Arles. Il avait été sacré évêque de Claudiopol[is] 14 décembre 1667. (M.)

connu. Pour une garde, il faut que vos femmes vous secourent en cette occasion; elles se souviennent de tout le manége de madame *Moreau;* et vous, ma fille, vous aurez soin de garder le silence, et vous ne croirez pas faire, comme à Paris, un fort bon marché, d'acheter le plaisir de parler par un grand accès de fièvre. Que vous dirai-je enfin, et que vous puis-je dire que des choses à peu près de cet agrément? J'ai la tête pleine de tout ceci, je vous en parle, cela est naturel; si cela vous ennuie, cela est naturel aussi : je ne suis point blessée de toutes les choses qui sont à leur place; il faudrait donc ne point vous écrire jusqu'à ce que je susse que vous êtes accouchée, et ce serait une étrange chose; il vaut mieux, ma fille, que vous accoutumiez votre esprit à souffrir les pensées justes et naturelles dont on est rempli dans certaines occasions : peut-être que vous serez accouchée quand vous recevrez cette lettre; mais qu'importe, pourvu qu'elle vous trouve en bonne santé. J'attends vendredi avec de grandes impatiences; voilà comme je suis à toujours pousser le temps avec l'épaule, et c'est ce que je n'aimais point à faire, et que je n'avais fait de ma vie, trouvant toujours que le temps marche assez, sans qu'on le hâte d'aller. Madame de La Fayette me mande qu'elle vous va écrire; je crois qu'elle n'aura pas manqué de vous apprendre que La Marans entra l'autre jour chez la reine à la comédie espagnole, tout effarée, ayant perdu la tramontane dès le premier pas; elle prit la place de madame Dufresnoi[1]; on se moqua d'elle, comme d'une folle très mal apprise.

L'autre jour, Pomenars passa par ici; il venait de Laval, où il trouva une grande assemblée de peuple; il demanda ce que c'était. C'est, lui dit-on, que l'on pend en effigie un gentilhomme qui avait enlevé la fille de M. le

[1] Femme du premier commis de M. de Louvois; elle avait une charge chez la reine.

comte de Créance ; *cet homme-là, sire, c'était l*
Il approcha ; il trouva que le peintre l'avait mal
s'en plaignit ; il alla souper et coucher chez l
l'avait condamné ; le lendemain, il vint ici se
rire ; il en partit cependant dès le grand matin, le jo

Pour des devises, hélas ! ma fille, ma pauvre
guère en état de songer, ni d'imaginer : cependa
il y a douze heures au jour, et plus de cinquante
j'ai trouvé dans ma mémoire *une fusée poussée*
avec ces mots : *Che peri, pur che s' innalzi.* Pl
que je l'eusse inventée ! je la trouve toute faite p
mar : qu'*elle périsse pourvu qu'elle s'élève ;* je
l'avoir vue dans ces quadrilles ; je ne m'en souvien
pas précisément ; mais je la trouve si jolie, que
point qu'elle vienne de moi[2]. Je me souviens bi
vu dans un livre, au sujet d'un amant qui avai
hardi pour se déclarer, *une fusée en l'air,* avec
Da l' ardore l' ardire[3] : elle est belle, mais ce
cela. Je ne sais même si celle que je voudrais
est dans la justesse des devises ; je n'ai aucun
là-dessus ; mais en gros elle m'a plu ; et si elle ét
et qu'elle se trouvât dans les quadrilles, ou dans
ce ne serait pas un grand mal ; il est difficile
de toutes nouvelles. Vous m'avez entendue mil
vauder sur ce demi-vers du Tasse que je voulais
à toute force, *l'alte non temo :* j'ai tant fait qu
des Chapelles a fait faire un cachet avec un aig
proche du soleil, *l'alte non temo*[4] ; il est joli. M

1 Allusion à l'épître de Marot *au roi, pour avoir été dérob*

2 Dans un carrousel donné par Louis XIV, madame de Sévig
doute remarqué la devise du comte d'Illiers, et ce souvenir l
Le père Bouhours, dans son *Entretien sur les devises*, la ra
le corps est le même, et le mot est *poco duri, pur che m' inn*
dure peu, pourvu qu'elle m'élève.

3 *Ma hardiesse vient de mon ardeur.*

4 *Je ne crains pas de m'élever.* Ou bien, *je ne crains p*
élevées.

enfant, peut-être que tout cela ne vaut rien, et je ne m'en soucierai guère, pourvu que vous vous portiez bien.

195. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 15 novembre 1671.

Quand je vous ai demandé si vous n'aviez point jeté mes ernières lettres, c'était un air ; car, de bonne foi, quoi-l'elles ne méritent pas tout l'honneur que vous leur fai-s, je crois qu'après avoir gardé celles que je vous écri-is quand vous faisiez des poupées, vous garderez encore lles-ci : mais il n'y a plus de cassettes capables de les ntenir : hélas ! il faudra des coffres.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plaisant que ce e vous dites du nom d'*Adhémar*. Enfin la seule rature ses lettres, c'est à la signature [1]. Je suis bien empêchée ır le nom du régiment ; je vous en ai mandé mon avis. us savez comme je suis pour *Adhémar*, et que je vou-lis le maintenir au péril de ma vie [2] ; mais je crains e nous ne soyons pas les plus forts. Pour la devise [3], e est jolie.

Che peri, pur che m' innalzi.

Voilà le vrai discours d'un petit glorieux, d'un petit bitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, n petit maréchal de France. J'ai bien envie d'en savoir re avis, et où je l'ai pêchée, car je ne crois pas l'avoir e. Pour M. de Grignan, ah ! je le crois ; je suis assurée il aime mieux une *grive* que vous ; et sur ce pied-là,

Le chevalier de Grignan avait pris depuis peu le nom d'Adhémar, et 'avait pas encore l'habitude de le signer.

Le régiment dont il s'agit était un de ceux qu'on nommait dans la ca-rie, *régiments des gentilshommes*, et qui portaient le nom des colonels. ui-ci s'appela *Grignan*, et ne quitta ce nom qu'à la mort du marquis Grignan, arrivée en 1704.

Le corps de cette devise était une fusée volante.

[redacted]

j'aime mieux un *hibou* que lui : qu'il s'examine, je l'aim comme il vous aime à proportion ; je sais bien toujour qu'il y a une chose qui m'en fera juger. Mais, mon enfant, n'admirez-vous point les erreurs et les contre-temps que fait l'éloignement ? Je suis en peine de vous quand vous êtes en bonne santé ; et quand vous serez malade, une de vos lettres me redonnera de la joie ; mais cette joie ne peut être longue, car enfin il faut accoucher, et c'est cela qui vient dans le milieu du cœur et qui me trouble avec raison, jusqu'à ce que j'apprenne votre heureux accouchement. Vous êtes donc résolue d'accoucher à Lambesc ? Avez-vous votre chirurgien ? La petite Deville me mande que vous le connaissez, c'est beaucoup ; je crains qu'il ne soit jeune, puisqu'il vous saigne, et les jeunes gens n'ont guère d'expérience. Enfin je ne sais ce que je dis : mais ayez soin de vous par-dessus toutes choses. Le passé doit vous avoir rendue sage ; pour moi, je suis d'une capacité qui me surprend.

Vous ai-je dit que je faisais planter la plus jolie place du monde ? Je me plante moi-même au milieu de la place, où personne ne me tient compagnie, parcequ'on meurt de froid. La Mousse fait vingt tours pour s'échauffer : l'abbé va et vient pour nos affaires ; et moi, je suis là fichée avec ma casaque, à penser à la Provence ; car cette pensée ne me quitte jamais. Je voudrais bien apprendre ici les nouvelles de votre accouchement : la fatigue des chemins et ma violente inquiétude ne me paraissent pas deux choses qu'on puisse supporter à la fois. Mandez-moi de bonne foi quel nom prendra Adhémar je le trouve empêché : M. de Grignan défend *Grignan*, et a raison ; Rouville [1] défend l'autre ; il faudra se réduire *au petit glorieux* [2].

[1] François, comte de Rouville, homme extraordinaire pour l'autorité qu'il avait acquise de dire hautement la vérité.

[2] M. de Guilleragues disait que tous les Grignan étaient glorieux.

votre santé, et pour ce que vous appelez des fadai-
ıe trouve que cela de bon : hélas ! si vous les haïssiez,
'auriez qu'à brûler mes lettres sans les lire. Notre
ous embrasse paternellement ; il vous conjure de
endant que vous y serez, tous les enfants que vous
z faire, et de n'en point garder pour quand nous ar-
s. Adieu, ma très chère et très aimable ; je vous re-
nde ma vie.

196. — A LA MÊME

Aux Rochers, mercredi 18 novembre 1671.

mon Dieu ! ma chère enfant, en quel état vous trou-
tte lettre ! Il sera le 28 du mois ; vous serez accou-
: l'espère ; et très heureusement : j'ai besoin de me
ıvent ces paroles pour me soutenir le cœur, qui est
efois tellement pressé que je ne sais qu'en faire ;
est bien naturel d'être comme je suis dans une oc-
comme celle-ci. J'attends mes vendredis, et je sup-
ıx qui se sont divertis à prendre vos lettres de finir
jusqu'à ce que vous soyez accouchée. On en veut
ux miennes ; j'en suis au désespoir ; car vous savez

[redacted]

ne recevez pas : quelle vision d'en vouloir à mes lettres ! me semble que nous sommes à un degré de parenté qui n donne point de curiosité : voilà qui est insupportable n'en parlons plus. D'Hacqueville me mande qu'il avai laissé madame de Montausier à l'agonie, et je la croi morte : s'il faut écrire à M. de Montausier et à madame de Crussol [1], me voilà plus empêchée que quand Adhémar écrivit au roi et aux ministres. Je ne saurais plus écrire depuis que mes lettres ne vont point à vous ; me voilà demeurée tout court. Je songe quelquefois que, pendant que je me creuse la tête, on tire peut-être le canon, on est aise, on se réjouit pour votre accouchement ; cela peut être, mais je ne le sais pas encore, et on languit en attendant. Il gèle à pierre fendre : je suis tout le jour à trotter dans ces bois ; il ferait très beau s'en aller, et quand nous partirons la pluie nous accablera. Voilà de belles réflexions ; quand on n'a pas autre chose à dire, il vaut tout autant finir.

197. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 22 novembre 1671.

Madame de Louvigny [2] est accouchée d'un fils : vous voyez bien, ma chère enfant, que vous en aurez un aussi : vous vous y attendez d'une telle sorte, que, comme vous dites, *la signora qui mit au monde une fille* [3] ne fut pas plus attrapée que vous le seriez, si ce malheur vous arrivait. Je fais prier Dieu sans cesse pour cet heureux moment, d'où dépend ma vie plus que la vôtre. Je ne crois pas que je puisse me résoudre à quitter ce lieu avant que d'en savoir des nouvelles : cette sorte d'inquiétude ne peut se porter sur des chemins où je ne recevrais point de let-

1 Fille de Madame de Montausier.

2 Marie-Charlotte de Castelnau, femme d'Antoine-Charles, comte de Louvigny, depuis duc de Gramont.

3 Allusion au conte de l'Ermite de La Fontaine.

ier président de Provence; mais la Provence est
ys depuis que vous y êtes.

, voilà madame de Richelieu à la place de madame
ausier [1]; quelle joie pour bien des gens! quel cha-
ır d'autres! Voilà le monde. Vous êtes fort aimée
te maison : pour moi, je prends peu d'intérêt à tout
ne conserve mes amis de la cour que dans la vue de
e quelquefois bonne en votre absence. J'ai reçu
re de M. de Pomponne, toute pleine d'une vraie et
amitié : il est bien content du roi son maître : il ne
a personne dans la bonne opinion qu'on a de lui.
doute nullement de l'histoire d'*Auger*, et n'en ai
louté : c'est une vision de madame de La Fayette,
ur la folie de M. de Coulanges; présentement, elle
comme moi. L'hiver est ici dans toute son horreur;
lans les jardins, ou au coin de mon feu : on ne peut
r à rien; quand on est loin de ses tisons, il faut cou-
passerai encore deux vendredis aux Rochers, où
que j'apprendrai votre heureux accouchement.
rignan est obligé d'avoir soin de moi, comme j'ai
de lui en pareille occasion.

iit la place de dame d'honneur de la reine. Elle l'obtint par le créd

[redacted]

198. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 25 novembre 1671

J'ai appris par mes lettres de Paris la mort de votre pı mier président : je ne puis vous dire combien j'en suis a fligée ; il était fort honnête homme et fort aimable de ı personne ; mais ce qui me le rendait très considérable, c'es l'amitié qui était entre vous ; c'est de penser à ce que vou était une si bonne liaison ; et quand je me suis bien creu sée sur ce sujet, je me retourne, et je trouve dans mon cœu l'inquiétude de votre santé, et la pensée de votre accouche ment. Je ne sais comment je n'ai pas eu l'esprit de vou conseiller ce que vous avez fait, moi qui craignais égale ment de vous voir affronter la petite vérole à Aix, ou re tourner sur vos pas à Grignan : il n'y avait qu'à ne bouge d'où vous êtes ; vous avez pris le bon parti. Je crois qu vous aurez été saignée, je crois que vous aurez été pré voyante ; je crois enfin, et j'espère que tout ira bien. Ma dame de Louvigny vous a donné un très bon exemple mais, dans l'attente de cette nouvelle, on souffre beau coup ; je voudrais bien la recevoir ici. J'attends vendred de vos lettres avec mon impatience ordinaire ; je crois qu vous me parlerez bien aussi de la mort de ce pauvre homme je crains qu'elle ne vous ait émue, et ne vous ait fait beau coup de mal en l'état où vous êtes : je ne puis, ma trè chère, vous en dire davantage dans celui où je suis ; c n'est pourtant pas manque de loisir, je vous en assure ; c n'est pas manque aussi d'amitié pour vous ; au contraire c'est ce qui me rend sensible à toutes les pensées de Pro vence, et qui fait que, ne pouvant vous dire que des chose tristes, et trouvant que vous n'en avez pas besoin, je vou quitte après vous avoir tendrement embrassée.

199. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 29 novembre 1671.

Il m'est impossible, très impossible de vous dire, ma chère fille, la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet qui m'a appris votre heureux accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan, je me suis doutée que vous étiez accouchée; mais de ne point voir de ces aimables dessus de lettres de votre main, c'était une étrange affaire. Il y en avait pourtant une de vous du 15; mais je la regardais sans la voir, parceque celle de M. de Grignan me troublait la tête; enfin je l'ai ouverte avec un tremblement extraordinaire, et j'ai trouvé tout ce que je pouvais souhaiter au monde. Que pensez-vous qu'on fasse dans ces excès de joie? Demandez au coadjuteur; vous ne vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait? Le cœur se serre, et l'on pleure sans pouvoir s'en empêcher; c'est ce que j'ai fait, ma très belle, avec beaucoup de plaisir: ce sont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes. Comme vous êtes philosophe, vous savez les raisons de tous ces effets; pour moi, je les sens, et je m'en vais faire dire autant de messes, pour remercier Dieu de cette grace, que j'en faisais dire pour la lui demander. Si l'état où je suis durait longtemps, la vie serait trop agréable; mais il faut jouir du bien présent, les chagrins reviennent assez tôt. La jolie chose d'accoucher d'un garçon, et de l'avoir fait nommer par la Provence [1]! voilà qui est à souhait. Ma fille, je vous remercie plus de mille fois des trois lignes que vous m'avez écrites; elles m'ont donné l'achèvement d'une joie complète. Mon abbé est transporté comme moi, et notre

[1] Il fut tenu sur les fonts par les procureurs du pays de Provence, et nommé *Louis-Provence*.

[redacted]

Mousse est ravi. Adieu, mon ange, j'ai bien d'autres lettres à écrire que la vôtre.

200. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 2 décembre 1671

Enfin, ma fille, après les premiers transports de ma joie, j'ai trouvé qu'il me fallait encore vendredi des lettres de Provence, pour me donner une entière satisfaction. Il arrive tant d'accidents aux femmes en couche, et vous avez la langue si bien pendue, à ce que me dit M. de Grignan, qu'il me faut pour le moins neuf jours de bonne santé pour me faire partir joyeusement. J'aurai donc mes lettres de vendredi, et puis je partirai, et je recevrai celles de l'autre vendredi à Malicorne. Je suis tout étonnée de ne plus trouver sur mon cœur, ni le jour, ni la nuit, ce caillou que vous m'y aviez mis par l'inquiétude de votre accouchement. Je me trouve si heureuse, que je ne cesse d'en remercier Dieu; je n'espérais point en être si tôt quitte. J'ai reçu des compliments sans compte et sans nombre, et du côté de Paris par mille lettres, et de celui de la Bretagne; on a bu à la santé du petit bambin à plus d'une lieue à la ronde; j'ai donné de quoi boire, j'ai donné à souper à mes gens, ni plus ni moins que la veille des Rois. Mais rien ne m'a été plus agréable que le compliment de *Pilois*, qui vint le matin avec sa pelle sur le dos, et me dit : « Madame, je « viens me réjouir, pas moins, parcequ'on m'a dit que ma« dame la Comtesse était accouchée d'un petit gars. » Cela vaut mieux que toutes les phrases du monde. M. de Montmoron[1] est accouru ici; entre plusieurs propos, on a parlé de devises; il est très habile là-dessus : il assure qu'il n'a vu en nul lieu celle que je conseille à Adhémar. Il connaît

1 Charles de Sévigné, comte de Montmoron, conseiller au parlement de Rennes, cousin de M. de Sévigné.

[redacted]

fusée avec ces mots : *da l' ardore l' ardire* [1] ; mais ce
t pas cela : l'autre est plus parfaite, à ce qu'il dit :

Che peri, pur che m' innalzi.

it qu'elle vienne de chez moi, ou d'ailleurs, il la
re admirable. Mais que dites-vous de M. de Lauzun?
souvient-il quelle sorte de bruit il faisait il y a un
)ui nous eût dit : dans un an il sera prisonnier, l'eus-
-nous cru? *Vanité des vanités! et tout est vanité.* On
ıe la nouvelle MADAME est tout étonnée de sa gran-
: on vous mandera comme elle est faite. Quand on
ésenta son médecin, elle dit qu'elle n'en avait que
qu'elle n'avait jamais été ni saignée, ni purgée, et
quand elle se trouvait mal, elle faisait deux lieues à
et qu'elle était guérie : *Lasciamo la andar, che farà
viaggio.* [2] Vous voyez bien que je vous écris comme à
emme qui sera dans son vingt-deuxième ou vingt-
ème jour de couche. Je commence même à penser
est temps de faire souvenir M. de Grignan de la parole
m'a donnée ; enfin songez que voici la troisième fois
ous accouchez. Si vous le gouvernez un peu, deman-
ui cette grace en faveur du joli présent que vous lui
fait. Voici un autre raisonnement : vous avez été bien
malade que si on vous avait rouée, cela est certain ;
rait-il pas au désespoir, s'il vous aime, que tous les
ous souffrissiez un pareil supplice? Ne craint-il point,
in, de vous perdre? Après toutes ces bonnes raisons,
ai plus rien à lui dire, sinon que, par ma foi, je n'irai
n Provence si vous êtes grosse ; je souhaite que ce lui
une menace : pour moi, j'en serais désespérée ; mais
utiendrais la gageure : ce ne serait pas la première que
rais soutenue. Adieu, divine Comtesse ; je baise le pe-

[1] C'était la devise du maréchal de Bassompierre.

[2] Quand on lui parla d'un premier médecin, elle répondit : Le premier
ien dit ; car je n'en ai jamais eu besoin.

[redacted]

tit enfant, je l'aime tendrement ; mais j'aime bien madam sa mère, et de longtemps ce degré ne lui passera par des sus la tête. J'ai fort envie de savoir de vos nouvelles, d celles de l'assemblée, de l'effet de votre baptême : un pe de patience m'apprendra tout ; mais vous savez que c'es une vertu qui n'est guère à mon usage.

201. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 6 décembre 1671.

Ces dernières lettres ne m'étaient pas moins nécessaire pour mon repos, que celles que je reçus il y a huit jours ce fut une joie si parfaite pour moi que celle de votre heureux accouchement, que, ne pouvant demeurer en cet état, je me tourmentai des accidents qui arrivent quelquefoi après. Il me fallait donc ces secondes lettres, et les voilà ma fille, telles que je pouvais les souhaiter. Vous avez eu la colique, vous avez eu la fièvre de votre lait ; mais vous voilà quitte de tout : votre fils a été trois heures sans pisser, à ce que me dit le coadjuteur ; vous étiez déja tou épouvantée : ah ! vraiment, vous voilà bien plaisante ave votre amour maternel ; quelle folie ! est-ce qu'on aime cela Il est blond, c'est ce qui vous charme ; vous aimez le blondins, voilà qui est bien honnête. M. de Grignan fai fort bien d'en être jaloux ; vous le quittez, dit-il, pour le premier venu ; c'est pour le *dernier* venu qu'il veut dire enfin ce garçon-là fera bien des jaloux. Le coadjuteur m'écrit des détails dignes de M. *Chais* ou de madame *Robinet* [1] ; il me semble que vous jouez aux petits soufflets ave le coadjuteur, n'est-il point vrai ? Je souhaite que ma présence ne vous redonne pas son amitié ; c'est un bonheu pour vous que je serai bien aise de trouver tout établi. Approchez, M. le secrétaire (*M. d'Adhémar*), vous riez de m

[1] Accoucheur et sage-femme célèbres à Paris.

[redacted]

devise, vous dites qu'elle est dans tous les livres, je le crois; un habile homme pourtant sur cette matière ne l'a point trouvée; mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite, je conviens que d'autres l'ont imaginée; mais avouez du moins qu'on ne peut vous l'appliquer sans avoir envie de vous faire plaisir. Et vous, mon cher Comte, je vous plains; je vois bien que vous n'êtes plus rien auprès de ce petit blondin : voilà qui remettra la blancheur dans votre maison, qui, par malheur, s'en était un peu éloignée; mais cependant je vous demande pardon de la comparaison du *hibou*, il est vrai qu'elle est choquante; c'est que j'étais outrée de la préférence que vous faisiez hautement d'une *grive* à ma fille : si vous vous en repentez, je me repentirai aussi. J'ai bien envie de savoir des nouvelles de votre assemblée; je voudrais bien que vous y pussiez faire l'affaire du roi et la vôtre : il serait fâcheux qu'elle se séparât sans rien conclure. M. de Marseille m'accable de son amitié, et me rend compte de son démêlé avec le coadjuteur, et de la santé de ma fille : il a couru à Paris ce démêlé; on me le mande, comme si je n'avais aucun commerce en Provence : hélas! c'est mon vrai pays. Adieu, mon très cher, et vous, brave Adhémar; et vous, ma très chère et très aimable accouchée, il faut que je vous dise comme Barillon me disait un jour : Ceux qui vous aiment plus que moi vous aiment trop. Quand on est si loin, on ne fait quasi rien, on ne dit quasi rien, qui ne soit hors de sa place; on pleure quand il faut rire, on rit quand on devrait pleurer; on craint pour les jeunes chirurgiens de soixante-quatre ans; enfin, ma fille, ce sont les contre-temps de l'éloignement. J'y joins l'ignorance de la Provence, que je ne connais point : vous avez un avantage qui vous empêche de me faire rire, c'est que vous connaissez ce pays-ci. Tout cela m'oblige de me rapprocher de vous, et d'aller ensuite en Provence afin de m'instruire. Comme je n'ai plus d'inquiétude sur votre compte, je pars dans trois jours, je ne re-

[redacted]

[redacted]

cevrai plus ici de vos lettres, j'en aurai à Malicorne. J ne puis assez vous remercier des petites lignes que vou mettez dans les lettres de ces Grignan.

Madame de Richelieu est assez bien placée ; si madam Scarron y a contribué, elle est digne d'envie : sa joie est l plus solide qu'on puisse avoir en ce monde. On me maud que Vardes revient.

202. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 9 décembre 1671.

Je pars tout présentement, ma fille, et je quitte avec re gret cette solitude, quand je songe que je ne vous trouvera pas à Paris : je doute même que j'y fusse retournée cet hi ver, si le dessein que j'ai de faire le voyage de Provenc ne me faisait prendre cette avance, n'étant pas possible d' aller d'ici, ni de passer à Paris comme on passe à Orléans Me voilà donc partie ; je m'en vais coucher chez madam de Loresse votre parente, pour éviter le pavé de Laval ; j' serai demain, et vendredi j'enverrai querir mes lettres Laval, où l'on doit me les adresser, et on viendra me trou ver à Mêlé, où je coucherai ; après cela je n'en espère pl qu'à Paris. Si pendant cette marche vous étiez aussi que que temps sans recevoir de mes nouvelles, vous n'en s rez point en peine : je ne suis ni grosse, ni accouchée, téméraire en carrosse ; je n'ai point de pont d'Avignon passer ; le temps est très beau, mon voyage ira son trai et comme je ne suis plus en peine de vous, il n'y a pl rien à craindre pour moi. Je suis accablée de complimen pour la naissance de mon joli petit-fils ; je serai fort a de savoir encore de ses nouvelles vendredi, et des vôtı encore davantage. Le pauvre M. de Lauzun est à Pigner M. d'Harouïs en est très affligé ; mais il me mande que joie de votre accouchement, et le nom et la naissance votre fils, se sont fait un passage au travers de sa tristes

[redacted]

et je l'assure aussi, en récompense, que sa tristesse s'est fait un passage au travers de ma joie. Adieu, ma très belle, il faut partir; je suis épouvantée du regret que j'ai de quitter ces bois. Je ne veux point vous dire la part que vous avez à mon indifférence pour Paris; vous ne savez que trop combien vous m'êtes chère.

203. — A LA MÊME.

A Malicorne, dimanche 13 décembre 1671.

Enfin, ma fille, me voilà par voie et par chemin. Il fait le plus beau temps du monde, en sorte que je fais fort bien une lieue ou deux à pied comme MADAME. Pour La Mousse, il court comme un perdu. Il est un peu embarrassé de ne pas bien dormir; car il ne sait point n'être pas à son aise. Je partis donc mercredi, comme je vous l'avais mandé. Je vins à Loresse, où l'on me donna deux chevaux; je consentis à la violence qu'on me fit pour les accepter. Nous avons quatre chevaux à chaque calèche; cela va comme le vent. Vendredi, j'arrive à Laval; j'arrête à la poste; je vois arriver justement cet honnête homme, cet homme si obligeant, crotté jusqu'au cul, qui m'apportait votre lettre; je pensai l'embrasser. Vous jugez bien, à m'entendre parler ainsi, que je ne suis point en colère contre la poste : en effet, ce n'est point elle qui a eu tort, c'est assurément, comme vous avez dit, des ennemis du petit Dubois[1], qui, le voyant se vanter de notre commerce, et se panader dans les occupations qu'il lui donnait, ont pris plaisir à lui donner le déplaisir de lui dérober nos lettres. D'abord je ne m'en suis pas aperçue, parceque je croyais que vous ne m'écriviez qu'une fois la semaine; mais quand j'ai su que vous m'écriviez deux, il serait malaisé de vous exprimer les regrets et les douleurs

[1] Commis de la poste de Paris.

que j'ai eus de cette perte. Je reviens à la joie que j'eus de recevoir vos deux lettres dans un même paquet, de la main crottée de ce postillon. Je vis défaire la petite malle devant moi, et en même temps, *frast*, *frast*, je démêle le mien, et je trouve enfin, ma fille, que vous vous portez bien. Vous m'écrivez dans la lettre d'Adhémar ; et puis, vous m'écrivez de votre chef, au coin de votre feu, le seizième de votre couche. Rien n'est pareil à la joie sensible que me donna cette assurance de votre santé. Je vous conjure de n'en point abuser : ne m'écrivez point de grandes lettres; restaurez-vous, et craignez de vous épuiser. Hélas! mon enfant, vous avez été cruellement malade ; je serais morte de voir un si long travail. On vous saigna enfin; on commençait d'avoir peur. Quand je songe à cet état, j'en suis troublée et j'en tremble, et je ne puis encore me rendormir sur cette pensée, tant elle m'effraie l'imagination. J'ai mandé à madame de La Fayette et à M. d'Hacqueville ce que vous me mandez ; j'eus la même pensée, et je trouvais que La Marans devait être contente, ou plutôt malcontente, puisqu'elle n'avait pas sujet d'exercer ses obligeantes et modestes pensées. Je trouve plaisant que vous ayez songé à elle. Mais la poste m'attend, comme si j'étais gouvernante du Maine, et je prends plaisir de la faire attendre, par grandeur. Je veux parler de mon petit garçon. Ah! qu'il est joli ! Ses grands yeux sont bien une marque de votre honnêteté ; mais c'est assez, je vous prie, que le nez ne demeure pas longtemps entre la crainte et l'espérance. Que cela est plaisamment dit! Cette incertitude est étrange; jamais un petit nez n'eut tant à craindre ni à espérer. Il y a bien des nez entre les deux qu'il peut choisir ; puisqu'il a de grands yeux, qu'il songe à vous contenter. Vous n'auriez que la bouche, puisqu'elle est petite ; ce ne serait pas assez. Ma fille, vous l'aimez follement ; mais donnez-le bien à Dieu, afin qu'il vous le conserve. D'où vient qu'il est si faible? N'est-ce

[redacted]

point ce qui l'empêchait de s'aider pendant votre travail? Car j'ai ouï dire aux femmes qui ont eu des enfants, que c'est cette faiblesse qui fait qu'on est bien malade. Enfin conservez bien ce cher enfant; mais donnez-le à Dieu, si vous voulez qu'il vous le donne. Cette répétition est digne d'une grand'mère chrétienne; madame *Pernelle*[1] en dirait autant; mais elle dirait bien. Adieu, ma chère Comtesse. Enfin la patience échappe à mon ami le postillon; je ne veux pas abuser de son honnêteté. Je ne recevrai de vos lettres qu'à Paris. Je serai ravie d'embrasser ma pauvre petite; vous ne la regardez pas, et moi je veux l'aimer et prendre sa protection, par excès de générosité.

204. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 18 décembre 1671.

J'arrive dans ce moment, ma chère fille. Je suis chez ma tante, entourée, embrassée, questionnée de toute ma famille et de la sienne; mais je quitte tout pour vous dire bonjour, aussi bien qu'aux autres. M. de Coulanges m'attend pour m'emmener chez lui, où il veut que je loge, parcequ'un fils de madame de Bonneuil a la petite-vérole. Elle avait dessein très obligeamment d'en faire un secret; mais on a découvert le mystère; on a mené ma petite chez M. de Coulanges. Je l'attends ici pour retourner avec elle, parceque ma tante veut voir notre entrevue. C'eût été une chose fâcheuse pour moi que d'exposer cette enfant, et d'être bannie, six semaines durant, de chez mes amis, à cause que le fils de madame de Bonneuil a la petite-vérole. Me voilà donc chez M. de Coulanges, que j'adore, parcequ'il me parle de vous; mais vous savez ce qui m'arrive, c'est que je pleure, et mon cœur se presse si étrangement, que je lui fais signe de la main de se taire, et il se tait. J'ai le nez

[1] La mère d'Orgon dans le *Tartufe*.

[redacted]

rouge et les yeux, et on parle d'autre chose, à conditior pourtant qu'un jour je m'accommoderai à parler de vous tant que terre me pourra porter, aux dépens de tout c qui en pourra arriver. Il me conte que vous fermiez le yeux, que vous étiez dans ma chambre, et que........ vraiment oui, vous étiez à Paris, parceque voilà M. de Cou langes. Il m'a joué cela très plaisamment, et je suis ravi que vous soyez encore un peu folle ; je mourais de peu que ne vous ne fussiez toujours madame la gouvernante Mon Dieu, que je m'en vais causer avec M. de Coulanges Je vous conjure de vous conserver vous-même, c'est-à-dire d'être vous-même le plus que vous pourrez, et que j ne vous trouve point changée. Songez aussi à votre beauté engraissez-vous, restaurez-vous, souvenez-vous de vo bonnes résolutions; et si M. de Grignan vous aime, qu'i vous donne du temps pour vous remettre ; autrement c'er est fait pour jamais, vous serez toujours maigre comme madame de Saint-Hérem. Je suis ravie de vous donne cette idée; rien ne doit vous faire plus de peur que cett ressemblance ; évitez-la donc. Pour votre petit garçon, l'état où il a été ne raccommode pas le chocolat avec moi. Je suis persuadée qu'il a été brûlé, et c'est un grand bonheu qu'il soit humecté et qu'il se porte bien ; le voilà sauvé, j m'en réjouis avec vous.

MONSIEUR DE COULANGES.

Je ferme les yeux, et quand je les ouvre, je vois cett *mère-beauté* qui fait vos délices et les miennes, et cela m fait voir que je suis à Paris. Je m'en vais bien l'entreten de toutes vos perfections. Savez-vous bien que je suis pl entêté de vous que jamais, et que j'appréhende de pren dre la place du chevalier de Breteuil. Je sais que cette pla ne plait point à M. de Grignan, et voilà la seule chose q me donne de la peine dans une si grande entreprise. To

de bon, madame la Comtesse, vous êtes un chef-d'œuvre, et c'est de ce mot que je me sers pour parler de vous. Je fus hier voir M. de La Rochefoucauld : je me trouvai en tiers avec lui et M. de Longueville. Il ne fut question que de Provence et du bel astre qui y brille. Adieu, ma belle Comtesse ; je vois cet homme à la tapisserie, qui ouvre sa poitrine : croyez que si vous voyiez la mienne à l'heure qu'il est, vous verriez mon cœur comme vous voyez le sien : il est à vous ; il languit pour vous, ce cœur ; mais ne le dites pas à M. de Grignan. Votre fille est une petite beauté brune, fort jolie. La voilà, elle me baise et me bave ; mais elle ne crie jamais. Je l'aime assurément beaucoup moins que vous. Il n'y a plus moyen de parler de vous à cette *mère-beauté*, les grosses larmes lui tombent des yeux : bon Dieu, quelle mère !

205. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 23 décembre 1671.

Je vous écris un peu de provision, parceque je veux causer un moment avec vous. Après que j'eus envoyé mon paquet le jour de mon arrivée, le petit Dubois m'apporta celui que je croyais égaré : vous pouvez penser avec quelle joie je le reçus. Je n'y pus faire réponse, parceque madame de La Fayette, madame de Saint-Géran, madame de Villars, me vinrent embrasser. Vous avez tous les étonnements que doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun ; toutes vos réflexions sont justes et naturelles ; tous ceux qui ont de l'esprit les ont faites, mais on commence à n'y plus penser : voici un bon pays pour oublier les malheureux. On a su qu'il a fait son voyage dans un si grand désespoir, qu'on ne le quittait pas d'un moment. On voulut le faire descendre de carrosse à un endroit dangereux, il répondit : *Ces malheurs-là ne sont pas faits pour moi*. Il dit qu'il est innocent à l'égard du roi ; mais que son

[redacted]

crime est d'avoir des ennemis trop puissants. Le roi n rien dit, et ce silence déclare assez la qualité de son crim Il crut qu'on le laisserait à Pierre-Encise, et il commen çait à Lyon à faire ses compliments à M. d'Artagnar mais quand il sut qu'on le menait à Pignerol, il soupira et dit : *Je suis perdu*. On avait grand'pitié de sa disgra dans les villes où il passait : il faut avouer aussi qu'ell est extrême.

Le roi envoya querir dans ce temps-là M. de Marsillac et lui dit : « Je vous donne le gouvernement de Berr « qu'avait Lauzun. » Marsillac répondit : « Sire, que Votr « Majesté, qui sait mieux les règles de l'honneur que per « sonne du monde, se souvienne, s'il lui plaît, que je n'é « tais pas ami de Lauzun ; qu'elle ait la bonté de se mettr « un moment à ma place, et qu'elle juge si je dois accep « ter la grace qu'elle me fait. — Vous êtes, *dit le roi* « trop scrupuleux ; j'en sais autant qu'un autre là-des « sus ; mais vous n'en devez faire aucune difficulté. – « Sire, puisque Votre Majesté l'approuve, je me jette à « ses pieds pour la remercier. — Mais, *dit le roi*, je vou « ai donné une pension de douze mille francs, en atten « dant que vous eussiez quelque chose de mieux. — Oui « Sire, je la remets entre vos mains. — Et moi, *dit le roi* « je vous la donne une seconde fois, et je m'en vais vou « faire honneur de vos beaux sentiments. » En disant cel il se tourne vers ses ministres, leur conte les scrupules d M. de Marsillac, et dit : « J'admire la différence ; jama « Lauzun n'avait daigné me remercier du gouverneme « de Berry ; il n'en avait pas pris les provisions ; et voi « un homme pénétré de reconnaissance. » Tout ceci e extrêmement vrai ; M. de La Rochefoucauld vient de m le conter. J'ai cru que vous ne haïriez pas ces détails ; si me trompais, mandez-le-moi. Ce pauvre homme est tr mal de sa goutte, et bien pis que les autres années : il m bien parlé de vous ; il vous aime toujours comme sa fill

Le prince de Marsillac m'est venu voir, et l'on me parle toujours de ma chère enfant. Je ne sais si vous aurez appris que Villarceaux, en parlant au roi d'une charge pour son fils, prit habilement l'occasion de lui dire qu'il y avait des gens qui se mêlaient de dire à sa nièce[1] que Sa Majesté avait quelque dessein pour elle ; que si cela était, il le suppliait de se servir de lui ; que l'affaire serait mieux entre ses mains que dans celles des autres, et qu'il s'y emploierait avec succès. Le roi se mit à rire, et dit : *Villarceaux, nous sommes trop vieux, vous et moi, pour attaquer des demoiselles de quinze ans ;* et, comme un galant homme, se moqua de lui, et conta ce discours chez les dames. *Les anges* sont enragées, et ne veulent plus voir leur oncle, qui, de son côté, est un peu honteux. Il n'y a nul chiffre à tout ceci ; mais je trouve que le roi fait partout un si bon personnage, qu'il n'est nul besoin de tant de mystère.

On a trouvé, dit-on, mille belles merveilles dans les cassettes de M. de Lauzun ; des portraits sans compte et sans nombre, des nudités, une sans tête, une autre les yeux crevés ; c'est *votre voisine*[2] ; des cheveux grands et petits, des étiquettes pour éviter la confusion, et mille autres gentillesses : mais je n'en voudrais pas jurer, car vous savez comme on invente dans ces occasions.

J'ai vu M. de Mêmes, qui enfin a perdu sa chère femme ; il a pleuré et sangloté en me voyant ; et moi, je n'ai jamais pu retenir mes larmes. Toute la France a visité cette maison ; je vous conseille de lui faire vos compliments ; vous

[1] Louise-Élisabeth Rouxel, connue sous le nom de *madame de Grancey ;* elle devint dans la suite dame d'atour de Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne. Elle était sœur cadette de Marie-Louise Rouxel, comtesse de Marei. On les appelait les *Anges*. Le marquis de Villarceaux était frère de la maréchale de Grancey, mère de ces deux dames.

[2] Madame de Monaco, née Gramont, que Lauzun avait aimée avec fureur. Il ne lui pardonna pas ses complaisances pour le roi (*Voyez* les Mémoires de Saint-Simon.)

le devez par le souvenir de Livry que vous aimez enc

Est-il possible que mes lettres vous soient agréable point que vous me le dites? Je ne les sens point telle sortant de mes mains ; je crois qu'elles le deviennent qu elles ont passé par les vôtres : enfin, ma chère enfant, c un grand bonheur que vous les aimiez, car, de la man dont vous en êtes accablée, vous seriez fort à plaindr cela était autrement. M. de Coulanges est bien en pe de savoir laquelle de vos *madames* y prend goût : n trouvons que c'est un bon signe pour elle; car mon st est si négligé, qu'il faut avoir un esprit naturel et monde pour pouvoir s'en accommoder. Je vous prie, bonne, ne vous fiez point aux deux lits; c'est un sujet tentation : faites coucher quelqu'un dans votre chaml Sérieusement, ayez pitié de votre santé, de votre vie, et la mienne.

J'ai envoyé querir Pecquet pour discourir de la peti vérole de votre enfant; il en est épouvanté; mais il mire sa force d'avoir pu chasser ce venin, et croit q vivra cent ans après avoir si bien commencé.

J'ai enfin pris courage, j'ai causé douze heures a Coulanges; je ne comprends pas qu'on puisse parle d'autres. C'est un grand bonheur que le hasard m'ait loger chez lui. Çà courage! mon cœur, point de faibl humaine; et, en me fortifiant ainsi, j'ai passé par-de mes premières faiblesses : mais *Cateau*[1] m'a mise en une fois en déroute; elle entra, il me sembla qu'elle devait dire : — Madame, madame vous donne le bonj elle vous prie de la venir voir. — Elle me reparla de votre voyage, et que quelquefois vous vous ressouve de moi. Je fus une heure assez impertinente; je m'amu votre fille; vous n'en faites pas grand cas, mais nous v le rendons bien : on m'embrasse, on me connaît, on

[1] Femme-de-chambre de madame de Grignan.

[redacted]

on m'appelle. Je suis *maman* tout court; et de celle ovence, pas un mot.

bbé Têtu a du temps de reste, à cause de l'hôtel de lieu, qu'il n'a plus; de sorte que nous en profitons. me de Soubise est grosse de quatre enfants, à voir son :. Au reste, le roi part le 5 janvier pour Châlons, et ire plusieurs autres tours, quelques revues chemin t; le voyage sera de douze jours, mais les officiers troupes iront plus loin : pour moi, je soupçonne en- quelque expédition comme celle de la Franche- :. Vous savez que le roi *est un héros de toutes les sai-* Les pauvres courtisans sont désolés; ils n'ont pas ı. Brancas me demanda hier de bonne foi si je ne ais point prêter sur gages, et m'assura qu'il n'en par- point, et qu'il aimerait mieux avoir affaire à moi n autre. La Trousse me prie de lui apprendre quel- ıns des secrets de Pomenars, pour subsister honnê- t; enfin ils sont abîmés. Voilà Châtillon, que j'ex- à vous faire un impromptu; il me demande huit et je l'assure déja qu'il ne sera que réchauffé, et e tirera du fond de cette gibecière que vous connais- dieu, belle Comtesse, il y a raison par tout; cette let- : devenue un juste volume. J'embrasse le laborieux an, le seigneur *Corbeau*[2], le présomptueux Adhé- et le *fortuné Louis-Provence*, sur qui tous les astro- ı disent que les Fées ont soufflé. *E con questo mi rac- ando.*

206. — A LA MÊME.

A Paris, le jour de Noël, vendredi, 1671.

lendemain que j'eus reçu votre lettre, M. Le Camus nt voir : je l'entretins de ce qu'il avait à dire sur les

[1] la pensée d'un madrigal de mademoiselle de Scuderi.
Coadjuteur d'Arles.

[redacted]

soins, le zèle et l'application de M. de Grignan pour fai réussir l'affaire de Sa Majesté. M. de Lavardin, qui vi aussi, m'assura qu'il en rendrait compte en bon lieu ava la fin du jour. Je ne pouvais trouver deux hommes plu propres à mon dessein, c'est la basse et le dessus. Le soi j'allai chez M. d'Usez, qui est encore dans sa chambre nous parlâmes fort de vos affaires. Nous avions appris le mêmes choses, et le dessein qu'on avait d'envoyer un ordr pour séparer l'assemblée, et de faire sentir, en quelque au tre occasion, ce que c'est de ne pas obéir.

Au reste, ma fille, j'ai le cœur serré et très serré de ne point vous avoir ici. Je serais bien plus heureuse s'il y avait quelqu'un que j'aimasse autant que vous, je serais consolée de votre absence; mais je n'ai pas encore trouvé cette égalité, ni rien qui en approche. Mille choses imprévues me font souvenir de vous, par-dessus le souvenir ordinaire, et me mettent en déroute. Je suis en peine de savoir où vous irez après votre assemblée. Aix et Arles sont empestés de la petite-vérole; Grignan est bien froid, Salon est bien seul. Venez dans ma chambre, ma chère enfant, vous y serez très bien reçue. Adieu; vous en voilà quitte pour cette fois; ce ne sera point ici un second tome, je ne sais plus rien. Si vous vouliez me faire des questions, on vous répondrait. J'ai été cette nuit aux Minimes[1]; je m'en vais en Bourdaloue; on dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens[2], et que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville[3]; il n'y manquait que le nom; mais il n'en était pas

[1] L'église des Minimes, près la place Royale.

[2] On a accusé, non sans raison, Bourdaloue d'avoir placé dans ses sermons les portraits de plusieurs contemporains. Boileau constate le fait dans sa satire X, et il se trouve ainsi d'accord avec madame de Sévigné. On raconte que Bourdaloue, ayant appris que Boileau l'avait nommé dans une chanson, répondit : *Dites-lui que s'il me met dans ses satires, je le mettrai dans mes sermons.*

[3] Ce Tréville était un homme d'esprit, un militaire et un courtisan. Il éprouva un si grand chagrin de la mort de madame Henriette, qu'il renonça au monde, et se jeta dans la dévotion.

[redacted] [redacted]

besoin : avec tout cela, on dit qu'il passe toutes les merveilles passées, et que personne n'a prêché jusqu'ici. Mille compliments aux Grignan.

207. — A LA MÊME.

A Paris, le jour de Noël, à onze heures du soir, 1671.

Je vous ai écrit ce matin, mais je reçois la lettre que vous m'avez écrite par Rippert [1] ; c'est M. d'Usez qui me l'envoie. Vous me rendez un très bon compte des affaires de Provence ; Dieu veuille que le roi se contente de ce que les Provençaux ont résolu ! la peinture de leur tête, et du procédé qu'il faut tenir avec eux, est admirable, et le radoucissement de l'évêque est naturel. Voilà madame Scarron qui a soupé avec nous : elle dit que de tous les millions de lettres que madame de Richelieu a reçues, celle de M. de Grignan était la meilleure ; qu'elle l'a eue longtemps dans sa poche, qu'elle l'a montrée ; qu'on ne saurait mieux écrire, ni plus galamment, ni plus noblement, ni plus tendrement pour feu madame de Montausier [2] ; enfin elle en a été ravie : j'ai juré que je vous le manderais. Je ferai part de votre lettre à d'Hacqueville et à M. Le Camus. Je ne songe qu'à la Provence : je me trouve présentement votre voisine,

Et de Paris, je ne voi
Tout au plus que vingt semaines,
Entre ma Philis et moi.

J'attendais votre frère : on le renvoie de la moitié du che-

[1] Frère du doyen du chapitre de Grignan.

[2] On a vu que madame de Richelieu succédait à madame de Montausier dans la place de dame d'honneur de la reine. (A. G.)

[redacted]

min à cause du voyage. J'ai été au sermon, mon cœur n'en a point été ému ; ce Bourdaloue

> Tant de fois éprouvé,
> L'a laissé comme il l'a trouvé.

C'est peut-être ma faute. Adieu, mon enfant.

208. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 30 décembre 1671.

Une belle et sûre marque de la légère disposition que j'ai à ne pas vous haïr, c'est que je voudrais pouvoir vous écrire douze fois le jour. Cette pensée, ma fille, ne vous fait-elle point comme l'offre que vous faisait M. de Coulanges, de passer sa vie avec vous? En vérité, vous n'auriez pas peu d'affaires, car je vous écris aussi prolixement que j'écris laconiquement aux autres. J'ai fort interrogé Rippert sur votre santé : je ne suis point contente de vous, il faut que je vous gronde : vous avez traité votre accouchement comme celui de la femme d'un colonel suisse ; vous ne prenez point assez de bouillons ; vous avez caqueté dès le troisième jour, vous vous êtes levée dès le dixième, et vous vous étonnez après cela si vous êtes maigre. J'espérais que vous vous amuseriez à vous conserver, à vous restaurer, à vous rengraisser. Où avez-vous pris la fantaisie d'imiter madame de Crussol? Je tâche toujours de vous corriger par les exemples ; cette conduite ne la change point, mais elle vous changera ; enfin c'est me fâcher, et m'offenser, que de défigurer votre beau visage; vous savez comme je l'aime ; ne devriez-vous pas le conserver pour l'amour de moi?

Vous dites bien quand vous dites que la Provence est ma demeure fixe, puisque c'est la vôtre. Paris me suffoque, et je voudrais déja être partie pour Grignan. Mais, ma fille quelle solitude, si vous allez dans votre château! vous se-

[redacted]

mme Psyché sur sa montagne. Je ne puis être con- où vous n'êtes pas; c'est une vérité que je sens à ieure : vous me manquez partout, et tout ce qui me ivenir de vous me traverse le cœur. Le voyage du roi t incertain, quoique les troupes marchent. Le pauvre usse s'en va, et Sévigné s'achemine déja ; ils vont à e, cette équipée les désespère. Adieu, mon ange : je ive très bien chez M. de Coulanges, et je pousserai la petite-vérole fort loin ; cette grande maison, où je ive que madame de Bonneuil, au lieu de vous, ne ne nulle envie d'y retourner. M. de Coulanges m'est ix ; nous parlons sans cesse de vous. Je donnerai ettre à M. de La Rochefoucauld ; je suis assurée qu'il vera très bonne. Je hais le dessus de vos lettres où : *A madame la marquise de Sevigné* ; appelez-moi t. Les autres sont aimables, et donnent une disposi- ndre à lire le reste.

209. — A LA MÊME.

A Paris, le premier jour de l'an 1672.

is hier au soir chez M. d'Usez : nous résolûmes de nvoyer un courrier. Il m'avait promis de me faire aujourd'hui le succès de son audience chez M. Le , et même s'il voulait que j'y menasse madame de ges [1] ; mais comme il est dix heures du soir, et que point de ses nouvelles, je vous écris tout simplement : sez aura soin de vous instruire de ce qu'il a fait. Il cher d'adoucir les ordres rigoureux, en faisant voir : serait ôter à M. de Grignan le moyen de servir le ie de le rendre odieux à la province, et quand on se- bligé d'envoyer les ordres, il y a des gens sages qui qu'il en faudrait suspendre l'exécution jusqu'à la

1ame de Coulanges était nièce de la femme de M. Le Tellier, mi- l'état, et depuis chancelier de France.

[redacted]

réponse de Sa Majesté, à laquelle M. de Grignan écrira une lettre d'un homme qui est sur les lieux, et qui vo que, pour le bien de son service, il faut tâcher d'obtenir u pardon de sa bonté pour cette fois. Si vous saviez comme certaines gens blâment M. de Grignan, pour avoir trop peu considéré son pays, en comparaison de l'obéissance qu'il voulait établir, vous verriez bien qu'il est difficile de contenter tout le monde; et s'il avait fait autrement, ce serait encore pis. Ceux qui admirent la beauté de la place où il est n'en savent pas les difficultés. Par exemple, n'êtes-vous pas à plaindre présentement? Le voyage du roi est entièrement rompu, mais les troupes marchent toujours à Metz. Sévigné y est déja; La Trousse s'en va; tous deux plus chargés de bonnes intentions que d'argent comptant. Voilà l'archevêque de Reims [1] qui commence par vous faire mille compliments très sincères; il dit que M. d'Usez n'a point vu son père aujourd'hui : il m'assure encore que le roi est très content de votre mari; qu'il reçoit le présent de votre province; mais que, pour n'avoir pas été obéi ponctuellement, il envoie des lettres de cachet pour exiler des consuls : on ne peut en dire davantage par la poste. Ce qu'il faut faire en général, c'est d'être toujours très passionné pour le service de Sa Majesté; mais il faut tâcher aussi de ménager un peu les cœurs des Provençaux, afin d'être plus en état de faire obéir au roi dans ce pays-là.

M. de La Rochefoucauld vous mande, et moi avec lui, que si la lettre que vous lui avez écrite ne vous paraît pas bonne, c'est que vous ne vous y connaissez pas : il a raison; cette lettre est très agréable et très spirituelle : en voilà la réponse. Adieu, ma chère Comtesse; je pense à vous jour et nuit. Donnez-moi des moyens de vous servir pour amuser ma tendresse.

[1] Charles-Maurice Le Tellier.

[redacted]

210. — A LA MÊME.

A Paris, mardi 5 janvier 1672.

Le roi donna hier, lundi 4 janvier, audience à l'ambassadeur de Hollande[1] : il voulut que M. le prince, M. de Turenne, M. de Bouillon et M. de Créqui fussent témoins de ce qui se passerait. L'ambassadeur présenta sa lettre au roi, qui ne la lut pas, quoique le Hollandais proposât d'en faire la lecture : le roi lui dit qu'il en savait le contenu, et qu'il en avait une copie dans sa poche. L'ambassadeur s'étendit fort au long sur les justifications qui étaient dans la lettre, et que messieurs les états s'étaient examinés scrupuleusement, pour voir ce qu'ils auraient pu faire qui déplût à Sa Majesté ; qu'ils n'avaient jamais manqué de respect, et que cependant ils entendaient dire que tout ce grand armement n'était fait que pour fondre sur eux ; qu'ils étaient prêts de satisfaire Sa Majesté dans tout ce qu'il lui plairait d'ordonner, et qu'ils la suppliaient de se souvenir des bontés que les rois ses prédécesseurs avaient eues pour eux, et auxquelles ils devaient toute leur grandeur. Le roi prit la parole, et dit avec une majesté et une grace merveilleuse, qu'il savait qu'on excitait ses ennemis contre lui ; qu'il avait cru qu'il était de sa prudence de ne se pas laisser surprendre, et que c'est ce qui l'avait obligé à se rendre si puissant sur la mer et sur la terre, afin d'être en état de se défendre ; qu'il lui restait encore quelques ordres à donner, et qu'au printemps il ferait ce qu'il trouverait le plus avantageux pour sa gloire et pour le bien de son état ; et fit comprendre ensuite à l'ambassadeur, par un signe de tête, qu'il ne voulait point de réplique. La lettre s'est trouvée conforme au discours de l'ambassadeur, hormis qu'elle finissait par assurer Sa Majesté

[1] Cet ambassadeur était Pierre Grotius, fils de l'auteur du *Droit de la guerre et de la paix*. (M.)

[redacted]

qu'ils feraient tout ce qu'elle ordonnerait, pourvu qu'i leur en coûtât point de se brouiller avec leurs alliés.

Ce même jour, M. de La Feuillade fut reçu à la têt régiment des gardes, et prêta le serment entre les m d'un maréchal de France, comme c'est la coutume le roi, qui était présent, dit lui-même au régin qu'il leur donnait M. de La Feuillade pour mestre-camp, et lui mit *la pique* à la main, chose qui ne se jamais que par le commissaire, de la part du roi; mai Majesté a voulu que nulle faveur ni nul agrément ne m quât à cette cérémonie.

MM. Dangeau et Langlée [1] ont eu de grosses paro à la rue des Jacobins, sur un paiement de l'argent du Dangeau menaça, Langlée repoussa l'injure par lui qu'il ne se souvenait pas qu'il était Dangeau, et q n'était pas sur le pied dans le monde d'un homme red table. On les accommoda; ils ont tous deux tort, et reproches furent violents et peu agréables pour l'un et p l'autre : Langlée est fier et familier au possible; il jo l'autre jour au brelan avec le comte de Gramont, qui dit, sur quelques manières un peu libres : « M. de Lang « gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez « le roi. »

Le maréchal de Bellefonds a demandé permission au de vendre sa charge [2]; jamais personne ne la fera si l que lui. Tout le monde croit, et moi plus que les aut que c'est pour payer ses dettes, pour se retirer et so uniquement à l'affaire de son salut.

M. le procureur-général de la cour des aides (*Nic Le Camus*) est premier président de la même compag ce changement est grand pour lui; ne manquez pas de écrire l'un ou l'autre, et que celui qui n'écrira pas éc

[1] Langlée était un homme d'une naissance obscure, et qui s poussé à la cour par le jeu.

[2] De premier maître d'hôtel du roi.

[redacted]

t dans la lettre de celui qui écrira. Le président de est remis dans sa charge [1]. Voilà donc ce qui s'ap- es nouvelles.

211. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 janvier 1672.

ı, ma chère fille, vous ne voulez pas que je pleure voir à mille lieues de moi; vous ne sauriez pour- ıpêcher que cet ordre de la Providence ne me soit r et bien sensible : je ne m'accoutumerai de long- ı cet éloignement : je coupe court, parceque je ne oint m'embarquer à vous dire les sentiments de mon -dessus : je ne veux point vous donner un mauvais e, ni ébranler votre courage par le récit de mes es; conservez toute votre raison; jouissez de la ur de votre ame, pendant que je m'aiderai, comme rai, de toute la tendresse de la mienne. Je fus hier -Germain, la reine m'attaqua la première; je fis ma vos dépens, comme j'ai coutume. On traita à fond itre de l'accouchement, à propos du vôtre; puis on e mon voyage de Provence, un mot sur celui de ne, et sur le bonheur de madame de Chaulnes, de 'oir trouvée : nous étions là toutes deux. Pour eur, il me tira près d'une fenêtre pour me parler s, et m'ordonna très sérieusement de vous faire ses ments, et de vous dire la joie qu'il avait de votre couchement : il appuya sur cela d'une telle sorte, e tint qu'à moi d'entendre qu'il voulait s'attacher à service, étant las, comme on dit, *d'adorer l'ange me de Grancey*); je fis de telles offres le cas que je . Je trouvai Madame mieux que je ne pensais, mais

1. premier président de la chambre des comptes.

[redacted] [redacted] [redacted]

d'une sincérité charmante. Je ne pus voir M. de Montausier; il était enfermé avec MONSEIGNEUR. Je ne finirai jamais de vous dire tous les compliments qu'on me fit, et à vous aussi; et de tout cela, autant en emporte le vent: on est ravi de revenir chez soi. Madame de Richelieu me parut abattue; elle fera réponse à M. de Grignan; les fatigues de la cour ont rabaissé son caquet; son moulin me parut en chômage. Mais qui pensez-vous qu'on trouve chez moi? des Provençaux; ils m'ont *tartufiée*. De quoi parle-t-on? de madame de Grignan; qui est-ce qui entre dans ma chambre? votre petite: vous dites qu'elle me fait souvenir de vous, c'est bien dit; vous voulez bien au moins que je vous réponde qu'il n'est pas besoin de cela. Je monte en carrosse, où vais-je? chez madame de Valavoire; pourquoi faire? pour parler de Provence, de vos affaires et de vos commissions, que j'aime uniquement. Enfin Coulanges disait l'autre jour: Voyez-vous bien cette femme-là? elle est toujours en présence de sa fille. Vous voilà en peine de moi, ma bonne, vous avez peur que je ne sois ridicule; non, ne craignez rien; on ne peut l'être avec une si agréable folie; et de plus, c'est que je me ménage selon les lieux, les temps, et les personnes avec qui je suis; et l'on jurerait quelquefois que je ne songe guère à vous: ce n'est pas où je suis le plus en liberté.

Je reçois votre lettre du 30; vous me déplaisez, mon enfant, en parlant, comme vous faites, de vos aimables lettres. Quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre esprit, de votre style, à vous comparer à la princesse d'Harcourt[1]? Où pêchez-vous cette fausse et offensante humilité? elle blesse mon cœur, elle offense la justice, elle choque la vérité; quelles manières! ah! ma bonne, changez-les, je vous en conjure, et voyez les choses comme elles sont: si cela est, vous n'aurez plus qu'à vous défendre de la vanité

[1] Fille du duc de Brancas le *distrait*.

[redacted]

sera une affaire à régler entre votre confesseur et Votre maigreur me tue : hélas ! où est le temps que ne mangiez qu'une tête de bécasse par jour, et que nouriez de peur d'être trop grasse ? Si vous devenez sur ces entrefaites, soyez assurée que vous voilà per-our toute votre vie, sans en revenir jamais. Monsieur gnan a bien du caquet ; il commence à gratter du cela me fait grand'peur; mais s'il succombe à la tenta-ne croyez pas qu'il vous aime ; quand on aime bien, ne tout, et la beauté qui ne donne aucun chagrin, e la vôtre, n'est pas une chose à oublier : si M. de an la détruit, tenez-vous pour dit que sa tendresse pas d'un bon aloi.

st vrai que madame de Soubise vient encore d'ac-er; mais elle relève trop grasse, cela fait qu'on n'a pitié d'elle. Je vous plains bien aussi de vos mé-s compagnies : la nouvelle qu'on y débite du gou-nent de Bretagne donné à M. de Rohan est très cet homme parle comme du temps des ducs (*de Bre-* : je vous souhaite quelquefois un petit brin de ce on a ici de reste.

était hier sur votre chapitre chez madame de Cou- ; et madame de Scarron se souvint avec combien t vous aviez sontenu autrefois une mauvaise cause, ême place, et sur le même tapis où nous étions : il t madame de La Fayette, madame Scarron, Segrais, usse, l'abbé Têtu, Guilleragues, Brancas. Vous n'êtes oubliée, ni tout ce que vous valez : tout est encore ais quand je pense où vous êtes, quoique vous soyez le moyen de ne pas soupirer ? Nous soupirons encore ie qu'on fait ici et à Saint-Germain ; tellement qu'on e toujours. Vous savez bien que Lauzun, en entrant son, dit : *In secula seculorum* ; et je crois qu'on eût lu ici en certain endroit, *amen*, et en d'autres, *non*. ent, quand il était jaloux de votre *voisine*, il lui cre-

[redacted] [redacted]

vait les yeux, il lui marchait sur la main [1] : et que n'a-t-il pas fait à d'autres? Ah! quelle folie de faire des péchés de cent dix lieues loin!

Votre enfant est jolie; elle a un son de voix qui m'entre dans le cœur : elle a de petites manières qui plaisent, je m'en amuse et je l'aime; mais je n'ai pas encore compris que ce degré puisse jamais vous passer par-dessus la tête; je vous embrasse de toute la plus vive tendresse de mon cœur.

212. — A LA MÊME.

A Paris, 8 janvier 1672.

Devinez où je m'en vais tout-à-l'heure, ma chère bonne ; à Livry, et demain dîner à Pomponne avec mon bon homme ; il m'a priée si tendrement de lui faire cette visite pendant qu'il fait beau, que je n'ai pas voulu le refuser. Vous me paraissez tranquille sur le retour de vos ouvriers ; nous ne sommes pas de même, nous craignons le dénouement de tout ceci, qui ne peut être que fâcheux. Nous en parlons, M. l'évêque d'Usez et moi, et regardons les chagrins qui sont attachés à quelque résolution qu'on prenne.

Je veux aussi vous avertir d'une chose que je soutiendrai en face de votre mari et de vous. C'est que si, après être purgée, vous avez seulement la pensée de coucher avec M. de Grignan, comptez que vous êtes grosse, et si quelqu'une de vos matrones dit le contraire, elle sera corrompue par votre mari. Après cet avis, je n'ai plus rien à dire.

Je n'oserais songer à vos affaires; c'est un labyrinthe

[1] C'est à Saint-Cloud, chez MADAME, que ceci arriva. Madame de Monaco était assise sur le parquet à cause de la grande chaleur, et Lauzun, en pirouettant autour des dames, lui marcha sur la main, ce qu'elle souffrit sans oser se plaindre. Le roi était le rival favorisé qui irritait Lauzun à ce point. (A. G. et M.)

ein d'amertumes d'où je ne sors point. Je ne sais pas de nvelles aujourd'hui; si j'avais juré de remplir ma feuille, vous manderais des sottises, et tout ce qu'on fera dans semaines, mais c'est un ennui. Ce que j'aime mieux is dire, c'est qu'on est inhumain dans ce pays pour reoir les excuses de ceux qui n'écrivent pas dans les isions. J'ai voulu en user ainsi en Bretagne, il a fallu venir à y prendre part. Profitez de ce petit discours en r.

In parle de plusieurs mariages; quand ils seront si-s, je vous les manderai. Adieu, ma bonne; il y a une re que je me joue avec votre fille, elle est aimable. Il tard, et je vous quitte pour aller pleurer à Livry, et ser à vous tendrement.

213. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 janvier 1672.

h! mon Dieu, ma fille, que me dites-vous? Quel plai-prenez-vous à dire du mal de votre personne, de votre it; à rabaisser votre bonne conduite; à trouver qu'il avoir bien de la bonté pour songer à vous? Quoique rément vous ne pensiez point tout cela, j'en suis bles-vous me fâchez; et, quoique je ne dusse peut-être pas ndre à des choses que vous dites en badinant, je ne m'empêcher de vous en gronder, préférablement à ce que j'ai à vous mander. Vous êtes bonne encore nd vous dites que vous avez peur des beaux-esprits; s! si vous saviez qu'ils sont petits de près, et combien ont quelquefois empêchés de leurs personnes, vous les ettriez bientôt à hauteur d'appui. Vous souvient-il nbien vous en étiez quelquefois excédée? Prenez garde : l'éloignement ne vous grossisse les objets; c'est un et assez ordinaire.

Nous soupons tous les soirs avec madame Scarron, elle a

l'esprit aimable et merveilleusement droit ; c'est un plaisir que de l'entendre raisonner sur les horribles agitations d'un certain pays qu'elle connait bien. Les désespoirs qu'avait cette d'Heudicourt dans le temps que sa place paraissait si miraculeuse; les rages continuelles de Lauzun, les noirs chagrins, ou les tristes ennuis des dames de Saint-Germain, et peut-être que la plus enviée (*madame de Montespan*) n'en est pas toujours exempte : c'est une plaisante chose que de l'entendre causer sur tout cela. Ces discours nous mènent quelquefois bien loin de moralité en moralité, tantôt chrétienne, et tantôt politique. Nous parlons très souvent de vous ; elle aime votre esprit et vos manières; et quand vous vous retrouverez ici, vous n'aurez point à craindre de n'être pas à la mode.

Mais écoutez la bonté du roi, et songez au plaisir de servir un si aimable maître. Il a fait appeler le maréchal de Bellefonds dans son cabinet, et lui a dit : « Monsieur le « maréchal, je veux avoir pourquoi vous me voulez « quitter; est-ce dévotion? est-ce envie de vous retirer? « est-ce l'accablement de vos dettes? Si c'est le dernier, « j'y veux donner ordre, et entrer dans le détail de vos af-« faires. » Le maréchal fut sensiblement touché de cette bonté. « Sire, *dit-il*, ce sont mes dettes ; je suis abîmé; je « ne puis voir souffrir quelques-uns de mes amis qui m'ont « assisté, et que je ne puis satisfaire. Hé bien ! *dit le roi*, il « faut assurer leur dette : je vous donne cent mille francs « de votre maison de Versailles, et un brevet de retenue de « quatre cent mille francs, qui servira d'assurance, si vous « veniez à mourir ; vous paierez les arrérages avec les cent « mille francs; cela étant, vous demeurerez à mon service.» En vérité, il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas obéir a un maître qui entre avec tant de bonté dans les intérêts d'un de ses domestiques ; aussi le maréchal n'y résista pas; et le voilà remis à sa place et comblé de bienfaits. Tout ce détail est vrai.

Il y a tous les soirs des bals, des comédies et des mascarades à Saint-Germain. Le roi a une application à divertir Madame, qu'il n'a jamais eue pour l'autre. Racine a fait une tragédie qui s'appelle *Bajazet*, et qui lève la paille; vraiment elle ne va pas *empirando* comme les autres. M. de Tallard dit qu'elle est autant au-dessus des pièces de Corneille, que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer ; voilà ce qui s'appelle louer; il ne faut point tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux et par nos oreilles.

Du bruit de Bajazet mon ame importunée,

fait que je veux aller à la comédie; enfin nous en jugerons.

J'ai été à Livry ; hélas! ma chère enfant, que je vous ai bien tenu parole, et que j'ai songé tendrement à vous! Il y faisait très beau, quoique très froid; mais le soleil brillait; tous les arbres étaient parés de perles et de cristaux : cette diversité ne déplaît point. Je me promenai fort; je fus le lendemain dîner à Pomponne : quel moyen de vous redire ce qui fut dit en cinq heures? je ne m'y ennuyai point. M. de Pomponne sera ici dans quatre jours; ce serait un grand chagrin pour moi si jamais j'étais obligée à lui aller parler pour vos affaires de Provence : tout de bon, il ne m'écouterait pas; vous voyez que je fais un peu l'entendue. Mais, de bonne foi, rien n'est égal à M. d'Usez; c'est ce qui s'appelle les grosses cordes; je n'ai jamais vu un homme ni d'un meilleur esprit, ni d'un meilleur conseil : je l'attends pour vous parler de ce qu'il aura fait à Saint-Germain.

Vous me priez de vous écrire de grandes lettres; je pense que vous devez en être contente; je suis quelquefois épouvantée de leur immensité : ce sont toutes vos flatteries qui me donnent cette confiance. Je vous conjure de vous conserver dans ce bienheureux état, et ne passez point

[redacted]

d'une extrémité à l'autre. De bonne foi, prenez du temps pour vous rétablir, et ne tentez pas Dieu par vos dialogues et par votre voisinage.

Madame de Brissac a une très bonne provision pour son hiver, c'est-à-dire M. de Longueville et le comte de Guiche, mais en tout bien et tout honneur ; ce n'est seulement que pour le plaisir d'être adorée. On ne voit plus La Marans chez madame de La Fayette, ni chez M. de La Rochefoucauld. Nous ne savons ce qu'elle fait ; nous en jugeons quelquefois un peu témérairement : elle avait cet été la fantaisie d'être violée, elle voulait être violée absolument : vous savez ces sortes de folies ; pour moi, je crois qu'elle ne le sera jamais : quelle folle, bon Dieu ! et qu'il y a longtemps que je la vois comme vous la voyez présentement ! Au reste, ma fille, il ne tient pas à moi que je ne voie madame de Valavoire[1] : il est vrai qu'il n'est pas besoin de me dire : *va la voir ;* c'est assez qu'elle vous ait vue pour me la faire courir ; mais elle court après quelque autre, car j'ai beau la prier de m'attendre, je ne puis parvenir à ce bonheur. C'est à M. Le Grand[2] qu'il faudrait donner votre *turlupinade* : elle est des meilleures. Châtillon[3] nous en donne ici tous les jours des plus méchantes du monde.

214. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi au soir 15 janvier 1672.

Je vous ai écrit ce matin, ma fille, par le courrier qui vous porte toutes les douceurs et tous les agréments du monde pour vos affaires de Provence ; mais je veux vous écrire encore ce soir, afin qu'il ne soit pas dit que la poste

1 Dame de qualité de Provence. Son mari était lieutenant-général des armées du roi.

2 Le comte d'Armagnac, grand-écuyer de France.

3 Le comte de Châtillon, premier gentilhomme de la chambre de Monsieur.

[redacted] [redacted]

: sans vous apporter de mes lettres. Tout de bon, ma je crois que vous les aimez; vous me le dites : pour-/oudriez-vous me tromper en vous trompant vous-? Mais si par hasard cela n'était pas, vous seriez à re de l'accablement où je vous mettrais par l'abon-de mes lettres : les vôtres font ma félicité. Je ne i point répondu sur votre belle ame : c'est Langlade : *la belle ame*, pour badiner; mais, de bonne foi, 'avez fort belle; ce n'est peut-être pas de ces ames emier ordre, comme *chose* [1], ce Romain qui, pour a parole, retourna chez les Carthaginois, où il fut e martyrisé; mais, au dessous, vous pouvez vous d'être du premier rang : je vous trouve si parfaite s une si grande réputation, que je ne sais que vous inon vous admirer, et vous prier de soutenir toujours raison par votre courage, et votre courage par votre

ièce de Racine m'a paru belle, nous y avons été; *'le-fille* [2] m'a paru la plus miraculeusement bonne ienne que j'aie jamais vue : elle surpasse la *Desœil-* cent mille piques; et moi, qu'on croit assez bonne : théâtre [3], je ne suis pas digne d'allumer les chan-quand elle parait. Elle est laide de près, et je ne ne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence, quand elle dit des vers, elle est adorable. *Bajazet* u; j'y trouve quelque embarras sur la fin; mais il y de la passion, et de la passion moins folle que celle *nice*; je trouve pourtant, à mon petit sens, qu'elle

e Sauvebeuf, rendant compte à M. le prince d'une négociation uelle il était allé en Espagne, lui disait : *Chose, chose*, le roi d'Es-'a dit, etc. (A. G.)

ame de Sévigné désigne par ces mots la Champmêlé, que son fils née. Elle fut aussi aimée de Racine, à qui elle inspira des chefs-, *Andromaque*, *Phèdre*, *Iphigénie*.

ame de Sévigné jouait très bien la comédie. Elle parle à M. de ne du théâtre de Fresne, dans la lettre du 1er août 1667.

[redacted]

ne surpasse pas *Andromaque;* et pour les belles comédies de Corneille, elles sont autant au-dessus, que votre idée était au-dessus de... Appliquez, et ressouvenez-vous de cette folie, et croyez que jamais rien n'approchera, je ne dis pas surpassera, je dis que rien n'approchera des divins endroits de Corneille. Il nous lut l'autre jour, chez M. de La Rochefoucauld, une comédie qui fait souvenir de sa défunte veine [1]. Je voudrais cependant que vous fussiez venue avec moi après-dîner, vous ne vous seriez point ennuyée; vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque j'en ai pleuré plus de vingt; vous auriez admiré votre *belle-sœur;* vous auriez vu les *anges* (*les demoiselles de Grancey*) devant vous, et la Bordeaux [2] qui était habillée en petite mignonne. M. le duc était derrière, Pomenars au-dessus, avec les laquais, son nez dans son manteau, parceque le comte de Créance le veut faire pendre, quelque résistance qu'il y fasse; tout le bel-air était sur le théâtre : le marquis de Villeroi avait un habit de bal; le comte de Guiche ceinturé comme son esprit [3]; tout le reste en bandits. J'ai vu deux fois ce comte chez M. de La Rochefoucauld; il me parut avoir bien de l'esprit, et il était moins surnaturel qu'à l'ordinaire.

Voilà notre abbé, chez qui je suis, qui vous mande qu'il a reçu le plan de Grignan, dont il est très content; il s'y promène déja par avance; il voudrait bien en avoir le profil : pour moi, j'attends à le bien posséder que je sois dedans. J'ai mille compliments à vous faire de tous ceux qui ont entendu les agréables paroles du roi pour M. de Grignan. Madame de Verneuil me vient la première; elle

[1] Jugement qu'il ne faut attribuer qu'à une prévention bien pardonnable, car il s'agit ici de la tragédie de *Pulchérie*, un des péchés de la vieillesse de Corneille.

[2] Dont la fille fut mariée au comte de Fontaine Martel, premier écuyer de la demoiselle d'Orléans.

[3] On voit, par plusieurs passages des lettres de Bussy, que le style du duc de Guiche, froid et guindé, est ici très bien apprécié.

[redacted]

a pensé mourir. Adieu, mon enfant, que vous dirai-je de mon amitié et de tout l'intérêt que je prends à vous à vingt lieues à la ronde, depuis les plus grandes jusques aux plus petites choses? J'embrasse l'*admirable* Grignan, le *prudent* coadjuteur, et le *présomptueux* Adhémar : n'est-ce pas là comme je les nommais l'autre jour?

215. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 20 janvier 1672.

Voilà les maximes de M. de La Rochefoucauld revues, corrigées et augmentées [1]; c'est de sa part que je vous les envoie; il y en a de divines; et, à ma honte, il y en a que je n'entends point; Dieu sait comme vous les entendrez. Il y a un démêlé entre l'archevêque de Paris [2] et l'archevêque de Reims : c'est pour une cérémonie. Paris veut que Reims demande permission d'officier; Reims jure qu'il n'en fera rien : on dit que ces deux hommes ne s'accorderont jamais bien qu'ils ne soient à trente lieues l'un de l'autre : ils seront donc toujours mal. Cette cérémonie est une canonisation d'un Borgia, jésuite; toute la musique de l'Opéra y fait rage : il y a des lumières jusque dans la rue Saint-Antoine; on s'y tue. Le vieux Mérinville [3] es mort sans y être allé.

Ne vous trompez-vous point, ma chère fille, dans l'opinion que vous avez de mes lettres? L'autre jour un pendard d'homme, voyant ma lettre infinie, me demanda si je pensais qu'on pût lire cela : j'en tremblai, sans dessein toutefois de me corriger; et, me tenant à ce que vous m'en dites, je ne vous épargnerai aucune bagatelle, grande ou

[1] Cette édition est probablement la troisième qui porte la date de 1671. La dernière donnée par l'auteur est de 1678, et la meilleure des éditions modernes est celle qui fut publiée par M. Lefèvre, libraire, en 1822, avec une Réfutation par M. Aimé Martin.

[2] Harley de Champvallon.

[3] Il avait été lieutenant-général du gouvernement de Provence.

[redacted]

petite, qui vous puisse divertir; pour moi, c'est ma vie et mon unique plaisir que le commerce que j'ai avec vous; toutes choses sont ensuite bien loin après. Je suis en peine de votre petit frère : il a bien froid, il campe, il marche vers Cologne pour un temps infini : j'espérais de le voir cet hiver, et le voilà. Enfin il se trouve que mademoiselle d'Adhémar est la consolation de ma vieillesse : je voudrais aussi que vous vissiez comme elle m'aime, comme elle m'appelle, comme elle m'embrasse; elle n'est point belle, mais elle est aimable; elle a un son de voix charmant; elle est blanche, elle est nette; enfin je l'aime. Vous me paraissez folle de votre fils; j'en suis fort aise; on ne saurait avoir trop de fantaisies, musquées ou point musquées, il n'importe.

Il y a demain un bal chez MADAME; j'ai vu chez MADEMOISELLE l'agitation des pierreries : cela m'a fait souvenir de nos tribulations passées, et plût à Dieu y être encore! Pouvais-je être malheureuse avec vous? Toute ma vie est pleine de repentir : M. Nicole, ayez pitié de moi, et me faites bien envisager les ordres de la Providence. Adieu, ma chère fille, je n'oserais dire que je vous adore, mais je ne puis concevoir qu'il y ait un degré d'amitié au-delà de la mienne; vous m'adoucissez et m'augmentez mes ennuis, par les aimables et douces assurances de la vôtre.

216. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 janvier 1672, à dix heures du soir.

Enfin, ma fille, c'est tout ce que je puis faire que de quitter le petit coucher de mademoiselle d'Adhémar pour vous écrire : si vous ne voulez pas être jalouse, je ne sais que vous dire; c'est la plus aimable enfant que j'aie jamais vue : elle est vive, elle est gaie, elle a de petits desseins et de petites façons qui plaisent tout à fait. J'ai été

ourd'hui chez MADEMOISELLE, qui m'a envoyé dire d'y r; MONSIEUR y est venu; il m'a parlé de vous; il m'a ıré que rien ne pouvait tenir votre place au bal; il m'a que votre absence ne devait pas m'empêcher d'aller son bal; c'est justement de quoi j'ai grande envie. Il é fort question de la guerre, qui est enfin très certaine. s attendons la résolution de la reine d'Espagne[1]; et, i qu'elle dise, nous voulons guerroyer : si elle est pour s, nous fondrons sur les Hollandais; si elle est contre s, nous prendrons la Flandre; et quand nous aurons mencé la noise, nous ne l'apaiserons peut-être pas aient. Cependant nos troupes marchent vers Cologne. t M. de Luxembourg qui doit ouvrir la scène. Il y a lques mouvements en Allemagne.

'ai fort causé avec M. d'Usez : notre abbé lui a parlé très bonne grace du dessein qu'il a pour l'abbé de Grin[2] : il faut tenir cette affaire très secrète; c'est sur la de M. d'Usez qu'elle roule; car on ne peut obtenir de Majesté les agréments nécessaires que par son moyen. me dit en rentrant ici que le chevalier de Grignan[3] a etite-vérole chez M. d'Usez : ce serait un grand malır pour lui, un grand chagrin pour ceux qui l'aiment, ın grand embarras pour M. d'Usez, qui serait hors d'état gir dans toutes les choses où l'on a besoin de lui : voilà i serait digne de mon malheur ordinaire.

Vous me louez continuellement sur mes lettres, et je se plus parler des vôtres, de peur que cela n'ait l'air de ndre louanges pour louanges; mais encore ne faut-il pas

Anne-Marie d'Autriche, veuve de Philippe IV, roi d'Espagne, et mère Charles II, qui ne fut déclaré majeur qu'en 1676, et dont les états étaient rs gouvernés par la reine sa mère, assistée de six conseillers nommés r le feu roi.

[2] On croit que l'abbé de Coulanges cherchait à résigner l'abbaye de Liy en faveur de l'abbé de Grignan.

[3] Charles-Philippe Adhémar de Monteil, chevalier de Malte, petit-neveu e Jacques Adhémar de Monteil, évêque d'Usez.

[redacted] [redacted]

[redacted]

se contraindre jusqu'à ne pas dire la vérité : vous avez • pensées et des tirades incomparables ; il ne manque r à votre style : d'Hacqueville et moi, nous étions ravis lire certains endroits brillants ; et même dans vos narr tions, l'endroit qui regarde le roi, votre colère contre La zun et contre l'évêque, ce sont des traits de maître : que quefois j'en donne aussi une petite part à madame de Vil lars ; mais elle s'attache aux tendresses, et les larmes lu en viennent fort bien aux yeux. Ne craignez point que j montre vos lettres mal à propos ; je sais parfaitement bien ceux qui en sont dignes, et ce qu'il en faut dire ou cacher.

Écoutez, ma fille, une bonté et une douceur charmant du roi votre maître; cela redoublera bien votre zèle pou son service. Il m'est revenu de très bon lieu que l'autre jou M. de Montausier[1] demanda une petite abbaye à Sa Majest pour un de ses amis ; il en fut refusé, et sortit fâché de che le roi en disant : *Il n'y a que les ministres et les maîtress qui aient du pouvoir en ce pays.* Ces paroles n'étaient pa trop bien choisies ; le roi les sut : il fit appeler M. de Mon tausier, lui reprocha avec douceur son emportement, l fit souvenir du peu de sujet qu'il avait de se plaindre d lui, et le lendemain il fit madame de Crussol[2] dame d palais : je vous dis que voilà des conduites de Titus : vou pouvez juger si le gouverneur a été confondu, aussi bie que l'évêque, qui vous doit sa députation. Ces manière de se venger sont bien cruelles. Le roi a raccommodé l'ar chevêque de Reims avec celui de Paris. Que vous dirai-je encore ? ma pauvre tante est accablée de mortelles douleurs ; cela me fait une tristesse et un devoir qui m'occupent.

1 Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, gouverneur de Louis dauphin de France, fils unique de Louis XIV.

2 Marie-Julie de Sainte-Maure, femme d'Emmanuel de Crussol, duc d'U sez, et fille de M. de Montausier.

217. — AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 24 janvier 1672.

Je trouve fort plaisant, mon cousin, que ce soit précisément dans la chambre de notre petite sœur de Sainte-Marie que l'envie me prenne de vous écrire. Il semblerait quasi que notre amitié fût fondée sur la sainteté de notre grand'-mère. Le moyen d'en juger autrement, en voyant que tant d'autres lieux, où je vous ai vu, me font moins souvenir de vous que celui-ci, où je ne vous ai vu de ma vie ! Vous avez ici une fille qui contribue à ce miracle. Elle n'est non plus sotte que si elle vous voyait tous les jours, et elle est aussi sage que si elle ne partait pas de Sainte-Marie. C'est une créature dont le fond est d'un christianisme fort austère, chamarré de certains agréments de Rabutin, qui lui donnent un charme extraordinaire. Je doute que tous vos autres enfants vaillent mieux que celle-ci. Mais en voilà assez pour lui donner de la vanité. J'ai été huit mois en Bretagne, pendant lesquels je ne me suis jamais trouvé assez d'esprit pour vous écrire. J'ai eu dessein de ressusciter notre commerce à mon retour, et je commence ici. Bon jour, bonne œuvre. Je ne vous dirai point de nouvelles, et je ne vous parlerai point du prochain. Vous savez tout ce qui se passe, au moins je le veux croire : car je ne crois pas qu'il soit trop sûr d'écrire de certaines choses :

> On sait de cent paquets les tristes aventures,
> Et tous les grands chemins sont remplis de parjures.

Il y a des comédies nouvelles dont j'ai la vanité de croire que vous jugerez comme moi. Adieu, mon cousin ; vous ne sauriez croire combien je mérite l'honneur de votre amitié.

[redacted]

218 . — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE S

A Chaseu, ce 28 ja

Savez-vous bien, Madame, ce qui fait que vo vez de Sainte-Marie, où vous ne m'avez jamais que de mille autres lieux où vous m'avez vu C'est que ma fille vous y fait ressouvenir de moi tant bientôt lasse des matières qu'on traite en ce vous usez une partie du temps de votre visite à lettre à son père. Ainsi, Madame, tout ce que j'e ger, c'est que vous aimez mieux parler au monde mais que vous aimez mieux me parler qu'à Dieu conviendrez, si vous êtes sincère. Quand j'ai l où vous me mandez *que ma fille n'est non plus elle me voyait tous les jours, et qu'elle est aussi elle ne partait pas de Sainte-Marie*, je croyais q *aussi sage que si elle ne m'avait jamais vu*. Car ment une demoiselle peut devenir agréable à me mais il est difficile qu'elle devienne par là bonne Ma fille de Sainte-Marie en est une, à ce que par d'autres que par vous; et le témoignage qu donnez des agréments de son esprit est ce qu l'approbation des docteurs. Ses sœurs ont auss rite, et si ma disgrace leur a fait perdre des av côté de la fortune, elle leur en a donné du côté d nourriture et de l'esprit. Vous me deviez écri tagne : nous y avons perdu tous deux. Vous vc de me mander que vous ne vous êtes pas trouvé prit pour cela. Songez-vous à faire de belles l moi? il me paraît qu'elles ne le peuvent être d songe. Il est vrai que je sais ce qui se passe; m saurais point, si tous mes amis avaient sur cel prudence que vous.

Avez-vous fait les deux vers que vous m'e

[redacted]

ce sujet? les avez-vous retournés, ou seulement copiés? Ils sont capables de faire trembler tous les gazetiers de France; il est vrai qu'en voici qui les rassurent :

Qu'il se perde tant de paquets
Qu'on dit tous les jours par la ville,
Ce sont contes à plaisir; mais,
Pour un perdu, l'on en dit mille.

219. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27 janvier 1672.

Je n'ai jamais rien vu de si aimable que vos lettres. Vous êtes contente de mon amitié, et vous me le dites d'une manière à pénétrer de tendresse un cœur comme le mien : vous voyez tout ce qui s'y passe; vous découvrez que la plus grande partie de mes actions se fait en vue de vous être bonne à quelque chose : vous expliquez le voyage de Pomponne dans sa vraie signification; les visites de M. Le Camus tout de même; et en vérité, ma fille, vous ne vous trompez pas, et, tant que votre pénétration me rendra de si bons offices, je ne crains pas que votre amitié diminue. J'admire votre humeur; elle est au-delà de tout ce qu'on peut vous souhaiter : si vous en avez une autre moins commode, il faut lui pardonner en faveur de celle-là, et pardonner aussi à ceux à qui vous vous découvriez assez peu, pour ne leur pas laisser voir clairement toutes vos bonnes qualités; comme alors elles n'étaient pas exercées, on ne le pouvait savoir que par vos paroles.

Mais, ma chère enfant, cette grande paresse de ne vouloir pas seulement penser à sortir un moment d'où vous êtes, me blesse le cœur. Je trouve les pensées de M. de Grignan bien plus raisonnables : celle qu'il avait pour la charge du maréchal de Bellefonds, au cas qu'il l'eût quittée, était tout à fait de mon goût; vous aurez vu comme la

[redacted] [redacted]

chose a tourné; mais j'aimerais assez que le desir de vo rapprocher ne vous quittât point, quand il arrive des o çasions; et M. d'Usez aurait fort bonne grace à témoign au roi qu'il est impossible de le servir si loin de sa pe sonne, sans beaucoup de chagrin, surtout quand on passé la plus grande partie de sa vie auprès de lui.

L'autre jour, M. de Berni [1], à Versailles, passa par une fenêtre, croyant passer par une porte, et tomba du premier étage sur un petit garçon qui fut blessé, et qui l'empêcha d'être tué : il fut secouru; il a la tête très fracassée, mais on ne croit pas qu'il en meure : voilà ce que font les croisées coupées jusqu'en bas; on ne saurait jamais manquer à mettre partout des garde-fous : cet accident fit grand bruit à Versailles.

Je vous prie, ma fille, dites-moi souvent dans vos lettres quelque petit mot de ma tante; ce lui est une consolation dans ses continuelles douleurs. J'ai envoyé vos lettres : celle de madame de La Fayette est extrêmement jolie. Le commencement de votre dernière est étrange; vous me donnez à deviner ce que vous avez fait la nuit; j'ai tremblé depuis les pieds jusqu'à la tête; je croyais que tout fût perdu; il se trouve que vous avez attendu votre courrier, et que vous avez bu joyeusement à la santé du roi votre maître : j'ai respiré et approuvé votre zèle; en vérité, on ne saurait trop louer le roi : il est encore perfectionné depuis un an. Les poëtes ont commencé à la cour [2]; mais j'aime bien autant la prose, depuis que tout le monde en sait faire, pour conter et chanter se louanges.

[1] Fils de M. de Lionne, secrétaire d'état.

[2] C'est à madame de Montespan et à ses sœurs et à sa société q Louis XIV dut le goût qu'il prit alors pour les plaisirs de l'esprit et po la conversation des gens de lettres. Elle s'en repentit peut-être quand e reconnut qu'en prenant ce goût, il avait perdu ses préventions contre m dame Scarron, dont pendant longtemps il ne lui avait parlé qu'en dis avec dédain *votre bel-esprit*. (A. G.)

[redacted]

Je viens d'écrire une grande lettre à M. de Pomponne, pour toutes les affaires de Provence, dont M. d'Usez ne peut lui parler, à cause de la petite-vérole du pauvre chevalier : je n'ose vous parler de l'état où il est ; il faut espérer à sa grande jeunesse : j'ai déja bien soupiré pour la crainte que j'ai de son mal. Madame de Guerchi, fille de la comtesse de Fiesque [1], est morte à la campagne pour avoir eu peur du feu : elle était grosse de huit mois ; elle est accouchée et morte ensuite : cette manière de mourir m'a blessé le cœur. Le petit duc de Rohan [2] est à l'extrémité d'avoir bu deux verres d'eau-de-vie après avoir bien bu du vin, il est dans le sept d'une fièvre très mortelle. Voilà une belle espérance pour M. et madame de Soubise : pour moi, après l'avoir vu aux états, et sachant comme il traitait madame de Rohan, j'en suis toute consolée. Le chancelier (*Séguier*) se meurt ; il a renvoyé les sceaux au roi par le duc de Coislin : voilà un joli présent à faire. Mon Dieu, ma fille, que je voudrais bien voir M. de Grignan ici avec une belle charge auprès de son maître, et envoyer promener tous vos Provençaux ! Adhémar me les fera bien haïr ; il est plaisant de leur faire confidence de ce qu'il pense d'eux. Adieu, ma très aimable ; je ne songe qu'à vous aller voir. J'embrasse mon cher Grignan et sa chère femme.

220. — A LA MÊME.

A Sainte-Marie-du-Faubourg, vendredi 29 janvier 1672, jour de saint François-de-Sales, et jour que vous fûtes mariée. Voilà ma première radoterie ; c'est que je fais des bouts-de-l'an de tout.

Me voici dans un lieu, ma fille, qui est le lieu du monde où j'ai pleuré, le jour de votre départ, le plus abondamment et le plus amèrement : la pensée m'en fait encore

[1] Gillonne d'Harcourt, comtesse de Fiesque.
[2] Louis, duc de Rohan, frère de madame de Soubise.

[redacted]

tressaillir. Il y a une bonne heure que je me promène toute seule dans le jardin : toutes nos sœurs sont à vèpres, embarrassées d'une méchante musique; et moi, j'ai eu l'esprit de m'en dispenser. Ma chère enfant, je n'en puis plus; votre souvenir me tue en mille occasions : j'ai pensé mourir dans ce jardin, où je vous ai vue si souvent[1] : je ne veux point vous dire en quel état je suis; vous avez une vertu sévère, qui n'entre point dans la faiblesse humaine; il y a des jours, des heures, des moments où je ne suis pas la maîtresse; je suis faible, et ne me pique point de ne l'être pas : tant y a, je n'en puis plus, et pour m'achever, voilà un homme que j'avais envoyé chez le chevalier de Grignan, qui me dit qu'il est extraordinairement mal : cette pitoyable nouvelle n'a pas séché mes yeux. Je crois qu'il dispose en votre faveur de ce qu'il a : gardez-le, quoique ce soit peu, pour une marque de sa tendresse, et ne le donnez point, comme votre cœur le voudrait : il n'y a pas un de vos beaux-frères qui, à proportion, ne soit plus riche que vous. Je ne puis vous dire le déplaisir que j'ai dans la vue de cette perte. Hélas! un petit aspic, comme M. de Rohan, revient de la mort; et cet aimable garçon, bien né, bien fait, de bon naturel, d'un bon cœur, dont la perte ne fait de bien à personne, nous va périr entre les mains! Si j'étais libre, je ne l'aurais pas abandonné; je ne crains point son mal; mais je ne fais pas sur cela ma volonté. Vous recevrez par cet ordinaire des lettres écrites plus tard, qui vous parleront plus précisément de ce malheur; pour moi, je me contente de le sentir.

Hier au soir, madame Dufresnoi soupa chez nous : c'est une nymphe, c'est une divinité; mais madame Scarron, madame de La Fayette et moi, nous voulûmes la comparer à madame de Grignan, et nous la trouvâmes cent piques au-dessous, non pas pour l'air ni pour le teint

[1] Madame de Grignan avait été élevée dans ce couvent.

mais ses yeux sont étranges, son nez n'est pas comparable au vôtre, sa bouche n'est point fine, la vôtre est parfaite; et elle est tellement recueillie dans sa beauté, que je trouve qu'elle ne dit précisément que les paroles qui lui siéent bien; il est impossible de se la représenter parlant communément et d'affection sur quelque chose. Pour votre esprit, ces dames ne mirent aucun degré au-dessus du vôtre, et votre conduite, votre sagesse, votre raison, tout fut célébré: je n'ai jamais vu une personne si bien louée; je n'eus pas le courage de faire *les honneurs de vous*, ni de parler contre ma conscience.

On dit que le chancelier est mort: je ne sais si on donnera les sceaux avant que cette poste parte. La comtesse (*de Fiesque*) est très affligée de la mort de sa fille; elle est à Sainte-Marie de Saint-Denis. Mon enfant, on ne peut jamais assez se conserver, et grosse, et en couche, ni assez éviter d'être dans ces deux états; je ne parle pour personne. Adieu, ma très chère; cette lettre sera courte: je ne puis rien écrire dans l'état où je suis; vous n'avez pas besoin de ma tristesse : mais si quelquefois vous recevez des lettres infinies, ne vous en prenez qu'à vous, et aux flatteries que vous me dites sur le plaisir que vous donne leur longueur; vous n'oseriez plus vous en plaindre. Je vous embrasse mille fois, et m'en retourne à mon jardin, et puis à un bout de salut, et puis chez des malades qui sont aussi chagrins que moi.

Voilà Madeleine-Agnès qui entre, et qui vous salue en Notre-Seigneur.

221. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 3 février 1672.

J'eus hier une heure de conversation avec M. de Pomponne : il faudrait plus de papier qu'il n'y en a dans mon cabinet pour vous dire la joie que nous eûmes de nous

[redacted]

revoir, et comme nous passions à la hâte sur mille chapitres que nous n'avions pas le temps de traiter à fond. Enfin je ne l'ai point trouvé changé; il est toujours parfait; il croit que je vaux plus que je ne vaux effectivement: son père lui a fait comprendre qu'il ne pouvait l'obliger plus sensiblement qu'en m'obligeant en toutes choses; mille autres raisons, à ce qu'il dit, lui donnent ce même desir, et surtout il se trouve que j'ai le gouvernement de Provence sur les bras; c'est un prétexte admirable pour avoir bien des affaires ensemble : voilà le seul chapitre qui ne fut point étranglé. Je lui parlai à loisir de l'évêque; il sait écouter aussi bien que répondre, et crut aisément le plan que je lui fis des manières du prélat; il ne me parut pas qu'il approuvât qu'un homme de sa profession voulût faire le gouverneur : il me semble que je n'oubliai rien de ce qu'il fallait dire : il me donne toujours de l'esprit; le sien est tellement aisé, qu'on prend, sans y penser, une confiance qui fait qu'on parle heureusement de tout ce qu'on pense : je connais mille gens qui font le contraire. Enfin, ma fille, sans vouloir m'attirer de nouvelles douceurs, dont vous êtes prodigue pour moi, je sortis avec une joie incroyable, dans la pensée que cette liaison avec lui vous serait très utile; nous sommes demeurés d'accord de nous écrire; il aime mon style naturel et dérangé, quoique le sien soit comme celui de l'éloquence même. Je vous mandai l'autre jour de tristes nouvelles du pauvre chevalier, on venait de me les donner de même; j'appris le soir qu'il n'était pas si mal, et enfin il est encore en vie, quoiqu'il ait été au-delà de l'extrême-onction, et qu'il soit encore très mal : sa petite-vérole sort et sèche en même temps; il me semble que c'est comme celle de madame de Saint-Simon. Ripert vous en écrira plus sûrement que moi; j'en sais pourtant tous les jours des nouvelles, et j'en suis dans une très véritable inquiétude; je l'aime encore plus que je ne pensais. Cette nuit, madame la prin-

cesse de Conti [1] est tombée en apoplexie : elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connaissance ; elle est sans pouls et sans parole ; on la martyrise pour la faire revenir : il y a cent personnes dans sa chambre, trois cents dans sa maison : on pleure, on crie ; voilà tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Pour M. le chancelier (*P. Séguier*), il est mort très assurément, mais mort en grand homme : son bel esprit, sa prodigieuse mémoire, sa naturelle éloquence, sa haute piété, se sont rassemblés aux derniers jours de sa vie : la comparaison du flambeau qui redouble sa lumière en finissant, est juste pour lui. Le Mascaron [2] l'assistait, et se trouvait confondu par ses réponses et par ses citations ; il paraphrasait le *Miserere*, et faisait pleurer tout le monde ; il citait la Sainte-Ecriture et les Pères mieux que les évêques dont il était environné ; enfin sa mort est une des plus belles et des plus extraordinaires choses du monde. Ce qui l'est encore plus, c'est qu'il n'a point laissé de grands biens ; il était aussi riche en entrant à la cour, qu'il l'était en mourant. Il est vrai qu'il a établi sa famille ; mais si on prenait chez lui, ce n'était pas lui. Enfin il ne laisse que soixante-dix mille livres de rente ; est-ce du bien pour un homme qui a été quarante ans chancelier, et qui était riche naturellement? La mort découvre bien des choses, et ce n'est point de sa famille que je tiens tout ceci. On les voit : nous avons fait aujourd'hui nos stations, madame de Coulanges et moi. Madame de Verneuil [3] est si mal qu'elle n'a pu voir le monde. On ne sait encore qui aura les sceaux.

Je vous conjure de mander au coadjuteur qu'il songe

[1] Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conti, morte le 4 février 1672. (A. G.)

[2] Jules Mascaron, prédicateur célèbre et d'une grande sévérité. Accusé devant le roi par les courtisans, qui s'offensaient de cette sévérité, Louis XIV prit noblement sa défense, et dit ces paroles remarquables : *Il a fait son devoir, c'est à nous à faire le nôtre.*

[3] Madame de Verneuil était fille de M. Séguier.

[redacted]

à faire réponse sur l'affaire dont lui écrit M. d'Ag
suis tourmentée : cela est mal d'être paresseux
évêque de réputation. Je remets tous les jours à é
coadjuteur ; son irrégularité me débauche ; je le ec
et je l'imite. J'embrasse M. de Grignan : est-il enc
tion des grives ? Il y avait l'autre jour une d
confondit ce qu'on dit d'une grive, et au lieu de
est saoule comme une grive, disait que la premi
dente *était sourde comme une grive ;* cela fit rir
ma chère fille ; je vous aime, ce me semble, bien
moi-même. Votre fille est aimable ; je m'en amuse
foi ; elle embellit tous les jours ; ce petit ménage
la vie.

222. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 5 février 1672. Il y a
mille ans que je suis née [3].

Je suis ravie, ma bonne, que vous aimiez me
je ne crois pourtant pas qu'elles soient aussi agré
vous me le dites. Je vous envoie quatre rames
vous savez à quelle condition. J'espère en recevo
grande partie entre ci et Pâques ; après cela j'a
d'autres plaisirs. On m'a assuré ce matin que le
se portait mieux : j'espère en sa jeunesse ; je pri
tout mon cœur qu'il nous le redonne. Madame la
de Conti mourut quelques heures après que j'
mon paquet ; c'est-à-dire, hier à quatre heures
sans aucune connaissance, ni avoir jamais dit
parole de bon sens · elle appelait quelquefois *C*

1 Claude Joli, évêque d'Agen. Il avait été curé de Saint-
Champs à Paris.

2 Madame de Louvois.

3 Madame de Sévigné avait quarante-six ans.

[redacted]

femme-de-chambre, et disait : Mon Dieu ! On croyait que son esprit allait revenir, mais elle n'en disait pas davantage. Elle expira en faisant un grand cri, et au milieu d'une convulsion qui lui fit imprimer ses doigts dans le bras d'une femme qui la tenait. La désolation de sa chambre ne se peut représenter : M. le duc, MM. les princes de Conti, madame de Longueville, madame de Gamache [1], pleuraient de tout leur cœur. Madame de Gesvres avait pris le parti des évanouissements ; madame de Brissac de crier les hauts cris, et de se jeter par la place : il fallut les chasser, parcequ'on ne savait plus ce qu'on faisait : ces deux personnages n'ont pas réussi ; qui prouve trop ne prouve rien, dit je ne sais qui. Enfin la douleur est universelle. Le roi a paru touché, et a fait son panégyrique, en disant qu'elle était plus considérable par sa vertu que par la grandeur de sa fortune. Elle laisse par son testament l'éducation de ses enfants à madame de Longueville : je disais qu'il n'y avait que le diable qui gagnât à cette mort, et qu'il allait reprendre ces deux petits princes ; mais, afin qu'en nul lieu on ne s'en réjouisse, les voilà retombés en bonnes mains. M. le prince est tuteur ; il y a vingt mille écus aux pauvres, autant à ses domestiques ; elle veut être enterrée à sa paroisse tout simplement, comme la moindre femme. Je ne sais si ce détail est à propos ; tant y a, ma bonne, le voilà ; vous voulez et vous souffrez que mes lettres soient longues, et voilà le hasard que vous courez. Je vis hier sur son lit cette sainte princesse ; elle était défigurée par le martyre qu'on lui avait fait à la bouche : on lui avait rompu deux dents, et brûlé la tête ; c'est-à-dire, que si les pauvres patients ne mouraient point de l'apoplexie, ils seraient à plaindre de l'état où on les met. Il y a de belles réflexions à faire sur cette mort, cruelle pour tout autre, mais très heureuse pour elle, qui ne l'a point

[1] Marie-Antoinette de Loménie, femme du marquis de Gamaches.

[redacted]

sentie, et qui était toujours préparée[1]. Brancas en est pénétré.

J'oubliai avant-hier de vous mander que j'avais rencontré Canaples[2] à Notre-Dame, et qu'après mille amitiés pour M. de Grignan, il me dit que le maréchal de Villeroi l'avait assuré que les lettres de M. de Grignan étaient admirées dans le conseil, qu'on les lisait avec plaisir, et que le roi avait dit qu'il n'en avait jamais vu de mieux écrites : je lui promis de vous le mander. Cette dame que je ne vous nommai point dans ma dernière lettre, c'était madame de Louvois. A propos, M. de Louvois est entré et assis au conseil depuis quatre jours, en qualité de ministre. Le roi scellera demain avec six conseillers d'état et quatre maîtres des requêtes; on ne sait combien cela durera : voilà une belle charge dont Sa Majesté s'acquittera très bien. Il me vient des pensées folles sur le chancelier; mais où puis-je les avoir prises, dans le chagrin où je suis depuis deux ou trois jours? Cette veille, ce jour, ce lendemain, ce temps de votre départ de l'année passée, tout cela m'a tellement touché le cœur et l'esprit, que j'en avais sans cesse les larmes aux yeux malgré moi, car rien n'est moins utile que les douleurs d'une chose sur laquelle on n'a plus aucun pouvoir : on se tue, on se dévore hors de propos, aussi bien qu'à faire des souhaits et des châteaux en Espagne : vous êtes trop sage pour les aimer; et moi je les aime. Adieu, ma fille, je vous baise avec la dernière tendresse. Il me semble que la vie ne m'est pas plus nécessaire ni plus chère que votre amitié. J'embrasse le politique Grignan. M. de La Rochefoucauld vous mande qu'il a une souris blanche qui est aussi belle que vous; c'est la plus jolie bête du monde; elle est dans une

1 La princesse de Conti fut inhumée à Saint-André-des-Arcs. L'inscription de son tombeau devait faire bénir sa mémoire. La voici : « Elle vendit « toutes ses pierreries pour nourrir, durant la famine de 1662, les pauvres « de Berry, de Champagne et de Picardie. »

2 Alphonse de Créqui, comte de Canaples, frère du maréchal de Créqui.

[redacted]

cage. Voilà madame de Coulanges qui veut que je vous dise, et ceci, et cela, et de l'amitié, mais je ne suis pas à ses gages.

228. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 10 février 1672.

Enfin, ma chère fille, après bien des alarmes et de fausses espérances, nous avons perdu le pauvre chevalier[1]; je vous avoue que j'ai été sensiblement touchée de cette mort : elle arriva samedi 6 février, à quatre heures du matin. Si une fin véritablement chrétienne doit consoler des chrétiens, nous devons nous consoler par l'assurance de son salut; jamais plus de résignation, jamais plus d'amour de Dieu, jamais plus de graces visibles : il n'eût point voulu accepter la vie, si on eût pu la lui redonner, tant il avait de confiance en la miséricorde de Dieu; et il se sentait dans des dispositions qu'il n'eût pas voulu remettre au hasard. Il a été rudement saigné; il voulut résister à la dernière, qui fut la onzième; mais les médecins l'emportèrent : il leur dit qu'il s'abandonnait donc, et qu'ils le voulaient tuer par les formes. La mort de M. de Guise, qu'on a cru qui devait être saigné, a bien fait mourir du monde après lui. Il y a eu, dès Saint-Germain, de la faute de ce pauvre garçon; il était incommodé d'un dévoiement au commencement de son service; il prit du lait sans préparation pour le faire cesser : le dévoiement cessa en effet; mais, au bout de huit jours, la fièvre le prit en venant à Paris, et la petite-vérole, avec une telle corruption, qu'on ne pouvait durer dans sa chambre, et il rendait des vers en quantité, qui venaient de son lait corrompu; enfin la Providence avait marqué la fin de sa vie dans les plus belles années de son âge. Voilà des détails

[1] Charles-Philippe Adhémar de Monteil, chevalier de Malte.

[redacted] [redacted]

bien tristes; mais, quand on est touché, on ne cherc[he] point, ce me semble, à s'épargner par l'ignorance de c[e] qui s'est passé. Je ne devrais point mêler d'autres discour[s] dans cette lettre; mais, quand vous aurez essuyé vos premières larmes, vous la pourrez reprendre, et vous y verrez ce que nous avons résolu touchant vos affaires.

Nous ne reçûmes qu'hier la lettre que vous aviez écrite par le courrier; c'est justement celle dont j'étais en peine; il n'y en a point eu de perdue. J'ai été une heure avec M. d'Usez, mon oncle l'abbé y était aussi; nous avons fort discouru de toutes vos affaires; je suis plus satisfaite que jamais de la prudence et du bon esprit de ce prélat: vous n'avez qu'à lui envoyer vos pensées toutes crues; en deux heures de réflexion, il voit tout ce qu'il faut faire, ou ne pas faire. Je lui ai montré une lettre que j'ai reçue de M. de Pomponne; il faut que je ménage une conversation entre M. d'Usez et lui : le nom de M. d'Usez est plein de mauvais air présentement [1], cela nous désespère; il n'ose aller à Saint-Germain; il ne peut parler à M. Colbert, cela nous coupe la gorge. Il ne croit pas qu'on doive aller brusquement dans l'affaire dont vous lui parlez, parceque, si elle appartient aux députés, il ne faut pas mettre la raison de leur côté, et le tort du nôtre; car, en habiles gens, ils ne prendraient que ce petit endroit qu'ils feraient valoir, et cacheraient tout le reste. Quand les gens coupables tiennent une pauvre petite vérité pour eux, ils la retournent de cent façons, et sont insupportables. C'est sur quoi la prudence de M. d'Usez vous est parfaitement nécessaire.

Le marquis de Villeroi [2] a eu ordre de se retirer de la cour pour sa mauvaise conduite : voilà tout ce qu'a dit S[a]

[1] A cause de la petite-vérole de son neveu.

[2] C'était le marquis de Villeroi qui avait donné lieu à la rupture de [la] comtesse de Soissons avec M. de Vardes, son rival. C'est encore lui qu[i] fit exiler en altérant ses discours sur madame Henriette, duchesse d'Or[-]léans.

[redacted]

ajesté. On tire plusieurs conséquences, on s'en prend à s gens; enfin, ce qui est sûr, c'est que Vardes en sera isiblement aise; c'est à Lyon qu'il est exilé; cette deure n'est pas odieuse pour lui, pourvu qu'elle ne soit longue. Je suis persuadée que vous êtes si touchée du ivre chevalier, que je garde pour une autre fois mille atelles qui ne seraient pas de saison aujourd'hui.

Votre maxime est divine; M. de La Rochefoucauld en jaloux, il ne comprend pas qu'il ne l'ait pas faite; l'argement des paroles en est heureux; mais pourquoi n'endez-vous pas la sienne? Hélas! le moyen de vivre sans e, c'est-à-dire sans fantaisie? et un homme n'est-il pas, qui croit être sage, en ne s'amusant et ne se divertist de rien? Vous reviendrez à notre opinion [1].

L'abbé a rendu tous les devoirs au pauvre chevalier; aurais fait autant, mais on m'aurait lapidée : je me itentai d'aller pleurer, dès le jour même, avec M. d'U-, qui était dans une autre maison. Adhémar n'est point ore arrivé.

Je suis en peine de vous savoir à Aix, à cause de la pe--vérole qui y était. Mon Dieu, qu'on est à plaindre ind on aime beaucoup! Je vois d'ici la tranquillité où is étiez à Lambesc toute seule, pendant que votre cœur eposait avec le pain et l'eau de la paresse : vous revoilà is les ragoûts. Votre comparaison n'est nullement ridie : elle ferait rire, si on riait; mais on ne rit pas toujrs. Hélas! ma chère enfant, il y a plus d'un an que je vous ai vue; je sens vivement cette absence; et vous, fille, n'y pensez-vous point quelquefois un petit mont?

[1] Voici la maxime : *Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit.*

[redacted]

MONSIEUR DE COULANGES.

Je ne m'amuserai point, ma belle Comtesse, à vous faire un méchant compliment ; mais je vous assurerai seulement que j'ai été très affligé de la mort de notre pauvre chevalier : je m'étais si bien trouvé de son commerce en Provence, et j'espérais m'en trouver si bien partout, que sa perte me touche sensiblement. Hélas! il vous souvient de notre mariage; qui eût cru qu'il eût été de si peu de durée? Voilà un beau sujet de méditation pour les jeunes gens, et pour tous nous autres gens plus avancés en âge; il ne faut point se fier à l'âge ni à la bonne santé; nous sommes tous mortels, et l'heure et le moment sont fort incertains. Je finis par cette moralité un peu triviale, et vous embrasse, s'il vous plaît, ma belle Comtesse, avec le dernier respect et la dernière tendresse.

MADAME DE COULANGES.

Je suis très fâchée de la mort de M. le chevalier de Grignan, Madame; mais, sans vouloir ajouter à votre affliction la peine de lire une méchante lettre, je vous prierai de trouver bon que je vous assure ici que je suis très sensible à tout ce qui vous arrive, et que je me sais faire un fort grand plaisir d'espérer que j'aurai l'honneur de vous voir cet été. J'irai certainement à Grignan, quand il m'en coûterait de quitter le marquis de Villeroi à Lyon; comprenez mon procédé. Adieu, Madame; c'est une chose délicieuse que de demeurer avec madame de Sévigné.

224. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 12 février 1672.

Je ne puis, ma chère fille, qu'être en peine de vous quand

[redacted]

songe au déplaisir que vous aurez de la mort du pauvre evalier. Vous l'aviez vu depuis peu; c'était assez pour imer beaucoup, et pour connaître encore plus toutes les mes qualités que Dieu avait mises en lui. Il est vrai que ais homme n'a été mieux né, et n'a eu des sentiments s droits et plus souhaitables, avec une très belle phyomie, et une très grande tendresse pour vous; tout le rendait infiniment aimable, et pour vous, et pour t le monde. Je comprends bien aisément votre douleur, sque je la sens en moi; cependant j'entreprends de vous ser un quart d'heure, et par des choses où vous avez rét, et par le récit de ce qui se passe dans le monde.

'ai eu une grande conversation avec M. Le Camus; il re si parfaitement bien dans nos sentiments, qu'il me me des conseils; il est piqué des conduites malhonnêtes; comme il en a de fort contraires, il n'a nulle peine à rer dans nos vues, où la droiture et la sincérité sont en ge : c'est ce dont il ne faut point se départir, quoi qu'il ive; cette mode revient toujours. On ne trompe guère gtemps le monde, et les fourbes sont enfin découverts; suis persuadée. M. de Pomponne n'est pas moins opé à ce qui lui est si contraire; et je vous puis assurer , si j'étais aussi habile sur toutes choses que je le suis r discourir là-dessus, il ne manquerait rien à ma capa. Dites-moi quelquefois quelque chose d'agréable pour Le Camus : ce sont des faveurs précieuses pour lui, et tant plus qu'il n'est obligé à aucune réponse.

Le marquis de Villeroi est donc parti pour Lyon, comme vous l'ai mandé; le roi lui fit dire par le maréchal de qui qu'il s'éloignât : on croit que c'est pour quelques cours chez madame la comtesse (*de Soissons*); enfin,

On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

Le roi demanda à MONSIEUR, qui revenait de Paris : Eh en! mon frère, que dit-on à Paris? MONSIEUR lui répon-

[redacted]

dit : On parle fort de ce pauvre marquis. Et qu'en dit-on ? On dit, Monsieur, que c'est qu'il a voulu parler pour un autre malheureux. Et quel malheureux ? dit le roi. Pour le chevalier de Lorraine, dit MONSIEUR. Mais, dit le roi, y songez-vous encore, à ce chevalier de Lorraine ? vous en souciez-vous ? aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendrait ? En vérité, répondit MONSIEUR, ce serait le plus sensible plaisir que je pusse recevoir en ma vie. Oh bien ! dit le roi, je veux vous faire ce présent ; il y a deux jours que le courrier est parti ; il reviendra ; je vous le redonne, et veux que vous m'ayez toute votre vie cette obligation, et que vous l'aimiez pour l'amour de moi ; je fais plus, car je le fais maréchal-de-camp dans mon armée. Là-dessus, MONSIEUR se jette aux pieds du roi, lui embrasse longtemps les genoux, et lui baise une main avec une joie sans égale. Le roi le relève et lui dit : Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères se doivent embrasser, et l'embrasse fraternellement. Tout ce détail est de très bon lieu, et rien n'est plus vrai : vous pouvez là-dessus faire vos réflexions, tirer vos conséquences, et redoubler vos belles passions pour le service du roi votre maître. On dit que MADAME fera le voyage, et que plusieurs dames l'accompagneront. Les sentiments sont divers chez MONSIEUR : les uns ont le visage allongé d'un demi-pied, d'autres l'ont raccourci d'autant. On dit que celui du chevalier de Beuvron est infini. Monsieur de Navailles revient aussi, et servira de lieutenant-général dans l'armée de MONSIEUR, avec M. de Schomberg. Le roi a dit au maréchal de Villeroi : Il fallait cette petite pénitence à votre fils, mais les peines de ce monde ne durent pas toujours. Vous pouvez vous assurer que tout ceci est vrai ; c'est mon aversion que les faux détails, mais j'aime les vrais : si vous n'êtes de mon goût, vous êtes perdue ; car en voici d'infinis.

La Marans était l'autre jour seule en mante chez madame de Longueville ; on sifflait dessus. Langlade vous

[redacted]

mande que l'autre jour, en vue de vous plaire, il la releva bien de sentinelle sur des sottises qu'elle lui disait, et qu'il vous eût bien souhaitée derrière la porte : plût à Dieu que vous y eussiez été ! Madame de Brissac était inconsolable chez madame de Longueville ; mais par malheur le comte de Guiche se mit à causer avec elle, et elle oublia son rôle, aussi bien que celui du désespoir, le jour de la mort[1] ; car il fallait en un certain endroit qu'elle eût perdu connaissance ; elle l'oublia, et reconnut fort bien des gens qui entraient.

Adieu, ma très chère, ma très aimable ; ne trouvez-vous pas qu'il y a bien longtemps que nous sommes séparées ? Je suis frappée de cette douleur, d'une manière tellement importune, qu'elle me serait insupportable si je n'aimais à vous aimer autant que je fais, quelques peines qui y soient attachées.

225. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 17 février 1672.

M. de Coulanges et moi, nous avons donné un très bon dîner à M. le président de Bouc[2] ; M. et madame de Valavoire, M. d'Usez et Adhémar en étaient ; mais écoutez le malheur : le président, après nous avoir promis, vint s'excuser ; il avait une affaire à Saint-Germain ; nous pensâmes nous pendre ; enfin il fallut prendre courage : madame de Valavoire amena la Buzanval[3], mais le président était le véritable objet de nos desirs. Ce dîner était bon, délicat, magnifique ; enfin, tel qu'il était, il est irréparable : le Bouc reviendra peut-être, mais le dîner ne reviendra pas. Adhémar était pénétré de douleur d'avoir appris en arrivant la mort de son pauvre frère : j'avais le

[1] De madame la princesse de Conti.
[2] Premier président de la chambre des comptes d'Aix.
[3] Elle était sœur de madame de Valavoire.

[redacted]

cœur bien serré en l'embrassant. Il alla coucher à Saint-Germain, et m'a promis de me voir à son retour, et que nous parlerions de vous : j'espère cette conversation.

Vous me dites que je pleure, et que je suis la maîtresse : il est vrai, ma fille, que je ne puis m'empêcher de pleurer quelquefois ; mais ne croyez pas que je sois tout à fait la maîtresse de partir, quand je le voudrai ; je voudrais que ce fût demain, par exemple ; et mon fils a présentement des besoins de moi très pressants. J'ai d'autres affaires pour moi ; enfin il me faut jusqu'à Pâques : ainsi, mon enfant, on est la maîtresse et l'on ne l'est point, et l'on pleure.

J'ai vu tantôt notre cardinal (*de Retz*) : il ne peut se consoler de ne vous avoir pas trouvée ici ; il vous en écrit ; il m'a paru touché de bonne foi d'être à Paris, sans avoir le plaisir de vous voir et de causer avec sa chère nièce ; vous lui faites souhaiter la mort du pape. Vous verrez le chevalier de Lorraine plus tôt que nous. M. de Boufflers [1], gendre de madame du Plessis, est mort en passant d'une chambre à l'autre, sans autre forme de procès : j'ai vu tantôt sa petite veuve, qui, je crois, se consolera. M. Isarn, un bel esprit, est mort de la même sorte [2].

Je ne suis point sans inquiétude de vous savoir à Aix, avec tant d'air de petite-vérole ; évitez au moins les lieux publics, et les presses : c'est un horrible mal que celui-là. Votre fille a le teint comme l'avait mademoiselle de Villeroi, un blanc et un rouge séparés, des yeux d'un bleu merveilleux, des cheveux noirs, un tour de visage et un menton à peindre ; sa lèvre se rabaisse tous les jours : du reste, elle est faite au tour ; elle ne crie jamais ; elle est douce et caressante ; elle appelle ; elle dit cinq ou six

[1] François, comte de Boufflers, frère aîné du maréchal de ce nom.

[2] On ne connait de lui qu'une lettre en prose et en vers adressée à mademoiselle de Scuderi, et qui a été imprimée avec ce titre : *le Louis d'or*, Paris, 1660. Sa mort fut triste. Il périt dans une chambre où on l'avait enfermé par mégarde.

[redacted]

[redacted]

nots; elle est vive; enfin elle est aimable, et je l'aime. Adhémar m'a dit des merveilles de votre fils. Madame de Guénégaud m'a extrêmement priée de vous faire des compliments sur la mort du chevalier, et à M. le coadjuteur d'Arles : tenez-la quitte de ce côté-là.

Je viens d'apprendre qu'Adhémar a eu une conversation divine avec M. Colbert; il vous en rendra compte. L'autre jour, on parlait, devant le roi, de Languedoc, et puis de Provence, et puis enfin de M. de Grignan; on en dit beaucoup de bien : M. de Janson en dit aussi; et puis on parla de sa paresse naturelle; là-dessus le marquis de Charost [1] le releva de sentinelle d'un très bon ton, et lui dit : « Monsieur, M. de Grignan n'est point paresseux quand il est question du service du roi, et personne ne peut jamais mieux faire qu'il a fait dans cette dernière assemblée; j'en suis fort bien instruit. » Voilà de ces gens que je trouve toujours qu'il faut aimer et instruire. Tout le monde fut de son avis.

Je parlerai de l'*Adone* [2] au bon homme Chapelain, en le comblant d'honneur par votre souvenir. Je fais toujours vos compliments; on vous les rend avec mille tendresses. Ma tante est toujours bien mal. Votre pauvre frère m'écrit souvent, et moi à lui : je suis au désespoir de la guerre, à cause des périls qu'il essuiera des premiers. La vie est cruellement mêlée d'absinthe. Ma chère enfant, je suis tout à vous.

MONSIEUR DE COULANGES.

Je ne vous dis rien, mais je n'en pense pas moins; nous serons à Pâques à Lyon. Nous y allons, madame de Cou-

[1] Il était gendre de M. Fouquet.
[2] Poëme italien de Marini. Il le composa en France, et le dédia à Marie de Médicis. Chapelain avait fait pour l'édition in-folio de ce poëme une préface que Ménage trouvait plus gauloise que française.

[redacted]

langes et moi, pour le mariage de mademoiselle du Gué [1], qui, sans aller chercher plus loin, épouse M. de Bagnols que vous connaissez, son cousin issu de germain : pour la naissance, ils n'ont rien à se reprocher, et pour le bien, Bagnols a vingt-cinq bonnes mille livres [2] de rente par devers lui ; n'est-ce pas là une très bonne affaire ? J'espère que nous ferons les honneurs de Lyon à madame votre mère, quand elle y passera. Adieu, madame la Comtesse, je vous aime toujours avec la même passion. M. d'Adhémar m'a dit qu'il avait apporté le portrait de M. de Grignan, mais je ne l'ai pas encore vu.

226. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 19 février 1671.

Je m'en vais dimanche à Saint-Germain avec madame de Coulanges, pour discourir un peu avec M. de Pomponne; je crois cette conversation nécessaire : je vous en rendrai compte, afin que M. de Grignan m'appelle plus que jamais son petit ministre. Adhémar a fait des miracles de son côté, M. d'Usez du sien : enfin il me semble que nous ne serons point surpris, et que nous avons assez bien pris nos précautions. Mais que vous dirai-je de l'aimable portrait que M. de Grignan a donné à M. de Coulanges ? Il est beau et très ressemblant ; celui de Le Fèvre est un misérable auprès de celui-ci. Je fais vœu de ne jamais revenir de Provence que je n'en aie un pareil, et un autre de vous; il n'y a point de dépense qui me soit si agréable ; mais prenez garde, ma chère enfant, de n'être point changée. Enfin madame de Guerchi n'est morte que pour avoir le corps usé à force d'accoucher. J'honore bien les maris qui se défont de leurs femmes sous prétexte d'en être amoureux.

1 Sœur de madame de Coulanges.

2 A 29 fr. le marc, c'était 862 marcs, qui feraient aujourd'hui 45,000 fr. de notre monnaie. (M.)

[redacted]

Nous avons fort causé, Guitaud et moi, de notre ami (*d'Hacqueville*), qui est si sage, et qu'il craint tant. Il n'ose vous mander un accident qu'on croit qui lui est arrivé, c'est d'être passionnément amoureux de la borgnesse, fille du maréchal (*de Gramont*) ; c'est amour, fureur, à ce qu'on dit. Il s'en défend comme d'un meurtre ; mais ses actions le trahissent ; il sent le ridicule d'être amoureux d'une personne ridicule ; il est honteux, embarrassé ; mais le bel œil l'a charmé.

> Cet œil charmant qui n'eut jamais
> Son pareil en divins attraits.

Voilà ce que Guitaud n'osait écrire ; je vous confie ce secret, et je vous conjure de le garder très fidèlement ; mais le moyen de ne point faire admirer en cette occasion la puissance de l'orviétan ? J'ai vu depuis deux heures Adhémar, M. de Gordes [1], M. d'Usez ; je suis en Provence. J'ai causé avec Adhémar : il m'assure que vous m'aimez : c'est tout ce qu'il y a pour moi d'agréable dans le monde ; j'admire votre humeur, votre courage, votre raison, votre conduite. Je lui ai dit :

> De grace, montrez moins à mes sens désolés
> La grandeur de ma perte, et ce que vous valez [2].

Nous ne finissons point sur votre chapitre. Votre amie, madame de Vaudemont [3], sera bientôt heureuse, je le sais du même endroit qu'Adhémar : c'est encore un secret ; mais il y a des gens obligeants qui avancent le plaisir de savoir les secrets deux jours plus tôt, et c'est tout : il y en a d'autres dont la sécheresse fait mourir. Que peut

[1] François de Simiane, marquis de Gordes, grand-sénéchal de Provence.

[2] Vers de *Polyeucte*, acte II, scène II.

[3] Mariée à Henri-Charles de Lorraine, prince de Vaudemont. Il était question alors d'un traité avec le duc de Lorraine, aux termes duquel le roi lui aurait rendu ses états à des conditions très onéreuses. Ce traité n'eut pas lieu. (M.)

[redacted]

faire une amitié sous cet amas d'épines? Où en sont ceurs ? Elle est écrasée, elle est étouffée. Nous eussi hier un livre là-dessus, Guitaud et moi, et je rer mon vœu de ne jamais connaître l'amitié sous ui si déguisé. Adieu, ma très aimable ; je m'en vais chez M. de La Rochefoucauld ; c'est ce qui fait lettre est si courte.

227. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 24 févri

J'ai reçu tout à la fois vos deux lettres. Je n'ai votre douleur sans renouveler la mienne ; je vous véritablement affligée, et c'est avec tant de rais n'y a pas un mot à vous répondre : j'ai senti tou vous sentez, et je n'avais point attendu la mor pauvre chevalier pour en dire tous les biens qui vaient en lui : je vous plains de l'avoir vu cet au c'est une circonstance à votre douleur. M. d'Us mandera ce que le roi lui a dit là-dessus, à quoi famille doit prendre part. On l'a fort regretté pays-là, et la reine m'en parla avec bonté ; mais t ne nous rend point cet aimable garçon. Vous aime rement toute la famille de M. de Grignan, que crois aussi affligée que lui.

J'ai dîné aujourd'hui avec plusieurs Provença M. de Valavoire : le mari et la femme sont les m gens du monde ; je vous plains de n'avoir point la vous n'avez rien de si bon ; elle est raisonnable e relle ; elle me plaît fort. Nous avions messieurs d d'Oppède [1], de Gordes, de Soliers [2], madame de Bu M. d'Usez, M. et madame de Coulanges : votre été célébrée au plus beau repas que j'aie jamais v

[1] Jean-Baptiste de Forbin-Maynier, marquis d'Oppède.
[2] Jean de Forbin de Soliers, colonel du régiment de Provenc

[redacted]

avons été bien heureux de commencer. On a fort conté ici la bonne réception que vous avez faite à M. le duc d'Étrées; il en a écrit des merveilles à ses enfants. Madame de Rochefort[1] n'a qu'un cri, depuis que vous avez écrit à ses cousines sans lui dire un mot : pour moi, je vous conseille de lui écrire, et de tâcher de l'apaiser à quelque prix que ce soit. Ce que vous me mandez de votre séjour infini me brise le cœur : ma raison n'est pas si forte que la vôtre, et je me perds dans les réflexions que cela me fait faire : il faut finir tout court en cet endroit.

Madame de Villars vous fait ses compliments, et à M. de Grignan, et au coadjuteur. M. Chapelain a reçu votre souvenir avec enthousiasme; il dit que l'*Adone* est délicieux en certains endroits, mais d'une longueur assommante : le chant de la comédie est admirable; il y a aussi un petit rossignol qui s'égosille pour surmonter un homme qui joue du luth. Il se vient percher sur sa tête, et enfin il meurt; on l'enterre dans le corps du luth. Cette peinture est charmante. M. et madame de Coulanges vous disent mille amitiés; ils sont occupés de leur mariage; ils s'en vont à Pâques; ils me recevront à Lyon, et moi je les recevrai à Grignan. Ma tante[2] est toujours très mal; elle vous remercie de vos bontés, et l'abbé vous est toujours tout dévoué.

228. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi au soir, 26 février 1672.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite pour M. de La Valette; tout m'est cher de ce qui vient de vous : je lui veux faire avoir Pélisson pour rapporteur, afin de voir s'il sait bien faire le maître des requêtes; je ne le puis croire, si je ne le vois.

[1] Petite-fille du chancelier Séguier.
[2] Madame de La Trousse.

[redacted]

Cette pauvre MADAME [1] est toujours à l'agonie ; c'e
une chose étrange que l'état où elle est. Mais tout est e
émotion dans Paris : le courrier d'Espagne est revenu ;
dit que non-seulement la reine d'Espagne se tient au trait
des Pyrénées, qui est de ne point accabler ses alliés, mai
qu'elle défendra les Hollandais de toute sa puissance
voilà donc la plus grande guerre du monde allumée ;
pourquoi? C'est bien proprement *les petits soufflets :* vo
en souvient-il ? Nous allons attaquer la Flandre ; les Hol
landais se joindront aux Espagnols ; Dieu nous garde d
Suédois, des Anglais, des Allemands ; je suis assomm
de cette nouvelle. Je voudrais bien que quelque ange vo
lût descendre du ciel pour calmer tous les esprits, et fai
la paix.

Notre cardinal (*de Retz*) est toujours malade ; je l
rends de grands soins : il vous aime toujours ; il comp
que vous l'aimez aussi. L'affaire de madame de Cou
celles [2] réjouit fort le parterre ; les charges de la Tournel
sont enchéries depuis qu'elle doit être sur la sellette ; el
est plus belle que jamais ; elle boit, et mange, et rit, et
se plaint que de n'avoir point encore trouvé d'amant à
Conciergerie.

Je vous éclaircirai un peu mieux l'affaire dont vous r
parlâtes l'autre jour ; mais M. le comte de Guiche
M. de Longueville n'en sont point, ce me semble : en
je vous en instruirai. M. de Boufflers a tué un homm
après sa mort ; il était dans sa bière et en carrosse ; on
menait à une lieue de Boufflers pour l'enterrer ; son cu
était avec le corps. On verse ; la bière coupe le cou
pauvre curé [3]. Hier un homme versa en revenant de Sai

[1] Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, duc d'Orléa
morte le 3 avril suivant. (A. G.)

[2] Une des plus belles femmes de son temps. Elle se nommait Marie S
donia de Lénoncou Elle était femme de Charles de Champlais, marq
de Courcelles. (A. G.)

[3] Cette aventure est 'origine de la fable de La Fontaine *le Curé et*

[redacted]

Germain; il se creva le cœur, et mourut dans le carrosse.

Madame Scarron, qui soupe ici tous les soirs et dont la compagnie est délicieuse, s'amuse et se joue avec votre fille; elle la trouve jolie, et point du tout laide. Cette petite appelait hier l'abbé Têtu *son papa* : il s'en défendit par de très bonnes raisons, et nous le crûmes. Je vous embrasse, ma très aimable : je vous mandai tant de choses en dernier lieu, qu'il me semble que je n'ai rien à dire aujourd'hui; je vous assure pourtant que je ne demeurerais pas court, si je voulais vous dire tous les sentiments que j'ai pour vous.

229. — A LA MÊME.

A Livry, mardi 1er mars 1672.

Je commence ma lettre aujourd'hui, ma fille, jour de mardi gras; je l'achèverai demain. Si vous êtes à Sainte-Marie, je suis chez notre abbé, qui a depuis deux jours un petit dérèglement qui lui donne de l'émotion; je n'en suis pas encore en peine; mais j'aimerais mieux qu'il se portât tout à fait bien. Madame de Coulanges et madame Scarron me voulaient mener à Vincennes; M. de La Rochefoucauld voulait que j'allasse chez lui entendre lire une comédie de Molière[1]; mais, en vérité, j'ai tout refusé avec plaisir; et me voilà à mon devoir, avec la joie et la tristesse de vous écrire : il y a longtemps vraiment que je vous écris. Vous êtes donc à Sainte-Marie, ne voulant pas laisser échapper un moment de la douleur que vous avez de la mort du pauvre chevalier; vous la voulez sentir à longs traits, sans en rien rabattre, sans aucune distraction : cette application à faire valoir et à vouloir sentir toute

Mort. Cette origine n'a été connue ni de Champfort, ni de l'abbé Guillon, ni de Solvet.

[1] Il est vraisemblable que c'était la comédie des *Femmes savantes*, dont la première représentation eut lieu le 11 mars 1672. (A. G.)

[redacted]

votre tristesse, me paraît d'une personne qui n'est pas si embarrassée qu'une autre d'avoir des occasions de s'affliger; j'en prends à témoin votre cœur.

Voilà donc votre carnaval échappé de la fureur des réjouissances publiques; sauvez-vous aussi de l'air de la petite-vérole : je crains pour vous beaucoup plus que vous. Nous avons ici madame de La Troche; il est vrai qu'elle sait arriver à Paris. Son séjour de l'année passée fut bien abîmé à mon égard dans l'extrême douleur de vous perdre. Depuis ce temps, ma chère enfant, vous êtes arrivée partout, comme vous dites; mais point du tout à Paris. Vos réflexions sur l'espérance sont divines; si Bourdelot[1] les avait faites, tout l'univers le saurait : vous ne faites pas tant de bruit pour faire des merveilles : *le malheur du bonheur* est tellement bien dit, qu'on ne peut trop aimer une plume qui exprime ces choses-là. Vous dites tout sur l'espérance, et je suis si fort de votre avis, que je ne sais si je dois aller en Provence, tant j'ai de crainte d'en repartir. Je vois déja comme le temps galopera; je connais ses manières; mais ensuite de cette belle réflexion, mon cœur décide comme le vôtre, et je ne souhaite rien tant que de partir; je veux même espérer qu'il peut arriver de telles choses, que je vous ramènerai avec moi : c'est là-dessus qu'il est difficile de parler de si loin; du moins, ma fille, il ne tiendra pas à une maison, ni à des meubles. Je ne songe qu'à vous : les pas que je fais pour vous sont les premiers; les autres viennent après comme ils peuvent.

J'ai donné vos lettres au faubourg; elles sont bien faites: on y trouve la réflexion de M. de Grignan admirable : on l'a pensée quelquefois; mais vous l'avez habillée pour pa-

1 L'abbé Bourdelot, médecin du grand Condé. Il courait de lui une petite pièce contre l'*Espérance*. Ce jeu d'esprit eut quelque succès, puisque la princesse palatine, Anne de Gonzague, y fit une réponse, insérée parmi les lettres de Bussy. Nous imiterons tous les éditeurs de madame de Sévigné, qui ont cru devoir publier cette pièce, le seul écrit connu de la princesse palatine.

evant le monde. Je n'ai pas dit ce que vous avez dans la maxime qui ressemble à la chanson : pour suis de votre avis. Je saurai s'ils ont eu un autre que de vouloir louer les fantaisies, c'est-à-dire les : si cela est, l'exacte philosophie s'en offense; si t pas, il faut qu'ils s'expliquent mieux.

pai hier chez Gourville avec les La Rochefoucauld, is, les La Fayette, les Tournai[1] : nous attendions Pomponne ; mais le service de ce cher maître que iorez tant l'empêcha de se retrouver avec la fleur nis : il a bien des affaires, à cause des dépêches t écrire partout, et à cause de la guerre.

ievêque de Toulouse[2] a été fait cardinal à Rome; ivelle en est venue ici dans le temps qu'on atten-e de M. de Laon[3] : c'est une grande douleur pour amis. On tient que M. de Laon s'est sacrifié pour e du roi, et qu'afin de ne point trahir les intérêts ance, il n'a point ménagé le cardinal Altieri, qui t ce tour. On espère que son rang pourra reve-is cela peut être long, et c'est toujours ici un dé-

rade a dit plaisamment à mon gré que le retour alier de Lorraine réjouissait ses amis, et affli- créatures; car il n'y en a point qui lui ait gardé

ı, sans en pouvoir douter, qu'il ne tiendra encore ıs d'avoir la paix. La reine d'Espagne n'a point ıent répondu comme on le disait; elle a dit sim- qu'elle se tenait au traité de paix, qui permet r ses alliés. Nous avons pris la même liberté pour gal ; elle promet même présentement de ne point

-dire l'évêque de Tournai, Gilbert de Choiseul.

de Bonzi, mort archevêque de Narbonne à l'âge de soixante- (A. G.)

d'Estrées, évêque de Laon, fut déclaré cardinal peu de temps . G.)

« A quoi pensez-vous, ennemis déclarés du plus
« bien de la vie, et des plus doux plaisirs du cœur?
« démon vous inspire d'employer des esprits aussi d
« que les vôtres pour soutenir un si méchant parti?
« sez-vous assez l'espérance pour renoncer même à c
« la louange et de l'estime du public? De quelle sect
« vez-vous être, ou de quelle religion êtes-vous, de
« si hardiment contre l'opinion des sages et contre
« de Dieu? Que vous a-t-elle fait, cette espérance ai
« pour la bannir ainsi de la société humaine et du
« merce des honnêtes gens? Qu'a-t-elle de commu
« les passions déréglées et les desirs ridicules des v
« naires? Pourquoi ne séparez-vous pas les prétenti
« gitimes d'avec les chimériques souhaits? Ne saur
« espérer avec un esprit tranquille ce qu'on desir
« raison? Quelle humeur maligne vous fait prend
« parti si proche de celui du désespoir? Ce monstr
« minable, ce partage des lâches et des damnés, pour
« séduire assez vos esprits pour vous rendre prote

[redacted]

« la condamnant, n'avez-vous pas eu quelque espérance
« de nous persuader de n'en avoir plus, et d'attirer nos
« louanges par la beauté de vos lettres et la nouveauté de
« vos raisonnements? Que si vous n'avez pas réussi, la
« faute en est à la cause que vous soutenez, et non pas à
« votre espoir. L'espérance en elle-même n'a rien que d'ai-
« mable et de bon : elle élève le cœur des honnêtes gens,
« elle fortifie les faibles, et ne peut nuire qu'aux imperti-
« nents et aux ridicules, qui ne s'en servent jamais qu'en
« se trompant eux-mêmes dans la vanité de leurs desseins.
« L'espérance est enfin le dernier bien des misérables.
« Que vous a-t-elle donc fait pour la traiter si mal? ou
« plutôt, que vous a fait le genre humain pour le priver
« d'un bien que les tyrans et la mauvaise fortune n'ont ja-
« mais pu ôter aux plus malheureux? L'espérance a tou-
« jours préparé les chemins de la gloire ; et tous les héros,
« dont on en trouve encore quelques-uns aujourd'hui,
« n'ont peut-être jamais vu leurs victoires aller plus loin
« que leur espoir. Il est permis de mesurer son espérance
« à son courage ; il est beau de la soutenir malgré les diffi-
« cultés; mais il n'est pas moins glorieux d'en souffrir la
« ruine entière avec le même cœur qui avait osé la conce-
« voir. Laissez-nous donc espérer, puisque aussi bien ne
« sauriez-vous nous en empêcher. Instruisez-nous, si vous
« voulez, à régler nos souhaits ; apprenez-nous à choisir
« nos desirs ; mais permettez-nous de nous consoler de nos
« mauvais succès, par la satisfaction d'avoir eu des espé-
« rances bien fondées ; et songez que souvent la perte d'un
« bien longtemps attendu n'est la douleur que d'un jour,
« au lieu que la joie de l'avoir espéré a fait le bonheur de
« plusieurs années, et la douceur de mille agréables mo-
« ments. Ne parlez donc plus contre cette espérance si ai-
« mable et si chère. Qu'elle soit sèche ou non, le mérite en
« est égal ; et, quoi que vous en puissiez dire, une espérance
« maigre vaudra toujours mieux qu'un gras désespoir.

[redacted] [redacted]

« Cette injure qu'on lui donna hier au milieu des plus illus-
« tres maigreurs de France n'a rien fait contre sa réputa-
« tion; et le désespoir, tout gros et tout gras qu'on nous le
« représente, n'a fait nulle impression sur mon cœur. Je ne
« sais si Judas était maigre ou replet. L'Écriture, qui parle
« de son désespoir, ne dit rien de son embonpoint. Quoi
« qu'il en soit, il est sûr qu'il se pendit faute d'un peu
« d'espérance. Cet exemple n'est pas beau. Ainsi, malgré
« tous vos raisonnements, j'espérerai toute ma vie, et ne
« me pendrai jamais. »

131. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 4 mars 1672.

Vous dites donc, ma fille, que vous ne sauriez haïr vivement si longtemps; c'est fort bien fait : je suis assez comme vous; mais devinez ce que je fais fort bien en récompense : c'est d'aimer vivement qui vous savez, sans que l'absence puisse rien diminuer de ma tendresse. Vous m'apparaissez dans une négligence qui m'afflige : il est vrai que vous ne demandez que des prétextes; c'est votre goût naturel; mais moi, qui vous ai toujours grondée là-dessus, je vous gronde encore. De vous et de madame du Frénoi, on en pétrirait une personne dans le juste-milieu : vous êtes aux deux extrémités, et assurément la vôtre est moins insupportable; mais c'est toujours une extrémité. J'admire quelquefois les riens que ma plume veut dire; je ne la contrains point; je suis bien heureuse que de tels fagotages vous plaisent; il y a des gens qui ne s'en accommoderaient pas; je vous prie cependant de ne point les regretter quand je serai avec vous : me voilà jalouse de mes lettres.

Le dîner de M. Valavoire effaça entièrement le nôtre, non pas par la quantité des viandes, mais par l'extrême dé-

tait l'autre jour chez la Saint-Lou, qui a perdu ux page. La Gouville discourait et parlait de son enfin que c'était son étoile qui avait fait ceci, qui ıit cela. Segrais se réveilla comme d'un sommeil, et : « Mais, Madame, pensez-vous avoir une étoile à toute seule ? Je n'entends que des gens qui parlent ır étoile ; il semble qu'ils ne disent rien : savez- bien qu'il n'y en a que mille vingt-deux ? voyez eut y en avoir pour tout le monde. » Il dit cela si ıment et si sérieusement, que l'affliction en fut dé- ;ée. C'est d'Hacqueville qui fait tenir vos lettres à ıe de Vaudemont : je ne le vois quasi plus en vérité ; ; poissons mangent les petits. Adieu, ma très chère et nable ; je vous prépare *Bajazet* et les *Contes* de ıtaine pour vous divertir. M. de La Rochefoucauld sa maxime dans le sens relâché, que votre philo- condamne : Epictète n'aurait pas été de son avis.

282. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi au soir, 9 mars 1672.

ne parlez plus de mes lettres, ma fille ; je viens d'en

[redacted]

c'est un style juste et court, qui chemine, et qui plaît au souverain degré, même sans vous aimer comme je fais. Je vous le dirais plus souvent, sans que je crains d'être fade; mais je suis toujours ravie de vos lettres sans vous le dire : madame de Coulanges l'est aussi de quelques endroits que je lui fais voir, et qu'il est impossible de lire toute seule. Il y a un petit air de dimanche gras répandu sur cette lettre, qui la rend d'un goût non pareil.

Il y avait longtemps que vous étiez abîmée : j'en étais toute triste; mais le jeu de l'oie vous a renouvelée, comme il l'a été par les Grecs : je voudrais bien que vous n'eussiez joué qu'à l'oie, et que vous n'eussiez point perdu tant d'argent. Un malheur continuel pique et offense; on hait d'être houspillé par la fortune : cet avantage que les autres ont sur nous blesse et déplaît, quoique ce ne soit point dans une occasion d'importance. Nicole dit si bien cela : enfin j'en hais la fortune, et me voilà bien persuadée qu'elle est aveugle de vous traiter comme elle fait; si elle n'était que borgne, vous ne seriez point si malheureuse.

Vous me demandez les symptômes de cet amour[1] : c'est premièrement une négative vive et prévenante; c'est un air outré d'indifférence qui prouve le contraire; c'est le témoignage des gens qui voient de près, soutenu de la voix publique; c'est une suspension de tout ce mouvement de la machine ronde; c'est un relâchement de tous les soins ordinaires, pour vaquer à un seul; c'est une satire perpétuelle contre les vieilles gens amoureux; vraiment il faudrait être bien fou, bien insensé : quoi, une jeune femme! voilà une bonne pratique pour moi; cela me conviendrait fort; j'aimerais mieux m'être rompu les deux bras. Et à cela on répond intérieurement; et oui, tout cela est vrai; mais vous ne laissez pas d'être amoureux. Vous dites vos réflexions; elles sont justes, elles sont vraies, elles font

[1] L'amour de d'Hacqueville pour une fille du maréchal de Gramont, qui était borgne.

rite distingue ; c'est le plus bel esprit de son temps :
ez admiré ses vers, jouissez de sa prose ; il excelle
; il mérite que vous en fassiez votre ami. Vous ci-
samment cette dame qui aimait à faire tourner la
es moines ; ce serait une bien plus grande merveille
ire tourner à M. de Vence, lui dont la tête est si
si bien faite et si bien organisée : c'est un trésor
is avez en Provence, profitez-en ; du reste, sauve
t.

ous défends, ma chère enfant, de m'envoyer votre
: si vous êtes belle, faites-vous peindre, mais gar-
cet aimable présent pour quand j'arriverai : je se-
hée de le laisser ici ; suivez mon conseil, et recevez
idant un présent passant tous les présents passés et
s ; car ce n'est pas trop dire : c'est un tour de perles
ie mille écus ; cela est un peu fort, mais il ne l'est
s que ma bonne volonté : enfin regardez-le, pesez-
z comme il est enfilé, et puis dites-m'en votre avis :
plus beau que j'aie jamais vu ; on l'a admiré ici. Si
ipprouvez, qu'il ne vous tienne point au cou, il sera
e quelques autres ; car, pour moi, je ne suis point
à demi : sérieusement, il est beau, et vient de l'am-

[redacted]

bassadeur de Venise, notre défunt voisin. Voilà aussi des pincettes pour cette barbe incomparable ; ce sont les plus parfaites de Paris. Voilà aussi un livre que mon oncle de Sévigné [1] m'a priée de vous envoyer : je m'imagine que ce n'est pas un roman : je ne lui laisserai pas le soin de vous envoyer les Contes de La Fontaine, qui sont...... vous en jugerez.

Vous êtes une jolie femme de n'être point grosse ; mais vous avez des pensées là-dessus qui me font trembler : votre beauté vous jette dans des extrémités, parcequ'elle vous est inutile ; vous trouvez qu'il vaut autant être grosse ; c'est un amusement ; voilà une belle raison : songez donc, ma fille, que c'est détruire entièrement votre santé et votre vie.

Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal (*de Retz*) : Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes. Molière lui lira samedi *Trissotin* [2], qui est une fort plaisante chose. Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poétique* [3] : voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. Il vous aime de tout son cœur, ce pauvre cardinal : il parle souvent de vous, et vos louanges ne finissent pas si aisément qu'elles commencent. Mais, hélas ! quand nous songeons qu'on nous a enlevé notre chère enfant, rien n'est capable de nous consoler : pour moi, je serais très fâchée d'être consolée ; je ne me pique ni de fermeté, ni de philosophie ; mon cœur me mène et me conduit. On disait l'autre jour, je crois vous l'avoir mandé, que la vraie mesure du mérite du cœur, c'était la capacité d'aimer : je me trouve d'une grande élévation par cette règle ; elle me donnerait trop

[1] Renaud de Sévigné s'était retiré à Port-Royal-des-Champs, où il passa les dernières années de sa vie dans les exercices de la plus haute piété. Il y mourut le 19 mars 1676.

[2] Les *Femmes savantes*.

[3] Ces deux ouvrages n'étaient point encore au point de perfection où ils parurent depuis, en 1674, pour la première fois. (A. G.).

[redacted]

nité, si je n'avais mille autres sujets de me remettre place.

lémar m'aime assez, mais il hait trop l'évêque, et le haïssez trop aussi : l'oisiveté vous jette dans cet ment ; vous n'auriez pas tant de loisir, si vous étiez d'Usez m'a fait voir un mémoire qu'il a tiré et cor- u vôtre, dont il fera des merveilles : fiez-vous-en vous n'avez qu'à lui envoyer tout ce que vous vou- sans craindre que rien ne sorte de ses mains, que juste point de la perfection. Il y a, dans tout ce qui e vous autres, un petit brin d'impétuosité, qui est e marque de l'ouvrier : c'est le chien du *Bassan*[1]. us mandera le dénouement que M. d'Usez fera à ette comédie ; j'irai me faire nommer à la porte de e, dont je vois tous les jours le nom à la mienne. gnez pas, pour cela, que nous trahissions vos inté- l y a plusieurs prélats qui se tourmentent de cette elle ne sera faite qu'à de bonnes enseignes. Si vous faire plaisir à l'évêque, perdez bien de l'argent, vous dans une grande presse, c'est là qu'il vous

i une nouvelle ; écoutez-moi : le roi a fait entendre eurs de Charost qu'il voulait leur donner des lettres et pair, c'est-à-dire qu'ils auront tous deux, dès à , les honneurs du Louvre, et une assurance d'être au parlement la première fois qu'on en passera. On au fils la lieutenance-générale de la Picardie, qui pas été remplie depuis très longtemps, avec vingt ancs d'appointement, et deux cent mille francs de Duras, pour la charge de capitaine des gardes-du- que MM. de Charost lui cèdent. Raisonnez là- et voyez si M. de Duras ne vous parait pas plus x que M. de Charost. Cette place est d'une telle

[1] assan faisait entrer son chien dans la composition de presque tous aux. (A. G.)

[redacted]

beauté, par la confiance qu'elle marque et par l'honneur d'être proche de Sa Majesté, qu'elle n'a point de prix. M. de Duras, pendant son quartier, suivra le roi à l'armée, et commandera à toute la maison de Sa Majesté. Il n'y a point de dignité qui console de cette perte; cependant on entre dans le sentiment du maître, et l'on trouve que MM. de Charost doivent être contents. Que notre ami Noailles prenne garde à lui, on dit qu'il lui en pend autant à l'œil, car il n'a qu'un œil aussi bien que les autres.

On parle toujours de la guerre : vous pouvez penser combien j'en suis fâchée : il y a des gens qui veulent encore faire des almanachs; mais, pour cette campagne, ils sont trompés. Toute mon espérance, c'est que la cavalerie ne sera pas exposée aux siéges que l'on fera chez les Hollandais; il faut vivre pour voir démêler toute cette fusée J'ai vu le marquis de Vence; je le trouvai si jeune, que j lui demandai comment se portait madame sa mère; M. d Coulanges me redressa : le cardinal de Retz interrompi nôtre conversation, mais ce ne fut que pour parler de vous Je souhaite toujours Adhémar, pour me redire encore mill fois que vous m'aimez : vous m'assurez que c'est avec un tendresse digne de la mienne; si je ne suis contente d cette ressemblance, je suis bien difficile à contenter.

Je viens de recevoir votre lettre du jour des Cendres en vérité, ma fille, vous me confondez par vos louange et par vos remerciements; c'est me faire souvenir de ce qu je voudrais faire pour vous, et j'en soupire, parceque j ne me contente pas moi-même; et plût à Dieu que vou fussiez si pressée de mes bienfaits, que vous fussiez contrainte de vous jeter dans l'ingratitude! Nous avons sou vent dit que c'est la vraie porte pour en sortir honnêtement quand on ne sait plus où donner de la tête; mais je ne sui pas assez heureuse pour vous réduire à cette extrémité votre reconnaissance suffit et au-delà. Que vous êtes aima

ble! et que vous me dites plaisamment tout ce qui se peut dire là-dessus! Au reste, quelle folie de perdre tant d'argent à ce chien de brelan! c'est un coupe-gorge qu'on a banni de ce pays-ci, parcequ'on y fait de sérieux voyages : vous jouez d'un malheur insurmontable, vous perdez toujours; croyez-moi, ne vous opiniâtrez point; songez que tout cet argent s'est perdu sans vous divertir : au contraire, vous avez payé cinq ou six mille francs pour vous ennuyer et pour être houspillée de la fortune. Ma fille, je m'emporte; il faut dire comme Tartufe : *C'est un excès de zèle.* A propos de comédie, voilà *Bajazet :* si je pouvais vous envoyer la Champmêlé, vous trouveriez la pièce bonne; mais, sans elle, elle perd la moitié de son prix. Je suis folle de Corneille; il nous donnera encore *Pulchérie*, où l'on reverra

La main qui crayonna
La mort du grand Pompée et l'ame de Cinna. [1]

Il faut que tout cède à son génie. Voilà cette petite fable de La Fontaine, sur l'aventure du curé de M. de Boufflers, qui fut tué tout roide en carrosse auprès de son mort : cet événement est bizarre; la fable est jolie, mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront. Je ne sais ce que c'est que ce *pot au lait*.

J'ai souvent des nouvelles de mon pauvre enfant; la guerre me déplait fort, pour lui premièrement, et puis pour les autres que j'aime. Madame de Vaudemont est à Anvers, nullement disposée à revenir; son mari est contre nous. Madame de Courcelles sera bientôt sur la sellette; je ne sais si elle touchera *il petto adamantino* de M. d'Avaux [2]; mais jusqu'ici il a été aussi rude à la Tournelle que dans sa réponse. Ma fille, j'écris sans mesure, encore faut-il finir : en écrivant aux autres, on est aise d'avoir

[1] Vers du grand Corneille dans la dédicace d'*OEdipe*.
[2] Le président de Mêmes, père du premier président de ce nom.

[redacted]

écrit ; et moi, j'aime à vous écrire par-dessus toutes chos J'ai mille amitiés à vous faire de M. de La Rochefoucaul de notre cardinal, de Barillon, et surtout de madan Scarron, qui vous sait bien louer à ma fantaisie ; vo êtes bien selon son goût. Pour M. et madame de Coulang M. l'abbé, ma tante, ma cousine, La Mousse, c'est cri général pour me prier de parler d'eux ; mais je ne su pas toujours en humeur de faire des litanies ; j'en oubl encore : en voilà pour longtemps. Le pauvre Ripert e toujours au lit : il me vient des pensées sur son mal ; q diantre a-t-il ? J'aime toujours ma petite enfant, malg les divines beautés de son frère. Adieu, ma chère enfan j'embrasse votre comte, je l'aime encore mieux dans s appartement que dans le vôtre. Hélas ! quelle joie de vo voir belle taille, en santé, en état d'aller, de trotter comr une autre ! Donnez-moi le plaisir de vous revoir ainsi.

233. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 11 mars 1672

J'ai entrepris de vous écrire aujourd'hui la plus peti lettre du monde, nous verrons. Ce qui rend celles du m credi un peu infinies, c'est que je reçois le lundi une vos lettres ; j'y fais un commencement de réponse à chaude : le mardi, s'il y a quelque affaire ou quelque no velle, je reprends ma lettre, et je vous mande ce que j' sais : le mercredi, je reçois encore une lettre de vous ; j fais réponse, et je finis par-là : vous voyez bien que ce compose un volume ; quelquefois même il arrive une si gulière chose, c'est qu'oubliant ce que je vous ai mandé commencement de ma lettre, j'y reviens encore à la fi parceque je ne relis ma lettre qu'après qu'elle est faite, quand je m'aperçois de ces répétitions, je fais une grima épouvantable, mais il n'en est autre chose, car il est tard je ne sais point raccommoder, et je fais mon paquet. J

[redacted]

vous mande cela une fois pour toutes, afin que vous excusiez cette radoterie. Mademoiselle de Méri vous envoie les plus jolis souliers du monde ; j'en ai surtout remarqué une paire qui me paraît si mignonne, que je la crois propre à garder le lit : vous souvient-il combien cette folie vous fit rire un soir ? Au reste, ma fille, ne vous avisez point de me remercier pour toutes mes bonnes intentions, pour tous les riens que je vous donne ; songez au principe qui me fait agir : on ne remercie point d'être aimée passionnément ; votre cœur vous apprendra d'autres sortes de reconnaissances. J'ai vu le chevalier et l'abbé de Valbelle : je suis Provençale, je l'avoue ; les Bretons en sont jaloux. Adieu, ma très aimable ; il me semble que vous savez combien je suis à vous ; c'est pourquoi je ne vous en dirai rien ; aussi bien, j'ai résolu de ne pas faire une grande lettre : si pourtant je savais quelque chose de réjouissant, je vous le manderais assurément, car je ne m'amuserais pas à soutenir cette sotte gageure.

234. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 16 mars 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah ! ma fille ! je languis dans cet espoir charmant ; rien ne m'arrête que ma tante [1], qui se meurt de douleur et d'hydropisie : elle me brise le cœur par l'état où elle est, et par tout ce qu'elle dit de tendre et de bon sens ; son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville et moi, nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur, et la douleur que j'ai de n'être pas libre tout présentement : je me conduis par ses avis ; nous verrons entre ci et Pâques : si son mal augmente, comme il a fait depuis que je suis ici, elle mourra entre nos bras : si elle reçoit quelque soulagement,

[1] Henriette de Coulanges, marquise de La Trousse.

et qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. d
Coulanges sera revenu. Notre pauvre abbé est au désespoi
aussi bien que moi; nous verrons donc comme cet excè
de mal se tournera dans le mois d'avril : je n'ai que cel
dans la tête : vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voi
que j'en ai de vous embrasser : bornez votre ambition, e
ne croyez pas me pouvoir jamais égaler là-dessus.

Mon fils me mande qu'ils sont misérables en Allemagne, et ne savent ce qu'ils font. Il a été très affligé de la mort du chevalier de Grignan. Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que, si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela m'assomme. Et comment en sortirai-je? par où? par quell
porte? quand sera-ce? en quelle disposition? souffrirai-j
mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée
aurai-je un transport au cerveau? mourrai-je d'un accident? comment serai-je avec Dieu? qu'aurai-je à lui présenter? la crainte, la nécessité, feront-elles mon retour ver
lui? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur
Que puis-je espérer? suis-je digne du paradis? suis-je dign
de l'enfer? Quelle alternative! quel embarras! Rien n'es
si fou que de mettre son salut dans l'incertitude; mais rie
n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose d
monde la plus aisée à comprendre : je m'abîme dans ce
pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vi
parcequ'elle m'y mène, que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement
point du tout; mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice
cela m'aurait ôté bien des ennuis, et m'aurait donné l

[redacted]

ı sûrement et bien aisément : mais parlons d'autre

s au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'au-
par moi ; c'est ce chien de Barbin [1] qui me hait,
: je ne fais pas des princesses de Clèves et de
sier [2]. Vous avez jugé très juste et très bien de
, et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je
ous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer
Le personnage de Bajazet est glacé ; les mœurs
s y sont mal observées ; ils ne font point tant de
ur se marier ; le dénouement n'est point bien pré-
ı n'entre point dans les raisons de cette grande
l y a pourtant des choses agréables, mais rien de
ıent beau, rien qui enlève, point de ces tirades de
: qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien
nparer Racine, sentons-en toujours la différence ;
; de ce dernier ont des endroits froids et faibles, et
n'ira plus loin qu'*Andromaque ; Bajazet* est au-
au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose
Racine fait des *Comédies* [3] pour la Champmêlé :
ɔas pour les siècles à venir : si jamais il n'est plus
: qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la
ıose [4]. Vive donc notre vieil ami Corneille ! Par-
-lui de méchants vers en faveur des divines et su-
eautés qui nous transportent : ce sont des traits
e qui sont inimitables. Despréaux en dit encore
moi ; et en un mot, c'est le bon goût, tenez-

κ libraire de ce temps-là, qui avait sa boutique sur l'escalier de
hapelle, et que Boileau nomme dans *le Lutrin*.
s de madame de La Fayette, qui enrichissaient Barbin par la
ue qu'ils avaient.
ployait autrefois le mot de *comédie* dans un sens générique.
(A. G.)
ement a fait voir par *Mithridate*, par *Phèdre*, par *Athalie*, etc.,
iment de madame de Sévigné tenait encore du préjugé de ce
(A. G.)

[redacted]

Voici un bon mot de madame Cornuel, qui a fort réj
le parterre : M. Tambonneau le fils [1] a quitté la robe, e
mis une sangle autour de son ventre et de son derriè
avec ce bel air il veut aller servir sur la mer : je ne sai
que lui a fait la terre. On disait donc à madame Cornuel q
s'en allait à la mer : « Hélas! dit-elle, est-ce qu'il a
« mordu d'un chien enragé? » Cela fut dit sans mal
c'est ce qui a fait rire extrêmement. Madame de Cource
est fort embarrassée; on lui refuse toutes ses requêt
mais elle dit qu'elle espère qu'on aura pitié d'elle, puis
ce sont des hommes qui sont ses juges. Notre coadjut
ne lui ferait point de grace présentement; vous me le
présentez dans les occupations de saint Ambroise.

Il me semble que vous deviez vous contenter que vo
fille fût faite à son *image et semblance;* votre fils veut au
lui ressembler; mais, sans offenser la beauté du coad
teur, où est donc la belle bouche de ce petit garçon? où s
ses agréments? Il ressemble donc à sa sœur : vous m'e
barrassez fort par cette ressemblance. Je vous aime bi
ma fille, de n'être point grosse : consolez-vous d'être b
inutilement, par le plaisir de n'être pas toujours mo
rante.

Je ne saurais vous plaindre de n'avoir point de beu
en Provence, puisque vous avez de l'huile admirable
d'excellent poisson. Ah! ma fille, que je comprends b
ce que peuvent faire et penser des gens comme vous,
milieu de vos Provençaux! Je les trouverai comme vo
et je vous plaindrai toute ma vie de passer avec eux de
belles années de la vôtre. Je suis si peu desireuse de bril
dans votre cour de Provence, et j'en juge si bien par ce
de Bretagne, que par la même raison qu'au bout de tr
jours, à Vitré, je ne respirais que les Rochers, je vous ju
devant Dieu que l'objet de mes desirs, c'est de passer l'é

[1] Jean Tambonneau, président de la chambre des comptes.

à Grignan avec vous : voilà où je vise, et rien au-delà. Mon vin de Saint-Laurent est chez Adhémar, je l'aurai demain matin ; il y a longtemps que je vous en ai remerciée *in petto*; cela est bien obligeant. M. de Laon aime bien cette manière d'être cardinal. On assure que l'autre jour M. de Montausier[1], parlant à M. le Dauphin de la dignité des cardinaux, lui dit que cela dépendait du pape, et que s'il voulait faire cardinal un palefrenier, il le pourrait. Là-dessus le cardinal de Bonzi arrive ; M. Le Dauphin lui dit : « Monsieur, est-il vrai que si le pape voulait, il ferait car« dinal un palefrenier ? » M. de Bonzi fut surpris, et devinant l'affaire, il lui répondit : « Il est vrai, Monsieur, que le « pape choisit qui il lui plaît ; mais nous n'avons pas vu « jusqu'ici qu'il ait pris des cardinaux dans son écurie. » C'est le cardinal de Bouillon qui m'a conté ce détail.

J'ai fort entretenu M. d'Usez : il vous mandera la conférence qu'il a eue ; elle est admirable : il a un esprit posé et des paroles mesurées, qui sont d'un grand poids dans ces occasions : il fait et dit toujours très bien partout. On disait de Jarzé ce qu'on vous a dit ; mais cela est incertain. On prétend que la joie de la dame[2] n'est pas médiocre pour le retour du chevalier de Lorraine. On dit aussi que le comte de Guiche et madame de Brissac sont tellement sophistiqués, qu'ils auraient besoin d'un truchement pour s'entendre eux-mêmes. Écrivez un peu à notre cardinal, il vous aime : *le faubourg*[3] vous aime : madame Scarron vous aime ; elle passe ici le carême, et céans presque tous les soirs. Barillon y est encore, et plût à Dieu, ma belle, que vous y fussiez aussi ! Adieu, mon enfant ; je ne finis

[1] M. le duc de Montausier, gouverneur de feu MONSEIGNEUR, était non-seulement incapable de flatter et de mentir, mais il ignorait encore l'art de feindre, si commun chez les courtisans. (A. G.)

[2] Quelle était cette dame ? Grouvelle croit que c'était madame de Grancey, mais ce pouvait être aussi madame de Coëtquen ou mademoiselle de Fiennes. (M.)

[3] C'est-à-dire M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette.

[redacted]

point ; je vous défie de pouvoir comprendre combien je vous aime.

235. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 23 mars 1672.

Madame de Villars, M. Chapelain et quelque autre encore, sont ravis de votre lettre sur l'ingratitude. Il ne faut pas que vous croyiez que je sois ridicule : je sais à qui je montre ces petits morceaux de vos grandes lettres ; je connais mes gens ; je ne le fais point mal à propos ; je sais le temps et le lieu ; mais enfin c'est une chose charmante que la manière dont vous dites quelquefois de certaines choses : fiez-vous à moi, je m'y connais. Je veux vous relire quelque jour plusieurs endroits qui vous plairont, et entre autres celui de l'ingratitude : de sorte, me dites-vous, qu'après tant de bontés, je ne songe plus qu'à vous refuser la première petite grace que vous me demanderez : je ne finirais point, car tout est de ce style.

J'aime fort votre petite histoire du peintre [1] ; mais il faudrait, ce me semble, qu'il mourût. Vos cheveux frisés *naturellement* avec le fer, poudrés *naturellement* avec une livre de poudre, du rouge *naturel* avec du carmin, cela est plaisant : mais vous étiez belle comme un ange ; je suis toute réjouie que vous soyez en état de vous faire peindre, et que vous conserviez, sous votre négligence, une beauté si merveilleuse. Madame Scarron a reçu votre embrassade ; il n'y a sorte de louanges qu'elle ne vous donne, ni sorte d'estime particulière qu'elle ne fasse paraître pour vous.

Le chancelier n'aura point un enterrement magnifique, comme on le prétendait : ils voulaient un prince du sang

[1] C'était un excellent peintre provençal, qui se nommait Fauchier, et qui, en faisant le portrait de madame de Grignan en Madeleine, fut pris d'une colique si violente qu'il en mourut. (A. G.)

présence au convoi, n'a été de nulle considération.
comte de Guiche disait l'autre jour des merveilles
prits de vos pays chauds; il ne s'y est pas ennuyé
›ment. Je songeai que vous ne m'aviez jamais parlé
seule personne dont l'esprit fût digne d'être distin-
royez, ma fille, que ce n'est pas sans une profonde
ır que je vois votre retour dans ces idées de Platon,
je sens une telle séparation jusque dans la moelle
s os, sans pouvoir jamais m'en consoler. Pour mon
e, il tient à ma tante; mais dans un mois on verra
on doit espérer; cela seul me retient; sans cela j'i-
rec M. et madame de Coulanges; l'abbé et moi, nous
sons plus que languir après notre départ. J'admire
›ses qui m'arrivent pour me désespérer. Je fais pré-
ıent l'équipage de mon fils, sans préjudice des lettres
ınge qui vont leur train : tout le monde est abîmé,
; le monde partira. On dit que la petite-vérole est à
ın; est-il vrai? cela me consolerait de mon retarde-
Enfin, ma fille, soyez très persuadée que nous ne
›ns qu'à partir, et qu'il n'y a rien devant cette envie
'ant ce voyage; le chaud même ne m'arrêtera point.
ıs me demandez le mal de ma tante, c'est une hy-

[redacted] [redacted]

affligée de son état : vous savez comme je l'ai toujours aimée, et si je le lui ai témoigné. Ce que vous dites sur le *cœur adamantino* est admirable : ce serait une grande commodité de l'avoir ainsi, non pas comme celui que nous entendons, mais *adamantino* au pied de la lettre : sans cela, on souffre mille sortes de tourments. Il est vrai que l'amour doit être bien glorieux : il l'est bien aussi ; mais que M. de Grignan est heureux d'être si chrétien ! j'espère qu'il me convertira.

On ne donne point la charge de M. de Lauzun ; vous pouvez raisonner là-dessus et sur son embrasement ; mais c'eût été une belle aventure, s'il eût brûlé ce pauvre M. Fouquet, qui supporte sa prison héroïquement, et qui n'est nullement désespéré. On ne parle que de la guerre : le roi a deux cent mille hommes sur pied ; toute l'Europe est en émotion ; on voit bien, comme vous dites, que la pauvre machine ronde est abandonnée. Nous parlons souvent de vous, le cardinal (*de Retz*) et moi : il vous aime fort ; et moi, que fais-je, à votre avis ? Ma pauvre tante vous remercie de votre aimable souvenir. La Mousse tremble pour sa philosophie. Parlez un peu au cardinal de vos *machines*, des machines qui aiment, des machines qui ont une éléction pour quelqu'un, des machines qui sont jalouses, des machines qui craignent : allez, allez, vous vous moquez de nous ; jamais Descartes n'a prétendu nous le faire croire.

236. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 30 mars 1672.

N'êtes-vous point tróp aimable ? Enfin, ma chère fille, vous aimez mes lettres, vous voulez qu'elles soient grandes, et vous me flattez de la pensée que vous les aimez moins quand elles sont petites ; mais ce pauvre Grignan

a bien affaire d'avoir la complaisance pour vous de lire de tels volumes. Je me souviens toujours de l'avoir vu admirer qu'on pût lire de longues lettres : il a bien changé d'avis : je me fie bien à vous au moins pour ne pas lui montrer ce qui le pourrait ennuyer. Je vous fais une réparation ; je croyais que vous n'aviez point fait de réponse au cardinal ; vous l'avez faite très bonne. Il faut aussi que je vous avoue que j'ai supprimé méchamment les compliments de madame de Villars ; je vous ai parlé d'elle dans mes lettres, et me suis bien gardée de vous rendre tout ce qu'elle m'avait dit : ne soyez pas fâchée contre elle ; elle vous aime et vous admire : je la vois assez souvent ; elle est ravie de parler de vous, et de lire des morceaux de vos lettres ; cela me donne pour elle un attachement très naturel. Elle partira à Pâques, malgré la guerre ; elle en sera quitte pour revenir, si les Espagnols font les méchants. Comme ils ont beaucoup d'argent, ces Villars [1], aller et venir, et faire un grand équipage, n'est pas une chose qui mérite leur attention. On dit que les Anglais ont battu cinq vaisseaux hollandais, et que l'ambassadeur a dit au roi [2] que le roi son maître avait commencé la guerre sur la mer, et qu'il le suppliait de lui tenir sa parole, et de la commencer sur la terre.

Vous savez, ma fille, ce que m'est le nom de Roquesante [3], et quelle vénération j'ai pour sa vertu. Vous pouvez croire que sa recommandation et la vôtre me sont fort considérables ; mais mon crédit ne répond pas à mes bonnes intentions. Vous m'avez dit tant de bien du président dont il est question, qu'on se ferait honneur de le servir, si on avait quelque voix en chapitre : j'en parlerai au ha-

[1] Ce passage est ironique. M. de Villars avait peu de fortune. Il avait été nommé ambassadeur à Madrid. (A. G.)

[2] Charles II, roi d'Angleterre.

[3] Conseiller au parlement d'Aix, homme intègre et d'un vrai mérite. Juge de Fouquet, il fut de l'avis le plus favorable. Madame de Sévigné, amie de Fouquet, avait voué au conseiller une profonde estime.

sard; mais, en vérité, tout est si caché à Versailles, qu faut attendre en paix les oracles qui en sortent. Po M. de Roquesante, si vous ne lui faites mes compliment en particulier, vous êtes brouillée avec moi. Vous ave frissonné de la fièvre de notre abbé, je vous en remercie; mais comme vous étiez seule à frissonner, que l'abbé ne frissonnait point du tout, vous sentez bien que je n'ai point frissonné. Son mal était une émotion continuelle sans aucun accident : il s'est gouverné sagement, et je suis persuadée que c'est de la santé pour vingt ans. Dieu le veuille! je lui ai fait toutes vos amitiés; il en est très touché. Ma tante ne parle que pour vous remercier; son état touche le cœur des plus indifférents : elle enfle tous les jours, les remèdes ne font point d'effet; elle me disait tantôt : Enfin ma chère, voilà ce qui s'appelle une femme abandonnée Elle se dispose à mourir, et en parle sans frayeur; elle es seulement étonnée qu'il faille tant de douleurs pour fair mourir une personne si faible. Il y a des manières d mourir bien rudes et bien cruelles; la sienne est des plu pitoyables qu'on puisse voir : elle reçoit mes soins ave une grande tendresse; je lui en rends de la même façon et suis si extrêmement touchée de ses douleurs et de l'ho rible désespoir de ma cousine, qu'il m'est impossible d n'en pas pleurer.

Voilà, ma fille, une réflexion qui me vient sur les pert fréquentes que vous faites au jeu, et sur celles de M. d Grignan : prenez-y garde, ma fille, il n'est pas agréab d'être la dupe; soyez persuadée que ce n'est pas une chos naturelle de gagner et de perdre continuellement. Il n'y pas longtemps qu'on m'avoua le fredon de l'hôtel de l Vieuville; vous souvient-il de cette volerie? Il ne faut pa croire que tout le monde joue comme vous : voilà ce qu l'intérêt que je prends à vous me fait dire : comme il vien d'un cœur qui est à vous, je suis assurée que vous le trou verez bon. Ne trouverez-vous point bon aussi de savo

que Kéroual [1], dont l'étoile avait été devinée avant qu'elle partît, l'a suivie très fidèlement ? Le roi d'Angleterre l'a aimée; elle s'est trouvée avec une légère disposition à ne pas haïr : enfin, elle se trouve grosse de huit mois; voilà qui est étrange. La Castelmaine est disgraciée : c'est ainsi qu'on en use dans ce royaume-là. Pendant que nous sommes sur ce ton, je vous dirai, avec la permission de la sagesse de M. de Grignan, que le petit-fils de F...... [2] et du chevalier de Lorraine (je ne sais si je me fais bien entendre), est élevé pêle-mêle avec les enfants de madame d'Armagnac, à la vue du public; et l'on fit un grand jeu au retour du chevalier d'éprouver la force du sang: il confirma tout ce qu'on dit là-dessus, et trouva cet enfant si joli, et s'y attacha d'une telle sorte, qu'enfin on lui dit la vérité : il en fut ravi, et madame d'Armagnac continue sa bonté, et le nourrit sous le nom du chevalier de Lorraine : si vous savez tout cela, voilà qui vous ennuiera beaucoup. Adhémar est tout propre à vous conter ces bagatelles : je me sens aussi du relâchement pour les nouvelles, sachant qu'il est en lieu de vous les mander beaucoup mieux que moi.

Je reçois votre lettre du 23, écrite sur la plume des vents, aussi bien que la mienne du vendredi. Ah! ma fille, qu'elle est aimable, quoiqu'elle ne soit point une réponse! elle en vaut mille fois mieux. C'est donc là ce que vous m'écrivez, quand vous n'avez rien à me dire : voilà qui me ravit; vous me dites mille tendresses, et je vous avoue que je me laisse doucement flatter à cette aimable vérité. Qui est donc ce Breton que vous servez pour l'amour de moi? Il est vrai que tous les Provençaux me sont de quelque chose.

C'est aujourd'hui l'acte du pauvre abbé [3] : quelle folie!

[1] Elle devint duchesse de Portsmouth.

[2] Cette initiale désigne Mlle de Fiennes, fille d'honneur de la reine. (M.)

[3] Louis-Joseph Adhémar de Monteil, frère de M. de Grignan, nommé

[redacted]

on s'en va disputer contre lui, le tourmenter, le pointill il faut qu'il réponde à tout : pour moi, je suis persuad que rien n'est plus injuste que ces sortes de choses, et q cela rend l'esprit d'une rudesse et d'une contrariété insu portable. Vous me parlez du temps; notre hiver a été a mirable, trois mois d'une belle gelée; voilà qui est fait, printemps commence; rien n'est plus sage que nou pourquoi êtes-vous si extravagants? J'ai horreur de l'i constance de M. de Vardes : il a trouvé cette condui dans la fin de sa passion, sans aucun sujet que de n'avo plus d'amour : cela désespère; mais j'aimerais enco mieux cette douleur, que d'être quittée pour une autr voilà notre vieille querelle. Il y a bien d'autres sujets s quoi je n'approuve pas M. de Vardes. Si Corbinelli me so haite en Provence, il fait ce que je fais tous les jours ma vie.

M. et madame de Coulanges sont trop honorés de tout vos douceurs; ils vous écriront : je les vois partir avec grand chagrin : M. de Coulanges prétend bien revoir *J quemart et Marguerite*[1] avant que de mourir. Pour m dame de Coulanges, elle ira à Grignan; nous l'y recevro quand elle m'aura fait les honneurs de Lyon. Je ne v pas d'Hacqueville en huit jours, je l'excuse, et ne l' aime pas moins. Pour vous, ma chère fille, comptez qu suis à vous, et que votre amitié fait la véritable joie ma vie, et votre absence la véritable douleur. Mon c Grignan, hélas! faut-il passer sa vie sans voir les gens monde que l'on aime le plus? On m'a dit ce soir que l'a de Grignan avait fait des merveilles en Sorbonne : no cardinal en est ravi.

en 4380 à l'évêché d'Évreux, et peu de temps après à celui de Carcasso Il avait alors vingt-huit ans. (A. G.)

[1] Deux figures de l'horloge du beffroi de Lambesc, qui frappent heures.

237. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 1er avril 1672.

Vous avez écrit, ma chère fille, des choses à Guitaud, sur l'espérance que vous avez de me voir en Provence, qui me transportent de joie. Vous pouvez penser quel plaisir c'est de les apprendre indirectement, quoiqu'on les sache déjà. Il est vrai néanmoins que cela ne peut augmenter l'extrême envie que j'ai de partir : elle est au dernier degré ; ma tante seule fait mon retardement ; elle est si mal, que je ne comprends pas qu'elle puisse être longtemps dans cet état ; je vous en dirai des nouvelles, comme de la seule grande affaire que j'aie présentement.

Je vis hier madame de Verneuil, qui est revenue de Verneuil et de la mort. Le lait l'a rétablie : elle est belle ; elle est de belle taille ; il n'y a plus de dispute entre son corps de jupe et le mien. Elle n'est plus rouge ni crevée, comme elle était ; cet état la rend aimable : elle aime, elle oblige, elle loue ; elle me chargea de mille douceurs pour vous. On fit hier matin un service au chancelier à Sainte-Élisabeth : je n'y fus point, parcequ'on oublia de m'apporter mon billet ; tout le reste de la terre habitable y était. Madame de Fieubet entendit ceci : la Choiseul passa devant la Bonnelle. Ah ! dit la Bonnelle, voilà une mijaurée qui a eu pour plus de cent mille écus de nos hardes. La Choiseul se retourne, et, comme Arlequin, *hi*, *hi*, *hi*, *hi*, *hi*, lui fit-elle, en lui riant au nez ; *voilà comme on répond aux folles ;* et passe son chemin. Quand cela est aussi vrai qu'il l'est, cela fait extrêmement rire.

Madame de Coulanges et M. de Barillon jouèrent hier la scène de Vardes et de mademoiselle de Toiras ; nous avions tous envie de pleurer : ils se surpassèrent eux-mêmes. Mais la Champmêlé est quelque chose de si extraodinaire, qu'en votre vie vous n'avez rien vu de pareil ;

c'est la comédienne que l'on cherche et non pas la comédie. J'ai vu *Ariane* [1] pour la seule actrice : cette comédie est fade; les comédiens sont maudits; mais quand la Champmêlé arrive, on entend un murmure; tout le monde est ravi, et l'on pleure de son désespoir.

M. le chevalier de Lorraine alla voir la Fienne l'autre jour; elle voulut jouer la délaissée; elle parut embarrassée. Le chevalier, avec cette belle physionomie ouverte que j'aime, et que vous n'aimez pas, la voulut tirer de toutes sortes d'embarras, et lui dit : « Mademoiselle, qu'avez-« vous? pourquoi êtes-vous triste? qu'y a-t-il d'extraordi-« naire à tout ce qui nous est arrivé? Nous nous sommes « aimés, nous ne nous aimons plus. La constance n'est « pas une vertu des gens de notre âge; il vaut bien mieux « que nous oublions le passé, et que nous reprenions les « tons et les manières ordinaires. Voilà un joli petit chien; « qui vous l'a donné? » Et voilà le dénouement de cette belle passion.

Que lisez-vous, ma chère enfant? Pour moi, je lis la *Découverte des Indes* par Christophe Colomb, qui me divertit au dernier point; mais votre fille me réjouit encore plus. Je l'aime, et je ne vois pas bien que je puisse m'en défendre : elle caresse votre portrait, et le flatte d'une façon si plaisante, qu'il faut vitement la baiser. J'admire que vous vous coiffiez, dès ce temps-là, à la mode de celui-ci. Vos doigts voulaient tout relever, tout boucler; enfin c'était une prophétie. Adieu, ma très chère enfant. Je ne croirai jamais qu'on puisse aimer plus passionnément que je vous aime.

238. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 avril 1672.

Je ne sais où j'en suis, à cause de la maladie de m

[1] Tragédie de Thomas Corneille, représentée le 4 mars 1672.

[redacted]

ante. L'abbé et moi nous pétillons, et nous sommes réso-
us, si son mal se tourne en langueur, de nous en aller en Provence ; car enfin où sont les bornes de notre bon na-
urel? Pour moi, je ne vois que vous, et j'ai une telle im-
tience de vous aller voir, que tous mes autres sentiments en ont pas bien toute leur étendue. Vous pouvez toujours e certaine que j'ai plus d'envie de partir que vous n'en ez que je parte. Vous croyez que c'est beaucoup dire, le crois aussi ; mais je ne puis exagérer sur mes senti-
nts. Je ne manque pas de dire à ma tante tous vos ai-
bles souvenirs : elle croit mourir bientôt, et, suivant son meur complaisante, elle se contraint jusqu'à la mort, et t semblant d'espérer à des remèdes qui ne lui font plus n, afin de ne pas désespérer ma cousine; mais quand e peut dire un mot sans être entendue, on voit ce qu'elle se, et c'est la mort qu'elle envisage à loisir avec beau-
p de vertu et de fermeté.

Je suis effrayée des maux de Provence : voilà donc re enfant sauvé de la petite-vérole ; mais la peste, en dites-vous ? J'en suis très alarmée ! c'est un mal à l autre semblable, dont votre soleil saura mal garantir x qu'il éclaire. Je prie M. le gouverneur de donner sur tous les meilleurs ordres du monde.

M. le duc donna samedi une chasse *aux Anges* [3] et souper à Saint-Maur, des plus beaux poissons de la r. Ils revinrent à une petite maison près de l'hôtel de dé, où, après minuit sonné, plus scrupuleusement que s ne faisions en Bretagne, on servit le plus grand *mé-
noche* du monde en viandes très exquises : cette petite nce n'a pas été bien reçue, et a fait admirer la char-
nte bonté de la maréchale de Grancey. Il y avait la com-
se de Soissons, mesdames de Coëtquen et de Bordeaux, sieurs hommes, et le chevalier de Lorraine ; des hautbois,

Madame de Marei et madame de Grancey (*chanoinesse*), filles du xième lit du maréchal de Grancey. (A. G.)

[redacted]

des musettes, des violons ; et de madame la duchesse, ni carême, pas un mot ; l'une était dans son appartement l'autre dans les cloîtres. Toutes ces dames sont brun nous trouvons qu'il fallait bien du jaune pour les pare

M. de Coulanges est au désespoir de la mort du peintr Ne l'avais-je pas bien dit qu'il mourrait ? Cela donne grande beauté au commencement de l'histoire ; mais dénouement est triste et fâcheux pour moi, qui préten bien à cette belle *Madeleine, si bien frisée naturellemen*

Je suis ravie que vous ne soyez point grosse : hél ma fille, ayez du moins le plaisir d'être en santé e reposer votre vie : eh mon Dieu ! ne joignez point cet barras à tant d'autres que l'on trouve en son chemin. vieille MADAME [2] est morte d'une vieille apoplexie qu tenait depuis un an. Voilà le palais du Luxembou MADEMOISELLE, et nous y entrerons. MADAME avait abattre tous les arbres du jardin de son côté, rien par contradiction : ce beau jardin était devenu ridicule Providence y a pourvu. MADEMOISELLE pourra le f raser des deux côtés, et y mettre Le Nôtre [3] pour y f comme aux Tuileries. Elle n'a point voulu voir sa be mère mourante ; cela n'est pas héroïque. Le traité M. de Lorraine est rompu, après avoir été assez ava voilà votre pauvre amie [4] bien reculée. M. de Bâville se rie à mademoiselle de Chalucet de Nantes : on lui do quatre cent mille francs. M. d'Harouïs y fait le prin personnage. J'ai fait vos compliments aux Duras et Charost. Le marquis de Villeroi ne partira pas de l cette campagne : le maréchal s'est attiré cette assura en demandant pour son fils la grace de revenir à l'arn on ne comprend pas bien ce qui cause son malheur.

1 Ce même peintre dont il a été parlé ci-devant, page 480.

2 Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston de France d'Orléans.

3 Dessinateur des jardins du roi.

4 La princesse de Vaudemont.

me dépeignez fort bien ce bel esprit guindé : je ne
is pas mieux que vous, mais je ne serais point
que le comte de Guiche s'en accommodât ; vous
ıs deux raison. M. de La Rochefoucauld est re-
ans une si terrible goutte, dans une si terrible
ue jamais vous ne l'avez vu si mal : il vous prie
pitié de lui : je vous défierais bien de le voir sans
attendrie. Ma très chère enfant, je vous quitte, et
roir souhaité un cœur *adamantino*, je m'en re-
serais très fâchée de ne pas vous aimer autant que
aime, quelque douleur qu'il m'en puisse arriver :
uhaitez plus aussi ; gardons nos cœurs tels qu'ils
ous savez à merveille ce qui touche le mien. J'em-
I. de Grignan, je le remercie de ses jolis remercie-
t de ses exclamations.

239. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 avril 1672.

ıerre est déclarée, on ne parle que de partir. Cana-
emandé permission au roi d'aller servir dans l'ar-
roi d'Angleterre ; et en effet il est parti malcontent
oir pas eu d'emploi en France. Le maréchal du
ıe quittera point Paris, il est bourgeois et chanoine ;
couvert tous ses lauriers, et jugera des coups : je
ve pas qu'avec une si belle et si grande réputa-
n personnage soit mauvais. Il dit au roi qu'il por-
ie à ses enfants qui avaient l'honneur de servir Sa
; que pour lui il souhaitait la mort, puisqu'il n'était
n à rien. Le roi l'embrassa tendrement, et lui dit :
maréchal, on ne travaille que pour approcher de
utation que vous avez acquise ; il est agréable de
oser après tant de victoires [1] ». En effet, je le trouve

ıréchal du Plessis-Praslin. Il avait commandé l'armée du roi dans
de la Fronde, et même il avait battu Turenne près de Rhétel.

[redacted]

heureux de ne point mettre au caprice de la
qu'il a acquis pendant toute sa vie. Le marécha
fonds est à la Trappe pour la semaine sainte : n
que de partir, il parla fort fièrement à M. de L
voulait faire quelque retranchement sur sa cha
néral sous M. le prince : il fit juger l'affaire par S
et l'emporta comme un galant homme.

La reine m'attaque toujours sur vos enfants,
voyage de Provence, et trouve mauvais que vot
ressemble, et votre fille à son père ; je lui ré
jours la même chose: Madame Colbert me parle
votre beauté ; mais qui ne m'en parle point
savez-vous bien qu'il faut un peu revenir voir
Je vous en faciliterai les moyens d'une maniè
ôtera de toutes sortes d'embarras. J'ai parlé d'
président à M. de Pomponne ; il n'y voit encor
croit pourtant que ce sera un étranger ; j'y ai c

Ma tante est si mal que je ne crois pas qu'e
mon voyage ; elle étouffe, elle enfle, il n'y a
de la voir sans être fortement touchée : je le
serai beaucoup de la perdre. Vous savez comme
jours aimée : ce m'eût été une grande joie de
dans l'espérance d'une guérison qui nous l'au
encore pour quelque temps. Je vous manderai
cette triste et douloureuse maladie.

M. et madame de Chaulnes s'en vont en Br
gouverneurs n'ont point d'autre place présent
leur gouvernement. Nous allons voir une rude g
suis dans une inquiétude épouvantable. Votr
tient au cœur ; nous sommes très bien ensemble ;
et ne songe qu'à me plaire ; je suis aussi une vr
pour lui, et ne suis occupée que de ses affair
grand tort si je me plaignais de vous deux : vo
vérité, trop jolis, chacun en votre espèce. Voi
belle, tout ce que vous aurez de moi aujourd'h

[redacted]

ı.un Provençal, un Breton, un Bourguignon à ma

240. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 avril 1672.

ıs l'avoue, ma fille, je suis très fâchée que mes oient perdues; mais savez-vous de quoi je serais lus fâchée? ce serait de perdre les vôtres : j'ai passé 'est une des plus cruelles choses du monde. Mais, ınt, je vous admire; vous écrivez l'italien comme al Ottobon [1]; et même vous y mêlez de l'espagnol; n'est pas des nôtres; et pour vos phrases, il me ıpossible d'en faire autant : amusez-vous aussi à le 'est une très jolie chose, vous le prononcez bien; :z du loisir, continuez, je serai tout étonnée de uver si habile. Vous m'obéissez pour n'être point 'e vous en remercie de tout mon cœur; ayez le in de me plaire pour éviter la petite-vérole. Votre : fait peur; comment, les têtes tournent! on a des es, comme on a des vapeurs ici, et votre tête omme les autres! Madame de Coulanges espère :r la sienne à Lyon, et fait des préparatifs pour : belle défense contre le gouverneur [2]. Si elle va à , ce sera pour vous conter ses victoires, et non :faite : je ne crois pas même que le marquis prenne ınage d'amant; il est observé par gens qui ont bon ıui n'entendraient pas raillerie. Il est désolé de ne er à la guerre; je suis très désolée aussi de ne point rec M. et madame de Coulanges; c'était une chose sans le pitoyable état où se trouve ma tante : mais voir encore patience; rien ne m'arrêtera, dès que libre de partir : je viens d'acheter un carrosse de

'dinal Marc Ottoboni, Vénitien, fut depuis le pape Alexandre VIII.
ırquis de Villeroi.

[redacted]

campagne, je fais faire des habits, enfin je partirai du jour au lendemain; jamais je n'ai rien souhaité avec tant de passion; fiez-vous à moi pour n'y pas perdre un moment c'est mon malheur qui me fait trouver des retardements où les autres n'en trouvent point.

Je voudrais bien vous pouvoir envoyer notre cardinal; ce serait un grand amusement de causer avec lui : je ne vous trouve rien qui puisse vous divertir; mais, au lieu de prendre le chemin de Provence, il s'en va à Commerci. On dit que le roi a quelque regret du départ de Canaples: il avait un régiment, il a été cassé; il a demandé dix abbayes, on les lui a toutes refusées; il a demandé de servir d'aide-de-camp cette campagne, il est refusé; sur cela il écrit à son frère aîné une lettre pleine de désespoir et de respect tout ensemble pour Sa Majesté, et s'en va sur le vaisseau du duc d'Yorck [1], qui l'aime et l'estime : voilà l'histoire un peu plus en détail. On ne parle plus que de guerre et de partir : tout le monde est triste, tout le monde est ému.

Le maréchal de Gramont était l'autre jour si transporté de la beauté d'un sermon de Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : *Mordieu, il a raison!* MADAME éclata de rire, et le sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne savait ce qui en arriverait. Je ne crois pas, de la façon que vous dépeignez vos prédicateurs, que si vous les interrompez, ce soit par des admirations. Adieu, ma très chère et très aimable; quand je pense au pays qui nous sépare, je perds la raison, et je n'ai plus de repos. Je blâme Adhémar d'avoir changé de nom [2]; c'est le *petit dénaturé*.

[1] Depuis Jacques II, roi d'Angleterre.

[2] Après la mort du chevalier de Grignan, arrivée le 6 février précédent, M. d'Adhémar s'appela le *chevalier de Grignan*, et reprit dans la suite le nom de *comte d'Adhémar*, lorsqu'à l'âge de cinquante-quatre ans il se maria, en 1704, avec Thérèse d'Oraison, de la maison d'Aqua, dont il n'a pas eu d'enfants. (A. G.)

[redacted]

241. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi-saint, 15 avril 1671.

voyez ma vie ces jours-ci, ma chère fille ; j'ai de louleur de ne vous avoir point, et de ne pas partir 'heure ; l'envie que j'en ai me fait craindre que permette pas que j'aie jamais une si grande joie ; nt je me prépare toujours. N'est-ce pas d'ailleurs se cruelle et barbare que de regarder la mort rsonne qu'on aime beaucoup, comme le commen- d'un voyage qu'on souhaite avec une véritable ' Que dites-vous des arrangements des choses de e? Pour moi je les admire ; il faut profiter de ceux déplaisent pour en faire une pénitence. Celle que oulanges dit qu'on fait à Aix présentement me en folle ; je ne saurais m'accoutumer à ce qu'il me dessus [1].

ne de Coulanges a été à Saint-Germain : elle m'a bagatelles qui ne s'écrivent point, et qui me font rer dans votre sentiment sur ce que vous me di- tre jour de l'horreur de voir une infidélité : cet me parut très plaisant et de fort bon sens ; vous ie l'on n'est pas partout de notre sentiment. Ma ind vous voulez rompre du fer, trouvant les por- indignes de votre colère, il me semble que vous fâchée ; quand je songe qu'il n'y a personne pour et pour se moquer de vous, je vous plains, car meur rentrée me paraît plus dangereuse que la role ; mais, à propos, comment vous en accom- ous ? Votre pauvre enfant s'en sauvera-t-il ?

cardinal m'a dit ce soir mille tendresses pour

1. nfréries des *pénitents* faisaient à Aix, la nuit du jeudi au ven- , des processions qui depuis ont été abrogées à cause des indé- s'y commettaient. (A. G.)

vous : il s'en va à Saint-Denis [1] faire la cérémonie
Pâques ; il reviendra encore un moment, et puis ad
Madame de La Fayette s'en va demain à une petite mai
auprès de Meudon, où elle a déja été ; elle y pas
quinze jours pour être comme suspendue entre le ci
la terre : elle ne veut pas penser, ni parler, ni répondr
écouter ; elle est fatiguée de dire bonjour et bonsoir ;
a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit ; il lui
donc du repos : je l'irai voir quelquefois. M. de La Ro
foucauld est dans cette chaise que vous connaissez : i
d'une tristesse incroyable, et l'on comprend bien aisén
ce qu'il a. Je ne sais aucune nouvelle aujourd'hui. La
sique de Saint-Germain est divine, le chant des Mini
n'est pas divin ; ma petite enfant y était tantôt avec r
elle a trouvé beaucoup de gens de sa connaissance
crains de l'aimer un peu trop, mais je ne saurais tant
surer toutes choses. *J'étais bien serviteur de Mons
votre père ;* ne trouvez-vous point que j'ai des raison
l'aimer à-peu-près de la même sorte ?

Je ne vous parle guère de madame de La Troche ;
que les flots de la mer ne sont pas plus agités que
procédé avec moi ; elle est contente et mal content
fois par semaine [2], et cette diversité compose un dés
ment incroyable dans la société : cette préférence du
bourg est un point à quoi il est difficile de remédier
m'y aime autant qu'on y peut aimer ; la compagnie
sûrement bonne ; je ne suis de contrebande à rien
qu'on y est une fois, on l'est toujours ; de plus, notre
dinal m'y donne souvent des rendez-vous : que faire à
cela ? En un mot, je renonce à plaire à madame d
Troche, sans renoncer à l'aimer, car elle me trouvera

[1] Le cardinal de Retz était abbé de Saint-Denis.

[2] Madame de La Troche était jalouse de l'amitié que madame de S
avait pour madame de La Fayette, dont la maison est désignée ici
faubourg. (M.)

ıand elle voudra se faire justice : j'ai de bons té-
le ma conduite avec elle, qui sont persuadés que
on, et qui admirent quelquefois ma patience. Ne
ndez qu'un mot sur tout cela ; car si la fantaisie
ait de voir une de vos lettres, tout serait perdu d'y
votre improbation : il est vrai que cela n'est point
arrivé, et qu'il faut bien des choses pour en être
mon égard. Madame de Villars est ma favorite là-
si j'étais reine de France ou d'Espagne, je croirais
me veut faire sa cour ; mais, ne l'étant point, je
: c'est de l'amitié pour vous et pour moi. Elle est
: votre souvenir ; elle ne partira point sitôt, par
te raison que vous devinerez, quand je vous dirai
ıe peut aller qu'aux dépens du roi, son maître, et
assignations sont retardées [1]. Cependant nous di-
t que nous n'avons rien contre l'Espagne ; elle est
; règles du traité. L'ambassadeur est ici, remplis-
s nos Minimes de sa belle livrée. Ma fille, je m'en
:r Dieu, et me disposer à faire demain mes pâques :
u moins tâcher de sauver cette action de l'imper-
des autres. Je vous aime et vous embrasse : je
bien que mon cœur fût pour Dieu comme il est
us.

242. — A LA MÊME

A Paris, mercredi 20 avril 1672.

me promettez donc de m'envoyer les chansons
ı fera en Barbarie ; votre conscience sera bien
hargée de me faire part des médisances de Tunis
ger, que la mienne ne l'est de celles que je vous ai
s. Ma fille, quand je songe que votre plus proche
est la mer Méditerranée, j'ai le cœur tout troublé et

ne de Villars devait aller en Espagne, où le marquis de Villars
venait d'être nommé ambassadeur extraordinaire. A. G.

tout affligé : il y a de certaines choses qui font peur ; el
n'apprennent rien de nouveau ; mais c'est un point de
qui surprend.

Je vis hier vos trois Provençaux ; le Spinola en est
il m'a donné votre lettre du 21 mars ; si je le puis ser
je le ferai de mon mieux : j'honore son nom. Il y a un
nola qui a perdu romanesquement une de ses mains ; c
un Artaban. Celui-ci m'a montré une lettre italienne
n'est pleine que de vous ; je vous l'envoie : l'exclama
au roi de France me plaît fort. Il dit que vous parlez
bien italien ; je vous en loue, rien n'est plus joli : si j'a
été en lieu de m'y pouvoir accoutumer, je l'aurais fait
vous en lassez point.

Je crois que M. d'Usez vous aura conté sa conversa
avec le roi, à laquelle on ne peut rien ajouter : je lui tr
une justesse dans l'esprit, que j'aime à observer ; mai
prélat s'en va bientôt, et vous perdez beaucoup de ne
voir plus ici. Madame de Brissac voit très facilemen
comte de Guiche chez elle : il n'y a point d'autre fa
on ne les voit guère ailleurs. Elle ne va point souvent
M. de La Rochefoucauld ; madame de La Fayette est
petite campagne ; je ne vois aucune liaison entre eu
cette duchesse. Cette dernière contemple son ess
comme un coq en pâte : vous souvient-il de cette f
On soupçonne la maréchale d'Estrées des chansons ;
ce n'est qu'une vision.

Je vous ai parlé de madame de La Troche dans le t
que vous m'en parliez ; vous en êtes instruite présentem
mais comme il ne lui est pas facile de se passer de
insensiblement les glaces se fondent, sa belle humeu
vient ; et moi, je le veux bien : je prends le temps tout co
il vient ; si j'avais un degré de chaleur davantage, je s
beaucoup plus offensée. C'est donc ainsi que vous vo
que l'on soit, c'est-à-dire dans une profonde tranquil
ô l'heureux état ! mais que je suis loin d'en sentir les

ceurs! Vous me faites peur de le souhaiter : il me semble que vous faites tout ce que vous voulez ; et tout d'un coup, lorsque je vous aimerai le plus tendrement, je vous trouverai toute froide et toute reposée. Ah! ne venez pas me donner de cette léthargie à mon arrivée en Provence ; j'aurais grand regret à mon voyage, si j'y trouvais de telles glaces.

Je touche enfin mon départ du bout du doigt ; mais ce qui me donne congé me coûtera bien des larmes : c'est quelque chose de pitoyable que l'état de ma pauvre tante ; son enflure augmente tous les jours ; c'est un excès de douleur qui serre le cœur des plus indifférents. Madame de Coulanges pleura hier en lui disant adieu ; ce ne fut pourtant pas un adieu en forme ; mais comme elle et son mari pensaient que c'était pour jamais, ils étaient très affligés. Pour moi, qui passe une grande partie de mes jours à soupirer auprès d'elle, je suis accablée de tristesse ; elle me fait des caresses qui me tuent ; elle parle de sa mort comme d'un voyage ; elle a toujours un très bon esprit ; elle le conserve jusqu'au bout. Elle a reçu ce matin Notre-Seigneur en forme de viatique, et pour ses pâques ; mais elle croit le recevoir encore une fois : sa dévotion était admirable ; nous fondions tous en larmes : elle était assise ; elle ne peut durer au lit ; elle s'est mise à genoux ; c'était un spectacle triste et dévot tout ensemble.

J'ai quitté M. et madame de Coulanges avec déplaisir ; ils ont beaucoup d'amitié pour moi ; je compte les retrouver à Lyon. Je m'en vais m'établir et me ranger dans mon petit logis, en attendant le plaisir de vous y voir avec moi. On dit que La Brune (*madame de Coëtquen*) a repris le fil de son discours avec le chevalier de Lorraine, et qu'ils causèrent fort à cette fête que donna M. le duc, où, pour manger de la viande, ils attendirent si scrupuleusement que minuit fût sonné, le dimanche de la Passion. On passe sa vie à dire des adieux ; tout le monde s'en va, tout

le monde est ému. La comtesse du Lude est venu
poste dire adieu à son mari; elle s'en retournera dar
jours, après lui avoir tenu l'étrier pour monter à ch
et s'en aller à l'armée comme les autres. Je vous a
que l'on tremble pour ses amis.

J'ai passé le dimanche des Rameaux à Sainte-Marie
mes considérations ordinaires. Barillon a fait ici un
séjour; il s'en va, puisque vous lui commandez d'être
devoir : votre exemple le confond; son emploi est a
rable cette année : il mangera cinquante mille fr
mais il sait bien où les prendre [1]. Madame de C.....
folle; on la trouve telle en ce pays : la belle pensée d
en Italie comme une princesse infortunée, au lieu de
nir paisiblement à Paris chez sa mère qui l'adore,
met au rang de tous les malheurs de sa maison l'ext
gance de sa fille! Elle a raison; je n'en ai jamais vu
plus ridicule. Nous ne savons si la Marans travail
terre ou sous terre : elle voit peu *son fils* (*M. de La R*
foucauld) et madame de La Fayette, et ce n'est qu
moments; tout aussitôt madame de Schomberg vient
prendre : cela est bien incommode de n'être plus re
par madame de Sévigné; elle n'aime guère à me renco

Mais comment votre fils est-il devenu brun? je le c
blondin, et vous me l'aviez vanté comme tel! quoi! s
sement il est brun? ne vous moquez-vous point? J'a
vie de vous mander que votre fille est devenue bl
quoi qu'il en soit, il y a toujours à tous vos enfa
marque de l'ouvrier. Je suis assurée que quand ma
de Senneterre aura fait ses affaires et ses couches,
fera point comme madame de C.....

Le petit du Bois [2] est parti pour suivre M. de

[1] M. de Barillon était ambassadeur en Angleterre. (A. G.)

[2] C'est ce commis de la poste que madame de Sévigné avait mis
intérêts pour la diligence et la sûreté de son commerce de lettres
fille. (A. G.)

vois[1], et je m'aperçois déja de son absence. Je passai hier à la poste pour tâcher d'y refaire des amis, et voir si du Bois ne m'avait recommandée à personne : je trouvai des visages nouveaux qui ne furent pas fort touchés de mon mérite ; je les priai de mettre mes lettres à part, afin de les envoyer prendre ce matin, à quoi je n'ai pas manqué ; ils m'ont mandé qu'assurément il n'y en avait pas pour moi. Me voilà tombée des nues : je ne saurais vivre sans vos lettres ; peut-être que vous les aurez adressées à quelqu'un, et qu'elles me viendront demain ; je le souhaite fort, et de pouvoir remettre en train mon commerce de la poste.

243 — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 avril 1672.

Je reçus votre lettre du 13 justement quand on ne pouvait plus y faire réponse. Quelque soin que j'eusse pris à la poste, elle avait été abandonnée à la paresse des facteurs, et voilà précisément ce que je crains. Je ferai mon possible pour retrouver quelque nouvel ami (*au bureau de la poste*), ou plutôt, je vous avoue que je voudrais bien m'en aller, et que ma pauvre tante eût pris un parti : cela est barbare à dire ; mais il est bien barbare aussi de trouver ce devoir sur mon chemin, lorsque je suis prête à vous aller voir. L'état où je suis n'est pas aimable. Je vous envoie une petite cravate, tout comme on les porte ; vous jugerez par-là que, depuis votre départ, le monde ne s'est point subtilisé. Vous voyez comme nous sommes simples en ce pays-ci. J'ai une grande impatience de savoir ce qui se sera passé à votre voyage de la Sainte-Baume[2] ; c'est donc votre Notre-Dame-des-Anges[3]. M. le marquis de

[1] Surintendant général des postes, secrétaire d'état de la guerre.
[2] La Sainte-Baume est une grotte taillée dans le roc, où, selon la tradition du pays, et sans aucun fondement raisonnable, on prétend que sainte Madeleine vint finir sa vie dans la pénitence. (A. G.)
[3] Il y avait aussi à Livry une chapelle nommée Notre-Dame-des-Anges.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

TOME II.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.

TOME II.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

[redacted] [redacted]

LETTRES

DE MADAME

DE SÉVIGNÉ

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1844.



LETTRES

DE

ADAME DE SÉVIGNÉ.

— DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 19 mars 1672.

onnête marchand de Sémur, parent des *Lamaison*, niers, qui me fait crédit quelquefois et qui ne me pas trop, a une affaire à Paris qu'il vous dira, Ma- e vous supplie de l'y servir ; vous me ferez un très laisir : il s'appelle Versy.

ère que vous me ferez réponse encore que vous ne as dans la cellule de notre petite sœur Jacqueline- . Vous ne commencez à m'écrire que des saintes mais vous me faites réponse de partout.

voici la guerre, Madame ; si ce n'est que pour npagne, cela ne vaut pas la peine de me faire sortir moi ; si elle dure davantage, peut-être me verra- core sur les rangs. J'ai écrit au roi pour lui offrir vices, comme j'ai déjà fait cinq fois depuis que je Bourgogne ; je suis content de sa réponse. Que ceci

de religion de mademoiselle de Rabutin ; elle s'appelait Diane-

[redacted]

soit entre nous, ma belle cousine, car vous savez que ı ne réussit que par le secret. Je ne vous les cacherais pas j'en avais de plus grande conséquence.

245. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY

A Paris, ce 24 avril 1673

Savez-vous bien que je reçus hier seulement votre lett du 19 mars par cet honnête marchand qui fait crédit, et qu ne presse pas trop? Plût à Dieu qu'il s'en trouvât ici pré sentement d'aussi bonne composition! Ils sont devenu chagrins depuis quelque temps. Chacun sait si je ne di pas vrai. On est au désespoir, on n'a pas un sou, on n trouve rien à emprunter, les fermiers ne paient point, o n'ose faire de la fausse monnaie, on ne voudrait pas s donner au diable, et cependant tout le monde s'en va à l'armée avec un équipage. De vous dire comment cela se fait, il n'est pas aisé. Le miracle des cinq pains n'est pa plus incompréhensible. Mais revenons à votre marchand (j'admire où m'a transportée la chaleur du discours); je vous assure que je lui rendrai tout le service que je pourrai. Vous avez dû croire que je ne faisais réponse qu'à Sainte-Marie, par la longueur du temps que vous avez été à recevoir celle-ci, mais ce n'est pas ma faute. Je vous trouve fort heureux, dans votre malheur, de ne point aller à la guerre. Je serais fâchée que depuis longtemps vous n'eussiez obtenu d'autre grace que celle d'y aller. C'est assez que le roi sache vos bonnes intentions. Quand il aura besoin de vous, il saura bien où vous prendre; et comme il n'oublie rien, il n'aura peut-être pas oublié ce que vou valez. En attendant, jouissez du plaisir d'être présente ment le seul homme de votre volée qui puisse se vante d'avoir du pain.

Je ne sais si je ne vous ai pas parlé de quelques-un de vos lettres au roi, mais je les admire toujours. J'ai

au collége de Clermont un jeune gentilhomme [1] qui paraît fort digne d'être votre fils. Je lui ai fait une petite visite; je l'enverrai querir l'un de ces jours pour dîner avec moi. Je soupai l'autre jour avec Manicamp [2] et avec sa sœur la maréchale d'Estrées. Elle me dit qu'elle irait voir notre Rabutin au collége. Nous parlâmes fort de vous elle et moi. Pour Manicamp et moi nous ne finissons point en quelque endroit que nous soyons, mais d'un souvenir agréable, vous regrettant, ne trouvant rien qui vous vaille, chacun de nous redisant quelque morceau de votre esprit; enfin vous devez être fort content de nous. Adieu, mon cher cousin, mille compliments, je vous prie, à madame vötre femme; elle m'a écrit une très honnête lettre, mais j'ai passé le temps de lui faire réponse. Me voilà dans l'impénitence finale; j'ai tort, je ne saurais plus y revenir; faites ma paix. Je ne sais si vous savez que les maréchaux d'Humières et de Bellefonds sont exilés pour ne vouloir pas obéir à M. de Turenne, quand les armées seront jointes.

246. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er mai 1672.

Vous me remettez en goût de vos lettres, Madame. Je n'ai pas encore bien démêlé si c'est parceque vous ne m'offensez plus, ou parceque vous me flattez, ou parcequ'il y a toujours un petit air naturel et brillant qui me réjouit.

Pour vous parler des pas que je fais pour me relever de ma chute, je vous dirai qu'on demande quelquefois des choses qu'on est bien aise de ne pas obtenir. Je suis aujourd'hui en cet état sur la permission que j'ai demandée au roi d'aller à l'armée. Mais voici des maréchaux exilés qui en augmentent la bonne compagnie. Ce sont ces gens-là qui sont heureux d'être exilés quand leur fortune est

[1] Amé Nicolas de Rabutin, fils aîné de Bussy, mais du deuxième lit.
[2] Bertrand de Longueval, marquis de Manicamp.

[redacted]

faite, car enfin ils ont des établissements que vraisen
blement on ne leur ôtera pas, et, au pis aller, des tit
des honneurs qu'on ne leur saurait ôter. Le roi a gr
raison d'être mal satisfait d'eux, et ils reconnaissent
mal l'obligation infinie qu'ils lui ont de les avoir fai
qu'ils eussent eu peine à mériter d'être après dix
encore de grands services à la guerre. Ce serait
question de savoir si, étant aussi redevables au roi
l'étaient, ils eussent été excusables de refuser de lui
aux choses qui eussent effectivement intéressé l'hon
de leurs charges; mais, désobéir à leur bon maîtr
chose où ils ont tout à fait tort, c'est une tache dont
ignorance ne saurait se laver. Je leur apprends que les
réchaux-de-camp-généraux ont été faits pour faire la
tion de connétable. Lesdiguières, n'étant encore que
réchal-de-camp-général, commanda, au siége de Clér
maréchal de Saint-Géran, qui venait d'être son cama
A plus forte raison M. de Turenue, qui commandait de
mées quand ces messieurs étaient au collége, et qui l
appris ce peu qu'ils savent.

Il faut qu'on me croie quand je parle ainsi, du moi
saurait-on penser que ce soit une amitié aveugle qu
fasse parler en faveur du parti que je tiens, c'est la
vérité qui m'y oblige; et il y a dix ans que j'ai appris c
je viens de vous dire, Madame, au maréchal de Clé
baut, qui me disait déja que la charge de maréchal
camp-général de M. de Turenne n'avait que des préten
chimériques.

Ce qu'il y a de plus surprenant en cette rencontre
qu'il y a un de ces messieurs qui doit son bâton aux
bons offices de M. de Turenne. Le voilà bien payé.

J'ai cru que vous ne seriez pas fâchée de savoir
Madame, tant parceque vous aimez à savoir la v
que parceque celle-ci, à mon avis, ne vous sera pa
agréable.

Je vous sais bon gré des amitiés que vous faites à notre petit Rabutin. Je souhaite qu'il soit heureux, mais je souhaite qu'il soit honnête homme, préférablement à toutes choses : car je fais bien plus de cas d'un particulier de mérite, quand il serait exilé, que d'un indigne maréchal de France à la tête d'une armée. Je viens d'écrire à Humières et à sa femme sur leur disgrace; ils sont mes parents et mes amis.

Je passai dernièrement un après-dîner avec la marquise de Saint-Martin; nous passâmes légèrement sur le chapitre de toute la cour, mais nous nous arrêtâmes sur le vôtre, que nous rebattîmes à plusieurs reprises. Vous savez quel torrent d'éloquence c'est que le sien. Je vous assure que de ce qu'elle dit de vous, en y ajoutant quelques passages de l'Écriture sainte et des Pères, on ferait bien un jour votre oraison funèbre. Pour moi, qui ne lui cédais en rien, quant à l'intention, je prenais mon temps entre deux périodes pour y fourrer un trait de ma façon. Car, il faut dire la vérité, elle avait tellement pris le dessus sur moi, que j'étais comme Scaramouche quand Trivelin ne le voulait pas laisser parler. Conclusion, Madame, nous fîmes bien tous deux notre devoir de vous louer, et cependant nous ne pûmes jamais aller jusqu'à la flatterie.

247. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27 avril 1672.

Je m'en vais faire réponse à vos deux lettres, et puis je vous parlerai de ce pays-ci. M. de Pomponne a vu la première, et je lui ferai voir encore une grande partie de la seconde : il est parti; ce fut en lui disant adieu que je lui montrai votre lettre, ne pouvant jamais mieux dire que ce que vous écrivez sur vos affaires : il vous trouve admirable; je n'ose vous dire à quel style il compare le vôtre, ni les louanges qu'il lui donne; enfin il m'a fort priée de vous

assurer de son estime et des soins qu'il aura toujours d
tout ce qui pourra vous le témoigner : il a été ravi de vot
description de la Sainte-Baume, il le sera encore davan
tage de votre seconde lettre. On ne peut pas mieux écri
sur cette affaire, ni plus nettement; je suis très assurée q
votre lettre obtiendra tout ce que vous souhaitez; vous
verrez la réponse; je n'écrirai qu'un mot, car en véri
ma bonne, vous n'avez pas besoin d'être secourue da
cette occasion; je trouve toute la raison de votre côté;
n'ai jamais su cette affaire par vous, ce fut M. de Por
ponne qui me l'apprît comme on la lui avait apprise; ma
il n'y a rien à répondre à ce que vous m'en écrivez, il au
le plaisir de le lire. L'évêque (*de Marseille*) témoigne
toute rencontre qu'il sera fort aise de se raccommoder av
vous : il a trouvé ici toutes choses assez bien disposées po
lui faire souhaiter une réconciliation dont il se fait ho
neur, comme d'un sentiment convenable à sa professio
On croit que nous aurons, entre ci et demain, un premi
président de Provence. Je vous remercie de votre rel
tion de la Sainte-Baume et de votre jolie bague; je vo
que le sang n'a pas bien bouilli à votre gré. Madam
la Palatine a eu une fois là même curiosité que vous; el
n'en fut pas plus satisfaite; vous ne m'ôterez pas l'envie
voir cette affreuse grotte; plus on y a de peine, plus il fa
y aller; et, au bout du compte, je ne m'en soucie que fa
blement : je ne cherche que vous en Provence; quand
vous aurai, j'aurai tout ce que je souhaite : ma tante e
toujours très mal; laissez-nous le soin de partir, nous
souhaitons autre chose; et même s'il y avait quelque esp
rance de langueur, nous prendrions notre parti; je lui d
mille tendresses de votre part, qu'elle reçoit très bien. M.
La Trousse lui en a écrit d'excessives; ce sont des amiti
de l'agonie, dont je ne fais pas grand cas; j'en quitte ceu
qui ne commenceraient que là à m'aimer. Ma fille, il fa
aimer pendant la vie, comme vous faites, la rendre dou

[redacted]

et agréable, ne point noyer d'amertume et combler de douleur ceux qui nous aiment; il est trop tard de changer quand on expire. Vous savez comme j'ai toujours ri des bons fonds; je n'en connais que d'une sorte, et le vôtre doit contenter les plus difficiles. Je vois les choses comme elles sont; croyez-moi, je ne suis point folle; et pour vous le montrer, c'est qu'on ne peut jamais être plus contente d'une personne que je le suis de vous. J'enverrai à madame de Coulanges ce qui lui appartient de votre lettre; elle sera mise en pièces : il m'en restera encore quelques centaines pour m'en consoler; tout aimables qu'elles sont, je souhaite extrêmement de n'en plus recevoir. Venons aux nouvelles.

Le roi part demain. Il y aura cent mille hommes hors de Paris; on a fait ce calcul dans les quartiers à peu près. Il y a quatre jours que je ne dis que des adieux. Je fus hier à l'Arsenal; je voulais dire adieu au grand-maître qui m'était venu chercher; je ne le trouvai pas, mais je trouvai La Troche, qui pleurait son fils, et la comtesse [1], qui pleurait son mari : elle avait un chapeau gris, qu'elle enfonçait, dans l'excès de ses déplaisirs; c'était une chose plaisante; je crois que jamais chapeau ne s'est trouvé à une pareille fête : j'aurais voulu ce jour-là mettre une coiffe ou une cornette. Enfin ils sont partis tous deux ce matin, la femme pour le Lude, et le mari pour la guerre : mais quelle guerre! la plus cruelle, la plus périlleuse dont on ait jamais ouï parler, depuis le passage de Charles VIII en Italie. On l'a dit au roi. L'Issel est défendu, et bordé de deux cents pièces de canon, de soixante mille hommes de pied, de trois grosses villes, d'une large rivière qui est encore au-devant. Le comte de Guiche, qui sait le pays, nous montra l'autre jour cette carte chez madame de Verneuil; c'est une chose

[1] Renée-Éléonore de Bouillé, première femme du comte du Lude, aimait beaucoup la chasse et était toujours vêtue en homme. Elle passait sa vie à la campagne. (A. G.)

étonnante. M. le prince est fort occupé de cette grande affaire. Il lui vint l'autre jour une manière de fou assez plaisant, qui lui dit qu'il savait fort bien faire de la monnaie. « Mon ami, *lui dit-il*, je te remercie ; mais si tu sais une « invention pour nous faire passer l'Issel sans être assom- « més, tu me feras grand plaisir, car je n'en sais point. » Il aura pour lieutenants-généraux messieurs les maréchaux d'Humières et de Bellefonds. Voici un détail qu'on est bien aise de savoir. Les deux armées se joindront, le roi commandera à MONSIEUR ; MONSIEUR, à M. le prince ; M. le prince, à M. de Turenne, et M. de Turenne aux deux maréchaux, et même à l'armée du maréchal de Créqui. Le roi parla donc à M. de Bellefonds, et lui dit que son intention était qu'il obéît à M. de Turenne, sans conséquence. Le maréchal, sans demander du temps (voilà sa faute), répondit qu'il ne serait pas digne de l'honneur que lui a fait Sa Majesté, s'il se déshonorait par une obéissance sans exemple. Le roi le pria fort bonnement de songer à ce qu'il lui répondait, ajoutant qu'il souhaitait cette preuve de son amitié, qu'il y allait de sa disgrace. Le maréchal lui dit : Qu'il voyait bien qu'il perdait les bonnes graces de Sa Majesté, et sa fortune ; mais qu'il s'y résolvait plutôt que de perdre son estime ; qu'il ne pouvait obéir à M. de Turenne, sans dégrader la dignité où il l'avait élevé. Le roi lui dit : M. le maréchal, il faut donc se séparer. Le maréchal lui fit une profonde révérence, et partit. M. de Louvois, qui ne l'aime point, lui expédia tout aussitôt un ordre d'aller à Tours : il a été rayé de dessus l'état de la maison du roi : il a cinquante mille écus de dettes au-delà de son bien ; il est abîmé ; mais il est content, et l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trappe. Il a offert au roi son équipage, qui était fait aux dépens de Sa Majesté, pour en faire ce qu'il lui plairait ; on a pris cela comme s'il eût voulu braver le roi ; jamais rien ne fut si innocent : tous ses parents, les Villars et tout ce qui est attaché à lui est inconsolable. Ne man-

quez pas d'écrire à madame de Villars et au pauvre maréchal. Cependant le maréchal d'Humières, soutenu par M. de Louvois, n'avait point paru, et attendait que le maréchal de Créqui eût répondu : ce dernier est venu de son armée en poste répondre lui-même : il arriva avant-hier, il eut une conversation d'une heure avec le roi. Le maréchal de Gramont, qui fut appelé, soutint le droit des maréchaux de France, et fit le roi juge de ceux qui faisaient le plus de cas de cette dignité, ou ceux qui, pour en soutenir la grandeur, s'exposaient au danger d'être mal avec lui; ou celui (*M. de Turenne*) qui était honteux d'en porter le titre, qui l'avait effacé de tous les lieux où il pouvait être, qui tenait le nom de maréchal pour une injure, et qui voulait commander en qualité de prince. Enfin la conclusion fut que le maréchal de Créqui est allé à la campagne, dans sa maison, planter des choux, aussi bien que le maréchal d'Humières. Voilà de quoi on parle uniquement; les uns disent qu'ils ont bien fait, d'autres qu'ils ont mal fait; la comtesse (*de Fiesque*) s'égosille; le comte de Guiche prend son fausset; il les faut séparer, c'est une comédie. Ce qui est vrai, c'est que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, et qu'on aura bien de la peine à remplacer. M. le prince les regrette fort pour l'intérêt du roi. M. de Schomberg n'est pas plus disposé que les autres à obéir à M. de Turenne, ayant commandé des armées en chef. Enfin la France, qui est pleine de grands capitaines, n'en trouvera pas assez par la circonstance de ce malheureux contre-temps.

M. d'Aligre a les sceaux; il a quatre-vingts ans; c'est un dépôt; c'est un pape.

Je viens de faire un tour de ville : j'ai été chez M. de La Rochefoucauld. Il est accablé de douleur d'avoir dit adieu à tous ses enfants : au travers de cela, il m'a priée de vous dire mille tendresses de sa part : nous avons fort causé. Tout le monde pleure son fils, son frère, son mari,

son amant : il faudrait être bien misérable pour ne pas se trouver intéressée au départ de la France tout entière. Dangeau et le comte de Sault sont venus nous dire adieu : ils nous ont appris que le roi, afin d'éviter les larmes, est parti ce matin à dix heures, sans que personne l'ait su, au lieu de partir demain, comme tout le monde le croyait. Il est parti lui douzième; tout le reste courra après. Au lieu d'aller à Villers-Cotterets, il est allé à Nanteuil, où l'on croit que d'autres, qui ont disparu aussi, se trouveront [1]: il ira demain à Soissons, et tout de suite, comme il l'avait résolu : si vous ne trouvez cela galant, vous n'avez qu'à le dire. La tristesse où tout le monde se trouve est une chose qu'on ne saurait imaginer au point qu'elle est. La reine est demeurée régente : toutes les compagnies souveraines l'ont été saluer. Voici une étrange guerre, qui commence bien tristement.

En revenant ici j'ai trouvé notre pauvre cardinal qui venait me dire adieu : nous avons causé une heure ensemble ; il part demain matin ; M. d'Usez part aussi : qui est-ce qui ne part point? hélas! c'est moi; mais j'aurai mon tour comme les autres. J'approuve fort votre promenade et le voyage de Monaco : il est vrai, comme vous dites, que c'est une chose cruelle de faire cent lieues pour se retrouver à Aix ; mais la tournée que vous allez faire s'accordera bien avec mon retardement. Je crois que j'arriverai à Grignan un peu après vous. Je vous conjure, ma fille, de m'écrire toujours soigneusement ; je suis désolée quand je n'ai point de vos lettres. Je suis ravie que vous ne soyez point grosse ; j'en aime M. de Grignan de tout mon cœur. Mandez-moi si on doit ce bonheur à sa tempérance ou à sa tendresse pour vous, et si vous n'êtes point ravie de pouvoir un peu trotter, et vous promener dans cette Provence, et me recevoir sans crainte de tomber et d'accoucher.

[1] Il paraît qu'il s'agit ici de madame de Montespan.

[redacted]

248. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 29 avril 1672.

Enfin M. d'Usez est parti ce matin : je lui dis hier adieu avec douleur de perdre ici pour vous le plus habile et le meilleur ami du monde : je suis fort touchée de son mérite ; je l'aime et l'honore beaucoup ; j'espère le revoir en Provence, où vous devez suivre tous ses conseils aveuglément ; il sait l'air de ce pays-ci, et n'oubliera pas de soutenir dans l'occasion l'honneur des Grignan. J'ai écrit à M. de Pomponne, et n'ai pas manqué de lui envoyer deux feuilles de votre lettre ; on ne saurait mieux dire que vous ; si j'avais copié, cela aurait été réchauffé, ou, pour mieux dire, refroidi, et aurait perdu la moitié de sa force : je soutiens votre lettre d'une des miennes, où je le prie de remarquer le tour qu'on avait donné à cette affaire, et que voilà comme on cache, sous des manières douces et adroites, un desir perpétuel de choquer M. de Grignan en toutes choses. Je suis assuré que M. de Pomponne en sera touché ; car c'est ce qui est directement opposé aux gens sincères et honnêtes. Quand je tiens une chose comme celle-là, par exemple, je sais assez bien la mettre en son jour, et la faire valoir ; j'attends sa réponse avec impatience.

Notre cardinal partit hier. Il n'y a pas un homme de qualité à Paris ; tout est avec le roi, ou dans ses gouvernements, ou chez soi ; mais il y en a peu de ces derniers. Je trouve que M. de S...[1] a plus de courage que ceux qui passeront l'Issel : il a soutenu ici de voir partir tout le monde, lui jeune, riche, en santé, sans avoir été non plus ébranlé de suivre les autres, que s'il avait vu faire une partie d'aller ramasser des coquilles, je n'ai pas dit une

[1] C'est du duc de Sully qu'il s'agit ici.

partie de chasse, car il y serait allé; il s'en va]
ment à S..., *tayau;* le voilà pour son été; il est]
que les autres qui sont soumis à l'*opinione r*
mondo : il vaut bien mieux être philosophe. Tout
est triste et affligé: on voit partir tous ses procl
ses amis pour s'exposer à de grands périls; cela
cœur. Le roi même ne fut pas exempt de tendre
son départ précipité: on tient toujours pour assu
eut des gens qui le reçurent à Nanteuil; ces ge
retourneront pas sitôt à Saint-Germain, parceq
une affaire entre-ci et trois mois, qu'ils feront à
maison de campagne[3]. Il y a moins d'aigreur
maréchal de Créqui que contre les deux autr
qu'il a parfaitement bien dit ses raisons. Le ma
Bellefonds a été trop sec et trop d'une pièce:
point de faire ce qui convient sur tout cela.

Vous voilà, ma fille, dans votre grand voya
ne sauriez mieux faire présentement; on n'est pas
en état ni en humeur de se promener: si vous éti
hasardeuse, j'aurais plus de repos; mais vous
faire des chefs-d'œuvre, et passer où jamais car
passé, cela me trouble: croyez-moi, mon enfant
cez point la nature, allez à cheval et en litière c
autres; songez ce que c'est que d'avoir des bras, d
et des têtes cassées. Ecrivez-moi le plus souvent
pourrez, et surtout de Monaco. Je suis fort bien ave
de Guiche; je l'ai vu plusieurs fois chez M. de La I
cauld et à l'hôtel de Sully; il m'attaque toujours
gine que j'ai de l'esprit; nous avons fort causé; il
à quel point sa sœur (*madame de Monaco*) est est
cette saignée; cela fait peur et pitié. Je ne l'ai jama
sa *Chimène* (*madame de Brissac*); ils sont tellemei
tiqués tous deux, qu'on ne croit rien de grossi

1 Madame de Montespan, qui accoucha, le 20 juin, du comte

amour; et l'on est persuadé qu'ils ont chacun leurs raisons d'être sages. Il y a deux mois que la Marans n'a vu *son fils*[1]; il n'a pas si bonne opinion d'elle : voici ce qu'elle disait l'autre jour; vous savez que ses dits sont remarquables : Que, pour elle, elle aimerait mieux mourir que de faire des faveurs à un homme qu'elle aimerait; mais que si elle en trouvait jamais un qui l'aimât et qui ne fût point haïssable, pourvu qu'elle ne l'aimât point, elle se mettrait en œuvre. Son fils a recueilli cet honnête discours, et en fait bien son profit pour juger de ses occupations; il lui disait : *Ma mère*, je vous approuve d'autant plus que cette distinction est délicate et nouvelle; jusqu'ici je n'avais trouvé que des ames grossières, qui ne faisaient qu'une personne de ces deux, et qui confondaient l'aimé et le favorisé; mais, *ma mère*, il vous appartenait de changer ces vieilles maximes, qui n'ont rien de *précieux* en comparaison de celles que vous allez introduire. Il fait bon l'entendre là-dessus. Depuis ce jour-là il l'a perdue de vue, et tire ses conséquences sans nulle difficulté.

Vendredi au soir.

J'ai vu madame du Plessis-Bellière il y a deux heures; elle m'a conté la conversation du roi et du maréchal de Créqui[2]; elle est longue, et forte, et touchante, et raisonnable : si on lui avait parlé le premier, la chose serait accommodée : il proposa cinq ou six tempéraments qui auraient été reçus, si le roi ne s'était fait une loi de n'en recevoir aucun. Le maréchal de Bellefonds a gâté cette affaire. M. de La Rochefoucauld dit que c'est qu'il n'a point de jointures dans l'esprit. Le maréchal de Créqui parut désespéré, et dit au roi : Sire, ôtez-moi le bâton, n'êtes-

[1] Il s'agit de M. de La Rochefoucauld toutes les fois qu'il est parlé du *fils* de madame de Marans; elle l'appelait *son fils*, et il l'appelait *sa mère*. (A G.)

[2] Le maréchal de Créqui était gendre de madame du Plessis-Bellière. Cette dame avait été l'amie de Fouquet, et elle avait partagé sa disgrace.

[redacted] [redacted]

vous pas le maître? Laissez-moi servir cette campagne comme le marquis de Créqui ; peut-être que je mériterai que Votre Majesté me rende le bâton à la fin de la guerre. Le roi fut touché de l'état où il le voyait ; et comme il sortit de son cabinet tout transporté, ne connaissant personne, Sa Majesté dit au maréchal de Villeroi : Suivez le maréchal de Créqui, il est hors de lui. Le roi en a parlé depuis avec estime et sans aigreur, et fait servir dans l'armée la compagnie de ses gardes. Le maréchal de Créqui est allé dans une de ses terres près de Pontoise (*à Marines*), avec sa femme et ses enfants. Le maréchal d'Humières est allé à Angers. Voilà, ma fille, de quoi il a été question depuis quatre jours. Il n'y a plus personne à Paris.

Voici votre tour,
Venez, messieurs de la ville ;
Parlez-nous d'amour,
Mais jusqu'à leur retour.

Ma tante n'est plus si excessivement mal ; nous sommes résolus de partir dans le mois de mai. Je vous écrirai soigneusement : je déménage présentement ; ma petite maison est bien jolie : votre logement vous y paraîtra bien à souhait, pourvu que vous m'aimiez toujours ; car nous ne serons pas à cent lieues l'une de l'autre. Je prends plaisir de m'y ranger dans l'espérance de vous y voir. Adieu, ma très aimable enfant, je suis à vous sans aucune distinction ni restriction.

249. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 4 mai 1672.

Je ne puis vous dire combien je vous plains, ma fille, combien je vous loue, combien je vous admire : voilà mon discours divisé en trois points. *Je vous plains* d'être sujette à des humeurs noires qui vous font assurément beaucoup

[redacted]

de mal; *je vous loue* d'en être la maîtresse quand il le faut, et principalement pour M. de Grignan, qui en serait pé- nétré; c'est une marque de l'amitié et de la complaisance ue vous avez pour lui; *et je vous admire* de vous con- aindre pour paraître ce que vous n'êtes pas : voilà qui héroïque et le fruit de votre philosophie; vous avez en is de quoi l'exercer. Nous trouvions l'autre jour qu'il n'y ait de véritable mal dans la vie que les grandes douleurs; t le reste est dans l'imagination, et dépend de la ma- re dont on conçoit les choses : tous les autres maux trou- t leur remède, ou dans le temps, ou dans la modération, lans la force de l'esprit; les réflexions, la dévotion, la losophie, les peuvent adoucir. Quant aux douleurs, s tiennent l'ame et le corps; la vue de Dieu les fait souf- avec patience; elle fait qu'on en profite, mais elle ne diminue point.

'oilà un discours qui aurait tout l'air d'avoir été rap- té tout entier du faubourg Saint-Germain [1], cependant it de chez ma pauvre tante, où j'étais l'aigle de la con- sation : elle nous en donnait le sujet par ses extrêmes ffrances qu'elle ne veut pas qu'on mette en comparaison c nul autre mal de la vie. M. de La Rochefoucauld est ı de cet avis; il est toujours accablé de gouttes : il a du sa vraie mère [2], dont il est véritablement affligé; je ı ai vu pleurer avec une tendresse qui me le faisait rer; c'était une femme d'un extrême mérite; et enfin, -il, c'était la seule qui n'a jamais cessé de m'aimer. Ne nquez pas de lui écrire, et M. de Grignan aussi. Le ır de M. de La Rochefoucauld pour sa famille est une se incomparable; il prétend que c'est une des chaînes nous attachent l'un à l'autre. Nous avons bien décou-

'est-à-dire de chez madame de La Fayette, où se rendait tous les jours La Rochefoucauld, et en même temps la compagnie la plus choisie. (A. G.)

abrielle du Plessis de Liancourt.

[redacted]

vert, et rapporté et rajusté des choses de sa folle de mère qui nous font bien entendre ce que vous nous disiez que quefois, que ce n'était point ce qu'on pensait, que c'ét autre chose; vraiment oui, c'était autre chose, ou, po mieux dire, c'était tout ensemble; l'un était sans préjudi de l'autre; elle mariait le luth avec la voix, et le spirit avec les grossièretés. Ma fille, nous avons trouvé u bonne veine, et qui nous explique bien une querelle q vous eûtes une fois dans la grande chambre de madame La Fayette : je vous dirai le reste en Provence.

Ma tante est dans un état qui tirera dans une gran longueur. Votre voyage est parfaitement bien placé; pe être que le nôtre s'y rapportera. Nous mourons d'envie passer la Pentecôte en chemin, ou à Moulins, ou à Lyo l'abbé le souhaite comme moi. Il n'y a pas un homme qualité (d'épée s'entend) à Paris. Je fus dimanche à messe aux Minimes; je dis à mademoiselle de La Trouss Nous allons trouver nos pauvres Minimes bien déserts, n'y doit avoir que le marquis d'Alluye [2]. Nous entro dans l'église, le premier homme et l'unique que je trouv c'est le marquis d'Alluye; mon enfant, cette sottise me rire aux larmes : enfin il est demeuré, et s'en va à son go vernement sur le bord de la mer; il faut garder les côte comme vous savez. L'amant de celle que vous avez nomm l'*incomparable* (madame de Montespan) ne la trou point à la première couchée, mais sur le chemin, da une maison de Sanguin, au-delà de celle que vous co naissez; il y fut deux heures : on croit qu'il y vit ses e fants pour la première fois : la belle y est demeurée av des gardes et une de ses amies; elle y sera trois ou quat mois sans en partir. Madame de La Vallière est à Sain Germain; madame de Thianges ici chez son père : je v

[1] Madame de Marans.

[2] Paul d'Escoubleau, marquis d'Alluye et de Sourdis, gouverneur de ville d'Orléans, Orléanais et pays Chartrain.

[redacted]

l'autre jour sa fille, elle est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il y a des gens qui disent que le roi fut droit à Nanteuil; mais ce qui est de fait, c'est que la belle est à cette maison qui s'appelle le *Genitoi*. Je ne vous mande rien que de vrai; je hais et méprise les fausses nouvelles.

Vous voilà donc partie, ma fille; j'espère bien que vous m'écrirez de partout; je vous écris toujours. J'ai si bien fait que j'ai retrouvé un petit ami à la poste, qui prend soin de nos lettres. J'ai été ces jours-ci fort occupée à parer ma petite maison; Saint-Aubin y a fait des merveilles; j'y coucherai demain; je vous jure que je ne l'aime que parcequ'elle est faite pour vous; vous serez très bien logée dans mon appartement, et moi très bien aussi. Je vous conterai comme tout cela est tourné joliment. J'ai des inquiétudes extrêmes de votre pauvre frère : on croit cette guerre si terrible, qu'on ne peut assez craindre pour ceux que l'on aime; et puis, tout d'un coup, j'espère que ce ne sera point tout ce que l'on pense, parceque je n'ai jamais vu arriver les choses comme on les imagine.

Mandez-moi, je vous prie, ce qu'il y a entre la princesse d'Harcourt [1] et vous; Brancas est désespéré de penser que vous n'aimez point sa fille : M. d'Usez a promis de remettre la paix partout; je serai bien aise de savoir de vous ce qui vous a mises en froideur.

Vous me dites que la beauté de votre fils diminue, et que son mérite augmente; j'ai regret à sa beauté, et je me réjouis qu'il aime le vin : voilà un petit brin de Bretagne et de Bourgogne, qui fera un fort bel effet, avec la sagesse des Grignan; votre fille est tout le contraire : sa beauté augmente, et son mérite diminue. Je vous assure qu'elle est fort jolie, et qu'elle est opiniâtre comme un

[1] Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, prince d'Harcourt, et fille de Charles de Brancas, chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche.

petit démon; elle a ses petites volontés et ses petits desseins; elle me divertit extrêmement; son teint est admirable, ses yeux sont bleus, ses cheveux noirs, son nez ni beau ni laid; son menton, ses joues, son tour de visage, très parfaits; je ne dis rien de sa bouche, elle s'accommodera; le son de sa voix est joli; madame de Coulanges trouvait qu'il pouvait fort bien passer par sa bouche.

Je pense, ma fille, qu'à la fin je serai de votre avis. Je trouve des chagrins dans la vie qui sont insupportables; et malgré le beau raisonnement du commencement de ma lettre, il y a bien d'autres maux qui, pour être moindres que les douleurs, se font également redouter. Je suis si souvent traversée dans ce que je souhaite le plus, qu'en vérité la vie me paraît fort désobligeante.

Quand le chevalier de Lorraine partit, il faisait l'amoureux de l'*Ange*[1], et MONSIEUR le voulait bien. Madame de Coëtquen n'a osé, dit-on, reprendre le fil de son discours. Madame de Rohan a quitté la place; elle est logée à l'hôtel de Vitri et toute sa famille. J'attends des réponses de M. de Pomponne; nous n'avons point encore de premier président.

250. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 6 mai 1672.

Ma fille, il faut que je vous conte; c'est une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un service de M. le chancelier (*Séguier*) à l'Oratoire. Ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en ont fait la dépense; en un mot, les quatre arts libéraux. C'était la plus belle décoration qu'on puisse imaginer. Le Brun avait fait le dessin; le mausolée touchait à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on

[1] Louise-Élisabeth Rouxel, fille du maréchal de Grancey.

[2] Il s'agissait de la place de premier président du parlement de Provence, vacante par la mort de M. d'Oppède.

[redacted]

voulait louer. Quatre squelettes en bas étaient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie. L'un portait son mortier, l'autre sa couronne le duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. es quatre Arts étaient éplorés et désolés d'avoir perdu ur protecteur, la Peinture, la Musique, l'Éloquence et la ulpture. Quatre Vertus soutenaient la première représtation : la Force, la Justice, la Tempérance et la Relim. Quatre Anges ou quatre Génies recevaient au-dessus te belle ame. Le mausolée était encore orné de plusieurs ges qui soutenaient une chapelle ardente, laquelle tet à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, de si bien imaginé ; c'est le chef-d'œuvre de Le Brun. nte l'église était parée de tableaux, de devises et d'emmes qui avaient rapport aux armes, ou à la vie du chanier. Plusieurs actions principales y étaient peintes. Mane de Verneuil[1] voulait acheter toute cette décoration prix excessif. Ils ont tous, en corps, résolu d'en parer e galerie, et de laisser cette marque de leur reconnaisice et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée était le et grande, mais sans confusion : j'étais auprès de M. de lle, de M. Colbert, de M. de Monmouth[2], beau comme temps du Palais-Royal, qui, par parenthèse, s'en va à rmée trouver le roi. Il est venu un jeune père de l'Orare pour faire l'oraison funèbre. J'ai dit à M. de Tulle *lascaron*) de le faire descendre, et de monter à sa place, que rien ne pouvait soutenir la beauté du spectacle et perfection de la musique, que la force de son éloquence. a fille, ce jeune homme a commencé en tremblant, tout monde tremblait aussi ; il a débuté par un accent proençal ; il est de Marseille ; il s'appelleLéné[3] ; mais, en

[1] Charlotte Séguier, sa fille, mariée, 1o à Maximilien de Béthune, duc de lly ; 2o à Henri de Bourbon, duc de Verneuil.

[2] Fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, et le même qui fut décapité 1685. (A. G.)

[3] Il naquit à Lucques, et fut élevé à Marseille. Il se nommait *Vincent*

[redacted] [redacted]

sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumi-neux ; il a si bien établi son discours ; il a donné au défunt des louanges si mesurées ; il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse ; il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui pouvait être admiré ; il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grace, que tout le monde, je dis tout le monde, sans exception, s'en est écrié, et chacun était charmé d'une action si parfaite et si achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, qui l'emmène avec lui dans son diocèse. Nous le voulions nommer le chevalier Mascaron ; mais je crois qu'il surpassera son aîné. Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer. *Baptiste* (*Lully*) avait fait un dernier effort de toute la musique du roi. Ce beau *Miserere* y était encore augmenté : il y eut un *Libera* où tous les yeux étaient pleins de larmes. Je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avait beaucoup de prélats. J'ai dit à Guitaud : Cherchons un peu notre ami *Marseille*, nous ne l'avons point vu ; je lui ai dit tout bas : si c'était l'oraison funèbre de quelqu'un qui fût vivant, il n'y manquerait pas. Cette folie a fait rire Guitaud, sans aucun respect pour la pompe funèbre. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ceci ? Je pense que je suis folle. A quoi peut servir une si grande narration ? Vraiment, j'ai bien satisfait le desir que j'avais de conter.

Le roi est à Charleroi, et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages ; les équipages portent la

Léné. Comme il serait difficile de rien ajouter à l'éloge que fait ici madame de Sévigné de ce jeune orateur, il suffira de dire qu'il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, et que la délicatesse de sa santé ne lui ayant point permis de continuer les fonctions pénibles de la chaire, il s'était borné à faire des conférences sur l'Écriture-Sainte, ce qui ne laissa pas de lui faire une grande réputation dans tous les lieux où il fut envoyé par ses supérieurs. Les oraisons funèbres du chancelier Séguier et du maréchal du Plessis-Praslin sont les seuls ouvrages imprimés qui restent d'un si excellent homme. (P.)

[redacted]

famine avec eux : on est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne. Guitaud m'a montré votre lettre, et à l'abbé, *envoyez-moi ma mère*. Ma fille, que vous êtes aimable, et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous ! Hélas ! je ne songe qu'à partir, laissez-m'en le soin. Je conduis des yeux toutes choses ; et si ma tante prenait le chemin de languir, en vérité je partirais. Vous seule au monde me pouvez faire résoudre à la quitter dans un si pitoyable état. Nous verrons. Je vis au jour la journée, et n'ai pas encore le courage de rien décider. Un jour je pars, le lendemain je n'ose ; enfin vous dites vrai : il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison, et moi je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous, et que vous m'êtes si extrêmement chère, que vous faites toute l'occupation de mon cœur. J'irai coucher demain dans ce joli appartement où vous serez placée sans me déplacer. Demandez au marquis d'Oppède, il l'a vu ; il dit qu'il s'en va vous trouver. Hélas ! qu'il est heureux ! Adieu, ma belle petite. Vous êtes au bout du monde ; vous voyagez ; je crains votre humeur hasardeuse. Je ne me fie ni à vous, ni à M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix après avoir fait cent lieues, et au Saint-Pilon [1] après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois dans vos lettres des endroits qui sont très plaisants, mais il vous échappe des périodes comme dans Tacite, j'ai trouvé cette comparaison ; il n'y a rien de plus vrai. J'embrasse Grignan et le baise à la joue droite, au-dessous de sa *touffe ébouriffée* [2].

[1] Le Saint-Pilon est une chapelle en forme de dôme, bâtie sur la pointe du rocher de la Sainte-Baume. On n'y arrive qu'avec des peines infinies, et par un chemin pratiqué dans la montagne. (A. G.)

[2] Allusion à des bouts rimés que madame de Grignan avait faits à Livry.

251. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 13 mai 1672.

Il est vrai, ma fille, que l'extrême beauté de Livry serait bien capable de donner de la joie à mon pauvre esprit, si je n'étais accablée de la triste vue de ma tante, de la véritable envie que j'ai de partir, et de la langueur de madame de La Fayette, qui, après avoir été un mois à la campagne à se reposer, à se purger, à se rafraîchir, revient comme un gardon. La première chose qui lui arrive, c'est la fièvre tierce avec des accès, qui la font rêver, qui la dévorent, et qui ne peuvent faire autre chose que la consumer, car elle est extrêmement maigre, et n'a rien dans le corps; mais, quoique je sois touchée de cette maladie, elle ne m'effraie point; celle de ma tante est ce qui m'embarrasse. Cependant fiez-vous à nous; laissez-nous faire : nous n'irions de longtemps en Provence, si nous n'y allions cette année. Quoique vous soyez en état de revenir avec moi, laissez-nous partir; et si la présence de l'abbé vous paraît nécessaire à donner quelque ordre dans vos affaires, profitez de sa bonne intention. On fait bien des choses en peu de temps : ayez pitié de notre impatience; aidez-nous à la soutenir, et ne croyez pas que nous perdions un moment à partir, quand même il en devrait coûter quelque petite chose à la bienséance. Parmi tant de devoirs, vous jugez bien que je péris. Ce que je fais m'accable, et ce que je ne fais pas m'inquiète. Ainsi le printemps qui me redonnerait la vie n'est pas pour moi : *Ah! ce n'est pas pour moi que sont faits les beaux jours!* voilà ma chanson. Je fais pourtant de petites équipées de temps en temps, qui me soutiennent l'ame dans le corps.

Je comprends fort bien l'envie que vous avez quelquefois de voir Livry; j'espère que vous en jouirez à votre tour; ce n'est pas que M. d'Usez ne vous c[illegible]ise

comme le roi s'est fait une loi de n'accorder aucune grace là-dessus; il vous dira ce qu'il lui dit; vous entendez bien ce que je veux dire; mais vous en jouirez, s'il plait à Dieu, pendant la vie de notre abbé. Je me faisais conter l'autre jour ce que c'est que votre printemps, et où se mettent vos rossignols pour chanter. Je ne vois que des pierres, les rochers affreux, ou des orangers et des oliviers dont 'amertume ne leur plait pas : remettez-moi votre pays en onneur. J'approuve fort le voyage que vous faites; je le rois divertissant; le bruit du canon me paraît d'une dinité de convenance; il y a quelque chose de romanesque recevoir partout sa princesse avec cette sorte de magnifience : pour des étrangers et des princes Trasibules qui arivent à point nommé, je ne crois pas que vous en ayez eaucoup : voilà ce qui manque à votre roman; cette pete circonstance n'est pas considérable. Vous deviez bien e mander qui vous accompagne dans cette promenade. I. de Martel [1] a écrit ici qu'il vous recevrait comme la eine de France. Je trouve fort plaisante la belle passion u général des galères [2] : quand il voudra jouer l'homme aisi et suffoqué, il n'aura guère de peine; de la façon dont ous me le représentez, il crèvera aux pieds de sa maîresse : il me paraît que vous êtes mieux ensemble que ous n'étiez : je comprends qu'à Marseille il m'aime fort endrement.

Vos lettres sont envoyées fidèlement : vous pourriez n'en adresser davantage, sans craindre de m'incommoder. Mais pourquoi ne m'avez-vous point mandé le sujet le votre chagrin de l'autre jour? j'ai pensé à tout ce qui eut en donner dans la vie; depuis votre dernière lettre, e me renferme à comprendre qu'on vous fait des méchanetés; je ne puis les deviner, et je ne vois point d'où elles

[1] Commandant la marine à Toulon. (A. G.)

[2] Louis-Victor de Rochechouart, duc de Vivonne. Il était extrêmement s. (A. G.)

peuvent venir. La Marans a d'autres affaires; vous êtes loin, vous ne l'incommodez sur rien; sa sorte de malice ne va point à ces choses-là, où il faut du soin et de l'application; vous devriez bien m'éclaircir là-dessus. Mais, bon Dieu, que peut-on dire de vous? Je ne puis en être en peine, étant persuadée, comme je le suis, que ce qui est faux ne dure point : quand vous voudrez, ma chère enfant, vous m'instruirez mieux que vous n'avez fait.

M. de Turenne est parti de Charleroi avec vingt mille hommes : on ne sait encore quel dessein il a. Mon fils est toujours en Allemagne; il est vrai que désormais on sera bien triste en apprenant des nouvelles de la guerre. On craint que Ruyter[1], qui, comme vous savez, est le plus grand capitaine de la mer, n'ait combattu et battu le comte d'Estrées dans la Manche. On sait très peu de nouvelles ici; on dit que le roi ne veut pas qu'on en écrive : il faut espérer au moins qu'il ne nous cachera pas ses victoires.

Je donnai hier à dîner à La Troche, à l'abbé Arnauld, à M. de Varennes, dans ma petite maison, que j'aime, parce-qu'il semble qu'elle n'ait été faite que pour me donner la joie de vous y recevoir tous deux. Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai vu le *Marseille;* il m'a paru doux comme un mouton; nous ne sommes entrés dans aucune controverse; nous avons parlé des merveilles que nous ferons, M. d'Usez et moi, pour cimenter une bonne paix. Je ne souffrirais pas aisément le retour de madame de Monaco, sans l'espérance de vous ramener aussi : mon bon naturel n'est point changé. Je sais, à n'en pouvoir douter, que la Marans craint votre retour au-delà de tout ce qu'on craint le plus; soyez persuadée qu'elle l'empêcherait, si elle pouvait; elle ne saurait soutenir votre présence. Si vous vouliez me dire un petit mot de plus sur les méchancetés qu'on vous a faites, peut-être vous pourrais-je don-

[1] Amiral de la république de Hollande. (A. G.)

[redacted]

ner de grandes lumières pour découvrir d'où elles viennent. Vous avez de l'obligation à Langlade ; ce n'est point un *écriveux* ; mais il paraît votre ami en toute occasion ; il a dit des merveilles à M. de Marseille, et l'a plus embarrassé que tous les autres. M. d'Irval est parti pour Lyon, et puis à Venise[1] ; l'équipage de Jean de Paris n'était qu'un peigne dans un chausson au prix du sien. Il dit de vous, *tanto t'odiaro, quanto t'amai ;* il prétend que vous l'avez méprisé. M. de Marseille mande qu'ils sont partis le 10 pour une grande expédition : M. de Turenne a marché le premier avec vingt mille hommes.

232. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 16 mai 1672.

Il faudrait que je fusse bien changée pour ne pas entendre vos turlupinades, et tous les beaux endroits de vos lettres. Vous savez bien, M. le Comte, qu'autrefois nous avions le don de nous entendre avant que d'avoir parlé. L'un de nous répondait fort bien à ce que l'autre avait envie de dire ; et si nous n'eussions point voulu nous donner le plaisir de prononcer assez facilement des paroles, notre intelligence aurait quasi fait tous les frais de la conversation. Quand on s'est si bien entendu, on ne peut jamais devenir pesant. C'est une jolie chose à mon gré que d'entendre vite, cela fait voir une vivacité qui plait, et dont l'amour-propre sait un gré nompareil. M. de La Rochefoucauld dit vrai dans ses Maximes : *Nous aimons mieux ceux qui nous entendent bien, que ceux qui se font écouter*. Nous devons nous aimer à la pareille, pour nous être toujours si bien entendus. Vous dites des merveilles sur l'affaire des maréchaux de France ; je ne saurais entrer dans le procès, je suis toujours de l'avis de celui que j'entends le dernier.

[1] En qualité d'ambassadeur extraordinaire.

[redacted] [redacted]

Les uns disent oui, les autres disent non, et moi je dis
et non; vous souvenez-vous que cela nous a fait rir
une comédie italienne? Je vous prie de parler toujours
moi à tous venants, et de ne pas perdre le temps de don
quelques petits traits de votre façon au panégyrique
fait de moi la marquise de Saint-Martin. Soyez alerte,
vous placez entre deux périodes avec autant d'habil
qu'elle a de facilité à parler.

Nous ne savons ici aucunes nouvelles. Le roi marc
on ne sait où. Les desseins de S. M. sont cachés, comm
le souhaite. Un officier d'armée mandait l'autre jour à
de ses amis qui est ici : Je vous prie de me mander si nc
allons assiéger Maëstricht, ou si nous allons passer l'Issel

Je vous assure que cette campagne me fait peur. Ce
qui ne sont point à la guerre, par leur malheur plutôt q
par leur volonté, ne me paraissent point malheureux. U
marque que le roi n'est pas fatigué de vos lettres, c'e
qu'il les lit : il ne se contraindrait pas. Adieu, Comte,
suis fort aise que vous aimiez mes lettres, c'est signe q
vous ne me haïssez pas. Je vous laisse avec notre ami.

DE MONSIEUR DE CORBINELLI.

J'ai bien dans la tête de refaire encore un voyage
Bourgogne, Monsieur, je meurs d'envie de discourir
toutes sortes de choses avec vous : car ce que j'ai fait
passant a été trop précipité. Je n'ai pas laissé de bien pro
ter de la lecture de ces endroits que vous m'avez montré
J'en ai l'esprit rempli ; car personne à mon gré ne dit de
bonnes choses, ni si bien que vous. Vous savez que je
suis point flatteur. Gardez toujours bien cette divine ma
nière que vous avez au suprême degré, qui est celle d'u
homme de qualité, et qui plait au dernier point ; je veu
dire, d'avoir toujours plus de choses que de paroles, et d
ne pas dire un mot superflu. Ce n'est pas pour faire tombe

[redacted]

propos le précepte d'Horace que je vous dis cela : car je suis homme à dire un précepte hors de propos, et seulement pour montrer que je le sais, si la fantaisie m'en prenait : il y a longtemps que vous me connaissez sur ce pied-là. Voici donc le précepte que vous suivez mieux que personne, à mon gré. Horace parle du genre d'écrire appelé *satire*, sous lequel il entend un certain discours agréable, et des réflexions utiles et douces sur les mœurs, tant bonnes que mauvaises : et voici comment il dit qu'il les faut faire. Ce n'est pas assez, dit-il, de faire rire, quoique ce soit un très grand talent,

Ergo non satis est risu diducere rictum;
Auditoris ; et est quædam tamen hic quoque virtus;

il faut encore, dit-il, écrire ou parler bref, et ne pas dire plus de paroles que de choses, afin que nos pensées se voient tout d'un coup, et qu'elles ne soient point enveloppées dans un tas de paroles qui les offusquent :

Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

De plus, il ne faut pas être ni toujours grave et sévère, ni toujours plaisant dans nos discours :

Et sermone opus est modò tristi, sæpè jocoso;

il ne faut pas même ni toujours argumenter les preuves en main, comme un orateur, ni aussi n'être que dans les agréments de l'éloquence des poëtes, qui ne songent qu'à divertir et à plaire, et non pas à profiter :

Defendente vicem modò rhetoris atque poetæ.

De plus, il faut quelquefois n'être rien de tout cela, mais simplement un galant homme, qui parle sans trop d'ordre ni de règle, et qui ne laisse pas de charmer par sa négligence, qui ne pousse jamais trop avant tout son es-

prit; qui supprime souvent mille belles choses qui lui viennent en foule sur son sujet, parcequ'il ne veut point paraître bel-esprit.

> —— *Interdum......, parcentis viribus, atque*
> *Extenuantis eas consultò* [1].

Voilà, Monsieur, sur mon Dieu et sur mon honneur, ce qu'il me paraît que vous observez mieux que personne que je connaisse. Je le dis incessamment parmi nos savants. Si je vais à Bussy, je veux lire avec vous les satires et les épîtres d'Horace, et vous demeurerez d'accord qu'il n'y a que lui dans l'antiquité, et qu'il n'y aura que lui dans les siècles à venir qui soit incomparable. Voici le caractère qu'en fait Perse [2] :

> *Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico*
> *Tangit, et admissus circum præcordia ludit.*

Madame de Sévigné me charge de l'éloge de vos épîtres [3]. En vérité, Monsieur, elles mériteraient qu'Ovide le fît lui-même, par reconnaissance de se voir si fort embelli.

253. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 25 mai 1673.

Je vois bien, ma belle cousine, que vous avez cela de commun avec beaucoup d'honnêtes gens, qu'il vous faut louer pour avoir du plaisir de vous : parceque je vous assurai, il y a quelque temps, de l'agrément que j'avais trouvé dans une de vos lettres, vous venez d'en remplir toute celle-ci. Je sais bien qu'il faut avoir de l'esprit pour

[1] Tous ces vers appartiennent à la dixième satire du 1er livre d'Horace.
[2] Dans sa première satire.
[3] C'est la traduction en vers des Héroïdes de Pâris à Hélène et d'Hélène à Pâris. (A. G.)

bien écrire, qu'il faut être en bonne humeur, et que les matières soient heureuses : mais il faut surtout que l'on y croie que les agréments qu'on aura ne seront pas perdus; et sans cela, l'on se néglige. En vérité, rien n'est plus beau ni plus joli que votre lettre : car il y a bien des choses du meilleur sens du monde, écrites le plus agréablement. Je demeure d'accord avec vous que nous nous devons aimer. Personne ne sait si bien que moi ce que vous valez, ni ce que je vaux, que vous. Nous nous aimons aussi, ce me semble, et cela durera toujours, pourvu que nous n'ayons pas plus de confiance en autrui qu'en nous-mêmes; pour moi, je vous réponds de résister aux tentations de vos ennemis plus qu'à celles du diable. Nous ne savons aucunes nouvelles, parceque non seulement les desseins sont fort cachés, mais, après même qu'ils sont découverts, on ne veut pas qu'on les mande; passe pour le premier, il est juste, les secrets éventés réussissent rarement; pour le second, il est inutile et malin. Vous avez raison de dire que cette campagne fait peur. Je crois, comme vous, qu'elle sera terrible, et voilà comme je les aime; si j'y étais, je prétendrais acquérir de la gloire ou mourir; et, n'y étant pas, la fortune me détrompera de bien des gens que je n'aime point. Vous savez que les spectateurs sont cruels; et je vous apprends que les spectateurs malheureux sont mille fois plus cruels que les autres. Je ne demande à Dieu que la conservation du roi, de MONSIEUR, de M. le prince, de M. le duc, et d'un petit nombre d'amis. Après cela, je ne trouve pas mauvais que les Hollandais se défendent en gens d'honneur; mais je veux à la fin que le roi prenne leurs places; car j'ai soin de la réputation de mon maître aussi bien que de sa vie. Adieu, ma belle cousine, je vous assure que je vous trouve fort aimable, et que je vous aime fort aussi.

destie m'empêchera pourtant désormais de lui d
beaucoup de louanges, de peur que vous ne croyiez
me loue sous son nom, comme on fait quelquefois
on estime un homme contre qui l'on s'est battu. C
dant il faut encore que je vous dise, pour la dernièr
qu'Horace me charme; mais que, s'il voyait le com
taire que vous faites de lui, il en serait charmé; mon
que vous l'entendez bien, et que vous l'expliquez a
blement! Si le roi pensait sur cela ce que je pense de
je suis assuré qu'il vous ferait lire Horace à monsei
le dauphin, et peut-être à lui-même.

254. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRI

A Paris, lundi 16 mai

Votre relation est admirable, ma fille : je crois l
joli roman, dont l'héroïne m'est extrêmement chè
prends un grand intérêt à toutes ses aventures; je n
croire que cette promenade dans les plus beaux li
monde, dans les délices de tous vos admirables par
reçue partout comme la reine, ce morceau de votre
extraordinaire et si nouveau, et si loin de pouvoir êt
nuyeux; je ne puis croire que vous n'y trouviez du

core mieux réussi. Pour moi, je n'ai pas fait de mon côté les mêmes pas, et j'ai dessein d'en faire de bien opposés à ceux que je fis; soyez sûre, ma fille, que vous me verrez à Grignan; laissez-moi conduire cette résolution : il y a bien le la témérité à répondre ainsi de ses actions; mais comme l est toujours sous-entendu que la Providence est la maîtresse, en attendant qu'elle se déclare, on peut prendre a liberté de dire au moins ses volontés.

Je verrai madame de Martel; la réception que son mari ous a faite [1] mérite bien cette politesse. Je reçois avec plair toutes vos petites lettres de recommandation; il y a toujours la marque de l'ouvrière, qui ne peut jamais ne me as plaire. Mon fils me donne souvent de ses nouvelles : ai le cœur affligé de la guerre; ils vont joindre l'armée u roi. On parle du siége de Maëstricht; cela est un peu oins épouvantable que le passage de l'Issel. En vérité, n tremble en recevant des lettres; et ce sera bien pis dans uinze jours. M. de La Rochefoucauld et moi nous nous onsolons et nous nous affligeons ensemble; il a trois ou uatre fils, où son cœur s'intéresse bien tendrement. Madame de Marans vint hier chez madame de La Fayette; le nous parut d'une noirceur, comme quand on fait un acte avec le diable, et que le jour approche de se livrer : y a bien quelque douleur profonde pour un guerrier [2] ui ne la regrette pas. Je ne finirais point de vous dire les mitiés de M. de La Rochefoucauld, combien il aime à arler de vous, à me faire lire quelquefois des endroits de os lettres : c'est l'homme le plus aimable que j'aie jamais u. Madame de La Fayette me prie fort aussi de vous parer d'elle; sa santé n'est jamais bonne, et cependant elle ous mande qu'elle n'en aime pas mieux la mort; au contraire. Pour moi, j'avoue qu'il y a des choses désagréables dans la vie; mais je n'en suis pas encore si dégoûtée que

[1] Il commandait dans le port de Marseille.

[2] M. le duc, depuis M. le prince. Elle en avait un enfant. (A. G.)

dent bien voir votre Provence; pour moi, je ne de
qu'à vous voir; et quoi encore, à vous voir, et touj
vous voir. Valcroissant a mandé ici qu'il vous avai
Marseille, et que vous y étiez beaucoup plus belle
ange : gardez-moi bien toute cette beauté. Votre fi
aimable, je crois que je vous la mènerai; mais j'obs
tout ce qui sera nécessaire pour ne la point hasard
ne me fera jamais croire qu'on n'aime point sa fille,
elle est jolie.

Je ne sais point de nouvelles; mes lettres sont bi
nuyeuses auprès des vôtres. Je ne pouvais jamais
faire que d'envoyer à M. de Pomponne ce que vou
criviez de si bon sens sur l'affaire de Marseille. Vot
sident de Bouc me voit quelquefois; je ne crois pas
soit lui qui ait inventé la poudre à canon, ni l'impri

Je ne sais quand vous aurez un premier président
les Provençaux, on trouve peu de gens qui desiren
place. Madame de Coëtquen a eu la rougeole; mad
Sully s'en va à Sully avec son mari; madame de V
est à Rosny avec le sien; madame de Castelnau es
madame de Louvigny : la maréchale (*de Casteln*
seule comme une tourterelle. D'Hacqueville s'en

[redacted]

core assuré. Adieu, mon ange, je vous baise, et vous embrasse avec une tendresse qui ne peut recevoir de comparaison.

255. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 mai 1672.

Je comprends fort bien, ma fille, et l'agrément, et la magnificence, et la dépense de votre voyage; je l'avais dit à notre abbé comme une chose pesante pour vous: mais ce sont des nécessités; il faut cependant examiner, si l'on veut bien courir le hasard de l'abîme où conduit la grande dépense; nous en parlerons. Il n'importe guère d'avoir du repos pour soi-même, quand on entre véritablement dans les intérêts des personnes qui nous sont chères, et qu'on sent tous leurs chagrins peut-être plus qu'elles-mêmes, c'est le moyen de n'avoir guère de plaisirs dans la vie, et il faut être bien enragée pour l'aimer autant qu'on fait; je dis la même chose de la santé; j'en ai beaucoup; mais à quoi me sert-elle? à garder ceux qui n'en ont point. La fièvre a repris traîtreusement à madame de La Fayette; ma tante est bien plus mal que jamais; elle s'en va tous les jours: que fais-je? je sors de chez ma tante, et je vais chez cette pauvre Fayette; et puis je sors de chez La Fayette pour revenir chez ma tante. Ni Livry, ni les promenades, ni ma jolie maison, tout cela ne m'est de rien: il faut pourtant que je coure à Livry un moment; car je n'en puis plus. Voilà comme la Providence partage les chagrins et les maux; après tout, les miens ne sont rien en comparaison de l'état où est ma pauvre tante. Ah! noble indifférence, où êtes-vous? Il ne faut que vous pour être heureuse, et sans vous, tout est inutile: mais, puisqu'il faut souffrir de quelque façon que ce soit, il vaut encore mieux souffrir par là que par les autres endroits. J'ai vu madame de Martel chez elle, et je lui ai dit tout ce que

[redacted]

vous pouvez penser; son mari lui a écrit des ravissements de votre beauté ; il est comblé de vos politesses ; il vous loue et vous admire : sa femme m'était venue chercher pour me montrer cette lettre ; je la trouvai enfin, et je vous acquittai de tout. Rien n'est plus romanesque que vos fêtes sur la mer, et vos festins dans le *Royal-Louis*, ce vaisseau d'une si grande réputation. Le véritable Louis est en chemin avec toute son armée ; les lettres ne disent rien de positif, par la raison qu'on ne sait point où l'on va. Il n'est plus question de Maëstricht ; on dit qu'on va prendre trois places, l'une sur le Rhin, l'autre sur l'Issel, et la troisième tout auprès ; je vous manderai leurs noms, quand je les saurai. Rien n'est plus confus que toutes les nouvelles de l'armée : ce n'est pas faire sa cour que d'en mander, ni de se mêler de deviner et de raisonner. Les lettres sont plaisantes à voir ; vous jugez bien que je passe ma vie avec des gens qui ont des fils assez bien instruits ; mais il est vrai que le secret est grand sur les intentions de Sa Majesté. L'autre jour un homme de bonne maison écrivait à un de ses amis : *Je vous prie de me mander où nous allons, et si nous passerons l'Issel, ou si nous assiégerons Maëstricht.* Vous pouvez juger par là des lumières que nous avons ici ; je vous assure que le cœur est en presse. Vous êtes heureuse d'avoir votre cher mari en sûreté, qui n'a d'autre fatigue que d'avoir toujours votre chien de visage dans une litière vis-à-vis de lui : *le pauvre homme!* Il avait raison de monter quelquefois à cheval pour l'éviter ; le moyen de le regarder si longtemps ! Hélas ! il me souvient qu'une fois, en revenant de Bretagne, vous étiez vis-à-vis de moi ; quel plaisir ne sentais-je point de voir toujours cet aimable visage ? Il est vrai que c'était dans un carrosse ; il faut donc qu'il y ait quelque malédiction sur la litière.

Madame du Puy-du-Fou ne veut pas que je mène ma petite enfant : elle dit que c'est hasarder, et là-dessus je rends les armes : je ne voudrais pas mettre en péril sa pe-

[redacted]

:; je l'aime tout à fait; je lui ai fait couper les
e est coiffée *hurluberlu*, cette coiffure est faite
n teint, sa gorge, tout son petit corps est ad-
fait cent petites choses, elle parle, elle ca-
t, elle fait le signe de la croix, elle demande
fait la révérence, elle baise la main, elle hausse
elle danse, elle flatte, elle prend le menton;
jolie de tout point; je m'y amuse des heures
ne veux point que cela meure. Je vous le di-
our; je ne sais point comme l'on fait pour ne
sa fille.

256. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 23 mai 1672.

ami de la poste ne se trouva pas hier à l'arri-
rier, de sorte que mon laquais ne rapporta
ttres; elles sont par la ville; je les attends à
ients, et j'espère les avoir avant que de faire
Ce retardement me déplait beaucoup; mon
ami m'en demande excuse, mais je ne lui par-
n attendant, ma fille, je m'en vais causer avec
ce matin M. de Marignanes [1]; je l'ai pris pour
nes; je me suis embarrassée; enfin, pour avoir
, je l'ai prié de me démêler ces deux noms; il
lant homme; il a compris qu'il est très pos-
ne confonde; il m'a remise; il est très content
ioi très contente de lui. Il a vu votre fille; il
rère est beau comme un ange, et vous comme
[illegible]re votre esprit, votre personne, il adore
in.
nier chez La Troche avec l'abbé Arnauld et
Valentiné. Après dîner, nous eûmes le Camus

ard Couet, marquis de Marignanes.

[redacted] [redacted]

son fils et Itier ; cela fit une petite symphonie très parfaite ; ensuite arrive mademoiselle de Grignan avec son écuyer, c'était *Beaulieu :* sa gouvernante, c'était *Hélène ;* sa femme de chambre, c'était *Marie ;* son petit laquais, c'était *Jaquot*, fils de sa nourrice, et la nourrice avec ses habits des dimanches ; c'est la plus aimable femme de village que j'aie jamais vue. Tout cela parut beaucoup. On les envoya dans le jardin, on les regarda fort : j'aime trop tout ce petit ménage-là. Madame du Puy-du-Fou m'a brouillé la tête, en ne voulant pas que je mène ma petite-enfant ; car, après tout, les enfants de la nourrice ne me plaisent point auprès d'elle, et je connais dans son visage que jamais elle ne passera l'été ici sans en mourir d'ennui. Mais, ma fille, il est question de partir. Un jour nous disons, l'abbé et moi, allons-nous-en ; ma tante ira jusqu'à l'automne : voilà qui est résolu. Le jour d'après nous la trouvons si extrêmement bas, que nous nous disons, il ne faut pas songer à partir, ce serait une barbarie, la lune de mai l'emportera ; et ainsi nous passons d'un jour à l'autre, avec le désespoir dans le cœur. Vous comprenez bien cet état ; il est cruel. Ce qui me ferait souhaiter d'être en Provence, ce serait afin d'être sincèrement affligée de la perte d'une personne qui m'a toujours été si chère, et je sens que, si je suis ici, la liberté qu'elle me donnera m'ôtera une partie de ma tendresse et de mon bon naturel. N'admirez-vous point la bizarre disposition des choses de ce monde, et de quelle manière elles viennent croiser notre chemin ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, de quelque manière que ce puisse être, nous irons cet été à Grignan. Laissez-nous démêler toute cette triste aventure, et soyez assurée que l'abbé et moi nous sommes plus près d'offenser la bienséance, en partant trop tôt, que l'amitié que nous avons pour vous, en demeurant sans nécessité. Voilà un billet de l'abbé Arnauld, qui vous apprendra les nouvelles : son frère [1], en partant, le pria

[1] M. de Pomponne.

[redacted]

›e faire part de celles qu'il lui manderait; la première
: est un ravaudage de rien pour choisir un jour, afin de
r chez M. d'Harouïs : on fait du mieux qu'on peut à
ıbbé Arnauld; il n'est pas souvent à Paris [1], et l'on
se d'obliger les gens de ce nom-là. Il me pria l'autre
le lui montrer un morceau de votre style : son frère
ı a dit du bien; en le lui montrant, je fus surprise
nême de la justesse de vos périodes, elles sont quel-
is harmonieuses; votre style est devenu comme on le
souhaiter, il est fait et parfait, vous n'avez qu'à con-
·, et vous bien garder de vouloir le rendre meilleur.
ilà dix heures, il faut faire mon paquet : je n'ai point
votre lettre : j'ai passé à la poste, mon petit homme
ait beaucoup d'excuses; mais je n'en suis pas plus
; ma lettre est entre les mains des facteurs, c'est-à-
la mer à boire. Je la recevrai demain, et n'y ferai
se que vendredi. Adieu, ma chère enfant; vous dirai-
: je vous aime? il me semble que c'est une chose
e, vous le croyez assurément; croyez-le donc, ma
enfant, et ne craignez point d'aller trop avant; si je
is point le cœur triste, je vous porterais de jolies
ons : M. de Grignan les chanterait comme un ange.
mbrasse très tendrement, et vous encore plus de
fois.

257. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 27 mai 1672.

us ne devez souhaiter personne pour faire des rela-
; on ne peut les faire plus agréablement que vous. Je
de votre Provence toutes les merveilles que vous
dites; mais vous savez très bien les mettre dans leur
et si le beau pays que vous avez vu pouvait vous

demeurait à Angers, auprès de son oncle Henri Arnauld, évêque
ers. (M.)

choses sont dégoûtantes quand elles sont jetées
Ah! le beau sujet de faire des réflexions! votre
Sévigné craindra bien pour votre salut, jusqu'à
compris cette vérité. Vous me disiez l'autre jou
admirable là-dessus, qu'il n'y a point de délic
perdent ce nom, quand l'abondance et la facilité l
pagnent. Je vous avoue que j'ai une extrême env
cette épreuve; comment vous y prendrez-vous
faire voir un petit morceau de vos pays enchanté

Je comprends la joie que vous aurez eue de
dame de Monaco, et la sienne aussi: hélas! v
bien causé; elle ouvre assez son cœur sur les
même les plus délicats: je serai fort aise si vous m
quelque chose des sujets de votre conversati
d'Hacqueville est ravi que vous ayez fait c
course, il s'en va en Bretagne; il a vu votre
Guitaud, et M. de La Rochefoucauld. Ils sont
contents de votre relation, mais surtout de l'his
gique; elle est contée en perfection: nous avons
vous n'ayez tué cette pauvre Diane pour faire un
nouement: nous voulons pourtant vous en croire
remercier d'avoir fait chasser l'amant de votre

se confesser, et envoya tout au diable, et lui après : son corps est en dépôt à Saint-Nicolas : le peuple s'est mis dans la tête que son ame revient la nuit tout en feu dans l'église ; qu'il crie, qu'il jure, qu'il menace ; et là-dessus ils veulent jeter le corps à la voirie, et assassiner le curé qui l'a reçu. Cette folie est venue à tel point, qu'il a fallu ôter le corps habilement de la chapelle, et faire venir la justice pour défendre de faire insulte au curé. Voilà qui est tout neuf d'hier au matin, mais cela n'est pas digne de déchausser votre histoire amoureuse.

Nous attendons demain notre petit Coulanges. Je suis très ennuyée de n'avoir point de lettres de mon fils ; il y a un tel dérangement au commerce de l'armée, qu'on n'en reçoit quasi que par des courriers extraordinaires. Je ne sais nulle nouvelle aujourd'hui ; je hais tant de dire des faussetés, que j'aime mieux ne rien dire : ce que je vous mande est toujours vrai, et vient de bon lieu. Je m'en vais présentement à Livry, j'y mène ma petite enfant, et sa nourrice, et tout le petit ménage ; je veux qu'ils respirent cet air de printemps : je reviens demain, ne pouvant quitter ma tante plus longtemps ; et pour la petite, je l'y laisserai quatre ou cinq jours ; je ne puis m'en passer ici : elle me réjouit tous les matins. Il y a si longtemps que je n'ai respiré et marché, qu'il faut que j'aie pitié de moi un moment aussi bien que des autres. Je me prépare tous les jours ; mes habits se font ; mon carrosse est prêt il y a huit jours ; enfin, ma fille, j'ai un pied en l'air, et si Dieu nous conserve notre pauvre tante plus longtemps qu'on ne croit, je ferai ce que vous m'avez conseillé, c'est-à-dire, je partirai dans l'espérance de la revoir.

Écrivez à M. de Laon [1], qui enfin est cardinal ; vous pourrez comprendre sa joie, si vous savez qu'il n'a jamais souhaité que cette dignité : je viens de lui écrire. M. d'Ha-

[1] César d'Estrées, qui était cardinal *in petto* de la promotion du mois d'août de l'année 1671, ne fut déclaré qu'en ce temps-là. (A. G.)

compris le goût et l'amitié que vous avez pour moi. Si
fin est une flatterie, elle m'est si agréable que je la
à bras ouverts.

258. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 30 mai

Je ne reçus point hier de vos lettres, ma pauvre e
votre voyage de Monaco vous avait mise hors de tou
sure : je me doutais que ce petit malheur m'arriver
vous envoie les nouvelles de M. de Pomponne ; voil
la mode d'être blessé qui commence ; j'ai le cœur for
dans la crainte de cette campagne. Mon fils m'écr
souvent ; il se porte bien jusqu'à présent. Ma tante e
jours dans un état déplorable ; et nous avons pour
courage d'envisager un jour pour notre départ, en
une espérance que de bonne foi nous n'avons poin
suis toujours à trouver certaines choses fort mal arr
parmi les événements de notre vie ; ce sont de
pierres dans le chemin, trop lourdes pour être dépl
je crois que nous passerons par-dessus ; ce n'est p

légoûtée; mais vous méprisez bien nos petits buissons, au prix de vos forêts d'orangers.

Voici une histoire tragique de Livry : vous vous souvenez bien de ce prétendant si dévot, qui n'osait tourner les yeux ni la tête; je disais qu'il semblait qu'il y portât un verre d'eau ; la dévotion l'a rendu fou : une belle nuit il se donna cinq ou six coups de couteau ; et tout nu, et tout en sang, il se mit à genoux au milieu de sa chambre ; on entre, on le trouve en cet état : Hé! mon Dieu ! mon frère, que faites-vous? et qui vous a maltraité ainsi? Mon père, dit-il froidement, c'est que je fais pénitence. Il tombe évanoui, on le couche, on le panse, on le trouve très blessé ; on le guérit après trois mois de soins, et puis ils l'ont renvoyé à Lyon à ses parents. Si vous ne trouvez pas cette tête-là assez renversée, vous n'avez qu'à le dire, et je vous donnerai celle de madame Paul [1], qui est devenue éperdue, et s'est amourachée d'un grand benêt de vingt-cinq ou de vingt-six ans, qu'elle avait pris pour faire le jardin : vraiment il a fait un beau ménage : cette femme l'épouse ; ce garçon est brutal, il est fou ; il la battra comme plâtre ; il l'a déja menacée; n'importe, elle en veut passer par-là ; je n'ai jamais vu tant de passion : ce sont tous les plus violents sentiments qu'on puisse imaginer; mais ils sont croqués comme les grosses peintures; toutes les couleurs y sont, il n'y aurait qu'à les étaler. Je me suis extrêmement divertie à méditer sur ces caprices de l'amour ; je me suis effrayée moi-même voyant de tels attentats. Quelle insolence! s'attaquer à madame Paul; c'est-à-dire à l'austère, l'antique et grossière vertu ; où trouvera-t-on quelque sûreté?

Voilà de belles nouvelles, ma chère enfant, au lieu de si aimables relations.

Madame de La Fayette est toujours languissante,

[1] Veuve de maître Paul, jardinier de Livry. A. G.

[redacted]

M. de La Rochefoucauld toujours écloppé; nous fais
quelquefois des conversations d'une tristesse qu'il sem
qu'il n'y ait plus qu'à nous enterrer. Le jardin de mada
de La Fayette est la plus jolie chose du monde; tout
fleuri, tout est parfumé; nous y passons bien des soiré
car la pauvre femme n'ose aller en carrosse; nous vo
souhaiterions bien quelquefois derrière une palissade po
entendre certains discours de certaines terres inconnue[1]
que nous croyons avoir découvertes. Enfin, ma fille,
attendant ce jour heureux de mon départ, je passe du fa
bourg au coin du feu de ma tante, et du coin du feu
ma tante à ce pauvre faubourg. Je vous prie de ne p
oublier M. d'Harouïs, dont le cœur est un chef-d'œuv
de perfection, et qui vous adore. Adieu, ma très aimabl
j'ai extrêmement envie de savoir de vos nouvelles, et
celles de votre fils. Il fait bien chaud chez vous autres;
crains cette saison pour lui, et pour vous beaucoup plus
car je n'ai pas encore pensé qu'on pût aimer quelque cho
plus que vous. J'embrasse mon cher Grignan: vous aim
t-il toujours bien? Je le prie de m'aimer aussi.

259. — A LA MÊME.

A Livry, jeudi 2 juin 1672.

Je l'ai reçu, cet aimable volume; jamais je n'en ai v
un si divertissant; ni si bien écrit, ni où je prisse ta
d'intérêt: je ne puis assez vous dire l'obligation que je vo
en ai, aussi bien que de l'application que vous avez au
dates; c'est une marque assurée du plaisir et de l'intér
qu'on prend à un commerce: au contraire, quand les com
merces pèsent, nous nous moquons bien de tant compte
nous voudrions que tout se perdît; mais vous êtes bie
sur ce point comme je le puis souhaiter; et ce ne m'e

[1] Allusion à la carte de *Tendre*, du roman de Clélie, de mademoiselle Scuderi.

pas une médiocre joie, à moi qui mets au premier rang le commerce que j'ai avec vous.

Il est donc vrai, ma fille, qu'il y a eu une de mes lettres de perdue; mais je ne jette les yeux sur personne : ceux qui pourraient s'en soucier n'ont pas détourné les lettres qui devaient leur donner le plus de curiosité ; elles ont toujours été jusqu'à vous : des autres, ils ne s'en soucient guère. Vous êtes contente de ce ministre, et vous le serez toujours très assurément ; vous entendez bien que c'est du grand Pomponne que je parle, et c'est de lui que je croyais qu'on voudrait voir ce que je disais. Je ne sais donc qui peut faire ce misérable larcin ; il n'y a pas un grand goût à prendre des lettres, au degré de parenté où nous sommes : si elles sont agréables, c'est un miracle ; ordinairement elles ne le sont point. Enfin, voilà qui est fait, sans que je puisse imaginer à qui je dois m'en prendre. Dieu vous garde donc d'une plus grande perte!

Nous ne savons point la vie cachée de la Marans ; mais Madame de La Fayette doit vous écrire ses visions passées, dès qu'elle aura une tête pour cela. Nous croyons avoir entrevu un épisode d'un jeune prince[1], au milieu de l'enivrement, qui la rendait si troublée ; et toutes ses paroles ramassées nous confirmaient cette vision. Je vous laisse entendre notre folie : elle vous sera expliquée plus amplement.

Vous ne m'expliquez que trop bien les périls de votre voyage : je ne les comprends pas, c'est-à-dire je ne comprends pas comment on peut s'y exposer : j'aimerais mieux aller à l'occasion; j'affronterais plus aisément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres et le bruit des trompettes, que de voir de grosses vagues me marchander et me mettre à loisir à deux doigts de ma perte ; et d'un autre côté, vos Alpes, dont les che-

[1] Le duc de Longueville.

[redacted] [redacted]

mins sont plus étroits que vos litières, en sorte que vo vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma fill cette pensée me fait transir depuis les pieds jusqu'à tête; je suis servante de ces pays-là, je n'irai de ma v et je tremble quand je songe que vous en venez.

Jamais les amants de madame de Monaco n'en ont ta fait pour elle; ce que vous dites du premier et du derni est admirable : c'est cela qui est une épigramme. Ne par lâtes-vous point un peu de MADAME [1]? en est-elle consolée? est-elle bien estropiée [2]? est-elle bien désespérée d se voir au-delà des Alpes? est-elle dans l'attente de veni à Paris? Je comprends la grande joie qu'elle a eue de vou voir; vos conversations doivent avoir été infinies, et l'obligation d'une telle visite ne se doit jamais oublier : ell vous l'a rendue promptement; mais ce n'est pas avec le mêmes circonstances. Vous me parlez très plaisammen de la princesse d'Harcourt [3]. Brancas s'est inquiété, je n sais pourquoi; il est volontaire à l'armée, et comme il es désespéré de mille choses, il n'évitera pas trop de rêver o de s'endormir vis à vis d'un canon : il ne voit guère d'au tre porte pour sortir de tous ses embarras. Il écrivai l'autre jour à madame de Villars et à moi; le dessus de l lettre était : *à M. de Villars, à Madrid.* Madame de Vil lars, qui le connaît, devina la vérité; elle ouvre la lettre et y trouve d'abord : *mes très chères.* Nous n'avons poi encore fait réponse.

Vous dites que je ne vous parle point de votre frère; j ne sais pourquoi, car j'y pense à tout moment, et j'en sui dans des inquiétudes extrêmes; je l'aime fort, et il vi avec moi d'une manière charmante : ses lettres sont aus d'un style, que si on les trouve jamais dans ma cassette on croira qu'elles sont du plus honnête homme de mo

1 Madame de Monaco avait été la principale favorite de MADAME. A.

2 D'une saignée mal faite.

3 Françoise de Brancas.

[redacted]

temps ; je ne crois pas qu'il y ait un air de politesse et d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point ; mon fils est présentement dans l'armée du roi, c'est-à-dire à la gueule du loup, comme les autres.

On ne sera pas longtemps sans apprendre de grandes nouvelles : le cœur bat en attendant. Le marquis de Castelnau a la petite-vérole. On disait hier que Desmarêts, le fils du grand fauconnier, et Bouligneux, étaient morts de maladie : si je ne vous mande point le contraire avant que de fermer demain ma lettre à Paris, c'est signe que cela est vrai. Je suis venue ici ce matin toute seule dans une calèche, afin de remener ma petite enfant ; il faut qu'elle essaie un bonnet et une robe ; je m'en jouerai jusqu'à ce que je parte, et ne la ramènerai ici que trois jours devant : elle se porte très bien ; elle est aimable sans être belle ; elle fait cent petites sottises qui réjouissent.

Mais la veuve de maître Paul est outrée ; il s'est trouvé une anicroche à son mariage; son grand benêt d'amant ne l'aime guère ; il trouve Marie [1] bien jolie, bien douce. Ma fille, cela ne vaut rien, je vous le dis franchement : je vous aurais fait cacher, si j'avais voulu être aimée. Ce qui se passe ici est ce qui fait tous les romans, toutes les comédies, toutes les tragédies, *in rozzi petti, tutte le fiamme, tutte le furie d' amor*. Il me semble que je vois un de ces petits amours qui sont si bien dépeints dans le prologue de l'*Aminte*, qui se cachent et qui demeurent dans les forêts : je crois, pour son honneur, que celui-là visait à Marie ; mais le plus juste s'abuse : il a tiré sur la jardinière, et le mal est incurable. Si vous étiez ici, cet original grossier vous divertirait extrêmement : pour moi, j'en suis occupée, et j'emmène Marie, pour l'empêcher de couper l'herbe sous le pied de sa mère : ces pauvres mères!

[1] Fille de madame Paul.

3

[redacted] [redacted]

Je ne laisse pas de me promener avec plaisir ; les feuilles ne m'entêtent point. M. de Coulanges est du marquis de Villeroi ; il arriva hier au soir. Sa f comme vous dites, a donné tout au travers des lo et des approbations de ce marquis. Cela est nat faut avoir trop d'application pour s'en garantir : je mirée dans sa lettre, mais je l'excuse mieux qu m'excusait.

Ne croyez point, ma fille, que la maladie de m de La Fayette puisse m'arrêter ; elle n'est pas en faire peur ; et puisque j'envisage bien de partir dan où est ma tante, il faut croire que rien ne peut m'e pêcher. M. de Coulanges ne croyait plus la revoir trouvée méconnaissable ; elle ne prend plus de pl rien ; elle est à demi dans le ciel : c'est une vé sainte ; elle ne songe plus qu'à son grand voyage, prend fort bien celui que je vais faire ; elle me congé d'un cœur déja tout détaché de la terre ; ell dans mes raisons, cela touche sensiblement ; et j' le contre-poids que Dieu veut mettre à la joie s que j'aurai de vous aller voir ; je laisserai ma tante morte, cette idée blesse le cœur, et j'emporterai une tude continuelle de mon fils : ah ! que voilà bien le n Vous dites qu'il faut se désaccoutumer de souhaiter q chose ; ajoutez-y, et de croire être parfaitement con cet état n'est pas réservé pour les mortels.

Vous êtes donc à Grignan? hé bien, ma chère tenez-vous-y jusqu'à ce que je vous en ôte. Notre ch pense comme moi, et La Mousse ; vous ne vîtes jam petite troupe aller de si bon cœur à vous. Adieu, r aimable, jusqu'à demain à Paris ; je m'en vais me p ner et penser à vous très assurément dans toutes ces allées où je vous ai vue mille fois.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Vous me flattez trop, mon cher Comte : je ne prends qu'une partie de vos douceurs, qui est le remerciement que vous me faites de vous avoir donné une femme qui fait tout l'agrément de votre vie : oh ! pour cela, je crois que j'y ai un peu contribué ; mais, pour votre autorité dans la province, vous l'avez par vous-même, par votre mérite, votre naissance, votre conduite ; tout cela ne vient pas de moi. Ah ! que vous perdez que je n'aie pas le cœur content ! Le Camus m'a prise en amitié ; il dit que je chante bien ses airs : il en a fait de divins ; mais je suis triste, et je n'apprends rien ; vous les chanteriez comme un ange : Le Camus estime fort votre voix et votre science. J'ai regret à ces sortes de petits agréments que nous négligeons ; pourquoi les perdre ? Je dis toujours qu'il ne faut point s'en défaire, et que ce n'est pas trop de tout. Mais que faire quand on a un nœud à la gorge ? Vous avez fait faire à ma fille le plus beau voyage du monde : elle en est ravie ; mais vous l'avez bien menée par monts et par vaux, et bien exposée sur vos Alpes, et aux flots de votre Méditerranée : j'ai quasi envie de vous gronder, après vous avoir embrassé tendrement.

A MADAME DE GRIGNAN.

Vendredi 3 juin.

Me voici à Paris, où je trouve que ces deux Messieurs [1] sont pas si morts qu'ils l'étaient hier. La maréchale de [...]eroi [2] est à l'extrémité. Je ne sais rien de l'armée. [...]eu.

[1] [...]ieurs Desmarêts et Boulignenx.

[2] [...]deleine de Créqui, fille du maréchal de Lesdiguières. Elle ne mourut [...]1675.

[redacted]

260. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 6 juin 1

Comme je n'ai point reçu de vos lettres, et que c'est jours un grand chagrin pour moi, je me suis imagin vous aviez été occupée à recevoir madame de Monac qui me console, c'est que vous êtes en lieu de plant choux, et que vos Alpes, ni votre mer Méditerran sauraient plus vous faire périr. J'ai bien sué en pensa périls de votre voyage.

Ma tante a reçu encore aujourd'hui le viatique d vue de faire le sien, où elle est appliquée avec une tion angélique; sa préparation, sa patience, sa ré tion, sont des choses si peu naturelles, qu'il faut le sidérer comme autant de miracles qui persuadent l gion. Elle est entièrement détachée de la terre; son quoique infiniment douloureux, est la chose du mo plus souhaitable à ceux qui sont véritablement chr Elle nous chasse tous, comme je vous ai déja dit; et que nous ayons dessein de lui obéir, nous croyons quefois qu'elle s'en ira encore plus tôt que nous. nous voyons un jour; et si je n'étais accoutumée quelque temps à ne point faire ce que je desire, je manderais dès aujourd'hui de ne me plus écrire. Mai j'aime mieux recevoir quelqu'une de vos lettres à Gr que d'en manquer ici.

Voilà les nouvelles de M. de Pomponne : il est déj tion d'un nom de connaissance qui afflige; Dieu nou la grace de n'en point voir d'autres. M. de La Roc cauld ne sait encore rien : il sera sensiblement touc il est patriarche, et connaît quasi aussi bien que tendresse maternelle; il me pria fort hier de vous fair amitiés pour lui. Madame de La Fayette me pria for de vous dire l'état où elle est, afin que vous ne soye

[redacted]

ınée de ne point voir de ses lettres; la fièvre tierce l'a rise. Elle vous conjure de croire que ce n'est ni un ·tre, ni un conseiller qui cause l'ennui de la Marans; st un des mieux chaussés, dont nous ne savons ni le m ni la devise, ni les couleurs, mais que nous jugeons n qui est à la guerre, à voir les sombres horreurs dont e est accablée; si elle aimait un conseiller, elle serait illarde. Dans ma lettre qui a été perdue, je crois que je us répondais sur quelque chagrin que vous aviez d'une chanceté qu'on vous avait faite; je vous mandais que, vous en aviez dit davantage, on aurait peut-être bien deviner d'où cette malice pouvait venir.

J'ai appris quelque chose depuis de ce qui vous fâchait; y a des gens fort alertes pour s'éclaircir des soupçons 'ils ont sur certaines gens. Nous sommes éveillés aussi ur un premier président[1], que nous croyons que M. de rseille fera faire à Saint-Germain, au conseil de la ne, en l'absence du roi et de M. de Pomponne, avec Colbert et M. Le Tellier. Je mis hier Langlade en campne pour parler à des gens qui nous doivent instruire, que nous voulons instruire à notre tour : il trouve que mitié me donne de l'esprit et des vues; je n'exécute n qu'avec de bons conseils. J'ai vu une lettre de vous à inte-Marie, dont je vous loue et vous remercie mille s; je n'ai jamais rien vu de si honnête ni de si politique: us faites mieux que moi. M. de Coulanges et M. de Guiıd m'en ont montré d'autres, dont vous êtes louable ıne autre façon.

Vous savez bien que le marquis de Villeroi a quitté on et madame de Coulanges, pour s'en aller, comme le ·valier des armes noires, dans l'armée de l'électeur de ogne, voulant servir le roi au moins dans l'armée de alliés; il y a plusieurs avis pour savoir s'il a bien ou

[1] Du parlement d'Aix.

[redacted]

mal fait. Le roi n'aime pas qu'on lui désobéisse; pe
être aussi qu'il aimera cette ardeur martiale : le su
fera voir ce que l'on en doit juger.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 27, d'Aix e
Lambesc. Je pensais déja que vous ne m'écriviez point
tout, à cause de votre princesse (*de Monaco*) : c'est la p
raisonnable excuse que vous me puissiez donner ; je
comprends très bien ; vous n'avez pas tous les jours
telles compagnies ; il faut bien profiter de ces occasio
que le bonheur et le hasard vous envoient. Parlez-moi
déplaisirs qu'elle a eus de la mort de MADAME, et des es
rances qu'elle a pour Paris.

Vous avez donc eu des comédiens ; je vous réponds q
de quelque façon que votre théâtre fût garni, il l'était t
jours mieux que celui de Paris. J'en parlais l'autre jour
m'amusant avec *Beaulieu* [1] ; il me disait : Madame, il
a plus que des garçons de boutique à la comédie ; il n'
pas seulement des filous, ni des pages, ni de grands
quais, tout est à l'armée : quand on voit un homme a
une épée dans les rues, les petits enfants crient sur l
voilà quel est Paris présentement, mais il changera
face dans quelques mois.

Vous faites bien de me demander pardon, de dire
vous me laissez reposer de vos grandes lettres ; vous a
réparé cette faute très promptement : hélas, ma fille !
sont des petites qu'il faut que je me repose. Vous êtes d
très bon commerce ; je n'eusse jamais cru que le n
vous eût été si agréable : je m'en estime bien plus
je ne faisais. Vous me dites plaisamment que vous c
riez m'ôter quelque chose, en polissant vos lettres : g
dez-vous bien d'y toucher, vous en feriez des pièces d'é
quence. Cette pure nature dont vous parlez est préci
ment ce qui est bon, et ce qui plaît uniquement. Gar

[1] Valet-de-chambre de madame de Sévigné.

bien votre aimable esprit, il a les yeux plus grands que ceux de votre tête, qui sont pourtant fort jolis, pour ce qu'ils contiennent! Votre comparaison est plaisante, d'une femme grosse de neuf, dix, onze ou douze mois; oui, ma fille, vous accoucherez enfin heureusement; votre enfant ne sera point pétrifié. Ne m'envoyez point vos eaux ni vos gants, vous me les donnerez à Grignan; je ne ferai point d'autre provision que celle-là : je vous manderai que je pars à l'heure que vous y penserez le moins. La maréchale le Villeroi [1] se porte mieux. Il n'y a point de meilleures nouvelles que celles que je vous envoie; j'en demande toujours, et l'on prend plaisir à m'en dire, parcequ'on sait bien que ce n'est pas pour moi. Je suis en peine de vos jambes; pourquoi sont-elles enflées? pourquoi la fièvre n'aura-t-elle pas de suite? Il m'est impossible de ne pas souhaiter au moins d'être à demain, afin d'avoir encore de vos nouvelles, et de cette fièvre que vous dites qui n'aura point de suite. Je vous embrasse avec une tendresse extrême.

261. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 13 juin 1672.

Ma petite, hélas! vous avez été bien malade; je comprends ce mal, et le crains comme un de ceux qui donnent le plus de frayeur. Sans la bonté qu'a eue M. de Grignan de m'écrire, je vous avoue que j'aurais été dans une inquiétude mortelle; mais il vous aime si passionnément, que je le tiendrais peu en état de songer à soulager mes craintes, si vous aviez été un moment en péril. J'attends demain avec impatience; j'espère que vous me direz vous-même comme vous vous portez, et pourquoi vous vous êtes mise en colère; j'y suis beaucoup contre ceux qui vous en ont donné sujet.

[1] Madeleine de Créqui.

[redacted] [redacted]

Voilà une lettre de mon fils qui vous divertira, ce so des détails qui font plaisir. Vous verrez que le roi est parfaitement heureux [1], que désormais il n'aura qu'à di ce qu'il souhaite dans l'Europe, sans prendre la peine d'a ler lui-même à la tête de son armée; on se trouvera het reux de le lui donner. Je suis assurée qu'il passera l'Iss comme la Seine. La terreur prépare partout une victoi aisée : la joie de tous les courtisans est un bon augur Brancas me mande qu'on ne cesse de rire depuis le mat jusqu'au soir; voici une petite histoire qu'il faut que vous mande.

Dès que le vieux Bourdeille [2] fut mort, M. de Monta sier écrivit au roi pour lui demander la charge de sénéch de Poitou pour M. de Laurière [3] son beau-frère. Le roi lui accorda. Un peu après le jeune Matha la demanda, dit au roi qu'il y avait très longtemps que cette char était dans leur maison. Le roi écrivit à M. de Montausi et le pria de la lui rendre, en l'assurant qu'il donnera autre chose à M. de Laurière. M. de Montausier répond que pour lui il serait ravi de le pouvoir faire; mais que so beau-frère en ayant reçu les compliments dans la provinc il était impossible, et que Sa Majesté pourrait faire d'autr biens au petit Matha. Le roi en parut piqué, et se morda les lèvres, Hé bien! dit-il, je lui laisse la charge pour tro ans; mais je la donne ensuite pour toujours au petit Math Ce contre-temps a été fâcheux pour M. de Montausie C'était à M. de Grignan que je devais mander ceci [4]; n'importe, mes deux lettres sont à tous deux, et n'en vale pas une bonne.

[1] En huit jours, l'armée du roi et celle des alliés prirent six villes. Apr quoi, l'armée passa le Rhin.

[2] François Sicaire, marquis de Bourdeille et d'Archiac, sénéchal et gou verneur du Périgord.

[3] Le marquis de Laurière avait épousé la sœur du duc de Montausier.

[4] La première femme de M. de Grignan était fille du duc de Montausie (M.)

[redacted]

Vous n'aurez point de Provençal pour premier président, on m'en a fort assurée. M. de Marseille me vint voir hier avec le marquis de Vence et deux députés ; je crus que c'était une harangue.

Adieu, ma chère enfant ; je vous prie d'être bien aise de me voir, en quelque temps que ce soit, et de songer au plaisir que j'en recevrai. Ma fille, voilà une petite sotte bête de lettre, je ferais bien mieux de dormir.

262. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 juin 1672, à 11 heures du soir.

Je viens d'apprendre, ma fille, une triste nouvelle, dont je ne vous dirai point le détail, parceque je ne le sais pas : mais je sais qu'au passage de l'Issel [1], sous les ordres de M. le prince, M. de Longueville a été tué ; cette nouvelle accable. J'étais chez madame de La Fayette quand on vint l'apprendre à M. de La Rochefoucauld, avec la blessure de M. de Marsillac et la mort du chevalier de Marsillac : cette grêle est tombée sur lui en ma présence. Il a été très vivement affligé, ses larmes ont coulé du fond du cœur, et sa fermeté l'a empêché d'éclater. Après ces nouvelles, je ne me suis pas donné la patience de rien demander : j'ai couru chez M. de Pomponne, qui m'a fait souvenir que mon fils est dans l'armée du roi, laquelle n'a eu nulle part à cette expédition ; elle était réservée à M. le prince : on dit qu'il est blessé ; on dit qu'il a passé la rivière dans un petit bateau ; on dit que Nogent a été noyé ; on dit que Guitry est tué ; on dit que M. de Roquelaure et M. de La Feuillade sont blessés, qu'il y en a une infinité qui ont péri en cette rude occasion. Quand je saurai le détail de cette nouvelle, je vous le manderai. Voilà Guitaud qui m'envoie un

[1] C'est-à-dire, au passage du Rhin, l'Issel fut abandonné. (A. G.)

gentilhomme qui vient de l'hôtel de Condé; il me dit que M. le prince a été blessé à la main. M. de Longueville avait forcé la barrière, où il s'était présenté le premier; il a été aussi le premier tué sur-le-champ; tout le reste est assez pareil : M. de Guitry noyé, et M. de Nogent aussi; M. de Marsillac blessé, comme j'ai dit, et une grande quantité d'autres qu'on ne sait pas encore. Mais enfin l'Issel est passé. M. le prince l'a passé trois ou quatre fois en bateau, tout paisiblement, donnant ses ordres partout avec ce sang-froid et cette valeur divine qu'on lui connait. On assure qu'après cette première difficulté on ne trouve plus d'ennemis : ils sont retirés dans leurs places. La blessure de M. de Marsillac est un coup de mousquet dans l'épaule, et un autre dans la mâchoire, sans casser l'os. Adieu, ma chère enfant; j'ai l'esprit un peu hors de sa place, quoique mon fils soit dans l'armée du roi; mais il y aura tant d'autres occasions que cela fait trembler et mourir.

263. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 19 juin 1672.

J'ai présentement dans ma chambre votre grand garçon [1]. Je l'ai envoyé querir dans mon carrosse pour venir dîner avec moi. Mon oncle l'abbé, qui y était aussi, a présenté d'abord à mon neveu un grand papier plié, et l'ayant ouvert, il a trouvé que c'était une généalogie des Rabutin. Il en a été tout réjoui; et il s'amuse présentement à regarder d'où il vient. Si tout d'un train il s'amuse à méditer où il va, nous ne dînerons pas sitôt; mais je lui épargnerai la peine de faire cette méditation, en l'assurant qu'il va droit à la mort, et à une mort assez prompte, s'il fait votre métier, comme il y a beaucoup d'apparence. Je suis certaine que cette pensée ne l'empêchera pas de dîner : il est d'une

[1] Amé-Nicolas de Rabutin, né le 26 mars 1656, fils aîné du comte de Bussy. Il faisait ses études à Paris.

[redacted]

race pour être surpris d'une si triste nouvelle. e ne comprends pas qu'on puisse s'exposer mille e vous avez fait, et qu'on ne soit pas tué mille Je suis aujourd'hui bien remplie de cette ré- mort de M. de Longueville, celle de Guitry, de e plusieurs autres; les blessures de M. le prince, c, de Vivonne, de Montrevel, de Revel, du aulx, de Termes et de mille gens inconnus, me ne idée bien funeste de la guerre. Je ne com- it le passage du Rhin à la nage. Se jeter dedans omme des chiens après un cerf, et n'être ni ommé en abordant, tout cela passe tellement mon i que la tête m'en tourne. Dieu a conservé mon ici; mais peut-on compter sur ceux qui sont à Adieu, mon cher cousin, je m'en vais dîner. otre fils bien fait et aimable. Je suis fort aise imiez mes lettres. On ne peut être à votre goût oup de vanité.

U COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 26 juin 1672.

:-on pas, comme vous en parlez, Madame, qu'il es gens de guerre qui meurent? Cependant la ue la guerre ne fait que hâter la mort de quel- qui auraient vécu davantage, s'ils n'y étaient Pour moi, je me suis trouvé en plusieurs occa- : périlleuses sans avoir seulement été blessé. eur a roulé sur d'autres choses; et pour parler it, j'aime mieux avoir été moins heureux que t jeune. Il y a cent mille gens qui ont été tués à : occasion où ils se sont trouvés, et cent mille seconde : *Così l'ha voluto il fato.* Cependant je ans de grandes alarmes; mais il faut que je vous adame, en vous apprenant qu'on fait quelque-

[redacted] [redacted]

fois dix campagnes sans tirer une fois l'épée, et qu'c
trouve souvent dans des batailles sans voir l'ennemi
exemple, quand on est à la seconde ligne, ou à l'arr
garde, et que la première ligne a décidé du combat, coı
il arriva à la bataille des Dunes en 1658. Dans une gı
de campagne, les officiers de cavalerie courent plı
hasard que les autres. Dans une guerre de siéges, les
ciers d'infanterie sont mille fois plus exposés : et sur c
Madame, il faut que je vous dise ce que M. de Tur
m'a conté avoir ouï dire au feu prince d'Orange Guillau
que les jeunes filles croyaient que les hommes étaient
jours en état; et que les moines croyaient que les gen
guerre avaient toujours, à l'armée, l'épée à la main. l
térêt que vous avez à cette campagne vous fait fair
réflexions que vous n'aviez jamais faites. Si monsieur v
fils n'était pas là, vous regarderiez cette action comme
autres dont vous avez ouï parler, sans être émue, et
trouveriez seulement de la hardiesse au passage du R
où vous trouvez aujourd'hui de la témérité. Croyez-ı
ma chère cousine, la plupart des choses ne sont gra
ou petites, qu'autant que notre esprit les fait ainsi. Le
sage du Rhin à la nage est une belle action, mais elle
pas si téméraire que vous pensez. Deux mille che
passent pour en aller attaquer quatre ou cinq cents.
deux mille sont soutenus d'une grande armée où le ro
en personne, et les quatre ou cinq cents sont des tro
épouvantées par la manière brusque et vigoureuse doı
a commencé la campagne. Quand les Hollandais aur
eu plus de fermeté en cette rencontre, ils n'auraient
qu'un peu plus de gens, et enfin ils auraient été acc
par le nombre. Si le prince d'Orange avait été à l'a
bord du Rhin avec son armée, je ne pense pas que l'oı
essayé de passer à la nage devant lui, et c'est ce qui aı
été téméraire, si on l'avait hasardé. Cependant c'est ce
fit Alexandre au passage du Granique. Il passa avec c

rante mille hommes cette rivière à la nage, malgré cent mille qui s'y opposaient. Il est vrai que s'il eût été battu, on aurait dit que c'eût été un fou; et ce ne fut que parce-qu'il réussit, que l'on dit qu'il avait fait la plus belle action du monde.

Je suis fort aise, ma belle cousine, que votre déchaînement contre la guerre n'ait d'autre raison que la crainte de l'avenir, et que M. de Sévigné se soit tiré heureusement d'affaire. Il faut espérer qu'il sera toujours heureux. Ce n'est pas que le maréchal de La Ferté ne dise que la guerre dit: *Attends-moi, je t'aurai*. Mandez-moi si monsieur votre fils était commandé de passer. Si mon fils vous plaît, Madame, il peut bien plaire à d'autres. Vous avez le goût bon.

265. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, 20 juin 1672.

Il m'est impossible de me représenter l'état ou vous avez été, ma chère enfant, sans une extrême émotion; et quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci! je ne puis tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Hélas! que j'étais mal instruite d'une santé qui m'est si chère! Qui m'eût dit en ce temps-là: votre fille est plus en danger que si elle était à l'armée? J'étais bien loin de le croire. Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui sont présentement dans mon cœur? Le péril extrême où se trouve mon fils; la guerre qui s'échauffe tous les jours; les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir,

[redacted] [redacted]

tout cela me déchire, me tue, et me fait mener une vie contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en v rité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. V n'avez jamais vu Paris comme il est ; tout le monde pleu ou craint de pleurer : l'esprit tourne à la pauvre mada de Nogent ; madame de Longueville fait fendre le cœu ce qu'on dit ; je ne l'ai point vue, mais voici ce qu sais.

Mademoiselle de Vertus[1] était retournée depuis d jours à Port-Royal, où elle est presque toujours : on allé la querir avec M. Arnauld, pour dire cette terr nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se m trer ; ce retour si précipité marquait bien quelque chos funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah ! Mademoise comment se porte monsieur mon frère (*le Grand Con* Sa pensée n'osa aller plus loin. Madame, il se porte l de sa blessure. — Il y a eu un combat. Et mon fils On ne lui répondit rien. — Ah ! Mademoiselle, mon mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ? — Mada je n'ai point de parole pour vous répondre. — Ah ! cher fils ! est-il mort sur-le-champ ? n'a-t-il pas eu un moment ? ah ! mon Dieu ! quel sacrifice ! et là-dessus tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive dou peut faire, et par des convulsions, et par des évanoui ments, et par un silence mortel, et par des cris étou et par des larmes amères, et par des élans vers le cie par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout épro Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, p que Dieu le veut ; elle n'a aucun repos ; sa santé, déja mauvaise, est visiblement altérée : pour moi, je lui haite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre a une telle perte.

Il y a un homme[2] dans le monde qui n'est guère m

[1] Sœur de la duchesse de Montbazon. Elle mourut à Port-Royal. (A

[2] M. de La Rochefoucauld. On sait qu'il avait aimé madame de Lon

[redacted]

touché ; j'ai dans la tête que s'ils s'étaient rencontrés tous deux dans ces premiers moments, et qu'il n'y eût eu personne avec eux, tous les autres sentiments auraient fait place à des cris et à des larmes, que l'on aurait redoublés de bon cœur : c'est une vision.

Mais enfin quelle affliction ne montre point notre grosse marquise d'Huxelles sur le pied de la bonne amitié? Les maîtresses ne s'en contraignent pas. Toute sa pauvre maison revient; et son écuyer, qui arriva hier, ne paraît pas un homme raisonnable : cette mort efface les autres. Un courrier d'hier au soir apporta la mort du comte du Plessis[1], qui faisait faire un pont; un coup de canon l'a emporté. M. de Turenne assiége Arnheim : on parle aussi du fort de Skenk. Ah! que ces beaux commencements seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens! Dieu conserve mon pauvre fils! il n'a point été de ce passage; s'il y avait quelque chose de bon à un tel métier, ce serait d'être attaché à une charge. Mais la campagne n'est point finie.

Au milieu de nos chagrins, la description que vous me faites de madame Colonne et de sa sœur est une chose divine; elle réveille malgré qu'on en ait; c'est une peinture admirable[2]. La comtesse de Soissons et madame de Bouillon (*leurs sœurs*) sont en furie contre ces folles, et disent qu'il les faut enfermer; elles se déclarent fort contre cette étrange folie. On ne croit pas que le roi veuille fâcher M. le connétable (*Colonne*), qui est assurément le plus grand

ville; mais cette liaison n'existait plus. Un des éditeurs de madame de Sévigné dit que La Rochefoucauld avait quelque raison de penser que le duc de Longueville était son fils.

[1] Alexandre de Choiseul, comte du Plessis.

[2] Madame de Colonne et madame Mazarin avaient été arrêtées à Aix. Elles étaient déguisées en hommes, et venaient chercher, l'une le chevalier de Lorraine, l'autre le comte de Marsan. Le roi, dit-on, fut fâché qu'on les eût arrêtées, car, dit mademoiselle de Scuderi, qui raconte cette aventure dans une de ses lettres, « il aime madame de Colonne, et ne lui voudrait pas nuire. »

[redacted]

seigneur de Rome. En attendant, nous les verrons arriver comme mademoiselle *de l'Étoile* [1] : la comparaison est admirable.

Voilà des relations ; il n'y en a point de meilleures : vous verrez dans toutes que M. de Longueville est cause de sa mort et de celle des autres, et que M. le prince a été père uniquement dans cette occasion, et point du tout général d'armée. Je disais hier, et l'on m'approuva, que, si la guerre continue, M. le duc [2] sera cause de la mort de M. le prince ; son amour pour lui passe toutes ses autres passions. La Marans est abîmée ; elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, et qu'avec M. de Longueville, M. le prince et M. le duc sont morts aussi ; et qu'on le lui dise, et qu'au nom de Dieu on ne l'épargne point ; qu'aussi bien elle est dans un état qu'il est inutile de ménager. Si l'on pouvait rire, on rirait : ah ! si elle savait combien peu on songe à lui cacher quelque chose, et combien chacun est occupé de ses douleurs et de ses craintes, elle ne croirait pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

Les nouvelles que je vous mande sont d'original ; c'est de Gourville qui était avec madame de Longueville, quand elle a reçu ses lettres : tous les courriers viennent droit à lui. M. de Longueville avait fait son testament avant que de partir ; il laisse une grande partie de son bien à un fils qu'il a, et qui, à mon avis, paraîtra sous le nom de chevalier d'Orléans [3], sans rien coûter à ses parents, quoiqu'ils ne soient point gueux. Savez-vous où l'on mit le corps de M. de Longueville ? dans le même bateau où il avait passé tout vivant, il y avait deux heures. M. le prince, qui était blessé, le fit mettre auprès de lui, couvert d'un manteau,

1 Du *Roman comique* de Scarron.

2 Henri-Jules de Bourbon, fils de M. le prince.

3 Il parut sous le nom du chevalier de Longueville, et fut tué pendant le siége de Philisbourg, en 1688, par un soldat qui tirait une bécassine. (A. G.)

en repassant le Rhin avec plusieurs autres blessés pour se faire panser dans une ville en-deçà de ce fleuve, de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le chevalier de Montchevreuil, qui était attaché à M. de Longueville, ne veut point qu'on le panse d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui [1].

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville. Il n'était point à cette première expédition; mais il sera d'une autre : peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier? Je vous conseille d'écrire à M. de La Rochefoucauld sur la mort de son chevalier et sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure; il est au premier rang de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison : je compte pour rien son esprit et son agrément. Je ne m'amuserai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime.

Du même jour, à dix heures du soir.

Il y a deux heures que j'ai fait mon paquet, et en revenant de la ville je trouve la paix faite, selon une lettre qu'on m'a envoyée. Il est aisé de croire que toute la Hollande est en alarme et soumise : le bonheur du roi est au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu. On va commencer à respirer; mais quel redoublement de douleur à madame de Longueville, et à ceux qui ont perdu leurs chers enfants! J'ai vu le maréchal du Plessis, il est très affligé, mais en grand capitaine. La maréchale [2] pleure amèrement, et la comtesse [3] est fâchée de n'être point duchesse; et puis c'est tout. Ah! ma fille, sans l'emportement de M. de Longueville, songez que nous aurions la Hollande sans qu'il nous en eût rien coûté.

[1] Philippe de Mornay, chevalier de Malte; il mourut de cette blessure.
[2] Colombe Le Charron, morte en 1681.
[3] Marie-Louise Le Loup de Bellenave.

[redacted]

266. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24

Je suis présentement dans la chambre de ma
vous pouviez la voir en l'état qu'elle est, vous
riez pas que je ne partisse demain matin. Elle
jourd'hui le viatique pour la dernière fois; ma
son mal est d'être entièrement consumée, cette
goutte d'huile ne se trouve pas sitôt. Elle est deb
à-dire dans sa chaise, avec sa robe-de-chambre
nette, une coiffe noire par-dessus, et ses gar
senteur, nulle malpropreté dans sa chambre;
visage est plus changé que si elle était morte de
jours; les os lui percent la peau; elle est entièrem
et desséchée; elle n'avale qu'avec des difficultés
elle a perdu la parole. M. Vesou lui a signifié s
elle ne prend plus de remèdes; la nature ne re
rien; elle n'est quasi plus enflée, parceque l'hy
causé le dessèchement; elle n'a plus de douleu
qu'il n'y a plus rien à consumer; elle est fort
mais elle respire encore; et voilà à quoi elle tie
eu des froids et des faiblesses qui nous ont fait cro
était passée; on a voulu une fois lui donner l
onction. Je ne quitte plus ce quartier, de peur d'
Je vous assure que, quelque chose que je voie
cette dernière scène me coûtera bien des larmes
spectacle difficile à soutenir, quand on est tend
moi. Voilà, ma fille, où nous en sommes. Il y
maines qu'elle nous donna congé à tous, parcequ'
encore un reste de cérémonie; mais présenteme
masque est ôté, elle nous a fait entendre, à l'
moi, en nous tendant la main, qu'elle recevait un
consolation de nous avoir tous deux dans ces der
ments: cela nous creva le cœur, et nous fit voir q

longtemps la comédie, et qu'à la mort on dit la vérité. Je ne vous dis plus, ma fille, le jour de mon départ :

> Comment pourrais-je vous le dire?
> Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort [1].

Mais enfin, pourvu que vous vouliez bien ne nous point mander de ne pas partir, il est très certain que nous partirons. Laissez-nous donc faire ; vous savez comme je hais les remords : ce m'eût été un *dragon* perpétuel que de n'avoir pas rendu les derniers devoirs à ma pauvre tante. Je n'oublie rien de ce que je crois lui devoir dans cette triste occasion.

Je n'ai point vu madame de Longueville ; on ne la voit point ; elle est malade : il y a eu des personnes distinguées, mais je n'en ai pas été, et n'ai point de titre pour cela. Il ne paraît pas que la paix soit si proche que je vous l'avais mandé ; mais il paraît un air d'intelligence partout, et une si grande promptitude à se soumettre, qu'il semble que le roi n'ait qu'à s'approcher d'une ville pour qu'elle se rende à lui. Sans l'excès de bravoure de M. de Longueville, qui lui a causé la mort et à beaucoup d'autres, tout aurait été à souhait ; mais, en vérité, la Hollande entière ne vaut pas un tel prince. N'oubliez pas d'écrire à M. de La Rochefoucauld sur la mort de son chevalier et la blessure de M. de Marsillac ; n'allez pas vous fourvoyer ; voilà ce qui l'afflige : hélas! je mens ; entre nous, ma fille, il n'a pas senti la perte du chevalier, et il est inconsolable de celui que tout le monde regrette. Il faut écrire aussi au maréchal du Plessis. Tous nos pauvres amis sont encore en santé. Le petit La Troche [2] a passé des premiers à la nage, on l'a distingué : si je suis encore ici, dites-en un mot à sa mère, cela lui fera plaisir.

Ma pauvre tante me pria l'autre jour, par signes, de

[1] C'est la pensée d'un joli madrigal de Montreuil. (A. G.)

[2] François-Martin de Savonnières de La Troche, alors âgé de seize ans.



[redacted]

vous faire mille amitiés, et de vous dire adieu ; elle nous fit pleurer : elle a été en peine de la pensee de votre maladie ; notre abbé vous en fait mille compliments : il faut que vous lui disiez toujours quelque petite douceur pour soutenir l'extrême envie qu'il a de vous aller voir. Vous êtes présentement à Grignan ; j'espère que j'y serai à mon tour aussi bien que les autres : hélas ! je suis toute prête. J'admire mon malheur, c'est assez que je desire quelque chose pour y trouver de l'embarras. Je suis très contente des soins et de l'amitié du coadjuteur ; je ne lui écrirai point, il m'en aimera mieux : je serai ravie de le voir et de causer avec lui.

Le marquis de Villeroi est renvoyé à Lyon ; le roi n'a pas voulu qu'il soit demeuré. Jarzé était avec M. de Munster ; il a eu permission de se faire assommer, et il y a bien réussi. Vous savez que Jarzé était aussi exilé [1].

267. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 27 juin 1672.

Ma pauvre tante reçut hier l'extrême-onction ; vous ne vites jamais un spectacle plus triste : elle respire encore, voilà tout ce que je puis vous dire; vous saurez le reste dans son temps ; mais enfin il est impossible de n'être pas sensiblement touchée de voir finir si cruellement une personne qu'on a toujours aimée et fort honorée. Vous dites là-dessus tout ce qui peut se dire de plus honnête et de plus raisonnable ; j'en userai selon vos avis, et, après avoir décidé, je vous ferai part de la victoire, et partirai sans avoir les remords et les inquiétudes que je prévoyais; tant il est impossible de ne se pas tromper dans tout ce que

[1] René du Plessis de La Roche Pichemer, comte de Jarzé. C'est le même qui, pendant la régence, à l'instigation du grand Condé, afficha une folle passion pour la reine Anne d'Autriche. Alors il fut chassé de la cour, et il ne revint que pour se faire exiler. Ménage en parle comme d'un homme à bons mots.

[redacted]

l'on pense : j'avais imaginé que je serais déchirée entre le déplaisir de quitter ma tante et les craintes de la guerre pour mon fils; Dieu a mis ordre à l'un, je rendrai tous mes derniers devoirs; et le bonheur du roi a pourvu à l'autre, puisque toute la Hollande se rend sans résistance, et que es députés sont à la cour, comme je vous l'avais mandé 'autre jour. Ainsi, ma fille, défaisons-nous de croire que ous puissions rien penser de juste sur l'avenir.; et consiérons seulement le malheur de madame de Longueville uisque c'est une chose passée : voilà sur quoi nous pouons parler. Enfin la guerre n'a été faite que pour tuer n pauvre enfant; le moment d'après, tout se tourne à la ix; et enfin le roi n'est plus occupé qu'à recevoir les putés des villes qui se rendent. Il reviendra *comte de ollande*. Cette victoire est admirable, et fait voir que en ne peut résister aux forces et à la conduite de Sa ajesté : le plus sûr est de l'honorer et de le craindre, et n'en parler qu'avec admiration.

J'ai vu enfin madame de Longueville; le hasard me aça près de son lit : elle m'en fit approcher encore avantage, et me parla la première, car, pour moi, je sais point de paroles dans une telle occasion. Elle me t qu'elle ne doutait pas qu'elle ne m'eût fait pitié, que en ne manquait à son malheur; elle me parla de madame e La Fayette, de M. d'Hacqueville, comme de ceux qui la laindraient le plus; elle me parla de mon fils, et de l'amitié que son fils avait pour lui : je ne vous dis point mes réponses; elles furent comme elles devaient être; et, de bonne foi, j'étais si touchée que je ne pouvais pas mal dire: la foule me chassa. Mais enfin la circonstance de la paix est une sorte d'amertume qui me blesse jusqu'au cœur, quand je me mets à sa place; quand je me tiens à la mienne, j'en loue Dieu, puisqu'elle conserve mon pauvre Sévigné et tous nos amis.

Vous êtes présentement à Grignan; vous me voulez ef-

[redacted] [redacted]

frayer de la pensée de ne me point promener, et de n'a[...]
ni poires, ni pêches; mais, ma très aimable, vous y
rez peut-être; et quand je serai lasse de compter vos s[...]
ves, ne pourrai-je point aller sur vos belles terrasses? et
me voulez-vous point donner des figues et des muscats
Vous avez beau dire, je m'exposerai à la sécheresse d[...]
pays, espérant bien de n'en trouver que là : je prévois
seulement une brouillerie entre nous, c'est que vous voudrez que j'aime votre fils plus que votre fille, et je ne crois
pas que cela puisse être; je me suis tellement engagée d'amitié avec cette petite, que je sens un véritable chagrin
de ne la pouvoir mener.

M. de La Rochefoucauld est fort en peine de la blessure de
M. de Marsillac; il craint que son malheur ne lui donne la
gangrène. Je ne sais si vous devez écrire à madame de
Longueville, je crois que oui.

On a fait une assez plaisante folie de la Hollande:
c'est une comtesse âgée d'environ cent ans; elle est bien
malade; elle a autour d'elle quatre médecins : ce sont
les rois d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Suède.
Le roi d'Angleterre lui dit : Montrez la langue; ah! la
mauvaise langue! Le roi de France tient le pouls et dit: Il
faut une grande saignée. Je ne sais ce que disent les deux
autres, car je suis abîmée dans la mort; mais enfin cela est
assez juste et assez plaisant.

Je suis fort aise que vous ne soyez point grosse; vous
serez bientôt remise de tous vos autres maux; je n'ai pas
de foi à votre laideur. J'ai vu deux ou trois Provençaux
j'ai oublié leurs noms; mais enfin la Provence m'est devenue fort chère; elle m'a effacé la Bretagne et la Bourgogne
je les méprise.

[redacted]

268. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 1er juillet 1672.

Enfin, ma fille, notre chère tante a fini sa malheureuse vie : la pauvre femme nous a fait bien pleurer dans cette triste occasion ; et pour moi, qui suis tendre aux larmes, j'en ai beaucoup répandu. Elle mourut hier matin à quatre heures, sans que personne s'en aperçût ; on la trouva morte dans son lit : la veille, elle était extraordinairement mal, et, par inquiétude, elle voulut se lever ; elle était si faible, qu'elle ne pouvait se tenir dans sa chaise, et s'affaissait et coulait jusqu'à terre ; on la relevait. Mademoiselle de La Trousse se flattait, et trouvait que c'était qu'elle avait besoin de nourriture ; elle avait des convulsions à la bouche : ma cousine disait que c'était un embarras que le lait avait fait dans sa bouche et dans ses dents : pour moi, je la trouvais très mal. A onze heures, elle me fit signe de m'en aller : je lui baisai la main, elle me donna sa bénédiction, et je partis ; ensuite elle prit son lait par complaisance pour mademoiselle de La Trousse ; mais, en vérité, elle ne put rien avaler, et elle lui dit qu'elle n'en pouvait plus ; on la recoucha, elle chassa tout le monde, et dit qu'elle s'en allait dormir. A trois heures, elle eut besoin de quelque chose, et fit encore signe qu'on la laissât en repos. A quatre heures, on dit à mademoiselle de La Trousse que sa mère dormait ; ma cousine dit qu'il ne fallait pas l'éveiller pour prendre son lait. A cinq heures, elle dit qu'il fallait voir si elle dormait. On approche de son lit, on la trouve morte : on crie, on ouvre les rideaux ; sa fille se jette sur cette pauvre femme, elle la veut réchauffer, ressusciter : elle l'appelle, elle crie, elle se désespère ; enfin on l'arrache, et on la met par force dans une autre chambre : on me vient avertir ; je cours tout émue ; je trouve cette pauvre tante toute froide, et couchée si à son aise, que

je ne crois pas que depuis six mois elle ait eu un mo[illegible]
si doux que celui de sa mort ; elle n'était quasi point chan
gée, à force de l'avoir été auparavant. Je me mis à genou
et vous pouvez penser si je pleurai abondamment en voya
ce triste spectacle. J'allai voir ensuite mademoiselle de
Trousse, dont la douleur fend les pierres : je les ame
toutes deux ici 1 : le soir, madame de La Trousse
prendre ma cousine pour la mener chez elle et à La Tr
dans trois jours, en attendant le retour de M. de La Tr
Mademoiselle de Méri a couché ici : nous avons
matin au service ; elle retourne ce soir chez elle,
qu'elle le veut ; et me voilà prête à partir. Ne m
donc plus, ma belle ; pour moi, je vous écrira
car, quelque diligence que je fasse, je ne puis q
core de quelques jours, mais je ne puis plus recev
lettres ici.

Vous ne m'avez point écrit le dernier ordir
deviez m'en avertir pour m'y préparer : je n
dire quel chagrin cet oubli m'a donné, ni de
gueur m'a paru cette semaine : c'est la pren
cela vous est arrivé ; j'aime encore mieux en
touchée, par n'y être pas accoutumée : j'espè
velles dimanche. Adieu donc, ma chère enf
On m'a promis une relation, je l'attends
que le roi continue ses conquêtes. Vous n
un mot sur la mort de M. de Longuevil
soin que j'ai eu de vous instruire, ni sur t
je parle à une sourde ou à une muette ;
faut que j'aille à Grignan ; vos soins so
corde. Adieu donc, jusqu'au revoir. N
mille amitiés ; il est adorable du bo
vouloir venir en Provence.

1 Mademoiselle de La Trousse et mademoisel
de madame de La Trousse.

[redacted]

269. — A LA MÊME.

A Paris, dimanche 3 juillet 1672.

Je m'en vais à Livry mener ma petite enfant; ne vous mettez nullement en peine d'elle, j'en ai des soins extrêmes, et je l'aime assurément beaucoup plus que vous ne l'aimez. J'irai demain dire adieu à M. d'Andilly, et reviendrai mardi pour achever quelques bagatelles, et partir ce qui s'appelle incessamment. Je laisse cette lettre à ma belle Troche, qui se charge de vous mander toutes les nouvelles; elle s'en acquittera mieux que moi : l'intérêt qu'elle a dans l'armée la rend mieux instruite qu'une autre, et principalement qu'une autre qui, depuis quatre jours, n'a vu que des larmes, du deuil, des services, des enterrements, et la mort enfin. Je vous avoue que j'ai été fort accablée de chagrin quand mon laquais est venu me dire qu'il n'y avait point de lettres pour moi à la poste : voici la deuxième fois que je n'ai pas un mot de vous; je crois que ce pourrait être la faute de la poste, ou de votre voyage; mais cela ne laisse pas de déplaire beaucoup : comme je ne suis point accoutumée à la peine que je souffre dans cette occasion, je la soutiens d'assez mauvaise grace. Vous avez été si malade, qu'il me semble toujours qu'il vous arrivera quelque malheur; et vous en avez été si entourée depuis que vous n'êtes plus avec moi, que j'ai raison de les craindre tous, puisque vous n'en craignez pas un. Adieu, ma très chère; je vous en dirais davantage si j'avais reçu de vos nouvelles.

270. — A LA MÊME.

A Livry, dimanche au soir 3 juillet 1672.

Ah! ma fille, j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir

[redacted]

ici. Je n'avais point reçu votre lettre ; mon ami de la poste m'avait mandé que je n'en avais point ; j'étais au désespoir. J'ai laissé le soin à madame de La Troche de vous mander toutes les nouvelles, et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir ; et M. de Coulanges, que j'aime comme ma vie, et qui est le plus joli homme du monde, m'envoie votre lettre qui était dans son paquet ; et pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir son laquais au clair de la lune : il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets ; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train de ce qui se passe.

Vous devez avoir reçu des relations fort exactes ; elles vous auront fait voir que le Rhin était mal défendu ; le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le prince et ses Argonautes étaient dans un bateau : les premières troupes qu'ils rencontrèrent au-delà demandaient quartier ; quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchements, et, poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le duc le suit, M. le prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on aurait, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avait su l'envie que ces gens-là avaient de se rendre ; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire, car, si elle eût tourné autrement, il eût été criminel. Il se charge de reconnaître si la rivière est guéable ; il dit qu'oui : elle ne l'est pas ; des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger ; il est vrai qu' passe le premier : cela ne s'est jamais hasardé ; cela réussi il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre : vo

[redacted]

›ien que son bonheur et sa valeur ne se sont point ; mais vous devez avoir de grandes relations de a.

ıevalier de Nantouillet[1] était tombé de cheval ; il ınd de l'eau, il revient, il retourne, il revient enıfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache ; al le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve ée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient : voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souve-'onte, prince des Massagètes.

este, il n'est rien de plus vrai que M. de Longue-'ait été à confesse avant que de partir : comme il ıntait jamais de rien, il n'en avait pas même fait à madame sa mère ; mais ce fut une confession e par nos amis (*de Port-Royal*), et dont l'absolution rée plus de deux mois : cela s'est trouvé si vrai, lame de Longueville n'en peut pas douter : vous penser quelle consolation. Il faisait une infinité de és et de charités que personne ne savait, et qu'il iit qu'à condition qu'on n'en parlât point : jamais me n'a eu tant de solides vertus ; il ne lui manquait vices, c'est-à-dire un peu d'orgueil, de vanité, de ; mais, du reste, jamais on n'a été si près de la on : *pago lui, pago il mondo ;* il était au-dessus anges ; pourvu qu'il fût content de lui, c'était asvois souvent des gens qui sont encore fort éloi-se consoler de cette perte ; mais, pour tout le gros ıde, ma pauvre enfant, cela est passé ; cette triste e n'a assommé que trois ou quatre jours ; la mort ›AME[2] dura bien plus longtemps. Les intérêts pars de chacun pour ce qui se passe à l'armée empêa grande application pour les malheurs d'autrui. ce premier combat, il n'a été question que de villes

[1] çois Duprat, descendant du chancelier.
[2] riette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

rendues et de députés qui viennent demander la grâce d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis de Sa Majesté.

N'oubliez pas d'écrire un petit mot à La Troche, sur ce que son fils s'est distingué et a passé à la nage ; on l'a loué devant le roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les Français sont jolis assurément ; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité ; enfin il n'y a plus de rivière présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur.

Au reste, voici bien des nouvelles ; j'avais amené ici ma petite enfant pour y passer l'été ; j'ai trouvé qu'il y fait sec, il n'y a point d'eau ; la nourrice craint de s'y ennuyer : que fais-je à votre avis? Je la ramènerai après-demain chez moi tout paisiblement ; elle sera avec *la mère Jeanne* qui fera leur petit ménage ; madame de Sanzei sera à Paris : elle ira la voir ; j'en saurai des nouvelles très souvent ; voilà qui est fait, je change d'avis ; ma maison est jolie, et ma petite ne manquera de rien : il ne faut pas croire que Livry soit charmant pour une nourrice comme pour moi. Adieu, ma divine enfant ; pardonnez le chagrin que j'avais d'avoir été si longtemps sans recevoir de vos lettres ; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en avoir point.

271. — A MADAME LA COMTESSE DE BUSSY.

A Paris, ce 7 juillet 1672.

J'avais résolu, je ne sais pourquoi, de pousser mon impertinence jusqu'au bout, et, puisque j'avais manqué une fois à vous faire réponse, je croyais bien n'en pas demeurer là, et continuer, tant que vous me feriez l'honneur de m'écrire. Mais, malgré cette belle résolution, je me sens forcée de le faire. Votre lettre me désarme, je ne sais plus

[redacted]

rouver de la brutalité, je n'eusse jamais cru voir en une telle faiblesse. J'ai trouvé très plaisant tout ce que m'avez mandé, et j'ai plutôt manqué de vous faire nse par la crainte de ne rien dire qui vaille, que par ie de vous faire un affront, comme j'ai déja fait. Est-ce que vous écrivez, madame la Comtesse? Il y a du 'ille et du Rabutin dans votre style, la province ne ɔint gâté; et, bien loin de vous apostropher dans la de mon cousin, je lui écrirai dans celle-ci, si je m'en . Voilà un changement qui vous doit surprendre. Vous onnez une nouvelle envie d'avoir soin de mon petit n [1], et je la passerais sans doute, cette envie, si je ne allais point en Provence. Mais je m'en vais voir cette re Grignan; je ne sais si je passerai en Bourgogne : qu'il en soit, si je ne vous en donne avis, c'est que je rai trop loin de vous, et que je ne veux point m'ar- . Voilà un assez long temps que j'abandonnerai notre er, je ne me dédis point de tout le bien que j'ai dit de on esprit paraît doux et aimable. J'ai perdu depuis jours ma pauvre tante de La Trousse, après une ma- de sept mois. Cette longue souffrance, et cette mort ite, m'a bien fait répandre des larmes. Je l'aimais et rais parfaitement. Je ne lui ferai donc point vos com- ents, mais bien à mon oncle l'abbé, qui vous honore ɔurs, et qui vous est trop obligé de votre souvenir.

272. — A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 8 juillet 1672.

nfin, ma fille, vous êtes à Grignan, et vous m'attendez votre lit : pour moi, je suis dans l'agitation du départ, i je voulais être tout le jour à rêver, je ne vous verrais si tôt; mais je pars, et si je vous écris encore lundi,

[1] fils aîné du comte de Rabutin, qui était à Paris pour y faire ses .

[redacted] [redacted]

c'est le bout du monde. Soyez bien paresseuse avant qu j'arrive, afin de n'avoir plus aucune paresse dans le cor quand j'arriverai : il est vrai que nos humeurs sont un pe opposées ; mais il y a bien d'autres choses sur quoi no sommes d'accord ; et puis, comme vous dites, nos cœu nous répondent quasi de notre degré de parenté. J'ai été Saint-Maur faire mes adieux, sans les faire pourtant ; ca sans vanité, la délicatesse de madame de La Fayette n peut souffrir sans émotion le départ d'une amie comn moi ; je vous dis ce qu'elle dit. J'y fus avec M. de La R chefoucauld, qui me montra la lettre que vous lui écrive qui est très bien faite ; il ne trouve personne qui écri mieux que vous ; il a raison. Nous causâmes fort en che min, nous trouvâmes là madame du Plessis, deux demoi selles de La Rochefoucauld, et Gourville, qui, avec u coup de baguette, nous fit sortir de terre un souper adm rable. Madame de La Fayette me retint à coucher. I lendemain, La Troche et l'abbé Arnauld me vinrent queri et me voilà faisant mes paquets. J'ai dit adieu à M. d'An dilly ; je m'en vais courir encore pour mille affaires : il a bien longtemps que je n'ai eu le cœur si content.

Mon fils m'a écrit, et me parle comme un homme q croit avoir fini sa campagne, et attrapé M. de Grignan [1] il dit que tout est soumis au roi, que Grotius [2] est reven pour achever de conclure la paix, et que la seule chose q soit impossible à Sa Majesté, c'est de trouver des ennemi qui lui résistent. Il ajoute que, si les armées se retirer d'aussi bonne heure qu'on le croit, il viendra nous trouve à Grignan. Il me parle fort de vous ; quand vous lui écri rez, priez-le bien de faire cette jolie équipée. Il a vu l chevalier de Grignan, qui se porte bien, et qui lui a di

1 En ne se faisant pas tuer ; car alors madame de Grignan serait seul héritière de sa mère.

2 Ambassadeur de la république de Hollande en France, et pensionnaire de Rotterdam. C'était le fils du célèbre publiciste. (A. G.)

[redacted]

qu'il ne m'écrivait pas souvent; mais il ne s'est pas vanté de n'avoir seulement pas fait de réponse à un billet que je lui avais écrit : c'est *le petit glorieux ;* on lui pardonne, pourvu qu'il ne soit pas tué.

Il y a un nombre infini de pleureuses de la mort de M. de Longueville : cela décrédite un peu le métier; elles voulaient toutes avoir des conversations avec M. de La Rochefoucauld; mais lui, qui craint d'être ridicule plus que toutes les choses du monde, il les a fort bien envoyées se consoler ailleurs.

La Marans est abîmée; il y a dix mois qu'elle n'a vu sa sœur[1]; elles sont mal ensemble; elle y fut, il y a trois jours, toute masquée; et sans aucun préambule, ni se démasquer, quoique sa sœur la reconnût d'abord, elle lui dit en pleurant : Ma sœur, je viens ici pour vous prier de me dire comment vous étiez quand votre amant mourut; pleurâtes-vous longtemps? ne dormiez-vous point? aviez-vous quelque chose qui vous pesait sur le cœur? mon Dieu, comment faisiez-vous? cela est bien cruel! parliez-vous à quelqu'un? étiez-vous en état de lire? sortiez-vous? mon Dieu, que cela est triste! que fait-on à cela? Enfin, ma fille, vous l'entendez d'ici. Sa sœur lui dit ce qu'elle voulut, et courut conter cette scène à M. de La Rochefoucauld, qui en rirait, s'il pouvait rire. Pour nous, il est vrai que nous avons trouvé cette folie digne d'elle, et pareille à la belle équipée qu'elle fit quand elle alla trouver le bon homme d'Andilly, le croyant le druide Adamas, à qui toutes les bergères du Lignon allaient conter leurs histoires et leurs infortunes, et en recevaient une grande consolation. J'ai cru que ce récit vous divertirait aussi bien que nous. Dampierre est très affligée; mais elle cède à Théobon, qui, pour

[1] Mademoiselle de Montalais. C'était une fille d'esprit, mais fort intrigante. Elle avait été dans le même temps confidente de *Madame*, de mademoiselle de La Vallière, de madame de Montespan, alors mademoiselle de Tonnay, etc.

[redacted] [redacted]

la mort de son frère [1], s'est enfermée à nos Sœurs d
Marie de la rue Saint-Antoine. La Castelnau est
on lui a dit que M. de Longueville disait à Ninon
moiselle, délivrez-moi donc de cette grosse ma
Castelnau : là-dessus elle danse. Pour la marquis
les, elle est affligée comme une honnête et vérita
Le petit enfant de M. de Longueville est ce m
apôtre dont vous avez tant ouï parler ; c'est une
belles histoires de nos jours [2]. Je crois que vous n'
pas d'écrire à ma cousine de La Trousse, dont la
et le mérite, à l'égard des soins qu'elle a eus de
sont au-dessus de toute louange..

Je vous prie, quoi qu'on dise, de faire faire de
scorpion, afin que nous trouvions en même temps
et les médecines. Pour vos cousins, j'en parla
jour ; un Provençal m'assura que ce n'étaient pa
importuns que vous eussiez à Grignan, et qu'il y
d'une autre espèce, qui, sans vous blesser en
vous faisaient bien plus de mal. Je comprends
vous avez présentement un peu l'air de madame
ville [3] ; mais bientôt vous aurez à recevoir une c
qui vous fera mettre en œuvre le colombier et la
et même la basse-cour. Ah ! c'est bien pour di
daises que je dis tout cela ; car si vous en mettez
davantage, nous ne le souffrirons pas : c'est le
faire mourir notre abbé que de le tenter de ma
votre ordinaire n'est que trop bon. La Mousse [4]

[1] Le comte de Rochefort Théobon, tué au passage du Rhin.

[2] C'était un enfant qu'il avait eu de la maréchale de La Ferté
500,000 livres. Quelques années après, lorsque Louis XIV fit
naître ses enfants naturels, pour préparer le public à ce grand
fit reconnaître le bâtard de M. de Longueville. Il était dans l
que les enfants de madame de Montespan, puisque madame
l'avait eu du vivant de son mari.

[3] L'un des personnages de Molière dans *Georges-Dandin*.

[4] Il devait faire le voyage de Grignan avec madame de Sévig
de Coulanges. (A. G.)

peu ébranlé de la crainte des puces, des punaises, des scorpions, des chemins et du bruit qu'il trouvera peut-être : tout cela lui faisait un monstre dont je me suis bien moquée ; et puis de dire : *Quelle figure, hélas! je ne suis rien ; il y aura tant de monde!* Nous appelons cela des humilités glorieuses.

D'Hacqueville reviendra bientôt ; mais il ne me trouvera plus. J'ai fait faire vos compliments à madame de Termes ; et pourquoi non? M. de Vivonne est fort mal de sa blessure, M. de Marsillac pas trop bien de la sienne, et M. le prince est quasi guéri. Je ne sais point de nouvelles particulières. On espère toujours la paix et la conquête entière de la Hollande. Nimègue fait mine de se défendre, mais on s'en moque. Je vous envoie un joli madrigal et la gazette de Hollande ; j'y trouve l'article des deux sœurs [1] et celui d'Amsterdam fort plaisants. Adieu, ma très chère enfant ; pensez-vous que je vous aime?

273. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 11 juillet 1672.

Ne parlons plus de mon voyage, ma fille ; il y a si longtemps que nous ne disons autre chose, qu'enfin cela fatigue ; les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur : vous aurez dépensé tout le plaisir de me voir en m'attendant ; quand j'arriverai, vous serez tout accoutumée à moi. J'ai été obligée de rendre les derniers devoirs à ma tante ; il a fallu encore quelques jours au-delà : enfin voilà qui est fait, je pars mercredi, et vais coucher à Essonne ou à Melun : je vais par la Bourgogne ; je ne m'arrêterai point à Dijon : je ne pourrai refuser quelques jours en passant à quelque vieille tante [2]

[1] Mesdames Colonne et Mazarin.

[2] Françoise de Rabutin, veuve d'Antoine de Toulongeon, seigneur d'Alonne.

que je n'aime guère. Je vous écrirai d'où je pourrai, je ne puis marquer aucun jour. Le temps est divin, il a plu comme pour le roi; notre abbé est gai et content; La Mousse est un peu effrayé de la longueur du voyage, mais je lui donnerai du courage; pour moi, je suis ravie; et, si vous en doutez, mandez-le-moi à Lyon, afin que je m'en retourne sur mes pas.

Voilà, ma fille, tout ce que j'avais à vous dire là-dessus. Votre lettre du 3 est un peu sèche, mais je ne m'en soucie guère; vous me dites que je vous demande pourquoi vous avez ôté *La Porte?* si je l'ai fait, j'ai tort, car je le savais fort bien; mais j'ai cru avoir demandé pourquoi vous ne m'en avez pas avertie, car je fus tout étonnée de le voir; je suis fort aise que vous ne l'ayez plus, vous savez ce que je vous en avais mandé. Mais je veux vous louer de n'être point grosse, et vous conjurer de ne le point devenir; si ce malheur vous arrivait dans l'état où vous êtes de votre maladie, vous seriez maigre et laide pour toujours: donnez-moi le plaisir de vous retrouver aussi bien que je vous ai donnée, et de pouvoir un peu trotter avec vous où la fantaisie nous prendra d'aller; M. de Grignan vous doit donner, et à moi aussi, cette marque de reconnaissance. Ne croyez donc pas que vos belles actions ne soient pas remarquées; les beaux procédés méritent toujours des louanges; continuez, voilà tout. Vous me parlez de votre dauphin: je vous plains de l'aimer si tendrement, vous aurez beaucoup de douleurs et de chagrins à essuyer. Je n'aime que trop la petite Grignan: je l'ai donc ôtée de Livry, contre toutes mes résolutions; elle est cent fois mieux ici: elle a commencé à me faire trouver que j'avais bien fait, elle a eu depuis son retour une très jolie petite-vérole volante, dont elle n'a point du tout été malade: ce que le petit Pecquet [1] a traité en deux visites aurait fait

[1] Médecin de Fouquet. Il était grand anatomiste. Il découvrit une veine lactée qui a reçu le nom de réservoir de *Pecquet*. Il donnait souvent l'eau

[redacted]

un grand embarras, si elle avait été à Livry : vous me demanderez si je l'ai toujours vue, je vous dirai qu'oui, je ne l'ai point abandonnée ; je suis pour le mauvais air, comme vous êtes pour les précipices ; il y a des gens avec qui je ne le crains pas. Enfin je la laisse en parfaite santé au milieu de toutes sortes de secours. Madame du Pui-du-Fou [1] et Pecquet la sèvreront à la fin d'août ; et comme la nourrice est une femme attachée à son mari, à ses enfants, à ses vendanges et à tout son ménage, madame du Pui-du-Fou m'a promis de me donner une femme pour avoir soin de ma petite, quand la nourrice ne sera plus auprès d'elle. Cette femme sera aidée de *Marie*, que la petite aime et connaît fort, et la bonne *mère Jeanne* fera toujours leur petit ménage ; M. de Coulanges et madame de Sanzei en auront un soin extrême, en sorte que nous en aurons l'esprit en repos. J'ai été fort approuvée de l'avoir ramenée ici ; Livry n'est pas trop bon sans moi pour ces sortes de gens-là. Voilà qui est donc réglé. Adieu, ma très aimable. M. de Grignan veut-il bien que je lui rende une visite dans son beau château?

274. — A LA MÊME.

A Auxerre, samedi 16 juillet 1672.

Enfin, ma fille, nous voilà. Je suis encore bien loin de vous, et je sens pourtant déja le plaisir d'en être plus près. Je partis mercredi de Paris, avec le chagrin de n'avoir pas reçu de vos lettres le mardi ; l'espérance de vous trouver au bout d'une si longue carrière me console. Tout le monde nous assurait agréablement que je voulais faire mourir notre cher abbé, de l'exposer dans un voyage de Provence, au milieu de l'été ; il a eu le courage de se moquer de tous

de-vie comme remède ; mais il en usait aussi, et son remède le tua. (A. G.

[1] Madeleine de Bellièvre, mariée à Gabriel-du-Puy-du-Fou, marquis de Combronde.

[redacted] [redacted]

ces discours, et Dieu l'en a récompensé par un temps à souhait ; il n'y a point de poussière, il fait frais, et les jour sont d'une longueur infinie : voilà tout ce qu'on peut souhaiter. Notre Mousse prend courage, nous voyageons un peu gravement ; M. de Coulanges nous eût été bon pou nous réjouir. Nous n'avons point trouvé de lecture qui fû digne de nous que Virgile, non pas *travesti*, mais dan toute la majesté du latin et de l'italien [1]. Pour avoir de l joie, il faut être avec des gens réjouis ; vous savez que j suis comme on veut, mais je n'invente rien. Je suis un pe triste de ne plus savoir ce qui se passe en Hollande ; quan je suis partie, on était entre la paix et la guerre ; c'était l pas le plus important où la France se soit trouvée depui très longtemps ; les intérêts particuliers s'y rencontren avec ceux de l'état. Adieu donc, ma chère enfant ; j'espèr que je trouverai de vos nouvelles à Lyon. Vous êtes trè obligée à notre cher abbé et à La Mousse, à moi point d tout.

275. — AU COMTE DE BUSSY.

A Montjeu, ce 22 juillet 1672.

Vous dites toujours des merveilles, M. le Comte ; vos raisonnements sont justes ; et il est fort vrai que vent à la guerre l'événement fait un héros, ou un é Si le comte de Guiche avait été battu en passant le Rhi il aurait eu le plus grand tort du monde, puisqu'on lu avait commandé de savoir seulement si la rivière ét guéable ; qu'il avait mandé qu'oui, quoiqu'elle ne le pas ; et c'est parceque ce passage a bien réussi qu'il e couronné de gloire. Le conte du prince d'Orange m'a ré joui. Je crois, ma foi, qu'il disait vrai, et que la plup des filles se flattent. Pour les moines, je ne pensais pa

1 Annibal Caro a fait une traduction de l'*Énéide* en vers italiens, qui e une de celles qui approchent le plus de l'original. (A. G.)

ut à fait comme eux ; mais il ne s'en fallait guère. Vous 'avez fait plaisir de me désabuser. Je commence un peu ·espirer. Le roi ne fait plus que voyager, et prendre la llande, en chemin faisant. Je n'avais jamais tant pris ntérêt à la guerre, je l'avoue ; mais la raison n'en est difficile à trouver. Mon fils n'était pas commandé ır cette occasion. Il est guidon des gendarmes de monneur le Dauphin, sous M. de La Trousse : je l'aime ux là que volontaire. J'ai été chez M. Bailly pour votre cès; je ne l'ai pas trouvé, mais je lui ai écrit un billet *amiable*. Pour M. le président Briçonnet [1] je ne lui rais pardonner les fautes que j'ai faites depuis trois ou itre ans à son égard ; il a été malade, je l'ai abandonné ; t un abîme, je suis toute pleine de torts ; je me trouve ore le bienfait après tout cela de ne lui pas souhaiter la rt. N'en parlons plus. J'ai vu un petit mot d'italien dans re lettre, il me semblait que c'était d'un homme qui prenait, et plût à Dieu ! Vous savez que j'ai toujours ıvé que cela manquait à vos perfections. Apprenez-le, n cousin, je vous en prie, vous-y trouverez du plaisir. isque vous trouvez que j'ai le goût bon, fiez-vous-en à i. Si vous n'aviez pas été à Dijon occupé à voir perdre procès du pauvre comte de Limoges, vous auriez été en pays quand j'y ai passé ; et, suivant l'avis que je vous rais donné, vous auriez su de mes nouvelles chez mon isin de Toulongeon : mais mon malheur a dérangé tout qui nous pouvait faire trouver à ce rendez-vous, qui st trouvé comme une petite maison de Polémon. Mame de Toulongeon, ma tante, y vint lundi me voir, et Jeannin m'a priée si instamment de venir ici, que je ai pu lui refuser. Il me fait regagner le jour que je lui nne par un relais qui me mènera demain coucher à hâlons, comme je l'avais résolu. J'ai trouvé cette maison

Guillaume Briçonnet, président au grand-conseil.



[redacted]

embellie de la moitié, depuis seize ans que j'y étais venue : mais je ne suis pas de même; et le temps qui a donné de grandes beautés à ses jardins, m'a ôté un air de jeunesse que je ne pense pas que je recouvre jamais. Vous m'en eussiez rendu plus que personne par la joie que j'aurais eue de vous voir, et par les épanouissements de rate à quoi nous sommes fort sujets quand nous sommes ensemble. Mais enfin Dieu ne l'a pas voulu, ni le grand Jupiter, qui s'est contenté de me mettre sur sa montagne[1] sans vouloir me faire voir ma famille entière. Je trouve madame de Toulongeon ma cousine, fort jolie et fort aimable. Je ne la croyais pas si bien faite, ni qu'elle entendit si bien les choses. Elle m'a dit mille biens de vos filles, je n'ai pas eu de peine à le croire. Adieu, mon cher cousin; je m'en vais en Provence voir cette pauvre Grignan. Voilà ce qui s'appelle aimer. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez.

276. — A MADAME DE GRIGNAN.

A Lyon, mercredi 27 juillet 1672.

Si cette date ne vous plait pas, ma fille, je ne sais plus que vous faire. Je reçus hier deux de vos lettres, par madame de Rochebonne [2], dont la ressemblance me surprit au-delà de tout ce que j'ai jamais vu; enfin c'est M. de Grignan qui compose une très aimable femme; elle vous adore: je ne vous dirai point combien je l'aime, ni combien je comprends que vous devez l'aimer. Pour M. son beau-frère [3], c'est un homme qui emporte le cœur ; une facilité,

[1] Madame de Sévigné écrit le grand Jupiter : *Mons Jovis*, nom antique d'une montagne située à une lieue d'Autun, et qui porte aujourd'hui le nom de Montjeu. La lettre est datée de Montjeu.

[2] Thérèse Adhémar de Monteil, sœur de M. de Grignan. (A. G.)

[3] Charles de Châteauneuf, chanoine-comte et chamarier de l'église de Saint-Jean de Lyon, frère du feu comte de Rochebonne, commandant pour le roi en Lyonnais. (A. G.)

té dans l'esprit qui me convient et qui me charme ; gée chez lui. M. l'intendant [1], madame sa femme ne de Coulangés vinrent me prendre au sortir du undi ; je soupai chez eux ; j'y dînai hier : on me , on me montre ; je reçois mille civilités, j'en suis ; je ne sais ce qu'on a à me tant estimer. Je vou- ir demain ; madame de Coulanges a voulu encore et met á ce prix son voyage de Grignan ; j'ai cru e plaisir de conclure ce marché : je ne partirai vendredi matin ; nous irons coucher à Valence ; ns patrons ; surtout j'ai prié qu'on ne me donnât ôtres, qui sont de francs coquins : on me recom- mme une princesse. Je serai samedi à une heure di à *Robinet* [2], à ce que dit M. le chamarier : si laissez, j'y demeurerai.

vous parlerai point du tout de ma joie ; notre cher porte bien ; c'est à lui que vous devez adresser compliments. La Mousse est encore en vie. Nous naitons, et le cœur me bat quand j'y pense. Mon est venu jusqu'ici sans aucun malheur, ni aucune dité. Hier au soir, il se noya un de mes chevaux voir, de sorte que je n'en ai plus que cinq ; je i honte, mais ce n'est pas ma faute. On me fait liments sur cette perte ; je la soutiens en grande n'aurai point mon carrosse à ce *Robinet ;* nous cinq, comptez là-dessus, notre abbé, La Mousse, mes-de-chambre, et moi. J'ai fait la paix avec chebonne ; j'ai reçu madame de Senneterre [3] ; j'ai re-Encise [4] voir F... prisonnier ; je vais aujour- r le cabinet de M... et ses antiquailles. Madame

ué-Bagnols, père de madame de Coulanges. (A. G.)
l'on débarque pour se rendre à Grignan, situé à cinq lieues

Longueval, veuve de M. de Senneterre, qui était parente de tin.
l'état. Cette forteresse n'existe plus.

[redacted]

de Coulanges me veut persuader de passer l'été ici, et qu'il est ridicule d'aller plus loin, et que je vous envoie seulement un compliment : je voudrais que vous lui entendissiez dire ces folies. Elle nous viendra voir, et nous réjouira. Bagnols s'en va à Paris; vous vous passerez très bien de sa femme : je ne laisse pas de faire valoir vos honnêtetés, et je redouble les miennes, quand je vois qu'elle n'a nul dessein de venir à Grignan. Adieu, ma très chère fille : la vôtre se porte bien, elle est à Paris au milieu de tous les secours, et plus visitée que moi ; j'ai eu le bon esprit de la laisser là ; je l'aime, cette petite. Voilà madame de Rochebonne, je la baise, et je crois baiser son frère (*M. de Grignan*), ce qui fait que je ne lui ferai aucune autre amitié. Ah ! quelle joie d'aller à vous, ma belle Comtesse !

277. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 1er août 1672.

J'ai reçu vos deux lettres, ma belle, je vous rends mille graces d'avoir songé à moi dans le lieu où vous êtes. Il fait un chaud mortel ; je n'ai d'espérance qu'en sa violence[1]. Je meurs d'envie d'aller à Grignan ; ce mois-ci passé, il n'y faudra pas songer; ainsi je vous irai voir assurément, s'il est possible que je puisse arriver en vie ; au retour, vous croyez bien que je ne serai pas dans cet embarras. Le marquis de Villeroi passe sa vie à regretter le malheur qui l'a empêché de vous voir. Les violons sont tous les soirs en Bellecour[2] ; je m'y trouve peu, par la raison que je quitte peu ma mère ; dans l'espérance d'aller à Grignan, je fais mon devoir à merveille ; cela m'adoucit l'esprit. Mais quel changement ! vous souvient-il de la figure que madame de

[1] Selon le proverbe, *que ce qui est violent ne dure pas*.
[2] Place publique de la ville de Lyon.

Solus faisait dans le temps que vous étiez ici? Elle a fait imprudemment ses délices de madame Carle; celle-ci avait, dit-on, ses desseins; pour moi, je n'en crois rien; cependant c'est le bruit de Lyon; en un mot, c'est de madame Carle que M. le marquis paraît amoureux. Madame Solus se désespère; mais elle aime mieux voir monsieur le marquis infidèle que de ne le point voir; cela fait croire qu'elle ne prendra jamais le parti de se jeter dans un couvent. Cette histoire vous paraît-elle avoir la grace de la nouveauté? Continuez à m'écrire, ma très belle, vos lettres me touchent le cœur. Madame de Rochebonne est toujours dans le dessein de vous aller voir. Je ne savais point que madame de Grignan eût été malade; si c'est une maladie sans suite, sa beauté n'en souffrira pas longtemps. Vous savez l'intérêt que je prends à tout ce qui pourrait cet hiver vous empêcher l'une et l'autre de revenir de bonne heure.

Adieu, ma très chère amie; j'oubliais de vous dire que le marquis de Villeroi se propose d'aller à Grignan avec votre ami le comte de Rochebonne; je vous suis très obligée de vouloir bien de moi; il y a peu de choses que je souhaite davantage que de me rendre au plus vite dans votre château; mon impatience, *quoique violente*, dure toujours: cela me fait craindre pour le chaud; il doit être insupportable, puisque je ne m'y expose pas. La rapidité du Rhône convient à l'envie que j'ai de vous embrasser; ainsi, Madame, je ne désespère point du tout de vous aller conter les plaisirs de Bellecour. Vous me promettez de ne me point dire: *allez, allez, vous êtes une laide;* cela me suffit. J'ai peur que vous ne traitiez mal notre gouverneur [1]; vos manières m'ont toujours paru différentes de celles de madame de Solus. Vous savez bien que l'on dit à Paris que Vardes et lui se sont rencontrés, devinez où?

[1] Le marquis de Villeroi

278. — DE M. DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

A Grignan, ce 18 septembre 1672.

J'ai reçu ici votre lettre, Monsieur, avec d'autant plus de joie que je l'ai pu montrer à madame de Sévigné, et parler de vous avec elle, comme vous pouvez juger qu'on doit faire. J'ai eu un plaisir extrême d'apprendre d'elle que vous étiez mieux ensemble que jamais ; je ne doute pas que vous ne la voyiez en repassant. Le marquis d'Oraison m'a dit vous avoir vu à Dijon, et qu'il était fort de vos amis. Au reste, Monsieur, il me semble que nous devrions nous adresser nos lettres en droiture ; madame de Sévigné est de mon avis. Je vous prie de me dire comment vous avez digéré le déplaisir de n'être pas témoin des grandes victoires du roi, et de la ruine de toute une république en une demi-campagne. Comment persuaderiez-vous ce prodige à la postérité, si vous étiez son historien ? *Hoc opus, hic labor est*. Je sais que votre éloquence égale ses hauts faits ; mais égalera-t-elle le peu de disposition que cette postérité aura de croire des choses si peu vraisemblables ? Mais que dira-t-elle, cette postérité, pour justifier le roi de vous avoir traité comme il l'a fait, après tant de services considérables ? et que direz-vous vous-même pour le mettre à couvert du blâme qu'il en pourrait recevoir ? Comment se portent mesdemoiselles de Bussy ? On m'a dit qu'elles apprenaient l'italien, c'est très bien fait à elles : je meurs d'envie de voir ce qu'elles savent dans le *Pastor fido* et dans l'*Aminte*, car je ne les crois pas encore assez habiles pour entendre le *Tasse*.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Les oreilles ne vous ont-elles point corné depuis que j'ai

[redacted]

ici notre cher Corbinelli, et surtout l'oreille droite, qui corne quand on dit du bien? Quand nous avons fini de vous louer par tout ce que vous avez de louable, nous pleurons sur votre malheur et sur l'abîme où votre étoile vous a jeté. Mais finissons ce triste chapitre, en attendant que la mort finisse tout. Je vous conseille de vous mettre dans l'italien, c'est une nouveauté qui vous réjouira. Mes nièces vos filles sont aimables; elles ont bien de l'esprit; mais le moyen d'être auprès de vous sans en avoir? M. et madame de Grignan vous font mille compliments; si Bussy était en Provence, ou Grignan en Bourgogne, nous nous en trouverions tous très bien.

279. — DU COMTE DE BUSSY-RABUTIN A M. DE CORBINELLI.

A Bussy, le 24 octobre 1672.

J'ai eu bien de la joie, Monsieur, de recevoir votre lettre avec celle de ma cousine, c'est-à-dire des deux personnes du monde que j'aime et que j'estime le plus. J'ai été quinze jours à Dijon, où j'ai vu le marquis d'Oraison quatre ou cinq fois à la comédie, et une ou deux fois à une symphonie qui se fait chez un conseiller du parlement tous les dimanches, et nous nous sommes parlé deux ou trois fois. S'il ne faut que cela en Provence pour faire une grande amitié, on y va bien vite, et je vois bien par là qu'il y fait fort chaud. Vous voulez savoir comment j'ai supporté le chagrin de n'avoir pas été auprès du roi pendant cette campagne : avec toutes les peines du monde. Ma philosophie, qui me sert fort bien sur l'état de ma fortune, est une bête quand il est question de me consoler de n'avoir pas passé le Rhin à la vue du roi. Vous me demandez comment je ferais, si j'étais son historien, pour persuader à la postérité les merveilles de sa campagne : je dirais la chose uniment, et sans faire tant de façons, qui, d'ordinaire, sont suspectes

[redacted]

de fausseté, ou au moins d'exagération ; et je ne ferais pa comme Despréaux, qui, dans une épître qu'il adresse au roi, fait une fable des actions de sa campagne, parceque dit-il, elles sont si extraordinaires, qu'elles ont déja un grand air de fable. Vous me demandez ce que je crois qu dira la postérité sur l'état de ma fortune, après les service que j'ai rendus : elle dira que j'étais bien malheureux ; et sachant, comme elle le saura, la droiture du cœur du roi elle le plaindra de n'avoir pu me connaître, et de ne m'a voir vu que par les yeux de gens qui ne m'aimaient pas elle dira encore que j'étais sage de parler comme je fais, et que se plaindre de ses disgraces avec autant de discrétion, est une grande marque qu'on ne les mérite pas.

280. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 11 septembre 1671.

Je suis ravie de pouvoir croire que vous m'avez un peu regrettée ; ce qui me persuade que je le mérite, c'est l chagrin que j'ai eu de ne vous plus voir. J'ai fait vos com pliments au *charmant* [1] ; il les a reçus comme il le devait j'en suis contente : si je prenais autant d'intérêt en lui qu M. de Coulanges, je serais plus aise de ce qu'il dit de vous pour lui que pour vous. Madame d'Assigni a gagné sc procès tout d'une voix. Envoyez-moi M. de Corbinell son appartement est tout prêt ; je l'attends avec une imp tience qui mérite qu'il fasse ce petit voyage : toutes n beautés attendent, et ne veulent point partir pour la cam pagne qu'il ne soit arrivé ; s'il abuse de ma simplicité, que tout ceci se tourne en projets, je romps pour toujour avec lui. Adieu, ma vraie amie ; c'est à madame la com tesse de Grignan que j'en veux.

[1] Le marquis de Villeroi.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je n'ai plus de goût pour l'ouvrage, Madame; on ne sait travailler qu'à Grignan; le *charmant* et moi, nous en commençâmes un il y a deux jours; vous y aviez beaucoup de part; vous me trouveriez une grande ouvrière à l'heure qu'il est. Il me paraît que le *charmant* vous voudrait bien envoyer des patrons; mais le bruit court que vous ne travaillez point à patrons, et que ceux que vous donnez sont inimitables. Adieu, ma chère Madame; je trouve une grande facilité à me défaire de ma sécheresse, quand je songe que c'est à vous que j'écris.

281. — A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 30 octobre 1672.

Je suis très en peine de vous, ma belle; aurez-vous toujours la fantaisie de faire le bon corps? fallait-il vous mettre sur ce pied-là après avoir été saignée? Je meurs d'impatience d'avoir de vos nouvelles, et il se passera des temps infinis avant que j'en puisse recevoir. Hélas! voici un adieu, ma délicieuse amie; je m'en vais faire cent lieues pour m'éloigner de vous! quelle extravagance! depuis que le jour est pris pour m'en aller à Paris, je suis enragée de penser à tout ce que je quitte; je laisse ma famille, une pauvre famille désolée; et cependant je pars le jour même de la Toussaint pour Bagnols, de Bagnols à Rouane, et puis *vogue la galère*. N'êtes-vous pas ravie du présent que le roi a fait à M. de Marsillac[1]? N'êtes-vous pas charmée de la lettre que le roi lui a écrite? Je suis au vingtième livre de l'*Arioste;* j'en suis ravie. Je vous dirai, sans prétendre abuser de votre crédulité, que, si j'étais reçue dans

[1] De la charge de grand-maître de la garde-robe. (A. G.)

votre troupe, à Grignan, je me passerais bien m
Paris, que je ne me passerai de vous à Paris. Mais
ma vraie amie, je garde le *charmant* pour la belle co
Écoutez, Madame, le procédé du *charmant* ; il y a
que je ne l'ai vu ; il est à Neufville[1], outré de triste
quand on prend la liberté de lui en parler, il dit
exil est long ; et voilà les seules paroles qu'il a p
depuis l'infidélité de son *Alcine*[2] ; il hait mortelle
chasse, et il ne fait que chasser ; il ne lit plus, ou d
il ne sait ce qu'il lit ; plus de *Solus*, plus d'amus
il a un mépris pour les femmes qui empêche de croi
méprise celle qui outrage son amour et sa gloire ;
court qu'il viendra me dire adieu le jour que je
Je vous manderai le changement qui est arrivé en
sonne. Je suis de votre avis, Madame, je ne con
point qu'un amant ait tort, parcequ'il est absent ; m
ait tort, étant présent, je le comprends mieux ; il
rait plus aisé de conserver son idée sans défauts
l'absence ; *Alcine* n'est pas de ce goût : le *charman*
de bien bonne foi ; c'est la seule personne qui m
croire à l'inclination naturelle ; j'ai été surprise de
je lui ai entendu dire là-dessus ; mais que deviendr
comme vous dites, cette inclination ? Peut-être ar
t-il un jour que le *charmant* croira s'être mépris,
contera les appas trompeurs d'*Alcine*. Le bruit de
connaissance que l'on a pour l'amour de mon gros
se confirme ; je ne crois que médiocrement aux mé
langues ; mais mon cousin, tout gros qu'il est, a
féré à des tailles plus fines ; et puis, après un pe
grand ; pourquoi ne voulez-vous pas qu'un gros tr
place ? Adieu, Madame ; que je hais de m'éloigner d

[1] Château de la maison de Villeroi, à quatre lieues de Lyon.

[2] La lettre du 4 février 1672 peut faire soupçonner madame la de Soissons d'être ici cachée sous le nom d'*Alcine*.

[3] M. de Louvois, ministre.

Venez, mon cher confident [1], que je vous dise adieu ; je ne puis me consoler de ne vous avoir point vu ; j'ai beau songer au chagrin que j'aurais eu de vous quitter, il n'importe ; je préférerais ce chagrin à celui de ne vous avoir point fait connaître les sentiments que j'ai pour vous. Je suis ravie du talent qu'a M. de Grignan pour la friponnerie ; ce talent est nécessaire pour représenter le vraisemblable. Adieu, mon cher Monsieur ; quand vous me promettez d'être mon confident, je me repens de n'être pas digne d'accepter une pareille offre ; mais venez vous faire refuser à Paris. Adieu, mon amie ; adieu, madame la comtesse ; adieu, M. de Corbinelli : je sens le plaisir de ne vous point quitter en m'éloignant ; mais je sens bien vivement le chagrin d'être assurée de ne trouver aucun de vous où je vais.

Je ne veux point oublier de vous dire que je suis si aise de l'abbaye que le roi a donnée à M. le coadjuteur, qu'il me semble qu'il y a de l'incivilité à ne m'en point faire de compliment.

281. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Marseille, mercredi..... 1672.

Je vous écris après la visite de madame l'intendante, et une harangue très belle. J'attends un présent, et le présent attend ma pistole. Je suis ravie de la beauté singulière de cette ville. Hier le temps fut divin, et l'endroit [2] d'où je découvris la mer, *les bastides*, les montagnes et la ville, est une chose étonnante ; mais surtout je suis ravie de madame de Montfuron [3] ; elle est aimable, et on l'aime sans balancer. La foule des chevaliers qui vinrent hier voir

[1] M. de Corbinelli.

[2] Ce lieu s'appelle, en langage du pays, *la visto*. On s'y arrête ordinairement pour admirer la beauté de ce point de vue. (A. G.).

[3] Marie de Pontevez de Buous, femme de Léon de Valbelle, marquise de Montfuron, et cousine-germaine de M. de Grignan. (A. G.)

[redacted]

M. de Grignan à son arrivée ; des noms connus, des Sai Hérem, etc. ; des aventuriers, des épées, des chapea du bel air, une idée de guerre, de roman, d'embarqu ment, d'aventures, de chaînes, de fers, d'esclaves, de s vitude, de captivité; moi, qui aime les romans, je s transportée. M. de Marseille vint hier au soir : nous dîn chez lui ; c'est l'affaire des deux doigts de la main. Il aujourd'hui un temps abominable, j'en suis triste ; n ne verrons ni mer, ni galères, ni port. Je demande par à Aix, mais Marseille est bien plus joli, et plus peuplé Paris à proportion ; il y a cent mille ames au moins ; vous dire combien il y en a de belles, c'est ce que je pas le loisir de compter ; l'air en gros y est un peu s lérat, et parmi tout cela je voudrais être avec vous. n'aime aucun lieu sans vous, et moins la Provence qu' autre ; c'est un vol que je regretterai. Remerciez Dieu d voir plus de courage que moi, mais ne vous moquez pas mes faiblesses ni de mes *chaînes*.

283. — A LA MÊME.

A Marseille, jeudi à midi..... 167

Le diable est déchaîné en cette ville ; de mémo d'homme, on n'a point vu de temps si vilain. J'adm plus que jamais de donner avec tant d'ostentation les c ses du dehors, de refuser en particulier ce qui tient cœur ; poignarder et embrasser, ce sont des manièr on voudrait m'avoir ôté l'esprit ; car, au milieu de honnêtetés, on voit que je vois ; et je crois qu'on rirait a moi, si on l'osait ; tout est de carême-prenant [1]. Nous nâmes hier chez M. de Marseille ; ce fut un très bon rep Il me mena l'après-dîner faire des visites nécessaires me laissa le soir ici. Le gouverneur me donna des viol

[1] Tout ceci a rapport à l'évêque de Marseille. *Voyez* la lettre suivan (M

que je trouvai très bons ; il vint des masques plaisants : il y avait une petite Grecque fort jolie ; votre mari tournait tout autour : ma fille, c'est un fripon ; si vous étiez bien glorieuse, vous ne le regarderiez jamais. Il y a un chevalier de Saint-Mêmes qui danse bien à mon gré ; il était en Turc ; il ne hait pas la Grecque, à ce qu'on dit. Je trouve, comme vous, que Bétomas ressemble à Lauzun, et madame de Montfuron à madame d'Armagnac, et mademoiselle des Pennes à feu mademoiselle de Cossé. Nous ne parlons que de mademoiselle de Scuderi et de La Troche avec la Brétèche, et de toutes choses, avec plusieurs qui connaissent Paris. Si tantôt il fait un moment de soleil, M. de Marseille me mènera *béer*. En un mot, j'ai déja de Marseille et de votre absence jusque là, et en même temps, je porte ma main un peu au-dessus de mes yeux. La *Santa-Cruz* [1] est belle, fraîche, gaie et naturelle ; rien n'est faux ni emprunté chez elle. Je vous prie de songer déja à des remerciements pour elle, et à la louer du rigodon, où elle triomphe. Adieu, ma chère enfant : hélas ! je ne vous ai point vue ici, cette pensée gâte ce qu'on voit. Adhémar, qui, par parenthèse, a pris le nom de chevalier de Grignan [2], a fait le petit démon quand je lui ai dit que vous m'aviez envoyé de l'argent pour lui : il n'en a que faire, il a dix mille écus ; il les jettera par la place ; vous êtes folle, il ne vous le pardonnera jamais ; mais là-dessus je me sers de ce pouvoir souverain que j'ai sur lui, et j'ai obtenu qu'il recevra seulement un sac de mille francs. Cela est fait, et, quoi qu'il dise, je crois qu'il sera dépensé avant que vous receviez cette lettre ; le reste viendra en peu de temps ; n'en soyez point en peine, ma fille ; ôtez cette bagatelle de votre esprit.

[1] Marguerite de Galéans-des-Issarts, femme de Henri de Forbin-de-Sainte-Croix. (A. G.)

[2] Depuis la mort du chevalier de Grignan son frère. (M.)

[redacted]

284. — A LA MÊME.

A Marseille, jeudi à minuit....

Je vous ai écrit ce matin, ma fille, voici ce que j' depuis : j'ai été à la messe à Saint-Victor avec l'év de là par mer voir la Réale, et l'exercice, et toutes le deroles, et des coups de canon, et des sauts périlleu Turc; enfin on dine, et après diné, me revoilà sur le de M. de Marseille, à voir la citadelle et la vue q découvre; et puis à l'arsenal voir tous les magasins pital, et puis sur le port, et puis souper chez ce pré il y avait toutes sortes de musiques.

Nous avons eu une conversation où j'ai bien dit, semble, et où sans aucune rudesse, ni brutalité, ni mais raisonnablement et de sang-froid, je lui ai fa l'horreur de son procédé pour moi, et combien il m' plus cher de m'avoir témoigné une véritable amitié besc, que de m'accabler de cérémonies et de festins seille, et que mon cœur étant encore blessé, tout ce tait que pour le public : il m'a paru un peu emba et, en effet, plus la chose s'éloigne, plus il la voit elle est. Il n'y a point de réponse à ne me vouloir p ger dans une bagatelle où lui-même, s'il m'avait vé ment estimée, il aurait trouvé vingt expédients d'un. J'ai repassé sur la manière dont sa haine a pa cette occasion; j'ai dit que, le prétexte étant si pe mince, on voyait la corde et le fond; enfin nous no mes séparés; mais soyez certaine que, quand je se faveur, il ne m'aurait pas mieux reçue ici. Nous p demain à cinq heures du matin. Je vous quitte, ma j'ai reçu votre lettre, et lu vos tendresses avec des ments qui ne s'expliquent point.

[redacted]

283. — A M. ARNAULD-D'ANDILLY.

A Aix, 11 décembre 1672.

Au lieu d'aller à Pomponne vous faire une visite, vous voulez bien que je vous écrive ; je sens la différence de l'un à l'autre ; mais il faut que je me console, au moins de ce qui est en mon pouvoir. Vous seriez bien étonné si j'allais devenir bonne à Aix ; je m'y sens quelquefois portée par un esprit de contradiction, et, voyant combien Dieu y est peu aimé, je me trouve chargée d'en faire mon devoir. Sérieusement, les provinces sont peu instruites des devoirs du christianisme ; je suis plus coupable que les autres, car j'en sais beaucoup ; je suis assurée que vous ne m'oubliez jamais dans vos prières, et je crois en sentir des effets toutes les fois que je sens une bonne pensée. J'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir ce printemps, et qu'étant mieux instruite, je serai plus en état de vous persuader tout ce que vous m'assurez que je ne vous persuadais point. Tout ce que vous saurez entre ci et là, c'est que si le prélat qui a le don de gouverner les provinces avait la conscience aussi délicate que M. de Grignan, il serait un très bon évêque, *ma basta* [1]. Faites-moi la grace de me mander de vos nouvelles, parlez-moi de votre santé, parlez-moi de l'amitié que vous avez pour moi, donnez-moi la joie de voir que vous êtes persuadé, que vous êtes au premier rang de tout ce qui m'est le plus cher au monde ; voilà ce qui m'est nécessaire, pour me consoler de votre absence, dont je sens l'amertume au travers de toute l'amour maternelle.

DE RABUTIN-CHANTAL.

[1] Il s'agit de l'évêque de Marseille, Forbin de Janson, qui empiétait sur les attributions de M. de Grignan, gouverneur de Provence.

[redacted] [redacted]

286 — A MADAME DE GRIGNAN.

A Lambesc, mardi 20 décembre 1672, à dix heures du matin.

Quand on compte sans la Providence, il faut très souvent compter deux fois. J'étais tout habillée à huit heures, j'avais pris mon café, entendu la messe, tous les adieux faits, le bardot chargé, les sonnettes des mulets me faisaient souvenir qu'il fallait monter en litière ; ma chambre était pleine de monde ; on me priait de ne point partir, parceque depuis plusieurs jours il pleut beaucoup, et depuis hier continuellement, et même dans ce moment plus qu'à l'ordinaire. Je résistais hardiment à tous ces discours, faisant honneur à la résolution que j'avais prise et à tout ce que je vous mandai hier par la poste, en assurant que j'arriverais jeudi, lorsque tout d'un coup M. de Grignan, en robe-de-chambre d'omelette, m'a parlé si sérieusement de la témérité de mon entreprise, disant que mon muletier ne suivrait pas ma litière, que mes mulets tomberaient dans les fossés, que mes gens seraient mouillés et hors d'état de me secourir, qu'en un moment j'ai changé d'avis, et j'ai cédé entièrement à ses sages remontrances. Ainsi, ma fille, coffres qu'on rapporte, mulets qu'on dételle, filles et laquais qui se sèchent pour avoir seulement traversé la cour, e messager que l'on vous envoie, connaissant vos bontés e vos inquiétudes, et voulant aussi apaiser les miennes parceque je suis en peine de votre santé, et que cet homm ou reviendra nous en apporter des nouvelles, ou me re trouvera par les chemins. En un mot, ma chère enfant, i arrivera à Grignan jeudi au lieu de moi, et moi, je partira bien véritablement quand il plaira au ciel et à M. de Gri gnan, qui me gouverne de bonne foi, et qui comprend toutes les raisons qui me font souhaiter passionnémen d'être à Grignan. Si M. de La Garde pouvait ignorer tout ceci, j'en serais aise, car il va triompher du plai

[redacted]

m'avoir prédit tout l'embarras où je me trouve ; 'il prenne garde à la vaine gloire qui pourrait acner le don de prophétie dont il pourrait se flatter. ıa fille, me voilà, ne m'attendez plus du tout ; je rprendrai, et ne me hasarderai point, de peur de ıner de la peine, et à moi aussi. Adieu, ma très très aimable ; je vous assure que je suis fort afflie prisonnière à Lambesc ; mais le moyen de devi- ·luies qu'on n'a point vues dans ce pays depuis un

– DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 26 décembre 1672.

ge de Charleroi est enfin levé [1] ; je ne vous mande tail de ce qui s'y est passé, sachant que mademoiléri en envoie une relation à madame de Grignan. e jusqu'à présent quelle route le roi prendra, les ıt qu'il retournera tout droit à Saint-Germain ; les u'il ira en Flandre : nous serons bientôt éclaircis rche ; sans vanité, je sais des nouvelles à l'arrivée iers ; c'est chez M. Le Tellier [2] qu'ils descendent, se mes journées ; il est malade, et il paraît que je cela me suffit pour m'obliger à une grande assine comprends point par quelle aventure vous n'açu la lettre de M. de Coulanges, dans laquelle je vais : c'est une médiocre perte pour vous ; j'ai cela confiance de croire que vous regrettez cette ırceque je vous aime, ma très belle, et que vous ›ujours paru reconnaissante.

ce d'Orange fut obligé de lever le siége de Charleroi le 22 dé- I. (A. G.)

: de Coulanges était nièce de M. Le Tellier, depuis chancelier (A. G.)

[redacted] [redacted]

J'ai été à la messe de minuit, j'ai mangé du petit salé a retour; en un mot, j'ai un assez bon corps cette ann pour être digne du vôtre. J'ai fait des visites avec madam de La Fayette; je me trouve si bien d'elle, que je cro qu'elle s'accommode de moi. Nous avons encore ici madam de Richelieu; j'y soupe ce soir avec madame Dufresnoi; y a grande presse de cette dernière à la cour : il ne se fa rien de considérable dans l'état, où elle n'ait part [1]. Pou madame Scarron, c'est une chose étonnante que sa vie [2] aucun mortel, sans exception, n'a commerce avec elle; j'a reçu une de ses lettres; mais je me garde bien de m'e vanter, de peur des questions infinies que cela attire. L rendez-vous du beau monde est les soirs chez la maréchal d'Estrées; Manicamp et ses deux sœurs [3] sont assurémen bonne compagnie; madame de Senneterre s'y trouve quel quefois, mais toujours sous la figure d'Andromaque; o est ennuyé de sa douleur; pour elle, je comprends qu'ell s'en accommode mieux que de son mari; cette raison de vrait pourtant lui faire oublier qu'elle est affligée; je la crois de bonne foi, ainsi je la plains. Les gendarmes-dau phins sont dans l'armée de M. le prince; il faut espérer qu'on les mettra bientôt en quartier d'hiver, et qu'ils auront un moment pour donner ordre à leurs affaires : je connais des gens qui en sont accablés. Adieu, ma très aimable; je vais me préparer pour la grande occasion de ce soir; il faut être bien modeste pour se coiffer, quand on soupe avec madame Dufresnoi. Permettez-moi de faire mille compli- ments à madame de Grignan; je voudrais bien que ce fût des amitiés, mais vous ne voulez pas.

La princesse d'Harcourt a paru à la cour sans rouge, par pure dévotion : voilà une nouvelle qui efface toutes

[1] Elle était maîtresse de Louvois.

[2] Cachée dans une petite maison au fond du faubourg Saint-Germain, elle élevait dans le plus grand mystère le duc du Maine et le comte de Vexin, enfants de madame de Montespan.

[3] Bernard de Longueval, marquis de Manicamp.

[redacted]

les autres; on peut dire aussi que c'est un grand sacrifice: Brancas[1] en est ravi. Il vous adore, mon amie, ne le désapprouvez donc pas lorsqu'il censure les plaisirs que vous avez sans lui; c'est la jalousie qui l'y oblige; mais vous ne voudriez de la jalousie que de ceux dont vous pourriez être jalouse; il faut plaindre Brancas.

288. — DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 30 décembre 1672.

J'ai vu votre grande lettre à d'Hacqueville, je comprends fort bien tout ce que vous lui mandez sur l'évêque; il faut que le prélat ait tort, puisque vous vous en plaignez; je montrerai votre lettre à Langlade, et j'ai bien envie encore de la faire voir à madame du Plessis, car elle est très prévenue en faveur de l'évêque. Les Provençaux sont des gens d'un caractère tout à fait particulier.

Voilà un paquet que je vous envoie pour madame de Northumberland; vous ne comprendrez pas aisément pourquoi je suis chargée de ce paquet; il vient du comte de Sunderland, qui est présentement ici ambassadeur; il est fort de ses amis; il lui a écrit plusieurs fois; mais n'ayant point de réponse, il croit qu'on arrête ses lettres; et M. de La Rochefoucauld, qu'il voit très souvent, s'est chargé de faire tenir le paquet dont il s'agit: je vous supplie donc, comme vous n'êtes plus à Aix, de l'envoyer par quelqu'un de confiance, et d'écrire un mot à madame de Northumberland, afin qu'elle vous fasse réponse et qu'elle vous mande qu'elle l'a reçu; vous m'enverrez sa réponse. On dit ici que si M. de Montaigu n'a pas un heureux succès de son voyage, il passera en Italie, pour faire voir que ce n'est pas pour les beaux yeux de madame de Northumberland qu'il court

[1] Charles de Brancas, père de la princesse d'Harcourt, et chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche. (A. G.)

le pays : mandez-nous un peu ce que vous verrez de c
affaire, et comme quoi il sera traité.

La Marans est dans une dévotion et dans un esprit douceur et de pénitence qui ne se peut comprendre : sœur[1], qui ne l'aime pas, en est surprise et charmée; personne est changée à n'être pas connaissable; elle p rait soixante ans. Elle trouva mauvais que sa sœur m' conté ce qu'elle lui avait dit sur cet enfant de M. de Lo gueville, et elle se plaignit aussi de moi de ce que je l'av redonné au public; mais des plaintes si douces que Mo talais en était confondue pour elle et pour moi ; en so que, pour m'excuser, elle lui dit que j'étais informée de belle opinion qu'elle avait que j'aimais M. de Longuevill la Marans, avec une justice admirable, répondit que, pu que je savais cela, elle s'étonnait que je n'en eusse pas davantage, et que j'avais raison de me plaindre d'el On parla de madame de Grignan, elle en dit beaucoup bien, mais sans aucune affectation. Elle ne voit plus q que ce soit au monde, sans exception : si Dieu fixe ce bonne tête-là, c'est un des grands miracles que j'aie j mais vus.

J'allai hier au Palais-Royal avec madame de Monac je m'y enrhumai à mourir; j'y pleurai MADAME[2] de to mon cœur : je fus surprise de l'esprit de celle-ci[3], non p de son esprit agréable, mais de son esprit de bon sens; e se mit sur le ridicule de M. de Meckelbourg d'être Paris présentement, et je vous assure que l'on ne p mieux dire; c'est une personne très opiniâtre et très r solue, et assurément de bon goût, car elle hait madame Gourdon à ne la pouvoir souffrir. MONSIEUR me fit tou les caresses du monde au nez de la maréchale de Clére

1 Mademoiselle de Montalais, fille d'honneur de MADAME, Henrie Anne d'Angleterre. (A. G.)

2 Henriette-Anne d'Angleterre, morte le 29 juin 1670. (A. G.)

3 Élisabeth-Charlotte, palatine du Rhin, que MONSIEUR, frère uniqu Louis XIV, épousa en secondes noces le 21 novembre 1671. (A. G.)

[redacted]

ais soutenue de la Fienne, qui la hait mortel-
à qui j'avais donné à dîner il n'y a que deux
le monde croit que la comtesse du Plessis [2] va
rembault.

a Rochefoucauld vous fait cent mille compli-
a quatre ou cinq jours qu'il ne sort point ; il a
n miniature. J'ai mandé à madame du Plessis
l'aviez écrit des merveilles de son fils. Adieu,
ous savez combien je vous aime.

M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 9 février 1672.

sauriez croire le plaisir que vous m'avez fait de
la plus agréable lettre qui ait jamais été écrite ;
ie et admirée, comme vous le pouvez souhaiter ;
t difficile de vous rien envoyer de ce prix-là ;
rcherai à m'acquitter, sans espérer néanmoins
er les moyens, dans le soin de votre santé, car
portez si bien, que vous n'avez pas besoin de
les. Madame la comtesse *(de La Fayette)* est
iatin à Saint-Germain remercier le roi d'une
cinq cents écus qu'on lui a donnée sur une ab-
lui en vaudra mille avec le temps, parceque
i homme qui a la même pension sur l'abbé de La
insi ils sont quittes présentement ; et quand ce
ourra, la pension demeurera toujours sur son
e roi a même accompagné ce présent de tant de
éables, qu'il y a lieu d'attendre de plus grandes
je suis le premier à vous apprendre ceci, voilà
re de M. de Coulanges à demi payée ; mais qui

nte des enfants de MONSIEUR. (A. G.)

ise Le Loup de Bellenave, veuve d'Alexandre de Choiseul
ssis. (A. G.)

[redacted]

nous paiera le temps que nous passons ici sans vo perte est si grande pour moi, que vous seule m'en récompenser; mais vous ne payez point c de dettes-là; j'en ai bien perdu d'autres, et pour cien créancier, je n'en suis que plus exposé à banqueroutes. L'affaire de M. le chevalier de Lo de M. de Rohan est heureusement terminée; le r de leurs intentions, et personne n'a eu dessein de ser. M. le duc est revenu, M. le prince arrive d jours: on espère la paix; mais vous ne revenez pa assez pour ne rien espérer.

Quoi que vous me disiez de madame de Gri pense qu'elle ne se souvient guère de moi; je lui pendant mille très humbles grâces, ou à vous, c vous me dites de sa part. Ma *mère* [1] est un miroir tion: elle a fait un cantique pour ses ennemis, où *de Provence* [2] n'est pas oubliée. Embrassez M. l *Coulanges*) à mon intention, dites-lui qu'après le de Villeroi, je suis mieux que personne auprès d Coulanges.

Si vous avez des nouvelles de notre pauvre Co je vous supplie de m'en donner: j'ai pensé effac thète, mais j'apprends toujours, à la honte de n qu'elle ne lui convient que trop.

MADAME DE LA FAYETTE.

Voilà une lettre qui vous dit, ma belle, tout ce rais à vous dire. Je me porte bien de mon voyage Germain. J'y vis votre fils, j'en fis comme du mi très joli. Adieu.

[1] Madame de Marans, que M. de La Rochefoucauld appelait

[2] C'est-à-dire madame de Grignan, que madame de Mara point. (A. G.)

290. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 24 février 1673.

Si vous étiez en lieu où je vous pusse conter mes chagrins, ma très belle, je suis persuadée que je n'en aurais plus. Quand je songe que le retour de madame de Grignan dépend de la paix, et le vôtre du sien, en faut-il davantage pour me la faire souhaiter bien vivement? Le comte Tot a passé l'après-dînée ici : nous avons fort parlé de vous; il se souvient de tout ce qu'il vous a entendu dire; jugez si sa mémoire ne le rend pas de très bonne compagnie. Au reste, ma belle, je ne pars plus de Saint-Germain; j'y trouve une dame d'honneur [1] que j'aime, et qui a de la bonté pour moi; j'y vois peu la reine; je couche chez madame Dufresnoi dans une chambre charmante; tout cela me fait résoudre à y faire de fréquents voyages. Nos pauvres amis sont repartis, c'est-à-dire M. de La Trousse [2], sur la nouvelle qu'a eue le roi d'une révolte en Franche-Comté : comme il n'aimerait point que les Espagnols envoyassent les troupes qui passeraient sur ses terres, il a nommé Vaubrun [3] et La Trousse pour aller commander en ce pays-là. La Trousse a beaucoup de peine à se réjouir de cette distinction; cependant c'en est une, qui pourrait ne pas déplaire à un homme moins fatigué de voyages; celui-ci joindra la campagne; cela est fort triste pour ses amis : le guidon [4] nous demeure; mais ce n'était point trop *de tout*. Je menai ce guidon avant-hier à Saint-Germain; nous dînâmes chez madame de Richelieu; il est aimé de tout le monde presque autant que de moi. *Mithridate* est une pièce

[1] Madame de Richelieu.

[2] Capitaine des gendarmes-dauphins.

[3] Nicolas de Beautru, marquis de Vaubrun, frère du comte de Nogent; fut tué en 1675.

[4] M. de Sévigné était guidon des gendarmes-dauphins.

charmante ; on y pleure ; on y est dans une contin
miration ; on la voit trente fois, on la trouve plus
trentième que la première. *Pulchérie* n'a point
Notre ami Brancas a la fièvre et une fluxion su
trine ; je l'irai voir demain. Je n'ai point vu votre
(*de Retz*) ; j'en ai toujours eu envie, mais il s'est
trouvé quelque chose qui m'en a empêchée. La b
dres est la meilleure de mes amies ; elle me veut
mener chez madame *Talpon* quand les *pougies* [1] s
mées. Le marquis de Villeroi est si amoureux, qu'o
voir ce que l'on veut : jamais aveuglement n'a é
au sien ; tout le monde le trouve digne de pitié, et i
rait digne d'envie ; il est plus charmé qu'il n'est *ch*
il ne compte pour rien sa fortune, mais la belle co
derousse pour quelque chose, et puis un autre po
que chose encore ; un, deux, trois, c'est la pure v
je hais les médisances. J'embrasse madame la co
Grignan ; je voudrais bien qu'elle fût heureusemen
chée, qu'elle ne fût plus grosse, et qu'elle vînt ici
ser de tout ce qu'on y admire. Adieu, ma véritabl
vos petites entrailles [2] se portent bien ; elles sont fa
elles ont les cheveux coupés, elles sont très bien
Madame Scarron ne paraît point ; j'en suis très fâ
n'ai rien cette année de tout ce que j'aime ; l'abbé
moi, nous sommes contraints de nous aimer. *Mad*
a songé que vous étiez très malade ; elle s'éveilla e
rant : elle m'a ordonné de vous le mander.

1 Selon la manière de prononcer de madame de Ludres.

2 Madame de Sévigné nommait ainsi Marie Blanche de Grigna
15 novembre 1670, qu'elle avait laissée à Paris. (A. G.)

291. — DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 27 février 1673.

Monsieur de Bayard et M. de La Fayette arrivent dans ce moment; cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils; il sort d'ici, il m'est venu dire adieu, et me prier de vous écrire ses raisons sur l'argent; elles sont si bonnes que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long; car vous voyez d'où vous êtes la dépense d'une campagne qui ne finit point : tout le monde est au désespoir et se ruine; il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres; et de plus, la grande amitié que vous avez pour madame de Grignan fait qu'il en faut témoigner à son frère. Je laisse au grand d'Hacqueville à vous en dire davantage. Adieu, ma chère.

292. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 20 mars 1673.

Je souhaite trop vos reproches pour les mériter; non, ma belle, la période ne m'emporte point; je vous dis que je vous aime par la raison que je le sens véritablement; et même je suis plus vive pour vous que je ne vous le dis encore. Nous avons enfin retrouvé madame Scarron, c'est-à-dire que nous savons où elle est; car, pour avoir commerce avec elle, cela n'est pas aisé. Il y a, chez une de ses amies, un certain homme qui la trouve si aimable et de si bonne compagnie, qu'il souffre impatiemment son absence; elle est cependant plus occupée de ses anciens amis qu'elle ne l'a jamais été; elle leur donne le peu de temps qu'elle a avec un plaisir qui fait regretter qu'elle n'en ait pas davantage. Je suis assurée que vous trouvez que deux mille

[redacted]

écus de pension sont médiocres; j'en conviens, mais cela s'est fait d'une manière qui peut laisser espérer d'autres graces. Le roi vit l'état des pensions, il trouva deux mille francs pour madame Scarron, il les raya, et mit deux mille écus.

Tout le monde croit la paix; mais tout le monde est triste d'une parole que le roi a dite, qui est que, paix ou guerre, il n'arriverait à Paris qu'au mois d'octobre. Je viens de recevoir une lettre du jeune guidon (*M. de Sévigné*); il s'adresse à moi [1] pour demander son congé; et ses raisons sont si bonnes, que je ne doute pas que je ne l'obtienne. J'ai vu une lettre admirable que vous avez écrite à M. de Coulanges; elle est si pleine de bon sens et de raison, que je suis persuadée que ce serait méchant signe pour quelqu'un qui trouverait à y répondre. Je promis hier à madame de La Fayette qu'elle la verrait; je la trouvai tête à tête avec *un appelé* M. le Duc: on regretta le temps que vous étiez à Paris; on vous y souhaita; mais, hélas! qu'ils sont inutiles, les souhaits! et cependant on ne saurait se corriger d'en faire. M. de Grignan ne s'est point du tout rouillé en province; il a un très bon air à la cour, mais il trouve qu'il lui manque quelque chose; nous sommes de son avis, nous trouvons qu'il lui manque quelque chose. J'ai mandé à M. de La Trousse ce que vous m'écrivez de lui: si ma lettre va jusqu'à lui, je ne doute pas qu'il ne vous en remercie; je crois que le secret miraculeux qu'il avait de faire comme les gens les plus riches lui manque dans cette occasion; il me paraît accablé sans ressource.

Madame Dufresnoi fait une figure si considérable, que vous en seriez surprise; elle a effacé mademoiselle de S.... sans miséricorde : on avait tant vanté la beauté de cette dernière qu'elle n'a plus paru belle; elle a les plus beaux

[1] Madame de Coulanges était cousine-germaine de M. de Louvois.

[redacted]

traits du monde; elle a le teint admirable; mais elle est décontenancée, et elle ne le veut pas paraître; elle rit toujours, elle a méchante grace. *Madame* fera souvent voir de nouvelles beautés; l'ombre d'une galanterie l'oblige à se défaire de ses filles : ainsi je crois que celles qui lui demeureront se trouveront plus à plaindre que les autres. Mademoiselle de L... la quitte. Madame de Richelieu m'a priée de vous faire mille compliments de sa part.

Adieu, ma très aimable belle; j'embrasse, avec votre permission et la sienne, madame la comtesse de Grignan : n'est-elle point encore accouchée? M. de Coulanges m'a assurée qu'il vous enverrait *Mithridate*. On me peint aujourd'hui pour M. de Grignan; je croyais avoir renoncé à la peinture. L'histoire du *charmant* est pitoyable; je la sais.... *Orondate* [1] était peu amoureux auprès de lui; il n'y a que lui au monde qui sache aimer : c'est le plus joli homme, et son *Alcine* [2], la plus indigne femme.

293. — A LA MÊME.

A Paris, le 10 avril 1673.

Il est minuit, c'est une raison pour ne vous point écrire; j'en suis enragée; j'avais résolu de répondre à votre aimable lettre; mais voici, ma chère amie, ce qui m'en a empêchée : M. de La Rochefoucauld a passé le jour avec moi; je lui ai fait voir madame Dufresnoi, il en est tout ému. Je suis ravie que madame de Grignan ne soit plus accablée de lassitude; la surprise et l'inquiétude que j'ai eues de son mal [3] me devaient faire attendre à toute la joie du retour de sa santé; c'est une barbarie que de souhaiter des enfants.

Je ne veux pas oublier ce qui m'est arrivé ce matin; on

[1] Héros de roman.
[2] La comtesse de Soissons.
[3] D'une couche fâcheuse.

[redacted]

m'a dit : Madame, voilà un laquais de madame de Thian
j'ai ordonné qu'on le fît entrer. Voici ce qu'il avait à
dire : *Madame, c'est de la part de madame de Thian
qui vous prie de lui envoyer la lettre du cheval de mad
de Sévigné, et celle de la prairie* [1]. J'ai dit au laquais
je les porterais à sa maîtresse, et je m'en suis défaite.
lettres font tout le bruit qu'elles méritent, comme v
voyez ; il est certain qu'elles sont délicieuses, et vous
comme vos lettres.

Adieu, ma très aimable belle ; j'embrasse bien dou
ment cette belle comtesse, de peur de lui faire mal :
bien senti, je vous jure, sa fâcheuse aventure ; je souh
plus que je ne l'espère qu'elle ne soit jamais exposée à
pareils accidents. Le roi dit hier qu'il partirait le 25, s
aucune remise.

294. — DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, le 15 avril 167

Madame de Northumberland me vint voir hier, j'av
été la chercher avec madame de Coulanges ; elle me pa
une femme qui a été fort belle, mais qui n'a plus un s
trait de visage qui se soutienne, ni où il soit resté le mo
dre air de jeunesse ; j'en fus surprise ; elle est avec cela
habillée, point de grace, enfin je n'en fus point du
éblouie ; elle me parut entendre fort bien tout ce qu'on
ou, pour mieux dire, ce que je dis ; car j'étais seule. M.
La Rochefoucauld et madame de Thianges, qui avaient
vie de la voir, ne vinrent que comme elle sortait. Mo
taigu m'avait mandé qu'elle viendrait me voir ; je l
ai fort parlé d'elle ; il ne fait aucune façon d'être en
barqué à son service, et paraît très rempli d'espéranc

1 La lettre du *cheval* n'a pas été conservée, mais celle de la *prairie* a é
publiée par M. de Crawfurd ; elle fait partie de cette édition.

[redacted]

ıaulnes partit hier, et le comte Tot aussi : ce der-très affligé de quitter la France; je l'ai vu quasi jours pendant qu'il a été ici; nous avons traité ıapitre plusieurs fois. La maréchale de Gramont uvée mal; d'Hacqueville y a été, toujours courant, ır un médecin; il est, en vérité, un peu étendu dans ı. Adieu, mon amie; j'ai le sang si échauffé, et j'ai le tracas ces jours passés, que je n'en puis plus; ais bien vous voir, pour me rafraichir le sang.

295. — A LA MÊME.

A Paris, le 19 mai 1673.

is demain à Chantilly; c'est ce même voyage que ommencé l'année passée, jusque sur le Pont-Neuf, vre me prit; je ne sais pas s'il arrivera quelque ıussi bizarre, qui m'empêche encore de l'exécuter; llons la même compagnie, et rien de plus.

ne du Plessis était si charmée de votre lettre qu'ell ıvoyée; elle est enfin partie pour sa Bretagne. J'ai ›s lettres à Langlade, qui m'en a paru très content: e toujours beaucoup madame de Grignan. Mon-n va; on dit que ses espérances sont renversées; je 'il y a quelque chose de travers dans l'esprit de la [1]. Votre fils est amoureux comme un perdu de ma-lle de Poussai [2], il n'aspire qu'à être aussi transi Fare [3]. M. de La Rochefoucauld dit que l'ambition ŋné est de mourir d'un amour qu'il n'a pas; car le tenons pas du bois dont on fait les fortes pas-: suis dégoûtée de celle de La Fare, elle est trop ɛt trop esclave; sa maîtresse ne répond pas au plus

ne de Northumberland.

noiselle de Ludres, chanoinesse *de Poussai*.

ırquis de La Fare, d'une société douce et agréable. Il est connu ıis vers, par l'amitié de Chaulieu, et par des mémoires satiriques

[redacted]

petit de ses sentiments : elle soupa chez Longueil[1], *et assista* à une musique le soir même qu'il partit : souper en compagnie, quand son amant part, et qu'il part pour l'armée, me paraît un crime capital ; je ne sais pas si je m'y connais. Adieu, ma belle.

296. — A LA MÊME.

A Paris, le 26 mai 1673.

Si je n'avais la migraine, je vous rendrais compte de mon voyage de Chantilly, et je vous dirais que, de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'y en a point un pareil à celui-là ; nous n'y avons pas eu trop beau temps ; mais la beauté de la chasse dans des carrosses vitrés a suppléé à ce qui nous manquait. Nous y avons été cinq ou six jours ; nous vous y avons extrêmement souhaitée, non-seulement par amitié, mais parceque vous êtes plus digne que personne du monde d'admirer ces beautés-là. J'ai trouvé ici à mon retour deux de vos lettres. Je ne pus faire achever celle-ci vendredi, et je ne puis l'achever moi-même aujourd'hui, dont je suis bien fâchée ; car il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai causé avec vous. Pour répondre à vos questions, je vous dirai que madame de Brissac[2] est toujours à l'hôtel de Conti, environnée de peu d'amants, et d'amants peu propres à faire du bruit, de sorte qu'elle n'a pas grand besoin *du manteau de sainte Ursule*. Le premier président de Bordeaux est amoureux d'elle comme un fou ; il est vrai que ce n'est pas d'ailleurs une tête bien timbrée. M. le Premier et ses enfants sont aussi fort assidus auprès d'elle ; M. de Montaigu ne l'a, je crois, point vue de ce voyage-ci, de peur de déplaire à madame de Northumberland, qui part aujourd'hui ; Montaigu l'a devancée de deux jours : tout cela ne laisse pas douter qu'il ne l'épouse. Madame de Bris-

1 Longueil était frère du président de Maisons.
2 Gabrielle-Louise de Saint-Simon, duchesse de Brissac.

[redacted]

ıe joue toujours la désolée, et affecte une très grande né-
ligence. La comtesse du Plessis a servi de dame d'honneur
eux jours avant que MONSIEUR soit parti; sa belle-mère[1]
'y avait pas voulu consentir auparavant. Elle n'égratigne
oint madame de Monaco; je crois qu'elle se fait justice,
t qu'elle trouve que la seconde place de chez MADAME est
ssez bonne pour la femme de Clérembault; elle le sera as-
urément dans un mois, si elle ne l'est déja.

Nous allons dîner à Livry, M. de La Rochefoucauld,
lorangis, Coulanges et moi : c'est une chose qui me pa-
aît bien étrange d'aller à Livry, et que ce ne soit pas avec
ous. L'abbé Têtu est allé à Fontevraud; je suis trompée,
'il n'eût mieux fait de n'y pas aller, et si ce voyage-là ne
éplaît à des gens à qui il est bon de ne pas déplaire.

L'on dit que madame de Montespan est demeurée à
ourtray. Je reçois une petite lettre de vous; si vous n'a-
ez pas reçu des miennes, c'est que j'ai bien eu des tracas;
vous conterai mes raisons quand vous serez ici. M. le
ıc s'ennuie beaucoup à Utrecht; les femmes y sont horri-
les; voici un petit conte sur ce sujet : il se familiarisait
vec une jeune femme de ce pays-là, pour se désennuyer
pparemment; et comme les familiarités étaient sans doute
n peu grandes, elle lui dit : *Pour Dieu, Monseigneur,*
'.A. a la bonté d'être trop insolente. C'est Briole qui m'a
crit cela; j'ai jugé que vous en seriez charmée comme
ıoi. Adieu, ma belle; je suis tout à vous assurément.

297. — A LA MÊME.

A Paris, le 30 juin 1673.

Hé bien ! hé bien ! ma belle, qu'avez-vous à crier comme
ın aigle? je vous mande que vous attendiez à juger de moi

[1] Colombe Le Charron, femme de César, duc de Choiseul, pair et maré-
al de France, et première dame d'honneur de MADAME. (P.)

[redacted] [redacted]

quand vous serez ici ; qu'y a-t-il de si terrible à ces parole mes journées sont remplies ; il est vrai que Bayard est ic et qu'il fait mes affaires; mais quand il a couru tout jour pour mon service, écrirai-je ? encore faut-il lui parle Quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. c La Rochefoucauld que je n'ai point vu de tout le jour ; écr rai-je ? M. de La Rochefoucauld et Gourville sont ici, écrirai-je ? mais quand ils sont sortis ; ah ! quand ils sont sortis, il est onze heures, et je sors, moi ; je couche chez nos voisins, à cause qu'on bâtit devant mes fenêtres ; mais l'après-dînée, j'ai mal à la tête ; mais le matin, j'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle, vos heures sont libres, et votre tête encore plus : le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde ; il m'est passé pour tout le monde ; et si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprais avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture ; je vous aimerai autant en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous, en m'en écrivant dix en huit jours ; quand je suis à Saint-Maur[1] je puis écrire, parceque j'ai plus de tête et plus de loisir ; mais je n'ai pas celui d'y être, je n'y ai passé que huit jours de cette année ; Paris me tue. Si vous saviez comm je ferais ma cour à des gens à qui il est très bon de l faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combie je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fai pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois an que je vis mourir MADAME ; je relus hier plusieurs de se lettres, je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très chère vos défiances seules composent votre unique défaut, et l

[1] Madame de La Fayette s'était emparée de toute la partie du château habitable, excepté d'une petite chambre qu'elle abandonnait à Gourville dont cependant elle recevait l'hospitalité. Gourville a peint dans ses Mémoires la prétention qu'elle eut de rester dans le château malgré lui, e tout ce qu'elle fit pour le brouiller avec M. de La Rochefoucauld lorsqu enfin elle fut forcée de se retirer.

[redacted]

seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de La Rochefoucauld vous écrira.

298. — A LA MÊME.

A Paris, ce 14 juillet 1673.

Voici ce que j'ai fait depuis que je ne vous ai écrit : j'ai eu deux accès de fièvre ; il y a six mois que je n'ai été purgée : on me purge une fois, on me purge deux, le lendemain de la deuxième je me mets à table; ah! ah! j'ai mal au cœur, je ne veux point de potage; mangez donc un peu de viande ; non, je n'en veux point; mais vous mangerez du fruit; je crois qu'oui; hé bien ! mangez-en donc; je ne saurais, je mangerai tantôt; que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet; voici le soir; voilà un potage et un poulet; je n'en veux point; je suis dégoûtée, je m'en vais me coucher, j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me tourne, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi ; j'appelle, je prends un livre, je le referme ; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre, quatre heures sonnent, cinq heures, six heures ; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept, je me lève à huit, je me mets à table à douze inutilement, comme la veille ; je me remets dans mon lit le soir, inutilement comme l'autre nuit. Etes-vous malade? nenni : êtes-vous plus faible? nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits; je redors présentement : mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre; du reste, je me porte bien, et je n'ai pas même si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le duc; si je puis, j'irai dimanche à Livry pour un jour ou deux. Je suis très aise d'aimer madame de Coulanges, à cause de vous. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez; j'en ferais convenir Corbi-

nelli en un demi-quart d'heure. Au reste, mandez-moi bien de ses nouvelles : tant de bonnes volontés seront-elles toujours inutiles à ce pauvre homme? pour moi, je crois que c'est son mérite qui leur porte malheur; Segrais porte aussi guignon; madame de Thianges est des amies de Corbinelli, madame Scarron, mille personnes, et je ne lui vois plus aucune espérance de quoi que ce puisse être; on donne des pensions aux beaux esprits; c'est un fonds abandonné à cela; il en mérite mieux que tous ceux qui en ont; point de nouvelles, on ne peut rien obtenir pour lui.

Je dois voir demain madame de Vill....; c'est une certaine ridicule à qui M. d'Ambres a fait un enfant; elle l'a plaidé, et a perdu son procès; elle conte toutes les circonstances de son aventure; il n'y a rien au monde de pareil; elle prétend avoir été forcée : vous jugez bien que cela conduit à de beaux détails. La Marans est une sainte; il n'y a point de raillerie; cela me paraît un miracle. La Bonnetot est dévote aussi; elle a ôté son œil de verre; elle ne met plus de rouge ni de boucles. Madame de Monaco ne fait pas de même; elle me vint voir l'autre jour bien blanche; elle est favorite et engouée de cette MADAME-ci, tout comme de l'autre; cela est bizarre. Langlade s'en va demain en Poitou pour deux ou trois mois. M. de Marsillac est ici; il part lundi pour aller à Barrége, il ne s'aide pas de son bras. Madame la comtesse du Plessis [1] va se marier; elle a pensé acheter Frêne. M. de La Rochefoucauld se porte très bien; il vous fait mille et mille compliments, et à Corbinelli. Voici une question entre deux maximes :

On pardonne les infidélités, mais on ne les oublie point.
On oublie les infidélités, mais on ne les pardonne point.

[1] Marie-Louise Le Loup de Bellenave, veuve d'Alexandre de Choiseul, comte du Plessis.

[redacted]

« Aimez-vous mieux avoir fait une infidélité à votre amant, que vous aimez pourtant toujours, ou qu'il vous en ait fait une, et qu'il vous aime aussi toujours? » On 'entend pas par infidélité avoir quitté pour un autre, ıais avoir fait une faute considérable. Adieu; je suis bien n train de jaser; voilà ce que c'est de ne point manger et ıe ne point dormir. J'embrasse madame de Grignan et outes ses perfections.

299. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 26 juin 1673.

Je m'ennuie fort, Madame, de n'avoir aucune nouvelle de vous depuis que vous arrivâtes en Provence. Quand vous seriez en l'autre monde, je n'en aurais pas moins. Est-ce qu'on ne songe plus qu'à ce qu'on voit, quand on est en Provence? Mandez-le-moi, je vous prie, parcequ'en ce cas-là je vous irais trouver, et j'aimerais mieux me mettre au hasard de me brouiller à la cour, où je n'ai plus rien à ménager, que de n'entendre jamais parler de vous. Raillerie à part, Madame, mandez-moi de vos nouvelles. Je suis en peine aussi de n'en avoir aucune de notre ami (*Corbinelli*). Quelqu'un m'a dit qu'il était dans une dévotion extrême. Si c'était cela qui l'empêchât d'avoir commerce avec moi, j'aimerais autant qu'il fût déja en paradis. Mandez-moi ce que vous en savez.

300. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Grignan, ce 15 juillet 1673.

Vous voyez bien, mon cher cousin, que me voilà à Grinan. Il y a justement un an que j'y vins, je vous écrivis vec notre ami Corbinelli, qui passa deux mois avec nous. Depuis cela j'ai été dans la Provence me promener. J'ai assé l'hiver à Aix avec ma fille. Elle a pensé mourir en

[redacted] [redacted]

accouchant, et moi de la voir accoucher si malheureus-ment. Nous sommes revenus ici depuis quinze jours, et j serai jusqu'au mois de septembre, que j'irai à Bourbilly, « je prétends bien vous voir. Prenez dès à présent des me sures, afin que vous ne soyez pas à Dijon. J'y veux voi aussi notre grand cousin de Toulongeon, mandez-lui. J vous mènerai peut-être notre cher Corbinelli; il m'est venu trouver ici, et nous avions résolu de vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Vous le trouverez pour les mœurs aussi peu réglé que vous l'avez vu; mais il sait mieux sa religion qu'il ne savait; et il en sera bien plus damné, s'il ne profite pas de ses lumières. Je l'aime toujours, et son esprit est fait pour me plaire. Que dites-vous de la conquête de Maëstricht? Le roi seul en a toute la gloire[1]. Vos malheurs me font une tristesse au cœur qui me fait bien sentir que je vous aime. Je laisse la plume à notre ami. Nous serions trop heureux si nous le pouvions avoir dans notre *délicieux* château de Bourbilly. Ma fille vous fait une amitié, quoique vous ne songiez pas à elle.

DE MONSIEUR DE CORBINELLI.

J'aurais un fort grand besoin, Monsieur, que le bruit de ma dévotion continuât. Il y a si longtemps que le contraire dure, que ce changement en ferait peut-être un à ma fortune. Ce n'est pas que je ne sois pleinement convaincu que le bonheur et le malheur de ce monde ne soient le pur et unique effet de la Providence, où la fortune ni le caprice des rois n'ont aucune part. Je parle si souvent sur ce ton-là, qu'on l'a pris pour le sentiment d'un bon chrétien, quoiqu'il ne soit que celui d'un bon philosophe. Mais quand le bruit qui a couru eût été véritable, ma dévotion n'eût pas été incompatible avec ma persévérance à vous honorer, et

[1] Le roi prit Maëstricht le 29 juin 1673, après treize jours de siége.

[redacted]

à vous confirmer souvent les mêmes sentiments que j'ai eus pour vous toute ma vie. Vous savez quel honneur je me suis toujours fait de votre amitié, et si la grace *efficace* aurait pu détruire une pensée si raisonnable. Nous vous écrivîmes une grande lettre à notre autre voyage ici, et nous avons vingt fois raisonné sur votre indolence. Mais va-t-elle jusqu'à ne point regretter de n'être point à Maëstricht à tuer des Hollandais et des Espagnols à la vue du roi? qu'en dites-vous? les poëtes vont dire des merveilles; le sujet est ample et beau. Ils diront que leur grand monarque a vaincu la Hollande et l'Espagne en douze jours, en prenant Maëstricht, et qu'il ne manque à sa gloire que la vraisemblance. Ils diront qu'il en est lui-même le destructeur, à force de la rendre incroyable; et mille pensées dont je ne m'avise pas, tant parceque j'ai l'esprit peu fleuri, que parceque je l'ai sec depuis un an, à cause que je me suis adonné à la philosophie de Descartes. Elle me paraît d'autant plus belle qu'elle est facile, et qu'elle n'admet dans le monde que des corps et du mouvement, ne pouvant souffrir tout ce dont on ne peut avoir une idée claire et nette. Sa métaphysique me plaît aussi; ses principes sont aisés et ses inductions naturelles. Que ne l'étudiez-vous? elle vous divertirait avec mesdemoiselles de Bussy. Madame de Grignan la sait à miracle, et en parle divinement. Elle me soutenait l'autre jour que, plus il y a d'indifférence dans l'ame, et moins il y a de liberté. C'est une proposition que soutient agréablement M. de La Forge[1], dans un *Traité de l'esprit de l'homme*, qu'il a fait en français, et qui m'a paru admirable. Voilà de quoi combattre les ennuis de la province. Nous lisons à Montpellier tout l'hiver Tacite, et nous le traduisons, je vous assure, très bien. J'ai fait un gros traité de rhétorique en français, et un autre de l'art histo-

[1] Louis de La Forge, docteur en médécine, enthousiaste de la philosophie de Descartes. Le livre qui paraît admirable à Corbinelli est aujourd'hui totalement oublié.

[redacted]

rique, comme aussi un gros Commentaire sur l'Art poétique d'Horace. Plût à Dieu que vous fussiez avec nous! car l'esprit des provinciaux n'est pas assez beau pour nous contenter dans nos réflexions. Donnez-nous de vos nouvelles quelquefois, s'il vous plait, et soyez persuadé que, quand je serais en paradis, je n'en serais pas moins votre serviteur.

301. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 27 juillet 1673.

Je reçus la lettre que vous m'écrivîtes de Grignan, l'année passée, Madame, dans laquelle notre ami m'écrivait aussi, comme il le fait aujourd'hui. J'y fis réponse, et vous n'en devez pas douter, car je suis homme à représailles en toutes choses : je ne sais donc qu'est devenue ma lettre. C'eût été grand dommage si madame de Grignan fût morte en couches. Quel que soit un jour le mérite de son enfant, il ne vaudra jamais mieux que sa mère; et pour vous, Madame, aimez-la fort pendant sa vie; mais laissez-la mourir si elle ne s'en pouvait pas empêcher une autre fois, et vivez, car il n'est rien tel que de vivre. Vous ne me verrez point à Bourbilly; je vous envoie la gazette de Hollande qui vous en dira la raison : voyez l'article de Paris; cela n'est pas tout à fait comme elle le dit; mais elle a su que le roi m'avait fait quelque grace, et elle a cru que ce ne pouvait être moins que ce qu'elle dit. Cependant elle se trompe : le roi ne m'a permis que d'aller à Paris pour mettre ordre à mes affaires. Vous connaissez la manière sèche de la cour pour les gens qui ne sont pas heureux; mais enfin j'ai autant de patience qu'elle a de dureté, et je suis en meilleurs termes que je n'étais il y a deux ans. Je pars donc dans huit ou dix jours pour la bonne ville avec ma famille; je ne sais si j'y passerai l'hiver, ce sera suivant les nouvelles que j'aurai de la cour;

mais toujours me trouverez-vous à Paris, si les délices de Bourbilly ne vous y arrêtent point. Je voudrais bien que vous amenassiez notre ami, et que nous pussions un peu moraliser tous trois sur les sottises du monde, dont nous devons être désabusés ; pour moi, je le suis à un point que, sans l'intérêt de mes enfants, je me contenterais d'admirer le roi dans mon cœur, sans me mettre en peine de le lui faire connaître. Je ne trouve pas que ce soit un si grand malheur pour moi qu'on voie que je ne suis pas maréchal de France, pourvu qu'on croie que je le mérite, et je ne pense pas que personne me doive traiter sur le pied de ne l'être pas, mais sur celui que je le devrais être ; car il n'appartient qu'au roi de me faire une injustice. Ainsi, Madame, voyez les conquêtes du roi sans me plaindre, puisque aussi bien cela ne sert de rien, et m'aimez toujours, puisque je vous aime de tout mon cœur. Je songe à madame de Grignan plus que vous ne pensez ; mais je suis discret, et je ne dis pas toujours, sur le chapitre d'une aussi belle dame qu'elle, tout ce que je pense.

A MONSIEUR DE CORBINELLI.

Je crois, Monsieur, que votre dévotion ne ferait point de changement à votre mauvaise fortune, et qu'elle ne vous servirait qu'à vous la faire prendre en gré ; mais la philosophie peut faire la même chose : ainsi la dévotion ne vous peut servir que pour l'autre monde, et j'en suis persuadé, non pas encore assez pour la prendre fort à cœur, mais assez pour ne faire à autrui que ce que je voudrais qui me fût fait. Il y a mille petits collets qui ne sont pas si justes. Pour vous répondre maintenant à ce que vous me demandez, si je ne suis pas fâché de n'être point à Maestricht, je vous dirai qu'il y a si longtemps que j'ai été bien fâché de n'être pas où je devais être, que je ne reprends pas de nouveaux chagrins toutes les fois qu'il se

[redacted]

présente de nouvelles occasions de m'en donner. A qu
me servirait ma raison? Pour le roi, je l'admirerais quan
je serais bourgmestre d'Amsterdam; et pour dire la vérit
il m'a un peu traité à la hollandaise; cependant je n
laisse pas de le trouver un prince merveilleux : jugez
que j'en penserais s'il m'avait fait du bien; car vous sav
que, quelque juste qu'on soit, on pense toujours plus fa
vorablement de son bienfaiteur que du contraire.

Si nous avions quelqu'un pour nous mettre en train su
la philosophie de Descartes, nous l'apprendrions; mai
nous ne savons comment enfourner : puisque madame d
Grignan vous soutient que plus il y a d'indifférence dan
une ame, moins il y a de liberté, je crois qu'elle vous peu
soutenir qu'on est extrêmement libre quand on est passion
nément amoureux. Mais, à propos de Descartes, je vou
envoie des vers qu'une fille de mes amies [1] a faits en faveu
de son ombre; vous les trouverez de bon sens, à mon avis

302. — AU MÊME.

A Grignan, ce 23 août 1675.

En vérité, mon cousin, je suis fort aise que vous soye
à Paris. Il me semble que c'est là le chemin d'aller plu
loin, et je n'ai jamais tant souhaité de voir aller quelqu'u
à de grands honneurs, que je l'ai souhaité pour vous, quan
vous étiez dans le chemin de la fortune. Elle est si extra-
vagante, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de so
caprice; ainsi j'ai toujours un peu d'espérance. Vous ave
tant de philosophie, que, l'un de ces jours, je vous priera
de m'en faire part, pour m'aider à soutenir vos malheur
et mes chagrins. Je me console de ne vous point voir à
Bourbilly, puisque je vous verrai à Paris. Je voudrais bie
que ma fille vous y pût faire son compliment elle-même

[1] Mademoiselle Dupré. La pièce dont il est question se trouve dans le
Recueil de vers choisis donné par le père Bouhours.

[redacted]

mais, dans l'incertitude, elle vous le fait ici, elle et M. de Grignan.

DE M. DE CORBINELLI.

Vous croyez bien, Monsieur, que je ne suis pas le dernier de vos serviteurs à prendre une bonne part à la petite douceur que le roi vous a faite. M. de Vardes ne l'a jamais pu obtenir pour deux mois à la mort de son oncle, ce qui me fait juger que son affaire tient plus au cœur du roi que la vôtre. Pendant votre séjour de Paris, je vous conseille de vous faire instruire de la philosophie de Descartes : mesdemoiselles de Bussy l'apprendront plus vite qu'aucun jeu. Pour moi, je la trouve délicieuse, non-seulement parcequ'elle détrompe d'un million d'erreurs où est tout le monde, mais encore parcequ'elle apprend à raisonner juste. Sans elle nous serions morts d'ennui dans cette province. Les vers que vous me faites l'honneur de m'envoyer sont très bons et très justes. Je vous montrerai aussi mes traités de rhétorique, de poétique et de l'art historique; je les ai faits sur les principes des meilleurs maîtres, mais je crois plus intelligiblement et plus succinctement qu'eux. Je ne douterai point de leur bonté s'ils parviennent à vous plaire. J'estime fort votre résignation : on est bien heureux, quand on a autant de mérite que vous en avez, de se passer des récompenses des rois courageusement et sans chagrin. Je m'imagine que vous dites assez souvent comme Horace :

Et meâ me virtute involvo.
Je m'enveloppe de ma vertu.

303. — DE MADAME DE LA FAYETTE A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce 4 septembre 1673.

Je suis à Saint-Maur; j'ai quitté toutes mes affaires et tous mes maris; j'ai mes enfants et le beau temps, cela me

suffit; je prends des eaux de Forges; je songe à ma santé; je ne vois personne; je ne m'en soucie point du tout : tout le monde me paraît si attaché à ses plaisirs, et à des plaisirs qui dépendent entièrement des autres, que je me trouve avoir un don des fées d'être de l'humeur dont je suis.

Je ne sais si madame de Coulanges ne vous aura point mandé une conversation d'une après-dînée de chez Gourville, où étaient madame Scarron et l'abbé Têtu, sur les personnes *qui ont le goût au-dessus ou au-dessous de leur esprit;* nous nous jetâmes dans des subtilités où nous n'entendions plus rien : si l'air de Provence, qui subtilise encore toutes choses, vous augmente nos visions là-dessus, vous serez dans les nues. *Vous avez le goût au-dessous de votre esprit, et M. de La Rochefoucauld aussi, et moi encore, mais pas tant que vous deux.* Voilà des exemples qui vous guideront.

M. de Coulanges m'a dit que votre voyage était encore retardé; pourvu que vous rameniez madame de Grignan, je n'en murmure pas; si vous ne la ramenez point, c'est une trop longue absence. Mon goût augmente à vue d'œil pour la supérieure du Calvaire; j'espère qu'elle me rendra bonne. Le cardinal de Retz est brouillé pour jamais avec moi, de m'avoir refusé la permission d'entrer chez elle; je la vois quasi tous les jours : j'ai vu enfin son visage[1]; il est agréable, et l'on s'aperçoit bien qu'il a été beau : elle n'a que quarante ans, mais l'austérité de sa règle l'a fort changée. Madame de Grignan a fait des merveilles d'avoir écrit à la Marans; je n'ai pas été si sage, car je fus l'autre jour chercher madame de Schomberg[2], et je ne la demandai point. Adieu, ma belle; je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié.

[1] Les religieuses du Calvaire ont leur voile baissé au parloir, excepté pour leurs proches parents, ou dans des cas particuliers. (P.)

[2] Madame de Schomberg et madame de Marans étaient logées dans la même maison. (P.)

[redacted]

reçu les cinq cents livres il y a longtemps. Il me que l'argent est si rare qu'on n'en devrait point de ses amis : faites mes excuses à M. l'abbé (*de ges*) de ce que je l'ai reçu [1].

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Montélimar, jeudi 5 octobre 1673.

un terrible jour [2], ma chère enfant; je vous avoue n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui ite ma douleur. Je songe à tous les pas que vous t à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut narchant toujours de cette sorte nous puissions jamus rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est de vous; c'est son état naturel, et le seul qui peut re. Ce qui s'est passé ce matin me donne une dousible, et me fait un déchirement dont votre philosait les raisons : je les ai senties et les sentirai long- J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de ue l'état où je suis n'est pas une chose soutenable; il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans iolence. Je vous cherche toujours, et je trouve que manque, parceque vous me manquez. Mes yeux, s ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous it plus : le temps agréable qui est passé rend celuioureux, jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée; e ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardeme vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre

bé de Coulanges, comme le dit madame de Sévigné dans la lettre ait singulièrement *les beaux yeux de sa cassette*. (M.)
it le même jour de son départ de Grignan pour Paris, et de celui me de Grignan pour Salon et pour Aix. Montélimar n'est qu'à trois re lieues du château de Grignan. (P.)

[redacted]

absence m'a fait souffrir; je serai encore plus à plaindre parceque je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant; qu'avais-je à ménager? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan; je ne l'ai point assez remercié de ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres : il y en a où il a plus d'intérêt que moi, quoique j'en sois plus touchée que lui. Je suis déja dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous : Dieu me fasse la grace de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Je songe aux *Pichons;* je suis toute pétrie des Grignan; je tiens partout. Jamais un voyage n'a été si triste que le nôtre; nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chère enfant; aimez-moi toujours; hélas! nous revoilà dans les lettres. Assurez M. l'archevêque de mon respect très tendre, et embrassez le coadjuteur; je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de Saint-Géniez qui vient me consoler. Ma fille, plaignez-moi de vous avoir quittée.

305. — A LA MÊME.

A Valence, vendredi 6 octobre 1673.

Mon unique plaisir consiste à vous écrire : la paresse du coadjuteur est bien étonnée de cette sorte de divertissement. Vous êtes à Salon, ma pauvre petite; vous avez passé la Durance, et moi je suis arrivée ici. Je regarde tous les chemins qui vous verront passer cet hiver, et je fais des remarques sur les endroits difficiles. Le plus sûr dans l'hiver, c'est une litière; il y a des pas où il faut des-

[redacted]

endre de carrosse, ou périr. M. de Valence [1] m'a envoyé on carrosse avec Montreuil et Le Clair, pour me laisser lus de liberté : j'ai été droit chez le prélat ; il a bien de esprit ; nous avons causé une heure ; ses malheurs et otre mérite ont fait les deux principaux points de la conersation. Il a deux dames de ses parentes avec lui. J'ai vu n moment les filles de Sainte-Marie, et madame votre elle-sœur [2] : sa belle abbesse se meurt ; on court pour bbaye ; une grosse fièvre continue au milieu de la plus ande santé : voilà qui est expédié. J'ai soupé chez Le air avec Montreuil ; j'y suis logée. M. de Valence et ses èces fort parées me sont venus voir.

On dit ici que le roi est allé joindre M. le prince ; on ne rle point de la paix. Tout le cœur me bat quand je puis nter de votre voyage de Paris. Je *cuis* incessamment, et e passe fort bien de parler. Pour notre abbé, vous le conissez, il ne lui faut que *les beaux yeux de sa cassette.* ai une envie extrême de savoir de vos nouvelles ; il me mble qu'il y a déja bien longtemps que je ne vous ai ue.

306. — A LA MÊME.

A Lyon, mardi 10 octobre 1673.

Me voilà déja loin de vous, ma fille ; mais comprenezus avec quelle douleur j'y pense ? Je fus reçue chez . le chamarier par lui et par M. et madame de Rochenne. J'eus le cœur extrêmement serré en embrassant tte jolie femme ; elle l'eut aussi : nous nous entendîmes

[1] Daniel de Cosnac, évêque de Valence. Le caractère de cet évêque est des plus singuliers du siècle. On trouve dans les Mémoires de Choisy s détails curieux sur la vie de ce prélat, tour à tour favori du prince de nti, de MONSIEUR, frère de Louis XIV, et de MADAME Henriette d'Anleterre.

[2] Marie Adhémar de Monteil, religieuse à Aubenas, sœur de M. de Grinan. (A. G.)

fort bien, nous causâmes beaucoup. J'ai commencé dès ici à défendre le procédé de M. de Grignan ; le chamarier ne le savait pas tout à fait comme il est. C'est la meilleure cause du monde à soutenir ; elle ne saurait périr que par n'être pas bien expliquée ou bien entendue.

Je veux vous dire encore une fois que, si vous aviez quelque envie d'éviter les dangers en venant cet hiver, il faudrait descendre de carrosse quasi aussi souvent que j'ai fait ; mais une litière serait admirable ; ou bien monter à cheval, comme font mesdames de Verneuil ou d'Arpajon. Le carrosse de M. de Verville tomba l'année dernière. Il y a aussi un chemin qu'on nous fit prendre *par dans* le Rhône. Je descendis, mes chevaux nagèrent, et l'eau entra jusqu'au fond du carrosse : c'est à deux lieues de Montélimar. Quand vous viendrez, les eaux seront grandes, et la place ne sera pas tenable ; il faudra faire un chemin dans les terres, et ne vous point hasarder ; le danger n'est pas dans l'imagination. Voilà ce que mon amitié et ma prévoyance me forcent de vous dire ; vous vous en moquerez, si vous voulez ; mais je crois que M. de Grignan ne s'en moquera pas. Vous me direz après cela, voilà qui est bien. Il n'est plus question que de faire la paix, et que nous allions à Paris, il est vrai : mais si la guerre se déclare contre l'Espagne, comme c'est une affaire qui traînera, et qui ne donnera pas sitôt des affaires aux gouverneurs, je crois qu'en bonne politique, M. de Grignan prendra le parti de venir à la cour plus tôt que plus tard. J'attends ce soir de vos nouvelles ; j'achèverai cette lettre après les avoir reçues.

Mardi au soir.

Je n'ai pas eu la force de recevoir votre lettre sans pleurer de tout mon cœur. Je vous vois dans Aix, accablée de tristesse, vous achevant de consumer le corps et l'esprit : cette pensée me tue ; il me semble que vous m'échappez,

[redacted]

vous me disparaissez, et que je vous perds pour tou-s. Je comprends l'ennui que vous donne mon départ ; s étiez accoutumée à me voir tourner autour de vous. st fâcheux de revoir les mêmes lieux : il est vrai que je ous ai point vue sur tous ces chemins-ci ; mais quand i pensé, j'étais comblée de joie, dans l'espérance de vous et de vous embrasser, et, en retournant sur mes pas, une tristesse mortelle dans le cœur, et je regarde avec ie les sentiments que j'avais en ce temps-là ; ceux qui suivent sont bien différents. J'avais toujours espéré de s ramener ; vous savez par quelles raisons et par quels s vous m'avez coupé court là-dessus ; il a fallu que tout cédé à la force de votre raisonnement, et prendre le ti de vous admirer ; mais croyez que la chose du monde parait la moins naturelle, c'est de me voir retourner te seule à Paris. Si vous y pouvez venir cet hiver, j'en ai une joie et une consolation entière ; en ce cas, je m'affligerai que pour trois mois, ainsi que vous m'en z : mais je vous quitte, je m'éloigne ; voilà ce que je s, et je ne sais point l'avenir. J'ai une envie continuelle ecevoir de vos lettres ; c'est un plaisir bien douloureux ; s je m'intéresse si fort à tout ce que vous faites, que je puis vivre sans le savoir. N'oubliez point de solliciter le t procès, et de bien compter sur vos doigts les moutons votre troupeau. Ne mettez point votre pot au feu si in, craignez d'en faire un *consommé ;* la pensée d'une [1] me plaît bien, elle vaut mieux qu'une viande seule : r moi, je n'y mets comme vous qu'une seule chose c de la chicorée amère, mais il faut qu'elle soit bonne r la santé ; car, hormis que je suis laide, et que per-ne ne me reconnait ici, du reste je ne me portai jamais eux.

J'ai été fort aise d'embrasser la pauvre Rochebonne ; je

[1] Espèce de potage ou de ragoût qui nous est venu d'Espagne, et dans quel il entre plusieurs sortes d'herbes et de viandes. (P.)

ne puis souffrir que ce qui est Grignan. Je ferai réponse à notre mère de Sainte-Marie ; j'ai passé la journée avec celles qui sont ici. Je pars demain pour la Bourgogne : voici encore un agrément pour moi, c'est que je ne recevrai plus de vos lettres que par Paris ; adressez-les à M. de Coulanges, il me les fera tenir à Bourbilly. La Rochebonne, que voilà auprès de moi, vous adore : nous nous interrompons toutes deux pour parler de vous avec la dernière tendresse. Adieu, ma très aimable ; vous voulez que je juge de votre cœur par le mien, je le fais, et c'est pour cela que je vous aime et je vous plains.

307. — A LA MÊME.

D'un petit chien de village, à six lieues de Lyon,
mercredi au soir 11 octobre 1673.

Me voici arrivée, ma fille, dans un lieu qui me ferait triste quand je ne le serais pas ; il n'y a rien, c'est un désert. Je me suis égarée dans les champs pour chercher l'église ; j'ai trouvé un curé un peu sauvage, et un commis qui connaît M. l'abbé, et qui m'a promis de vous faire tenir cette lettre. Quand je ne suis pas avec vous, mon unique divertissement est de vous écrire ; contez un peu cela au coadjuteur pour lui faire venir des cornes à la tête. Chamarande[1] est à une lieue ; il est seigneur de cinq ou six paroisses ; il attend le retour du roi. Je sais bien d'autres nouvelles du pays, mais je ne veux pas vous les confier. Je suis partie ce matin à huit heures de Lyon, entourée de tous les Rochebonne, que j'aime et que j'estime fort. M. de Rochebonne s'en va dans ses terres pour donner ordre à ses affaires ; il veut être tout prêt pour la guerre, en cas d'alarme. On ne peut pas voyager plus tristement que je fais. Voici la quatrième fois que je vous écris ; sans

[1] M. de Chamarande, l'un des quatre premiers valets-de-chambre roi (M.)

[redacted]

cela que serais-je devenue? Voici ce qui me tue un peu, c'est qu'après mon premier sommeil j'entends sonner deux heures, et qu'au lieu de me rendormir, je mets le pot au feu avec de la chicorée amère; cela bout jusqu'au point du jour, qu'il faut monter en carrosse. Je suis assurée que, pour me tirer de peine, vous me manderez que l'air l'Aix vous a toute raccommodée, que vous n'êtes plus si maigre qu'à Grignan. Je n'en croirai rien du tout, ma auvre enfant; je joins à mon inquiétude le bruit de la ue, dont vous êtes désaccoutumée, et qui vous empêche le dormir; je vous vois, ma fille, et je vous suis pas à as : je vois entrer, je vois sortir, je vois quelques unes de vos pensées; enfin je serai morte quand je ne penserai plus i vous.

Nous avons vu des tableaux admirables à Lyon. Je lâme M. de Grignan de n'avoir pas accepté celui que 'archevêque de Vienne [1] voulut lui donner; il ne lui sert le rien, et c'est le plus joli tableau et le plus décevant qu'on puisse voir; pour moi, je ne manquai point tout onnement de vouloir remettre la toile que je croyais déclouée. A propos, cet archevêque est beau-frère de madame de Villars; il m'attendait, et me fit des visites et des ivilités infinies. Adieu, ma très chère; vous me mandez es choses du monde les plus tendres; cela perce le cœur, t cependant on en est ravi. Vous me parlez de votre amiié; je crois qu'elle est très forte : je vous aime sur ce ied-là, et je ne crois pas me tromper; mais gardez-vous bien, dans les moments où vous la sentez le plus, de penser ni de dire jamais qu'elle puisse égaler celle que j'ai pour vous.

[1] Henri de Villars, mort en 1693 à soixante-douze ans

308. — A LA MÊME.

A Châlons, vendredi soir, 13 octobre 1673.

Quel ennui de ne plus espérer de vos nouvelles! cette circonstance augmente ma tristesse. Ma fille, je ne vous dirai point toutes mes misères sur ce chapitre; tout au moins vous vous moqueriez de moi; et vous savez combien j'estime votre estime; ainsi donc j'honore votre force et votre philosophie, et je ne ferai confidence de mes faiblesses qu'à ceux qui n'ont pas plus de courage que moi. Je m'en vais hors du grand chemin, je ne vous écrirai plus si réglément, voilà encore un de mes chagrins. Quand vous ne recevrez point de mes lettres, croyez bien fermement qu'il m'aura été impossible de vous écrire; mais pour penser à vous, ah! je ne fais nulle autre chose : je suis toujours, et, comme vous savez, je m'amuse à éplucher la racine de ma chicorée; de sorte que mon bouillon est amer, comme ceux que nous prenions à Grignan.

Les déclamations de Quintilien m'ont amusée; il y en a de belles, et d'autres qui m'ont ennuyée. Je m'en vais dans le *Socrate chrétien* [1]. Je vis à Mâcon le fils de M. de Paule; je le trouvai joli; il ressemble *au Charmant*. Je ne sais point de nouvelles, sinon que madame de Mazarin est avec son mari jusqu'à la première frénésie. On attendait à Lyon cette duchesse d'Yorck [2]; quel plaisir que vous ne l'ayez point eue sur le corps! Nous avons trouvé en chemin M. de Sainte-Marthe; il m'a promis de vous envoyer *ce pain bénit et cet enterrement de* Marigny [3], dont je vous ai tant parlé; l'*enterrement* me ravit toujours: le *pain bénit* est sujet à trop de commentaires : si vous

[1] Ouvrage de Balzac.

[2] Marie d'Est, princesse de Modène, depuis reine d'Angleterre. (P.)

[3] Ce petit poëme, recherché aujourd'hui des amateurs, à cause de sa rareté, est une satire vive et spirituelle contre les marguilliers de la paroisse de Saint-Paul, qui voulaient l'obliger à rendre le pain bénit.

[redacted]

vez l'esprit libre quand vous recevrez ce petit ouvrage, t qu'on vous le lise d'un bon ton, vous l'aimerez fort; nais si vous n'êtes pas bien disposée, voilà qui est jeté et néprisé; je trouve que le prix de la plupart des choses lépend de l'état où nous sommes quand nous les recevons. l'embrasse tendrement M. de Grignan; il doit être bien persuadé de mon amitié, de lui avoir donné et laissé ma ille : tout ce que je lui demande, c'est de conserver votre cœur et le mien; il en sait les moyens. Songez que je recevrai comme une grace, s'il m'oblige à l'aimer toujours. Le hasard me fit hier parler de lui, et de ses manières nobles et polies, et de ses grandeurs; je voudrais bien qu'il eût été derrière moi, et vous aussi : vous le croyez bien, ma chère Comtesse.

809. — A LA MÊME.

A Bourbilly, lundi 16 octobre 1673.

Enfin, ma chère fille, j'arrive présentement dans le vieux château de mes pères. Voici où ils ont triomphé suivant la mode de ce temps-là. Je trouve mes belles prairies, ma petite rivière, mes magnifiques bois et mon beau moulin, à la même place où je les avais laissés. Il y a ici de plus honnêtes gens que moi; et cependant, au sortir de Grignan, après vous avoir quittée, je m'y meurs de tristesse. Je pleurerais présentement de tout mon cœur, si je m'en voulais croire; mais je m'en détourne, suivant vos conseils. Je vous ai vue ici; Bussy y était, qui nous empêchait fort de nous y ennuyer. Voilà où vous m'appelâtes *marâtre* d'un si bon ton. On a élagué des arbres devant cette porte, ce qui fait une allée fort agréable. Tout crève ici de blé, et *de Caron pas un mot* [1], c'est-à-dire, pas un sol. Il pleut à verse : je suis désaccoutumée de ces conti-

[1] Allusion au dialogue de Lucien intitulé *Caron ou le Contemplateur*.

nuels orages, j'en suis en colère. M. de Guitaud est à Époisses : il envoie tous les jours ici pour savoir quand j'arriverai, et pour m'emmener chez lui ; mais ce n'est pas ainsi qu'on fait ses affaires ; j'irai pourtant le voir, et vous prévoyez bien que nous parlerons de vous : je vous prie d'avoir l'esprit en repos sur tout ce que je dirai ; je ne suis pas assurément fort imprudente. Nous vous écrirons, Guitaud et moi. Je ne puis m'accoutumer à ne vous plus voir : et si vous m'aimez, vous m'en donnerez une marque certaine cette année. Adieu, mon enfant ; j'arrive, je suis un peu fatiguée ; quand j'aurai les pieds chauds, je vous en dirai davantage.

310. — A LA MÊME.

A Bourbilly, samedi 21 octobre 1673.

J'arrivai ici lundi au soir, comme je vous l'écrivis sur-le-champ. Je trouvai des lettres de Guitaud qui m'attendaient. Le lendemain, dès neuf heures, il vint au galop, mouillé comme un canard, car il pleut continuellement. Nous causâmes extrêmement ; il me parla fort de vous, et m'entretint ensuite de ses affaires et de ses dégoûts ; il me dit que le roi est revenu à Versailles ; il me montra les nouvelles de la guerre : il trouva que la politique obligerait sans doute M. de Grignan à venir expliquer sa conduite à Sa Majesté, et même à venir prendre les ordres de sa propre bouche pour la guerre, si elle se déclare. Voilà ce qu'il me dit sans vouloir me plaire, et même sans intérêt ; car il me paraît peu disposé à retourner cet hiver à Paris. Après que nous eûmes dîné très bien, malgré la rusticité de mon château, voilà un carrosse à six chevaux qui entre dans ma cour, et Guitaud à pâmer de rire.

Je vois en même temps la comtesse de Fiesque et madame de Guitaud qui m'embrassent. Je ne puis vous représenter mon étonnement, ni le plaisir qu'avait pris Guitaud

[redacted]

me surprendre. Enfin voilà donc la comtesse à Bourbilly; mprenez-vous bien cela? plus belle, plus fraîche, plus gnifique, et plus gaie que vous ne l'avez jamais vue. rès les exclamations de part et d'autre que vous pouvez isir, on s'assied, on se chauffe, on parle de vous; vous ez bien encore ce qu'on dit, et combien la comtesse prend peu que vous ne soyez pas venue avec moi : e compagnie me parut toute pleine d'estime pour vous. parla de nouvelles; Guitaud me conta comme Mon-ır veut faire mademoiselle de Grancey dame d'atour Madame, à la place de la Gourdon, à qui il faut donner uante mille écus : voilà qui est un peu difficile; car le échal de Grancey ne veut donner cette somme que pour ier sa fille; et comme il craindrait qu'il n'en fallût don- encore autant pour la marier, il veut que Monsieur e tout. Madame de Monaco mène cette affaire; elle est bien chez Monsieur et chez Madame, dont elle est lement aimée : on est seulement un peu fâché de lui faire quelquefois, à cette Madame-ci, les mêmes pe- s mines et les mêmes petits discours qu'elle faisait à tre. Il y a encore eu quelques bagatelles, mais cela ne rit point. Pour madame de Marei [1] elle quitta Paris par e sagesse, quand on commença toutes ces collations de été, et s'en vint en Bourgogne : on la reçut à Dijon au it du canon. Vous pouvez penser comme cela faisait e de belles choses, et comme ce voyage paraissait au blic : la vérité c'est qu'elle avait un procès à Dijon, 'elle voulait faire juger; mais cette rencontre est tou-rs plaisante. La comtesse est bonne là-dessus; il y a inze jours qu'elle est à Époisses : elle vient de Guerchi. y a un petit homme obscur qui dit que l'abbé Têtu ser-rait fort bien d'ame à un gros corps : cela m'a paru plai-

[1] Tout ce qui suit est ironique. Madame de Marei était, ainsi que sa sœur adame de Grancey, des soupers du duc de Bourbon, ce qui avait fait ima-ner que le prince était le but secret de son voyage.

sant. Enfin le soir vint : après avoir admiré les antiquités judaïques de ce château, elles s'en retournèrent; elles voulurent m'emmener; mais j'ai ici des affaires assez importantes, de sorte que je n'irai que demain à Époisses pour revenir après-demain; nous vous écrirons tous ensemble : si je vous avais amenée, vous auriez trouvé cette compagnie qui vous aurait fort empêchée de vous ennuyer. Pour l'air d'ici, il n'y a qu'à respirer pour être grasse; il est humide et épais; il est admirable pour rétablir ce que l'air de Provence a desséché.

Je conclus aujourd'hui toutes mes affaires : si vous n'aviez du blé, je vous offrirais du mien; j'en ai vingt mille boisseaux à vendre; je crie famine sur un tas de blé. J'ai pourtant assuré quatorze mille francs, et fait un nouveau bail sans rabaisser. Voilà tout ce que j'avais à faire, et j'ai l'honneur d'avoir trouvé des expédients que le bon esprit de l'abbé ne trouvait pas. Je suis triste à mourir de n'avoir point de vos lettres, et de ne pouvoir faire ici un pas qui puisse vous être bon à quelque chose; cet état n'est point supportable; j'espère qu'il en viendra un autre. Bussy est encore à Paris, faisant tous les jours des réconciliations; il a commencé par madame de La Baume [1]; ce brouillon de temps, qui change tout, changera peut-être sa fortune. Vous serez bien aise de savoir qu'avant de partir il se fit habiller à Semur, lui et sa famille; jugez comme il sera d'un bon air. Il s'est raccommodé en ce pays avec Jeannin et avec l'abbé Fouquet [2].

Je reçois un paquet de Guitaud : il m'envoie des nouvelles que vous aurez de votre côté; il me viendra prendre demain ou lundi. Adieu, ma chère enfant; puis-je vous trop aimer? J'embrasse M. de Grignan, et je l'assure qu'il

[1] Madame de la Baume, en publiant les *Amours des Gaules*, avait causé la disgrace de Bussy.

[2] Ces deux personnages jouent dans les *Amours des Gaules*, le premier un rôle ridicule, le second un rôle scandaleux. Ce dernier était le frère du surintendant. (A. G.)

[redacted]

aurait pitie de moi[1], s'il savait ce que je souffre de votre absence; et vous, ma fille, je vous embrasse avec une tendresse qu'il n'appartient pas à tout le monde de concevoir.

311. — A LA MÊME.

A Époisses, mercredi 25 octobre 1673.

Je n'achevai qu'avant-hier toutes mes affaires à Bourbilly, et le même jour je vins ici, où l'on m'attendait avec quelque impatience. J'ai trouvé le maître et la maîtresse du logis avec tout le mérite que vous leur connaissez, et la comtesse (*de Fiesque*) qui pare, et qui donne de la joie à tout un pays. J'ai mené avec moi monsieur et madame de Toulongeon, qui ne sont pas étrangers dans cette maison : il est survenu encore madame de Chatelus, et M. le marquis de Bonneval ; de sorte que la compagnie est complète. Cette maison est d'une grandeur et d'une beauté surprenante ; M. de Guitaud se divertit fort à la faire ajuster, et y dépense bien de l'argent : il se trouve heureux de n'avoir point d'autre dépense à faire. Nous avons causé à l'infini, le maître du logis et moi, c'est-à-dire, j'ai eu le mérite de savoir bien écouter. On passerait bien des jours dans cette maison sans s'y ennuyer : vous y avez été extrêmement célébrée. Je ne crois pas que j'en pusse sortir, si on y recevait de vos nouvelles; mais, ma fille, sans vous faire valoir ce que vous occupez dans mon cœur et dans mon souvenir, cet état d'ignorance m'est insoutenable. Je me creuse la tête à deviner ce que vous m'avez écrit, et ce qui vous est arrivé depuis trois semaines, et cette application inutile trouble fort mon repos. Je trouverai cinq ou six de vos lettres à Paris; je ne comprends pas pourquoi M. de Coulanges ne me les a pas envoyées, je l'en avais prié. Enfin je pars demain pour prendre le chemin de Paris; car vous vous

[1] Guillaume de Pechpeirou Comenge, comte de Guitaud, était gouverneur des îles Sainte-Marguerite.

souvenez bien que de Bourbilly on passe devant cette porte où M. de Guitaud vint nous faire un jour des civilités. Je ne serai à Paris que la veille de la Toussaint. On dit que les chemins sont déjà épouvantables dans cette province. Je ne vous parle point de la guerre : on mande qu'elle est déclarée; d'autres, qui sont des manières de ministres, disent que c'est le chemin de la paix : voilà ce qu'un peu de temps nous apprendra. M. d'Autun (*Gabriel de Roquette*) est en ce pays ; ce n'est pas ici où je l'ai vu, mais il en est près, et l'on voit des gens qui ont eu le bonheur de recevoir sa bénédiction. Adieu, ma très chère et très aimable enfant ; je ne trouve personne qui ne s'imagine que vous avez raison de m'aimer, en voyant de quelle façon je vous aime.

312. — A LA MÊME.

A Auxerre, vendredi 27 octobre 1673.

Je quittai hier Époisses et toute la compagnie que je vous ai dite. J'ai été neuf jours entiers en Bourgogne, et je puis dire que ma présence et celle de notre abbé étaient très nécessaires à Bourbilly. J'ai extrêmement causé avec Guitaud, il m'a fort divertie par ses détails, dont je ne savais que l'autre côté ; il est bon d'entendre les deux parties. Il m'a flattée d'avoir pris plaisir à me redonner pour lui toute l'estime qu'on aurait pu m'ôter, si je ne m'étais miraculeusement fiée à sa bonne mine ; il m'a paru sincère et fort honnête homme ; et je trouve qu'on l'a voulu chasser proprement de l'hôtel de Condé, parcequ'il faisait ombre aux autres : un tel favori n'est pas agréable dans une petite cour. Il y a des endroits bien extraordinaires dans son roman ; la conclusion m'en parait une retraite dans son château ; c'est pourtant ce que je ne voudrais pas assurer.

La comtesse (*de Fiesque*) m'a dit des choses admirables

[redacted]

de l'hôtel de Grancey[1]; le plan de cette maison est une chose curieuse. Mais, je vous supplie, que toutes les jalousies du monde se taisent devant celle de l'homme (*M. le duc*) qui est acteur dans cette scène ; c'est de la quintessence de jalousie, c'est la jalousie même ; j'admire qu'il en soit resté dans le monde, après le partage qui lui en est échu. Je prendrais un grand plaisir de causer de tout cela avec vous ; ces sortes de choses sont amusantes dans le commerce. Tout le monde dit la guerre, et d'Hacqueville mande qu'il y a encore des parieurs pour la paix. Dieu le veuille !

Je voudrais bien savoir, ma fille, comment vous vous portez ; je crains le pot au feu que vous faites bouillir jour et nuit ; il me semble que je vous vois creuser les yeux et la tête ; je vous souhaite une *oille* plutôt qu'un *consommé* ; un *consommé* est une chose étrange. Notre cher abbé se porte bien, Dieu merci, et j'en suis toute glorieuse ; il vous salue tendrement, et voudrait bien savoir quelque petite chose de vos affaires, et si vous vous souvenez de ses avis ; vous savez la part qu'il prend à tous vos intérêts, aux dépens d'être haï ; mais il ne s'en soucie guère. J'embrasse M. de Grignan ; faites bien mes compliments à M. l'archevêque, si vous êtes à Salon ; et assurez le coadjuteur qu'en attendant le temps où il me promet que je dois tant l'aimer, je l'aime beaucoup.

313. — A LA MÊME

A Moret, lundi au soir 30 octobre 1673.

Me voici bien près de Paris ; mais sans l'espérance d'y trouver toutes vos lettres, je n'aurais aucune joie d'y arriver. Je me représente l'occupation que je pourrai avoir

[1] Madame de Marei et madame de Grancey, qu'on appelait dans le monde les *anges*, étaient filles du maréchal de Grancey, et toutes deux très belles. On disait M. le duc amoureux de l'aînée, et Monsieur de la cadette. (P.)

pour vous ; tout ce que j'aurai à dire à MM. de Brancas, La Garde, l'abbé de Grignan, d'Hacqueville, à M. de Pomponne, à M. Le Camus. Hors cela, où je vous trouve, je ne prévois aucun plaisir : je mériterais que mes amis me battissent et me renvoyassent sur mes pas ; plût à Dieu ! Peut-être que cette humeur me passera, et que mon cœur, qui est toujours pressé, se mettra un peu plus au large : mais il ne peut jamais arriver que je ne souhaite uniquement et passionnément de vous revoir. Parler de vous, en attendant, sera mon sensible plaisir ; mais je choisirai mes gens et mes discours : je sais un peu vivre ; je sais ce qui est bon aux uns et mauvais aux autres ; je n'ai pas tout à fait oublié le monde, j'en connais les tendresses et les bontés, pour entrer dans les sentiments des autres : je vous demande la grace de vous fier à moi, et de ne rien craindre de l'excès de ma tendresse. Si mes délicatesses, et les mesures injustes que je prends sur moi, ont donné quelquefois du désagrément à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuser en faveur de leur cause : je la conserverai toute ma vie, cette cause, très précieusement ; et j'espère que, sans lui faire aucun tort, je pourrai me rendre moins imparfaite que je ne suis : je tâche tous les jours à profiter de mes réflexions ; et si je pouvais, comme je vous ai dit quelquefois, vivre seulement deux cents ans, il me semble que je serais une personne bien admirable.

Si M. de Sens (*Louis-Henri de Gondrin*) avait été à Sens, je l'aurais vu ; il me semble que je dois cette civilité à la manière dont il pense pour vous. Je regarde tous les lieux où je passai il y a quinze mois avec un fond de joie si véritable, et je considère avec quels sentiments j'y repasse maintenant, et j'admire ce que c'est que d'aimer comme je vous aime.

J'ai reçu des nouvelles de mon fils ; c'est de la veille d'un jour qu'ils croyaient donner bataille ; il me paraît aise de

[redacted]

des ennemis; il n'en croyait non plus que des sor-
; il avait une grande envie de mettre un peu flam-
e au vent, par curiosité seulement. Cette lettre m'au-
bien effrayée, si je ne savais très bien la marche des
ériaux, et le respect qu'ils ont eu pour l'*armée de votre*
.

on Dieu! ma fille, j'abuse de vous; voyez quels fagots
us conte; peut-être que de Paris je vous manderai des
telles qui pourront vous divertir : soyez bien persua-
ue mes véritables affaires viendront du côté de Pro-
e; mais votre santé, voilà ce qui me tue : je crains
vous ne dormiez point, et qu'enfin vous ne tombiez
de; vous ne m'en direz rien, mais je n'en aurai pas
s d'inquiétude.

314. — A LA MÊME.

A Paris, jeudi 2 novembre 1673.

nfin, ma chère enfant, me voilà arrivée après quatre
ines de voyage, ce qui m'a pourtant moins fatiguée
la nuit que je viens de passer dans le meilleur lit du
de : je n'ai pas fermé les yeux; j'ai compté toutes les
es de ma montre; et enfin, à la pointe du jour, je me
levée : *car que faire en un lit, à moins que l'on ne*
e[1]? J'avais le pot au feu, c'était une *oille* et un *con-*
né qui cuisaient séparément. Nous arrivâmes hier, jour
a Toussaint, bon jour, bonne œuvre; nous descen-
s chez M. de Coulanges : je ne vous dirai point mes
esses ni mes sottises en rentrant dans Paris; enfin je
'heure et le moment que je n'étais pas visible; mais
étournai mes pensées, et je dis que le vent m'avait
i le nez; je trouve M. de Coulanges qui m'embrasse;
de Rarai, un moment après : arrivent ensuite ma-

[1] Allusion à deux vers de la fable du lièvre et des grenouilles.

[redacted]

dame de Sanzei, madame de Bagnols, M. l'archevêque de Reims (*M. Le Tellier*) tout transporté d'amour pour le coadjuteur; un moment après, madame de La Fayette, M. de La Rochefoucauld, madame Scarron, d'Hacqueville, La Garde, l'abbé de Grignan, l'abbé Têtu : vous voyez d'où vous êtes tout ce qui se dit, et la joie qu'on témoigne; *et madame de Grignan, et votre voyage?* et tout ce qui n'a point de liaison ni de suite. Enfin on soupe, on se sépare, et je passe cette belle nuit. Ce matin, à neuf heures, La Garde, l'abbé de Grignan, Brancas, d'Hacqueville, sont entrés dans ma chambre pour ce qui s'appelle raisonner *pantoufle*. Premièrement, je vous dirai que vous ne sauriez trop aimer Brancas, La Garde et d'Hacqueville; pour l'abbé de Grignan, cela s'en va sans dire. J'oubliais de vous mander qu'hier au soir, avant toutes choses, je lus vos quatre lettres des 15, 18, 22 et 25 octobre : je sentis tout ce que vous expliquez si bien ; mais puis-je assez vous remercier, ni de votre bonne et tendre amitié, dont je suis très convaincue, ni du soin que vous prenez de me parler de toutes vos affaires? Ah! ma fille, c'est une grande justice; car rien au monde ne me tient tant au cœur que tous vos intérêts, quels qu'ils puissent être : vos lettres sont ma vie, en attendant mieux.

J'admire que le petit mal de M. de Grignan ait prospéré au point que vous me le mandez, c'est-à-dire qu'il faut prendre garde en Provence au pli de sa chaussette; je souhaite qu'il se porte bien, et que la fièvre le quitte, car il faut mettre flamberge au vent : je hais fort cette petite guerre[1].

Je reviens à vos trois hommes que vous devez aimer très solidement : ils n'ont tous que vos affaires dans la tête; ils ont trouvé à qui parler, et notre conférence a duré jusqu'à midi. La Garde m'assure fort de l'amitié de M. de

[1] Il s'agissait du siége d'Orange.

Pomponne : ils sont tous contents de lui. Si vous me demandez ce qu'on dit à Paris, et de quoi il est question, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. et madame de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour ; enfin jusqu'ici je ne me suis pas aperçue qu'il s'agisse d'autres choses ; les bonnes têtes vous diront ce qui leur semble de votre retour ; je ne veux pas que vous m'en croyez, croyez-en M. de La Garde. Nous avons examiné combien de choses doivent vous obliger de venir rajuster ce qu'a dérangé votre bon ami [1] et envers le maître, et envers tous les principaux ; enfin il n'y a point de porte où il n'ait heurté, et rien qu'il n'ait ébranlé par ses discours, dont le fond est du poison chamarré d'un faux agrément : il sera bon même de dire tout haut que vous venez, et vous l'y trouverez peut-être encore, car il a dit qu'il reviendra, et c'est alors que M. de Pomponne et tous vos amis vous attendent pour régler vos allures à l'avenir ; tant que vous serez éloignés, vous leur échapperez toujours ; et en vérité, celui qui parle ici a trop d'avantage sur celui qui ne dit mot. Quand vous irez à Orange, c'est-à-dire, M. de Grignan, écrivez à M. de Louvois l'état des choses, afin qu'il n'en soit point surpris. Ce siége d'Orange me déplaît par mille raisons. J'ai vu tantôt M. de Pomponne, M. de Bezons, madame d'Uxelles, madame de Villars, l'abbé de Pontcarré, madame de Rarai, tout cela vous fait mille compliments, et vous souhaite ; enfin croyez-en La Garde, voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne vous conseille point ici d'envoyer des ambassadeurs, on trouve qu'il faut M. de Grignan et vous : on se moque de la raison de la guerre. M. de Pomponne a dit à d'Hacqueville que les affaires ne se démêleraient pas en Provence, et que quelquefois on a la paix lorsqu'on parle le plus de la guerre.

Voici des plaisanteries : madame de Ra.... et madame

[1] Il s'agit de l'évêque de Marseille, qui cabalait à Paris contre M. de Grignan. (A. G.)

de Bu...... se querellaient pour douze pistoles ; la Bu...... lassée, lui dit : Ce n'est pas la peine de tant disputer, je vous les quitte. Ah ! Madame, dit l'autre, cela est bon pour vous, qui avez des amants qui vous donnent de l'argent. Madame, dit la Bu...... je ne suis pas obligée de vous dire ce qui en est ; mais je sais bien que quand j'entrai, il y a dix ans, dans le monde, vous en donniez déja aux vôtres[1].

Despréaux a été avec Gourville voir M. le prince. M. le prince voulut qu'il vît son armée. Hé bien ! qu'en dites-vous, dit M. le prince ? Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

La princesse de Modène [2] était sur mes talons à Fontainebleau ; elle est arrivée ce soir ; elle loge à l'Arsenal ; le roi la viendra voir demain ; elle ira voir la reine à Versailles, et puis adieu.

Vendredi au soir, 3 novembre.

M. de Pomponne m'est venu faire une visite de civilité : j'attends demain son heure pour l'aller entretenir chez lui. Il n'a pas ouï parler d'une lettre de suspension ; voici un pays où l'on voit les choses d'une autre manière qu'en Provence ; toutes les bonnes têtes la voudraient, cette suspension, crainte que vous ne soyez trompés, et dans la vue d'une paix qu'ils veulent absolument ; cependant on vous croit en lieu de voir plus clair sur l'événement du syndic ; ainsi on ne veut pas faire une chose qui vous pourrait déplaire ; la distance qui est entre nous ôte toute sorte de raisonnement juste. Lisez bien les lettres de d'Hacqueville ; tout ce qu'il mande est d'importance ; vous ne sauriez trop l'aimer. Votre frère se porte très bien : il ne sait encore où

1 Pour qui a lu les mémoires du temps, ces initiales désignent, l'une madame de Rambures, et l'autre madame de Buzanval. (A. G.)

2 Marie d'Est, qui allait épouser le duc d'Yorck, frère de Charles II, roi d'Angleterre, après la mort duquel le duc d'Yorck fut proclamé roi sous le nom de Jacques II. (P.)

passera l'hiver. Je suis instruite sur tous vos intérêts, et dis bien mieux ici qu'à Grignan. Nous avons ri du soin ue vous prenez de me dire d'envoyer querir La Garde et abbé de Grignan : hélas ! les pauvres gens étaient au uet, et ne respiraient que moi. Je suis à vous, ma très imable, et je ne trouve de bien employé que le temps que vous donne : tout cède au moindre de vos intérêts. J'emrasse ce pauvre Comte : dois-je l'aimer toujours ? En tes-vous contente ?

315. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 6 novembre 1673.

J'ai eu une très bonne conversation de deux heures avec I. de Pomponne ; jamais il n'y aura une plus favorable udience, ni une réception plus charmante : M. d'Hacqueille y était, il pourra vous le dire ; nous fûmes parfaitenent contents de lui. Je ne sais si c'est qu'il entrevoit la aix, mais il nous assure que la guerre n'empêcherait oint du tout qu'il ne demandât le congé de M. de Grinan après l'assemblée, et qu'il croyait que vous ne pouiez jamais mieux prendre votre temps pour faire ce voyage. Vous avez raison de dire que les honneurs ne me changeont pas pour vous : hélas! ma pauvre belle, vous m'êtes choses, et tout tourne autour de vous, sans vous cher, ni me distraire. N'êtes-vous point trop jolie r écrit à mon ami Corbinelli et à madame de La tte ? Cette dernière est charmée de vous, elle vous ime plus qu'elle n'a jamais fait, et vous souhaite avec empressement ; vous la connaissez, il faut la croire sur sa parole. M. de La Rochefoucauld est aimable comme à son ordinaire : il a gardé deux jours ma chambre ; vous pouvez compter sur son amitié et sur celle de bien d'autres que je ne dis pas, car c'est une litanie. J'ai eu quelques visites du bel air, et mes cousines de Bussy qui sont fort

parées des belles étoffes qu'elles ont achetées à Semur. L
duchesse d'Yorck est à l'Arsenal ; tout le monde y court
le roi est venu la voir[1] : elle a été à Versailles voir la reine
qui lui donne un fauteuil ; la reine lui rendra demain s
visite, et jeudi elle décampera.

J'ai dîné aujourd'hui chez madame de La Fayette pou
ma première sortie, car j'ai fait jusqu'ici l'entendu dan
mon joli appartement. J'ai entendu chanter *Hilaire* tou
le jour ; j'ai bien souhaité M. de Grignan.

Je ne comprendrai guère que vos politiques ne s'accor
dent pas avec les raisonnements qu'on fait ici pour votr
retour ; il faut suivre l'avis des sages ; s'il n'y avait qu
moi, vous en pourriez douter, car je suis trop intéressée
mais vous voyez ce qu'on vous dit ; au moins ne décide
rien que pendant l'assemblée, et ne faites rien d'opposé
votre retour. Si vous avez autant d'amitié pour moi qu
vous le dites, vous vous laisserez un peu gouverner là
dessus, et vous céderez aux vues que nous avons ici. Il fau
toujours dire un mot de la suite d'Orange, et du troupeau
et du petit procès. N'irez-vous point à Salon[2] quand M. d
Grignan ira à Orange ? J'ai reçu des réponses de tous vo
messieurs ; faites-les quelquefois souvenir de moi, et vo
dames que j'honore et estime très fort. Madame de Beau
mont arrive-t-elle toujours comme l'*oublieur*[3] ? Quoi qu
vous me disiez, ma chère enfant, je suis en peine de vot
santé et de votre conservation. Je ne dis rien
gnan ; il ne peut pas me soupçonner de ne
à lui.

1 On verra dans la suite cette duchesse, devenue reine, ram
cour de France par la révolution qui détrôna son mari Jacques II.

2 Petite ville du diocèse d'Arles, à cinq lieues d'Aix. M. l'archevêqu
d'Arles y demeurait en ce temps-là (A. G.)

3 Apparemment comme le marchand d'oublies, en parlant très haut. (M

316. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 10 novembre 1673.

Je vous aime trop, ma chère belle, pour être contente ci sans vous : hélas! j'ai apporté la Provence et toutes vos ffaires avec moi : *In van si fugge quel che nel cor si porta*. e l'éprouve, et je ne fais que languir sans vous. J'ai peu e résignation pour l'ordre de la Providence, dans l'arran- ement qu'elle a fait de nous ; jamais personne n'a eu tant esoin de dévotion que j'en ai : mais, mon enfant, parlons e nos affaires. J'avais écrit à M. de Pomponne selon vos ésirs ; et, parceque je n'ai point envoyé ma lettre, et que la trouvais bonne, je l'ai montrée à mademoiselle de léri pour contenter mon amour-propre. J'ai dîné céans vec l'abbé de Grignan et La Garde ; après dîner, nous vons été chez d'Hacqueville, nous avons fort raisonné ; et omme ils ont le meilleur esprit du monde, et que je ne is rien sans eux, je ne puis jamais manquer. Ils ont ouvé qu'il n'y eut jamais un voyage plus nécessaire que elui de M. de Grignan. Vous me direz : et le moyen d'avoir n congé, puisque la guerre est déclarée? Je vous répon- rai qu'elle est plus déclarée dans les gazettes qu'ici : tout st suspendu en ce pays ; on attend quelque chose, on ne ait ce que c'est ; mais enfin l'assemblée de Cologne n'est oint rompue, et M. de Chaulnes, à ce qu'on m'a assuré ujourd'hui, ne tiendra point nos états ; c'est M. de La- ardin, qui arriva hier, et part lundi avec M. Boucherat : out cela fait espérer quelque négociation. On ne parle oint ici de la guerre ; enfin on verra entre-ci et peu de emps ; il faut toujours vous tenir en état, ne rien faire ui puisse vous couper la gorge en détournant votre voyage, t vous fier à vos amis, qui ne voudraient pas vous faire aire quelque chose de ridicule en vous faisant demander otre congé mal-à-propos. Ils n'approuvent point que

vous envoyiez un ambassadeur; il faut vous-même, ou rien du tout; et si vous trouvez quelque moyen honnête d'essayer encore un accommodement, n'en croyez point votre colère, et cédez au conseil de vos amis, dont le mérite, l'esprit, l'application et l'affection sont au-delà de ce que je vous puis dire. Quand vous serez ici, vous verrez les choses d'un autre œil qu'en Provence. Hé! mon Dieu! quand il n'y aurait que cette raison, venez vous sauver la vie, venez vous empêcher d'être dévorée, venez mettre cuire d'autres pensées, venez reprendre de la considération, et détruire tous les maux qu'on vous a faits. Si j'étais seule à tenir ce langage, je vous conseillerais de ne m'en pas croire; mais les gens qui vous donnent ce conseil ne sont pas aisés à corrompre, et n'ont pas accoutumé de me flatter.

Nous avons été, l'abbé de Grignan, La Garde et moi, rendre visite à votre premier président; il est retourné à Orléans. Il salua le roi avant-hier, et le roi lui dit : Vous aurez d'étranges esprits à gouverner en Provence. C'est un homme qui mettra le bon sens et la raison partout; c'est un homme enfin..... Je m'ennuie de voir que vous ne recevez encore que mes lettres des chemins : hé! bon Dieu! ne parlerez-vous jamais notre langue? Hé! qu'il y a loin, ma fille, du coin de mon feu au coin du vôtre! Hé! que j'étais heureuse quand j'y étais! J'ai bien senti cette joie, je ne me reproche rien; j'ai bien tâché à retenir tous les moments, et ne les ai laissés passer qu'à l'extrémité.

La reine a prié *Quantova* (*madame de Montespan*) qu'on lui fît revenir auprès d'elle une Espagnole qui n'était pas partie. La chose a été faite : la reine est ravie, et dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. J'ai été étonnée que madame de Monaco ne m'ait pas envoyé un compliment à cause de vous. On n'est pas persuadé que madame de Louvigny soit si occupée de son mari. J'ai eu bien des visites et des civilités de Versailles. Mon fils se porte très bien.

M. de Turenne est toujours *dans l'armée de mon fils*. Ils sont à Philisbourg; les Impériaux sont très forts : vous savez bien qu'ils ont fait un pont sur le Mein. Je trouvai Guitaud dans une telle fatigue de ces nouvelles, qu'il en mourait : je lui dis que rien ne m'avait fait résoudre à quitter la Provence que le déplaisir de ne savoir plus de nouvelles, ou de les voir d'un autre œil. L'abbé Têtu est entêté de madame de Coulanges jusqu'à votre retour, à ce qu'il dit. Je soupe quasi tous les soirs chez elle. Le cabinet de M. de Coulanges est trois fois plus beau qu'il n'était; vos petits tableaux sont en leur lustre, et placés dignement. On conserve ici de vous un souvenir plein de respect, d'estime et d'approbation ; peu s'en faut que je ne dise de tendresse, mais ce dernier sentiment ne peut pas être si général. J'embrasse M. de Grignan, et lui souhaite toutes sortes de bonheurs. Voilà Brancas qui vous embrasse. et M. de Caumartin qui ne vous embrasse pas, mais qui a eu une conversation admirable avec le bon homme M. Marin, pour instruire son fils [1] de la conduite qu'il doit tenir avec M. de Grignan. Je suis tout entière à vous, ma chère enfant.

317. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 13 novembre 1673.

J'ai reçu, ma très chère enfant, votre grande, bonne et admirable lettre du 5, par le chevalier de Chaumont. Je connais ces sortes de dépêches, elles soulagent le cœur, et sont écrites avec une impétuosité qui contente ceux qui les écrivent : de tous ceux à qui l'on peut écrire de semblables paquets, je suis au premier rang pour les bien recevoir, pour être pénétrée de tout ce qu'on y voit, et de tout ce qu'on y apprend. J'entre dans tous vos sentiments : il me

[1] M. Marin venait d'être nommé à la place de premier président du parlement d'Aix. (P.)

[redacted]

semble que je vous vois, que je vous entends, et que suis moi-même. J'ai lu votre lettre avec notre cher d'H queville, que vous ne sauriez trop aimer, et qui gronde vous voir si emportée : il voudrait que vous imitassiez ennemis, qui disent des douceurs et donnent des coups poignard; ou que du moins, si vous ne voulez pas suivre c parfaite trahison, vous sussiez mesurer vos paroles et ressentiments; que vous allassiez votre chemin, sans v consumer ni vous faire malade; que vous n'eussiez p approuvé la guerre déclarée, et surtout que jamais vou missiez en jeu M. de Pomponne sur ce qu'il vous écrit secret, et dont la source peut aisément se découvrir; ce que l'on fait là-dessus, c'est de haïr ceux qui nous tirent des éclaircissements, et de ne leur dire jamais rie je vous exhorte à prendre garde à cet article. L'évêque Marseille dit que ce n'est pas lui qui a dit du mal de M lanes [1]; il a raison de le nier, c'est son cousin et son a de savoir qui les a fait agir, c'est une belle question, une équivoque où vous vous perdrez, car il n'y a point prise à cette accusation. Ce que l'on voit, c'est Mailla déshonoré et exclu. Faut-il être sorcier pour deviner c ment la chose s'est faite? A l'égard de vos 5,000 livres faut toujours les demander comme à l'ordinaire, vous a sujet d'en espérer un très bon succès; il serait mal parler d'avance; mais M. de Marseille est si déclaré co vous, qu'il ne peut plus vous faire de mal, il faudrait preuves. Si vous n'étiez point si honnêtes gens que v l'êtes, vous en auriez contre lui; vous lui laissez faire s envie le métier de délateur; vous vous contentez, il vrai, de parler et de vous dévorer; nous désapprouv encore cette manière; l'une vous tue, l'autre nuit à vos faires. Si vous croyez être mal en ce pays-ci, vous v trompez; mais nous croyons que vous ne pouvez vous

1 Jean-Antoine Porcelet, marquis de Maillanes. D. Vaissette fait m tion de cette famille dans son *Histoire du Languedoc*.

[redacted]

penser d'y venir avec M. de Grignan. Quant au voyage de M. le coadjuteur, il nous paraît très agréable pour le divertir, mais entièrement inutile pour vous, si vous n'avez point votre congé; il n'y faut employer personne et laisser dormir et oublier toute chose jusqu'à ce que M. de Grignan puisse revenir, et aller directement au maître, car votre réputation est ici à tous deux comme vous pouvez la desirer; mais quand vous dites que vous vous moquez de 8,000 livres de rente, cela nous fait rire, c'est-à-dire, pleurer. Je voudrais que vous eussiez les 5,000 livres qu'on veut jeter pour corrompre les consuls, et que le syndicat fût au diantre. Vous devez vous fier un peu à d'Hacqueville et à La Garde, soutenus de M. de Pomponne, pour savoir demander un congé à propos. Le premier président de Provence ne passe point pour neveu de M. de Colbert; je ne sais où vous avez pris cette proximité : c'est le fils de M. Marin, qui porte le nom de La Châtaigneraie, et qui a été intendant à Orléans : je ne puis vous dire le reste. Je vous ai mandé que nous avions été le voir; c'est avec lui qu'il faut que vous régliez toutes vos prétentions. Soyez persuadée, ma très chère, que M. de Grignan se soutiendra toujours très bien, pourvu qu'il ne se détruise pas lui-même.

Vous avez une idée plus grande que nous de ce présent de madame de Montespan à madame de La Fayette : c'est une petite écritoire de bois de Sainte-Lucie, bien garnie à la vérité, et un crucifix tout simple. Comme cette belle est magnifique, elle se plait ainsi à donner à plusieurs dames : nous ne voyons point que cela signifie rien pour notre amie. Nous fûmes l'autre jour deux heures chez elle avec M. de Pomponne; nous reparlâmes encore de Provence sur nouveaux frais; je dis encore mieux que l'autre fois; et je vous assure qu'il fait une grande différence du procédé et du fonds de M. de Grignan et de celui des autres. Il trouva bas et vilain, sans le dire toutefois, que dans

le temps du siége d'Orange, et de vos infinies dépenses, soit par là qu'on fasse éclater sa colère. Ayez soin de no instruire toujours, et dites-nous ce que vous avez sur cœur; vos paroles sont tranchantes, et mettent de l'hu dans le feu. Soyez assurée que j'ai la dernière applicati a dire et à faire tout ce que je puis imaginer qui peut vo être bon; mais il y a des temps où les choses sont pouss si avant qu'il ne faut plus reculer, surtout quand on a con un fonds si noir et si mauvais dans son ennemi, qu'il lieu de croire qu'il ne pense à la paix que pour être pl en état de faire du mal. Vous êtes sur les lieux, c'est à vo de conduire la barque, et d'agir comme vous le jugere propos. Il n'est pas possible de conseiller de si loin. viens d'apprendre que votre premier président n'est rie M. Colbert; mais sa sœur, qui épousera le marquis d'O pède, est fille de la troisième femme de son père, laque était sœur de M. Colbert du Teron : voilà la généalogie.

Enfin, ma fille, quand je songe en quel état je suis, à de cents lieues du champ de bataille, et comme je me réve au milieu de la nuit sur cette pensée, sans pouvoir rendormir, je tremble pour vous, et je comprends q n'ayant nulle diversion, et n'étant entourée que de ce affaire, vous n'avez aucun repos, vous ne dormez point, vous tomberez malade assurément. Plût à Dieu que vo fussiez ici avec moi! vous y seriez plus nécessaire pour affaires qu'à Lambesc. M. de Chaulnes revient, mais c' pour retourner après les états; et les autres sont demeu à Cologne[1]. M. de Lavardin m'a vue un pauvre mom qu'il a été ici; c'est un ami que je mettrai bien en œu à son retour. Je ne m'endors pas auprès de madame Coulanges et de l'abbé Têtu; cette route est bien dispo et fort en notre main; mais il faut ménager longte avant que d'entreprendre quelque chose d'utile.

[1] La France avait en ce temps-là des plénipotentiaires à Cologne, o paix se négociait. (P.)

[redacted]

M. Chapelain se meurt : il a eu une manière d'apoplexie qui l'empêche de parler ; il se confesse en serrant la main ; il est dans sa chaise comme une statue : ainsi Dieu confond l'orgueil des philosophes[1]. Adieu, ma bonne.

318. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 novembre 1673.

Nous faisons valoir ici le donjon d'Orange. M. de Gordes[2], qui le connait, craint que cela ne dure plus longtemps qu'on ne pense ; en sorte que si M. de Grignan a bientôt expédié ce siége, il en sera loué ; et s'il a besoin de plus de troupes qu'il n'en a, on ne sera point surpris du retardement, et il ne sera point blâmé. On parle aussi de la dépense, qui ne sera pas médiocre ; et enfin tous vos amis, qui ne sont pas en petit nombre, font parfaitement bien leur devoir, sans qu'il leur en coûte autre chose que de dire la vérité toute pure. Le premier président de la cour des aides[3] était au coin de mon feu, quand l'abbé de Grignan arriva de Versailles : je voudrais que vous eussiez pu voir de quelle manière il entre dans tous nos intérêts ; il s'en faut bien qu'il ne soit la dupe de *la Grêle* (*l'évêque de Marseille*). J'ai soupé avec Dangeau chez madame de Coulanges ; nous parlâmes extrêmement de vous. Il jure que, s'il ne vous eût trouvée à Aix, il eût mené à Grignan la

[1] L'étendue de ses connaissances et le refus d'une place d'instituteur de M. le dauphin lui avaient mérité ce nom ; mais, s'il dédaignait les honneurs, il aimait beaucoup l'argent. On cite de son avarice des traits dignes de figurer dans la comédie ; il portait, au cœur de l'été, un manteau pour cacher un habit si souvent raccommodé, qu'il était devenu semblable à une toile d'araignée. Il mourut victime de son vice. Au milieu de l'hiver, allant à l'Académie, il aima mieux passer dans l'eau que de payer pour franchir sur une planche un grand ruisseau ; le froid le saisit, et causa l'accident dont il mourut. On trouva chez lui cinquante mille écus en argent. (A. G.)

[2] François de Simiane, marquis de Gordes, grand sénéchal de Provence.

[3] Nicolas Le Camus.

princesse qu'il gouverne [1] : il avait parlé de vous dès Modène. Cette princesse est toujours très mal de la dyssenterie. Les affaires d'Angleterre ne vont pas à souhait; le parlement ne veut point de cette alliance, et veut désunir l'Angleterre de la France [2] : c'est présentement la grande *pétoffe* de l'Europe. On parle fort d'une trève; si cela est, il ne faudra pas balancer à venir. Votre premier président [3] s'en ira ce carême. M. le prince et M. le duc sont revenus, et Gourville en même temps. On vous fait mille amitiés chez madame de La Fayette; vous êtes fort aimée et fort estimée dans cette maison; on y est entré le plus follement du monde dans la vision du *saboulage ;* nous en avons trouvé de cinq façons différentes : ce fut une conversation digne d'être comparée à celle *des petits docteurs.*

319. — A LA MÊME.

A Paris, le 19 novembre 1673.

Nous fûmes arrêtés l'autre jour tout court par M. de Pomponne, qui nous assura qu'il avait écrit à M. l'intendant pour le prier que, s'il ne peut empêcher l'opposition, au moins il laisse à l'assemblée la liberté d'opiner; l'on n'osa lui faire connaître qu'on souhaite quelque chose de plus. Mais, comme je rêve sans cesse à vos affaires, j'ai dit à M. d'Hacqueville que j'eusse voulu avoir le cœur éclairci une bonne fois sur la difficulté qu'il y aurait de parler au roi de cette affaire, afin de savoir où l'on doit s'en tenir, et de tâcher de sortir de cet esclavage dont M. de Marseille sait user si généreusement. Dans cette pensée, madame de La Fayette nous a soutenus, et demain nous partons, d'Hacqueville et moi, tête à tête, sans autre projet que de dîner

1 M. Dangeau, après avoir conclu le mariage de la princesse de Modène avec le duc d'Yorck, fut chargé de la conduire en Angleterre. (P.)

2 Charles II fit la paix le 19 février 1674 avec la Hollande, mais il refusa à son parlement de se déclarer contre la France. (P.)

3 M. Marin.

[redacted]

vec M. de Pomponne, et voir quel tour il faut donner à ette affaire ; nous ne voulons mêler ce dessein d'aucune utre chose ; nous ne verrons ni roi ni reine, je serai en abit gris, et nous ne verrons que la maison de Pomponne. Quand on pense à faire sa cour, cela donne une certaine listraction qui ne me plaît pas : je retournerai dans quelques jours pour rendre mes devoirs. Pour demain, le grand l'Hacqueville et moi nous n'avons que vous dans la tête ; e reviendrai vous écrire.

Je vis hier madame de *Souliers*, avec qui j'ai raisonné *pantoufle* assez longtemps ; elle me dit que Bodinar était entièrement à M. de Marseille ; je lui dis que je ne le croyais pas ; elle m'assura qu'elle le savait bien : je lui dis que nous verrions ; elle me dit cent petites choses qui m'échauffèrent fort la cervelle ; mais, comme vous n'avez pas besoin qu'on vous échauffe plus que vous ne l'êtes, je ne vous les dirai point.

Jamais je n'ai eu plus d'inquiétude que j'en ai, et du siége d'Orange, et de vos affaires de l'assemblée ; j'en suis plus occupée que si j'étais avec vous.

M. le marquis de *Souliers* [1] m'est venu voir aujourd'hui avec le petit La Garde, que j'ai trouvé fort joli ; dites-le à la présidente. Ils s'en vont tous dans très peu de jours. Il me paraît que M. de Souliers va se ranger sous le manteau de *Sainte-Ursule*, et apparemment augmenter le nombre de vos ennemis. Bonsoir, ma très bonne, jusqu'à demain au soir au retour de Versailles.

320. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 20 novembre 1673.

Ma très chère bonne, me voilà revenue de Versailles, où j'étais allée en écharpe noire : je n'ai vu que M. de Pom-

[1] Madame de Sévigné désigne ainsi M. de Forbin, marquis de Soliers.

ponne; nous avons très bien diné avec lui; sa femme et sa belle-sœur étaient à Pomponne. Après diner, nous avons causé tous trois une très grande heure, voyant, et raisonnant sur ce qu'il fallait faire pour laisser à l'assemblée la liberté de délibérer malgré l'opposition. Vous auriez aimé M. de Pomponne, si vous aviez vu de quelle sorte il entre dans ce raisonnement et dans le choix de ce qui vous est le meilleur : jamais je n'ai vu un si aimable ami, car c'était aujourd'hui son personnage. Après avoir donc bien tourné et retourné mille fois, d'Hacqueville et lui, avec une application et un loisir qui ne laissaient rien à desirer, ils ont conclu qu'il fallait laisser finir le siége d'Orange, afin d'en faire une raison favorable pour rendre cette opposition odieuse, et d'attendre qu'elle soit faite, parcequ'alors il y aura assez de temps pour que Sa Majesté ordonne de délibérer. L'assemblée n'est pas encore finie, et c'est assez. On a trouvé que d'en parler présentement, c'était prévenir une chose qui n'est point faite et qui ne sera peut-être pas; et, comme l'affaire d'Orange n'est point faite aussi, la dépense qu'on y fera n'a point de force sans le succès. Ainsi, une réponse peu favorable et indécise serait à craindre, et dans quelques jours on tournera cette affaire d'une manière dont vous aurez sans doute toute sorte de contentements. M. de Pomponne est au désespoir de l'excès de vos divisions; il est persuadé que M. l'intendant empêchera l'opposition, et qu'on laissera opiner. On ne peut pas écrire plus fortement qu'il a fait là-dessus, et même à M. de Marseille. Il vous veut tous avoir après l'assemblée pour vous accorder une bonne fois. Fiez-vous à lui pour savoir quand il faudra ou ne faudra pas demander votre congé; il ne faut pas croire qu'il fasse rien de mal à propos : il n'a jamais été prié de remettre à autre qu'à vous le soin d'ouvrir et de tenir l'assemblée; ce sont des visions creuses. Il trouve que M. de Grignan est longtemps à partir pour Orange. Tout le monde parle ici de ce siége; et vous avez l'obliga-

[redacted]

on à M. de Vivonne et à M. de Gordes, qu'ils ne traitent pas cette affaire de bagatelle, et qu'ils disent partout ue, quand vous n'y réussiriez pas avec votre méchant égiment des Galères qu'on n'estime pas beaucoup pour un ège, et vos gentilshommes brodés, qui ne seront que our la décoration, il ne faudrait pas s'en étonner ; qu'il ous faudra peut-être une augmentation de troupes ; que exemple de Trèves fait voir qu'on peut être longtemps evant une bicoque ; que le gouverneur d'Orange est un enturier qui ne craint point d'être pendu, qui a deux nts hommes avec lui, vingt pièces de canon, très peu de rrain à défendre, une seule entrée pour y arriver, une ande provision de poudre et de blé. Voilà comme ces essieurs en parlent, et plusieurs échos répondent ; ainsi chose est au point que M. de Grignan n'en saurait être âmé, et peut y faire une jolie action. Il y a certains urs à donner, et certains discours à faire valoir, qui ne nt pas inutiles en ce pays.

C'est une routine qu'ils ont tous prise de dire que je is belle ; ils m'en importunent : je crois que c'est qu'ils savent de quoi m'entretenir. Hélas! mes pauvres petits ux sont abîmés ; j'ai la rage de ne dormir que jusqu'à nq heures, et puis ils me viennent admirer. Notre d'Hacqueville ne vous écrit point ce soir ; voilà des nouvelles l'il vous avait écrites dès le matin. Il est bien content notre voyage, quoique nous n'ayons rien fait ; c'est elque chose d'être déterminé, et de savoir ce qu'on doit ire. M. le prince et M. le duc sont revenus ; ils sont ravis e votre imagination ne les cherche plus en Flandre : ls n'avaient point fait d'anciennes provisions de lauers, ceux de cette année ne les mettraient pas à court. Bonn est prise, c'en est fait. M. de Turenne a bien vie de revenir, et de mettre l'*armée de mon fils* dans les artiers d'hiver : tous les officiers disent *amen*. M. de La chefoucauld ne bouge plus de Versailles ; le roi le fait

entrer et asseoir chez madame de Montespan, pour entendre les répétitions d'un opéra qui passera tous les autres : il faut que vous le voyiez : nous ne doutons point de votre congé, ni du besoin que vous avez d'être ici avec M. de Marseille ; il ne vous faudra qu'un même carrosse, nous le disions tantôt. Enfin il faudrait trouver des expédients : au moins ne négligez jamais de consulter M. l'archevêque (*d'Arles*) : c'est la source du bon sens, de la sagesse des expédients ; enfin, s'il n'était point dans votre famille, vous l'iriez chercher au bout de la Provence ; il y a des occasions où peut-être sa présence ferait un grand effet ; je suis persuadée qu'il n'épargnerait ni sa peine, ni sa santé pour vous être utile. Quand je songe que l'évêque jette de l'argent, je ne comprends pas qu'il puisse succomber. Pour la paix entre vous, je la souhaite et la souhaiterai toujours, quand je songe au mal que fait la guerre à votre corps et à votre ame. Je ne suis pas seule de ce sentiment. L'archevêque de Reims vous est fort acquis ; tant d'autres encore vous font des compliments, et songent à vous, que je n'aurais jamais fait s'il fallait vous les nommer. Je vous demande une amitié pour le grand et divin Roquesante : dites-lui qu'il m'a promis de ne me point oublier. M. de Grignan, M. le coadjuteur, vous faites bien de m'aimer : mais je vous défie tous deux d'aimer mieux madame de Grignan que moi, c'est-à-dire que je l'aime.

321. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 novembre 1673.

Je vous assure, ma chère fille, que je suis très inquiète de votre siége d'Orange : je ne puis avoir aucun repos que M. de Grignan ne soit hors de cette ridicule affaire. D'abord on a cru ici qu'il ne fallait que des pommes cuites

[redacted]

pour ce siège. Guilleragues[1] disait que c'était un duel, un combat seul à seul, entre M. de Grignan et le gouverneur d'Orange; qu'il fallait faire le procès et couper la tête à M. de Grignan. Nous avons un peu répandu la vérité contre ces méchantes plaisanteries; et madame de Richelieu, avec sa bonté ordinaire, a conté au dîner du roi comme la chose va; bien des gens la savent présentement, et l'on passe d'une extrémité à l'autre, disant que M. de Grignan en aura l'affront, et qu'il ne doit pas entreprendre de forcer deux cents hommes avec du canon, ayant aussi peu de troupes qu'il en a. M. le duc et M. de la Rochefoucauld sont persuadés qu'il n'en viendra pas à bout. Vous reconnaissez le monde, toujours dans l'excès. L'événement règlera tout : je le souhaite heureux, n'espérant ni joie, ni tranquillité, que lorsque je saurai la fin de cette affaire. Je serais fort fâchée que M. de Grignan allât perdre sa petite bataille.

M. le duc me demanda fort de vos nouvelles l'autre jour. M. et madame de Noailles, mesdames de Leuville et d'Effiat, les Rarai, les Beuvron, qui vous dirai-je encore? tout le monde se souvient de vous et de M. de Grignan. J'ai vu madame de Monaco; elle me parut toujours entêtée de vous, et me dit cent choses très tendres, et madame de Louvigny aussi. On répète la musique d'un opéra qui effacera *Venise*. Madame Colonne[2] a été trouvée dans un bateau sur le Rhin, avec des paysannes : elle s'en va je ne sais où, dans le fond de l'Allemagne.

Si vous m'aimez, ma fille, et si vous en croyez vos amis, vous ferez l'impossible pour venir cet hiver : vous ne le pourrez jamais mieux, et vous n'aurez jamais plus d'affaires qui vous y engagent. J'embrasse les Grignan; l'aîné

[1] Secrétaire du cabinet du roi ; il fut depuis envoyé à Constantinople comme ambassadeur, et y mourut le 15 janvier 1689. Boileau lui adressa sa cinquième épître. (A. G.)

[2] Marie de Mancini, nièce du cardinal Mazarin, et femme du connétable Colonne. (A. G.)

me tient bien tendrement au cœur. En êtes-vous contente? car c'est tout. Je voudrais bien savoir comment vous vous portez, et si vous êtes bien dévorée : cette pensée me dévore, et cette grande beauté dont on vous parle ne dort pas toute la nuit : il s'en faut beaucoup, ma chère enfant.

Mademoiselle de Méri me mande qu'elle a si mal à la tête, qu'elle ne vous peut écrire; elle me prie de vous faire ses amitiés : celles que vous me faites, ma bonne, dans toutes les lettres que vous m'écrivez, sont tellement tendres et naturelles, qu'il n'est bruit que de l'excès de notre bonne intelligence. J'ai dans ma poche des lettres de M. de Coulanges et de M. d'Hacqueville qui ne parlent que de moi. Il est vrai que j'ai plus joui de votre amitié et de votre bon cœur, dans mon voyage, que je n'aurais fait en toute ma vie; je le sentais bien, et ce temps m'était bien précieux : vous ne savez point aussi le déplaisir que j'avais de le voir passer. Vous êtes trop reconnaissante, ma bonne, eh! de quoi? Quand je songe que toute ma bonne volonté ne produit rien d'effectif, je suis honteuse de tout ce que vous me dites; il est vrai que, pour l'intention, elle est bonne, et qu'elle me donne quelquefois des tours et des arrangements de paroles, quand il s'agit de vos intérêts, qui ne seraient pas désagréables, si j'avais autant de pouvoir que j'ai la langue déliée. En un mot, comme en mille, je suis à vous; c'est une vérité que je sens à tous les moments de ma vie.

322. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 27 novembre 1673.

Votre lettre, ma chère fille, me paraît d'un style triomphant : vous aviez votre compte quand vous me l'avez écrite; vous aviez gagné vos petits procès; vos ennemis paraissaient confondus; vous aviez vu partir votre mari à la tête d'un *drapello eletto*; vous espériez un bon succès

[redacted]

ge. Le soleil de Provence dissipe au moins à midi
épais chagrins, enfin votre humeur est peinte dans
ttre : Dieu vous maintienne dans cette bonne dis-
. Vous avez raison de voir d'où vous êtes les choses
vous les voyez, et nous avons raison aussi de les
ici comme nous les voyons. Vous croyez avoir
ge : nous le souhaitons autant que vous; et en ce
s disons qu'il ne faut aucun accommodement;
pposé que l'argent, que nous regardons comme
inité à laquelle on ne résiste point, vous fit trouver
ompte dans votre calcul, vous m'avouerez que tous
édients vous paraîtraient bons comme ils nous le
ient. Ce qui fait que nous ne pensons pas toujours
es choses, c'est que nous sommes loin; hélas! nous
très loin : ainsi l'on ne sait ce qu'on dit; mais il
faire honneur réciproquement de croire que chacun
selon son point de vue; que si vous étiez ici, vous
omme nous, et que si nous étions là, nous aurions
os pensées. Il y a bien des gens en ce pays qui
rieux de savoir comment vous sortirez de votre
t; mais je dis encore vrai quand je vous assure que
de cette petite bataille ne ferait pas ici le même
'en Provence. Nous disons en tous lieux et à pro-
t ce qui se peut dire; et sur la dépense de M. de
, et sur la manière dont il sert le roi, et comme il
: nous n'oublions rien; et pour des tons naturels,
paroles rangées, et dites assez facilement, sans
nous ne céderons pas à ceux qui font des visites le
ux flambeaux [1]. Mais cependant M. de La Garde
ve rien de si nécessaire que votre présence. On
une trêve; soyez en repos sur la conduite de ceux
ront demander votre congé. Je comprends les dé-
de ce siége d'Orange : j'admire les inventions que

ion à l'espionnage de la police, dirigé par l'évêque de Marseille
de Grignan.

le démon trouve pour vous faire jeter de l'argent; j'en plus affligée qu'une autre; car, outre toutes les raisons vos affaires, j'en ai une particulière pour vous souha cette année, c'est que le bon abbé veut rendre le con de ma tutèle, et c'est une nécessité que ce soit aux enf dont on a été tutrice. Mon fils viendra si vous ven voyez, et jugez vous-même du plaisir que vous me fe Il y a de l'imprudence à retarder cette affaire; le bon peut mourir, je ne saurais plus par où m'y prendre, serais abandonnée pour le reste de ma vie à la chicane Bretons. Je ne vous en dirai pas davantage : jugez de intérêt, et de l'extrême envie que j'ai de sortir d'une af aussi importante. Vous avez encore le temps de finir v assemblée; mais ensuite je vous demande cette marqu votre amitié, afin que je meure en repos. Je laisse à v bon cœur cette pensée à digérer.

Toutes les filles de la reine furent chassées hier, on sait pourquoi [1]. On soupçonne qu'il y en a une qu'on voulu ôter, et que pour brouiller les espèces on a fait égal. Mademoiselle de Coëtlogon [2] est avec madame de chelieu; La Mothe [3] avec la maréchale; La Marck [4] madame de Crussol; Ludres et Dampierre [5] retourn chez MADAME; du Rouvroi avec sa mère, qui s'en va elle; Lannoi [6] se mariera, et paraît contente; Théob apparemment ne demeurera pas sur le pavé. Voilà ce qu sait jusqu'à présent.

J'ai fait voir votre lettre à mademoiselle de Méry,

[1] Dans un chapitre du *Siècle de Louis XIV*, Voltaire dit : « L'aven « infortunée d'une fille d'honneur de la reine donna lieu à ce renv Cette fille d'honneur, que Voltaire ne nomme pas, était mademoisell Ludres.

[2] Depuis madame de Cavoie.

[3] Depuis duchesse de La Ferté

[4] Depuis comtesse de Lannion.

[5] Depuis comtesse de Moreuil.

[6] Depuis comtesse de Montrevel.

[7] Depuis comtesse de Beauvron

[redacted]

est toujours languissante. J'ai fait vos compliments à tous ceux que vous me marquez. L'abbé Têtu est fort content de ce que vous me dites pour lui; nous soupons souvent ensemble. Vous êtes très bien avec l'archevêque de Reims. Madame de Coulanges n'est pas fort bien avec le frère de ce prélat (*M. de Louvois*); ainsi ne comptez pas sur ce chemin-là pour aller à lui. Brancas vous est tout acquis. Vous êtes toujours tendrement aimée chez madame de Villars. Nous avons enfin vu, La Garde et moi, votre premier président; c'est un homme très bien fait, et d'une physionomie agréable. Besons dit : C'est un beau mâtin, s'il voulait mordre. Il nous reçut très civilement : nous lui fîmes les compliments de M. de Grignan et les vôtres. Il y a des gens qui disent qu'il tournera casaque, et qu'il vous aimera au lieu d'aimer l'évêque. *Le flux les amena, le reflux les emmène.* Ne vous ai-je point mandé que le chevalier de Buous[1] est ici? Je le croyais je ne sais où, je fus ravie de l'embrasser; il me semble qu'il vous est plus proche que les autres. Il vient de Brest; il a passé par Vitré; il a eu un dialogue admirable avec *Rahuel*[2]; il lui demanda ce que c'était que M. de Grignan, et qui j'étais. *Rahuel* disait : « Ce M. de « Grignan, c'est un homme de grande condition : il est le « premier de la Provence; mais il y a bien loin d'ici. Ma« dame aurait bien mieux fait de marier mademoiselle au« près de Rennes. » Le chevalier se divertissait fort. Adieu, ma très aimable, je suis à vous : cette vérité est avec celle de *deux et deux font quatre.*

323. — A LA MÊME.

À Paris, vendredi 1er décembre 1673

Ce siége d'Orange me déplaît comme à vous. Quelle sottise! quelle dépense! La seule chose qui me paraisse bonne,

[1] Capitaine de vaisseau, et cousin-germain de M. de Grignan.
[2] Concierge de la tour de Sévigné à Vitré.

c'est de faire voir, par cette suite de M. de Grignan[1]
bien il est aimé et considéré dans sa province : ses
mis en doivent enrager; mais on a beau faire de
veilles, cette occasion n'apportera ni récompense, ni
tation : je voudrais qu'elle fût déja passée.

J'ai soupé avec l'amie[2] de *Quanto*. Vous ne sere
attaquée en ce pays-là, que vous ne soyez bien déf
Cette dame a parlé de vous avec une estime et un
dresse extraordinaires : elle dit que personne n'a
tant touché son goût; qu'il n'y a rien de si aimable
si assorti que votre esprit et votre personne. On
fort regrettée, et d'un ton qui n'avait rien de suspe
causé aussi avec l'archevêque de Reims, qui vous
acquis. Son frère n'est point du tout dans la man
madame de Coulanges. Volonne a acheté la charge d
non[3], maître d'hôtel de MADAME ; voilà un joli éta
ment; voilà où la Providence place madame de Volo
est certain que *Quanto* (*madame de Montespan*) a
que c'était une hydre que cette chambre des filles
reine); le plus sûr est de la couper : ce qui n'arrive
jourd'hui peut arriver demain. On tient pour assu
M. de Vivonne a la charge de colonel-général des Su
On nomme M. de Monaco pour celle de général d
lères. Je vous ai mandé combien la femme de ce
m'avait bien reçue pour l'amour de vous. On répè
vent la symphonie de l'opéra; c'est une chose qui
tout ce qu'on a jamais ouï. Le roi disait l'autre jou
s'il était à Paris quand on jouera l'opéra, il irait t

[1] Toute la noblesse de Provence suivit M. de Grignan dans cet
sion (P.)

[2] Madame Scarron, amie de madame de Montespan.

[3] Ce Purnon était soupçonné d'avoir participé à l'empoisonne
madame Henriette d'Angleterre. Voyez l'*Etat de la France*, Paris
les fragments de lettres de madame de Bavières.

[4] Cette charge, qui était vacante par la mort de M. le comte de
fut donnée, peu de temps après, à M. le duc du Maine ; elle passa
M. le prince de Dombes, son fils. (P.)

[redacted]

ours. Ce mot vaudra cent mille francs à *Baptiste* (*Lully*). M. de Turenne a son congé. *L'armée de votre frère*[1] va être mise dans les quartiers d'hiver. J'attends mon fils au premier jour; et vous arriverez un peu après, si vous me voulez témoigner un peu d'amitié. L'abbé Têtu ne perd point l'occasion de vous rendre service en bon lieu : c'est encore un de mes hommes que j'ai bien désabusés. Ma chère enfant, ayez quelquefois soin de votre santé : tâchez surtout de dormir, et d'éloigner dès le soir toutes les pensées qui vous réveillent.

324. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 4 décembre 1673.

Me voilà toute soulagée de n'avoir plus Orange sur le cœur; c'était une augmentation par-dessus ce que j'ai accoutumé de penser, qui m'importunait. Il n'est plus question maintenant que de la guerre du syndicat : je voudrais qu'elle fût déja finie. Je crois qu'après avoir gagné votre petite bataille d'Orange, vous n'aurez pas tardé à commencer l'autre. Vous ne sauriez croire la curiosité qu'on avait pour être informé du bon succès de ce beau siége, et on en parlait dans le rang des nouvelles. J'embrasse le vainqueur d'Orange, et je ne lui ferai point d'autre compliment que de l'assurer ici que j'ai une véritable joie que cette petite aventure ait pris un tour aussi heureux; je desire le même succès à tous ses desseins, et l'embrasse de tout mon cœur. C'est une chose agréable que l'attachement et l'amour de toute la noblesse pour lui : il y a très peu de gens qui pussent faire voir une si belle suite pour une si légère semonce. M. de La Garde vient de partir pour savoir un peu ce qu'on dit de cette prise d'Orange; il est chargé de toutes nos instructions, et, sur le tout, de son bon esprit,

[1] Expression impropre qui échappe quelquefois dans la conversation, et dont madame de Sévigné se sert par ironie. (A. G.)

et de son affection pour vous. D'Hacqueville me r
qu'il conseille à M. de Grignan d'écrire au roi : il s
souhaiter que, par effet de magie, cette lettre fût déja
les mains de M. de Pomponne, ou de M. de La Gar
je ne crois pas qu'elle puisse venir à propos. L'affa
syndic s'est fortifiée dans ma tête par l'absence du
d'Orange.

Nous soupâmes encore hier avec madame Scar
l'abbé Têtu chez madame de Coulanges : nous ca
fort, vous n'êtes jamais oubliée. Nous trouvâmes p
d'aller remener madame Scarron à minuit au fin fo
faubourg Saint-Germain, fort au-delà de madame
Fayette, quasi auprès de Vaugirard, dans la cam
une belle et grande maison [1] où l'on n'entre point;
un grand jardin, de beaux et grands appartements;
un carrosse, des gens et des chevaux ; elle est habill
destement et magnifiquement, comme une femme qu
sa vie avec des personnes de qualité; elle est aimable,
bonne et négligée : on cause fort bien avec elle. No
vînmes gaiement à la faveur des lanternes, et dans
reté des voleurs. Madame d'Heudicourt [2] est allée
ses devoirs : il y avait longtemps qu'elle n'avait p
ce pays-là. On est persuadé que, si elle n'était point
elle rentrerait bientôt dans ses premières familiarit
juge par là que madame Scarron n'a plus de vif re
ment contre elle; son retour a pourtant été ména
d'autres, et ce n'est qu'une tolérance. La petite d'I
court [3] est jolie comme un ange ; elle a été de so
huit ou dix jours à la cour, toujours pendue au cou
cette petite avait adouci les esprits par sa jolie pré
c'est la plus belle vocation pour plaire que vous a

[1] C'est dans cette maison qu'étaient élevés les enfants du roi et
dame de Montespan, dont madame Scarron était gouvernante. (A.
[2] Bonne de Pons, marquise d'Heudicourt.
[3] Depuis marquise de Montgon.

[redacted]

vue : elle a cinq ans; elle sait mieux la cour que les courtisans.

disait l'autre jour à M. le dauphin qu'il y avait un me à Paris qui avait fait pour chef-d'œuvre un petit iot traîné par des puces. M. le dauphin dit à M. le e de Conti : Mon cousin, qui est-ce qui a fait les har- ? Quelque araignée du voisinage, dit le prince. Cela -il pas joli? Ces pauvres filles (*de la reine*) sont toujours rsées : on parle de faire des dames du palais, du lit, table, pour servir au lieu des filles. Tout cela se ré- à quatre du palais, qui seront, à ce qu'on croit, la esse d'Harcourt, madame de Soubise, madame de llon, madame de Rochefort; et rien n'est encore é. Adieu, ma très aimable. Je voulus hier aller à con- ; un fort habile homme me refusa très bien l'absolu- à cause de ma haine pour l'évêque : si les vôtres ne traitent pas de même, ce sont des ignorants qui ne nt pas leur métier.

dame de Coulanges vous embrasse : elle voulait vous e aujourd'hui; elle ne perd pas une occasion de vous re service; elle y est appliquée, et tout ce qu'elle dit l'un style qui plait infiniment; elle se réjouit de la d'Orange; elle va quelquefois à la cour, et jamais sans dit quelque chose d'agréable pour nous.

MONSIEUR DE COULANGES.

Que madame d'Heudicourt[1]
Est une belle femme!
Chacun disait à la cour,
Quoi! la voilà de retour!
Tredame, tredame, tredame.

est d'elle que madame de Maintenon disait : Je ris des choses qu'elle ais je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien entendu dire que llusse avoir dit.

Vos guerriers étant partis,
C'eût été chose étrange
Que votre époux n'eût pas pris,
Au milieu de son pays,
Orange, Orange, Orange.

e m'en réjouis avec vous, madame la Comtesse; j'ai mon *Te Deum* très dévotement. Voilà tout ce que je vous dire, et à M. le Comte, que j'aime et honore tou-s comme il le mérite.

325. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 décembre 1673.

l faut commencer, ma chère enfant, par la mort du ite de Guiche : voilà de quoi il est question présente-it. Ce pauvre garçon est mort de maladie et de lan-ur dans l'armée de M. de Turenne; la nouvelle en vint 'di matin. Le père Bourdaloue l'a annoncée au maré-l de Gramont, qui s'en douta, sachant l'extrémité de fils. Il fit sortir tout le monde de sa chambre; il était s un petit appartement qu'il a au-dehors des Capucines: nd il fut seul avec ce père, il se jeta à son cou, disant l devinait bien ce qu'il avait à lui dire; que c'était le p de sa mort, qu'il le recevait de la main de Dieu; qu'il lait le seul et véritable objet de toute sa tendresse et toute son inclination naturelle; que jamais il n'avait le sensible joie ou de violente douleur que par ce fils. avait des choses admirables : il se jeta sur un lit, n'en vant plus, mais sans pleurer, car on ne pleure point s cet état. Le père pleurait, et n'avait encore rien dit n il lui parla de Dieu, comme vous savez qu'il en parle furent six heures ensemble; et puis le père, pour lu e faire son sacrifice entier, le mena à l'église de ce nes capucines, ou l'on disait vigiles pour ce cher fils maréchal y entra en tombant, en tremblant, plutô

[redacted]

traîné et poussé que sur ses jambes; son visage n'était plus connaissable. M. le duc le vit en cet état; et en nous le contant chez madame de La Fayette, il pleurait. Ce pauvre maréchal revint enfin dans sa petite chambre; il est comme un homme condamné; le roi lui a écrit; personne ne le voit. Madame de Monaco [1] est entièrement inconsolable; madame de Louvigny [2] l'est aussi, mais c'est par la raison qu'elle n'est point affligée. N'admirez-vous point le bonheur de cette dernière? la voilà dans un moment duchesse de Gramont. La chancelière [3] est transportée de joie. La comtesse de Guiche [4] fait fort bien; elle pleure quand on lui conte les honnêtetés et les excuses que son mari lui a faites en mourant. Elle dit : « Il était aimable, je l'aurais « aimé passionnément s'il m'avait un peu aimée; j'ai souf- « fert ses mépris avec douleur; sa mort me touche et me « fait pitié; j'espérais toujours qu'il changerait de senti- « ments pour moi. » Voilà qui est vrai, il n'y a point là de comédie. Madame de Verneuil [5] en est véritablement touchée. Je crois qu'en me priant de lui faire vos compliments, vous en serez quitte. Vous n'avez donc qu'à écrire à la comtesse de Guiche, à madame de Monaco, et à madame de Louvigny. Pour le bon d'Hacqueville, il a eu le paquet d'aller à Frazé, à trente lieues d'ici, annoncer cette nouvelle à la maréchale de Gramont, et lui porter une lettre de ce pauvre garçon; lequel a fait une grande amende honorable de sa vie passée, s'en est repenti, en a demandé pardon publiquement; il a fait demander pardon à Vardes, et lui a mandé mille choses qui pourront peut-être lui être bonnes. Enfin il a fort bien fini la *comédie*, et laissé une

[1] Catherine-Charlotte de Gramont, sœur du comte de Guiche.
[2] Marie-Charlotte de Castelnau, belle-sœur du comte de Guiche.
[3] La chancelière Séguier, grand'mère de la comtesse de Guiche. (A. G.)
[4] Marguerite-Louise-Suzanne de Béthune-Sully. (A. G.)
[5] Charlotte Séguier, mère de la comtesse de Guiche, avait épousé en premières noces le duc de Sully, et en secondes Henri de Bourbon, duc de Verneuil. (A. G.)

[redacted]

riche et heureuse veuve [1]. La chancelière a été si pénetrée du peu ou point de satisfaction, dit-elle, que sa petite-fille a eue pendant son mariage, qu'elle ne va songer qu'à réparer ce malheur, et s'il se rencontrait un roi d'Ethiopie, elle mettrait jusqu'à son patin pour lui donner sa petite-fille. Nous ne voyons point de mari pour elle; vous allez nommer, comme nous, M. de Marsillac : elle ni lui ne veulent point l'un de l'autre; les autres ducs sont trop jeunes: M. de Foix est pour mademoiselle de Roquelaure. Cherchez un peu de votre côté, car cela presse. Voilà un grand détail, ma chère petite; mais vous m'avez dit quelquefois que vous les aimiez.

L'affaire d'Orange fait ici un bruit très agréable pour M. de Grignan : cette grande quantité de noblesse qui l'a suivi par le seul attachement qu'on a pour lui; cette grande dépense, cet heureux succès, car voilà tout, tout cela fait honneur et donne de la joie à ses amis, qui ne sont pas ici en petit nombre. Le roi dit à son souper : « Orange est « pris; Grignan avait sept cents gentilshommes avec lui: « on a tiraillé du dedans, et enfin on s'est rendu le troi« sième jour : je suis fort content de Grignan. » On m'a rapporté ce discours, que La Garde sait encore mieux que moi. Pour notre archevêque de Reims, je ne sais à qui il en avait; La Garde lui pensa parler de la dépense; — Bon! dit-il, de la dépense; voilà toujours comme on dit, on aime à se plaindre. — Mais, Monsieur, lui dit-on, M. de Grignan ne pouvait pas s'en dispenser, avec tant de noblesse qui était venue pour l'amour de lui. — Dites pour le service du roi. — Monsieur, répliqua-t-on, il est vrai; mais il n'y avait point d'ordre, et c'était pour suivre M. de Grignan, à l'occasion du service du roi, que toute cette assemblée

[1] Ce comte de Guiche avait été l'amant de madame Henriette d'Angleterre. Il était aussi entré dans les intrigues de M. de Vardes. Il avait fait une campagne brillante en Pologne. Il était aussi beau qu'il était brave. (A. G.)

[redacted]

s'est faite. Enfin, ma fille, cela n'est rien ; vous savez que d'ailleurs il est très bon ami : mais il y a des jours où la bile domine, et ces jours-là sont malheureux. On me mande des nouvelles de nos états de Bretagne. M. le marquis de Coëtquen le fils a voulu attaquer M. d'Harouïs, disant qu'il était seul riche, pendant que toute la Bretagne gémissait, et qu'il savait des gens qui feraient mieux que lui sa charge. M. Boucherat, M. de Lavardin et toute la Bretagne l'ont voulu lapider, et ont eu horreur de son ingratitude, car il a mille obligations à M. d'Harouïs. Sur cela il a reçu une lettre de madame de Rohan qui lui mande de venir à Paris, parceque M. de Chaulnes a ordre de lui défendre d'être aux états ; de sorte qu'il est disparu la veille de l'arrivée du gouverneur ; il est demeuré en abomination par l'infame accusation qu'il voulait faire contre M. d'Harouïs. Voilà, ma bonne, ce que vous êtes obligée d'entendre à cause de votre nom [1].

Je viens de voir M. de Pomponne ; il était seul ; j'ai été deux bonnes heures avec lui et mademoiselle Lavocat [2], qui est très jolie. M. de Pomponne a très bien compris ce que nous souhaitons de lui, en cas qu'il vienne un courrier, et il le fera sans doute ; mais il dit une chose vraie, c'est que votre syndic sera fait avant qu'on entende parler ici de la rupture de votre conseil ; il croit que présentement c'en est fait. De vous conter tout ce qui s'est dit d'agréable et d'obligeant pour vous, et quelles aimables conversations on a avec ce ministre, tout le papier de mon portefeuille n'y suffirait pas ; en un mot, je suis parfaitement contente de lui ; soyez-le aussi sur ma parole ; il sera ravi de vous voir, et il compte sur votre retour.

Nous avons lu avec plaisir une grande partie de vos lettres : vous avez été admirée, et dans votre style, et dans

[1] M. d'Harouïs avait épousé Marie-Madeleine de Coulanges, cousine-germaine de madame de Sévigné.
[2] Sœur de madame de Pomponne.

l'intérêt que vous prenez à ces sortes d'affaires. Ne ı donc plus de mal de votre façon d'écrire; on croit q fois que les lettres qu'on écrit ne valent rien, par est embarrassé de mille pensées différentes; ma confusion se passe dans la tête, tandis que la lettre « et naturelle. Voilà comme sont les vôtres. Il y a droits si plaisants que ceux à qui je fais l'honneu montrer en sont ravis. Adieu, ma très aimable enfa tends votre frère tous les jours; et pour vos lettı voudrais à toute heure.

326. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 11 décemb

Je viens de Saint-Germain, où j'ai été deux jour avec madame de Coulanges et M. de La Rochefo nous logions chez lui. Nous fîmes le soir notre c reine, qui me dit bien des choses obligeantes pou mais s'il fallait vous dire tous les bonjours, tous l pliments d'hommes et de femmes, vieux et jeunes, q cablèrent et me parlèrent de vous, ce serait nomm toute la cour; je n'ai rien vu de pareil : et com porte madame de Grignan? quand reviendra-t-elle? et cela : enfin représentez-vous que chacun, n'ay à faire et me disant un mot, me faisait répondre personnes à la fois. J'ai dîné avec madame de Lo y avait presse à qui nous en donnerait. Je voulais hier; on nous arrêta d'autorité, pour souper che Marsillac, dans son appartement enchanté, avec de Thianges, madame Scarron, M. le duc, M. de chefoucauld, M. de Vivonne, une musique céleste tin nous sommes revenues.

Voici une querelle qui faisait la nouvelle de Sa main. M. le chevalier de Vendôme et M. de Vivo les amoureux de madame de Ludres : M. le chev

[redacted]

Vendôme veut chasser M. de Vivonne ; on s'écrie, et de quel droit? Sur cela, il dit qu'il veut se battre contre M. de Vivonne : on se moque de lui ; non, il n'y a point de raillerie : il veut se battre, et monte à cheval, et prend la campagne. Voici ce qui ne peut se payer, c'est d'entendre Vivonne : il était dans sa chambre, très mal de son bras [1], recevant les compliments de toute la cour, car il n'y a point eu de partage. « Moi, Messieurs, *dit-il*, moi me battre ; il « peut fort bien me battre s'il veut, mais je le défie de faire « que je veuille me battre : qu'il se fasse casser l'épaule, qu'on « lui fasse dix-huit incisions ; et puis (on croit qu'il va dire, « *et puis nous nous battrons*) ; et puis, *dit-il*, nous nous « accommoderons : mais se moque-t-il de vouloir tirer sur « moi? voilà un beau dessein, c'est comme qui voudrait « tirer dans une porte cochère [2]. Je me repens bien de lui « avoir sauvé la vie au passage du Rhin : je ne veux plus « faire de ces actions sans faire tirer l'horoscope de ceux « pour qui je les fais ; eussiez-vous jamais cru que c'eût « été pour me percer le sein que je l'eusse remis sur la « selle? » Mais tout cela d'un ton et d'une manière si folle, qu'on ne parlait d'autre chose à Saint-Germain.

J'ai trouvé votre siégé d'Orange fort étalé à la cour : le roi en avait parlé agréablement, et on trouva très beau que sans ordre du roi, et seulement pour suivre M. de Grignan, il se soit trouvé sept cents gentilshommes à cette occasion ; car le roi avait dit *sept cents*, tout le monde dit *sept cents*. On ajoute qu'il y avait deux cents litières, et de rire, mais on croit sérieusement qu'il y a peu de gouverneurs qui pussent avoir une pareille suite.

J'ai causé trois heures en deux fois avec M. de Pomponne ; j'en suis contente au-delà de ce que j'espérais ; mademoiselle Lavocat est dans notre confidence ; elle est très aimable ; elle sait notre syndicat, notre procureur, notre

[1] Il avait été blessé au passage du Rhin.
[2] M. de Vivonne était excessivement gros.

il est ordinaire d'être ridicule quand on répond de s
Vous savez quel déplaisir nous avions de la perte de
sais quellé ville, lorsqu'il y avait dix jours qu'à Paris
réjouissait que le prince d'Orange en eût levé le s
c'est le malheur de l'éloignement. Adieu, ma très aim
je vous embrasse bien tendrement.

327. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 15 décembre

Quand je disais que vous ne seriez pas moins estin
pour n'avoir pas fait un syndic, et que je vous rabais
plus que je le pouvais cette petite victoire, soyez trè
suadée, ma chère belle, que c'était par pure politiq
par un dessein prémédité entre nous, afin que, si vou
battus, comme nous en avions peur, vous ne prissi
la résolution de vous pendre; mais présentement qu
votre lettre qui me donne la vie, nous voyons votre
phe quasi assuré, je vous avoue franchement que, pa
pays, c'est la plus jolie chose du monde que d'avo
porté cette affaire, malgré toutes les précautions, le
voyances, les prières, les menaces, les sollicitatio

[redacted]

ulière pour le dénouement de cette affaire, et ils ne la mettaient pas à si bas prix que je vous le mandais : mais nous étions convenus de ce style, afin de vous soutenir le courage, dans le cas d'un revers de la fortune. Mademoiselle Lavocat est dans cette affaire par dessus les yeux, et, pour vous parler franchement, j'ai envoyé à M. de Pomponne es deux premiers feuillets de votre lettre, et à d'Hacqueille, qui était chez lui, afin de les réjouir. Ne croyez donc as que nous voyons si fort les choses autrement que vous : out ce qui touche la gloire se voit assez également par tous ays. Ne soyez point fâchée contre nous; louez nos bonnes ntentions, et pensez que nous ne sommes que trop dans os sentiments, et moi particulièrement, qui n'en ai point 'autres.

Vous me faites assez entendre ce qui vous peut manuer pour faire le voyage de Paris : mais quand je songe ue le coadjuteur est prêt à partir, lui qui avait engagé son bbaye pour deux ans, qui voulait vivre de l'air, qui vouait chasser tous ses gens et ses chevaux, et que je vois u'on fait donc quelquefois de la magie noire, cela me fait roire que vous en devez faire comme les autres, cette anée, ou jamais. Voilà mon raisonnement : vous aurez un ir bien victorieux sur toutes sortes de chapitres, et vous urez bien effacé l'exclusion de votre ami [1] par la suite.

J'attends mon fils à tout moment. Je dînai hier avec I. le duc, M. de La Rochefoucauld, madame de Thianges, nadame de La Fayette, madame de Coulanges, l'abbé 'étu, M. de Marsillac et Guilleragues, chez Gourville : vous fûtes célébrée et souhaitée; et puis on écouta la Poétiue de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre [2]. M. de La lochefoucauld n'a point d'autre faveur que celle de son ils, qui est très bien placé : il entra l'autre jour, comme

[1] L'exclusion du marquis de Maillanes. (Voyez la lettre 318.

[2] L'*Art poétique*, commencé en 1669, ne parut avec les quatre premières pîtres qu'en 1674. (A. G.

M. de Vivonne, qui ne s'épuisait point sur l'hom
avait de se battre : l'accommodement s'est fait, e
parle plus. Soyecourt[1] demandait hier à Vivonne
est-ce que le roi ira à la chasse ? Vivonne[2] répon
quement : *Quand est-ce que les galères partiront*
fort bien avec ce général ; il ne croit point avoir *le*
il avait dit de son côté, comme moi du mien, que
des *armes parlantes*. Madame de La Vallière ne p
d'aucune retraite ; c'est assez de l'avoir dit : sa fe
chambre s'est jetée à ses pieds pour l'en empêche
on résister à cela ?

D'Hacqueville est revenu de poignarder la m
de Gramont ; il est tellement abîmé dans la
comte de Guiche, qu'il n'est plus sociable : je d
vous écrive encore aujourd'hui. La Garde veut
que si M. de Grignan ne vient pas, vous veniez à
et pour cela, je vous renvoie à cette magie noire
juteur dont je vous ai parlé ; vous êtes habile, et v
présentement un autre personnage que celui d'u
de dix-huit ans. J'ai ici Corbinelli ; il est échauffé
affaires, comme à Grignan. Nous serons transport
du syndic ; et quand nous l'aurons emporté ha

[redacted]

qu'il est tendre en prose et cruel en vers [1]. Adieu, ma très chère enfant; que je vous serai obligée si vous venez m'embrasser! Il y a bien du bruit à nos états de Bretagne; vous êtes bien plus sages que nous. Bussy a ordre de s'en retourner en Bourgogne; il n'a pas fait la paix avec ses principaux ennemis; il veut toujours marier sa fille avec le comte de Limoges [2] : c'est la faim et la soif ensemble; mais la beauté du nom le charme. J'attends mon fils à tout moment.

328. — A LA MÊME.

A Livry, lundi 18 décembre 1673.

J'attends vos lettres avec une juste impatience. Je ne puis être tranquille que le marquis de Buous [3] ne soit syndic; je l'espère : mais comme je crains toujours, je voudrais que cette affaire fût déjà finie. J'ai vu deux heures M. de Pomponne à Paris; il souffre fort patiemment la longueur de mes conversations; elles sont mêlées d'une manière qu'il ne me paraît pas qu'il en soit fatigué : il ne se cache pas de dire qu'il souhaite que M. de Buous soit syndic, que cela lui paraît juste et raisonnable, et que M. de Grignan aurait grand sujet de se plaindre, si, après ce qui s'est passé à la cour, il avait encore ce chagrin-là dans la province. Ce ministre aime vos lettres; il vous estime et vous admire; il voit clairement le pouvoir que vous avez dans la province, et sur la noblesse, et au parlement, et dans les communautés; et cela sera remarqué en bon lieu.

M. de Louvigny est revenu avec plusieurs autres : on dit qu'il se plaint du *Torrent* [4], d'avoir ôté à *la Rosée* la

[1] *Voyez* la satire IX de Despréaux.
[2] Charles-François de Rochechouart.
[3] N.... de Pontevez, marquis de Buous, cousin-germain de M. de Grignan. (P)
[4] On croit que le *Torrent* est la sœur de M. de Louvigny, la princesse de

nète procédé de M. de Péruis. Guitaud a dîné ave
La Troche et Coulanges y étaient ; on a bu votre sa
l'on a admiré votre politique de vouloir ajouter enc
années aux trois que vous avez été en Provence : c'
belle chose que de se laisser effacer et oublier dans un
l'on a tous les jours affaire, et d'où l'on tire toute
sidération ; on y veut jouir aussi de celle qu'on a da
gouvernement, et l'une sert à l'autre ; mais on ne tr
que pour être bien ici.

Je reçois votre lettre du 10 ; il me semble que j'y
réponse par avance, en vous assurant qu'il ne vous
rien d'ici qui vous coupe la gorge : mais que ne fi
vous promptement ? que ne vous ôtez-vous, et à nous
épine du pied ? Nous comprenons très bien le pla
votre triomphe. Nous demeurions d'accord l'autre
La Pluie (*M. de Pomponne*) et moi, que rien n'est s
dans la vie, comme ces sortes de choses qui touc
gloire, et nous conclûmes, comme M. d'Agen (
Joly), que cela venait d'une profonde humilité. J
assure qu'on ne peut pas entrer plus entièrement da
intérêts, ni les mieux comprendre, ni voir plus cla
fait cette aimable *Pluie*. Ah ! que je lui ai dit de pla



s, je vous renverrai celle-ci qui vaut un empire : *Si Majesté voulait avoir la bonté de nous laisser manger anc des yeux, elle verrait qu'elle en serait bien mieux ie.* Vous ne vous fâcherez donc point contre moi ni re la cour, puisque vous avez toutes vos coudées hes pour votre syndic; mais finissez donc, et que recevions une lettre qui nous ôte toute sorte de .

ous seriez bien étonnée si vous saviez que l'on a fort de vous pour être dame du palais ; je vous l'apprends, est assez : vous êtes fort estimée dans les lieux qu'on e le plus. Cherchez donc d'autres prétextes pour nous cer de ne plus venir jamais en ce pays. Je comprends beau temps, je le vois d'ici, et m'en souviens avec resse : nous mourons de froid présentement, et puis serons noyés.

ne peut, ma fille, ni vous aimer davantage, ni être contente de vous que je le suis, ni prendre plus de à le dire ; il est vrai que le voyage de Provence m'a tachée à vous que je n'étais encore ; je ne vous avais tant vue, je n'avais jamais tant joui de votre esprit tre cœur ; je ne vois et je ne sens que ce que je vous le rachète bien cher toutes ces douceurs. D'Hac- a raison de ne vouloir rien de pareil ; pour moi, trouve fort bien, pourvu que Dieu me fasse la l'aimer encore plus que vous : voilà de quoi il est . Cette petite circonstance d'un cœur que l'on ôte ur pour le donner à la créature, me donne quel- grandes agitations : *La Pluie* et moi, nous en autre jour très sérieusement. Mon Dieu ! qu'elle goût, cette *Pluie !* je crois que je suis au sien : avons avec plaisir nos anciennes liaisons.

Allemands reviennent à la file : je n'ai point fils. J'embrasse tendrement M. de Grignan : n du plaisir à m'entendre quelquefois parler de

[redacted]

lui; il a un beau point de vue, et je suis ra
ses belles et bonnes qualités. Adieu, ma chère C

329. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 déc

Il y a une nouvelle de l'Europe qui m'est e
la tête : je vais vous la mander contre mon ordi
savez la mort du roi de Pologne [1]. Le grand-r
mari de mademoiselle d'Arquien, est à la
armée contre les Turcs; il a gagné une bataille
et si entière, qu'il est demeuré quinze mille T
place : il a pris deux bassas; il s'est logé dans
général, et cette victoire est si grande, qu'o
point qu'il ne soit élu roi, d'autant plus qu'il e
d'une armée, et que la fortune est toujours pc
bataillons : voilà une nouvelle qui m'a plu.

Je ne vois plus le chevalier de Buous : il a
qu'on ne l'ait pas fait chef d'escadre; il est à
main, et je crois qu'il fera si bien qu'à la fin il
tent : je le souhaite fort. M. l'archevêque (d
mande sa joie sur la prise d'Orange, et qu'il cr
du syndicat achevée selon nos desirs; qu'il es
d'avouer que, par l'événement, votre vigueu
valu que sa prudence; et qu'enfin, à votre
s'est tout à fait jeté dans la bravoure : cela m'a

Au reste, ma chère enfant, quand je me
votre maigreur et votre agitation; quand je pen
vous êtes échauffée, et que la moindre fièvre vo

[1] Michel Koributt Wiesnovieski, mort le 10 novembre 1673
[2] Jean Sobieski, grand-maréchal, élu roi de Pologne le 2
avait épousé la petite-fille du maréchal d'Arquien, laquelle,
revint en France.
[3] La bataille de Choczim, sur le Niester, gagnée le 11 nov
lendemain de la mort du roi de Pologne. Le même Jean S
l'empereur Léopold et l'empire, en battant les Turcs sou
Vienne le 12 septembre 1683.

[redacted]

à l'extrémité, cela me fait souffrir et le jour et la nuit : quelle joie de vous restaurer un peu auprès de moi dans un air moins dévorant, et où vous êtes née? Je suis surprise que, vous aimant comme on fait en Provence, on ne vous propose point ce remède. Je vous trouve si nécessaire jusqu'à présent, et je crois que vous avez tant soulagé M. de Grignan dans toutes ses affaires, que je n'ose me repentir de ne vous avoir point emmenée; mais quand tout sera fini, hélas! pourquoi ne me pas donner cette satisfaction? Adieu, ma très aimable, j'ai une grande impatience de savoir de vos nouvelles : vous avez toujours dans la fantaisie de vous jeter dans le feu pour me persuader votre amitié; ma fille, je n'en suis que trop persuadée, et sans cette preuve extraordinaire, vous pouvez m'en donner une qui sera plus convaincante et plus à mon gré.

330 — A LA MÊME.

A Paris, dimanche 24 décembre 1675.

Il y a longtemps, ma très chère, que je n'ai eu une joie si sensible que j'eus hier à onze heures du soir. J'étais chez madame de Coulanges : on vint me dire que Janet [1] était arrivé; je cours chez moi, je le trouve, je l'embrasse : Hé bien! avons nous un syndic? est-ce M. de Buous? Oui, Madame, c'est M. de Buous : me voilà transportée, nous lisons nos lettres; j'envoie dire à d'Hacqueville que nous avions tout ce que nous souhaitions, et que M. du Janet qu'il connaît est arrivé. D'Hacqueville m'écrit un grand billet de joie et de soulagement de cœur. Je cause un peu avec Janet; nous soupons, et puis il se va coucher bien à son aise; pour moi, je ne me suis endormie qu'à quatre heures : la joie n'est point bonne pour assoupir les sens.

[1] Gentilhomme de Provence, fort attaché à la maison de Grignan.

ah! quel succès, quel succès! l'eussions-nous cr
gnan? Hélas! nous faisions nos délices d'une su
le moyen de croire qu'on renverse en un mois des
prises depuis un an? et quelles mesures, puisqu'
de l'argent! J'aime bien le consul de Colmar[2], à
rendites un si grand service l'année passée, et q
manqué ensuite; vous voulez bien que cette petit
tude soit mise dans le livre que nous avions envie
poser à l'honneur de cette vertu. Nous trouvons
toujours habile, et toujours prenant les bons part
que vous êtes les plus forts, et que vous nomm
Buous, il nomme M. de Buous. Nous voulons
présentement vous changiez de style, et que vo
aussi modestes dans la victoire que fiers dans le
La Garde me fait agir pour votre congé; je vou
que ce n'est pas moi; je vous renvoie à sa lettre,
rez son raisonnement; vous le connaissez, et qu
un autre M. de Montausier,

> Pour le Saint-Père, il ne dirait
> Une chose qu'il ne croirait

Vous êtes en bonheur, il faut songer à ce p

[redacted]

traitee ici comme je le fus à Lambesc, lorsqu'au
e cette amitié de huit ans, dont M. de Marseille
int parlé, et de la paix éternelle avec les Grignan,
iai de m'accorder le paiement du courrier, à quoi
voulut jamais consentir; et quand j'allai chez
endant le conjurer instamment d'écrire par votre
r, vous savez comme il me refusa nettement : j'ai
x petits articles sur le cœur; et cependant je ne veux
l'intérêt des alliés vous empêche de faire la paix.
e je ne suis plus à Lambesc, le courrier est payé.
endant l'accable de ses paquets; ma fille, c'est que
nalheureuse; Dieu ne permet pas que, dans les de-
rèmes que j'ai de vous servir, j'aie la joie de réus-
vérité, cette mine de prospérité du coadjuteur qui
es abbayes et les heureux succès, vous a été bien
ofitable; sa paresse était allée se promener bien loin
t cette affaire; sa vigilance, son habileté, son appli-
ses vues, ses expédients, son courage, sa consi-
n, vous ont été souverainement nécessaires; j'avais
s en lui une grande confiance; mais vous, quelles
lles n'avez-vous point faites? et que n'a point fait
non cher comte! il a joué son rôle divinement.
vous avez fait tous trois vos personnages en perfec-
l y avait dix ou douze personnes qui envoyaient
s jours ici pour savoir des nouvelles du syndic; de
ie ce matin j'ai écrit dix billets. Madame de Ver-
M. de Meaux [1], madame de La Troche, M. de
s, madame de Villars, madame de La Fayette,
La Rochefoucauld, Coulanges, l'abbé Têtu : tout
serait offensé qu'après tant de soins on ne leur eût
t. Il faut présentement aller à confesse; cette con-
m'a adouci l'esprit : je suis comme un mouton;
oin de me refuser l'absolution, on m'en donnera

inique de Ligny, évêque de Meaux, mort le 27 avil 1681. Bossuet
da. (M.)

deux ; je crois que de votre côté vous aurez fait votre devoir.

Lundi, jour de Noël.

Ha! fort, fort bien, nous voici dans les lamentations du comte de Guiche : hélas! ma pauvre enfant, nous n'y pensons plus ici, pas même le maréchal (*de Gramont*), qui a repris le soin de faire sa cour. Pour votre princesse (*de Monaco*), comme vous dites très bien, après ce qu'elle a oublié[1], il ne faut rien craindre de sa tendresse ; madame de Louvigny et son mari sont transportés ; la comtesse de Guiche voudrait bien ne point se remarier ; mais un tabouret la tentera. Il n'y a plus que la maréchale (*de Gramont*) qui se meurt de douleur.

Vous recevrez encore deux ou trois de mes lettres sur mes inquiétudes du syndicat : cela fait rire ; mais aussi vous me parlez du comte de Guiche ; ainsi on est quitte : l'éloignement cause nécessairement ces propos rompus. Mais parlons d'affaires : M. du Janet est allé ce soir à Saint-Germain, afin d'être demain à l'arrivée de M. de Pomponne. J'ai écrit à ce ministre une assez grande lettre, où je le prie de remarquer de quelle manière vous êtes avec la noblesse, le parlement et les communautés, et de vous rendre sur cela les bons offices que lui seul peut vous rendre dans la place où il est. J'ai parlé à de bonnes têtes du silence de *la Mer* (*M. de Louvois*) ; on croit qu'il ne vient que de dissipation : on ne comprend pas qu'il pût n'être pas content de la prise d'Orange, puisque *le Nord* (*M. Colbert*) a paru l'être ; il faut que vous vous ôtiez de l'esprit que le frère (*l'archevêque de Reims*) de *la Mer* soit assez son ami pour avoir les mêmes sentiments ; chacun parle son langage et suit ses humeurs : ainsi vous ne tirerez au-

1 Madame de Sévigné désigne ici probablement le roi, dans les bonnes graces duquel madame de Monaco avait été pendant quelque temps, sans parvenir à le fixer. (M.).

cune conséquence de ce qu'a dit le frère. Le gentilhomme dont vous me parlez est mal instruit : *la Mer* est mieux que jamais, et rien n'est changé dans ce qu'il y a de principal dans ce pays. Madame de Coulanges et deux ou trois amies sont allées voir le *Dégel* (*madame Scarron*) dans sa grande maison ; on ne voit rien de plus [1] : je compte y aller un de ces jours, et je vous en manderai des nouvelles. Tout ce que vous m'écrivez sur l'ennui que vous avez de ne plus être agitée par la haine est extrêmement plaisant ; vous n'avez plus rien à faire, vous ne savez que devenir : hé! mon Dieu! *dormez, dormez, vous ne sauriez mieux faire* [2]. M. du Janet m'a dit que vous ne fermiez pas les yeux. Songez sur toutes choses à vous rétablir, ma chère enfant [3].

331. — A LA MÊME.

A Paris, jeudi 28 décembre 1673

Je commence dès aujourd'hui ma lettre, et je la finirai demain. Je veux d'abord traiter le chapitre de votre voyage de Paris : vous apprendrez par Janet que La Garde est celui qui l'a trouvé le plus nécessaire, et qui a dit qu'il fallait demander votre congé ; peut-être l'a-t-il obtenu, car Janet a vu M. de Pomponne ; mais ce n'est pas, dites-vous, une nécessité de venir ; et le raisonnement que vous me faites est si fort, et vous rendez si peu considérable tout ce qui le paraît aux autres pour vous engager à ce voyage, que pour moi j'en suis accablée ; je sais le ton que vous prenez, ma fille ; je n'en ai point au-dessus du vôtre ; et surtout quand vous me demandez *s'il est possible que*

[1] C'est-à-dire on n'y voyait point les enfants du roi, dont madame Scarron était depuis peu gouvernante. (P.)

[2] Allusion à une lettre anonyme écrite à d'Hacqueville.

[3] C'est au chevalier Perrin que l'on doit l'interprétation des chiffres contenus dans cette lettre. Il est vraisemblable qu'il la tenait de madame de Simian son amie ; ainsi c'est une tradition de famille. (M.)

moi, qui devrais songer plus qu'une autre à la suite de votre vie, je veuille vous embarquer dans une excessive dépense, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déja avec peine; et tout ce qui suit. Non, mon enfant, je ne veux point vous faire tant de mal, Dieu m'en garde; et pendant que vous êtes la raison, la sagesse et la philosophie même, je ne veux point qu'on me puisse accuser d'être une mère folle, injuste et frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de suivre la droiture de vos sentiments, par une tendresse de femme: mais j'avais cru que vous pouviez faire ce voyage; vous me l'aviez promis; et quand je songe à ce que vous dépensez à Aix, et en comédiens, et en fêtes, et en repas dans le carnaval, je crois toujours qu'il vous en coûterait moins de venir ici, où vous ne serez point obligée de rien apporter. M. de Pomponne et M. de La Garde me font voir mille affaires où vous et M. de Grignan êtes nécessaires; je joins à cela cette tutèle. Je me trouve disposée à vous recevoir; mon cœur s'abandonne à cette espérance; vous n'êtes point grosse, vous avez besoin de changer d'air: je me flattais même que M. de Grignan voudrait bien vous laisser avec moi cet été, et qu'ainsi vous ne feriez pas un voyage de deux mois, comme un homme: tous vos amis avaient la complaisance de me dire que j'avais raison de vous souhaiter avec ardeur: voilà sur quoi je marchais. Vous ne trouvez point que tout cela soit ni bon ni vrai, je cède à la nécessité et à la force de vos raisons; je veux tâcher de m'y soumettre à votre exemple, et je prendrai cette douleur, qui n'est pas médiocre, comme une pénitence que Dieu veut que je fasse, et que j'ai bien méritée: il est difficile de m'en donner une meilleure, ni qui frappe plus droit à mon cœur: mais il faut tout sacrifier, et me résoudre à passer le reste de ma vie séparée de la personne du monde qui m'est la plus sensiblement chère, qui touche mon goût, mon inclination, mes entrailles; qui m'aime plus qu'elle

[redacted]

a jamais fait : il faut donner tout cela à Dieu, et je le ferai avec sa grace, et j'admirerai sa Providence, qui permet qu'avec tant de grandeurs et de choses agréables dans votre établissement, il s'y trouve des abîmes qui ôtent tous les plaisirs de la vie, et une séparation qui me blesse le cœur à toutes les heures du jour, et bien plus que je ne voudrais à celles de la nuit : voilà mes sentiments; ils ne sont pas exagérés, ils sont simples et sincères; j'en ferai un sacrifice pour mon salut. Voilà qui est fini; je ne vous en parlerai plus, et je méditerai sans cesse sur la force invincible de vos raisons, et sur votre admirable sagesse dont je vous loue, et que je tâcherai d'imiter.

Janet alla trouver M. de Pomponne à Port-Royal; qu'il vous dise un peu comme il y fut reçu, et la joie qu'eut ce ministre de savoir que M. de Buous était nommé. Je laisse à Janet le plaisir de vous apprendre tous ces détails par la lettre qu'il écrit à sa femme. Voilà un billet de madame d'Herbigny [1], qui entre plus que personne dans les affaires de Provence : elle est aimable et très obligeante; elle a voulu savoir le syndicat et les gardes : voilà sa réponse sur les gardes : elle croyait que j'avais autant plu à son frère qu'à elle; quand je lui ai conté combien j'étais peu dans son goût, et avec quelle fermeté il m'avait refusée l'année passée pour une chose qu'il a faite cette année sans balancer, elle a fait des cris épouvantables; elle ne comprend pas que sa belle-sœur se déclare pour vos ennemis, après toutes vos civilités pour elle : elle retient comme un éloge admirable ce que vous dites de M. Rouillé, que *la justice est sa passion dominante :* en effet, on ne peut rien dire de si beau d'un homme de sa profession.

Il n'y a nulle sorte de finesse à la manière dont M. de La Rochefoucauld, son fils, *Quantova* (*madame de Montespan*), son amie (*madame Scarron*), et l'amie de l'amie

[1] Sœur de M. Rouillé de Melai, alors intendant de Provence. (A. G.)

(*madame de Coulanges*), sont à la cour; il n'y
nœud qui les lie; le fils (*le prince de Marsillac*) «
perfection; ce fut le prétexte du souper: il est
comme vous savez, avec le *Nord* (*Colbert*), m
nouveau: son père ne va pas en un mois une
pays-là, non plus que madame de Coulanges; i
vue, ni dessein pour personne; cela est ainsi.
quasi pas Langlade; je ne sais ce qu'il fait; il
vu Corbinelli: j'ignore si c'est par ses frayeurs p

J'ai fait à mon ami (*Corbinelli*) toutes vos a
cela est plaisant, il les a très bien reçues. Je cro
venu ici pour réveiller un peu la tendresse de
amis. Nous avons trouvé la pièce des cinq aute
mement jolie, et très bien appliquée. Le chevalie
l'a possédée deux jours. Vos deux vers sont très
rigés. Voilà mon fils qui arrive. Je m'en vais fe
lettre, et je vous en écrirai une autre demain ave
pleine des nouvelles que j'aurai reçues de Saint
On dit que la maréchale de Gràmont n'a vou
Louvigny ni sa femme: ils sont revenus de dix li
Nous ne songeons plus qu'il y ait eu un comte «
au monde. Vous vous moquez avec vos longues
nous n'aurions jamais fait ici, si nous voulions a
tant sur chaque nouvelle: il faut expédier; expé
tre exemple.

332. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 29 déce

Monsieur de Luxembourg est un peu oppres
Maëstricht par l'armée de M. de Monterei[2] et
d'Orange: il ne peut hasarder de décamper; et
là si on ne lui envoyait du secours. M. le prince

[1] Corbinelli était dans la disgrace de Louvois.
[2] Gouverneur des Pays-Bas espagnols.

quatre jours avec M. le duc et M. de Turenne; ce dernier obéissant aux deux princes, et tous trois dans une parfaite intelligence. Ils ont vingt mille hommes de pied et dix mille chevaux. Les volontaires, et ceux dont les compagnies ne marchent point, n'y vont pas; mais tout le reste part. La Trousse et mon fils, qui arrivèrent hier, sont de ce nombre : ils ne sont pas encore débottés, et les revoilà dans la boue. Le rendez-vous est pour le seizième janvier à Charleroi. D'Hacqueville vous mande tout ceci; mais vous verrez plus clair dans ma lettre[1]. Cette nouvelle est grande et fait un grand mouvement partout; on ne sait où donner de la tête pour de l'argent. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois; mais cela n'éclate point; et tant qu'il sera bien avec M. de Colbert, ce sera une affaire sourde. J'ai vu après dîner des hommes du bel air, qui m'ont fort priée de faire leurs compliments à M. de Grignan, et à *la femme à Grignan*. C'est le grand-maître et *Charmant*[2] : il y avait encore Brancas, l'archevêque de Reims, Charost, La Trousse; tout cela vous envoie des millions de compliments : ils n'ont parlé que de guerre. Le *Charmant* sait toutes nos *pétoffes*; il entre admirablement dans tous ces tracas : il est gouverneur de province[3]; c'est assez pour comprendre la manière dont on est piqué de ces sortes de choses. Adieu, ma très aimable enfant; comptez sur moi comme sur la chose du monde qui vous est la plus sûrement acquise : je sens tous vos plaisirs et toutes vos victoires comme vous-même.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

J'arrivai hier à midi, et je trouvai en arrivant qu'il fallait partir incessamment pour aller à Charleroi. Que dites-

1 L'écriture de M. d'Hacqueville était fort difficile à déchiffrer.
2 Le comte du Lude et le marquis de Villeroi.
3 Du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais.

vous de cet agrément? On peste, on enrage, et cej on part. Tous les courtisans du bel air sont au dés ils avaient fait les plus beaux projets du monde poı ser agréablement leur hiver, après vingt mois d'al tout est renversé. J'aimerais bien mieux aller à pour y assister M. de Grignan, que de tourner du Nord : pourquoi a-t-il fini sitôt son duel? Je sui d'une si prompte victoire. Je ne sais si vous vous ɪ encore de moi, mais vous avez tort; vous me de lettres : je vous pardonne de ne vous être pas enc quittée, sachant toutes les affaires que vous avez c'est précisément en ces occasions que je vous d'oublier un guidon. O le ridicule nom de charge, il y a cinq ans qu'on le porte! Adieu, ma belle petit vous croyez peut-être que je ne songe qu'à me repc me divertir, pardonnez-moi : mes chevaux sont-il mes bottes sont-elles prêtes? Il me faut un bon cl *piglia lo su signor monsu :* voilà tous mes discours que je suis à Paris. Semble-t-il que l'on ait fait hı de campagne?

333. — A LA MÊME.

A Paris, lundi premier jour de l'

Je vous souhaite une heureuse année, ma chère dans ce souhait je comprends tant de choses que rais jamais fait, si je voulais vous en faire le détail point encore demandé votre congé, comme vous gnez, mais je voudrais que vous eussiez entendu L après dîner, sur la nécessité de votre voyage ici, pas perdre vos cinq mille francs, et sur ce qu'il M. de Grignan dise au roi. Si c'était un procès qu solliciter contre quelqu'un qui voulût vous faire cet tice, vous viendriez assurément le solliciter ; mais c'est pour venir en un lieu où vous avez encore mil

[redacted]

affaires, vous êtes paresseux tous deux. Ah! la belle chose que la paresse! En voilà trop; lisez La Garde, *chapitre premier*. Cependant vous aurez du plaisir de voir et de recevoir l'approbation du roi. A propos, on a révoqué tous les édits qui nous étranglaient dans notre province: le jour que M. de Chaulnes l'annonça, ce fut un cri de *vive le roi* qui fit pleurer tous les états. Chacun s'embrassait; on était hors de soi: on ordonna un *Te Deum*, des feux de joie et des remerciements publics à M. de Chaulnes. Mais savez-vous ce que nous donnons au roi pour témoigner notre reconnaissance? Deux millions six cent mille livres, et autant de don gratuit; c'est justement cinq millions deux cent mille livres. Que dites-vous de cette petite somme? Vous pouvez juger par là de la grace qu'on nous a faite de nous ôter les édits.

Mon pauvre fils est arrivé, comme vous savez, et s'en retourne jeudi avec plusieurs autres. M. de Monterei est habile homme: il fait enrager tout le monde. Il fatigue notre armée, et la met hors d'état de sortir et d'être en campagne avant la fin du printemps. Toutes les troupes étaient bien à leur aise pour leur hiver; et quand tout sera bien crotté à Charleroi, il n'aura qu'un pas à faire pour se retirer: en attendant, M. de Luxembourg ne saurait se désopiler. Selon toutes les apparences, le roi ne partira pas si tôt que l'année passée. Si, tandis que nous serons en train, nous faisions quelque insulte à quelques grandes villes, et qu'on voulût s'opposer aux deux héros [1], comme il est à présumer que les ennemis seraient battus, la paix serait quasi assurée: voilà ce qu'on entend dire aux gens du métier. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois; mais comme il est bien avec le roi et M. Colbert, cela ne fait aucun éclat.

On a fait cinq dames (*du palais*), mesdames de Soubise,

[1] M. le prince et M. de Turenne.

de Chevreuse, la princesse d'Harcourt, madame d'Albret et madame de Rochefort. Les filles ne servent plus; et madame de Richelieu (*dame d'honneur*) ne servira plus aussi; ce seront les gentilhommes-servants et les maîtres d'hôtel, comme on faisait autrefois. Il y aura toujours derrière la reine madame de Richelieu, et trois ou quatre dames, afin que la reine ne soit pas seule de femme. Brancas est ravi de sa fille (*la princesse d'Harcourt*) qu'on a si bien clouée.

Le grand maréchal de Pologne [1] a écrit au roi que si Sa Majesté voulait faire quelqu'un roi de Pologne, il le servirait de ses forces; mais que si elle n'a personne en vue, il lui demande sa protection. Le roi la lui donne; mais on ne croit pas qu'il soit élu, parcequ'il est d'une religion contraire au peuple.

La dévotion de la Marans est toute des meilleures que vous ayez jamais vues : elle est parfaite, elle est toute divine : je ne l'ai point encore vue, je m'en hais. Il y a une femme qui a pris plaisir à lui dire que M. de Longueville avait une véritable tendresse pour elle, et surtout une estime singulière, et qu'il avait prédit que quelque jour elle serait une sainte. Ce discours dans le commencement lui a si bien frappé la tête, qu'elle n'a point eu de repos qu'elle n'ait accompli les prophéties. On ne voit point encore ces petits princes ; l'aîné a été trois jours avec père et mère. Il est joli ; mais personne ne l'a vu. Je vous embrasse, ma chère enfant. Je saurai ce qu'on peut faire pour votre ami qui a si généreusement assassiné un homme. Adieu, ma fille; je vous embrasse avec une tendresse sans égale : la vôtre me charme : j'ai le bonheur de croire que vous m'aimez.

[1] Jean Sobieski, élu roi de Pologne le 20 mai 1674.

334. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 5 janvier 1674.

Il y a aujourd'hui un an que nous soupâmes chez l'évêque[1] : vous soupez peut-être à l'heure qu'il est chez l'intendant[2] ; vous n'y ferez pas, à mon avis, débauche de sincérité. Tout ce que vous mandez sur cela à Corbinelli et à moi est admirable. Mon ame vous remercie de la bonne opinion que vous avez d'elle, de croire qu'elle ait horreur des vilains procédés ; vous ne vous êtes point trompée. Ceux de l'évêque m'épouvantent.

M. de Grignan a raison de dire que madame de Thianges ne met plus de rouge et cache sa gorge. Vous avez peine à la reconnaître avec ce déguisement ; mais rien n'est plus vrai. Elle est souvent avec madame de Longueville, et tout à fait dans le bel air de la dévotion. Elle est toujours de très bonne compagnie, et n'est pas solitaire. J'étais l'autre jour auprès d'elle à dîner : un laquais lui présenta un grand verre de vin de liqueur ; elle me dit : Madame, ce garçon ne sait pas que je suis dévote. Cela nous fit rire. Elle parla fort naturellement de ses bonnes intentions et de son changement : elle prend garde à ce qu'elle dit du prochain, et quand il lui échappe quelque chose, elle s'arrête tout court, et fait un cri en détestant la mauvaise habitude. Pour moi, je la trouve plus aimable qu'elle n'était. On veut parier que la princesse d'Harcourt ne sera pas dévote dans un an, à cette heure qu'elle est dame du palais, et qu'elle remettra du rouge ; car ce rouge, c'est la loi et les prophètes : c'est sur ce rouge que roule tout le christianisme. Pour la duchesse d'Aumont, son attrait la porte à ensevelir les morts. On dit que sur la frontière, la duchesse de Charost lui tuait les gens avec des remèdes mal com-

[1] Toussaint de Forbin de Janson.
[2] M. Rouillé de Mélai, intendant de Provence.

posés[1]. et que l'autre les venait promptement ensevelir. La marquise d'Uxelles est très bonne à entendre sur tout cela; mais la Marans est plus que très bonne. J'ai rencontré madame de Schomberg, qui m'a dit très sérieusement qu'elle était du premier ordre, et pour la retraite et pour la pénitence, n'étant d'aucune sorte de société, et refusant même les amusements de la dévotion; enfin c'est ce qui s'appelle adorer Dieu en esprit et en vérité, dans la simplicité de la première église.

Les dames du palais sont dans une grande sujétion; le roi s'en est expliqué, et veut que la reine en soit toujours entourée. Madame de Richelieu, quoiqu'elle ne serve plus à table, est toujours au dîner de la reine, avec quatre dames qui sont de garde tour-à-tour. La comtesse d'Ayen[2] est la sixième, elle a grand'peur de cet attachement, et d'aller tous les jours à vêpres, au sermon ou au salut : ainsi rien n'est pur en ce monde. Quant à la marquise de Castelnau, elle est blanche, fraîche et consolée. L'*Eclair*[3], à ce qu'on dit, n'a fait que changer d'appartement, dont le premier étage est fort mal content. Madame de Louvigny ne paraît pas assez aise de sa bonne fortune, on ne saurait lui pardonner de ne pas adorer son mari comme au commencement; voilà la première fois que le public s'est scandalisé d'une pareille chose. Madame de Brissac est belle, et loge toujours avec l'ombre de la princesse de Conti[4]; elle est en arbitrage avec son père, et ravit le cœur de ce pauvre M. d'Ormesson, qui dit n'avoir jamais vu une femme si honnête ni si franche. Madame de Coëtquen est tout ainsi que vous l'avez vue; elle a fait faire une jupe de velours

1 Madame de Charost était fille du surintendant Fouquet; elle tenait probablement ses recettes de sa grand'mère, dont nous avons un recueil imprimé en deux volumes, sous le titre de *Remèdes domestiques de madame Fouquet*.

2 Marie-Françoise de Bournonville, depuis maréchale de Noailles.

3 Chiffre.

4 Voyez la lettre du 6 février 1672.

[redacted]

ir avec de grosses broderies d'or et d'argent ; et un manıu de tissu, couleur de feu, or et argent ; cet habit coûte s sommes immenses ; et quand elle a été bien resplensante, on l'a trouvée mise comme une comédienne ; et s'est si bien moqué d'elle, qu'elle n'ose plus le remettre. *Manierosa* est un peu fâchée de ne pas être dame du lais ; madame de Duras, qui ne veut point de cet honur, se moque d'elle. La Troche est telle que vous l'avez e, très passionnée pour tous vos intérêts ; mais je ne puis ez vous dire de quelle manière madame de La Fayette M. de La Rochefoucauld sont vifs pour tout ce qui vous iche. Nous fûmes voir hier M. de Turenne, qui nous ıut, madame de La Fayette et moi, avec un excès de ciité ; il parla extrêmement de vous et de vos victoires e le chevalier de Grignan lui avait contées ; il vous aurait ert son épée, s'il en était encore besoin : il croit partir ıs trois jours. Mon fils partit hier avec bien du chagrin ; n'en avais pas moins d'un voyage si mal placé et si dés-réable pour toutes sortes de raisons. M. de La Trousse s'en ira que lundi. Corbinelli est très souvent avec moi ; n'est bon partout.

M. le dauphin voyait l'autre jour madame de Schom-'g ; on lui contait comme son grand-père (*Louis XIII*) avait été amoureux ; il demanda tout bas : Combien a-t-elle eu d'enfants ? On l'instruisit des modes de ce ıps-là [1]. On a vu sourdement M. le duc du Maine, mais ı pas encore chez la reine ; il était en carrosse, et il ne t que père et mère seulement. Le chevalier de Châtillon st plus à mettre en concurrence ; sa fortune est faite ; NSIEUR a mieux aimé lui donner la charge de capitaine

[1] On sait que la galanterie du roi était si respectueuse, que madame de mberg, alors mademoiselle d'Hautefort, en plaisantait elle-même. Elle it qu'il ne lui parlait que de chiens, d'oiseaux et de chasse. Elle était e et sage. Elle s'attacha à la reine Anne d'Autriche, partagea ses dises du vivant de Louis XIII., puis se brouilla avec elle pendant la ré-ıe, pour avoir parlé trop franchement contre le Mazarin.

[redacted]

de ses gardes, qu'à mademoiselle de Grancey celle de dame d'atour. Ce jeune homme a donc la charge de Vaillac, serait un fort bon parti. On dit que Vaillac prend celle d'Albon, et que d'Albon sort, mais rien n'est sûr que premier article, sur lequel je ne veux pas dire un mot davantage.

Je fus voir l'autre jour la pauvre madame Matarel[1], elle pensa fondre en larmes ; *pietoso pianse al suo pianto.* Je vous ai mandé la fin de nos états, et comme ils ont racheté les édits de deux millions six cent mille livres, et autant pour le don gratuit ; c'est cinq millions deux cent mille livres; et nous avons percé la nue du cri de *Vive le roi!* nous avons fait des feux de joie, et chanté le *Te Deum* de ce que Sa Majesté a bien voulu prendre cette somme. La pauvre Sanzei a la rougeole bien forte ; c'est un feu qui passe vite, mais qui fait peur par la violence dont il est. Je ne vois pas bien par où l'on peut demander la grace de cet honnête homme dont l'assassinat est si noir : les criminels qui sont délivrés à Rouen ne sont point de cette qualité ; c'est le seul crime qui est réservé ; Beuvron l'a dit à l'abbé de Grignan. On a tantôt dénigré les dames du palais d'une manière qui m'a fait rire ; je disais, comme Montaigne : Vengeons-nous à en médire : il est pourtant vrai que leur sujétion est excessive. On dit toujours que M. le prince part lundi. Ce même jour, M. de Saint-Luc épouse mademoiselle de Pompadour : voilà de quoi je ne me soucie point du tout. Adieu, ma très aimable enfant ; voici une lettre qui devient trop longue, je la finis par la raison qu'il faut que tout prenne fin. J'embrasse Grignan, et le supplie de m'excuser si j'ai ouvert la lettre de madame de Guise ; j'ai voulu voir son style ; m'en voilà contente pour jamais. Guilleragues disait hier que Pellisson abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids.

[1] Matarel était trésorier des états de Bourgogne ; on soupçonna Pennautier de l'avoir fait empoisonner.

[redacted]

335. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 8 janvier 1674.

Je n'ai jamais vu de si aimables lettres que les vôtres, ma très chère comtesse; je viens d'en lire une qui me harme : je vous ai ouï dire que j'avais une manière de urner les moindres choses; vraiment, ma fille, c'est bien ous qui l'avez : il y a cinq ou six endroits dans votre rnière lettre qui sont d'un éclat et d'un agrément qui ivrent le cœur. Je ne sais par où commencer à vous y pondre.

J'ai envie de vous parler de votre beau soleil et de vos les promenades; vous avez raison de dire que je suis re-ariée en Provence, j'en ferai un de mes pays, pourvu que us n'effaciez pas celui-ci du nombre des vôtres. Vous e dites mille douceurs sur le commencement de l'année; n ne peut me flatter davantage; vous m'êtes toutes oses, et je ne suis appliquée qu'à faire que tout le monde voie pas toujours à quel point cela est vrai. J'ai passé commencement de cette année assez brutalement; je ne us ai dit qu'un pauvre mot; mais comptez, mon enfant, e cette année, et toutes celles de ma vie, sont à vous; st un tissu, c'est une vie tout entière qui vous est dé-uée jusqu'au dernier soupir. Vos moralités sont admi-bles : il est vrai que le temps passe partout, et passe vite : us criez après lui, parcequ'il vous emporte toujours quel-ue chose de votre belle jeunesse; mais il vous en reste eaucoup : pour moi, je le vois courir avec horreur, et apporter en passant l'affreuse vieillesse, les incommo-ités, et enfin la mort [1]. Voilà de quelle couleur sont les flexions d'une personne de mon âge : priez Dieu, ma le, qu'il m'en fasse tirer la conclusion que le christia-sme nous enseigne.

[1] Madame de Sévigné avait alors quarante-huit ans.

Ce grand voyage de M. le prince et de M. de Turenne pour aller dégager M. de Luxembourg est devenu à rien : on dit qu'on ne part plus, et que l'armée de M. de Monterei a fait la *retirote :* voilà le même mot que dit avant-hier Sa Majesté ; c'est-à-dire que cette armée s'est trouvée incommodée, et que voilà celle de M. de Luxembourg dégagée. Il n'y a que mon fils de parti ; je n'ai jamais vu une prudence, une prévoyance, une impatience comme la sienne : il prendra la peine de revenir ; cela n'est rien. Tous les autres guerriers sont ici. M. de Turenne en a beaucoup ramené ; M. de Luxembourg amènera le reste. Les dames du palais sont réglées à servir par semaine : cette sujétion d'être quatre pendant le dîner est une merveille pour les femmes grosses ; il y aura toujours des sages-femmes à tous les voyages. La maréchale d'Humières[1] est bien embarrassée d'être debout avec celles qui sont assises : si elle boude, elle fera mal sa cour, car le roi veut de la soumission. Je crois qu'on s'en fait un jeu chez *Quantova* (*madame de Montespan*) ; il est très sûr qu'en certain lieu on ne veut séparer aucune femme de son mari, ni de ses devoirs ; on n'aime pas le bruit, à moins qu'on ne le fasse[2]. On ne voit point encore les nouveaux princes ; il y en a eu à Saint-Germain, mais ils n'ont pas paru. Il y a des comédies à la cour, et un bal toutes les semaines. On manque de danseuses. Le roi dansera, et MONSIEUR mènera mademoiselle de Blois[3], pour ne pas mener MADEMOISELLE[4], qu'il laisse à M. le dauphin. On joue jeudi l'opéra[5], qui est un prodige de beauté : il y a des endroits de la musique qui m'ont déja fait pleurer ; je ne suis pas seule à ne les

[1] Louise-Antoinette-Thérèse de La Châtre, maréchale d'Humières, ne fut duchesse qu'en 1690. (P.)

[2] Ceci doit s'entendre de madame de Montespan. (P.)

[3] Marie-Anne de Bourbon, mariée depuis, en 1680, à Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti. (P.)

[4] Fille de MONSIEUR, depuis reine d'Espagne en 1679. (P.)

[5] *Cadmus*, opéra de Quinault et de Lully. (P.)

[redacted]

pouvoir soutenir; l'ame de madame de La Fayette en est tout alarmée.

Je vois souvent Corbinelli; il est votre adorateur, et comprend bien aisément les sentiments que j'ai pour vous : je l'en aime encore mieux. J'estime fort Barbantane [1]; c'est un des plus braves hommes du monde, d'une valeur romanesque, dont j'ai ouï parler mille fois à Bussy qui était son ami; ils sont frères d'armes. Madame de Sanzei [2] a encore la rougeole, mais sur la fin. Coulanges (*son frère*) ne l'a point quittée. Madame de Coulanges est chez madame de Bagnols, qui est dans notre grande maison. J'ai le cœur serré à n'en pouvoir plus, quand je suis dans cette grande chambre où j'ai tant vu ma très chère et très aimable enfant; il ne me faut guère toucher sur ce sujet pour me toucher au vif. J'espère des nouvelles de votre paix. *Justitia et pax osculatæ sunt :* savez-vous le latin? Vous êtes trop plaisante. Adieu, ma fille, adieu, la chère tendresse de mon cœur, vous n'êtes oubliée en aucun lieu. Votre frère est très persuadé de votre amitié; il vous aime de passion, à ce qu'il dit, et je le crois.

Lundi, après avoir envoyé mon paquet à la poste.

Voilà M. d'Hacqueville qui entre, et qui m'apprend une nouvelle que nous voulons que vous sachiez cet ordinaire : c'est que M. le garde-des-sceaux [3] est chancelier : personne ne doute que ce ne soit pour donner les sceaux à quelque autre; c'est une nouvelle que l'on saura dans quatre jours; elle est d'importance, et sera d'un grand poids pour le côté qu'elle sera.

M. le prince part dans deux jours, et M. de Turenne,

[1] Homme de qualité de Provence, attaché à M. le prince. (P.)
[2] Anne-Marie de Coulanges, femme de Louis Turpin de Crissé, comte de Sanzey. (M.)
[3] Étienne d'Aligre, fils d'Étienne d'Aligre, aussi chancelier de France. (P.)

[redacted]

même avec la goutte, pour s'avancer à leur rendez-v Charleroi. Il n'est point vrai que M. de Monterei se tiré, ni que M. de Luxembourg soit dégagé : ain vous ôtons cette fausse nouvelle pour vous remett la vraie.

336. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 12 janvi

Voilà donc votre paix toute faite. L'archevêque d et Brancas avaient reçu leurs lettres plus tôt que M. de Pomponne me mandait encore cette grande n de Saint-Germain ; de sorte que j'étais comme u rante ; mais enfin me voilà instruite. Je vous conse fille, de vous comporter selon le temps ; et puisqu veut que vous soyez bien avec l'évêque, il faut lu Mais parlons de Saint-Germain ; j'y fus il y a tro J'allai d'abord chez M. de Pomponne, qui n'avait core demander votre congé ; c'est aujourd'hui qu'i envoyer. Je lui fis part de quelques endroits de votr dont le goût ne se passe point ; vraiment il est resté Pomponne une idée si parfaite et si avantageuse d moiselle de Sévigné, qu'il ne peut s'empêcher d'en quasi toutes les fois qu'il me voit : ce discours nous il m'attendrit, et son imagination est réjouie. Nous chez la reine ; j'étais avec madame de Chaulnes ; il que pour moi à parler ; et quels discours ! La re sans hésiter, qu'il y avait trois ans que vous étie et qu'il fallait revenir. Nous fûmes ensuite chez Colbert, qui est extrêmement civile, et sait très bie Mademoiselle de Blois [1] dansait ; c'est un prodige ment et de bonne grace ; *Desairs* dit qu'il n'y a qu le fasse souvenir de vous ; il me prenait pour jug

[1] Marie-Anne de Bourbon, fille de madame de La Vallière, q princesse de Conti. (M.)

[redacted]

anse, et c'était proprement mon admiration que l'on vouait; elle l'eut en vérité tout entière. La duchesse de La Vallière y était; elle appelle sa fille *mademoiselle*, et la princesse l'appelle *belle maman*. M. de Vermandois y était aussi. On ne voit point encore d'autres enfants. Nous allâmes voir MONSIEUR et MADAME; vous n'êtes point oubliée de MONSIEUR, et je lui fais toujours vos très humbles remerciements. Je trouvai Vivonne qui me dit : *Maman mignonne*, embrassez, je vous prie, le gouverneur de Champagne. Et qui est-il, lui dis-je? C'est moi, reprit-il. Et qui vous l'a dit? C'est le roi qui vient de me l'apprendre tout-à-l'heure. Je lui en fis mes compliments tout chauds. Madame la comtesse (*de Soissons*) l'espérait pour son fils. On ne parle point d'ôter les sceaux à M. le chancelier [1]: le bon homme fut si surpris de se voir chancelier encore par-dessus, qu'il crut qu'il y avait quelque anguille sous roche; et ne pouvant pas comprendre ce surcroît de dignité, il dit au roi : Sire, est-ce que Votre Majesté m'ôte les sceaux? Non, lui dit le roi, dormez en repos, M. le chancelier; et en effet, on dit qu'il dort quasi toujours. On philosophe, et on demande pourquoi cette augmentation.

M. le prince partit, il y a deux jours, et M. de Turenne part aujourd'hui. Écrivez un petit mot à Brancas, pour vous réjouir que sa fille soit chez la reine : il en a été fort aise. La Troche vous rend mille graces de votre souvenir; son fils a encore assez de nez pour en perdre la moitié au premier siége, sans qu'il y paraisse. On dit que *la Rosée* [2] a commencé à se détraquer avec *le Torrent*; et qu'après le siége de Maëstricht elles se lièrent d'une confidence récipro-

[1] Étienne d'Aligre fut garde-des-sceaux en 1672, après la mort du chancelier Séguier, et chancelier de France en janvier 1674. (P.)

[2] La *Rosée*, le *Torrent*, le *Feu*, la *Neige*, etc., sont des chiffres entre la mère et la fille. Ces chiffres avaient une autre signification que dans la lettre du 18 décembre précédent, et ici l'on doit entendre par la *Rosée* et le *Torrent* mesdames de La Vallière et de Montespan, et par le *Feu* et la *Neige* le roi et la reine. (A. G.)

que, et voyaient tous les jours de leur vie *le Feu* et *la Neige*: vous savez que tout cela ne peut pas être longtemps ensemble, sans faire de grands désordres, ni sans qu'on s'en aperçoive. *La Grêle* [1] me paraît, dans votre réconciliation, comme un homme qui se confesse, et qui garde un gros péché sur sa conscience : peut-on appeler autrement le tour qu'il vous a fait? Cependant les bonnes têtes disent, il faut parler, il faut demander, on a du temps, c'est assez : mais n'admirez-vous point le fagotage de mes lettres ? Je quitte un discours, on croit en être dehors, et tout d'un coup je le reprends, *versi sciolti*. Savez-vous bien que le marquis de Cessac [2] est ici, qu'il aura de l'emploi à la guerre, et qu'il verra peut-être bientôt le roi? C'est la prédestination toute visible.

Nous parlons tous les jours, Corbinelli et moi, de la Providence; et nous disons qu'il y a ce que vous savez, jour pour jour, heure pour heure, que votre voyage est résolu. Vous êtes bien aise que ce ne soit pas votre affaire de resoudre; car une résolution est quelque chose d'étrange pour vous, c'est votre bête : je vous ai vue longtemps à décider d'une couleur; c'est la marque d'une ame trop éclairée, et qui, voyant d'un coup-d'œil toutes les difficultés, demeure en quelque sorte suspendue comme le tombeau de Mahomet : tel était M. Bignon, le plus bel esprit de son siècle : pour moi, qui suis le plus petit du mien, je hais l'incertitude, et j'aime qu'on me décide. M. de Pomponne me marque que vous avez aujourd'hui votre congé : vous voilà par conséquent en état de faire tout ce que vous voudrez, et de suivre ou de ne pas suivre le conseil de vos amis.

On assure que M. de Turenne n'est pas parti, et qu'il ne partira pas, parceque M. de Monterei s'est enfin retiré, et

[1] L'évêque de Marseille. Il a déja été désigné sous ce chiffre.
[2] Louis-Guilhem de Castelnau, comte de Clermont-Lodève, marquis de Cessac.

[redacted]

que M. de Luxembourg s'est dégagé, à la faveur de cinq ou six mille hommes que M. de Schomberg a rassemblés, et avec lesquels il harcelait si fort M. de Monterei, qu'il l'a obligé de retirer ses troupes. On doit envoyer à M. le prince, pour le faire revenir, et tous nos pauvres amis : voilà les nouvelles d'aujourd'hui. Le bal fut fort triste, et finit à onze heures et demie. Le roi menait la reine; M. le dauphin, Madame; Monsieur, Mademoiselle; M. le prince de Conti, la grande Mademoiselle; M. le comte de La Roche-sur-Yon, mademoiselle de Blois, belle comme un ange, habillée de velours noir avec des diamants, et un tablier et une bavette de point de France. La princesse d'Harcourt était pâle [1] comme le commandeur de la comédie (*du Festin de Pierre*). M. de Pomponne m'a priée de dîner demain avec lui et Despréaux, qui doit lire sa *Poétique*.

387. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 15 janvier 1674.

J'allai donc dîner samedi chez M. de Pomponne, comme je vous avais dit; et puis, jusqu'à cinq heures, il fut enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la *Poétique* de Despréaux. D'Hacqueville y était; nous parlâmes deux ou trois fois du plaisir que j'aurais de vous la voir entendre. M. de Pomponne se souvient d'un jour que vous étiez petite fille chez mon oncle de Sévigné; vous étiez derrière une vitre avec votre frère, plus belle, dit-il, qu'un ange; vous disiez que vous étiez prisonnière, que vous étiez une princesse chassée de chez son père; votre frère était beau comme vous : vous aviez neuf ans; il me fit souvenir de cette journée; il n'a jamais oublié aucun moment où il vous ait vue; il se fait un plaisir de vous

[1] Elle ne mettait point de rouge.

vieux point de Venise, un mouchoir noir, un mantea
effacé, une vieille jupe. Elle fut aise de me voir; nou
embrassâmes tendrement : elle n'est pas fort ch
Nous parlâmes de vous d'abord; elle vous aime auta
jamais, et me paraît si humiliée, qu'il n'y a pas mo
ne pas l'aimer. Il fut question ensuite de sa dévotion
me dit qu'il était vrai que Dieu lui avait fait des g
dont elle a une sensible reconnaissance : ces grac
sont rien du tout qu'une grande foi, un tendre am
Dieu, et une horreur pour le monde; tout cela joint
si grande défiance d'elle-même et de ses faiblesses,
est persuadée que, si elle prenait l'air un moment,
grace si divine s'évaporerait. Je trouvai que c'éta
fiole d'essence qu'elle conservait chèrement dans l
tude : elle croit que le monde lui ferait perdre cette l
précieuse, et même elle craint le tracas de la dév
Madame de Schomberg dit qu'elle est une vagabo
prix de madame de Marans : cette humeur sauvag
vous connaissiez s'est tournée en passion pour la re
le tempérament ne se change pas; elle n'a pas même l
si commune à toutes les femmes, d'aimer leur confe
elle n'aime point cette liaison; elle ne lui parle qu'

[redacted]

vres ; elle travaille, elle prie Dieu ; ses heures sont réglées ; elle mange quasi toujours dans sa chambre : elle voit madame de Schomberg à de certaines heures : elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimait ; elle excuse autant le prochain qu'elle l'accusait ; elle aime autant le Créateur qu'elle aimait la créature. Nous rîmes fort de ses manières passées ; nous les tournâmes en ridicule : elle n'a point le style des sœurs Colettes : elle parle fort sincèrement et fort agréablement de son état. J'y fus deux heures ; on ne s'ennuie point avec elle : elle se mortifie de ce plaisir, mais c'est sans affectation : enfin elle est bien plus aimable qu'elle n'était. Je ne pense pas, mon enfant, que vous vous plaigniez que je ne vous mande point de détails.

Je reçois tout présentement votre lettre du 7. Je vous avoue, ma très chère, qu'elle me comble d'une joie si vive, qu'à peine mon cœur, que vous connaissez, la peut contenir : il est sensible à tout, et je le haïrais, s'il était pour mes intérêts comme il est pour les vôtres. Enfin, ma fille, vous venez, c'est tout ce qui peut m'être le plus agréable ; mais je m'en vais vous dire à mon tour une chose à quoi vous ne vous attendez point ; c'est que je vous jure et vous proteste devant Dieu que si M. de La Garde n'avait trouvé votre voyage nécessaire, et qu'en effet il ne le fût pas pour vos affaires, jamais je n'aurais mis en compte, au moins pour cette année, le desir de vous voir, ni ce que vous devez à la tendresse infinie que j'ai pour vous : je sais la réduire à la droite raison, quoi qu'il m'en coûte ; et j'ai quelquefois de la force dans ma faiblesse, comme ceux qui sont les plus philosophes. Après cette déclaration sincère, je ne vous cache point que je suis pénétrée de joie, et que la raison se rencontrant avec mes desirs, je suis, à l'heure que je vous écris, parfaitement contente, et je ne vais être occupée qu'à vous bien recevoir. Savez-vous bien que la chose la plus nécessaire, après vous et M. de Grignan, ce serait d'amener M. le coadjuteur ? Peut-être n'aurez-vous

pas toujours La Garde; et s'il vous manque, vous sav que M. de Grignan n'est pas sur ses intérêts comme su ceux du roi son maître : il a une religion et un zèle pou ceux-ci, qui ne se peut comparer qu'à la négligence qu'i a pour les siens. Quand il veut prendre la peine de parler il fait très bien; personne ne peut tenir sa place; c'est ce qui fait que nous le souhaitons. Vous n'êtes point sur le pied de madame de Calvisson[1], pour agir toute seule : il vous faut encore huit ou dix années; mais M. de Grignan, vous, et M. le coadjuteur, voilà ce qui serait d'une utilité admirable. Le cardinal de Retz arrive : il sera ravi de vous voir. Ma fille, quelle joie! mais, sur toutes choses, ne vous faites point de bravoure ridicule; ne nous donnez point d'un pont d'Avignon ni d'une montagne de Tarare. Venez sagement : c'est à M. de Grignan que je recommande cett barque; c'est lui qui m'en répondra. J'écris à M. le coad juteur, pour le conjurer de venir : il nous facilitera l'au dience de deux ministres, il soutiendra l'intérêt de so frère. M. le coadjuteur est hardi, il est heureux; vou vous donnez de la considération les uns aux autres. Je pa lerais d'ici à demain là-dessus. J'en écris à M. l'arche vêque : gagnez cela sur le coadjuteur, et faites-lui ten ma lettre.

M. le prince revient de trente lieues. M. de Turenn n'est point parti. M. de Monterei s'est retiré. M. de Luxem bourg est dégagé. Mon fils sera ici dans deux jours. D puis vingt-quatre heures, on a volé dans la chapelle d Saint-Germain la lampe d'argent de sept mille francs, six chandeliers plus hauts que moi. Voilà une extrême in solence. On a trouvé des cordes du côté de la tribune d madame de Richelieu. On ne comprend pas comment cel s'est pu faire; il y a des gardes qui vont et viennent, e tournent toute la nuit.

[1] Anne-Madeleine de l'Isle, fille du marquis de Marivaux, mariée en 1661 à Jean-Louis de Louet, marquis de Calvisson. M.

[redacted]

Savez-vous que l'on parle de la paix ? M. de Chaulnes arrive de Bretagne, et repart pour Cologne.

DE MONSIEUR DE CORBINELLI.

Mademoiselle de Méry ne peut pas encore vous écrire. Le rhume l'accable, et je lui ai promis de vous le mander. Venez, Madame, tous vos amis font des cris de joie, et vous préparent un triomphe. M. de Coulanges et moi nous songeons aux couplets qui l'accompagneront.

338. — A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce 15 janvier 1674.

Je reconnais bien, mon cher Comte, votre politesse ordinaire, et la bonté de votre cœur, qui vous rend sensible à toute la tendresse du mien. Je sens avec plaisir toutes les douceurs de votre aimable lettre, et ce n'est point pour les payer que je vous jure que, pour ma seule considération, j'aurais cédé cette année aux raisons de ma fille, si l'intérêt de vos affaires n'avait décidé. Vous connaissez M. de La Garde, et comme il serait d'humeur à vous déranger tous deux, s'il n'était question que du plaisir de venir me voir. Il a été persuadé, et l'est plus que jamais, de la nécessité de votre voyage : vous seul avez bonne grace à parler au roi de vos affaires : madame de Grignan tiendra sa place d'une autre manière, et si vous pouviez amener M. le coadjuteur, votre troupe serait complète. Voilà mon sentiment et celui de tous vos amis. M. de Pomponne est du nombre, et sera très aise de vous voir tous. Au reste, c'est à vous que je confie la conduite du chemin. N'allez point en carrosse sur le bord du Rhône : évitez une eau qui est à une lieue de Montélimar : cette eau, ce n'est que le Rhône, où ils firent entrer mon car-

[redacted]

rosse l'année dernière : mes chevaux nageaient agré
ment. Au nom de Dieu, ne vous moquez pas de mes
cautions : ce n'est qu'avec de la sagesse et de la prévo
qu'on voyage bien. Adieu, mon cher Comte ; je puis
espérer de vous embrasser bientôt. Quelle obligatio
vous ai-je point ! Si j'ai pour vous une véritable ami
une inclination naturelle, vous savez bien au moins q
n'est pas d'aujourd'hui.

339. — A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 19 janvier 1

Je serais bien fâchée, ma fille, qu'aucun courrie
noyé ; ils vous portent tous des lettres et des congés
faut que vous receviez. Vous êtes admirable de vous
venir de ce que j'ai dit de cette Durance. Pour moi, je
blie rien de tout ce qui a seulement rapport à vous ;
donc si je me souviens de Nove et de notre Espagn
de nos chartreux, et de nos chansons de Grignan,
mille et mille autres choses ! Vous voudriez donc q
visse votre cœur sur mon sujet ; je suis persuadée qu
serais contente. Vous n'êtes point une *diseuse*, vous
assez sincère ; et, en un mot, sans étendre ce discours
je rendrais *asiatique* si je voulais, je suis assurée que
m'aimez tendrement ; mais vous êtes cruelle de rec
avec tant de chagrin des riens que je donne à mes *pi*
Je vous prie de n'en plus parler, et de songer que
ma cassette ne valait pas un des petits chariots que le
juteur leur a donnés. Voilà qui est donc fini, et qu'il
soit plus question, s'il vous plaît, dans ma tutèle :
tout de bon que je m'en vais la rendre ; mais je crain
chicanes : vous trouverez à redire à tout, et M. de
gnan ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à me plaider. Je
connais tous deux ; le *bien bon* en tremble, et se pré
à recevoir un affront : il meurt d'envie que vous s

[redacted]

ici. Je l'aime de tout mon cœur, car tout roule là-dessus. M. de La Garde est plus que jamais persuadé que vous ferez tous deux des merveilles ici. Il voudrait, aussi bien que moi, que le coadjuteur fût du voyage; cela serait digne de son amitié, et achèverait tout ce qu'il a si bien fait à Lambesc : il a des amis et de la considération; il parle aux ministres; il est hardi, il est heureux; enfin je vous en écrivis l'autre jour amplement. Nous fîmes le discours que M. de Grignan doit faire au roi : il a un style propre pour plaire à Sa Majesté, c'est-à-dire doux et respectueux. Le vôtre sera un peu plus animé : enfin nous prîmes tous vos tons, et nous trouvâmes que cela composait ce qui est nécessaire et ce qu'on peut souhaiter.

Vous savez bien que M. le prince est revenu, et que voilà qui est fait. J'attends mon fils à tout moment. Je vous ai mandé ce vol qu'on a fait dans la chapelle de Saint-Germain. On m'a assuré que le roi savait qui était le voleur; qu'il avait fait cesser les poursuites; que c'était un homme de qualité, mais qui n'était pas de sa maison. La princesse d'Harcourt danse au bal, et même toutes les petites danses : vous pouvez penser combien on trouve qu'elle a jeté le froc aux orties, et qu'elle a fait la dévote pour être dame du palais. Elle disait, il y a deux jours, je suis une païenne auprès de *ma sœur* d'Aumont : on trouve qu'elle dit bien présentement; *la sœur* d'Aumont n'a pris goût à rien; elle est toujours de méchante humeur, et ne cherche qu'à ensevelir des morts. La princesse d'Harcourt n'a point encore mis de rouge; elle dit à tout moment : j'en mettrai si la reine ou M. le prince d'Harcourt me le commandent; la reine ne lui commande point, ni le prince d'Harcourt, de sorte qu'elle se pince les joues, et l'on croit que M. de Sainte-Beuve[1] entrera dans ce tempérament. Voilà bien des folies que je ne vou-

1 Célèbre directeur de ce temps-là.

drais dire qu'à vous, car la fille de Brancas est sacrée pour moi ; je vous prie que cela ne retourne jamais. Ces bals sont pleins de petits enfants ; madame de Montespan y est négligée, mais placée en perfection : elle dit que mademoiselle de Rouvroi est déja trop vieille pour danser au bal; MADEMOISELLE, mademoiselle de Blois, les petites de Piennes; mademoiselle de Roquelaure (un peu trop vieille, elle a quinze ans), Mademoiselle de Blois est un chef-d'œuvre : le roi et tout le monde en est ravi; elle vint dire au milieu du bal, à madame de Richelieu : Madame, ne sauriez-vous me dire si le roi est content de moi? Elle passe près de madame de Montespan, et lui dit : Madame, vous ne regardez pas aujourd'hui vos amies ; enfin, avec de certaines *chosettes* sorties de sa belle bouche, elle enchante par son esprit, sans qu'on croie qu'on puisse en avoir davantage. Je fais réparation à ma grande MADEMOISELLE, elle ne danse plus, Dieu merci [1]. On ne voit point encore les autres enfants; on voit un peu madame Scarron. J'ai eu une très bonne conversation avec le *Brouillard* [2]; elle a remonté au *Dégel (madame Scarron)*, et peut-être plus haut : rien n'est plus important que le chemin qui vous est sûr par le *Brouillard*, qui est, en vérité, tout plein de zèle et d'affection pour vous : ce sera là une de vos affaires. La *Feuille* est la plus frivole et la plus légère marchandise que vous ayez jamais vue; celui qui gouverne le tronc de son arbre s'en va le planter pour reverdir, et veut se dépêtrer de ce soin qu'il croit au-dessous de lui, et ne veut point semer en terre ingrate ; cet *Orage*, je pense que c'est son nom, est de vos intérêts plus que vous ne sauriez croire.

[1] Mademoiselle de Montpensier avait quarante-sept ans.

[2] Le *Brouillard*, le *Dégel*, la *Feuille*, l'*Orage*, chiffres. Le *Dégel* était madame Scarron, le *Brouillard* madame de La Fayette, et la *Feuille* madame de Coulanges. Quant à l'*Orage*, c'était ou l'abbé Tétu, ou Le Tellier, archevêque de Reims, frère de Louvois, dont le caractère était très violent.

[redacted]

L'abbé de Valbelle[1] sort d'ici; il m'a conté qu'hier à messe, Sa Majesté, d'un air riant, donna à ses aumôiers un imprimé qu'un inconnu a répandu à Saintermain, et où la noblesse supplie le roi de réformer l'imodestie de son clergé, qui cause et parle haut, et tourne dos à l'autel, avant que Sa Majesté arrive à la chapelle; de leur ordonner d'être au moins, quand il n'y a que ieu dans la chapelle, comme quand le roi y est entré : tte requête est extrêmement bien faite; les prélats en nt en furie, surtout quelques-uns qui prenaient ce temps ur parler de bas en haut aux musiciens, au grand scanle de l'église gallicane. Il m'a dit encore que l'archeque de Reims rompait à feu et à sang avec le coadjuteur, l ne venait avec vous. Ce que l'on a jugé en Languedoc us doit être bon, selon toutes les règles; voilà un temps 'orable, et M. de Pomponne sera toujours pour la juse : c'est tout ce que vous demandez pour votre hôtel-de le. L'histoire de R..... est plaisante : l'évêque pesta, tempêta, furibonda, et fut contraint de venir à vous; vous fîtes bien de donner grace.

R..... .. de tes conseils voilà le juste fruit.

N'est-ce pas cet honnête homme-là[2] ?

Voilà Corbinelli qui vous écrit le triomphe des lieutents de roi; cette décision règle toutes vos affaires, et nais rien n'a été si favorable que cette conjoncture; mais portez bien des paperasses de ce que vous trouverez sur registres qui vous sera avantageux : les paroles servent peu quand il s'agit de prouver. On a admiré ici votre nnêteté, en avouant qu'avec de méchants cœurs comme ix de ces gens-là, on perd tout par être généreux. Je s bien tendrement à vous, ma très aimable, et j'em-

Louis-Alphonse de Valbelle, aumônier ordinaire du roi, depuis évêque let, et transféré dans la suite à Saint-Omer. (P.)

C'était un greffier des états de Provence. (P.)

brasse tout autant de Grignan qu'il y en a autour de vous.

MONSIEUR DE CORBINELLI.

La décision contre les évêques de Languedoc, en faveur du commissaire du roi, est un bon titre pour celui de Provence. Autre victoire, autre triomphe, autre gloire pour nous, et nouveau chagrin pour nos ennemis : tout va s'aplanir insensiblement; et si, par hasard, il faut que nous perdions quelque chose en Provence, nous le recouvrerons ici. Venez seulement, et nous politiquerons d'un air à faire trembler tout ce qui nous hait. Je ne sais si madame votre mère vous a fait une belle peinture du bal de Saint-Germain; mais je sais bien que vous ranimerez tout par votre présence. J'ai admiré ce qui s'est passé dans l'affaire de R..... Si vous aviez retenu mes leçons touchant les générosités de province, vous auriez promis votre protection, et vous auriez magnifiquement manqué à votre parole, sous quelque beau prétexte. Vous oubliez les belles maximes et les plus sûres, le roi vous reprochera un jour cette conduite; vous immolez toute la province à un faux éclat d'honnêteté; il fallait dire que vous ne pouviez accorder cette grace en conscience; mais l'ayant accordée, que ne la révoquez-vous sous main; que ne cherchez-vous, dans les mystères de la politique, une trahison honnête pour faire déposséder le greffier ! O belles ames, indignes de régner en Provence !

340. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 22 janvier 1674.

Je ne sais si l'espérance de vous embrasser, qui me dilate le cœur, me donne une disposition tout extraordinaire à la joie; mais il est vrai, ma fille, que j'ai extrêmement ri de ce que vous me dites de Pellisson et de M. de Gri-

[redacted]

n[1] : Corbinelli en est ravi, et ceux qui verront cet en-
it seront heureux. On ne peut pas se mieux jouer que
ıs faites là-dessus, ni le reprendre plus plaisamment en
ıx ou trois endroits de votre lettre ; fiez-vous à nous,
st impossible d'écrire plus délicieusement : c'est une
nde consolation pour moi que la vivacité de notre com-
rce, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple. Vous
s trop de bien de mes lettres : je ne trouve à dire que
ı dans les vôtres ; cependant je vous avoue, voyez quelle
arrerie, que je meurs d'envie de n'en plus recevoir ; et,
disant cela, je prétends élever bien haut les charmes de
re présence.

Ce que vous dites au sujet de la *Grêle* (*l'évêque de Mar-
lle*), qui parle selon ses desirs et selon ses vues, sans faire
une attention, ni sur la vérité, ni sur la vraisemblance,
très bien observé. Je pense, pour moi, qu'il n'y a rien
que d'être insolent : ne serait-ce point là comme il faut
e ? J'ai toujours haï ce style ; mais, s'il réussit, il faut
ınger d'avis. Je prends l'affaire de votre ami l'*assassi-
teur*, pour la mettre dans mon livre de l'*ingratitude ;* je
trouve belle ; mais ce qui me flatte, c'est la délicatesse
cet homme qui ne veut pas qu'on soit amoureux de sa
re, et qui poignarde son ami et son bienfaiteur : les con-
ences de Provence sont admirables. Celle de la *Grêle*
en miniature sur le moule de celle-ci : ses scrupules,
relâchements, ses propositions, ses oppositions ; en aug-
ntant et noircissant les doses, on en ferait fort bien
re ami. *le scélérat.*

Ma fille, laissons ce discours : vous venez donc, et j'au-
le plaisir de vous recevoir, de vous embrasser et de
ıs donner mille petites marques de mon amitié et de
s soins : cette espérance répand une douce joie dans mon
ur ; je suis assurée que vous le croyez, et que vous ne

Il s'agit de la laideur aimable de Pellisson, qui, en cela, ressemblait à
de Grignan. (A. G.)

craignez point que je vous chasse. J'ai été aujourd' Saint-Germain ; toutes les dames m'ont parlé de vot tour. La comtesse de Guiche m'a priée de vous dire (ne vous écrira point, puisque vous venez chercher ponse : elle est au dîner, quoique *Andromaque* [1] ; la l'a voulu. J'ai donc vu cette scène. Le roi et la reine gent tristement. Madame de Richelieu [2] est assise, (les dames, selon leurs dignités, les unes assises, et l tres debout ; celles qui n'ont point dîné sont prêtes lancer sur les plats ; celles qui ont dîné ont mal au et sont suffoquées de la vapeur des viandes : ainsi troupe est souffrante. Madame de Crussol étoit coiffé l'excès de la belle coiffure ; elle sera parée mercredi de rubis ; elle a pris tous ceux de M. le duc et de m de Meckelbourg. Je soupai hier chez Gourville ave princesse ; madame de La Fayette et M. de La Roc cauld y étaient : nous épuisâmes le chapitre de l'A gne, sans en excepter une seule principauté. Adie chère enfant ; je vous quitte pour causer avec d'Hacq et Corbinelli : ils ne font point de façon de m'interro puisque vous allez arriver.

Le roi a donné à M. le comte du Vexin [3] la cha colonel-général des Suisses, qu'avait M. le comte d sons [4]. C'est M. de Louvois qui l'exercera.

341. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 26 janvie

D'Hacqueville et La Garde sont toujours persuad vous ne sauriez mieux faire que de venir : venez do chère enfant, et vous ferez changer toutes choses :

1 C'est-à-dire quoique en habit de veuve. (P.)
2 Dame d'honneur de la reine. (P.)
3 Louis-César de Bourbon, fils de madame de Montespan, né en 1
4 Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons, mort le 7 juin 16

[redacted]

miras, me miran; cela est divinement bien appliqué : il faut mettre votre cadran au soleil, afin qu'on le regarde. Votre intendant ne quittera pas sitôt la Provence : il a mandé à Mr d'Herbigny que vous lui faisiez tort de croire que la justice seule le mit dans vos intérêts, puisque votre beauté et votre mérite y avaient part. . . .

Il n'y eut personne au bal de mercredi dernier ; le roi et la reine avaient toutes les pierreries de la couronne ; le malheur voulut que ni MONSIEUR, ni MADAME, ni MADEMOISELLE, ni mesdames de Soubise, Sully, d'Harcourt, Ventadour, Coëtquen, Grancey, ne purent s'y trouver par diverses raisons ; ce fut une pitié ; Sa Majesté en était chagrine.

Je revins hier du Mèni, où j'étais allée pour voir le lendemain M. d'Andilly ; je fus six heures avec lui ; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable : je vis aussi mon oncle de Sévigné [1], mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébaïde, c'est un paradis ; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée ; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde ; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connait point, qui vivent comme les pénitents de Saint-Jean-Climaque ; les religieuses sont des anges sur terre. Mademoiselle de Vertus [2] y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême : tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avais tant ouï parler ; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. Je revins coucher au Mèni, et hier ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je dînerai demain chez M. de Pomponne ; ce ne sera pas sans parler

[1] M. d'Andilly et M. de Sévigné s'étaient retirés depuis plusieurs années à Port-Royal-des-Champs. (P.)

[2] Sœur de madame de Montbazon.

de son père et de ma fille : voilà deux chapitres qui no
tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils; il m'
crit des tendresses infinies; il est parti plus tôt, et revie
plus tard que les autres; nous croyons que cela roule
une amitié qu'il a à Sézanne; mais, comme ce n'est
pour épouser, je n'en suis point inquiète.

Il est vrai que l'on a attaqué M. de Villars et ses g
en revenant d'Espagne : c'étaient les gens de l'amba
deur (*d'Espagne*) qui revenait de France. C'est un a
ridicule combat; les maîtres s'exposèrent, on tirait de
côtés; il y a eu quelques valets de tués. On n'a point
de compliment à madame de Villars; elle a son mari,
est contente. M. de Luxembourg est ici; on parle for
la paix, c'est-à-dire selon les desirs de la France, plus
sur la disposition des affaires; cependant on la peut
loir de telle sorte qu'elle se ferait.

J'espère, ma fille, que vous serez plus contente et
décidée, quand vous aurez votre congé. On ne doute
ici que votre retour n'y soit très bon : si vous n'étiez
en ce pays, vous vous en sentiriez bientôt en Prove
se me miras, me miran; rien ne peut être mieux dit,
faut revenir là. M. et madame de Coulanges, la San
le *bien Bon* vous souhaitent avec impatience, et ve
tous, comme moi, que vous ameniez le coadjuteur, qui
fortifiera considérablement. J'ai fort entretenu La G
vous ne sauriez trop estimer ses conseils : il parlait l'
jour à Gordes de vos affaires; il les sait, et les range,
dit en perfection; il donne un tour admirable à to
qu'il faut dire à Sa Majesté : vous ne pouvez con
personne qui connaisse mieux ce pays-ci que lui.

On est toujours charmé de mademoiselle de Blois
prince de Conti. D'Hacqueville vous parlera des nou
de l'Europe, et comme l'Angleterre est présenteme
grande affaire. C'est M. le duc du Maine [1] qui a les Sui

[1] Louis-Auguste de Bourbon, né le 31 mars 1670.

[redacted]

ce n'est plus M. le comte du Vexin, lequel, en récompense, a l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

342. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 29 janvier 1674.

Il me semble, ma fille, que vous deviez compter sur votre congé plus fortement que vous n'avez fait : le billet de M. de Pomponne, que je vous ai envoyé, vous en assurait assez ; un homme comme lui ne se serait pas engagé à le demander, sans être sûr de l'obtenir ; vous l'aurez eu le lendemain du jour que vous m'avez écrit, et il eût fallu que vous fussiez dès lors toute prête à partir ; vous me parlez de plusieurs jours, cela me déplaît. Vous aurez reçu bien des lettres par l'ordinaire du congé, et vous aurez bien puisé à la source du bon sens, c'est-à-dire, M. l'archevêque, pour être conduite sur toutes vos affaires. Vous aurez vu ce que La Garde vous conseille pour amener peu de gens ; si vous amenez tout ce qui voudra venir, votre voyage de Paris sera comme celui de Madagascar : il faut se rendre léger, et garder le *decorum* pour la province.

Je crois que M. de Grignan est allé à Marseille et à Toulon : il y a un an, comme à cette heure, que nous y étions ensemble : vous songez donc à moi en revoyant Salon et les autres endroits où vous m'avez vue ; c'est un de mes maux que le souvenir que me donnent les lieux ; j'en suis frappée au delà de la raison : je vous cache, et au monde, et à moi-même, la moitié de la tendresse et de l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

On va fort à l'opéra nouveau ; on trouve pourtant que l'autre était plus agréable. *Baptiste* croyait l'avoir surpassé ; le plus juste s'abuse . ceux qui aiment la symphonie y trouvent toujours des charmes nouveaux ; je crois que je vous attendrai pour y aller. Les bals de Saint-

Germain sont d'une tristesse mortelle : les petits enfan veulent dormir dès dix heures, et le roi n'a cette complai sance que pour marquer le carnaval. Il disait à son dîner Quand je ne donne point de plaisir, on se plaint; et quan j'en donne, les dames n'y viennent pas. Il ne dansa la dernière fois qu'avec madame de Crussol, qu'il pria de ne lui point rendre sa courante. M. de Crussol [1], qui tient le premier rang pour les bons mots, disait en regardant sa femme plus rouge que les rubis dont elle était parée : Messieurs, ma femme n'est pas belle, mais elle a bon visage.

Votre retour est présentement une nouvelle de la cour : vous ne sauriez croire les compliments que l'on m'en fait. Il y a aujourd'hui cinq ans, ma fille, que vous fûtes mariée. Je vou embrasse avec une tendresse infinie.

343. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 2 février 1674.

Vous me parlez de l'ordinaire du 15, et pas un mot du 12 que vous attendiez avec impatience, et qui vous portait votre congé; mais puisque vous n'en dites rien, c'est signe que vous l'avez reçu. Je trouve que vous ne vous pressez point assez de partir. Tout le monde m'accable de me demander si vous êtes partie, et quand vous arriverez je ne puis rien dire de juste : il me semble que vous devez être à Grignan, et que vous en partez demain ou lundi Enfin, ma chère enfant, je ne pense qu'à vous, et je vous suis partout. Je vous remercie de l'assurance que vous me donnez de ne vous point exposer en carrosse sur les bords du Rhône. Vous voulez prendre la Loire : vous saurez mieux que nous à Lyon ce qui vous sera le meilleur : arrivez en bonne santé, c'est tout ce que je desire : mon cœur

[1] Depuis duc d'Usez.

[redacted]

st fortement touché de la joie de vous embrasser. Ira au-devant de vous qui voudra ; pour moi je vous attendrai dans votre chambre, ravie de vous y voir : vous y trouverez du feu, des bougies, de bons fauteuils, et un cœur qui ne saurait être surpassé en tendresse pour vous. J'embrasserai le comte et le coadjuteur ; je les souhaite tous deux. L'archevêque de Reims m'est venu voir ; il demande le coadjuteur à cor et à cri. Vraiment vous êtes obligée à M. de Pomponne de la charmante idée qu'il a conservée de vous, et de l'envie qu'il a de vous voir. Voilà votre petit frère qui arrive : le cardinal de Retz me fait dire qu'il est arrivé : arrivez donc tous à la bonne heure. Ma chère enfant, je suis toute à vous ; ce n'est point pour finir une lettre, c'est pour dire la plus grande vérité du monde, et celle que je sens le mieux dans mon cœur. Mademoiselle de Méry ne vous écrit point ; on commence à négliger ce commerce dans l'espérance de mieux. Mon fils vous embrasse tendrement, et moi, les chers Grignan.

344. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 5 février 1674.

Il y a aujourd'hui [1] bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses. Je prie votre imagination de n'aller ni à droite, ni à gauche, *cet homme-là, sire, c'était moi-même* [2]. Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie : vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore. Ma lettre serait longue, si je voulais vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui ; je

[1] Le 5 février 1626, jour de la naissance de madame de Sévigné. (P.)
[2] Vers de Marot, dans son épître au roi *pour avoir été desrobé*. (P.)

ne sais s'il m'en viendra ; je ne le crois pas, il est trop tard. J'en attendais cependant avec impatience ; je voulais apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour ; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage : si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos : je ferai assurément tout ce que vous me manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. M. de Corbinelli et mademoiselle de Méry sont ici, qui ont dîné avec moi. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, beau-père d'Itier, qui se chante chez Pélissari : c'est une musique très parfaite. M. le prince, M. le duc et madame la duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec madame de La Fayette, M. le duc, madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu, et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez madame de Chaulnes ; j'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon, qui me l'avaient fait promettre : le premier est dans une extrême impatience de vous voir ; il vous aime chèrement. Voilà une lettre qu'il m'envoie.

On avait cru que mademoiselle de Blois avait la petite-vérole, mais cela n'est pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre : cela fait juger qu'elles ne sont pas bonnes. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval. On y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande : les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde : il était d'une force à faire trembler les courtisans ; et jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes. Il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Sei-

[redacted]

gneur, qui fut présenté au temple; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul.

L'archevêque de Reims [1] revenait hier fort vite de Saint-Germain; c'était comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra*, *tra*, *tra*; ils rencontrent un homme à cheval, *gare*, *gare*. Ce pauvre homme veut se ranger; son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé. En même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin; qu'on lui donne cent coups*. L'archevêque, en racontant ceci, disait : Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles.

Je dînai, hier encore, chez Gourville avec madame de Langeron, madame de La Fayette, madame de Coulanges, Corbinelli, l'abbé Têtu, Briole et mon fils; votre santé y fut célébrée, et un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu, ma très chère et très aimable; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite. Je m'en vais encore adresser cette lettre à Lyon. J'ai envoyé les deux premières au chamarier; il me semble que vous y devez être, ou jamais. Je reçois dans ce moment votre lettre du 28, elle me ravit. Ne craignez point, ma bonne, que ma joie se refroidisse. Je ne suis occupée que de cette joie sensible de vous voir, et de vous recevoir, et de vous embrasser avec des senti-

1 M. Le Tellier, frère de M. de Louvois.

ments et des manières d'aimer, qui sont d'une étoffe au-dessus du commun, et même de ce que l'on estime le plus[1].

345. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 20 mars 1674.

Je vous envoie le cotignac que je vous ai promis, Madame, vous ne le trouverez pas mauvais; il ne vaut pourtant pas ce qu'il me coûte, mais je ne suis pas heureux en bons marchés.

Je ne vous aime pas plus que je ne vous aimais hier matin, Madame, mais la conversation d'hier au soir me fait plus sentir ma tendresse; elle était cachée au fond de mon cœur, et le commerce l'a ranimée; je vois bien par là que les longues absences nuisent à la chaleur de l'amitié, aussi bien qu'à celles de l'amour. Je voudrais bien savoir des nouvelles de madame de Grignan, car je l'aime bien aussi, et il entre dans cette amitié autant d'inclination que de reconnaissance.

346. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 22 mai 1674.

Comme j'ai l'honneur de connaître madame votre femme, et le soin qu'elle a des compliments dont on la charge, je trouve à propos de vous dire à vous-même que je vous aime toujours trop, et que vous me ferez un très grand plaisir si vous voulez m'aimer un peu : voyez si on peut mieux se mettre à la raison; c'est donner que de faire un marché de cette sorte. Vous nous manquez fort, nous avions de la joie de vous voir revenir les soirs; votre

1 Monsieur et madame de Grignan arrivèrent à Paris peu de jours après. M. de Grignan retourna en Provence au mois de mai 1674, et madame de Grignan alla le rejoindre à la fin de mai 1675. (A. G.)

[redacted]

ciété est aimable; et, hormis quand on vous hait, on ous aime extrêmement. Ma fille est toujours languissante. Le héros que j'attends ne reviendra pas sitôt; elle est triste, mais je suis accoutumée à la voir ainsi quand vous n'y êtes pas. Il fait plus chaud à Besançon que sur le port de Toulon. Vous savez l'extrême blessure de Saint-Géran, et comme sa jolie femme y est accourue avec madame de Villars; on croyait qu'il était mort : on mande le 18 qu'il se porte mieux : comme vous ne pourriez pas épouser sa veuve, je suis persuadé que vous voulez bien qu'il vive. Voilà une fable [1] des plus jolies; ne connaissez-vous personne qui soit aussi bon courtisan que le renard? Je suis ravie du bien que vous me dites de ma petite; je prends pour moi toutes les caresses que vous lui faites. Adieu, mon très cher Comte; on ne peut guère vous embrasser plus tendrement que je fais. Mon fils vous fait toujours mille compliments.

347. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, ce 1er juin 1674.

Il faut, ma bonne, que je sois persuadée de votre fonds pour moi, puisque je vis encore; c'est une chose bien étrange que la tendresse que j'ai pour vous; je ne sais si contre mon dessein j'en témoigne beaucoup, mais je sais bien que j'en cache encore davantage. Je ne veux point vous dire l'émotion et la joie que m'a données votre laquais et votre lettre. J'ai eu même le plaisir de ne point croire que vous fussiez malade; j'ai été assez heureuse pour croire ce que c'était. Il y a long-temps que je l'ai dit, quand vous voulez, vous êtes adorable; rien ne manque à ce que vous faites; j'écris dans le milieu du jardin comme vous l'avez imaginé, et les rossignols et les petits oiseaux

[1] C'est la fable de La Fontaine qui a pour titre *la Cour du Lion*, livre VII, fable VII.

[redacted]

ont reçu avec un grand plaisir, mais sans beaucou respect, ce que je leur ai dit de votre part; ils sont s d'une manière qui leur ôte toute sorte d'humilité. Je hier deux heures toute seule avec les hamadryades leur parlai de vous; elles me contentèrent beaucoup leur réponse. Je ne sais si ce pays tout entier est b content de moi, car enfin, après avoir joui de toutes beautés, je n'ai pu m'empêcher de dire :

> Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Calixte.
> Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.

Cela est si vrai que je repars après dîner avec joie. bienséance n'a nulle part à tout ce que je fais; c'est ce est cause que les excès de liberté que vous me donnez blessent le cœur. Il y a deux ressources dans le mien vous ne sauriez comprendre. Je vous loue d'avoir ga vingt pistoles; cette perte a paru légère étant suivie d grand honneur et d'une bonne collation. J'ai fait vos c pliments à nos oncles et cousines; ils vous adorent et s ravis de la relation. Cela leur convient, et point du t en un lieu où je vais dîner, c'est pourquoi je vous la r voie. J'avais laissé à mon portier une lettre pour Branc je vois bien qu'on l'a oubliée. Adieu, ma très chère et aimable enfant; vous savez que je suis à vous.

848. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGN

A Chaseu, ce 16 août 16

J'ai appris que vous aviez été fort malade, ma chère sine, cela m'a mis en peine pour l'avenir, et m'a oblig consulter votre mal à un habile médecin de ce pays-c m'a dit que les femmes d'un bon tempérament com vous.... et qui s'étaient un peu contraintes, étaient jettes à des vapeurs. Cela m'a remis de l'appréhension j'avais d'un plus grand mal... Vous devriez suivre mon c

[redacted]

seil, ma chère cousine, et d'autant plus qu'il ne saurait vous paraître intéressé..... Raillerie à part, ma chère cousine, ayez soin de vous. Faites-vous tirer du sang plus souvent que vous ne faites; de quelque manière que ce soit, il n'importe, pourvu que vous viviez. Vous savez bien que j'ai dit que *vous étiez de ces gens qui ne devraient jamais mourir, comme il y en a qui ne devraient jamais naître.* Faites votre devoir là-dessus; vous ne sauriez faire un plus grand plaisir à madame de Grignan et à moi. Mais, à propos d'elle, trouvez bon que je lui dise deux mots.

A MADAME DE GRIGNAN.

Comment vous portez-vous de votre grossesse, Madame, et du mal de madame votre mère? Voilà bien des incommodités à la fois. J'ai ouï dire que vous étiez déja délivrée de l'une; pour l'autre, j'espère que vous en sortirez bientôt heureusement. Voilà ce que c'est d'avoir des maris et des mères; si on n'avait pas tout cela on ne serait pas exposé à tant de déplaisirs; mais d'un autre côté, on n'aurait pas toutes les douceurs que l'on a. C'est là la vie, du bien, du mal: celui-ci fait trouver l'autre meilleur. J'aurai plus de plaisir de vous revoir après quatre ou cinq mois d'absence, que si je ne vous avais pas quittée.

349. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 5 septembre 1674.

Votre médecin qui dit que mon mal sont des vapeurs, et vous qui me proposez le moyen d'en guérir, n'êtes pas les premiers qui m'avez conseillé de me mettre dans les remèdes spécifiques; mais la raison de n'avoir point eu de précaution pour prévenir ces vapeurs m'empêchera d'en guérir. Le désintéressement dont vous voulez que je

vous loue dans le conseil que vous me donnez n'est pas si estimable qu'il l'aurait été du temps de notre belle jeunesse : peut-être qu'en ce temps-là vous auriez eu plus de mérite. Quoi qu'il en soit, je me porte bien, et si je meurs de cette maladie, ce sera d'une belle épée, et je vous laisserai le soin de mon épitaphe. Que dites-vous de nos victoires ? Je n'entends jamais parler de guerre que je ne pense à vous. Votre charge vacante m'a frappé le cœur. Vous savez de qui elle est remplie. Le marquis de Renel n'était-il pas de vos amis et de vos alliés ? Quand je vous vois chez vous dans le temps où nous sommes, j'admire le bonheur du roi de se pouvoir passer de tant de braves gens qu'il laisse inutiles. Nous avons tant perdu à cette victoire, que, sans le *Te Deum* et quelques drapeaux portés à Notre-Dame, nous croirions avoir perdu le combat.

Mon fils a été blessé légèrement à la tête ; c'est un miracle qu'il en soit revenu, aussi bien que les quatre escadrons de la maison du roi, qui étaient postés huit heures durant à la portée du feu des ennemis, sans autre mouvement que celui de se presser à mesure qu'il y avait des gens tués. J'ai ouï dire que c'est une souffrance terrible que d'être ainsi exposé. Vos lettres au roi me charment toujours.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour me plaindre du mal de ma mère. Je suis très contente que vous connaissiez combien mon cœur est pénétré de tout ce qui lui arrive. Il me semble que c'est mon meilleur endroit ; et je suis bien aise que vous, dont je veux avoir l'estime, ne l'ignoriez pas. Si j'avais quelque autre bonne qualité essentielle, je vous ferais mon portrait [1] ; mais ne voyez que celle-là et le goût que j'ai pour votre mérite, qui ne peut se

[1] C'était alors la mode. On trouve beaucoup de ces portraits dans le dernier volume des *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*. (A. G.)

[redacted]

séparer d'une très grande indignation contre la fortune pour les injustices qu'elle vous fait.

350. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 10 septembre 1674.

Comme je ne trouve aucune conversation qui me plaise tant que la vôtre, Madame, je ne trouve aussi point de lettres si agréables que celles que vous m'écrivez. Il faut dire la vérité ; c'aurait été grand dommage si vous fussiez morte : tous vos amis y auraient fait une perte infinie : pour la mienne, elle aurait été telle, que, quelque intérêt que je prenne en votre vertu, j'aimerais mieux qu'il lui en coûtât quelque chose, et que vous vécussiez toujours ; car enfin ce n'est pas seulement comme vertueuse que je vous aime, c'est encore comme la plus aimable femme du monde.

Nos victoires sont fort chères, mais elles en sont plus honorables. Le roi est bien heureux, dites-vous, de se pouvoir passer de tant de braves gens qu'il laisse inutiles : j'en demeure d'accord ; mais ce n'est pas une bonne fortune nouvelle pour lui, car il s'est autrefois passé de M. le prince et de M. de Turenne, et les a même bien battus, eux qui présentement avec ses armes battent tout le reste du monde. Après cela nous pouvons bien nous faire justice, et ne pas trouver étrange qu'on puisse faire la guerre sans nous. Dans d'autres états que celui-ci, nous brillerions, et il faudrait que l'on comptât avec nous quand on aurait de grandes affaires sur les bras ; mais en France il y a tant de gens de mérite, et beaucoup plus qui ont apparence d'en avoir, que ceux qui en ont un véritable ne sont distingués bien souvent que par la fortune : quand elle leur manque, on les laisse chez eux, pendant qu'on gagne fort bien des batailles sans eux, avec toutes sortes de gens mêlés. Ma charge est remplie par un galant

homme : il a de la naissance et du mérite, et celui auquel il succède n'avait que du courage et de la faveur. Je viens de lui écrire comme à mon ami et à mon allié.

Aussitôt après la nouvelle du combat de Senef, j'écrivis au roi, et je lui offris mes services. Toutes mes honnêtetés et ma bonne conduite sont des œuvres mortes maintenant que la grace me manque ; mais peut-être que tout cela me sera compté, et me tournera à profit, si je reviens jamais à la cour. Il faut espérer et cependant se réjouir. M. votre fils a été bien heureux d'en être quitte pour une légère blessure à la tête. Ce que le peuple appelle *mener les gens à la boucherie*, c'est les poster où étaient les quatre escadrons de la maison du roi, et qui a passé par là a essuyé les plus grands périls de la guerre. Quand on affronte de la cavalerie ou de l'infanterie, l'action anime ; mais ici c'est de sang froid qu'on est passé par les armes.

A MADAME DE GRIGNAN.

Vous m'avez écrit d'une encre si blanche, Madame, que je n'ai lu que dix ou douze mots par-ci par-là de votre lettre, et ce n'a été que votre bon sens et le mien qui m'ont fait deviner le reste. C'est une vraie encre à écrire des promesses qu'on ne voudrait pas tenir. De l'heure qu'il est, tout est effacé ; mais enfin il me souvient bien que vous m'y avez dit des choses obligeantes. J'espère que ces bontés auront fait plus d'impression sur votre cœur que sur votre papier. Si cela était égal, vous seriez la plus légère amie du monde. Pour l'amitié que je vous ai promise, Madame, elle est écrite dans mon cœur avec des caractères qui ne s'effaceront jamais. Voilà de grandes paroles !

[redacted]

351. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 15 octobre 1674.

Il me semble que je n'écris pas bien; et si c'était une chose nécessaire à moi que d'avoir bonne opinion de mes lettres, je vous prierais de me redonner de la confiance par votre approbation.

J'ai donné à dîner à mon cousin votre fils et à la petite chanoinesse de Rabutin, sa sœur, que j'aime fort. Leur nom touche mon cœur, et leur jeune mérite me réjouit. Je voudrais que le garçon eût une bonne éducation. C'est trop présumer que d'espérer tout du bon naturel. Il y avait deux Rabutin dans le régiment d'Anjou que Saint-Gérand commande; il m'en a dit des biens infinis : l'un des deux fut tué à la dernière bataille que M. de Turenne a gagnée près de Strasbourg; l'autre y fut blessé. La valeur de ces deux frères est distinguée. Je trouve plaisant que cette vertu ne soit donnée qu'aux mâles de notre maison, et que, nous autres femmes, nous ayons pris toute la timidité. Jamais rien ne fut mieux partagé, ni séparé si nettement; car vous ne nous avez laissé aucune sorte de hardiesse. Il y a des maisons où les vertus et les vices sont un peu plus mêlés. Mais revenons à la bataille.

M. de Turenne a donc encore battu les ennemis, pris huit pièces de canon, beaucoup d'armes et d'équipages, et demeuré maître du champ de bataille[1]. Ces victoires continuelles font grand plaisir au roi. J'ai trouvé la lettre que vous lui écrivez fort bonne; je voudrais qu'elle pût faire un bon effet. Jamais la fortune ne m'a fait un plus sensible déplaisir qu'en vous abandonnant. Elle a fait encore

[1] Turenne avait battu les Impériaux le 16 juin à Sintzeim; et il les battit de nouveau à Ensheim, le 4 octobre. (M.)

plus de tort à M. de Rohan. Son affaire va mal [1]. Il faut regarder le malheur de ceux qui sont plus mal que nous, pour souffrir patiemment les nôtres.

Mandez-moi où en est l'histoire de nos Rabutin. Le cardinal de Retz est ici. Il a les généalogies dans la tête. Je serais ravie qu'il connût la nôtre avec l'agrément que vous lui donnez. C'eût été un vrai amusement pour Commercy; mais il ne parle point d'y aller. Je crois que vous le trouverez plutôt ici; c'est notre intérêt qu'il y passe l'hiver: c'est l'homme de la plus charmante société qu'on puisse voir.

Ma fille est fort contente de ce que vous lui écrivez; il n'y a rien de plus galant; elle vous promet de vous écrire, au premier jour, de la bonne encre [2]. Mon fils vous rend mille graces de votre souvenir. Il est vrai que d'être au poste où étaient les gendarmes, au combat de Senef, c'est précisément être passé par les armes. Quel bonheur d'en être revenu! Adieu, mon cher cousin.

852. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 6 janvier 1675.

Il y a, ce me semble, assez long-temps que je vous laisse en repos, madame; c'est que j'ai eu beaucoup d'affaires depuis mon retour de Paris; cela ne m'en eût pourtant pas empêché, si je n'avais craint sottement que, si je vous écrivais, vous ne crussiez que j'avais affaire de vous. Il faut dire le vrai, on est quelquefois bien ridicule; mais pour vous montrer mon retour au bon sens, Madame, je vous supplie de me mander la réponse qu'a eue M. le cardinal de Retz sur ce qui me regarde; je n'oserais presque

[1] Le chevalier de Rohan avait fait un complot pour livrer à l'ennemi la place de Quillebeuf. On lui trancha la tête le mois suivant. (A. G.)

[2] Bussy s'était plaint de n'avoir pu lire l'apostille de madame de Grignan, écrite d'une encre trop blanche. C'est, disait-il, une encre à écrire des promesses qu'on ne voudrait pas tenir.

[redacted]

us dire mon indifférence sur mon retour. Vous autres ns de la cour ne faites guère de différence entre un fou un philosophe; vous appellerez ma tranquillité comme vous plaira, mais je l'aime mille fois mieux que de l'inuiétude qui ne sert de rien. Ce qui me consolera d'ailleurs u méchant succès de cette négociation, ce sera la marque l'amitié que j'aurai reçue de Son Éminence; c'est sur cela que je ne serais pas indifférent, et sur votre tendresse, Madame : il me faut l'une et l'autre pour que je ne sois pas tout à fait malheureux.

A MADAME DE GRIGNAN.

Il faut que je sache non pas de quel bois vous vous chauffez, Madame, mais de quelle encre vous écrivez. Si vous n'en pouvez trouver d'autre que celle dont vous vous servîtes l'année passée, souvenez-vous de m'écrire sur du papier noir, car enfin je veux lire ce que vous m'écrivez. Je n'y trouve qu'un inconvénient, c'est que le commis de la poste, qui n'aura pas assurément de même encre que vous, ettera votre lettre au feu, n'y pouvant mettre de port. Badinerie à part, Madame, je serai fort aise de savoir de vos nouvelles par vous-même, et surtout d'apprendre que vous e retournerez pas de trois ans en Provence; car, sans m'informer de ce que vous aimez le mieux, je souhaite de ous retrouver à Paris, et je prends un terme un peu long our n'y pas manquer.

358. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 24 janvier 1675.

Et quand j'aurais cru que vous m'auriez écrit parceque ous auriez voulu me dire quelque chose pour vos intérêts, trouveriez-vous un grand mal? Ne nous sommes-nous as assez écrit pour rien, ne pourrions-nous pas bien nous

écrire pour quelque chose? Il me semble qu'il y a long-temps que nous n'en sommes plus là.

Je songe fort souvent à vous, et je ne trouve jamais la maréchale d'Humières, que nous ne fassions, pour le moins, chacune un soupir à votre intention. Elle est toute pleine de bonne volonté aussi bien que moi; et tous nos desirs n'avancent pas d'un moment l'arrangement de la Providence: car j'y crois, mon cousin, c'est ma philosophie. Vous, de votre côté, et moi du mien, avec des pensées différentes, nous allons le même chemin : nous visons tous deux à la tranquillité, vous, par vos raisonnements, et moi par ma soumission. La force de votre esprit et la docilité du mien nous conduisent également au mépris de tout ce qui se passe ici-bas. Tout de bon, c'est peu de chose; nous avons peu de part à nos destinées: tout est entre les mains de Dieu. Dans de si solides pensées, jugez si je suis incapable de comprendre vòtre tranquillité.

Vous me faites grand plaisir d'excepter de votre indifférence les bonnes graces de notre cardinal; elles me paraissent d'un grand prix. Ce qui fait que je ne vous ai point rendu sa réponse, c'est qu'il n'a point vu M. le prince depuis que vous êtes parti d'ici; il est à Chantilly, où il a pensé mourir. Il n'a point voulu recevoir la visite de Son Éminence qu'il ne fût en état de jouir de sa bonne compagnie. Il ira dans peu de jours, il parlera comme vous pouvez souhaiter, et je vous manderai tous les tons de cette conversation.

Que dites-vous de nos heureux succès, et de la belle action qu'a faite M. de Turenne en faisant repasser le Rhin aux ennemis? Cette fin de campagne nous met dans un grand repos, et donne à la cour une belle disposition pour les plaisirs. Il y a un opéra tout neuf qui est fort beau. Avec votre permission, mon cousin, je veux dire deux mots à ma nièce de Bussy.

A MADEMOISELLE DE BUSSY, DEPUIS MARQUISE DE COLIGNY.

Je prends toujours un très grand intérêt à tout ce qui vous touche ; cette raison me fait sentir le bonheur que vous avez eu de n'avoir point épousé un certain homme dont le mérite est aussi petit que le nom en est grand [1]; il faut avoir mieux ou rien. Adieu, ma nièce.

Je reviens à vous, mon cousin, pour vous dire que je aisse la plume à madame de Grignan, je dis la plume, ar, pour l'encre, vous savez qu'elle en a de toute particuière.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Je n'ai point trouvé de papier noir, c'est ce qui m'a fait ésoudre à me servir de l'encre la plus noire de Paris. Il 'est festin que d'avaricieux ; voyez comment celle de ma nère est effacée par la mienne. Je n'ai plus à craindre que es pâtés, qui sont presque indubitables avec une encre de ette épaisseur ; mais enfin il faut vous servir à votre mode. n vérité, Monsieur, vous feriez bien mieux d'épargner otre encre et notre papier, et de nous venir voir, puisque ous me faites le plaisir de m'assurer que mon séjour à Pais ne vous est pas indifférent. Venez donc profiter d'un ien qui vous sera enlevé à la première hirondelle. Si je ous écrivais ailleurs que dans une lettre de ma mère, je ous dirais que c'est même beaucoup retarder mes devoirs, ui m'appellent en Provence ; mais elle trouverait mauvais e n'être pas comptée au nombre de ceux qui doivent régler a conduite. Elle en est présentement la maîtresse ; et j'ai chagrin de n'éprouver son autorité qu'en des choses où a complaisance et mon obéissance seront soupçonnées 'être d'intelligence avec elle. Je ne sais pas pourquoi je

[1] Le comte de Limoges.

m'embarque à tout ce discours. Il ne me paraît pas que j'aie besoin d'apologie auprès de vous : c'est donc seulement par le seul plaisir de parler à quelqu'un qui écoute avec plus d'attention, et qui répond plus juste que tout ce qui est ici. Je vous demande une petite amitié à mademoiselle de Bussy.

SUITE DE LA LETTRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà ce qui s'appelle écrire de la bonne encre. Plût à Dieu que vous fussiez ici! nous causerions de mille choses, mais surtout des sentiments dont la Provençale vous parle, qu'il faut cacher à la plupart du monde, quelque véritables qu'ils soient, parcequ'ils ne sont pas vraisemblables. Corbinelli est ici, il croit que vous ne songez plus à lui; cependant il vous honore et il vous aime extrêmement. Votre souvenir fait les délices de nos conversations, et des regrets ensuite de vous avoir perdu. Adieu, mon cousin.

954. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 20 mars 1675.

J'étais tout prêt à vous faire une *rabutinade*, ma chère cousine, sur ce que je ne recevais pas au 19 mars la réponse que vous deviez à ma lettre du mois de janvier. Je la viens de recevoir, cette réponse, par la diligence, avec une caisse que ma fille de Sainte-Marie envoyait à sa sœur; la caisse a été jusqu'en Provence, au moins a-t-elle pu y aller, et il a fallu plaider pour la ravoir. Encore si la *Sainte-Marie* m'avait mandé que votre lettre y était, elle m'aurait épargné le chagrin que j'ai eu contre vous; mais je crois, Dieu me veuille pardonner, que votre nièce nous voulait brouiller ensemble. Si vous saviez la colère où j'étais contre le maître de la diligence, vous jugeriez bien que j'avais quelque pressen-

[redacted]

timent qu'il y avait dans cette cassette quelque chose qui m'était plus cher que les manches et que le ruban de ma fille. J'eus deux grands plaisirs à la fois, l'un de trouver que je n'avais pas sujet de me plaindre de vous, et l'autre de lire deux lettres de deux de mes meilleures amies, qui, dans leurs manières différentes, écrivent mieux à mon gré que femmes de France. Je m'étonne, en songeant à cela, que je n'aie pas pris plus de soin de m'en attirer, et c'est à quoi je ne prétends plus manquer à l'avenir. Il y a cinq ou six jours que madame de Bussy m'envoya un billet que vous lui écriviez par lequel vous lui mandiez que M. le prince était encore un peu vif sur mon sujet; il faut avoir patience et espérer qu'on mourra; et c'est aussi le remède que j'attends, et j'ai de la vie et de la santé autant que de la mauvaise fortune. Les héros penseront de moi ce qu'il leur plaira, Madame, j'aime mieux vivre en Bourgogne que dans l'histoire seulement; et peut-être que si je m'en souciais beaucoup, j'aurais contentement sur l'honneur de ma mémoire, et que la postérité parlerait de moi plus honorablement que de tel prince ou de tel maréchal de France que nous connaissons. Encore une fois, Madame, je vous assure que je ne songe qu'à vivre, et je crois, comme Voiture, que

..... C'est fort peu de chose
Qu'un demi-dieu quand il est mort.

J'écris au cardinal de Retz avec autant de reconnaissance que s'il avait fait ce que nous souhaitons. Au reste, ma chère cousine, ne soupirez point pour mes malheurs avec notre petite maréchale [1], ce serait tout ce que vous devriez faire si j'étais mort. Je ne réponds point à vos nouvelles du mois de janvier, il vaudrait autant vous parler de la bataille de Jarnac; je vous dirai seulement que j'aime autant M. de Turenne que je l'ai autrefois haï; car, pour

[1] La maréchale d'Humières.

[redacted]

dire la vérité, mon cœur ne peut plus tenir contre tant de mérite. Je quitte la plume à mademoiselle de Bussy.

DE MADEMOISELLE DE BUSSY.

Je suis persuadée de la part que vous prenez en ma fortune, ma chère tante, et sur cela je vous aime de tout mon cœur.

En me parlant de ce certain homme que j'ai failli épouser, vous avez oublié d'ajouter à la petitesse du mérite celle du bien et de la personne ; je ne sais pas si je trouverai mieux, mais je sais bien que je ne saurais plus mal trouver. Adieu, ma chère tante.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je serais bien difficile, Madame, si je n'étais content de votre encre, et même de votre cœur. Il est vrai que l'encre de madame votre mère ne fait que blanchir auprès de la vôtre, et vous l'effacez aujourd'hui. Vous vous êtes même sauvée des pâtés : mais de quels écueils ne vous sauvez-vous pas? La beauté, l'esprit, la jeunesse et les occasions ne vous sauraient faire faire le moindre *pâté* dans votre conduite. Au reste, Madame, si j'avais la liberté d'aller à Paris, vous croyez bien que je la prendrais ; mais je vous assure que j'en sortirais quelquefois, quand ce ne serait que pour recevoir de vos lettres. D'aller à Paris sans permission et sans affaire de conséquence, cela ne serait pas trop sage, et l'amitié, quelque tendre qu'elle soit, ne saurait passer pour affaire de conséquence. Je crois que vous aimeriez mieux aller et demeurer en Provence que de faire la moindre chose contre votre devoir ; mais je crois que vous souhaiteriez extrêmement que votre devoir s'accordât à demeurer à Paris ; et quand je ne devrais pas avoir le plaisir de vous y voir, je ne laisserais pas de souhaiter autant que vous que vous y fussiez toujours.

[redacted]

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Aussitôt que madame de Bussy m'eut mandé que notre
ii Corbinelli était à Paris, je lui écrivis, et je voudrais
:n, si madame de Grignan va en Provence, que vous et
prissiez, en la conduisant, votre chemin par la Bour-
gne; j'irais au-devant de vous jusqu'à Bussy avec la pe-
: Toulongeon et votre nièce de Bussy; de là je vous amè-
ais à Chaseu, et puis à Montjeu, où j'ai des raisons de
is faire meilleure chère qu'en pas un autre endroit.

;5. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 3 avril 1673

)uand mes lettres vont comme des tortues par la tran-
lle voie du messager, et que vous les trouvez dans une
sette de hardes qui sont d'ordinaire deux ou trois mois,
chemin, je ne m'étonne pas que vous ayez envie d'être
colère contre moi : je serais même fort fâchée que vous
ussiez pas envie de me gronder; mais enfin vous voyez
: je n'ai point de tort; et si ma nièce de Sainte-Marie a
npté sur le plaisir de nous mettre mal ensemble, elle est
n attrapée, car je crois que nous avons été brouillés ce
: nous le serons de notre vie. Vous avez donc su par
n billet la réponse du prince sur votre sujet; si pourtant
grand prince, par dessus tous les autres, approuvait
re retour, vous pourriez graisser vos bottes; mais le bon
;énéreux ami que vous avez, le paladin par *éminence* [1], le
ıgeur des torts, l'honneur de la chevalerie, me dit l'autre
ır la triste réponse que le roi lui avait faite, et qu'il avait
; raisons invincibles pour ne pas vous accorder votre

François de Beauvillier, premier duc de Saint-Aignan.

retour. Ce mot d'*invincible* nous glace le cœur ; nous ne savons sur qui le faire tomber ; nous en trouvâmes trois qui peuvent fort bien donner sujet à cette expression ; nous causâmes près d'une heure ensemble dans une croisée de la chambre de la reine ; l'amitié que nous vous portons nous rassembla en un moment, et nous fûmes contents chacun de notre côté des sentiments que nous avions pour vous.

La maréchale d'Humières est encore de notre bande ; elle parle pour votre retour quand il est à propos, et parle si bien et avec tant de hardiesse et de raison, qu'elle mériterait de persuader les gens en votre faveur ; mais l'heure n'est pas venue. Celle du départ de tout le monde approche. On avait parlé de la paix, et vous savez même le changement des plénipotentiaires ; mais en attendant, on va toujours à la guerre, et les gouverneurs et lieutenants-généraux des provinces, à leurs charges. Toutes ces séparations me touchent sensiblement. Je pense aussi que madame de Grignan ne nous quittera pas sans quelque émotion : elle m'a priée de vous faire mille amitiés pour elle. Vous avez raison d'être content de son cœur : elle ne perd pas une occasion de me faire voir l'estime qu'elle a pour vous ; et moi je veux parler de celle que j'ai pour ma nièce de Bussy. Elle pense comme vous, et ce qu'elle m'a écrit me fait souvenir de vos manières.

A MADEMOISELLE DE BUSSY, DEPUIS MARQUISE DE COLIGNY.

Je vous souhaite, ma très chère, un très bon et très agréable époux. S'il est assorti à votre mérite, il ne lui manquera rien.

AU COMTE DE BUSSY.

Comme j'écris ceci, je reçois une lettre par laquelle on

me mande que ce mari est trouvé. Je trouve plaisant que cette nouvelle soit arrivée justement à cet endroit. Je vous conjure, mon cher cousin, de m'en écrire le détail. Pour le nom, il est comme on le pourrait souhaiter, si on le faisait faire exprès. Je vous demande un petit mot de la personne, du bien, de l'établissement, et de ce que vous donnez présentement à la future.

A MADEMOISELLE DE BUSSY.

Ma chère nièce, je prends un extrême intérêt à votre estinée. Ma fille vous fait ses compliments par avance, et ous embrasse de tout son cœur.

Adieu, l'aimable père et l'aimable fille, je suis tout à ous.

356. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 7 avril 1675.

Je ne vous avais pas mandé la désagréable réponse du i, que notre paladin (*le duc de Saint-Aignan*) m'avait ndue il y a assez longtemps, parcequ'il m'avait prié de en parler à qui que ce fût. Vous savez comme il est cirnspect sur les choses qui regardent le maître; mais puis'il vous a dit ce secret, il m'a fait plaisir, et j'aime mieux parler avec vous qu'avec toute autre personne. Il me raît que vous étendez trop vos soupçons sur le mot d'*inncible;* je crois qu'il ne peut tomber que sur une seule rsonne, et que vous en conviendrez, quand vous ferez flexion qu'un grand roi ne peut pas avouer que rien lui raisse invincible que l'amour. Vous m'entendez bien, adame; de vous dire ce qui m'a mis l'amour sur les bras, l'ignore, car je ne l'ai jamais mérité; au contraire; je en serais pas si surpris si j'avais autant fait contre ce té-là que contre les deux autres endroits que vous soup-

çonnez. Ce sont, à mon avis, des gens qui ne m'aiment pas, et que vous connaissez fort, qui m'ont rendu l'amour contraire. Il faut avoir patience; si l'impatience me pouvait servir de quelque chose, je n'en manquerais pas.

Je serai bien fâché quand madame de Grignan vous quittera, parceque vous le serez fort toutes deux. Cependant il ne faut pas qu'elle se laisse trop aller à son chagrin, outre que sa santé et sa beauté en pourraient pâtir, elle passerait désagréablement sa vie. En quelque lieu qu'elle et moi soyons, je l'aimerai et l'estimerai toujours extrêmement.

DE MADEMOISELLE DE BUSSY.

L'époux qu'on me destine, ma chère tante, me paraît bon et raisonnable; il n'est pas beau, mais il est de belle taille : je ferai ce que je pourrai pour vous le faire voir bientôt, afin que vous en jugiez vous-même; mon père vous va dire le reste.

DU COMTE DE BUSSY.

L'époux donc est presque aussi grand que moi; il a plus de trente ans, l'air bon, le visage long, le nez aquilin et le plus grand du monde, le teint un peu plombé, assez de la couleur de celui de Saucourt, chose considérable en un futur; il a dix mille livres de rente sur la frontière du Comté et de la Brosse, dans les terres de Cressia, de Coligny, d'Andelot, de Valfin et de Loysia, desquelles il jouit présentement par la succession de Joachim de Coligny, frère de sa mère. Le comte de Dalet, son père, remarié, comme vous savez, avec mademoiselle d'Estin, jouit de la terre de Dalet et de celle de Malintras, et, après sa mort, elles viennent au futur par une donation que son père et sa mère firent, dans leur contrat de mariage, de ces deux terres à leur fils aîné : elles valent encore dix mille livres de rente, et plus; une de ses tantes vient de lui faire donation d'une terre de trois

[redacted] [redacted]

mille livres de rente après sa mort. Son intention est de prendre emploi aussitôt qu'il sera marié, et je ne l'en dissuaderai pas. Sa maison de Cressia, qui sera sa demeure, est à deux journées de Chaseu et à trois de Bussy. J'ai donné à ma fille le bien de sa mère dès à présent, et je ne la fais pas renoncer à ses droits paternels.

DE MADEMOISELLE DE BUSSY.

Je vous rends mille graces, ma chère tante, et à madame de Grignan, de la part que vous me témoignez prendre à mon établissement; vous ne sauriez toutes deux vous intéresser aux affaires de personne qui vous aime et qui vous honore plus que je fais.

857. — DU MÊME A LA MÊME.

A Chaseu, ce 30 avril 1675.

Ce n'est pas seulement pour vous témoigner la part que je prends à l'affliction que vous avez de la mort du pauvre Chésières que je vous écris, Madame, c'est encore pour m'en plaindre avec vous; je l'ai toujours fort aimé, mais le dernier voyage que j'ai fait à Paris, où je passai une journée avec lui, rafraîchit mon amitié, et me fait aujourd'hui plus sentir ma perte.

Au reste, Madame, mes amis me mandent que je n'ai plus d'obstacles pour mon retour à la cour, que M. le prince, et que la voie infaillible pour le lever est celle de M. le duc; ils me proposent pour cela d'en écrire à M. de Langeron ou à M. de Briord; mais je crois que vous pourriez traiter cette affaire avec lui plus habilement que personne, et avec un meilleur prétexte, étant ce que nous sommes. Je vous supplie donc, Madame, de prendre votre temps à la première visite qu'il vous rendra pour lui en parler; je

vous fais ma plénipotentiaire : je ne saurais mettre mes intérêts en meilleures mains.

Mandez-moi des nouvelles du départ de madame de Grignan ; je voudrais qu'il fût bien reculé, quand je devrais lui déplaire pour ce souhait ; car je sais bien que je me raccommoderais avec elle ; mais vous ne m'avez pas fait réponse si vous passeriez en ce pays-ci en la conduisant. Donnez-m'en avis de bonne heure, je vous supplie ; je vous veux voir toutes deux.

358. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 10 mai 1675.

Je pense que je suis folle de ne vous avoir point encore écrit sur le mariage de ma nièce : mais je suis, en vérité, comme folle, et c'est la seule bonne raison que j'aie à vous donner. Mon fils s'en va dans trois jours à l'armée, ma fille dans peu d'autres en Provence : il ne faut pas croire qu'avec de telles séparations je puisse conserver ce que j'ai de bon sens. Ayez donc pitié de moi, et croyez qu'au travers de toutes mes tribulations je sens toutes les injustices qu'on vous a faites. J'approuve extrêmement l'alliance de M. de Coligny : c'est un établissement pour ma nièce, qui me paraît solide ; et pour la peinture du cavalier, j'en suis contente sur votre parole. Je vous fais donc mes compliments à tous deux, et quasi à tous trois : car je m'imagine qu'à présent vous n'êtes pas loin les uns des autres. Je ne vous parle pas de tout ce qui s'est passé ici depuis un mois ; il y aurait beaucoup de choses à dire, et je n'en trouve pas une à écrire.

Nous avons perdu le pauvre Chésières en dix jours de maladie ; j'en ai été fâchée et pour lui et pour moi, car j'ai trouvé mauvais qu'une grande santé pût être attaquée et détruite en si peu de temps, sans avoir fait aucun excès,

[redacted]

ı moins qui nous ait paru. Adieu, mon cher cousin, adieu, a chère nièce.

DE MONSIEUR DE CORBINELLI.

J'espère que je me trouverai le jour des noces avec vous; me fie à mon ami le hasard; en tous cas, ce sera bientôt rès. En attendant, je vous dirai qu'il n'y a pas un de vos rviteurs qui en soit plus content que moi. Vous savez ıe je suis sincère.

A MADEMOISELLE DE BUSSY.

Je vous dis la même chose, Mademoiselle; je souhaite ıe vous soyez bientôt Madame, et je ne doute pas que ous ne mêliez alors l'air de gravité, que cette qualité onne, à celui des Rabutin, qui sait se faire aimer et respecter également; madame de Grignan m'arrache la plume.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Comme vous n'avez point le malheur de partager le chagrin de mon départ, je vous l'annonce sans prendre la récaution de vous envoyer votre confesseur. C'est donc i un adieu, M. le Comte, mais un adieu n'est pas rude ıand on n'est pas ensemble, et qu'ainsi l'on ne se quitte oint; c'est seulement avertir ses amis que l'on change de eu. Si vous avez besoin de mes services et de l'huile de rovence, je vous en ferai votre provision. Mais ce n'est is tout ce que je veux vous dire, c'est un compliment que veux vous faire sur le mariage de mademoiselle votre le. Je ne sais pas trop comment il s'en faut démêler, et ne puis que répéter quelqu'un de ceux qu'on vous aura its, et dont vous vous êtes déja moqué. Ce sera donc pour ıe autre fois; et si Dieu vous fait la grace d'être grand-

père au bout de l'an, je serai la première à vous dire mille gentillesses, et à elle aussi. En attendant, je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

359. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ

A Chaseu, le 14 mai 1675.

Ce n'est pas l'esprit que vous avez perdu, Madame, c'est la mémoire ; car vous m'avez déja écrit sur le mariage de ma fille, mais je suis fort aise que vous l'ayez oublié ; cela m'a encore attiré une de vos lettres. Je ne doute pas que vous ne souffriez étrangement, étant sur le point de vous séparer des personnes que vous aimez le plus, et que vous devez le plus aimer. On vivrait bien plus heureusement si l'on pouvait faire ce que dit l'opéra :

« N'aimons jamais, ou n'aimons guère,
« Il est dangereux d'aimer tant. »

Pour moi, j'aime encore mieux le mal que le remède, et je trouve plus doux d'avoir bien de la peine à quitter les gens que j'aime, que de les aimer médiocrement. L'indolence continuelle ne m'accommode pas ; je veux des hauts et bas dans la vie. Vous voyez, Madame, que la fortune m'a servi à souhait. Cependant il me semble qu'elle fait durer trop long-temps le méchant état, et qu'elle sort de son caractère d'inconstante pour me persécuter. J'ai bien fait de mettre les affaires au pis. Si je les avais prises à cœur, je serais mort à présent, et je suis dans une santé à survivre à de plus jeunes et à de plus heureux que moi. Ce n'est pas, comme vous dites, que l'exemple de Chésières ne fasse trembler les plus sains, mais il fait encore plus de peur aux infirmes. A tout hasard, Madame, portons-nous bien, je vous réponds que nous irons loin, fiez-vous-en à ma parole. C'est déja pour vivre long-temps que de l'espérer fortement. Je ne sais pas si sur les choses qui se sont

[redacted]

assées depuis un mois nous pensons de même vous et moi; nais je ne doute point que l'amour ne soit égal à ce qu'il tait, et que toute la différence n'aille qu'à plus de mystère, e qui le fera durer plus long-temps. Voilà tout ce que j'en uis juger d'aussi loin.

DE MADEMOISELLE DE BUSSY.

Je vous rends mille graces, ma chère tante, de toutes s bontés que vous me témoignez.

DU COMTE DE BUSSY A MONSIEUR DE CORBINELLI.

Je vous trouve entre la mère et la fille, Monsieur, et ous me paraissez là si bien que je ne vous en ôterai pas. enez-y, courez-y comme aux noces; vous ne sauriez aller a aucun lieu du monde où l'on vous aime et où l'on vous stime davantage.

DE MADEMOISELLE DE BUSSY A CORBINELLI.

Je vous assure, Monsieur, que de tous les compliments qu'on m'a faits, aucun ne m'a été plus agréable que le vôtre : au reste, je tâcherai de ne pas perdre cet air des Rabutin qui vous plait tant : je voudrais bien aller me perfectionner là-dessus auprès de ma tante. Venez voir si je profite bien de l'exemple que j'ai ici; il me parait assez bon à imiter; j'entends au moins pour l'air.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE GRIGNAN.

Avec tout cela, Madame, vous avez beau dire, c'est un malheur pour moi que vous partiez de Paris. Je suis encore plus près d'y aller qu'en Provence. Ainsi vous n'auriez pas trop mal fait quand vous m'auriez annoncé votre

départ un peu plus délicatement. Au reste, Madame, je vous rends mille graces de vos offres. Je me passerais bien de votre huile, et j'aimerais mieux ne manger jamais de salade, que de vous aller voir où vous allez. Je sais bien, Madame, que vous prenez part, comme font tous mes amis, au mariage de ma fille, et vous devez savoir aussi que je vous en remercie comme font tous les pères des nouvelles mariées. Je serai fort trompé si je ne suis grand-père au bout de l'an. La demoiselle n'a point du tout l'air d'une *brehaigne*[1].

360. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 25 mai 1673.

Vous êtes le maître du pavé présentement, Monsieur le Comte. Je reçus votre lettre du 30 avril, le propre jour que M. le prince et M. le duc partirent pour Chantilly, et ensuite pour l'armée. Quand ils seraient encore ici, je vous assure qu'il n'y aurait rien à faire pour nous du côté de M. le duc. Je sais qu'il a parlé sur votre sujet d'une manière qui ne doit pas donner sitôt la confiance de vouloir tirer de lui une approbation de votre retour. Servez-vous de leur tolérance, vous ne les trouverez pas sur votre route; que vous faut-il de plus? Le paladin (*le duc de Saint-Aignan*) vous doit conduire à l'égard du maître; c'est le principal en toutes manières.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'obligeant sur la mort du pauvre Chésières; il me semble que je vous ai déja écrit là-dessus.

Ma fille ne vous verra point en passant, dont elle est fort fâchée : elle s'en va par des voies qui ne laissent aucune liberté de se détourner. Elle vous embrasse de tout son cœur. Mandez-moi des nouvelles de votre mariage, et

[1] Ce mot signifiait autrefois une vieille biche stérile. On le rencontre quelquefois dans les vieux poëtes français.

[redacted]

ous n'avez pas écrit à madame de Monglas sur la mort on mari.

dieu, Comte ; j'ai la tête à l'envers du déplaisir d'avoir é cette pauvre comtesse[1] ; il y a des endroits dans la ui sont bien amers et bien rudes à passer.

1. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 28 mai 1675.

uand je ne vais point à Paris, ce n'est ni M. le prince . le duc, à l'hôtel de Condé, qui m'en empêchent ; c'est i. Ainsi, Madame, leur absence ne me donne pas plus berté, et j'ai pour les ordres de Sa Majesté autant de ect quand elle est en Flandre, que si elle était au vre.

ous me mandez que M. le duc parle de moi encore aigreur ; il faut donc qu'il soit changé, car Briord m'é-it il y a quelque temps que M. le duc lui avait com-dé de me faire savoir qu'il était fâché de l'état où j'é-avec M. son père, et qu'il serait bien aise qu'il se ra-cit pour moi. Quand je veux apaiser M. le prince, c'est d'aplanir tous les chemins, et pour n'avoir rien à me ocher ; et non pas que je croie que mon retour ne tient lui. Vous savez que j'ai d'autres vues, et je vous as-que malgré tous les obstacles, je retournerai à la cour. n'est pas qu'au pis aller je m'en souciasse beaucoup, c'est plus pour faire enrager les gens qui me craignent je fais des pas de ce côté-là, que pour les avantages j'en attends. J'irai droit au maître par le Paladin, et d'autres, car j'ai plusieurs chemins, et quand tout cela manquerait, le temps, si je vis, ne me manquera pas. ous attendons M. de Coligny à tous moments pour siger.

[1] es adieux de la mère et de la fille s'étaient faits à Fontainebleau. (P.)

J'ai écrit à madame de Monglas sur la mort de son mari.

Je vous plains fort, ma chère cousine, dans la séparation de notre comtesse.

362. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 27 mai 1673.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! Comment vous a-t-il paru? Pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avais imaginées, et que j'avais appréhendées depuis si longtemps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur. Je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris, comme vous pouvez vous l'imaginer. M. de Coulanges se conforma à mon état : j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de La Rochefoucauld, madame de La Fayette et madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur. Il faut cacher ses faiblesses devant les forts. M. le cardinal entra dans les miennes : la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un religieux de Saint-Victor. Je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours : son secret est répandu; ses gens sont fondus en larmes : je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi. Quelle différence! quelle solitude! quelle tristesse! votre

[redacted]

ımbre, votre cabinet, votre portrait! Ne plus trouver te aimable personne! M. de Grignan comprend bien ce : je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui it hier, je me trouvai tout éveillée à cinq heures : j'al- prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut ıs cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgo- : ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que rbinelli m'explique[1] : il voudrait bien m'apprendre à ıverner mon cœur. J'aurais beaucoup gagné à mon rage, si j'en rapportais cette science. Je m'en retourne nain : j'avais besoin de ce moment de repos pour re- ttre un peu ma tête, et reprendre une espèce de conte- ıce.

363. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 29 mai 1675.

le vous conjure, ma fille, d'être persuadée que vous n'a- : manqué à rien : une de vos réflexions pourrait effacer crimes, à plus forte raison des choses si légères, qu'il ' a que vous et moi qui soyons capables de les remar- ɜr : croyez que je ne puis conserver d'autres sentiments ır vous que ceux d'une tendresse qui n'a point d'égale, l'un goût si naturel qu'il ne finira qu'avec moi. J'ai tâ- d'apprendre à Livry ce qu'il faut faire pour détourner sortes d'idées. Toute la difficulté, c'est qu'il ne s'en sente point à moi qui ne soient sur votre sujet, et que ıe sais où en prendre d'autres : ainsi Corbinelli est bien ɔéché; mais il faut espérer que le temps les rendra ins amères. Un peu de dévotion et d'amour de Dieu ɔtraient le calme dans mon ame ; ce n'est qu'à cela seul vous devez céder. Corbinelli m'a été uniquement bon ivry : son esprit me plait, et son dévouement pour moi

Les *Maximes de La Rochefoucauld*. Corbinelli s'occupa plus tard d'un mentaire sur ces *Maximes*. Cet ouvrage n'a pas été publié.

est si grand, que je ne me contraignais sur rien. J'en revins hier, et je descendis encore chez notre cardinal, à qui je trouvai tant d'amitié pour vous, qu'il me convient par cet endroit-là plus que les autres, sans compter tous les anciens attachements que j'ai pour lui. Il a mille affaires: il passe la Pentecôte à Saint-Denis ; mais il reviendra ici pour huit ou dix jours encore. On ne parle aujourd'hui que de sa retraite; mais chacun selon son humeur, quoique l'admiration soit la seule manière de l'envisager[1]. Mesdames de Lavardin, de La Troche et de Villars m'accablent de leurs billets et de leurs soins : je ne suis point encore en état de profiter de leurs bontés. Madame de La Fayette est à Saint-Maur; madame de Langeron a la tête enflée: on croit qu'elle mourra. La reine et madame de Montespan furent lundi aux carmélites de la rue du Bouloi plus de deux heures en conférence ; elles en parurent également contentes : elles étaient venues chacune de leur côté, et s'en retournèrent le soir à leurs châteaux. Je vous écrivis avant-hier; je vous adressai la lettre à Lyon chez M. le chamarier. Je serais bien fâchée que cette lettre fût perdue; il y en avait une de notre cardinal dans le paquet: voici encore un billet de lui. Votre lettre est très bonne pour pénétrer le cœur et l'ame. M. de Coulanges sera informé de votre souvenir. Il est vrai qu'il faut profiter de tous les moments dans les adieux. Je serais très fâchée de n'avoir pas été jusqu'à Fontainebleau : l'instant de la séparation fut terrible ; mais c'eût été encore pis d'ici. Je ne perdrai jamais aucun temps de vous voir ; je ne me reproche rien là-dessus ; et, pour me raccommoder avec Fontainebleau, j'y veux aller au-devant de vous. Dieu nous enverra des facilités pour me conserver la vie : ne soyez point inquiète de ma santé ; je la ménage, puisque vous l'aimez. Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don

[1] M. le cardinal de Retz prit le parti de se retirer à Commerci dans la vue de payer ses dettes avant sa mort ; il eut le bonheur d'y réussir. (A. G

[redacted]

es larmes ; je prie Dieu que je ne sente jamais de ces douleurs où les yeux ne soulagent point le cœur : il est vrai qu'il y a des pensées et des paroles qui sont étranges, mais rien n'est dangereux quand on pleure. J'ai donné de vos nouvelles à vos amis. Je vous remercie, ma chère Comtesse, de votre aimable distinction.

Le maréchal de Créqui assiége Dinan. On dit qu'il y a du désordre à Strasbourg. Les uns veulent laisser passer l'empereur, les autres veulent tenir leur parole à M. de Turenne. Je n'ai point de nouvelles des guerriers. On m'a dit que le chevalier de Grignan avait la fièvre tierce ; vous en apprendrez des nouvelles par lui-même.

364. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 31 mai 1675.

Je n'ai reçu encore que votre première lettre ; il est vrai, ma fille, qu'elle vaut tout ce qu'on peut valoir. Je ne vois rien depuis votre absence, et je ne trouve personne qui ne m'en fasse souvenir ; on m'en parle, et on a pitié de moi : n'est-ce pas sur ces pensées qu'il faut passer légèrement ? Passons donc. Je fus hier chez madame de Verneuil, au retour de Saint-Maur, où j'étais allée avec M. le cardinal (*de Retz*). Je trouvai à l'hôtel de Sully mademoiselle de Lannoy [1], mariée au petit-fils du vieux comte de Montrevel; la noce s'est faite là ; jamais vous n'avez vu une mariée si drue, elle va droit à son ménage, et dit déja *mon mari ;* il avait la fièvre, ce mari, et la devait avoir le lendemain ; il ne l'eut point. Fieubet [2] dit : Voilà donc un remède pour la fièvre, mais dites-nous la dose. Mesdames

[1] Adrienne-Philippe-Thérèse de Lannoy, qui avait été fille d'honneur de la reine, épousa Jacques-Marie de La Baume-Montrevel en 1675. (A. G.)

[2] Gaspart de Fieubet, d'abord conseiller au parlement de Toulouse, puis chancelier de la reine Marie-Thérèse, l'un des esprits les plus polis du siècle, dit Voltaire. On connaît de lui quelques vers fort bien tournés, entre autres l'épitaphe de Saint-Pavin.

de Castelnau, Louvigny, Sully, Fiesque, vous jugez bien ce que toutes ces belles me purent dire. Mes amies ont trop de soin de moi, j'en suis importunée ; mais je ne perds aucun des moments dont je puis profiter pour voir notre cher cardinal. Voilà des lettres qui vous apprendront l'arrivée de M. le coadjuteur ; je l'ai vu et embrassé ce matin; il doit ce soir conférer avec Son Éminence et d'Hacqueville, pour savoir la résolution qu'il doit prendre : il a été caché jusqu'ici.

Madame la duchesse a perdu mademoiselle d'Enghien, un de ses fils s'en va mourir encore, sa mère est malade, madame de Langeron abîmée sous terre, M. le prince et M. le duc à la guerre, elle pleure toutes ces choses, à ce qu'on m'a dit. Je laisse à d'Hacqueville à vous parler de la guerre, et aux Grignan à vous parler de la maladie du chevalier : s'il revient ici, j'en aurai soin comme de mon fils. Je compte que vous êtes aujourd'hui sur la tranquille Saône : c'est ainsi que devraient être nos esprits; mais le cœur les débauche sans cesse : le mien est rempli de ma fille. Je vous ai mandé mon embarras : c'est de ne pouvoir détourner mon idée de vous, parceque toutes mes pensées sont de la même couleur.

A dix heures du soir.

Nous voici tous chez mon abbé. Le coadjuteur est aussi content ce soir qu'il était embarrassé ce matin : l'abbé de Grignan a si bien ménagé M. de Paris [1], que le coadjuteur en sera reçu comme un député très agréable et très cher : le voilà donc ravi : il verra demain M. de Paris, et reprendra le nom de coadjuteur d'Arles, qu'il avait quitté depuis vingt-quatre heures, pour se cacher sous celui de l'abbé d'Aiguebère. Je ne plains que vous, ma fille, qui n'aurez point sa bonne compagnie ; c'est une perte partout, et sur-

[1] François de Harlay, archevêque de Paris. (P.)

[redacted]

tout en Provence. L'abbé croit que la fièvre du chevalier s'est rendue assez traitable pour le laisser poursuivre son chemin. D'Hacqueville dit que Dinan est rendu. Adieu, ma très chère; voici une compagnie où il ne manque que vous; vous y êtes tendrement aimée, vous n'en sauriez douter.

365. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 5 juin 1675.

Je n'ai reçu aucune de vos lettres depuis celle de Sens; et vous savez quelle envie je puis avoir d'apprendre des nouvelles de votre santé et de votre voyage; je suis très persuadée que vous m'avez écrit; je ne me plains que des arrangements ou des dérangements de la poste : selon notre calcul, vous êtes à Grignan, à moins qu'on ne vous ait retenue les fêtes à Lyon. Enfin, ma fille, je vous ai suivie partout; et il me semble que le Rhône n'a point manqué au respect qu'il vous doit. J'ai été à Livry avec Corbinelli : j'en suis revenue promptement, pour ne pas perdre un moment de ceux que je puis employer encore à voir notre cardinal. La tendresse qu'il a pour vous, et la vieille amitié qu'il a pour moi, m'attachent très tendrement à lui : je le vois tous les soirs depuis huit heures jusqu'à dix; il me semble qu'il est bien aise de m'avoir jusqu'à son coucher : nous causons sans cesse de vous; c'est un sujet qui nous mène bien loin, et qui nous tient uniquement au cœur. Il veut venir ici; mais je ne puis plus souffrir cette maison où vous me manquez. M. le nonce lui manda hier que, par un courrier qu'il avait reçu de Rome, il venait d'apprendre sa nomination au cardinalat. Le pape[1] a fait une promotion de ses créatures; c'est ainsi qu'on l'appelle : les couronnes sont remises à cinq ou six années d'ici, et par con-

1 Clément X

séquent M. de Marseille [1]. Le nonce dit à Bonvouloir, q
courut lui faire un compliment, qu'il espérait bien que pr
sentement le pape ne reprendrait pas le chapeau de M.
cardinal de Retz, et qu'il s'en allait bien faire ses effor
pour en détourner Sa Sainteté, quand même elle le vo
drait, puisqu'il a l'honneur d'être le camarade de M.
Retz. Voici donc encore un cardinal, le cardinal Spad
Le nôtre s'en va mardi; je crains ce jour, et je sens extr
mement cette séparation et cette perte : son courage aug
mente à mesure que celui de ses amis diminue.

La duchesse de La Vallière [2] fit hier profession. Madam
de Villars m'avait promis de m'y mener, et, par un mal
entendu, nous crûmes n'avoir point de places. Il n'y ava
qu'à se présenter, quoique la reine eût dit qu'elle ne voula
pas que la permission fût étendue; tant y a, Dieu ne l
voulut pas : madame de Villars en a été affligée. Elle
donc cette action, cette belle et courageuse personne
comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble
charmante : elle était d'une beauté qui surprit tout l
monde; mais ce qui vous étonnera, c'est que le sermon d
M. de Condom (*Bossuet*) ne fut point aussi divin qu'on l'e
pérait. Le coadjuteur y était; il vous contera comme son a
faire va bien à l'égard de M. de Paris et de M. de Saint
Paul [3]; mais il trouve l'ombre de M. de Toulon et l'espr
de M. de Marseille partout.

Madame de Coulanges part lundi avec Corbinelli; cel
m'ôte ma compagnie : vous savez comme Corbinelli m'es

[1] Toussaint de Forbin-Janson, évêque de Marseille, depuis évêque d
Beauvais, ne fut cardinal qu'en février 1690, de la promotion d'Alexan
dre VIII. (P.)

[2] Elle fit profession aux Carmélites de la rue Saint-Jacques. Il y avai
plus de trois ans qu'elle ne recevait à la cour que des affronts de sa rivale
et des duretés du roi Elle n'y était restée, disait-elle, que par esprit de
pénitence. Elle disait souvent : « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites
« je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir. » (*Souvenirs*
de madame de Caylus.)

[3] Lucas d'Aquin, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

son, et de quelle sorte il entre dans mes sentiments. Je suis convaincue de son amitié, je sens son absence ; mais, mon enfant, après vous avoir perdue, que peut-il m'arriver dont je doive me plaindre? Je ne m'en plains aussi que par rapport à vous, et comme étant un de ceux avec qui je trouve le plus de consolation ; car il ne faut pas croire que ceux à qui je n'ose en parler autant que je voudrais me soient aussi agréables que ceux qui sont dans mes sentiments. Il me semble que vous avez peur que je ne sois ridicule, et que je ne me répande excessivement sur ce sujet : non, non, ne craignez rien ; je sais gouverner ce torrent : fiez-vous un peu à moi, et me laissez la liberté de vous aimer jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de vous ôter de mon cœur pour s'y mettre : c'est à lui seul que vous céderez cette place. Enfin je me suis trouvée si uniquement occupée et remplie de vous, que mon cœur n'étant capable de nulle autre pensée, on m'a défendu de faire mes dévotions à la Pentecôte, et c'est savoir le christianisme. Adieu, ma chère enfant ; j'achèverai ma lettre ce soir.

Je reçois votre lettre de Mâcon. Je n'en suis pas encore à pouvoir lire ce qui me vient de vous, sans que la fontaine joue son jeu : tout est si tendre dans mon cœur, que, dès que je touche à la moindre chose, je n'en puis plus. Vous pouvez penser qu'avec cette belle disposition, je rencontre souvent des occasions ; mais ne craignez rien pour ma santé, je ne puis jamais oublier cette bouffée de philosophie que vous me vîntes souffler ici la veille de votre départ ; j'en profite autant que je puis : mais j'ai une si grande habitude à être faible, que, malgré vos bonnes leçons, je succombe souvent. Vous aurez vu comme ce jour douloureux du départ de M. le cardinal n'est pas encore arrivé : il le sera quand vous recevrez cette lettre. Il est vrai que cela seul mériterait d'ouvrir une source ; mais, comme elle est ouverte pour vous, il ne fera qu'y puiser. Ce sera, en effet, un jour très douloureux pour moi ; car je suis fort attachée à sa per-

sonne, à son mérite, à sa conversation, dont je jouis tant que je puis, et à toutes les amitiés qu'il me témoigne. Il est vrai que son ame est d'un ordre si supérieur, qu'il ne fallait pas attendre de lui une fin toute commune, comme des autres hommes : quand on a pour règle de faire toujours ce qu'il y a de plus grand et de plus héroïque, on place sa retraite en son temps, et on laisse pleurer ses amis.

Que vous êtes plaisante, mon enfant, avec votre gazette à la main ! quoi ! si tôt, vous en faites vos délices ! je croyais que vous attendriez au moins que vous eussiez passé cette chienne de Durance. Le dialogue du roi et de M. le prince me paraît plaisant : je crois qu'ici même vous l'auriez pris pour bon. Je reçois une lettre du chevalier, qui se porte bien ; il est à l'armée, et n'a eu que cinq accès de fièvre tierce ; c'est une inquiétude de moins : mais sa lettre toute pleine d'amitié est d'un vrai Allemand ; car il ne veut point du tout croire ce qu'on dit d'une retraite du cardinal de Retz : il me prie de lui dire la vérité ; je m'en vais la lui dire. Je ferai tous vos compliments ; je suis fort assurée qu'ils seront très bien reçus ; chacun se fait un honneur d'être dans votre souvenir : M. de Coulanges en était tout glorieux. Tous nos amis, nos amies, nos commensaux, me parlent de vous quand je les rencontre, et me prient de vous assurer de leur *servitude*. Le coadjuteur vous contera les prospérités de son voyage ; mais il ne se vantera pas d'avoir pensé être étouffé chez madame de Louvois par vingt femmes qui se firent un jeu, et qui croyaient chacune être en droit de l'embrasser : cela fit une confusion, une oppression, une suffocation dont la pensée me fait étouffer, tout cela soutenu par les tons les plus hauts et les paroles les plus répétées et les plus effectives qu'on puisse imaginer : madame de Coulanges conte fort plaisamment cette scène. Je vous souhaite à Grignan la compagnie que vous nommez. Mon fils se porte bien : il vous fait mille amitiés. M. de Grignan voudra bien que je l'embrasse, à présent qu'il n'est

ıs occupé du tracas du bateau ; je le vois bien d'ici arra-ıer *sa touffe ébouriffée*.

M. de Rochefort assiége Huy ; la ville est rendue ; le ıâteau résiste un peu. L'autre jour M. de Bagnols don-ıit une fricassée à mesdames d'Heudicourt et de Sanzei t à Coulanges ; c'était à la Maison rouge : ils entendent ans la chambre voisine cinq ou six voix éclatantes, des ris, des discours éveillés, des propositions folles : M. de Coulanges veut voir qui c'est ; il trouve madame Baillet, Madaillan, un autre Pourceaugnac, la belle Anglaise et Montalais : en même temps, voilà Montalais [1] à genoux, qui prie humblement Coulanges de ne rien dire ; il a si bien fait que tout Paris le sait, et que Montalais se dés-espère qu'on sache l'usage qu'elle fait de sa précieuse Anglaise. Je finis, ma très chère, pour ne pas vous acca-bler. Hélas ! quel changement de n'avoir plus d'autre plai-sir que de recevoir de vos lettres, après avoir eu si long-temps celui de vous voir en corps et en ame ! je ne me reproche pas au moins de ne l'avoir pas senti.

MADAME DE COULANGES.

On ne regrette plus que les gens que l'on hait ; je le sais lepuis que vous êtes partie : on ne suit que les gens que 'on hait ; je pars samedi pour marcher sur vos pas, et je e serai contente de mon voyage que quand j'aurai fait uelque trajet sur le Rhône. J'ai été aujourd'hui à Saint-Cloud ; on m'y a parlé de vous, et j'en ai été fort aise, car a haine pour vous ressemble si fort à de l'amitié, que je ı'y méprends toujours. Je suis très humble servante de I. de Grignan.

1 Mademoiselle de Montalais, sœur de madame de Marans.

366. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 7 juin 1675

Enfin, ma fille, me voilà réduite à faire mes délices vos lettres : il est vrai qu'elles sont d'un grand prix ; m quand je songe que c'était vous-même que j'avais, et q j'ai eue quinze mois de suite, je ne puis retourner sur passé sans une grande tendresse et une grande doule Il y a des gens qui m'ont voulu faire croire que l'excès mon amitié vous incommodait ; que cette grande attenti à vouloir découvrir vos volontés, qui tout naturellem devenaient les miennes, vous faisait assurément une gran fadeur et un grand dégoût. Je ne sais, ma chère enfant, cela est vrai ; ce que je puis vous dire, c'est qu'assurém je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de pei J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue ; et je vo ai vue autant que je l'ai pu, parceque je n'ai pas eu as de pouvoir sur moi pour me retrancher ce plaisir ; mais ne crois point vous avoir été pesante. Enfin, ma fille, aim au moins la confiance que j'ai en vous, et croyez qu'on peut jamais être plus dénuée ni plus touchée que je le su en votre absence. La Providence m'a traitée bien rud ment, et je me trouve fort à plaindre de n'en savoir p faire mon salut. Vous me dites des merveilles de la condu qu'il faut avoir pour se gouverner dans ces occasions ; j' coute vos leçons, et je tâche d'en profiter. Je suis dans train de mes amis, je vais, je viens ; mais quand je p parler de vous je suis contente, et quelques larmes font un soulagement non pareil. Je sais les lieux où je p me donner cette liberté ; vous jugez bien que, vous aya vue partout, il m'est difficile, dans ces commencement de n'être pas sensible à mille choses que je trouve en m chemin. Je vis hier les Villars, dont vous êtes révéré nous étions en solitude aux Tuileries ; j'avais dîné che

. le cardinal, où je trouvai bien mauvais de ne vous voir is. J'y causai avec l'abbé de Saint-Mihel, à qui nous donons, ce me semble, comme en dépôt, la personne de Son minence; il me parut un fort honnête homme, un esprit roit et tout plein de raison, qui a de la passion pour lui, ui le gouvernera même sur sa santé, et l'empêchera bien e prendre le feu trop chaud sur la pénitence. Ils partiront ardi; et ce sera encore un jour douloureux pour moi, uoiqu'il ne puisse être comparé à celui de Fontainebleau. ongez, ma fille, qu'il y a déja quinze jours, et qu'ils vont fin, de quelque manière qu'on les passe. Tous ceux que ous m'avez nommés apprendront votre souvenir avec bien e la joie; j'en suis mieux reçue. Je verrai ce soir notre rdinal; il veut bien que je passe une heure ou deux chez i les soirs avant qu'il se couche, et que je profite ainsi u peu de temps qui me reste. Corbinelli était ici quand ai reçu votre lettre; il a pris beaucoup de part au plaisir ie vous avez eu de confondre un jésuite : il voudrait ien avoir été le témoin de votre victoire. Madame de La roche a été charmée de ce que vous dites pour elle. Soyez i repos de ma santé, ma chère enfant, je sais que vous 'entendez pas de raillerie là-dessus. Le chevalier de Griian est parfaitement guéri. Je m'en vais envoyer votre ttre chez M. de Turenne. Nos frères sont à Saint-Geriain; j'ai envie de vous envoyer la lettre de La Garde; ous y verrez en gros la vie qu'on fait à la cour. Le roi a it ses dévotions à la Pentecôte : madame de Montespan s a faites de son côté [1]; sa vie est exemplaire; elle est ès occupée de ses ouvriers, et va à Saint-Cloud, où elle ue au hoca [2].

[1] Le roi, sur les exhortations de Bossuet, s'était séparé de madame de ontespan; mais le succès de Bossuet ne fut pas de longue durée. Les mants se revirent, et les suites de ce rapprochement, dit madame de Cays, furent la naissance de la duchesse d'Orléans et du comte de Toulouse.

[2] Le *hoca* était un jeu de hasard très en vogue sous Louis XIV.

A propos, les cheveux me dressèrent l'autre jour à la tête, quand le coadjuteur me dit qu'en allant à Aix il y avait trouvé M. de Grignan jouant au hoca; quelle fureur! au nom de Dieu, ne le souffrez point; il faut que ce soit là une de ces choses que vous devez obtenir, si l'on vous aime. J'espère que Pauline se porte bien, puisque vous ne m'en parlez point; aimez-la pour l'amour de son parrain (*M. de La Garde*). Madame de Coulanges a si bien gouverné la princesse d'Harcourt, que c'est elle qui vous fait mille excuses de ne s'être pas trouvée chez elle quand vous allâtes lui dire adieu : je vous conseille de ne la point chicaner là-dessus. Ce que vous dites des arbres qui changent est admirable; la persévérance de ceux de Provence est triste et ennuyeuse [1]; il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. Corbinelli dit qu'il n'y a que Dieu qui doive être immuable; toute autre immutabilité est une imperfection; il était bien en train de discourir aujourd'hui. Madame de La Troche et le prieur de Livry étaient ici : il s'est bien diverti à leur prouver tous les attributs de la divinité. Adieu, ma très aimable, je vous embrasse; mais quand pourrai-je vous embrasser de plus près? La vie est si courte; ah! voilà sur quoi il ne faut pas s'arrêter : c'est maintenant vos lettres que j'attends avec impatience.

367. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 12 juin 1675.

Je fus hier assez heureuse pour aller me promener avec Son Éminence tête à tête au bois de Vincennes : il trouva que l'air me serait bon; il n'était pas trop accablé d'affaires : nous fûmes quatre heures ensemble; je crois en avoir bien profité; du moins les chapitres que nous traitâmes

[1] On voit en Provence plusieurs sortes d'arbres qui ne se dépouillent jamais de leurs feuilles, lesquelles demeurent vertes toute l'année; tels sont l'olivier, l'oranger, les chênes-verts et les lauriers, etc. (P.)

[redacted]

étaient pas indignes de lui. C'est ma véritable consolation que je perds en le perdant ; et c'est moi que je pleure, t vous aussi, quand je considère toute la tendresse qu'il a our nous. Son départ achève de m'accabler.

Madame de Coulanges partit lundi fort triste, mais fort atisfaite d'avoir Corbinelli. Savez-vous l'affaire de M. de aint-Vallier ? Il était amoureux de mademoiselle de Rouvroi ; il a fait signer le contrat de mariage au roi, pas davantage ; il emprunte avec confiance dix mille écus à madame de Rouvroi sur l'argent qu'elle doit donner ; et puis out d'un coup il envoie une promesse de dix mille écus à adame de Rouvroi, et s'en va je ne sais où. Le roi dit ar cela : Je trouve fort bon qu'il se moque de madame t de mademoiselle de Rouvroi ; mais de moi, c'est ce que e ne souffrirai pas. Sa Majesté lui a fait dire, ou qu'il revienne épouser la belle, ou qu'il s'éloigne pour jamais, et u'il envoie la démission de sa charge, faute de quoi elle era taxée. Ce procédé est si complétement ridicule du ôté de Saint-Vallier, qu'on croit que c'est un jeu pour y aire consentir le père. Le roi avait donné à Saint-Vallier un brevet de retenue de cent mille francs et une pension de six mille francs en faveur du mariage. Vous voyez donc que ces brevets si rares se donnent quelquefois.

J'étais hier au soir avec madame de Sanzei et d'Hacqueville ; je vis entrer Vassé ; nous crûmes que c'était son esprit, c'était son corps très maléficié. Il est ici *incognito*, et vous fait mille et mille compliments. J'ai regret aux trois semaines que vous pouviez passer avec M. le cardinal de Retz, qui ne part que samedi. J'admire comme, jour à jour, et toujours triste, le temps s'est passé depuis votre départ. Vous ai-je mandé que M. le duc a encore perdu un fils ? Ce sont deux enfants en huit jours.

Je reçois votre lettre de Grignan du 5 ; elle m'ôte l'inquiétude de votre santé. Vous dites une chose bien vraie, et que je sens à merveille, c'est que *les jours qu'on n'at-*

tend point de lettres ne sont employés qu'à attendre ceux qu'on en reçoit. Il y a certain degré dans l'amitié où l'on sent toutes les mêmes choses; mais vous souhaitez de vos amis une tranquillité qu'il est bien difficile de vous promettre; vous ne voulez point qu'ils vous servent, qu'ils sollicitent, qu'ils s'intéressent pour vous; je crois vous l'avoir déja dit, il n'est pas possible de vous accorder avec eux; car il se rencontre malheureusement que leur fantaisie, c'est justement de faire toutes ces choses : mais comme il est plus établi que ce sont nos amis qui nous servent, que de vouloir que ce soient nos seuls ennemis, je crois, ma chère fille, que vous ne gagnerez pas ce procès-là, et que nous demeurerons en possession de vous témoigner notre amitié toutes les fois que nous le pourrons, comme on l'a toujours observé depuis la création du monde, c'est-à-dire depuis qu'il y a de la tendresse. Vous m'avez fait plaisir de me parler de mes petits-enfants; je crois que vous vous divertirez à voir débrouiller leur petite raison. Je souhaite fort que vous n'alliez point à Aix; vous serez bien plus en repos à Grignan, et vous y ferez revenir plus tôt M. de Grignan; obtenez encore cette petite absence de sa tendresse, et tâchez de faire venir M. l'archevêque passer les chaleurs avec vous; vous n'en serez point incommodés avec le secours de votre bise. J'attends une grande lettre de M. de Grignan; est-il possible qu'il trouve les jours trop courts pour m'écrire, et que je les trouve, moi, d'une longueur qui pourrait faire entreprendre un bâtiment, en le commençant un peu matin?

Madame de Montespan continue le sien; elle s'amuse fort à ses ouvriers; MONSIEUR la voit souvent : elle va à Saint-Cloud jouer à l'ombre; il y a des dames qui la vont voir à Clagny : madame de Fontevrauld, qui y doit passer quelques jours, venait dans la joie de voir son père[1] qu'elle

[1] Gabriel de Rochechouard, duc de Mortemart.

me; elle pensa mourir de douleur de le trouver sans pou-ir prononcer une parole, tout assoupi, tout prêt à re-mber dans l'état où il a été; cette vue la fait mourir. abbé Têtu la gouverne fort; j'admire le soin qu'a la Pro-dence de son amusement; quand l'une (*madame de Cou-ges*) s'en va à Lyon, il en vient une autre d'Anjou.

On dit chez M. Colbert et chez le maréchal de Villeroi, ue M. de Montécuculli[1] a repassé humblement le Rhin; ue M. de Turenne, par un excès de civilité, l'a recon-uit, et a passé la rivière après lui. La tête tourne à nos auvres ennemis; la vue de M. de Turenne les renverse. uy n'est pas encore pris. Je fais mon paquet chez M. le ardinal: il a un peu la goutte, j'espère que cela l'arrêtera. e vous plains de n'avoir pas eu le plaisir de le voir autant u'il a été ici.

On nous assure que Huy est pris du 5 au 6, sans que ersonne ait été tué. La reine alla hier faire collation à rianon; elle descendit à l'église, puis à Clagny, où elle it madame de Montespan dans son carrosse, et la mena Trianon avec elle.

368. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 14 juin 1675.

C'est au lieu d'aller dans votre chambre, que je vous en-etiens, ma chère enfant; quand je suis assez malheu-use pour ne vous avoir plus, ma consolation toute natu-lle, c'est de vous écrire, de recevoir de vos lettres, de arler de vous, et de faire quelques pas pour vos affaires. e passai hier l'après-dîner avec notre cardinal: vous ne auriez jamais deviner de quoi nous parlons quand nous ommes ensemble. Je recommence toujours à vous dire ue vous ne pouvez trop l'aimer, et que je vous trouve

1 Général de l'armée impériale, et l'un des plus grands capitaines de on siècle (P.)

15.

heureuse d'avoir renouvelé si solidement toute l'inclination et la tendresse naturelle qu'il avait déjà pour vous. Mandez-moi comment vous vous portez de l'air de Grignan, s'il vous a déja bien dévorée, et de quelle façon je me dois représenter votre jolie personne. Votre portrait est très aimable, mais beaucoup moins que vous, sans compter qu'il ne parle point. Pour moi, n'en soyez point en peine, ma règle présentement est d'être déréglée ; je n'en suis point malade. Je dîne tristement ; je suis chez moi jusqu'à cinq ou six heures ; je vais le soir, quand je n'ai point d'affaires, chez quelqu'une de mes amies ; je me promène selon les quartiers ; mais je fais tout céder au plaisir d'être avec notre cardinal : je ne perds aucune des heures qu'il me peut donner, et il m'en donne beaucoup ; j'en sentirai mieux son départ et son absence : il n'importe ; je ne songe jamais à m'épargner ; après vous avoir quittée, je n'ai plus rien à craindre : j'irais un peu à Livry sans lui et sans vos affaires, mais je mets les choses au rang qu'elles doivent être, et ces deux choses sont bien au-dessus de mes fantaisies.

La reine fut voir madame de Montespan à Clagny, le jour que je vous avais dit qu'elle l'avait prise en passant : elle monta dans sa chambre, où elle fut une demi-heure : elle alla dans celle de M. du Vexin, qui était un peu malade, et puis emmena madame de Montespan à Trianon, comme je vous l'avais mandé. Il y a des dames qui ont été à Clagny ; elles trouvèrent la belle si occupée des ouvrages et des enchantements que l'on fait pour elle, que, pour moi, je me représente Didon qui fait bâtir Carthage : la suite de cette histoire ne se ressemblera pas. M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette m'ont fort prié de vous faire leurs compliments : nous craignons bien que vous n'ayez tout du long madame la grande-duchesse [1]. On lui

[1] Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France, duc d'Orléans et de Marguerite de Lorraine, sa seconde femme. (P.)

épare ici une prison à Montmartre, dont elle serait ef-
ıyée, si elle n'espérait point de la faire changer; c'est à
oi elle sera attrapée : ils sont ravis en Toscane d'en être
faits. Madame de Sully est partie. Paris devient fort dé-
t; je voudrais déja en être dehors. Je dînai hier avec le
ıdjuteur chez M. le cardinal; je le chargeai de vous faire
istoire ecclésiastique. M. Joli (*l'évêque d'Agen*) prêcha à
uverture (*de l'assemblée du clergé*); mais comme il ne se
vit que d'un vieux évangile, et qu'il ne dit que de
illes vérités, son sermon parut vieux. Il y aurait de
les choses à dire sur cet article.

La reine a dîné aujourd'hui aux Carmélites du Bouloy,
ec madame de Montespan et madame de Fontevrauld :
ıs verrez de quelle manière se tournera cette amitié. On
que M. de Turenne reconduit les ennemis jusque dans
ır logis; il est assez avant dans leur pays. Vous recevrez
si gros paquet de d'Hacquéville, que c'est se moquer
e de vouloir vous apprendre quelque chose aujourd'hui.
i le cœur bien pressé de notre cardinal; je le vois sou-
nt et longtemps : ce redoublement d'amitié et de com-
rce augmente ma tristesse; il sort d'ici, et s'en va de-
ıin. Je n'ai point encore reçu vos lettres; croyez, ma
nne, qu'il n'est pas possible d'aimer plus que je vous
ne; je ne suis animée que de ce qui a quelque rapport à
us. Madame de Rochebonne m'a écrit très tendrement;
e conte avec quels sentiments vous reçûtes et vous lûtes
s lettres à Lyon. Vous êtes donc faible aussi bien que
i, ma très chère enfant.

369. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 19 juin 1675.

Je vous assure, ma très chere, qu'après l'adieu que je
us dis à Fontainebleau, et qui ne peut être comparé à nul

autre, je n'en pouvais faire un plus douloureux que celui que je fis hier au cardinal de Retz, chez M. de Caumartin, à quatre lieues d'ici. J'y fus lundi dernier; je le trouvai au milieu de ses trois fidèles amis; leur contenance triste me fit venir les larmes aux yeux, et quand je vis son Éminence avec sa fermeté, mais avec toute sa bonté et sa tendresse pour moi, j'eus peine à soutenir cette vue. Après le dîner nous allâmes causer dans les plus agréables bois du monde; nous y fûmes jusqu'à six heures dans plusieurs sortes de conversations, si bonnes, si tendres, si aimables, si obligeantes, et pour vous et pour moi, que j'en suis pénétrée; et je vous redis encore, mon enfant, que vous ne sauriez trop l'aimer ni l'honorer. Madame de Caumartin arriva de Paris, et avec tous les hommes qui étaient restés au logis, elle vint nous trouver dans ce bois. Je voulus m'en retourner à Paris; ils m'arrêtèrent à coucher sans beaucoup de peine : j'ai mal dormi; le matin, j'ai embrassé notre cher cardinal avec beaucoup de larmes, et sans pouvoir dire un mot aux autres. Je suis revenue tristement ici, où je ne puis me remettre encore de cette séparation: elle a trouvé la fontaine assez en train; mais, en vérité, elle l'aurait ouverte, quand elle aurait été fermée. Celle de madame de Savoie[1] doit ouvrir tous ses robinets. N'êtes-vous pas bien étonnée de cette mort du duc de Savoie (*Charles-Emmanuel*), si prompte et si peu attendue à quarante ans? Je suis fâchée que ce que vous mandez sur l'assemblée du clergé n'ait point été lu; la fidélité de la poste est quelquefois incommode. Ces prélats donnent quatre millions cinq cent mille livres; c'est une fois plus qu'à l'autre assemblée; la manière dont on y traite les affaires est admirable; M. le coadjuteur vous en rendra compte. J'ai trouvé fort plaisant ce que vous dites de Lannoi[2], et de ce que l'on demande sous le nom d'établissement. Je dirai à mes-

[1] Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, duchesse de Savoie.

[2] Madame de Montrevel. (P.)

mes de Villars et de Vins votre souvenir : c'est a qui sera mmé dans mes lettres.

Il y a eu quelques petites *tranchées* en Bretagne ; il y a eu me à Rennes une colique *pierreuse*. M. de Chaulnes vou- par sa présence dissiper le peuple ; il fut repoussé chez à coups de pierres ; il faut avouer que cela est bien inso- it. La petite personne mande à sa sœur qu'elle voudrait e à Sully, et qu'elle meurt de peur tous les jours : vous vez bien ce qu'elle cherche en Bretagne.

M. le duc fait le siége de Limbourg. M. le prince est de- uré auprès du roi ; vous pouvez juger de son horrible uiétude. Je ne crois pas que mon fils soit à ce siége, n plus qu'à celui de Huy. Il vous embrasse mille fois : ttends toujours de ses lettres ; mais des vôtres, mon en- it, puis-je vous dire avec quelle impatience? je trouve nme vous, et peut-être plus que vous, qu'il y a loin d'un linaire à l'autre ; ce temps, qui me fâche quelquefois de irir si vite, s'arrête tout court, comme vous me dites ; et in nous ne sommes jamais contents. Je ne puis encore accoutumer à ne vous point voir, ni trouver, ni rencon- r, ni espérer : je suis accablée de votre absence, et je ne s point bien détourner mes idées. Notre cardinal vous ait un peu effacée ; mais vous êtes tellement mêlée dans re commerce, qu'après y avoir bien regardé, il se trouve e c'est vous qui me le rendez si cher ; ainsi je profite l de votre philosophie : je suis ravie que vous vous sen- z aussi un peu de la faiblesse humaine.

Voilà un portrait qui s'est fait brusquement sur le car- ial : celui qui l'a fait [1] n'est point son intime ami ; il n'a l dessein que le cardinal le voie, ni que cet écrit coure ; n'a point prétendu le louer : le portrait m'a paru très n par toutes ces raisons : je vous l'envoie et vous prie n'en donner aucune copie. On est si lassé de louanges en

M. de La Rochefoucauld.

face, qu'il y a du ragoût à pouvoir être assuré que l'on n'a eu nul dessein de faire plaisir, et que voilà ce qu'on dit, quand on dit la vérité toute nue, toute naïve. On attend des nouvelles de Limbourg et d'Allemagne, cela tient tout le monde en inquiétude. Adieu, ma chère fille ; votre portrait est aimable, on a envie de l'embrasser tant il sort bien de la toile ; j'admire de quoi je fais mon bonheur présentement.

PORTRAIT DE M. LE CARDINAL DE RETZ, PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

« Paul de Gondi, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie « grandeur de courage. Il a une mémoire extraordinaire, « plus de force que de politesse dans ses paroles ; l'humeur « facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes « et les reproches de ses amis ; peu de piété, quelques ap- « parences de religion. Il paraît ambitieux sans l'être ; la « vanité, et ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entre- « prendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa « profession ; il a suscité les plus grands désordres de l'é- « tat, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir ; et, « bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin « pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître re- « doutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être op- « posé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des mal- « heurs publics pour se faire cardinal ; il a souffert sa « prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa har- « diesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plu- « sieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et « cachée ; il a conservé l'archevêché de Paris contre la « puissance du cardinal Mazarin ; mais, après la mort de ce « ministre, il s'en est démis, sans connaître ce qu'il faisait « et sans prendre cette conjoncture pour ménager les inté-

rêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation. Sa pente naturelle est l'oisiveté ; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et il sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et desirées. Il aime à raconter ; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités, et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelques soins qu'il ait pris de paraître occupé de l'une et de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier ne pouvait espérer de leur pouvoir rendre ; il a senti de la vanité à trouver tant de crédit et à entreprendre de s'acquitter. Il n'a point de goût ni de délicatesse ; il s'amuse à tout, et ne se plaît à rien ; il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion ; il quitte la cour, où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui. »

259. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi au soir, 21 juin 1675.

Je suis si triste, ma chère enfant, de n'avoir point eu de vos nouvelles cette semaine, que je ne sais à qui m'en prendre ; du moins, sais-je bien que ce n'est pas à vous ;

car je suis fort assurée que vous m'avez écrit. Je crains mon voyage de Bretagne, à cause du dérangement que cela fera à notre commerce. J'achève ici vos deux affaires, et puis je m'en irai, par la raison que je veux revenir, et que je ne puis revenir si je ne pars pas.

Le siége de Limbourg se continue : on tremble en attendant des nouvelles, et du côté de M. de Turenne aussi, on dit qu'il est à portée de se battre avec ce Montécuculli. j'espère toujours qu'il n'arrivera rien, parcequ'on attend trop de choses : enfin il faut tout abandonner à la Providence. Mon fils n'est point à Limbourg; mais je ne laisse pas d'y prendre intérêt. Au reste, ma fille, sachez-moi gré, si vous voulez; mais je me fis saigner hier du pied dans la vue de vous plaire. J'ai voulu faire cette provision pour mon voyage, et j'avais aussi le cœur un peu serré de toute la tristesse que j'ai eue depuis deux mois : j'ai cru que cette précaution était bonne. J'ai eu tout le jour bien du monde, et je suis si fatiguée d'avoir été au lit, que j'en suis brisée. La plaisanterie, c'était d'admirer la mauvaise grace que j'avais; mademoiselle de Méri en pâmait de rire. Voilà une lettre de mon fils : il mande que le fossé et la demi-lune sont pris à Limbourg; que le mineur est attaché au bastion; qu'il y a eu plusieurs officiers et soldats tués et blessés, et que M. de La Mark a fait des merveilles. Je suis entièrement à vous, ma très chère et très aimable.

371. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 26 juin 1675.

J'ai reçu deux ordinaires à la fois, ma très chère Comtesse : je me doutais bien que vous m'aviez écrit. Vous êtes d'un commerce admirable, et votre amitié est accompagnée de secours humains qui la rendent délicieuse, et que le coadjuteur méprise. Quand les lettres de Provence arri-

[redacted]

nt, c'est une joie parmi tous ceux qui m'aiment, comme st une tristesse quand je suis longtemps sans en avoir. 'e vos lettres et vous écrire, c'est la première affaire de vie : tout fait place à ce commerce : aimer comme je is aime fait trouver frivoles toutes les autres amitiés. oique le coadjuteur méprise tous ces sentiments, je lui lit de vos nouvelles; il a dîné avec moi, et nous cau- es fort de vous. Pour ce qui est de vous écrire, soyez urée que je n'y manque point deux fois la semaine; et 'on pouvait doubler, j'y serais tout aussi ponctuelle; is ponctuelle par le plaisir que j'y prends, et non point ır l'avoir promis.

Madame du Puy-du-Fou m'est venue voir : j'avais ou- ; qu'elle était veuve; son habillement me parut une scarade. On doute fort ici du départ de madame de cane ; votre guignon la décidera. Il est vrai, ma fille, ; nous sommes bien voisines en comparaison d'Aix et Rochers : cet excès d'éloignement me fait plus de ne qu'à vous. Hélas! nous voilà tous cruellement sé- 'és, comme nous le prévoyions cet hiver avec douleur, sque nous étions si près les uns des autres : c'est ce qu'il de plus cruel dans la vie. Notre cardinal sera demain hâlons : il m'a écrit très tendrement. Au reste, ma fille, pensez-moi de retourner misérablement sur cette cas- ette : il n'y a rien de noble à cette vision de générosité. crois n'avoir pas l'ame trop intéressée, et j'en ai fait des uves; mais je pense qu'il y a des occasions où c'est rudesse et une ingratitude de refuser. Que manque-t- M. le cardinal pour être en droit de vous faire un tel sent? A qui voulez-vous qu'il envoie cette bagatelle? donné sa vaisselle à ses créanciers; s'il y ajoute ce bi- , il en aura bien cent écus : c'est une curiosité, c'est souvenir, c'est de quoi parer un cabinet. On reçoit tout nplement avec tendresse et respect ces sortes de pré- ts; et comme il disait cet hiver, il est au-dessous du

[redacted]

magnanime de les refuser; c'est les estimer trop que d'y faire tant d'attention. En un mot, ma bonne, je ne lui donnerai point ce chagrin : pouvez-vous comprendre le plaisir qu'il a à vous donner cette légère marque de son amitié, sans être honteuse de vouloir grossièrement l'en empêcher? Savez-vous bien que l'excès de cette sorte de gloire est un défaut qui n'est pas estimable? Vous me dites que si je vous priais de quelque chose, je serais bien aise que vous le fissiez : je le crois; mais je suis bien assurée que si vous le désapprouviez, et si vous me disiez vos sentiments, comme je vous dis les miens, vous me feriez changer à l'instant, et je me rendrais sans balancer à votre pensée. Si je tiens ferme dans mon opinion, c'est parceque assurément la raison est de mon côté : j'en fais juge qui vous voudrez, vous n'avez qu'à nommer : en attendant, je ne parlerai point, car je croirais vous faire tort. En tout cas, c'est à M. de Grignan que M. le cardinal la donne. Je crois qu'elle est partie de Commerci : je la remettrai dans le ballot avec votre ouvrage.

Le coadjuteur a bien ri des camaïeux de peinture que vous comparez à l'histoire de France en madrigaux. Il a trouvé bien plaisant aussi tout ce que vous dites de lui et de l'agent (*du clergé*). Vous ne sentez pas l'agrément de vos lettres; il n'y a rien qui n'ait un tour surprenant. Nous avons bien compris votre réponse au capucin : *Mon père, qu'il fait chaud!* et nous ne trouvons pas que, de l'humeur dont vous êtes, vous puissiez jamais aller à confesse; comment aller parler à cœur ouvert à des gens inconnus? c'est bien tout ce que vous pouvez faire à vos meilleurs amis : nous entendions d'ici votre réponse, mais nous eussions eu besoin de vous-même pour rendre cette conversation plus agréable. Je vous remercie, ma fille, de la peine que vous prenez de vous défendre si bien d'avoir jamais été oppressée de mon amitié : il n'était pas besoin d'une explication si obligeante; je crois de votre tendresse pour moi tout ce

e vous pouvez souhaiter que j'en pense : cette persua- n fait le bonheur de ma vie. Vous expliquez très bien si cette volonté que je ne pouvais deviner, parce- : vous ne vouliez rien. Je devrais vous connaître, ur cet article je ferai encore mieux que je n'ai fait, ce qu'il n'y a qu'à s'entendre. Quand mon bonheur is redonnera à moi, croyez, ma bonne, que vous serez ore plus contente de moi mille fois que vous ne l'êtes. t à Dieu que nous fussions déja à portée de voir le r où nous pourrons nous embrasser.

'ous riez, mon enfant, de la pauvre amitié; vous trou- qu'on lui fait trop d'honneur de la prendre pour un péchement à la dévotion : il ne lui appartient pas d'être obstacle au salut; on ne la considère jamais que par nparaison : mais je crois qu'il suffit qu'elle remplisse t le cœur pour être condamnable; et, quoi que ce puisse : qui nous occupe de cette sorte, c'est plus qu'il n'en t pour n'être pas en état de communier. Vous voyez : l'affaire du syndic m'avait mise hors de combat : enfin st une pitié que d'être si vive : il faut tâcher de calmer le posséder un peu son ame; je n'en serai pas moins à is, et j'en serai un peu plus à moi-même. Corbinelli me ait fort d'entrer dans ce sentiment : il est vrai que son ence me donne une augmentation de chagrin : il m'aime t, je l'aime aussi; il m'est bon à tout ce que je veux, is il faut que je sois dénuée de tout pendant mon voyage Bretagne : j'ai tant de raisons pour y aller, que je ne s pas y mettre la moindre incertitude.

ardez-vous bien de faire raser le petit marquis. J'ai sulté les habiles : c'est le moyen d'ébranler son petit veau, de lui faire avoir des fluxions, des maux d'yeux, petites dents noires; enfin il n'est point assez fort : es couper ses cheveux fort courts aux ciseaux, voilà t ce que vous pouvez faire présentement.

.e cuisinier de M. le cardinal de Retz ne le quitte point,

ni son officier : c'est une chose héroïque que les sentiments de ces gens-là : ils préfèrent l'honneur de ne le point quitter aux meilleures conditions de la cour. On ne peut les entendre sans admirer leur affection. Le pauvre *Pe*[illegible] a mieux fait encore ; il est mort : il tomba malade la veille du départ de Son Éminence, et beaucoup de saisissement avec une grosse fièvre, l'a emporté en neuf jours. Je l'ai vu, et, quoique je ne puisse entrer dans cette maison sans douleur, les domestiques qui y étaient encore m'y faisaient passer pour les admirer. D'Hacqueville revint hier au soir : je n'ai pu le revoir sans beaucoup d'émotion. Les trois fidèles amis [1] du cardinal l'ont quitté à Jouare : je crains et souhaite de voir les deux autres. Son Éminence m'a écrit pour me dire encore un adieu : je le prie de ne me point ôter l'espérance de le revoir. Je suis extrêmement touchée de sa retraite. Je vous manderai comme il s'y trouvera. Il nous paraît que son courage est infini : nous voudrions bien qu'il fût soutenu d'une grace victorieuse.

Je dirai vos douceurs à madame du Plessis : on les estime si fort, que pendant que vous êtes dans le faubourg, je vous conseille d'aller un peu plus loin. Je me porte fort bien de ma saignée du pied. Je partirai pour la Bretagne quand j'aurai fini vos affaires ici ; je ne pourrais pas y vivre en repos sans cela. Je suis de votre avis sur ce que dit *Philomèle* [2] ; mais quand on ne saurait trouver de lieu qui ne fasse souvenir, ou qu'on porte si vivement le souvenir avec soi, on est à plaindre. Je suis persuadée que notre cardinal ne nous oubliera de longtemps. Il y a des endroits dans vos lettres si aimables et si pleins de tendresse pour moi, que je n'ose entreprendre d'y répondre : je ne me vante que de les bien sentir et d'en connaître tout le prix.

[1] Ces trois amis étaient sans doute M. de Caumartin, M. d'Hacqueville et M. de La Garde. (M.)

[2] *Voyez* les Fables de La Fontaine, livre III, fable XV.

[redacted]

RÉPONSE AU 19 JUIN.

Je reçois votre lettre, qui m'apprend la maladie du pauvre petit marquis; j'en suis extrêmement en peine; et pour cette saignée, je ne comprends pas qu'elle puisse faire de bien à un enfant de trois ans, avec l'agitation qu'elle lui donne : de mon temps, on ne savait ce que c'était que de saigner un enfant. Madame de Sanzei s'est opiniâtrée à ne point faire saigner son fils : elle lui a donné tout simplement de la poudre à vers; il est guéri. Je crains que l'on ne fasse de notre enfant, à force de l'honorer, comme on fait des enfants du roi et de ceux de M. le duc [1]. Je n'aurai aucun repos que je ne sache la suite de cette fièvre. Je vous plains bien, et M. de Grignan; dites-lui l'intérêt que je prends à son inquiétude et à la vôtre. Mon Dieu! ma bonne, que je suis en peine!

Pour ce que vous dites de l'avenir touchant M. le cardinal, il est vrai que je l'ai vu fort possédé de l'envie de vous témoigner en grand volume son amitié, quand il aura payé ses dettes : ce sentiment me paraît assez obligeant pour que vous en soyez informée; mais comme il y a deux ans [2] à méditer sur la manière dont vous refuserez ses bienfaits, je pense, ma chère enfant, qu'il ne faut point prendre des mesures de si loin : Dieu nous le conserve, et nous fasse la grace d'être en état dans ce temps de lui faire entendre vos résolutions; il est fort inutile entre-ci et là de s'en inquiéter : et pour la cassolette, comme il y a très longtemps qu'il ne m'en a parlé, j'aurais cru faire comme dans le Boccace, si, sous prétexte de la refuser, je l'en avais fait ressouvenir : je ne sais point ce qu'il a ordonné là-dessus.

1 M. le duc venait de perdre deux de ses enfants à peu de jours l'un de l'autre. (P.)

2 Il fallait encore au cardinal de Retz deux ans pour acquitter entièrement ses dettes. (*Voyez* la lettre de madame de Sévigné au comte de Bussy du 25 mai 1675. (M.)

M. de Turenne est très bien posté; son armée ne s'est point battue, comme on disait : tout le monde se porte bien, et en Flandre et en Allemagne. La petite madame de Saint-Valleri, si belle et si jolie, a la petite-vérole très cruellement.

372. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 28 juin 1675.

Madame de Vins me parut hier fort tendre pour vous, ma fille, c'est-à-dire à sa mode; mais sa mode est bonne : il ne me parut aucun interligne à tout ce qu'elle disait.

Il n'y a point de nouvelles. Le bonheur du roi a fait passer la Meuse au duc de Lorraine et au prince d'Orange. M. de Turenne a ses coudées franches; de sorte que nous ne sommes plus pressés d'aucun endroit. Je crois que vous l'êtes un peu de *la Toscane* [1]; elle doit être passée présentement.

Je suis ravie que vous aimiez mes lettres : je ne pense point qu'elles soient aussi agréables que vous le dites; mais il est vrai que pour *figées*, elles ne le sont pas. Notre bon cardinal est dans sa solitude; son départ m'a donné de la tristesse et m'a fait souvenir du vôtre. Il y a longtemps que j'ai remarqué nos cruelles séparations aux quatre coins de la terre. Il fait un froid horrible : nous nous chauffons, et vous aussi, ce qui est une bien plus grande merveille. Vous jugez très bien de *Quantova* [2] : si elle peut ne point reprendre ses vieilles brisées, elle poussera son autorité et sa grandeur au-delà des nues; mais il faudrait qu'elle se mît en état d'être aimée toute l'année, sans scrupule : en attendant, sa maison est pleine de toute la cour; les visites se font alternativement, et la considération est sans bornes.

[1] La grande-duchesse.

[2] On a vu que madame de Montespan est également désignée par les chiffres de *Quanto* et de *Quantova*.

[redacted]

Ne vous mettez point en peine de mon voyage de Bretagne ; vous êtes trop bonne et trop appliquée à ma santé : je ne veux point de la belle *Mousse;* l'ennui des autres me pèse plus que le mien. Je n'ai pas le temps d'aller à Livry : j'expédie vos affaires dont j'ai fait un vœu. Je dirai toutes vos douceurs à madame de Villars et à madame de La Fayette : cette dernière est toujours avec sa petite fièvre. Adieu, ma très chère enfant ; je suis entièrement à vous.

373. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 3 juillet 1675.

Mon Dieu, ma fille, que je m'accoutume peu à votre absence ! j'ai quelquefois de si cruels moments, quand je considère comme nous voilà placées, que je ne puis respirer ; et, quelque soin que je prenne de détourner cette idée, elle revient toujours. Je demande pardon à votre philosophie de vous faire voir tant de faiblesse ; mais, une fois entre mille, ne soyez point fâchée que je me donne le soulagement de vous dire ce que je souffre si souvent sans en rien dire à personne. Il est vrai que la Bretagne nous va encore éloigner ; c'est une rage : il semble que nous voulions nous aller jeter chacune dans la mer, et laisser toute la France entre nous deux : Dieu nous bénisse.

Je reçus, il y a deux jours, une lettre de M. le cardinal, qui est à la veille d'entrer dans sa solitude ; je crois qu'elle ne lui ôtera de longtemps l'amitié qu'il a pour vous : je suis plus que satisfaite, en mon particulier, de celle qu'il me témoigne.

Je vous vois user de votre autorité pour faire prendre médecine à votre fils : je crois que vous faites fort bien. Ce n'est pas un rôle qui vous convienne mal que celui du commandement ; mais vous êtes heureuse que votre enfant ne vous ait jamais vue avaler une médecine ; votre exemple détruirait vos raisonnements. Je songe à votre frère :

qui vaut mieux que tous les autres premiers méd

Mais, à propos, vous attendez mon conseil pour a madame la grande-duchesse à Montélimart : M. de vous conseille d'y aller, et vous n'avez point d'éq je ne comprends pas trop bien comme il l'entend ; m c'est d'y aller tout doucement à pied : je devine à- le parti que vous aurez pris, et je l'approuve. On ici comme une espèce de *Colonne* et de *Mazarin*, folie d'avoir quitté son mari, après quinze ans de car, pour tout le reste, on fait honneur à qui il est prison sera rude ; mais elle croit qu'on l'adoucira. persuadée qu'elle aimerait fort cette *maison* [1], q point à louer : ah ! qu'elle n'est point à louer et q torité et la considération seront poussées loin, si la c du retour est habile ! Cela est plaisant, que tous les de *Quanto* et toute sa politique s'accordent avec l tianisme, et que le conseil de ses amis ne soit que l chose avec celui de M. de Condom (*Bossuet*). Vous riez vous représenter le triomphe où elle est au de ses ouvriers, qui sont au nombre de douze c palais d'Apollidon [2] et les jardins d'Armide en s légère description. La femme de son ami solide (*l*

nettement devant toutes les duchesses; et celle qu'elle a placée (*madame de Richelieu*) témoigne tous les jours sa reconnaissance par les pas qu'elle fait faire.

Vous êtes bonne sur vos lamentations de Bretagne : je voudrais avoir Corbinelli ; vous l'aurez à Grignan, je vous le recommande ; et moi j'irai voir ces coquins qui jettent des pierres dans le jardin du patron. On dit qu'il y a cinq ou six cents bonnets bleus en Basse-Bretagne qui auraient bon besoin d'être pendus pour leur apprendre à parler : la Haute-Bretagne est sage, et c'est mon pays.

Mon fils me mande qu'il y a un détachement de dix mille hommes ; il n'en est pas : M. le prince y est, et M. le duc ; mais on me dit hier qu'il n'y aurait rien de dangereux, et qu'ils étaient pêle-mêle avec les ennemis, la rivière entre deux, comme disent les goujats. On ne dit rien de M. de Turenne, sinon qu'il est posté à souhait pour ne faire que ce qu'il lui plaira.

Il m'a paru que l'envie d'être approuvé de l'académie d'Arles pourra vous faire avoir quelques *maximes* de M. de La Rochefoucauld. Le *portrait* vient de lui ; et ce qui me le fit trouver bon, et le montrer au cardinal, c'est qu'il n'a jamais été fait pour être vu : c'était un secret que j'ai forcé, par le goût que je trouvai à des louanges en absence, de la part d'un homme qui n'est ni intime ami, ni flatteur. Notre cardinal trouva le même plaisir que moi à voir que c'était ainsi que la vérité forçait à parler de lui, quand on ne l'aimait guère, et qu'on croyait qu'il ne le saurait jamais [1]. Nous apprendrons bientôt comme il se trouve dans sa retraite : il faut souhaiter que Dieu s'en mêle, sans cela tout est mauvais.

Nous avons eu un froid étrange ; mais j'admire bien plus le vôtre ; il me semble qu'au mois de juin je n'avais

[1] Le cardinal de Retz, qui, à cette époque, n'avait point encore écrit ses Mémoires, paraît s'être ressouvenu de ce portrait quand il traça à son tour le portrait de La Rochefoucauld.

[redacted]

pas froid en Provence. Je vous vois dans une parfaite so litude; je vous plains moins qu'une autre; je garde m pitié pour bien d'autres sujets, et pour moi-même la pr mière. Je trouve qu'il est commode de connaître les lieu où sont les gens à qui l'on pense toujours : ne savoir c les prendre fait une obscurité qui blesse l'imaginatio votre chambre et votre cabinet me font mal, et pourta j'y suis quelquefois toute seule à songer à vous; c'est q je ne me soucie point de me tant épargner. Ne faites-vo point rétablir votre terrasse? Cette ruine me déplaît, vous ôte votre unique promenade. Voilà une lettre infini mais savez-vous que cela me plaît de causer avec vou Tous mes autres commerces languissent, par la raiso que les gros poissons mangent les petits. J'embrasse petit marquis; dites-lui qu'il a encore une autre mam au monde; je crois qu'il ne se souvient pas de moi. Adie ma très chère et très aimable enfant; je suis entièrement vous.

374. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 5 juillet 1675.

Je veux vous entretenir un moment, ma chère fille, d notre bon cardinal; voilà une lettre qu'il vous écrit; co seillez-lui fort de s'occuper et s'amuser à faire écrire so histoire; tous ses amis l'en pressent beaucoup : il n mande qu'il se trouve très bien dans son désert, qu'il regarde sans effroi, qu'il espère que la grace de Dieu soutiendra sa faiblesse. Il me témoigne une extrême ten dresse pour vous, et me prie de ne point partir sans ach ver vos affaires. Il se souvient du temps que vous aviez l fièvre tierce, et qu'il me priait, pour l'amour de lui, d'a voir soin de votre santé; je lui réponds sur le même to Il m'assure que les plus affreuses solitudes ne seraient p capables en mille ans de lui faire oublier l'amitié qu

nous a promise. Il a été reçu à Saint-Mihel avec des transports de joie; tout le peuple était à genoux, et le recevait comme une sauvegarde que Dieu leur envoie; les troupes qui y étaient sont délogées; les officiers sont venus prendre ses ordres pour s'éloigner et pour épargner qui il voudra. M. le cardinal de Bonzi m'a assurée que le pape, sans avoir encore reçu la lettre du cardinal de Retz, lui avait envoyé un bref, pour lui dire qu'il veut et entend qu'il garde son chapeau; que cette dignité ne l'empêchera pas de faire son salut. Le public ajoute que Sa Sainteté lui ordonne de ne faire sa retraite qu'à Saint-Denis; mais je doute de ce dernier, et je vous nomme mon auteur pour l'autre.

Je suis très persuadée qu'on ne pense plus à la cassolette : si j'avais prié qu'on ne l'envoyât point, j'en aurais fait souvenir; j'ai donc mieux fait de n'en point parler. Il n'y a point de nouvelle importante : on est toujours alerte du côté de M. de Turenne. Il y avait l'autre jour une madame Noblet, de l'hôtel de Vitri, qui jouait à la bassette avec MONSIEUR; on lui parla de M. de Vitri, qui est très malade; elle a dit à MONSIEUR : Hélas! Monsieur, j'ai vu ce matin son visage, il est fait comme un vrai *stratagème*; cela est plaisant; que voulait-elle donc dire? Madame de Richelieu a reçu des lettres du roi si excessivement tendres et obligeantes, qu'elle doit être plus que payée de tout ce qu'elle a fait [1]. Adieu, ma très chère et très parfaitement aimée. J'attends demain de vos nouvelles, et je vous embrasse très tendrement.

375. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 10 juillet 1675.

Je suis, je vous assure, au désespoir de l'inquiétude que

[1] Le rapprochement de la reine et de madame de Montespan était son ouvrage. (A. G.)

plutôt que sur celui de ma santé; je me sentais u
plus oppressée; je jugeai bien qu'il fallait me saigner
que de partir, afin de mettre cette saignée par pro
dans mes ballots. M. le cardinal, que j'allais voir to
jours, était parti; je vis cinq ou six jours de repos;
delà j'entrevis l'affaire de M. de Bellièvre, je voulai
donner tout entière, et à la sollicitation de votre peti
cès, cela fit que je rangeai ma saignée pour avoir tou
liberté; je ne vous mandai point tout ce détail, par
cela aurait eu l'air de faire l'empêchée, et cette disc
vous a coûté mille peines: j'en suis désespérée, ma
mais croyez que je ne vous tromperai jamais, et que
vant nos maximes de ne nous point épargner, je vous
derai toujours sincèrement comme je suis; fiez-vo
moi: par exemple, on veut encore que je me purg
bien! je le ferai dès que j'aurai du temps; n'en soye
point effrayée: un peu d'oppression m'avait fait sou
plutôt la saignée; je m'en porte fort bien, débarrassez
de cette inquiétude; au reste, ma fille, nous avons
notre petit procès de Ventadour; nous en avons fait le
rionnettes d'un grand, car nous l'avons sollicité. Les
cesses de Tingri étaient à l'entrée des juges, et moi

[redacted]

c'est la maison paternelle, et que les souliers du vieux chancelier en ont touché le pavé, et qu'ils sont accoutumés à la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois; et, sur cette vieille radoterie, ils sont logés pour vingt mille livres de rente. Que dites-vous de cette manière de penser? Madame de Coulanges a vu la grande-duchesse (*à Lyon*), entre deux accès de la colique de sa mère : elle dit que cette princesse est très changée, et qu'elle sera effacée par madame de Guise [1]; elle lui dit qu'elle vous avait vue à Pierrelate, et qu'elle vous avait trouvée extrêmement belle : mandez-moi quelque détail de son voyage; vous êtes cause que je l'irai voir.

Je m'en vais répondre à votre lettre du 3. Parlons de notre bon cardinal. Il n'était pas encore vrai que le pape lui eût envoyé un bref, quand madame de Vins vous l'a mandé; mais il est vrai présentement, c'était le cardinal Spada qui en avait répondu. Le bon pape a fait, ma très chère, sans comparaison, comme Trivelin [2], il a fait et donné la réponse avant que d'avoir reçu la lettre. Nous sommes tous ravis, et d'Hacqueville croit que notre cardinal ne fera point d'instance extraordinaire : il répondra seulement que ce n'est point pour avoir cru son salut impossible avec la pourpre, et qu'on verra dans sa lettre les véritables raisons qui l'avaient obligé à vouloir rendre son chapeau; mais que si Sa Sainteté persiste à lui commander de le garder, il est tout disposé à obéir; ainsi toutes les apparences sont qu'il sera toujours notre très bon cardinal. Il se porte bien dans sa solitude; il le faut croire, quand il le dit; il ne m'a point dit adieu pour jamais; au contraire, il m'a donné toute l'espérance du monde de le revoir, et m'a paru même avoir quelque joie non-seulement de m'en donner, mais de conserver pour lui cette petite espérance. Il gardera son équipage de chevaux et de car-

1 Élisabeth d'Orléans, sœur puînée de madame la grande-duchesse. (P.)
2 Personnage de la comédie italienne (P.)

rosses, car il ne peut plus avoir la modestie d'un pénitent à cet égard-là, comme dit la princesse d'Harcourt. Il m'écrit souvent de petits billets qui me sont bien chers, et me parle toujours de vous : écrivez-lui sur ce chapeau, et conseillez-lui de s'occuper.

On dit que M. de Saint-Vallier a épousé mademoiselle de Rouvroi; c'était un jeu joué que sa disgrace. La petite Saint-Valeri est hors d'affaire pour sa vie, mais sa beauté est fort incertaine. La prospérité du coadjuteur ne l'est point du tout; il est parfaitement content, et a raison de l'être : pour moi, je crois, comme vous, qu'il l'est encore plus du séjour de Paris que de l'archevêque de Paris. Vous avez très bien fait d'aller voir cette princesse : c'eût été une férocité que d'y manquer, et vous avez très bien fait de demeurer à Grignan, vous y ferez revenir plus tôt M. de Grignan : vous y aurez peut-être madame de Coulanges, Vardes et Corbinelli. Madame de Coulanges mande que votre *haine* est très commode, et qu'elle vous fait avoir un commerce admirable. Ma fille, ne me remerciez point de tout ce que je fais pour vous et pour mademoiselle de Méri ; réjouissez-vous plutôt avec moi du plaisir sensible que j'ai de faire des pas et des choses qui ont rapport à vous, et qui vous peuvent plaire.

376. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 12 juillet 1675.

C'est une des belles chasses qu'il est possible de voir, que celle que nous faisons après M. de B..... et M. de M..... Ils courent, ils se relaissent, ils se forlongent, ils rusent ; mais nous sommes toujours sur la voie, nous avons le nez bon, et nous les poursuivons toujours : si jamais nous les attrapons, comme je l'espère, je vous assure qu'ils seront bien bourrés; et puis je vous promets encore que, suivant le procéde noble des lévriers, nous les laisserons là pour

[redacted]

jamais, et n'y toucherons pas. Je vous manderai la fin de tout ceci : je ne pense pas à quitter cette affaire ; mais comme je vous empêche, sur l'amitié, d'être le plus grand capitaine du monde, l'abbé (*de Coulanges*) m'empêche d'être la personne la plus agitée et la plus occupée de vos affaires : il m'efface par son activité ; il est vrai qu'étant jointe à son habileté, il doit battre plus de pays que moi ; il le fait aussi, et dès sept heures du matin, il sort pour consulter les mots, les points et les virgules de cette transaction. Au reste, il y a quelquefois des disputes avec mademoiselle de Méri ; mais savez-vous ce qui les cause ? c'est assurément l'exactitude de l'abbé, beaucoup plus que l'intérêt : mais quand l'arithmétique est offensée, et que la règle de *deux et deux font quatre* est blessée en quelque chose, le bon abbé est hors de lui ; c'est son humeur, il le faut prendre sur ce pied-là : d'un autre côté, mademoiselle de Méri a un style tout différent ; quand, par esprit ou par raison, elle soutient un parti, elle ne finit plus, elle le pousse ; l'abbé se sent suffoqué par un torrent de paroles ; il se met en colère, et en sort par faire l'oncle, et dire qu'on se taise : on lui dit qu'il n'a point de politesse ; *politesse* est un nouvel outrage, et tout est perdu ; on ne s'entend plus ; il n'est plus question de l'affaire ; ce sont les circonstances qui sont devenues le principal : en même temps je me mets en campagne, je vais à l'un, je vais à l'autre, comme le cuisinier de la comédie[1] ; mais je finis mieux, car on en rit ; et, au bout du compte, que le lendemain mademoiselle de Méri retourne au bon abbé, et lui demande son avis ; bonnement il le lui donnera et la servira ; il a ses humeurs : quelqu'un est-il parfait ? Je vous réponds toujours d'une chose, c'est qu'il n'y aura qu'à rire de leurs disputes, tant que j'en serai témoin.

Adieu, ma très chère enfant : je ne sais point de nou-

[1] *Voyez* la scène de maître Jacques, cuisinier d'Harpagon, dans l'*Avare* de Molière, acte IV, *scène IV*. (P.)

[redacted]

velles. Notre cardinal se porte très bien; écrivez-lui, et qu'il ne s'amuse point à ravauder et répliquer à Rome; il faut qu'il obéisse, et qu'il use ses vieilles calottes, comme dit le gros abbé (*de Pontcarré*), qui se plaint de votre silence. M. de La Rochefoucauld vous mande que sa goutte est si parfaitement revenue, qu'il croit que la pauvreté reviendra aussi; du moins il ne sent point le plaisir d'être riche avec les douleurs qui le font mourir. Je vous embrasse mille fois.

377. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 19 juillet 1675.

Devinez d'où je vous écris, ma fille : c'est de chez M. de Pomponne; vous vous en apercevrez par le petit mot que madame de Vins vous dira ici. J'ai été avec elle, l'abbé Arnauld et d'Hacqueville, voir passer la procession de Sainte-Geneviève; nous en sommes revenus de très bonne heure, il n'était que deux heures; bien des gens n'en reviendront que ce soir. Savez-vous que c'est une belle chose que cette procession? Tous les différents religieux, tous les prêtres des paroisses, tous les chanoines de Notre-Dame, et M. l'archevêque pontificalement, qui va à pied, bénissant à droite et à gauche jusqu'à la métropole; il n'a cependant que la main gauche; et à la droite, c'est l'abbé de Sainte-Geneviève, nu-pieds, précédé de cent cinquante religieux, nu-pieds aussi, avec sa crosse et sa mitre, comme l'archevêque, et bénissant de même, mais modestement et dévotement, et à jeun, avec un air de pénitence qui fait voir que c'est lui qui va dire la messe dans Notre-Dame.

Le parlement en robes rouges, et toutes les compagnies supérieures, suivent cette châsse qui est brillante de pierreries, portée par vingt hommes habillés de blanc, nu-pieds. On laisse en otage à Sainte-Geneviève le prévôt des marchands et quatre conseillers, jusqu'à ce que ce précieux trésor y soit revenu. Vous allez me demander pourquoi on

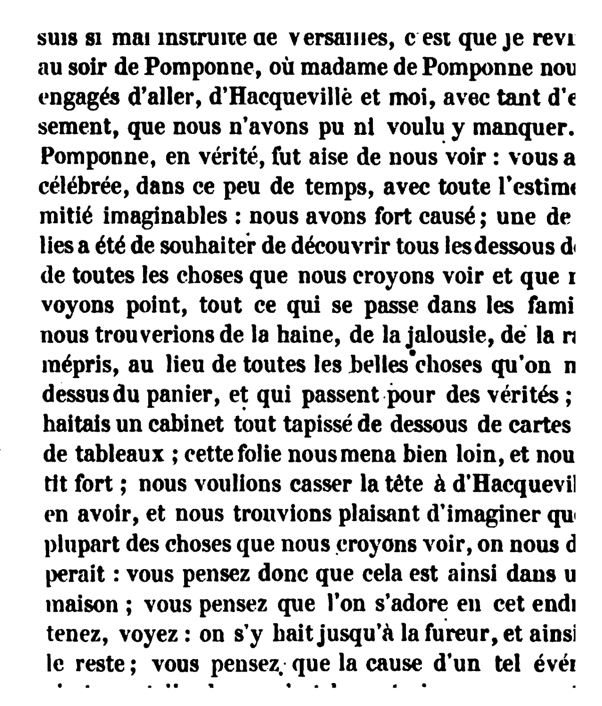
escendu cette châsse ; c'était pour faire cesser la pluie, pour demander le chaud ; l'un et l'autre étaient arrivés moment qu'on a eu ce dessein, de sorte que, comme it en général pour nous apporter toutes sortes de biens, rois que c'est à elle que nous devons le retour du roi : era ici dimanche ; je vous manderai mercredi tout ce qui peut mander. M. de La Trousse mène un détachement six mille hommes au maréchal de Créqui, pour aller ndre M. de Turenne ; La Fare et les autres demeurent ec les gendarmes-dauphin dans l'armée de M. le prince. oici des dames qui attendent leurs maris, au *prorata* de ur impatience. L'autre jour, MADAME et madame de Moaco prirent d'Hacqueville à l'hôtel de Gramont, pour s'en ler courir les rues *incognito*, et se promener aux Tuilees : comme Madame n'est point sur le pied d'être galante, le se joue parfaitement bien de sa dignité. On attend à ute heure madame de Toscane ; c'est encore un des biens la châsse de Sainte-Geneviève. Je vis hier une de vos ttres entre les mains de l'abbé de Pontcarré ; c'est la plus vine lettre du monde, il n'y a rien qui ne pique et qui ne it salé ; il en a envoyé une copie à l'Éminence, car l'orinal est gardé comme la châsse. Adieu, ma très chère et s parfaitement aimée ; vous êtes si vraie, que je ne rats rien sur tout ce que vous me dites de votre tendresse ; us pouvez juger si j'en suis touchée.

378. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 24 juillet 1675.

Il fait bien chaud aujourd'hui, ma très chère belle ; et, lieu de m'inquiéter dans mon lit, la fantaisie m'a pris de lever, quoiqu'il ne soit que cinq heures du matin, pour aser un peu avec vous.

Le roi arriva dimanche matin à Versailles ; la reine, dame de Montespan et toutes les dames étaient allées



suis si mal instruite de Versailles, c'est que je revi
au soir de Pomponne, où madame de Pomponne nou
engagés d'aller, d'Hacqueville et moi, avec tant d'e
sement, que nous n'avons pu ni voulu y manquer.
Pomponne, en vérité, fut aise de nous voir : vous a
célébrée, dans ce peu de temps, avec toute l'estime
mitié imaginables : nous avons fort causé ; une de
lies a été de souhaiter de découvrir tous les dessous d
de toutes les choses que nous croyons voir et que n
voyons point, tout ce qui se passe dans les fami
nous trouverions de la haine, de la jalousie, de la r
mépris, au lieu de toutes les belles choses qu'on n
dessus du panier, et qui passent pour des vérités ;
haitais un cabinet tout tapissé de dessous de cartes
de tableaux ; cette folie nous mena bien loin, et nou
tit fort ; nous voulions casser la tête à d'Hacquevil
en avoir, et nous trouvions plaisant d'imaginer qu
plupart des choses que nous croyons voir, on nous d
perait : vous pensez donc que cela est ainsi dans u
maison ; vous pensez que l'on s'adore en cet endr
tenez, voyez : on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi
le reste ; vous pensez que la cause d'un tel évén

[redacted]

est ennuyeuse! Nous avons chaud, nous autres, il n'y a plus qu'en Provence où l'on ait froid. Je suis très persuadée que notre châsse (*de Sainte-Geneviève*) a fait ce changement; car, sans elle, nous apercevions comme vous que le procédé du soleil et des saisons était changé; je crois que j'eusse trouvé, comme vous, que c'était la vraie raison qui nous avait précipité tous ces jours auxquels nous avions tant de regret: pour moi, mon enfant, j'en sentais une véritable tristesse, comme j'ai senti toute la joie de passer les étés et les hivers avec vous; mais quand on a le déplaisir de voir ce temps passé, et passé pour jamais, cela fait mourir: il faut mettre à la place de cette pensée l'espérance de se revoir.

J'attends un peu de frais pour me purger, et un peu de paix en Bretagne pour partir. Madame de Lavardin, madame de La Troche, M. d'Harouïs et moi, nous consultons notre voyage, et nous ne voulons pas nous aller jeter dans la fureur qui agite notre province; elle augmente tous les jours: ces démons sont venus piller et brûler jusqu'auprès de Fougères; c'est un peu trop près des Rochers. On a recommencé à piller un bureau à Rennes; madame de Chaulnes est à demi morte des menaces qu'on lui fait tous les jours; on me dit hier qu'elle était arrêtée, et que même les plus sages l'ont retenue, et ont mandé à M. de Chaulnes qui est au Fort-Louis, que si les troupes qu'il a demandées font un pas dans la province, madame de Chaulnes court risque d'être mise en pièces. Il n'est cependant que trop vrai qu'on doit envoyer des troupes, et on a raison de le faire; car, dans l'état où sont les choses, il ne faut pas de remèdes anodins; mais ce ne serait pas une sagesse de partir avant que de voir ce qui arrivera de cet extrême désordre. On croit que la récolte pourra séparer toute cette belle assemblée; car enfin il faut bien qu'ils ramassent leurs blés: ils sont six ou sept mille, dont le plus habile n'entend pas un mot de français. M. Boucherat me contait

l'autre jour qu'un curé avait reçu devant ses paroissiens une pendule qu'on lui envoyait *de France :* car c'est ainsi qu'ils disent : ils se mirent tous à crier en leur langage, que c'était *la Gabelle*, et qu'ils le voyaient fort bien. Le curé habile leur dit sur le même ton : Point du tout, mes enfants, ce n'est point *la Gabelle*, vous ne vous y connaissez pas, c'est *le Jubilé ;* en même temps les voilà à genoux : que dites-vous de l'esprit fin de ces *Messieurs?* Quoi qu'il en soit, il faut un peu voir ce que deviendra ce tourbillon : ce n'est pas sans déplaisir que je retarde mon voyage; il est placé et rangé comme je le desire ; il ne peut être remis dans un autre temps sans me déranger beaucoup de desseins ; mais vous savez ma dévotion pour la Providence ; il faut toujours en revenir là, et vivre au jour la journée : mes paroles sont sages, comme vous voyez, mais très souvent mes pensées ne le sont pas. Vous devinez aisément qu'il y a un point où je ne puis me servir de la résignation que je prêche aux autres.

Mademoiselle d'Eeaubonne [1] fut mariée avant-hier. Votre frère voudrait bien donner son guidon pour être colonel du régiment de Champagne ; M. de Grignan l'a été ; mais toutes nos bonnes têtes ne sont pas trop d'avis qu'il augmente sa dépense de quinze ou seize mille francs dans le temps où nous sommes. Il est revenu une grande quantité de monde avec le roi ; le grand-maître, messieurs de Soubise, Termes, Brancas, La Garde, Villars, le comte de Fiesque ; pour ce dernier, on est tenté de dire : *Di cortesia piu che di guerra amico* ; il n'y avait pas un mois qu'il était arrivé à l'armée. M. de Pomponne dit qu'on ne peut jamais souhaiter la bataille de meilleur cœur, ni vouloir être plus résolument que le roi au premier rang, lorsqu'on crut qu'on serait obligé de la donner à Limbourg. Il nous conta des choses admirables de la manière dont Sa Majesté vivait

[1] Antoinette Lefèvre d'Eaubonne, mariée à M. Le Goux de La Berchère

[redacted]

ec tout le monde, et surtout avec M. le prince et M. le c : tous ces détails sont fort agréables à entendre.

Au reste, ma fille, cette cassolette est venue ; elle ressemble assez à un *jubilé*[1] : elle pèse plus, et est beaucoup ins belle que nous ne pensions : c'est une antique qui ppelle donc une *cassolette ;* mais rien n'est plus mal travillé ; cependant c'est une vraie pièce à mettre à Grignan, nullement à Paris : notre bon cardinal a fait de cela nme de sa musique, qu'il loue sans s'y connaître ; ce 'il y a à faire, c'est de l'en remercier tout bonnement, ne pas lui donner la mortification de croire que l'on n'est s charmé de son présent : il ne faut pas aussi vous figu- : que ce présent soit autre chose, selon lui, qu'une pure gatelle, dont le refus serait une très grande rudesse. Je en vais l'en remercier en attendant votre lettre. Quand vous ai proposé de lui conseiller de s'amuser à écrire son stoire, c'est qu'on m'avait dit de le lui conseiller de mon té, et que tous ses amis ont voulu être soutenus, afin 'il parût que tous ceux qui l'aiment sont dans le même itiment[2]. Il se porte très bien, je vous en assure ; ce st plus comme cet hiver ; le régime et les viandes simples nt entièrement remis. Il est vrai que Castor et Pollux ont rté la nouvelle de Rome. Vous dites fort plaisamment it ce qu'on a dit ici ; mais je n'ai fait que l'entendre re- e, sans avoir eu le malheur de me trouver avec ceux qui isonnent si bien. Je ne vois, Dieu merci, que des gens i envisagent son action dans toute sa beauté, et qui l'ai- nt comme nous. Ses amis veulent qu'il ne se cloue point Saint-Mihel, et lui conseillent d'aller à Commerci, et quelefois à Saint-Denis. Il gardera son équipage en faveur sa pourpre ; je suis persuadée avec joie que sa vie n'est int finie.

Madame de Sévigné emploie ici le mot *jubilé* pour pendule.

C'est aux instances des amis de M. le cardinal de Retz que le public redevable des Mémoires de sa vie, qui n'ont été imprimés que longps après sa mort, et avec des lacunes considérables. (P.)

Madame la grande-duchesse et madame de Sainte-Même [1] ont fort parlé ici de votre beauté. J'aurais vu cette princesse sans notre voyage de Pomponne : tout le monde la trouve comme vous l'avez représentée, c'est-à-dire d'une tristesse effroyable. Madame de Montmartre [2] alla s'emparer d'elle à Fontainebleau : on lui prépare une affreuse prison.

Madame de Montlouet [3] a la petite-vérole ; les regrets de sa fille sont infinis ; et la mère est au désespoir de ce que sa fille ne veut point la quitter pour aller prendre l'air, comme on lui ordonne : pour de l'esprit, je pense qu'elles n'en ont pas du plus fin ; mais pour des sentiments, ma belle, c'est tout comme chez nous, et aussi tendres, et aussi naturels. Vous me dites des choses si extrêmement bonnes sur votre amitié pour moi, et à quel rang vous la mettez, qu'en vérité je n'ose entreprendre de vous dire combien j'en suis touchée, et de joie, et de tendresse, et de reconnaissance ; mais vous le comprendrez aisément, puisque vous croyez savoir à quel point je vous aime : le dessous de vos cartes est agréable pour moi. M. de Pomponne disait, en demeurant d'accord que rien n'est général : « Il paraît que madame de Sévigné aime passion- « nément madame de Grignan : savez-vous le dessous des « cartes ? voulez-vous que je vous le dise ? *c'est qu'elle « l'aime passionnément.* » Il pourrait y ajouter, à mon éternelle gloire, *et qu'elle en est aimée.*

J'ai le paquet de vos soies ; je voudrais bien trouver quelqu'un qui vous le portât ; il est trop petit pour les voitures, et trop gros pour la poste : je crois que j'en pourrais dire autant de cette lettre. Adieu, ma très aimable et très chere enfant ; je ne puis jamais vous trop aimer ; quel-

[1] Femme du premier écuyer de la grande-duchesse de Toscane.
[2] Françoise-Renée de Lorraine de Guise, abbesse de Montmartre.
[3] Louise-Henriette Rouault de Thiembrune, veuve de François de Bullion, marquis de Montlouet.

ques peines qui soient attachées à cette tendresse, celle que vous avez pour moi mériterait encore plus, s'il était possible.

379. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE LA FAYETTE.

A Paris, le mardi 24....

Vous savez, ma belle, qu'on ne se baigne pas tous les ours ; de sorte que, pendant les trois jours que je n'ai pu ne mettre dans la rivière, j'ai été à Livry, d'où je revins ier, avec dessein d'y retourner quand j'aurai achevé mes ains, et que notre abbé aura fait quelques petites affaires u'il a encore ici. La veille de mon départ pour Livry, 'allai voir MADEMOISELLE, qui me fit les plus grandes caesses du monde; je lui fis vos compliments, et elle les eçut fort bien ; du moins ne me parut-il pas qu'elle eût ien sur le cœur; j'étais allée avec mademoiselle de Ramouillet, madame de Valençai et madame de Lavardin : résentement elle s'en va à la cour, et cet hiver, elle sera si ise qu'elle fera bonne chère [1] à tout le monde. Je ne sais oint de nouvelles pour vous mander aujourd'hui, car il y trois jours que je n'ai vu *la gazette*. Vous saurez pourant que madame des N..... est morte, et que Trévigny, on amant, en a pensé mourir de douleur; pour moi, j'auais voulu qu'il en fût mort pour l'honneur des dames. Je uis toujours couperosée, ma pauvre petite, et je fais touours des remèdes; mais comme je suis entre les mains de ourdelot, qui me purge avec des melons et de la glace, et ue tout le monde me vient dire que cela me tuera, cette ensée me met dans une telle incertitude, qu'encore que je ne trouve bien de ce qu'il m'ordonne, je ne le fais pourant qu'en tremblant. Adieu, ma très chère, vous savez ien qu'on né peut vous aimer plus tendrement que je fais.

1 Vieux mot qui signifie accueil.

380. — A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 26 juillet 1675.

Il me semble, ma très chère, que je ne vous écrirai aujourd'hui qu'une petite lettre, parcequ'il est fort tard. Croiriez-vous bien que je reviens de l'Opéra avec M. et madame de Pomponne, l'abbé Arnauld [1], madame de Vins, la bonne Troche, et d'Hacqueville? La fête se faisait pour l'abbé Arnauld, qui n'en a pas vu depuis Urbain VIII, qu'il était à Rome avec M. d'Angers [2] : il a été fort content. Je suis chargée des compliments de toute la loge; mais surtout de M. de Pomponne, qui vous prie bien sérieusement de compter sur son amitié, malgré votre absence.

Je vis hier madame la grand'duchesse; elle me parut comme vous me l'aviez dépeinte : l'ennui est écrit et gravé sur son visage; elle est très sage et d'une tristesse qui attendrit, mais je crois qu'elle reprendra ici sa joie et sa beauté : elle a fort bien réussi à Versailles; le roi l'a trouvée très aimable, et lui adoucira sa prison : sa beauté n'effraie pas, et l'on se fait une belle ame de la plaindre et de la louer. Elle fut transportée de Versailles, et des caresses de sa noble famille : elle n'avait point vu M. le dauphin, ni MADEMOISELLE. Comme sa réputation n'a jamais eu ni tour, ni atteinte, il y aura une sorte de charité à la divertir. Elle me parla fort de vous et de votre beauté : je lui dis, comme de moi, ce que vous me mandez; c'est que vous subsistez encore sur l'air de Paris; elle le croit, et que les airs et les pays chauds donnent la mort; elle ne pouvait se taire de vous et du mauvais souper

1 Frère aîné de M. de Pomponne. (P.)

2 Henri Arnauld, oncle de M. de Pomponne, connu d'abord sous le nom d'abbé de Saint-Nicolas, depuis évêque d'Angers, et l'un des plus saints prélats qu'ait eus l'Église de France. (P.)

[redacted]

qu'elle vous avait donné[1] : elle était fort contente de M. de Grignan, et de Ripert[2] qui l'avait relevée de son carrosse versé. Elle a dans la tête madame de C...... comme la plus folle, la plus hardie, la plus coquette, la plus extravagante personne qu'elle ait jamais vue; et qu'on lui dise que madame la grand'duchesse n'a remarqué qu'elle dans la Provence, quelle gloire! et voilà ce que c'est.

J'ai si bien fait que madame de Monaco est toujours malade : si elle avait de la santé, il faudrait quitter la partie; sa faveur est délicieuse entre MONSIEUR et MADAME. Je crains que madame de Langeron ne se console, et si, j'ai fait de mon mieux. Vous expliquez et comprenez fort bien le *fantôme;* on le dit présentement pour dire un *stratagème.* Nos voyages sont suspendus, comme je vous ai dit; je m'en irai avec M. d'Harouïs, nous prendrons notre temps; la Bretagne est plus enflammée que jamais. Madame de Chaulnes n'est pas prisonnière en forme; mais une de ses amies voudrait de tout son cœur qu'elle ne fût pas à Rennes, d'où elle ne peut sortir, à cause des désordres qui sont tels que je vous les ai dits.

La cour s'en va à Fontainebleau; c'est MADAME qui le veut. Il est certain que *l'ami de Quantova* (*Louis XIV*) dit à sa femme et à son curé par deux fois : Soyez persuadés que je n'ai pas changé les résolutions que j'avais en partant : fiez-vous à ma parole, et instruisez les curieux de mes sentiments.

Mademoiselle d'Armagnac est mariée à ce Cadaval[3] : elle est belle et jolie; c'est le chevalier de Lorraine qui l'épouse : elle fait pitié d'aller chercher si loin la consommation. J'enverrai bientôt à M. de Grignan les airs de l'opéra. S'il est auprès de vous, je l'embrasse et le conjure

[1] A Pierrelate, petite ville du Bas-Dauphiné, où madame de Grignan s'était rendue pour saluer madame la grand'duchesse à son passage. (P.)

[2] L'homme d'affaires de M. de Grignan.

[3] Nugno-Alvare Péréira de Mello, duc de Cadaval en Portugal. (P.)

d'avoir grand soin de vous. Adieu, ma très chère enfant : je ne sais si c'est que le cardinal de Retz m'a priée d'avoir soin de vos intérêts; mais je languis quand je ne fais rien pour vous : sa recommandation fait plus en moi que sa bénédiction. Mandez-moi toujours extrêmement de vos nouvelles : rien n'est petit à cet égard, rien n'est indifférent.

381. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 24 juillet 1675.

Ce que vous dites du temps est divin. Il est vrai, ma fille, qu'on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, parcequ'on ne saurait venir à bout de le passer : ce sont des bourbiers d'où l'on sort; encore le bourbier nous arrête, et le temps va. Je suis fort aise que vous soyez paisiblement à Grignan jusqu'au mois d'octobre : Aix vous eût paru étrange au sortir d'ici; la solitude et le repos de Grignan délayent un peu les idées : vous avez eu bien de la raison d'en user ainsi. M. de Grignan vous est présentement une compagnie; votre château en sera rempli, et votre musique perfectionnée. Il faut pâmer de rire de ce que vous dites de l'air italien : le massacre que vos chantres en font, corrigé par vous, est un martyre pour ce pauvre Vorey, qui fait voir la punition qu'il mérite. Vous souvient-il du lieu où vous l'avez entendu, et du joli garçon qui le chantait, qui vous donna si promptement dans la vue? Cet endroit-là de votre lettre est d'une folie charmante : je prie M. de Grignan d'apprendre cet air tout entier; qu'il fasse cet effort pour l'amour de moi, et nous le chanterons ensemble.

Je vous ai mandé, ma très chère, comme nos folies de Bretagne m'arrêtaient pour quelques jours. M. de Forbin[1]

[1] Le bailli de Forbin, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires du roi, et lieutenant-général des armées de Sa Majesté. (P.)

[redacted]

doit partir avec six mille hommes pour punir notre Bretagne, c'est-à-dire la ruiner : ils s'en vont par Nantes; c'est ce qui fait que je prendrai la route du Mans avec madame de Lavardin : nous regardons ensemble le temps que nous devons prendre. M. de Pomponne a dit à M. de Forbin qu'il avait des terres en Bretagne, et lui a donné le nom de celles de mon fils. La châsse de Sainte-Geneviève nous donne ici un temps admirable. La Saint-Géran est dans le chemin du ciel. La bonne Villars n'a point reçu votre lettre ; c'est une douleur.

Voici une petite histoire qui se passa, il y trois jours. Un pauvre passementier, dans ce faubourg Saint-Marceau, était taxé à dix écus pour un impôt sur les maîtrises : il ne les avait pas. On le presse et represse : il demande du temps ; on le lui refuse : on prend son pauvre lit et sa pauvre écuelle. Quand il se vit en cet état, la rage s'empara de son cœur; il coupa la gorge à trois de ses enfants qui étaient dans sa chambre : sa femme sauva le quatrième, et s'enfuit. Le pauvre homme est au Châtelet; il sera pendu dans un jour ou deux. Il dit que tout son déplaisir, c'est de n'avoir pas tué sa femme et l'enfant qu'elle a sauvé. Songez, ma fille, que cela est vrai comme si vous l'aviez vu, et que depuis le siége de Jérusalem, il ne s'est point vu une telle fureur.

On devait partir aujourd'hui pour Fontainebleau, où les plaisirs devaient devenir des peines par leur multiplicité. Tout était prêt ; il arrive un coup de massue qui rabaisse la joie. Le peuple dit que c'est à cause de *Quantova* (*madame de Montespan*). L'attachement est toujours extrême : on en fait assez pour fâcher le curé et tout le monde, et peut-être pas assez pour elle ; car dans son triomphe extérieur, il y a un fonds de tristesse.

Vous parlez des plaisirs de Versailles ; et dans le temps qu'on allait à Fontainebleau pour s'abîmer dans la joie, voilà M. de Turenne tué ; voilà une consternation géné-

rale; voilà M. le prince qui court en Allemagne; voilà la France désolée. Au lieu de voir finir les campagnes, et d'avoir votre frère, on ne sait plus où l'on en est. Voilà le monde dans son triomphe, et voilà des événements surprenants, puisque vous les aimez : je suis assurée que vous serez bien touchée de celui-ci. Je suis épouvantée de la prédestination de ce M. Desbrosses : peut-on douter de la Providence, et que le canon qui a choisi de loin M. de Turenne entre dix hommes qui étaient autour de lui, ne fût chargé depuis une éternité? Je m'en vais rendre cette histoire tragique à M. de Grignan pour celle de Toulon : plût à Dieu qu'elles fussent égales!

Vous devez écrire à M. le cardinal de Retz; nous lui écrivons tous : il se porte très bien, et fait une vie très religieuse. Il va à tous les offices; il mange au réfectoire les jours maigres. Nous lui conseillons d'aller à Commerci : il sera très affligé de la mort de M. de Turenne. Écrivez au cardinal de Bouillon; il est inconsolable.

Adieu, ma chère enfant; vous n'êtes que trop reconnaissante; vous faites un jeu de dire du mal de votre ame; je crois que vous sentez bien qu'il n'y en a pas une plus belle ni meilleure. Vous craignez que je ne meure d'amitié; je serais honteuse de faire ce tort à l'autre; mais laissez-moi vous aimer à ma fantaisie. Vous avez écrit une lettre admirable à Coulanges : quand le bonheur m'en fait voir quelqu'une, j'en suis ravie. Tout le monde se cherche pour parler de M. de Turenne; on s'attroupe : tout était hier en pleurs dans les rues; le commerce de toute autre chose était suspendu.

382. — A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce 31 juillet 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher Comte, pour

[redacted]

ous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver n France : c'est la mort de M. de Turenne, dont je suis ssurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous : sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le oi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du lus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. 'oute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa 'évanouir. On était prêt d'aller se divertir à Fontaine-leau ; tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté i sincèrement : tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, t tout le peuple était dans le trouble et dans l'émotion. 'hacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je ous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait uelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une onduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne : lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa loire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper l'ar-iée des ennemis devant lui, et le 27, qui était samedi, alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : on dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il man-ait au roi, à midi, que, dans cette pensée, il avait envoyé ire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il iande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra n courrier pour apprendre au roi la suite de cette entre-rise : il cachette sa lettre [1], et l'envoie à deux heures. Il a sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on re de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, ui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez pen-:r les cris et les pleurs de cette armée : le courrier art à l'instant ; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de orte qu'à une heure l'une de l'autre, le roi eut une let-e de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est ar-ivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que

1 Cette dernière lettre de Turenne est imprimée parmi les *Lettres mili-aires de Louis XIV*, tom. 3, p. 211.

[redacted]

les armées sont assez près l'une de l'autre; que Lorges commande à la place de son oncle, et que peut être comparable à la violente affliction de tout armée. Le roi a ordonné en même temps à M. le courir en poste, en attendant M. le prince qui doit mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le est long, tout est à craindre dans cet entre-temps une cruelle chose que cette fatigue pour M. le Dieu veuille qu'il en revienne! M. de Luxembou meure en Flandre pour y commander en chef. L tenants-généraux de M. le prince sont MM. de D de La Feuillade. Le maréchal de Créqui demeure o Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvo posa au roi de réparer cette perte, en faisant hui raux au lieu d'un; c'est y gagner[1]. En même te fit huit maréchaux de France, savoir: M. de Roc à qui les autres doivent un remerciement; MM. de bourg, Duras, La Feuillade, d'Estrades, Navailles, berg et Vivonne. En voilà huit bien comptés: laisse méditer sur cet endroit. Le grand-maître[3] désespoir; on l'a fait duc; mais que lui donne c gnité? Il a les honneurs du Louvre par sa charg passera point au parlement à cause des conséque sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé[4]: ce c'est une grace, et s'il était veuf, il pourrait épous que jeune veuve. Vous savez la haine du comte mont pour Rochefort; je le vis hier, il est enragé; écrit, et l'a dit au roi. Voici la lettre:

[1] Madame de Cornuel disait que c'était la monnaie de Turen singulier que ce joli mot si connu ait échappé à madame de Sévign

[2] M. de Louvois, voulant faire M. de Rochefort maréchal de Fr pouvait parvenir qu'en proposant les sept autres, qui étaient plu lieutenants-généraux que M. de Rochefort. (P.)

[3] Le comte du Lude, grand-maître de l'artillerie.

[4] Renée-Eléonore de Bouillé, première femme du comte du Lud sa vie à Bouillé, par un goût singulier qu'elle avait pour la chasse.

[redacted]

MONSEIGNEUR,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite[1].

C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le Comte DE GRAMONT.

Adieu, Rochefort.

Je crois que vous trouverez ce compliment comme on l'a trouvé ici. Il y a un almanach que j'ai vu, c'est de Milan; on y lit au mois de juillet : *Mort subite d'un grand;* et au mois d'août : *Ah! que vois-je!* On est ici dans des craintes continuelles : cependant nos six mille hommes sont partis pour abîmer notre Bretagne; ce sont deux Provençaux[2] qui ont cette commission. M. de Pomponne a recommandé nos pauvres terres. M. de Chaulnes et M. de Lavardin sont au désespoir : voilà ce qui s'appelle des dégoûts. Si jamais vous faites les fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger : admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance. Voilà, mon cher Comte, tout ce que nous savons jusqu'à l'heure qu'il est : en récompense d'une très aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir; j'en suis en vérité aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait; et plus on le connaissait, plus on l'aimait, et plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame; je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle; il est naturel de communiquer

1 Vers du *Cid*.

2 Le bailli de Forbin, dont il a été mention ci-devant, et le marquis de Vins, capitaine-lieutenant de la seconde compagnie des mousquetaires du roi. (P.)

tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

383. — A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 2 août 1675.

Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon est inconsolable ; il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment ; il arrêta son carrosse, comme il revenait de Pontoise à Versailles : le cardinal ne comprit rien à ce discours ; comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit ; le cardinal fit courre après, et sut ainsi cette terrible mort ; il s'évanouit ; on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. Madame de Guénégaud et Cavoye l'ont été voir ; ils ne sont pas moins affligés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon : je lui dis par avance votre affliction, et par l'intérêt que vous prenez à ce qui le touche, et par l'admiration que vous aviez pour le héros. N'oubliez pas de lui écrire : il me paraît que vous écrivez très bien sur toutes sortes de sujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paraît fort touché dans Paris de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courrier d'Allemagne ; Montécuculli, qui s'en allait, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisaient des cris qui s'entendaient de deux lieues ; nulle considération ne les pouvait retenir ; ils criaient qu'on les menât au combat ; qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur ; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort ; qu'on les laissât faire, qu'ils étaient furieux, et qu'on le

[redacted]

menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui était à M. de Turenne, et qui est venu parler au roi; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis et les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps; vous pouvez penser s'il tomba de cheval et s'il mourut! cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion; et puis on jeta un manteau sur son corps. Ce Boisguyot, c'est ce gentilhomme, ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus prochaine maison. M. de Lorges était à près d'une demi-lieue de là; jugez de son désespoir, c'est lui qui perd tout, et qui demeure chargé de l'armée et de tous les événements jusqu'à l'arrivée de M. le prince, qui a vingt-deux jours de marche. Pour moi, je pense mille fois le jour au chevalier de Grignan, et je ne m'imagine pas qu'il puisse soutenir cette perte sans perdre la raison : tous ceux qu'aimait M. de Turenne sont fort à plaindre.

Le roi disait hier en parlant des huit nouveaux maréchaux : Si Gadagne avait eu patience, il serait du nombre; mais il s'est retiré, il s'est impatienté, c'est bien fait. On dit que le comte d'Estrées cherche à vendre sa charge; il est du nombre des désespérés de n'avoir point le bâton. Devinez ce que fait Coulanges; il copie mot à mot, et sans s'incommoder, toutes les nouvelles que je vous écris. Je vous ai mandé comme le grand grand-maître [1] est duc; il n'ose se plaindre; il sera maréchal de France à la première voiture; et la manière dont le roi lui a parlé passe de bien loin l'honneur qu'il a reçu. Sa Majesté lui dit de donner à Pomponne son nom et ses qualités; il répondit : Sire, je lui donnerai le brevet de mon grand-père; il n'aura qu'à le faire copier. Il faut lui faire un compliment. M. de Grignan en a beaucoup à faire, et peut-être des ennemis; car

[1] Le comte du Lude.

tendent du *Monseigneur*, et c'est une injustice qu'on ut leur faire comprendre.

reviens à M. de Turenne, qui, en disant adieu à M. le inal de Retz, lui dit : « Monsieur, je ne suis point un seur ; mais je vous prie de croire sérieusement que, ans ces affaires-ci, où peut-être on a besoin de moi, je me etirerais comme vous ; et je vous donne ma parole que, si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre [1], et je mettrai, à votre exemple, quelque temps entre la vie et la mort. » Je tiens cela de d'Hacqueville, qui ne l'a dit qu'à depuis deux jours. Notre cardinal sera sensiblement touché de cette perte. Il me semble, ma fille, que vous ne vous lassez point d'en entendre parler : nous sommes convenus qu'il y a des choses dont on ne peut trop savoir de détails. J'embrasse M. de Grignan : je vous souhaiterais quelqu'un à tous deux avec qui vous pussiez parler de M. de Turenne : les Villars vous adorent ; Villars est revenu ; mais Saint-Géran et sa tête sont demeurés : sa femme espérait qu'on aurait quelque pitié de lui, et qu'on le ramènerait. Je crois que La Garde vous mande le dessein qu'il a de vous aller voir : j'ai bien envie de lui dire adieu pour ce voyage ; le mien, comme vous savez, est un peu différé : il faut voir l'effet que fera dans notre pays la marche de six mille hommes commandés par deux Provençaux. Il est bien dur à M. de Lavardin d'avoir acheté une charge quatre cent mille francs pour obéir à M. de Forbin ; car encore M. de Chaulnes conserve l'ombre du commandement. Madame de Lavardin et M. d'Harouis sont mes boussoles : ne soyez point en peine de moi, ma très chère, ni de ma santé ; je me purgerai après le plein de la lune, et quand on aura des nouvelles d'Allemagne.

1 Cette façon de parler est peut-être une allusion à ces vers d'une épitaphe du poëte Tristan :

Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître. (A. G.)

[redacted]

Adieu, ma chère enfant, je vous aime si passionnément, que je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin; si quelqu'un souhaitait mon amitié, il devrait être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait.

384. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 7 août 1675.

Quoi! je ne vous ai point parlé de Saint-Marcel, en vous parlant de Sainte-Geneviève! je ne sais pas où j'avais l'esprit. Saint-Marcel vint prendre Sainte-Geneviève jusque chez elle; sans cela on ne l'eût pas fait aller : c'étaient les orfèvres qui portaient la châsse du saint; il y avait pour deux millions de pierreries, c'était la plus belle chose du monde. La sainte allait après, portée par ses enfants, nu-pieds, avec une dévotion extrême : au sortir de Notre-Dame, le bon saint alla reconduire la bonne sainte jusqu'à un certain endroit marqué, où ils se séparent toujours; mais savez-vous avec quelle violence? Il faut dix hommes de plus pour les porter, à cause de l'effort qu'ils font pour se rejoindre; et si, par hasard, ils s'étaient approchés, puissance humaine, ni force humaine ne les pourraient séparer : demandez aux meilleurs bourgeois et au peuple; mais on les empêche, et ils font seulement l'un à l'autre une douce inclination, et puis chacun s'en va chez soi. A quoi pouvais-je penser de ne vous point conter ces merveilles? Pour votre équipée du feu de saint Jean-Baptiste, je ne puis y penser sans que la sueur m'en monte au front. Quelle folie en l'état où vous étiez! quelle foule! quelle chambre! quel échafaud! Ma bonne, je vous prie de ne m'en plus parler.

Je vous ai mandé que je ne pars pas encore pour la Bretagne. Vous croyez bien que je n'oublierai point de vous marquer l'adresse de mon nouvel ami de la poste; il sera plus fidèle que du Bois, et nous aurons deux fois la semaine

des nouvelles : je m'y trouve encore plus intéressée que vous, c'est ma vie partout ; mais, aux Rochers, ce serait mourir que de n'avoir point cette consolation. Je porterai des livres et de l'ouvrage ; ces amusements ne vont que bien loin après le soin de notre commerce. Vos lettres seront étranges sur les nouvelles de l'armée, jusqu'à ce que vous ayez su la mort de M. de Turenne ; tout est confondu : il n'y a plus ni Flandre, ni Allemagne, ni petit-frère que l'on puisse espérer. Nous verrons dans quelques jours comme tout se rangera, et le train que prendra notre province, et M. de Forbin, avec sa petite armée. Je vous conseille d'écrire à notre bon cardinal sur cette grande mort ; il en sera touché : on disait l'autre jour, en bon lieu, que l'on ne connaissait que deux hommes au-dessus des autres hommes, lui et M. de Turenne : le voilà donc seul dans ce point d'élévation. Quand vous aurez écrit cette première lettre, croyez-moi, ne vous contraignez point ; s'il vous vient quelque folie au bout de votre plume, il en est charmé aussi bien que du sérieux : le fonds de religion n'empêche point encore ces petites *chamarrures*. Il laisse toujours aller les épigrammes à notre gros abbé (*de Pontcarré*).

Voilà votre madame de Schomberg maréchale ; elle est fort louable de passer sa vie en Languedoc, pour être plus près de Catalogne [1] ; peut-être que sa santé contribue à ce séjour. Ce serait un joli voyage à M. de Grignan et à La Garde, de l'aller voir aux eaux. Tout ceci fera sans doute changer de place à son mari.

Le chevalier de Buous est bien content de moi : je suis sa résidente chez M. de Pomponne. Guilleragues a fait des merveilles dans sa gazette ; mais je trouve les dernières louanges un peu embarrassées [2] : j'aimerais mieux un style plus naturel et moins recherché. Mon fils me mande

[1] M. de Schomberg était de la promotion des huit maréchaux de France créés le 30 juillet précédent ; il commandait alors en Catalogne. (P.)

[2] Il s'agissait d'un éloge de M. de Turenne, qui fut mis dans la *Gazette de*

[redacted]

que la désolation de son armée lui fait comprendre l'excès de celle d'Allemagne; qu'ils sont pourtant heureux qu'on leur laisse M. de Luxembourg, en leur ôtant M. le prince. La pauvre madame de Vaubrun est entièrement désespérée de la mort de son mari [1]. M. d'Harouïs pleurait hier à chaudes larmes, et pour sa douleur particulière, et pour celle de cette pauvre femme. Les nouvelles d'Allemagne font toute notre attention. Je vis l'autre jour à la messe le comte de Fiesque et d'autres qui assurément n'y ont point bonne grace. Je trouvai heureuses celles qui n'avaient leurs enfants ni aux Minimes [2], ni en Allemagne; j'ai voulu dire moi, qui sais mon fils à son devoir, sans aucun péril présentement.

L'autre jour M. le dauphin tirait au blanc; il tira fort loin du but : M. de Montausier se moqua de lui, et dit tout de suite au marquis de Créqui, qui est fort adroit, de tirer; et à M. le dauphin : Voyez comme celui-ci tire droit; le petit pendard tire un pied plus loin que M. le dauphin. Ah! petit corrompu, s'écria M. de Montausier, il faudrait vous étrangler. M. de Grignan se souviendra bien de ce petit courtisan; il nous en a conté des choses pareilles.

Vous devriez lire les Croisades; vous y verriez un Aimar de Monteil, et un Castellane [3], afin de choisir : ce sont des héros. On veut relire le Tasse quand on a lu ce livre-là. J'ai vu enfin M. de Péruis; il me paraît passionné pour M. de Grignan et pour vous; je le trouve honnête homme,

France, à l'occasion de sa mort. Guilleragues avait la direction de la *Gazette*, qui avait commencé à paraître en 1631. (P.)

1 Nicolas Beautru, marquis de Vaubrun; il fut tué au combat d'Altenheim, cinq jours après la mort de M. de Turenne. (P.)

2 C'est-à-dire à la messe des Minimes de la Place-Royale, où madame de Sévigné allait ordinairement. (P.)

3 Blanche Adhémar de Monteil épousa Gaspard de Castellane en 1498. Leur fils, Gaspard de Castellane, fut héritier de Louis Adhémar de Monteil, comte de Grignan, son oncle, lequel, étant mort sans postérité, le substitua aux nom et armes d'Adhémar; en sorte que les Adhémar de Monteil, comtes de Grignan, qui ont subsisté depuis, et qui sont éteints aujourd'hui, étaient de la maison de Castellane. (P.)

il me semble doux et sincère. Nous avons causé une heure de toute la Provence, où je me trouve encore fort savante. Il est ravi de votre portrait; je voudrais que le mien fût un peu moins rustaud; il ne me paraît point propre à être regardé agréablement, ni tendrement. La bonne d'Heudicourt est ravie d'une lettre que vous lui avez écrite; elle peut vous mander de fort bonnes choses et très particulières : ce commerce vous divertira extrêmement. J'ai fait conter à Péruis comme il vous a trouvée, à quelle heure, en quel lieu; je vous ai bien reconnue dans votre lit comme une paresseuse; il dit que vous êtes belle, et blanche, et grasse; je n'ai osé le questionner davantage; il n'y a point de conversation au monde que je puisse préférer à celle d'un homme qui vient de Grignan, et qui me parle de toutes ces choses : je ne pouvais le quitter.

Je gronderai bien Corbinelli de ne pas vous écrire : quelle sottise! que peut-il faire de mieux? hélas! je viens d'apprendre que ce pauvre garçon a pensé mourir : il a eu des maux de tête à perdre la raison, et la fièvre en même temps. Il a mis son nom au bas d'une lettre, et a fait écrire qu'on me vienne dire qu'il n'est pas mort, mais qu'il a été à l'extrémité, et que j'ai pensé perdre l'homme du monde qui m'est le plus dévoué; je voudrais qu'il ne fût pas si bien justifié auprès de vous : écrivez-lui une petite amitié pour l'amour de moi; c'est un garçon que j'aime, et qui m'a persuadée de son amitié.

J'ai été à Versailles; je ne sais si je ne vous l'ai point mandé : j'allai avec d'Hacqueville tête à tête; nous partîmes à trois heures, et nous arrivâmes droit chez M. de Louvois, que nous trouvâmes; ce bonheur me parut comme de donner droit dans le treize d'un *trou-madame;* je lui parlai pour mon fils; il ne peut avoir ce régiment, parceque celui qui l'avait n'est point mort. Ce ministre me dit mille choses honnêtes et très obligeantes; je lui dis l'ennui que nous avions dans notre guidonnage : enfin tout alla bien; nous

[redacted]

remontâmes en calèche, et nous étions à neuf heures à Paris. J'ai retourné depuis à Versailles avec madame de Verneuil, pour faire ce qui s'appelle sa cour. M. de Condom n'est point encore consolé de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon n'est pas connaissable; il jeta les yeux sur moi, et, craignant de pleurer, il se détourna; j'en fis autant de mon côté, car je me sentis fort attendrie. Toutes les dames de la reine sont précisément celles qui font la compagnie de madame de Montespan : on y joue tour à tour, on y mange; il y a des concerts tous les soirs; rien n'est caché, rien n'est secret; les promenades en triomphe : cet air déplairait encore plus à une femme qui serait un peu jalouse; mais tout le monde est content. Nous fûmes à Clagny; que vous dirai-je? c'est le palais d'Armide; le bâtiment s'élève à vue d'œil; les jardins sont faits : vous connaissez la manière de Le Nôtre[1]; il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien; il y a un bois entier d'orangers dans de grandes caisses; on s'y promène; ce sont des allées où l'on est à l'ombre; et, pour cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets : c'est assurément la plus belle, la plus surprenante et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer : on aime fort ce bois. Hier au soir je vis La Garde, qui m'apprit qu'un homme revenu de l'armée avait dit au roi tout naïvement des biens infinis du chevalier de Grignan et de son régiment; il se porte très bien jusqu'ici. Dieu le conserve!

Je veux vous faire voir un petit dessous de cartes qui vous surprendra : c'est que cette belle amitié de *Quantova* et de son amie qui voyage[2] est une véritable aversion depuis près de deux ans; c'est une aigreur, c'est une antipa-

1 Le même qui a fait les jardins des Tuileries et ceux de Versailles. (P.)

2 Madame Scarron. Elle conduisait à Anvers le jeune duc du Maine (qui avait une jambe plus courte que l'autre) afin de le faire traiter par un charlatan dont les remèdes ne produisirent aucun effet. (A. G.)

thie, c'est du blanc, c'est du noir : vous demandez d'où vient cela? C'est que l'amie est d'un orgueil qui la rend révoltée contre les ordres de *Quanto* : elle n'aime pas à obéir; elle veut bien être au père, mais non pas à la mère; elle fait le voyage à cause de lui, et point du tout pour l'amour d'elle; elle rend compte à l'un et point à l'autre : on gronde l'ami d'avoir trop d'amitié pour cette glorieuse; mais on ne croit pas que cela dure, à moins que l'aversion ne se change, ou que le bon succès d'un voyage ne fît changer ces cœurs. Ce secret roule sous terre depuis plus de six mois; il se répand un peu, et je crois que vous en serez surprise; les amis de l'amie en sont assez affligés, et l'on croit qu'il y en a deux qui ont senti cet hiver le contre-coup de ces mésintelligences. N'admirez-vous point comme on raisonne quelquefois, et que l'on ne comprend point les choses? C'est quand je dis qu'il y a un fil de manqué; et l'on voit clair quand on voit le dessous des cartes; c'est la plus jolie chose du monde. Il y a une grande femme [1] qui pourrait bien vous en mander si elle voulait, et vous dire à quel point la perte du héros a été promptement oubliée dans cette maison; ça été une chose scandaleuse. Savez-vous bien qu'il nous faudrait quelque manière de chiffre? Je m'en vais faire réponse à votre lettre du dernier juillet.

Ma fille, votre commerce est divin, ce sont des conversations que nos lettres : je vous parle, et vous me répondez; j'admire votre soin et votre exactitude; mais, ma très chère, ne vous en faites point une loi, car si cela vous fait la moindre incommodité et le moindre mal de tête, croyez alors que c'est me plaire que de vous soulager; et, sans vouloir exagérer, votre intérêt, votre plaisir, votre santé, le soulagement de quelque chose qui vous peine, tout cela

[1] La grande femme est madame d'Heudicourt. La *maison* où on avait oublié Turenne est la cour. On sait que Louvois haïssait ce grand homme, et que le roi paraissait souvent embarrassé des droits que Turenne avait à sa reconnaissance. (A. G.)

[redacted]

st mis au premier rang de ce qui me tient le plus au œur; il faut me croire, le dessous des cartes va encore u–delà.

Je m'en vais commencer par ma santé, n'en soyez point n peine; je vois très souvent M. de Lormes chez madame le Montmort[1], qu'il ressuscite : il a fort approuvé ma aignée de pied, et m'a empêchée jusqu'ici de me purger, rouvant que je suis hors d'affaire, et que je n'aurai plus le ces vapeurs de l'année passée; c'étaient les adieux de e qu'il croit parti, si peu de mal était digne de mon bon empérament : il me fera prendre de sa poudre avant que e parte, mais ce sera plus par civilité pour lui que par beoin; si vous l'entendiez parler, vous seriez rassurée sur non chapitre pour le reste de vos jours et des miens. Fiez-'ous donc à lui, ma chère enfant, et ôtez cette inquiétude les effets de votre tendresse; il vous en reste assez. Pour a proposition d'aller à Grignan au lieu d'aller en Bretagne, lle m'avait déja passé par la tête, et quand je veux rêver gréablement, c'est la première chose qui se présente à moi ue ces jolis châteaux : en reculant un peu celui-ci, il ne era plus en Espagne, et le tour que vous me proposez est i joli et si faisable, que je m'en vais emporter cette idée n Bretagne, pour me soutenir la vie dans mes bois; mais our cette année, mon enfant, l'abbé crie de la proposition n l'air. J'ai d'autres affaires que celle de madame d'Aciné, j'ai le bon abbé que je n'aurai pas toujours, j'ai mon ls qui serait bien étonné de me trouver à Lambesc à son etour : je voudrais bien le marier; mais soyez assurée ue le desir et l'espérance de vous revoir ne me quittent amais, et soutiennent toute ma santé et le reste de joie que ai encore dans l'esprit; il faut donc *saler*[2] toutes nos proositions.

1 Marie-Henriette de Buade de Frontenac, femme de Henri-Louis Habert le Montmort, qui fut doyen de l'Académie française. (M.)

2 Du mot italien *serbare*, pour conserver, tenir en réserve.

J'attends avec impatience des lettres du chevalier de Grignan ; nous voudrions en avoir à toute heure, car, jusqu'à ce que notre armée ait repassé le Rhin, nous serons toujours en peine. Voilà la relation du combat, où M. de Lorges [1] a fait voir qu'il était neveu de son oncle : Dieu veuille que ces prospérités continuent, ce serait l'ombre de M. de Turenne qui serait encore dans cette armée.

Le comte du Lude est ici ; il est duc : on n'a pas seulement imaginé de trouver mauvais son retour ; mais je vous avoue qu'il y a ici de petits Messieurs à la messe, à qui l'on voudrait bien donner *d'une vessie de cochon par le nez*. Si nous eussions pu troquer notre guidon contre le régiment *(de Champagne)*, à la bonne heure ; mais Montgaillard n'est point mort, et il lui faut de l'argent ; c'est ce que me dit M. de Louvois, et que j'étais trop habile femme pour acheter un régiment, ne pouvant me défaire de la charge.

Madame de Saint-Valeri sera marquée ; j'ai si bien fait que son joli nez en sera gâté. Madame de Monaco est toujours malade ; je ne vois plus où aboutira cette maladie : que vous m'êtes obligée ! Je suis comme vous, je fais grace à l'esprit en faveur des sentiments. Je me dédis, au reste, de madame de Langeron : elle est plus affligée que jamais ; elle est comme une ombre autour de madame la duchesse, mais elle ne parle plus ; ce n'est plus une femme qui entende ni qui réponde : *Sortez, ombres, sortez ;* elle pleure sans cesse, et s'est fait une écorchure aux yeux qui la rend méconnaissable : je reprends ce que je vous en avais dit. M. le duc [2] est ici pour un jour ; il ira rejoindre M. le prince, qui va doucement avec quatre ou cinq mille

[1] Gui-Aldonse Durfort, comte de Lorges, depuis duc et maréchal de France, était fils d'Élisabeth de La Tour-de-Bouillon, sœur de M. de Turenne. (P.)

[2] Henri-Jules de Bourbon-Condé. (P.)

[redacted]

hommes : il a pris ce temps pour voir le roi et madame la duchesse. Madame de Langeron pensa hier mourir en le revoyant. Je suis comme vous, je ne comprends pas bien l'amour de profession : l'été, il n'y a qu'à l'Opéra où Mars et Vénus s'accordent si bien ensemble. Voilà les premiers actes de l'opéra : quand vous en voudrez davantage, demandez-les à M. de Boissy [1]; c'est le plus joli garçon du monde, et qui, pour toute récompense, ne veut que l'honneur d'être nommé dans cette lettre. J'en reçois une de Corbinelli : il est guéri ; il a été très mal. Ils iront à Grignan, j'en suis fort aise ; vous parlerez de moi, et vous aurez une bonne compagnie. Adieu, ma très chère et très aimable, je crois que vous m'aimez ; c'est assurément le dessous de vos cartes, comme la véritable tendresse que j'ai pour vous est le dessous des miennes. Le sermon que vous me fîtes la veille de votre départ ne peut jamais sortir de ma mémoire ; mais comme je ne puis ramener cet endroit sans commencer par vous voir entrer dans ma chambre, et que je n'ai plus cette joie ni cette espérance prochaine, il m'en coûte toujours des larmes ; et, quand je médite sur toute cette soirée, le souvenir m'en est d'une amertume que je ne puis encore soutenir. Tout ce que nous fîmes les derniers jours, tous les lieux où nous fûmes, toute la douleur dont j'étais pénétrée avec une bonne contenance, de peur d'attirer vos sermons, tout cela m'arrache encore le cœur : je repasse tous les temps ; nous étions comme à cette heure à Livry, et ainsi de toutes les saisons. L'amitié que j'ai pour vous porte bien des peines et des amertumes avec elle : une absence continuelle avec la tendresse que j'ai pour vous, ne composent pas une paix bien profonde à un cœur aussi dénué de philosophie que le mien ; il faut passer sur cet endroit sans y séjourner. Vous me voyez, ma bonne, et je vois que vous vous moquez de

[1] Louis-Urbain Lefèvre de Caumartin. Il portait, du vivant de son père, le nom de la terre de Boissy en Brie. (M.)

[redacted]

moi. Ne croyez point que j'offense ce que j'aime par négliger ma santé, j'en ai un véritable soin pour l'amour de vous, et c'était pour vous plaire que j'allais voir M. Delorme; je trouvai madame de Frontegnac et la *Divine*[1], et la Bertillac qui y loge, et qui est comme une potée de souris. Cette maison n'est pas ennuyeuse; mais ma lettre, qu'en dites-vous? J'aime à vous parler quasi tous les jours; puisque cela ne vous déplaît pas, et que cela me fait plaisir, quel mal y aurait-il? Adieu encore, ma très chère enfant, croyez-moi bien véritablement et uniquement à vous. J'embrasse M. de Grignan, c'est à lui que j'envoie l'opéra.

385. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 15 juillet 1675.

Il y a plus de quinze jours que je balance à vous écrire, Madame; mais comme c'est sur un chapitre de tristesse, j'ai de la peine à m'y résoudre : je ne suis pas bon pour les consolations, je n'aime pas même à être consolé. C'est pour le départ de madame de Grignan et pour la retraite du cardinal de Retz que je vous écris aujourd'hui. Vous savez bien, Madame, en un mot comme en mille, que je suis bien aise de votre joie, et fort fâché de vos chagrins; mais n'en parlons plus, on ne saurait trop tôt finir cette matière.

Comment vous portez-vous? où êtes-vous? et à quoi vous amusez-vous? En attendant votre réponse, Madame, je vous dirai que je me prépare à faire le mariage de mademoiselle de Bussy à la fin d'août. Je vous demanderai votre procuration au premier jour, et je vous en enverrai le modèle; cependant parlons de la guerre : le roi ne peut pas revenir sans avoir vu une bataille, et je crois qu'il

[1] Mademoiselle d'Outrelaise.

aura le plaisir, car le prince d'Orange le veut aussi, M. le prince, Dieu sait combien! Il n'y aura point combat général, à mon avis, entre M. de Turenne et de Montécuculli : l'un ne fera pas une assez fausse iarche devant l'autre pour l'obliger de hasarder une aille; mais M. de Turenne fera assez s'il empêche le sage du Rhin et la communication de Strasbourg aux mands; je crois qu'il en viendra à bout. Mandez-moi nouvelles de la belle *Madelonne;* je vous assure que aime bien, mais toujours moins que vous.

386. — DU MÊME A LA MÊME.

A Chaseu, ce 6 août 1675.

'aurais attendu patiemment la réponse que vous me ez, avant que de vous écrire, Madame, si je n'étais rempli des merveilles que je vois pour me taire : de Turenne mort, et huit maréchaux pour le rempla- ; tout cela est surprenant. Pour le premier, je sais que s en serez affligée, mais vous ne savez peut-être pas je le suis pour le moins autant que vous, je ne dis pas lement comme un bon Français, je dis même en mon ticulier.

e premier président de Lamoignon se mit dans la tête me faire ami de M. de Turenne, et il le trouva si bien posé à cela, qu'il me manda de le remercier des senti nts qu'il lui avait témoignés pour moi. J'écrivis donc à grand homme une lettre pleine de reconnaissance, d'es- e et de louanges, enfin une lettre où sa gloire trouvait compte, cette gloire que vous savez qu'il aimait tant. reçus une réponse qui, dans sa manière courte et ie, était peut-être une des plus honnêtes lettres qu'il jamais écrites. Je perds donc un ami puissant qui urait servi, ou, pour le moins, mon fils; j'en suis au spoir.

Revenons maintenant aux huit maréchaux : en 1668 on en fit trois [1], et ce nombre étonna tout le monde; en voici huit aujourd'hui qu'on vient de faire : je ne doute pas que la surprise publique ne soit extrême. Pour peu qu'on augmente, la première promotion qu'on en fera, ce seront véritablement des maréchaux *à la douzaine*. Ce grand nombre et la condition que le premier commandera au second, et le second au troisième, et que ces messieurs ne roulent plus ensemble comme ils faisaient autrefois, rend cette dignité bien moins considérable qu'elle n'était. Si le roi m'a fait tort en me privant des honneurs que méritaient mes services, il m'a en quelque façon consolé en ne me donnant pas le bâton de maréchal de France, par le rabais où il l'a mis : je dis *en quelque façon consolé*, car, tel qu'il est, je le voudrais avoir, quand ce ne serait que parcequ'il est toujours office de la couronne, et qu'il est une marque des bonnes graces du prince, qui sont d'ordinaire accompagnées ou suivies de quelque chose de solide dont j'ai encore plus besoin que d'honneurs. Dieu n'a pas voulu que cela fût, ou que cela fût encore; je n'en murmure point, et, au contraire, je lui rends mille graces du repos d'esprit qu'il m'a donné sur cela, et de ce qu'il m'a fait le courage encore plus grand que mes malheurs.

387. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, le 6 août 1675.

Je ne vous parle plus du départ de ma fille, quoique j'y pense toujours, et que je ne puisse jamais bien m'accoutumer à vivre sans elle; mais ce chagrin ne doit être que pour moi. Vous me demandez où je suis, comment je me porte, et à quoi je m'amuse. Je suis à Paris, je me porte bien, et je m'amuse à des bagatelles. Mais ce style est un peu laco-

[1] MM. de Créqui, de Bellefonds et d'Humières.

nique, je veux l'étendre. Je serais en Bretagne, où j'ai mille affaires, sans les mouvements de cette province qui la rendent peu sûre. Il y va six mille hommes commandés par M. de Forbin. La question est de savoir l'effet de cette punition. Je l'attends, et si le repentir prend à ces mutins, et qu'ils rentrent dans leur devoir, je reprendrai le fil de mon voyage, et j'y passerai une partie de l'hiver.

J'ai bien eu des vapeurs; et cette belle santé, que vous avez vue si triomphante, a reçu quelques attaques dont je me suis trouvée humiliée, comme si j'avais reçu un affront.

Pour ma vie, vous la connaissez aussi. On la passe avec cinq ou six amies dont la société plait, et à mille devoirs à quoi l'on est obligé, et ce n'est pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien les jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit, et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. La vie est trop courte : à peine avons-nous passé la jeunesse, que nous nous trouvons dans la vieillesse. Je voudrais qu'on eût cent ans d'assurés, et le reste dans l'incertitude. Ne le voulez-vous pas aussi, mon cousin? Mais comment pourrions-nous faire? Ma nièce sera de mon avis, selon le bonheur ou le malheur qu'elle trouvera dans son mariage; elle nous en dira des nouvelles, ou elle ne nous en dira pas : quoi qu'il en soit, je sais bien qu'il n'y a point de douceur, de commodité, ni d'agrément que je ne lui souhaite dans ce changement de condition. J'en parle quelquefois avec ma nièce la religieuse; je la trouve très agréable et d'une sorte d'esprit qui fait fort bien souvenir de vous. Selon moi, je ne puis la louer davantage.

Au reste, vous êtes un très bon almanach : vous avez prévu en homme du métier tout ce qui est arrivé du côté de l'Allemagne; mais vous n'avez pas vu la mort de M. de Turenne, ni ce coup de canon tiré au hasard, qui le prend seul entre dix ou douze. Pour moi, qui vois en tout la Pro-

[redacted]

vidence, je vois ce canon chargé de toute éternité; je voi
que tout y conduit M. de Turenne, et je n'y trouve rien d
funeste pour lui, en supposant sa conscience en bon état
Que lui faut-il? Il meurt au milieu de sa gloire. Sa réputation ne pouvait plus augmenter; il jouissait même en c moment du plaisir de voir retirer les ennemis, et voyait l fruit de sa conduite depuis trois mois. Quelquefois, à forc de vivre, l'étoile pâlit. Il est plus sûr de couper dans le vif principalement pour les héros, dont toutes les action sont si observées. Si le comte d'Harcourt [1] fût mort aprè la prise des îles Sainte-Marguerite, ou le secours de Casal et le maréchal du Plessis-Praslin [2] après la bataille de Rhetel, n'auraient-ils pas été plus glorieux? M. de Turenne n'a point senti la mort; comptez-vous encore cela pour rien? Vous savez la douleur générale pour cette perte, et les huit maréchaux de France nouveaux. Le comte de Gramont, qui est en possession de dire toutes choses sans qu'on ose s'en fâcher, écrivit à Rochefort le lendemain [3]:

[1] Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, frère cadet du duc d'Elbeuf, était l'un des plus grands généraux de Louis XIII. En 1637, il reprit sur les Espagnols les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, et en avril 1640 il fit lever le siége de Casal, et s'empara de Turin. Après la mort du roi, il s'attacha au parti du cardinal Mazarin, et il accepta le commandement de l'escorte qui conduisit les princes à la citadelle du Havre. Le public ne le lui pardonna jamais, et toute la gloire que le comte s'était acquise ne put le sauver du ridicule. On fit des caricatures où il était représenté armé de toutes pièces comme un ancien paladin, conduisant Condé prisonnier; le prince, chemin faisant, fit ce couplet, qu'il fredonnait dans son carrosse assez haut pour être entendu du comte:

Cet homme gros et court,
Si connu dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal, et qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin. (M.)

[2] Le maréchal du Plessis-Praslin se porta en 1650 au-devant de Turenne, qui marchait sur Vincennes pour délivrer les princes, l'atteignit auprès de Rhetel, et le battit, quoique son armée fût moins nombreuse que la sienne. (*Voyez* la lettre 239.) (M.)

[3] Madame de Sévigné avait déjà mandé cette anecdote à sa fille, dans la

[redacted]

MONSEIGNEUR,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.

Monseigneur, je suis

Votre très humble serviteur

Le Comte DE GRAMONT.

Mon père est l'original de ce style ; quand on fit maréchal de France M. de Schomberg [1], celui qui fut surintendant des finances, il lui écrivit :

MONSEIGNEUR,

« Qualité, barbe noire, familiarité. »

CHANTAL.

Vous entendez bien qu'il voulait lui dire qu'il avait été fait maréchal de France parcequ'il avait de la qualité, la barbe noire comme Louis XIII, et qu'il avait la familiarité avec lui. Il était joli, mon père!

Vaubrun a été tué à ce dernier combat, qui comble M. de Lorges de gloire ; il en faut voir la fin. Nous sommes toujours transis de peur, jusqu'à ce que nous sachions si nos troupes ont repassé le Rhin. Alors, comme disent les soldats, nous serons pêle-mêle, la rivière entre deux. La pauvre *Madelonne* [2] est dans son château de Provence.

lettre 382, page 299 de ce volume. On a dû faire ici cette répétition, pour conserver le texte dans son intégrité. (M.)

1 Henri de Schomberg, comte de Nanteuil, reçut le bâton de maréchal de France au mois de juin 1625. Son fils obtint le même honneur en octobre 1637. (M.)

2 M. de Monmerqué croit que madame de Sévigné appelait ainsi madame de Grignan par allusion au délicieux roman de *Pierre de Provence* et de *la belle Maquelonne*, roman qui fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque bleue.

[redacted]

Quelle destinée! Providence! Providence! Adieu, mon cher Comte; adieu, ma très chère nièce. Je fais mille amitiés à M. et à madame de Toulongeon : je l'aime fort, cette petite comtesse. Je ne fus pas un quart d'heure à Montelon que nous étions comme si nous nous fussions connues toute notre vie; c'est qu'elle a de la facilité dans l'esprit, et que nous n'avions point de temps à perdre. Mon fils est demeuré en Flandre; il n'ira point en Allemagne. J'ai pensé à vous mille fois depuis tout ceci; adieu.

388. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ

A Chaseu, ce 11 août 1675.

Je reçus hier votre lettre, Madame, elle est assez longue, et je vous assure que je l'ai trouvée trop courte. Soit que votre style, comme vous dites, soit laconique, soit que vous vous étendiez davantage, il y a, ce me semble, dans vos lettres des agréments qu'on ne voit point ailleurs; et il ne faut pas dire que c'est l'amitié que j'ai pour vous qui me les embellit, puisque de fort honnêtes gens, qui ne vous connaissent pas, les ont admirées. Mais c'est assez vous louer pour cette fois. Les éloges ne doivent pas être comme vos lettres. Ils ne sauraient être trop courts pour être bons. Vous passerez, dites-vous, l'hiver en Bretagne, cela est obligeant pour madame de Grignan. On voit bien qu'en son absence tous pays vous sont égaux. Je vous plains d'être sujette aux vapeurs. C'est un mal plus désagréable qu'il n'est dangereux; cependant il se fait craindre. C'est le chagrin qui le fait naître, et la crainte qui l'entretient et qui l'augmente. Il serait bien moindre, si l'on ne croyait pas qu'il fît mourir. Il ne le faut donc pas croire: car effectivement il ne le fait pas. Je suis d'accord avec vous que la vie est trop courte : cent ans d'assurés seraient un temps raisonnable. Vous me demandez comment nous pourrions faire pour y parvenir : après y avoir bien songé,

[redacted]

à tout ce que j'ai pu trouver, non pas pour avoir aucune ·té, mais au moins pour allonger vraisemblablement la : Ne dormir guère, manger peu, et ne pas craindre la rt ; s'ennuyer quelquefois, et quelquefois se divertir ; si l'on se divertissait toujours, la vie paraîtrait trop irte ; si l'on s'ennuyait aussi toujours, on mourrait bien- de chagrin. Mademoiselle de Bussy est de mon avis, et prétend user de ce régime. Quand son mari ne serait tel qu'elle le souhaiterait, elle n'en veut pas mourir un r plus tôt. Elle veut, dit-elle, en ce cas-là, essayer à le vivre. Pour les souhaits que vous lui faites, elle en a te la reconnaissance qu'elle en doit avoir ; mais quand is ne l'aimeriez pas, elle est comme moi sur votre cha- e, elle ne laisserait pas de vous trouver la plus aimable ıme de France. Rien n'est mieux dit, plus agréable- nt, ni plus juste que ce que vous dites de la Providence la mort de M. de Turenne, que vous voyez *ce canon rgé de toute éternité.* Il est vrai que c'est un coup du . Dieu, qui laisse ordinairement agir les causes secondes, t quelquefois agir lui seul. Il l'a fait, ce me semble, en te occasion : c'est lui qui a pointé cette pièce. Ne vous venez-vous pas, Madame, de la physionomie funeste de grand homme ? du temps que je ne l'aimais pas, je disais c'était une physionomie *patibulaire* [1] ; si j'y avais gé, depuis ma réconciliation avec lui, j'aurais appré- ıdé ce coup de canon. Tout ce que vous me mandez sur bonheur de n'avoir pas survécu à sa réputation, comme ı se pouvait, de même que le comte d'Harcourt, le ma- hal du Plessis-Praslin, et j'ajoute le connétable Wran- [2] : tout cela, dis-je, est admirable ; et il n'y a qu'une se qui me déplait, c'est que vous me mettez en état que

[1] Expression tellement inconvenante, que Grouvelle avait cru devoir primer toute la fin de cette lettre. M. de Monmerqué l'a rétablie avec on, mais en faisant remarquer que Bussy avoue lui-même que ce mot tait dicté par la passion. Ajoutons que cet aveu ne le justifie pas.

[2] Charles-Gustave Wrangel, maréchal général et connétable de Suède,

[redacted]

je n'en saurais rien dire, si je n'en dis moins. Je m'en tiens donc à ce que vous avez dit en l'honneur de sa mémoire : mais j'ajouterai seulement que cette mémoire n'est rien, et que le mépris qu'on a pour celle du comte d'Harcourt et l'estime qu'on a pour celle de M. de Turenne, ne leur font à présent ni bien ni mal ; et je conclus qu'il ne sert de rien d'être un héros que pour la gloire qu'on en a pendant sa vie.

Vous avez raison, Madame, de compter pour un bonheur à M. de Turenne de n'avoir pas senti la mort. Cependant il n'y a que deux sortes de gens à qui la mort imprévue soit la meilleure, les saints et les athées. Véritablement M. de Turenne n'était pas de ces derniers, mais aussi n'était-il pas un saint : je doute fort que la gloire du monde, pour qui il avait une si violente passion, soit un sentiment qui sauve les chrétiens.

Je vous écrivis amplement le 6 de ce mois sur les huit maréchaux, je n'ai rien à vous en dire davantage, sinon que ce que le comte de Gramont a dit à Rochefort se pouvait encore fort bien dire à deux autres. Nous sommes deçà le Rhin ; mais on me mande que les Allemands y sont aussi ; tout cela honore bien la mémoire de M. de Turenne. S'il vivait, nous serions plus proche du Necker que du Rhin. J'espère que M. le prince remettra pour le moins les affaires au même état qu'elles étaient, mais c'est une chose à faire ; et puis M. le prince guérit avec du vin émétique, et M. de Turenne guérissait avec un bon régime de vivre.

La destinée de la belle *Madelonne* est bizarre, et il y a sujet de s'écrier : Providence ! Providence ! mais souvenez-vous du temps que vous m'écriviez que c'était un mari *divin pour la société :* il ne l'est pas pour le commerce. La petite Toulongeon est fort aise du bien que vous dites

mort dans cette charge en 1616, après s'être illustré par de beaux faits d'armes.

[redacted]

d'elle. Vous en diriez encore plus si vous l'aviez vue plus longtemps. Elle est bonne pour ses amies; elle est merveilleuse pour son mari, elle serait admirable pour un amant si elle en voulait. Ne croyez pas M. de Sévigné plus en sûreté avec M. de Luxembourg qu'avec M. le prince; ce nouveau maréchal est aussi desireux de gloire que s'il était encore à parvenir.

J'ai écrit au roi sur la mort de M. de Turenne. Voilà ma lettre. Vous voyez que je me sers de toute sorte de sujets pour entretenir commerce avec notre maître.

389. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 9 août 1675.

Comme je ne vous écrivis qu'un petit billet mercredi, j'oubliai plusieurs choses que j'avais à vous dire. M. Boucherat me manda lundi au soir que M. le coadjuteur avait fait merveilles à une conférence à Saint-Germain, pour les affaires du clergé. M. de Condom et M. d'Agen me dirent la même chose à Versailles : je suis persuadée qu'il fera aussi bien à sa harangue au roi : ainsi il faudra toujours le louer.

Voilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis; c'est une gloire bien complète pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le roi lui envoyât le bâton après une si belle action, et si utile, dont il a seul tout l'honneur. Il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon, qui lui passa entre les jambes : il était à cheval sur un coup de canon : la Providence avait bien donné sa commission à celui-là, aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action, et peut-être M. de Montlaur [1], frère du prince d'Harcourt, votre cousin-ger-

[1] César, comte de Montlaur; il fut tué d'un coup de canon.

[redacted]

main. La perte des ennemis a été grande ; ils ont eu, de leur aveu, quatre mille hommes de tués ; nous n'en avons perdu que sept ou huit cents. Le duc de Sault et le chevalier de Grignan se sont distingués à la tête de leur cavalerie : les Anglais surtout ont fait des choses romanesques enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montécuculli[1] après avoir envoyé témoigner à M. de Lorges la douleur qu'il avait de la perte d'un si grand capitaine, lui manda qu'il lui laisserait repasser le Rhin, et qu'il ne voulait point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, et à la valeur des jeunes Français, à qui rien ne peut résister dans leur première impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, et les troupes qui nous ont attaqués ont été défaites. Plusieurs courtisans, que je n'ose nommer par prudence, se sont signalés pour parler au roi de M. de Lorges, et des raisons sans conséquence, qui devaient le faire maréchal de France tout-à-l'heure ; mais elles ont été inutiles. Il a seulement le commandement d'Alsace, et vingt-cinq mille livres de pension qu'avait Vaubrun. Ha ! ce n'était point cela qu'il voulait. M. le comte d'Auvergne a la charge de colonel-général de la cavalerie, et le gouvernement du Limousin. Le cardinal de Bouillon est très affligé.

Notre bon cardinal a encore écrit au pape, disant qu'il ne peut s'empêcher d'espérer que, quand Sa Sainteté aura vu les raisons qui sont dans sa lettre, elle se rendra à ses très humbles prières ; mais nous croyons que le pape infaillible, et qui ne fait rien d'inutile, ne lira seulement pas ses lettres, ayant fait sa réponse par avance, comme notre petit *ami* que vous connaissez.

Parlons un peu de M. de Turenne ; il y a longtemps que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous

[1] Généralissime des armées de l'empereur. Il disait en parlant de Turenne : « Je regrette et ne saurais trop regretter un homme au-dessus de « l'homme, un homme qui faisait honneur à la nature humaine. »

ous trouvions heureux d'avoir repassé le Rhin, et que ce ui aurait été un dégoût, s'il était au monde, nous paraisse une prospérité, parceque nous ne l'avons plus? oyez ce que fait la perte d'un seul homme. Écoutez, je ous prie, une chose qui est à mon sens fort belle, il me emble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne ui avait toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; était comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, ar c'est ici que vous devez être tué. Le coup de canon ient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne : le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable*. Et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de La Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment.

Le gentilhomme de M. de Turenne, qui était retourné et qui est revenu, dit qu'il a vu faire des actions héroïques au chevalier de Grignan; qu'il a été jusqu'à cinq fois à la charge, et que sa cavalerie a si bien repoussé les ennemis, que ce fut cette vigueur extraordinaire qui décida du combat. M. de Boufflers et le duc de Sault ont fort bien fait aussi; mais surtout M. de Lorges, qui parut neveu du héros dans cette occasion. Je reviens au chevalier de Grignan, t j'admire qu'il n'ait pas été blessé, à se mêler comme il fait, et à essuyer tant de fois le feu des ennemis. Le duc de Villeroi ne se peut consoler de M. de Turenne; il écrit que la fortune ne peut plus lui faire de mal, après lui avoir fait celui de lui ôter le plaisir d'être aimé et estimé d'un tel homme; il venait de r'habiller à ses dépens tout un régiment anglais [1], et l'on n'a trouvé que neuf cents francs

[1] C'était le régiment de Montmouth. *Voyez* la lettre suivante.

dans sa cassette. Son corps est porté à Turenne; plusieurs de ses gens et même de ses amis l'ont suivi. M. le duc de Bouillon est revenu; le chevalier de Coislin, parcequ'il est malade; mais le chevalier de Vendôme, à la veille du combat: voilà sur quoi on crie; et toute la beauté de madame de Ludres ne l'excuse point.

390. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 12 août 1675.

Je vous envoie la plus belle et la meilleure relation qu'on ait eue ici depuis la mort de M. de Turenne; elle est du jeune marquis de Feuquières à madame de Vins, pour M. de Pomponne. Ce ministre me dit qu'elle était meilleure et plus exacte que celle du roi: il est vrai que ce petit Feuquières [1] a un coin d'Arnauld dans sa tête, qui le fait mieux écrire que les autres courtisans.

Je viens de voir le cardinal de Bouillon; il est changé à n'être pas connaissable: il m'a fort parlé de vous: il ne doutait pas de vos sentiments: il m'a conté mille choses de M. de Turenne qui font mourir; son oncle apparemment était en état de paraître devant Dieu, car sa vie était parfaitement innocente. Il demandait au cardinal, à la Pentecôte, s'il ne pourrait pas bien communier sans se confesser; son neveu lui dit que non, et que depuis Pâques il ne pouvait guère s'assurer de n'avoir point offensé Dieu. M. de Turenne lui conta son état; il était à mille lieues d'un péché mortel. Il alla pourtant à confesse, pour la coutume: il disait: Mais faut-il dire à ce récollet comme à M. de Saint-Gervais? est-ce tout de même? En vérité, une telle ame est bien digne du ciel; elle venait trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant si bien préservée de la

1 Antoine de Pas, marquis de Feuquières, auteur des *Mémoires sur la guerre*, qui portent son nom: il était petit-fils d'Anne Arnauld, tante de M. Arnauld d'Andilly. (P.)



ruption du monde. Il aimait tendrement le fils de d'Elbeuf[1]; c'est un prodige de valeur à quatorze ans. l'envoya l'année passée saluer M. de Lorraine, qui lui it : « Mon petit cousin, vous êtes trop heureux de voir et d'entendre tous les jours M. de Turenne; vous n'avez que lui de parent et de père : baisez les pas par où il passe, et faites-vous tuer à ses pieds. » Ce pauvre enfant se meurt de douleur; c'est une affliction de raison et d'en-ance, à quoi l'on craint qu'il ne résiste pas. M. le comte Auvergne l'a pris avec lui, car il n'a rien à attendre de n père. Cavoye est affligé par les formes. Le duc de Ville-i a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur, ui sont d'une telle force qu'il les faut cacher. Il ne voit en dans sa fortune au-dessus d'avoir été aimé de ce hé-s, et déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après lle-là : sauve qui peut. M. de Marsillac s'est signalé en rlant de M. de Lorges comme d'un sujet digne d'une itre récompense que celle de la dépouille de M. de Vau-un. Jamais rien n'aurait été d'une si grande édification, d'un si bon exemple, que de l'honorer du bâton, après n si grand succès.

Madame de Coulanges me mande comme vous vous nsolerez aisément si elle passe l'hiver à Lyon, et comme le est aise aussi que vous soyez dans votre château. Je lui ande en général les commissions que vous me donnez, qui partent de la même bonté, tantôt d'empêcher l'une e se consoler, tantôt de faire que l'autre soit marquée et alade; enfin la peine que j'ai à faire vos commissions. le nous écrit des lettres admirables, et nous parle souvent e la jolie *haine* qui est entre vous deux.

Le chevalier de Lorraine est allé à une abbaye qu'il a en icardie[2]. Madame de Monaco le fut voir à Chilly; mais

[1] Henri de Lorraine, depuis duc d'Elbeuf, fils de Charles de Lorraine et Elisabeth de La Tour de Bouillon, nièce de M. de Turenne. (P.)

[2] A l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons.

[redacted]

elle n'a pu l'empêcher de partir, ni d'aller plus loin. On ne trouve pas sa politique bonne, et l'on croit qu'il y sera attrapé : c'est un étrange style que de vouloir faire chasser un principal officier dont on est content; c'est à ce prix qu'il met son retour : je crois qu'il aurait eu satisfaction il y a quelques années; mais les temps sont différents : on *n'est pas volage pour ne changer qu'une fois.* Il n'est pas vrai que le marquis d'Effiat et Volonne aient rendu leurs charges; mais, comme ils ont accompagné le chevalier jusqu'à Chilly, on peut croire qu'ils auront de grands dégoûts pendant cette disgrace. La Garde vous a mandé ce que M. de Louvois a dit à la bonne Langlée, et comme le roi est content des merveilles que le chevalier de Grignan a faites : s'il y a quelque chose d'agréable dans la vie, c'est la gloire qu'il s'est acquise dans cette occasion ; il n'y a pas une relation ni pas un homme qui ne parle de lui avec éloge : sans sa cuirasse il était mort ; il a eu plusieurs coups dans cette bienheureuse cuirasse, il n'en avait jamais porté : Providence ! Providence !

On vint éveiller M. de Reims à cinq heures du matin, pour lui dire que M. de Turenne avait été tué. Il demanda si l'armée était défaite ; on lui dit que non : il gronda qu'on l'eût éveillé, appela son valet-de-chambre *coquin*, fit retirer le rideau, et se rendormit. Adieu, mon enfant; que voulez-vous que je vous dise ?

Je vous envoie cette relation à cinq heures du soir : je fais mon paquet toute seule ; M. de Coulanges viendrait ce soir et voudrait la copier ; je hais cela comme la mort. J'ai fait toutes vos amitiés et dit toutes vos douceurs à M. de Pomponne et à madame de Vins : en vérité, elles sont très bien reçues. Je lui dis la joie que vous aviez de n'être plus mêlée dans les sottes querelles de Provence : il en rit, et de la raison de votre sagesse : il souhaiterait que les Bretons s'amusassent à se haïr, plutôt qu'à se révolter. J'ai vu madame Rouillé chez elle ; je la trouvai toujours aimable ; je

[redacted]

croyais être à Aix; je voudrais fort sa fille, mais elle a de plus grandes idées. Adieu, ma très chère et très aimée. Madame de Verneuil et la maréchale de Castelnau viennent d'admirer votre portrait; on l'aime tendrement, et il n'est pas si beau que vous. C'est à M. de Grignan, que j'embrasse, à qui j'envoie la relation aussi bien qu'à vous.

391. — A LA MÊME.

A Versailles, mardi 13 août 1675, à minuit.

Voici la nouvelle du jour. Le roi vient de dire que le duc de Zell ayant assiégé Trèves, et le maréchal de Créqui s'étant acheminé pour y aller, ce duc avait quitté le siége, brûlé son propre camp, passé la rivière sur trois ponts, chargé en flanc et battu le maréchal de Créqui, pris son canon et son bagage, l'infanterie défaite, et la cavalerie dans un désordre effroyable. On ne savait pas ce qu'était devenu le maréchal de Créqui. On croit que les ennemis sont retournés à Trèves, qui est sans gouverneur; car M. de Vignori, allant visiter une batterie, fut renversé par son cheval dans le fossé, dont il mourut sur-le-champ [1]. Le pauvre La Mark [2] et le chevalier de Calvisson [3] ont été tués : on saura demain les autres. Voilà ce que Sa Majesté a dit; mais à Paris on dit et on croit savoir que c'est une vraie déroute. Toute l'infanterie a été défaite, et la cavalerie en fuite et en désordre; il n'y a donc pas à douter que ce ne soit une vraie déroute.

[1] On a prétendu que M. de Vignori, gouverneur de Trèves, avait ordre de sortir avec la plus grande partie de sa garnison, et de se joindre au maréchal de Créqui pendant le combat; mais que, n'ayant pas pris la précaution de communiquer son ordre à l'officier principal qui commandait sous lui dans Trèves, sa mort avait dérangé toutes les mesures du maréchal de Créqui. (P.)

[2] Henri-Robert Eschallart, comte de La Marck.

[3] Louis de Louet de Calvisson, chevalier de Malte.

Mercredi 14 août.

J'ai couru tout le matin pour savoir des nouvelles de La Trousse et de Sanzei : on ne dit rien de ce dernier; on dit que La Trousse est blessé, et puis d'autres disent qu'on ne sait où il est : ce qui paraît sûr, c'est qu'il n'est pas mort, puisqu'on sait le nom de tant de gens au-dessous de lui. La consternation est grande. Rien n'empêche cette armée victorieuse de joindre Montécuculli, qui a passé le Rhin à Strasbourg [1], où, malgré la neutralité, on a reçu les troupes allemandes. On ne croit pas que M. le prince puisse commander notre armée; il ne se porte pas bien : quelle conjoncture pour lui et pour sa gloire! Duras est seul à cette armée; il a mandé au roi, en lui faisant son remerciement, que son frère de Lorges méritait bien mieux l'honneur d'être maréchal de France que lui. Les ennemis sont fiers de la mort de M. de Turenne : en voilà les effets; ils ont repris courage : on ne peut en écrire davantage; mais la consternation est grande ici : je vous le dis pour la seconde fois. Mademoiselle de Méri est en peine de son frère, elle a raison; c'est un beau miracle, si La Trousse s'est sauvé de l'état où l'on nous l'a représenté. Nous n'avons point encore la liste des morts; le nombre en est grand, puisque l'on compte sur les doigts ceux qui se sont sauvés. L'état de la maréchale de Créqui est bien affreux, et de la marquise de La Trousse, qui ne savent point du tout ce que sont devenus leurs maris.

392. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 16 août 1675.

Je voudrais mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaire; vous

[1] Cette ville se gouvernait alors en république, et n'est soumise à la France que depuis le 30 septembre 1681. (P.)



étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déja fini dans ce pays-ci; ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas si tôt une telle mémoire : elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld avec madame de Lavardin, madame de La Fayette et M. de Marsillac. M. le Premier y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros : tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte était profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son ame; tout le monde en était plein pendant sa vie; et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déja; enfin ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son ame, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il rhabilla ce régiment anglais? il lui en coûta quatorze mille francs, et il resta sans argent. Les Anglais ont dit à M. de Lorges qu'ils achèveraient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne, mais qu'après cela ils se retire-

raient, ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avait de jeunes soldats qui s'impatientaient un peu dans les marais, où ils étaient dans l'eau jusqu'aux genoux ; et les vieux soldats leur disaient : « Quoi ! vous vous plaignez ! on voit « bien que vous ne connaissez pas M. de Turenne ; il est « plus fâché que nous quand nous sommes mal ; il ne songe, « à l'heure qu'il est, qu'à nous tirer d'ici ; il veille quand « nous dormons ; c'est notre père ; on voit bien que vous « êtes jeunes ; » et ils les rassuraient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés ; c'est abuser d'eux, et je choisis bien plus ce que je vous écris que ce que je vous dirais, si vous étiez ici. Je reviens à son ame : c'est donc une chose à remarquer que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains : méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui ; enfin personne n'a osé douter de son repos éternel. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.

Le roi a dit d'un certain homme, dont vous aimiez assez l'absence cet hiver, qu'il n'avait ni cœur, ni esprit ; rien que cela. Madame de Rohan, avec une poignée de gens, a dissipé et fait fuir les mutins qui s'étaient attroupés dans son duché de Rohan. Les troupes sont à Nantes, commandées par Forbin ; car de Vins est toujours subalterne. L'ordre de Forbin est d'obéir à M. de Chaulnes ; mais comme ce dernier est dans son Fort-Louis, Forbin avance et commande toujours. Vous entendez bien ce que c'est que ces sortes d'honneurs en idée, que l'on laisse sans action à ceux qui commandent. M. de Lavardin avait fort demandé le commandement ; il a été à la tête d'un vieux régiment [1], et prétendait que cet honneur lui était dû ;

[1] Du régiment de Navarre, l'un des six vieux. (P.)



mais il n'a pas eu contentement. On dit que nos mutins demandent pardon; je crois qu'on leur pardonnera moyennant quelques pendus. On a ôté M. de Chamillard, qui était odieux à la province, et l'on a donné pour intendant de ces troupes M. de Marillac, qui est fort honnête homme. Ce ne sont plus ces désordres qui m'empêchent de partir, c'est autre chose que je ne veux pas quitter; je n'ai pu même aller à Livry, quelque envie que j'en aie; il faut prendre le temps comme il vient; on est assez aise d'être au milieu des nouvelles, dans ces terribles temps.

Écoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avait fait connaissance avec un berger qui savait très bien les chemins et le pays; il allait seul avec lui, et faisait poster ses troupes selon la connaissance que cet homme lui donnait : il aimait ce berger, et le trouvait d'un sens admirable; il disait que le colonel Bec était venu comme cela, et qu'il croyait que ce berger ferait sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye : « Tout de bon, il me « semble que cela n'est pas trop mal; et je crois que M. de « Montécuculli trouverait assez bien ce que l'on vient de « faire. » Il est vrai que c'était un chef-d'œuvre d'habileté. Madame de Villars a vu une autre relation depuis le jour du combat, où l'on dit que, dans le passage du Rhin, le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence : Dieu le conserve! car le courage de M. de Turenne semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent plus rien d'impossible.

Depuis la défaite du maréchal de Créqui, M. de La Feuillade a pris la poste, et s'en est venu droit à Versailles, où il surprit le roi, et lui dit : « Sire, les uns font « venir leurs femmes (*c'est Rochefort*), les autres les « viennent voir : pour moi, je viens voir une heure Votre « Majesté, et la remercier mille et mille fois; je ne verrai « que Votre Majesté, car ce n'est qu'à elle que je dois

[redacted]

« tout. » Il causa assez longtemps, et puis prit congé, et dit : « Sire, je m'en vais; je vous supplie de faire mes « compliments à la reine, à M. le dauphin, à ma femme « et à mes enfants, » et s'en alla remonter à cheval; et, en effet, il n'a vu ame vivante. Cette petite équipée a fort plu au roi, qui a raconté, en riant, comme il était chargé des compliments de M. de La Feuillade. Il n'y a qu'à être heureux, tout réussit.

393. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi au soir 16 août 1675.

Enfin M. de La Trousse est trouvé; admirez son bonheur dans toute cette affaire : après avoir fait des merveilles à la tête de ce bataillon, il est enveloppé de deux escadrons, et si bien enveloppé, qu'on ne sait ce que tout cela est devenu : tout d'un coup il se trouve qu'il est prisonnier, de qui? du marquis de Grana qu'il a vu pendant six mois à Cologne, et qui s'était lié d'amitié avec lui. Vous pouvez penser comme il sera traité; il a aussi une jolie petite blessure, et pourra fort bien faire ses vendanges à la Trousse; car il viendra très assurément sur sa parole; et, pour mieux dire, il sera reçu très agréablement à la cour. Je n'ai jamais vu tant de soins et tant d'amitiés que tous ses amis lui en ont témoigné : je le plains d'avoir tant de remerciements à faire; mais n'est-il pas vrai que si on avait fait exprès une destinée, on n'aurait pas imaginé autre chose que ce qui lui est arrivé? Pour le bon Sanzei, nous n'en avons aucune nouvelle : cela n'est guère bon. Le maréchal de Créqui est à Trèves, à ce que l'on dit : ses gens l'ont vu passer, lui quatrième, dans un petit bateau.

On parle d'eau, de Tibre, et l'on se tait du reste [1]

[1] Vers de Corneille dans *Cinna*.



Sa femme est folle de douleur, et n'a pas reçu un mot de lui : pour moi, je crois qu'il est noyé ou tué par les paysans en allant à Trèves : enfin je trouve que tout va mal, hormis La Trousse. M. le prince s'achemine vers l'Allemagne ; M. le duc y est déjà. M. de La Feuillade est allé ramasser les débris de l'armée du maréchal de Créqui, pour se joindre à M. le prince. Il ne faut point faire d'almanachs, mais si les ennemis ont pris Haguenau, comme on dit, la carte nous apprend que cela n'est pas bon. Si vous trouvez que vous n'ayez pas assez de nouvelles présentement, vous êtes, en vérité, ma fille, bien difficile à contenter : je crois même que de longtemps vous ne manquerez de grands événements. On nous dit ici que votre armée de Messine s'est embarquée tout doucement, et qu'elle s'en revient en Provence.

Le coadjuteur avait pris dans sa harangue le style ordinaire des louanges, mais aujourd'hui cela serait hors de propos ; il passe sur l'affaire présente avec une adresse et un esprit admirables ; il vous mandera le tour qu'il donne à ce petit inconvénient ; et, pourvu que ce morceau soit recousu bien juste, ce sera le plus beau et le plus galant de son discours.

Que dit le comte de toutes nos nouvelles ? c'est à lui que j'adresse la parole pour me réjouir des merveilles du chevalier. Saint-Hérem a perdu deux de ses neveux en huit jours ; l'un était à la tête du régiment royal-cavalerie ; je l'avais voulu demander pour mon fils ; mais madame de Montrevel le demande avec la même fureur qu'elle demandait un mari ; le moyen de le lui refuser ? On dit que La Mark n'est point mort ; je plains sa femme et peut-être sa maîtresse.

394. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 19 août 1675

Je commence cette lettre, mais je ne la finirai pas sans vous dire beaucoup d'autres choses. Je ballotte présentement. Je vous veux conter des choses si raisonnables que le roi a dites, que c'est un plaisir de les entendre. Il a fort bien compris la perte de M. de Turenne; et, quand il rêve et rentre en lui-même, il la prend pour la cause de ce dernier malheur. Un courtisan voulait lui faire croire que ce n'était rien que ce qu'on avait perdu; il répondit qu'il haïssait ces manières, et qu'en un mot c'était une défaite très complète. On voulut excuser le maréchal de Créqui; il convint que c'était un très brave homme; mais ce qui est désagréable, dit-il, c'est que mes troupes ont été battues par des gens qui n'ont jamais joué qu'à la bassette : il est vrai que ce duc de Zell est jeune et joueur; mais voilà un joli coup d'essai. Un autre courtisan voulut dire : Mais pourquoi le maréchal de Créqui donnait-il la bataille ? Le roi répondit, et se souvint d'un vieux conte du duc de Weimar[1] qu'il appliqua très bien. Ce Weimar, après la mort du grand Gustave, commandait les Suédois, alliés de la France; un vieux Parabère[2], cordon-bleu, lui dit, en parlant de la dernière bataille qu'il avait perdue : Monsieur, pourquoi la donniez-vous ? Monsieur, lui répondit le duc de Weimar, c'est que je croyais la gagner; et puis se tourna : Qui est ce sot cordon-bleu-là ? Toute cette application est extrêmement plaisante. M. de Lorraine n'avait pas voulu obéir à ce jeune duc de Zell, qui est frère du duc de Hanovre; et ce duc de Zell, qui avait là toutes ses troupes, avait voulu les commander; tout a

[1] Bernard, duc de Weimar, dernier fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, l'un des plus grands généraux de Louis XIII. (M.)

[2] Henri de Beaudeau, comte de Parabère, gouverneur du Poitou.



bien été pour eux. On ne sait encore rien du maréchal de Créqui depuis le petit bateau ; pour moi, je le crois mort. On ne pense plus au chevalier de Lorraine ; il est à son abbaye : voici un méchant temps pour les médiocres nouvelles. J'ai envoyé toutes vos lettres. Je parlerai à M. de Pomponne pour le *Monseigneur ;* en attendant, je crois que M. de Vivonne a son passe-port sans conséquence ; et comme il est sûr que vous ne devez pas vouloir le fâcher, je lui écrirais, à votre place, un billet, et j'y glisserais un *Monseigneur* en faveur de son nom : pour les autres, il faut chicaner comme Beuvron et Lavardin ; ils font écrire leurs sœurs, leurs mères ; ils ont cette conduite, je le sais, et ils évitent la décision [1]. On croit que d'Ambres [2] perdra cette contestation contre le maréchal d'Albret, et que la règle sera générale. C'est le roi qui doit dans peu de jours prononcer sur cette affaire.

Lundi au soir.

J'ai causé une heure avec M. de Pomponne et madame de Vins ; nous avons un peu battu la Provence, après plusieurs autres choses qui font les conversations du temps ; et j'ai parlé enfin du *Monseigneur*. « Ah ! mon Dieu, Madame, *m'a dit M. de Pomponne*, que M. de Grignan se « garde bien du *Monsieur ;* il ferait mal sa cour. Le roi « s'en est expliqué sur le sujet du marquis d'Ambres ; il « sera tondu. Le maréchal de Gramont conte en son lan- « gage que le comte de Guiche n'était pas un misérable, « sans naissance, sans dignité, et que jamais il n'a mar- « chandé le *Monseigneur* à aucun maréchal de France : « je vous prie que M. de Grignan suive sur cela mon con- « seil. » Voilà ses mêmes paroles que je vous écris tout

1 Il y eut une dispute en ce temps-là pour savoir si on devait aux maréchaux de France le *Monseigneur* en écrivant. (P.)

2 François Gelas de Voisins, marquis d'Ambres ; il était lieutenant-général au gouvernement de la Haute-Guienne, dont le maréchal d'Albret était gouverneur. (M.)

[redacted]

chaudement ; ne le marchandez donc pas à M. de Vivonne: vous pouvez ne point écrire aux autres ; mais si vous écrivez, il n'y faut pas balancer. C'est depuis quatre jours que le roi s'est expliqué là-dessus, et que les prônes du maréchal de Gramont ont soutenu l'affaire. Madame de Vins m'a priée de vous bien assurer de son amitié, et de l'estime très particulière et très unique qu'elle a pour vous, car elle ne se charge pas d'admirer beaucoup de gens. Mesdames de Villars et de Saint-Géran sont arrivées peu après notre conversation : cette dernière a parlé au roi, et lui a demandé pour son mari le gouvernement qu'avait Vaubrun. Elle tremblait si fort, qu'elle ne pouvait prononcer ; mais, sur la fin, il n'y avait plus que pour elle. Je ne crois pas qu'elle obtienne rien.

La harangue de M. le coadjuteur a été la plus belle et la mieux prononcée qu'il est possible : il a passé cet endroit, qui a été fait et rappliqué après coup, avec une grace et une habileté non pareille ; c'est ce qui a le plus touché tous les courtisans. C'est une chose si nouvelle que de varier la phrase, qu'il a pris l'occasion que souhaitait Voiture pour écrire moins ennuyeusement à M. le prince, et s'en est aussi bien servi que Voiture aurait fait. Le roi a fort loué cette action, et a dit à M. le dauphin : « Combien voudriez-vous qu'il vous en eût coûté, et parler « aussi bien que M. le coadjuteur? » M. de Montausier a pris la parole, et a dit : « Sire, nous n'en sommes pas là : « c'est assez que nous apprenions à bien répondre. » Les ministres et tous les autres ont trouvé un agrément et un air de noblesse dans ce discours qui donne une véritable admiration. J'ai bien à remercier les Grignan de tout l'honneur qu'ils me font, et des compliments que j'ai reçus depuis peu, et du côté d'Allemagne, et de celui de Versailles. Je voudrais bien que l'aîné eût quelque grace de la cour pour me faire avoir aussi des compliments du côté de Provence. M. de La Trousse a écrit à sa femme : il est prisonnier de

son ami le marquis de Grana. Il se porte très bien sans aucune blessure. Jamais un homme n'a été si heureux : cette affaire n'a été faite que pour sa gloire. Il mande qu'on le vient d'assurer que M. de Sanzei a été tué : je le croirais bien ; car, outre qu'on n'a point de ses nouvelles, c'est que c'était un vrai homme à payer de sa personne, voyant que son régiment faisait mal [1] : nous en saurons de plus sûres nouvelles.

Je n'ai encore rien décidé pour mon départ : cela dépend d'une conférence chez M. de l'Hommeau, où nous raisonnerons beaucoup. Le corps du héros n'est point porté à Turenne, comme on me l'avait dit : on l'apporte à Saint-Denis, au pied de la sépulture des Bourbons ; on destine une chapelle pour les tirer du trou où ils sont, et c'est M. de Turenne qui y entre le premier. Pour moi, je m'étais tant tourmentée de cette place, que, ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conseil, je crois que c'est moi. Il y a déja quatre capitaines aux pieds de leurs maîtres [2] ; et, s'il n'y en avait point, il me semble que celui-ci devrait être le premier. Partout où passe cette illustre bière, ce sont des pleurs et des cris, des presses, des processions qui ont obligé de marcher et d'arriver de nuit : ce sera une douleur bien grande s'il passe par Paris.

On vient de me dire de très bon lieu que les courtisans, croyant faire leur cour en perfection, disaient au roi qu'il entrait à tout moment à Thionville et à Metz des escadrons et même des bataillons tout entiers, et que l'on n'avait quasi rien perdu. Le roi, comme un galant homme, sentant

1 La cavalerie qui se débanda fit la déroute de Consarbruck ; mais il y eut de la témérité au maréchal de Créqui de livrer bataille à un ennemi dont l'armée était le double de la sienne.

2 Par ces quatre capitaines, il faut probablement entendre Bureau de La Rivière, chambellan de Charles V; Louis de Sancerre, connétable sous Charles VII ; Arnaud de Barbazan, général des armées de ce prince, et Bertrand du Guesclin, connétable de France, tous les quatre inhumés dans le tombeau de nos rois. (G. D. S. G.)

[redacted]

la fadeur de ce discours, et voyant donc rentrer tant de troupes : *Mais*, dit-il, *en voilà plus que je n'en avais*. Le maréchal de Gramont, plus habile que les autres, se jette dans cette pensée : *Oui, Sire, c'est qu'ils ont fait des petits.* Voilà de ces bagatelles que je trouve plaisantes, et qui sont vraies.

Il est venu un courrier qui a vu M. le maréchal de Créqui à Trèves. Nous sommes fort en peine de M. de Sanzei : nous n'avons de ses nouvelles que de traverse : les uns disent qu'il est prisonnier ; d'autres, qu'il a été tué ; d'autres qu'il est à Trèves avec le maréchal de Créqui : tout cela ne vaut rien du tout. On tient Trèves assiégée. Le roi dit à M. le Premier qu'il était bien aise que son fils fût en sûreté. M. le Premier lui dit : *Sire, j'aimerais mieux qu'il fût prisonnier ou blessé ; cette grande sûreté ne me contente pas.* Le roi l'assura qu'il avait fort bien fait. On parle encore du voyage de Fontainebleau. Je n'ai pas encore pardonné à ce beau lieu où nous nous séparâmes : je n'y puis penser sans émotion et sans tristesse. Il me faut vous y aller recevoir pour me remettre bien avec lui.

Madame de Toscane est abîmée dans son Montmartre et dans ses *Guisardes :* elle a témoigné à toutes les dames qu'après la première visite elle n'en souhaitait plus, et a commencé ce discours par madame de Rarai. On trouve cette dureté grande : il est vrai qu'elle ressemble assez à la Diane d'Arles ; mais je ne trouve pas qu'elle puisse espépérer d'être égayée, à la vie qu'elle fait.

M. le cardinal de Bouillon est venu ici tantôt : il est touché de votre lettre, et persuadé de vos sentiments : il a toujours les larmes aux yeux. Je lui ai parlé de vos douleurs : il m'a priée de lui montrer ce que vous m'en dites : je n'y manquerai pas, et rien ne vous fera plus d'honneur. Je lui montrerai aussi une lettre du chevalier (*de Grignan*) qu'on ne peut lire sans pleurer. J'ai eu bien du monde aujourd'hui : je me porte très bien de ma petite médecine.



Toutes mes amies m'ont gardée ; votre portrait a servi à la conversation : il devient chef-d'œuvre à vue d'œil ; je crois que c'est parceque Mignard n'en veut plus faire. Adieu, ma très chère et très aimable enfant. Que ne vous dirais-je point de ma tendresse pour vous, si je voulais me lâcher la bride? Croyez, ma fille, en un seul mot, que vous ne pouvez jamais être plus parfaitement aimée, ni plus véritablement estimée que vous l'êtes de moi ; car il y a de tout dans l'amitié que j'ai pour vous : mille raisons confirment mes sentiments. Je n'avais pas dessein d'en tant dire ; mais on ne peut pas toujours s'en empêcher. J'embrasse, en vérité, M. de Grignan de tout mon cœur. Ne va-t-il pas toujours à la chasse? n'est-ce pas toujours la même vie que je connais? Parlez-moi de nos petits enfants : la mienne [1] se souvient-elle de moi? Mon Dieu! que je voudrais bien vous embrasser? Si vous trouvez mille fautes dans cette lettre, excusez-les ; car le moyen de la relire?

395 — DE M. DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

Ce..... août 1675.

Quand je mets sur vos paquets *Montélimart*, c'est-à-dire *je vous adore ;* ainsi donc je vous dis réglément deux fois par semaine : *je vous adore*, Madame ; madame la comtesse de Grignan, en votre château de Grignan, *je vous adore*, et c'est une espèce de rondeau. Recevez donc agréablement le *chiffre* que je vous ai caché à vous-même jusqu'ici pour le rendre secret à M. de Grignan, à qui il me paraît qu'il est bon de le cacher éternellement. J'ai reçu votre bonne et agréable lettre, que je conserve comme la prunelle de mon œil. Vous avez donc reçu tous les tableaux de votre mari ; qu'en dites-vous, et surtout des petits moutons qui font lever la poudre de dessous leurs pieds? Savez-vous

1 Marie-Blanche d'Adhémar de Grignan, qui avait été nourrie auprès de madame de Sévigné. (M.)

bien ce qu'ils signifient ces petits moutons? car vous deve faire votre profit de tout; ils vous apprennent qu'il fau être mouton comme eux; soyez donc toujours mon peti mouton. Il n'y eut jamais une meilleure acquisition, c'es de l'or en barre que les tableaux; vous les vendrez toujours au double quand il vous plaira. Ne vous ennuyez donc point d'en voir toujours de nouveaux à Grignan, et parez en vos cours et avant-cours, quand vous en aurez suffisamment pour toutes vos chambres.

Il ne tiendra pas à moi que je n'aille voir toutes ce merveilles au mois de septembre; je fais tout ce que je pui pour persuader à madame votre mère d'y venir avec moi Souffrirez-vous qu'elle aille en Bretagne, quand toute la Bretagne est soulevée, qu'on y pille, qu'on y brûle tou les châteaux, qu'on y viole toutes les femmes? Adieu, m belle Comtesse, *Montélimart*, ma belle Comtesse, je sui tout à vous; vous entendez bien présentement ce que veu dire *Montélimart*.

396. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi 21 août 1675.

En vérité, ma fille, vous devriez bien être ici avec moi; j'y suis venue ce matin toute seule, fatiguée et lasse de Paris, au point de n'y pouvoir pas durer. Notre abbé est demeuré pour quelques affaires; pour moi, je n'en ai point jusqu'à samedi. Me voilà donc pour ces trois jours en paix et en repos; je prends demain ma troisième médecine; je marcherai beaucoup; je m'imagine que j'en ai besoin. Je penserai extrêmement à vous, pour ne pas dire continuellement; il n'y a ni lieu ni place qui ne me fasse souvenir que nous y étions ensemble il y a un an. Quelle différence, bon Dieu! Il m'est doux de penser à vous; mais l'absence jette une certaine amertume qui serre le cœur: ce sera pour ce soir la noirceur des pensées. Je me fais un plaisir de



ous entretenir dans ce petit cabinet que vous connaissez; ien ne m'interrompt.

J'ai laissé M. de Coulanges bien en peine de M. de San-i. Pour M. de La Trousse, depuis mes chers romans, je ai rien vu de si parfaitement heureux que lui. N'avez-ous point vu un prince qui se bat jusqu'à l'extrémité? n autre s'avance pour voir qui peut faire une si grande ésistance : il voit l'inégalité du combat, il en est honteux; écarte ses gens; il demande pardon à ce vaillant homme, ui lui rend son épée, à cause de son honnêteté, et qui ans lui ne l'eût jamais rendue; il le fait son prisonnier; il reconnaît pour un de ses amis du temps qu'ils étaient ous deux à la cour d'Auguste; il traite son prisonnier omme son propre frère; il le loue de son extrême valeur; ais il me semble que le prisonnier soupire; je ne sais s'il est point amoureux : je crois qu'on lui permettra de re-enir sur sa parole; je ne vois pas bien où la princesse attend, et voilà toute l'histoire.

Quand je vous mande des nouvelles, comptez que je s tiens de gens bien informés; mais ils ne veulent jamais tre cités pour les moindres bagatelles. Il y en a d'autres ont je ne prends jamais les nouvelles. Voulez-vous savoir e que les valets-de-chambre ont écrit? Vous devinerez abord que ceci vient de l'endroit où vous savez qu'on amuse des lettres ridicules[1]. L'un fait inventaire de ce u'il a perdu, comme son étui, sa tasse, son buffle, son audebec. « C'était, *dit-il*, un désordre du diable; ma foi, i j'avais été général, cela ne serait pas arrivé. » *Un autre lit :* « Nous avons été joliment téméraires; nous n'étions ue sept mille hommes, nous en avons attaqué vingt-six nille; aussi faut voir comme nous avons été frottés. » *Un utre dit :* « Nous nous sommes sauvés le plus diligemment ue nous avons pu, et si nous n'avons pas laissé d'avoir

1 Vraisemblablement de chez madame de La Fayette.

[redacted]

grand'peur. » Il faut avoir, mon enfant, un étrange loisi pour vous conter toutes ces sottises.

Vous parlez si dignement du cardinal de Retz et de sa retraite, que, pour cela seul, vous seriez digne de son estim et de son amitié. Je vois des gens qui disent qu'il devrai venir à Saint-Denis, et ce sont ceux-là-mêmes qui trouveraient le plus à redire s'il y venait. On voudrait, à quelqu prix que ce fût, ternir la beauté de son action; mais j'en défie la plus fine jalousie. Ce que vous dites de M. de Turenne mérite d'entrer dans son panégyrique : le cardina de Bouillon en aura le plaisir où le déplaisir, car je sui bien sûre qu'il ne lira point cet endroit de votre lettr sans pleurer. Depuis la mort du héros de la guerre, celu du bréviaire s'est retiré à Commerci; il n'y avait plus d sûreté à Saint-Mihel. Le premier président de la cour de aides a une terre en Champagne; son fermier lui vint signifier l'autre jour, ou de la rabaisser considérablement ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans : on lu demande pourquoi, on dit que ce n'est point la coutume : il répond que, du temps de M. de Turenne, on pouvait recueillir avec sûreté, et compter sur les terres de ce pays-là mais que depuis sa mort tout le monde quittait, croyan que les ennemis vont entrer en Champagne. Voilà des choses simples et naturelles qui font son éloge aussi magnifiquement que les Fléchier et les Mascaron.

Ne me parlez point tant de vous aller voir; vous me détournez de la pensée de tous mes tristes devoirs : si j'en croyais mon cœur, j'enverrais paître toutes mes petites affaires, et je m'en irais à Grignan : oh, avec quelle joie je planterais tout là! et pour quatre jours qu'on a à vivre, je vivrais à ma mode et je suivrais mon inclination : quelle folie de se contraindre pour des routines de devoir et d'affaires! Eh, bon Dieu! qui en sait gré? Je ne suis que trop dans toutes ces pensées; la règle n'est plus, à mon grand regret, que dans toutes mes actions; car, pour mes discours, ils



ont pris l'essor, et je me tire au moins de la contrainte d'approuver tout ce que je fais. Vos affaires règlent ma vie présentement, c'est tout ce qui me console. Je m'en vais courir en Bretagne pendant les vacances, et je serai de retour au mois de novembre, pour m'abandonner à toute la chicane que me prépare l'infidélité de M. de Mirepoix [1].

Dépit mortel, juste courroux,
Je m'abandonne à vous.

Je ne suis nullement contente de la du Puy-du-Fou; si elle aimait M. de Grignan, elle aurait tout fini, et nous avons vu que ce qu'elle fit l'autre jour n'était que l'effet de la rage qu'elle avait contre le Mirepoix, qui l'avait pressée par vingt signatures. Quand elle est dans son naturel, elle est incapable d'aucune bonne résolution. La ruine de cette maison fait grand bruit. Je lui dis hier : « Enfin, Madame, c'est par le respect que nous avons pour vous, que nous nous trouvons dans l'embarras des affaires de monsieur votre frère : si nous avions fait, il y a trois ans, ce que nous venons de faire, M. de Mirepoix n'aurait pas le prétexte de cette déroute pour nous refuser notre ratification. » On ne sait pas seulement ce qu'elle répond; elle va regarder aux portes si on ne l'écoute point, et quand elle voit qu'il n'y a personne, elle n'en dit pas davantage. C'est une misère de voir les dissipations de cette maison, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites choses. Sottes gens, sotte besogne; il faut en revenir là.

Ne craignez rien de notre guerre de Bretagne; ce n'est plus rien, fiez-vous à ma poltronnerie : je crois que je m'en irai avec le grand d'Harouïs.

Je me porte très bien; le bon de Lorme m'a dit que je gardasse sa poudre pour cet hiver, et que je prisse trois

[1] Gaston Jean-Baptiste de Lomagne, marquis de Lévi et de Mirepoix, etc., etc., famille qui a la prétention de descendre de la tribu de Lévi.

jours de cette tisane; c'est un remède de canicule; il me croit hors d'affaire.

Les amies [1] de la voyageuse (*madame de Maintenon*), s'apercevant que le dessous des cartes se découvre, affectent fort de rire et de tourner cela en plaisanterie; ou bien elles conviennent qu'il y a eu quelque chose, mais que tout est raccommodé. Je ne réponds ni du présent, ni de l'avenir, dans un tel pays; mais du passé, je vous en assure. Pour la souveraineté, elle est rétablie, comme depuis Pharamond : *Quanto* joue en robe-de-chambre avec la dame du château (*la reine*), qui se trouve trop heureuse d'être reçue, et qui souvent est chassée par un clin-d'œil qu'on fait à la femme-de-chambre (*Madame de Richelieu*).

Mon fils est désespéré du guidonnage. Vous souvient-il de vos folies de don Quichotte? Il se trouve présentement à neuf cents lieues du cap dont nous lui avons tant parlé. Tout ce qui vaque est demandé par des frères blessés, ou par des familles désolées; en sorte qu'on est honteux d'aller barrer leur chemin inutilement. C'est à la Providence à démêler la fortune de ce pauvre guidon; je le console tant que je puis. Je vous manderai l'adresse qu'il faudra mettre à vos lettres, si je pars. Hélas! laissez-moi ce soin, c'est ma pauvre vie; adieu pour aujourd'hui. Adieu, ma chère enfant, voilà complies qui sonnent; vous connaissez mon manége. Il fait très beau, je me promènerai beaucoup, et je penserai à vous avec une extrême tendresse.

397. — A LA MÊME.

A Livry, jeudi 22 août 1675.

Le pauvre M. de Sanzei est toujours perdu; on ne le trouve ni dans les morts, ni dans les blessés, ni dans les prisonniers. Guilleragues a demandé au roi s'il ne savait

[1] C'est madame de La Fayette, madame de Coulanges et madame d'Heudicourt. (A. G.)



int de ses nouvelles ; il a répondu très bonnement qu'il était en peine, et qu'il ne comprenait point du tout où pouvait être. Jugez de l'état de cette pauvre femme. Je sse à M. d'Hacqueville à vous mander les nouvelles ; je sais que le siége de Trèves ; je crains un détachement ur mon fils ; envoyez-moi de votre courage pour l'aimer ieux en Allemagne qu'à la messe aux minimes. Vous tes là-dessus des choses admirables.

Le prince d'Harcourt a perdu son frère, et M. de Grian, son cousin germain [1] ; je ne sais si vous l'avez senti ; tte perte a paru ici comme celle d'une aiguille dans une tte de foin. J'ai appris encore que feu Saint-Luc [2] mett *Monseigneur* à tous les maréchaux de France, parcee son père l'était, et le comte de Guiche par cette rain ; cela donne la loi aux autres, et ce n'est plus la mode y marchander quand on fait tant de leur écrire. Je vous nseille, après M. de Pomponne, de n'y pas manquer à . de Vivonne.

La royauté est établie au-delà de ce que vous pouvez us imaginer ; on ne se lève plus, et on ne regarde personne. L'autre jour une pauvre mère tout en pleurs, qui a rdu le plus joli garçon du monde, demandait cette charge [3] Sa Majesté, elle passa ; ensuite cette pauvre madame de oulai se traîna à ses pieds, lui demandant, avec des cris des sanglots, qu'elle eût pitié d'elle ; elle passa sans s'arter.

Vous me demandez si M. de La Rochefoucauld a été afgé de M. de Turenne. Oui certainement, et très sensiement. Pour son fils, il ne s'est pas ménagé. Demandez La Garde, il vous dira s'il y a un plus honnête homme à cour et moins corrompu. Ils sont présentement à Lianurt et à Chantilly ensemble. Il vous contera cent choses.

1 Le comte de Montlaur.
2 François d'Espinay, marquis de Saint-Luc.
3 La charge de grand-maréchal-des-logis de la maison du roi.

Vous serez heureux de l'avoir par mille raisons; il vous portera aussi la cassolette. M. le cardinal de Retz m'ordonne de vous l'envoyer, et me paraît piqué de ce que je ne l'ai pas encore fait. Je ne sais comme vous avez pu imaginer qu'il fût honnête de refuser une telle chose; ou je radote et ne sais plus vivre, ou c'eût été la plus rude et la moins respectueuse action que vous eussiez jamais pu faire.

J'ai envoyé au cardinal de Bouillon la lettre de M. de Grignan. Adieu, ma très bonne enfant; pour aujourd'hui vous n'aurez que ces nouvelles.

398. — A LA MÊME.

Ce vendredi 23 août 1675.

Voici notre journal fini. M. de Coulanges et madame de Martel s'en vont tantôt, et je m'en irai demain matin. Madame de Puisieux a trouvé digne d'elle de convertir M. de Mirepoix sur la ratification; elle se pique de faire des choses impossibles, et m'écrit pour me prier d'être demain après-dîner chez elle avec un Grignan, ou l'abbé de Coulanges. Je n'y manquerai pas. Pour ce que nous avons fait aujourd'hui, il me paraît que M. de Coulanges se dispose à vous le conter. Je lui laisse la plume après vous avoir embrassée mille et mille fois très tendrement.

DE MONSIEUR DE COULANGES.

Si j'avais du temps et de la santé, mais je n'ai ni l'un ni l'autre; il en faut remercier Dieu, et le bénir en quelque état qu'il lui plaise de nous mettre; si j'avais donc du temps, de la santé et du repos d'esprit, car je n'en ai aucun depuis la perte du pauvre M. de Sanzei, dont la destinée est très enveloppée depuis le combat; si j'avais donc du temps, de



la santé et du repos d'esprit, je vous prierais de me dire où est la jeune chênaie de madame de Chelles. Madame votre mère, qui n'ignore jamais rien (car c'est une présomption *enragée*) nous mène dans la vieille chênaie que vous connaissez, et là nous fait mettre pied à terre à la bonne Martel et à Corbinelli par un temps assez équivoque ; et comme l'homme n'est jamais content de ce qu'il possède, elle nous persuade que nous aurions le souverain bonheur, dès que nous serions parvenus de notre pied à trouver mille jolis sentiers dans cette haute chênaie de madame de Chelles. Nous obéissons avec une douceur de moutons, ni plus ni moins ; nous enfilons un petit chemin, nous y marchons l'un après l'autre, et nous avançons tant à la fin que nous nous trouvons, devinez où ? dans la chênaie de madame de Chelles ? point du tout ; dans la plaine de Chelles ? vous n'y êtes pas encore : où donc ? au milieu de quatre chemins, sans savoir lequel prendre pour venir à cette chênaie tant vantée. Les plus timides proposent d'y renoncer et de revenir sur leurs pas ; les autres de prendre un chemin à l'aventure, et tant est procédé, que nous opinons à prendre à gauche, parceque, disons-nous, qu'en tout cas celui-là nous conduira plutôt qu'un autre vers Notre-Dame-des-Anges [1], et qu'au moins nous nous trouverons. Ce raisonnement est approuvé, et nous voilà donc dans une petite route avec des branches mouillées qui nous donnent par le nez ; nous voilà dans les grandes herbes aussi fort mouillées, et après avoir marché deux grosses heures, espérant nous retrouver vers Notre-Dame-des-Anges, devinez où nous avons trouvé le jour ? devinez ; mais encore devinez ? Au-dessus précisément du village de Livry ? C'est le clocher de Saint-Denis qui le premier brille à nos yeux, et qui nous fait connaître combien nous possédons la carte du pays. Madame votre mère, qui aime sa haute forêt et sa belle vue, s'est consolée ; elle a reconnu ce beau pays qui l'a charmée,

[1] L'église de l'abbaye de Livry.

elle a reconnu l'herbe verte qu'elle a si souvent foulée avec sa charmante fille. Mais tout cela ne nous console point, la Martel et moi, qui avions bien faim, et qui nous sommes trouvés bien loin de la cuisine de l'abbaye. Enfin nous avons tant marché que nous avons retrouvé notre abbé et le père prieur, qui nous attendaient impatiemment vers la *Vildotière* ; et nous sommes revenus en si pitoyable état, que nous n'avons pas fait autre chose que de nous mettre tous au lit.

Je m'en vais présentement à Paris, à la quête de ce pauvre M. de Sanzei. Adieu, ma belle Comtesse ; Montélimart est toujours *Montélimart*, ma belle Comtesse.

399. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 26 août 1675.

Je revins samedi matin de Livry ; j'allai l'après-dinée chez madame de Lavardin, qui vous a écrit un billet en vous envoyant une relation : cette marquise vous aime beaucoup, et vous lui répondrez sans doute, comme vous savez si bien faire ; elle s'en va de son côté, et d'Harouïs et moi du nôtre : les vacances de la chicane font partir bien des gens. La cour est partie ce matin pour Fontainebleau ; ce mot-là me fait encore trembler ; mais enfin on y va pour se divertir : Dieu veuille que nous ne soyons point assommés pendant ce temps-là ! Le siége de Trèves se pousse vivement : s'il y a quelque balle qui ait reçu la commission de tuer le maréchal de Créqui, elle n'aura pas de peine à le trouver, car on dit qu'il s'expose comme un désespéré.

M. le prince est à l'armée d'Allemagne ; il a dit à un homme qui l'a vu depuis peu : « Je voudrais bien avoir « causé seulement deux heures avec l'ombre de M. de Tu- « renne, pour prendre la suite de ses desseins, pour entrer « dans ses vues, et me mettre au fait des connaissances « qu'il avait de ce pays, et des manières de peindre du



Montécuculli. » Et quand cet homme-là lui dit : « Monseigneur, vous vous portez bien, Dieu vous conserve, pour l'amour de vous et de la France! » M. le prince ne épondit qu'en haussant les épaules.

Mon fils me mande que le prince d'Orange fait mine de ouloir assiéger le Quesnoy, et que si cela est, ils sont à la eille d'une action. M. de Luxembourg a bien envie de aire parler de lui; il est bien heureux, car il a bien entreenu l'ombre de M. le prince : enfin on tremble de tous ôtés. J'ai demandé à M. de Louvois le régiment de Sanei à pur et à plein, avec la permission de vendre le guion, bien entendu que le pauvre Sanzei serait mort, dont n n'a encore aucune nouvelle. Le vicomte de Marsilly est on résident auprès du ministre, et s'est chargé de m'aprendre la réponse; je voudrais qu'elle fût apportée par I. de Sanzei. Vous croyez bien que si madame de Sanzei pouvait avoir la moindre prétention, je ne l'aurais pas arrée, moi qui respecte Saint-Hérem pour le régiment loyal; mais le roi, qui avait donné ce petit régiment à anzei, le donnera à quelque autre. Pour celui de Picardie [1], n'y faut pas penser, à moins que de vouloir être abîmé ans deux ans; mais c'est mal dit *abîmé*, c'est *déshonoré*; ar comme il n'est plus permis de se ruiner ni d'emprunter comme autrefois, on demeure tout court, avec infamie. e second Chénoise, neveu de Saint-Hérem, est ressuscité epuis deux jours; il était prisonnier des Allemands; c'est à où nous devrions trouver M. de Sanzei. Pour le pauvre etit Froulai [2], il a fallu remuer et retourner, et regarder uinze cents hommes morts en un endroit du combat, pour rouver ce pauvre garçon, qu'on a enfin reconnu, percé de ix ou douze coups : sa pauvre mère demande sa charge e grand-maréchal des-logis (*de la maison du roi*), qu'elle achetée, elle crie et pleure, et ne parle qu'à genoux; on

1 C'était celui du comte de La Marck.

2 Louis de Froulai, grand-maréchal-des-logis de la maison du roi.

lui répond qu'on verra; et vingt-deux ou vingt-trois personnes demandent cette charge. Pour dire le vrai, on reconnait tous les jours que jamais une défaite n'a été si remplie de désordre et de confusion, que celle du maréchal de Créqui. Je vis samedi la maréchale chez M. de Pomponne; elle n'est pas reconnaissable; les yeux ne lui sèchent pas.

Ne croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait passé ici aussi vite que les autres nouvelles; on en parle et on le pleure encore tous les jours.

Tout en fait souvenir, et rien ne lui ressemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention sur cette perte! La déroute qui est arrivée depuis a bien renouvelé les éloges du héros. Vous m'avez fait grand plaisir d'avoir frissonné de ce qu'a dit Saint-Hilaire; il n'est pas mort, il vivra avec son bras gauche, et jouira de la beauté et de la fermeté de son ame. Je crois que vous aurez été bien étonnée de voir une petite défaite de notre côté; vous n'en avez jamais vu depuis que vous êtes au monde. Il n'y a que le coadjuteur qui en ait profité, en donnant un air si nouveau et si spirituel à sa harangue, que cet endroit en a fait tout le prix, au moins pour les courtisans, car toutes les bonnes têtes l'ont loué depuis le commencement jusqu'à la fin. Je dinai samedi avec le coadjuteur et le bel abbé: je suis ravie quand je vois quelque Grignan.

Enfin, ma chère enfant, cherchez bien dans toute la cour et dans toute la France, il n'y a que moi qui, ayant une fille si parfaitement aimée, sois privée de la joie de la voir et de passer ma vie ävec elle : ce sont des règles de la Providence, auxquelles je ne puis me soumettre qu'avec des peines infinies : nous faisons donc bien de nous écrire, puisque c'est tout ce que nous avons. Je comprends l'occupation que vous donnent mes lettres, et combien elles



vous détournent de certains devoirs : *vous perdez connaissance*, dites-vous ; je souffre deux fois la semaine que l'on m'en dise autant : il ne faut point d'autre livre que ces abominables lettres que je vous écris ; je vous défie de les lire tout de suite ; mais, ma fille, vous en êtes contente, c'est assez. Voilà le gros abbé qui me dit cent folies de mon voyage de Bretagne : nous trouvons que je n'ai pris ma résolution que depuis ce que j'ai su du désordre des séditieux ; il dit que je ne veux pas perdre une si belle occasion, que je ne retrouverai peut-être de ma vie.

Le chevalier de Lorraine est arrivé auprès de MONSIEUR, comme si de rien n'était ; il a trouvé quelque charitable personne qui l'a remis dans le bon ou le mauvais chemin : cette petite nouvelle n'a pas donné beaucoup d'attention, elle a paru une misère qui n'a pas tenu sa place devant la mort de M. de Turenne, et tout ce qui s'en est ensuivi. Madame d'Armagnac est accouchée d'un fils, et madame de Louvigny d'un fils aussi ; madame la princesse d'Harcourt d'une fille, madame la duchesse d'une fille ; mais il y a déja huit jours.

Notre cardinal est encore à Saint-Mihel, je m'en vais lui écrire, il le trouve bon. L'abbé de Pontcarré est très digne de vos lettres ; il les aime et les sait lire ; il m'en fait part, et puis il les cache précieusement ; vous ne sauriez croire le tour surprenant et agréable que vous donnez, sans y penser, à toutes choses.

MADEMOISELLE est arrivée pour se baigner ; elle ne va point à Fontainebleau. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan et mes petits-enfants ; mais, ma très belle et très aimable, je suis à vous par-dessus tout : vous savez combien je suis loin de la radoterie, qui fait passer violemment l'amour maternel aux petits enfants ; le mien est demeuré tout court au premier étage, et je n'aime ce petit peuple que pour l'amour de vous.

400. — AU COMTE DE BUSSY

A Paris, ce 27 août 1675.

Je fais réponse à deux de vos lettres, mon cousin. Dans la première vous me parlez si raisonnablement de la mort de M. de Turenne, qu'il faut avoir un cœur de héros pour savoir le regretter comme vous faites, n'ayant pas toujours été de vos amis. Dans la seconde vous me louez trop, vous trouvez que j'écris bien ; il est vrai que vous êtes un si bon connaisseur, et vous flattez si peu les gens, que j'ai peine à douter de ce que vous me dites; cependant je ne sens point que je mérite une si digne approbation.

Vous faites une très bonne remarque sur la mort prompte et imprévue de M. de Turenne, mais il faut bien espérer pour lui, car les dévots, qui sont toujours dévorés d'inquiétude pour le salût de tout le monde, ont mis, comme d'un commun accord, leur esprit en repos sur le salut de M. de Turenne : aucun d'eux n'a gémi sur son état; ils ont cru sa conversion sincère, et l'ont prise pour un baptême; et il a si bien caché toute sa vie sa *vanité* sous des airs humbles et modestes, qu'il ne l'ont pas découverte; enfin ils n'ont pas douté que cette belle ame ne fût retournée tout droit au ciel d'où elle était venue.

Mais ne faites-vous pas une remarque que j'ai faite, qui est que ce qui passe aujourd'hui pour une victoire d'avoir repassé le Rhin, sans avoir été taillés en pièces depuis la mort de M. de Turenne, eût été un grand malheur s'il fût arrivé pendant sa vie. Ce que vous écrivez au roi sur ce sujet fait bien de l'honneur au maréchal, et à vous aussi, mon pauvre cousin.

Au reste, que dites-vous de la déroute du maréchal de Créqui? le roi l'a nommée lui-même une défaite complète. Il a répondu divinement aux courtisans qui lui en ont parlé : à ceux qui voulaient excuser ce maréchal, il a dit :



« — Il est vrai qu'il est fort brave, je comprends son déses-
« poir ; mais enfin mes troupes ont été battues par des
« gens qui n'avaient jamais fait autre chose que de jouer
« à la bassette. » A ceux qui le blâmaient et qui deman-
daient pourquoi il avait donné la bataille, il leur a répondu
comme fit autrefois le duc de Weimar, à qui le vieux Pa-
rabère demandait : — Monsieur, pourquoi donniez-vous
cette dernière bataille que vous perdîtes ? — Monsieur,
répondit le duc de Weimar, c'est que je croyais la gagner.
Cette application est fort juste et fort plaisante. A ceux
qui le voulaient consoler, lui disant qu'il n'avait quasi
point perdu de troupes, que tout revenait à Thionville et à
Metz, qu'il y avait tant de cavalerie, tant d'infanterie, il
leur répondit : « — Mais en voilà plus que je n'en avais ;
« c'est une plaisante manière de faire des recrues. » Le
maréchal de Gramont dit : — C'est que vos troupes ont
fait des petits, Sire. Les courtisans trop courtisans de-
vraient bien se corriger de leurs basses flatteries avec un
tel maître. Le maréchal de Créqui est dans Trèves ; si
quelque balle a la commission de le tuer, je crois qu'elle le
trouvera aisément, de la manière enragée dont il s'expose.

M. le prince est arrivé à l'armée d'Allemagne. Il a dit à des gens qui l'ont vu à Châlons qu'il aurait bien souhaité de causer seulement deux heures avec l'ombre de M. de Turenne, pour prendre ses lumières sur la connaissance qu'il avait des affaires de ce pays-là. Si la goutte l'y vient trouver au mois d'octobre, comme elle fait tous les ans, ce sera un étrange malheur. Vous avez sans doute entendu louer le chevalier de Grignan sur le passage du Rhin ; on ne peut pas avoir été distingué plus agréablement ; et afin que je fusse aussi contente du côté du maréchal de Créqui, La Trousse y a fait des merveilles. Si M. de Luxembourg fait quelque chose en Flandre, il faudra pour achever ma joie que mon fils se fasse louer, et revienne en bonne santé. Je ne sais encore ce que je deviendrai.

Sur la plainte que le maréchal d'Albret a faite au roi que le marquis d'Ambres, en lui écrivant, ne le traitait pas de *Monseigneur*, Sa Majesté a ordonné à ce marquis de le faire; et sur cela il a écrit cette lettre au maréchal :

« MONSEIGNEUR,

« Votre maître et le mien m'a commandé d'user avec « vous du terme de *Monseigneur;* j'obéis à l'ordre que je « viens d'en recevoir avec la même exactitude que j'obéirai « toujours à ce qui vient de sa part, persuadé que vous « savez à quel point je suis, Monseigneur, votre très « humble et très obéissant serviteur. »

Voici la réponse du maréchal d'Albret.

« MONSIEUR,

« Le roi, votre maître et le mien, étant le prince du « monde le plus éclairé, vous a ordonné de me traiter de « *Monseigneur*; parceque vous le devez; et parceque je « m'explique nettement et sans équivoque, je vous assu- « rerai que je serai à l'avenir selon que votre conduite « m'y obligera, Monsieur, votre très..., etc. »

Les affaires de la belle *Madelonne* m'arrêtent ici, je ne sais ce qui me tient que je ne vous conte le procès dont il est question, tant je me sens en train de discourir : mais je m'arrête; car il se pourrait fort bien faire que vous ne fussiez pas en humeur de m'écouter, et je veux vous plaire. Je veux que vous m'aimiez toujours comme je vous aime.

401. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er septembre 1675.

En me disant que vos lettres ne sont pas dignes de mon approbation, Madame, vous m'en écrivez une qui en mérite une plus grande, sans compter votre modestie; mais,

[redacted]

pour ne la pas offenser davantage, je vais traiter d'autre chose avec vous.

L'affaire du maréchal de Créqui est plus mauvaise pour lui que pour le roi. Sa Majesté a de grandes ressources; il n'y paraîtra pas dans quinze jours, quand même il perdrait Trèves; mais, pour la réputation de ce général, elle en pâtira longtemps, et il faudra qu'il fasse de belles choses avant de faire oublier sa mauvaise conduite à Consarbrick [1]. On me vient d'envoyer de Metz une relation exacte de cette déroute, par laquelle je vois que la tête a tourné au maréchal de Créqui dès qu'il vit les ennemis; il n'y a que cela à croire, ou qu'il a eu intelligence avec eux : il vit défiler leur infanterie sur un pont sans faire tirer son canon sur elle, et sans la faire charger à demi passée; quoiqu'il eût la moitié moins de troupes que les confédérés, il les laissa tous passer la Sarre tranquillement pour venir à lui, et fit comme s'il eût appréhendé qu'il lui en fût échappé un seul.

Vous voyez bien, Madame, qu'il faut avoir perdu l'esprit pour en user ainsi; cependant c'est ce général que l'on nomma d'abord pour remplacer M. de Turenne : que sont donc les autres qui ont moins de capacité que lui? Il faut dire la vérité, une partie des maréchaux qu'on vient de faire est indigne de l'être. D'ordinaire le mérite attire cette dignité, ici l'on a commencé par où l'on devait finir; on a donné l'honneur, espérant que le mérite viendrait après; et en attendant le mérite, bien souvent viennent les déroutes, comme vous voyez.

Tout ce qu'a répondu le roi aux courtisans sur l'affaire de Consarbrick est admirable; les uns ont été mal récompensés de leur fausse générosité, les autres de leur blâme sans raison, et les autres de leur basse flatterie. Il faut parler juste devant un prince d'aussi bon entendement que le

1 Bussy est injuste envers le maréchal de Créqui. Ces sortes d'injustices sont fréquentes dans ses Mémoires.

roi, et particulièrement quand il vient de perdre une bataille.

Je savais déja la question du vieux Parabère, et la réponse du duc de Weimar; c'est ce vieux sot à qui feu M. votre père en fit de si plaisantes à Poitiers quand il allait voir sa maîtresse. La pensée du maréchal de Gramont ne peut faire rire que par le ton nasillard et gascon ; du reste, c'est un propos de corps-de-garde.

Le maréchal de Créqui a fait comme M. Fouquet, qui ne savait ce qu'il faisait les premiers jours qu'on l'arrêta, mais qui, après s'être reconnu, fit des merveilles. Ce qu'a dit M. le prince de M. de Turenne en passant à Châlons me paraît d'un fort honnête homme, et d'un homme qui sent bien son mérite. M. de Montécuculli se précautionnera encore davantage avec lui qu'il ne faisait avec M. de Turenne [1]. Il est vrai que le chevalier de Grignan a été heureux au combat d'Altenheim, et La Trousse à celui de Consarbrick : je m'en réjouis avec vous, et j'espère vous faire un même compliment pour M. votre fils à la fin de cette campagne.

Vous devriez me conter le procès dont il est question; je suis tellement affamé de vous entendre, que je vous donnerais une favorable audience quand vous ne me parleriez que d'interlocutoires et d'arrêts.

402. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 28 août 1675.

Si l'on pouvait écrire tous les jours, je m'en accommoderais fort bien; je trouve même quelquefois le moyen de le

[1] Le prince de Condé força Montécuculli à repasser le Rhin; ce fut son dernier exploit. « Cette année, remarque le président Hénault, vit finir la « carrière des trois plus grands généraux de l'Europe : M. de Turenne fut « tué; M. le prince se retira, et Montécuculli en fit de même, disant qu'un « homme qui avait eu l'honneur de combattre contre Mahomet Coprogli, « contre M. le prince et contre M. de Turenne, ne devait pas compromettre

[redacted]

faire, quoique mes lettres ne partent pas, mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous; car, à tout le reste du monde, on voudrait avoir écrit, et c'est parcequ'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf [1], qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction : madame de La Fayette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étaient en larmes, et déja tout habillés de deuil; il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir en voyant ce portrait; c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur; ils ne pouvaient prononcer une parole; ses valets-de-chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait se confesser, en se cachotant, il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là, vous ne « faites que tourner autour de moi, vous me feriez recon- « naître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tire du « côté où vous allez.—Monsieur, *lui dit-il*, vous avez rai- « son, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela « sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son che-

« sa gloire contre des gens qui ne faisaient que commencer à commander « des armées. »

[1] Élisabeth de La Tour, mariée à Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf.

val, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que « je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens, il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter, et se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie; on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorge, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on en soit tout ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier (*de Grignan*) était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation; et partout où il a passé on n'entendait que des clameurs; mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent

[redacted]

au-devant de lui en habits de deuil au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie ; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parcequ'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain ; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici : il sera dans une chapelle en dépôt, on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes. Nous dînâmes, comme vous pouvez penser ; et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie si vous aviez été ici ; je l'assurai fort de votre douleur ; il vous fera réponse et à M. de Grignan ; il me pria de vous dire mille amitiés, et la bonne d'Elbeuf, qui perd tout, aussi bien que son fils. Voilà une belle chose de m'être embarquée à vous conter ce que vous saviez déja ; mais ces originaux m'ont frappée, et j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci.

M. de La Garde me dit l'autre jour que, dans l'enthousiasme des merveilles que l'on disait du chevalier, il exhorta ses frères [1] à faire un effort pour lui dans cette occasion, afin de soutenir sa fortune au moins le reste de cette année ; et qu'il les trouva tous deux fort disposés à faire des choses extraordinaires. Ce bon La Garde est à Fontainebleau, d'où il doit revenir dans trois jours pour partir enfin, car il en meurt d'envie, à ce qu'il dit ; mais les courtisans ont bien de la glu autour d'eux. Vraiment l'état de madame de Sanzei est déplorable ; nous ne savons rien de son mari ;

[1] M. le coadjuteur d'Arles et M. l'abbé de Grignan.

il n'est ni vivant, ni mort, ni blessé, ni prisonnier; ses gens n'écrivent point. M. de La Trousse, après avoir mandé le jour de l'affaire qu'on venait de lui dire qu'il avait été tué, n'en a plus écrit un mot ni à la pauvre Sanzei, ni à Coulanges [1]. Nous ne savons donc que mander à cette femme désolée; il est cruel de la laisser dans cet état : pour moi, je suis très persuadée que son mari est mort; la poussière mêlée avec son sang l'aura défiguré; on ne l'aura pas reconnu, on l'aura dépouillé; peut-être qu'il aura été tué, loin des autres, par ceux qui l'ont pris, ou par des paysans, et sera demeuré au coin de quelque haie : je trouve plus d'apparence à cette triste destinée qu'à croire qu'il soit prisonnier, et qu'on n'entende pas parler de lui.

Au reste, ma fille, l'abbé croit mon voyage si nécessaire, que je ne puis m'y opposer; je ne l'aurai pas toujours: ainsi je dois profiter de sa bonne volonté; c'est une course de deux mois, car le bon abbé ne se porte pas assez bien pour aimer à passer là l'hiver; il m'en parle d'un air sincère, dont je fais vœu d'être toujours la dupe; tant pis pour ceux qui me trompent. Je comprends que l'ennui serait grand pendant l'hiver; les longues soirées peuvent être comparées aux longues marches pour être fastidieuses. Je ne m'ennuyais point cet hiver que je vous avais; vous pouviez fort bien vous ennuyer, vous qui êtes jeune; mais vous souvient-il de nos lectures? Il est vrai qu'en retranchant tout ce qui était autour de cette petite table, et le livre même, il ne serait pas impossible de ne savoir que devenir; la Providence en ordonnera. Je retiens toujours ce que vous m'avez mandé; on se tire de l'ennui comme des mauvais chemins; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, pour n'avoir pas le courage de l'achever; c'est comme de mourir, vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle. Il y a des choses dans vos lettres qu'on

[1] Madame de Sanzei était sœur de M. de Coulanges, et M. de La Trousse était leur cousin-germain. (P.)

ıe peut ni qu'on ne veut oublier. Avez-vous mon ami Corɔinelli et M. de Vardes? Je le souhaite; vous aurez bien ·aisonné, et si vous parlez sans cesse des affaires présentes ·t de M. de Turenne, et que vous ne puissiez comprendre ·e que tout ceci deviendra, en vérité vous êtes comme ιous, et ce n'est point du tout que vous soyez en province. ſſ. de Barillon soupa hier ici : on ne parla que de M. de Гurenne; il en est véritablement très affligé. Il nous conait la solidité de ses vertus, combien il était vrai, combien l.aimait la vertu pour elle-même, combien par elle seule l se trouvait récompensé, et puis finit par dire qu'on ne ιouvait pas l'aimer, ni être touché de son mérite, sans en tre plus honnête homme. Sa société communiquait une ιorreur pour la friponnerie et pour la duplicité, qui metait tous ses amis au-dessus des autres hommes : dans ce ιombre on distingua fort le chevalier comme un de ceux ue ce grand homme aimait et estimait le plus, et aussi omme un de ses adorateurs. Bien des siècles n'en donneont pas un pareil : je ne trouve pas qu'on soit tout à fait veugle en celui-ci, au moins les gens que je vois : je crois ue c'est se vanter d'être en bonne compagnie. Je viens de egarder mes dates; il est certain que je vous ai écrit le endredi 16; je vous avais écrit le mercredi 14, et le ındi 12. Il faut que *Pacolet* ou la bénédiction de Montéliıart ait porté très diaboliquement cette lettre; examinez e prodige. Mais disons encore un mot de M. de Turenne : oici ce qui me fut conté hier. Vous connaissez bien Perιis [1], et son adoration et son attachement pour M. de 'urenne; dès qu'il eut appris sa mort, il écrivit au roi, et ıi manda : « Sire, j'ai perdu M. de Turenne; je sens que mon esprit n'est point capable de soutenir ce malheur; ainsi, n'étant plus en état de servir Votre Majesté, je lui demande la permission de me démettre du

1 Il avait été capitaine des gardes de M. de Turenne. (P.)

[redacted]

« gouvernement de Courtrai. » Le cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette lettre ; mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le roi entra fort bien dans cette douleur, et dit au cardinal de Bouillon qu'il en estimait davantage Pertuis, et qu'il ne voulait pas que Pertuis songeât à se retirer, le croyant trop honnête homme pour ne pas toujours faire son devoir, en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce héros. Au reste, il avait quarante mille livres de rente de partage ; et M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes et ses legs payés, il ne lui restait que dix mille livres de rente ; c'est deux cent mille francs pour ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service. Adieu, ma chère enfant; je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne se peut représenter.

403. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 30 août 1675.

Je prends la résolution de partir mercredi 4 du mois prochain. Je vais droit à Orléans . j'y trouverai M. d'Harouïs, et nous nous y embarquerons dimanche, après la messe. Je vous écrirai encore mercredi en partant : je serai quelque temps à Nantes, et puis aux Rochers. Mon retour est assuré, si je suis en vie, pour le mois de novembre : j'ai cependant un grand regret à notre commerce, qui va être tout déréglé ; mais la vie est pleine de choses qui blessent le cœur.

Je reviens du service de M. de Turenne à Saint-Denis. Madame d'Elbeuf m'est venue prendre ; elle a paru me souhaiter : le cardinal de Bouillon m'en a priée d'un ton à ne pouvoir le refuser. C'était une chose bien triste : son corps était là au milieu de l'église : il y est arrivé cette nuit avec une cérémonie si lugubre, que M. Boucherat, qui l'a reçu

et qui y a veillé toute la nuit, en a pensé mourir de pleurer. Il n'y avait que la famille désolée et tous les domestiques en deuil et en pleurs : on n'entendait que des soupirs et des gémissements. Il y avait d'amis M. Boucherat, M. de Harlai, M. de Meaux et M. de Barillon : mesdames Boucherat y étaient, et les nièces. Madame d'Elbeuf a pensé crever; la vapeur s'y est mêlée : on ne peut pas douter de la douleur de cette pauvre femme. Ç'a été une chose triste de voir tous ses gardes debout, la pertuisane sur l'épaule, autour de ce corps qu'ils ont si mal gardé, et, à la fin de la messe, de les voir porter sa bière jusqu'à une chapelle au-dessus du grand autel, où il est en dépôt. Cette translation a été touchante; tout était en pleurs, et plusieurs criaient sans pouvoir s'en empêcher. Enfin, on a été dans cette chapelle, où madame d'Elbeuf a crié les hauts cris. Il y avait entre autres un petit page qui devenait fontaine. Enfin nous sommes revenus dîner tristement chez le cardinal de Bouillon, qui a voulu nous avoir : il m'a priée par pitié de retourner ce soir, à six heures, le prendre pour le mener à Vincennes, et madame d'Elbeuf : ils m'ont fort parlé de vous. Le cardinal dit qu'il vous écrira aujourd'hui; mais je m'en vais fermer mon paquet avant que de les aller prendre, afin de n'être point en inquiétude de revenir de bonne heure : la lune nous conduira jusqu'où il lui plaira. Peut-être que j'irai demain passer le soir à Livry pour jouir de cette belle Diane, et dire adieu à l'aimable abbaye. L'abbé y est depuis trois jours ; il ne nous parle plus que de retraite : c'est la grande mode [1]. Que dites-vous du nom de M. le prince qui a fait lever le siége d'Haguenau, comme il fit fuir les ennemis l'année passée à Oudenarde? Voilà ce qu'il y a de vrai. Je ne sais rien de Fontainebleau, si ce n'est qu'on y jouera quatre des belles pièces de Corneille, quatre de Racine, et

[1] A cause de la retraite du cardinal de Retz.

deux de Molière. Je ne puis pardonner à Cavoye[1] d'être à Fontainebleau plutôt qu'à Saint-Denis ce matin. Adieu, ma chère fille ; embrassez-moi, je vous en conjure, et ne me dites point que vous ne méritez pas mon extrême tendresse ; et pourquoi ne la méritez-vous pas, s'il est vrai que vous m'aimiez? Par quel autre endroit en seriez-vous indigne? Embrassez-moi encore, ma chère enfant, et soyez aise que je vous aime plus que moi-même, puisque vous m'aimez un peu.

Les gens du pauvre Sanzei reviennent; et, quoiqu'on n'ait pas retrouvé son corps, ils croient qu'il a été tué. On dispose sa femme à cette triste nouvelle, sans pourtant oser encore lui faire prendre le deuil. La comtesse de Fiesque fut ainsi trois mois du marquis de Piennes, son premier mari, qui est encore à revenir.

404. — A LA MÊME.

A Paris, mercredi 4 septembre 1675.

Madame de Puisieux m'a mandé que je croyais partir aujourd'hui, et qu'elle me donnait avis que je ne partais que lundi ; je l'ai crue sans raisonner. Me voilà donc, ma très chère, jusqu'à lundi. La cour revient vendredi. J'irai encore au service de M. de Turenne, et je recevrai vos lettres réglément encore quelques jours : c'est précisément la chose que je regrette le plus quand elle me manque. Je reviens à vendredi dernier : après vous avoir écrit, je retournai prendre le cardinal de Bouillon, madame d'Elbeuf et Barillon. Notre promenade fut triste ; mais charmante, au clair de la lune. Il me donna la lettre que je vous envoie, et me pria fort de l'envoyer le même jour ; je ne l'ai pas fait. Le gros abbé m'a fait encore sa cour avec une de vos lettres; il vous a mandé tout ce qu'il y a de nouvelles. Le siége

[1] Il avait été fort aimé de M. de Turenne.

[redacted]

d'Haguenau levé[1], c'est bien loin des malheurs que vous prévoyiez ; mais le Montécuculli n'a quitté son entreprise que pour embarrasser M. le prince, qui, se trouvant plus faible que lui, s'est un peu retiré vers Schlestat. M. de Lorraine (*le duc Charles IV*), en écrivant à sa fille[2] sur la déroute (*de Consarbrick*), ne nomme le maréchal de Créqui que *le bon maréchal, le bon Créqui* : il y a un air malin dans cette lettre, qui ressemble bien à l'esprit *de Son Altesse, mon père*[3]. Il serait à souhaiter que les équipages des morts, ou crus morts, ne revinssent point. Les gens de M. de Sanzei content cette déroute d'une terrible façon. Nous avions deux mille hommes au fourrage ; nous n'étions que cinq mille contre vingt-deux mille ; on ne croyait pas la rivière guéable, elle l'était en trois endroits ; de sorte que l'armée des ennemis passait, et prenait nos troupes en flanc. La Trousse disait son avis ; mais la tête tourne à moins. Le maréchal combattit comme un désespéré, et puis s'alla jeter dans Trèves, où il fait une défense d'Orondate. Il s'est sauvé beaucoup de troupes ; la terreur et la confusion ont été plus loin que la tuerie.

On n'a point trouvé le corps de M. de Sanzei ; mais ses gens l'ont vu se jeter dans un escadron qui s'appelle *Sans quartier* : il cria, en s'y jetant, qu'on n'en fît point aussi. Il combattit longtemps : ce qui resta de son régiment se rallia, et de lui point de nouvelles : peut-on l'imaginer autre part que sur le champ de bataille, où l'on n'a pu ni l'aller chercher d'abord, ni le reconnaître quand on y est allé au bout de douze jours ? La pauvre madame de Sanzei arriva samedi à sept heures du matin, comme je montais

[1] M. de Matthieu, qui commandait dans Haguenau, était lieutenant-colonel du régiment de la marine, et officier d'une grande distinction. Il avait dit plusieurs fois, avant que la place fût assiégée : *Tant que Matthieu sera, Haguenau au roi sera.* Il devint colonel du régiment de la marine le 29 août 1675, c'est-à-dire peu de jours après la levée du siége. (P.)

[2] Anne de Lorraine, comtesse de Lillebonne. (P.)

[3] Manière de parler de madame de Lillebonne.

[redacted]

en calèche pour m'en aller à Livry. Je descendis, et ne la quittai pas de tout le jour. Elle pensa trouver à la porte l'équipage de son mari, qui revint une heure après elle. On ne pouvait voir, sans pleurer, tous ces pauvres gens et tout ce train maigre et triste. Elle s'en retournera dans quelques jours à Autri : elle est fort affligée, et pleure de bon cœur. On ne voulait point qu'elle prît le deuil; j'ai ri de cette vision. M. de Sanzei reviendra le jour d'Enoch, d'Élie, de saint Jean-Baptiste, du feu marquis de Piennes, et du marquis d'Estrées. Quelle folie de douter de sa mort! et, au bout du compte, s'il revenait, on ôterait le bandeau [1], et l'on deviendrait grosse : pourvu qu'on ne se remarie pas, on est toujours en état de recevoir son mari.

Au reste, Lannoi, c'est-à-dire madame de Montrevel, est enragée. Après avoir été pendue un mois aux oreilles du roi et de *Quanto*, et demandé ce régiment royal avec fureur, comme elle fait toutes choses, on l'a donné au marquis de Montrevel [2], oncle de son mari, qui leur a déjà ôté la lieutenance générale (*de Bresse*). On ne sait quelles mesures il a prises, ni de quelle manœuvre il s'est servi; mais enfin, à l'heure qu'il paraissait le moins, on lui a donné ce joli régiment : il est vrai qu'il est brave jusqu'à la folie; c'est celui qui faisait l'amoureux de madame de Coulanges, qui est beau et bien fait : j'oubliais qu'il plaide contre son neveu, et qu'il est son ennemi mortel; car toute cette famille est divisée.

Le chevalier de Coislin [3] est revenu après la mort de M. de Turenne, disant qu'il ne pouvait plus servir après avoir perdu cet homme-là; qu'il était malade; que pour

[1] C'était l'usage des veuves de ce temps-là de porter un bandeau de crêpe sur le front. (P.)

[2] Depuis maréchal de France. (P.)

[3] Charles-César du Cambout de Coislin, chevalier de Malte, ayant quitté le service, se retira de la cour et du monde pour se livrer à tous les exercices de la plus haute piété. (P.)

[redacted]

le voir, et pour être avec lui, il avait fait cette dernière campagne; mais que, ne l'ayant plus, il s'en allait à Bourbon. Le roi, informé de tous ces discours, a commencé par donner son régiment, et a dit que, sans la considération de ses frères, il l'aurait fait mettre à la Bastille. Je ne sais pourquoi je vous conte toutes ces bagatelles : celle de la Montrevel m'a paru plaisante. Pour cette fois, il n'y a pas de grands événements; puisque vous en êtes lasse, on ne vous en mandera plus : mais, s'il vous en souvient, vous en aviez voulu, vous fûtes servie fort promptement; et puis tout d'un coup vous dites que c'est assez : nous nous taisons.

Faucher, de l'hôtel d'Estrées, vint me voir hier; il s'en retourne à Rome par la Savoie. Nous causâmes fort : il me conta toute la querelle du pape et de l'ambassadeur [1]; il me fit voir le cardinalat du *Marseille* fort éloigné; et enfin, après avoir bien discouru, et de Portugal, et de Savoie, et *d'ogni cosa*, il voulut voir votre portrait : il est romain, il s'y connaît; je voudrais que vous et M. de Grignan eussiez pu voir l'admiration naturelle dont il fut surpris, quelles louanges il donna à la ressemblance, mais encore plus à la bonté de la peinture, à cette tête qui sort, à cette gorge qui respire, à cette taille qui s'avance : il fut une demi-heure comme un fou. Je lui parlai du portrait de la Saint-Géran, il l'a vu; je lui dis que je le croyais mieux peint; il me pensa battre, il m'appela *ignorante* et *femme*, qui est encore pis : il appelle des traits de maître ces endroits qui me paraissaient grossiers; c'est ce qui fait le blanc, le lustre, la chair, et sortir la tête de la toile; enfin, ma fille, vous auriez ri de sa manière d'admirer. Il en a fait tant de bruit, que M. de Louvigny vint hier me voir; mais, en effet, c'était votre portrait qu'il venait voir; il en fut charmé. Je voudrais bien le porter avec moi; ah! que

[1] François-Annibal, duc d'Estrées, ambassadeur à Rome. Il s'agissait des premières discussions sur l'affaire des *franchises*. (M.)

[redacted]

je disais vrai l'autre jour, quand je vous assurais que quelqu'un qui m'aimerait devrait être content d'être aimé de moi comme j'aime cette aimable copie !

Je crains que M. le prince ne soit malade, je crois l'avoir ouï dire. Nous sommes bien loin de faire passer le Rhin à Montécuculli, c'est lui qui nous presse un peu vers Schlestat, et qui nous fait abandonner la Basse-Alsace. Le maréchal de Créqui fait toujours le démon dans Trèves. La maréchale s'est si bien mis dans la tête que Sanzei y est avec son mari, que Madame de Sanzei n'ose pas encore prendre le deuil ; au moins elle attendra jusqu'à la fin du siége. M. de Saint-Thou, allant avec trente maîtres reconnaître un mouvement des ennemis, rencontra deux cents cavaliers ; il les prit pour être des nôtres, et s'avança trop ; ses gen l'abandonnèrent : on lui demanda s'il voulait quarti r ; il dit que non : cela est bien imprudent : ils l'ont tué, et rendu sa sœur et son vilain mari les plus riches gens de France ; le songe est bien singulier.

Je comprends fort bien tous les compliments que vous avez reçus sur le sujet de vos beaux-frères, et les échos qui répondent un mois après comme ceux d'Oulioules : cela est fort incômmode, en vérité ; un poltron et un sot, comme vous dites, vous donneraient bien moins d'affaires.

Madame de Coëtquen n'est pas digne d'être affligée si longtemps : elle prit à madame d'Elbeuf, il y a deux ans, un petit portrait de M. de Turenne, qu'elle avait au bras : madame d'Elbeuf le lui a redemandé plusieurs fois ; elle a dit qu'elle l'avait perdu : il nous est venu une pensée, qu'il ne l'est pas pour tout le monde. Ah ! grand héros ! faut-il que l'on vous sacrifie [1] ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on offense les héros, quand ils ne sont pas dans leur tripot.

[1] On a vu dans une note de la lettre 172 comment madame de Coëtquen, avait trahi l'amitié de Turenne. C'est au chevalier de Lorraine qu'on la soupçonne ici d'avoir sacrifié ce portrait. (A. G.)

[redacted]

Madame de Vaubrun est à nos sœurs de Sainte-Marie, elle est comme folle, et se moque du père de Sainte-Marthe (*de l'Oratoire*), son confesseur : elle a fait venir dans l'église le corps de son mari; on lui a fait un service plus magnifique que celui de M. de Turenne à Saint-Denis; elle a son cœur sur une petite crédence; elle le voit, elle le touche, elle a deux bougies devant, elle y passe les journées entières du dîner au souper, nettement; et, quand on vient l'avertir qu'il y a sept heures qu'elle est là, elle ne croit pas qu'il y ait une demi-heure : personne ne peut la gouverner, et l'on craint que l'esprit ne lui tourne. Madame de Langeron est toujours inconsolable; si je puis continuer ces deux sortes d'afflictions, vous aurez sujet d'être contente. On assurait hier que l'empereur avait fait faire un service à M. de Turenne. Adieu, ma très chère et très aimable enfant : on ne peut imaginer plus de tendresse que j'en ai pour vous.

405. — A LA MÊME.

A Paris, vendredi 6 septembre 1675.

Je vous regrette, ma chère enfant; et cette rage de m'éloigner encore de vous, et de voir pour quelques jours notre commerce dégingandé, me donne une véritable tristesse. Pour achever l'agrément de mon voyage, *Hélène* ne vient pas avec moi; j'ai tant tardé, qu'elle est dans son neuf; j'ai *Marie* qui jette sa gourme, comme vous savez; mais ne soyez point en peine de moi, je m'en vais un peu essayer de n'être pas servie si fort à ma mode, et d'être un peu dans la solitude; j'aimerai à connaître la docilité de mon esprit, et je suivrai les exemples de courage et de raison que vous me donnez. Madame de Coulanges ne fait-elle pas aussi des merveilles de s'ennuyer à Lyon? Ce serait une belle chose que je ne susse vivre qu'avec les gens

[redacted]

qui me sont agréables : je me souviendrai de vos sermons; je m'amuserai à payer mes dettes et à manger mes provisions; je penserai beaucoup à vous, ma très belle; je lirai, je marcherai, j'écrirai, je recevrai de vos lettres; hélas! la vie ne se passe que trop : elle s'use partout. Je porte une infinité de remèdes bons ou mauvais; je les aime tous, mais surtout il n'y en a pas un qui n'ait son patron, et qui ne soit la médecine de mes voisins : j'espère que cette boutique me sera fort inutile, car je me porte extrêmement bien.

Je fus avant-hier toute seule à Livry, me promener délicieusement avec la lune; il n'y avait aucun serein; j'y fus depuis six heures du soir jusqu'à minuit, et je me suis fort bien trouvée de cette petite équipée; je devais bien cette honnêteté à la belle Diane et à l'aimable abbaye. Il n'a tenu qu'à moi d'aller à Chantilly en très bonne compagnie; mais je ne me suis pas trouvée assez libre pour faire un si délicieux voyage; ce sera pour le printemps qui vient. J'ai été tantôt chez Mignard, pour voir le portrait de Louvigny : il est parlant; mais je n'ai pas vu Mignard; il peignait madame de Fontevrauld, que j'ai regardée par le trou de la porte; je ne l'ai pas trouvée jolie : l'abbé Têtu était auprès d'elle, dans un charmant badinage; les Villars étaient à ce trou avec moi : nous étions plaisantes.

M. le prince, qui a fait lever le siége d'Haguenau, est un peu étonné d'être sur la défensive, et de se reculer et se retrancher vers Schlestat : la goutte et le mois d'octobre ne diminueront pas son chagrin. Pour moi, j'emporte l'inquiétude de mon fils; il me semble que je m'en vais avoir la tête dans un sac pendant dix ou douze jours; et vous jugez bien que, sans de bonnes raisons, je ne quitterais pas Paris dans ce temps de nouvelles. Saint-Thou avait songé, la veille qu'il a été tué, qu'il avait eu un démêlé avec le prince d'Orange, et qu'il lui avait dit de si bonnes injures, que ce prince l'avait fait maltraiter par ses gardes :

[redacted]

il conta ce songe, et ce fut par ses gardes qu'il fut tué follement; car il ne voulut jamais de quartier, quoiqu'il fût seul contre deux cents : c'est une belle pensée; tout le monde se moque de lui, quoique Voiture nous ait appris que c'est fort mal fait de se moquer des trépassés. La pauvre Sanzei est tiraillée par de ridicules espérances que son mari n'est point mort, et veut attendre la fin du siége de Trèves pour prendre son deuil. Adieu, ma très aimable; je ne puis vous dire combien je suis à vous; quoique je dise un peu plus que vous ce que je sens, mes démonstrations n'égalent point mes sentiments.

406. — A LA MÊME.

A Paris, lundi 9 septembre 1675.

Adieu, ma très chère, je m'en vais monter en carrosse. Je quitte Paris pour quelque temps, avec la douleur de ne recevoir plus si réglément vos lettres, ni celles de mon fils, dont l'armée n'est point tant composée de *pâtissiers*, que je ne sois fort en peine de lui, non pas quand je pense au prince d'Orange, mais à M. de Luxembourg, qui est *dans l'armée de mon fils*, et à qui les mains démangent furieusement. Hélas! vous souvient-il de notre folie, que M. de Turenne était *dans l'armée de votre frère?* Enfin, voilà tous mes commerces dérangés : je n'espère pas même que je puisse encore être bonne à votre divertissement : tout le fagotage de bagatelles que je vous mandais va être réduit à rien ; et si vous ne m'aimiez, vous feriez fort bien de ne pas ouvrir mes lettres. Je m'en vais donc, ma très chère, avec le bon abbé et *Marie;* j'ai deux hommes à cheval et six chevaux : je m'en vais par Orléans et par Nantes : je vous écrirai par les chemins; c'est une de mes tendresses, comme dit Monceaux.

Je n'ai jamais vu un homme adorable comme d'Hac-

[redacted]

queville ; je ne sais pas comme sont les *autres*, mais, pour celui que nous connaissons, je croirais qu'il n'a point son pareil, sans la notoriété qui dit *les d'Hacqueville*[1]. Je lui ai recommandé une affaire du sénéchal de Rennes ; ne le connaît-on point dans votre voisinage ? Elle était épineuse, et il fallait de l'habileté pour l'entendre ; je priai d'Hacqueville d'y entrer ; il en a fait la sienne, il y a travaillé, il a disputé contre Parère[2], qui était contraire ; il l'a rapportée devant M. de Pomponne, pour empêcher qu'il ne la comprît mal ; enfin il n'y a qu'à baiser les pas par où il passe. Le sénéchal est si étonné de trouver un cœur comme celui-là sur la terre, et d'avoir gagné son affaire, qu'il me croit la plus riche femme de France d'avoir un tel ami ; il a raison : servez-vous-en donc, sans crainte de le fatiguer ; et du gros abbé (*de Pontcarré*), si vous avez quelque lettre de change à envoyer, car il faut connaître les talents. Vous ne manquerez pas de nouvelles ; la bonne Troche vous mandera les grandes ; mais, comme vous dites, tout va bien ; il n'y aura que douceur et agrément dans le reste de cette année : comprenez un peu ce que c'est que ce grand prince de Condé, qui se retire, qui se retranche, et qui envisage le mois d'octobre et la goutte. M. de Lorraine ne voulait point qu'on s'amusât au siége de Trèves, et disait : « Vous y périrez, Messieurs ; songez qu'il y a quatre « mille hommes dans Trèves, et un maréchal de France « en colère. » En effet, ce maréchal fait des miracles ; il nettoie la tranchée tous les deux ou trois jours avec une propreté extraordinaire ; mais enfin, mes belles, rien n'est imprenable, il faudra se rendre. La maréchale (*de Créqui*) dit toujours que M. de Sanzei est dans Trèves ; je ne le crois point du tout : ce serait une belle chose si, pendant que sa femme le pleure d'un côté et refuse l'espérance de

[1] On l'appelait les d'Hacqueville, parcequ'il se multipliait pour le service de ses amis. (M.)

[2] Premier commis de M. de Pomponne. (P.)

[redacted]

le trouver dans cette place assiégée, elle allait apprendre qu'il y eût été tué! ce sont des folies.

Je dis hier adieu à M. de La Garde; s'il vous embrasse, laissez-le faire, c'est pour moi : je l'aime et l'estime beaucoup; profitez bien de son bon esprit. Je vous exhorte, ma chère enfant, à conserver votre santé, si vous m'aimez. J'entends que vous me dites la même chose, et je vous assure que je le ferai dans la vue de vous plaire : ne vous amusez point à vous inquiéter en l'air, cela n'est point de votre bon esprit; conservez bien votre courage, et m'en envoyez un peu dans vos lettres : c'est une bonne provision dans cette vie; parlez-moi beaucoup de vous : tous les détails sont admirables quand l'amitié est à un certain point.

Écrivez à notre cher cardinal : savez-vous bien que vous n'avez pas pensé droit sur la cassolette, et qu'il a été piqué de la hauteur dont vous avez traité cette dernière marque de son amitié? Assurément, vous avez outré les beaux sentiments; ce n'est pas là, ma fille, où vous devez sentir l'horreur d'un présent d'argenterie : vous ne trouverez personne de votre sentiment, et vous devez vous défier de vous, quand vous êtes seule de votre avis.

Hier au soir je dis adieu au plus beau de tous les prélats [1] : il me pria de lui prêter mon portrait, c'est-à-dire le vôtre, pour le porter chez madame de Fontevrauld; je le refusai *rabutinement*, et lui dis que je l'avais refusé à MADEMOISELLE, et en même temps je le portai moi-même dans une petite chambre, où il fut placé et reçu avec tendresse et envie de me plaire : je suis sûre qu'on ne l'en tirera pas; on sait trop bien ce que c'est pour moi que cette charmante peinture, et si on vient le demander ici, on dira que je l'ai emporté : M. de Coulanges vous apprendra où il est. M. de Pomponne le voulut voir l'autre jour, il lui

[1] L'abbé de Grignan.

[redacted]

parlait, et croyait que vous deviez répondre, et qu'il y avait de la gloire à votre fait : votre absence a augmenté la ressemblance ; ce n'est pas ce qui m'a le moins coûté à quitter.

Nous avons ri aux larmes de votre madame de La Charce et de Philis, sa fille aînée, âgée de trente-neuf ans; je la vois d'ici. Que voulez-vous dire, que vous ne narrez point bien? Il n'y a chose au monde si plaisamment contée, et personne n'écrit si agréablement ; mais il faut pleurer d'être dans un pays où l'on porte le deuil si burlesquement. Je vous remercie de la peine que vous avez prise de narrer cette folie : c'est un style que vous n'aimez pas, mais il m'a bien réjouie : M. de Coulanges vous en parlera. Il lut cet endroit en perfection. Il me semble que je n'ai plus rien à dire; *qu'on me mène aux Rochers, je ne veux plus écrire; allons, l'abbé, c'est fait*[1] : *je vais partir, belle Comtesse* ; adieu donc, ma très chère Comtesse :

> Je vais partir, belle Hermione[2].
> Je vais exécuter ce que l'abbé m'ordonne,
> Malgré le péril qui m'attend.

C'est pour dire une folie; car notre province est plus calme que la Saône.

On fait présentement à Notre-Dame le service de M. de Turenne en grande pompe. Le cardinal de Bouillon et madame d'Elbeuf vinrent hier me le proposer; mais je me contente de celui de Saint-Denis, je n'en ai jamais vu un si bon. N'admirez-vous point ce que fait la mort de ce héros, et la face que prennent les affaires depuis que nous ne l'avons plus? Ah! ma chère enfant, qu'il y a longtemps que je suis de votre avis! rien n'est bon que d'avoir une

[1] Parodie de ces vers de Corneille dans *Polyeucte*, acte IV, scène IV:

> Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
> Allons, gardes, c'est fait.

[2] Parodie de l'adieu de Cadmus.

[redacted]

belle et bonne ame : on la voit en toutes choses comme au travers d'un cœur de cristal : on ne se cache point; vous n'avez point vu de dupes là-dessus : on n'a jamais pris longtemps l'ombre pour le corps; il faut être, si l'on veut paraître : le monde n'a point de longues injustices; vous devez ètre de cet avis pour vos propres intérêts. Adieu, ma chère enfant; je vous embrasse de tout mon cœur.

407. — A LA MÊME.

A Orléans, mercredi 11 septembre 1675.

Enfin, ma fille, me voilà prête à m'embarquer sur notre Loire : vous souvient-il du joli voyage que nous y fîmes? J'y penserai souvent : quoique votre Rhône soit *terribilis*, je voudrais être aussi près de me confier à sa prud'homie. Il ne faut point que je prétende à vivre agréablement sans vous. Je vous écrirai de tous les lieux où je le pourrai : j'attends demain de grand matin une lettre de vous, que j'ai dit qu'on m'adressât ici. Vous dites que l'espérance est si jolie; hélas! il faut qu'elle le soit encore au-delà de ce que vous dites, pour nourrir, comme elle fait, plus de la moitié du monde : je suis une des plus attachées à sa cour.

J'emporte du chagrin de mon fils : on ne quitte qu'avec peine les nouvelles de l'armée; je lui mandais, comme à vous, l'autre jour, qu'il me semblait que j'allais mettre ma tête dans un sac, où je ne verrais ni n'entendrais rien de tout ce qui se va passer sur la terre. M. de La Trousse reviendra sur sa parole; il n'aura point le gouvernement de Philippeville [1] : nous ne saurions deviner encore ce que la fortune lui garde; souvent c'est un coup de mousquet; Dieu l'en préserve! Je vis, le matin que je partis, le grand-maître [2] et la bonne Troche : la dernière me mena à la messe, et

[1] Vacant par la mort du marquis de Vaubrun. (P.)
[2] Henri de Daillon, duc du Lude.

[redacted]

attendre mon carrosse chez madame de La Fayette, où je trouvai le marquis de Saint-Maurice, qui revient d'Angleterre faire part de la mort de son duc [1] : c'est la cérémonie.

Je m'en vais d'Orléans jouer de mon reste, et me mêler de vous dire encore des nouvelles ; vous devinerez les auteurs. Il est certain que l'ami et *Quanto* sont véritablement séparés ; mais la douleur de la demoiselle est fréquente, et même jusqu'aux larmes, de voir à quel point l'ami s'en passe bien ; il ne pleurait que sa liberté, et ce lieu de sûreté contre la dame du château ; le reste, par quelque raison que ce puisse être, ne lui tenait plus au cœur : il a retrouvé cette société qui lui plaît ; il est gai et content de n'être plus dans le trouble, et l'on tremble que cela ne veuille dire une diminution, et l'on pleure ; et si le contraire était, on pleurerait et on tremblerait encore : ainsi le repos est chassé de cette place. Voilà sur quoi vous pouvez faire vos réflexions, comme sur une vérité : je crois que vous m'entendez.

Pour l'Angleterre, Kéroualle [2] n'a été trompée sur rien ; elle avait envie d'être la maîtresse du roi (*Charles II*), elle l'est ; il passe quasi toutes les nuits avec elle, à la vue de toute la cour : elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux duchés : elle amasse des trésors, et se fait redouter et respecter de qui elle peut ; mais elle n'avait pas prévu de trouver en son chemin une jeune comédienne [3] dont le roi est ensorcelé : elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment ; il partage ses soins, son temps et sa santé entre les deux. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la morgue, elle lui fait la grimace, elle l'attaque et lui dérobe souvent le roi ; elle se

[1] Charles-Emmanuel, duc de Savoie, mort le 12 juin 1675.

[2] Louise-Renée de Penancoët de Kéroualle, créée en 1672 duchesse de Portsmouth en Angleterre, et en 1684 duchesse d'Aubigny en France, pour elle et pour Charles de Lenox, duc de Richemont, son fils. (P.)

[3] Elle se nommait Nel Gwin. (P.)

[redacted]

vante de ses préférences : elle est jeune, folle, hardie, débauchée et plaisante ; elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi. Elle a un fils du roi, et veut qu'il soit reconnu ; voici son raisonnement : cette duchesse, dit-elle, fait la personne de qualité ; elle dit que tout est son parent en France ; dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil : hé bien ! puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite catin ? elle devrait mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier, je ne me pique pas d'autre chose : le roi m'entretient ; je ne suis qu'à lui présentement ; il m'a fait un fils, je prétends qu'il doit le reconnaître, et je suis assurée qu'il le reconnaîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. Voilà de ces originaux qui me font plaisir. J'ai trouvé que d'Orléans je ne pouvais vous rien mander de meilleur : du moins sont-ce des vérités.

Je me porte très bien, mon enfant : je me sais bon gré d'être une substance qui pense et qui lit ; sans cela notre bon abbé m'amuserait peu ; vous savez qu'il est fort occupé *des beaux yeux de sa cassette ;* mais pendant qu'il la regarde et la visite de tous côtés, le cardinal Commendon [1] me tient très bonne compagnie. Le temps et le chemin sont admirables : ce sont de ces jours de cristal où l'on ne sent ni chaud ni froid ; notre équipage nous amènerait fort bien par terre : c'est pour nous divertir que nous allons sur l'eau. Ne soyez point en peine de *Marie*, elle me fait tout comme *Hélène ;* je préviens votre inquiétude. Adieu, ma très chère ; je vous aime, et cette tendresse fait ma plus douce et plus charmante occupation.

Je ne me vante pas d'être des amies de M. le Premier [2] ; mais je l'ai vu assez souvent chez M. de La Rochefoucauld,

[1] La vie du cardinal Commendon, traduite du latin de Gratiani par Fléchier.

[2] Henri, comte de Bérenghen, premier écuyer de la petite écurie du roi.

chez madame de Lavardin, chez lui, et deux fois chez moi: il me trouve avec ses amis, et vous savez les sortes de réverbérations que cela fait.

408. — A M. DE COULANGES.

A Orléans, mercredi 11 septembre 1675.

Nous voici arrivés sans aucune aventure; je me suis reposée cette nuit, comme je vous l'avais dit, dans le lit de Thoury. Nous avons trouvé ce matin deux grands vilains pendus à des arbres sur le grand chemin; nous n'avons pas compris pourquoi des pendus; car le bel air des grands chemins, il me semble que ce sont des roués; nous avons été occupés à deviner cette nouveauté; ils faisaient une fort vilaine mine, et j'ai juré que je vous le manderais. A peine sommes-nous descendus ici, que voilà vingt bateliers autour de nous, chacun faisant valoir la qualité des personnes qu'il a menées et la bonté de son bateau; jamais les couteaux de Nogent ni les chapelets de Chartres n'ont fait plus de bruit. Nous avons été longtemps à choisir; l'un nous paraissait trop jeune, l'autre trop vieux; l'un avait trop d'envie de nous avoir, cela nous paraissait d'un gueux dont le bateau était pourri; l'autre était glorieux d'avoir mené M. de Chaulnes; enfin la prédestination a paru visible sur un grand garçon fort bien fait, dont la moustache et le procédé nous ont décidés. Adieu donc, mon vrai cousin, nous allons voguer sur la belle Loire; elle est un peu sujette à se déborder; mais elle en est plus douce.

409. — A MADAME DE GRIGNAN.

A Tours, samedi 14 septembre 1675.

J'ai reçu votre lettre à Orléans un moment avant que de partir : ce me fut une grande provision et une grande

[redacted]

consolation dans ma navigation. Entre plusieurs choses qui sont agréables dans votre lettre, il y en a une qui m'a touchée : vous me dites que je prends bien des peines pour vous, mais qu'elles ne me coûtent guère, et que c'est le comble des obligations : c'est si bien savoir ce que je pense, que par cela seul, ma chère enfant, je serais trop payée. Je veux vous donner quelque jour le plaisir de lire quelques-unes des lettres que vous m'écrivez.

Je ne sais plus que vous dire de M. de Turenne, ni de Pertuis : je crains que celui-ci ne se console en mon absence. J'avais laissé madame de Vaubrun prête à *devenir folle ;* madame de Langeron prête à *mourir;* j'avais assez bien réussi dans tout ce que vous m'aviez *recommandé;* mais je ne vous réponds plus de rien ; je ne sais plus rien : j'ai la tête dans un sac. Je sais pourtant que Trèves est pris ; je ne crois pas qu'on y ait retrouvé Sanzei ; je plains encore plus sa femme. *Quanto gli doveva parere il dubbio buono, se dovea soffrire tanto del certo :* voilà qui doit décider.

Il me semble que M. de La Trousse revient sur sa parole, et qu'il n'a pas beaucoup perdu de son équipage ; je le plaindrais s'il n'avait pas retrouvé *les beaux yeux de sa cassette :* cette folie nous est revenue en même temps, je venais de vous l'écrire. Je comprends aisément les douceurs que vous mande madame de Vaudémont [1] : elle est très aimable ; j'honore l'amitié que vous conservez l'une pour l'autre, malgré tout ce qui vous sépare : je vous loue de continuer fidèlement votre commerce.

J'ai couché cette nuit à Véret ; M. d'Effiat savait ma marche ; il me vint prendre sur le bord de l'eau avec l'abbé : sa maison passe tout ce que vous avez jamais vu de beau, d'agréable, de magnifique ; et le pays est plus charmant qu'*aucun autre qui soit sur la terre habitable :* je ne finirais point. M. et madame de Dangeau y sont

[1] Anne-Élisabeth de Lorraine, mariée au prince de Vaudémont.

[redacted]

venus dîner avec moi, et s'en vont à Valencei. M. d'Effiat vient de nous ramener ici : il n'y a qu'une lieue et demie d'un chemin semé de fleurs; il nous a quittés en vous faisant mille sortés d'amitiés. Je n'ai point de quoi vous écrire, c'est le vilain papier de l'hôtesse qui me force de finir. Nous reprenons demain notre bateau, et nous allons à Saumur.

J'ai vu à Véret des lettres de Paris; on croit que le prince d'Orange veut reprendre Liége : je crains que M. de Luxembourg ne veuille l'empêcher, ou qu'il ne fasse un siége : cela me trouble pour mon pauvre Sévigné. On dit aussi que M. le prince ne veut pas attendre l'hiver en Allemagne, et qu'on y enverra M. de Schomberg. Ma fille, ce n'est plus pour vous apprendre des nouvelles que je vous écris; c'est pour en causer avec vous. Je me ressouvins l'autre jour, à Blois, d'un endroit si beau, où nous nous promenions avec le pauvre petit comte des Chapelles qui voulait retourner le sonnet d'*Uranie* [1].

Je veux finir mes jours dans l'amour de *Marie*.

Mon Dieu! ma chère enfant, que je suis fâchée de vous quitter, et que je vous aime chèrement! Je vous embrasse d'un cœur qui n'a point son pareil. Si j'offense M. de Grignan, j'en suis bien fâchée, et je le baise pour l'apaiser. Si vous avez M. de Vardes et notre Corbinelli, je ne vous plains point avec cette bonne compagnie. L'histoire des Croisades est fort belle; mais le style du P. Maimbourg me déplait fort : il sent l'auteur qui a ramassé le délicat des mauvaises *ruellès* [2].

Faites grace à mon style en faveur de l'histoire : je le veux bien.

[1] Le fameux sonnet de Voiture.

[2] On appelait ainsi, dans le langage des *précieuses*, une alcôve où les dames recevaient des visites familières, et tenaient bureau d'esprit.

[redacted]

410. — A LA MÊME.

Mardi 17 septembre 1675.

Voici une bizarre date. *Je suis dans un bateau, dans le courant de l'eau, fort loin de mon château :* je pense même que je puis achever, *ah! quelle folie!* car les eaux sont si basses, et je suis si souvent engravée, que je regrette mon équipage qui ne s'arrête point et qui va son train. On s'ennuie sur l'eau quand on y est seule ; il faut un petit comte des Chapelles et une mademoiselle de Sévigné. Mais enfin c'est une folie de s'embarquer, quand on est à Orléans, et peut-être même à Paris ; c'est pour dire une gentillesse : il est vrai cependant qu'on se croit obligé de prendre des bateliers à Orléans, comme à Chartres d'acheter des chapelets.

Je vous ai mandé comme j'avais vu l'abbé d'Effiat dans sa belle maison : je vous écrivis de Tours ; je vins à Saumur, où nous vîmes Vineuil ; nous repleurâmes M. de Turenne : il en a été vivement touché ; vous le plaindrez, quand vous saurez qu'il est dans une ville où personne n'a vu le héros. Vineuil est bien vieilli, bien toussant, bien crachant et dévot, mais toujours de l'esprit ; il vous fait mille et mille compliments. Il y a trente lieues de Saumur à Nantes ; nous avons résolu de les faire en deux jours, et d'arriver aujourd'hui à Nantes : dans ce dessein, nous allâmes hier deux heures de nuit ; nous nous engravâmes, et nous demeurâmes à deux cents pas de notre hôtellerie sans pouvoir aborder. Nous revînmes au bruit d'un chien, et nous arrivâmes à minuit dans un *tugurio* plus pauvre, plus misérable qu'on ne peut vous le représenter : nous n'y avons trouvé que deux ou trois vieilles femmes qui filaient, et de la paille fraîche, sur quoi nous avons tous couché sans nous déshabiller ; j'aurais bien ri, sans l'abbé, que je meurs de honte d'exposer ainsi à la fatigue d'un voyage. Nous

nous sommes rembarqués à la pointe du jour, et nous étions si parfaitement bien établis dans notre gravier, que nous avons été près d'une heure avant que de reprendre le fil de notre discours : nous voulons, contre vent et marée, arriver à Nantes; nous ramons tous. J'y trouverai de vos lettres, ma fille; mais j'ai si bonne opinion de votre amitié, que je suis persuadée que vous serez bien aise de savoir des nouvelles de mon voyage, et, comme on m'a dit que la poste va passer à Ingrande, je vais y laisser cette lettre chemin faisant. Je me porte très bien, il ne me faudrait qu'un peu de causerie. Je vous écrirai de Nantes, comme vous pouvez penser. Je suis impatiente de savoir de vos nouvelles, et de l'armée de M. de Luxembourg; cela me tient fort au cœur; il y a neuf jours que j'ai ma tête dans ce sac. L'histoire des Croisades est très belle, surtout pour ceux qui ont lu le Tasse, et qui revoient leurs vieux amis en prose et en histoire; mais je suis servante du style du jésuite. La vie d'Origène est divine [1]. Adieu, ma très chère, très aimable et très parfaitement aimée; vous êtes ma chère enfant. J'embrasse le *matou*.

411. — A LA MÊME.

A Nantes, vendredi 20 septembre 1675.

J'ai justement reçu ici, ma chère enfant, la lettre où vous me croyez une vagabonde sur le bord de l'Océan : peut-on rien voir de plus juste que vos supputations? Je vous ai écrit sur la route, et même du bateau, autant que je l'ai pu. J'arrivai ici à neuf heures du soir au pied de ce grand château que vous connaissez, au même endroit par où se sauva notre cardinal (*de Retz*) : on entendit une petite barque; on demande, *qui va là?* J'avais ma

[1] Cette vie est de Thomas du Fossé, l'un des écrivains de Port-Royal; il a également donné celles de saint Thomas de Cantorbery et de Tertullien. A. G.

[redacted]

réponse toute prête, et en même temps je vois sortir par la petite porte M. de Lavardin avec cinq ou six flambeaux de poing devant lui, accompagné de plusieurs nobles, qui vient me donner la main, et me reçoit parfaitement bien. Je suis assurée que, du milieu de la rivière, cette scène était admirable; elle donna une grande idée de moi à mes bateliers : je soupai fort bien; je n'avais ni dormi ni mangé depuis vingt-quatre heures; j'allai coucher chez M. d'Harouïs : ce ne sont que festins au château et ici. M. de Lavardin ne me quitte point; il est ravi de causer avec moi : il m'a conté en détail toute l'histoire de cette province, et les conduites différentes de ceux qui ont le commandement : c'est une chose extraordinaire, et qui m'a fort amusée; en récompense, je lui ai donné du nôtre, et cet échange a fait de grandes conversations : il a, en vérité, de très bonnes et grandes qualités; il a une hauteur et une audace qui, jusqu'ici, lui ont fort bien réussi; et puis tout d'un coup une douceur et une déférence pour le gouverneur qui le rehaussent encore. Il a donné le *Monseigneur* à messieurs de La Feuillade et de Duras, et, par familiarité, il a mis *mon très honoré seigneur :* voilà une légère consolation; c'est pour vous dire qu'il en faut passer par-là, ou ne point écrire.

J'ai vu nos filles de Sainte-Marie, qui vous adorent encore et se souviennent de toutes les paroles que vous prononçâtes chez elles. Nous allons à la Silleraye [1]. M. de Lavardin m'y vient conduire, et de là aux Rochers, où je serai mardi. Hélas! ma fille, quelle misère! pouvez-vous souffrir mes lettres présentement? Je remercie M. de Grignan de les regretter. L'abbé se porte très bien, et moi encore au-delà, s'il se peut. M. de Guitaud m'a mandé l'heureuse couche de sa femme; j'y pensais, et j'en étais en peine; il me donne beaucoup de soupçon de vous : je

[1] Terre qui appartenait à M. d'Harouïs.

n'ose appuyer ma pensée sur cette sorte de malheur, je le mets au-delà de tous, et j'en serais très affligée, s'il était certain. M. de Coulanges me mande qu'enfin la pauvre Sanzei a pris le deuil : La Mousse était avec elle à Autri, et s'y en retourne encore; elle en a plus de besoin que jamais.

Je suis toujours en peine de mon fils : il me semble que M. de Luxembourg a bien envie de perdre sa petite bataille : c'est une cruelle chose que ce métier-là. Je me réjouis, ma fille, que vous ayez M. l'archevêque (*d'Arles*); je vois d'ici toutes vos conférences; je vois ce qu'on y propose et ce qu'on y résout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre de m'ôter la sensibilité que j'ai pour tous vos intérêts; c'est me conseiller de mourir; en paroles couvertes; car tant que je serai en ce monde, j'en serai plus touchée et plus occupée que de tout ce qui peut jamais m'arriver; comptez là-dessus, et plaignez-moi de vous être aussi inutile que je le suis; car enfin que peut-on faire pour vous? Saluez très respectueusement M. l'archevêque pour moi; je lui souhaite une bonne santé pour le bonheur de sa famille et de ses amis. M. d'Harouïs vous fait un million de compliments. Nous lisons ici les gazettes; j'avais trouvé fort plaisant l'endroit que vous y avez remarqué. M. de Montgaillard fut tué, il y a cinq ou six jours, par un frère de Tonquedec; ils étaient mal ensemble. Montgaillard se jeta sur lui comme un furieux, et lui donna des coups de cette canne dont il s'était déjà si bien servi avec son lieutenant. Pont-Gand tire son épée, et lui en donne au travers du corps, et le jette mort. Cette scène s'est passée en Basse-Bretagne, dans une petite ville où est M. de Chaulnes. Vous serez bien instruite des nouvelles de Bretagne. Ma pauvre enfant, vous me faites pitié de lire mes lettres, et je me fais pitié aussi de vous écrire de si grandes misères.

J'étais en peine ce matin de mon fils; mais j'ai vu dans

toutes les nouvelles que M. de Luxembourg prend le chemin de garder la Flandre. Vous aurez trouvé la capitulation de Trèves bien infame : le maréchal est bien heureux de n'avoir été que lié et livré prisonnier aux ennemis [1]. Cette armée des confédérés va joindre les Impériaux ; mais nous sommes assurés que M. le prince ne se battra que quand il voudra : voilà l'avantage des bons joueurs d'échecs.

M. de Coulanges s'en va à Lyon : il me mande qu'il a laissé votre portrait en gage, faute d'argent, à un de ses marchands ; le joli portrait ! j'aime fort la bonne peinture, mais je vous avoue que votre ressemblance ne nuit pas à me le faire aimer.

Vous avez raison d'approuver le bruit qui court que je vais en Provence ; en bonne justice, ne devrait-on pas suivre les sentiments de son cœur, quand ils sont aussi vifs et aussi justes que les miens? Ah ! quelle folie ! et en disant cela, me voici à Nantes. Je vous plaindrai, quand vous serez au bout de vos cinq mois du séjour de Grignan : Aix et Lambesc me plaisent moins que la liberté de ce château. Vous avez fait toutes vos visites., vous voilà bien. Je n'ai point écrit à cette princesse [2] sur la mort de son fils ; que fait-on à ces malheurs-là Et Vardes, et mon ami Corbinelli, que sont-ils devenus? Le fils de Félix [3] est évêque d'Apt ou de Gap.

Songez, ma fille, que je reçois vos lettres le neuvième

[1] Le maréchal de Créqui, après avoir défendu Trèves pendant un mois avec une grande valeur, fut fait prisonnier de guerre par la trahison d'un capitaine de cavalerie, nommé Boisjourdan, qui souleva contre M. de Créqui toute la garnison, et sortit de la place pour aller, à l'insu du maréchal, dresser avec les assiégeants les articles de la capitulation. Boisjourdan, voulant se sauver dans le pays ennemi, fut arrêté, et eut la tête tranchée à Metz. (P.)

[2] Je crois que madame de Sévigné parle d'Anne d'Ornano, comtesse d'Harcourt, tante de M. de Grignan, dont le fils César, comte de Montlaur, avait été tué le 27 juillet précédent. (M.)

[3] Premier chirurgien du roi.

[redacted]

jour ; je vous dis cela, *fuor di proposito*, pour vous ôter l'idée que je sois aux Antipodes. La pauvre Vaubrun est toujours dans l'abyme de la douleur : je suis bien de votre sentiment, il y a de certaines pertes dont on ne doit point se consoler, et qui empêchent de revoir le monde ; il faut tirer les verroux sur soi, comme disait notre bon cardinal. Le petit cardinal (*de Bouillon*) a bien son oncle dans le cœur : je me suis fort moquée du service de Notre-Dame, après celui de Saint-Denis. Vous pouvez resserrer vos mouchoirs, je ne vous ferai plus pleurer. Je reviens encore sur l'ame de Cavoye ; la mienne n'en était pas contente à Paris ; il était à la cour, et se portait bien : nous dira-t-il qu'il craignait de pleurer ? Le pauvre petit ! voilà un grand malheur ; je voudrais que vous eussiez vu Barillon et le bon homme Boucherat. Adieu, ma très chère, je vous embrasse tendrement ; ne le croyez-vous pas, et ne voyez-vous point combien je vous aime ?

412. — A LA MÊME.

A la Silleraye, mardi 24 septembre 1675.

Me voici, ma fille, dans ce lieu où vous avez été un jour avec moi ; mais il n'est pas reconnaissable ; il n'y a pas pierre sur pierre de ce qui était en ce temps-là. M. d'Harouïs manda de Paris, il y a quatre ans, à un architecte de Nantes, qu'il le priait de lui bâtir une maison, dont il lui envoya le dessin, qui est très beau et très grand : c'est un grand corps de logis de trente toises de face, deux ailes, deux pavillons ; mais, comme il n'y a pas été trois fois pendant tout cet ouvrage, tout cela est mal exécuté : notre abbé est au désespoir ; M. d'Harouïs ne fait qu'en rire ; il nous y amena hier au soir. M. de Lavardin est venu dîner avec nous, et m'arrête jusqu'à demain matin. Il est impossible de rien ajouter aux honnêtetés, aux confiances et aux extrêmes considérations de M. de La-

vardin pour moi; je vous assure que M. de Grignan ne pourrait pas m'en témoigner davantage, ni même plus d'amitié : je n'ose plus vous dire du bien de lui; mais il a des qualités bien solides, et un désintéressement qui lui donne des tons bien propres au commandement. Je vous endormirai quelque jour des affaires de cette province; elles sont dignes d'attention; et présentement il faut que vous souffriez qu'elles fassent mes nouvelles. Quand mes lettres arriveront au milieu de celles de Paris, elles auront assez de l'air d'une dame de province qui vous parle et vous confie les intrigues d'Avignon ou de quelque autre ville. Enfin, ma chère enfant, la seule amitié que vous avez pour moi fera valoir mes lettres. Nous avons appris des nouvelles de la cour, qui ne sont pas en grand nombre : on mande que M. Félix n'est point évêque de Gap, c'est de Digne. Mais que je vous trouve heureuse d'avoir M. de Saint-Paul, et lui! Plût à Dieu que nous en eussions autant dans cette Province! vous en auriez bien moins d'inquiétude. Je vous souhaite encore un petit M. Laurens, qu'on dit qui sera placé à la première voiture. J'avais dessein de faire un compliment à Molinier, mais c'est à M. l'archevêque et à M. le coadjuteur que je dois adresser la parole; ils sont camarades et confrères, j'en suis ravie.

Nos pauvres Bas-Bretons, à ce qu'on nous vient d'apprendre, s'attroupent quarante, cinquante par les champs; et dès qu'ils voient les soldats, ils se jettent à genoux et disent *meâ culpâ* : c'est le seul mot de *français* qu'ils sachent; comme nos Français qui disaient qu'en Allemagne, le seul mot de *latin* qu'on disait à la messe, c'était *Kyrie eleïson*. On ne laisse pas de prendre ces pauvres Bas-Bretons; ils demandent à boire et du tabac, et qu'on les dépêche; *et de Caron pas un mot* [1]. De sept jours que j'ai

[1] Allusion à un dialogue de Lucien, déjà cité dans la lettre 176.

[redacted]

été à Nantes, j'ai passé trois après-dînées chez nos sœurs de Sainte-Marie : elles ont de l'esprit, elles vous adorent, et sont charmées du *petit ami* [1] que je porte toujours avec moi ; car s'il allait tonner, comme disait Langlade à M. d'Andilly, voyez un peu, sans cela, ce que je deviendrais. M. de Lavardin vous fait mille compliments, et M. d'Harouïs veut, je crois, vous écrire, tant je le trouve enthousiasmé de vous : je l'aime, comme vous savez, et je me divertis à l'observer. Je voudrais que vous vissiez cet esprit supérieur à toutes les choses qui font l'occupation des autres; cette humeur douce et bienfaisante, cette ame aussi grande que celle de M. de Turenne, elle me paraît un vrai modèle pour faire celle des rois, et j'admire combien nous estimons les vertus morales; je suis assurée que si M. d'Harouïs mourait, on ne serait non plus en peine de son salut, qu'on l'a été de celui de M. de Turenne. Nous partons demain pour les Rochers, où je recevrai et trouverai de vos nouvelles, ma très aimable et très chère ; j'ai été deux jours en ce pays plus que je ne voulais; c'est ce qui fait que je n'y ai reçu que deux de vos lettres. Je me porte très bien ; et vous, mon enfant, dormez-vous? Votre bise est-elle traitable? Il fait présentement ici un temps admirable. Je vous embrasse avec une tendresse extrême, je crois que vous n'en doutez pas.

413. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 29 septembre 1675.

Je vous ai écrit, ma fille, de tous les lieux où je l'ai pu ; et comme je n'ai eu un soin si exact pour notre cher d'Hacqueville, ni pour mes autres amis, ils ont été dans des peines de moi dont je leur suis trop obligée : ils ont fait l'honneur à la Loire de croire qu'elle m'avait abîmée :

[1] C'est-à-dire du portrait de madame de Grignan en miniature. (P.)

[redacted]

hélas, la pauvre créature! je serais la première à qui elle eût fait ce mauvais tour; je n'ai eu d'incommodité que parcequ'il n'y avait pas assez d'eau dans cette rivière. D'Hacqueville me mande qu'il ne sait que vous dire de moi, et qu'il craint que son silence sur mon sujet ne vous inquiète. N'êtes-vous pas trop aimable, ma chère enfant, d'avoir bien voulu paraître assez tendre à mon égard pour qu'on vous épargne sur les moindres choses? Vous m'avez si bien persuadée la première, que je n'ai eu d'attention qu'à vous écrire très exactement. Je partis donc de la Silleraye le lendemain du jour que je vous écrivis, qui fut le mercredi; M. de Lavardin me mit en carrosse, et M. d'Harouïs m'accabla de provisions. Nous arrivâmes ici jeudi; je trouvai d'abord mademoiselle du Plessis plus affreuse, plus folle et plus impertinente que jamais : son goût pour moi me déshonore; *je jure sur ce fer* de n'y contribuer d'aucune douceur, d'aucune amitié, d'aucune approbation; je lui dis des rudesses abominables; mais j'ai le malheur qu'elle tourne tout en raillerie : vous devez en être persuadée après le soufflet dont l'histoire a pensé faire mourir Pomenars de rire [1]. Elle est donc toujours autour de moi; mais elle fait la grosse besogne; je ne m'en incommode point; la voilà qui me coupe des serviettes. J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires; tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits, et beaux en perfection; ils sont élagués, et font une ombre agréable; ils ont quarante ou cinquante pieds de hauteur : il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail; songez que je les ai tous plantés, et que je les ai vus, comme disait M. de Montbazon de ses enfants, *pas plus grands que cela*. C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver; vous en feriez bien votre profit, et je n'en use pas mal : si les pensées n'y sont pas

[1] *Voyez* la lettre du 26 juin 1671.

tout à fait noires, elles y sont tout au moins gris brun; j'y pense à vous à tout moment : je vous regrette, je vous souhaite : votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup? J'ai ces vers dans la tête :

> Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
> L'objet infortuné d'une si tendre amour?

Il faut regarder la volonté de Dieu bien fixement, pour envisager sans désespoir tout ce que je vois, dont assurément je ne vous entretiendrai pas.

Ne soyez point en peine de l'absence d'*Hélène* : *Marie* me fait fort bien; je ne m'impatiente point; ma santé est comme il y a six ans; je ne sais d'où me revient cette fontaine de Jouvence : mon tempérament fait précisément ce qui m'est nécessaire : je lis et je m'amuse; j'ai des affaires que je fais devant l'abbé, comme s'il était derrière la tapisserie; tout cela, avec cette jolie espérance, empêche, comme vous dites, qu'on ne fasse la dépense d'une corde pour se pendre. Je trouvai l'autre jour une lettre de vous, où vous m'appelez *ma bonne maman* : vous aviez dix ans, vous étiez à Sainte-Marie, et vous me contiez la culbute de madame Amelot, qui de la salle se trouva dans une cave; il y a déja du bon style à cette lettre. J'en ai trouvé mille autres qu'on écrivait autrefois à mademoiselle de Sévigné : toutes ces circonstances sont bien heureuses pour me faire souvenir de vous; car sans cela, où pourrais-je prendre cette idée? Je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire, j'en suis toute triste. Je ne sais non plus des nouvelles du coadjuteur, de La Garde, du Mirepoix, du Bellièvre, que si tout était fondu; je m'en vais un peu les réveiller.

N'admirez-vous point le bonheur du roi? On me mande la mort de *Son Altesse, mon père* [1], qui était un bon en-

[1] Charles IV, duc de Lorraine, mort le 17 septembre. Madame Lille-

[redacted]

nemi, et que les impériaux ont repassé le Rhin, pour aller défendre l'empereur du Turc, qui le presse en Hongrie : voilà ce qui s'appelle des étoiles heureuses ; cela nous fait craindre en Bretagne de rudes punitions. Je m'en vais voir la bonne Tarente [1] ; elle m'a déja envoyé deux compliments, et me demande toujours de vos nouvelles ; si elle le prend par-là, elle me fera fort bien sa cour. Vous dites des merveilles sur Saint-Thou ; *au moins on ne l'accusera pas de n'avoir conté son songe qu'après son malheur :* cela est plaisant. Je vous plains de ne pas lire toutes vos lettres : mais quoiqu'elles fassent toutes ma chère et unique consolation, et que j'en connaisse tout le prix, je suis bien fâchée d'en tant recevoir. Le bon abbé est fort en colère contre M. de Grignan ; il espérait qu'il lui manderait si le voyage de *Jacob* a été heureux, s'il est arrivé à bon port dans la terre promise ; s'il y est bien placé, bien établi, lui et ses femmes, ses enfants, ses moutons, ses chameaux ; cela méritait bien un petit mot. Il a dessein de le reprendre quand il ira à Grignan [1]. Comment se portent vos enfants ? Adieu, ma très aimable et très chère : je reçois fort souvent des lettres de mon fils ; il est bien affligé de ne pouvoir sortir de ce malheureux guidonnage ; mais il doit comprendre qu'il y a des gens présents et pressants qu'on a sur les bras, à qui on doit des récompenses, qu'on préférera toujours à un absent qu'on croit placé, et qui ne fait simplement que s'ennuyer dans une longue subalternité dont

bonne, sa fille, disait, en parlant de lui : *Son Altesse, mon père.* (P.) Ce prince était tout mensonge et tout contradiction. Sa destinée, sa conduite et son caractère ont été bien peints par le poëte Pavillon dans une pièce de vers qu'il intitula *Testament de Charles IV. Voyez* les Œuvres de Pavillon. (A. G.)

[1] La princesse de Tarente habitait *Château-Madame*, dans le faubourg de Vitré. (M.)

[2] Il s'agit de petites figures en cire coloriées par Gaston Zumbolo, natif de Syracuse. Il avait traité le sujet du départ de Jacob pour la terre de Chanaan. On connait de lui plusieurs petits chefs-d'œuvre, parmi lesquels on distingue une *Nativité* et une *Descente de Croix*. Il est probable que le sujet du départ de Jacob avait été acheté par madame de Coulanges.

on ne se soucie guère. Ha, que c'est bien précisément ce que nous disions, après une longue navigation, se trouver à neuf cents lieues d'un cap, et le reste !

414. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 2 octobre 1675.

Il y a deux jours que j'ai reçu votre lettre, c'est le dixième jour; je pouvais la recevoir plus tôt : si la poste fût arrivée le mardi à Paris, je l'aurais reçue dès le vendredi, au lieu du lundi : voilà des attestations et des calculs qui me font souvenir du bon Chésières [1] ; mais je crois que vous les souffrez, et que vous voyez où ils vont et d'où ils viennent. Votre lettre m'a touchée sensiblement; il me paraît que vous avez senti ce second éloignement, vous m'en parlez avec tendresse ; pour moi, j'en ai senti les douleurs, et je les sens encore tous les jours. Il me semblait que nous étions déja assez loin ; encore cent lieues d'augmentation m'ont blessé le cœur, et je ne puis m'arrêter sur cette pensée sans avoir grand besoin de vos sermons : ce que vous me dites en deux mots sur le peu de profit que vous en tirez quelquefois vous-même est d'une tendresse qui me touche fort. Vous voulez donc aussi que je vous parle de mes bois; la stérilité de mes lettres ne vous en dégoûte point : hé bien, ma fille ! je vous dirai que j'y fais honneur à la lune que j'aime, comme vous savez : la Plessis s'en va : le bon abbé craint le serein; moi, je ne l'ai jamais senti ; je demeure avec *Beaulieu* et mes laquais jusqu'à huit heures : vraiment, ces allées sont d'une beauté, d'une tranquillité, d'une paix, d'un silence à quoi je ne puis m'accoutumer. Si je pense à vous, si c'est avec tendresse : si j'y suis sensible, c'est à vous à l'imaginer; car il ne m'est pas possible de vous le bien représenter. Je me trouve fort à mon aise toute seule; je crains qu'il ne me vienne des

[1] Mort au mois d'avril précédent.

[redacted]

madames, c'est-à-dire, de la contrainte. J'ai été voir la bonne princesse (de Tarente); elle me reçut avec transport : le goût qu'elle a pour vous n'est point d'une Allemande ; elle est touchée de votre personne, et de ce qu'elle croit de votre esprit ; elle n'en manque pas à sa manière ; elle aime sa fille[1], et en est occupée : elle me conta ce qu'elle souffre de son absence, et m'en parla comme à la seule personne qui puisse comprendre sa peine.

Voici donc, ma chère enfant, des nouvelles de la cour de Danemarck ; je n'en sais plus de la cour de France ; mais pour celles de Copenhague, elles ne vous manqueront pas. Vous saurez donc que cette princesse de La Trémouille est favorite du roi et de la reine, qui est sa cousine-germaine : il y a un prince, frère du roi, fort joli, fort galant, que nous avons vu en France, qui est passionné de la princesse, et la princesse pourrait peut-être sentir quelque disposition à ne le haïr pas ; mais il se trouve un favori qui est tout puissant, qui s'appelle M. le comte de *Kinghstoghmkilfel*[2], vous entendez bien : ce comte est amoureux de la princesse, mais la princesse le hait ; ce n'est pas qu'il ne soit brave, bien fait, et qu'il n'ait de l'esprit, de la politesse, mais il n'est pas gentilhomme, et cette seule pensée

1 Charlotte-Émilie-Henriette de La Trémouille, mariée à Antoine d'Altembourg, comte d'Oldembourg. (P.)

2 On se doute bien que madame de Sévigné prend plaisir à estropier ce nom. Le favori dont il s'agit s'appelait Schuhmaker, fils d'un marchand de vin de Copenhague, devenu comte de Griffenfeld, et grand-chancelier de Danemarck. Il s'était élevé, par ses talents, d'une petite place de commis jusqu'à la faveur sans bornes du roi Christian V. Épris d'une vive passion pour mademoiselle de La Trémouille, alors retirée à Copenhague, il refusa, à cause d'elle, la princesse Louise-Charlotte, fille du duc de Holstein-Augustembourg. Mais ce roman, dont madame de Sévigné ne donne que le premier chapitre, eut un dénouement tragique. Dans l'année 1676, le comte de Griffenfeld fut arrêté, mis en jugement, et condamné à perdre la tête sur un échafaud. Exaction, vénalité, haute-trahison, tels étaient ses crimes ; il dut ce malheur à ses liaisons avec la France. Louis XIV, voulant se servir des Suédois contre les Hollandais, empêchait la guerre entre le Danemarck et la Suède, et il paraît que Griffenfeld secondait secrètement les vœux de Louis XIV contre les projets mêmes du roi de Danemarck. (A. G.)

fait évanouir. Le roi est son confident, et voudrait bien faire ce mariage; la reine soutient sa cousine, et voudrait bien le prince; mais le roi s'y oppose, et le favori fait sentir à son rival tout le poids de sa jalousie et de sa faveur· la princesse pleure, et écrit à sa mère des lettres de quarante pages; elle a demandé son congé; le roi ni la reine n'y veulent point consentir, chacun par différents intérêts. On éloigne le prince sous divers prétextes, mais il revient toujours : présentement, ils sont tous à la guerre contre les Suédois, se piquant de faire des actions romanesques pour plaire à la princesse : le favori lui dit en partant : « Madame, je vois de quelle manière vous me traitez, mais « je suis assuré que vous ne me sauriez refuser votre es- « time. » Voilà le premier tome; je vous en manderai la suite, et je ne veux pas qu'il y ait dorénavant en France une personne mieux instruite que vous des intrigues de Danemarck. Quand je ne vous parlerai point de cette cour, je vous parlerai de *Pilois*[1], car il n'y a rien entre deux. Ce sont des secrets pourtant que tout ceci; surtout ne dites pas le nom du comte...

Je suis fort aise que vous dormiez à Grignan, et que vous n'y soyez pas si dévorée. Pensez-vous être seule en peine d'une santé? Je songe fort à la vôtre. Vos fleurs et vos promenades me font plaisir. J'espère que j'aurai des bouquets de ce grand jardin [2] que je connais; j'avais dessein de vous demander un peu de vos bons muscats; quelle honte de ne m'en pas offrir! mais c'est qu'ils ne sont pas encore mûrs.

Ma fille, au nom de Dieu, dites-moi de quel ton vous me parlez du refus de votre portrait que j'ai fait à la sœur de *Quanto*[3]; je crois que vous trouvez que j'ai été trop rude : répondez-moi là-dessus : je suivis mon premier

[1] Jardinier des Rochers.
[2] Jardin potager du château de Grignan.
[3] Madame de Fontevrault.

[redacted]

mouvement, et je crois que j'en suis brouillée avec le coadjuteur. On me mande que vous l'aurez bientôt : quand je songe quelle compagnie de campagne il va trouver, j'admire qu'il puisse tant regretter les dames qu'il voit tous les jours. La Trousse est à Paris, comme vous savez ; on parle de lui donner la charge de Froulai ; ce serait un pas pour ce pauvre guidon. Il est vrai que cette année est terrible pour le maréchal de Créqui : je trouve, comme vous, qu'il n'est en sûreté ni en repos qu'avec les ennemis : il a un peu dissipé les légions qu'on lui avait confiées ; mais je trouve qu'elles ne lui ont que trop obéi le jour de la bataille. On me mande que M. de Mirepoix est fort désabusé de la contrainte de tenir sa parole, et que nous n'aurons la ratification qu'à la pointe de l'épée.

J'ai oublié de vous dire que cette bonne Tarente me revint voir deux jours après que j'eus été chez elle ; ce fut une grande nouvelle dans le pays ; elle fut transportée de votre petit portrait : nos filles qui sont en *Danemarck* nous font une grande causerie ; écrivez-moi une douceur pour la princesse, à qui je serai ravie de pouvoir la montrer ; c'est elle qui serait mon médecin, si j'étais malade ; elle est habile, et m'a promis d'une essence entièrement miraculeuse, qui l'a guérie de ses horribles vapeurs ; on en met trois gouttes dans tout ce que l'on veut, et l'on est guéri comme par miracle : ce n'est pas que je ne sois présentement dans une parfaite santé, mais on est aise d'avoir ce remède dans sa cassette. Je trouve que vous oubliez fort la manière de me remercier, qui était si bonne ; c'était de vous réjouir avec moi des occasions que j'avais de vous servir : cela était admirable. Je vous prie de faire mes compliments à M. l'archevêque, et d'embrasser M. de Grignan pour moi. Je suis toute à vous, ma très chère : voilà, comme vous dites, une belle nouvelle.

415. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 16 octobre 1675.

Vraiment, ma fille, vous me contez une histoire bien lamentable de vos pauvres lettres perdues ; est-ce *Baro* qui a fait cette sottise? On est gaie, gaillarde, on croit avoir entretenu tous ses bons amis; pour M. l'archevêque, je le plains encore davantage, car il n'écrit que pour des choses importantes; et il se trouve que toute la peine qu'on a prise, c'est pour être dans un bourbier, dans un précipice. Voilà M. de Grignan rebuté d'écrire pour le reste de sa vie : quelle aventure pour un paresseux! vous verrez que désormais il n'écrira plus, et ne voudra point hasarder de perdre sa peine. Si vous mandez ce malheur au coadjuteur, il en fera bien son profit. Je comprends ce chagrin le plus aisément du monde ; mais j'entre bien aussi dans celui que vous allez avoir de quitter Grignan pour aller dans la contrainte des villes : la liberté est un bien inestimable; vous le sentez mieux que personne, et je vous plains, ma très chère, plus que je ne vous le puis dire. Vous n'aurez ni Vardes, ni Corbinelli ; c'eût été pourtant une bonne compagnie. Vous deviez bien me nommer les quatre dames qui vous venaient assassiner : pour moi, j'ai le temps de me fortifier contre ma méchante compagnie; je les sens venir par un côté, et je m'égare par l'autre; c'est un tour que je fis hier à une sénéchale de Vitré; et puis je gronde qu'on ne m'ait pas avertie : demandez-moi ce que je veux dire; ce sont des friponneries qu'on est tentée de faire dans ce parc. Vous souvient-il d'un jour que nous évitâmes les Fouesnels? Je me promène fort; ces allées sont admirables : je travaille comme vous; mais, Dieu merci, je n'ai point une friponne de Montgobert qui me réduise aux traînées; c'est une humiliation que je ne comprends pas que vous puissiez souffrir : je ne noircis

[redacted]

point ma soie avec ma laine, je me trouve fort bien d'aler mon grand chemin ; il me semble que je n'ai que dix ans, et qu'on me donne un petit bout de canevas pour me jouer ; il faudrait que vos chaises fussent bien laides pour n'être pas aussi belles que votre lit. J'aime fort tout ce que me mande Montgobert ; elle me plaît toujours, je la trouve *salée*, et tous ses tons me font plaisir ; c'est un bonheur d'avoir dans sa maison une compagnie comme celle-là ; j'en avais une autrefois dont je faisais bien mon profit : M. d'Angers (*Henri Arnauld*) me mandait l'autre jour que c'était une sainte.

J'ai trouvé la réponse du maréchal d'Albret très plaisante ; il y a plus d'esprit que dans son style ordinaire; elle m'a paru d'une grande hauteur ; *l'affectionné serviteur* est d'une dure digestion : voilà *le Monseigneur* bien établi [1]. Vous avez donc ri, ma fille, de tout ce que je vous mandais d'Orléans, je le trouvai plaisant aussi ; c'était le reste de mon sac, qui me paraissait assez bon. N'êtes-vous point trop aimable d'aimer les nouvelles de mes bois et de ma santé ? C'est bien précisément pour l'amour de moi : je me relève un peu par les affaires de Danemarck. On menace Rennes de transférer le parlement à Dinan ; ce serait la ruine entière de cette province : la punition qu'on veut faire à cette ville ne se passera pas sans beaucoup de bruit.

J'ai toujours oublié de vous remercier, ma très chère, de tous les souhaits et de toutes les prières que vous avez fait faire pour mon voyage ; c'est vous qui l'avez rendu heureux. Mon fils me mande que le sien finira bientôt selon toutes les apparences, et qu'il me viendra reprendre ici. N'avez-vous point encore M. de La Garde ? Et notre coadjuteur, où est-il ? Vous avez trouvé sa harangue comme je vous avais dit ; cet endroit *des armes journalières* était la plus heureuse et la plus agréable chose du monde ; jamais

[1] *Voyez* la lettre d'août 1665.

[redacted]

rien aussi n'a été tant approuvé. On me mande que M. de Villars s'en va ambassadeur en Savoie ; il me semble qu'il y aurait à cela de *l'évêque meunier*[1], sans que d'Hacqueville me parle de douze mille écus de pension ; cette augmentation est considérable. Mais que deviendra la Saint-Géran ? n'est-elle pas assez sage pour vivre sur sa réputation ? Que deviendraient ses épargnes, si elle ne les dépensait ?

J'ai reçu des lettres de Nantes : si le marquis de Lavardin et d'Harouïs faisaient l'article de cette ville dans la gazette, vous y auriez vu assurément mon arrivée et mon départ. Je vous rends bien, ma très chère, l'attention que vous avez à la Bretagne ; tout ce qui vous entoure à vingt lieues à la ronde m'est considérable. Il vint ici l'autre jour un Augustin ; c'est une manière de *Fraté ;* il a été par toute la province ; il me nomma cinq ou six fois M. de Grignan et M. d'Arles ; je le trouvais fort habile homme ; je suis assurée qu'à Aix je ne l'aurais pas regardé.

A propos, vous ai-je parlé d'une lunette admirable, qui faisait notre amusement dans le bateau ? C'est un chef-d'œuvre ; elle est encore plus parfaite que celle que l'abbé vous a laissée à Grignan ; cette lunette rapproche fort bien les objets de trois lieues ; que ne les rapproche-t-elle de deux cents ! Vous pouvez penser l'usage que nous en faisions sur ces bords de Loire ; mais voici celui que j'en fais ici : vous savez que par l'autre bout elle éloigne, et je la tourne sur mademoiselle du Plessis, et je la trouve tout d'un coup à deux lieues de moi : je fis l'autre jour cette sottise sur elle et sur mes voisins ; cela fut plaisant, mais personne ne m'entendit : s'il y avait eu quelqu'un que j'eusse pu regarder seulement, cette folie m'aurait bien réjouie. Quand on se trouve bien oppressé de méchante compagnie, il n'y a qu'à faire venir sa lunette et la tour-

1 Il avait été ambassadeur extraordinaire en Espagne en 1672. (P.)

ner du côté qui éloigne : demandez à Montgobert si elle n'aurait pas ri ; voilà un beau sujet pour dire des sottises. Si vous avez Corbinelli, je vous recommande la lunette. Adieu, ma chère enfant ; Dieu merci, comme vous dites, nous ne sommes pas des montagnes, et j'espère vous embrasser autrement que de deux cents lieues : vous allez vous éloigner encore, j'ai envie d'aller à Brest. Je trouve bien rude que madame la grande-duchesse ait une dame d'honneur, et que ce ne soit pas la bonne Rarai ; les *Guisardes* lui ont donné la Sainte-Même. On me mande que la bonne mine de La Trousse est augmentée de la moitié, et qu'il aura la charge de Froulai [1].

416. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er octobre 1675.

Enfin, Madame, voilà le mariage de mademoiselle de Bussy arrêté, et le jour pris au 4 novembre prochain ; je vous envoie la copie d'une procuration, je vous supplie de m'en envoyer une pareille. De tous les gentilshommes qui n'ont point été à la guerre ni à la cour, il n'y en a pas un que j'aimasse mieux que celui-ci, et vous en demeurerez d'accord avec moi quand vous le connaîtrez. Ce que j'en estime le plus, c'est un grand desir qu'il a de suivre mes conseils, qui peut-être seront plus heureux pour lui qu'ils n'ont été pour moi. Il veut prendre de l'emploi à la guerre ; il a du bien pour y subsister ; il a de l'esprit, il est sage, et il me paraît vigoureux. Avec de l'application, il peut obtenir quelque chose, et du moins se mettre en passe d'avoir l'agrément d'une lieutenance de roi en Auvergne, ou dans *la* comté de Bourgogne, si elle nous demeure.

Depuis que vous êtes partie de Paris, il s'est passé un

[1] Ce fut M. de Cavoie qui obtint la charge de grand-maréchal-des-logis, vacante par la mort de M. de Froulai, tué à Consarbrick. (P.) Le marquis de La Trousse était laid, mais il était d'une très belle taille. (M.)

événement bien plus extraordinaire en la prise de Trèves, que celui du combat de Consarbrick ; il y a longtemps qu'on perd des batailles dans le royaume; mais on n'a jamais vu un maréchal de France, défendant une place, être forcé l'épée à la gorge par les officiers de la garnison, de signer une capitulation qu'ils avaient faite sans lui. Dans la première affaire le maréchal de Créqui avait perdu l'honneur; dans la seconde il l'allait recouvrer s'il avait été secondé; mais il a été malheureux, et c'est un grand défaut à la guerre. Ne croyez-vous pas, Madame, qu'il voudrait n'être encore que le chevalier de Créqui; pour moi, je le souhaiterais si j'étais à sa place, car on pourrait croire qu'il mériterait un jour d'être maréchal de France, et l'on voit aujourd'hui qu'il en est indigne.

Dans le temps que nous craignions que les confédérés ne vinssent prendre M. le prince par derrière, ils se retirent chacun chez eux, et Montécuculli de même; ne diriez-vous pas que la fortune veut faire réparation au roi de la mort de M. de Turenne, et des malheurs de M. de Créqui?

417. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 9 octobre 1675.

Je reçus, lundi matin, votre lettre du dimanche; cela est d'une justesse admirable : mais, hélas! ma chère fille, voilà qui est fait, vous vous éloignez, et ce ne sera plus la même chose. J'entre fort dans le regret que vous avez de quitter Grignan ; cette vie vous convient bien mieux que cette représentation que vous êtes obligée de faire dans les villes, avec ce cérémonial perpétuel qu'il faut observer. J'ai écrit à d'Hacqueville; au reste, qu'il ne me vienne plus parler de ses accablements, c'est lui qui les aime; il vous écrit trois fois la semaine; vous vous contenteriez d'une, et le gros abbé (*de Pontcarré*) le soulagerait d'une autre : voilà comme il s'accommoderait. Je lui ai proposé la même

chose, et je ne lui écris qu'une fois en huit jours pour lui donner l'exemple : il n'entend point cette sorte de tendresse, et veut écrire comme le juge voulait juger [1] : j'en suis dans une véritable peine ; car je suis persuadée que cet accablement nous le fera mourir : si vous aviez vu sa table les mercredis, les vendredis, les samedis, vous croiriez être au bureau de la grand'poste. Pour moi, je ne me tue point à écrire ; je lis, je travaille, je me promène, je ne fais rien : *bella cosa far niente*, dit un de mes arbres ; l'autre lui répond, *amor odit inertes* ; on ne sait auquel entendre : mais ce que je sens de vrai, c'est que je n'aime point à m'enivrer d'écriture. J'aime à vous écrire, je parle à vous, je cause avec vous : il me serait impossible de m'en passer ; mais je ne multiplie point ce goût ; le reste va, parcequ'il le faut.

Je reçus hier une lettre de Coligny [2], qui me demande mon consentement pour épouser ma nièce de Bussy : ah ! je le lui donne ; il s'appelle Langheac, et sa mère était Coligny ; notre cardinal élevait jusqu'aux nues cette maison de Langheac. A propos, il fait des remèdes ; il faut qu'il se trouve incommodé, puisqu'il s'y résout : ne négligez point de lui écrire ; vous lui devez tout au moins ce soin, et cette marque de respect et de reconnaissance ; ne craignez point de le distraire ; il n'est pas encore au troisième ciel. On m'a dit, en secret, une chose qui me fait une peine extrême : c'est que le cardinal d'Estrées fait tout ce qu'il peut au monde, par ses amis et par ses intrigues, pour faire changer le pape sur le sujet du chapeau du cardinal de Retz, et le faire donner à M. de Marseille : je vous avoue qu'un coup de poignard ne me serait pas plus sensible que cette aventure ; il est vrai aussi que notre cardinal ne fait que tracasser le pape pour l'obliger à considérer les raisons de sa lettre ; si l'on se sert de ce contre-temps pour le faire

1 Allusion aux *Plaideurs* de Racine.

2 Marquis de Coligny, par Barbe de Coligny de Cressia, sa mère.

[redacted]

changer d'avis, n'en serions-nous pas au désespoir? A vous parler confidemment, c'est de d'Hacqueville que je tiens ce que je vous écris; il me prie que cela ne passe point; peut-être qu'il vous en a dit autant : vous en userez selon votre discrétion ; en attendant, je hais le cardinal d'Estrées de sa bonne volonté.

M. de Chaulnes amène quatre mille hommes à Rennes pour en punir les habitants; l'émotion est grande dans la ville, et la haine incroyable dans toute la province contre le gouverneur. Nous ne savons plus quand on tiendra nos états. J'ai prié M. de Luxembourg et M. de La Trousse de me renvoyer mon fils, s'ils ont dessein de ne plus rien faire cette année ; je serai bien aise qu'il vienne ici pour voir un peu par lui-même ce que c'est que l'illusion de croire avoir du bien, quand on n'a que des terres. Les pauvres exilés [1] de la rivière de Loire ne savent point encore leurs crimes, ils s'ennuient fort. Vassé était à six lieues de Veret; je ne pus le voir.

Je suis en peine du rhume de la petite ; je sens de la tendresse particulière pour elle, et mettrai sur mon compte toutes les petites bontés que vous aurez pour elle; je lui rends l'amitié qu'elle a eue pour moi, dès qu'elle a commencé de connaître : elle a une place dans mon cœur. Je suis toujours à mes croisades : vous devez être fort touchée de Judas Machabée ; c'était un grand héros : quelle honte si vous n'achevez pas ce livre! que vous faut-il donc? et l'histoire, et le style, tout est divin. Adieu, la plus aimable du monde et la plus aimée : comptez, comptez un peu les cœurs où vous régnez, et n'oubliez pas le mien. Vous allez avoir M. le coadjuteur ; vous serez bien heureux tous deux.

[1] Messieurs d'Olonne, de Vassé et de Vineuil étaient exilés. Ce fut au retour de cet exil que le roi demandant à M. de Vineuil ce qu'il faisait à Saumur, lieu de son exil, M. de Vineuil dit au roi qu'il allait tous les matins à la halle, où se débitaient les nouvelles, et qu'un jour on y disputait pour savoir quel était l'aîné du roi ou de MONSIEUR. (P.)

[redacted]

On joue des sommes immenses à Versailles : le hoca est defendu à Paris, sur peine de la vie, et on le joue chez le roi ; cinq mille pistoles en un matin, ce n'est rien : c'est un coupe-gorge ; chassez bien ce jeu de chez vous. Je m'ennuie d'entendre toujours dire, les Impériaux ont repassé le Rhin : non, ils ne l'ont pas repassé ; je voudrais bien qu'ils prissent leur parti. Je prends celui d'embrasser M. de Grignan, je le remercie de me souhaiter dans son château : je suis bien fâchée que vous n'y ayez point vu Vardes ni Corbinelli ; le rendez-vous est pour l'année prochaine. J'ai mandé à M. de Lavardin l'affaire de M. d'Ambres ; il y songeait souvent : vous voilà un peu mortifiés, MM. les grands seigneurs [1] ; vous jugez bien que ceux qui décident ont intérêt à soutenir les dignités : il faut suivre les siècles, celui-ci n'est pas pour vous.

418. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 9 octobre 1675.

Voilà donc le mariage de mademoiselle de Bussy tout assuré. Savez-vous bien que j'en suis fort aise, et qu'après avoir tant traîné, il nous fallait une conclusion? J'ai reçu un compliment très honnête de M. de Coligny. Je vois bien que vous n'avez pas manqué de lui dire que je suis votre aînée [2], et que mon approbation est une chose qui tout au moins ne lui saurait faire de mal.

A propos de cela, je vous veux faire un petit conte qui me fit rire l'autre jour. Un garçon étant accusé en justice d'avoir fait un enfant à une fille, il s'en défendait à ses juges, et leur disait : Messieurs, je pense bien que je n'y ai pas nui, mais ce n'est pas à moi l'enfant. Mon cousin, je vous demande pardon, je trouve cela naïf et plaisant. S'il

[1] A cause du *Monseigneur* qu'ils disputaient en écrivant à messieurs les maréchaux de France, ce qui fut décidé en faveur de ces derniers. (P.)

[2] C'est-à-dire de la branche aînée des Rabutin.

vous vient un petit conte à la traverse, ne vous en contraignez pas.

Mais pour revenir à M. de Coligny, il est certain que mon approbation ne lui peut pas nuire. Sa lettre me paraît de très bon sens, et tout homme qui sait faire un compliment comme celui-là, aussi simple et aussi juste, doit avoir de la raison et de l'esprit. Je le souhaite pour l'amour de ma nièce que j'aime fort. A tout hasard, les leçons que vous lui donnez pour savoir s'ennuyer et se divertir sont très bonnes en ménage. Je suis les règles que vous me donnez pour vivre longtemps : je ne suis pas au lit plus de sept heures; je mange peu, j'ajoute à vos préceptes de marcher beaucoup; mais ce que je fais de mal, c'est que je ne puis m'empêcher de rêver tristement dans de grandes allées sombres que j'ai. C'est un poison pour nous que la tristesse, et c'est la source des vapeurs. Vous avez raison de trouver que ce mal est dans l'imagination : vous l'avez parfaitement défini; c'est le chagrin qui le fait naître, et la crainte qui l'entretient. Un admirable remède pour moi serait d'être avec vous : le chagrin me serait inconnu, et vous m'apprendriez à ne pas craindre la mort. Il y a douze jours que je suis ici; j'y suis venue par la rivière de Loire : cette route est délicieuse. J'y ai vu en passant l'abbé d'Effiat à Veret; cette maison est admirable. Je vis aussi Vineuil à Saumur, il est dévot; c'est un sentiment qui est bien naturel dans le malheur et dans la vieillesse. Je les trouve moins patients que vous : c'est qu'ils ont moins de santé, de force d'esprit et de philosophie.

J'ai été quelques jours à Nantes, où M. de Lavardin et M. d'Harouïs m'ont régalée en reine. Enfin je suis arrivée dans ce désert, où je trouve des promenades que j'ai faites, et dont le plan me donne un ombrage qui me fait souvenir que je ne suis pas jeune. Le bon abbé ne m'a point quittée. Nous pensons fort à régler nos affaires, et je profite de ses bontés. Il n'y a rien de si juste et de si bien réglé que nos

comptes : il ne manque qu'une petite circonstance à notre satisfaction ; c'est de recevoir de l'argent. C'est ce qu'on ne voit point ici ; l'espèce manque, c'est la vérité. Êtes-vous aussi mal en Bourgogne ?

Je ne crois pas passer ici l'hiver : mais si je retourne à Paris, ce sera pour les affaires de la belle *Madelonne*, car, il faut l'avouer, j'ai une belle passion pour elle. Je ne dis rien de mon fils ; cependant je l'aime extrêmement, et ses intérêts me font bien autant courir que ceux de ma fille. Il s'ennuie fort dans la charge de guidon ; cette place est jolie à dix-neuf et vingt ans ; mais quand on y a demeuré sept ans, c'est pour en mourir de chagrin : si vous connaissiez quelque Bourguignon qui nous voulût faire le plaisir de nous l'acheter, je vous paierais votre courtage. Cette charge nous a coûté vingt-cinq mille écus, elle vaut près de quatre mille livres de rente, à cause d'une pension de mille écus que nous y avons attachée. Adieu, Comte ; j'embrasse ma nièce; mandez-moi un peu des nouvelles de votre noce. Langheac est un terrible nom pour la grandeur et pour l'ancienneté. Je l'ai entendu louer jusqu'aux nues par le cardinal de Retz ; il est dans la solitude. Que dites-vous de la beauté de cette retraite ? Le monde, par rage de ne pouvoir mordre sur un si beau dessein, dit qu'il en sortira. Hé bien, envieux, attendez donc qu'il en sorte, et en attendant taisez-vous ; car, de quelque côté qu'on puisse regarder cette action, elle est belle ; et si on savait comme moi qu'elle vient purement du desir de faire son salut, et de l'horreur de sa vie passée, on ne cesserait point de l'admirer.

419. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 19 octobre 1675.

Je reçus hier votre lettre, Madame, qui me donna la joie que vos lettres ont accoutumé de me donner. Enfin voilà

votre nièce sur le point de passer le pas : elle va trouver ce qu'elle cherchait. A propos de chercher, ceci me fait souvenir du pauvre chevalier de Rohan [1], qui ayant rencontré un soir bien tard, à Fontainebleau, madame d'Heudicourt seule qui passait dans une galerie, lui demanda ce qu'elle cherchait : Rien, dit-elle. Ma foi, Madame, lui répondit-il, je ne voudrais pas avoir perdu ce que vous cherchez. Voilà mon petit conte, Madame. Vous m'avez permis d'en faire un aussi, je me sers de la liberté que vous m'avez donnée. J'ai trouvé le vôtre plaisant au dernier point, et je m'en sais bon gré, car il faut avoir de l'esprit pour trouver cela aussi plaisant qu'il l'est. Je n'ai eu garde de dire au marquis de Coligny que vous fussiez mon aînée ; j'avais trop peur qu'il ne voulût pas épouser la fille d'un cadet ; mais il a ouï parler de vous à la comtesse de Dalet, sa belle-mère, et je lui ai paru entêté de votre mérite.

Cela est étrange que vous connaissiez si bien la source de votre mal, et que vous ne vous en soulagiez pas. Songez souvent à la nécessité de mourir, Madame, et vous ne craindrez pas tant la mort que vous faites. Ce n'a été qu'en me familiarisant avec cette pensée que j'en ai diminué l'appréhension. Elle rend tristes les gens qui la rejettent et qui ne la prennent pas souvent. En moi elle fait tout autre chose : elle me fait suivre le précepte de Salomon : *bien vivre et se réjouir*; et d'autant plus que cela fait vivre plus longtemps. Ainsi c'est à force d'aimer la vie que je ne crains pas la mort. Il est certain que si je vous voyais souvent, Madame, je vous ferais entendre raison là-dessus. Mais, en attendant que cela se puisse, je veux souvent traiter par lettre cette matière avec vous. Ne vous allez pas mettre dans la tête que c'est votre seul intérêt qui m'oblige à entreprendre votre cure, c'est le mien aussi ; et je crois, moi

[1] Celui qui fut décapité le 27 novembre 1674, pour crime de haute trahison. (A. G.)

[redacted]

qui aime la joie, que je mourrais si vous étiez morte, ne sachant avec qui rire finement.

Je comprends bien que votre voyage ait été agréable ; vous avez presque marqué chaque gîte par la vue d'un honnête exilé. Il fallait encore que vous trouvassiez d'Olonne à Orléans, l'abbé de Bellebat à Blois, et moi à Amboise. Vous avez trouvé la véritable raison pour quoi j'ai plus de patience que l'abbé d'Effiat [1] et Vineuil. Le chagrin qu'ils ont de passer leur vie hors du monde les fait malades ; et moi, qui ai passé par la prison, je suis trop heureux de n'être plus qu'exilé. Je me porte si bien que j'espère de vivre plus longtemps que mes plus jeunes ennemis, et, en attendant leur mort, je jouis d'une santé qui n'a pas la moindre altération. J'ai bonne opinion des gens qui vous régalent en reine, et sur ce pied-là j'estimerais la fortune plus que je ne fais, si elle vous en avait donné le rang plutôt qu'à mademoiselle d'Arquien [2]. Je suis bien fâché que vos promenoirs vous fassent souvenir que vous n'êtes plus jeune, mais je ne veux pas que vous en ayez du chagrin. Vous êtes trop heureuse d'avoir le bon abbé, il fait tout ce qu'il peut pour votre service, qui est de régler vos comptes, car je ne pense pas que vous lui demandiez qu'il fasse de la fausse monnaie pour vous. L'argent est aussi rare en Bourgogne qu'en Bretagne ; je cherche partout à troquer du blé et du vin contre du brocart et du velours pour les habits de noces de ma fille.

Vous aimez la belle *Madelonne*, Madame, et vous avez raison, c'est le goût le plus généralement approuvé qu'on puisse avoir. L'inquiétude de M. de Sévigné n'est pas mal fondée de s'ennuyer dans sa charge ; on ne sert que pour s'avancer, et un guidon ne s'avance pas, tant que ses officiers supérieurs ne meurent ou ne quittent point. Je m'in-

1 Frère de l'infortuné marquis de Cinq-Mars, grand-écuyer de France sous Louis XIII. (M.)

2 Femme de Jean Sobieski, roi de Pologne.

[redacted]

formerai s'il y a quelque jouvenceau dans le pays pour votre charge, et je vous quitterai à bon marché pour la peine de ma négociation.

Je vous manderai des nouvelles de la noce. Le cardinal de Retz a raison d'estimer le nom de Langheac; cela est bon, je le sais bien, et je ne serai pas surpris, comme le fut M. de Sévigné à Bourbilly, quand M. de Coligny me fera voir la grandeur de sa maison. Mais, à propos du cardinal de Retz, j'ai trouvé le dessein de sa retraite fort beau. J'ai cru qu'il ne se repentirait jamais de l'avoir pris; et que s'il en avait quelque tentation, il était trop honnête homme pour y succomber. J'ai trouvé plaisant ce que vous dites au monde là-dessus, *qu'il attende que le cardinal de Retz sorte de sa retraite pour parler, et qu'en attendant il se taise*. Mais vous avez beau dire, le monde ne se taira pas, il n'aime point à louer, et surtout les choses admirables. Quand il ne peut, comme vous voyez, mordre sur le présent, il se retranche sur l'avenir. Faisons bien, et laissons-le dire. Mais je vous fais une leçon, Madame, dont je ne profite pas moi-même; car le *misanthrope* n'est pas plus déchaîné contre ce qui le choque, que je le suis contre les gens qui veulent à tort et à travers gâter les belles actions.

Adieu, ma chère cousine; au reste, ne m'appelez plus Comte, j'ai passé le temps de l'être. Je suis pour le moins aussi las de ce titre que M. de Turenne l'était de celui de Maréchal. Je le cède volontiers aux gens qu'il honore.

420. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 15 octobre 1673.

Vous avez raison de dire que les dates ne font rien pour rendre agréables les lettres de ceux que nous aimons. Eh! mon Dieu! les affaires publiques nous doivent-elles être si chères? Votre santé, votre famille, vos moindres actions,

[redacted]

vos sentiments, vos *pétoffes* de Lambesc, c'est là ce qui me touche; et je crois si bien que vous êtes de même, que je ne fais aucune difficulté de vous parler des Rochers, de mademoiselle du Plessis, de mes allées, de mes bois, de nos affaires, du *bien bon* et de Copenhague, quand l'occasion s'en présente. Croyez donc que tout ce qui vient de vous m'est très considérable, et que, jusqu'à vos traînées de tapisseries, je suis aise de tout savoir. Si vous voulez encore des aiguilles pour en faire, j'en ai d'admirables : pour moi, j'en fis hier d'infinies; elles étaient aussi ennuyeuses que ma compagnie : je ne travaille que quand elle entre; et dès que je suis seule, je me promène, je lis, ou j'écris. La Plessis ne m'incommode pas plus que *Marie*. Dieu me fait la grace de ne point écouter ce qu'elle dit; je suis, à son égard, comme vous êtes pour beaucoup d'autres : elle a vraiment les meilleurs sentiments du monde; j'admire que cela puisse être gâté par l'impertinence de son esprit et la *ridiculité* de ses manières; il faudrait voir l'usage qu'elle fait de ma tolérance, et comme elle l'explique, et les chaînes qu'elle en fait pour s'attacher à moi, et comme je lui sers d'excuse pour ne plus voir ses amies de Vitré, et les adresses qu'elle a pour satisfaire sa sotte gloire, car la sotte gloire est de tout pays, et la crainte qu'elle a que je ne sois jalouse d'une religieuse de Vitré : cela ferait une assez méchante farce de campagne.

Je dois vous dire des nouvelles de cette province. M. de Chaulnes est à Rennes avec beaucoup de troupes; il a mandé que si on en sortait, ou si l'on faisait le moindre bruit, il ôterait, pour dix ans, le parlement de cette ville; cette crainte fait tout souffrir : je ne sais point encore comme ces gens de guerre en usent à l'égard des pauvres bourgeois. Nous attendons madame de Chaulnes à Vitré, qui vient voir la princesse (*de Tarente*); nous sommes en sûreté sous ses auspices; mais je puis vous assurer que, quand il n'y aurait que moi, M. de Chaulnes prendrait

[redacted]

plaisir à me marquer des égards; c'est la seule occasion où je pourrais répondre de lui : n'ayez donc aucune inquiétude; je suis ici, comme dans cette Provence que vous dites qui est à moi.

Je ne remercierai point d'Hacqueville de vous écrire trois fois la semaine, c'est se moquer de lui; les louanges qu'il mérite là-dessus sont trop loin de ma pensée : il m'écrit deux fois; j'en veux retrancher une par mon exemple, et c'est par pure amitié pour lui, ne voulant avoir qu'une médiocre part à l'assassinat que nous lui faisons tous : il succombera, et puis nous serons au désespoir : c'est une perte irréparable, et tous *les autres d'Hacqueville* ne nous consoleront point de celui-là. Il m'a fait grand plaisir, cette dernière fois, de m'ôter la colère que j'avais contre le cardinal d'Estrées; il m'apprend que le nôtre a été refusé en plein consistoire, sur sa propre lettre, et qu'après cette dernière cérémonie il n'y a plus rien à craindre; de sorte que le voilà trois fois cardinal malgré lui, du moins les deux dernières; car pour la première, s'il m'en souvient, il ne fut pas trop fâché. Écrivez-lui pour vous moquer de son chagrin; d'Hacqueville est ravi, je l'en aime. Je reçois souvent de petits billets de ce cher cardinal; je lui en écris aussi; je tiens ce léger commerce très mystérieux et très secret : il m'en est plus cher. Vous ne devez pas manquer de lui écrire aussi; vous seriez ingrate si vous ne conserviez pour lui bien de l'attachement; il a été un peu malade, il se porte bien : il me mande que nous serions contents de la sagesse qu'il a eue à faire des remèdes.

Vous n'avez pas peur de Ruyter [1]. *Ruyter pourtant est le dieu des combats; Guitaud ne lui résiste pas :* mais, en vérité, l'étoile du roi lui résiste : jamais il n'en fut une si fixe. Elle dissipa, l'année passée, cette grande flotte; elle fait mourir le prince de Lorraine; elle renvoie Montécuculli

[1] Amiral de la flotte hollandaise. (P.)

[redacted]

chez ses parents, et fera la paix par le mariage du prince Charles. Je disais l'autre jour cette dernière chose à madame de Tarente; elle me dit qu'il était marié à l'impératrice douairière : quoique cette noce n'ait pas éclaté, elle ne laisserait pas d'empêcher l'autre; vous verrez que cette impératrice mourra, si sa vie fait un inconvénient. Votre raisonnement est d'une telle justesse sur les affaires d'état, qu'on voit bien que vous êtes devenue politique dans la place où vous êtes. J'ai écrit à la belle princesse de Vaudemont; elle est infortunée, et j'en suis triste, car elle est très aimable. Je n'osais écrire à madame de Lillebonne; mais vous m'avez donné courage. Je crains que vous n'ayez pas le petit Coulanges; sa femme m'écrit tristement de Lyon, et croit y passer l'hiver : c'est une vraie trahison pour elle que de n'être pas à Paris : elle me mande que vous avez eu un assez grand commerce. La Trousse est à Paris et à la cour, accablé d'agréments et de louanges; il les reçoit d'une manière à les augmenter : on dit qu'il aura la charge de Froulai; si cela était, il y aurait un mouvement dans la compagnie, et je prie notre d'Hacqueville d'y avoir quelque attention pour notre pauvre guidon, qui se meurt d'ennui dans le guidonnage; je lui mande de venir ici, je voudrais le marier à une petite fille qui est un peu juive de son *estoc*, mais les millions nous paraissent de bonne maison; cela est fort en l'air; je ne crois plus rien après avoir manqué la petite d'Eaubonne [1]. Madame de Villars me mande encore des merveilles du chevalier (*de Grignan*); je crois que ce sont les premières qu'on a renouvelées; mais enfin c'est un petit garçon qui a bien le meilleur bruit qu'on puisse jamais souhaiter. Je prie Dieu que les lueurs d'espérance pour une de vos filles [2] puissent réussir; ce serait une

[1] Le marquis de Sévigné avait recherché Antoinette Lefèvre d'Eaubonne, cousine de M. d'Ormesson.

[2] Françoise-Julie de Grignan, fille du premier lit de M. de Grignan, et qui épousa M. de Vibraye en 1689. (*Journal de Dangeau*.)

[redacted]

grande affaire. La paresse du coadjuteur devrait bien cesser dans de pareilles occasions.

Écoutez une belle action du procureur-général[1]. Il avait une terre, de la maison de Bellièvre, qu'on lui avait fort bien donnée; il l'a remise dans la masse des biens des créanciers, disant qu'il ne saurait aimer ce présent, quand il songe qu'il fait tort à des créanciers qui ont donné leur argent de bonne foi : cela est héroïque. Jugez s'il est pour nous contre M. de Mirepoix ; je ne connais point une plus belle ni une plus vilaine ame que celle de ces deux hommes. Le *bien bon* est toujours le *bien bon ;* ce sont des armes parlantes ; les obligations que je lui ai sont innombrables; ce qui me les rend sensibles, c'est l'amitié qu'il a pour vous, et le zèle pour vos affaires, et comme il se prépare à confondre le Mirepoix.

Je n'ose penser à vous voir; quand cette espérance entre trop avant dans mon cœur, et qu'elle est encore éloignée, elle me fait trop de mal : je me souviens de ce que je souffris à la maladie de ma pauvre tante, et comme vous me fîtes expédier cette douleur; je ne suis pas encore à portée de recevoir cette joie. Vous m'assurez que vous vous portez fort bien; Dieu le veuille, ma bonne : cet article me tient extrêmement au cœur : pour moi, je suis dans la parfaite santé. Vous aimeriez bien ma sobriété et l'exercice que je fais, et sept heures au lit, comme une carmélite : cette vie dure me plaît; elle ressemble au pays; je n'engraisse point, et l'air est si épais et si humain, que ce teint, qu'il y a si longtemps que l'on loue, n'en est point changé : je vous souhaite quelquefois une de nos soirées, en qualité de pommade de pieds de mouton. J'ai dix ouvriers qui me divertissent fort. *Rahuel* et *Pilois*, tout est à sa place. Vous devez être persuadée de ma confiance par les pauvretés dont je remplis ma lettre. Depuis que je me

1 Achille de Harlay, depuis premier président. (P.)

[redacted]

nis plainte, en vers, de la pluie, il fait un temps charmant; de sorte que je m'en loue en prose. Toute notre proince est si occupée de ces punitions, que l'on ne fait point e visites; et, sans vouloir contrefaire la dédaigneuse, j'en uis extrêmement aise. Vous souvient-il quand nous trouions qu'il n'y avait rien de si bon, en province, qu'une néchante compagnie, par la joie du départ? c'est un plaiir que je n'aurai point cette année.

Ma bonne, quand je vous écrirais encore quatre heures, e ne pourrais pas vous dire à quel point je vous aime, et le quelle manière vous m'êtes chère. Je suis persuadée du oin de la Providence sur vous, puisque vous payez tous os arrérages, et que vous voyez une année de subsistance; Dieu prendra soin des autres; continuez votre attention ur votre dépense; cela ne remplit point les grandes brèhes, mais cela aide à la douceur présente, et c'est beauoup. M. de Grignan est-il sage? je l'embrasse dans cette spérance, ma très bonne, et je suis entièrement à vous.

421. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 16 octobre 1675.

Je ne suis point entêtée, ma fille, de M. de Lavardin; je e vois tel qu'il est: ses plaisanteries et ses manières ne me harment point du tout: je les vois, comme j'ai toujours ait: mais je suis assez juste pour rendre au vrai mérite ce qui lui appartient, quoique je le trouve pêle-mêle avec quelques désagréments; c'est à ses bonnes qualités que je ne suis solidement attachée, et, par bonheur, je vous en ivais parlé à Paris, car, sans cela, vous croiriez que l'enhousiasme d'une bonne réception m'aurait enivrée; enfin e souhaiterai toujours à ceux que j'aimerai plus de charnes; mais je me contenterai qu'ils aient autant de vertus. C'est le moins lâche et le moins bas courtisan que j'aie amais vu: vous aimeriez bien son style dans de certains

[redacted]

endroits, vous qui parlez : tant y a, ma fille, voilà ma justification, dont vous ferez part au gros abbé, si jamais, par hasard, *il a mal au gras des jambes*[1] sur ce sujet.

Je suis fort aise que vous ayez remarqué, comme moi, la diligence admirable de nos lettres, et le beau procédé de *Riaux*, et de ces autres messieurs si obligeants, qui viennent prendre nos lettres, et les portent nuit et jour, en courant de toutes leurs forces, pour les faire aller plus promptement : je vous dis que nous sommes ingrats envers les postillons et même envers M. de Louvois[2], qui les établit partout avec tant de soin. Mais quoi ! ma très chère, nous nous éloignons encore ; et toutes nos admirations vont cesser : quand je songe que, dans votre dernière lettre, vous répondez encore à celle que je vous écrivis de la Silleraye, et qu'il y aura demain trois semaines que je suis aux Rochers, je comprends que nous étions déja assez loin, sans cette augmentation.

D'Hacqueville me dit qu'une fois la semaine, c'est assez écrire pour des affaires ; mais que ce n'est pas assez pour son amitié, et qu'il augmenterait plutôt d'une lettre que d'en retrancher une. Vous jugez bien que, puisque le régime que je lui avais ordonné ne lui plait pas, je lâche la bride à toutes ses bontés, et lui laisse la liberté de son écritoire : songez qu'il écrit de cette furie à tout ce qui est hors de Paris, et voit tous les jours tout ce qui y reste ; ce sont *les d'Hacqueville ;* adressez-vous à eux, ma fille, en toute confiance : leurs bons cœurs suffisent à tout. Je me veux donc ôter de l'esprit de les ménager ; j'en veux abuser : aussi bien, si ce n'est moi qui le tue, ce sera un autre : il n'aime que ceux dont il est accablé : accablons-le donc sans ménagement.

Je voudrais que vous vissiez de quelle beauté ces bois sont présentement. Madame de Tarente y fut hier tout le

[1] Expression familière de l'abbé de Pontcarré, lorsqu'il était importuné de quelque discours. (P.)

[2] Surintendant-général des postes. (P.)

[redacted]

jour ; il faisait un temps admirable : elle me parla fort de vous : elle vous trouve bien plus jolie que *le petit ami* [1] ; sa fille est malade : elle en était triste ; je la mis en carrosse au bout de la grande allée, et, comme elle me priait fort de me retirer, elle me dit : *Madame, vous me prenez pour une Allemande.* Je lui dis : « Oui, Madame, assuré- « ment, je vous prends pour une Allemande [2] : j'aurais « plutôt obéi à madame votre belle-fille [3]. » Elle entendit cela comme une Française. Il est vrai que sa naissance doit, ce me semble, donner une dose de respect à ceux qui savent vivre. Elle a un style romanesque dans ce qu'elle conte, et je suis étonnée que cela déplaise à ceux même qui aiment les romans : elle attend madame de Chaulnes. M. de Chaulnes est à Rennes avec les Forbin et les Vins, et quatre mille hommes : on croit qu'il y aura bien de la *penderie*. M. de Chaulnes y a été reçu comme le roi ; mais comme c'est la crainte qui a fait changer leur langage, M. de Chaulnes n'oublie pas toutes les injures qu'on lui a dites, dont la plus douce et la plus familière était *gros cochon*, sans compter les pierres dans sa maison et dans son jardin, et des menaces dont il paraissait que Dieu seul empêchait l'exécution ; c'est cela qu'on va punir. D'Hacqueville, *de sa propre main*, car ce n'est point dans son billet de nouvelles qu'on pourrait avoir copié, me mande que M. de Chaulnes, suivi de ses troupes, est arrivé à Rennes le samedi 12 octobre : je l'ai remercié de ce soin, et je lui apprends que M. de Pomponne se fait peindre par Mignard ; mais tout ceci entre nous ; car savez-vous bien qu'il est délicat et blond ? Je reçois des lettres de votre frère toutes pleines de lamentations de Jérémie sur son guidonnage ; il dit justement tout ce que

[1] Le portrait en miniature de madame de Grignan. (P.)

[2] Madame de Tarente était fille de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel. (P.)

[3] Madeleine de Créqui, duchesse de La Trémouille. (P.)

nous disions quand il l'acheta; c'est ce cap, dont il est encore à neuf cents lieues : mais il y avait des gens qui lui mettaient dans la tête que, puisque je venais de vous marier, il fallait aussi l'établir; et par cette raison, qui devait produire, au moins pour quelque temps, un effet contraire, il fallut céder à son empressement, et il s'en désespère : il y a des cœurs plaisamment bâtis en ce monde. Enfin, ma fille, soyons bien persuadées que c'est une vilaine chose que les charges subalternes.

Vous savez bien que notre cardinal l'est à fer et à clou. Nous devons tous en être ravis à telle fin que de raison : c'est toujours une chose triste qu'une dégradation. Au nom de Dieu, ne négligez point de lui écrire : il aime mes billets, jugez des vôtres. Vous ne m'aviez point dit que votre premier président (*M. Marin*) a battu sa femme; j'aime les coups de plat d'épée, cela est brave et nouveau. On sait bien qu'il faut les battre, disait l'autre jour un paysan; mais le plat d'épée me réjouit. Je m'en vais parier que la petite d'Oppède n'est point morte : je connais ceux qui doivent mourir. Il est vrai que le bonheur des Français surpasse toute croyance en tout pays : j'ai ajouté ce remerciement à ma prière du soir; ce sont les ennemis qui font toutes nos affaires : ils se reculent quand ils voient qu'ils nous pourraient embarrasser. Vous verrez ce que deviendra Ruyter sur votre Méditerranée : le prince d'Orange songe à s'aller coucher, et j'espère votre frère. Je vous réponds de cette province, et même de la paix : il me semble qu'elle est si nécessaire que, malgré la conduite de ceux qui ne la veulent pas, elle se fera toute seule. Je suivrai votre avis, ma chère enfant, je vais m'entretenir de l'espérance de vous revoir : je ne puis commencer trop tôt pour me récompenser des larmes que notre séparation et même la crainte m'ont fait répandre si souvent.

J'embrasse M. de Grignan, car je crois qu'il est revenu de la chasse : mandez-moi bien de vos nouvelles, vous voyez

[redacted]

que je vous accable des miennes. La Saint-Géran s'est mêlée de m'écrire sérieusement sur l'ambassade de madame de Villars, qui, à ce qu'elle dit, ira à Turin ; je le crois, puisqu'il n'y a qu'une régente : je lui ai fait réponse dans son même style; mais ce n'a pas été sans peine. Ne vous ont-elles pas remerciée de votre eau de la reine de Hongrie? Elle est divine : pour moi, je vous en remercie encore; je m'en enivre tous les jours : j'en ai dans ma poche; c'est une folie comme du tabac : quand on y est accoutumé, on ne peut plus s'en passer : je la trouve excellente contre la tristesse; j'en mets le soir, plus pour me réjouir que pour le serein, dont mes bois me garantissent : vous êtes trop bonne de craindre que les loups, les cochons et les châtaignes ne m'y fassent une insulte. Adieu, mon enfant; je vous aime de tout mon cœur; mais c'est au pied de la lettre, et sans en rien rabattre.

422. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 20 octobre 1675.

Nous ne pouvons nous lasser d'admirer la diligence et la fidélité de la poste : enfin je reçois le 18 la lettre du 9; c'est le neuvième jour, c'est tout ce qui se peut souhaiter. Mais, ma fille, il faut finir nos admirations; et, comme vous dites, vous vous éloignez encore, afin que nous soyons précisément aux lieux que la Providence nous a marqués. Pour moi, je m'acquitte mal de ma résidence : mais pour vous, bon Dieu ! M. D'Angers (*H. Arnauld*) n'en fait pas davantage; et quand je pense à notre éloignement, et combien je serais digne de jouir du plaisir d'être avec vous, et comme vous êtes pour moi, précisément dans le temps que nous sommes aux deux bouts de la terre, ne me demandez point de rêver gaiement à cet endroit-là de notre destinée; le bon sens s'y oppose, et ma tendresse encore plus : il faut se jeter promptement dans la soumission que nous

[redacted]

devons à la Providence. Je suis fort aise que vous ayez vu M. de La Garde : mon ame est fort honorée d'être à son gré : il est bon juge : je vous plains de le quitter si tôt. Je pense que vos conversations ont été bien infinies : il mène donc M. l'archevêque (*d'Arles*) à La Garde [1]; c'est fort bien dit, c'est un fleuve qui rend fertiles et heureux tous les pays par où il passe : je trouve qu'il a fait des merveilles à Grignan.

M. de Chaulnes est à Rennes avec quatre mille hommes : il a transféré le parlement à Vannes ; c'est une désolation terrible. La ruine de Rennes emporte celle de la province. Madame de Marbeuf est à Vitré : elle m'a fait mille amitiés de madame de Chaulnes, et des compliments de M. de Vins, qui veut me venir voir. Il s'en faut beaucoup que je n'aie peur de ces troupes ; mais je prends part à la tristesse et à la désolation de toute la province. On ne croit pas que nous ayons d'états ; et si on les tient, ce sera encore pour racheter les édits que nous achetâmes deux millions cinq cent mille livres, il y a deux ans, et qu'on nous a tous redonnés, et on y ajoutera peut-être encore de mettre à prix le retour du parlement à Rennes. M. de Montmoron [2] s'est sauvé ici, et chez un de ses amis, à trois lieues d'ici, pour ne point entendre les pleurs et les cris de Rennes, en voyant sortir son cher parlement. Me voilà bien Bretonne, comme vous voyez : mais vous comprenez bien que cela tient à l'air que l'on respire, et aussi à quelque chose de plus ; car, de l'un à l'autre, toute la province est affligée. Ne soyez nullement en peine de ma santé, ma chère belle, je me porte très bien. Madame de Tarente m'a donné d'une essence qui l'a guérie de vapeurs bien pires que les miennes : on en met, quinze jours durant, deux gouttes dans le premier breuvage que l'on boit à table, et cela guérit entièrement ; elle en conte des expériences qui

[1] Le château de La Garde était situé à trois lieues de Grignan.
[2] Il était Sévigné, et doyen du parlement de Bretagne. (P.)

ont assez l'air de celles de la comédie du *Médecin forcé* : mais je les crois toutes, et j'en prendrais présentement, sans que je ferais scrupule de me servir d'un remède si admirable, quand je n'en ai nul besoin. Cette princesse ne songe qu'à sa santé : n'est-ce pas assez ? Vous croyez bien que je ne manquerai pas de prendre toutes ces médecines : mais, en vérité, ce ne sera pas quand je me porte bien. Je vous manderai, dans quelque temps, la suite des prospérités du bateau. Vous ferez la Plessis trop glorieuse, car je lui dirai comme vous l'aimez; à la réserve de ce que je vous disais l'autre jour, je ne pense pas qu'il y ait une meilleure créature ; elle est tous les jours ici. J'ai dans ma poche de votre admirable eau de la reine de Hongrie; j'en suis folle, c'est le soulagement de tous les chagrins : je voudrais en envoyer à Rennes. Ces bois sont toujours beaux : le vert en est cent fois plus beau que celui de Livry ; je ne sais si c'est la qualité des arbres ou la fraîcheur des pluies ; mais il n'y a pas de comparaison ; tout est encore aujourd'hui du même vert du mois de mai : les feuilles qui tombent sont feuilles-mortes; mais celles qui tiennent sont encore vertes : vous n'avez jamais observé cette beauté. Pour l'arbre bienheureux qui vous sauva la vie, je serais tentée d'y faire bâtir une chapelle ; il me paraît plus grand, plus fier et plus élevé que les autres ; il a raison, puisqu'il vous a sauvée : du moins je lui dirai la stance de Médor dans l'Arioste, quand il souhaite tant de bonheur et tant de paix à cet antre qui lui avait fait tant de plaisir [1]. Pour nos sentences, elles ne sont point défigurées; je les visite souvent; elles sont même augmentées, et deux arbres voisins disent quelquefois les deux contraires : *la lontananza ogni gran piaga salda*, et *piaga d'amor non si sana mai*. Il y en a cinq ou six dans cette contrariété. La bonne princesse était ravie : je le suis de la lettre que vous

1 *Orlando furioso*, ch. XXIII, st. 109.

avez écrite au bon abbé, sur le voyage de *Jacob* dans la terre promise de votre cabinet.

Madame de Lavardin me mande, comme une manière de secret encore pour quelques jours, que d'Olonne marie son frère à mademoiselle de Noirmoutier [1]. Il lui donne toutes les terres du Poitou, une infinité de meubles et de pierreries; il en fait ses enfants; ils sont tous à la Ferté-Milon, où cette jolie affaire se doit terminer. Je n'eusse jamais cru que d'Olonne eût été propre à se soucier de son nom et de sa famille. Adieu, ma très belle et très aimable enfant; je vous aime assurément de tout mon cœur.

423. — AU COMTE DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 20 octobre 1675.

Voilà, mon cher cousin, la procuration que vous me faites l'honneur de me demander pour le mariage de ma nièce. On ne peut pas l'approuver plus que je fais; je vous le mandai il y a huit ou dix jours. J'ai reçu même une lettre de notre amant, qui, par un excès de politesse, me demande mon approbation. Sa lettre est droite, simple, disant ce qu'il veut dire d'un tour noble, et qui n'est point abîmé dans la convulsion des compliments, comme dit la comédie. Enfin, sur l'étiquette du sac, on peut fort bien juger que c'est un homme de bon sens et de bon esprit. Je joins à cela le goût qu'il a pour vous, qu'on ne peut avoir qu'à proportion qu'on a du mérite, et cette grande naissance dont le cardinal de Retz m'a entretenue : je conclus que ma nièce est fort heureuse d'avoir si bien rencontré. M'entendez-vous bien, ma chère nièce, je m'en vais commencer à vous mettre l'un auprès de l'autre; car je lui veux faire plaisir. Je ne prétends pas aussi vous désobliger, vous aimant comme je vous aime. Mandez-moi, mon cou-

[1] Yolande Julie de La Trémouille, fille du duc de Noirmoutier.

in, des nouvelles de cette belle fête. Cette province est dans une grande désolation. M. de Chaulnes a ôté le parlement de Rennes pour punir la ville; ces messieurs sont allés à Vannes, qui est une petite ville où ils seront fort pressés.

Les mutins de Rennes se sont sauvés, il y a longtemps; ainsi les bons pâtiront pour les méchants : mais je trouve tout fort bon, pourvu que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes, sous messieurs de Forbin et de Vins, ne m'empêchent point de me promener dans mes bois, qui sont d'une hauteur et d'une beauté merveilleuse. Adieu, Comte; puisque nous nous aimons encore, nous nous aimerons toute notre vie.

424. — A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 23 octobre 1675.

J'ai reçu votre lettre justement comme j'allais à Vitré. Ce que vous me mandiez de la princesse était si naturel, si à propos, si précisément ce que je souhaitais, que je vous en remerciai mille fois intérieurement. Je lus à madame de Tarente tout ce qui la regardait; elle en fut ravie : sa fille est malade; elle en reçoit pourtant des lettres, mais d'un style qui n'est point fait; ce sont des *chères mamans* et des tendresses d'enfant, quoiqu'elle ait vingt ans. Tous ses amants sont à la guerre. MADAME écrit en allemand de grandes lettres à madame de Tarente : je me les fais expliquer : elle lui parle avec beaucoup de familiarité et de tendresse, et la souhaite fort. Il me paraît que madame de Monaco aurait sujet de craindre la princesse, si celle-ci était catholique; car sa place serait bien son fait. MADAME lui dit qu'elle ne peut être contente qu'en la voyant établie auprès d'elle. Madame de Monaco voulut un jour donner sur la bonne Tarente; MADAME, malgré cette belle passion, la fit taire brusquement.

Madame de Chaulnes vient à Vitré voir la princesse, et c'est là que j'irai rendre mes devoirs à la gouvernante et la petite personne[1]; ce me sera une grande commodité. J'ai eu ici madame de Marbeuf pendant vingt-quatre heures; c'est une femme qui m'aime, et qui, en vérité, a de bonnes qualités, et un cœur noble et sincère. Elle a vu tous les désordres de cette province de fort près; elle me les joua au naturel : ce sont des choses à pâmer de rire et que vous ne croiriez pas si je vous les écrivais; mais pour vous endormir quelque jour, cela sera merveilleux. Cette marquise de Marbeuf[2] s'en va à Digne pour un rhumatisme; elle ira vous voir; je vous prierai en ce temps-là de la recevoir comme une de mes amies. D'Hacqueville me mande que, pendant votre assemblée, il ne vous laissera point manquer de nouvelles; je le remercie fort de ses soins. Il m'apprend que notre parlement est transféré, et qu'il y a des troupes à Rennes[3], mais *de sa propre main.*

Notre cardinal non-seulement est *recardinalisé*, mais vous savez bien qu'en même temps il a eu ordre du pape de sortir de Saint-Mihel; de sorte qu'il est à Commerci[4]: je crois qu'il y sera fort en retraite, et qu'il n'aura plus de ménagerie : le voilà revenu à ce que nous souhaitions tous. Sa Sainteté a parfaitement bien fait, ce me semble : la lettre du Consistoire est un panégyrique : je serais fâchée de mourir sans avoir encore une fois embrassé cette chère Éminence. Vous devez lui écrire, et ne le point abandonner, sous prétexte qu'il est dans la troisième région : on

1 Mademoiselle de Murinais, mariée en août 1674, à Henri de Maillé, marquis de Kerman. (A. G.)

2 Louise-Gabrielle de Louet, femme de Claude de Marbeuf, président à mortier au parlement de Rennes. (P.)

3 Il mandait de Paris à madame de Sévigné ce qui se passait en Bretagne, où elle était. (P.)

4 Le cardinal de Retz avait une jolie maison de campagne à Ville-Issey, tout auprès de Commerci.

n'y est jamais assez pour aimer les apparences d'oubli de ceux qui nous doivent aimer. Vous avez donc été bien étonnée de cette pièce d'argent [1]; elle est comme je vous l'ai dépeinte : je la place dessus ou dessous la table de votre beau cabinet.

Vous avez peur, ma fille, que les loups ne me mangent; c'est depuis que nous savons qu'ils n'aiment pas les cotrets. Il est vrai qu'ils feraient un assez bon repas de ma personne; mais j'ai tellement mon infanterie autour de moi, que je ne les crains point. *Beaulieu* [2] vous prie de croire que dans ses assiduités auprès de moi, entouré des petits laquais de *ma mère*, il a dessein de vous faire sa cour. Sa femme n'est point encore accouchée; ces créatures-là ne comptent point juste. Vous me priez, ma très chère, de vous laisser dans la *capucine* [3], pendant que je me promènerai; je ne le veux point; je ferais ma promenade trop courte; vous viendrez toujours avec moi, malgré vous, quand vous devriez sentir un peu de serein; il n'est point dangereux ici, c'est de la pommade. Je ne saurais m'appliquer à démêler les droits de l'*autre* [4]; je suis persuadée qu'ils sont grands; mais quand on aime d'une certaine façon, et que tout le cœur est rempli, je pense qu'il est difficile de séparer si juste; enfin sur cela chacun fait à sa mode et comme il peut. Je ne trouve pas qu'on soit si fort maîtresse de régler les sentiments de ce pays-là; on est bien heureux quand ils ont l'apparence raisonnable. Je crois que, de toute façon, vous m'empêchez d'être ridicule; je tâche aussi de me gouverner assez sagement pour n'incommoder personne : voilà tout ce que je sais.

Madame de Tarente a une étoile merveilleuse pour les

1 C'était cette cassolette dont M. le cardinal de Retz faisait présent à madame de Grignan. (P.)

2 Un valet-de-chambre de madame de Sévigné. (P.)

3 On a déjà vu que c'était une cabane du parc des Rochers.

4 Il est question des droits de l'amour et de l'amitié, et par l'*autre*, c'est l'amour qui est désigné. (P.)

entêtements : c'est un grand mal quand, à son âge, cel[illegible] sort de la famille. Je vous contèrai mille plaisantes choses qui vous feront voir l'extravagance et la grande puissance de l'*orviétan ;* cela vous divertira et vous fera pitié. C'es[illegible] un mal terrible que cette disposition à se prendre par le[illegible] yeux. La princesse m'a donné le plus beau petit chien d[illegible] monde ; c'est un épagneul ; c'est toute la beauté, tout l'agrément, toutes les petites façons, hormis qu'il ne m'[illegible] point ; il n'importe, je me moquerai de ceux qui [illegible] moqués de la pauvre *Marphise* ; cela est joli à voi[illegible] et chasser devant soi dans une allée. M. l'arch[illegible] (*d'Arles*) nous mande le grand ordre qu'il a mis d[illegible] affaires : Dieu en soit béni, et prenne soin de l'ave[illegible] : *il* nous parle du mariage de mademoiselle de Grignan ; je le trouve admirable : il faudrait tâcher de suivre fidèlement cette affaire, et ne se point détourner de ce dessein : mettez-y d'Hacqueville en l'absence du coadjuteur, c'est un homme admirable pour surmonter les lenteurs et les difficultés par son application et sa patience. Vous avez besoin d'une tête comme la sienne pour conduire cette barque chez M. de Montausier [1] ; c'est un coup de partie, et v[illegible] les occasions où d'Hacqueville n'a point son pareil.

Je croyais avoir été trop rude de refuser ce portrait à madame de Fontevrauld [2] ; il me semblait que, puisque tout le monde s'offrirait en corps et en ame, j'avais été peu du monde et de la cour, de ne pas faire comme les autres : mais vous ne me blâmez point, et je suis pleinement contente. Ne vous ai-je point parlé d'une rudesse qu'avait faite l'*ami de Quanto* (*le roi*) au fils de M. de La Rochefoucauld (*Marsillac*) ? La voici d'un bon auteur. On parl[illegible] de vapeurs ; le fils dit qu'elles venaient d'un certain charbon, que l'on sent en voyant accommoder les fontaines.

[1] Françoise-Julie de Grignan, depuis madame de Vibraye, était nièce du duc de Montausier.

[2] Sœur de madame de Montespan.

[redacted]

L'ami dit tout haut à *Quanto :* « Mon Dieu ! que les gens « qui se veulent mêler de raisonner sont haïssables ! pour « moi, je ne trouve rien de si sot. » Comme ce style n'est point naturel, tout le monde en fut surpris, et l'on ne savait où se mettre : mais cela fut réparé par mille bontés, et il n'en fut plus question. Voyez combien les vapeurs sont bizarres. Adieu, ma très chère ; je ne veux plus vous parler de mon amitié ; mais parlez-moi de la vôtre et de tout ce qui vous regarde. Madame d'Escars est en Poitou avec sa fille : qu'elle est heureuse !

Il y a un homme en ce pays [1] qui écrit beaucoup de lettres, et qui, de peur de prendre l'une pour l'autre, a soin de mettre le dessus avant que d'écrire le dedans : cela m'a fait rire.

425. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 27 octobre 1675.

Je n'ai point reçu de vos lettres, ma très chère et très belle, c'est une grande tristesse pour moi. Il ne me tombe jamais dans l'esprit que ce soit votre faute : je connais votre soin : mais je comprends que votre débarquement de Grignan a causé ce désordre. Madame de Chaulnes et la petite personne [2] sont venues voir la princesse de Tarente à Vitré. Cette duchesse m'envoya d'abord un compliment fort honnête, disant qu'elle me viendrait voir ; j'y fus dîner le lendemain ; elle me reçut avec joie, et m'entretint deux heures avec affectation et empressement, pour me conter toute leur conduite depuis six mois, et tout ce qu'elle a souffert, et les horribles périls où elle s'est trouvée : elle sait que je trafique en plusieurs endroits, et que je pouvais avoir été instruite par des gens

[1] Cet homme est l'abbé de Coulanges, qu'elle ne nomme point, pour se faire pardonner sa petite malice.

[2] Madame de Kerman.

[redacted]

qui m'auraient dit le contraire; je la remerciai fort de sa confiance et de l'honneur qu'elle me faisait de vouloir m'instruire. En un mot, cette province a grand tort : mais elle est rudement punie, et au point de ne s'en remettre jamais. Il y a cinq mille hommes à Rennes, dont plus de la moitié y passeront l'hiver : ce sera assez pour y faire *des petits*, comme dit le maréchal de Gramont. MM. de Forbin et de Vins s'ennuient fort de leur emploi ; ce dernier m'a accablée de compliments ; je crois qu'il viendra ici. Ils s'en retourneront dans quinze jours ; mais toute l'infanterie demeurera. On a pris à l'aventure vingt-cinq ou trente hommes que l'on va pendre. On a transféré le parlement ; c'est le dernier coup ; car Rennes sans cela ne vaut pas Vitré. Madame de Tarente nous a sauvés des contributions ; je ne veux point dire ce que M. de Chaulnes m'a mandé ; mais quand je serais seule dans le pays, je ne serais pas moins sûre des ménagements qu'il a pour *Sévigné*, qui est aux portes de Rennes. Les malheurs de cette province retardent toutes les affaires, et achèvent de tout ruiner. Je fus coucher à *ma tour* (*la tour de Sévigné*) ; dès huit heures du matin, ces deux bonnes princesse et duchesse étaient à mon lever : la pauvre petite personne est toute consternée ; elle a toujours l'idée de la mort et des périls, elle regrette bien la tranquillité et la paresse de Sully. M. de Saint-Malo était à Vitré ; c'est l'aumônier de madame de Chaulnes. Je fus ravie de revenir ici : je fais une allée nouvelle qui m'occupe ; je paie mes ouvriers en blé, et ne trouve rien de solide que de s'amuser, et de se détourner de la triste méditation de nos misères. Ces soirées dont vous êtes en peine, ma fille, je les passe sans ennui ; j'ai quasi toujours à écrire, ou bien je lis, et insensiblement je trouve minuit : l'abbé me quitte à dix, et les deux heures que je suis seule ne me font point mourir, non plus que les autres. Pour le jour, je suis en affaires avec l'abbé, ou je suis avec mes chers ouvriers, ou je tra-

vaille à mon très commode ouvrage. Enfin, mon enfant, la vie passe si vite, et par conséquent nous approchons si tôt de notre fin, que je ne sais comme on peut si profondément se désespérer des affaires de ce monde. On a le temps ici de faire des réflexions ; c'est ma faute si mes bois ne m'en inspirent l'envie. Je me porte toujours très bien ; tous mes gens vous obéissent admirablement ; ils ont des soins ridicules de moi ; ils viennent me trouver le soir, armés de toutes pièces, et c'est contre un écureuil qu'ils veulent tirer l'épée.

J'ai reçu une très aimable lettre du coadjuteur ; il se plaint extrêmement de vos railleries, et me prie de le venger, m'assurant que, si je l'abandonne, Dieu ne l'abandonnera pas : il m'envoya sa harangue, qui ne perd rien pour être imprimée, elle est belle en perfection : il m'envoie aussi la lettre que vous lui écrivez sur ce sujet, elle est admirable ; elle est piquante et salée ; partout vous lui donnez des traits dont il est fort digne, car vous savez que personne n'entend si bien raillerie que lui ; il est tombé en bonne main : je l'aime trop de m'avoir envoyé cette lettre ; elle m'est encore meilleure aujourd'hui, parceque je n'en ai point d'autre : j'avais bien envie de vous mander ce que vous lui dites sur vos évêques ; vous avez bien vu que je le pensais. J'attends de vos nouvelles avec impatience ; je sens le chagrin que vous avez eu de quitter votre château, et votre liberté, et votre tranquillité ; le cérémonial est un étrange livre pour vous. Adieu, ma très chère et trop aimable ; je suis entièrement à vous, et vous embrasse de tout mon cœur avec une tendresse infinie. Si M. de Grignan a le loisir de s'approcher, je l'embrasserai aussi, et lui demanderai des nouvelles de sa santé. Je suis au désespoir de n'être point en lieu de vous pouvoir rendre service à tous deux : c'est là ma véritable tristesse. Votre Provence est d'une sagesse et d'une tranquillité qui font voir que toutes les règles de la physionomie sont fausses.

[redacted]

On me mande qu'on parle fort de la paix ; je la souhaite ; il me semble qu'elle sera bonne à tout le monde : on souhaitait ainsi la guerre ; c'est que nous avons des inquiétudes ; nous cherchons une bonne place, nous nous tournons d'un côté sur l'autre.

426. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 30 octobre 1675.

Mon Dieu, ma fille, que votre lettre d'Aix est plaisante ! Au moins relisez vos lettres avant que de les envoyer ; laissez-vous surprendre à leur agrément, consolez-vous par ce plaisir de la peine que vous avez d'en tant écrire. Vous avez donc baisé toute la Provence : il n'y aurait pas de satisfaction à baiser toute la Bretagne, à moins que l'on n'aimât à sentir le vin. Vous avez bien caressé, ménagé, distingué la bonne baronne ; et vous savez comme elle m'a toujours paru, et combien je vous conseille de vous servir, en sa faveur, de votre bonne lunette. Vous ne me dites rien de Roquesante, ni du bon cardinal[1] ; j'aime tant celui de Commerci[2], que j'en aime toutes les calottes rouges dignement portées ; car je me tiens et tiendrai offensée des autres : vous dites sur cela tout ce qu'il faut. Je comprends vos *pétoffes*[3] admirablement, il me semble que j'y suis encore.

On nous dépeint ici M. de Marseille[4] l'épée à la main, à côté du roi de Pologne, ayant eu deux chevaux tués sous lui, et donnant la chasse aux Tartares, comme l'archevêque Turpin la donnait aux Sarrasins : dans cet état, je pense qu'il méprise bien la petite assemblée de Lambesc. Je comprends le chagrin que vous avez eu de quitter Gri-

[1] Le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix. (P.)
[2] Le cardinal de Retz, qui s'était retiré à Commerci. (P.)
[3] Mot gascon qui signifie *balivernes*, *fadaises*, et dans le langage de madame de Sévigné, *lanterneries*. (M.)
[4] Il était alors ambassadeur en Pologne. (P.)

[redacted]

gnan et la bonne compagnie que vous y aviez; la résolution de vous y retrouver tous après l'assemblée est bien naturelle. Voulez-vous savoir des nouvelles de Rennes? Il y a présentement cinq mille hommes, car il en est venu encore de Nantes. On a fait une taxe de cent mille écus sur le bourgeois; et si on ne trouve point cette somme dans vingt-quatre heures, elle sera doublée, et exigible par les soldats. On a chassé et banni toute une grande rue, et défendu de les recueillir sur peine de la vie; de sorte qu'on voyait tous ces misérables, femmes accouchées, vieillards, enfants, errer en pleurs au sortir de cette ville, sans savoir où aller, sans avoir de nourriture, ni de quoi se coucher. Avant-hier on roua un violon qui avait commencé la danse et la pillerie du papier timbré; il a été écartelé après sa mort, et ses quatre quartiers exposés aux quatre coins de la ville, comme ceux de *Josseran*[1] à Aix. Il dit, en mourant, que c'étaient les fermiers du papier timbré qui lui avaient donné vingt-cinq écus pour commencer la sédition; et jamais on n'a pu en tirer autre chose. On a pris soixante bourgeois : on commence demain à pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres, et surtout de respecter les gouverneurs et les gouvernantes, de ne leur point dire d'injures, et de ne point jeter de pierres dans leur jardin.

Je vous ai mandé comme madame de Tarente nous a tous sauvés; elle était hier dans ces bois par un temps enchanté; il n'est question ni de chambre, ni de collation : elle entre par la barrière, et s'en retourne de même : elle me montra des lettres de Danemarck. Ce favori[2] se fait porter les paquets de la princesse jusqu'à l'armée, comme par méprise, et pour avoir un prétexte, en les lui envoyant, de l'assurer de sa passion. Je reviens à notre Bretagne : tous les villages contribuent pour nourrir les troupes, et l'on

[1] Ce misérable avait assassiné son maître, qui était un gentilhomme de Provence, de la maison de Pontevez. (P.)

[2] Le comte de Griffenfeld.

[redacted]

sauve son pain en sauvant ses denrées; autrefois on les vendait, et l'on avait de l'argent; mais ce n'est plus la mode, tout cela est changé. M. de Molac est retourné à Nantes; M. de Lavardin vient à Rennes. Tout le monde plaint bien M. d'Harouïs [1]; on ne comprend pas comme il pourra faire, ni ce qu'on demandera aux états, s'il y en a: enfin vous pouvez compter qu'il n'y a plus de Bretagne; et c'est dommage. Mon fils est fort alarmé de ce que le chevalier de Lauzun a permission de se défaire: nous avons écrit à M. de La Trousse, qui parlera à M. de Louvois, pour que le guidon puisse monter sans qu'il lui en coûte rien; nous verrons comme cela se tournera. D'Hacqueville vous en pourra instruire plutôt que moi; ce qui me console un peu, c'est qu'il y a bien loin depuis avoir permission de vendre sa charge, jusqu'à avoir trouvé un marchand; le temps n'est plus, comme il y a six ans, que je donnai vingt-cinq mille écus à M. de Louvois un mois plus tôt que je ne lui avais promis; on ne pourrait pas présentement trouver dix mille francs dans cette province. On fait l'honneur à MM. de Forbin et de Vins de dire qu'ils s'y ennuient beaucoup, et qu'ils ont une grande impatience de s'en aller. Ne vous ai-je pas mandé le joli mariage de mademoiselle de Noirmoutier avec le frère de d'Olonne? Je trouve très beau ce qu'a fait Monceaux pour M. de Turenne; je n'aime guère le mot de *parmi* dans un si petit ouvrage. Je vous embrasse, ma très chère et très aimable, et suis tout entière à vous.

427. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 3 novembre 1675.

Je suis fort occupée de toutes vos affaires de Provence; et si vous prenez intérêt à celles de Danemarck, j'en prends

[1] Trésorier-général des états de Bretagne. (P.)

[redacted]

bien davantage à celles de Lambesc. J'attends l'effet de cette défense qu'on devait faire au parlement d'envoyer à la Maison-de-Ville : j'attends la nomination du procureur du pays, et le succès du voyage du consul, qui veut être noble par ordre du roi. J'ai fort ri de ce premier président, et des effets de sa jalousie : on lui faisait une grande injustice de croire qu'un homme élevé à Paris ne sût pas vivre, et ne donnât pas plutôt une bonne couple de soufflets que des coups de plat d'épée : je suis bien étonnée qu'il soit jaloux de ce petit garçon qui sentait le tabac ; il n'y a personne qui ne soit dangereux pour quelqu'un : il me semble que le vin des Bretons figure avec le tabac des Provençaux.

J'admire toujours qu'on puisse prononcer une harangue sans manquer et sans se troubler, quand tout le monde a les yeux sur vous, et qu'il se fait un grand silence. Ceci est pour vous, M. le Comte ; je me réjouis que vous possédiez cette hardiesse, qui est si fort au-dessus de mes forces : mais, ma fille, c'est du bien perdu que de parler si agréablement, puisqu'il n'y a personne. Je suis piquée, comme vous, que l'intendant et les évêques ne soient point à l'ouverture de cette assemblée : je ne trouve rien de plus indigne, ni de moins respectueux pour le roi, et pour celui qui a l'honneur de le représenter. Si l'on attend que M. de Marseille soit revenu de ses ambassades, on attendra longtemps ; car apparemment il n'en fera pas pour une. Je me suis plainte à d'Hacqueville ; c'est tout ce que je puis faire d'ici, et puis voilà qui est fait pour cette année : n'en direz-vous rien à madame de Vins ? Elle m'a écrit une lettre fort vive et fort jolie ; elle se plaint de mon silence, elle est jalouse de ce que j'écris à d'autres, elle veut désabuser M. de Pomponne de ma tendresse ; il n'y a plus que pour elle : je n'ai jamais vu un fagot d'épines si révolté. Je lui fais réponse, et me réjouis qu'elle se soit mise à être tendre, et à parler de la jalousie, autrement qu'en interligne : je ne

[redacted]

croyais pas qu'elle écrivît si bien ; elle me parle de vous, et m'attaque fort joliment. J'eus ici, le jour de la Toussaint, M. Boucherat et M. de Harlay, son gendre, à dîner; ils s'en vont à nos états, que l'on ouvre quand tout le monde y est : ils me dirent leur harangue, elle est fort belle; la présence de M. Boucherat sera salutaire à la province et à M. d'Harouïs. M. et madame de Chaulnes ne sont plus à Rennes : les rigueurs s'adoucissent; à force d'avoir pendu, on ne pendra plus : il ne reste que deux mille hommes à Rennes; je crois que Forbin et Vins s'en vont par Nantes; Molac y est retourné. C'est M. de Pomponne qui a protégé le malheureux dont je vous ai parlé : si vous m'envoyez le roman de votre premier président, je vous enverrai, en récompense, l'histoire lamentable, avec la chanson du violon qui fut roué à Rennes. M. Boucherat but à votre santé : c'est un homme aimable et d'un très bon sens : il a passé par Veret; il a vu à Blois madame de Maintenon, et M. du Maine qui marche : cette joie est grande. Madame de Montespan fut au-devant de ce joli prince, avec la bonne abbesse de Fontevrauld et madame de Thianges : je crois qu'un si heureux voyage réchauffera les cœurs des deux amies.

Vous me faites un grand plaisir, ma très chère, de prendre soin de ma petite : je suis persuadée du bon air que vous avez à faire toutes les choses qui sont pour l'amour de moi. Je ne sais pourquoi vous dites que l'absence dérange toutes les amitiés : je trouve qu'elle ne fait point d'autre mal que de faire souffrir : j'ignore entièrement les délices de l'inconstance, et je crois pouvoir vous répondre, et porter la parole pour tous les cœurs où vous régnez uniquement, qu'il n'y en a pas un qui ne soit comme vous l'avez laissé. N'est-ce pas être bien généreuse de me mêler de répondre pour d'autres cœurs que le mien? celui-là, du moins, vous est-il bien assuré. Je ne vous trouve plus si entêtée de votre fils; je crois que c'est votre faute; car il

[redacted]

vait trop d'esprit pour n'être pas toujours fort joli : vous ne comprenez point encore trop bien l'amour maternel; tant mieux, ma fille, il est violent : mais, à moins que d'avoir des raisons comme moi, ce qui ne se rencontre pas souvent, on peut à merveille se dispenser de cet excès. Quand je serai à Paris nous parlerons de nous revoir : c'est un desir et une espérance qui me soutiennent la vie.

Adieu, ma très chère ; je serais ravie, aussi bien que vous, que nous puissions nous allier peut-être aux Machabées : mais cela ne va pas bien ; je souhaite que votre lecture aille mieux : ce serait une honte dont vous ne pourriez pas vous laver, de ne pas finir Josephe[1] : hélas ! si vous saviez ce que j'achève, et ce que je souffre du style du Jésuite (*Maimbourg*), vous vous trouveriez bien heureuse d'avoir à finir un si beau livre[2].

428. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 6 novembre 1675.

Quelle lettre, ma très chère ! quels remerciements ne vous dois-je point d'avoir employé vos yeux, votre tête, votre main, votre temps à me composer un si agréable livre ! je l'ai lu et relu, et le relirai encore avec bien du plaisir et bien de l'attention : il n'y a nulle lecture où je puisse prendre plus d'intérêt : vous contentez ma curiosité sur tout ce que je souhaitais, et j'admire votre soin à me faire des réponses si ponctuelles ; cela fait une conversation toute réglée et très délicieuse ; mais en vérité, ma fille, ne vous tuez pas : cette crainte me fait renoncer au plaisir d'avoir souvent de pareils divertissements. Vous ne sauriez douter qu'il n'y ait bien de la générosité dans le soin que je prends de vous ménager sur l'écriture.

1 Auteur des *Antiquités judaïques.*

2 L'*Histoire des Juifs*, traduite par Arnauld d'Andilly.

[redacted]

Je comprends avec plaisir la considération de M. de Grignan dans la Provence après ce que j'ai vu. C'est un agrément que vous ne sentez plus; vous êtes trop accoutumés d'être honorés et aimés dans une province où l'on commande.

Si vous voyiez l'horreur, la détestation, la haine qu'on a ici pour le gouverneur, vous sentiriez bien plus que vous ne faites la douceur d'être aimés et honorés partout. Quels affronts! quelles injures! quelles menaces! quels reproches, avec de bonnes pierres qui volaient autour d'eux! Je ne crois pas que M. de Grignan voulût de cette place à de telles conditions : son étoile est bien contraire à celle-là. Vous me parlez de cette héroïque signature que vous avez faite pour M. de Grignan : vous ne doutez pas des beaux sentiments de notre cardinal [1] ; je ne parle pas des miens; vous voyez cependant ce qu'il vous conseillait : il y a de certaines choses, ma fille, que l'on ne conseille point : on expose le fait; les amis font leur devoir de ne point commettre les intérêts de ceux qu'ils aiment; mais, quand on a l'ame aussi parfaitement belle et bonne que vous l'avez, on ne consulte que soi, et l'on fait précisément comme vous avez fait. N'avez-vous pas vu combien vous avez été admirée? N'êtes-vous pas plus aise de ne devoir qu'à vous une si belle résolution? Vous ne pouviez mal faire : si vous n'eussiez point signé, vous faisiez comme tout le monde aurait fait; et, en signant, vous faisiez au-delà de tout le monde [2]. Enfin, mon enfant, jouissez de la beauté de votre action, et ne nous méprisez pas, car nous avons fait notre devoir; et dans une pareille occasion, nous ferions peut-être comme vous, et vous comme nous : tout cela s'est fort bien passé. Je suis ravie que M. de Grignan récompense cette marque de votre amitié par une plus grande attention à ses affaires : la sagesse dont vous le louez, et dont

[1] Le cardinal de Retz conseillait de ne pas signer. (P.)
[2] Madame de Grignan s'était engagée pour son mari. (A. G.)

[redacted]

il profite, est la seule marque de reconnaissance que vous souhaitiez de lui.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Monsieur le comte, je suis ravie qu'elle soit contente de vous : trouvez bon que je vous en remercie par l'extrême intérêt que j'y prends, et que je vous conjure de continuer : vous ne sauriez y manquer sans ingratitude, et sans faire tort au sang des Adhémars. J'en vois un dans les croisades, qui était un grandissime seigneur il y a six cents ans : il était aimé comme vous : il n'aurait jamais voulu donner un moment de chagrin à une femme comme la vôtre. Sa mort mit en deuil une armée de trois cent mille hommes, et fit pleurer tous les princes chrétiens. Je vois aussi un Castellane, mais celui-ci n'est pas si ancien, il est moderne ; il n'y a que cinq cent vingt ans qu'il faisait aussi une très grande figure. Je vous conjure donc, par ces deux grands-pères qui sont mes amis particuliers, de vous abandonner à la conduite de votre femme, et en le faisant, voyez ce que vous faites pour vous.

A MADAME DE GRIGNAN.

Enfin, ma fille, sans le vouloir et sans y penser, j'écris une grande lettre à M. de Grignan. Votre confidence avec l'intendant sur ces deux maisons qui font tant de bruit chez M. L.... est une très plaisante chose. J'aime à attaquer de certains chapitres comme ceux-là, avec de certaines gens dont il semble qu'on n'ose approcher ; il n'y a qu'à prendre courage, ce sont les feux du Tasse ; mais au moins M. de P...... saura quelque jour ce que c'est que cette grande maison de V.... Il me paraît que de mentir sur une chose de fait comme celle-là, c'est donner hardiment de la fausse monnaie comme Pomenars. D'ici à demain je ne

[redacted]

pourrais pas vous dire à quel point votre épisode de Messine m'a divertie[1]; c'est un original que cette pièce, le prince, le ministre : mais qu'est donc devenue cette valeur dont on se vantait dans la jeunesse autrefois ? Le prince me paraît présentement comme le comte *di Culagna* dans la *Secchia*[2]; et pour la figure, n'est-il point justement comme on dépeint le Sommeil dans l'Arioste, ou comme Despréaux représente la Mollesse dans son *Lutrin* ? Mais, ma fille, on ne peut point vivre longtemps en cet état ; j'en garderai plus soigneusement le portrait que vous m'en faites ; il est de Mignard.

Je suis votre exemple pour madame du Janet ; je veux bien ne me souvenir que de sa bonté, de l'attachement qu'elle a pour vous, et des bonnes larmes que nous avons répandues ensemble : je vous prie donc de l'embrasser pour moi, et de me mander si mon souvenir lui fait quelque léger plaisir. J'en aurais beaucoup que le mariage de notre fille réussit : si vous n'avez plus personne auprès de M. de Montausier, il me semble que vous pourriez y faire entrer notre d'Hacqueville ; il vaut autant bien tué que mal tué : tout d'un coup, après avoir voulu le ménager, je retombe sur lui, et lui fais plus de mal que tous les autres: faites comme moi ; c'est un ami inépuisable. Puisque vous ne me plaignez pas quand je suis tout entourée de troupes, et que vous croyez que ma confiance n'est point fondée sur ma sûreté, vous aurez pitié de moi, en apprenant que nous avons à Rennes deux mille cinq cents hommes de moins ; cela est bien cruel, après en avoir eu cinq mille; vraiment, il y a des endroits dans vos lettres qui ressemblent à des éclairs.

Le bon cardinal, comme vous savez, est à Commerci de-

[1] Messine s'était révoltée contre les Espagnols. M. de Vivonne y fit entrer un secours de blé et d'hommes, et les Messinois, dans leur enthousiasme, voulurent se donner à Louis XIV, et le proclamèrent leur roi. Tel est l'*Épisode de Messine*, qui avait *diverti* madame de Sévigné.

[2] *La Secchia rapita*, poëme italien du Tassoni.

puis son bref; je crois qu'il y sera dans la même retraite; mais il me semble que *vêpres* sont bien loin de son château. Je croirais assez qu'il aimait autant prendre médecine à Saint-Mihel que de ne la pas prendre. Il n'était pas si docile à Paris. Pour vous, ma petite, vous n'êtes point changée à l'égard de *vêpres* ; vous les trouvez plus noires que jamais : vous souvient-il des folies de mon fils?

Vous êtes toujours bien méchante quand vous parlez de madame de La Fayette; je lui ferai quelques légères amitiés de votre part; elle m'écrit souvent de sa propre main; mais à la vérité ce sont des billets; car elle a un mal de côté que vous lui avez vu autrefois, et qui est très dangereux; elle ne sort point du tout de sa chambre, et n'a point été un seul jour à Saint-Maur : voyez s'il faut être languissante. M. de La Rochefoucauld a la goutte; si malgré le lait, la goutte prend cette liberté tous les ans, ce sera une grande misère. Madame de Coulanges vient à Paris; elle a gardé assez longtemps sa très extravagante mère. M. de Coulanges vous est trop obligé de vos reproches; s'il avait pu vous aller voir, il y aurait été. Il a vu la pauvre Rochebonne dans le plus triste château de France [1]; elle me fait pitié : n'ira-t-elle point à Lyon? Madame de Verneuil y était à la Toussaint; il y avait chez elle madame de Coulanges, le cardinal de Bonzi et Briole : n'était-ce pas Paris? Ce Briole doit à sa bonne mine le plus grand parti du pays : voilà comme on est heureux : et nous autres, tout nous échappe.

Je suis ravie que vous aimiez *Josephe* [2]; et Hérode, et Aristobule; continuez, je vous en prie; voyez les siéges de Jérusalem et de Jotapat; prenez courage, tout est beau, tout est grand : cette lecture est magnifique et digne de vous; ne la quittez pas sans rime ni raison. Pour moi, je suis dans l'Histoire de France; les croisades m'y ont jetée;

[1] Le château de Thézé, dans le Lyonnais.
[2] L'*Histoire des Juifs*, par Josephe, traduite par Arnauld d'Andilly.

[redacted]

elles ne sont pas comparables à la dernière des feuilles de *Josephe*. Ah! que l'on pleure bien Aristobule et Mariamne! Pourquoi me dites-vous qu'en achevant la lecture de votre lettre je dirai que *les grands parleurs sont par moi détestés?* Il y a des histoires, des épisodes, et mille agréments dans ce que vous appelez *votre livre;* et moi, j'écris depuis plus de deux heures sans avoir rien dit; enfin c'est une rage de vouloir vous parler à toute force, comme *le docteur*. Je finis pourtant, et je vous embrasse avec une extrême tendresse. Je me porte parfaitement bien; les soirées sont un peu longues, et il pleut; voilà tout ce que je sais.

M. de Tulle (*Mascaron*) a surpassé tout ce qu'on espérait de lui dans l'Oraison funèbre de M. de Turenne; c'est une action pour l'immortalité.

429. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 10 novembre 1675.

Je suis fâchée, ma très chère, je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire; et je sens, par ce petit chagrin, quelle consolation c'est d'avoir des nouvelles d'une personne que l'on aime beaucoup: cela rapproche; on est occupée des pensées que cela jette dans l'esprit; et quoiqu'elles soient quelquefois mêlées de tristesse, on les aime bien mieux que l'ignorance. Nous avons un petit été de Saint-Martin, froid et gaillard, que j'aime mieux que la pluie; je suis toujours dehors faite comme un loup-garou: le dessus de mon humeur dépend fort du temps; de sorte que, pour savoir comme je suis, vous n'avez qu'à consulter les astres: mais votre Provence vous dira toujours des merveilles; le beau temps ne vous est de rien; vous y êtes trop accoutumée; pour nous, nous voyons si peu le soleil, qu'il nous fait une joie particulière. Il y a de belles moralités à dire là-dessus; mais c'est assez parler de la pluie et du beau temps.

[redacted]

M. de Vins a été un mois à Rennes, disant tous les jours qu'il venait ici, qu'il était de mes amis, et proche parent des Grignan. M. et madame de Chaulnes, madame de Marbeuf, Tonquedec, Coëtlogon, lui parlaient de moi, de mes belles allées; il prenait leur ton; mais c'est ce qui s'appelle brave jusqu'au dégainé; car il est passé à la Guerche, qui n'est qu'à trois lieues d'ici, sans oser approcher de moi; j'eusse parié d'avance qu'il n'y fût pas venu : ma fille, il y a des gens qui vont et d'autres qui ne vont pas. Forbin et lui ont touché le cœur de deux dames de Rennes, elles sont sœurs ; ce sont les marquises de G... et de C...; ce sont des constantes amours; nos champs n'ont point de fleurs plus passagères; mais on ne veut pas perdre la saison d'aimer.

Madame de Lavardin m'envoie ses relations de Paris; c'est une plaisante chose; ces commerces sont agréables: c'est la marquise d'Uxelles, l'abbé de La Victoire[1], Longueil et quelques autres. Rien ne fut plus agréable que la surprise qu'on fit au roi : il n'attendait M. du Maine que le lendemain; il le vit entrer dans sa chambre, marchant et mené seulement par la main de madame de Maintenon; ce fut un transport de joie. M. de Louvois alla voir en arrivant cette gouvernante, elle soupa chez madame de Richelieu, les uns lui baisant la main, les autres la robe; et elle se moquant d'eux tous, si elle n'est bien changée; mais on dit qu'elle l'est. Madame de Coulanges revient, je n'en ai jamais douté. On ne parle que de cette admirable Oraison funèbre de M. de Tulle; il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette action; son texte était : *Domine, probasti me et cognovisti me*, et cela fut traité divinement: j'ai bien envie de la voir imprimée[1].

Voilà, ma chère enfant, ce qui s'appelle causer; car vous

[1] L'abbé Lenet.

[2] Il s'agit de l'Oraison funèbre de Turenne, prononcée aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, par Mascaron, évêque de Tulle.

comprendrez toujours que je ne prétends pas vous apprendre des nouvelles de mille lieues loin. Il y a des commerces qui sont assurément fort agréables : je vous conseille de prier M. de Coulanges qu'il vous mande, en mon absence, de certaines bagatelles qu'on aime quelquefois bien autant que les gazettes. On dit qu'il n'est pas vrai que M. de Bailleul[1] vende sa charge; je pense que sur cela vous diriez comme de la bouche de M. de Champlâtreux[2], qui était auprès de son œil : n'est-elle pas aussi bien là qu'ailleurs? Est-il vrai que l'armée de Catalogne s'en va punir Bordeaux comme on a puni Rennes? Je ne crois pas à Ruyter : vous avez beau me dire qu'il est sur votre Méditerranée, c'est une vision : ne disait-on pas la même chose l'année passée sur notre mer? Vous savez bien que cela était faux. Mon fils croit que M. de Louvois lui continuera ses aimables distinctions, en lui faisant donner de l'argent pour monter à l'enseigne ; c'est bien pis que *les neuf cents lieues* : mais que faire? Cette jolie circonstance rend son voyage incertain. Adieu, ma très aimable : je vous embrasse avec une tendresse qui est, ce me semble, au point de la perfection ; plût à Dieu vous le pouvoir témoigner comme je le sens!

430. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 13 novembre 1675.

Les voilà toutes deux, ma très chère ; il me paraît que je les aurais reçues réglément comme à l'ordinaire, sans que Ripert m'a retardée d'un jour par son voyage de Versailles. Quelque goût que vous ayez pour mes lettres, elles ne peuvent jamais vous être ce que les vôtres me sont ; et puisque Dieu veut qu'elles soient présentement ma seule

[1] Louis de Bailleul, président au parlement de Paris.

[2] Jean-Edouard Molé de Champlâtreux, président à mortier au parlement de Paris.

consolation, je suis heureuse d'y être très sensible : mais en vérité, ma fille, il est douloureux d'en recevoir si longtemps, et cependant la vie se passe sans jouir d'une présence si chère : je ne puis m'accoutumer à cette dureté : toutes mes pensées et toutes mes rêveries en sont noircies ; il me faudrait un courage que je n'ai pas pour m'accommoder d'une si extraordinaire destinée : j'ai regret à tous mes jours qui s'en vont, et qui m'entraînent sans que j'aie le temps d'être avec vous ; je regrette ma vie, et je sens pourtant que je la quitterais avec moins de peine, puisque tout est si mal rangé pour me la rendre agréable : dans ces pensées, ma très chère, on pleure quelquefois sans vous le dire, et je mériterai vos sermons malgré moi, et plus souvent que je ne voudrai ; car ce n'est jamais volontairement que je me jette dans ces tristes méditations : elles se trouvent tout naturellement dans mon cœur, et je n'ai pas l'esprit de m'en tirer. Je suis au désespoir, ma fille, de n'avoir pas été maîtresse aujourd'hui d'un sentiment si vif ; je n'ai pas accoutumé de m'y abandonner. Parlons d'autre chose : c'est un de mes tristes amusements que de penser à la différence des jours de l'année passée et de celle-ci : quelle compagnie les soirs ! quelle joie de vous voir, et de vous rencontrer, et de vous parler à toute heure ! que de retours agréables pour moi ! Rien ne m'échappe de tous ces heureux jours, que les jours mêmes qui sont échappés. Je n'ai pas au moins le déplaisir de n'avoir pas senti mon bonheur ; c'est un reproche que je ne me ferai point ; mais, par cette raison, je sens bien vivement le contraire d'un état si heureux.

Vous ne me dites point si vous avez été assez bien traités dans votre assemblée, pour ne donner au roi que le don ordinaire ; on augmente le nôtre ; je pensai battre le bonhomme Boucherat [1] quand je vis cette augmentation ; je

[1] Louis Boucherat, commissaire du roi aux états de Bretagne, et depuis chancelier de France.

ne crois pas qu'on en puisse payer la moitié. Les états s'ouvriront demain, c'est à Dinan : tout ce pauvre parlement est malade à Vannes. Rennes est une ville comme déserte; les punitions et les taxes ont été cruelles ; il y aurait des histoires tragiques à vous conter d'ici à demain. La Marbeuf ne reviendra plus ici ; elle démêle ses affaires pour s'aller établir à Paris. J'avais pensé que mademoiselle de Méri [1] ferait très bien de louer une maison avec elle ; c'est une femme très raisonnable, qui veut mettre sept ou huit cents francs à une maison ; elles pourront ensemble en avoir une de onze à douze cents livres ; elle a un bon carrosse, elle ne serait nullement incommode, et on n'aurait de société avec elle qu'autant que l'on voudrait ; elle serait ravie de me plaire et d'être dans un lieu où elle me pourrait voir, car c'est une passion qui pourtant ne la rend point incommode. Il faudrait que, d'ici à Pâques, mademoiselle de Méri demandât une chambre à l'abbé d'Effiat : j'ai jeté tout cela dans la tête de La Troche.

Je trouve, ma très chère, que je vous réponds assez souvent par avance, comme *Trivelin*, et sur ma santé et sur M. de Vins : vous n'attendez point trois semaines. La réflexion est admirable, qu'avec tous nos étonnements de nos lettres que nous recevons du trois au onze, c'est neuf jours ; il nous faut pourtant trois semaines avant que de dire, *je me porte bien, à votre service.*

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien ; voici l'aventure. J'appelais, par contenance, une chienne courante d'une madame qui demeure au bout de ce parc. Madame de Tarente me dit : Quoi ! vous savez appeler un chien? je veux vous en envoyer un le plus joli du monde. Je la remerciai, et lui dis la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans cette sottise : cela se passe, on n'y pense plus ; deux jours après je vois entrer un valet-de-

[1] Cousine-germaine de madame de Sévigné.

chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme *Sylphide*, blondin comme un blondin ; jamais je ne fus plus étonnée, ni plus embarrassée : je voulus le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter : la femme-de-chambre qui l'avait élevé en a pensé mourir de douleur. C'est *Marie* [1] qu'aime le petit chien ; il couche dans sa maison et dans la chambre de Beaulieu ; il ne mange que du pain ; je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer ; je crains de succomber. Voilà l'histoire que je vous prie de ne point mander à *Marphise* [2], car je crains ses reproches : au reste, une propreté extraordinaire ; il s'appelle *Fidèle* ; c'est un nom que les amants de la princesse n'ont jamais mérité de porter ; ils ont été pourtant d'un assez bel air ; je vous conterai quelque jour ses aventures. Il est vrai que son style est tout plein d'évanouissements, et je ne crois pas qu'elle ait eu assez de loisir pour aimer sa fille, au point d'oser se comparer à moi. Il faudrait plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois ; pour moi, je m'aperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits : si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous ; je ne sais de quoi elle m'a gardée ; mais quand ce serait de feu et d'eau, elle ne me serait pas plus chère. Il y a des temps où j'admire qu'on veuille seulement laisser entrevoir qu'on ait été capable d'approcher à neuf cents lieues d'un cap. La bonne princesse en fait toute sa gloire au grand mépris de son miroir, qui lui dit tous les jours qu'avec un tel visage il faut perdre même le souvenir. Elle m'aime beaucoup : on en médirait à Paris ; mais ici c'est une faveur qui me fait honorer de mes paysans. Ses chevaux sont malades ; elle ne

1 Une des femmes de madame de Sévigné. (P.)
2 Petite chienne que madame de Sévigné avait laissée à Paris. (P.)

peut venir aux Rochers, et je ne l'accoutume point à recevoir de mes visites plus souvent que tous les huit ou dix jours : je lui dis en moi-même, comme M. de Bouillon à sa femme : Si je voulais aller en carrosse rendre des devoirs, et n'être pas aux Rochers, je serais à Paris.

L'été de Saint-Martin continue, et mes promenades sont fort longues : comme je ne sais point l'usage d'un grand fauteuil, je repose *mia corporea salma* tout du long de ces allées ; j'y passe des jours toute seule avec un laquais, et je n'en reviens point que la nuit ne soit bien déclarée, et que le feu et les flambeaux ne rendent ma chambre d'un bon air : je crains l'entre-chien-et-loup quand on ne cause point, et je me trouve mieux dans ces bois que toute seule dans une chambre ; c'est ce qui s'appelle *se mettre dans l'eau de peur de la pluie ;* mais je m'accommode mieux de cette grande tristesse que de l'ennui d'un fauteuil. Ne craignez point le serein, ma fille, il n'y en a point dans les vieilles allées, ce sont des galeries ; ne craignez que la pluie extrême, car, en ce cas, il faut revenir, et je ne puis rien faire qui ne me fasse mal aux yeux : c'est pour conserver ma vue que je vais à ce que vous appelez le serein ; ne soyez en aucune peine de ma santé, je suis dans la très parfaite.

Je vous remercie du goût que vous avez pour *Joseph ;* n'est-il pas vrai que c'est la plus belle histoire du monde ? Je vous envoie par Ripert une troisième partie des *Essais de morale*, que je trouve admirable : vous direz que c'est la seconde, mais ils font la seconde *de l'éducation d'un prince*, et voici la troisième. Il y a un traité *de la Connaissance de soi-même*, dont vous serez fort contente ; il y en a un *de l'Usage qu'on peut faire des mauvais sermons*, qui vous eût été bon le jour de la Toussaint. Vous faites bien, ma fille, de ne vouloir point oublier l'italien ; je fais comme vous, j'en lis toujours un peu.

Ce que vous dites de M. de Chaulnes est admirable. Il fut hier roué vif un homme à Rennes (c'est le dixième), qui

[redacted]

confessa d'avoir eu dessein de tuer ce gouverneur : pour celui-là, il méritait bien la mort. Les médecins de ce pays ne seront pas si complaisants que ceux de Provence, qui accordent par respect à M. de Grignan qu'il a la fièvre ; ceux-ci compteraient pour rien la fièvre pourprée à M. de Chaulnes, et nulle considération ne pourrait leur faire avouer que son mal fût dangereux. On voulait, en exilant le parlement, le faire consentir, pour se racheter, qu'on bâtît une citadelle à Rennes ; mais cette noble compagnie voulut obéir fièrement, et partit plus vite qu'on ne voulait ; car tout se tournerait en négociation ; mais on aime mieux les maux que les remèdes.

Notre cardinal est à Commerci comme à l'ordinaire ; le pape ne lui laisse pas la liberté de suivre son goût. L'intendante est-elle avec vous ? Vous me direz oui ou non dans trois semaines. Ah ! ma fille, vous avez eu trop bonne opinion de moi à la Toussaint ; ce fut le jour que M. Boucherat et son gendre vinrent dîner ici, de sorte que je ne fis point mes dévotions. La princesse était à l'oraison funèbre de Scaramouche, faisant honte aux catholiques : cette vision est fort plaisante. Je souhaite fort que M. l'archevêque fasse le mariage qui vous est si bon. Je crois que mon fils s'en va dans les quartiers de fourrages, qui signifient bientôt après ceux d'hiver.

Je veux qu'en mon absence M. de Coulanges vous mande de certaines choses qu'on aime à savoir. Vous me proposez pour régime une nourriture bien précieuse ; je ne vous réponds pas tout à fait de vous obéir ; mais, en vérité, je ne mange pas beaucoup, je ne regarde pas les châtaignes, je ne suis point du tout engraissée ; mes promenades de toutes façons m'empêchent de profiter de mon oisiveté. Mademoiselle de Noirmoutier s'appellera madame de Royan ; vous dites vrai, le nom d'Olonne [1] est trop difficile

[1] Allusion à la vie peu édifiante de la comtesse d'Olonne, tant *célébrée* dans les *Amours des Gaules*.

[redacted]

à purifier[1]. Adieu, ma chère enfant ; vous êtes donc persuadée que j'aime ma fille plus que les autres mères : vous avez raison ; vous êtes la chère occupation de mon cœur, et je vous promets de n'en avoir jamais d'autre, quand même je trouverais en mon chemin une fontaine de Jouvence. Pour vous, ma fille, quand je songe comme vous avez aimé le chocolat, je ne sais si je ne dois point trembler ; puis-je espérer d'être plus aimable, et plus parfaite, et plus toutes sortes de choses ? Il vous faisait battre le cœur ; peut-on se vanter de quelque fortune pareille ? Vous devriez me cacher ces sortes d'inconstances. Adieu, ma très chère comtesse ; mandez-moi si vous dormez, si vous n'êtes point brésillée, si vous mangez, si vous avez le teint beau, si vous n'avez point mal à vos belles dents : mon Dieu, que je voudrais bien vous voir et vous embrasser !

431. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 17 novembre 1675.

Je mets sur votre conscience, ma chère fille, tout le bien que vous dites sur mon sujet : vous avez fait à l'intendant un portrait de moi qui me flatte beaucoup ; mais je vous avoue que j'aimerais mieux avoir votre estime et votre approbation sincère que celle de tout le reste du monde, dont on m'a tant voulu flatter autrefois. Je trouve qu'on ne souhaite l'estime que de ceux qu'on aime et qu'on estime ; c'est une grande peine que de croire n'être pas dans ce degré ; et, par la même raison, jugez de mes sentiments sur ce que vous me dites.

Je vous ai mandé comme madame de Vins m'a écrit joliment sur la jalousie qu'elle a de madame de Villars ; jamais vous n'avez vu un si joli fagot d'épines : je lui ai fait réponse, et je lui écrirai dans quelque temps ; car elle est si tendre que je craindrais qu'elle ne prît trop à cœur

[redacted]

une seconde apparence d'oubli. Pour son mari, vous lui faites grace de croire que ce soient les ordres de Pologne qui l'aient empêché de venir ici ; ce sont des ordres qu'il reçoit toujours de sa timidité, quand il est question de chercher une bonne compagnie. Il a été un jour entier à Laval, et a passé à trois lieues d'ici ; il y a bien de la vanité à ce discours, mais je dis vrai. Voyez par combien de raisons il devait venir me voir : *Provence*, *Pomponne*, *Grignan*[1].

Je fus hier chez la princesse, j'y trouvai un gentilhomme de ce pays, très bien fait, qui perdit un bras le jour que M. de Lorges repassa le Rhin[2]; je l'interrogeai extrêmement sur tout ce qui se passa à cette armée, et sur la douleur et le désordre qu'y apporta la mort de M. de Turenne : ce détail d'un homme qui y était est toujours fort curieux ; il vint à parler, sans me connaître, du régiment de Grignan et de son colonel : vraiment je ne crois pas que rien fût plus charmant que les sincères et naturelles louanges qu'il donna au chevalier; les larmes m'en vinrent aux yeux. Pendant tout le combat, le chevalier fit des actions et de valeur et de jugement qui sont dignes de toute sorte d'admiration : cet officier ne pouvait s'en taire, ni moi me lasser de l'écouter. C'est quelque chose d'extraordinaire que le mérite de ce beau-frère ; il est aimé de tout le monde ; voilà de quoi son humeur négative et sa qualité de *petit glorieux* m'eussent fait douter : mais point, c'est un autre homme ; c'est le cœur de l'armée, dit ce pauvre estropié, qui a des douleurs incroyables; devinez où : c'est au bout des doigts de la main dont il a perdu le bras : je voulus dire d'où cela venait, mais je ne pus jamais le faire comprendre ; ma fille, je vous prie de me l'expliquer, vous me ferez un extrême plaisir.

1 Le marquis de Vins était *Provençal ;* il était *beau-frère de M. de Pomponne*, et proche parent de *messieurs de Grignan*. (P.)

2 A l'affaire d'Altenheim. (P.)

[redacted]

Un président[1] m'est venu voir, avec qui j'ai une affaire que je vais essayer de finir pour avancer mon retour autant que je le puis. Ce président avait avec lui un fils de sa femme, qui a vingt ans, et que je trouvai, sans exception, la plus agréable et la plus jolie figure que j'aie jamais vue; j'allai dire que je l'avais vu à cinq ou six ans, et que j'admirais, comme M. de Montbazon, qu'on pût croître en si peu de temps : sur cela, il sort une voix terrible de ce joli visage, qui nous plante au nez d'un air ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours*. Voilà qui fut fait, je lui trouvai des cornes; s'il m'eût donné un coup de massue sur la tête, il ne m'aurait pas plus affligée : je jurai de ne plus me fier aux physionomies :

> Non, non, je le promets,
> Non, je ne m'y fierai jamais.

Voici des nouvelles de notre province; j'en ai reçu un fagot de lettres : les Lavardin, les Boucherat et les d'Harouïs me rendent compte de tout. M. de Harlay demanda trois millions; chose qui ne s'est jamais donnée que quand le roi vint à Nantes : pour moi, j'aurais cru que c'eût été pour rire. Ils promirent d'abord, comme des insensés, de les donner, et en même temps M. de Chaulnes proposa de faire une députation au roi, pour l'assurer de la fidélité de la province, et de l'obligation qu'elle lui a d'avoir bien voulu envoyer des troupes pour la remettre en paix, et que sa noblesse n'a eu aucune part aux désordres qui sont arrivés. M. de Saint-Malo se botte aussitôt pour le clergé: Tonquedec voulait aller pour la noblesse; mais M. de Rohan, président (*des états*), a voulu aller, et un autre, pour le tiers. Ils passèrent tous trois avant-hier à Vitré : il est inouï qu'un président de la noblesse ait jamais fait une pareille course. Il n'y a qu'un exemple dans les chroniques d'un général portugais qui voulut porter lui-même la nou-

[1] M. de Meneuf.

[redacted]

velle d'une bataille qu'il avait gagnée contre les Castillans, et laissa sa pauvre armée à la gueule du loup. On ne voit point l'effet de cette députation; pour moi, je crois que tout est réglé et joué, et qu'ils nous rapporteront quelque grace : je vous le manderai ; mais jusqu'ici nous n'en voyons pas davantage.

M. de Montmoron a été ici deux ou trois jours pour des affaires; il a bien de l'esprit; il m'a dit de ses vers; il sait et goûte toutes les bonnes choses : nous relûmes la mort de Clorinde : ma fille, ne dites point je la sais par cœur, relisez-la, et voyez comme tout ce combat et ce baptême sont conduits; finissez à *ahi vista! ahi conoscenza* [1]! ne vous embarrassez point dans les plaintes qui vous consoleraient; je vous réponds que vous en serez contente. Madame de Guitaud doit bien l'être de Joubert, d'être accouchée si heureusement : le pauvre homme eut bien de la peine; ce sont de ces travaux-là qu'il lui faut. Je crois que la sagesse et la droite raison n'étaient pas appelées au conseil de ce voyage; l'évènement l'a rendu heureux; mais ce sont des coups de miracle qui ne me rendraient pas plus traitable dans une pareille occasion : quand je songe comme je vous ai vue à Aix, ma chère enfant, n'espérez pas que je pusse avoir aucun repos. Madame de Béthune fait bien le contraire de sa sœur, si elle va accoucher en Pologne; c'est une agréable place que celle qu'elle va tenir [2].

Celle que vous tenez vous paraît ennuyeuse par la disette de *non*, et votre cœur en est affadi; vous souhaitez un *Montausier*, et moi je souhaite que celui que vous questionnez présentement ne vous dise point *non*. Ce mariage me paraît une merveilleuse chose; encore ce *oui*-là, et puis plus; nous attendrons en repos le *semeur* de *négatives*. Les

[1] *Jérusalem délivrée*, chant XII.

[2] Louise-Marie de La Grange d'Arquien, marquise de Béthune; elle était sœur de la reine de Pologne, et son mari était ambassadeur du roi de France auprès du roi de Pologne. (P.)

[redacted]

regards du *Bonzi* en sont fort éloignés, ils paraissent donc à madame de Coulanges comme à nous. Les négatives se jettent sur les paiements d'argent, nous lui ressemblons en ce pays, où nous ne voyons que des gens qui disent non quand nous leur demandons notre pauvre bien. Adieu, ma très aimable ; je pense à vous et la nuit et le jour : vous me faites comprendre ce que sont les vrais dévots.

Il y a un chevalier de Sévigné à Toulon, qui est votre parent et mon filleul, le chevalier de Buous dit qu'il est fort brave : s'il va saluer M. de Grignan, je le prie de lui faire quelque honnêteté particulière, à cause du nom. Il voudrait bien avoir un vaisseau : vous qui gouvernez M. de Seignelay, vous pourriez bien aisément obtenir pour lui ce qu'il souhaite.

432. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 20 novembre 1675.

Je n'ai point reçu de vos lettres, ma fille, c'est une grande tristesse. Du But me mande que cela vient du mauvais temps, et que le courrier de Provence n'arrive plus assez tôt pour que votre paquet soit mis avec celui de Bretagne. Je ne crois point cela, et je m'imagine que votre rhume est augmenté, que vous avez la fièvre, et que vous n'avez pas voulu me faire écrire par un autre : voilà, ma chère comtesse, de quelle couleur sont les pensées que l'on a ici ; j'espère qu'elles s'éclairciront vendredi, et que je ne serai pas tombée des nues comme me voilà : je ne sais que dire, tant je suis décontenancée.

Nous attendons le retour de M. de Rohan et de M. de Saint-Malo. Quoiqu'ils ne soient allés simplement que pour dire au roi notre bonne volonté, car je crois que ce sera tout, je suis persuadée qu'ils rapporteront quelque grace. On leur a déja préparé, aux états, deux mille pistoles à chacun ; nos folies de libéralités sont parvenues au comble

de toutes les petites-maisons du monde. Je crois qu'il vaut mieux que cela soit à cet excès, et entièrement ridicule, que d'être à portée de pouvoir l'exécuter : de tout ceci, je ne plains que M. d'Harouïs [1], dont la perte est comme assurée dans un temps où l'on demande l'argent qu'on empêche de recevoir : son intérêt me tient fort au cœur.

Madame de Vins m'écrit encore une fort jolie lettre : j'allais lui écrire ; elle m'a encore agacée ; elle se joue toujours sur cette tendresse que nous lui avons apprise : je vous montrerais ma réponse, si je n'avais, hélas! qu'à passer d'une chambre à l'autre ; mais le moyen de la faire voyager si loin? Je crois que mon fils viendra bientôt : il m'aidera fort à passer le reste du temps que je dois être ici. J'ai chargé d'Hacqueville d'une consultation pour l'affaire que j'ai avec ce président ; c'est une de mes raisons pour être aux Rochers, et j'ai cru qu'il ferait avec une grande affection une chose qui avançait mon retour ; voilà de mes confiances, j'y serai quelque jour attrapée. Le *bien bon* vous mande que Rousseau est à Paris, et que vous pouvez lui écrire pour vos affaires : quand nous y serons, nous ne penserons tous qu'à vous servir. Vous ne sauriez trop ménager d'Hacqueville : vous tenez une grande place dans le commerce que j'ai avec lui. Le bon cardinal m'a écrit, et me mande que la Saint-Martin est sonnée : je lui réponds que je le sais, et qu'il ne se charge point de cette inquiétude dans son désert, les inquiétudes sont mauvaises dans les déserts, et que je lui rendrai bon compte du Mirepoix. Il ne me paraît pas que cette Éminence nous ait encore oubliées. Je m'amuse à faire abattre de grands arbres ; le tracas que cela fait représente au naturel ces tapisseries où l'on peint les ouvrages de l'hiver : des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent une charrette, et moi au mi-

[1] Trésorier-général des états de Bretagne.

[redacted]

lieu, voilà le tableau. Je m'en vais faire planter; *car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante*[1]?

Voilà un petit billet du comte de Saint-Maurice, qui vous apprendra des nouvelles de la Mazarine[2]. On m'assure dans ce moment qu'elle est à six lieues de Paris : *ô la folle ! ô la folle !* Le roi a donné encore à madame de Fontevrauld, outre les dix mille écus, un diamant de trois mille louis : j'en suis fort aise. Je ne saurais écrire aujourd'hui au coadjuteur; comment fera-t-il, ponctuel comme il est, pour souffrir le retardement de cette réponse? Ne le grondez point de m'avoir envoyé votre lettre, elle était admirable, il n'y a rien que j'aime tant. Et M. de La Garde, l'avez-vous? c'est un homme que j'estime et qui vaut beaucoup. J'ai en vérité besoin de savoir tout ce qui se passe où vous êtes. Adieu, ma chère enfant; je causerai davantage une autre fois.

433. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 24 novembre 1675.

Si on pouvait avoir un peu de patience, on épargnerait bien du chagrin. Le temps en ôte autant qu'il en donne : vous savez que nous le trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, approchant, éloignant, et rendant toutes choses bonnes ou mauvaises, et quasi toujours méconnaissables. Il n'y a que notre amitié que le temps respecte et respectera toujours. Mais où suis-je, ma fille? voici un étrange égarement; car je veux dire simplement que la poste me retient vos lettres un ordinaire, parcequ'elle arrive trop tard à Paris, et qu'elle me les rend au double le courrier d'après :

[1] Parodie d'un vers de La Fontaine, dans la fable du *lièvre et des grenouilles*.

[2] Madame de Mazarin, toujours fuyant son mari, toujours manquant de tout, finit par se fixer en Angleterre où M. de Saint-Maurice l'avait vue.

c'est donc pour cela que je me suis extravaguée, comme vous voyez. Qu'importe? en vérité, il faut un peu, entre bons amis, laisser trotter les plumes comme elles veulent : la mienne a toujours la bride sur le cou.

On eût été bien étonné chez M. de Pomponne que cet hôtel-de-ville (*d'Aix*), qui vous paraît *une caverne de larrons*, vous eût servie à votre gré. Je crois qu'il vaut mieux, pour entretenir la paix, que cela soit ainsi. La question est de savoir si vous ne vous divertissez point mieux d'une guerre où vous avez toujours tout l'avantage. Je sais du moins comme vous êtes pour la paix générale ; je n'écrirai rien à Paris de cette humeur guerrière ; car M. de Pomponne, qui est *amico di pace e di riposo*, vous gronderait. D'Hacqueville me mande qu'on ne peut pas être mieux que nous sommes dans cette maison : si vous en êtes contente, écrivez à M. de Pomponne et à madame de Vins ; quand on a eu dessein de faire plaisir à quelqu'un, on est aise de savoir qu'on y a réussi.

Le petit Marsan [1] a fait, en son espèce, la même faute que Lauzun, c'est-à-dire, de différer et de donner de l'air à une trop bonne affaire. Cette maréchale d'Aumont lui donnait cinq cent mille écus ; mais M. Le Tellier ne le veut pas, et le roi l'a défendu. On me mande pourtant que la maréchale a parlé à Sa Majesté, et qu'elle n'a point paru folle, et que M. de Marsan a dit au roi : « Sire, comme j'ai « vu que mes services ne méritaient aucune récompense « auprès de vous, j'avais tâché de me mettre en état de « vous les rendre à l'avenir, sans vous importuner de ma « misérable fortune. »

La reine perdit, l'autre jour, la messe et vingt mille écus avant midi. Le roi lui dit : Madame, supputons un peu combien c'est par an. Et M. de Montausier lui dit le lendemain : Hé bien, Madame, perdrez-vous encore au-

1 Charles de Lorraine, comte de Marsan. (M.)

jourd'hui la messe pour le hoca? Elle se mit en colère. Ce sont des gens qui reviennent de Versailles, et qui recueillent toutes ces ravauderies pour me les mander. Je ne sais rien du tout du présent allégorique de *Quanto* à M. de Marsillac. J'ai trouvé votre parodie très plaisante et très juste; je la chante admirablement, mais personne ne m'écoute : il y a quelque chose de fou à chanter toute seule dans un bois. Je suis persuadée du vœu de l'évêque[1] dans la bataille; *e fece voto, e fu liberato :* mais voici la suite, *passato il pericolo, schernito il santo.* Je crois qu'il est fort occupé de la teinture de son chapeau; Dieu merci, il n'aura pas le *nôtre*[2]; il est bien cloué sur une meilleure tête que la sienne. Je ne sais pas trop bien ce que nous en pouvons faire; mais je suis ravie qu'il nous soit demeuré. M. de Cossé hait le pape, et moi je l'aime.

Vous me parlez bien plaisamment de nos misères; nous ne sommes plus si roués; un en huit jours, seulement pour entretenir la justice. Il est vrai que la *penderie* me paraît maintenant un rafraîchissement : j'ai une tout autre idée de la justice depuis que je suis en ce pays : vos galériens me paraissent une société d'honnêtes gens, qui se sont retirés du monde pour mener une vie douce. Nous vous en avons bien envoyé par centaines; ceux qui sont demeurés sont plus malheureux que ceux-là. Je vous parlais des états, dans la crainte qu'on ne les supprimât pour nous punir : mais nous les avons encore, et vous voyez même que nous donnons trois millions, comme si nous ne donnions rien du tout; nous nous mettons au-dessus de la petite circonstance de ne les pouvoir payer : nous la traitons

[1] Il s'agit de l'évêque de Marseille, depuis cardinal de Janson. Ambassadeur de France en Pologne avant M. de Béthune, il avait beaucoup contribué à l'élection de Jean Sobieski; il le suivit dans une de ses campagnes contre les Turcs, et même il combattit auprès de ce prince. Madame de Sévigné fait allusion à ce trait de sa vie, qui rappelle les mœurs du temps de Charlemagne et de Philippe-Auguste.

[2] C'est-à-dire celui de M. le cardinal de Retz. (P.)

de bagatelle. Vous me demandez si tout de bon nous sommes ruinés ; oui et non : si nous voulions ne point partir d'ici, nous y vivons pour rien, parceque rien ne se vend ; mais il est vrai que pour de l'argent, il n'y en a plus dans cette province.

494. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 27 novembre 1675.

Il faut s'y accoutumer, ma fille, je reçois vos deux paquets à la fois : la saison a dérangé un de nos jours de poste, et c'est le plus grand mal qu'elle me puisse faire ; je me moque du froid, de la neige, de la gelée et de ses autres désagréments. M. de Coulanges est à Paris ; j'en ai reçu une grande lettre très gaillarde : il veut aussi vous écrire ; ses plumes me paraissent bien taillées, il ne demande qu'à les exercer. Nous nous disons les uns aux autres, où est mon fils ? il y a longtemps qu'il est parti de l'armée ; il n'est point à Paris, où pourrait-il être ? Pour moi, je n'en suis point en peine, et je suis assurée qu'il chante vêpres auprès de sa jolie abbesse ; vous savez que c'est toujours son chemin de passer chez elle. Je vous envoie ce troisième petit tome des *Essais de morale*, dont je vous ai parlé : lisez-le, ma fille, sans préjudice de *Josephe*, que je souhaite que vous acheviez, et mandez-moi si vous ne trouvez pas ce petit livre digne du premier que vous avez approuvé. Mademoiselle de Méri est revenue de La Trousse ; je m'en réjouis pour vous : elle est fort embarrassée pour une maison : ceci est un peu vous parler des vaisseaux et des galères ; mais vous savez que je cause.

N'ayez pas peur que je mande à Paris ce que vous m'avez écrit touchant vos affaires de Provence : comme je me suis assurée que la moindre plaisanterie fâcherait M. de Pomponne, je me garderais bien d'en écrire un seul mot, ni même à d'Hacqueville, qui a les mêmes sentiments. C'est

samedi, jour de Saint-André, que l'on fera votre consul : je me souviens de cette fête, et j'admire que vous ayez réussi à y faire ce que vous voulez, pêle-mêle avec ceux qui m'en paraissent les patrons ; c'est que vous êtes fort aimés : nous sommes étonnés de voir qu'en quelque lieu du monde on puisse aimer un gouvernement. Nos députés, qui étaient courus si extravagamment porter la nouvelle du don, ont eu la satisfaction que notre présent a été reçu sans chagrin ; et, contre l'espérance de toute la province, ils reviennent sans rapporter aucune grace. Je suis accablée des lettres des états, chacun se presse de m'instruire : ce commerce de traverse me fatigue un peu. On tâche d'y réformer les libéralités et les pensions, et l'on reprend de vieux réglements qui couperaient tout par la moitié : mais je parie qu'il n'en sera rien, et que comme cela tombe sur nos amis les gouverneurs, lieutenants-généraux, commissaires du roi, premiers présidents et autres, on n'aura ni la hardiesse, ni la générosité de rien retrancher.

Madame de Quintin est à Dinan : son style est enflé comme sa personne ; ceux qui sont destinés à faire des harangues puisent là toutes leurs grandes périodes : c'est une chose bien dangereuse qu'une provinciale de qualité, et qui a pris, à ce qu'elle croit, l'air de la cour. Il y a ici une petite madame de N....., qui n'y entend pas tant de finesse ; elle est belle et jeune ; elle est de la maison de M....., et n'a point été changée en nourrice. Voilà ce qui s'appelle bien précisément des nouvelles de Bretagne.

Nous travaillons à finir une sotte affaire avec un président, pour recevoir le reste du paiement d'une terre : c'est ce qui nous arrête présentement.

Le mariage du joli prince (*de Marsan*) n'est pas tout à fait rompu ; mais on dit que tous les trésors dont on a parlé seront réduits à cent mille écus : ah ! pour cent mille écus, je ne voudrais pas coucher avec cette sorcière. Je suis persuadée, ma fille, que vous passerez le mois de décembre à

[redacted]

Grignan; vous coupez toujours tout ce que vous pouvez sur le séjour d'Aix : vous vous moquez de la Durance; pour moi, je ne reviens point de l'étonnement de sa furie et de sa violence; je n'oublierai jamais les chartreux de Bompas [1], *bon repas;* car vous souvient-il quelle bonne chère nous y fîmes! ah, mon enfant! j'étais avec vous; ce souvenir m'est tendre; je vous épargne toutes mes pensées et tous mes sentiments sur ce sujet : vous avez une humeur et un courage qui ne s'accommodent point de tout ce qui me nourrit. Je m'amuse les soirs à lire l'histoire de la prison et de la liberté de M. le prince : on y parle sans cesse de notre cardinal. Il me semble que je n'ai que dix-huit ans : je me souviens de tout; cela divertit fort. Je suis plus charmée de la grosseur des caractères que de la bonté du style; c'est la seule chose que je consulte pour mes livres du soir. Adieu, ma très chère enfant; vous êtes ma véritable tendresse, et tout ce qui me plaît le plus au monde : il ne me faut qu'un doigt pour compter ce qui est sur ce ton-là.

435. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 1er décembre 1675.

Voilà qui est réglé, ma très chère, je reçois deux de vos lettres à la fois; et il y a un ordinaire où je n'en ai point de vous : il faut savoir aussi la mine que je lui fais, et comme je le traite en comparaison de l'autre. Je suis comme vous, ma fille, je donnerais de l'argent pour avoir la parfaite tranquillité du coadjuteur sur les réponses, et pouvoir les garder dans ma poche deux mois, trois mois, sans m'inquiéter : mais nous sommes si sottes, que nous avons ces réponses sur le cœur; il y en a beaucoup que je fais pour les avoir faites; enfin c'est un don de Dieu que

1 Maison de chartreux, située au bord de la Durance. (P.)

[redacted]

cette noble indifférence. Madame de Langeron disait sur les visites, et je l'applique à tout : *Ce que je fais me fatigue, et ce que je ne fais pas m'inquiète.* Je trouve cela très bien dit, et je le sens. Je fais donc à peu près ce que je dois, et jamais que des réponses : j'en suis encore là. Je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire, la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire, et puis le reste va comme il peut. Je me divertis autant à causer avec vous, que je laboure avec les autres. Je suis assommée surtout des grandes nouvelles de l'Europe.

Je voudrais que le coadjuteur eût montré cette lettre que j'ai de vous à madame de Fontevrault; vous n'en savez pas le prix : vous écrivez comme un ange; je lis vos lettres avec admiration; cela marche; vous arrivez. Vous souvient-il, ma fille, de ce menuet que vous dansiez si bien, où vous arriviez si heureusement, et de ces autres créatures qui n'arrivaient que le lendemain? Nous appelions ce que faisait feue MADAME, et ce que vous faisiez, *gagner pays.* Vos lettres sont tout de même.

Pour votre pauvre petit *Frater*, je ne sais où il s'est fourré; il y a trois semaines qu'il ne m'a écrit : il ne m'avait point parlé de cette promenade sur la Meuse; tout le monde le croit ici : il est vrai que sa fortune est triste. Je ne vois point comme toute cette charge se pourra emmancher, à moins que Lauzun ne prenne le guidon en paiement, et quelque supplément que nous tâcherons de trouver : car d'acheter l'enseigne à pur et à plein, et que le guidon nous demeure sur les bras, ce n'est pas une chose possible. Vous raisonnez fort juste sur tout cela, nous sommes dans vos sentiments, et nous nous consolons de monter sous les pieds de deux hommes [1], pourvu que le guidon nous serve de premier échelon.

[1] Le marquis de La Trousse et le marquis de La Fare : l'un était capitaine-lieutenant, et l'autre sous-lieutenant des gendarmes-dauphin. (P.)

J'achèverai ici l'année très paisiblement; il y a des temps où les lieux sont assez indifférents; on n'est point trop fâchée d'être tristement plantée ici. Madame de La Fayette vous rend vos honnêtetés; sa santé n'est pas bonne; mais celle de M. de Limoges [1] est encore pire : il a remis au roi tous ses bénéfices; je crois que son fils, c'est-à-dire l'abbé de La Fayette, en aura une abbaye. Voilà la pauvre Gascogne bien mal menée, aussi bien que nous. On nous envoie encore six mille hommes pour passer l'hiver : si les provinces ne faisaient rien de mal à propos, on serait assez embarrassé de toutes ces troupes. Je ne crois point que la paix soit si proche : vous souvient-il de tous les raisonnements qu'on faisait sur la guerre, et comme il devait y avoir bien des gens tués? c'est une prophétie qu'on peut toujours faire sûrement, aussi bien que celle que vos lettres ne m'ennuieront certainement point, quelque longues qu'elles soient : ah! vous pouvez l'espérer sans chimère; c'est ma délicieuse lecture. Rippert vous porte un troisième petit tome des *Essais de morale*, qui me paraît digne de vous : je n'ai jamais vu une force et une énergie comme il y en a dans le style de ces gens-là : nous savons tous les mots dont ils se servent; mais jamais, ce me semble, nous ne les avons vus si bien placés ni si bien enchâssés. Le matin, je lis l'Histoire de France; l'après-dînée, un petit livre dans les bois, comme ces Essais, la Vie de saint Thomas de Cantorbéry, que je trouve admirable, ou les Iconoclastes; et le soir, tout ce qu'il y a de plus grosse impression : je n'ai point d'autre règle. Ne lisez-vous pas toujours Josephe? prenez courage, ma fille, et finissez *miraculeusement* cette histoire. Si vous prenez les Croisades, vous y verrez deux de vos grands-pères, et pas un de la grande maison de V.....; mais je suis sûre qu'à certains endroits vous jetterez le livre par la place, et mau-

[1] François de La Fayette, abbé de Dalon, évêque de Limoges, était oncle du mari de madame de La Fayette. (M.)

[redacted]

direz le jésuite[1], et cependant l'histoire est admirable.

La bonne Troche fait très bien son devoir; je n'ai guère d'obligation de ce que l'on fait pour vous. La princesse et moi, nous ravaudions l'autre jour dans des paperasses de feue madame de La Trémouille; il y a mille vers : nous trouvâmes une infinité de portraits, entre autres celui que madame de La Fayette fit de moi sous le nom d'un inconnu[2]; il vaut mieux que moi : mais ceux qui m'eussent aimée, il y a seize ans, l'auraient pu trouver ressemblant. Que puis-je répondre, ma très chère, aux trop aimables tendresses que vous me dites, sinon que je suis tout entière à vous, et que votre amitié est la chose du monde qui me touche le plus?

436. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 4 décembre 1675.

Voici le jour que j'écris sur la pointe d'une aiguille; car je ne reçois plus vos lettres que deux à la fois le vendredi. Comme je venais de me promener avant-hier, je trouvai au bout du mail le *Frater*, qui se mit à deux genoux aussitôt qu'il m'aperçut, se sentant si coupable d'avoir été trois semaines sous terre, à chanter *matines*, qu'il ne croyait pas me pouvoir aborder d'une autre façon : j'avais bien résolu de le gronder, et je ne sus jamais où trouver de la colère; je fus fort aise de le voir; vous savez comme il est divertissant; il m'embrassa mille fois; il me donna les plus méchantes raisons du monde, que je pris pour bonnes : nous causons fort, nous lisons, nous nous promenons, et nous achèverons ainsi l'année, c'est-à-dire le reste. Nous avons résolu d'offrir notre chien de guidon, et de souffrir encore quelque supplément, selon que le roi l'ordonnera :

[1] Le père Maimbourg, auteur de l'*Histoire des Croisades*.
[2] On peut voir ce portrait à la suite des *Mémoires de Mademoiselle*.

si le chevalier de Lauzun[1] veut vendre sa charge entière, nous le laisserons trouver des marchands de son côté, comme nous en chercherons du nôtre, et nous verrons alors à nous accommoder.

Nous sommes toujours dans la tristesse des troupes qui nous arrivent de tous côtés avec M. de Pommereuil : ce coup est rude pour les grands officiers; ils sont mortifiés à leur tour, c'est-à-dire le gouverneur, qui ne s'attendait pas à une si mauvaise réponse sur le présent de trois millions. M. de Saint-Malo est revenu ; il a été mal reçu aux états : on l'accuse fort d'avoir fait une méchante manœuvre à Saint-Germain ; il devait au moins demeurer à la cour, après avoir mandé ce malheur en Bretagne, pour tâcher de ménager quelque accommodement. Pour M. de Rohan, il est enragé, et n'est point encore revenu ; peut-être qu'il ne reviendra pas. M. de Coulanges me mande qu'il a vu le chevalier de Grignan, qui s'accommode mal de mon absence : je suis plus touchée que je ne l'ai encore été, de n'être pas à Paris, pour le voir et causer avec lui. Mais savez-vous bien, ma chère, que son régiment est dans le nombre des troupes qu'on nous envoie? ce serait une plaisante chose s'il venait ici ; je le recevrais avec une grande joie.

J'ai fort envie d'apprendre ce qui sera arrivé de votre procureur du pays ; je crains que M. de Pomponne, qui s'était mêlé de cette affaire, croyant vous obliger, ne soit un peu fâché de voir le tour qu'elle a pris ; cela se présente en gros comme une chose que vous ne voulez plus, après l'avoir souhaitée ; les circonstances qui vous ont obligés à prendre un autre parti ne sauteront pas aux yeux, du moins je le crains, et je souhaite me tromper. Il me semble que vous devez être bien instruite des nouvelles, à cette heure que le chevalier est à Paris. M. de Coulanges vient de re-

[1] François de Nompar de Caumont, né en 1647.

cevoir un violent dégoût : M. Le Tellier a ouvert sa bourse à Bagnols, pour lui faire acheter une charge de maître des requêtes, et en même temps lui donne une commission qu'il avait refusée à M. de Coulanges, et qui vaut, sans bouger de Paris, plus de deux mille livres de rente : voilà une mortification sensible, et sur quoi, si madame de Coulanges [1] ne fait rien changer par une conversation qu'elle doit avoir eue avec ce ministre, Coulanges est très résolu de vendre sa charge (de maître des requêtes) : il m'en écrit outré de douleur. Vous savez très bien les espérances de la paix : les gazettes ne vous manquent pas, non plus que les lamentations de cette province. M. le cardinal me mande qu'il a vu le comte de Sault, Renti et Biran [2] : il a si peur d'être l'ermite de la foire, qu'il est allé passer l'avent à Saint-Mihel. Parlez-moi de vous, ma chère enfant : comment vous portez-vous ? votre teint n'est-il point en poudre ? êtes-vous belle, quand vous voulez ? enfin je pense mille fois à vous, et vous ne me sauriez trop parler de ce qui vous regarde. Je laisse la plume à cet honnête garçon, et je vous embrasse de tout mon cœur.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Que veut-on dire de cet honnête garçon ? On ne me trouve pas bon à jeter aux chiens, parceque je suis quinze jours à faire cent cinquante lieues de pays ; et quand je me serais un peu arrêté en chemin, serait-ce un grand malheur ? Cependant, on gronde contre moi, on jure, parceque qu'on ne me voit point, et qu'on ne jouit point des charmes de ma présence; voilà ce que c'est que d'être trop charmant : ah! mon père ! pourquoi me faisiez-vous si beau ?

1 Madame de Coulanges était nièce de madame Le Tellier.

2 Le comte de Sault, qui fut depuis duc de Lesdiguières ; — le marquis de Renti, de la maison de Croy ; — le marquis de Biran, qui fut depuis duc de Roquelaure, et maréchal de France. (M.)

[redacted]

'ai reçu votre lettre ; et l'amitié tendre et solide que vous i'avez toujours témoignée me faire croire, sans beaucoup e peine, que vous vous intéressez autant que vous dites à état de mes affaires : ma mère vous dit précisément de uoi il est question. Vous croyez bien que je n'achèterai as la charge de M. de Lauzun, et que je ne me ruinerai as de fond en comble, pour en avoir deux très subalternes. 'oilà où j'en suis, pour n'avoir pas voulu opiniâtrément uivre votre conseil ; mais, en vérité, c'est une faute qui evrait être expiée par sept ans de purgatoire, dont il y en eu six de passés sous M. de La Trousse, et qui ne mérj-ait pas un enfer perpétuel comme celui que j'envisage, si)ieu n'y met la main : enfin, pour cette fois, je suivrai 'avis des bonnes têtes qui nous gouvernent. J'ai entendu arler de tous vos triomphes de Provence; je ne saurais ous dire tout l'intérêt que j'y prends. Je vous embrasse rès tendrement, ma chère petite sœur : voyez comme vous n avez toujours usé avec moi; voyez tout ce que vous ivez voulu faire pour moi, contre vos propres intérêts; ouvenez-vous combien on vous a dit que vous étiez aima-le et estimable, et vous pourrez comprendre à peu près omme je suis pour vous.

MADAME DE SÉVIGNÉ CONTINUE.

Ma chère fille, Bourdelot m'a envoyé des vers qu'il a faits la louange de M. le prince et de M. le duc[1] ; il vous les nvoie aussi. Il m'écrit qu'il n'est point du tout poëte ; je uis bien tentée de lui répondre : Et pourquoi donc faites-ous des vers? qui vous y oblige? Il m'appelle *la mère des Amours*, mais il a beau dire, je trouve ses vers méchants :

1 L'abbé Bourdelot, médecin du grand Condé, lui plaisait beaucoup par a gaieté, et même sa familiarité. La reine Christine l'avait goûté beaucoup. Elle se mit en tête d'apprendre à jurer, voulant, disait-elle, tout savoir. Ce fut Bourdelot qu'elle prit pour maître. (A. G.)

je ne sais si c'est que les louanges me font mal au cœur, comme elles auront fait à M. le prince. Madame de Villars vous embrasse et vous aime : que dites-vous de ce chemin? Je me fie à vous pour dire une amitié pour moi au triste voyageur. J'embrasse la pauvre petite *Dague*. Le bon abbé vous est acquis ; et moi, ma chère petite, ne vous suis-je pas acquise ?

437. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 8 décembre 1673.

J'attendais deux de vos paquets par le dernier ordinaire, et je n'en ai point reçu du tout. Quand les postes tarderaient, comme je le crois bien présentement, j'en devrais toujours avoir reçu un ; car je ne compte jamais que vous m'ayez oubliée. Cette confiance est juste, et je suis assurée qu'elle vous plaît ; mais comme les pensées noires voltigent assez dans ces bois, j'ai d'abord voulu être en peine de vous ; mais le bon abbé et mon fils m'assurent que vous m'auriez fait écrire. Je ne veux point demeurer sur cette crainte ; elle est trop insupportable, je veux me prendre à la poste de tout, quoique je ne comprenne rien à l'excès de ce déréglement, et espérer demain de vos nouvelles ; je les souhaite avec l'impatience que vous pouvez vous imaginer.

D'Hacqueville est enrhumé avec la fièvre ; j'en suis en peine ; car je n'aime la fièvre à rien : on dit qu'elle *consume*, mais c'est la vie. Quoiqu'on dise *les d'Hacqueville*, il n'y en a, en vérité, qu'un au monde comme le nôtre. N'a-t-il point déja commencé de vous parler d'un voyage incertain que le roi doit faire en Champagne ou en Picardie? Depuis que ses gens, pour notre malheur, ont commencé à répandre une nouvelle de cet agrément, c'est pour trois mois ; il faut voir aussi ce que je fais de cette feuille volante qui s'appelle les *Nouvelles*. Pour la lettre de d'Hacqueville, elle est tellement pleine de mon fils, et de ma

[redacted]

fille, et de notre pauvre Bretagne, qu'il faudrait être dénaturée pour ne se pas crever les yeux à la déchiffrer[1]. M. de Lavardin est mon résident aux états; il m'instruit de tout; et comme nous mêlons quelquefois l'italien dans nos lettres, je lui avais mandé, pour lui expliquer mon repos et ma paresse ici :

...... D'ogni oltraggio, e scorno
La mia famiglia, e la mia greggia illese
Sempre qui fur, nè strepito di Marte,
Ancor turbò questa remota parte[2].

A peine ma lettre a-t-elle été partie, qu'il est arrivé à Vitré huit cents cavaliers, dont la princesse est bien mal contente. Il est vrai qu'ils ne font que passer; mais ils vivent, ma foi, comme dans un pays de conquête, nonobstant notre bon mariage avec Charles VIII et Louis XII[3]. Les députés sont revenus de Paris. M. de Saint-Malo, qui est Guémadeuc, votre parent, et sur le tout *une linotte mitrée*, comme disait madame de Choisy, a paru aux états, transporté et plein des bontés du roi, et surtout des honnêtetés particulières qu'il a eues pour lui, sans faire nulle attention à la ruine de la province, qu'il a apportée agréablement avec lui : ce style est d'un bon goût à des gens pleins, de leur côté, du mauvais état de leurs affaires. Il dit que Sa Majesté est contente de la Bretagne et de son présent, qu'elle a oublié le passé, et que c'est par confiance qu'on envoie ici huit mille hommes; comme on envoie un équipage chez soi quand on n'en a que faire. Pour M. de Rohan, il a des manières toutes différentes, et qui ont plus de l'air d'un bon compatriote. Voilà nos chiennes de nouvelles; j'ai envie de savoir des vôtres, et ce qui sera arrivé

1 L'écriture de M. d'Hacqueville était de la plus grande difficulté. (P.)

2 *Gerusalemme liberata*, canto VII, st. 8.

3 Le mariage d'Anne, duchesse de Bretagne, qui, ayant épousé Charles VIII, et ensuite Louis XII, son successeur, réunit ce duché à la France. (A. G.)

de votre procureur du pays. Vous ne devez pas douter que les Janson n'aient écrit de grandes plaintes à M. de Pomponne ; je crois que vous n'aurez pas oublié d'écrire aussi et à madame de Vins qui s'était mêlée d'écrire pour Saint-Andiol. C'est d'Hacqueville qui doit vous servir et vous instruire de ce côté-là. Je vous suis inutile à tout, *in questa remota parte;* c'est un de mes plus grands chagrins : si jamais je me puis revoir à portée de vous être bonne à quelque chose, vous verrez comme je récompenserai le temps perdu. Adieu, ma très chère et très aimée, je vous souhaite une parfaite santé ; c'est le vrai moyen de conserver la mienne que vous aimez tant : elle est très bonne. Je vous embrasse très tendrement, et vous dirais combien mon fils est aimable et divertissant : mais le voilà, il ne faut pas le gâter.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je n'aurais rien à vous dire aujourd'hui, ma petite sœur, après ce que je vous mandai il y a trois jours, si nous n'avions passé l'après-dînée avec mademoiselle du Plessis, qui est toujours charmante et divine ; l'illustre fille dont j'ai à vous entretenir a quelque chose de si étrangement beau et de si furieusement agréable, qu'elle peut aller de pair avec l'aimable Tisiphone. Une lèpre qui lui couvre la bouche est jointe à cette prunelle qui fait souhaiter un parasol au milieu des brouillards, et tout son désespoir est que cela l'empêche de baiser ma mère à tous les quarts d'heure ; elle a eu une manière de peste sur le bras qui l'a retenue longtemps chez elle ; *je me suis laissé dire* [1] que les Rochers n'en valaient pas moins. Présentement nous sommes dans l'espérance qu'elle aura la fièvre quarte ; elle nous en a fait ses plaintes, et les recommençait à tout moment pour attirer notre compassion : elle a voulu nous montrer la force

[1] Locution de mademoiselle du Plessis, répétée par ironie. (M.)

[redacted]

de son esprit, disant qu'elle était toute résolue à passer son hiver avec deux jours de santé et un de maladie. Pour nous, nous nous sommes jugés en même temps attaqués de la fièvre double-tierce, et nous sommes assez fâchés de prévoir que nous aurons, par son moyen, deux jours de maladie contre un de santé : du reste, les Rochers sont assez agréables. Ma mère continue à signaler ses bontés pour cette maison, en y faisant des merveilles. Le *bien bon* a aligné des plans toute cette après-dînée : la chapelle est faite, on y dira la messe dans huit jours. Dieu nous conserve, ma pètite sœur, une si bonne mère et un si bon oncle. Je ne vous dis rien de ma charge, tout ira bien à force de mal aller. Je vous embrasse mille fois, et M. de Grignan, que j'aime et honore parfaitement. Ma mère vient de s'écrier : Ah, mon Dieu ! je n'ai rien dit à ce *matou* ; je ne sais de qui elle parle, mais elle m'a dit après : Mon fils, faites mes compliments à M. de Grignan.

438. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 11 décembre 1675

Il n'y a qu'à avoir un peu de patience, ma très chère, on trouve ce que l'on desire. J'ai reçu deux de vos paquets que je devais avoir déja reçus : mais enfin les voilà ; et vous ne vous trompez pas, si vous croyez qu'ils font présentement ma plus sensible joie. Je vous remercie de comprendre un peu, malgré votre philosophie, toutes les pensées que je puis avoir sur les distances infinies qui nous séparent : vous les sentez donc, et vous êtes frappée comme moi de cette disposition de la Providence ; mais vous l'envisagez avec plus de courage que moi ; car cette dureté m'est toujours nouvelle. Je me souviens sans cesse du passé, dont le présent et l'avenir ne me consolent point : voilà un champ bien ample pour exercer un cœur aussi tendre et aussi peu fortifié que le mien. J'ai fait mille fois réflexion

à ces bonnes dames qui ont su faire leur devoir de leur goût. La Troche a si bien repétri et refagoté sa fortune, qu'elle s'est établie dans cette bonne ville de Paris, y faisant le siége de son empire, et le lieu de toutes ses affaires : elle a établi son fils à la cour, contre vent et marée, et se fait un attachement d'être auprès de lui. Pour la Marbeuf, elle avait un peu commencé du temps de son mari, et elle ne se contraint plus présentement : elle va louer une maison pour cent ans, et baise très humblement les mains à la pauvre Bretagne. Et vous, ma chère fille, qui êtes née et élevée dans ce pays, vous que j'ai toujours aimée et souhaité d'avoir près de moi, voyez quel orage vous jette au bout du monde. Quand on veut achever sa lettre, il faut passer vite sur cet endroit, et reprendre des forces, dans l'espérance de quelque changement. Nous avons des visions, d'Hacqueville et moi, qui sont très bonnes ; ce n'est pas ici le temps de vous les écrire.

Venons aux malheurs de cette province : tout y est plein de gens de guerre ; il y en aura à Vitré, malgré la princesse : MONSIEUR l'appelle sa bonne, sa chère tante ; je ne trouve pas qu'elle en soit mieux traitée. Il en passe beaucoup par la Guerche, qui est au marquis de Villeroi, et il s'en écarte qui vont chez les paysans, les volent et les dépouillent. C'est une étrange douleur en Bretagne que d'éprouver cette sorte d'affliction, à quoi ils ne sont pas accoutumés. Notre gouverneur a une amnistie générale : il la donne d'une main, et de l'autre, huit mille hommes qu'il commande, comme vous : ils ont leurs ordres. M. de Pommereuil[1] vient, nous l'attendons tous les jours ; il a l'inspection de cette petite armée, et pourra bientôt se vanter d'y joindre un assez beau gouvernement : c'est le plus honnête homme et le plus bel esprit de la robe ; il est fort de mes amis ; mais je doute qu'il soit aussi bon à l'user que

[1] Auguste Robert de Pommereuil, intendant de Bretagne.

[redacted]

votre intendant, que vous avez si bien apprivoisé; je crains qu'on ne le change. Je ne puis vous mander aujourd'hui des nouvelles de Languedoc, comme vous en souhaitez, contentez-vous de celles de Guyenne : je trouve qu'ils sont bien protégés, et qu'on s'adoucit fort pour eux ; nous ne sommes pas si heureux ; nos protections, si nous en avions, nous feraient plus de mal que de bien, par la haine de deux hommes. Je crois que nous ne laisserons pas de trouver, ou du moins de promettre toujours les trois millions, sans que notre ami (*M. d'Harouïs*) soit abîmé, car il s'est coulé une affection pour lui dans les états, qui fait qu'on ne songe qu'à l'empêcher de périr. Il me semble qu'en voilà assez sur ce chapitre.

Je suis aise que vous ne soyez point retournée à Grignan ; c'est de la fatigue et de la dépense : cette sagesse et cette règle, dont le *bien bon* vous rend mille graces, ont empêché ce mouvement. Mandez-moi si les petits enfants ne viennent pas vous trouver. Nous avons ici un temps admirable : nons faisons des allées nouvelles d'une grande beauté. Mon fils nous amuse, et nous est très bon : il prend l'esprit des lieux où il est, et ne transporte de la guerre et de la cour, dans cette solitude, que ce qu'il en faut pour la conversation. Quand il ne pleut point, nous sommes bien moins à plaindre qu'on ne pense de loin ; le temps que nous avons destiné ici passera comme un autre. Ma lettre n'a pas été jusqu'à M. de Louvois; tout se passe entre Lauzun et nous : s'il veut prendre le guidon, nous offrons un léger supplément; s'il veut vendre sa charge entière, contre toute sorte de raison, qu'il cherche un marchand de son côté, comme nous du nôtre : voilà tout.

J'ai écrit au chevalier, pour m'affliger avec lui de ce qu'il ne m'a pas trouvée à Paris : nous ferions de belles lamentations sur notre société de l'année passée, et nous replenrerions fort bien M. de Turenne. Je ne sais quelle idée

vous avez de la princesse[1]; elle n'est rien moins qu'*Artémise*; elle a le cœur comme de cire, et s'en vante, disant assez plaisamment qu'elle a le cœur ridicule; cela tombe sur le général, mais le monde en a fait des applications particulières; j'espère que je mettrai des bornes à cette ridiculite par tous les discours que je fais, comme une innocente, de l'horreur qu'il faut avoir pour les femmes qui poussent cette tendresse un peu trop loin, et du mépris que cela leur attire : je dis des merveilles, et l'on m'écoute, et l'on m'approuve tout autant que l'on peut. Je me crois obligée, en conscience, à lui parler sur ce ton-là, et je veux avoir l'honneur de la redresser.

Ce que vous dites sur *Fidèle*[2] est fort plaisant et fort joli; c'est la vraie conduite d'une coquette, que celle que j'ai eue : il est vrai que j'en ai la honte, et que je m'en justifie, comme vous avez vu : car il est certain que j'aspirais au chef-d'œuvre de n'avoir aimé qu'un chien, malgré les *maximes* de M. de La Rochefoucauld[3], et je suis embarrassée de *Marphise*; je ne comprends pas ce qu'on en fait; quelle raison lui donnerai-je? cela jette insensiblement dans les menteries; tout au moins, je lui conterai bien toutes les circonstances de mon nouvel engagement : enfin, c'est un embarras où j'avais résolu de ne me jamais trouver : c'est un grand exemple de la misère humaine; ce malheur m'est arrivé par le voisinage de Vitré.

Je suis lasse à mourir de la fadeur des nouvelles; nous avons bien besoin de quelque événement, comme vous dites, aux dépens de qui il appartiendra; puique ce ne peut plus être la mort de M. de Turenne, *vogue la galère*.

[1] La princesse de Tarente. Elle avait perdu son mari le 14 septembre 1672. (P.)

[2] C'est le petit chien dont il est parlé ci-devant, lettre du 13 novembre. (P.)

[3] M. de La Bruyère a dit, après M. de La Rochefoucauld, qu'il était plus rare de trouver une femme qui n'eût eu qu'un amant, que d'en trouver une qui n'en eût point eu. (P.)

Vous me dites des choses admirables ; je les lis , je les admire, je les crois; et tout de suite vous me mandez qu'il n'y a rien de plus faux ; je reconnais bien le style et le bavardage des provinces. Vous jugez superficiellement de celui qui gouverne celle-ci, quand vous croyez que vous feriez de même; non, vous ne feriez point comme il a fait, et le service du roi ne le voudrait pas. Ah, que vous aviez bon esprit l'hiver passé ! ce n'est point ici le temps de penser aux députations ; faisons la paix, et puis nous penserons à tout.

Pour la religion des juifs, je le disais en lisant leur histoire : *Si Dieu m'avait fait la grace d'y être née* [1], je m'y trouverais mieux qu'en toute autre, hormis la bonne ; je la trouve magnifique : vous devez l'aimer encore plus par cette année de repos et de robes-de-chambre, où vous seriez un exemple de piété dans votre grand fauteuil : jamais sabbat n'aurait été mieux observé. Ripert a reçu *les Essais de morale;* il y a plusieurs traités, et surtout un qui me plaît plus que les autres, vous le devinerez. Je suis ravie de votre bonne santé et de votre beauté ; car je vous aime toute. Cette pommade vient de votre petite femme, à qui vous l'aviez demandée ; vous vous en êtes toujours bien trouvée en Provence : mais dans un autre pays, la pommade est trop engraissante. Je vous souhaite souvent à l'air de ces bois, qui nourrit le teint comme à Livry, hormis qu'il n'y a point de serein, et que l'air est admirable : nous y parlons souvent de vous ; mais, ma fille, nous ne vous y voyons pas, ni vous nous ; c'est ce qui est assurément bien cruel : je ne m'accoutumerai jamais à cet horrible éloignement. Le *bien bon* vous loue fort de votre habileté et du soin que vous avez de payer vos arrérages : c'est tout, c'est *la loi et les prophètes*. Puisque M. de Grignan est si sage, je l'embrasse malgré sa barbe ; elle est

1 C'est à propos d'un mot de M. de R....., qui avait dit : *Si Dieu m'eût fait la grace d'être né Turc, je mourrais Turc.* (P.)

bien quelquefois comme la cour de MONSIEUR, et la barbe de votre petit frère s'en veut mêler aussi ; je plains la pauvre Montgobert. Mandez-m'en toujours des nouvelles, et de votre jeu. Il me semble que je vous vois, avec vos petits doigts, tirer des primes ; tous ces temps sont derrière nous : il faut en revenir à dire que le bien et le mal font le même chemin : mais ils nous laissent de différents souvenirs. Vous avez fait un dîner de grand appareil : où étais-je ? car je connais tout ; je vois d'ici toutes les grandeurs bien rassemblées. Vous dites des merveilles sur le mariage du petit prince (*de Marsan*) et de la maréchale : il est vrai que la disproportion était grande : mais que savez-vous, s'il en est échappé ? En vérité, vous n'avez pas besoin de mes lettres pour écrire ; vous discourez fort bien sans avoir un thème. Vous me ravissez de me parler de la vivacité de la *Pantoufle* [1] ; vos réflexions sont admirables sur le passé, et sur cet écueil qu'elle trouve sur la fin de sa vie ; cela doit faire trembler : assurément la tête de leurs chevaux se heurtera, en arrivant à Paris, chacun de son côté. Il en faut revenir à Solon : *Nulle louange avant la mort :* cela est bien contraignant pour moi, qui aime à louer ce qui est louable ; le moyen d'attendre ? J'irai toujours mon train, quitte à changer quand on changera. Adieu, ma très chère et très aimable ; vous ne sauriez être plus parfaitement aimée que vous l'êtes de moi.

439. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 15 décembre 1675.

Ah ! mon enfant, que je viens bien de me promener dans *l'humeur de ma fille !* il n'est point question en ce pays de

[1] C'est probablement la marquise de Soliers, dont elle dit dans une autre lettre : « Je vis hier madame de *Souliers*, avec qui j'ai raisonné *pantoufle* « assez longtemps. »

[redacted]

'*humeur de ma mère* [1]. Je viens de ces bois; vraiment ces allées sont d'un agrément à quoi je ne m'accoutume point. Il y en a six que vous ne connaissez point du tout, mais celles que vous connaissez sont fort embellies par la beauté du plant. Le mail est encore plus beau que tout le reste, et c'est l'*humeur de ma fille*. Il fait présentement doux et sec; j'y suis demeurée au-delà de l'entre-chien-et-loup, mais c'est parcequ'aujourd'hui il ne passe point de troupes; car, quand il en vient à Vitré, on m'oblige, contre mon gré, à me retirer une heure plus tôt. C'est là, ma très chère, où j'ai bien le loisir de vous aimer; je comprends très bien que vous n'avez pas toujours ce temps-là; il en faut jouir quand on peut; vous êtes au milieu de mille choses qui empêchent fort qu'on ne puisse trouver sa tendresse à point nommé; mais il est vrai que trois jours après, il me paraît que vous vous acquittez bien de votre promesse de m'aimer une autre fois, et je crois qu'en vérité vous m'aimez beaucoup.

Je suis ravie que vous ayez Roquesante; c'est, sans offenser tout le reste, le plus honnête homme de Provence, et celui dont l'esprit et le cœur sont les plus dignes de votre amitié : vous m'avez fort obligée de lui faire mes compliments, sans attendre trois semaines; il y a des choses sur quoi on peut répondre aisément. Ne m'oubliez pas, sur toute chose, auprès de votre très digne cardinal (*Grimaldi*) : Dieu vous le conserve encore cent ans : je crois qu'il a bien été de ceux qui ont recloué le chapeau sur la tête du nôtre.

Vous m'étonnez, en me disant que mes lettres sont bonnes; je suis ravie qu'elles vous plaisent; vous savez comme je suis là-dessus : je ne vous dis rien des vôtres, de peur de *faire mal au gras des jambes du gros abbé* [2]; mais

[1] Nom d'une allée des jardins de l'abbaye de Livry. (M.)

[2] Quand l'abbé de Pontcarré était importuné de quelque discours qu'on tenait devant lui, il disait *qu'on lui faisait mal au gras des jambes*. (P.)

sans cela je saurais bien qu'en dire : je vous en montrerai, et vous en jugerez. Vous croyez bien aisément que je ne souhaite rien tant que de raccommoder Fontainebleau avec moi; je ne saurais encore soutenir la pensée du mal qu'il m'a fait [1], et vous êtes bien juste, quand vous croyez que mon amitié n'est jamais moindre que ce jour-là, quoiqu'elle ne fasse point tant de bruit. Vous avez donc vu cet abbé de La Vergne [2] et les *Essais de morale*; ceux que je vous envoie arrivent à peu près aussi diligemment que nos réponses. Le traité de *tenter Dieu* me paraît le plus utile, et celui *de la ressemblance de l'amour-propre et de la charité*, le plus lumineux, pour parler leur langage; mandez-moi ce que vous en pensez. Je vous trouve bien à votre aise dans votre fauteuil; il ne serait question que de voir entrer quelqu'un qui ne fût point à Aix. Hélas! vous souvient-il de tout ce qui entrait l'hiver passé? Vous avez touché bien droit à ce qui fait mon indifférence pour mon retour; elle est telle que, sans les affaires que nous avons à Paris [3], je ne verrais aucun jour que je voulusse prendre plutôt qu'un autre pour quitter cet aimable désert; mais plusieurs raisons nous déterminent à prendre nos mesures de sorte que nous arrivions à Paris au commencement du carême; c'est le vrai temps pour plaider, et je suis à peu près comme la comtesse de Pimbèche : j'espère que tout ira bien. Puisque vous voulez savoir la suite de l'affaire que j'ai avec Meneuf, c'est qu'il est au désespoir que nous lui ayons donné une haute justice, parcequ'il n'a plus de prétexte pour ne pas achever de me payer; il avait compté sur une remise de cinq ou six mille francs, qui s'évanouit par ce papier qui était entre les mains de Vaillant, sans que la vertu lui en fût connue : c'est à l'abbé que j'ai encore cette obligation,

[1] C'est là que madame de Sévigné s'était séparée de sa fille. (A. G.)

[2] Pierre de La Vergne-Tressan, aussi illustre par ses vertus et sa piété que par sa naissance. (P.)

[3] Le procès entre M. de Grignan et le marquis de Mirepoix.



parcequ'il est écrit que j'en dois avoir de toutes les sortes au *bien bon*. J'attends la fin de cette petite affaire; c'est un plaisir de voir les convulsions de la mauvaise foi, qui ne sait plus où se prendre, et qui est abandonnée de tous ses prétextes. Je ne comprends rien à mon Berbisy, il me mande positivement qu'il vous a envoyé des *moyeux* [1] : je m'en vais lui écrire, car j'aime bien les voir gober à M. de Grignan. Je l'embrasse pendant que le voilà, quand ce serait le troisième jour de sa barbe épineuse et cruelle : on ne peut pas s'exposer de meilleure grace. J'avais bien résolu de traiter le chevalier de la même sorte, mais je crains bien que nous n'ayons que son régiment. J'avais dessein de vous dire que si je le tenais ici, je le mangerais de caresses; mais vous me le dites, je n'ai qu'à vous avouer que vous avez raison, et que j'aimerais fort à le voir ici; pourvu qu'il ne plût point à verse, je suis assurée qu'il ne s'y ennuierait point. Parlez-moi, ma chère petite, de votre jeu, de votre santé; je n'ai point été longtemps en peine de votre rhume : ce ne fut pas l'ordinaire d'après que la poste me manqua. J'ai reçu, depuis huit jours, quatre paquets, deux à la fois; il ne s'en perd aucun : pour le dérangement, il faut s'y résoudre. Ne mandez point à Paris que je n'irai pas si tôt; ce n'est pas que je craigne que quelqu'un ne se pende; mais c'est que je ne veux pas donner cette joie à qui vous savez [2]. Adieu, ma chère enfant; vous ne sauriez vous tromper, quand vous croyez que je vous aime de tout mon cœur. Voilà le petit *Frater* qui va vous dire ce que je fais les jours maigres, et comme on a dit aujourd'hui la première messe dans notre chapelle; car, quoiqu'il y ait quatre ans qu'elle soit bâtie, elle était dénuée de bien des choses, et nous ne pouvions nous en servir. Le *bien bon* vous aime et vous conjure d'être toujours habile, comptante, calculante et supputante, car c'est tout : et qu'im-

[1] Espèce de prune qu'on fait sécher.

[2] Au marquis de Mirepoix.

porte d'avoir de l'argent, pourvu qu'on sache seulement combien il est dû. Vos fermiers font bien mieux leur devoir que les nôtres ; vous payez vos arrérages mieux qu'aucune personne de la cour, c'est ce qui fait un grand honneur et un grand crédit. Je m'ennuie de n'entendre point parler du mariage de votre belle-fille ; M. d'Ormesson marie son fils à une jeune veuve, afin qu'il n'y en ait pas deux ensemble ; je vous manderai quand il faudra lui écrire. Nos états sont finis ; il nous manque neuf cent mille francs de fonds : cela me trouble, à cause de M. d'Harouïs. On a retranché toutes les pensions et gratifications à la moitié. M. de Rohan n'osait, dans la tristesse où est cette province, donner le moindre plaisir ; mais M. de Saint-Malo[1], *linotte mitrée*, âgé de soixante ans, a commencé, vous croyez que c'est les prières de quarante heures ; c'est le bal à toutes les dames, et un grand souper : ç'a été un scandale public. M. de Rohan, honteux, a continué, et c'est ainsi que nous chantons en mourant, semblables au cygne : car mon fils le dit, et il cite l'endroit où il l'a lu ; c'est sur la fin de Quinte-Curce.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Ma tante de Biais m'a appris cette érudition ; mais elle ne m'a point appris ce que je fis hier, dont je vais vous rendre compte. Vous savez, ou du moins vous vous doutez que je ne passe pas ma vie aux Rochers, et qu'ainsi toutes les histoires du pays ne me sont pas extrêmement familières. Il vint donc une grande assemblée de recteurs pour assister à la cérémonie de notre chapelle. M. du Plessis était parmi. Je crus qu'il était à propos de parler des gens du métier, et je commençai par demander des nouvelles de M. de Villebrune[2] ; on me dit qu'il était réfugié en

[1] Sébastien de Guémadeuc, évêque de Saint-Malo, mort en 1702. (P.

[2] Ce Villebrune, après avoir été capucin, se fit médecin : madame de Se

[redacted]

Basse-Bretagne, et qu'il avait perdu son bénéfice : là-dessus me voilà à prendre la parole, et à dire que je m'étais bien douté qu'il ne le garderait guère, et qu'il se trouverait bientôt quelque drôle éveillé qui le lui ôterait, et puis je me mets sur la friperie de Villebrune; j'assure que des capucins m'en ont parlé d'une étrange manière; que sa vie rendait croyable tout ce qu'on m'en avait dit, et qu'un compère qui avait jeté le froc aux orties ne devait pas être de trop bonnes mœurs. Ce beau discours faisait deux fort bons effets : le premier, c'est que l'abbé du Plessis, par une ingratitude horrible, a fait perdre le bénéfice à Villebrune; et le second, c'est que le recteur de Bréal [1], qui faisait la cérémonie, a été capucin lui-même : ainsi mes paroles étaient une épée tranchante à deux côtés, selon les paroles de l'Apocalypse, dont je ne croyais pas que la lecture dût jamais produire cet effet en moi. Autre érudition : vendredi dernier était le premier jour maigre que j'avais passé ici; et je demandai, jeudi au soir, à ma mère, comment elle faisait les vendredis. Mon fils, dit-elle, je prends une beurrée, et je chante : ce qu'il y a de bon ou de mauvais, c'est que cela est au pied de la lettre.

Ma mère vous conseille d'écrire un mot à madame de La Fayette, sur l'abbaye [2] que le roi lui a donnée depuis peu; elle l'en alla remercier mercredi dernier : Sa Majesté reçut son compliment avec beaucoup d'honnêteté; et madame de La Fayette lui embrassa les genoux avec la même tendresse qui lui fit verser des larmes pour le péril que M. le duc devait courir dans cinq ou six mois. Elle vit madame de Montespan; M. du Maine lui parla, et tant de prospérités ont valu à ma mère une lettre de deux pages : voici qui est un peu *Ravaillac*. Adieu, ma petite sœur;

vigné l'aimait beaucoup en cette dernière qualité. Il faut voir sur ce *bénéfice* la lettre du 3 juillet 1676.

1 Bréal est le nom d'une paroisse située à une lieue des *Rochers*.

2 L'abbaye de Dalon, dont son grand-oncle, l'évêque de Limoges, s'était démis. (M.)

[redacted]

aimez-moi toujours un peu, et obtenez-moi la même grace de M. de Grignan : dites-lui que je l'honore, que je l'aime, et que, ne pouvant l'imiter par les qualités aimables, je tâche au moins à faire en sorte que ma barbe ressemble à la sienne, autant qu'il est en mon pouvoir ; trop heureux si je pouvais lui donner la couleur du corbeau, qui le fait paraître à vos yeux et aux miens un parfait Adonis.

La *divine* Plessis est toujours malade ; c'est aujourd'hui le jour de notre accès : plaignez-nous, car il doit être long : peut-être qu'il commencera dès dix heures. Nous avons eu tous ces derniers jours, en sa place, une petite personne fort jolie, dont les yeux ne nous faisaient point souvenir de ceux de la *divine*. Nous avons remis, par son moyen, le reversis sur pied ; et au lieu de *biguer*, nous disons *bigler*. J'espère que le plaisir de dire aujourd'hui cette sottise devant la Plessis, nous consolera de sa présence : elle vous salue avec sa roupie ordinaire. Pour vous montrer la vieillesse et la capacité de la petite personne qui est avec nous, c'est qu'elle nous vient d'assurer que le lendemain de la veille de Pâques était un mardi ; et puis elle s'est reprise, et a dit : C'est un lundi ; mais comme elle a vu que cela ne réussissait pas, elle s'est écriée : Ah ! mon Dieu ! que je suis sotte ! c'est un vendredi : voilà où nous en sommes. Si vous aviez la bonté de nous mander quel jour vous croyez que c'est, vous nous tireriez d'une grande peine.

Si vous trouvez quelque embarras dans les dates, c'est que ma mère vous écrivit hier au soir au sortir du mail, et moi, je vous écris ce matin en y allant tuer des écureuils.

440. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 18 décembre 1675.

Je viens d'écrire à M. de Pomponne et à madame de Vins, parceque M. d'Hacqueville me l'a conseillé. Je crois

avoir pris le ton qu'il faut : j'envoie mes lettres ouvertes à ce dernier, qui est effrayé d'être seul contre tant de gens qui viennent fondre sur nous ; il craint que vous n'ayez négligé d'envoyer les défenses de vos amies ; il voit cette affaire au conseil, où M. Colbert a sa voix aussi bien que M. de Pomponne : il a voulu être soutenu de mes pauvres lettres, dont il fera ce qu'il voudra. Je regrette de n'être pas en lieu de pouvoir agir moi-même, non pas que je crusse faire mieux que d'Hâcqueville ; c'est qu'on est deux, et que j'aurais au moins le plaisir de faire quelques pas pour vous : mais la Providence n'a pas rangé ce bon office au nombre de ceux que j'ai dessein de vous rendre. Il est vrai que d'Hacqueville ne laisse rien à desirer ; je n'ai jamais vu des tons et des manières fermes et puissantes pour soutenir ses amis comme celles qu'il a : c'est un trésor de bonté, d'amitié et de capacité, à quoi il faut ajouter une application et une exactitude dont nul autre que lui n'est capable. J'attends donc la fin de cette affaire avec l'espérance que me donne la confiance que j'ai en lui ; cependant je ne laisserai pas d'ouvrir ses lettres désormais avec beaucoup d'émotion, parceque je m'intéresse à la conclusion de cette affaire, qui me paraît d'importance pour la Provence et pour vous. On ne vous conseille point de faire aucune représaille du côté de la noblesse ; ceux que vous pourriez attaquer en ont moins qu'ils ne pensent ; mais ils en ont plus qu'il ne nous en faut ; nous verrons. Je suis à une belle distance pour mettre mon nez dans tout cela. J'écrivis, il y a trois jours, à l'illustre *Sapho* [1] et à Corbinelli : ce n'est point par cet endroit que nous péririons ; je crains un ministre.

J'ai passé un jour a Vitré avec M. de Pommereuil, qui me dit, quasi devant la princesse, qu'il avait séjourné pour l'amour de moi. Il a fait un grand bruit des Malicorne et des Laval, de notre connaissance, et de l'amitié qu'il a

[1] Mademoiselle de Scuderi.

[redacted]

pour moi : je n'en avais rien dit ; car je hais ce style de dire toujours que tout est de nos amis : c'est un air de gueule enfarinée, qui n'appartient qu'à qui vous savez ; j'ai donc gardé mon petit silence, jusqu'à ce que M. de Pommereuil ait dit des merveilles, et alors j'ai dit qu'oui, et nous voilà dans des conversations infinies : nous fîmes une anatomie de toute la Bretagne, pendant que la princesse priait Dieu avec son petit troupeau. Il est reçu comme un Dieu, et c'est avec raison ; il apporte l'ordre et la justice pour régler dix mille hommes, qui, sans lui, nous égorgeraient tous. Sa commission n'est que jusqu'au printemps; il ne l'a prise que pour faire sa cour, et non pas pour faire sa fortune, qui va plus loin ; il ne songe qu'à faire plaisir; il vivra fort bien avec M. de Chaulnes, mais il fera valoir au maître les choses qu'il lui cédera pour vivre doucement; car il trouve que, pourvu qu'on ne cède point comme un sot, on fait sa cour de ne point faire d'incidents, parcequ'ils interrompent le service et l'unique but qu'on doit avoir, qui est d'aller au bien. Il me parla de vous, et j'en fus touchée comme on l'est de parler de soi-même.

Vous avez trouvé fort plaisamment d'où vient l'attachement qu'on a pour les confesseurs; c'est justement la raison qui fait qu'on parle dix ans de suite avec un amant; car, avec ces premiers, on est comme mademoiselle d'Aumale; on aime mieux dire du mal de soi que de n'en point parler. On me mande que cette *précieuse* [1] fera, à son retour, une grande figure [2]. Je suis étonnée de ce qu'on

[1] On voit que le mot *précieuse* est ici pris en mauvaise part; il avait donc changé de sens depuis la pièce de Molière, c'est-à-dire depuis environ seize ans. La remarque mérite une place dans l'histoire anecdotique de notre langue.

[2] Mademoiselle d'Aumale, sœur de madame de Schomberg, fut l'élève, l'amie, la confidente de madame de Maintenon. Elle se fit religieuse à Saint-Cyr. On connaît d'elle des mémoires sur madame de Maintenon; mais ces mémoires sont restés manuscrits, et n'existent que dans la bibliothèque de quelques amateurs.

[redacted]

m'apprend de madame de Maintenon; on dit qu'elle n'est plus si fort l'admiration de tout le monde, et que le proverbe a fait son effet en elle; mon amie de Lyon (*madame de Coulanges*) m'en paraît moins coiffée; la dame d'honneur (*madame de Richelieu*) même, n'a plus les mêmes empressements, et cela fait faire des réflexions morales et chrétiennes à ma petite amie [1] : ne parlez point de ceci. Je vous conseille de faire tenir un petit compliment, par d'Hacqueville, à madame de La Fayette, sur cette abbaye. Adieu, ma très chère enfant; il me semble que je ne vous aime point aujourd'hui, je vous aimerai une autre fois; voilà ce qui doit vous consoler. Parlez-moi des *Essais de morale;* n'est-ce pas un aimable livre?

441. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 20 décembre 1675.

Je ne saurais comprendre pourquoi je ne vous écris pas; car assurément c'est à moi à féliciter la nouvelle mariée de son nouveau mariage [2], à faire mes compliments au nouvel époux et au nouveau beau-père. Enfin tout est nouveau, mon cousin, hormis mon amitié pour vous, qui est fort ancienne, et qui me fait très souvent penser à vous et à tout ce qui vous touche. J'avais dans la tête que vous m'aviez promis de me mander des nouvelles de votre noce, et je pense que c'est cela que j'attendais : mais c'eût été un excès d'honnêteté; car, selon toutes les règles, c'est à moi à recommencer. J'ai été fort aise que vous ayez approuvé mon petit conte : j'ai trouvé aussi admirable celui de madame d'Heudicourt. Pour moi, je ne trouve point qu'il les faille bannir, quand ils sont courts et tout pleins de sel comme ceux que vous faites; car assurément per-

1 Je crois que c'est madame de Vins, belle-sœur de M. de Pomponne, qu'elle désigne par ce mot. (M.)

2 Le mariage de mademoiselle de Bussy avec le marquis de Coligny.

[redacted]

sonne ne peut atteindre à vos tons et à votre manière de conter; nous l'avons souvent dit, la belle Madelonne et moi. Mais parlons d'autre chose.

Vous ne voulez pas qu'on vous appelle comte; et pourquoi, mon cher cousin? ce n'est pas mon avis. Je n'ai encore vu personne qui se soit trouvé déshonoré de ce titre. Les comtes de Saint-Aignan, de Sault, du Lude, de Grignan, de Fiesque, de Brancas, et mille autres, l'ont porté sans chagrin. Il n'a point été profané comme celui de marquis. Quand un homme veut usurper un titre, ce n'est point celui de comte, c'est celui de marquis, qui est tellement gâté qu'en vérité je pardonne à ceux qui l'ont abandonné. Mais pour comte, quand on l'est comme vous, je ne comprends point du tout qu'on veuille le supprimer. Le nom de Bussy est assez commun, celui de comte le distingue, et le rend le nôtre où l'on est accoutumé; on ne comprendra point, ni d'où vous vient ce chagrin, ni cette vanité, car personne n'a commencé à désavouer ce titre. Voilà le sentiment de votre petite servante, et je suis assurée que bien des gens seront de mon avis. Mandez-moi si vous y résistez, ou si vous vous y rendez, et, en attendant, je vous embrasse, mon cher *Comte*.

Vous savez les misères de cette province : il y a dix ou douze mille hommes de guerre qui vivent comme s'ils étaient encore au-delà du Rhin. Nous sommes tous ruinés: mais qu'importe? nous goûtons l'unique bien des cœurs infortunés, nous ne sommes pas seuls misérables; on dit qu'on est encore pis en Guyenne.

Je serai à Paris au commencement du carême. Mon fils est ici depuis huit ou dix jours. Il est assez aise de se reposer de ses courses continuelles. Vous ai-je dit que parmi les louanges que le cardinal de Retz donnait à la maison de Langheac, il disait qu'elle était sans *médisance et sans chimère*.



— DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, samedi pour dimanche 22 décembre 1675.

suis venue ici, ma fille, pour voir madame de Chaul- et la petite personne[1], et M. de Rohan, qui s'en vont ris. Madame de Chaulnes m'a écrit pour me prier de enir dire adieu ici : elle devait venir dès hier ; et l'ex- qu'elle donne, c'est qu'elle craignait d'être volée par oupes qui sont par les chemins : c'est aussi que M. de n l'avait priée d'attendre à aujourd'hui ; et cependant, et poisson se perdent ; car dès jeudi on l'attendait. ouve cela un peu familier, après avoir mandé elle- e positivement qu'elle viendrait. Madame la princesse 'arente ne trouve pas ce procédé d'un trop bon goût, a raison ; mais il faut excuser des gens qui ont perdu amontane : c'est dommage que vous n'éprouviez la ième partie de ce qu'ils ont souffert ici depuis un mois. t arrivé dix mille hommes dans la province, dont ils été aussi peu avertis, et sur lesquels ils ont autant de voir que vous ; ils ne sont en état de faire ni bien ni à personne. M. de Pommereuil est à Rennes avec tous ; il est regardé comme un dieu, non pas que tous ogements ne soient réglés dès Paris ; mais il punit et èche le désordre ; c'est beaucoup. Madame de Rohan nadame de Coëtquen ont été fort soulagées. Madame rincesse de Tarente espère que MONSIEUR et MADAME eront soulager aussi : c'est une grande justice, puis- lle n'a au monde que cette terre, et qu'il est fâcheux, sa présence, de voir ruiner ses habitants. Nous nous erons, si la princesse se sauve. Voilà, ma très chère, grand article de la Bretagne : il en faut passer par-là : s connaissez comme cela frappe la tête dans les pro- es.

[1] Mademoiselle de Murinais, alors dame de Kerman. M.)

Je n'ai pas attendu votre lettre pour écrire à M. de Pomponne et à madame de Vins; je l'ai fait tout de mon mieux; j'en avais demandé conseil à d'Hacqueville, qui me paraît espérer beaucoup de ce côté-là. Ne vous retenez point quand votre plume veut parler de la Provence; ce sont mes affaires : mais ne la retenez sur rien, car elle est admirable quand elle a la bride sur le cou; elle est comme l'Arioste; on aime ce qui finit et ce qui commence : le sujet que vous prenez console de celui que vous quittez, et tout est agréable. Celui du froc aux orties, que l'on jette tout doucement pour plaire à Sa Sainteté, et le reste, est une chose à mourir de rire; mais ne le dites pas à M. de Grignan, qui est sage : pour moi, j'en demande pardon à Dieu, mais je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus plaisant et de mieux écrit; vous êtes plus gaie dans vos lettres que vous ne l'êtes ailleurs. Vous avez soif d'être seule : eh! mon Dieu, ma chère, venez dans nos bois, c'est une solitude parfaite, et un si beau temps encore, que j'y passe tous les jours jusqu'à la nuit, et je pense à vous mille et mille fois avec une si grande tendresse, que ce serait la méconnaître que de croire que je la pusse décrire. Mon fils me met en furie par le sot livre qu'il vient lire autour de moi; c'est *Pharamond*[1] : il me détourne de mes livres sérieux, et, sous prétexte que je me fais mal aux yeux, il me fait écouter des sornettes que je veux oublier. Vous savez comme faisait madame du Plessis à Frênes, c'est justement de même; il va et vient; il songe fort à m'amuser et à me divertir : il voulait vous écrire aujourd'hui; mais je doute qu'il puisse le faire : nous ne sommes pas chez nous, et pendant que je suis ici, il joue à l'ombre dans la chambre de la princesse.

Si j'étais en lieu, ma fille, de vous donner des conseils, je vous donnerais celui de ne pas penser présentement

[1] Roman de La Calprenède. (P.)

d'aller à Grignan : à quel propos ce voyage ? c'est une fatigue, c'est une Durance, c'est une bise ; à quoi bon ce tracas ? Vous êtes toute rangée à Aix ; passez-y votre hiver. Pour moi qui suis à la campagne, je ne pense point aux villes : mais si j'étais dans une ville, tout établie, la seule idée de la campagne me ferait horreur. Je parle un peu de loin, sans savoir vos raisons. Celles de M. de Maillanes [1], pour aimer La Trousse, peuvent être bonnes ; ces messieurs nous honorent quelquefois de leurs méchantes humeurs, et se font adorer des étrangers. Mais savez-vous que j'ai ouï dire beaucoup de bien de Maillanes, et que M. le prince en parla au roi fort agréablement comme d'un très brave garçon ? Je fus ravie quand on me conta cela à Paris. Voyons, je vous prie, jusqu'où peut aller la paresse du coadjuteur ; mon Dieu, qu'il est heureux, et que j'envierais quelquefois son épouvantable tranquillité sur tous les devoirs de la vie ! on se ruine, quand on veut s'en acquitter. Voilà toutes les nouvelles que je sais de lui.

Je vous ai mandé comme Bourdelot m'a honorée, aussi bien que vous, de son froid éloge : je vous en ai assez dit pour vous faire entendre que je le trouve comme vous l'avez trouvé. Mon Dieu, que je lui fis une bonne réponse ! cela est sot à dire ; mais j'avais une bonne plume, et bien éveillée ce jour-là : quelle rage ! peut-on avoir de l'esprit, et se méconnaître à ce point-là ? Vous avez une musique, ma chère ; je crois que je la trouverais admirable ; j'honore tout ce qui est opéra, mais, quoique je fasse l'entendue, je ne suis pas si habile que M. de Grignan, et je crois que j'y pleurerais comme à la comédie. Madame de Beaumont a-t-elle toujours bien de l'esprit ? et Roquesante ? jeûnent-ils toujours tous deux au pain et à l'eau ? Pourquoi tant de pénitences, avec tant d'indulgences plénières qu'il a apportées ? Encore faut-il appuyer ces dernières sur quelque chose.

[1] Hermite de Maillanes, fils d'un maître des comptes de Provence.

[redacted]

Disons deux mots de Danemarck : la princesse[1] est au siége de Wismar avec le roi et la reine; les deux amants y font des choses romanesques. Le favori a traité un mariage pour le prince, et a laissé le soin à la renommée d'apprendre cette nouvelle à la jolie princesse ; il fut même deux jours sans la voir ; cela n'est pas le procédé d'un sot; pour moi, je crois qu'il se trouvera à la fin qu'il est le fils de quelque roi des Visigoths[2].

Vous me faites peur de votre vieille veuve qui se marie à un jeune homme : c'est un grand bonheur de n'être point sujette à se coiffer de ces oisons-là; il vaut mieux les envoyer paître que de les y mener. Vous êtes étonnée que tout ce qui vous entoure ne comprenne point que vous souhaitez quelquefois d'être séparée de leur bonne compagnie; et moi, je ne puis m'accoutumer à une chose, c'est de voir avec quelle barbarie ils souhaitent tous que je passe le reste de ma vie aux Rochers, mais à bride abattue, sans jamais faire aucun retour, que l'on peut trouver quelque société plus délicieuse que celle de mademoiselle du Plessis : cela m'impatiente qu'en toute une province il n'y ait personne qui se doute que l'on connaisse quelqu'un à Paris; j'avais dessein de m'en plaindre à vous.

Nous avons si bien aliéné, et vendu, et tracassé, que je crois que nous donnerons nos trois millions : *Nous serons si sots que nous prendrons La Rochelle.* C'est un vieux conte que vous appliquerez. Nous avons fait les mêmes libéralités qu'à l'ordinaire; on a même sauvé M. d'Harouïs des abîmes que l'on craignait pour lui. On a frondé si durement contre M. de Saint-Malo, que son neveu (*Guémadeuc*) s'est trouvé obligé de se battre contre un gentilhomme de Basse-Bretagne. Adieu, ma très chère enfant ; la confiance que vous avez que j'aime passionnément vos grandes lettres,

[1] Charlotte-Émilie-Henriette de La Trémouille, fille de madame la princesse de Tarente. (P.)

[2] Il était le fils d'un marchand de vin de Copenhague.

[redacted]

m'oblige sensiblement et me fait voir que vous êtes juste. Je vous remercie de me les souhaiter, comme la plus aimable chose que je puisse recevoir, et vous devez aussi me plaindre quand je suis privée de cette consolation par les retardements de la poste.

Dimanche.

Je quittai hier cette lettre pour madame de Chaulnes, pour M. de Rohan et pour la petite personne; ils soupèrent ici, et sont partis ce matin pour Laval, et tout droit à Paris. Il me semble que M. de Rohan est assez aise d'être avec la petite. Madame de Chaulnes m'a fort conté les affaires des états; je l'ai fait convenir que M. de Saint-Malo avait été ridicule avec son bal : elle me paraît la mort au cœur de toutes ces troupes, et M. de Chaulnes, qui est demeuré à Rennes, très embarrassé de M. de Pommereuil. Toute cette compagnie m'a fort parlé de vous. Quand je serai aux Rochers, je vous écrirai plus longtemps : en vérité, ma fille, c'est toute ma consolation que de vous parler.

443. — A LA MÊME.

Aux Rochers, le jour de Noël 1675.

Voici le jour où je vous écrirai, ma fille, tout ce qu'il plaira à ma plume : elle veut commencer par la joie que j'eus de revenir ici de Vitré dimanche, en paix et en repos, après deux jours de discours, de révérences, de patience à écouter des choses qui sont préparées pour Paris : j'eus pourtant le plaisir d'en contester quelques-unes, comme le bal de M. de Saint-Malo aux états; madame de Tarente riait fort de me voir échauffée, et pleine de toutes mes raisons pour l'improuver; mais j'aime mieux être dans ces bois, faite comme *les quatre chats* (hélas! vous en souvient-il?), que d'être à Vitré avec l'air d'une madame. La

[redacted]

bonne princesse alla à son prêche, je les entendais tous qui *chantaient des oreilles* [1], car je n'ai jamais ouï des tons comme ceux-là : ce fut un grand plaisir pour moi d'aller à la messe, il y avait longtemps que je n'avais senti tant de joie d'être catholique. Je dînai avec le ministre; mon fils disputa comme un démon. J'allai à vêpres pour les contrecarrer; enfin je compris la sainte opiniâtreté du martyre. Mon fils est allé à Rennes voir le gouverneur, et nous avons fait cette nuit nos dévotions dans notre belle chapelle. J'ai encore cette petite qui est fort jolie; sa maison est au bout de ce parc; sa mère est fille de la bonne femme Marcille, vous ne vous en souvenez pas; sa mère est à Rennes; je l'ai retenue : elle joue au trictrac, au reversis : elle est assez belle, et toute naïve, c'est Jeannette ; elle m'incommode à peu près comme *Fidèle*. La Plessis a la fièvre quartaine : quand elle vient, et qu'elle trouve cette petite, c'est une très bonne chose que de voir sa rage et sa jalousie, et la presse qu'il y a à tenir ma canne ou mon manchon. Mais en voilà bien assez, c'est un grand article de rien du tout.

Les Forbins ont une affaire de grande importance; c'est au sujet du petit Janson [2], qui a tué en duel le neveu de M. de La Feuillade, Chassingrimon [3]. Cette affaire est au parlement; et le roi a dit, que si on avait fait justice de la mort de Châteauvilain [4] qu'on croit avoir été tué en duel, il n'y en aurait pas eu beaucoup d'autres. Voilà donc un

[1] Expression de Panurge dans Rabelais.

[2] C'est le même qui, après s'être retiré en Allemagne, où il servit à la levée du siége de Vienne et à la prise de Bude, revint en France sous un faux nom, au moment où la guerre fut déclarée entre l'Empire et la France. Louis XIV, touché de cette action loyale et courageuse, lui donna un grade dans un régiment étranger. Dangereusement blessé à la bataille de Marsaille, il se retira à la Trappe, où il fit profession sous le nom de frère Arsène, le 7 décembre 1705, et mourut en 1710.

[3] Jean-Charles d'Aubusson de Chassingrimon, chevalier de Malte, tué en 1675. (M.)

[4] Tué dans la nuit du 20 novembre 1674. (M.)



garçon comme les autres, hors de France, dans les pays étrangers : toute cette maison est fort intriguée.

Que dites-vous de la pauvre madame de Puisieux ? ce rhume devient une fluxion sur la poitrine ; c'est ainsi que ces fluxions se sont introduites familièrement dans les maisons. Cette bonne Puisieux nous aurait rendu mille services contre le Mirepoix, et la voilà morte. Lancy, notre parent, est mort aussi en trois jours : c'était une ame faite exprès ; j'en suis affligée : priez d'Hacqueville de faire vos compliments chez les Rarai : voilà tout ce qu'il vous en coûtera. M. le cardinal de Retz me confie qu'il est à Saint-Mihel pour passer les fêtes, que je n'en dise rien, de peur du scandale. Il m'a été impossible de ne lui pas dire l'endroit de Rome de votre dernière lettre ; c'est une harmonie que l'arrangement de tous les mots qui le composent : je suis assurée qu'il le trouvera fort bon, et qu'il reconnaîtra bien le style et les discours de sa chère nièce. Madame de Coulanges a eu une grande conversation avec son gros cousin (*M. de Louvois*), dont elle espère beaucoup pour M. de Coulanges. La grande femme [1] ne vous écrit-elle point ? Madame de Vins vient de m'écrire encore une lettre fort jolie, et, comme vous dites, bien plus flatteuse qu'elle; elle me dit que, pour ne point souhaiter mon amitié, il n'y a point d'autre invention que de ne m'avoir jamais vue, et toute la lettre sur ce ton-là : n'est-ce pas un fagot de plumes au lieu d'un fagot d'épines ? M. d'Hacqueville croit qu'elle fera fort bien pour nous, quoiqu'elle ait été un peu fâchée que ce qu'on avait souhaité se soit tourné tout d'une autre façon. Connaissez-vous le Boulai [2] ? Oui ; il a rencontré par hasard madame de Courcelles [3] ; la voir et l'adorer n'a été qu'une même chose : la fantaisie leur a pris d'aller

[1] Madame d'Heudicourt.

[2] Il était Bruslard et homme de bonne compagnie. (P.)

[3] Madame de Courcelles était de Lenoncourt. Sa vie, toute romanesque, et ses lettres ont été publiées.

[redacted]

à Genève; ils y sont; c'est de ce lieu qu'il a écrit à Manicamp [1] la plus plaisante lettre du monde. Madame de Mazarin court les champs de son côté; on la croit en Angleterre, où il n'y a, comme vous savez, ni foi, ni loi, ni prêtre; mais je crois qu'elle ne voudrait pas, comme dit la chanson [2], qu'on en eût chassé le roi.

Pour Jabac, nous en sommes désolés : quelle sotte découverte, et que les vieux péchés sont désagréables [3] ! Le bon abbé priera Rousseau de tâcher de faire patienter jusqu'à notre retour. N'est-ce point abuser du loisir d'une dame de votre qualité, que de vous conter de tels fagots? car il y a *fagots et fagots :* ceux qui répondent aux vôtres sont en leur place; mais ceux qui n'ont ni rime ni raison, n'est-ce point une véritable folie? Je vais donc vous *souhaiter les bonnes fêtes* [4], et vous assurer, ma très chère, que je vous aime d'une parfaite et véritable tendresse, et que, selon toutes les apparences, elle me conduira *in articulo mortis.* Vous ai-je dit que madame de Fontevrauld était allée chez madame de Coulanges voir votre portrait? Il en vaut bien la peine.

444. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 29 décembre 1675.

Les voilà mes bonnes petites lettres; ne me plaignez point d'en lire deux à la fois : vous savez ma folie; quand je reçois une de vos lettres, je trouve que j'en voudrais bien encore une, et la voilà. C'est une double joie, c'est une provision; tant que je ne suis pas en peine de vous, rien ne me peut mieux consoler de ce jour de poste à qui je fais

[1] M. de Longueval-Manicamp, intime ami de M. du Boulay. (P.)

[2] Chanson de Blot.

[3] Il s'agissait d'une ancienne dette pour marchandises livrées à madame de Grignan. (P.)

[4] L'usage de *souhaiter les bonnes fêtes* à Noël et à Pâques s'observe encore dans certaines provinces, et surtout en Provence. (P.)

la mine ; la pensée ne me vient jamais que vous ne m'ayez pas écrit. *Montgobert* ne me dirait-elle pas toujours de vos nouvelles? Mandez-moi comme elle se porte, je l'embrasse et l'aime toujours. Je reviens à la poste, c'est l'hiver qui cause ce déréglement. En vérité, vos lettres méritent bien d'être attendues, et d'être reçues comme je les reçois. En voilà de madame de Vins, de M. de Pomponne, et de Corbinelli ; j'ai bien rivé le clou à Corbinelli, et à sa muse, en voulant mettre au même rang ce que je lui demande et ce qu'elle me demanderait.

Vous verrez que madame de Vins a toujours sur le cœur ce qu'elle vous a mandé ; puisqu'elle vous donne une si belle occasion de vous justifier, faites-le, ma belle, et dites vos bonnes petites raisons, afin qu'on les entende, et que personne n'ait plus rien sur le cœur. M. de Pomponne me gronde encore de ce que j'avais mis dans la lettre de madame de Vins qu'il aimait M. de Marseille (*M. de Janson*) plus que moi. Enfin ce côté-là me paraît tout plein d'amitié ; et M. d'Hacqueville me mande que nous avons tous les sujets du monde d'en être contents. Toutes vos raisons sont arrivées; tout a été fait dans l'ordre; il ne craint que M. Colbert. Pour moi, je crois qu'on renverra cette affaire à M. l'intendant, et c'est cela que vous voulez : je pense qu'il vaudrait mieux qu'on ordonnât que les choses demeurassent comme elles sont. Mais, hélas ! dans le monde où l'on fait ce qu'on peut, et ceci, comme nous, ma bonne, vous regarde, fait-on, je ne dis pas la moitié, Dieu m'en garde ! mais fait-on seulement le quart de ce qu'on veut ?

On nous fait espérer le départ de *Figuriborum* [1] ; je ne dis pas la paix, car vous ne voulez pas croire qu'un traité puisse être signé par lui. Que vous êtes plaisante de vous

[1] M. de Monmerqué croit cette expression dérisoire dirigée contre Charles Colbert, marquis de Croissy, que le roi venait d'envoyer au congrès de Nimègue en qualité de l'un de ses plénipotentiaires, et qui, dans la suite, succéda à M. de Pomponne dans le ministère.

[redacted]

souvenir de ce temps si différent de celui-ci ! Eussions-nous jamais cru que *Figuriborum* eût fait une figure ? Jamais homme n'a été ridiculisé comme lui. Il faut avouer que vous êtes la première personne du monde. Il y a un petit homme qui s'est vanté de s'être soustrait à votre plaisanterie; vous aviez assez d'envie de lui marcher sur le haut de la tête, mais n'avez-vous point peur d'être excommuniée?

Je vous remercie, ma fille, de conserver quelque souvenir *del paterno nido*. Hélas ! notre château en Espagne serait de vous y voir ; quelle joie ! et pourquoi serait-il impossible de vous revoir encore dans ces belles allées ? Que dites-vous du mariage de La Mothe[1] ? La beauté, la jeunesse, la conduite font-elles quelque chose pour bien établir les demoiselles ? Ah, Providence ! il en faut revenir là. Madame de Puisieux[2] est ressuscitée ; mais n'est-ce pas mourir deux fois, bien près l'une de l'autre, car elle a quatre-vingts ans. Madame de Coulanges m'apprend la bonne compagnie de notre quartier ; mais cela ne me presse point d'y retourner plus tôt que je n'ai résolu : je ne m'y sens attirée que par des affaires ; car, pour des plaisirs, je n'en espère point, et l'hiver n'est point en ce pays-ci ce que l'on pense; il ne me fait nulle horreur. Nous suivons vos avis pour mon fils, nous consentons à quelques fausses mines ; et si l'on nous refuse, chacun en rendra de son côté ; en attendant, il me fait ici une fort bonne compagnie, et il trouve que j'en suis une aussi ; il n'y a nul air de maternité à notre affaire ; la princesse (*de Tarente*) en est étonnée, elle qui n'a qu'un benêt de fils, qui n'a point d'ame dans le corps. Elle est bien affligée des troupes qui sont arrivées à Vitré ; elle espérait, avec raison, d'être exemptée : mais cependant voilà un bon régi-

[1] L'une des trois filles de la maréchale de La Mothe-Houdancourt. Toutes les trois se firent connaître par leurs aventures galantes. Celle-ci épousa le marquis de la Vieuville, chevalier d'honneur de la reine.

[2] Charlotte d'Estampes-Valençai mourut le 8 septembre 1677. (P.)

ment dans sa ville : c'était une chose plaisante si c'eût été le régiment de Grignan ; mais savez-vous qu'il est à la Trinité, c'est-à-dire, à Bodégat [1] ? J'ai écrit au chevalier (*de Grignan*), non pas pour rien déranger, car tout est réglé, mais afin que l'on traite doucement et honnêtement mon fermier, mon procureur-fiscal et mon sénéchal ; cela ne coûtera rien, et me fera grand honneur : cette terre m'est destinée, à cause de votre partage.

Si je vois ici le Castellane [2], je le recevrai fort bien ; son nom et le lieu où il a passé l'été me le rendront considérable. L'affaire de mon président [3] va bien ; il se dispose à me donner de l'argent : voilà une des affaires que j'avais ici. Celle qu'entreprend l'abbé de La Vergne est digne de lui : vous me le représentez un fort honnête homme.

Ne voulez-vous point lire les *Essais de morale*, et m'en dire votre avis ? pour moi, j'en suis charmée : mais je le suis fort aussi de l'oraison funèbre de M. de Turenne [4] ; il y a des endroits qui doivent avoir fait pleurer tous les assistants ; je ne doute pas qu'on ne vous l'ait envoyée ; mandez-moi si vous ne la trouvez pas très belle. Ne voulez-vous point achever *Josephe?* Nous lisons beaucoup, et du sérieux, et des folies, et de la fable, et de l'histoire. Nous nous faisons tant d'affaires, que nous n'avons pas le temps de nous tourner. On nous plaint à Paris, on croit que nous sommes au coin de notre feu à mourir d'ennui et à ne pas voir le jour : mais, ma fille, je me promène, je m'amuse ; ces bois n'ont rien d'affreux ; ce n'est pas d'être ici ou de n'être pas à Paris qu'il faut me plaindre. Je ne me charge point de vos compliments pour madame de La Fayette ; priez-en M. d'Hacqueville ; la machine ronde n'a été que deux ou trois jours sans tourner ; il a été à Saint-

1 Terre auprès de Nantes qui appartenait à la maison de Sévigné. (P.)

2 Un parent de M. de Grignan. (P.)

3 M. de Meneuf.

4 Par Mascaron.

Germain pour vous ; il est occupé de nos affaires ; c'est un ami adorable. M. de Coulanges espère beaucoup d'une conversation que sa femme a eue avec M. de Louvois; s'ils avaient l'intendance de Lyon, conjointement avec le beau-père, ce serait un grand bonheur; voilà le monde; ils ne travaillent que pour s'établir à cent lieues de Paris. Je ne puis comprendre la nouvelle passion du *Charmant* (*M. de Villeroy*) : je ne me représente pas qu'on puisse parler de deux choses avec cette matérielle Chimène. On dit que son mari lui défend toute autre société que celle de madame d'Armagnac : je suis comme vous, mon enfant, je crois toujours voir la vieille Médée avec sa baguette faire fuir, quand elle voudra, tous ces vains fantômes matériels. On disait que M. de La Trousse en voulait à la maison *visum visu;* mais je ne le crois point délogé, et je chanterais fort bien le contrepied de la chanson de l'année passée :

La Trousse est vainqueur de Brancas;
Têtu ne lui résiste pas.
De lui seul Coulange est contente,
  Que chacun chante, etc.

Mais c'est entre vous et moi, la belle ; car je sais fort bien comme il faut dire ailleurs : vous êtes fidèle et discrète. Vous me paraissez avoir bien envie d'aller à Grignan ; c'est un grand tracas : mais vous recevrez mes conseils quand vous en serez revenue. Ces compliments pour ces deux hommes qui sont chez eux, il y a plus d'un mois, m'ont fait rire. La longueur de nos réponses effraie, et fait bien comprendre l'horrible distance qui est entre nous : ah ! ma fille, que je la sens, et qu'elle fait bien toute la tristesse de ma vie ! Sans cela, ne serais-je point trop heureuse avec un joli garçon comme celui que j'ai? il vous dira lui-même s'il ne souffre pas d'être éloigné de vous : mais je l'attends, il n'est point encore arrivé; c'est une fragile créature ; encore s'il se mariait pendant son voyage!



mais je suis assurée qu'on le retient pour rien du tout ; s'il se divertit, il est bien. Adieu, ma très chère et très aimable, et très parfaitement aimée. Parlez-moi de votre santé et de votre beauté, tout cela me plaît. J'embrasse M. de Grignan, quand ce serait ce troisième jour de barbe épineuse et cruelle ; on ne peut s'exposer de meilleure grace.

333. — A LA MÊME.

Aux Rochers, le premier jour de l'an 1676.

Nous voici donc à l'année *qui vient*, comme disait M. de Montbazon : ma très chère, je vous la souhaite heureuse ; et si vous croyez que la continuation de mon amitié entre dans la composition de ce bonheur, vous pouvez y compter sûrement.

Voilà une lettre de d'Hacqueville, qui vous apprendra l'agréable succès de nos affaires de Provence : il surpasse de beaucoup mes espérances : vous aurez vu à quoi je me bornais par les lettres que j'ai reçues il y a peu de jours, et que je vous envoyai. Voilà donc cette grande épine hors du pied, voilà cette caverne de larrons détruite ; voilà l'ombre de M. de Marseille conjurée, voilà le crédit de la cabale évanoui, voilà l'insolence terrassée : j'en dirais d'ici à demain. Mais, au nom de Dieu, soyez modestes dans vos victoires : voyez ce que dit le bon d'Hacqueville, la politique et la générosité vous y obligent. Vous verrez aussi comme je trahis son secret pour vous, par le plaisir de vous faire voir le dessous des cartes qu'il a dessein de vous cacher à vous-même : mais je ne veux point laisser équivoques dans votre cœur les sentiments que vous devez avoir pour l'ami et pour la belle-sœur [1], car il me paraît qu'ils ont fait encore au-delà de ce qu'on m'en écrit, et, pour toute

[1] M. de Pomponne et madame de Vins. (P.)

[redacted]

récompense, ils ne veulent aucun remerciement. Servez-les donc à leur mode, et jouissez en silence de leur véritable et solide amitié. Gardez-vous bien de lâcher le moindre mot qui puisse faire connaître au bon d'Hacqueville que je vous ai envoyé sa lettre; vous le connaissez; la rigueur de son exactitude ne comprendrait pas cette licence poétique : ainsi, ma fille, je me livre à vous, et vous conjure de ne me point brouiller avec un si bon et si admirable ami. Enfin, ma très chère, je me mets entre vos mains; et, connaissant votre fidélité, je dormirai en repos; mais répondez-moi aussi de M. de Grignan; car ce ne serait pas une consolation pour moi que de voir courir mon secret par ce côté-là.

En voici encore un autre; voici le jour des secrets, comme la *journée des dupes*. Le *Frater* est revenu de Rennes: il m'a rapporté une sotte chanson qui m'a fait rire : elle vous fera voir en vers une partie de ce que je vous dis l'autre jour en prose. Nous avions dans la tête un fort joli mariage, mais il n'est pas *cuit* : la belle n'a que quinze ans, et l'on veut qu'elle en ait davantage pour penser à la marier. Que dites-vous de l'habile personne dont nous vous parlions la dernière fois, et qui ne put du tout deviner quel jour c'est que le lendemain de la veille de Pâques? C'est un joli petit bouchon qui nous réjouit fort; *cela n'aura vingt ans que dans six ans d'ici*[1]. Je voudrais que vous l'eussiez vue les matins manger une beurrée longue comme d'ici à Pâques, et l'après-dînée croquer deux pommes vertes avec du pain bis. Sa naïveté et sa jolie petite figure nous délassent de la guinderie et de l'esprit *fichu* de mademoiselle du Plessis.

Mais parlons d'autre chose : ne vous a-t-on pas envoyé l'oraison funèbre de M. de Turenne? M. de Coulanges et le petit cardinal m'ont déjà ruinée en ports de lettres; mais

[1] Vers de Benserade.

[redacted]

j'aime bien cette dépense. Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit que l'abbé Fléchier[1] veut la surpasser, mais je l'en défie ; il pourra parler d'un héros, mais ce ne sera pas de M. de Turenne ; et voilà ce que M. de Tulle a fait divinement à mon gré. La peinture de son cœur est un chef-d'œuvre ; et cette droiture, cette naïveté, cette vérité dont il était pétri ; enfin, ce caractère, comme il dit, également éloigné de la souplesse, de l'orgueil et du faste de la modestie. Je vous avoue que j'en suis charmée ; et si les critiques ne l'estiment plus depuis qu'elle est imprimée,

Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain[2].

Ne me dites-vous rien des *Essais de morale et du traité de tenter Dieu, et de la ressemblance de l'amour-propre et de la charité?* C'est une belle conversation que celle que l'on fait de deux cents lieues loin. Nous faisons de cela pourtant tout ce qu'on en peut faire. Je vous envoie un billet de la jolie abbesse : voyez si elle se joue joliment ; il n'en faut pas davantage pour voir l'agrément de son esprit. Adieu, ma très aimable et très chère ; je vous recommande tous mes secrets ; je vous embrasse très tendrement, et suis à vous plus qu'à moi-même.

Je laisse la plume à l'honnête garçon qui est à mon côté droit : il dit que vous aviez trempé la vôtre dans du feu en lui écrivant ; il est vrai qu'il n'y a rien de si plaisant.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Que dis-je, du feu ? c'est dans du fiel et du vinaigre que vous l'avez trempée, cette impertinente plume, qui me dit tant de sottises, sauf correction. Et où avez-vous donc pris, madame la Comtesse, que je ne fusse pas capable de choi-

1 Depuis évêque de Lavaur, et ensuite de Nîmes. (P.)

2 Vers de Corneille dans *les Horaces*. (P.)

sir une amie? Est-ce parceque je m'étais adonné pendant trois ans à une personne qui n'a pu s'accommoder de ce que je ne parlais pas en public, et que je ne donnais pas la bénédiction au peuple? Vous avez eu du moins grande raison d'assurer que ma blessure était guérie, et que j'étais dégagé de ses fers. Je suis trop bon catholique pour vouloir rien disputer à l'église. C'est depuis longtemps qu'il est réglé que le clergé a le pas sur la noblesse. Il m'est tombé depuis peu entre les mains une lettre de cette grande lumière de l'église : il écrivait à la personne aimée, et la priait de répondre à sa tendresse par quelque marque de la sienne; voici ce qu'il lui disait : « Ne me refusez point, je vous prie, cette grace, et songez que vous me rendrez un office singulier. » Cela n'était-il pas bien touchant? J'écrivais encore mieux à madame de Choisi. Je suis redevenu esclave d'une autre beauté brune dans mon voyage de Rennes. C'est madame de...... celle qui priait Dieu si joliment aux capucins : vous souvenez-vous comme vous la contrefaisiez? elle est devenue bel-esprit, et dit les élégies de la comtesse de La Suze en langage breton.

La *Divine* est à nos côtés depuis neuf heures du matin : elle nous a déja conté les plus jolis détails du monde de son mal, et nous a dit qu'elle était montée à cheval, pour venir voir ma mère, dès qu'elle a été quitte d'un *lavement* qu'elle avait été obligée de prendre, à cause d'une *brûlaison* insupportable qu'elle avait à l'endroit par où était sorti un flux de ventre qui la tourmentait depuis hier midi. Bon jour et bon an, ma belle petite sœur, ne vous moquez plus de moi ni de mon goût, qui est très bon. J'en juge par l'amitié très véritable que j'ai pour M. de Grignan, que j'honore de tout mon cœur.

[redacted]

446. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 3 janvier 1676.

Il me semble que j'avais tort de ne pas écrire à la belle adelonne, Madame; vous verrez dans la lettre que je lui ris et que je vous envoie, ce qui m'en avait empêché, et qui enfin m'y a fait résoudre. Si elle était à Paris, notre mmerce serait plus réglé, et vous seriez plus contente. ai toujours assez compris la peine que vous avez eue à us séparer de cette agréable enfant, ma chère cousine, ais je la comprends bien mieux depuis que j'ai marié ma le[2]; je ne vous dis pas depuis que je l'ai quittée, car nous mmes encore ensemble, et je ne prévois pas même que us nous séparions : mais la peur que j'en eus d'abord e donna du chagrin; cela me fit songer à vous, et vous aindre plus que je ne faisais. Je savais, il y avait longtemps, l'il était bien rude de se séparer de ce qu'on aimait fort, de ce qu'on devait fort aimer. Je viens de l'apprendre r l'appréhension seulement, et cela me fait croire que ce rait pour moi une peine mortelle, si c'était une séparan effective. J'ai des raisons encore d'attachement que us n'avez pas : ma fille a été toute ma consolation dans a disgrace, et elle me tient aujourd'hui lieu de fortune. aime bien mes autres enfants, comme vous aimez fort . de Sévigné, mais assurément nos deux filles sont hors *pair*. Adieu, ma chère cousine; voici une lettre bien ternelle, une autre fois vous en aurez une de moi, qui ra plus badine et plus tendre pour vous.

447. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE GRIGNAN.

A Bussy, ce 3 janvier 1676.

Je vous avais promis de vous écrire en Provence, Ma-

La marquise de Coligny.

[redacted]

dame, et je me l'étais promis à moi-même, quand vous partîtes de Paris; mais depuis, faisant réflexion à la longueur du temps que ma lettre mettrait à aller jusqu'à vous, je changeai de dessein, car enfin il faut qu'elle aille de Bourgogne à Paris, de Paris en Bretagne, qu'elle revienne de Bretagne à Paris, et qu'elle aille de là en Provence. Cependant je viens de me raviser, et j'ai cru qu'en ne vous mandant point de nouvelles, qui assurément ne le seraient plus pour vous quand vous les recevriez, je pourrais vous écrire toute autre chose. Ce n'est pas que je n'aie un événement à vous mander. C'est le mariage de ma fille de Bussy avec le marquis de Coligny d'Auvergne, de la maison de Langheac; et quoiqu'elle soit peut-être accouchée quand vous recevrez ma lettre, et que cela puisse vous faire faire des jugements téméraires, mille raisons m'obligent de vous le mander, et je vous prierai seulement, pour la justification de ma fille, d'examiner les dates, de ne tirer aucune conséquence de ce que vous aurez appris le mariage et les couches presqu'en même temps, et de ne pas confondre tant de rares merveilles. Mais, à propos de couches, vous vous souvenez bien de la lettre que vous m'avez promise, dès que vous auriez appris que je serais grand-père. Je m'attends à un *opéra* [1]. Adieu, Madame; je vous assure que je vous aime bien; faites-moi réponse, je languirai un peu en l'attendant, car je ne la pourrai guère recevoir avant l'année qui vient; mais, comme vous savez, de toutes les bonnes choses il vaut mieux tard que jamais.

448. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 5 janvier 1676.

En voilà deux encore, ma fille; elles sont en vérité les

[1] Ce mot est devenu proverbe; il exprime l'attente de quelque chose de beau, la haute opinion qu'on a d'une chose.

bien venues : je n'en reçois jamais trois à la fois; j'en is fâchée, parceque je serais douze jours à les attendre ; t bien assez de huit : mais, pour être surchargée de te lecture, ce n'est pas une chose possible, c'est de celle-qu'on ne se lasserait jamais; et vous-même, qui vous uez d'inconstance sur ce chapitre, je vous défierais bien n'y être pas attentive, et de n'aller pas jusqu'à la fin. st un plaisir dont vous êtes privée, et que j'achète bien r; je ne conseille pas à M. de Grignan de me l'envier. st vrai que les nouvelles que nous recevons de Paris t charmantes; je suis comme vous, jamais je n'y réids un seul mot; mais pour cela je ne suis pas muette : ticle de mon fils et de ma fille suffit pour rendre notre nmerce assez grand : vous l'aurez vu par la dernière re que je vous ai envoyée.

D'Hacqueville me recommande encore le secret que je is ai confié, et que je vous recommande à proportion. ne dit que jamais la Provence n'a tant fait parler d'elle; raison, je trouve cette assemblée de noblesse un coup partie. Vous ne pouvez pas douter que je ne prenne un ind intérêt à ce qui se passe autour de vous; quelles tes de nouvelles me pourraient être plus chères? Tout que je crains, c'est qu'on ne trouve que la sagesse de Provence fait plus de bruit que la sédition des autres ovinces. Je vous remercie de vos nouvelles de Langue- ; vous m'avez instruite de tout en quatre lignes. Mais e vous avez bien fait de m'expliquer pourquoi vous êtes ambesc! car je ne manquais point de dire, pourquoi -elle là? Je loue le torticolis qui vous a empêchée d'avoir fatigue de manger avec ces gens-là; vous avez fort bien *ssé paître vos bêtes* sans vous. Je n'oublierai jamais l'éinement que j'eus, quand j'y étais à la messe de mi-it, et que j'entendis un homme chanter un de nos airs ofanes au milieu de la messe : cette nouveauté me surprit aucoup.

[redacted]

Vous aurez lu les *Essais de morale*, dont je crois que vous êtes contente. L'endroit de *Josephe* que vous me dites, est un des plus beaux qu'on puisse jamais lire : il faut que vous avouiez qu'il y a une grandeur et une dignité dans cette histoire, qui ne se trouve en nulle autre. Si vous ne me parliez de vous et de vos occupations, je ne vous donnerais rien du nôtre, et ce serait une belle chose que notre commerce. Quand on s'aime, et qu'on prend intérêt les uns aux autres, je pense qu'il n'y a rien de plus agréable que de parler de soi; il faut retrancher sur les autres, pour faire cette dépense entre amis. Vous aurez vu, par ce que vous a mandé mon fils de notre voisine, qu'elle n'est pas de cette opinion : elle nous instruit agréablement de tous les détails dont nous n'avons aucune curiosité [1]. Pour nos soldats, on gagnerait beaucoup qu'ils fissent comme vos cordeliers; ils s'amusent à voler; ils mirent l'autre jour un petit enfant à la broche; mais d'autres désordres, point de nouvelles. M. de Chaulnes m'a écrit qu'il voulait me venir voir; je lui dis très bonnement de n'en rien faire, et que je renonce à l'honneur que j'en recevrais, par l'embarras qu'il me donnerait; que ce n'est pas ici comme à Paris, où mon chapon suffisait à tant de bonne compagnie.

Vous avez donc vu ma lettre de consolation à B.... [2]: peut-on lui en écrire une autre? Vraiment vous me le dépeignez si fort au naturel, que je crois encore l'entendre, c'est-à-dire, si l'on peut; car, pour moi, je trouve qu'il y a un grand brouillard sur toutes ses expressions. Vous me dites bien sérieusement, en parlant de ma lettre, *monsieur votre père;* j'ai cru que nous n'étions point du tout parentes : que vous était-il à votre avis? Si vous ne répondez à cette question, je m'adresserai à la fillette qui est avec nous; je ne sais si elle y répondra comme au *lende-*

[1] Les détails de la santé de mademoiselle du Plessis.

[2] Peut-être le comte de Brancas.

main de la veille de Pâques. Au reste, mademoiselle du Plessis s'en meurt; toute morte de jalousie, elle s'enquiert de tous nos gens comme je la traite; il n'y en a pas un qui ne se divertisse à lui donner des coups de poignard : l'un lui dit que je l'aime autant que vous; l'autre, que je la fais coucher avec moi, ce qui serait assurément la plus grande marque de ma tendresse; l'autre, que je la mène à Paris, que je la baise, que j'en suis folle, que mon oncle l'abbé lui donne dix mille francs; que si elle avait seulement vingt mille écus, je la ferais épouser à mon fils. Enfin, ce sont de telles folies, et si bien répandues dans le petit domestique, que nous sommes contraints d'en rire très souvent, à cause des contes perpétuels qu'ils nous font. La pauvre fille ne résiste point à tout cela : mais ce qui nous a paru très plaisant, c'est que vous la connaissez encore si bien, et qu'il soit vrai, comme vous le dites, qu'elle n'ait plus la fièvre quarte dès que j'arrive; par conséquent elle la joue; mais je suis assurée que nous la lui redonnerons *véritable* tout au moins. Cette famille est bien destinée à nous réjouir; ne vous ai-je pas conté comme feu son père nous a fait pâmer de rire six semaines de suite? Mon fils commence à comprendre que ce voisinage est la plus grande beauté des Rochers.

Je trouve plaisant le rendez-vous de votre voyageur, ce n'est pas le triste voyageur, mais de cet autre voyageur avec Montvergne; c'est quasi se rencontrer à la tête des chevaux, que d'arriver au cap de Bonne-Espérance, à un jour l'un de l'autre. Je prendrais le rendez-vous que vous me proposez pour le *détroit*[1], si je n'espérais de vous en donner un autre moins capable de nous enrhumer; car il faut songer que vous avez un torticolis. Vous ne pouvez pas douter de la joie que j'aurais d'entretenir cet homme des Indes, quand vous vous souviendrez combien je vous

1 Apparemment le détroit de Gibraltar.

ai importunée d'Herrera[1], que j'ai lu avec un plaisir extraordinaire. Si vous aviez autant de loisir et de constance que moi, ce livre serait digne de vous. Mais reparlons un peu de cette assemblée de noblesse ; expliquez-moi ces six syndics de robe, et ces douze de la noblesse; je pensais qu'il n'y en eût qu'un, et le marquis de Buous ne l'est-il pas pour toujours ? répondez-moi là-dessus : ces partis sont plaisants, cent d'un côté et huit de l'autre. Cet homme dont vous avez si bien fondé la haine qu'il avait pour M. de Grignan, vous embarrassera plus que tout le reste, par la protection de madame de Vins[2] ; le d'Hacqueville me le mande, et me recommande si fort de ne vous rien dire de l'autre affaire, que je serais perdue pour jamais s'il croyait que je l'eusse trahi : il faut que le grand Pomponne craigne les Provençaux. Le bon d'Hacqueville va et vient sans cesse à Saint-Germain pour nos affaires, sans cela nous ne lui pardonnerions pas le style général et ennuyeux dont il nous favorise. J'avoue que cet endroit dont vous me parlez est un peu répété ; mais vous le pardonnerez à ma curiosité qui a commencé, et ma plume a fait le reste ; car je vous assure que les plumes ont grande part aux verbiages dont on remplit quelquefois ses lettres : un des souhaits que je vous fais au commencement de cette année, c'est que mes verbiages vous plaisent autant que les vôtres me sont agréables.

Si la gazette de Hollande avait dit *mademoiselle* de La Trémouille au lieu de *madame*, elle aurait dit vrai ; car mademoiselle de Noirmoutier, de la maison de La Trémouille, a épousé, comme vous savez, cet autre La Trémouille; car ils sont de même maison : elle s'appellera madame de Royan : je vous ai mandé tout cela. La bonne

[1] Écrivain espagnol, auteur d'une *Histoire générale des Indes*, en quatre volumes *in-folio*, et de divers autres ouvrages historiques. (P.)

[2] Madame de Vins, qui était belle-sœur de M. de Pomponne, était d'ailleurs en grande considération auprès de ce ministre. (P.)

[redacted]

princesse (*de Tarente*) et son bon cœur m'aiment toujours; elle a été un peu malade, elle se fait suer dans une vraie machine, pour tous ses maux. Le feu comte du Lude disait qu'il n'avait jamais eu de mal, mais qu'il s'était toujours fort bien trouvé de suer : sérieusement, c'est un des remèdes de du Chêne pour toutes les douleurs du corps; et si j'avais un torticolis, et que je prisse, comme je fais toujours, le remède de ma voisine, vous entendriez dire que je suis *sous l'archet*. La princesse dit toujours des merveilles de vous; elle vous connaît et vous estime : pour moi, je crois que, par métempsycose, vous vous êtes trouvée autrefois en Allemagne. Votre ame aurait-elle été dans le corps d'un Allemand? Non; vous étiez sans doute le roi de Suède, un de ses amants : car *la plupart des amants sont des Allemands*. Adieu, ma très chère enfant; notre ménage embrasse le vôtre. Voilà le *Frater*.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Vous ne comprendrez jamais, ma petite sœur, combien ce que vous avez dit de la Plessis est plaisant, que quand vous saurez qu'il y a un mois qu'elle joue la fièvre quarte, pour faire justement tomber que sa fièvre la quitte le jour que ma mère va dîner au Plessis[1]. La joie de savoir ma mère au Plessis la transporte au point qu'elle jure ses grands dieux qu'elle se porte bien, et qu'elle est au désespoir de ne s'être pas habillée. Mais, Mademoiselle, lui disait-on, ne sentez-vous point quelque commencement de frisson?—Allons, allons, reprenait l'enjouée *Tisiphone*, divertissons-nous, jouons au volant, ne parlons pas de ma fièvre; c'est une méchante, c'est une intéressée. *Une intéressée?* lui dit ma mère, toute surprise.—Oui, madame, une intéressée qui veut toujours être avec moi. — Je la croyais généreuse, lui dit tout doucement ma mère. Cela n'empêcha pas que la joie de voir la bonne compagnie

1 Le château du Plessis d'Argentré, à une lieue des Rochers.

chez elle ne chassât la fièvre qu'elle n'avait pas eue. Nous espérons que l'excès de la jalousie la lui donnera tout de bon : nous appréhendons qu'elle n'empoisonne la petite personne qui est ici, et qu'on appelle partout la petite favorite de madame la princesse et de madame de Sévigné. Elle disait hier à *Rahuel*[1] : « J'ai eu une consolation en « me mettant à table, c'est que Madame a repoussé la pe- « tite pour me faire placer auprès d'elle. » *Rahuel* lui répondit avec son air breton : « Ah ! Mademoiselle, je ne « m'en étonne pas, c'est pour faire honneur à votre âge, ou- « tre que la petite est à présent de la maison, Madame la « regarde comme si elle était la cadette de madame de Gri- « gnan. » Voilà ce qu'elle eut pour sa consolation. Vous avez raison de dire du mal de toutes ces troupes de Bretagne; elles ne font que tuer et voler, et ne ressemblent point du tout à vos moines. Quoique je sois assez content de madame ma mère et de M. mon oncle, et que j'aie quelque sujet de l'être, je ne laisserai pas, suivant vos avis, de les mettre hors de la maison à la fin du mois. Je les escorterai pourtant jusqu'à Paris, à cause des voleurs, et afin de faire les choses honnêtement. Adieu, ma petite sœur, comment vous trouvez-vous de la fête de Noël? vous avez *laissé paître vos bêtes;* c'est bien fait. Les monts et les vaux sont fréquents en Provence; je vous souhaite seulement de gentils pastouraux pour vous y tenir compagnie. Je salue M. de Grignan : il ne me dit pas un mot; je ne m'en vengerai qu'en me portant bien, et en revenant de toutes mes campagnes.

MADAME DE SÉVIGNÉ *continue*.

Voilà, Dieu merci, bien des folies. Si la poste savait de quoi nos paquets sont remplis, le courrier les laisserait à moitié chemin. Je vous conterai mercredi un songe.

[1] Concierge du château des Rochers

[redacted]

449. — A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 8 janvier 1676.

Voici le jour de vous conter mon songe. Vous saurez que vers les huit heures du matin, après avoir songé à vous la nuit, sans ordre et sans mesure, il me sembla bien plus fortement qu'à l'ordinaire que nous étions ensemble, et que vous étiez si douce, si aimable et si caressante pour moi, que j'en étais toute transportée de tendresse; et sur cela je m'éveille, mais si triste et si oppressée d'avoir perdu cette chère idée, que me voilà à soupirer et à pleurer d'une manière si immodérée, que je fus contrainte d'appeler *Marie* ; et avec de l'eau froide et de l'eau de la reine de Hongrie, je m'ôtai le reste de mon sommeil, et je débarrassai ma tête et mon cœur de l'horrible oppression que j'avais. Cela me dura un quart d'heure ; et tout ce que je vous en puis dire, c'est que jamais je ne m'étais trouvée dans un tel état. Vous remarquerez que voici le jour où ma plume est la maîtresse [1].

Vous avez passé quinze jours bien tristement à Lambesc; on en plaindrait une autre que vous; mais vous avez un tel goût pour la solitude, qu'il faut compter ce temps comme votre carnaval. Que dites-vous de la Saint-Géran, qui vient de partir avec son gros mari, pour aller passer le sien à la Palisse [2] : c'est un voyage d'un mois, qui surprend tout le monde dans cette saison : elle reviendra bien sûrement pour les sermons ; mais voyez quelle fatigue pour ne pas quitter ce cher époux. Le grand Béthune disait, quand Saint-Géran eut reçu ce coup de canon [3] : « Le gros Saint-« Géran est bon homme, honnête homme ; mais il a besoin « d'être tué pour être estimé solidement. » Sa femme n'est

1 Elle ne recevait les lettres de sa fille que le vendredi.
2 Château situé après Moulins, sur la route de Lyon à Paris.
3 Devant Besançon en mars 1674. (P.)

pas de cet avis, ni moi non plus : mais cette folie s'est trouvée au bout de ma plume.

La princesse vint hier ici, encore toute faible d'avoir sué. Elle est affligée de la ruine que les gens de guerre lui causent, et du peu de soin que MONSIEUR et MADAME ont eu de la faire soulager. Elle croit que madame de Monaco contribue à cet oubli, afin de lui soustraire les aliments, et de l'empêcher de venir à Paris, où la proximité de la princesse lui ôte toujours un peu le plaisir d'être cousue avec MADAME : leur haine est réciproque. A propos de réciproque, un gentilhomme de la princesse contait assez plaisamment qu'étant aux états, à ce bal de M. de Saint-Malo, il entendit un Bas-Breton qui parlait à une demoiselle de sa passion ; la belle répondait ; enfin, tant fut procédé, que la nymphe impatientée lui dit : « Monsieur, vous pouvez m'ai-« mer tant qu'il vous plaira ; mais je ne puis du tout vous « *réciproquer*. » Je trouve que fort souvent on peut faire cette réponse qui coupe court, et qui est en vérité toute la meilleure raison qu'on puisse donner. Mon fils est allé à Vitré voir les dames; il m'a priée de vous faire mille amitiés. Je crois que le bon d'Hacqueville réglera le supplément; et puisque Lauzun prendra notre guidon, voilà le *Frater* monté d'un cran; il n'est plus qu'à neuf cents lieues du Cap. Il a fait ici un temps enragé depuis trois jours ; les arbres pleuvaient dans le parc, et les ardoises dans le jardin. Toutes nos pensées de mariage ont été, je crois, emportées par ce grand vent : un père nous a dit que sa fille n'avait que quinze ans, et qu'il ne voulait la marier qu'à vingt; un autre, qu'il voulait de la robe : au moins, nous n'avons pas à nous reprocher que rien échappe à nos attentions. Adieu, ma chère enfant ; ne voulez-vous pas bien que je vous embrasse ?

[redacted]

450. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 9 janvier 1676.

Je reçus avant-hier votre lettre du 20 décembre, ma belle cousine, qui est une réponse à une lettre que je vous écrivis le 19 octobre; vous en devez avoir reçu depuis ce temps-là deux autres de moi, sans compter celle que je viens de vous écrire, avec une pour madame de Grignan. Vous voyez par-là que je me trouve bien de votre commerce; et, il faut dire la vérité, c'est à mon gré le plus agréable qui soit au monde; vous savez que je m'y connais et que je suis sincère. Les *nouveaux* mariés et le *nouveau* beau-père vous rendent mille graces de la part que vous prenez à leur satisfaction, et ils vous en souhaitent une pareille dans l'établissement de M. votre fils.

Quand je vous ai mandé ma lassitude sur le titre de comte, j'ai cru que vous entendriez d'abord la raison que j'avais d'en avoir ; mais puisqu'il vous la faut expliquer, ma chère cousine, je vous dirai que la promotion aux grands honneurs de la guerre que l'on a faite, m'a donné meilleure opinion de moi que je n'avais, et que, m'étant fait à moi-même la justice qu'on m'a refusée, j'ai été honteux de la qualité de comte. En effet, me trouvant sans vanité égal en naissance, en capacité, en services, en courage et en esprit aux plus habiles de ces maréchaux, et fort au-dessus des autres, je me suis fait maréchal *in petto*, et j'ai mieux aimé n'avoir aucun titre, que d'en avoir un qui ne fût plus digne de moi. De me dire maintenant que je serai confondu dans le grand nombre de gens qui portent le nom de Bussy, je vous répondrai que je serai assez honorablement différencié par celui de Rabutin, qui accompagnera toujours l'autre.

Je crois, ma chère cousine, que vous approuverez mes raisons, car vous n'êtes pas personne à croire qu'il y a de

[redacted]

la faiblesse à changer d'opinion, quand vous en voyez une meilleure.

Mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, il faut que je l'épuise, et que je vous fasse tout d'un coup comprendre de quelle manière je veux que vous me conceviez, afin que vous me fassiez ainsi concevoir à ceux à qui vous parlerez de moi. Je vous envoie pour cela une relation de ce qui se passa entre Duras [1] et moi, et les réflexions que j'ai faites sur cet événement. Je les aurais envoyées à tous mes amis de la cour, si l'intérêt de Coligny ne m'en eût empêché; mais il est assez des amis de Duras, il va servir cette campagne auprès de lui, et tout le bien dont il jouit est dans son gouvernement.

Je vous plains fort pour les maux que la guerre fait à vos sujets; mais je ne plains guère les Bretons en général, qui sont assez fous pour s'attirer mal à propos l'indignation d'un aussi bon maître que le nôtre. Je voudrais bien pouvoir aller à Paris comme vous, ou que vous eussiez affaire à Bourbilly pour deux ou trois mois. Adieu, ma belle cousine; si vous trouvez du plaisir à m'appeler comte, ne vous en contraignez pas, je veux bien être votre comte, de tous les sens dont vous le pouvez entendre.

451. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 12 janvier 1676.

Vous pouvez remplir vos lettres de tout ce qu'il vous plaira, et croire que je les lis toujours avec un grand plaisir et une grande approbation : on ne peut pas mieux écrire, et l'amitié que j'ai pour vous ne contribue en rien à ce jugement.

Vous me ravissez d'aimer les *Essais de morale*; n'a-

[1] Le duc de Duras maréchal de France.

vais-je pas bien dit que c'était votre fait? Dès que j'eus commencé à les lire, je ne songeai plus qu'à vous les envoyer; vous savez que je suis communicative, et que je n'aime point à jouir d'un plaisir toute seule. Quand on aurait fait ce livre pour vous, il ne serait pas plus digne de vous plaire. Quel langage! quelle force dans l'arrangement des mots! on croit n'avoir lu de français qu'en ce livre. Cette ressemblance de la charité avec l'amour-propre, et de la modestie héroïque de M. de Turenne et de M. le Prince avec l'humilité du christianisme.... Mais je m'arrête, il faudrait louer cet ouvrage depuis un bout jusqu'à l'autre, et ce serait une bizarre lettre. En un mot, je suis fort aise qu'il vous plaise, et j'en estime mon goût. Pour *Josephe*, vous n'aimez pas sa vie; c'est assez que vous ayez approuvé ses actions et son histoire : n'avez-vous pas trouvé qu'il jouait d'un grand bonheur dans cette cave, où ils tiraient à qui se poignarderait le dernier?

Nous avons ri aux larmes de cette fille qui chanta tout haut dans l'église cette chanson déshonnête dont elle se confessait; rien au monde n'est plus nouveau ni plus plaisant : je trouve qu'elle avait raison; assurément le confesseur voulait entendre la chanson, puisqu'il ne se contentait pas de ce que la fille lui avait dit en s'accusant. Je vois d'ici le bon homme de confesseur pâmé de rire le premier de cette aventure. Nous vous mandons souvent des folies; mais nous ne pouvons payer celle-là. Je vous parle toujours de notre Bretagne, c'est pour vous donner la confiance de me parler de Provence; c'est un pays auquel je m'intéresse plus qu'à nul autre : le voyage que j'y ai fait m'empêche de pouvoir m'ennuyer de tout ce que vous me dites, parceque je connais tout et comprends tout le mieux du monde. Je n'ai pas oublié la beauté de vos hivers : nous en avons un admirable : je me promène tous les jours, et je fais quasi un nouveau parc autour de ces grandes places du bout du mail; j'y fais planter quatre rangs d'al-

lées, ce sera une très belle chose : tout cet endroit est uni et défriché.

Je partirai, malgré tous ces charmes, dans le mois de février ; les affaires de l'abbé le pressent encore plus que les vôtres, c'est ce qui m'a empêchée de penser à offrir notre maison à mademoiselle de Méri : elle s'en plaint à bien du monde; je ne comprends point le sujet qu'elle en a. Le *bien bon* est transporté de vos lettres; je lui montre souvent les choses qui lui conviennent : il vous remercie de tout ce que vous dites des *Essais de morale;* il en a été ravi. Nous avons toujours la petite personne, c'est un petit esprit vif et tout battant neuf, que nous prenons plaisir d'éclairer. Elle est dans une parfaite ignorance; nous nous faisons un jeu de la défricher généralement sur tout : quatre mots de ce grand univers, des empires, des pays, des rois, des religions, des guerres, des astres, de la carte ; ce chaos est plaisant à débrouiller grossièrement dans une petite tête, qui n'a jamais vu ni ville, ni rivière, et qui ne croyait pas que la terre entière allât plus loin que ce parc : elle nous réjouit : je lui ai dit aujourd'hui la prise de Wismar [1]; elle sait fort bien que nous en sommes fâchés, parceque le roi de Suède est notre allié. Enfin vous voyez l'extravagance de nos amusements. La princesse est ravie que sa fille ait pris Wismar ; c'est une vraie Danoise. Elle demande aussi que MONSIEUR et MADAME lui envoient l'exemption entière des gens de guerre, de sorte que nous voilà tous sauvés.

Madame de La Fayette est fort reconnaissante de votre lettre; elle vous trouve très honnête et très obligeante : mais ne vous paraît il pas plaisant que son beau-frère n'est point du tout mort, et qu'on ne sait point les vérités de Toulon à Aix ? Sur les questions que vous faites au *Frater*, je décide hardiment que celui qui est en colère, et qui le dit, est préférable au *traditor* qui cache son venin sous de belles et de douces apparences. Il y a une stance dans

[1] Ville du pays de Meckelbourg sur la mer Baltique.

[redacted]

l'Arioste qui peint la fraude; ce serait bien mon affaire, mais je n'ai pas le temps de la chercher [1]. Le bon d'Hacqueville me parle encore du voyage de la Saint-Géran; et pour me faire voir que ce voyage sera court, c'est, dit-il, qu'elle ne pourra recevoir qu'une de mes lettres à la Palisse. Voilà comme il traite une connaissance de huit jours : il n'en est pas moins bon pour les autres; mais cela est admirable. J'oubliais de vous dire que j'avais pensé, comme vous, aux diverses manières de peindre le cœur humain, les uns en blanc, et les autres en noir à noircir. Le mien est pour vous de la couleur que vous savez.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je ne suis point en bonne humeur; je viens d'avoir une conversation avec le *bien bon* sur le malheur du temps, et vous savez comme ce chapitre met le poignard dans le sein. Je n'ai pas laissé de sourire de l'histoire de la fille de Lambesc; jugez ce que j'aurais fait si j'avais été dans mon naturel. Elle avait autant d'envie d'avoir l'absolution que le bon père de savoir la chanson; et apparemment ils se contentèrent tous deux. Pour les *Essais de morale*, je vous demande très humblement pardon, si je vous dis que le *Traité de la connaissance de soi-même* me parait distillé, sophistiqué, galimatias en quelques endroits, et surtout ennuyeux presque d'un bout à l'autre. J'honore de mon approbation *les manières dont on peut tenter Dieu*; mais vous qui aimez tant les bons styles, et qui vous y connaissez si bien, du moins si on peut en juger par le vôtre, pouvez-vous mettre en comparaison le style de Port-Royal avec celui de M. Pascal? C'est celui-là qui dégoûte de tous les autres : M. Nicole met une quantité de belles paroles dans le sien; cela fatigue et fait mal à la fin; c'est

[1] Cette stance est la 87e du chant XIV de *Roland le Furieux*.

comme qui mangerait trop de *blanc-manger* : voilà ma décision. Pour vous adoucir l'esprit, je vous dirai que Montaigne est raccommodé avec moi sur beaucoup de chapitres ; j'en trouve d'admirables et d'inimitables, et d'autres puérils et extravagants, je ne m'en dédis point. Quand vous aurez fini *Josephe*, je vous exhorte à essayer un certain *Traité des morales*, de Plutarque, qui a pour titre : *Comment on peut discerner l'ami d'avec le flatteur*. Je l'ai relu cette année, et j'en ai été plus touché que la première fois. Mandez-nous si la question que vous me faites des gens qui évaporent leur bile en discours impétueux, ou de ceux qui la gardent sous de beaux semblants, regarde madame de La Fayette ; nous n'en savons rien, parceque nous ne savons peut-être pas tout ce que vous savez. Je me révolte contre ce qu'elle nous mande de l'oraison funèbre de M. de Tulle, parceque je la trouve belle et très belle ; je me révolte un peu moins sur le jugement peu avantageux qu'elle porte des *Essais de morale* : et sans voir les vers du nouvel opéra[1], je consens volontiers à tout le mal qu'elle en dit. Adieu, ma belle petite sœur.

452. — A LA MÊME.

Aux Rochers, vendredi 17 janvier 1676.

A force de me parler d'un torticolis, vous me l'avez donné. Je ne puis remuer le côté droit ; ce sont, ma chère enfant, de ces petits maux que personne ne plaint, quoiqu'on ne fasse que criailler. Mon fils s'en pâme de rire ; je lui donnerai sur le nez tout aussitôt que je le pourrai. En attendant, ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur avec le bras gauche. Le *Frater* va vous conter des *lanternes*.

1 C'est l'opéra d'*Atys*, imprimé avant la représentation.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je ne ris point, ainsi que ma mère vous le mande ; mais, comme son mal n'est rien qui puisse causer la moindre inquiétude, on la plaint de ses douleurs, on l'amuse dans son lit, et du reste on cherche à la soulager autant qu'il est possible. Je crois que vous voulez bien vous reposer sur moi et sur le *bien bon* de tout ce qui regarde une santé qui nous est si précieuse ; soyez tranquille de ce côté-là, ma petite sœur, et croyez que nous serons assurément guéris, quand vous commencerez d'être en peine.

Voici l'histoire de notre province. On vous a mandé comme était M. de Coëtquen avec M. de Chaulnes ; il était avec lui ouvertement aux épées et aux couteaux ; il avait présenté au roi des mémoires contre la conduite de M. de Chaulnes, depuis qu'il est gouverneur de cette province. M. de Coëtquen revient de la cour pour se rendre à son gouvernement [1] par ordre du roi : il arrive à Rennes, va voir M. de Pommereuil, et passe, depuis huit heures du matin qu'il est à Rennes jusqu'à neuf heures du soir, sans aller chez M. de Chaulnes ; il n'avait pas même dessein d'y aller, comme il le dit à M. de Coëtlogon, et se faisait un honneur de braver M. de Chaulnes dans sa ville capitale. A neuf heures du soir, comme il était à son hôtellerie, et n'avait plus qu'à se coucher, il entend arriver un carrosse, et voit monter dans sa chambre un homme avec un bâton d'exempt ; c'était le capitaine des gardes de M. de Chaulnes, qui le pria, de la part de son maître, de venir jusqu'à l'évêché : c'est où demeure M. de Chaulnes. M. de Coëtquen descend, et voit vingt-quatre gardes autour du carrosse, qui le mènent sans bruit et en fort bon ordre à l'évêché. Il entre dans l'antichambre de M. de Chaulnes, et

[1] De Saint-Malo

[redacted]

y demeure un demi-quart d'heure avec des gens qui avaient ordre de l'y arrêter. M. de Chaulnes parait enfin, et lui dit : « Monsieur, je vous ai envoyé quérir pour vous ordon-« ner de faire payer les francs-fiefs dans votre gouverne-« ment. Je sais, *ajouta-t-il*, ce que vous avez dit au roi, « mais il le fallait prouver ; » et tout de suite il lui tourna le dos, et rentra dans son cabinet. Le Coëtquen demeura fort déconcerté, et, tout enragé, regagna son hôtellerie.

453. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 19 janvier 1676.

Je me porte mieux, ma très chère; ce torticolis était un très bon petit rhumatisme : c'est un mal très douloureux, sans repos, sans sommeil ; mais il ne fait peur à personne. Je suis au huitième ; un peu d'émotion et les sueurs me tireront d'affaire : j'ai été saignée une fois du pied, et l'abstinence et la patience achèveront bientôt : je suis parfaitement bien servie par *Larmechin* [1], qui ne me quitte ni nuit ni jour. Enfin, ma fille, j'eus hier un extrême plaisir à lire vos lettres ; c'est une conversation qui me ravit. Ne venez point me dire que vos bons succès de Provence vous sont fort indifférents ; je ne sais ce qui peut plaire au monde, si ce n'est une si parfaite petite victoire, et dont les effets doivent être si agréables dans la suite, et si honorables pour vous. J'ai ces bonnes nouvelles un peu plus tôt que vous ; et celle de l'assemblée de la noblesse, qui a été aussi confirmée, a comblé la mesure. Je vous envoie la lettre de M. de Pomponne ; il me semble qu'elle est toute pleine de bonne amitié. D'Hacqueville me mande que notre cardinal a une fluxion sur la poitrine ; j'en suis excessivement en peine, et bien plus que de moi. Je vous écrirais

[1] Valet-de-chambre du marquis de Sévigné.

[redacted]



fort volontiers vingt-sept ou vingt-huit pages ; mais il ne m'est pas possible : mon fils vous dira le reste. Adieu, je vous embrasse, et c'est aujourd'hui du bras droit.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Vous voyez, dans ce que vous écrit ma mère, l'état véritable de sa santé ; mais quoique sa maladie ne fasse nulle frayeur, et que les sueurs commencent à diminuer ses douleurs, elles sont toujours si cruelles, que l'état ou nous la voyons fend le cœur à tous ceux qui l'aiment : je crois que vous me faites bien la grace de penser que je suis de ce nombre, et que je fais tout ce qui est en mon petit pouvoir pour la soulager. Je voudrais bien de tout mon cœur lui être bon à quelque chose ; mais, par malheur, je ne suis bon à rien ; et si j'ai quelque mérite, c'est celui d'avoir *Larmechin*, qui fait des merveilles jour et nuit. Vos lettres sont très bonnes, et même nécessaires pour la santé et pour le divertissement de notre chère malade ; c'est dommage qu'elles ne viennent que de huit en huit jours. Nous n'ajoutons pas foi à votre philosophie sur vos victoires de Provence : vous pouvez voir, par l'affaire de M. de Coëtquen, que la Provence n'est pas la seule province où il y ait des cabales. Ne trouvez-vous point plaisant que M. d'Hacqueville nous mande de Paris le détail de cette affaire, comme si nous n'étions pas à sept lieues de Rennes, et que nous n'eussions pas quelquefois des nouvelles de ce pays barbare ?

Vous saurez assurément les querelles qui sont arrivées aux noces de La Mothe, comme à celles de Thétis ; la Discorde aux crins de couleuvre se mêla parmi les duchesses et les princesses, qui sont les déesses de la terre : enfin tout est assoupi, et il n'en arrivera point de nouvelle guerre. Celle que nous avons contre les Espagnols, les Hollandais et les Allemands suffira. Nous avons lu les vers de l'opéra :

[redacted]

jamais vous n'avez entendu parler d'un goût aussi corrompu que le nôtre, depuis que nous sommes en Bretagne. Nous trouvons l'oraison funèbre de M. de Tulle fort belle, et nous trouvons l'opéra (*Atys*) de cette année incomparablement au-dessus de tous les autres : pour vous dire la vérité, comme nous ne l'avons que depuis hier, nous n'avons encore lu que le prologue et le premier acte, que nous honorons de notre approbation. Ne croyez pas, s'il vous plait, que nous en fassions autant de la *suite de Pharamond*, nous anathématisons tout ce qui n'est pas de La Calprenède [1]. Adieu, ma chère sœur; nous divertissons ma mère autant que nous pouvons; c'est presque la seule chose dont elle ait présentement besoin; car, pour le reste, il faut qu'il ait son cours, et nous comptons sur trois semaines : sa fièvre a diminué justement le sept, et c'est une marque assurée qu'il n'y a nul danger. Ne nous écrivez point de lettres qui nous puissent faire de la peine; elles viendraient hors de saison, et le chagrin de vous savoir en peine ne sera pas nécessaire à madame votre mère convalescente. Mille compliments à M. de Grignan et à sa barbe, l'un portant l'autre.

454. — DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ A LA MÊME.

Aux Rochers, mardi 21 janvier 1676.

Commencez, s'il vous plait, ma petite sœur, à croire fermement tout ce que nous vous dirons aujourd'hui, le *bien bon* et moi, et ne vous effarouchez point si par hasard vous ne voyez point de l'écriture de ma mère. L'enflure est encore si grande sur les mains, que je ne crois pas que nous lui permettions de les mettre à l'air. Il y a encore une autre raison, c'est que depuis hier, qui était le neuf, la sueur s'est

[1] La Calprenède mourut avant d'avoir achevé le *Pharamond*. Les sept premiers volumes seulement sont de lui; les cinq derniers appartiennent à Pierre d'Ortigni de Vaumorière.



tellement mise sur les parties qui sont enflées, qu'il ne faut pas se jouer à la faire rentrer ; c'est la santé qui revient; et il n'y a que ce moyen de guérir ses mains, ses pieds et ses jarrets. Il y a encore un peu de douleur, et beaucoup d'enflure, mais sans fièvre. Voilà le véritable état de notre *maman mignonne* : ne croyez point qu'on n'ait pas eu soin d'elle, et qu'elle ait été abandonnée ; il y a à Vitré un très bon médecin : elle a été saignée du pied en perfection ; enfin elle est aussi bien qu'à Paris ; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle le trouve ainsi elle-même, et qu'elle est fort en repos de ce côté-là ; enfin il n'y aurait plus qu'à rire, si on pouvait trouver l'invention de la faire demeurer dans son lit sur les fesses d'une autre; mais comme, par malheur, c'est toujours sur les siennes, elle en souffre présentement les plus grandes incommodités. La maladie a été rude et douloureuse pour la première qu'elle ait eue en sa vie : mais comme c'est presque une nécessité d'être malade cette année, il vaut incomparablement mieux qu'elle ait eu ce rhumatisme, quelque cruel et douloureux qu'il ait été, qu'un de ces rhumes sur la poitrine, qui ont tant couru, surtout dans un pays où la saignée du bras aurait été presque impossible. Enfin nous trouvons tous les jours de la consolation à notre misère, et nous sentons quasi plus vivement le plaisir de voir ma mère les deux bras empaquetés dans vingt serviettes, et ne se pouvant soutenir sur ses jarrets, que nous ne sentions celui de la voir se promener, et chanter du matin au soir dans nos allées. La petite personne qui est ici, quand elle voyait les douleurs de ma mère augmenter vers le soir, n'y entendait point d'autre finesse que de pleurer ; voilà où elle en est ; elle est toujours l'objet de la jalousie de la Plessis, qui se fait un mérite auprès de ma mère de haïr cette petite comme le diable. Voici ce qui s'est passé aujourd'hui : ma mère s'assoupissait doucement dans son lit, et la petite fille, le *bien bon* et moi nous étions auprès du feu ; la Plessis est

[redacted]

entrée, on lui a fait signe d'aller doucement, elle a obéi ponctuellement : comme elle était au milieu de la chambre, ma mère a toussé et a demandé vite son mouchoir pour cracher; la petite et moi nous nous sommes levés pour y aller : mais la Plessis nous a prévenus, elle a couru au lit, et au lieu de porter le mouchoir à la bouche de ma mère, elle lui a pincé le nez d'une force qui a fait crier les hauts cris à la pauvre malade; ma mere n'a pu s'empêcher de *renousquer* un peu contre le zèle indiscret qui avait causé ce transport ; et puis on s'est mis à rire. Si vous aviez vu cette petite comédie, vous n'auriez pu vous en empêcher. Adieu, ma petite sœur; n'ayez ni peine, ni frayeur de ce qui se passe ici ; nous espérons qu'avant que cette lettre soit a vous, ma mère se promènera un peu dans le jardin : s'il arrive quelque chose d'extraordinaire entre-ci et demain, on vous le mandera avant que de fermer le paquet. Ce qui nous ravit, c'est qu'à l'heure qu'il est, il ne peut rien arriver que de bon. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan.

455. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA MÊME.

Aux Rochers, lundi 27 janvier 1676.

J'ai encore les mains enflées, mon enfant, mais que cela vous persuade la fin de tout le rhumatisme, qui a toujours diminué depuis cette crise dont nous vous parlâmes le neuf de mon mal.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ *écrit sous la dictée de madame de Sévigné.*

Il est donc vrai que depuis cette sueur, à la suite de plusieurs autres petites, je me trouve sans fièvre et sans douleur, il ne me reste plus que la lassitude du rhumatisme. Vous savez ce que c'est pour moi que d'être seize



jours sur les reins, sans pouvoir changer de situation. Je me suis rangée dans ma petite alcôve, où j'ai été très chaudement et parfaitement bien servie. Je voudrais bien que mon fils ne fût pas mon secrétaire en cet endroit, pour vous dire ce qu'il a fait en cette occasion. Ce mal a été fort commun dans ce pays, et ceux qui ont évité la fluxion sur la poitrine y sont tombés : mais, pour vous dire le vrai, je ne croyais pas être sujette à cette loi commune ; jamais une femme n'a été plus humiliée, ni plus traitée contre son tempérament. Si j'avais fait un bon usage de tout ce que j'ai souffert, je n'aurais pas tout perdu ; il faudrait peut-être m'envier, mais je suis impatiente, ma fille, et je ne comprends pas comment on peut vivre sans pieds, sans jambes, sans jarrets et sans mains. Il faut que vous pardonniez aujourd'hui cette lettre à l'occupation naturelle d'une personne malade ; c'est à n'y plus revenir, dans peu de jours je serai en état de vous écrire tout comme les autres. Il me semble avoir entendu dire, pendant que j'avais la fièvre, que votre cardinal Grimaldi [1] était mort ; j'en serais en vérité bien fâchée. Adieu, ma chère enfant ; avec tout cela mon mal n'a été que douloureux, et tous ceux qui prennent intérêt à moi n'ont pu trouver un moment le moindre sujet d'avoir peur : la fièvre même était nécessaire pour consumer l'humeur du rhumatisme ; et présentement que je n'en ai plus, il n'y a qu'à attendre patiemment le retour de mes forces, et que l'enflure se dissipe. J'embrasse M. de Grignan. La princesse a fait des merveilles pendant ma maladie.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je n'ai plus rien à vous dire après cela, ma petite sœur, si ce n'est que je viens d'avoir une dispute avec le *bien bon* ;

[1] Jérôme de Grimaldi, archevêque d'Aix, qui mourut doyen des cardinaux le 4 novembre 1685, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il fut extrêmement regretté dans son diocèse, et surtout des pauvres. (P.)

[redacted]

il dit que l'écriture de ma mère, telle qu'elle est, était fort nécessaire pour vous rassurer; moi je soutiens qu'elle est beaucoup plus propre à vous épouvanter, et que vous auriez bien fait l'honneur au *bien bon* et à moi de vous en rapporter à nous sur la santé de ma mère, et que le style de nos lettres vous aurait ôté vos inquiétudes. Voilà ma pensée; car je ne crois pas que vous me soupçonniez d'une assez grande force d'esprit pour écrire des plaisanteries dans le temps que je serais frappé de quelque chose de terrible : mandez-nous votre avis, pour terminer cette dispute. Je salue M. de Grignan, et baise la *Dague* au front.

456. — LE MÊME, *sous la dictée de madame de Sévigné,*
A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 29 janvier 1676

Ce qui vous paraîtra plaisant, ma fille, c'est que je suis guérie, que je n'ai plus ni fièvre, ni douleurs, et que pourtant je ne vous écrirai point; mais c'est par la raison même que je suis guérie, que je ne puis écrire. Mes douleurs se sont changées en enflure; de sorte que cette pauvre main droite ne peut plus me servir à griffonner comme ces jours passés : c'est encore un peu d'incommodité qui ne durera pas longtemps. Je ne suis présentement qu'à me consoler des maux que le lit m'a donnés pendant quinze jours. Je commence à me promener par ma chambre; je reprends mes forces; cet état n'est pas à plaindre, et je vous prie de ne vous en point faire une peine, dans le temps que nous nous en faisons un plaisir sensible. J'ai lu vos deux lettres, elles sont divines; vous me faites des représentations admirables : si jamais je puis avoir la main libre, j'y ferai réponse; en attendant, croyez que vous ne perdez rien avec moi, ni de l'agrément de votre commerce, ni de l'amitié que vous me témoignez. Une des plus grandes joies

[redacted]

que j'aie eues du retour de ma santé, c'est l'inquiétude que cela vous ôtera. Vous n'en devez plus avoir, puisque nous vous avons mandé toutes choses dans l'exacte vérité, et que nous goûtons présentement les délices de la convalescence. Je vous embrasse, ma chère enfant, de tout mon cœur; le *bien bon* en fait autant; et pour moi, ma petite sœur, vous croyez bien que je ne m'y épargne pas. Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui de moi-même, si ce n'est l'extrême joie que j'ai de vous voir hors d'intrigue.

457. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA MÊME.

Aux Rochers, vendredi 31 janvier 1676.

Ne soyez nullement en peine de moi; je suis hors d'affaire : quoique j'aie les bras, les jarrets, les pieds gros et enflés, et que je ne m'en aide point, on m'assure que cette incommodité, qui est incroyable, finira bientôt. J'ai été mille fois mieux ici qu'à Paris; je suis servie et traitée comme la reine.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Oh! la belle écriture! ne trouvez-vous pas que ma mère eût tout aussi bien fait de ne vous pas écrire? nous l'en voulions empêcher; mais elle l'a voulu : je souhaite que cela vous serve de consolation : souhaitez-nous en récompense un peu de patience pour supporter l'enflure et la faiblesse qui restent. Ma mère croyait que du moment qu'elle n'aurait plus de douleurs elle pourrait aller à cloche-pied; elle est un peu attrapée de s'en voir si éloignée. Tout ira bien, pourvu que l'impatience ne fasse point de mauvais effet. Nous voulions vous envoyer une lettre de madame de Vins, que ma mère reçut le dernier ordinaire; mais à force de l'avoir voulu conserver, il arrive que nous ne la trouvons point. Sachez en

[redacted]

gros que cette lettre était fort honnête; madame de Vins assurait qu'elle était persuadée que les Grignan avaient eu toute la raison de leur côté dans ces deux dernières affaires, et qu'elle ne vous avait point écrit, parcequ'elle vous connaissait trop d'esprit et trop de bon sens pour vouloir recommencer vos démêlés, puisque la cause en était ôtée : elle dit aussi qu'elle a eu tant de chaleur pour les Grignan, parcequ'ils avaient raison, qu'elle en est devenue suspecte aux autres; voilà grossièrement le sujet de la pièce. Vous pouvez croire à cette heure que vous avez lu la lettre; je pense que nous la retrouverons dans quinze jours ou trois semaines : on a eu si grand'peur de l'égarer, qu'on l'a mise bien précieusement dans quelque petit coin, où personne ne pût la toucher; nous n'y avons pas touché nous-mêmes, tant on a bien réussi à faire ce qu'on voulait. Adieu, ma petite sœur.

458. — DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de madame de Sévigné*, A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 2 février 1676.

Nous avons lu vos deux dernières lettres avec un plaisir et une joie qu'on ne peut avoir qu'en les lisant. Nous craignons celles où vous allez faire de grands cris sur le mal que j'ai eu; premièrement, parceque vous vous en prendrez à moi; et cela n'est pas juste : tout le monde, en ce pays, a eu des rhumatismes, ou des fluxions sur la poitrine : choisissez. Il y a six semaines que madame de Marbeuf en est dangereusement malade; ainsi il fallait bien payer le tribut d'une façon ou d'une autre; et pour vos inquiétudes et vos frayeurs, elles commencent justement dans le temps qu'il n'y a plus de sujet d'en avoir; je suis présentement hors de toute fièvre et des douleurs du rhumatisme; ce qui me reste est d'avoir les mains et les pieds enflés; en sorte que je ne saurais me guérir, en marchant, de tous les

[redacted]

maux que je me suis faits dans le lit; mais cela s'appelle des incommodités, et point du tout des dangers. Ainsi, ma chère enfant, mettez-vous l'esprit en repos : nous ne songeons qu'à reprendre des forces, et à nous en aller à Paris, où je vous donnerai de mes nouvelles. Je ne vous saurais écrire aujourd'hui, j'ai la main droite encore trop enflée; pour la gauche, elle ne l'est plus du tout; elle est toute désenflée et toute ridée; ç'a été une joie extraordinaire de la voir en cet état. Je vous assure qu'un rhumatisme est une des plus belles pièces qu'on puisse avoir; j'ai un grand respect pour lui; il a son commencement, son accroissement, son période et sa fin; heureusement c'est à ce dernier terme que nous sommes.

Pour madame de Vins et son beau-frère (*M. de Pomponne*), je crois vous les avoir découverts par un côté qui vous doit contenter, puisqu'il me contente. Ils n'ont point voulu paraître tels qu'ils ont été; ils ont leurs raisons, et il faut laisser à nos amis la liberté de nous servir à leur mode. Il me paraît qu'ils ont observé beaucoup de régime et de ménagement du côté de la Provence; il faut sur cela suivre leurs vues et leurs pensées, d'autant plus agréablement, qu'ils ont bien voulu me laisser voir d'ici le dessous des cartes, qui est enchanté pour vous. Ils viennent de m'écrire tous deux sur ma maladie, voyez s'il y a rien de si obligeant; voilà les lettres : ainsi, ma fille, gardez-moi donc bien tous mes petits secrets, et gardons-nous bien de nous plaindre des gens dont nous devons nous louer.

Je comprends le bruit et l'embarras que vous avez dans votre *rond* [1]. Mandez-moi si le bon homme de Sannes joue toujours au piquet, et s'il croit être en vie. Voici le temps qu'il faut se divertir malgré qu'on en ait; si vous en étiez aussi aise que votre fille l'est de danser, je ne vous plain-

[1] C'est un cabinet appelé le *rond*, parcequ'il est pratiqué dans une ancienne tour du palais des comtes de Provence, où était le logement de M. de Grignan à Aix.

[redacted]

drais pas; jamais je n'ai vu une petite fille si dansante naturellement. Au reste, je suis entièrement de votre avis sur les *Essais de morale;* je gronde votre frère : le voilà qui va vous parler.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Et moi, je vous dis que le premier tome des *Essais de morale* vous paraîtrait tout comme à moi, si la Marans et l'abbé Têtu ne vous avaient accoutumée aux choses fines et distillées. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les galimatias vous paraissent clairs et aisés : de tout ce qui a parlé de l'homme et de l'intérieur de l'homme, je n'ai rien vu de moins agréable; ce ne sont point là ces portraits où tout le monde se reconnaît. Pascal, la Logique de Port-Royal, et Plutarque, et Montaigne, parlent bien autrement : celui-ci parle, parcequ'il veut parler, et souvent il n'a pas grand'chose à dire. Je vous soutiens de plus que ces deux premiers actes de l'opéra sont jolis, et au-dessus de la portée ordinaire de Quinault; j'en ai fait tomber d'accord ma mère; mais elle veut vous en parler elle-même. Dites-nous ce que vous y trouvez de si mauvais, et nous vous y répondrons, au moins sur ces premiers actes; car pour l'assemblée des Fleuves, je vous l'abandonne. Ma très belle, et très aimable petite sœur, ma mère vous embrasse avec sa main ridée; et pour moi, je vous embrasserais aussi si j'osais, étant brouillé avec vous comme je le suis.

459. — LE MÊME, *sous la dictée de madame de Sévigné*.
A LA MÊME.

Aux Rochers, lundi 3 février 1676

Devinez ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait



toucher l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances, et qui en éloigne le plus l'effet; ne sauriez-vous le deviner? *jetez-vous votre langue aux chiens?* c'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade; depuis le quatorze, je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant être en état de marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras; et cette enflure, qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et ferait celui de mon mérite, si j'étais bonne. Cependant je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je pourrai marcher : *Larmechin* me le fait espérer, *o che spero!* Je reçois de partout des lettres de réjouissance sur ma bonne santé, et c'est avec raison. Je me suis purgée une fois de la poudre de M. de Lorme, qui m'a fait des merveilles; je m'en vais encore en reprendre: c'est le véritable remède pour toutes ces sortes de maux : on me promet, après cela, une santé éternelle; Dieu le veuille! Le premier pas que je ferai sera d'aller à Paris : je vous prie donc, ma chère enfant, de calmer vos inquiétudes; vous voyez que nous vous avons toujours écrit sincèrement. Avant que de fermer ce paquet, je demanderai à ma grosse main si elle veut bien que je vous écrive deux mots : je ne trouve pas qu'elle le veuille; peut-être qu'elle le voudra dans deux heures. Adieu, ma très belle et très aimable; je vous conjure tous de respecter, avec tremblement, ce qui s'appelle un rhumatisme; il me semble que présentement je n'ai rien de plus important à vous recommander. Voici le *Frater* qui peste contre vous depuis huit jours, de vous être opposée, à Paris, au remède de M. de Lorme.

[redacted]

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Si ma mère s'était abandonnée au régime de ce bon homme, et qu'elle eût pris tous les mois de sa poudre, comme il le voulait, elle ne serait pas tombée dans cette maladie, qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs ; mais c'était vouloir assassiner ma mère, que de lui conseiller d'en essayer une prise ; cependant ce remède si terrible, qui fait trembler en le nommant, qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas la moindre douleur, et ne fait autre chose que de rendre la tête nette et légère, et capable de faire des vers, si on voulait s'y appliquer. Il ne fallait pourtant pas en prendre. Vous moquez-vous, mon frère, de vouloir faire prendre de l'antimoine à ma mère ? Il ne faut seulement que du régime, et prendre un petit bouillon de séné tous les mois : voilà ce que vous disiez. Adieu, ma petite sœur : je suis en colère quand je songe que nous aurions pu éviter cette maladie avec ce remède, qui nous rend si vite la santé, quelque chose que l'impatience de ma mère lui fasse dire. Elle s'écrie : O mes enfants, que vous êtes fous de croire qu'une maladie se puisse déranger ! ne faut-il pas que la Providence de Dieu ait son cours ? et pouvons-nous faire autre chose que de lui obéir ? Voilà qui est fort chrétien : mais prenons toujours, à bon compte, de la poudre de M. de Lorme.

460. — LE MÊME, *sous la dictée de madame de Sévigné*.
A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 9 février 1676.

Voilà justement ce que nous avions prévu. Je vois vos



inquiétudes et vos tristes réflexions dans le temps que je suis guérie. J'ai été frappée rudement de l'effet que vous ferait cette nouvelle, vous connaissant comme je vous connais pour moi ; mais enfin vous aurez vu la suite de cette maladie, qui n'a rien eu de dangereux : nous n'avions point dessein de vous faire de finesse dans le commencement; nous vous parlions de torticolis, et nous croyions en être quittes pour cela : mais le lendemain cela se déclara pour un rhumatisme, c'est-à-dire pour la chose du monde la plus douloureuse et la plus ennuyeuse; et présentement, quoique je sois guérie, que je marche dans ma chambre, et que j'aie été à la messe, je suis toute pleine de cataplasmes : cette impossibilité d'écrire est quelque chose d'étrange, et qui a fait en vous tout le mauvais effet que j'en avais appréhendé. Croiriez-vous bien que notre eau de la reine de Hongrie m'a été contraire pendant tout mon mal? Je vois avec combien d'impatience vous avez attendu nos secondes lettres, et je suis trop obligée à M. de Roquesante d'avoir bien voulu partager votre ennui en les attendant; il y a des héros d'amitié, dont je fais grand cas. Je remercie les *Pichons* d'avoir remercié Dieu de si bon cœur, et je promets à M. de Grignan deux lignes de ma main aussitôt qu'on m'aura ôté mes cataplasmes. Je vous prie bien sérieusement de remercier toutes les dames et toutes les personnes qui se sont intéressées à ma santé; et quoique ce soit au dessein de vous plaire que je doive ces empressements, ils ne laissent pas de m'être fort agréables, et je vous conjure de leur en témoigner ma reconnaissance. Je crains que votre frère ne me quitte; voilà un de mes chagrins : on ne lui parle que de revues, que de brigade, que de guerre. Cette maladie-ci dérange bien nos bons petits desseins; je fais venir en tous cas *Hélène*, pour ne pas tomber des nues; et le temps nous rassemblera. Je vous conjure d'avoir soin de vous et de votre santé : vous savez que c'est la marque la plus sensible que vous puissiez me donner de votre ami-

[redacted]

tié. Adieu, ma très aimable; je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur. Voici le *Frater* qui veut parler à M. de Grignan.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Quoique ma sœur ait pris toutes sortes de soins pour cacher l'état où elle est, vous ne devez pas douter, mon très cher frère, que je n'eusse pris toutes les précautions imaginables pour la ménager, en cas que la maladie de ma mère nous eût fait la moindre frayeur; mais heureusement, nous n'avons eu que le chagrin de lui voir souffrir des douleurs insupportables, sans qu'il y ait jamais eu aucune apparence de danger : vous aurez bien pu vous en apercevoir par nos lettres, qui vous auront tout-à-fait rassuré. Soyez persuadé, mon très cher frère, que je ne pouvais manquer de faire mon devoir en cette occasion; ma sœur a une place dans mon cœur, qui ne me permet pas de l'oublier. Depuis que nous sommes dans la joie de voir revenir, à vue d'œil, la santé de ma mère, je me console de la maladie, parcequ'elle lui apprendra à se conserver, comme une personne mortelle, et parcequ'elle est cause que j'ai reçu de vous la lettre du monde la plus obligeante et la plus pleine d'amitié. Croyez aussi, Monsieur, que vous ne sauriez aimer personne qui vous honore plus que moi, ni qui ait pour vous plus d'estime et de tendresse.

LE MÊME, A MADAME DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma petite sœur, pour vous mander les détails que vous souhaitiez; dès le premier ordinaire, il eût fallu faire comme le valet-de-chambre de feu mon oncle de Châlons [1], qui disait : *Monsieur a la fièvre quarte*

[1] Jacques de Neuchèse, évêque de Châlons-sur-Saône. P.



depuis hier matin. Nous vous avons mandé tout ce qu'il y avait à vous mander. Remerciez-nous seulement, et ne vous avisez pas de nous gronder en la moindre chose, parceque vous auriez tort. Nous avons l'abbé de Chavigni pour évêque de Rennes; vous trouverez que nous en devons être bien aises, pour peu que vous oubliez le mépris et l'aversion qu'il a pour Montaigne. Je vous embrasse mille fois, ma petite sœur. Je vous prie de faire encore pour moi des amitiés à M. de Grignan. J'ai enfin vu une lettre de lui à un autre qu'à vous; je la conserverai aussi comme un trophée de bonté et de gloire; c'en est assez pour peindre mon ressentiment.

461. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ, A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 12 février 1676.

Ma fille, il n'est plus question de moi, je me porte bien, c'est-à-dire, autant que l'on se porte bien de la queue d'un rhumatisme; car ces enflures s'en vont si lentement, que l'on perdrait fort bien patience si l'on ne sortait d'un état qui fait trouver celui-là fort heureux. Est-il vrai que le chevalier de Grignan se soit trouvé depuis dans le même embarras? Je ne comprends point ce qu'un *petit glorieux* peut faire d'un mal qui commence d'abord à vous soumettre, pieds et poings liés, à son empire [1]. On dit aussi que le cardinal de Bouillon n'est pas exempt de cette petite humiliation. Oh, le bon mal! et que c'est bien fait de le voir un peu jeté parmi les courtisans! Mon fils est allé à Vitré pour une affaire; c'est pourquoi je donne sa charge de secrétaire à une petite personne dont je vous ai souvent parlé, et qui vous prie de trouver bon qu'elle vous baise respectueusement les mains: *Hélène* sera ici dans quatre jours; j'ai compris que je ne pourrais m'en passer, voyant

[1] Le chevalier de Grignan avait alors vingt-six ans.

bien que mon fils me va ôter *Larmechin*. Il y a tant d'incommodité dans la santé qui suit la guérison d'un rhumatisme, qu'on ne saurait se passer d'être bien servie. Voilà une lettre que la bonne princesse vient de m'envoyer pour vous ; savez-vous bien que je suis touchée de l'extrême politesse et de la tendre amitié qu'il y a dans ce procédé ? Je ne suis pas en peine de la façon dont vous y ferez réponse.

462. — DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de madame de Sévigné*, A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 16 février 1676.

Puisque vous jugez la question, qu'il vaut mieux ne point voir de l'écriture de la personne qu'on aime, que d'en voir de mauvaise, je crois que je ne proposerai rien cette fois-ci à ma main enflée : mais je vous conjure, ma fille, d'être entièrement hors d'inquiétude. Mon fils me fit promener hier par le plus beau temps du monde ; je m'en trouvai fortifiée ; et si mes enflures veulent bien me quitter après cinq semaines de martyre, je me retrouverai dans une parfaite santé. Comme j'aime à être dorlotée, je ne suis pas fâchée que vous me plaigniez un peu, et que vous soyez persuadée qu'un rhumatisme comme celui que j'ai eu, est le plus cruel de tous les maux qu'on puisse avoir. Le *Frater* m'a été d'une consolation que je ne vous puis exprimer ; il se connaît assez joliment en fièvre et en santé ; j'avais de la confiance en tout ce qu'il me disait : il avait pitié de toutes mes douleurs, et le hasard a voulu qu'il ne m'ait trompé en rien de ce qu'il m'a promis, pas même à la promenade d'hier, dont je me suis mieux portée que je n'espérais. *Larmechin*, de son côté, m'a toujours veillée depuis cinq semaines, et je ne comprends point du tout ce que j'eusse fait sans ces deux personnes. Si vous voulez

[redacted]

savoir quelque chose de plus d'un rhumatisme, demandez-le au pauvre Marignane [1], qui me fait grand'pitié, puisqu'il est dans l'état où je ne fais que de sortir. Ne croyez point que la coiffure en toupet, ni les autres ornements que vous me reprochez, aient été en vogue : j'ai été malade de bonne foi pour la première fois de ma vie, *et pour mon coup d'essai, j'ai fait un coup de maître.* Tout le soin qu'on a eue de ma santé en Provence marque bien celui qu'on a de vous plaire ; je vous prie de ne pas laisser d'en faire des remerciements partout où vous le jugerez à propos. Je ne cherche plus que des forces pour nous mettre sur le chemin de Paris, où mon fils s'en va le premier, à mon regret. Je suis fort touchée de la dévotion d'Arles; mais je ne puis croire que celle du coadjuteur le porte jamais à de telles extrémités : nous vous prions de nous mander la suite de ce zèle si extraordinaire. Je suis bien aise que vous ayez vu le dessous des cartes du procédé de M. de Pomponne et de madame de Vins, et que vous soyez entrée dans leur politique, sans en avoir rien fait retourner à Paris; ce sont des amis sur lesquels nous pouvons compter, Adieu, ma très chère enfant; il me semble que c'est tout ce que j'ai à vous dire; si je n'étais en peine de vous et de votre santé, je serais dans un état digne d'envie; mais la misère humaine ne comporte pas tant de bonheur. J'embrasse M. de Grignan de tout mon cœur, et vous, ma fille, avec une tendresse infinie.

463. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi, jour des cendres, 19 février 1676.

Je souhaite, ma chère fille, que vous ayez passé votre carnaval plus gaiement que moi ; rien n'a dû vous en em-

1 Le marquis de Marignane, premier consul d'Aix.

[redacted]

pêcher : il y a longtemps que ma santé ne donne plus d'inquiétude, et qu'elle ne me donne que de l'ennui. La fin ridicule d'un rhumatisme est une chose incroyable : on ressent des douleurs qui font ressouvenir du commencement, l'on meurt de peur; une main se renfle traîtreusement, un torticolis vous trouble : enfin c'est une affaire que de se remettre en parfaite santé; et comme je l'entreprends, j'en suis fort occupée : il ne faut pas appréhender que je retombe malade par ma faute; je crains tout; l'on se moque de moi. Voilà donc, comme vous voyez, ce qui compose une femme d'assez mauvaise compagnie. D'un autre côté, le bon abbé ne se porte pas bien; il a mal à un genou, et un peu d'émotion tous les soirs; cela me trouble. Madame de Marbeuf est venue me voir à Rennes, mais je l'ai renvoyée passer le carnaval chez la bonne princesse : elles reviendront tantôt me voir : mon fils a passé deux jours avec elles; il s'en va dans cinq ou six; c'est une perte pour moi : mais il n'y a pas moyen qu'il diffère davantage; nous ne penserons plus qu'à le suivre. Mais, ma fille, qui peut me guérir des inquiétudes où je suis pour vous? Elles sont extrêmes; et je demande à Dieu tous les jours d'en être soulagée par une nouvelle, telle et aussi heureuse que je la puisse souhaiter. Je ne sais quand mes lettres redeviendront supportables; mais présentement elles sont si tristes et si pleines de moi, que je m'ennuie de les entendre relire; vous avez trop de bon goût pour n'être pas de même : c'est pourquoi je m'en vais finir; aussi bien la petite fille [1] se moque de moi. J'attends vos lettres, comme la seule joie de mon esprit : je suis ravie d'entrer dans tout ce que vous me dites, et de sortir un peu de tout ce que je dis. *Hélène* est arrivée depuis deux jours, elle me console de *Larmechin* qui s'en va. On me mande mille choses de Paris, sur quoi l'on pourrait dis-

[1] La petite personne, dont il a déjà été parlé, lui servait dans ce moment là de secrétaire. P.

courir, si l'on n'avait point les mains enflées. Adieu, ma très chère et très aimable; vous savez combien je suis à vous; conservez-moi tendrement votre chère et précieuse amitié. J'embrasse M. de Grignan et les *Pichons*. Comment se porte Marignane? Il me semble que nous sommes bien proches du côté du rhumatisme. Je vous envoie une douzaine de souvenirs à distribuer comme il vous plaira; mais il y en a un pour Roquesante, qui ne doit jamais être confondu.

464. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 23 février 1676.

Vous êtes accouchée à huit mois, ma très chere; quel bonheur que vous vous portiez bien! mais quel dommage d'avoir perdu encore un pauvre petit garçon! Vous qui êtes si sage, et qui grondez les autres, vous avez eu la fantaisie de vous laver les pieds; quand on a poussé si loin un si bel ouvrage, comment peut-on le hasarder, et sa vie en même temps? car il me semble que votre travail prenait un mauvais train; enfin, ma fille, par la grace de Dieu, vous en êtes sortie heureusement, vous avez été bien secourue. Vous pouvez penser avec quelle impatience j'attends de secondes nouvelles de votre santé, et si je suis bien occupée, et bien remplie des circonstances de cet accouchement. Je vous rends graces de vos trois lignes, et à vous, mon cher Comte, des soins que vous prenez de m'instruire. Vous savez ce que c'est pour moi que la santé de votre chère femme: mais vous l'avez laissée trop écrire; c'est une mort que cet excès; et pour ce lavage des pieds, on dit qu'il a causé l'accouchement. C'est dommage de la perte de cet enfant; je la sens, et j'ai besoin de vos réflexions chrétiennes pour m'en consoler; car, quoi qu'on vous dise, vous ne le sauverez pas à huit mois. J'aurais eu peur que l'inquiétude de ma maladie n'y eût contribué, sans

[redacted]

que j'ai trouvé qu'il y a eu quinze jours d'intervalle. Enfin, Dieu soit loué et remercié mille et mille fois, puisque ma chère comtesse se porte bien : ma vie tient à cette santé; je vous la recommande, mon très cher, et j'accepte de tout mon cœur le rendez-vous de Grignan.

465. — DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 23 février 1676.

Vous n'avez qu'à venir nous donner à cette heure des règles et des avis pour notre santé ; on vous répondra comme dans l'Évangile : *Médecin, guéris-toi toi-même.* J'ai présentement de grands avantages sur vous ; tel que je suis,

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine [1].

Ma mère se porte à merveille ; elle prit hier, pour la dernière fois, de la poudre de M. de Lorme, qui lui a très bien fait. Elle se promène dès qu'il fait beau ; je lui donne des conseils dont elle se trouve bien ; *je n'accouche point à huit mois ;* je dois croire, après cela, que ma mère se reposera sur moi de tout ce qui la regarde, et qu'elle méprisera beaucoup votre petite capacité, qui s'avise de se laver les jambes deux heures durant, étant grosse de huit mois : l'on vous pardonne pourtant, puisque vous vous en portez bien, et que les lettres que nous avons reçues de vous, de M. de Grignan et de la petite *Dague* [2], nous ôtent toutes sortes d'inquiétudes. Quelque douce néanmoins que fût la manière de nous apprendre cette nouvelle, ma mère en fut émue à un point qui nous fit beaucoup de frayeur. Nous jouions au reversi, quand les lettres arrivèrent ; l'impatience de ma mère

[1] Vers de La Fontaine dans *le coche et la mouche.*

[2] Nom que le marquis de Sévigné donnait à Montgobert, demoiselle de compagnie de madame de Grignan.

[redacted]

ne lui permit pas d'attendre que le coup fût fini pour ouvrir votre paquet; elle le fit ouvrir à M. du Plessis, qui était spectateur. Il commença par la lettre de la *Dague* pour moi; et à ce mot d'*accouchement* qui était sur le dessus, quoique le dedans fût fort gaillard, elle ne put s'empêcher d'avoir une émotion extraordinaire : c'est un des restes que sa maladie lui a laissés; le sujet en était bien juste : mais le caractère enjoué de la *Dague* nous rassura tous en un moment, et ma mère seule eut besoin de voir de votre écriture. Je supplie M. de Grignan de recevoir mes compliments sur votre bonne santé, et les vœux très sincères que je fais pour la vie de son fils. Il n'en doit pas douter, pour peu qu'il me fasse l'honneur de juger un peu de moi par lui-même; et cela est encore bien éloigné des larmes dont il m'honora, quand on lui dit de mes nouvelles il y a dix-huit mois : pour la *Dague*, je ne lui dis rien, j'attends à me venger de toutes ses injures que je me sois caché à Grignan, dans cet escalier où le vent fait de si bons effets. Je vous embrasse mille fois, ma chère petite sœur; il n'y a point de danger aujourd'hui; car il y a longtemps que je n'ai mis de poudre à ma perruque.

466. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 26 février 1676.

J'attends avec impatience mes lettres de vendredi ; il me faut encore cette confirmation de votre chère et précieuse santé. Je vous embrasse tendrement, et vais vous dire le reste par mon petit secrétaire.

Je ne vous parle plus de ma santé; elle est très bonne, à la réserve de mes mains qui sont toujours enflées : si l'on écrivait avec les pieds, vous recevriez bientôt mes grandes lettres; en attendant, je quitte les pensées de ma maladie, pour m'occuper de celles qui me sont venues de Provence;

[redacted]

elles en sont assez capables; et, pourvu que votre bonne santé continue, j'aurai assez de sujet de remercier Dieu. Nous avons ici un temps admirable; cela me fortifie, et avance mon voyage de Paris.

On me mande que M. le prince s'est excusé de servir cette campagne; je trouve qu'il fait fort bien. M. de Lorges est enfin maréchal de France; n'admirez-vous point combien il en aurait peu coûté de lui avancer cet honneur de six ou sept mois? Toutes mes lettres ne sont pleines que du retour de M. et madame de Schomberg : pour moi, je crois qu'il ira en Allemagne. Tout le monde veut aussi que je sois en état de monter en carrosse, depuis que j'ai appris votre heureux accouchement : il est vrai que c'est une grande avance que d'avoir l'esprit en repos : j'espère l'avoir encore davantage, quand j'aurai reçu mes secondes lettres. Mon fils s'en va à Paris pour tâcher de conclure une affaire miraculeuse, que M. de La Garde a commencée avec le jeune Viriville[1]; c'est pour vendre le guidon. J'aime La Garde de tout mon cœur; je vous prie d'en faire autant, et de lui écrire pour le payer de l'obligation que je lui ai. J'ai encore ici la bonne Marbeuf, qui m'est d'une consolation incroyable. Adieu, mon enfant.

467. — A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 1er mars 1676

Écoutez, ma fille, comme je suis heureuse. J'attendais vendredi de vos lettres : elles ne m'ont jamais manqué ce jour-là; j'avais langui huit jours; j'ouvre mes paquets, je n'en trouve point; je pensai m'évanouir, n'ayant pas encore assez de forces pour soutenir de telles attaques. Hélas! que serait devenue ma pauvre convalescence avec une

[1] Grolée de Viriville, dont la sœur fut mariée au maréchal de Tallart (M.).



telle inquiétude à supporter? et le moyen d'attendre et d'avaler les moments jusqu'à lundi? Enfin, admirez combien d'Hacqueville est destiné à me faire plaisir, puisque, même en faisant une chose qui devait être inutile, à cause de deux de vos lettres que je devais avoir, il se rencontre qu'elle me donne la vie, et très assurément me conserve la santé, en m'envoyant la lettre du 19 février qu'il venait de recevoir de Davonneau, et qui est écrite de votre part; ce qui me fait voir que, le dixième de votre couche, vous étiez, et votre petit aussi, en très bonne santé. Quel soulagement, ma fille, d'un moment à l'autre! et quel mouvement de passer de l'excès du trouble et de la douleur à une juste et raisonnable tranquillité! J'attends lundi mes paquets égarés, et retardés précisément le jour que je les souhaitais. Cette date du 19 me redonne tous les soins de ma santé, qui allait être abandonnée; ma main n'en peut plus, mais je me porte très bien, et je vous embrasse et mon cher comte.

Je repose donc ma main, ma très chère, et fais agir celle de mon petit secrétaire. Je veux revenir encore à d'Hacqueville, et je veux approuver l'excès de ses soins, puisque cette fois ils m'ont été si salutaires. J'avoue que si j'avais reçu mes deux lettres, comme je le devais, j'aurais ri de sa lettre, comme quand il me mande aux Rochers les nouvelles de Rennes; mais je n'en veux plus rire, depuis le plaisir qu'il m'a fait. Mon fils est parti, et nous sommes assez seules, la petite fille et moi; nous lisons, nous écrivons, nous prions Dieu; l'on me porte en chaise dans ce parc, où il fait divinement beau : cela me fortifie; j'y ai fait faire des beautés nouvelles, dont je jouirai peu cette année, car j'ai le nez tourné vers Paris. Mon fils y est déja, dans l'espérance de conclure l'excellente affaire de M. de La Garde. La bonne princesse me vient voir souvent, et s'intéresse à votre santé. La Marbeuf s'en est retournée; elle m'était fort bonne pour me rassurer contre des trai-

tresses de douleurs qui reviennent quelquefois, et dont il faut se moquer, parceque c'est la manière de peindre du rhumatisme : c'est un aimable mal. Adieu, ma très belle ; je remercie M. Davonneau de sa lettre du 19 février.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.







